





titre imité des "Cent-et-Un".

Revue analogue à
"L'Écho des Feuilletons"

Ne pas classer à Féval (le titre n'est pas de lui) mais avec les Revues Périodiques. Le titre au dos du volume est une erreur du relieur !

En outre, ce volume contient 2 romans de Latouche d'ailleurs aussi importants que Féval.

LES

MILLE ET UN

ROMANS,

NOUVELLES ET FEUILLETONS.



Paris. — Imprimerie de Boulé et comp., rue Coq-Héron, 3.

LES

MILLE ET UN

ROMANS,

Nouvelles et Feuilletons.

LES CHEVALIERS DU FIRMAMENT, par Paul Féval.
L'AINÉ DE LA FAMILLE, par Alexandre de Lavergne.
LA DERNIÈRE HYMNE DE SANTEUIL, par le même.
L'HONNEUR DU MARCHAND, par Michel Masson.
LE BANQUIER DE CIRE, par Paul Féval.
GRANGENEUVE, par H. de Latouche.
LE PAPE ET LES VOLEURS, par le même.

PARIS,

BOULÉ ET Cie, ÉDITEURS,

Rue Coq-Héron, 3.

—

1844

LES CHEVALIERS

DU

FIRMAMENT

PAR M. PAUL FÉVAL.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'édit du roi.

Vers la fin de mai de l'année 1662, à deux heures de relevée, un brillant cortége déboucha de la rue Neuve et entra sur la grande place de Lisbonne. C'étaient tous gens de guerre à cheval, splendidement empanachés, et faisant caracoler leurs montures au grand déplaisir des bourgeois qui se collaient à la muraille, en grommelant toute autre chose que des bénédictions.

Les gens du cortége ne s'inquiétaient guère de si peu. Ils avançaient toujours, et bientôt le dernier cavalier eut tourné l'encoignure de la rue Neuve. Alors les trompettes sonnèrent à grand fracas, et le cortége se rangea en cercle autour d'un seigneur de belle mine, lequel toucha négligemment son feutre, et déroula un parchemin scellé aux armes de Bragance.

— Trompetteurs d'enfer, dit-il, d'une voix rude qui contrastait fort avec son élégante façon de chevaucher, — n'avez-vous plus d'haleine? Par mes ancêtres, qui étaient seigneurs suzerains de Vintimiglia, au beau pays d'Italie, sonnez mieux, ou je vous garde les étrivières au retour.

Et, se tournant vers ses compagnons :

— Ces drôles pensent-ils que je vais lire l'ordre de Sa Majesté le roi, pour quelques douzaines de manans effarés, auxquels la frayeur a ôté les oreilles? Holà! sonnez, marauds! sonnez jusqu'à ce que la place soit

remplie, et qu'il y ait, pour chaque pavé, une tête obtuse de bourgeois.

— Bien dit, seigneur Conti de Vintimille, s'écrièrent une douzaine de voix; respect aux ordres de sa très redoutée Majesté don Alphonse de Bragance, roi de Portugal!

— Et obéissance aux volontés de son premier ministre! ajoutèrent quelques uns à voix basse.

Les trompettes redoublèrent leurs étourdissans appels. De toutes les rues voisines une foule de bourgeois commença à déborder sur la place, et bientôt le souhait de Conti fut littéralement accompli : au lieu de pavés, on ne voyait plus qu'une moisson de têtes brunes et rasées sur le devant, suivant la coutume du peuple et des métiers de Lisbonne. Toutes ces figures exprimaient la terreur et la curiosité. En ce temps, un édit du roi, proclamé à son de trompe par la bouche du seigneur Conti, son favori, ne pouvait être qu'une calamité publique.

Il se faisait un silence de mort dans cette foule, qui augmentait sans cesse. Pas un n'osait ouvrir la bouche, et ceux que le flot poussait jusqu'aux pieds des chevaux du cortége, courbaient la tête et tenaient leurs yeux cloués au sol. De ce nombre était un jeune homme à peine sorti de l'enfance, qui portait un ceinturon et une épée, sur le costume d'un ouvrier drapier. Le hasard ou sa volonté l'avait placé tout près de Conti, dont il n'etait séparé que par un garde à cheval.

— Par mes ancêtres ! cria Conti aux trompettes qui continuaient de sonner, ne comptez-vous point faire silence, coquins que vous êtes?

Les malheureux, étourdis par leur propre vacarme, n'entendirent pas. Le front de Conti devint pourpre, il piqua des deux et frappa rudement l'un des trompettes au visage, du pommeau de son épée. Le sang jaillit et les instrumens se turent, mais un sourd murmure circula dans la foule.

— Seigneurs, dit Manuel Antunez, officier de la patrouille du roi, voilà ce qui s'appelle une excellente plaisanterie, n'est-il pas vrai?

— Excellente! répondit le chœur.

Le trompette, cependant, étanchait son sang avec ses mains. Il chancelait sur son cheval et semblait prêt à défaillir. Le jeune ouvrier drapier dont nous avons parlé déjà, fit le tour du cortége, et, s'approchant de lui, éleva, au bout de son épée, un mouchoir de fine toile, que le blessé saisit avidement. En dépliant le mouchoir, il vit, au coin, un écusson brodé ; mais, empressé d'appliquer la toile sur sa blessure, il ne prit pas garde et se borna à tourner vers l'adolescent un regard de reconnaissance. Celui-ci regagna tranquillement sa place aux côtés de Conti.

— Ecoutez! écoutez! dirent deux hérauts de la couronne.

Conti se leva sur ses étriers et déploya lentement le parchemin; avant de lire, il jeta à la ronde, sur la foule, un regard de méprisante ironie.

— Ecoutez, bourgeois, — vilains, — manans ! dit-il avec affectation. Ceci, par mes nobles ancêtres! ne regarde que vous : — « Au nom et par la volonté de très haut et puissant prince, Alphonse, sixième du nom, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au delà de la mer, en Afrique, souverain de la Guinée et des conquêtes de la navigation, du commerce d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse, des Indes et autres contrées, découvertes ou à découvrir, il a été et il est ordonné :

» 1. A tous bourgeois de la bonne ville de Lisbonne, d'ouvrir leurs portes après le couvre-feu sonné : ceci par esprit de charité et pour que les mendians, voyageurs et pélerins puissent trouver à toute heure et partout un asile ;

» 2. A tous lesdits bourgeois de ladite ville, d'enlever les contre-vents jalousies qui défendent nuitamment leurs fenêtres à l'extérieur, lesdits contre-vents et jalousies étant des inventions de la défiance, qui donneraient à penser qu'il existe dans la ville royale des malveillans et des larrons.

» Il a été et il est défendu :

» 1. A tous lesdits, d'allumer ou faire allumer, comme c'est la coutume, des lanternes et des fanaux au dessus de leurs portes : ceci par économie, et pour ménager la bourse desdits bourgeois, qui sont les enfans du roi ;

» 2. A tous lesdits, de porter des torches par la ville, une fois la nuit venue, leur donnant licence d'en faire usage depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ;

» 3. Enfin, à tous lesdits bourgeois de ladite ville de Lisbonne, de porter aucune arme, de taille ou d'estoc, ou à feu, leur permettant uniquement, pour leur défense et sûreté personnelle, de porter des épées solidement rivées à leur fourreau.

» En foi de quoi, le dit très haut et puissant prince Alfonse, sixième du nom, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au delà de la mer, en Afrique, etc., a signé les présentes, qui, en outre, sont scellées de son sceau privé.

» Signé : moi, le Roi.

» A tous ceux qui entendent : que Dieu vous garde ! »

Conti Vintimille se tut. Pas un mot ne fut prononcé dans la foule ; mais, par une sorte de signe maçonnique, chacun connut la profonde indignation de son voisin. L'outrage était aussi grand qu'inexcusable : on se servait de la formule antique et respectée de législation portugaise pour insulter en plein soleil tout le peuple portugais. Lorsque Conti donna l'ordre du départ, le flot s'écarta avec une morne docilité.

— Allons ! s'écria le favori avec colère, j'avais espéré que les malotrus regimberaient. Vous verrez qu'ils ne nous donneront pas même l'occasion de prendre avec nos fourreaux la mesure de leurs épaules.

Comme il finissait ces mots, la tête de son cheval heurta contre un obstacle. C'était le jeune ouvrier drapier, qui, plongé dans une rêverie sans doute bien puissante, ne s'était point rangé comme les autres pour faire place au cortége. Un sourire narquois vint à la lèvre de Conti.

— Celui-ci paiera pour tous, dit-il.

E il frappa violemment l'adolescent du plat de son épée.

— Bien touché ! dit Manuel Antunez, l'officier de la patrouille.

— Je puis faire mieux ! reprit en riant Conti, qui leva une seconde fois son arme.

Mais, tandis que son bras était tendu, l'adolescent bondit en avant, et dégaînant avec la promptitude de l'éclair, il étendit le cheval de Conti mort à ses pieds ; puis, frappant à son tour le favori en plein visage :

— A toi, fils d'un boucher, dit-il, le peuple de Lisbonne !

Les gardes, ébahis, restaient immobiles de stupeur. Quand Conti se releva, écumant de rage, le jeune ouvrier s'était déjà perdu dans la foule, et il n'était plus temps de le poursuivre.

— Il m'échappe ! murmura Conti, — puis, s'adressant au cortége, il ajouta :

— Vous avez entendu cet homme, seigneurs ?

Tous s'inclinèrent en silence.

— Il a dit, fils d'un boucher, n'est-ce pas ?

— Seigneur, répondit un garde, c'est une calomnie insensée ; nous savons tous votre noble origine.

— A telles enseignes que j'ai bâtonné plus d'une fois son illustre père, pensa Antunez, qui reprit tout haut :

— Seigneur, mieux que personne, je puis attester l'infamie de ce mensonge.

N'importe ! vous avez entendu, vous et la foule, et si parmi vous ou parmi la foule, il est quelqu'un d'assez hardi pour soutenir le dire de ce jeune mendiant vagabond, je lui offre le combat.

Le cortége s'inclina de nouveau, et nul ne répondit dans la foule. Après cette bravade inutile, Conti monta sur le cheval d'un garde et le cortége

quitta la place : mais avant de tourner l'angle de la rue Neuve, le favori se retourna, et, montrant le poing :

— Cache-toi bien ! dit-il à son ennemi devenu invisible, car, sur mon salut, je te chercherai, moi.

— Je me nomme, s'il plaît à votre excellence, murmura une voix à son oreille, Ascanio Macarone dell' Acquamonda.

Conti se retourna vivement. Un des hommes de la patrouille du roi, courbé au point de toucher du front la crinière de son cheval, était auprès de lui.

— Que me fait ton nom ? demanda-t-il brusquement.

— S'il plaît à votre seigneurie, mon nom est celui d'un honnête cavalier de Padoue, maltraité par le sort, et...

— Cet homme est fou, s'écria Conti.

Le cortége les avait devancés de quelques pas. L'Italien prit le cheval de Conti par la bride.

— Votre excellence est bien pressée, dit-il ; j'aurais pensé qu'elle eût aimé à connaître le nom de ce jeune impertinent qui...

— Tu le sais ? interrompit Conti. Cinquante ducats pour ce nom !

— Fi ! de l'argent à moi !

— Cinquante pistoles.

— Votre excellence me fait injure. Un cavalier de Padoue... cinquante pistoles.

— C'est juste, tu te dis gentilhomme : cent doublons.

— C'est moins léger. Tenez, doublez la somme et nous nous entendrons.

Soit ! dit avidement Conti, mais dépêche. Ce nom, il me faut ce nom.

— Eh bien ! votre excellence...

— Eh bien ?

— Je l'ignore.

— Misérable ! s'écria le favori, oserais-tu bien te jouer de moi !

— A Dieu ne plaise ! J'ai voulu seulement me mettre en règle, et faire les choses avec méthode... On s'y prend ainsi à Padoue, et l'on a raison. Cela sauve les discussions... Maintenant, je baise les mains de votre excellence et me proclame le plus soumis de ses esclaves. Demain j'aurai le nom ; — préparez les pistoles.

A ces mots, l'Italien disparut par une rue détournée, et revint sur la place. Conti rejoignit son cortége et divertit fort sa majesté don Alfonse, en lui rendant compte de la promulgation de l'édit et de l'étonnement du peuple. Il ne parla point de l'ouvrier drapier.

Après le départ de Conti, la foule resta quelques minutes sur la place, muette et immobile. Puis chacun regarda timidement son voisin ; on craignait la présence des agens secrets de Conti. Après quelque hésitation, de rapides paroles s'échangèrent de tous côtés, et ces paroles étaient partout les mêmes.

— Ce soir, à la taverne d'Alcantara.... N'oubliez pas le mot de passe.

Notre jeune ouvrier drapier, qui s'était perdu dans la foule et non pas caché, entendait ces mots de tous côtés autour de lui. Il prêtait l'oreille espérant que quelque bourgeois moins discret prononcerait enfin le mot de passe. C'était en vain, on s'encourageait mutuellement à ne le point oublier. Voilà tout.

La foule cependant s'écoulait lentement. Il n'y avait plus sur la place que trois personnages : un vieillard, nommé Gaspar Orta Vaz, doyen de la corporation des tanneurs de Lisbonne, notre connaissance, Ascanio dell' Acquamonda, cavalier de Padoue, et l'ouvrier drapier.

— Mon fils, lui dit mystérieusement le vieillard ; ce soir, à la taverne d'Alcantara. N'oublie pas le mot d'ordre.

— Je l'ai oublié, dit le jeune homme, payant d'audace.

— Nous l'avons oublié, mon excellent seigneur, ajouta Macarone en s'approchant.

Le vieillard jeta sur l'ouvrier un regard de défiance.

— Si jeune! murmura-t-il.

— Eh bien! mon cher seigneur? dit Ascanio ; ce coquin de mot d'ordre, je l'ai sur le bout de la langue.

— J'ai vu le temps, murmura le vieillard. en montrant du doigt la longue rapière et le feutre râpé du Padouan où brillait une petite étoile d'argent; — j'ai vu le temps où le mot d'ordre était, dans Lisbonne: La potence, pour les espions et les spadassins... Dieu vous garde, mon maître. Quant à toi, jeune homme, je te souhaite un plus honnête métier.

Le vieillard se retira. L'ouvrier avait croisé les bras sur sa poitrine profondément. L'Italien l'observait; il songeait au moyen de gagner ses quatre cents pistoles.

— Mon jeune maître, dit-il enfin, ne nous sommes-nous déjà point rencontrés quelque part?

— Non.

— Peste! il n'est pas bavard, grommela le Padouan. C'est égal ; il se nomment tous Hernan, Ruy ou Vasco : je n'ai qu'à choisir entre les trois... Comment! non, seigneur Hernan?...

L'ouvrier s'éloigna sans tourner la tête.

— J'ai mal choisi, pensa Macarone ; c'était Ruy qu'il fallait dire... Holà! seigneur don Ruy!.. pas de réponse encore ?.. Eh bien! donc, seigneur don Vasco!.. A la bonne heure! il s'arrête.

Le jeune ouvrier s'était retourné en effet, et toisait le brave d'un regard calme et fier.

— Tu as donc bien envie de savoir mon nom? dit-il.

— Une envie désordonnée, mon jeune ami.

— On t'a promis de le payer, n'est-ce pas?

— Fi donc! Ascanio Macarone dell' Acquamonda. — Je me nomme ainsi, mon jeune maître — cavalier de Padoue.—c'est mon pays natal — a, Dieu merci, le cœur trop haut placé et la bourse trop bien garnie...

— Tais-toi! Je m'appelle Simon.

— C'est un joli nom; Simon qui?

— Tais-toi, te dis-je... Va porter ce nom à Conti; dis-lui qu'il me trouvera sans chercher et qu'alors il saura ce que vaut le bras d'un... d'un bourgeois de Lisbonne, maître. Au revoir.

L'Italien le suivit des yeux, tandis qu'il tournait l'angle de la place et montait la vieille rue du Calvaire, qui conduisait au quartier noble.

— Simon, pensa-t-il, Simon ; à tout prendre, ce n'était ni Vasco, ni Hernan, ni Ruy. J'aurais parié pour Hernan...; mais que dire à ce plébéien parvenu de Conti? Simon! c'est la moitié du nom; il me devrait en bonne conscience, deux cents pistoles, mais il ne l'entendra pas comme cela. Allons, je me trouverai ce soir à la porte de la taverne d'Alcantara. Il y aura là des choses bonnes à voir, et je gagerais mon fameux manoir dell' Acquamonda contre un maravédis, que j'y rencontrerai mon jeune maître Simon, qui est, pour le moment, le plus clair de mon patrimoine.

II.

Antoine Conti Vintimille.

Dona Louise de Guzman, veuve de Jean IV de Bragance, roi de Portugal, tenait la régence, d'après les lois du royaume et en vertu du testament de son époux. L'histoire de la restauration portugaise est trop connue pour qu'on ignore combien cette forte et noble femme encouragea et soutint le duc Jean dans sa lutte contre les Espagnols. Son fils aîné, don

Alfonse, avait dix-huit ans. C'était un de ces princes que la sévérité céleste impose parfois aux nations de la terre : il était idiot et méchant.

Son éducation avait été rigide, trop rigide peut-être pour un esprit aussi débile. Son précepteur Azevedo, puis son gouverneur Odemira, deux hommes austères et inflexibles, l'avaient tenu, long-temps après l'enfance. dans une étroite et continuelle sujétion. Il s'en dégageait, à l'aide de valets infidèles, race abominable et toujours foisonnante autour des princes. Par leurs soins, il sortait la nuit; le jour, on introduisait près de sa personne des enfans de bas lieu, dont les sentimens vils et les paroles brutales plaisaient au roi plus qu'on ne saurait dire.

Ce fut ainsi que s'introduisirent au palais deux enfans de la dernière classe du peuple, Antoine et Jean Conti-Vintimiglia. Leur père, boucher de profession. était originaire de Vintimiglia (Etat de Gênes), et demeurait à Campo-Lido. Bien faits et robustes de corps, ils joûtaient devant le roi et restaient le plus souvent vainqueurs, dans les combats que se livrait cette populace en bas âge, à laquelle des valets complaisans ouvraient les jardins du palais. Alfonse les remarqua et se prit pour eux d'une affection folle. Le malheureux enfant admirait d'autant plus les exploits de force et d'adresse que lui, paralysé à la suite d'une chute qu'il avait faite à l'âge de trois ans, était presque aussi impotent de corps que d'esprit. Il grandissait cependant; bientôt il atteignit l'âge d'un homme. Ses divertissemens changèrent et prirent un caractère plus répréhensible; mais, loin d'oublier les Conti, il rapprocha de plus en plus Antoine de sa personne, jusqu'à en faire son premier gentilhomme et son favori avoué. Quant à Jean, il le nomma archidiacre de Sobredella.

Jamais favori ne fut plus universellement redouté que cet Antoine Conti. Chacun le proclamait tout haut bon gentilhomme, bien qu'on connût de reste sa plébéienne origine; chacun tremblait à son seul nom. S'il lui manquait quelque chose au monde, c'était l'appui de quelque véritable grand seigneur; car, malgré tous ses efforts, il n'avait pu encore rallier à lui que les parvenus et la petite noblesse. Néanmoins il était tout-puissant, et il avait certes plus de courtisans à lui seul que l'infant don Pierre, frère d'Alfonse, et dona Louisa de Guzman, reine-régente de Portugal.

L'infant était un bel adolescent de fort grande espérance; il faisait en tout contraste avec son frère, et l'on disait volontiers dans le peuple que c'était pitié de voir un maniaque sur le trône, tandis que tout près de ce trône croissait un héros de sang royal. Mais la régente était sévère, on le savait; bien qu'elle eût pour son second fils beaucoup de tendresse, elle aimait Alfonse davantage encore, et serait devenue l'ennemie de don Pedro le jour où une pensée de trahison aurait pris place en son cœur. L'infant lui-même d'ailleurs, bon frère et loyal sujet, était dévoué sincèrement et du fond de l'âme au service de son aîné.

La reine avait, pendant les premières années de la minorité d'Alfonse, dirigé l'état d'une main ferme; mais, à mesure que le roi approchait de sa majorité, elle s'était éloignée peu à peu des affaires, sans pourtant abdiquer l'autorité souveraine, et se livrait presque exclusivement aux pratiques de son austère dévotion. Retirée au couvent de la Mère-de-Dieu, elle ne revenait aux affaires de ce monde que quand la cour des vingt-quatre, les ministres d'état, les chefs d'ordre ou les titulaires requéraient instamment ses conseils. Par respect pour son noble caractère, par amour pour sa personne, on lui cachait la plupart des déportemens de son fils aîné, qui allaient sans cesse en augmentant. Elle le regardait, dans son ignorance, comme un jeune homme faible d'esprit et peu capable de commander; mais elle ne savait pas que son cœur était l'asile de tous les vices, et qu'il n'y avait point, en la Péninsule tout entière, de libertin aussi abandonné que lui.

La proclamation insensée que nous avons vu faire sur la place, en plein

jour, à son de trompe, n'était point, à cette époque, une chose extraordinaire. Chaque jour, Lisbonne était témoin de quelque spectacle de ce genre, invention perfide de Conti, et divertissement du pauvre fou qui s'asseyait sur le trône. Mais c'était peu encore. Quant tombait la nuit, la ville devenait mille fois pire que la plus mal fréquentée des Sierras de Calderon. Conti avait organisé une troupe nombreuse, nommé *la patrouille du roi*, et subdivisée en deux bataillons qui se distinguaient par le costume. Le premier qui portait la cotte rouge avec taillades blanches avait le nom de *fermes* (fixos). Il était composé de fantassins. Les soldats du second s'appelaient *fanfarons* (porradas) et portaient toque, surtout et haut-de-chausses bleu de ciel, parsemés d'étoiles d'argent. Au dessus de leur toque, brillait, en guise d'aigrette, un croissant aussi d'argent, tout comme s'ils eussent été des payens, adorateurs de Thermagant ou de Mahomet. On les nommait encore les *goinfres*, à cause de leurs habitudes, et les chevaliers du firmament, en vue de leur costume : c'était ce dernier titre qu'ils s'appliquaient eux-mêmes. Ce corps de goinfres ou fanfarons se recrutait parmi les gens sans aveu de toutes les nations. Il suffisait, pour y être admis, de faire preuve de scélératesse endurcie.

Le jour, la patrouille du roi, *fermes* et *fanfarons*, portait l'uniforme des gardes du palais, avec une petite étoile d'argent à la toque pour seule marque distinctive. C'est dire assez que notre noble ami, Ascanio Macarone dell' Acquamonda, avait l'honneur de faire partie de cet honorable corps. Conti s'en était réservé le commandement suprême.

Or, grâce à cette patrouille, c'était souvent une étrange fête la nuit dans les rues de Lisbonne. A onze heures du soir, une heure après le couvre-feu, commençait la *chasse du roi*. Fermes et Fanfarons se ruaient dans les rues et carrefours, comme se postent les chasseurs en forêt pour attendre le gibier; et si quelque dame ou bourgeoise attardée rentrait au logis à cette heure néfaste, malheur à elle ! Les piqueurs sonnaient, les Fermes donnaient comme des chiens au bois, et les Fanfarons, le roi en tête, appuyaient le courre de toute la vitesse de leurs chevaux. Il n'y avait guère de famille qui n'eût à gémir de quelque ignoble insulte, — et l'on est rancuneux dans la Péninsule.

Jusqu'alors pourtant, l'amour général pour cette dynastie légitime et si récemment remontée au trône de ses pères, l'avait emporté sur le mécontentement. Les bourgeois murmuraient et menaçaient, mais partout et toujours, les bourgeois menacent et murmurent ; il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Au commencement de cette année 1662, le mécontentement avait pris un caractère plus grave ; les corps de métiers s'étaient réunis en sociétés occultes et délibérantes. Tout annonçait un prochain éclat. On doit penser que l'édit royal, lu devant nous en place publique, ne dut point contribuer à calmer la colère du peuple. C'était un acte de tyrannie merveilleuse et dont on ne trouverait point un second exemple dans l'histoire. Désormais, les maisons ouvertes à cette troupe de malfaiteurs qui parcouraient de nuit la ville sous l'autorité du roi, n'auraient nulle défense contre le pillage ; on supprimait les lanternes et fanaux ; on supprimait jusqu'au port d'armes, chose inouïe en Portugal !

Aussi, tous les artisans et marchands de Lisbonne, gens paisibles d'ordinaire, ressentirent cruellement ce dernier coup. Rentrés chez eux, ils répondirent par un morne silence à la curiosité accoutumée de leurs femmes. Quand les corbeaux se taisent, c'est, dit-on, un pronostic certain de tempête.

III.

Le couvent da Mai de Deos.

Le couvent de la Mère-de-Dieu de Lisbonne, situé vis-à-vis du palais Xabregas, résidence royale, était dès long-temps habitué à recevoir d'il-

lustres hôtes. La reine dona Caterine était venue déjà autrefois chercher le repos dans ses murs. C'était un vaste édifice, présentant un carré long à l'extérieur, et, à l'intérieur, un ovale ou cloître circulaire, formé par une double colonnade. La reine régente, dona Louise, moitié souveraine et moitié recluse, avait fait construire une longue galerie couverte, qui communiquait du couvent au palais de Xabregas. De cette façon, elle pouvait consacrer à Dieu tous les instans que ne lui prenaient pas les soins de son gouvernement.

Elle habitait, au couvent, une chambre qu'on ne peut appeler cellule, à cause de son étendue, mais dont l'ameublement sévère n'avait rien à envier aux retraites modestes des dernières religieuses : un lit, quelques chaises un prie-dieu devant un crucifix, et le portrait de saint Antoine, patron de Lisbonne, meublaient seuls cette vaste pièce, dont les murailles, couvertes de vieux écussons, où dominait la croix de Bragance, absorbaient le terne rayon de lumière qui pénétrait à grand'-peine par une haute fenêtre à vitraux colorés.

C'est dans cette chambre que nous trouvons dona Louise de Guzman, veuve du roi Jean de Portugal.

A cette époque de 1662, les jours de la vieillesse étaient venus pour elle ; mais les années, en donnant un reflet d'argent à ses cheveux, n'avaient pu altérer la noblesse de son port ni la fière expression de sa physionomie. Elle était belle encore, belle de cette beauté qui ne brille de tout son lustre que sous un diadème. On devinait en elle la femme au cœur robuste, à l'âme virile, qui, au jour du danger, avait dégaîné le glaive de son époux, dont la main hésitait ; la femme qui avait conquis un trône, et qui, du trône, s'était assise sur ses degrés, en humble épouse et sujette fidèle.

A ses côtés étaient deux femmes, dont l'une, arrivée aux limites de l'âge mûr, mais conservant une remarquable beauté, offrait avec la reine une certaine ressemblance ; c'était la même sévérité d'aspect, la même fierté de regard. Elle se nommait dona Ximena de Vasconcellos y Souza, comtesse de Castelmelhor.

L'autre était une jeune fille de seize ans. Son gracieux visage disparaissait presque sous un demi-voile de dentelle noire. Elle regardait parfois la reine à la dérobée ; alors, ses joues devenaient pourpres et son œil exprimait une vénération profonde, mêlée de crainte et aussi d'amour. Dona Inès de Cadaval, fille unique et orpheline du duc de ce nom, était la plus riche héritière du royaume. Sa parente, la comtesse douairière de Castelmelhor, qui était aussi de la maison de Cadaval, l'avait en tutelle depuis deux ans.

Dona Ximena était agenouillée près de la reine, qui tenait sa main pressée entre les siennes ; Inès s'asseyait sur un coussin, à leur pieds.

— Ximena, disait la reine : qu'il y a long-temps que je désire te revoir, ma fille ! Hélas ! toi aussi, te voilà veuve maintenant.

— Votre Majesté et le roi son fils ont perdu un sujet fidèle, dit la comtesse, qui tâcha de garder son air calme et grave, mais dont une larme sillonna lentement la joue ; moi... j'ai perdu...

Elle ne put achever ; sa tête tomba sur sa poitrine. La reine se pencha et mit un baiser sur son front.

— Merci, merci, madame, dit la comtesse en se redressant ; Dieu m'a laissé deux fils.

— Toujours forte et toujours pieuse, murmura la reine ; Dieu l'a bénie en lui donnant des fils dignes d'elle... Parle-moi de tes fils, ajouta-t-elle ; se ressemblent-ils toujours comme au temps de leur enfance ?

— Toujours, madame.

— De cœur comme de visage, j'espère... c'était une étonnante ressemblance ! Moi qui tins don Louis sur les fonds du baptême, je ne pouvais le distinguer de son frère. C'était la même figure, la même taille, la

même voix. Aussi, ne pouvant reconnaître mon filleul, je me suis prise à les aimer tous les deux également.

La comtesse lui baisa la main avec une respectueuse tendresse, et dona Louise reprit :

— Je les aime parce qu'ils sont tes fils, Ximena. N'est-ce pas toi qui as élevé dona Caterine, mon enfant chérie ? Tandis que les soins du gouvernement m'occupaient tout entière, tu veillais sur elle, toi, tu lui apprenais à m'aimer. Ce n'est pas vous qui me devez de la reconnaissance, comtesse.

En achevant ces mots, dona Louise passa sa main sur son visage. C'était encore là un sujet pénible pour cette grande reine, dont la vieillesse devait être si malheureuse ; Caterine de Bragance, sa fille, venait de partir pour Londres, et s'asseyait, maintenant, aux côtés de Charles Stuart, sur le trône d'Angleterre. On sait si cette union fut triste et remplie d'amertume pour Caterine. Peut-être quelque missive d'elle était-elle venue déjà annoncer à sa mère les ennuis de la jeune reine, et les insultans dédains du débauché Charles II.

— Moi aussi, j'ai deux fils, reprit la reine en soupirant ; plût au ciel qu'ils se ressemblassent ; car mon Pedro est un loyal gentilhomme.

La comtesse ne répondit pas.

— L'autre aussi, l'autre aussi ! s'empressa d'ajouter la reine ; je suis injuste envers Alfonse, auquel je dois respect et obéissance, comme à l'héritier de mon époux. Il fera le bonheur du Portugal... Vous ne dites rien, comtesse ?

— Je prie Dieu qu'il bénisse le roi don Alfonse, madame.

— Il le bénira, ma fille ; Alfonse est bon chrétien, quoi qu'on en dise, et...

— Quoi qu'on dise ! répéta la comtesse avec surprise.

— Tu ne sais pas cela, toi, reprit la reine, dont la voix commença à trembler. Il y a si long-temps que tu vis loin de la cour !... on dit... des avis secrets me sont venus... des calomnies, ma fille !... on dit qu'Alfonse est libertin, libertin et cruel... on dit...

— Ce sont des mensonges !

— Oui, oui... et pourtant... Oh ! tu l'as dit, ma fille, ce sont des mensonges, des calomnies répandues par l'Espagne !

— Peut-être, dit timidement la comtesse, votre majesté aurait-elle pu approfondir ?...

Elle se tut. La reine la regardait fixement. Il y avait du désespoir et de l'égarement dans ses yeux.

— Je n'ai pas osé ! murmura-t-elle avec effort ; — je l'aime tant !... Et puis, c'est faux, je le sais. Le sang de Bragance est pur et ne fait battre que de vaillans cœurs, madame, entendez-vous ! Ils mentent ! ils mentent, les infâmes !...

Dona Louise prononça ces mots d'une voix brisée ; vaincue par son émotion, elle se laissa tomber en arrière et ferma les yeux. La comtesse et sa pupille s'empressèrent aussitôt autour d'elle.

— Laissez, dit la reine, on ne s'évanouit plus quand, depuis des années, on est faite à la souffrance. Pardon, comtesse ; je vous ai attristée ainsi que cette pauvre enfant.... Mais cette pensée est si affreuse, voyez-vous ! Je ne les crois pas, je ne veux pas les croire ; il faudrait que quelqu'un en la foi duquel j'ai toute confiance, — toi, par exemple, Ximena, toi qui n'as jamais menti, — vînt me dire que mon fils a manqué à ses devoirs de roi et de gentilhomme, qu'il a forfait à l'honneur ! Alors... tu ne me le le diras jamais, n'est-ce pas ?

— A Dieu ne plaise !

— Non ! car je te croirais, toi, Ximena, et je mourrais.

Il se fit un long silence. La comtesse, saisie d'une respectueuse pitié,

n'osait interrompre sa souveraine. Celle-ci parut enfin se réveiller tout à coup, et, s'efforçant de sourire :

— En vérité, ma belle mie, dit-elle en s'adressant à dona Inès, nous vous faisons là une lugubre réception... Comtesse, vous avez une charmante pupille, et je vous remercie de l'avoir amenée à la cour du roi mon fils. Si haute que soit sa naissance, nous tâcherons de ne la point mésallier.

Inès, dont le beau visage s'était couvert de rougeur, pâlit à ces derniers mots.

— Qu'est-ce à dire, reprit la reine ; le front de la senorita se couvre d'un nuage; aurait-elle le désir d'entrer en religion?

— S'il plaît à votre majesté, dit la comtesse, Inès de Cadaval est la fiancée de mon plus jeune fils.

— A la bonne heure! Ne vous disais-je point, ma mie, qu'il n'y aurait point pour vous de mésalliance? Cadaval et Vasconcellos! Il n'est point aisé d'unir deux plus nobles races... Mais l'aîné de Souza?

— L'aîné, madame, est le comte de Castelmelhor, et, ce qui mieux est, il a l'honneur d'être votre filleul... L'autre n'avait rien, et dona Inès l'aimait.

— Comte de Castelmelhor! c'est un fier titre, Ximena, et qui ne fut jamais porté par un traître... Mon Louis doit être un noble cœur, n'est-ce pas?

— Je l'espère, madame.

— Heureuse mère! dit la reine en soupirant.

Ce mot lui rendit toute sa préoccupation. Avant qu'elle eût repris la parole, la cloche du couvent sonna l'office du soir, et les trois dames entrèrent à la chapelle. Chacun devine ce que dona Louise de Guzman demanda à Dieu ce soir-là, mais Dieu ne l'exauça point. Alfonse de Portugal était trop bien surveillé par son favori, pour avoir le temps de se repentir.

IV.

La taverne d'Alcantara.

La nuit commençait à se faire sombre, et les lumières s'éteignaient l'une après l'autre à tous les étages des maisons de Lisbonne. Le ciel était couvert et sans lune. N'eussent été quelques lanternes qui brillaient de loin en loin au seuil des riches bourgeois, malgré la récente défense portée par l'édit du roi, et quelques cierges, brûlant sous les madones, la ville aurait été plongée dans une complète obscurité.

D'ordinaire, à cette heure, les rues étaient désertes; c'est à peine si quelques filous faméliques se hasardaient à faire timidement concurrence aux nobles ébats de la patrouille royale : mais le soir, on voyait de tous côtés des groupes nombreux marcher dans l'ombre. Tous suivaient la même direction. Un silence profond régnait parmi ces nocturnes promeneurs. Ils allaient d'un pas rapide, s'arrêtant parfois pour écouter, et reprenant aussitôt leur course, sans détourner la tête, et cachant soigneusement leur visage dans les capuces de leurs vastes manteaux.

Ils traversaient la ville dans le sens de sa longueur en remontant le Tage. A mesure qu'ils approchaient du faubourg d'Alcantara, leur nombre augmentait, et ce fut bientôt comme une véritable procession. Plus leurs rangs se serraient, plus ils semblaient prendre de précautions. Aux carrefours, lorsque deux bandes se rencontraient, elles passaient l'une près de l'autre sans mot dire, et poursuivaient leur marche silencieuse.

La dernière maison du faubourg était un long et bas édifice bâti en pierres de taille, et qui avait dû jadis servir de manége. Il était alors affermé par Miguel Osorio, tavernier, qui faisait doucement sa fortune à vendre des vins de France aux gentilshommes de la cour. Ceux-ci, en effet, passaient forcément devant sa porte chaque fois qu'ils se rendaient au

palais de plaisance d'Alcantara, résidence habituelle d'Alfonse VI, et, chaque fois qu'ils passaient, le tavernier pouvait compter sur une aubaine. Aussi Miguel était-il, en apparence du moins, le passionné serviteur du seigneur Conti et de tous ceux qui approchaient la personne du roi. Il disait à qui voulait l'entendre que le Portugal n'avait jamais été si glorieusement gouverné.

Nonobstant ces opinions intéressées, Miguel ne dédaignait point de vendre son vin aux mécontens. Loin de là : quand il était bien sûr qu'aucun seigneur ou valet de seigneur n'était à portée de l'entendre, il changeait subitement d'allures, et disait des choses fort attendrissantes sur le triste sort du peuple de Lisbonne. Conti n'était plus alors qu'un manant parvenu, auquel ses dentelles et son velours allaient comme la peau du lion à l'âne. Ce mignon roturier était la plaie du Portugal, et ce serait un jour de bénédiction que celui qui le verrait attaché haut et court à la courtine du palais.

Si Miguel venait à faire trève à ces séditieux discours, on pouvait être certain qu'il avait flairé de loin un feutre à plumes ou un pourpoint brodé. Pour être juste, nous devons dire que jamais aubergiste n'eut un flair aussi subtil que le sien.

Ce fut devant la maison de cet homme que s'arrêtèrent les premiers groupes. Ils touchèrent la main du maître, assis sur le pas de sa porte, prononcèrent un mot à voix basse et entrèrent. Ceux qui suivaient firent de même, et bientôt l'immense salle commune était pleine à regorger.

A la même heure, dans l'une des rues de la basse ville, redevenue déserte, un homme allait, puis revenait sur ses pas, comme s'il se fût égaré dans ce sombre dédale, que l'absence de boutiques et la multiplicité des hôtels faisait appeler le quartier noble. Derrière lui, à quelque distance, un autre personnage semblait avoir pris à tâche de l'imiter scrupuleusement. Quand le premier s'arrêtait, l'autre faisait de même ; quand celui-ci revenait sur ses pas, celui-là se hâtait de s'effacer sous quelque porte cochère, laissait passer son compagnon d'aventures, et recommençait aussitôt à le suivre.

— Il fait noir comme dans un four ! pensait le premier. Depuis dix ans que j'ai quitté Lisbonne, et j'étais un enfant alors, tout est changé, je ne m'y reconnais plus. Le hasard ne m'enverra-t-il pas quelque passant ou même quelque voleur, qui, en échange de ma bourse, daigne m'enseigner le chemin !

— Mon jeune ami, se disait l'autre, vous avez beau tourner et retourner ; je me suis promis à moi-même, sous les sermens les plus respectables, que vous me vaudriez quatre cents pistoles, et, mon jeune maître, je ne manque jamais qu'aux sermens que je fais à autrui.

Jusqu'alors Simon, l'ouvrier drapier, que le lecteur a sans doute reconnu aux paroles d'Ascanio Macarone, n'avait point pris garde à la présence de ce dernier ; mais dans un de ces brusques détours, il se trouva face à face avec le Padouan.

— Le chemin de la taverne d'Alcantara ? dit-il.

— J'y vais, répondit Macarone en déguisant sa voix.

— S'il vous plaît, seigneur cavalier, nous ferons route ensemble.

— Avec ravissement, mon gentilhomme !... car vous êtes gentilhomme ; cela se voit du reste... et, entre gentilshommes, — je le suis aussi, — la courtoisie commande de ne point refuser ces légers services.

— C'est mon avis, seigneur cavalier.

Simon prononça ces mots d'un ton sec, et, enfonçant son capuce sur sa figure, doubla le pas. Macarone l'imita. Vingt fois il fut sur le point de rompre le silence, mais la crainte de se trahir l'arrêta. L'Italien était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, maigre, mais bien proportionné. Ses membres souples et musculeux donnaient à penser que la nature les avait taillés tout exprès pour faire un danseur de corde. Il se

donnait en marchant une allure théâtrale, drapait son manteau et mettait le poing sur la hanche. Simon était petit, comme presque tous les Portugais, mais son pas leste, presque bondissant, et la large carrure de ses épaules disaient assez que sa taille n'était point un symptôme de faiblesse. Le Padouan le considérait en dessous. Peut-être, se demandait-il combien le seigneur Conti paierait, en sus du marché, pour un coup de stylet convenablement appliqué à cet audacieux inconnu ; mais la témérité, depuis le temps d'Horatius Coclès, n'a jamais été le vice dominant des Italiens ; il fit réflexion que le bout d'une bonne rapière relevait par derrière le bout du manteau de Simon, et il se tint tranquille.

— A quoi bon le tuer ? se disait-il ; — il ne m'a pas reconnu. S'il entre à la taverne, j'entre avec lui : s'il est repoussé, je recommence à le suivre ; je le suis jusqu'à sa demeure, et quand on a découvert la demeure d'un homme, on n'est pas loin de connaître son nom.

Ils arrivaient en ce moment au bout du faubourg ; la taverne d'Alcantara s'élevait devant eux. Elle était sombre, aucune lumière ne brillait aux fenêtres. et l'honnête Miguel Osorio, toujours assis sur le pas de sa porte, fumait sa cigarette avec toute la dignité qui caractérise Espagnols et Portugais, s'acquittant de ce solennel devoir.

— Voilà ! dit le Padouan en montrant l'hôtellerie ; entrez-vous ?

— Oui.

— Vous avez donc le mot de passe ?

— Non ! et vous ?

— Oh ! moi, je n'ai pas besoin du mot de passe. Vous allez voir... Miguel ! satané coquin ! qui avons-nous aujourd'hui dans ta grand'salle ?

— Coquin ! s'écria Miguel, tremblant de frayeur, en reconnaissant la voix de Macarone : — Qui ose appeler coquin le tavernier de la cour ? Il n'y a pour cela qu'un marchand de la haute ville, je parie !... Au large, manans ! je ne reçois que des gentilshommes.

— C'est bien, c'est bien, brave Miguel, et comme nous sommes gentilshommes, tu vas nous préparer à souper dans ta grand'salle. Va !

Ce disant, Macarone prit Osorio par les épaules, le fit tourner sur lui-même et entra ; mais, au moment où il allait passer le seuil de la salle, une main vigoureuse le saisit à son tour et lui fit subir une opération analogue. Seulement, comme la secousse fut incomparablement plus forte, il s'en alla tomber à l'autre bout du corridor.

—Au revoir, seigneur Ascanio Macarone dell' Acquamonda, dit la voix moqueuse du jeune ouvrier drapier. Attendez-moi ici s'il vous plaît ; j'ai fermé la porte de la rue, et je vais fermer celle de la salle.

Simon entra aussitôt en effet, et referma la porte à double tour.

Ascanio se releva tout meurtri, et tâta ses membres l'un après l'autre pour voir s'il n'y avait point de lésion quelque part.

— Il m'avait reconnu ! grommela-t-il. C'est une bonne idée que j'ai eue de ne pas jouer du poignard avec ce jeune enragé. Il a un poignet d'Hercule, et je tâcherai désormais de le surveiller à distance. En attendant, voyons s'il a dit vrai.

Il essaya d'ouvrir la porte extérieure ; elle était fermée. Quant à la porte de la salle, il n'osa même pas toucher à la serrure, mais approchant l'oreille du trou, il tâcha d'entendre ce qui se disait à l'intérieur. Ce fut en vain. Il reconnut qu'il y avait grand tumulte et que des voix confuses se croisaient en tout sens.

— Quel coup de filet ! pensa-t-il. Si cette maudite porte de la rue n'était pas fermée, j'emprunterais un cheval à ce misérable Miguel, et dans une heure, tous ces bourgeois, y compris mon jeune camarade, seraient en sûreté dans la prison du palais.

Heureusement pour les bourgeois de Lisbonne, Simon avait eu la même pensée, et la lourde clé était dans la poche de son pourpoint.

Au moment où Simon entra dans la salle où se trouvaient réunis les

corps de métiers de Lisbonne, la discussion était si chaudement engagée qu'on ne prit pas garde à lui. Il traversa comme il put la cohue et vint s'asseoir au premier rang, vis-à-vis de la table où se tenait seul Gaspar Orta Vaz, doyen de la corporation des tanneurs et président de l'assemblée.

La réunion était, comme nous l'avons dit, très nombreuse. Groupés en cercle autour du président, les doyens de corporations formaient le premier rang. Derrière eux, venaient les chefs d'ateliers, et, derrière encore, les petits marchands et artisans salariés. C'était parmi les doyens des corporations que, dans son ignorance, Simon était allé se placer. Il avait jeté son manteau; son costume, sans ressembler plus que le matin à celui d'un gentilhomme, lui donnait l'air d'un bourgeois aisé. Il avait mis un pourpoint neuf de drap de Coïmbre, à creusées et passades de velours; une lourde chaîne d'or tombait sur sa poitrine. Quand il jeta les yeux autour de lui et qu'il se vit entouré de longues barbes blanches et de têtes vénérables, il voulut faire retraite et gagner les rangs inférieurs, mais il n'était plus temps. La trouée qu'il avait faite à grand renfort de vigoureux coups de coude, s'était refermée derrière lui, et le tumulte qui s'apaisait peu à peu ne lui permettait pas d'espérer qu'il pût recommencer avec succès. Il demeura donc à sa place et rabattit son chapeau sur ses yeux.

— Enfans! disait le vieux Gaspar, à qui on avait négligé de donner une sonnette, — enfans, écoutez les anciens.

— Mort aux valets de cour! répondaient en chœur les apprentis et petits marchands. Mort au fils du boucher!

— Sans doute, sans doute, mais faites un peu de silence, reprenait le malheureux président; — je m'enroue, et pour peu que cela continue, je ne pourrai plus vous donner mes conseils.

— Est-ce bien sur ces vieillards impuissans et sur ces enfans bâtards qu'il faudrait m'appuyer pour accomplir la mission que m'a imposée mon père à son lit de mort? se demandait-il. Je n'ai pas le choix... attendons, et la volonté de Dieu se fera.

— Mes amis et concitoyens, reprit Gaspar Orta Vaz, saisissant au vol un moment de calme, personne n'ignore que j'ai soixante-treize ans depuis la fête du glorieux Saint-Antoine, patron de l'hôtel-de-ville. Depuis onze ans et sept mois, j'ai l'honneur d'être le doyen d'âge de la bonne corporation des tanneurs, apprêteurs, corroyeurs et mégissiers de Lisbonne. Ce sont des garanties, mes enfans, quand on peut dire comme moi, je suis ceci et cela, et en outre j'ai cinq ducats, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, à manger tous les jours, on a le droit...

— Qu'est-ce à dire? interrompirent en même temps cent voix courroucées; parce que nous sommes pauvres, prétendrait-on nous enlever la parole?

— Nous a-t-on appelés pour aider à remplacer la tyrannie de l'épée par celle du coffre-fort?

— Par saint Martin!...

— Par saint Gil!....

— Par saint Rafaël! vous êtes un vieux fou, maître Gaspar Orta Vaz, malgré votre front chauve et les cinq ducats que vous mangez tous les jours!

Le vieux tanneur s'était levé; il frappait dans ses mains et demandait du silence, sans doute pour rétracter ou expliquer ses paroles; mais il avait beau faire; l'agitation de l'assemblée augmentait, loin de diminuer, et bientôt, le vieillard épuisé retomba lourdement sur son siége. Alors on se tut, et l'un des doyens fut s'asseoir auprès d'Orta Vaz, pour le remplacer dans ses fonctions de président.

— Laissez parler Baltazar, dit tout à coup une voix de Stentor dans la foule compacte des derniers rangs; — Baltazar vous tirera d'affaire.

— Qui est ce Baltazar? demanda le président.

— C'est Baltazar, répondit la même voix.

— Bien répondu! bravo! cria-t-on de toutes parts.

Et un immense éclat de rire fit trembler les murailles de la salle, tant il est vrai que rien n'est plus facile que de faire passer une assemblée populaire de la fureur à la gaîté, et réciproquement.

— Approche et parle, dit le président.

Aussitôt il se fit un grand mouvement, et une sorte de lourd colosse portant devant soi un tablier de toile souillé de sang, s'avança vers la barre, renversant tout sur son passage.

— Voilà, dit-il, en posant son pied sur les marches de l'estrade, voilà Baltazar!

— Bravo pour Baltazar, cria encore la foule.

— Quant à ce que j'ai à vous dire, reprit le géant, ce n'est pas long, mais c'est malin. Tout à l'heure on parlait de Conti, le fils du boucher, disait-on. Il y a du vrai là dedans, car j'ai eu l'avantage de servir chez son père, qui est mort de chagrin, en voyant que le jeune homme ne voulait pas suivre l'état... Oh! un bel état, mes garçons!

— Au fait, dit le président.

— C'est juste. Il s'agit de tuer quelqu'un, n'est-ce pas? Pendant qu'on y est, moi je trouve que c'est dommage de s'arrêter. Conti est un gueux, mais le roi est un fou. Après Conti, un autre viendra.

— Il a raison! appuyèrent quelques voix.

— Nous tuerons cet autre-là, reprit Baltazar, mais, après lui, un autre encore, si bien que ça n'en finira pas. Le plus simple serait de tuer le roi.

Il se fit dans la salle un subit silence.

— Misérable! s'écria Simon, qui bondit sur son banc, oses-tu bien parler d'assassiner le roi!

— Pourquoi pas, demanda tranquillement Baltazar.

— Par le sang de Souza! cette parole sacrilége sera la dernière que prononcera ta bouche! reprit le jeune homme indigné.

Il s'élança vers le géant en brandissant son épée.

— Trahison! trahison! s'écria-t-on de toutes parts. C'est un espion de la cour; à mort! à mort!

Entouré de tous les côtés à la fois, Simon fut en un clin d'œil terrassé et désarmé.

— Il a juré par le sang de Souza, disaient les plus acharnés; c'est sans doute un valet du nouveau comte de Castelmelhor, arrivé depuis hier à Lisbonne, de ce beau seigneur dont la première visite a été pour Conti.

— Mensonge! voulut dire Simon; le comte de Castelmelhor est un loyal Portugais qui déteste et méprise Conti comme pas un de vous.

Mais il y avait là plusieurs des fournisseurs de Conti; — car un marchand peut fort bien essayer le matin une paire de bottes ou une veste de velours à l'homme dont, le soir, il demandera la tête: — et quelques uns de ces fournisseurs avaient vu Louis de Vasconcellos y Souza, comte de Castelmelhor, introduit au petit lever du favori, ce dont ils ne manquèrent pas de rendre témoignage. Cette circonstance mit le comble au danger de Simon: sa mort était déjà résolue.

— A tout seigneur tout honneur, mes maîtres, dit un apprenti: le rôle d'exécuteur revient de droit à Baltazar.

Les maîtres et doyens avaient perdu tout pouvoir de modérer cette foule exaspérée. Il est douteux d'ailleurs qu'ils eussent un fort grand désir de sauver cet homme qui, le lendemain, aurait pu d'un mot livrer leur tête au bourreau. Ils restaient donc passifs spectateurs de cette scène. Quant au reste de la foule, elle accueillit avec transport la motion de l'apprenti. Baltazar avait les honneurs de la séance et venait de se créer,

sans trop le savoir, une notable popularité. On traîna Simon jusqu'à lui, et l'apprenti, lui présentant par la pointe la propre épée du malheureux jeune homme, fit un geste significatif.

Le boucher comprit ce signe et prononça une seconde fois, sans sourciller, son flegmatique : Pourquoi pas? Puis, saisissant l'arme, il en examina la trempe en connaisseur, hocha la tête comme pour dire que l'outil lui semblait convenable, et se mit en posture. Ceux qui tenaient Simon firent un pas en arrière ; le boucher leva l'épée.

A ce moment, Simon, dont la tête était affaissée sur sa poitrine, se redressa fièrement, et regarda en face son bourreau.

Baltazar laissa échapper l'arme, et se frotta les yeux.

— C'est différent, dit-il, c'est bien différent.

— Qu'a-t-il donc ? se demandait l'assemblée , qui comptait sur une exécution et n'entendait point y renoncer.

— Il y a, répondit Baltazar, que c'est bien différent.

— Ramasse l'épée, Diego, dit une voix, et fais l'affaire; cet homme ne sait tuer que les moutons : il a peur.

Deux ou trois apprentis s'avancèrent pour ramasser l'arme ; mais Baltazar les prévint, et se posant entre eux et Simon, il fit décrire à l'épée une ou deux douzaines de courbes si efficaces, qu'il y eut bientôt autour de lui un large cercle vide.

— Puisque je vous dis, mes maîtres que c'est bien différent, repéta-t-il avec un calme imperturbable... Ecoutez ; si vous tenez à me voir couper une tête, cotisez-vous et fournissez-m'en une autre. Celle-ci est la tête d'un brave; c'est rare; ni vous ni moi ne toucherons un seul de ses cheveux.

— Tu le connais donc? demanda un ancien.

— Si je le connais ?... Oui et non... Mais, vous-mêmes, qui me faisiez fête tout à l'heure, me connaissiez-vous ?

— Réponds-tu de lui ?

— Sur ma tête !

— Quel est son nom ?

— Je n'en sais rien.

— Cet homme se joue de nous, dirent les maîtres, qui songeaint au lendemain avec terreur. Il s'entend avec ce jeune inconnu, et tous deux sont des agens du palais.

— Ce n'est que trop vrai, murmura Gaspard à l'oreille de son voisin, j'ai rencontré ce matin le jeune drôle sur la place, en compagnie d'un chevalier du Firmament.

— Plus de doute ! Il faut s'emparer d'eux à tout prix.

Baltazar prit une position menaçante.

— Debout, jeune homme, dit-il à Simon. Prends ton épée, tu t'en sers comme il faut, je le sais. Moi, j'ai mon couteau... Deux contre mille, ce n'est pas beaucoup, mais ça s'est vu : En garde !

Les bourgeois s'encourageaient mutuellement à fondre sur ces deux hommes, mais nul ne donnait l'exemple. Simon s'était relevé. L'aspect de son visage, où se lisait le sang-froid le plus intrépide, augmentait l'hésitation de l'assemblée.

— Allons, mes maîtres, dit Baltazar au bout de quelques minutes, je vois que, pas plus que nous, vous n'avez envie de commencer. Nous allons nous entendre... Dites-moi, voulez-vous que je vous régale d'une histoire? Cela vous aidera à passer une heure, et vos femmes pourront croire que vous avez fait quelque chose cette nuit. Mon histoire est toute neuve ; elle date de ce matin. Vous et moi, nous y avons joué un rôle : moi, celui de victime ; vous, celui de spectateurs peureux et inoffensifs, — votre rôle habituel, mes maîtres. Quant au rôle du héros, je vous dirai tout à l'heure qui s'en est chargé.

Vous savez que ce matin Conti a fait sonner toutes les trompettes de la

patrouille royale, afin de vous appeler sur la place, et de vous braver à la face du ciel. Ceux de vous auxquels la frayeur n'avait pas enlevé l'usage de leurs yeux ont pu voir le favori frapper de son épée un malheureux qui ne pouvait se venger... L'avez-vous vu?

— Oui.

— Ce malheureux souffrait. Un homme s'est avancé, sous les yeux de Conti, et a tendu son mouchoir au trompette, qui a pu étancher son sang et bander sa blessure.

— Cet homme est un brave, dit un des doyens, car il affrontait la colère du favori, et la colère du favori c'est la mort... Quel est-il?

— Vous le saurez... Quant au trompette, c'était moi... Oh! calmez-vous. Qu'importe ce que j'étais ce matin? Ce soir, je suis garçon boucher et tout à votre service. D'ailleurs, je vois ici le tailleur de Conti, son tapissier, son armurier; pourquoi auriez-vous défiance de moi plutôt que de ces gens? Conti les paie bien; il me payait mal; en le haïssant, ils sont ingrats; en l'abhorrant, je suis juste, la balance est en ma faveur; passons... Quand le favori, après avoir fini de lire son insolente pancarte, a fait mine de vouloir se retirer, vous lui avez fait place, vous vous êtes rangés comme eût fait un troupeau de ces moutons dont vous me parliez tout à l'heure. Un seul homme n'a pas bougé; un seul homme a barré le passage à Conti, et quand le parvenu a voulu, suivant sa coutume, lever la main, il a trouvé son maître. Vous l'avez tous vu rouler dans la poussière; vous avez tous entendu ces paroles : — *A toi, fils d'un boucher, le peuple de Lisbonne!..* Ces mots et cet acte sont-ils ceux d'un agent du palais?

— Non! non! cria la foule complétement retournée; celui qui a frappé Conti est un brave; celui qui l'a frappé au nom du peuple de Lisbonne est un citoyen... Son nom?

— Je vous ait dit déjà que je n'en sais rien. Mais qu'importe son nom? Celui qui a bravé la colère de Conti pour me venir en aide, celui qui a terrassé Conti au milieu de sa garde, pour vous venger, celui-là est devant vous, et le voilà!

Il touchait l'épaule de Simon.

— C'est vrai, dit un apprenti, je le reconnais.

Et tout le monde de répéter :

— Je le reconnais, moi aussi, moi aussi.

— Je vous disais bien, mon compère, murmura Gaspar Orta Vaz à l'oreille de son voisin, que j'avais vu ce jeune inconnu quelque part.

— Vous prétendiez, répliqua le voisin, qu'il était en compagnie d'un fanfaron du roi?

— L'ai-je prétendu?... Je me fais vieux, mon compère.

— Et maintenant, reprit Baltazar, un dernier mot : Vous avez grand besoin d'un chef intrépide; ce jeune homme a fait ses preuves : qu'il soit notre général!

Une acclamation unanime accueillit ces paroles, et il n'y eut pas une voix pour protester. Tout ce qu'il y avait de jeune dans l'assemblée se sentait pris d'enthousiasme pour ce vaillant inconnu, et les vieillards étaient bien aises de décliner, autant que possible, leur part de responsabilité.

Orta Vaz, reprenant son rôle de président, frappa dans ses mains et réclama le silence.

— Etranger, dit-il, tu as bien mérité des bourgeois et métiers de Lisbonne; saurons-nous le nom de notre défenseur?

— Simon, répondit celui-ci.

— Et bien! donc Simon, veux-tu être notre chef?

— Peut-être... Mais auparavant je ferai mes réserves. Et d'abord, voici mon sauveur, auquel je n'ai point tendu encore la main en signe d'actions de grâces.

Baltazar s'avança et leva sa large main pour saisir celle du jeune homme, qui fit un pas en arrière.

— Pas encore, dit-il. Tu as prononcé des paroles qu'il te faudra rétracter avant que nous soyons amis.

— Tout ce qu'il vous plaira, seigneur Simon, dit Baltazar d'un ton profondément soumis.

— Tu as proposé d'assassiner Alfonse de Portugal ; tu vas jurer de le défendre ?

— Pourquoi pas ? murmura le colosse ; puis, enflant sa voix de Stentor, il s'écria : — Je le jure !

— A la bonne heure ! Maintenant voici ma main, et je te remercie.

Baltasar s'empara de la main de Simon, et, au lieu de la serrer entre les siennes, il la porta jusqu'à ses lèvres. Simon le regardait avec surprise.

— Rassurez-vous, dit tout bas Baltazar, je ne vous connais pas, mais à l'heure où vous aurez besoin d'un homme disposé à mourir sans demander pourquoi, — pour vous bien entendu, et non pas pour un autre, — souvenez-vous de Baltazar.

En même temps, il tira de son sein le mouchoir de Simon, teint de sang et déchiré.

— Avec cela, continua-t-il, vous m'avez acheté tout entier, cœur et bras... Place à Baltazar, vous autres !

Ce disant, il recommença à jouer des coudes et regagna le banc obscur où il avait siégé d'abord.

— A votre tour, mes maîtres, dit alors Simon en s'adressant à l'assemblée. Voici ma devise : Guerre à Conti ; respect au royal sang de Bragance !... l'acceptez-vous ?

Il y eut un instant d'hésitation.

— Nous respectons, nous aimons la souche royale, dit enfin un doyen de corps ; mais n'est-ce pas afin de conserver l'arbre qu'on élague les branches desséchées ?... Alfonse VI est incapable de gouverner.

— Alfonse VI est notre légitime souverain. Des traîtres ont abusé de sa jeunesse ; nous devons le délivrer et non le combattre : Guerre à Conti, amour au royal sang de Bragance !

— Soit. Nous épargnerons le roi.

— Ce n'est pas assez ; vous le défendrez au besoin.

— Nous le défendrons.

— Moi, je serai votre chef.

L'assemblée prit alors un caractère plus grave. Simon lui imposa plus d'une fois sa volonté, aidé en cela par le puissant organe de Baltazar qui appuyait de loin ses motions. Il fut convenu que chaque bourgeois se fournirait secrètement d'armes de guerre, et séance tenante, les chefs et officiers de quartier furent institués. Le jour commençait à poindre, lorsque Simon donna le signal du départ.

— Plus d'assemblées, dit-il en finissant, elles éveillent les soupçons. Je communiquerai avec les chefs de quartier seuls ; ils vous feront connaître nos volontés, et, quand l'instant sera venu, honte à qui reculera.

La foule s'écoula en silence, comme elle était venue, et les anciens donnèrent de grandes louanges au vigilant Miguel, qu'on trouva endormi sur le pas de sa porte. Simon sortit le dernier ; il avait oublié le Padouan Macarone et traversa le corridor les yeux baissés et l'esprit perdu dans ses réflexions. A peine avait-il dépassé le seuil extérieur que l'Italien sortit de l'enfoncement d'une porte et se mit à le suivre de loin.

— Ces rustres ne se savaient pas si près d'un bon gentilhomme, pensait-il ; au fait, je n'ai rien entendu, pas même le nom de mon jeune camarade, et si je continue à jouer ainsi de malheur, Conti pourrait bien, au lieu de deux cents doublons, me faire donner pareil nombre de coups de plat d'épée.

Il suivait toujours Simon. Celui-ci traversa la ville entière et s'arrêta au bout du quartier noble, devant un hôtel de magnifique apparence.

— Ho! ho! se dit Macarone, serait-ce un serviteur du jeune comte de Castelmelhor?

Simon heurta. Un valet vint ouvrir qui, à la vue du jeune homme, ôta précipitamment sa toque et se courba jusqu'à terre. Le Padouan tendit le cou; à travers la porte entrebâillée, il vit Simon traverser la cour, le feutre sur l'oreille, tandis que les écuyers et gentilshommes de Souza se découvraient sur son passage.

— Par mon patron! s'écria-t-il, au comble de la surprise, ce n'est rien moins que le comte lui-même!

V.

Jean de Souza.

Le feu comte de Castelmelhor, Jean de Vasconcellos et Souza, avait été l'un des plus fermes appuis de la maison de Bragance lors de la restauration de 1640. Il était, à cette époque, l'ami intime du duc Jean, qui, après son avènement au trône, le combla de faveurs. A la naissance de dona Caterine de Portugal, la comtesse de Castelmelhor fut instituée sa gouvernante, et suivit son éducation jusqu'au départ de la jeune princesse pour la cour d'Angleterre. Malgré toutes ces causes d'union entre la cour et la maison de Souza, on vit, en 1652, dix ans avant l'époque où commence notre histoire, le comte de Castelmelhor quitter subitement Lisbonne, et se retirer avec ses deux fils à son château de Vasconcellos, dans la province d'Estramadure. Dona Ximena, à l'instante prière de la reine, qui était pour elle une sincère amie, ne suivit point son mari, et demeura près de Caterine de Bragance.

Ce subit départ du comte fut long-temps un sujet de conversation pour les oisifs du palais. Les uns disaient qu'il boudait le roi Jean, parce que ce prince lui avait refusé l'investiture du duché de Cadaval, vacant par la mort de Nuno Alvarez Pereira, dernier duc; refus d'autant moins équitable que Castelmelhor, outre ses services, avait des droits à l'héritage de Cadaval par sa femme, qui était Pereira. Les autres prétendaient que l'infant don Alfonse (le roi actuel) avait insulté grossièrement l'aîné de Souza en présence d'une nombreuse assemblée, et n'avait point voulu faire d'excuses. Les uns et les autres se trompaient. Le roi avait offert de lui-même au comte le duché de Cadaval; mais celui-ci, modèle de noblesse et de générosité chevaleresques, avait répondu que ce duché devait rester l'héritage de la fille unique du feu duc, qui le donnerait en mariage à l'époux qu'elle se choisirait, et qu'il n'était pas homme à spolier l'orpheline que la loi mettait sous sa tutelle. Quant au second motif, il fallait être courtisan pour le mettre en avant, puisqu'il était de notoriété que l'infant don Alfonse insultait le premier venu, et n'était point malheureusement de ceux qu'on peut rendre responsables de leurs actes. Il fallait d'ailleurs un motif plus grave à un homme comme le comte pour se retirer des affaires et déserter une cour où il était généralement aimé et respecté. Ce motif, c'était sa haine éclairée contre l'Angleterre et la connaissance profonde qu'il avait de l'odieuse politique de ce gouvernement.

A peine, en effet, le roi Jean avait-il repris possession du trône de ses pères que la cour de Londres envoya un ambassadeur à Lisbonne et tâcha de s'immiscer dans les affaires du pays. Cromwell gouvernait alors l'Angleterre sous le titre de protecteur. Ce monarque de fait, habile autant qu'un homme peut l'être et Anglais de cœur, suivait par instinct la politique de ses devanciers : tout envahir afin de mieux vendre. Il avait pris, en s'asseyant à la place de Charles Ier, assassiné, les allures de cette diplomatie perfide que l'Angleterre, cette peuplade de trafiquans, impose

depuis des siècles à ses rois. Jean, séduit tout d'abord par ses offres, les accueillit avec empressement, malgré les représentations du comte de Castelmelhor et de quelques sages conseillers. Il fit avec l'Angleterre des traités de commerce avantageux en apparence et ruineux par le fait. Le comte s'y opposa de tout son pouvoir, jusqu'à protester en plein conseil contre les menées de l'ambassade anglaise. Ce fut inutilement. Ne voulant point sanctionner par sa présence ce qu'il regardait comme l'abaissement et la ruine du Portugal, il quitta Lisbonne avant la signature du traité, et ne revit jamais la cour.

Il avait, de son mariage avec dona Ximena Pereira, deux fils jumeaux, Louis et Simon de Souza. Nous savons déjà que ces enfans, au physique, se ressemblaient d'une façon extraordinaire : ils étaient tous deux beaux et de noble mine ; au moral, Louis était un jeune homme grave studieux, mais dissimulé; Simon, au contraire, se montrait vif jusqu'à l'étourderie. Avec l'âge, ces deux caractères portèrent leur fruit. De la fougue première de Simon, il ne resta qu'une mâle franchise et une générosité sans bornes, tandis que don Louis, cauteleux, plein d'astuce et dévoré d'ambition, cachait sous des dehors séduisans une âme qui n'était point celle d'un gentilhomme.

Les deux frères s'aimaient, c'est-à-dire que Simon avait pour Louis un dévoûment affectueux et à l'épreuve, et que Louis, par habitude ou autrement, tenait son frère en dehors du cercle de haine jalouse et universelle qu'il portait à quiconque était son égal ou son supérieur. Un incident arriva qui, sans porter atteinte à la tendresse de Simon, fit disparaître tout sentiment fraternel du cœur de l'aîné de Souza.

Deux ans avant l'événement que nous avons rapporté aux précédens chapitres, dona Ximena, comtesse de Castelmelhor, quitta la cour de Lisbonne, où sa présence n'était plus nécessaire et vint rejoindre son mari à Vasconcellos. Elle amenait avec elle sa jeune pupille, dona Inès de Cadaval. Inès était belle, nous l'avons dit, et les grâces de son esprit surpassaient celles de sa personne. La voir et l'aimer fut pour les deux frères une même chose. Tous les deux, par des motifs différens, se firent mystère de ce sentiment nouveau. Simon, timide et poussant d'ailleurs la délicatesse jusqu'au scrupule, aurait cru profaner son amour en lui donnant un confident ; Louis, devinant son frère et espérant le gagner de vitesse, voulait éloigner toute pensée de rivalité, afin de sauver à ses démarches une surveillance jalouse et intéressé.

Il advint que ses calculs furent déjoués. Dona Inès aima Simon et lui fut promise par fiançailles solennelles dans la chapelle du château de Vasconcellos. Dès lors, une inimitié sourde germa et grandit dans le cœur de don Louis. Il entrait dans son amour une forte dose de calcul. C'était non seulement une femme aimée, mais aussi une immense fortune que lui enlevait le succès de Simon, et il n'était pas homme à pardonner tout cela. Vaincu de ce côté, mais non sans espoir, car, après tout, le mariage n'était point encore consommé , il tourna ses pensées vers l'ambition, et se posa ce problème : Trouver le chemin le plus court pour arriver à la puissance.

La santé du vieux comte s'affaiblissait de jour en jour. Le moment approchait rapidement où les deux frères, libres de leurs actions, pourraient choisir et leur place et leur rôle sur le théâtre de la vie. Jusqu'alors, la volonté de Jean de Souza les avait tenus confinés à Vasconcellos; mais avec le comte devait mourir toute autorité qui pût les y retenir encore.

Louis n'ignorait rien de tout cela et agissait en conséquence. Il s'informait et se tenait autant que possible au courant de tout ce qui se passait à la cour. Avec un nom comme le sien, de l'adresse et de l'audace, ce n'était pas, pensait-il, une mince fortune que celle qui l'attendait sous un prince du caractère d'Alfonse VI. Un obstacle se présentait : Conti,

cet homme du peuple que le hasard et la folie du souverain avaient fait grand seigneur. Louis se demanda long-temps s'il lui faudrait le servir ou le combattre. Son naturel cauteleux lui fournit la réponse à cette question : il résolut de le tromper.

Malheureusement il n'attendit pas long-temps l'occasion de mettre à profit ce résultat de ses réflexions. La maladie du comte traînait depuis bien des mois en longueur, mais une crise survint et précipita le dénouement.

Une nuit, les deux frères furent réveillés par des cris d'alarme.

— Le comte se meurt! disait-on dans le château.

Louis et Simon se précipitèrent dans la chambre de leur père. Le comte avait quitté son lit et s'était assis dans un antique fauteuil aux armes de Souza, auquel la tradition prêtait le funèbre privilége d'avoir reçu les derniers soupirs de tous les chefs de cette illustre maison, depuis l'Espagnol Ruy de Souza, qui vint de Castille au camp du roi Pélage. Il était pâle et sans mouvement; la mort pesait déjà sur son front. La comtesse, agenouillée près de son époux, pleurait et priait; le chapelain du château récitait à l'oreille du mourant le suprême adieu de l'âme catholique à la terre. Les deux frères s'agenouillèrent parmi les serviteurs, et quand le prêtre eut prononcé le dernier verset de l'oraison mortuaire, ils s'approchèrent à leur tour. Leur présence parut ranimer le vieillard, dont les yeux retrouvèrent une étincelle de vie.

— Adieu, madame, dit-il à la comtesse. Avant de mourir, Dieu me donnera, j'espère, la force d'accomplir un devoir, et il faut nous séparer.

Dona Ximena voulut protester.

— Il faut nous séparer, vous dis-je; mes instans sont courts et comptés. Adieu. Puissiez-vous être heureuse en cette vie et dans l'autre, autant que vous le méritez.

La comtesse déposa un baiser sur la main déjà froide de son époux, et se retira lentement. Sur un signe, les serviteurs et gentilshommes du comte firent de même.

— Mon père, dit le vieillard au chapelain, vous reviendrez tout à l'heure; je vous appellerai pour mourir. Laissez-nous.

Quand le prêtre eut quitté la chambre, Jean de Souza resta seul avec ses fils, qui s'agenouillèrent à ses côtés. Le vieillard les considéra un instant l'un après l'autre, comme si la mort eût donné à son regard la force de lire jusqu'au fond de leur âme.

— Sois prudent, dit-il à Simon ; — sois vaillant, dit-il à Louis.

Puis, fermant les yeux et recueillant ses esprits :

— Vous êtes jeunes, poursuivit-il ; un vaste avenir s'ouvre devant vous. Je vous laisse le nom de Souza tel que me le légua mon père, intact et glorieux. Si l'un de vous le souillait jamais !...

» C'est impossible! il y a dix ans que je quittai la cour, croyant n'y pouvoir demeurer sans forfaire à ma conscience. Peut-être eus-je tort. Le devoir d'un citoyen est de travailler toujours, même lorsqu'il sait que son labeur doit être inutile. Réparez ma faute, mes fils, si je commis une faute... Le Portugal est en danger; il a besoin de tous ses enfans. Allez à Lisbonne.

» Il y a là, dit-on, un misérable valet qui est plus puissant qu'un grand seigneur. Cet homme exploite la faiblesse du roi. — Ecrasez cet indigne favori, mais sauvez le roi.

» Sauvez le roi, — le roi, entendez-vous, quoi qu'il advienne ; souffrez pour lui, mourez pour lui. »

La voix du vieillard vibrait comme aux jours de sa vigueur. Son regard brillait d'un éclat étrange. Il s'était redressé sur l'antique fauteuil où ses ancêtres, avant lui, avaient dicté sans doute leurs derniers ordres à leur famille, car les Souza ne savaient point mourir dans leur lit : pour rendre l'âme, il leur fallait un champ de bataille ou ce siége tradi-

tionnel. Les deux jeunes gens l'écoutaient tête baissée et les larmes aux yeux. Louis sentait, à ces graves et nobles paroles, tout ce qu'il y avait en lui de bon sang remonter vers son cœur. Simon faisait tous bas, d'avance, le serment d'obéir à son père.

— Des traîtres vous diront : Je suis tout puissant; aide-moi, et tu partageras ma puissance : — Fermez l'oreille, don Louis. Des faux sages viendront ensuite : Le roi est incapable, diront-ils; pour la gloire du Portugal, choisissons-en un plus digne. — Simon, tu as pour ton pays un ardent amour; n'écoute pas ces conseils perfides. Soyez tous deux fidèles, loyaux, inébranlables : vous êtes Souza.

» Comte de Castelmelhor! — Louis tressaillit et se leva, — et vous, don Simon de Vasconcellos, posez la main sur mon cœur qui, dans quelques instans, ne battra plus, et jurez de combattre les traîtres qui entourent le trône d'Alfonse VI.

— Je le jure, dirent en même temps les deux frères.

— Jurez encore de veiller sur le roi, de le protéger, fût-ce au péril de votre vie.

— Je le jure! dit faiblement don Louis.

— Puisse Dieu me fournir bientôt l'occasion d'accomplir mon serment, s'écria Simon avec enthousiasme : — Je le jure!

— Et moi je vous bénis, mes chers enfans, murmura Jean de Souza, dont la voix s'affaiblit tout à coup, comme si la mort eût mesuré au devoir qu'il voulait accomplir ses courts instans de répit.

— Mon père, mon bien aimé père, sanglota Simon en couvrant sa main de baisers.

— Adieu, Simon, dit encore le comte, tu seras loyal. — Adieu, don Louis, je prie Dieu que vous le soyez. Qu'on fasse venir mon chapelain, j'en ai fini avec les choses de ce monde.

Une demi-heure après, le vieux comte n'était plus. En exécution de ses ordres, sa veuve et ses deux fils partirent le mois suivant pour Lisbonne avec dona Inès de Cadaval.

L'impression qu'avait faite sur le cœur de don Louis la vue de son père mourant fut courte et inefficace. Le jour même de son arrivée à Lisbonne, avant d'être présenté au roi, il alla offrir ses hommages à Conti, et tâcha de sonder le caractère et les dispositions de cet homme. Il découvrit sans peine que son plus ardent désir était de se rattacher les noms de vieille et véritable noblesse. Il tressaillit de joie à cette découverte qui doublait tout d'un coup ses chances de réussite et lui donnait, dès l'abord, un moyen d'entrer en négociations avec le favori.

VI.

Le Roi.

Le lendemain, de bonne heure, le jeune comte de Castelmelhor et Simon de Vasconcellos montèrent à cheval pour se rendre au palais d'Alcantara, où Henry de Moura Tellès, marquis de Saldanha, cousin de leur mère, devait les présenter au roi. Ils traversèrent la ville, suivis du nombreux cortége de gentilshommes que leur permettait leur fortune et leur naissance. Le peuple s'arrêtait sur leur passage, disant qu'on n'avait point vu depuis long-temps deux jeunes seigneurs de si galante tournure ni deux frères si parfaitement ressemblans.

—Ce sont les jumeaux de Souza, répétait-on de toutes parts, les fils du vieux Castelmelhor, qui s'exila autrefois par haine des Anglais maudits; Dieu veuille que ces enfans aient le cœur de leur père!

Au bout du faubourg d'Alcantara, leur escorte trouva le chemin barré par une litière sans armoiries, qui tenait toute la largeur de la porte. Les gentilshommes de Castelmelhor réclamèrent passage en déclinant,

suivant l'usage, les noms et titres de leur maître. Une voix grondeuse répondit du fond de la litière :

— Au diable Castelmelhor, Castelréal et tout autre hidalgo qui ajoute à son nom celui de sa masure! ma litière ne bougera pas d'un pouce... Je sais un manant qui s'appelait Rodrigue, — ni plus ni moins que ce beau dogue que m'a donné M. de Montaigu, comte de Sandwich, — et à l'heure qu'il est, ce manant se dit duc ou comte, ou marquis... que sais-je? de Castelrodrigo... c'est très plaisant : ma litère ne bougera pas.

— Voici un obstiné coquin, dit Simon de Vasconcellos; poussez sa litière de côté.

— Oui dà, mon jeune coq! dit la voix. Ceux qui voudront y mettre la main trouveront que ma litière est bien lourde pour la pouvoir pousser de côté... Pour en revenir à ce comte, ou marquis ou duc..., quelque chose comme cela...., de Castelrodrigo, je l'ai exilé à Terceire, parce que son nom me déplaisait.

Le cadet de Souza avait mis pied à terre. Il se pencha à la portière de la chaise.

— Seigneur, dit-il, qui que vous soyez, ne vous attirez point, par votre faute, une méchante affaire. Nous voulons passer, nous passerons, et sur l'heure.

— Mon épée ! Castro ; mes pistolets ! Menesès , cria la voix qui tremblait de colère. Par Vénus et Bacchus ! nous allons pourfendre ces traîtres! Que n'avons-nous seulement, ici, notre cher Conti et une douzaine de chevaliers du Firmament ! C'est égal : en avant !

La litière s'ouvrit à ces mots, et un pâle jeune homme sortit en chancelant et boitant. A peine dehors, il fit feu de ses deux pistolets qui ne blessèrent personne, et se précipita l'épée nue sur l'escorte de Castelmelhor.

— Le roi, le roi! ne frappez pas le roi! crièrent en même temps Castro, Sébastien de Menesès et Jean Cabral de Barros, l'un des quatre grands prévôts de la cour, qui sortaient à la fois de la litière royale.

Il était temps, Simon avait déjà fait sauter d'un revers l'épée d'Alfonse de Bragance, et lui criait de demander merci.

Les trois seigneurs, compagnons du roi, s'élancèrent pour le relever, et Simon, rempli d'un étonnement douloureux, à la vue du triste maniaque qui tenait le sceptre portugais, se découvrit, croisa les bras sur sa poitrine, et baissa les yeux. Castelmelhor mit précipitamment pied à terre et tomba aux genoux du roi.

— Que Votre Majesté venge sur moi le crime de mon frère, dit-il, avec une tristesse hypocrite, en présentant au roi son épée par la poignée.

— Ne suis-je point mort , Cabral? demanda Alfonse. — Sébastien de Menesès, tu seras pendu, mon ami, pour n'avoir point été quérir le médecin du palais... Çà! comptons nos blessures.

— Votre Majesté n'en a point reçu, j'espère, dit Cabral de Barros.

— Crois-tu ?... Je pensais que ce jeune rustre m'avait passé son épée au travers du corps. Puisqu'il en est autrement , tant mieux. Poursuivons notre route vers Alcantara.

— Sire, voulut dire Castelmelhor.

— Que veux-tu ?... Est-ce toi qui nous as désarmé ?

— A Dieu ne plaise !

— C'est donc ton frère. Comment le nomme-t-on ? car vous autres hidalgos, vous prenez des habitudes princières; il ne vous suffit plus d'un nom pour toute une famille. C'est très plaisant.

— Je me nomme don Simon de Vasconcellos et Souza, dit Simon avec respect.

— Que disais-je ? en voilà un qui a deux noms pour lui tout seul ! c'est très plaisant... Eh bien ! don Simon de Vasconcellos, etc., je t'ordonne de ne plus jamais te montrer à mes yeux ; va !...Quant à vous, seigneur

comte, vous nous semblez agir avec le respect convenable ; nous vous pardonnons d'être frère de ce paysan mal appris, et nous prierons Conti, notre cher camarade, de s'occuper de vous... Aimez-vous les courses de taureaux ?

— Plus que toute autre chose au monde, sire.

— En vérité ! c'est comme nous... Eh bien ! comte, tu nous plais ; remonte à cheval et suis-nous.

Castelmelnor obéit aussitôt, et n'osa même pas jeter un regard sur son frère, qui s'éloignait lentement dans la direction opposée.

— Sois prudent, m'avait dit mon père, pensait Simon ; et voilà qu'en deux jours, je m'attire la haine du roi et celle de son favori, sans parler de cette conspiration bourgeoise dont je me suis fait étourdiment le chef. Pour Conti, c'est bien, je ne me repens pas. Mais le roi !... hélas ! pouvais-je penser que ce malheureux prince poussât jusqu'à ce point la folie ? Pouvais-je penser qu'il se trouvât des serviteurs assez lâches pour l'aider en de semblables équipées ?... Et mon frère, mon frère qui m'a lâchement abandonné ! Tant mieux ! la volonté de mon père sera rigoureusement accomplie : pour le roi, je souffre et je travaille ; pour lui, je mourrai, s'il le faut.

Tout en rêvant ainsi, le cadet de Souza, dans lequel nos lecteurs ont reconnu depuis long-temps l'ouvrier drapier de la veille, s'enfonçait sous les bosquets touffus qui, dans la haute ville, bordent le cours du Tage. Des pensées consolantes vinrent faire trêve à son chagrin : il se voyait l'époux d'Inès de Cadaval, sa belle fiancée qu'il aimait et qui répondait à son amour.

— Au moins, se disait-il, rien ne peut m'arracher cet espoir : elle me soutiendra dans ma vie d'obscur dévouement. Elle m'encouragera aux heures de faiblesse... Elle me comprendra, et saura, si je meurs à la tâche, ce qu'il y eut en moi de loyal courage et de complète abnégation. Que m'importe, si je lui laisse le secret de ma vie, que d'autres insultent à ma mémoire ?

Le roi, cependant, avait repris le chemin d'Alcantara, enchanté de son aventure (1), et se promettant de la raconter en détail à Conti.

En arrivant, il demanda, comme c'était son habitude lorsqu'il était de belle humeur, son dogue Rodrigue et l'infant don Pedro son frère.

— Sire, lui dit l'huissier de sa chambre, le secrétaire de vos commandemens demande les ordres de votre majesté.

---

(1) Pour qu'on ne croie pas que nous ridiculisons à plaisir l'extravagant caractère d'Alphonse VI, nous citerons un passage de la *Relation des troubles arrivés dans la cour de Portugal en l'année* 1668, etc. (Paris, François Clousier l'aîné, 1674), ouvrage contemporain, et, à plus d'un titre, fort digne de foi, passage où se trouve relaté un fait analogue.

«.... Passant par la rue étroite de St-Pierre d'Alfama, il (le roi) rencontra le carrosse de Martin Correa-de-Sa, vicomte d'Asseca. Comme le roi allait avec un grand empressement, les conducteurs de sa litière crièrent aux gens du vicomte qu'ils avançassent, avec des paroles si injurieuses, qu'ils ne les purent souffrir. Les uns et les autres ayant mis l'épée à la main, le combat s'échauffa de telle sorte, que le vicomte fut obligé de sortir de son carrosse pour soutenir ses gens, ainsi que François de Sequeira (valet de la garde robe) avait fait pour soutenir les autres. Le roi pouvait d'une seule parole faire cesser le désordre ; il ne le voulut pas néanmoins faire ; au contraire, étant sorti de sa litière avec Conti, il fut mettre le pistolet à la gorge du vicomte déjà blessé, « qu'il eût tué si le pistolet eût fait feu. »—Sitôt que le vicomte eût reconnu le roi, il baissa son épée, et, se prosternant à genoux, lui demanda pardon ; mais la soumission, non plus que l'innocence de ce gentilhomme n'empêcha point le roi de lui dire des paroles outrageantes. Tout le monde était surpris de voir que le roi fût sorti si peu accompagne, et qu'en plein jour, dans un lieu public, il eût voulu tuer un gentilhomme élevé auprès de lui dans le palais.. Aussi n'y eut-il personne qui ne crût le danger général, et chacun commença à craindre pour soi, etc., etc. »

— Mes ordres? Je lui ordonne de ne me les plus demander, répondit Alfonse... Vous verrez, seigneur comte, ajouta-t-il en s'adressant à Castelmelhor, que ce dogue Rodrigue est un bel animal. J'ai voulu le tuer l'autre jour, parce qu'il boitait de la façon du monde la plus disgracieuse.... Je n'aime pas les boiteux... Mais j'ai réfléchi, et à l'heure qu'il est, je donnerais de bon cœur l'Alentejo et quelque autre chose, pour ne me point séparer de Rodrigue. Conti en est jaloux.

Castelmelhor s'inclinait et souriait, ce qui, dit-on, avec un roi bavard, est la plus spirituelle manière de soutenir la conversation. Par une sorte d'instinct que possèdent les gens nés pour la cour, il se sentait grandir dans les bonnes grâces du roi, et apprenait à chaque mot de son maître quelque secret pour s'insinuer davantage. Alfonse avait passé son bras sous le sien; ils traversaient ensemble la longue galerie qui conduisait aux appartemens privés.

— Sur mon âme, seigneur comte, s'écria tout à coup le roi, toi ou moi nous boitons : c'est révoltant, voyez!

Castelmelhor rougit. Le roi, par suite de l'accident dont nous avons parlé, ne pouvait faire un pas sans imiter les mouvemens d'une embarcation tourmentée par le roulis. Le moment était souverainement périlleux pour un courtisan novice.

— Votre Majesté, répondit enfin Castelmelhor, vient de me dire qu'elle déteste les boiteux. Dois-je lui avouer après cela?...

— Tu boites? Allons, mon mignon, je te sais gré de ta franchise. Ce doit être une vie fâcheuse que celle d'un boiteux, mais tout le monde ne peut ressembler au beau Narcisse, et, à tout prendre, — pour un boiteux — tu n'es pas encore trop mal tourné.

C'était grande pitié de voir ce pauvre enfant malingre, étique, presque difforme, parler ainsi à l'un des plus charmans cavaliers qu'eût vu la cour de Lisbonne; mais s'il se trompait grossièrement, il le faisait de bonne foi : ses courtisans étaient parvenus à lui persuader qu'il était, au physique comme au moral, l'idéal de la perfection humaine. Castelmelhor se hâta de s'humilier devant la supériorité prétendue de son souverain.

— La beauté, murmura-t-il, est à sa place sur un trône, et ce serait acte déloyal que d'envier à son roi les dons précieux que le ciel lui a départis.

— Messeigneurs, s'écria le roi en se retournant vers la foule des gentilshommes qui l'attendait à la porte de ses appartemens, Vénus et Bacchus me sont témoins que ce petit boiteux que voilà a plus d'esprit à lui seul que vos épaisses cervelles réunies. Si mon très cher Conti ne le fait pas assassiner avant huit jours, il pourra bien lui voler sa place... Vous pouvez baiser notre main, seigneur comte.

Et Alfonse, avec cette dignité qui ne peut entièrement abandonner les rois, si bas qu'ils soient tombés d'ailleurs, congédia le nouveau courtisan.

Don Louis avait besoin de se remettre; au-lieu donc de continuer à faire antichambre, il voulut gagner les jardins afin de recueillir ses idées. En se retournant, il aperçut Conti, dont l'œil fixé sur lui avait une expression de dépit jaloux et hostile. Castelmelhor, avait, infuse, la science de la vie de cour. Il poussa droit au favori, le salua fort respectueusement et dit :

— Plairait-il au seigneur de Vintimiglia de m'accorder un instant d'audience?

— Pas à présent, répondit sèchement Conti

— Je l'entends ainsi, reprit Castelmelhor, qui s'inclina de nouveau jusqu'à terre, mais dont la voix s'affermit et prit une nuance de fierté; — dans une heure, j'attendrai votre seigneurie dans telle partie du jardin qu'il lui plaira de m'indiquer.

Conti, étonné de ce changement, releva son œil sur le jeune comte qui soutint ce regard avec hauteur.

— Et si je ne voulais pas vous accorder ce rendez-vous, mon jeune seigneur ? demanda le favori.

— Je n'en solliciterais pas un second.

— En vérité ?

— Je suis l'aîné de Souza, seigneur Conti.

— Et comte de Castelmelhor, je le sais... Moi, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme ; — mais le roi m'a fait chevalier du Christ, gouverneur de l'Algarve et président de la cour des Vingt-Quatre.

— Ce que le roi mineur a fait, la reine régente pourrait le défaire.

— Elle n'oserait.

— Il ne faut point compter, seigneur de Vintimiglia, sur la faiblesse d'une femme qui a conquis son trône... Mais on nous observe. Où dois-je vous attendre dans une heure ?

— Au bosquet d'Apollon, dit Conti, j'y serai.

Castelmelhor fit aussitôt sa révérence et se rendit aux jardins du palais.

— En un jour, gagner l'oreille du roi et celle du favori ! se disaient les courtisans étonnés. — Malpeste ! ce campagnard en sait plus long que nous !

VII.

— Je veux gagner les quatre cents pistoles que m'a promis votre munificence, répliqua le Padouan.

— Tu m'apportes le nom que je t'ai demandé ?

— J'ai eu de la peine, bien de la peine, et j'espère que votre excellence me récompensera comme si ma découverte n'était pas inutile.

— Inutile ? répéta Conti.

— En ce sens qu'elle vient trop tard, puisque vous savez le nom de notre homme aussi bien que moi.

— Je ne te comprends pas.

— Me suis-je trompé ? tant mieux ! Il me semblait pourtant que votre excellence s'entretenait tout à l'heure avec le jeune comte de Castelmelhor ?

— Eh bien ?

— Vous ne l'avez pas reconnu ? demanda le Padouan avec un étonnement véritable.

— Reconnu qui ? le comte ? s'écria Conti. Tu es fou...

— Ma foi, dit froidement l'Italien, votre excellence a peu de mémoire ! Et si un homme m'avait fait, à moi, qui ne suis qu'un pauvre diable, une marque semblable à celle qui décore votre visage...

— Pas un mot de plus, sur ta vie ! murmura Conti qui pâlit de colère au souvenir de la scène de la veille. Puis il ajouta comme en se parlant à lui-même : — Le comte ! ce serait le comte !... Au fait, lorsque j'aperçus la figure de cet audacieux inconnu, il me sembla reconnaître vaguement... Oui, je me souviens à présent : c'était lui.

Au lieu d'entrer chez le roi, Conti se prit à arpenter l'antichambre à grands pas. Plus il réfléchissait, plus il se perdait dans l'explication de ce fait étrange : dans quel but Castelmelhor avait-il pris ce déguisement ? Pourquoi cette insulte gratuite et sanglante à lui, Conti, que redoutaient les plus puissans ? Et encore, l'insulte une fois admise, pourquoi cette entrevue, dans une heure, au jardin du palais ?

— Ce fou d'Alfonse a dit vrai, prononça-t-il si bas que le Padouan ne put l'entendre. Si je laisse vivre cet enfant, il me perdra... Je ne lui en donnerai pas le temps.

Il vint se poser en face d'Ascanio Macarone et le toisa quelques instans en silence.

Tu es un espion adroit, dit-il enfin ; — Es-tu un spadassin sans peur?

— A Florence, répondit le Padouan, j'ai servi le marquis de Santafior, qui avait la plus belle femme de l'Italie et qui était jaloux : j'ai tué cinq cavaliers en quatre mois, et j'ai quitté la ville pour éviter le gibet. — A Parme, où je me retirai, la comtesse Aldea Ritti me donna mille piastres pour assassiner un sien cousin, qui lui faisait ombrage et dont le nom tenait trop de place au testament de son mari ; je gagnai les mille piastres de la comtesse. En France, j'ai été valet de M. de Beaufort ; mais là, les gens se défendent et le métier est trop dangereux. — Je suis venu à Lisbonne, en passant par l'Espagne, où, chemin faisant, j'ai envoyé en l'autre monde un jeune fat d'oydor qui voulait devenir le gendre d'un alcade malgré ce digne magistrat.— Je n'ai rien fait encore en Portugal, et suis l'humble valet de votre excellence.

Macarone, à ces derniers mots, s'inclina profondément, retroussa sa moustache et caressa la garde de sa longue rapière.

— C'est bien, dit Conti, qui ne put s'empêcher de sourire. Par mes nobles ancêtres ! si tu manies aussi dextrement de moitié l'épée que la langue, tu dois être un merveilleux serviteur. J'aurai besoin de toi, peut-être. Ne quitte pas cette place, et, dans une heure, tu recevras mes ordres.

Le favori tourna le dos. Macarone attendit une seconde, espérant toujours qu'il mettrait la main à la poche ; mais, voyant qu'il n'en faisait rien, il s'élança sur les pas de Conti et saisit sa main qu'il baisa avec transport.

— Je remercie le hasard, s'écria-t-il, qui m'a fait trouver un si noble maître. Corps de Bacchus ! je ne me sens pas de joie. Quand vous parliez, il me semblait entendre la voix du généreux marquis de Santafior, mon ancien patron ; je croyais sentir encore ma main pleine des beaux ducats florentins de sa seigneurie.

A ce trait Conti se dérida tout à fait.

— Tu es un rusé coquin, dit-il. Tiens, prends cet à-compte. Si je suis content de toi, tu ne regretteras ni le marquis de Santafior, ni la comtesse Ritti ni même M. le duc de Beaufort, qui fait trop bien ses affaires lui-même pour avoir besoin d'un maraud de ta sorte.

Il jeta sa bourse, et Macarone la saisit à la volée.

Quand le favori eut quitté l'antichambre, Macarone se mit à inventorier le contenu de la bourse.

— Deux, quatre, six, murmurait-il en laissant glisser les pistoles dans sa main ; — décidément, ce fils de manant me traite un peu trop sans cérémonie.... Huit, dix, douze, quatorze... on dirait qu'il oublie qu'il parle à un bon gentilhomme... seize, dix-huit... je l'en ferai souvenir, morbleu !... vingt. Il n'y a que vingt pistoles ! de par tous les diables ! il n'y a qu'un enfant de boutique pour s'imaginer qu'on puisse être insolent à si bon marché !... Oh ! oh ! vous changerez de façons, mon maître, ou loin de tuer Castelmelhor pour votre compte, je pourrais bien vous tuer pour le compte de Castelmelhor. Je suis comme cela, moi.

Le Padouan serra la bourse et reprit sa faction.

Le palais d'Alcantara, bâti aux portes de Lisbonne, au milieu du quinzième siècle, par Alphonse V, surnommé l'Africain, à cause de ses nombreuses victoires sur les Maures, était célèbre pour la magnificence de ses jardins. Jean IV, après sa réintégration au trône de ses pères, les avait restaurés et embellis au point que les poètes du temps, race peu nombreuse en Portugal, mais d'autant plus emphatique, pouvaient les comparer sans trop d'exagération aux fameux jardins des Hespérides et autres parterres mythologiques. Suivant la coutume du temps, ils étaient ornés d'une grande profusion de divinités païennes ; le bosquet d'Apollon, lieu assigné pour le rendez-vous de Castelmelhor et de Conti, emprun-

tait son nom à un groupe, représentant le dieu de la poésie, muni de sa lyre, et entouré de ses neuf inévitables sœurs.

Long-temps avant que l'heure se fût écoulée, on aurait pu voir le jeune comte errer autour de ce bosquet. Il marchait rapidement et à pas saccadés, comme un homme absorbé par ses méditations.

Sa préoccupation n'était point sans motif. Ce rendez-vous donné ou plutôt imposé au favori, était une sorte de défi qu'il fallait soutenir à tout prix. Mais comment? —Nouveau venu, de la veille, sans autre appui à la cour que la bienveillance fortuite d'un roi imbécile et qui, à ce moment peut-être, l'avait oublié déjà. Que faire contre un homme, assis dès long-temps à la première place et résolu sans doute à ne reculer devant aucun moyen pour se maintenir au poste qu'il avait conquis? Aussi Castelmelhor ne prétendait-il point déclarer la guerre avant d'avoir proposé la paix. Son esprit froidement réfléchi et audacieux à la fois, comprenait qu'il manquait à ce favori plébéien l'appui et l'amitié d'un grand seigneur de naissance, et, sur cette chance, il jetait hardiment tous ses espoirs d'avenir. Il ne se dissimulait nullement ce qu'avait de précaire la base de ses espérances, mais, en suivant la route battue, il eût trouvé Conti toujours sur son chemin. Il lui aurait fallu attendre long-temps peut-être, ou se résigner à tenir un rang secondaire ; or, cet orgueilleux enfant qui foulait dédaigneusement et avec réflexion sous ses pieds les rigides vertus de sa race, avait conservé entière dans son cœur l'indomptable fierté des Souza : il pouvait souffrir un rival, en gardant l'arrière-pensée de le renverser, mais point de supérieur.

Il avait mûrement et long temps balancé les inconvéniens et les avantages de cette démarche: Ce n'était point un partage qu'il comptait offrir à Conti.Quelque précieuse que pût être pour le favori l'alliance d'un Souza, Castelmelhor comprenait qu'il est tel bien qu'on n'aliène à aucun prix. Il avait son projet, qui en apparence, ne pouvait faire ombrage à Conti, et qui néamoins, mis à exécution, devait faire de lui, Castelmelhor, l'homme le plus puissant de Portugal après le roi; si fortune incalculable, haute naissance, talent et audace reunis sont une source certaine de puissance. Ce projet, il est vrai, détruisait d'un seul coup le bonheur de Vasconcellos, son frère ; mais qu'importe le bonheur d'un frère à l'homme que possède la soif de parvenir?

Telles étaient les pensées de l'aîné de Souza qui, plein de crainte et d'impatience à la fois, comptait les minutes en attendant l'heure de l'entrevue. Tandis qu'il tourmentait sa cervelle afin de préparer quelque argument nouveau pour le combat de ruses qui se préparait, le hasard lui forgeait une arme puissante et sur laquelle il n'avait pu compter jusque-là.

Baltazar, ce trompette de la patrouille que nous avons vu jouer un rôle dans l'assemblée des métiers de Lisbonne à l'auberge d'Alcantara, n'avait point renoncé à ses entrées au palais, bien qu'il eût abdiqué sa dignité de trompette des Fanfarons du roi. Sa femme occupait un petit emploi d'intérieur; il s'était dépouillé des signes distinctifs de sa nouvelle profession, et se promenait dans les jardins, guettant le moment favorable de pouvoir entrer au palais et arriver jusqu'à sa moitié. Au détour d'une allée, il se trouva face à face avec Castelmelhor. L'ancien trompette se découvrit à la vue d'un gentilhomme, et allait passer son chemin, lorsque son œil rencontra par hasard le regard du jeune comte. Il poussa une exclamation de surprise.

— Le seigneur Simon en costume de cour! se dit-il. Allons, j'en étais sûr. L'ouvrier drapier d'hier avait beau faire : il ne me donnait point le change ; j'avais deviné, sous son pourpoint de drap, l'homme habitué à porter la soie et les dentelles. Mais que fait-il ici?

Baltazar revint sur ses pas et fut se placer au milieu de la route que suivait Castelmelhor.

— Salut à notre vaillant général ! dit-il.

Castelmelhor leva les yeux, et, voyant un inconnu, tourna le dos avec humeur.

— Holà ! seigneur Simon, reprit Baltazar en le suivant, vous ne m'échapperez pas ainsi. Cet habit brodé a-t-il fait de vous un autre homme, ou quelques heures de sommeil ont-elles suffi à vous ôter la mémoire de vos amis de la veille ?

Au nom de Simon, le comte avait tressailli. Ce n'était pas la première fois qu'on le prenait pour son frère ; il n'eut donc pas de peine à retenir un léger mouvement de surprise, et se tourna vers Baltazar en souriant.

— Tu m'as donc reconnu, mon brave, dit-il?

— Mon gentilhomme, s'écria gaîment Baltazar, ce n'est pas à moi qu'on en passe. Et d'abord, depuis quand les ouvriers drapiers portent-ils des chiffons de cette sorte?

Il tira de son sein le mouchoir du cadet de Souza, et l'agita au dessus de sa tête d'un air de triomphe. Castelmelhor n'avait garde de comprendre ; il reconnaissait la broderie du mouchoir de son frère, mais comment le mouchoir se trouvait-il au pouvoir de ce rustre? Sans savoir où le mènerait ce manége, un peu par curiosité et beaucoup par habitude de dissimulation, il résolut d'accepter le rôle que lui offrait le hasard, et de ne point se faire connaître.

— Ah ! tu as gardé mon mouchoir ? demanda-t-il.

— Et je le garderai toujours, don Simon ; c'est un gage entre vous et moi, entre le grand seigneur et le pauvre homme, un gage qui me dira, si je venais à l'oublier, qu'il est au monde un noble qui a eu miséricorde d'un vilain. Et croyez-moi, en sauvant la vie à ce noble, le vilain n'a pu acquitter encore qu'une bien faible partie de sa dette.

— Peste ! pensa don Louis; ce brave garçon m'a sauvé la vie !... Où diable mon frère a-t-il été se fourrer!

— Je suis heureux de vous avoir rencontré, reprit Baltazar. C'est une entreprise dangereuse que celle où vous vous êtes engagé. Conti a le bras long, et ceux qui l'ont attaqué jusqu'ici sont morts.

Don Louis était tout oreilles. Ces derniers mots, qui se rapportaient parfaitement à sa propre situation, contenaient un terrible pronostic ; il pâlit.

— Qui t'a dit que je m'attaquais à Conti? demanda-t-il vivement ; puis, se souvenant aussitôt de son rôle, il se hâta d'ajouter : — Vois, si je suis prudent ; j'ai pu me défier un instant de toi.

— Oui, prononça lentement Baltazar, vous êtes prudent aujourd'hui, vous ne l'étiez pas hier, il me semble voir en vous d'autre changement que celui du costume... Mais que m'importe? Le danger est grand, je le répète, car le favori a des stylets bien affilés à son service ; mais nous sommes nombreux, nous, et nous vous avons juré obéissance. Si vous vous hâtez de frapper, les autres tiendront leur serment ; que vous vous hâtiez ou non, moi je tiendrai le mien, et puisse Dieu permettre que le jour où le poignard de l'assassin menacera votre poitrine, Baltazar soit là pour mettre son sein entre le poignard et vous.

Castelmelhor écoutait, plongé dans une muette stupeur. Il comprenait vaguement, maintenant, qu'une vague conspiration s'ourdissait dans son sein contre le favori, et que son frère était le chef de cette conspiration.

— En deux jours! se disait-il avec une inexprimable surprise, — don Simon n'a pas perdu son temps, et il me faudra courir, si je veux le gagner de vitesse... Mon brave ami, reprit-il en s'adressant à Baltazar, je suis touché de ton dévoûment, sois sûr qu'il sera généreusement récompensé. En attendant que je puisse faire mieux, voici pour le service que tu me rendis hier.

Le comte avait tiré sa bourse et la tendait à Baltazar. Celui-ci se re-

cula brusquement ; puis, revenant d'un saut, il mit la main sur l'épaule de Castelmelhor et le regarda en face. Le résultat de cet examen ne se fit pas attendre. Baltazar, doué d'une force extraordinaire, saisit le comte à bras le corps et le terrassa comme il eût fait d'un enfant ; puis, appuyant son genou sur sa poitrine :

— De l'or ! murmura-t-il, don Simon ne m'aurait pas offert de l'or... Qui es-tu ?

Et, avant que don Louis eût eu le temps de lui répondre, il mit la main sous ses vêtemens et en sortit un long poignard.

— Ecoute, dit-il, si tu n'avais que mon secret, je te pardonnerais peut-être, mais tu m'as volé celui de don Simon, il faut recommander ton âme à Dieu.

— Quoi ! tu m'assassinerais ainsi, dans le jardin du palais, voulut dire Castelmelhor.

— Pourquoi pas ?... Fais ta prière, te dis-je.

Il y avait un calme effrayant sur la figure de Baltazar. Don Louis se vit perdu.

— Mais, malheureux, dit-il avec désespoir, je suis son frère, frère de Simon de Vasconcellos.

— Simon de Vasconcellos ! répéta Baltazar, le fils du noble comte de Castelmelhor ! Oh ! tu dis vrai, sans doute, en lui donnant ce nom : tel père, tel, fils ; mais toi, son fère ! toi, l'aîné de Souza !... Tu mens !

Il leva son poignard. Don Louis était brave, mais cette mort indigne et obscure l'épouvanta.

— Pitié ! pitié ! cria-t-il d'une voix déchirante ; au nom de mon frère, pitié !

Baltazar passa la main sur son front d'un air égaré.

— Son frère ! murmura-t-il ; moi, répandre le sang de son frère !... Et si je laisse vivre cet homme, qui me répond de lui ?... Que faire, que faire, mon Dieu !

—Tiens, regarde, et vois si je mens, reprit Castelmelhor en montrant son anneau, connais-tu l'écusson de Souza ?

—Non, dit Baltazar, mais ton blason ressemble en effet à la broderie du mouchoir de don Simon. Relevez-vous, seigneur, je ne vous tuerai pas... pas aujourd'hui. Je ne vous demande pas même serment de ne rien révéler de ce que vous venez d'apprendre, car en l'apprenant vous avez manqué à l'honneur, et je ne croirais pas à votre serment. Mais je veillerai sur vous, et si jamais vous poussiez l'infamie jusqu'à trahir votre frère, nous nous reverrions, seigneur, une fois, une seule fois, face à face comme aujourd'hui,—et sur l'âme de mon père, don Simon serait bien vengé !

Baltasar s'éloigna lentement. Comme il disparaissait sous l'ombrage d'un massif, don Louis vit s'avancer, du côté opposé, le seigneur Conti de Vintimille, escorté suivant son habitude d'une douzaine de chevaliers du Firmament, habillés en gardes du palais.

VII.

L'entrevue.

Le comte de Castelmelhor eût désiré avoir quelques instans pour se recueillir après ce rude assaut ; mais Conti s'avançait rapidement, et il ne put faire autre chose que d'aller à sa rencontre. Le favori venait de passer une demi-heure avec le roi ; il avait pu voir qu'Alfonse était plus soumis que jamais à son influence, et ce fut d'un air dédaigneux et plein de suffisance qu'il aborda l'aîné de Souza.

— Mon jeune seigneur, lui dit-il, bien que je donne communément audience, à ceux qui veulent m'entretenir, dans mes appartemens, il m'est venu désir de ne vous point refuser cette entrevue que vous m'avez de-

mandée assez cavalièrement ce matin. C'est un caprice ; parlez, mais soyez bref; je vous écoute.

— Seigneur de Vintimille, répondit Castelmelhor du même ton, bien que j'aie pour coutume de ne point m'aboucher avec d'autres gens qu'avec ceux de ma sorte. il m'est venu désir de vous assigner cette entrevue que vous avez failli refuser ce matin. C'est un caprice, et je serai bref. parce que je n'ai pas de temps à perdre.

—C'est une gageure! s'écria Conti en riant; vous avez voulu voir jusqu'où pouvait aller ma patience!

— J'ai voulu vous dire que vous marchiez sur une planche suspendue au dessus d'un précipice, et qu'un geste de moi, — Castelmelhor frappa du pied.—pourrait briser la planche et vous lancer dans l'abîme.

— Forfanterie que tout cela! mon jeune maître, dit Conti, qui ne put s'empêcher de frémir.

Castelmelhor garda un instant le silence. Il avait rapidement changé dans sa tête son ordre de bataille. Le secret qu'il venait de découvrir lui fournissait une réserve puissante, et c'était maintenant par la crainte qu'il voulait agir sur le favori.

— Faites éloigner ces hommes, dit-il froidement. — Ce que j'ai à vous communiquer, nulle oreille ne doit l'entendre.

— Je crois savoir, comte de Castelmelhor, répondit Vintimille, qui le confondait toujours avec son frère et voulait faire allusion à la scène de la place; —je crois savoir que votre épée est leste à sortir du fourreau. Ces hommes ne me quitteront pas.

Don Louis laissa errer sur sa lèvre un sourire de mépris et dénoua le ceinturon de son épée, qu'il jeta au loin dans le parterre.

— Faites éloigner vos hommes, répéta-t-il.

Sur un geste de Conti, les fanfarons du roi se retirèrent à distance.

— Maintenant, écoutez, reprit Castelmelhor, et n'interrompez pas. Vous avez pour vous l'aveugle affection d'Alfonse VI, c'est beaucoup; mais vous avez contre vous la haine de la noblesse et du peuple, c'est davantage. — Un mot prononcé devant la reine-mère peut vous perdre, parce que la reine-mère a l'amour du peuple et le respect des nobles ; ma mère, dona Ximena, est l'amie de Louise de Guzman ; ce mot, si je veux, sera prononcé demain.

— Et si je veux, moi, dit Conti, dans une heure...

— Vous me ferez assassiner? Erreur.... Mais je vous avais dit de ne me point interrompre; tâchez de vous en souvenir... La noblesse, de son côté, n'attend qu'un signal pour se ruer sur vous. Ce signal, s'il est donné par moi, sera entendu, car tout bon gentilhomme aime et respecte le sang de Souza à l'égal de celui de Bragance... D'un autre côté encore, le peuple... Oh ! ne souriez pas, seigneur de Vintimille, c'est ici que le danger est menaçant, redoutable et certain : Le peuple conspire.

— Je le sais.

— Vous croyez le savoir. Vous pensez qu'il s'agit ici de quelque tumultueuse assemblée où un millier de bourgeois couards se rassemblent pour mettre en action la fable d'Esope, et crient : à mort le tyran ! sans qu'il se trouve un seul conjuré assez brave pour exécuter cette dérisoire sentence? Vous vous trompez, seigneur de Vintimille. Le fabuliste n'aurait point trouvé matière à raillerie dans la conspiration dont je vous parle, car cette conspiration a une tête pour délibérer et un bras pour servir la tête.

— C'est vous ! interrompit Conti.

— Non pas moi, dit avec calme Castelmelhor,—mais un plus redoutable. Le bras... c'est un bras robuste, seigneur de Vintimille, et quand ce bras tiendra le poignard levé sur vous, comme tout à l'heure il le tenait sur moi, un décuple rang de vos grotesques chevaliers ne saurait pas garder votre poitrine.

— Vous avez dit vrai, seigneur comte, sauf en un point. C'est vous qui êtes le chef de cette conspiration ; comme tel, vous méritez de mourir, et vous mourrez. — Quand vous serez mort, elle tombera d'elle-même, car le bras ne frappe plus quand la tête a été tranchée.

Castelmelhor se mordit la lèvre et croisa les bras sur sa poitrine. L'erreur de Conti était évidente ; mais comment la lui faire apercevoir ?

— Vous ne dites plus rien ? reprit le favori ; croyez-moi, ce n'est pas à votre âge qu'il faut jouer sa tête sur ces chances compliquées où se perd l'expérience des vieillards.

— Je réfléchis, répondit Castelmelhor, que l'erreur ou l'entêtement d'un homme peut déjouer les plans les mieux combinés. Je vous tiens, seigneur de Vintimille ; vous ne pouvez m'échapper qu'en vous perdant vous-même, et vous allez vous perdre en croyant vous sauver... Je n'ai plus qu'un mot à dire, écoutez encore : cette conspiration, je l'ignorais il y a une heure ; je l'ai découverte au péril de ma vie, ici même, — car elle est vaste et ses agens vous entourent. — Si je meurs, l'association verra en moi un martyr. Demain, ce soir peut-être, je serai vengé ; si vous m'aviez cru, au contraire, vous auriez vaincu la conspiration, dominé la noblesse et bravé le pouvoir de la reine-mère.

Il y avait dans la voix du jeune comte une fermeté calme, qui ne permettait pas de mettre en doute la vérité de ses paroles. Conti hésitait ; Castelmelhor se sentit assuré de la victoire.

— Y aurait-il méprise ? murmura le favori, et ne serait-ce point lui qu'a suivi le Padouan ?... Seigneur comte, poursuivit-il tout haut, quel âge a Simon de Vasconcellos votre frère ?

— Mon âge.

— On dit que vous vous ressemblez de visage ?

— Au point que vous avez pris, je le devine, Simon de Vasconcellos pour le comte de Castelmelhor, seigneur de Vintimille.

— C'est donc lui qui est le chef ?...

— Je puis vous le dire maintenant, car il ne restera point à votre merci.

— Enfin nous nous entendons, n'est-ce pas ? Faisons nos conditions. Vous êtes en mon pouvoir, vous le savez ; je pourrais donc vous demander la moitié de vos honneurs pour rançon : ce ne serait pas trop ; mais je tiens à sauver don Simon, et j'exige de vous un ordre du roi, qui commande à dona Inès de Cadaval de me prendre pour époux.

— Et nous serons amis ? dit vivement Vintimille.

— Non pas... nous serons alliés. Vous pourrez vous appuyer sur moi pour regagner la noblesse, et vous tenir pour assuré que la reine-mère n'entendra point parler de vous. Quant à la conspiration, je m'en charge, s'il vous plaît.

— Cependant...

— J'y tiens. Don Simon sera envoyé sain et sauf au château de Vasconcellos où il restera jusqu'à nouvel ordre en exil. Et maintenant regagnons le palais, et vous me direz en chemin pourquoi vous faisiez allusion à mon épée.

— Cher comte ! s'écria le favori, vous m'y faites songer ; je vous dois à ce sujet réparation.

Et, tâchant de se donner les façons de la courtoisie chevaleresque, Conti détacha le ceinturon de sa riche épée et voulut l'attacher au côté de Castelmelhor ; mais celui-ci esquiva cet honneur douteux, et, courant ramasser sa rapière, il boucla son ceinturon en disant :

— Il y a trois cents ans, seigneur de Vintimille, que Diégo de Vasconcellos conquit cette arme sur les infidèles... Vous ne me dites pas ce que vous a fait mon frère ?

Le front du favori se rembrunit.

— Votre frère, dit-il, m'a outragé publiquement.

— C'est un noble et audacieux enfant ! pensa Castelmelhor dont un

soupir souleva la poitrine.—Il se souvient, lui, des dernières paroles de notre père... Et comment vous a-t-il outragé?

— Par mes nobles ancêtres! s'écria Conti furieux, il m'a appelé fils de boucher.

— Il faut lui pardonner, seigneur de Vintimille, dit Castelmelhor, avec un méchant sourire ; — peut-être ne savait-il point vos autres titres.

Un éclair de haine illumina le regard de Conti, qui s'inclina cérémonieusement en murmurant :

— J'aurais sans doute mauvaise gâce, seigneur comte, à ne point accepter cette excuse, et je vous en suis reconnaissant autant que je le dois.

Ils montaient le perron du palais.

L'étonnement des courtisans fut au comble en voyant l'aîné de Souza s'appuyer familièrement sur le bras du favori. Le roi lui-même fut un instant frappé de cette circonstance.

— Voici, dit-il, notre très cher Conti qui prend son successeur en croupe de peur de le perdre en chemin. C'est très plaisant. Moi, je lui avais conseillé de l'assassiner.

Puis, s'adressant aux courtisans :

— Messieurs, je vous engage à gagner l'amitié de ce bambin de comte ; il me plaît, et j'exile... voyons, qui exilerai-je?... j'exile dun Pedro d'Acunha qui se fait vieux, pour nommer le petit comte gentilhomme de ma chambre... Sévérim, vous en expédierez ce soir les provisions... Dom Louis de Souza, nous vous donnons licence de baiser notre main royale.

Conti s'efforça de sourire et complimenta gauchement le nouveau dignitaire. Les autres courtisans se confondirent en félicitations exagérées. Castelmelhor coucha au palais cette nuit.

En traversant l'antichambre pour regager son appartement, Conti trouva le beau cavalier de Padoue qui l'attendait de pied ferme.

— Misérable coupe-jarret, lui dit-il, je te chasse!

— Je n'ai pas bien compris votre excellence, balbutia Macarone ; — elle a dit?..

— Je te chasse!

— Votre excellence n'y songe pas... commençait Macarone... Mais Conti ne l'entendait plus; sans faire attention au lieu où il se trouvait, il s'était jeté dans un fauteuil, et il se frappait le front avec un dépit désespéré.

— Qui donc me vengera de ce Castelmelhor ! murmurait-il. Le Padouan s'approcha doucement.

— Est-il donc à l'épreuve de ceci? demanda-t-il en montrant un stylet italien d'une longueur démesurée.

— Le tuer? dit Conti en se parlant à lui-même ;—non. Mais le tromper, et me servir de lui.

— Je puis donner un bon conseil tout aussi bien que frapper un bon coup, dit l'Italien qui remit son stylet dans sa manche.

— Peut-être ! s'écria Conti : ma tête se perd ; mes idées se troublent ; tu vas penser pour moi cette nuit.

Et, saisissant le bras du Padouan, il lui raconta son entrevue avec Castelmelhor et la promesse qu'il avait faite d'un ordre du roi pour forcer la jeune héritière de Cadaval à donner sa main au comte.

— L'ordre est expédié déjà, continua-t-il, ainsi qu'un autre que Castelmelhor m'a également extorqué.

— Est-elle bien riche, cette belle enfant? demanda Macarone.

— Assez riche pour acheter la moitié de Lisbonne.

— Alors vous avez bien fait de donner cet ordre.

— Tu railles, je crois !.. Une fois possesseur de cette fortune, Castelmelhor sera tout puissant.

— Votre excellence ne me laisse point finir. Vous avez bien fait de donner cet ordre,—mais il faut empêcher son exécution.

— Comment faire ?

— Attendez donc ! il y aurait mieux que cela... Je veux mille pistoles pour le conseil que je vais donner à Votre Excellence.

— Tu les auras; parle!

— Avec les 375 que votre excellence me doit, cela fera 1,375, ou 1,400 afin d'éviter les fractions...

— Ton conseil, drôle, ton conseil!

— Voilà! — il faut épouser vous-même la jeune héritière de Cadaval.

Conti bondit sur son siége à cette idée. Ce mariage avec Inès Pereira lui donnait des droits au duché de Ladaval : il devenait d'un même coup le plus haut seigneur et le plus riche gentilhomme de la cour de Portugal.

— Ascanio ! s'écria-t-il d'une voix tremblante, si tu me donnes un moyen de réaliser cet espoir, je te promets ton pesant d'or.

— Marché conclu, dit Macarone. J'ai mon idée; je vais y réfléchir.

Et il prit congé de *Son Excellence* pour se livrer à cette importante occupation.

Il est bon de dire au lecteur, avant de clore ce chapitre, qu'au moment où finissait l'entrevue de Castelmelhor et de Conti, dans le bosquet d'Apollon, Baltazar avait montré à demi sa large carrure derrière la statue. Il était parvenu à gagner ce poste à l'aide de longues branches qui jetaient leur feuillage à l'entour du groupe mythologique, et de là il avait assisté à l'entretien. Renonçant à voir sa femme ce jour-là, il se précipita sur la route de Lisbonne, et ne s'arrêta qu'aux portes de l'hôtel de Souza.

IX.

Dona Ximena de Souza.

Dona Ximena et Inès de Cadaval, sa pupille, étaient seules dans un salon de l'hôtel Souza. La noble veuve tenait entre ses mains un livre de prières, à fermoirs d'or, et interrompait de temps à autre sa pieuse lecture pour admirer les miniatures délicates, dont quelque peintre excellent et inconnu avait chargé le vélin de hautes marges. Inès brodait une écharpe de velours, aux couleurs de Vasconcellos. Elle était assise près d'une fenêtre, et son regard inquiet se tournait bien souvent vers la porte extérieure de l'hôtel qui ouvrait ses deux massifs battans au bout d'une vaste cour pavée en dalles de granit.

Le salon où se trouvaient les deux dames avait, comme le reste de l'hôtel, un aspect antique et tout seigneurial. On reconnaissait là cette fière maison qui prétendait faire remonter sa généalogie aux temps de la domanation carthaginoise, et comptait, parmi ses ancêtres, en remontant les siècles, des chefs ibères, des princes visigoths et des rois de Castille, d'Aragon et de Portugal. Tout autour de la pièce régnait un cordon de ces sombres portraits de famille, dont l'étrange beauté fut le secret des peintres de la vieille école espagnole. Au milieu, vis-à-vis de la porte d'entrée, s'élevait un trophée d'armes où la lance chevaleresque se trouvait pêle-mèle avec la zagaie et le cimeterre contourné des Maures de Grenade. La tapisserie, en cuir de Cordoue, représentait, gravés en or, sur fond bleu obsur, des joûtes, des fêtes et des batailles rangées. Au dessus de chaque personnage, on voyait son nom et son écu. Les panneaux de cette magnifique tenture étaient séparés par des colonnettes en demi-relief, supportant alternativement la croix du Christ et celle qu'on voit aux armoiries de Bragance. Aux deux côtés de la pièce, deux larges cheminées, que surmontaient des glaces de Venise aux capricieux encadremens, étaient chargées de ces bizarres figures de porcelaine chinoise, qui, de nos jours atteignent un prix fabuleux, et que l'immense commerce des Portugais leur permettait de se procurer aisément. Un grand lustre de bronze, sans cristaux, et un tapis de Braga d'une couleur unique, mais éclatante, complétait le sévère ornement de cette salle.

Dona Ximena avait déposé son livre de prières et regardait Inès avec une tendresse de mère.

— En ce moment, dit-elle, comme si elle eût été sûre que la pensée d'Inès correspondait à la sienne; — en ce moment, ils sont auprès de Sa Majesté.

— Dieu veuille que le roi les reçoive selon leur mérite, murmura la jeune fille; puis elle ajouta plus bas encore : — Don Simon gagnera le cœur de Sa Majesté.

Dona Ximena l'entendit, et un sourire maternel dérida la tristesse accoutumée de son visage.

— Don Simon? répéta-t-elle en faisant un signe de caressante raillerie.

— Et don Louis, s'empressa d'ajouter Inès, dont une délicate rougeur vint colorer la joue.

— Oh! ne t'en défends pas, ma fille, reprit dona Ximena d'un ton grave et mélancolique; qu'il soit, après Dieu, le premier dans ton cœur, comme son nom vient le premier à ta lèvre : il t'aime tant, lui! Je voudrais vous voir unis déjà. Le ciel a permis qu'un règne désastreux suivît en Portugal une ère de bonheur et de gloire; ceux qui sont jeunes auront sans doute une vie pleine d'amertume; tu auras du moins, toi, le bras et le cœur d'un époux pour te protéger et t'aimer.

— Un bras vaillant, un cœur loyal! dit Inès en relevant la tête avec fierté. — Vienne le malheur, je ne le craindrai pas, madame.

— J'étais ainsi autrefois, reprit encore dona Ximena; nous nous aimions comme vous vous aimez, mes enfans, d'un amour légitime et pur. Je fus heureuse... oh! bienheureuse!... maintenant, Dieu m'a repris mon noble Castelmelhor... je suis veuve... je pleure!

Des larmes emplissaient en effet les yeux de dona Ximena; mais bientôt sa force d'âme reprit le dessus, et ce fut d'un ton ferme qu'elle poursuivit :

— A cette heure, le marquis de Salnanha, notre cousin, doit les avoir présentés au roi. Je ne sais, mais je tremble. On fait de ce jeune prince de si déplorables portraits... Simon est impétueux...

— Ne craignez rien pour lui, ma mère, interrompit Inès; il est impétueux, mais il est si passionnément dévoué à don Alfonse de Portugal, son roi légitime! Croyez-moi; mon cœur ne peut me tromper; nous allons le voir revenir heureux et fier...

Elle n'acheva pas; une pâleur mortelle couvrit tout à coup son front, et sa main se posa sur son cœur pour en comprimer les battemens précipités.

— Le voici! murmura-t-elle.

La comtesse se leva aussitôt et se pencha à la fenêtre.

Simon de Vasconcellos venait de passer le seuil de l'hôtel. Il traversait la cour à pas lents et la tête baissée. Un désespoir morne se lisait dans sa contenance. Les deux dames le regardèrent en silence; la comtesse fronça le sourcil; Inès joignit les mains et leva les yeux au ciel. Après une minute d'attente, la porte du salon s'ouvrit, et Simon entra.

— Pourquoi ce retour si prompt, Vasconcellos? demanda froidement la comtesse.

— Madame, répondit Simon d'une voix étouffée, pour soutenir l'honneur du nom de Souza, il ne vous reste qu'un fils; j'ai encouru la disgrâce du roi.

Ximena prit un visage sévère.

— En effet, dit-elle, celui-là seul sera mon fils qui gardera pour son souverain respect et amour.

— Ma mère, ne voyez-vous pas qu'il souffre? voulut dire Inès.

Mais la comtesse lui imposa silence d'un geste, et continua d'une voix solennelle :

— En l'absence de l'aîné de Souza, j'ai le droit de vous interroger, et je suis votre juge. Quelle faute avez-vous commise, Simon de Vasconcellos ?

Le jeune homme se recueillit un instant et raconta la scène de la porte d'Alcantara, en atténuant autant que possible les torts du roi. Les deux dames l'interrompirent plusieurs fois par des exclamations de surprise et de douleur. Quand il eut fini, Inès prit la main de dona Ximena.

— Je savais bien, moi, dit-elle, qu'il n'était que malheureux.

Simon tourna vers elle un regard plein de reconnaissance et de tendresse. La comtesse gardait le silence.

— Et Castelmelhor, demanda-t-elle enfin tout à coup, qu'a-t-il dit?

— Mon frère a suivi le roi au palais, répondit Simon.

— Peut-être a-t-il bien fait, pensa tout haut la comtesse; — et pourtant, à son âge, baiser la main de l'homme qui vient d'insulter un frère.

— Cet homme est le roi, madame, interrompit Vasconcellos.

— Tu as raison; j'ai tort... mais, vous-même, don Simon, pourrez-vous pardonner à sa majesté...?

— Pardonner au roi! interrompit encore Vasconcellos avec un étonnement qui peignait mieux que toute parole sa loyauté naïve et sans bornes; — pardonner au roi, dites-vous! je suis à lui, madame, à lui jusqu'à la mort!

Inès regardait son fiancé avec admiration; un subit enthousiasme éclaira le visage de la comtesse.

— Oh! tu es bien mon fils! dit-elle en ouvrant ses bras, et que Jean, mon époux, serait fier de t'entendre!

Simon tomba sur le sein de sa mère. Ce souvenir soudain de son père mort, jeté au travers de sa douleur récente, amollit son cœur et amena une larme à ses yeux.

— Senora, dit-il à Inès en se relevant, ce matin j'avais un vaste et brillant avenir; la vie se montrait à moi pleine de promesses de gloire et de fortune; j'étais digne peut-être de prétendre à votre main. Ce soir, je suis un pauvre gentilhomme destiné à traîner loin de la cour une existence obscure et inutile. Je suis moins que cela, car j'ai fait un serment, et pour moi le jour du péril approche. — Vous aviez promis d'être la femme du brillant seigneur; le pauvre gentilhomme n'aura point la lâcheté de se prévaloir de cette promesse.

Vasconcellos s'arrêta; il sentait sa force l'abandonner, et s'appuya sur un siége pour attendre la réponse d'Inès.

— Madame! ma mère! s'écria celle-ci dont la voix s'étouffait sous ses sanglots, vous l'avez entendu!... Suis-je donc si tombée à vos yeux, Vasconcellos? Que vous ai-je fait pour m'attirer cet outrage? Oh! savais-je, moi, ce que c'était que ce brillant avenir dont vous me parlez? Et si parfois j'y pensais, était-ce pour un autre que pour vous?... Mais parlez-lui donc, madame; dites-lui qu'il est injuste et cruel; dites-lui que, s'il voulait repousser ma main, il fallait qu'il le fît hier; — et qu'aujourd'hui, en le voyant souffrir, j'ai le droit de refuser la parole qu'il veut me rendre, et de rester malgré lui sa fiancée!

Inès s'était mise à genoux et pressait les mains de la comtesse. Celle-ci regardait alternativement la jeune fille et Simon qui, succombant à son émotion, avait perdu la parole et semblait prêt à défaillir.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre, dit-elle enfin; — Inès, je te remercie, chère fille; depuis long-temps mon cœur n'avait goûté tant de joie, et toi, Vasconcellos, rends grâces à Dieu, car il t'a envoyé une grande consolation.

Simon s'approcha et porta la main d'Inès à ses lèvres. Celle-ci prit d'abord un visage irrité; puis, souriant tout à coup à travers ses larmes, elle cacha sa rougeur dans le sein de dona Ximena.

— Il faut nous hâter, mes enfans, reprit cette dernière; les mauvais

jours commencent pour nous. Qui sait quels obstacles ne pourraient point. plus tard, s'opposer à votre union? Demain, vous serez mariés.

— Demain! répéta Inès effrayée.

— Demain! s'écria Vasconcellos avec transport.

— Demain, il sera trop tard! dit derrière lui une voix forte et rude.

Les deux dames poussèrent un cri de terreur, et Vasconcellos se retourna en portant la main sur son épée. — Baltazar était debout, immobile sur le seuil de la porte.

— Toi ici! s'écria Simon qui le reconnut aussitôt; — qu'y a-t-il?

— Il y a, répondit tristement Baltazar, que je vous ai trahi et que je veux tâcher de vous sauver. Après, vous me tuerez si vous voulez.

— Quel est cet homme et que veut-il dire! demanda la comtesse.

— Madame, dit Vasconcellos, je vous ai confié naguère que je fis un serment au lit de mort de mon père. Ce serment, vous ne pouvez connaître son objet. Cet homme m'était étranger hier; en échange d'un léger service, il m'a déjà sauvé la vie. Ce qu'il peut me dire doit être un secret pour tous.

La comtesse prit la main d'Inès et se dirigea vers la porte. Sur le seuil elle se retourna.

— Je prie Dieu qu'il favorise vos projets, Vasconcellos, dit-elle, car vos projets ne peuvent être que ceux d'un fidèle sujet.

— Au nom du ciel, qu'est-il arrivé? demanda Simon, dès qu'il fut seul avec Baltazar.

— Je vous l'ai dit, répondit celui-ci : Conti sait tout, et cela par ma faute; il sait que vous êtes notre chef, il sait que c'est vous qui l'avez insulté hier. Si j'en avais su moi-même davantage, Conti ne l'eût pas ignoré.

— Qui a pu te porter à me trahir?

— Le hasard et l'envie que j'avais de vous servir. J'ai pris pour vous le comte de Castelmelhor, votre frère; je lui ai parlé comme j'aurais fait à vous-même. Le comte est plus fin que moi; il me laissait dire, si bien que j'ai tout dit.

— C'est un malheur; mais, de Castelmelhor à Conti, il y a loin, mon brave, dit Simon avec confiance.

— Pas plus loin, mon jeune seigneur, que de ma bouche à votre oreille en ce moment.

— Oserais-tu prétendre!..

— Oh! il a fait ses réserves. Vous ne serez pas tué, don Simon. Votre frere a stipulé qu'on se contenterait de votre exil.

— Mais tu mens ou tu te trompes, Baltazar; c'est folie que de t'écouter plus long-temps!

— Vous m'écouterez pourtant, seigneur de Vasconcellos, dit Baltazar en se mettant entre la porte et le cadet de Souza; — dussé-je employer la force, je réparerai le mal que j'ai fait.

Simon se résigna et prit un siége; Baltazar vint se poster devant lui.

—Vous l'aimez bien, n'est-ce pas, cette belle enfant qui était à la place où vous êtes assis maintenant? reprit-il d'un ton timide et presque à voix basse. Oh!—ça, c'est là en effet la femme que doit aimer un homme comme vous, seigneur : son front pur reflète la pureté de son âme, et la douce fierté de son regard dit tout ce qu'il y a de noble vertu dans son cœur. Je la chéris, don Simon, parce que vous l'aimez, et je donnerais ma vie pour épargner une larme à ce grand œil noir qui tout à l'heure se reposait sur vous avec tendresse.

— C'est de l'enthousiasme, cela! dit Vasconcellos en souriant.

— C'est de la démence, plutôt. Depuis hier, je me suis dit cela bien des fois, seigneur; mais, que voulez-vous? Je vous aime comme si vous étiez à la fois mon maître et mon fils... Votre frère souriait aussi quand

le prenant pour vous, je lui parlais de mon dévoûment. Ne souriez plus, don Simon, il ne faut pas que vous ressembliez à cet homme.

— Parlons sérieusement en effet, dit le jeune homme, et souviens-toi de garder envers mon frère le respect convenable.

— Nous reviendrons tout à l'heure à votre frère, seigneur. Il s'agit maintenant de dona Inès de Cadaval qui, dans quelques heures, avant peut-être, va vous être enlevée.

— Inès enlevée! s'écria Vasconcellos en pâlissant; cet homme me rendra fou!.. Par pitié, Baltazar, explique-toi.

— Ne devinez-vous donc pas ce qui me reste à vous dire? Votre frère l'aime, lui aussi, ou plutôt il convoite ardemment son immense fortune.

— Mon frère! un Souza!... C'est impossible.

— Et, pour prix de sa trahison, poursuivit lentement Baltazar, Conti lui a promis un ordre du roi qui doit mettre entre ses mains l'héritière de Cadaval : j'étais présent au marché.

— Toi... tu as vu, tu as entendu cela?

— Je l'ai vu, je l'ai entendu.

Vasconcellos demeura comme anéanti. Il voulait croire à l'innocence de son frère; mais l'assurance de Baltazar le confondait.

— Et maintenant, reprit ce dernier, il n'y a pas de temps à perdre; il faut, quand les gens du roi vont venir, qu'ils ne trouvent plus ici Inès de Cadaval, mais Inès de Vasconcellos y Cadaval, votre femme.

— Je te crois, je suis forcé de te croire, dit Simon en baissant la tête; car ce conseil est celui d'un ami... ô Castelmelhor, Castelmelhor!

— Ce n'est pas le moment de gémir, seigneur; vous avez, Dieu merci, assez de besogne. De suite après la cérémonie, il vous faudra prendre la fuite.

— A quoi bon?

— Ne vous ai-je pas dit que votre frère, dans sa clémence, a obtenu contre vous un ordre d'exil? Or, vous savez comment les agens de Conti exécutent ces sortes de sentences: vous serez saisi et conduit à votre terre comme un criminel.

— Et il faut que je reste à Lisbonne, car j'y ai un devoir à remplir. Tu as raison, Baltazar, merci... que Dieu pardonne à mon frère!

Une heure après cette entrevue, tout était en grand émoi à l'hôtel de Souza. Simon, sans révéler à sa mère la honteuse conduite de Castelmelhor, lui avait fait connaître qu'un péril prochain le menaçait lui-même et qu'il fallait que le mariage fût célébré sur-le-champ. Sa malheureuse aventure de la porte d'Alcantara et la folle colère du roi motivaient suffisamment d'ailleurs cette mesure. Inès avait consenti, et ses femmes, étonnées de cette résolution soudaine, s'occupaient de sa parure. La comtesse, Baltazar, Vasconcellos et un prêtre de Notre-Dame-de-Grâce qu'on avait mandé à cet effet, attendaient la jeune fille. Tout était disposé pour la cérémonie.

Elle parut enfin, pâle et si émue que le bras de sa camériste avait peine à la soutenir. La comtesse fut la prendre par la main et la conduisit au prie-Dieu, où Simon alla s'agenouiller près d'elle. Le prêtre revêtit ses habits pontificaux.

Mais, à ce moment, un grand bruit se fit dans la cour de l'hôtel, qui, en un clin d'œil, fut remplie de cavaliers.

— Hâtez-vous, mon père, dit Simon.

— Il n'est plus temps, dit Baltazar, et il faut fuir.

— Quoi! l'abandonner ici, sans protection... Jamais!

— Il faut fuir, vous dis-je; les agens du favori montent; ils sont à vingt pas.

— Qu'ils viennent! s'écria le jeune homme en tirant son épée.

On frappa rudement à la porte du salon.

— Y a-t-il une autre sortie? demanda Baltazar à la comtesse.

— Cette porte masquée donne sur les jardins de l'hôtel.

— Il faut fuir! répéta une troisième fois Baltazar.

Et, saisissant Vaconcellos, il l'enleva de terre et l'emporta dans ses bras malgré sa résistance.

Sur un ordre de la comtesse, la camériste d'Inès ouvrit la porte, et Manuel Antunez, officier de la patrouille royale, entra, escorté de ses cavaliers. Il jeta son regard autour de la salle et parut déconcerté de n'y point voir Vasconcellos. Il n'y avait là qu'Inès évanouie, le prêtre de Notre-Dame-de-Grâce et dona Ximena de Souza.

— Qui vous amène? demanda cette dernière, qui avait recouvré sa contenance hautaine et intrépide.

— Un ordre de S. M. le roi, répondit Antunez en dépliant un parchemin scellé du sceau privé d'Alfonse VI (1).

— S'il est un lieu où le bon plaisir de Sa Majesté soit une loi sacrée, dit la comtesse, c'est la demeure des Souza. Faites votre devoir, seigneur.

Antunez et ses cavaliers se regardèrent interdits.

— Madame, reprit-il en hésitant, il s'agit de votre fils, don Simon de Vasconcellos... Une sentence d'exil...

— Mon fils n'est point ici, seigneur.

— On nous a prévenus! murmura Antunez.

Et le dépit lui rendant son insolence, un instant comprimée par la présence de la comtesse, il se couvrit et prit un siége.

Le prêtre donnait ses soins à Inès de Cadaval, qui reprenait lentement ses sens.

— Seigneur, dit la comtesse avec un calme méprisant, il y a plus de serviteurs dans la maison de feu mon époux qu'il n'en faudrait pour vous faire tenir debout et découvert en présence de sa veuve, mais je respecte en vous le porteur d'un ordre de Sa Majesté. Au lieu de vous chasser, je me retire.

Dona Ximena prit à ces mots la main d'Inès qui se leva chancelante et s'appuya sur le bras du prêtre; tous trois traversèrent la salle. Antunez les laissa gagner la porte; mais au moment où la comtesse allait disparaître, il se leva, se découvrit, et, saluant avec une humilité moqueuse:

— A Dieu ne plaise, dit-il, que j'oublie mon devoir de cavalier envers vous, noble senora; mais demeurez, je vous supplie, et, puisque vous professez un si profond respect pour les ordres de Sa Majesté, veuillez prendre connaissance de celui-ci.

Il tendit un autre parchemin, également marqué du sceau du roi. C'était l'ordre intimé à dona Inès de Cadaval, de donner sa main, dans le délai d'un mois, à Louis de Vasconcellos de Souza, comte de Castelmelhor.

Dona Ximena pâlit en lisant les premières lignes; quand elle arriva au nom de son fils aîné, le rouge de l'indignation lui monta au visage.

— Dieu sauve le roi! dit-elle en repliant le parchemin... Je pense, seigneur, que votre mission est accomplie?

Antunez, subjugué par cette dignité calme et à l'épreuve, s'inclina sans mot dire et sortit.

— Allez, ma fille, allez! dit la comtesse d'une voix entrecoupée; suivez-la, mon père... je veux être seule.

Le sang avait abandonné ses joues; elle tremblait, et se retenait convulsivement au bras d'un fauteuil, comme si ses jambes eussent fléchi sous le poids de son corps; Inès et le prêtre voulurent rester près d'elle; mais elle fronça le sourcil et montra la porte d'un geste si impérieux, qu'ils durent obéir aussitôt.

---

(1) Alfonse n'avait point encore le sceau de l'état, qui restait aux mains de la régente, sa mère.

Dès que dona Ximena fut seule, deux larmes, long-temps contenues, jaillirent de ses yeux. Elle se traîna, chancelante et s'appuyant aux meubles, jusqu'au portrait de Jean de Souza, qui était l'un de ceux qui pendaient aux lambris, et tomba sans force sur ses genoux.

— Mon Dieu! dit-elle, fais que je me sois trompée! fais que le soupçon qui torture et brise mon âme n'ait d'autre fondement que mes folles anxiétés de mère... Non! oh! non, ce n'est que trop vrai! les réticences de Vasconcellos, lorsqu'il voulait hâter ce mariage, son embarras lorsque j'ai voulu l'interroger, tout me dit que Castelmelhor est coupable. Simon n'osait m'apprendre cette honte; son cœur généreux répugnait à accuser son frère! son frère! — Ton fils, seigneur comte, ajouta-t-elle avec violence en regardant le portrait de Jean de Souza, — celui qui porte ton nom et attache à son flanc ta noble épée, ton fils, qui est un mauvais frère et un déloyal gentilhomme!

Elle se leva et parcourut la salle à grands pas.

— Et cet ordre du roi! reprit elle. — Désobéir! la veuve de Souza désobéir au fils de Jean de Bragance! et cependant dois-je laisser dépouiller Vasconcellos, — le seul enfant qui me reste, — de sa part de bonheur sur cette terre? Dois-je souffrir que ma pupille soit violemment jetée entre les bras de ce fils indigne?... Ils étaient si heureux ce matin! Elle est si pure, lui, si noble! leur union eût été si fortunée! Que faire, mon Dieu! prenez pitié!

Tout à coup elle s'arrêta, et comme si sa prière eût été soudain exaucée, une expression de radieux espoir chassa la pâleur de son visage désolé.

— La reine, dit-elle, dona Louise, gouverne encore; dona Louise a le sceau de l'état et porte la couronne. Cet ordre peut être révoqué par son ordre. Je vais aller me jeter aux genoux de la reine qui m'aime et qui nous sauvera.

X.

Le lever du Roi.

Le lendemain matin, Ascanio Macarone, le beau cavalier de Padoue, avait mis la main sur l'expédient qu'il cherchait. Il en fit part à Conti, lequel accueillit l'idée, et donna à l'Italien, non pas son pesant d'or, mais un très notable à-compte; puis le Padouan sortit du palais et gagna la ville afin d'assurer les préliminaires qu'exigeait la mise à exécution de son plan.

— Votre excellence, dit-il à Conti, en le quittant, sera l'époux de dona Inès et duc de Cadaval par dessus le marché, ce qui vous fera cousin de Sa Majesté (1).

Nous retrouverons plus tard l'Italien, et le lecteur saura ce que c'était que son expédient.

En attendant, il nous faudra assister au lever de Sa Majesté Alfonse VI, roi de Portugal, lequel, sans s'en douter, devait jouer un grand rôle dans la réussite des desseins du rusé Padouan.

Il n'y avait, suivant le cérémonial de la cour de Lisbonne, personne dans la pièce où couchait le roi; mais cette pièce donnait sur une vaste antichambre, dont la porte de communication restait toujours ouverte, et où veillait chaque nuit un des gentilshommes ordinaires. La porte extérieure était close; au dedans et au dehors, étaient couchés, en travers, deux gardes du palais. Cette coutume avait été introduite par Jean IV, qui soupçonnait les Espagnols de le vouloir faire assassiner. Au delà de cette porte, régnait une salle d'armes, dont les chevaliers du Firmament faisaient le service.

Alfonse VI dormait; il faisait nuit encore. Le hasard avait voulu que ce fût le tour de veille de don Pedro d'Acunha, et Castelmelhor, son suc-

(1) Les Cadaval sont une branche cadette de la maison de Bragance.

cesseur, avait dû le remplacer. Le jeune comte se promenait de long en large et à pas lents dans l'antichambre. Il était pâle et défait, comme on l'est au sortir d'une longue maladie. Etait-ce la joie immodérée du succès, était-ce le remords qui avait ainsi pesé sur lui durant cette première nuit de veille? Pas un instant le sommeil n'était venu solliciter sa paupière; eût-il été dans son lit, il n'aurait point fermé l'œil. La fièvre le brûlait.

— Mon père, murmurait-il en jetant autour de lui ses regards égarés, —ne me condamne pas sans m'entendre. J'ai fait un serment; je m'en souviens: je le tiendrai! Qu'importe la manière dont je m'y prends pour le tenir? Tu as dit: veillez sur le roi, combattez le favori: — me voilà! me voilà, veillant au chevet du roi, et quant au favori, je l'ai combattu et vaincu déjà... Je le combattrai encore.. La ruse, dis-tu, n'est pas l'arme qui remporte la victoire... Tu prononces le nom de mon frère?...

Ici Castelmelhor s'arrêta et tendit les deux mains en avant comme pour repousser une vision obsédante.

— Mon frère! continua-t-il;—oui. Je lui prends sa fiancée qu'il aime, mais je lui rendrai la fortune... Seigneur, je vous en donne ma foi, quand je serai grand et puissant, — le plus grand et le plus puissant de tous, — j'appellerai Simon près de moi... car je l'aime, et je veux qu'il soit un jour si près du trône qu'il n'y ait qu'un homme entre le trône et lui. Cela ne vaut-il pas bien l'amour d'une femme, mon père?

— Qui ose parler dans l'antichambre royale? demanda tout à coup la voix grondeuse et cassée d'Alfonse VI.

Castelmelhor tressaillit violemment. La vision disparut, mais il resta au jeune comte une accablante fatigue de corps et d'âme, d'inanition.

— Acunha! poursuivit le roi, Pedro d'Acunha, vieux dormeur! j'ai failli être assassiné par les Maures de Tanger, et tu seras pendu, mon ami.

Castelmelhor n'osait répondre. Ce nom d'Acunha était comme une suite de ce rêve magnétique qu'il venait de subir, car c'était encore le nom d'une victime de son ambition. Le roi s'agita dans son lit, et reprit, d'une voix courroucée:

— Sommes-nous trahi, abandonné, jeté dans quelque palais désert et sans issue, ou bien courons-nous le monde en mendiant notre pain comme fit, dit-on, le bon roi don Sébastien, notre aïeul?... Holà! Pedro, je vais lâcher sur toi mon camarade Rodrigo, qui t'étranglera comme un mécréant que tu es!

Rodrigo, en entendant prononcer son nom, se prit à hurler d'une façon menaçante. Castelmelhor entra dans la chambre du roi.

— Enfin! s'écria celui-ci: tu as eu grand'peur, n'est-ce pas, vieux Pedro?... Par la croix de Bragance! il y a trahison: vous n'êtes pas Pedro d'Acunha!

Don Louis s'arrêta et fléchit un genou.

— Il a plu à Votre Majesté, dit-il, de me nommer hier gentilhomme de sa chambre.

— Qui, toi?

— Louis de Souza, comte de Castelmelhor.

Le jour commençait à se faire. Alfonse mit sa main sur ses yeux, considéra un instant don Louis, puis partit d'un bruyant éclat de rire.

— C'est ma foi vrai, dit-il, voilà ce bambin de comte, et Vintimille, notre ami de cœur, ne l'a pas fait encore assassiner. C'est très plaisant... Eh bien! Castelmelhor, nous t'avions complétement oublié. — Quel âge as-tu?

— Dix-neuf ans, sire.

— Un an de plus que moi; tu n'es pas grand pour ton âge. Sais-tu piquer le taureau?

— Je puis l'apprendre.

— Moi, je suis le plus brave picador de Lisbonne. — Sais-tu te battre ?

— Sire, je suis gentilhomme.

— Moi aussi, petit comte, mais je ne le répète pas si souvent que vous autres... Il faut que je me batte avec toi.

Et, avant que Castelmelhor eût ouvert la bouche pour répondre, Alfonse avait passé son haut-de-chausses, et saisi une paire de fleurets suspendus à la muraille.

— En garde, seigneur comte, en garde, s'écria-t-il bouillant d'une impatience enfantine. Une, deux !... parez !... parez !... à vous !

Et Alfonse, après avoir poussé trois bottes extravagantes coup sur coup, se mit à son tour en défense. Castelmelhor fournit ses trois passes et eut le bon esprit de ne pas toucher le roi.

—On dirait que tu me ménages! dit celui-ci en battant une deux de son pied nu. — Attends!... Parez quarte, et forcez dans le flanc... Touché ! Cela s'appelle, bambin de comte, une flanconade.... Tu ne te frotteras plus à moi, n'est-ce pas ?

— Votre Majesté m'eût traversé de part en part, dit Castelmelhor.

— C'eût été très plaisant.

Alfonse, grelottant de froid, se remit entre ses draps ; et, comme le jour était levé tout à fait, il ordonna à don Louis de faire ouvrir.

Les gentilshommes qui avaient licence d'assister au lever du roi entrèrent aussitôt. Conti marchait en tête. Tous s'arrêtèrent à distance ; le favori seul s'avança jusqu'au lit du souverain, et porta sa main à ses lèvres.

Il ne faut point s'attendre que nous nommions ici les représentans de cette belle noblesse portugaise du dix-septième siècle, qui ne cédait à la noblesse d'aucun pays. Tout ce qu'il y avait de grands seigneurs était pour ainsi dire exclu de la familiarité d'Alfonse. On ne voyait à sa cour ni Soto-Mayor, ni le chef de la maison Castro, ni Vieyra de Silva, ni Mello, ni Soure, ni d'Acosta, ni Saint-Vincent. Ses courtisans étaient des bourgeois anoblis, de faux nobles, comme Conti, ou bien encore quelques petits hidalgos faméliques qu'avait attirés l'espoir d'une fortune facile. Le cadet de Castro, celui de Meneses et une demi-douzaine d'autres auraient eu seuls le droit de figurer, comme gentilshommes au lever du fils de Jean IV.

Alfonse sentait fort bien cela, car il avait des éclairs de sagacité dans sa folie, et son esprit extravagant n'était pas dépourvu de finesse. Aussi n'épargnait-il point les brocards à cette foule de seigneurs de contrebande, et il en était venu, par habitude, à mépriser souverainement les titres de noblesse.

Conti, suivant sa coutume, accapara tout d'abord le roi, s'asseyant à son chevet, se prit à l'entretenir à voix basse.

Pendant ce temps, les courtisans qui flairaient la faveur naissante de Castelmelhor l'accablaient de prévenances et d'offres de service.

Ce jour-là Conti avait plus d'une chose à obtenir du roi. Le mot l'avait frappé, surtout dans ce que lui avait dit la veille Castelmelhor : — Ce que le roi a fait, la reine peut le défaire. C'était vrai, et c'était terrible pour un homme dont la précaire puissance reposait tout entière sur la faveur d'Alfonse.

— Que ferons-nous aujourd'hui, ami ? demanda ce dernier.

— Nous ferons un roi, sire, répondit Conti en souriant.

— Un roi ?... que veux-tu dire ?

— Votre Majesté est majeure, et pourtant le sceau de l'état n'est point entre ses mains. Un autre porte, de fait, le sceptre et la couronne... Vos bons serviteurs, sire, s'affligent de cet état de choses.

Alfonse garda le silence et ébaucha un bâillement.

— Qui sait, continua le favori, ce qui peut résulter de tout ceci ? La

reine est rigide et n'approuve guère les nobles passe-temps de Votre Majesté ; le prince don Pierre se fait homme et a su se concilier l'amour du peuple...

—Seigneur de Vintimille, interrompit le roi avec une sorte de sévérité, nous aimons don Pedro , notre frère , nous respectons dona Louise de Guzman , notre royale mère... Parlez d'autre chose, s'il vous plaît.

Conti poussa un soupir hypocrite :

—Soit faite la volonté de Votre Majesté, murmura-t-il. Quoi qu'il arrive, j'aurai du moins rempli le devoir d'un serviteur fidèle, et je saurai mourir en combattant le mal que je n'aurai pu prévenir.

— Penses-tu donc qu'il y ait véritablement péril? dit le roi se soulevant à demi.

— Je le crains, Sire.

Alfonse se laissa retomber et ferma les yeux.

— Pas moi, dit-il, mais tu m'ennuies... Apporte une feuille de parchemin et mon sceau privé. Je signerai en blanc ; tu feras ce que tu voudras; — mais si la reine se plaint, tu seras pendu.

Conti leva sur le roi un regard étonné ; c'était la première fois qu'Alfonse lui faisait, à lui, cette menace, si banale dans sa bouche à l'égard de tout autre.

— Tu seras pendu, répéta le roi... Mais que ferons-nous aujourd'hui?

— Il est arrivé hier soir quatre taureaux d'Espagne, Sire.

— Bravo ! s'écria Alfonse en frappant dans ses mains ; — voilà pour la journée... Et ce soir?

— Il y a long-temps que Votre Majesté n'a mené sa grande chasse.

— Bravo encore, bravo !... Entendez-vous, seigneurs ? ce soir grande chasse dans ma royale forêt de Lisbonne , où les taillis sont de hautes et solides maisons de pierre, et le gibier de bons bourgeois et de charmantes bourgeoises... Mes habits, mes habits ! ce sera une belle journée, mes maîtres... Conti , quoi qu'il advienne , tu ne seras pas pendu ; nous te permettons de baiser notre main. Où est ce bambin de comte?

Castelmelhor s'avança vers le lit du roi.

— Nous te nommons, pour cette nuit , notre grand-veneur, petit comte.

Un imperceptible sourire vint froncer à ces mots les lèvres de Conti.

— Par mes nobles ancêtres! murmura-t-il, ce nouveau grand-veneur ne s'attend guère à la bête qu'il forcera ce soir !... S'il plaît à Votre Majesté, ajouta-t-il tout haut, le seigneur comte n'est pas chevalier du Firmament, et les réglemens s'opposent...

— A cela ne tienne ! interrompit le roi. Sa réception aura lieu avant la chasse, et ce sera une joyeuse plaisanterie de plus.

Alfonse achevait de s'habiller. Conti sortit un instant et revint aussitôt, portant le sceau royal et une feuille de parchemin. Le roi signa et scella; il est douteux qu'il se souvînt de l'usage auquel son favori destinait ce blanc-seing ; quatre taureaux d'Espagne, une dérisoire parodie des anciens us chevaleresques, et une équipée nocturne, c'était assez de joie pour lui faire perdre le peu de raison que la nature lui avait si parcimonieusement départie.

XI.

Ascanio Macarone dell' Acquamonda.

Don Simon de Vasconcellos, épuisé par les émotions du jour précédent, avait dormi d'un profond sommeil. Quand il s'éveilla, le soleil était levé déjà depuis long-temps. Il ouvrit les yeux et crut rêver encore. Des poutres noires et sales se croisaient au dessus de sa tête ; il apercevait le ciel à travers une crevasse de la toiture. Autour de lui se montraient des objets non moins faits pour exciter la surprise d'un homme élevé jus-

que-là au sein d'une magnificence presque princière : une table de bois à peine dégrossi soutenait des pots de terre et les restes d'un grossier repas ; à dix pas de lui, suspendu à un clou, se balançait un tablier de cuir couvert de taches de sang, et de la besace duquel sortait la longue lame d'un coutelas.

— Où suis-je ? murmura le fils de Souza en se frottant les yeux.

— Vous êtes auprès d'un serviteur dévoué, seigneur, répondit la rude voix de Baltazar, qui se montra lui-même un instant après ; — et c'est plus que ne peut dire Sa Majesté don Alfonse dans son royal palais.

Simon tressaillit, et les brouillards du sommeil se dissipant tout à coup dans son cerveau, lui rendirent le souvenir des événemens de la veille.

— Ce n'est donc point un rêve ! dit-il avec amertume ; et voilà la retraite que Castelmelhor m'a laissée !

— Plût à Dieu qu'il n'eût pas fait pis, seigneur.

— Oui... dona Inès, n'est-ce pas ? Oh ! il faut que je la voie, que je sache...

— Tranquillisez-vous ; vous aurez de ses nouvelles sans sortir d'ici. Hier soir je suis retourné à l'hôtel et j'ai su que votre noble mère a renvoyé sans réponse ce brigand d'Antunez et sa suite. Votre fiancée ne sait pas même jusqu'où votre frère a poussé la perfidie...

— Qu'elle ne le sache jamais ! s'écria Simon ; que personne au monde ne le sache, entends-tu ?

— Seigneur, répliqua Baltazar, quelqu'un l'a deviné. Dona Ximena de Souza sait qu'elle n'a plus qu'un fils.

— Dieu m'est témoin que j'aurais voulu lui épargner cette douleur, dit Vasconcellos ; — mais le temps s'écoule, Baltazar, et nul ne veille sur ma fiancée ; je vais sortir.

— Sous votre bon plaisir, vous allez rester, seigneur.

— Prétendrais-tu me retenir malgré moi ?

— Pourquoi pas ? prononça flegmativement Baltazar.

— C'est trop d'audace aussi ! s'écria Vasconcellos : tu m'as servi, je le sais ; je t'en remercie ; mais vouloir me retenir prisonnier !...

— Prisonnier, interrompit Baltazar, c'est le mot... Seigneur, il faudra que vous me passiez votre épée au travers du corps avant de franchir ce seuil.

— Ecoute, dit Simon impatienté ; hier, tu as usé de violence à mon égard ; ton intention était bonne... mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui encore, seigneur, mon intention est bonne, et si la violence est nécessaire, je serai forcé de l'employer... Mais avant, j'essaierai de la prière.

Il croisa les bras sur sa poitrine et continua :

—Ne vous ai-je pas dit, seigneur, que je vous aime à la fois comme un maître et comme un fils : pour mon maître, je puis mourir ; pour mon fils, je dois penser et avoir de la prudence... Ne croyez-vous donc pas à mon dévoûment, Vasconcellos ?

— J'y crois, répondit le jeune homme, cachant son émotion sous l'apparence de l'humeur ; — ton dévoûment est grand, mais il est tyrannique et...

—Et je ne veux pas que les gens du favori s'emparent de vous comme d'une proie facile... Non. C'est vrai... Mais vous-même, don Simon, êtes-vous donc en cette vie si libre de tout devoir que vous ayez le droit de jouer ainsi votre liberté pour un vain caprice ?... N'avez-vous pas juré la ruine du traître qui fait de notre roi un tyran ?

— Silence ! dit impérieusement Vasconcellos. Pas un mot sur le roi !... Tu as raison, j'ai juré ; ce souvenir que tu me rappelles est plus puissant que tes violences ou tes prières. Je resterai.

— A la bonne heure !... moi, je vais laisser là pour aujourd'hui mon

tablier de boucher et reprendre mon ancien uniforme de trompette de la patrouille royale... Soyez tranquille, seigneur, s'il se machine quelque trahison nouvelle contre vous ou dona Inès de Cadaval, je la découvrirai, et ce qu'un homme peut faire, je le ferai pour la déjouer.

Baltazar se disposa à sortir.

— Que font les bourgeois de Lisbonne ? demanda tout à coup Simon.

— Ils attendent vos ordres.

— Peut-on compter sur eux ?

— Jusqu'à un certain point.

— Sont-ils braves?

— S'ils sont dix contre un, ils auront peur, mais ils frapperont.

Vasconcellos parut réfléchir.

— Je suis exilé, dit-il après un silence; je veux obéir à la sentence du roi ; — mais j'ai fait un serment, et je veux aussi l'accomplir. Que les bourgeois de Lisbonne se tiennent prêts. Cette nuit, s'ils me secondent, ils seront délivrés de ce tyran subalterne qui les a si souvent abreuvés d'outrages ; cette nuit, nous attaquerons cette garde honteuse qui déshonore et souille la demeure du souverain... — Veux-tu porter mes ordres aux chefs de quartier ?

— De grand cœur !

Simon tira ses tablettes et écrivit plusieurs billets qu'il remit à Baltazar.

— Et maintenant, seigneur, au revoir ! dit celui-ci; je prévois que ma journée ne sera pas oisive, et je me hâte de la commencer.

A peine Baltazar, sortant de chez lui, mettait-il le pied dans la rue, qu'il aperçut de loin Ascanio Macarone. Celui-ci le vit également, et tous deux eurent à la fois la même pensée.

— Voilà l'homme qu'il me faut ! se dirent-ils.

Baltazar cherchait, en effet, un valet du palais, un de ces personnages habitués à tremper, pour eux ou leurs maîtres, dans toutes les intrigues de haut et de bas étage, car il avait besoin d'apprendre les nouvelles courantes, afin de connaître au juste les périls qui pouvaient menacer encore Vasconcellos et dona Inès. Macarone, de son côté, était en quête d'un homme en même temps robuste et intrépide, osant tout, capable de tout exécuter; ils ne pouvaient mieux rencontrer l'un et l'autre.

Macarone continua de s'avancer d'un air indifférent la tête au vent, la main sur la garde de son épée et le feutre sur l'oreille; il fredonnait quelque refrain de ballet de maître Jean-Baptiste Lulli, surintendant de la musique du roi de France, et semblait penser à toute autre chose qu'à aborder Baltazar. Celui-ci lui donna en passant le salut qu'un militaire accorde à son camarade, et poursuivit son chemin.

— Par le divin violon de ce cher de Lulli dont je chantais tout à l'heure une courante, s'écria le Padouan, — n'est-ce pas là mon bon compagnon, le trompette Baltazar?

— Lui-même, seigneur Ascanio.

— En conscience, on pourrait ne te point reconnaître ; il y a si longtemps qu'on ne t'a vu !

— J'étais avant-hier sur la grande place, dit Baltazar en montrant sur sa joue la blessure que lui avait faite le pommeau de l'épée du favori.

— Et c'est cette égratignure qui t'a fait garder la chambre depuis deux jours?... Peste! auriez-vous fait un héritage, seigneur don Baltazar, que vous puissiez prendre ainsi du loisir ?

— Et que s'est-il passé pendant ce temps au palais? dit Baltazar au lieu de répondre.

— Bien des choses, mon brave, bien des choses, répondit-il.

Le Padouan frappa sur son gousset plein de pièces d'or.

— Contez-moi donc cela, seigneur Ascanio, reprit Baltazar, qui ne perdait pas de vue son objet.

— Mon ami, tu me donnes l'occasion de faire ce que nous autres gentilhommes de la cour de France appelions un calembourg : cela se *compte* et ne se *conte* pas, ajouta-t-il d'un ton précieux, en tirant une vingtaine de pistoles de sa poche. — M. de Balzac m'aurait envié celui-là.

— De l'or ! Vous avez dû beaucoup travailler pour gagner tout cela ?

— Peuh ! une misère ! J'ai donné un coup d'épaule à Vintimile qui m'a mis à même, en retour, de faire une figure convenable à ma naissance... Et toi tu as toujours le diable dans la bourse, mon pauvre compagnon ?

— J'ai cinq réaux, seigneur Ascanio.

— J'ai su ce que c'était qu'un réal ; je l'ai oublié. — Veux-tu gagner cinq quadruples ?

— Je n'ai jamais su ce que c'était qu'un quadruple; je l'apprendrai.— Je veux bien.

— Sans savoir ce qu'il te faut faire en échange ?

— Sans savoir.

— Voilà qui est parler ! s'écria Macarone en riant.

— Combien font cinq quadruples?

— Vingt pistoles.

Baltazar garda son imperturbable sérieux. Il était simple et ne connaissait point la ruse; mais, dans cette lutte de paroles, son sang-froid lui donnait un avantage réel sur l'Italien bavard et étourdi.

Depuis le commencement de l'entretien, il avait deviné qu'Ascanio avait en tête quelque projet patibulaire et désirait se servir de lui. Il attendait, espérant à tout hasard que ce projet se rapporterait à l'homme que son dévoûment voulait couvrir comme une impénétrable égide. Ascanio n'avait pas compté réussir aussi facilement; il connaissait Baltazar et s'était souvent moqué de ce qu'il appelait des préjugés, néanmoins il ne put concevoir de défiance. Profondément corrompu lui-même , il ne pouvait s'étonner de la corruption d'autrui. Seulement ce facile succès lui donna à réfléchir, et il en conclut que Baltazar, moins dépourvu d'astuce qu'il n'en avait l'air, avait caché son jeu jusque-là. C'était un titre à son estime.

— Touche là, reprit-il. Je voudrais te prendre au mot, et te mener, les yeux bandés, comme dans les romans, aux lieux où tu devras agir ; mais c'est impossible. Il faut que je te mette au fait. Il y a de par le monde une jeune senorita, qui a nom Inès de Cadaval... Ecoute bien !

Cette recommandation était complétement superflue.

- Elle est jolie, poursuivit Ascanio, plus jolie que Vénus sortant du sein des ondes, comme eût dit l'auteur de la *Sylvie*, — un nourrisson des Muses que j'ai fréquenté à l'hôtel de Soubise ; — elle est pure et candide; je veux l'enlever.

— Tu veux l'enlever, répéta froidement Baltazar.

L'Italien prit le bout de sa moustache entre l'index et le pouce, et le tordit en souriant d'un air de suprême impertinence.

— Mon brave, dit-il, je te paie, ne me tutoie pas... Oui, je veux l'enlever.

— Ah ! fit Baltazar, — et c'est moi qui ?...

— Comme tu dis... Cela te convient-il ?

— Pourquoi pas?

En prononçant ce mot favori avec son calme habituel, Baltazar releva son regard sur Ascanio. Il faut croire qu'il y avait dans ce regard quelque chose qui ne plut pas au beau cavalier de Padoue; car il fit un pas en arrière, et prit un air soupçonneux.

— Veux-tu des arrhes? demanda-t il.

— Sans doute; — mais je veux aussi une explication. Il faut ne rien dire ou tout dire, seigneur Ascanio ; il n'y a pas de milieu. Vous avez commencé, finissez.

— Tu n'espère pas, je pense, que je te dise le nom?...

— Si fait, on aime à savoir pour qui l'on travaille.

— Je l'ignore moi-même.

— Alors, seigneur Ascanio, je vais au palais de ce pas trouver Louis de Souza, comte de Castelmelhor, et lui dire que certain Padouan, valet de Conti, projette d'enlever la femme que ce même Conti lui a promise hier au bosquet d'Apollon.

— Comment! balbutia Macarone au comble de la surprise, — tu sais cela?

— Ne pensez-vous pas que Conti, pour se disculper, fera pendre le Padouan dont je parle, et que le pauvre Baltazar recevra plus de cinq quadruples pour sa récompense?

— Je t'en donnerai dix.

Baltazar retint une exclamation de mépris qui se pressait sur sa lèvre, et dit avec simplicité :

— Vous avez, seigneur Ascanio, des argumens sans réplique. Où se fera le coup?

— C'était pour marchander! pensa l'Italien, en respirant comme un homme soulagé tout à coup d'un grand poids. — Le lieu est incertain, ajouta-t-il tout haut, mais c'est pour cette nuit, pendant la chasse royale.

— Ah! il y a chasse royale? prononça lentement Baltazar;— fou que je suis d'avoir pensé un instant que Conti serait assez audacieux pour s'attaquer à si noble sang! Le nom de la victime, cet or que tu répands à pleines mains me disent assez... Je sais ce que je voulais savoir, seigneur Ascanio; nous travaillerons ce soir pour le roi.

Le visage du Padouan prit une expression équivoque, tandis qu'il répondait :

— Tu as été bien long-temps à deviner cela, mon brave.

— Qu'importe, si j'ai fini par le deviner?... A ce soir, seigneur ; vou pouvez compter sur moi.

Baltazar tourna le dos et voulut se retirer, pensant qu'il n'aurait qu'un mot à dire à le comtesse pour prévenir le mal; mais le Padouan lui saisit le bras :

— Halte-là, s'il vous plaît! dit-il, tu sais trop bien où trouver Castelmelhor, pour que je te quitte d'une semelle aujourd'hui.

Il appliqua un sifflet à sa lèvre et souffla de toute sa force. Aux deux extrémités de la rue parurent presque aussitôt des Fanfarons du roi.

— Ce n'est pas à ton intention, mon brave, que j'avais pris ces précautions, continua-t-il; j'attendais ici un jeune gentilhomme que les espions de Conti ont suivi hier jusque dans cette rue, et que je suis chargé d'arrêter... C'est Simon de Vasconcellos, celui qui insulta Conti... tu sais?

— Je sais... Mais prétends-tu me retenir prisonnier?

— Quelque chose d'approchant, jusqu'à ce soir.

Baltazar eut un instant l'idée de résister, mais le souvenir de Simon l'arrêta.

— Je succomberais sous le nombre, se dit-il, et je succomberais sans le sauver.

— Ne crains rien, reprit Ascanio, nous te ferons une agréable captivité. Tu auras pour prison la cantine des chevaliers du Firmament, et, si cela peut t'être agréable, je t'enverrai ta femme pour te désennuyer.

— Tout cela change la question, dit Baltazar d'un air d'insouciance. Une journée est bientôt passée, et le bon vin a son prix. Je vous suis, seigneur Ascanio.

L'Italien ramena son captif au palais et tint sa promesse. Baltazar eut de bon vin et on lui envoya sa femme. On ne peut songer à tout, et le beau cavalier de Padoue oublia de défendre à cette dernière la sortie du palais. Aussi prit-elle bientôt le chemin de Lisbonne, chargée des lettres

de Vasconcellos pour les chefs de quartiers et d'un billet de Baltazar pour la comtesse de Castelmelhor.

Le premier soin d'Ascanio, en arrivant au palais, fut de se faire annoncer chez Conti, qui ordonna qu'on l'introduisît sur-le-champ.

— Votre excellence, demanda le Padouan, a-t-elle fait sa part de besogne? Aurons-nous chasse royale ce soir?

— Ceci n'est pas une question, répondit le favori; — quand il y a une extravagance à faire, Alfonse est-il jamais en retard?... Mais toi, as-tu réussi?

— Au delà de mon espoir. J'ai trouvé un homme qui, lui tout seul, arracherait une proie défendue par dix combattans et qui saurait la garder quand dix combattans essaieraient de la lui ravir.

— C'est un phénix que cet homme.

— Vous verrez le résultat. — Au milieu du tumulte, dona Inès disparaîtra. L'homme qui l'aura enlevée ne sera point un ravisseur, mais un libérateur, qui l'amènera en sûreté sous la puissante protection de votre excellence, et...

— C'est merveilleusement combiné! s'écria Conti.

— Et le moins qu'elle puisse faire, continua le Padouan, — dans sa reconnaissance pour son généreux sauveur...

— C'est de lui donner sa main.

— Alors, salut à vous, seigneur duc de Cadaval! s'écria emphatiquement le Padouan.

— J'en accepte l'augure, et tu n'auras pas à te repentir d'avoir prêté la main à ma fortune.

Ascanio se retira la joie au cœur; il se voyait déjà maître des richesses et dignités que la gratitude du favori ne pouvait manquer de faire pleuvoir sur lui.

Quand il fut sorti, Vintimille se prit à réfléchir. Voici quel fut le résultat de sa méditatation.

— Cet aventurier de bas étage, murmura-t-il, tranche de l'indispensable. Quand je serai duc de Cadaval, je l'embarquerai pour le Brésil, — à moins que je ne trouve l'occasion de lui donner un logement à vie dans les cellules de Limoëiro (1).

XII.

Les Chevaliers du Firmament.

Il y avait au palais d'Alcantara une vaste salle, qui, du vivant de Jean IV, avait servi aux conseils et séances des ministres d'état, réunis pour les cas d'urgence, aux titulaires et à la cour des Vingt-Quatre. Depuis la régence, ces assemblées se tenant sous la présidence de la reine, au palais de Xabregas, la salle dont nous parlons avait été affectée à un autre usage. Elle servait aux réunions solennelles et bouffonnes à la fois des chevaliers du Firmament.

On ne sait point d'une manière certaine ce qui motiva la création de cet ordre dérisoire, dont faisaient partie le roi et ses courtisans, aussi bien que le dernier soldat de la patrouille. Il est probable que le recrutement de cette étrange milice, nécessitant au moins une apparence de mystère, Conti ou quelque autre flatteur du malheureux Alfonse avait songé, pour le distraire, à donner à chaque nouvelle réception une forme imposante et théâtrale. Les Fermes ou soldats à pied étaient reçus en assemblée de leurs camarades; les Fanfarons ou cavaliers n'étaient admis que devant toute la milice réunie. Enfin, les gentilshommes, qui devaient recevoir l'accolade du roi et avoir un parrain de nom noble,

(1) Ancienne prison de Lisbonne.

étaient reçus par devant le haut chapitre, composé des dignitaires de l'ordre, assistés d'une députation de simples chevaliers. Alfonse était de droit grand-maître, mais Conti était le chef réel de cette troupe nombreuse, effroi des bourgeois de Lisbonne. Quant aux commandeurs et autres dignitaires, c'étaient, les uns, en très petit nombre, des seigneurs de naissance, qui avaient, par ambition ou par faiblesse, accepté cette ignominie: les autres, des fils de bourgeois déguisés, comme Vintimille, en gentilshommes.

Ce n'est pas sans beaucoup de répugnance que nous nous sommes déterminé à mettre sous les yeux du lecteur cette honteuse parodie d'une chose éminemment noble et belle en soi : la chevalerie; mais cette peinture est comme le complément nécessaire du tableau de la cour d'Alfonse; elle servira d'ailleurs à éclairer certaines parties de cette histoire.

La comédie commença dans la chambre du roi. A la nuit tombante, au moment où l'on apportait les lumières, tous les courtisans arrachèrent à la fois, et d'un commun mouvement, les décorations qui couvraient leurs poitrines. Alfonse lui-même mit bas le cordon du Christ et l'ordre de la Toison-d'Or, que lui avait envoyé le vieux don Philippe d'Espagne, en courtois ennemi. Un de ses gentilshommes lui jeta au cou un cordon tout resplendissant de pierreries, composé d'étoiles à cinq flammes, reliées par des croissans demi-pleins. A ce signal, on vit briller sur toutes les poitrines une décoration en forme d'étoile, surmontée d'un croissant les cornes en l'air. Un héraut, vêtu du costume nocturne de la patrouille que nous avons décrit au commencement de ce récit, éleva une bannière portant sur champ d'azur, les insignes de l'ordre et dit :

— Messeigneurs de l'Étoile et du Croissant, le Soleil est vaincu. A nous le monde!

— Comment trouves-tu cela, petit comte? demanda tout bas Alfonse à Castelmelhor, qui se tenait debout près de son fauteuil.

— C'est un beau spectacle et une ingénieuse allégorie, Sire.

— L'idée est de moi... Mais ce n'est rien ; tu vas voir.

A ces mots, le roi se leva. Ce triste souverain, qui ne savait pas garder sur son trône le sérieux qui convient à un homme, trouvait, dans ces sortes d'occasions, une dignité bouffonne et déplacée.

— Bien que ce ne soit ni la première ni la centième victoire que nous remportons sur notre insolent compétiteur, le soleil, dit-il gravement, nous en éprouvons une joie vive et sincère. — Or, maintenant que le monde est à nous, il s'agit de le gouverner avec sagesse, et nous allons nous rendre dans la salle de nos délibérations.

Les courtisans se rangèrent en haie, et le roi traversa la chambre d'un pas solennel, appuyé sur le bras de Castelmelhor. Le héraut agitait devant lui sa bannière. Sur la première marche de l'escalier, le roi s'arrêta.

— Seigneurs, dit-il, quelqu'un de vous a-t-il vu notre très cher Conti?

Personne ne répondit.

— C'est que, reprit Alfonse, voici ce bambin de comte qui remplit sa tâche à merveille; je veux mourir si je sais pourquoi Vintimille ne l'a pas fait assassiner.

— C'est un oubli qui se peut réparer, dit entre haut et bas le cadet de Castro.

— Entends-tu cela, petit comte? c'est très plaisant. A ta place, je remercierais Castro de son avis.

Le roi descendit les degrés et s'arrêta encore devant la porte grande ouverte de la *salle de ses délibérations*. Il lâcha le bras de Castelmelhor.

— Seigneur comte, lui dit-il, nos réglemens ordonnent que vous restiez dehors. On vous introduira quand il en sera temps.

Alfonse entra, suivi de son cortége, et Castelmelhor se trouva plongé subitement dans la plus complète obscurité. Les portes de la salle s'étaient refermées.

Le jeune comte éprouva un mouvement de vague inquiétude et sentit battre violemment son cœur, lorsque deux mains vigoureuses saisissant les siennes dans l'ombre, les tinrent serrées comme si elles eussent été prises dans un étau.

— Traître, lâche, menteur! dit une voix si près de lui qu'il sentit sur son visage le souffle d'une haleine.

Il fit un effort pour se dégager, mais le bras qui le retenait jouissait d'une force évidemment supérieure; il se contint, pensant que c'était là une épreuve faisant partie de la grotesques cérémonie où il lui faudrait jouer un rôle.

— Ton frère souffre, reprit la voix; ta mère pleure; ton père te voit et te maudit... Et la fortune d'Inès t'échappe!

— Qui es-tu? s'écria Castelmelhor confus et effrayé.

— Je suis celui dont le poignard a effleuré ta poitrine au bosquet d'Apollon. — Aujourd'hui comme alors ta vie est entre mes mains et j'ai de nouveaux forfaits à venger... Ne tremble pas ainsi, Castelmelhor. Aujourd'hui comme alors, j'épargnerai ta vie. Pauvre insensé! tu as stipulé un prix pour trahir, et l'on t'enlève le prix de ta trahison!

— Est-il possible?

— Ce soir, quand tu auras consommé ton déshonneur, quand l'étoile de la honte brillera sur ta poitrine, esquive-toi, seigneur comte; va frapper à la porte de la maison de tes pères, et tu verras si la femme dont les richesses ont tenté ton cœur avide est encore en ton pouvoir.

— Inès enlevée! s'écria don Louis en proie à l'agitation la plus vive.

— Pas encore, et tu pourrais la sauver.

— Qu'on introduise le postulant, dit à l'intérieur la voie éclatante du héraut.

— Vite! reprit Castelmelhor, réponds, comment la sauver, comment faire?

— Quitte le palais, rends-toi sur l'heure à l'hôtel de Souza.....

— Ouvrez les portes! dit encore la voix du héraut.

— Va, il est temps encore!

Castelmelhor hésitait toujours.

— Va donc! répéta Baltazar.

— Je ne sais, murmura le comte; je ne puis...

Une clé joua bruyamment dans la serrure de la grand'porte, qui s'ouvrit aussitôt. Le vestibule fut inondé de lumière. Castelmelhor put voir près de lui Baltazar, qui avait redressé sa grande taille et lui montrait la porte d'un geste plein de mépris.

— Entre, chevalier déloyal, dit-il,— cœur dégénéré! un autre que toi veillera sur la fiancée de Vasconcellos.

Les trompettes de la patrouille firent entendre une fanfare et deux chevaliers du Firmament vinrent prendre Castelmelhor, qui entra pâle et la mort au cœur. Baltazar entra, lui aussi; il avait son costume de Fanfaron du roi. Ascanio, qui se tenait au premier rang de la députation des cavaliers, lui fit un signe de bienveillante protection.

On se figurerait difficilement une décoration plus splendide que celle de la salle où fut ainsi introduit Castelmelhor. Alfonse, malgré la différence totale des mœurs, nous semble avoir eu quelques traits de ressemblance avec le bon roi René d'Anjou. S'il n'eût eté constamment mal conseillé durant tout le temps de son règne, il aurait été, non pas un grand monarque ni même un monarque estimable, mais un de ces débonnaires et faibles souverains auxquels l'histoire, en les blâmant, accorde quelque sympathie. Alfonse, comme René d'Anjou, avait en soi le sentiment intime du beau artistique. Il protégea chaudement les médio-

cres peintres qui florissaient alors à Lisbonne et montra une intelligence remarquable dans la restauration qu'il fit aux vieux monumens portugais. Sa musique, qu'il ne nommait point, comme les autres rois, sa *chapelle*, mais son *bal*, était composée d'exécutans choisis et appelés à grands frais de toutes les parties de l'Europe. Enfin, pour dernier trait de ressemblance, Alfonse faisait aussi des vers. Il est à peine besoin d'ajouter qu'il eût mieux fait de s'en abstenir.

Quoi qu'il en soit, dès qu'il s'agissait de faire preuve de goût artistique, Alfonse devenait un autre homme. Trop étourdi pour songer à la dépense, il jetait l'or à pleines mains et poursuivait, sans sourciller, l'exécution des plans les plus coûteux. La salle où se tenait l'assemblée des chevaliers du Firmament semblait en effet le palais du dieu de la nuit. La voûte représentait le ciel, diapré de constellations diverses, et, immédiatement au dessus du trône royal, un transparent, doucement illuminé, figurait un gigantesque croissant. Les insignes de l'ordre brillaient partout sur les tentures de velours azuré ; les meubles et tapis offraient les mêmes représentations. Toutes ces étoiles, scintillant aux feux de cinq grands lustres et d'une multitude de candélabres, éblouissaient la vue. On se croyait trnsporté dans la retraite de quelque génie dont le pouvoir surpassait l'imagination de l'homme.

Au fond, un rideau de velours couvrait une niche où, en guise de saint, on avait placé Vénus et Bacchus avec leurs attributs païens. Ce rideau ne devait s'ouvrir que dans les circonstances solennelles.

Alfonse jouit quelque temps de l'étonnement de Castelmelhor à la vue de tant de magnificence ; puis, se renversant sur son fauteuil, placé au haut d'une estrade recouverte, comme tout le reste, de velours étoilé, il dit :

— Approchez, seigneur comte ; nous avons fait prévenir notre cher Conti, afin qu'il soit lui-même votre parrain... Mais comme tu es pâle !... A coup sûr, ce bambin a eu peur dans l'antichambre, où nous l'avons trouvé sans lumière.

Un éclat de rire universel accueillit cette saillie d'Alfonse. Castelmelhor rougit d'indignation et ne répondit pas.

— Or çà, continua le roi, notre cher Vintimille prend les façons d'une tête couronnée : il se fait attendre... Qui de vous, seigneurs, veut être parrain à sa place !

Personne ne bougea, tant on craignait la colère du favori. Mais le roi ayant répété sa demande, un simple chevalier sortit des rangs des Fanfarons et vint se placer au pied de l'estrade, où il exécuta une douzaine de courbettes consécutives avec un inimitable aplomb.

— S'il plaît à Votre Majesté, dit-il en mettant son feutre sous le bras, je suis l'intime ami de ce très cher seigneur, Antoine Conti de Vintimille, et je me ferai un plaisir de le remplacer.

— Comment vous nomme-t-on, l'ami ? demanda le roi.

— Ascanio Macarone dell' Acquamenda, sire, pour servir Votre Majesté, sur terre, sur mer et ailleurs, aussi bien contre les Maures que contre les chrétiens, et tout prêt à se passer sa propre épée au travers du corps, à cette fin de montrer la dix-millième partie de son ardent et incommensurable dévoûment.

Le beau cavalier de Padoue prononça cette période sans reprendre haleine.

— Voilà, dit Alfonse, un plaisant original, et il ne fallait rien moins que cela pour compenser l'expression lugubre de la physionomie du petit comte... Comte, veux-tu de cet homme pour ton parrain ?

— Est-il noble ? balbutia Castelmelhor.

— Que mes glorieux ascendans vous pardonnent cette question, don Louis de Souza ! s'écria le Padouan en levant son regard vers le ciel. — Ce fut mon trisaïeul qui fit le roi François de France prisonnier à la ba-

taille de Pavie, et le frère de ce vaillant soldat était chevalier de Rhodes, à telles enseignes qu'il sauva le grand-maître Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, dont les illustres seigneurs qui m'entourent n'ont point été sans entendre parler quelquefois par hasard.

— Bien trouvé, sur ma parole! s'écria le roi. — Dites-moi, seigneur Ascagne, n'êtes-vous point parent du pieux Enée et de son fils, qui portait le même nom que vous?

— J'ai toujours pensé, sire, répondit sérieusement Macarone, que c'était là une grave lacune dans les titres de ma famille. Le fait est qu'ils ne remontent que jusqu'au temps de Tarquin-l'Ancien, cinquième roi de Rome. — C'est un malheur.

— Allons, petit comte, dit Alfonse, dans toute la chrétienté tu ne trouverais pas un meilleur gentilhomme. Donne-lui l'accolade et commençons.

Macarone quitta aussitôt le pied de l'estrade et s'avança vers Castelmelhor en tendant le jarret et imitant de son mieux les allures de crânerie affectée qu'il avait admirées à la cour de France, où il avait été réellement laquais de quelque grand seigneur. Le beau cavalier de Padoue avait fait somptueuse toilette. Sa main ne s'agitait qu'en seulevant un flot de dentelles, et le panache démesurément long de son feutre balayait le parquet à chaque pas. Son visage était radieux. Sa fortune subite et le fond qu'il faisait sur les promesses de Conti, lui avaient littéralement tourné la tête.

Castelmelhor le toisa d'un regard hautain. A la vue de cette mine de bravache, son premier mouvement fut de tourner le dos avec mépris, mais, trop avancé pour reculer, il tendit sa joue avec une répugnance visible, qui réjouit fort Sa Majesté. Macarone se pencha d'une façon toute galante et donna l'accolade.

En levant les yeux, Castelmelhor put voir de loin le regard de Baltazar attaché sur lui avec une expression de mépris et de pitié.

Nous passerons sous silence une multitude d'épreuves bizarres que le postulant fut obligé de subir, ainsi qu'un long et paternel discours d'Alfonse, qui obtint, comme de raison, les applaudissemens de l'assemblée.

L'impatience dévorait Castelmelhor : une sueur froide découlait de son front. Non seulement il souffrait de cette série d'humiliations qu'on lui imposait devant cette assemblée, où pas un, excepté le roi, n'était son égal : mais il songeait aux paroles de Baltazar et tremblait que toute cette honte ne fût en pure perte.

Macarone, au contraire, se complaisait dans son office ; il ne faisait grâce ni d'une formule ni d'une formalité. Or, il y en avait beaucoup; car ces cérémonies, destinées, comme nous l'avons dit, à divertir le roi, travestissaient à la fois les us et coutumes des associations secrètes d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie et les anciennes traditions chevaleresques. On avait amalgamé à tout cela des pratiques qui rappelaient l'origine de l'ordre, c'est-à-dire des assauts d'escrime, de barre, de lutte corps à corps, etc. C'était, on s'en souvient, par leur habileté dans ces exercices que les Conti, véritables instigateurs de ces bouffonneries, s'étaient insinués auprès du roi.

Castelmelhor, à bout de patience, contenait à grand'peine son dégoût, lorsqu'un incident vint mettre un terme à son martyre et lui épargner les dernières épreuves.

Conti entra tout à coup dans la salle, traversa précipitamment la foule et s'élança vers l'estrade royale.

— Tout va bien, murmura-t-il, en passant, à l'oreille d'Ascanio.

Puis, franchissant les degrés, il mit un genou en terre et parla au roi à voix basse,

Alfonse le reçut d'abord d'un visage sévère, mais il paraît que le fa-

vori sut expliquer son absence d'une manière satisfaisante, car le front d'Alfonse se dérida tout à coup.

— Ainsi, tu as fais une battue préparatoire? demanda-t-il en se frottant les mains.

— Que Votre Majesté me permette de lui parler en quelques mots de mon entrevue avec la reine sa mère, répliqua le favori.

— Demain. Vintimille, demain, tu me parleras de cela... Ce soir, il s'agit de la chasse; y aura-t-il du gibier?

— Le gibier est trouvé, Sire, et je sais où le relancer.

— Quelle ramure?

— Un cerf dix cors; la plus jolie senorita de Lisbonne, la perle du Portugal peut-être; — mais il faut se hâter.

— Au diable la réception, alors... Comte, nous te faisons grâce de la coupe des goinfres du roi, qui contient six bouteilles de France et du saut de l'épée, que nous seul, en l'univers, savons fournir d'une façon passable. — Avance ici.

Castelmelhor monta les degrés, toujours suivi du cavalier de Padoue, son parrain. Alfonse se leva et fit un signe à Conti, qui tira le rideau de velours dont nous avons parlé. Les statues de Vénus et de Bacchus apparurent splendidement illuminées.

— Seigneur comte, reprit le roi, vous jurez fidélité à Vénus et à Bacchus, nos deux aimables divinités?

— Je le jure, dit don Louis, en essayant de sourire.

— Vous jurez de garder un secret inviolable sur tout ce que vous venez de voir et d'entendre?

— Je le jure, dit encore don Louis.

— Vous jurez, et c'est le principal, de refuser le secours de votre épée à toute femme poursuivie par vos frères, les chevaliers du Firmament, fût cette femme votre mère ou votre fiancée?

Conti attacha sur le malheureux jeune homme un regard sardonique. — Castelmelhor recula et garda le silence.

— Jure pour lui, seigneur Turnus, Volscens ou tout autre nom héroïque : j'ai oublié le tien.

Ascanio se hâta de faire le serment demandé.

— Ecrivez qu'il a juré, dit le roi au greffier chargé de rédiger procès-verbal de toutes ces misères.

Puis, saisissant l'épée d'Ascanio, il en déchargea un grand coup sur l'épaule de Castelmelhor, en riant à gorge déployée, et s'écria :

— Au nom du diable, de par Vénus et Bacchus, bambin de comte, je te fais chevalier !... En chasse, seigneurs... Tayau ! tayau !

Les trompettes exécutèrent un brillant départ, et la foule, le roi en tête, s'écoula tumultueusement.

Ascanio courut rejoindre Baltazar.

— Voici le moment d'agir, mon brave, dit-il; suis-moi et tiens-toi prêt.

Baltazar le suivit en silence.

Castelmelhor était resté agenouillé sur l'estrade, étourdi, affolé par ce qui venait de se passer. Mais lorsque les derniers sons de la fanfare eurent cessé de retentir à son oreille, il s'éveilla brusquement.

— Est-ce trop d'un trône, murmura-t-il, pour payer tant d'ignominie ! Alfonse! Alfonse! je serai ton favori d'abord, puis...

Il n'acheva pas, mais l'éclair d'orgueil qui brilla dans son regard eût été, pour un tiers, une traduction suffisante de sa pensée.

Au lieu de suivre la chasse royale, il fit seller un cheval et prit, au grand galop, le chemin de l'hôtel de Souza.

XIII.

La chasse du Roi.

Nous avons laissé la comtesse de Castelmelhor déterminée à implorer les secours de la reine-mère, pour faire révoquer l'exil de Simon de Vasconcellos et l'ordre qui forçait dona Inès de Cadaval à prendre Castelmelhor pour époux. Bien qu'elle eût pour coutume de se rendre tous les soirs au couvent de la Mère-de-Dieu, résidence habituelle de Louise de Guzman, elle ne put mettre son dessein à exécution le jour même. Elle aimait tendrement ses deux fils. L'idée de voir don Louis se couvrir de honte, l'avait frappée au cœur d'un coup si violent, qu'une fièvre ardente la saisit. Tant que dura la nuit, la veuve de Jean de Souza demeura en proie à de poignantes pensées. Cette entrevue avec la reine, qui lui était apparue comme une chance de salut, l'effrayait maintenant. Dona Louise avait, pour son fils aîné, un si profond amour! son ignorance des déportemens de ce pauvre prince était si entière! elle allait donc, elle, Ximena, l'amie et la confidente de sa souveraine, changer brusquement son repos en souffrance et remplir d'amertume les derniers jours de sa vie!

Cette idée redoublait sa fièvre. —D'un autre côté, qui, sinon a reine, pouvait la protéger contre le roi? Ne trouvant aucun moyen de sortir de cette cruelle alternative, elle sentait sa tête se perdre et le délire s'emparer d'elle. Ses inquiétudes sur Simon, calmées un instant par Baltazar, qui était revenu à l'hôtel pour annoncer la mise en lieu sûr du jeune homme, se présentaient à l'esprit de la comtesse, plus vives et plus tenaces durant ces heures d'angoisse.

Le jour la trouva éveillée, souffrant et méditant encore.

Enfin sa fièvre se calma. Elle adressa au ciel une fervente prière et s'affermit dans sa résolution d'aller se jeter aux pieds de la reine, tout en se promettant de ménager le cœur de cette malheureuse mère et d'épargner Alfonse autant que possible.

Quand vint l'heure où elle avait coutume de se rendre au couvent de la Mère-de-Dieu, elle se leva et, bien que faible encore, monta dans son carrosse avec dona Inès.

D'ordinaire, dona Ximena, en descendant de carrosse, était introduite sur-le-champ chez la reine; mais, cette fois, les femmes de dona Louise lui refusèrent la porte. Cette dernière était depuis plus de deux heures en conférence avec deux de ses conseillers intimes et un messager du roi. La comtesse prit un siége dans le parloir qui précédait la chambre de la reine et attendit.

Ce messager du roi n'était autre qu'Antonio Conti Vintimille, qui avait rempli le blanc-seing à lui remis par Alfonse et venait signifier à la veuve de Jean IV que le roi, majeur depuis plusieurs mois, entendait désormais régner par lui-même et requérait que sa mère se démît solennellement de son autorité de régente pour lui confier le sceau et la couronne dans les formes voulues en présence des grands de Portugal.

La reine, à la lecture du factum de son fils, avait été surprise d'abord, puis ravie. Depuis longtemps elle soupirait après le moment qui devait la décharger du poids des affaires publiques et lui permettre de se consacrer à Dieu tout entier. Néanmoins, dans une circonstance si grave, elle ne crut point devoir assumer sur elle seule la responsabilité de sa détermination et envoya quérir son confesseur, don Miguel de Mello de Torres, grand chantre de l'église cathédrale de Lisbonne, et le marquis de Saldanha, ses deux conseils ordinaires.

Le marquis de Saldanha, parent et ami du feu comte de Castelmelhor, était un vieillard austère et juste, mais dont l'intelligence, naturellement peu développée ou affaiblie par l'âge, n'était point à la hauteur

de la tâche qu'allait lui imposer la confiance de sa souveraine. Don Miguel de Mello, au contraire, était un prêtre aussi savant que sage, qui n'avait point été étranger à la résistance que Jean de Souza avait faite autrefois contre l'alliance anglaise et dont la sagacité était souvent venue en aide à Jean IV dans les crises difficiles qui suivirent sa rentrée au trône de ses pères. Saldanha aimait la reine au point de régler exclusivement son opinion sur sa volonté; don Miguel aimait assez son pays pour s'exposer à mécontenter temporairement sa royale maîtresse, lorsqu'il croyait, en le faisant, servir l'intérêt public.

Conti exposa de nouveau, devant ces deux conseillers, le bon plaisir du roi et donna lecture du factum. Saldanha fut tout de suite d'avis qu'il fallait obtempérer aux désirs d'Alfonse, lequel avait droit de prendre en main les rênes du gouvernement, aux termes des lois et constitutions portugaises. Miguel de Mello combattit vivement cette opinion. Sans prétendre contredire les droits avérés d'Alfonse, il conjura la reine de convoquer les états du royaume, afin d'aviser à ce qu'il était bon et convenable de faire dans cette circonstance décisive.

— S'il m'était permis d'exprimer mon opinion en présence de sa très illustre majesté, dit Conti, je ferais observer que cet avis, adopté, ne serait rien moins qu'un appel aux factions qui divisent le Portugal, et que don Philippe d'Espagne, lui-même, ne donnerait pas un autre conseil.

— Seigneur Conti, répondit sévèrement don Miguel, il est des circonstances où le conseil d'un mortel ennemi vaut mieux que celui d'un ami déloyal. S'il y avait à la cour d'Alfonse VI un personnage de moins, — ce personnage, c'est vous, seigneur, — mon avis serait que la reine remît dès ce soir son autorité aux mains du roi son fils.

Conti appela sur sa lèvre un sourire insolent et se prépara à répondre.

— Paix! seigneur, dit la reine.

Il y avait chez Louise de Guzman une dignité si vraie, si royale, que le favori baissa la tête aussitôt et garda le silence.

— Marquis de Saldanha, et vous, Miguel de Mello, reprit la reine, je vous remercie. Comme vos avis sont partagés et que j'ai en vous deux une égale confiance, je me déciderai d'après ma propre inspiration.

Elle traversa la chambre d'un pas ferme et fut s'agenouiller sur son prie-Dieu, où elle demeura quelques minutes comme absorbée. Quand elle se leva sa résolution était prise.

— Don Miguel de Mello de Torres, dit-elle, nous vous donnons charge de convoquer pour demain, à l'heure de midi, l'infant notre fils, les ministres d'état, titulaires, conseillers, gouverneurs de châteaux et villes, seigneurs de terres, gentilshommes, ecclésiastiques, chefs d'ordres et prévôts de la bourgeoisie qui se trouvent actuellement dans Lisbonne. Devant tous ces dignitaires rassemblés, au lieu et place des états généraux du royaume, ainsi qu'il est prescrit par les constitutions pour les cas d'urgence, nous énoncerons notre volonté.

Elle tendit sa main, que le marquis baisa respectueusement. Don Miguel s'inclina en croisant ses bras sur sa poitrine ; tous sortirent, suivis de Conti. En traversant le parloir, le favori aperçut la comtesse et l'héritière de Cadaval.

— C'est jour de bonheur ! pensa-t-il. Demain Alfonse sera le maître absolu du Portugal, et moi, je serai le maître d'Alfonse : — ce soir je m'empare de la femme qui servira de dernier échelon à ma fortune, et je me venge en même temps de cet odieux Castelmelhor, qui menace de m'enlever la faveur du roi... C'est jour de bonheur !

Il remonta dans son carrosse, et reprit, ventre à terre, le chemin d'Alcantara.

Pour la comtesse, elle resta long-temps encore dans le parloir, espérant que la reine la ferait appeler. Mais dona Louise, absorbée par la grande résolution qu'elle venait de prendre, priait et méditait. Une de

ses femmes vint cependant dire à la comtesse que la reine ne la recevrait point ce soir.

Les deux dames regagnèrent leur carrosse , le couvre-feu était sonné et nulle lumière ne brillait plus dans les rues. Au loin, par la ville , on entendait un bruit étrange, inexplicable : c'était comme une fanfare de chasse, interrompue , puis reprise. Chaque fois que le cortége de Souza passait devant une des rues qui mènent au faubourg d'Alcantara, quelques notes éclataient brusquement. — La rue passée , on n'entendait plus rien.

Pour ceux qui connaissaient les mœurs de la cour, c'était là un avant-coureur terrible et trop significatif. Mais les gens de Souza arrivaient , comme leur maîtresse, du château de Vasconcellos; ils écoutèrent avec distraction et ne se pressèrent pas. — Ils étaient au nombre de douze, bien armés et montés, et croyaient n'avoir rien à craindre dans cette ville paisible, à cette heure peu avancée de la nuit.

Cependant le bruit approchait rapidement : on pouvait distinguer les pas des chevaux. Au détour d'une rue, les cavaliers de Souza virent soudain, à cent pas en avant, une douzaine d'hommes à cheval, courant au grand galop en agitant des torches. En même temps, quelques bourgeois, rendus de fatigue et de frayeur, passèrent entre le carrosse et la muraille, en criant :

— Sauve qui peut !... la chasse du roi !

Ce cri n'était que trop célèbre. Le cortége de Souza comprit enfin le danger et voulut rebrousser chemin. Il n'était plus temps. Les cavaliers, qui l'avaient aperçu, éteignirent aussitôt leurs torches en criant : tayau ! tayau ! — Au même instant une escouade de Fermes, ou gens de pied de la patrouille, arriva de l'autre côté de la rue, et le carosse se trouva environné de toutes parts.

Le premier choc des Fanfarons à cheval arrivant à toute bride mit le désordre dans la petite escorte; mais c'étaient tous de vieux et braves soldats, anciens compagnons d'armes du comte Jean; ils se reformèrent promptement. Les deux laquais et le cocher, quittant leurs siéges, mirent pied à terre et tirèrent l'épée, afin de défendre la portière du carrosse. La mêlée était vive , sanglante et menaçait de se prolonger, car l'obscurité complète favorisait le petit nombre ; mais bientôt, des deux côtés de la rue, de bruyantes fanfares annoncèrent l'arivée de nouveaux assaillans.

La comtesse,toujours ferme et intrépide, avait mis la tête à la portière.

— Que signifie cette indignité, seigneurs ? dit-elle.

— Tayau ! tayau ! répondit à quelque distance la voix grêle d'Alfonse VI.

— Vous ne savez pas à qui vous vous attaquez, reprit dona Ximena ; — Je suis la comtesse de Castelmelhor.

— Oh! oh ! s'écria le roi, ce bambin de comte ne nous avait pas dit qu'il fût marié. C'est trahison ! Tayau ! tayau !

Et le combat continua, animé par les cris du roi et du chef de la patrouille.

Plusieurs des champions de la comtesse étaient morts; les bras des autres commençaient à se lasser, lorsqu'un homme de taille presque gigantesque et portant le costume des Fanfarons du roi, rompit leur ligne et faisant sauter l'épée de l'un des laquais qui défendait encore le flanc du carrosse, secoua violemment la portière et l'ouvrit.Il avança la tête dans l'intérieur.

Dona Inès se rejeta en arrière avec horreur. La comtesse elle-même ne put s'empêcher de trembler.

— Laquelle de vous est la fiancée de Simon de Vasconcellos ? demanda le nouveau venu.

— Prétendriez-vous enlever l'héritière de Cadaval ? s'écria la comtesse.

— Pourquoi pas ? prononça froidement le Fanfaron du roi.

Dona Ximena se souvint d'avoir entendu cette voix et ces mots quelque part : mais dans ce moment de trouble et de terreur, elle n'essaya pas de rassembler ses souvenirs et se mit en avant, pour faire à sa pupille un rempart de son corps.

—Pourquoi pas, répéta Baltazar, s'il n'y a que ce moyen de la sauver?... Hâtons-nous, senora, le temps presse et je ne puis sauver que la fiancée de Simon de Vasconcellos.

— Qui êtes-vous ?

— Vous ne savez pas mon nom, car je vous ai envoyé un billet qui contenait un avis, et cet avis, vous l'avez méprisé, puisque vous voilà... Au nom de votre fils, hâtez-vous!

La victoire était enfin restée aux chasseurs nocturnes, et l'autre portière fut brusquement ouverte.

— Où est notre très cher Vintimille? disait Alfonse. Sonnez la mort, fanfares... C'est très plaisant !

— Ma fille ! ma pauvre enfant ! s'écria la comtesse navrée.

Un bras puissant la repoussa de côté. Quand elle se retourna, Inès n'était plus dans la voiture.

Les torches avaient été de nouveau allumées. Il se faisait un assourdissant fracas de juremens, de cris, de fanfares et de gémissemens. La comtesse se précipita à la portière de son carrosse, cherchant des yeux Inès de Cadaval. Voici ce qu'elle vit.

A vingt pas d'elle, un homme de grande taille, dont elle ne put découvrir le visage, tenait dona Inès d'une main et une longue épée de l'autre. Il était entouré d'une foule compacte qui riait, trépignait et cherchait à lui arracher sa proie.

— Pitié ! seigneurs, pitié ! cria la comtesse défaillante; c'est Inès, c'est ma fille : tuez cet homme qui m'a volé mon enfant !

Mais sa voix se perdait dans le tumulte.

Baltazar, nous avons dit déjà que c'était lui, repoussait tranquillement les efforts de ses camarades. Il prenait son temps et guettait le moment où la foule allait s'éclaircir. La comtesse regardait avec un effroi mortel tous ces hommes qui, la face rougie par la lueur des torches, semblaient autant de démons conjurés contre la faible Inès : elle regardait toujours néanmoins et ne perdait pas tout espoir.

— Le roi, se disait-elle, le roi va venir.

— Belle dame, dit à ce moment Alfonse, qui s'impatientait à l'autre portière,—ne nous montrerez-vous point votre charmant visage ?

Il voulut prendre sa main.

— Arrière ! dit dona Ximena retrouvant toute son énergie. — Qui es-tu pour toucher la main de la veuve de Jean de Souza ?

— Seulement le fils de Jean IV, répondit Alfonse avec une ironique humilité.

— Le roi ! murmura la comtesse atterrée.

— Laissez passer le gibier du roi ! cria en ce moment la voix tonnante de Baltazar, qui bondit en avant.

Dona Ximena tourna la tête et ne vit plus Inès.

— Enlevée ! dit-elle, et c'est vous, vous, le roi ! Ah !... maudit sois-tu !

Et, sa force l'abandonnant avec sa dernière espérance, elle tomba évanouie au fond de son carrosse.

Un grand tumulte se faisait à l'endroit où nous avons laissé Baltazar. Celui-ci, en effet, voyant que la foule, loin de diminuer, augmentait sans cesse autour de lui, prit son parti tout à coup et poussa le cri qu'avait entendu la comtesse.

En même temps, brandissant sa lourde épée, il s'élança au plus fort

de la foule, qu'il perça en ligne droite, comme un boulet de canon percerait les pousses jeunes et serrées d'un épais taillis.

De temps à autre, chaque fois qu'un homme essayait de lui faire obstalce, il répétait son cri :

— Laissez passer le gibier du roi!

Et chaque fois son arme levée tombait; — l'obstacle aussi.

Bientôt il se trouva dans une rue sombre et déserte. Il n'y avait plus personne devant lui; mais un homme le suivait encore.

— Attends-moi donc, attends-moi donc, mon brave! criait celui-ci, Les preux de l'Arioste, mon divin compagnon, n'étaient que des enfans auprès de toi. Oh! la bonne comédie! et comme tu les malmenais, mon excellent camarade!... Or ça, arrête un peu que je puisse souffler et rire à mon aise.

Baltazar faisait la sourde oreille et courait toujours.

— Arrête donc! reprenait l'autre; ne reconnais-tu point ton bon compagnon, Ascanio Macarone, qui t'a promis vingt pistoles neuves et qui a grande hâte de te les compter?... arrête donc!

Baltazar ne s'arrêtait point. Ascanio commença à concevoir des soupçons, car son *bon compagnon* ne courait point dans la direction d'Alcantara, mais bien dans celle de la ville basse. Il redoubla d'efforts. Quelle que fût la vigueur de Baltazar, son fardeau retardait sa course et l'Italien l'eut bientôt atteint.

— As-tu perdu l'esprit, mon excellent camarade? dit-il en se plaçant devant lui de manière à lui barrer le passage; — je crois que le combat de géans que tu viens de soutenir t'aura donné le transport. Tourne bride, coursier fougueux; nous avons une longue traite à faire avant d'arriver au palais.

— Vous allez au palais, vous? demanda tranquillement Baltazar, qui déposa son fardeau sur un banc de pierre pour reprendre haleine.

— Sans doute, avec toi, mon brave, répondit le Padouan.

Inès avait perdu connaissance, mais la fraîcheur de la pierre où Baltazar l'avait déposée lui fit reprendre ses sens.

— Ma mère... Simon!... sauvez-moi, murmura-t-elle.

— Tranquillisez-vous, senora, dit Baltazar; vous êtes désormais sous ma garde et je suis le plus fidèle serviteur de Vasconcellos.

— Merci! oh! merci! dit encore Inès, dont les yeux se refermèrent.

— Ce colosse est un trésor! pensa Macarone; il frappe comme Hercule et ment presque aussi bien que moi... En route, mon brave, reprit-il tout haut.

— Seigneur Ascanio, répondit Baltazar, je ne suis pas le même chemin que vous.

— Je prendrai celui que tu voudras, mon camarade... En route.

— Je prendrai, moi, celui que vous ne prendrez pas, seigneur Ascanio.

— Plaisantes-tu? s'écria celui-ci dont les soupçons revinrent.

— Je plaisante rarement, et jamais avec les gens de votre sorte. Vous venez d'entendre ce que j'ai dit à cette jeune dame : c'est la vérité.

Ascanio regarda en dessous Baltazar et crut qu'il n'était point sur ses gardes. Faisant glisser subtilement son stylet jusque dans sa main, il visa et lança son arme droit au cœur du trompette. Par malheur pour Macarone, ce dernier, malgré son air d'indifférence, n'avait pas perdu un seul de ses mouvemens ; il fit un mouvement de côté; le stylet alla s'enfoncer profondément dans les battans de chêne du portail voisin. Avant que l'Italien eût pu prendre la fuite, Baltazar lui appliqua sur le crâne un coup du plat de son épée et le renversa, étourdi, sur le pavé.

Cela fait, il reprit sa course.

Le roi, cependant, était resté à l'endroit où nous l'avons laissé, auprès du carrosse de la comtesse. Il avait avancé la tête à l'intérieur et reconnu que dona Ximena était seule. Quelques secondes après, Conti vint

pendant quinze jours. Il y a plus, on assure que monseigneur lui avait fait proposer secrètement la survivance de mademoiselle Choin, et qu'elle a repoussé cette proposition.

— Peste! Et monseigneur en a-t-il été malade aussi, lui?

— Non : seulement, Son Altesse royale voulait tout bonnement la faire mettre au For-l'Evêque; mais le roi, devant qui la Hernandez a eu l'honneur de jouer plusieurs fois sur le théâtre de la cour, s'y est formellement opposé.

— Voilà qui est étrange.

— Mirepoix ne vous dit pas tout, mon cher comte, reprit Noailles, c'est que la petite est fort au dessus de son état, et qu'elle était née pour briller autre part que sur les planches de notre grand Opéra.

— De mieux en mieux. Vous verrez qu'elle va se trouver la fille de quelque empereur.

— Pas tout à tout fait, son père était hidalgo d'une assez bonne maison d'Espagne qui vint s'établir en France, au temps de la feue reine, croyant trouver dans sa protection le moyen de réparer sa fortune qu'il avait quelque peu compromise au brelan et au lansquenet. C'était un certain Juan Hernandez, marquis de Siete Yglesias y Hermosa y Andres, que sais-je? ces Espagnols ont toujours une douzaine de noms; le malheur voulut pour lui qu'il eût presque autant de filles, et qu'il mourût avant d'en avoir établi une seule. Comme il laissait quelques dettes, il se trouva, le fisc aidant, que sa succession fut réduite à fort peu de chose. Ses filles, qui n'avaient plus ni père ni mère, n'eurent donc d'autre ressource que d'entrer dans un cloître; mais la petite Maria, la dernière de toutes, s'y refusa obstinément, prétendant qu'elle n'avait nulle vocation pour la vie contemplative, et qu'en vertu des édits du roi et des canons de l'Église, ce n'était ni déroger dans cette vie, ni se damner dans l'autre, que d'entrer à l'Opéra. Elle avait une voix charmante, et dansait merveilleusement le fandango. Francine, le directeur de l'Opéra, le gendre et le secrétaire de notre illustre Lulli, fut enchanté de cette bonne fortune, et la fit débuter dans le ballet-opéra de *Psyché*, où elle ravit tous les suffrages. Peu de temps après, l'un de nos traitans s'en est amouraché si bel et si bien, qu'il a mis à ses pieds son hôtel, deux terres superbes, et une fortune qu'on évalue à près d'un million de livres, le tout accompagné de l'offre de sa main.

— Et la petite a tout accepté, à l'exception de sa main.

— Erreur, mon cher, erreur, elle a tout refusé, car il faut que vous sachiez qu'elle est très fière de sa noblesse. Oh! c'est une véritable Espagnole, allez!

— Et le traitant est devenu malade absolument comme les ducs et pairs?

— Il a mieux fait, il est mort.

— Mort! pauvre sot!

— Oui, mort, en laissant tout son bien à Maria Hernandez. On s'attendait alors à ce qu'elle quitterait l'Opéra pour épouser quelque jeune seigneur ruiné, dont elle eût ainsi réparé la fortune. Mais qui peut sonder les abîmes profonds que recèle le cœur d'une jeune et jolie fille? La Hernandez a mieux aimé reprendre *Armide* où elle a fait oublier mademoiselle Le Rochois. Bref, à l'heure qu'il est, Maria Hernandez est la divinité de la ville et de la cour. Simple fille d'Opéra, elle est ce qu'on nous dit que fut, il y a vingt ans, la belle duchesse de Fontanges : c'est elle qui donne les modes. Maintenant qu'on ne rencontre plus que des visages ridés à Versailles et que les gais propos en sont exilés, c'est chez Maria Hernandez qu'il faut aller pour retrouver le rire, le bel esprit, les conversations joyeuses, et comme un parfum affaibli de l'hôtel Rambouillet. On y voit tous nos auteurs en renom qui viennent puiser des inspirations auprès d'elle et s'enivrer des douces langueurs qu'inspire le feu de

ses beaux yeux. Quel dommage que la Hernandez soit aussi sage que belle! Heureux celui qui, le premier, fera battre le cœur de la Hernandez!

Quand ce long panégyrique fut terminé, le jeune d'Anglars partit d'un grand éclat de rire.

— Mordieu! messieurs, s'écria-t-il, excusez-moi; mais, en vérité, je ne sais où j'en suis, et, depuis mon arrivée à Paris, je ne fais que marcher de surprise en surprise. Voulez-vous que je vous dise tout franc ma façon de penser? Vos ducs et pairs, vos chevaliers de l'ordre, vos traitans et monseigneur lui-même, malgré tout mon respect pour une altesse royale, ont agi comme des niais, et ce n'est point ainsi que faisaient nos pères qui valaient mieux que nous, messieurs, si j'en crois tout ce que je vois depuis quelques jours.

Cela dit, le jeune comte se fit verser une superbe rasade qu'il avala d'un trait.

Cette algarade de Philippe d'Anglars commença à ramener la gaîté dans son auditoire, et il n'est pas un de messieurs les gendarmes de la garde qui, en l'écoutant, n'échangeât un sourire avec ses voisins.

— Et que ferais-tu donc, toi, qui parles? dit Mirepoix.

— Moi! je me comporterais comme il convient à un homme de qualité vis-à-vis d'une comédienne, comme l'a fait Lauzun avec la Béjart, Vardes avec la Debrie, Jules-César avec je ne sais plus qui, s'il faut en croire mon gouverneur. Venir, voir et vaincre, voilà quelle doit être la devise d'un gentilhomme avec ces péronnelles; et si vous voulez à toute force pousser des tendresses et des soupirs, corbleu! réservez-les pour les duchesses: à la guerre comme à la guerre.

— Il est charmant, ma parole d'honneur, s'écria Mirepoix en éclatant de rire à son tour.

— Ma foi, dit Noailles, je serais curieux de voir comment M. le comte d'Anglars s'y prendrait pour mener à bien une entreprise où tant d'autres ont échoué.

— C'est donc un défi? reprit le comte avec un sourire plein de fierté.

— Comme il vous plaira, cher comte.

— Halte-là! interrompit vivement Mirepoix, je m'oppose. Il faut d'abord que d'Anglars mène à bien l'autre entreprise dont il nous a parlé. Car il n'y a rien de dangereux comme de courir deux lièvres à la fois.

— Oh! de grâce, messieurs, répartit d'Anglars, ne confondons pas l'esprit et la matière, le feu qui brûle et l'eau qui éteint; de ces deux femmes, l'une a mon cœur, l'autre n'aura jamais que mes sens. Je veux m'acharner à la poursuite de la première et mériter, un jour, le nom de son époux. Celle-là c'est pour la vie. L'autre sera ma maîtresse pour huit jours, si vous voulez. Rien ne nous retient plus ici, messieurs, partons donc! Holà, laquais, nos chapeaux, nos épées, et, vive Dieu! je veux qu'il soit parlé avant peu, à la cour et dans la ville, des amours du comte d'Anglars et de la Hernandez.

Après cette belle tirade, une douzaine de messieurs les gendarmes de la garde sortit en tumulte et avec de grands éclats de rire sur les pas de Philippe d'Anglars. Le reste, soit paresse, soit préférence pour les vins délicieux de l'amphitryon dont la dégustation avait été si malencontreusement interrompue, crut devoir demeurer au logis.

Il pouvait être environ onze heures et demie du soir, lorsque la folle escouade arriva, qui en carrosse, qui en chaise à porteurs, à l'hôtel de la senora Maria Hernandez.

C'était un splendide séjour élevé à grands frais par le célèbre architecte Mansard pour le défunt émule de Samuel Bernard, et qui présentait intérieurement toutes les magnificences des hôtels des plus grands seigneurs. Car on était à une époque où commençait déjà à poindre dans le monde financier cette manie si bien épanouie de nos jours de rivaliser de luxe

insulté votre mère en présence d'une foule de misérables ameutés ; on a arrêté son carrosse, tué ou dispersé ses gentilshommes, enlevé sa pupille.

— Inès ! s'écria Simon ; c'était donc vrai ... Qui a fait cela ? madame, qui a fait cela ?

— Mon nom que j'ai prononcé,—le glorieux nom de votre père, enfans, n'a excité que la risée et le mépris...

— Mais dites-moi donc qui a fait cela ? rugissait Simon dont la pâleur était effrayante.

— Tu me demandes qui a fait cela !., c'est Alfonse de Portugal ! dit la comtesse avec un éclat de voix.

Elle se laissa tomber épuisée entre les bras de Castelmelhor.

Au nom du roi, Simon se couvrit le visage de ses mains.

— Mon père! murmura-t-il avec un accent déchirant.

Puis, la fureur l'emportant sur le souvenir de son serment, il s'élança vers la porte et sortit sans prononcer une parole.

La comtesse, à ce moment, regarda autour d'elle d'un air étonné, comme si elle se fût éveillée d'un profond sommeil.

— Où va Simon ? demanda-t-elle d'une voix brève. — Qu'ai-je dit? Que va-t-il faire? — Alors se levant tout à coup : —Je me souviens, j'ai parlé. Courez!... Oh! arrêtez-le, Castelmelhor; il va tuer le roi!

Don Louis essaya de la rassurer.

La comtesse regrettait amèrement déjà le mouvement de fiévreux délire qui l'avait portée à crier vengeance,—vengeance contre le roi; mais elle songea au caractère loyal et dévoué de son fils cadet et prit espoir.

— Ce n'est point par la violence que se doivent venger de semblables outrages, dit-elle; ma vengeance est prête et ne fera point tache à l'écusson de Souza.

Lorsque Vasconcellos sortit de l'hôtel, sa tête était en feu ; il enfila au hasard une rue, courant comme un furieux. Des paroles sans suite s'échappaient de sa bouche : c'étaient tantôt des menaces contre le roi, tantôt des plaintes sur le sort d'Inès. La ville était tranquille et déserte ; il était une heure du matin.

Il allait toujours, marchant droit devant soi, sans savoir, sans penser. Il arriva ainsi au bout du faubourg d'Alcantara et atteignit les dernières maisons de la ville. Comme il passait devant la taverne de Miguel Osorio, la porte s'ouvrit brusquement et une foule nombreuse se précipita au dehors.

Simon s'arrêta et se pressa le front comme on fait pour ressaisir un souvenir fugitif et rebelle.

— Enfans, dit un de ceux qui sortaient, retournons chez nous et pas de bruit.

— C'est cela, c'est cela, appuyèrent des voix sans nombre.

— Fi ! s'écrièrent quelques autres, plus hardis et plus jeunes, n'avez-vous point de honte, maître Gaspard Orta Vaz, vous le vénéré doyen des tanneurs de Lisbonne ! proposer la retraite quand on est à moitié chemin de l'ennemi !

Simon écoutait avidement : son regard s'éclairait peu à peu; il se souvenait.

Il se souvenait que, la veille, il avait remis à Baltazar des billets qui portaient ordre aux chefs de quartiers de convoquer les mécontens, en armes, à la taverne d'Alcantara ; sa vengeance lui apparaissait prompte, sûre et terrible.

— Mes enfans, reprit le vieux Gaspard, je suis aussi brave qu'un autre — à l'occasion ; — mais à quoi bon aller se briser la tête contre les murs d'Alcantara?... Où est notre chef ?

— Le voici ! s'écria tout à coup Simon en s'élançant au milieu de la foule.

Nous prenons sur nous d'affirmer que la vue du chef, qui était comme un signal de bataille, fit sur les trois quarts et demi de ces excellens bourgeois une impression éminemment désagréable; mais les apprentis et ouvriers, jeunes et ardens, poussèrent un cri de joie. L'élan fut donné. Les marchands, chefs et doyens de métiers, durent suivre l'impulsion en apparence générale. Le vieux Gaspard Orta Vaz lui-même, qui avait, depuis le 1er janvier jusqu'à la saint Sylvestre, cinq ducats à manger tous les jours, redressa sa courte taille et mit sur l'épaule sa hallebarde rouillée, d'une façon passablement militaire.

— A la grâce de Dieu! murmura-t-il; le moins que nous puissions attraper dans cette bagarre, c'est un bon rhume de cerveau.

— En avant! dit Simon.

La troupe se mit en marche.

— Te souviens-tu, Diégo, dit un apprenti à un autre, de ce grand gaillard de boucher qui, l'autre jour, à la taverne, voulait qu'on tuât le roi?

— Je m'en souviens, Martin, répondit Diégo.

— L'idée n'était pas trop mauvaise.

— Moi, je la trouve bonne.

— N'avons-nous pas encore entendu ce soir les fanfares de cette chasse diabolique?...

— Et les cris des victimes.

— Et les insultes des bourreaux!... Le roi est fou, Diégo.

— Fou et méchant, Martin.

— Je suis d'avis qu'il faut tuer le roi.

— Moi aussi.

— Moi aussi, répétèrent ceux qui avaient entendu cette conversation.

Et cette résolution se propagea de rangs en rangs avec la rapidité de l'éclair.

Simon n'avait pas perdu une parole, son cœur tressaillit d'une joie cruelle; — il n'imposa point silence aux deux apprentis.

La troupe des insurgés arriva devant le palais d'Alcantara. Il n'y avait point de sentinelles aux portes, et l'on entendait à l'intérieur les cris joyeux de l'orgie. C'était fête au palais, comme toujours après les chasses royales.

Les bourgeois de Lisbonne entrèrent sans bruit.

— Où est la chambre du roi? demanda Simon à voix basse.

Le tapissier du palais s'avança et offrit de le guider. Arrivé devant la porte, Simon se tourna vers la foule, et dit:

— A vous le favori et sa patrouille, mes maîtres; — à moi le roi!

— Seigneur Simon, répondit résolument un apprenti, n'espérez pas le sauver.

— Le sauver, moi! s'écria Simon dont l'œil brillait d'un éclat étrange.

— Sa tête ou la tienne! dit la foule en chœur.

Vasconcellos disparut, et la porte retomba sur lui. Il traversa le corps-de-garde vide et l'antichambre également déserte: gentilshommes et soldats étaient à faire orgie. Il tira son épée et entra dans la chambre du roi.

Alfonse, fatigué, pris d'un ennui subit et inaccoutumé, avait quitté la salle du banquet. Il dormait. Une lampe brûlait près de lui. Vasconcellos s'avança, les sourcils froncés et l'épée à la main. Au mouvement qu'il fit, Alfonse s'éveilla.

— C'est toi, petit comte, dit-il en souriant. — Je rêvais que j'étais un bon roi... je voudrais être un bon roi, petit comte.

La colère de Vasconcellos tomba comme par enchantement, à la vue de ce malheureux enfant qui n'avait ni la vigueur ni l'intelligence d'un homme, et qui était son roi. Il fut pris de pitié et de respect à la fois.

— Une épée? reprit Alfonse effrayé. Pourquoi cette épée, seigneur comte?

— Je ne suis pas Castelmelhor, dit lentement Vasconcellos.

— Le roi! la tête du roi! criait la foule au dehors.

Prompt comme la pensée, Vasconcellos se précipita vers la porte qu'il ferma solidement.

— Que disent-ils ? s'écria Alfonse avec terreur. — Quelles sont ces voix?... Et tu n'es pas Castelmelhor!

— Je suis Simon de Vasconcellos, Sire, que vous avez exilé sans motif,—dont vous avez outragé la mère,—dont vous avez ravi, et peut-être déshonoré la fiancée!

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le pauvre enfant, ai-je fait tout cela? Mais tu vas donc me tuer, Vasconcellos?

— Le roi! la tête du roi! criait la foule impatientée, qui commençait à heurter violemment la porte.

— Pitié! oh! pitié! balbutia Alfonse en se cachant sous ses couvertures.

Vasconcellos leva les yeux au ciel, joignit les mains et prononça le nom de son père.

— Levez-vous, Sire, dit-il; je vais mourir pour Votre Majesté.

Alfonse obéit et se leva, tremblant; Vasconcellos le conduisit vers la porte et se mit devant lui, l'épée nue à la main, prêt à soutenir le premier choc des assaillans.

La porte retentissait sans cesse des coups qu'on frappait au dehors, et commençait à s'ébranler. La foule trépignait d'impatience et de colère; le bruit augmentait à chaque instant. Tout-à-coup une clameur s'éleva.

— Le voilà! disait-on, voilà notre Samson! il va briser la porte et tuer le roi.

Puis il se fit un silence, et un dernier coup, furieux, irrésistible, jeta la porte en dedans.

— Vive Baltazar! rugit la foule en se ruant à l'intérieur.

— A moi! à moi! cria Simon, auquel ce nom rendit quelque espoir.

En même temps il fit face à la foule, couvrant toujours le roi. Ce moment de péril suprême avait chauffé son enthousiasme jusqu'au délire; il se sentait capable de combattre et de vaincre cette multitude. Les premiers qui voulurent l'attaquer tombèrent sous son épée, et leurs corps lui firent une sorte de rempart, derrière lequel il demeura inébranlable.

La foule s'arrêta étonnée.

— Tue! tue! criaient les derniers rangs.

Mais ceux qui se trouvaient en avant ne se pressaient point d'exécuter cet ordre. Cependant, honteux de se laisser arrêter par un seul homme, ils revinrent à la charge, et dix épees menacèrent à la fois la poitrine de Simon, qui, en un instant, fut couvert de blessures.

— A moi! Baltazar, à moi! répéta l'héroïque jeune homme.

L'assourdissant tumulte avait empêché le trompette d'entendre le premier appel de Vasconcellos. Il s'était tranquillement assis dans un coin du corps-de-garde, et laissait faire ses compagnons. Mais cette fois il entendit, et refoulant la presse de droite et de gauche, il arriva à temps pour empêcher Simon de recevoir le coup mortel.

— Arrière! dit-il.

Et joignant le geste à la parole, il repoussa les bourgeois jusqu'au delà du seuil.

Ceux-ci étaient trop irrités pour abandonner leur proie, mais la force herculéenne et bien connue de Baltazar les tint en respect.

— Il nous avait promis la tête du roi, disaient-ils de ce ton que prennent les écoliers mutins vis-à-vis de leur maître.

— Et que voulez-vous faire de la tête du roi? dit Baltazar avec un gros rire; — vous savez bien qu'il n'y a point de cervelle!

Cette plaisanterie, parfaitement appropriée à l'auditoire, dérida les fronts des plus récalcitrans; et, comme personne n'avait sérieusement envie de se mesurer avec Baltazar, on saisit cette occasion de parlementer avec empressement.

—Au moins, dit Gaspard Orta Vaz, qui s'était tenu prudemment à l'écart pendant le conflit, comme il convenait à un tanneur de son importance,—Au moins aurons-nous la tête du favori?

— Pas davantage, répondit Baltazar; je me sens en veine de clémence et veux épargner ce pauvre diable de Conti, qui n'est plus à craindre, puisqu'un autre a la faveur du roi.

— Qu'aurons-nous donc?

— En fait de têtes?... ma foi, il y a cinq à six cents chevaliers du Firmament qui boivent et chantent dans la grande salle; si vous vous sentez de force attaquez-les, je vous les livre.

Les bourgeois hésitèrent.

— Cela ne vous sourit pas? reprit Baltazar; au fait, les Fanfarons du roi ont de longues épées et peuvent prendre l'alarme d'un instant à l'autre.

— Si nous nous en allions? insinua l'honnête Gaspard Orta Vaz.

Baltazar avait déchiré le mouchoir de Simon, et, tout en parlant, il étanchait le sang de ses blessures, qui se trouvèrent être sans gravité.

Les bourgeois se consultèrent un instant, et un apprenti prit enfin la parole :

— Si nous nous en allons, à quoi aura servi notre révolte? demanda-t-il.

— C'est juste, dit Baltazar, il faut vous trouver un résultat... Eh bien! vous emmènerez avec vous le seigneur Conti de Vintimille (1), et l'un de ses valets, le cavalier Ascanio Macarone d'ell Acquamonda; je me charge de vous les trouver. Nous les mettrons à bord de ce vaisseau qui est en partance pour le Brésil... Etes-vous contens?

— Vive Baltazar! cria la foule, pour paraître satisfaite; — nous avons vaincu nos tyrans!

Le roi et Vasconcellos restèrent seuls. Alfonse était blotti derrière son défenseur. Tant qu'avait duré le conflit, il n'avait osé ni bouger ni respirer. Quand le bruit des pas de la foule eut cessé de se faire entendre, il se redressa tout à coup et prit une pose de matamore.

— Voilà une rude affaire, dit-il, et nous les avons chaudement menés! Je conterai tout cela à Menesès et à Castro. C'est très plaisant... Quant à Tavarès, qui était cette nuit de service et qui a délaissé son poste, je le ferai pendre, et, si tu veux, jeune homme, je te donnerai sa place.

— Et c'est là notre roi! pensa Vasconcellos avec douleur.

— Tu ne dis rien, reprit le roi; je crois que tu n'as pas autant d'esprit que ce bambin de comte, ton frère... Va, mon ami, va quérir mes gentilshommes... A propos, tu t'es bravement défendu, mais je crois que sans moi ces rustres t'auraient fait un fort mauvais parti. Qu'en dis-tu ?.. Pas de réponse !.. Décidément, tu n'auras pas la place de Tavarès.

— Sire, prononça lentement Vasconcellos, j'ai une requête à mettre aux pieds de Votre Majesté.

— Quelle requête?

— Il est une jeune fille que j'aime et qui m'a donné sa foi...

— C'est joli ! interrompit le roi.

Simon rougit d'indignation.

— Sire, reprit-il, cette jeune fille me fut enlevée cette nuit.

— Par qui?

---

(1) Conti fut en effet arrêté et mis sur un navire qui partait pour le Brésil; mais ce fut par le grand-prévôt et sur l'ordre de dona Louise de Guzman, régente.

— J'espérais que Votre Majesté allait me l'apprendre.

Le roi regarda un instant Vasconcellos en face. Il n'avait garde de comprendre. Au bout d'une seconde, il lui tourna le dos en éclatant de rire.

—Voilà un pauvre diable, s'écria-t-il, que l'amour a rendu fou... C'est très plaisant !

— Au nom de tout ce que vous avez de cher et de sacré en ce monde, Sire. reprit encore Simon, répondez-moi : n'avez-vous pas fait enlever cette nuit Inès de Cadaval ?

— Du tout! dit vivement Alfonse ; — c'est la fiancée de ce bambin de comte, et je ne voudrais pas le chagriner quand il s'agirait d'un taureau d'Espagne !

Simon restait perdu dans ses réflexions. Il ne savait que croire. Qui donc avait enlevé Inès et où la retrouver ?

Alfonse s'approcha de lui :

— Mon ami, dit-il, tu m'ennuies ; — vas quérir mes gentilshommes.

Vasconcellos s'inclina respectueusement et sortit. Sur le seuil, il entendit Alfonse murmurer en se frottant les mains :

— Ces mamans vont me débarrasser de Conti ; je leur pardonne, en faveur de ce bon office!

Baltazar tint sa promesse. Il conduisit les insurgés dans la partie du palais où Alfonse avait donné un logement à Conti. On s'empara du favori, mais on ne put trouver le beau cavalier de Padoue. La foule reprit le chemin de Lisbonne, portant en triomphe le malheureux prisonnier, qui devait se livrer, chemin faisant, à de tristes réflexions, touchant la faveur des rois et l'instabilité des choses humaines. Il regrettait surtout son duché de Cadaval, et maudissait ce peuple qui faisait avorter le plus beau projet qui eût germé jamais dans la cervelle d'un parvenu

Le vaisseau, sur lequel on l'embarqua, mit à la voile le soir même.

Quant aux bourgeois de Lisbonne, ils racontèrent à leurs femmes et à leurs enfans la terrible attaque du château d'Alcantara, où six cents chevaliers du Firmament tenaient garnison. Tout avait dû céder à leur courage. et s'ils avaient épargné la vie du roi, c'est que ce prince leur avait solennellement promis de se mieux comporter à l'avenir.

XV.

Reine et Mère.

Une fois que Baltazar se fut débarrassé de la poursuite d'Ascanio Macarone, à l'aide d'un coup de plat de son épée sur le crâne, il se demanda ce qu'il allait faire de dona Inès, et resta fort indécis. Ne pouvant savoir combien la puissance de Conti était près de sa fin, il n'osa ramener Inès à l'hôtel de Cadaval, où elle serait plus exposée que partout ailleurs aux poursuites du favori. D'un autre côté, sa propre demeure, à part même la présence de Simon, n'était point une retraite convenable pour l'héritière de Cadaval. Il interrogea dona Inès, mais celle-ci n'avait pas la force de lui répondre ; elle prononça seulement d'une voix faible, et à plusieurs reprises, le nom de la comtesse. Enfin Baltazar, à force de réfléchir, se souvint que Vasconcellos, en lui racontant, la veille, sa mésaventure de la porte d'Alcantara, lui avait dit que c'était le marquis de Saldanha qui devait le présenter à la cour. Il prit sur-le-champ la route de l'hôtel de ce seigneur, et remit Inès entre les mains de dona Eléonore de Mendoça, marquise de Saldanha, sa femme.

Cela fait, il se hâta de gagner sa demeure, où il avait laissé Simon ; — mais Simon n'y était plus. Il se rendit à l'hôtel de Souza. Là, au lieu de répondre à ses questions, on lui demanda des nouvelles d'Inès. Baltazar ne voulut point ouvrir la bouche sur ce sujet en présence de Castelmelhor. Ce qu'il apprit du départ subit et de la colère de Simon, lui indiqua où il devait le chercher désormais, et il arriva au palais d'Alcan-

tara au moment où la foule irritée essayait en vain de briser les fortes clôtures de l'appartement royal. Nous avons vu ce qui s'en suivit.

Ce fut seulement lorsque Simon se trouva seul avec Baltazar qu'il apprit la retraite d'Inès et l'heureux dénouement des traverses de la nuit. Transporté de joie et plein de reconnaissance pour cet ami d'un jour qui semblait chercher sans cesse les occasions de se dévouer pour lui, Simon le serra dans ses bras et lui demanda quelle récompense pourrait payer tant de services.

Baltazar avait reçu l'accolade de son jeune maître sans trop s'émouvoir, du moins en apparence; mais quand Simon parla de paiement, le sourcil du géant se fronça.

— C'est un mot semblable, dit-il, qui me fit reconnaître l'autre jour que j'avais affaire à Castelmelhor, et non pas à Vasconcellos... Don Simon, pour toute récompense, je vous demande de ne jamais parler de paiement; mais cette récompense, je ne l'implore pas, je l'exige!

Il y avait dans ces paroles et dans le ton dont elles furent prononcées une dignité simple et sans emphase qui alla droit au cœur de Simon.

— Baltazar, dit-il, tu n'es pas en effet de ceux qu'on paie, mais de ceux qu'on aime et qu'on honore. — Il lui prit la main. — Touche là, continua-t-il; je te tiens pour un gentilhomme de cœur; — que Vasconcellos soit heureux ou malheureux, tu seras son frère et son ami.

L'ancien trompette redressa sa haute taille et fit des efforts désespérés pour garder son impassibilité habituelle; il n'y put réussir; deux grosses larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent lentement sur sa joue. Il se pencha sur la main de Simon, qu'il baisa.

—Votre ami! murmura-t-il, votre frère! non, oh! non, seigneur, c'est trop... mais votre serviteur, par exemple! continua-t-il en se redressant tout à coup et avec une sorte d'exaltation; mais votre garde du corps, le bouclier que la mort trouvera toujours entre sa main et votre poitrine... Oh! oui, Vasconcellos, je veux être cela!

— Quelques heures après, lorsque la cloche du palais de Xabregas sonna midi, les huissiers de la chambre du conseil ouvrirent les deux battans de la grande porte, et ceux qui avaient droit d'entrer furent introduits.

Au fond de la salle, sous un dais aux armes de Bragance, était le trône royal, que dominait, dans sa niche tapissée de velours, un colossal crucifix d'argent massif. A côté du trône, et aussi sous le dais, était le fauteuil d'Alfonse; à droite, en dehors du dais, le siége de l'infant don Pedro, et le banc destiné aux seigneurs du sang royal; à gauche, sur la même ligne que le siége de l'infant, le siége du principal ministre d'état (c'était alors don César de Menesès), et au dessous le banc de ses collègues. Des deux côtés de la salle, et formant angle droit avec les siéges et bancs que nous venons de nommer, s'élevait à droite l'estrade ecclésiastique, où siégeaient les prélats, inquisiteurs, chefs d'ordres, titulaires, etc.; à gauche, le banc noble, rempli par les seigneurs de terre, gouverneurs de châteaux et titulaires séculiers; enfin, au milieu, les bancs de la bourgeoisie attendaient les prévôts et les élus du commerce de Lisbonne.

Tous ces siéges et bancs se remplirent successivement; bientôt on n'attendit plus que les personnes royales.

Les huissiers frappèrent bruyamment leurs masses contre les dalles de marbre et annoncèrent le roi. Dona Louise de Guzman fit son entrée, appuyée sur son fils aîné; elle avait la couronne en tête. Derrière elle, le secrétaire d'état, Melchior do Rogo de Andrade, portant les grand et petit sceaux dans une bourse, sur un coussin de velours. L'infant don Pedro venait ensuite.

Alfonse était pâle encore des fatigues de la nuit, mais son visage

primait l'insouciance la plus profonde. Il ne se souvenait point du blanc-seing qu'il avait donné la veille à Conti, et ignorait le but de cette solennelle assemblée.

— Seigneurs, dit dona Louise après avoir pris place au trône, — nous vous avons convoqués en conseil général sur le désir manifesté par très haut et très puissant prince Alfonse de Portugal, le roi notre bien-aimé fils.

Alfonse, qui s'était arrangé pour dormir, dressa l'oreille et regarda la reine avec étonnement:

Ayant reconnu, poursuivit dona Louise, le bon droit de sa demande, et considérant qu'il a dépassé l'âge auquel notre loi fixe la majorité des héritiers du trône, nous allons remettre l'autorité entre ses mains.

— C'est très plaisant! murmura le roi.

Miguel de Mello de Torrès, confesseur de la reine et grand-chantre de la cathédrale, qui siégeait au banc ecclésiastique, se leva et salua profondément les personnes royales.

— Parlez, seigneur prêtre, dit la reine.

— S'il plaît à Votre Majesté, dit don Miguel, le moment n'est peut-être pas favorable pour cet acte décisif. Le peuple n'est pas tranquille; cette nuit même une attaque séditieuse a été dirigée contre le palais d'Alcantara, résidence de S. M. le roi.

— Je le sais; cette révolte est une des raisons qui me déterminent; il faut la main d'un homme pour tenir le sceptre dans ces conjonctures difficiles.

— La main d'un homme! murmura Mello de Torrès en soupirant.

Mais il n'osa poursuivre, et se rassit.

— Seigneur, reprit la reine, quelqu'un de vous a-t-il des représentations à faire?

Tout le monde se tut sur les bancs de la noblesse et du clergé.

— Et vous? demanda encore la reine, en s'adressant aux bourgeois.

— Que Dieu et la Vierge bénissent Votre Majesté, répondit une voix soumise, — le roi notre maître, et l'infant don Pedro! Les bourgeois de Lisbonne ont-ils d'autre volonté que celle de leurs souverains?

Celui qui parlait ainsi était le vieux Gaspard Orta Vaz, doyen des tanneurs, corroyeurs, apprêteurs et mégissiers de Lisbonne.

— Je connais cette voix-là! dit brusquement Alfonse.

Gaspard se crut perdu; il songea à l'échauffourée de la nuit et vit une accusation de haute trahison suspendue sur sa tête chauve; mais le roi reprit aussitôt:

— Pardon, madame et très-honorée mère; mais quand ce vilain a parlé, j'ai cru entendre la voix du vieux Martin Cruz, qui est chargé d'affamer mes dogues pour les combats d'ours.

Et Alfonse se renversa sur son siége avec un parfait contentement de soi-même.

Une légère rougeur monta au visage de la reine, dont le regard parcourut furtivement l'assemblée, pour voir l'effet produit par cette indécente sortie. Toutes ces figures de courtisans restèrent impassibles. La reine se leva, et prit des mains du secrétaire la bourse qui contenait les sceaux.

— Voilà, dit-elle, en se tournant vers son fils, — voilà les sceaux dont j'ai été chargée par les états du royaume, en vertu du testament du roi, mon seigneur, qui est devant Dieu. Je les remets entre les mains de Votre Majesté, et en même temps le gouvernement que j'ai reçu avec eux des mêmes états. Dieu veuille que toute chose prospère sous votre conduite, comme je le souhaite.

Dona Louise prononça ces mots d'un ton ferme et grave. L'assemblée entière fut émue, et il n'y eut personne qui ne regrettât de voir le sceptre passer des mains de cette noble femme dans celle d'un enfant privé d'intelligence et entouré de conseillers pervers. Le vieux Gaspard Orta Vaz

croyant devoir enchérir sur la tristesse générale, poussa un sourd gémissement, et essuya ses yeux secs à plusieurs reprises.

Alfonse avait écouté le discours de sa mère d'un air indécis et confus. D'ordinaire, dans toute occasion où il devait parler en public, Conti lui faisait sa leçon d'avance; mais cette fois il fut pris au dépourvu.

— Je veux mourir, madame, dit-il enfin, s'il était besoin de me faire venir d'Alcantara et de déranger tous ces honnêtes seigneurs pour me donner cette bourse de velours cramoisi et les joujoux qu'elle semble contenir. Nonobstant cela, je vous rends grâces et me déclare votre respectueux fils.

— Dieu protége le Portugal! murmura Miguel de Mello de Torres.

La reine crut devoir passer outre. Elle ôta de son front la couronne royale et la tint suspendue sur la tête de son fils. C'était là le dernier acte de la cérémonie. Une fois la couronne mise sur la tête d'Alfonse, il était roi, et dona Louise perdait en même temps ses droits de tutrice et de régente.

Mais au moment où sa main levée s'abaissait, un bruit subit se fit entendre à la porte, et une voix de femme, une voix bien connue, parvint aux oreilles de la reine.

— Je veux voir sa majesté sur-le-champ, disait-elle.

Les gardes de la porte refusaient de livrer passage.

— Au nom de Dieu et du salut de votre peuple, reine, reprit la voix, qui arriva vibrante et sonore jusqu'au fond de la salle, je vous adjure de me donner entrée!

Dona Louise, inquiète, étonnée, fit un signe de la main, et la porte s'ouvrit.

Une femme vêtue de deuil, et la tête couverte d'un voile noir, traversa la salle d'un pas lent et ferme, et vint mettre un genou en terre sur la première marche du trône. Elle souleva son voile et le rejeta sur ses épaules. Le nom de la comtesse de Castelmelhor passa de bouche en bouche; chacun fit silence dans l'attente de quelque événement extraordinaire.

— Relevez-vous, Ximena, dit la reine; parlez vite si vous avez besoin d'implorer notre aide, car la dernière minute de notre puissance est venue, et voici la couronne qui va ceindre le front du roi notre fils.

La comtesse ne se releva point.

— Je n'ai pas besoin d'aide, madame, prononça-t-elle si bas que la reine eut peine à l'entendre. Je ne viens pas implorer, mais accuser... Reprends ta couronne, dona Louise de Guzman, car ton fils a forfait à tous ses devoirs de prince et de gentilhomme; reprends ta couronne, car, après avoir touché ton noble front, elle ne doit pas ceindre celui d'un lâche ravisseur et d'un assassin!

Un tumulte inexprimable suivi ces paroles. Les uns tremblaient en voyant le trône ainsi ébranlé jusqu'en ses fondemens, les autres prononçaient le mot de trahison. Tous parlaient à voix basse et gesticulaient avec feu. Alfonse seul, comme s'il n'eût point entendu, dardait ses yeux au plafond et bâillait à se démettre la mâchoire.

La reine était d'abord restée attérée, mais bientôt le courroux lui rendit son énergie accoutumée. Elle imposa silence à tous d'un geste.

— Femme, dit-elle en prononçant chaque mot avec effort, — ceux qui accusent le roi risquent leur vie; — tu prouveras ce que tu avances, ici, sur l'heure, ou par la croix de Bragance, tu mourras!

— Je le prouverai, ici, sur l'heure... Celui-là n'est-il pas un lâche, madame, qui insulte une femme sans défense? — Celui-là n'est-il pas un ravisseur qui enlève à main armée une enfant aux bras de sa mère? — Celui-là n'est-il pas un assassin qui aposte ses émissaires dans l'ombre et qui met à mort d'innoffensifs serviteurs coupables seulement de défendre leurs maîtres? — Alfonse de Portugal a fait tout cela!

— Qui te l'a dit ?

— Si on me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru. — Mais ces serviteurs assassinés, ce sont les miens, dona Louise ; cette fille enlevée, c'est ma fille ; cette femme lâchement outragée, c'est moi !

Une pâleur livide avait couvert le front de la reine ; ses lèvres remuaient sans produire aucun son ; chacun de ses membres tremblait.

— Madame et très honorée mère, demanda le roi en bâillant, je vais, s'il vous plaît, prendre congé, afin de me rendre à mon palais d'Alcantara.

— Malheureux enfant, dit la reine, qui se pencha jusqu'à son oreille, n'as-tu pas entendu?... ne te défendras-tu point ?

— C'est la mère du petit comte, répondit Alfonse sans s'émouvoir ; ses gentilshommes se sont bien défendus, et nous avons eu là un fort bel hallali.

— C'est donc vrai ! c'est donc vrai ! cria la reine hors d'elle-même ; — l'héritier de Bragance est donc un... !

Elle n'acheva pas. Faisant sur elle-même un violent effort, elle parvint à reprendre sa contenance digne et hautaine.

— Seigneurs, dit-elle en remettant sur sa tête la couronne royale, — nous sommes reine encore et justice sera faite !

— Nous supplions Votre Majesté, s'écrièrent en même temps plusieurs gentilshommes, d'avoir égard...

— Silence sur votre vie ! interrompit dona Louise avec violence... Toi. Ximena, relève-toi, — à moins que tu n'aies encore, ajouta-t-elle amèrement, quelque accusation à porter contre le sang de Bragance.

La comtesse se releva en silence.

—Et maintenant, don Alfonse, reprit la reine, qu'avez-vous fait de cette jeune fille ?

— Quelle jeune fille? demanda le roi.

D'un regard, dona Louise renvoya cette question à la comtesse.

— Inès de Cadaval, répondit celle-ci.

— La fiancée de ce bambin de comte, ajouta Alfonse froidement.

A ce mot, un irrévérencieux éclat de rire se fit entendre à l'autre bout de la chambre.

Ecclésiastiques, gentilhommes et bourgeois tressaillirent ; car, dans les rares occasions où dona Louise se laissait emporter par son courroux, sa nature se transformait pour un instant : elle poussait la violence jusqu'à la cruauté. Tout le monde tourna les yeux vers le point de la salle d'où était parti le bruit. Il y avait près de la porte deux hommes portant le costume de la garde d'Alfonse. Le coupable était l'un d'eux, et, loin d'être effrayé par la faute qu'il venait de commettre, il continuait de rire à la barbe de l'assemblée.

Contre l'attente générale, la reine ne s'emporta point ; son cœur était trop profondément blessé pour qu'elle pût accorder la moindre attention à ce misérable incident.

— Faites sortir cet homme, dit-elle seulement.

Le garde, au lieu de permettre aux huissiers d'exécuter cet ordre, s'échappa de leurs mains, et, traversant lestement la salle, il ne s'arrêta qu'au pied du trône, devant lequel il s'inclina de cette galante façon que tout le monde, voire les laquais, possédait à la cour de France, mais qu'on ne savait point ailleurs.

— S'il m'était permis, dit-il avec emphase, d'élever la voix en présence de cette auguste assemblée, qu'on ne peut comparer qu'au conseil des dieux du paganisme, réuni sur le mont Olympe, et présidé, pendant l'absence du puissant Jupiter, par Junon, sa noble dame;—s'il était permis, dis-je, à un pauvre gentilhomme d'élever la voix...

— Ecoutez ce bon garçon ! s'écria joyeusement Alfonse ; je le reconnais ; il a une histoire très plaisante sur ses glorieux ascendans... Parle,

mon compagnon ; tu peux te vanter d'être le moins ennuyeux de nous tous, y compris la mère du petit comte, qui est pourtant, je parie, une respectable dame.

Par un instinct semblable à celui de l'homme qui se noie et qui s'accroche à des herbages capables à peine de supporter la centième partie de son poids, la reine se prit à espérer en ce mystérieux inconnu, et, au lieu de réitérer son premier ordre, elle dit avec douceur :

— Nos momens sont précieux; parlez, si vous avez quelque chose à nous apprendre, mais soyez bref.

— Je tâcherai de me conformer aux volontés révérées de votre très illustre majesté, répondit le beau cavalier de Padoue, qui salua de nouveau avec tout plein de grâces. — Je n'ai qu'une chose à dire, mais elle est importante. — La noble comtesse de Castelmelhor se trompe; ce n'est point S. M. le roi don Alfonse qui a enlevé la jeune héritière de Cadaval.

— Dis-tu vrai ? s'écria la reine.

— Dieu m'est témoin que mon cœur est pur et sans artifices.

— Mais, dit Ximena, j'ai vu, j'ai entendu.

— Voilà justement le plaisant !.. c'est-à-dire,—le ciel me préserve de prononcer en ce lieu que je vénère à l'égal d'une basilique, des paroles inconsidérées !—c'est-à-dire le surprenant ! Vous avez vu, noble comtesse, un homme portant la livrée royale enlever votre pupille ; vous l'avez entendu prononcer le nom du roi : c'était une ruse de cet infernal scélérat, de ce monstre vomi par la bouche la plus fétide du noir Tartare, d'Antoine Conti, en un mot.

— Ne me parlez plus de Conti ! dit le roi qui commençait à sommeiller.

— Antoine Conti, reprit le Padouan, avait enlevé dona Inès pour lui-même, et j'en puis parler, puisqu'il avait voulu me contraindre,—moi qui parle à Vos Excellences, — à le seconder dans son infâme projet..... Que mes glorieux ascendans lui pardonnent de m'avoir fait cette injure !

— Qu'on aille chercher ce Conti, dit la reine.

— S'il plaît à Votre Majesté très illustre, cet ordre ne sera point aisé à exécuter. Voici un honnête marchand ; — il montrait Gaspard OrtaVaz qui s'est chargé, en bon citoyen qu'il est, d'embarquer Conti pour le Brésil, lui donnant, en guise de baiser d'adieu, un fort grand coup de sa vieille hallebarde sur les épaules.

Gaspard aurait voulu être à cent pieds sous terre; il n'osait lever les yeux, se croyant l'objet de l'attention générale. Par le fait, personne ne songeait à lui.

La comtesse s'était agenouillée de nouveau.

— Je supplie Votre Majesté de me pardonner, dit-elle. C'est pour Inès que je suis venue. Mon insulte personnelle n'est rien, et la vie de mes serviteurs appartenait au roi de Portugal. Je retracte, s'il est besoin...

— Pas un mot de plus, comtesse ! dit la reine.

— De cette façon, s'écria le Padouan ravi, tout s'arrange, et je remercie la fortune de m'avoir mis à même de rendre à mes souverains ce signalé service.

La reine avait froncé les sourcils et semblait plongée dans ses réflexions. Alfonse dormait tout de bon.

Dona Louise, dans toute l'assemblée, était peut-être la seule qu'eût surprise l'accusation de la comtesse. On lui avait soigneusement caché, comme nous l'avons dit, les extravagances de son fils, et elle-même avait prolongé son erreur, en refusant d'ajouter foi aux avis secrets qui lui arrivaient de toutes parts. Aussi cette révélation la frappa au cœur. Les paroles de Macarone, qui d'abord avaient été une sorte de baume pour sa blessure, ne furent qu'un soulagement passager. Qu'importait, en effet, qu'Alfonse eût ou non enlevé Inès de Cadaval ? Pour être innocent de ce rapt, en était-il plus capable d'être roi ? La question était de

savoir si les rapports secrets qu'elle avait regardés jusque-là comme les produits de la malveillance ou de la trahison, étaient vrais ou faux, et le témoignage de dona Ximena, en qui elle avait une entière confiance, lui prouvait surabondamment leur vérité. La reine aimait passionnément son fils; peut-être, par ce mystérieux et sublime instinct des mères, l'aima-t-elle davantage à ce moment où elle le découvrait plus misérable; mais c'était une âme véritablement royale que la sienne, et la pensée de placer sur le trône de Jean IV un maniaque, tour à tour imbécile et furieux, la révolta. Elle jeta sur Alfonse endormi un regard d'amer désespoir, et reprit la parole.

— Seigneurs, dit-elle, nous vous avions appelés pour assister au couronnement de notre fils. Dieu n'a pas voulu que nous vissions aujourd'hui le sceptre de notre époux et seigneur entre les mains d'un digne héritier... Nous vous donnons licence de vous séparer en vous ajournant à l'époque où nous convoquerons les états-généraux du royaume.

Personne n'osa répliquer, et l'assemblée se sépara dans un morne silence.

— Saldanha, dit encore la reine avant de sortir, vous nous répondez de la personne de don Alfonse de Bragance. Qu'il ne puisse point quitter le palais de Xabrégas.

Dona Louise reprit, appuyée sur le bras de l'infant, le chemin du couvent de la Mère-de-Dieu. Sur son ordre, Miguel de Mello de Torres et la comtesse de Castelmelhor la suivirent.

On doit penser que l'intention de la reine était, en ce moment, de soumettre la question de succession aux états-généraux assemblés; peut-être cette mesure eût-elle épargné au Portugal le règne d'Alfonse VI; la Providence en avait décidé autrement.

A peine dona Louise fut-elle rentrée dans les appartemens du couvent de la Mère-de-Dieu, que sa force factice, résultat d'une volonté puissante, l'abandonna tout à coup. Tant qu'elle avait été en présence de l'assemblée, son orgueil de reine et de mère l'avait soutenue; mais alors, seule avec son confesseur et celle que, depuis bien long-temps, elle nommait sa fille, elle laissa voir à nu la mortelle profondeur de sa blessure.

Elle s'était assise en entrant, et, l'œil fixe, les dents serrées, elle ne faisait pas un mouvement. Dona Ximena, debout auprès d'elle, eût voulu calmer, au prix de sa vie, ce désespoir dont elle était la cause. De temps à autre, Miguel de Mello tâtait le pouls de la reine et secouait la tête en silence.

Au bout d'une heure, l'œil de Louise de Guzman perdit un instant sa fixité et se tourna vers la comtesse. Un triste sourire parut alors sur sa lèvre.

— Ximena, dit-elle d'une voix si changée que le prêtre ne put retenir un geste d'effroi: — te souviens-tu, ma fille? Je t'avais dit: un jour... si jamais il manque à ses devoirs de roi et de gentilhomme...

— Pitié, pitié, murmura la comtesse navrée.

— Si jamais il forfait à l'honneur, poursuivit la reine, dont la voix faiblissait de plus en plus; — ne me le dis pas, Ximena... car je te croirais... et je mourrais!

La comtesse se tordait les mains et embrassait les genoux de la reine.

— Tu me l'as dit, pourtant, reprit encore celle-ci... Oui! tu me l'as dit... j'ai cruellement souffert... Adieu, ma fille!

Le prêtre et la comtesse s'agenouillèrent en pleurant, dona Louise de Guzman n'était plus.

XIV.

Les jumeaux de Souza.

Le lendemain, Alfonse de Bragance fut solennellement couronné en la salle du palais de Xabregas, devant cette même assemblée qui avait

assisté à sa honte de la veille. A ses côtés, et si près du trône que les franges du dais caressaient son front, était don Louis de Souza, comte de Castelmelhor.

Alfonse ne semblait ni joyeux ni chagrin. Il bâilla bien des fois durant la cérémonie, et se dispensa d'assister au service funèbre de la reine sa mère, alléguant pour prétexte qu'il y avait deux jours que ses taureaux d'Espagne ne l'avaient vu.

La plupart des grands seigneurs, à demi satisfaits par la disparition de Conti, suivirent le roi au palais d'Alcantara. Castelmelhor était bien, lui aussi, un favori, mais son illustre naissance faisait, en bonne jurisprudence courtisanesque, qu'on pouvait sans honte accepter ses caprices et se courber devant sa volonté. Le roi le nomma, le jour même de son couronnement, ministre d'état et gouverneur de Lisbonne.

Quelques jours après la mort de la reine, tous les membres de la maison de Souza se trouvaient rassemblés dans cette salle de l'hôtel du même nom, où se sont passées plusieurs scènes de ce récit. La comtesse, dona Inès et Vasconcellos étaient en costume de voyage. Castelmelhor portait un magnifique habit de cour. Dans la cour, plusieurs carrosses attelés attendaient.

— Adieu donc, madame, dit Castelmelhor en baisant la main de sa mère; — adieu, mon frère : soyez heureux.

— Don Louis, répondit la comtesse, je vous ai pardonné. Maintenant que vous voilà puissant, soyez fidèle.

— Don Louis, dit à son tour Vasconcellos, je ne vous ai point pardonné, moi, car jamais il n'y eut contre vous de colère dans mon cœur. — Mais je vous ai jugé : si vous me cédez maintenant la main de dona Inès, c'est que vous vous croyez trop haut placé pour avoir encore besoin de sa fortune.

— Vasconcellos!... voulut dire don Louis.

— Je vous connais, reprit celui-ci. — Et, s'approchant tout à coup, il ajouta à voix basse : — Adieu, don Louis; je vais loin d'ici, bien loin, pour n'entendre point parler de vous. Mais si la voix du peuple de Lisbonne se faisait quelque jour assez forte pour arriver jusqu'à moi, et venait me dire que Souza suit les traces de Vintimille, je reviendrais, seigneur comte; — car j'ai fait un serment au lit de mort de mon père.

Castelmelhor s'inclina froidement et baisa la main d'Inès de Cadaval en la nommant sa sœur. Puis il sortit pour se rendre auprès du roi.

Les autres membres de la maison de Souza prirent place dans un carrosse, et le cocher fouetta les chevaux.

— Y a-t-il bien loin d'ici le château de Vasconcellos ? dit un étranger à l'un des valets de la comtesse.

— Six jours de marche.

— Pas davantage ?... Je vais aller avec vous.

— A pied? demanda le valet étonné.

— Pourquoi pas ? répondit froidement l'étranger.

A ce moment, le carrosse qui portait les deux dames et Simon s'ébranla et passa près des deux interlocuteurs. Simon jeta par hasard un coup d'œil de leur côté. Il reconnut Baltazar.

— Que Dieu me pardonne mon ingratitude! s'écria-t-il, j'allais oublier l'homme qui deux fois m'a sauvé la vie... et qui a fait plus que cela pour moi ! ajouta-t-il en regardant Inès avec tendresse.

Le carrosse s'arrêta. Quand il s'ébranla de nouveau, Baltazar, joyeux et confus à la fois, était assis entre Simon et la comtesse, au grand étonnement de la livrée de Souza.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

L'antichambre.

Sept années s'étaient écoulées. On était à la fin de l'hiver de l'an 166.. Dans l'antichambre de sa grâce, lord Richard Fanshowe, représentant à Lisbonne S. M. Charles II d'Angleterre, nous retrouvons deux de nos anciennes connaissances, Baltazar et le beau Padouan, Ascanio Macarone dell' Acquamonda.

Baltazar n'avait point changé. C'était toujours le même visage, simple, franc, un peu naïf, supporté par un torse herculéen, et des jambes qui ne déparaient point le torse. Il portait une livrée de drap rouge à revers d'azur, ce qui indiquait à milord l'ambassadeur.

Ascanio, au contraire, avait sensiblement vieilli. Les boucles nompareilles de ses magnifiques cheveux avaient passé du noir au gris pommelé ; ses longues mains blanches s'étaient ridées ; un vermillon coupé de veines blanchâtres, à l'instar du marbre des Pyrénées, remplaçait la fraîcheur veloutée de ses joues. En revanche, il avait gardé son séduisant sourire et l'incomparable agrément de sa tournure. De plus, son costume avait gagné presque autant que son physique avait perdu. Il portait toujours le galant uniforme de la patrouille royale ; mais son pourpoint était de velours, ses culottes et son écharpe de la soie la plus fine, et ses bottes molles, à éperons d'argent, disparaissaient presque sous un flot écumeux de dentelles. A sa toque brillait l'étoile blanche, signe distinctif des chevaliers du Firmament ; mais, au lieu d'être en oripeaux, comme jadis, elle jetait des feux ni plus ni moins qu'une étoile véritable, parce qu'elle était formée de cinq pointes de diamans, dont chacune valait bien mille réaux.

C'est ce que le beau cavalier de Padoue avait monté en grade. Il n'était maintenant rien moins que capitaine des Fanfarons du roi, et se vantait à tout venant de posséder l'entière confiance de son illustre patron, Louis de Souza, comte de Caltelmelhor, favori du roi don Alfonse.

Ce prince tenait le sceptre d'une main tremblante, et laissait Lisbonne livrée à une effrayante anarchie. La plupart des charges qui, en Portugal, sont triennales, étaient remplies par des créatures de Castelmelhor, mais le peuple était contre lui, et la patrouille royale elle-même, dont il avait considérablement diminué l'importance, le voyait de fort mauvais œil. Macarone, dont le lecteur connaît l'excellent caractère, flattait Castelmelhor, et criait volontiers avec ses camarades : A bas le favori !

Baltazar et lui s'étaient donc rencontré dans l'antichambre de lord Richard Fanshowe, et Ascanio attendait, en se promenant de long en large, qu'il plût à sa grâce de le recevoir.

— Ami Baltazar, dit-il, j'ai un confus souvenir d'un tour damnable que tu me jouas autrefois... du temps de la feue reine, que Dieu bénisse au ciel, où je la souhaite !... Ce fut, mon camarade, une fort mauvaise plaisanterie. Mais je n'ai point de rancune... Touche là, mon ami Baltazar !

Baltazar tendit sa lourde main et la referma sur les doigts effilés du Padouan.

— A la bonne heure ! s'écria ce dernier ; — point de fiel entre nous !... Dis-moi, est-ce une bonne condition que tu as là chez milord ?

— Pas mauvaise.

— Tant mieux !... Je t'ai toujours porté un vif intérêt... Sa grâce est généreuse ?

— Assez.

— Bravo ! Je suis ravi de te voir content... Ah ça ! qui donc est avec lui en ce moment ?

— Le moine.
— Le moine! s'écria Macarone. Il vient aussi chez l'Anglais?
— Oui.
— Et... connais-tu ce moine, ami Baltazar?
— Non.
— C'est étonnant!... Tu n'es pas plus bavard qu'autrefois... Pas mal, assez, oui, non... Ce n'est pas là une conversation, mon camarade!... Que diable! après sept ans de séparation, deux bons amis qui se retrouvent!... Voyons! assieds-toi là, près de moi, et causons.

Baltazar se laissa entraîner vers un siége et s'assit d'un air profondément indifférent.

— Pendant ces sept années, reprit le Padouan, tu as dû avoir des aventures. Conte-moi ton histoire.

— J'ai suivi don Simon au château de Vasconcellos, dit Baltazar. Après cela je suis revenu à Lisbonne.

— Ton histoire est fort intéressante, mon camarade, et ne contient point de longueurs... Ainsi tu t'es séparé de don Simon?

Baltazar fit un geste équivoque.

— Je ne sais s'il vit ou s'il est mort, répondit-il.
— En vérité!
— Quand il eut perdu sa jeune épouse, dona Inès de Cadaval, qui mourut il y a trois ans, la même année que la comtesse douairière, le pauvre seigneur pensa devenir fou... Et il y avait de quoi, car dona Inès était un ange!... Il partit pour la France... je le suivis, mais je revins seul.
— Pourquoi?
— Peu importe... je revins seul.
— Toujours discret! s'écria Macarone; mais la discrétion est inutile avec moi : je devine... Don Simon resta en France, aux genoux de la belle Isabelle de Nemours-Savoie, qui est maintenant reine de Portugal.
— Je n'entendis jamais parler de cela.
— A d'autres, mon compère!... Vasconcellos était amoureux de la reine : s'il vit, il l'est encore.

L'observateur le plus attentif n'eût pas vu s'animer un seul muscle sur le large visage de Baltazar, qui se borna à répondre :

— Dieu veuille qu'il vive encore! seigneur Ascanio.
— Amen! dit celui-ci; je n'y mets point d'empêchement... mais parlons de nous. Nous vivons dans un temps, ami Baltazar, où un bon garçon comme toi peut faire rapidement son chemin. Moi qui te parle, j'ai fait le mien, comme tu vois.

Ce disant, le Padouan fit ondoyer les plumes de sa toque, et joua négligemment avec la frange d'argent de sa ceinture.

— Oui, continua-t-il; maintenant je mène un train en rapport avec ma noble naissance. Je suis un homme de cour, et le cher comte me tient en grande amitié.
— Quel comte? demanda Baltazar.
— Le grand comte... Louis de Souza!... Il n'y a qu'un comte à Lisbonne, de même qu'il n'y a qu'un moine. Eh bien! mon enfant, il faut suivre mon exemple. Avant qu'il soit un an, tu porteras rapière à garde dorée, et pourpoint de velours comme moi.
— Et qu'avez-vous fait pour gagner tout cela?
— J'ai servi l'un, puis l'autre, souvent tout le monde à la fois. Tu ne comprends pas? Je vais m'expliquer : A Lisbonne, maintenant, tout le monde conspire; bourgeois, prêtres et gentilshommes se donnent cet innocent plaisir... Compte sur tes doigts : il y a le parti de l'infant, celui de la reine, celui du comte, celui de l'Angleterre et celui de l'Espagne.
— Cela fait cinq partis, dit Baltazar, et vous en oubliez un sixième, seigneur.

— Lequel; demanda le Padouan étonné.

— Celui de don Alfonse de Bragance, roi de Portugal.

Macarone éclata de rire.

— On voit bien, s'écria-t-il, que tu reviens de loin, mon camarade! Le parti du roi! En conscience, l'idée est bouffonne, et je réjouirai le cher comte en lui racontant cela demain, à son petit lever... Poursuivons : le parti de la reine est nombreux ; il se compose de la majeure portion de la noblesse, parce que la reine est belle et que la noblesse est folle... Le parti du prince est faible, mais certains disent qu'il pourrait bien se confondre avec celui de la reine, et alors, il faudrait en tenir compte... Le parti de Castelmelhor est composé de moi et de tous les fonctionnaires ; c'est un parti estimable : il dispose des revenus de l'état... Le parti de l'Angleterre se compose de moi et du peuple ; c'est un joli parti : lord Richard ne ménage pas trop les guinées... Enfin, le parti de l'Espagne se compose de moi et de la patrouille royale. Ce parti n'est point à dédaigner, à cause des pistoles de Madrid, qui sont larges, lourdes. et d'un titre parfait.

— Ainsi, dit Baltazar, vous servez trois maîtres à la fois.

— C'est peu, j'en conviens, répliqua Macarone; mais la reine et l'infant n'ont pas un doublon dans leur cassette.

— Et si,—par hasard,—il me prenait envie de rapporter cette conversation à mylord ?

— Tu ne ferais que me prévenir, mon excellent ami, dit Ascanio sans se troubler. Je viens ici pour vendre à milord les deux autres partis qui ont l'honneur de me posséder dans leur sein...

— Je n'ai garde, répondit Baltazar ; je plaisantais.

— Tes plaisanteries sont lugubres, ami; c'est égal ; j'ai besoin de toi... Veux-tu me prêter tes services?

— Non.

— Veux-tu me les vendre ?

— Oui.... sauf le cas où Vasconcellos reviendrait et réclamerait mon aide, et en tant que ces services ne contrarieront point mes devoirs envers milord.

— Soit. Quant à Vasconcellos, je dépose mon estime sur sa tombe; quant à mylord, loin de lui nuire, je prétends faire entrer sous son toit la joie et le bonheur.

Ici Ascanio frisa sa moustache, arrondit ses bras, se dandina sur un pied et prit un air sentimental.

— O toi, dit-il, heureux Baltazar, qui respires le même air qu'*elle*, ne me comprends-tu point?

— Non, dit encore Baltazar.

— Arrière les froids calculs de la politique ! s'écria Macarone s'échauffant ; lâchons pour un moment le timon de l'état et parlons de ce suave sentiment qui est la joie des immortels dans leurs palais du mont Olympe,..

— J'y suis ! interrompit Baltazar, vous êtes amoureux de la camériste de miss Fanshowe.

— Fi donc ! épris d'une camériste... moi ! les illustres Macarone , qui sont morts en Palestine, au chevaleresque temps des Croisades, en frémiraient dans leurs tombeaux !... Mais il y a, dans ce que tu dis, quelque chose de vrai, cependant... Je suis amoureux... entends-tu? amoureux.

— J'entends.

— Moi, l'invincible Ascanio , moi dont le cœur semblait cuirassé d'un triple airain, j'ai senti la puissance du carquois de ce jeune espiègle qui... En un mot, mon camarade, continua Macarone en se calmant comme par magie , je songe à m'établir.

— C'est une idée louable, seigneur Ascanio.

— Et j'ai jeté les yeux sur miss Arabella Fanshowe...

— La fille de milord?...

— La ravissante fille de milord!

Baltazar ne put s'empêcher de sourire.

— Ce serait, pensa-t-il, un couple bien assorti!

— Eh bien? fit Ascanio.

— Eh bien! répéta Baltazar.

— Qu'en dis-tu?

— Rien.

— Ta réserve est éloquente... Tu m'approuves et tu consens à me servir?

— Que faut-il faire?

— Chut! s'écria le Padouan, qui se leva et fit le tour de l'antichambre sur la pointe des pieds, pour s'assurer que les portes étaient bien closes et que nulle oreille indiscrète ne se tenait aux écoutes.

Ce devoir d'un amant délicat étant accompli, il revint vers Baltazar, et tira de la poche de son pourpoint un billet délicatement plié, et attaché par un fil de soie rose. Avant de le remettre à Baltazar, il le baisa sur les deux côtés.

— Ami, dit-il, je te confie le bonheur de ma vie.

— Il est en bonnes mains, seigneur Ascanio, dit Baltazar.

Il prit la missive amoureuse et la serra. Puis, se ravisant, il ajouta:

— Peut-être vous plairait-il qu'elle fût remise sur-le-champ?

— Tout de suite!... Voilà une pensée qui t'honore, Baltazar, et, sois tranquille, tu n'auras pas obligé un ingrat.

Baltazar sortit pour s'acquitter de son galant message.

A peine avait-il tourné les talons que Macarone se précipita vers la porte du cabinet de lord Fanshowe. Il colla d'abord son oreille à la serrure, mais il n'entendit rien. Changeant alors de tactique, il mit son œil à la place de son oreille.

— Le moine! murmura-t-il;—c'est bien le moine!... Et toujours son capuchon sur les yeux. Pas possible de voir son visage... Cet homme doit avoir un grand intérêt à se cacher.

Il se releva et croisa ses bras sur sa poitrine. Son front était plissé; ses sourcils se rapprochaient de plus en plus. Tous ses traits exprimaient le travail intérieur d'un homme qui tend son esprit afin de deviner une énigme.

— Sous un secret, reprit-il, il y a toujours de l'argent... de l'argent pour celui qui découvre... Il y a parfois aussi des coups de poignard; mais bah! il faudra que je découvre le secret de ce révérend père.

Il remit l'œil à la serrure.

— C'est étrange! il garde son capuchon même en présence de milord! Ce personnage m'intrigue au dernier point. Je donnerais dix pistoles pour lui arracher ce masque qui le couvre sans cesse... partout je le rencontre : chez le roi, chez l'infant... chez le comte lui-même!... et chez milord aussi! cela passe les bornes!... Pour avoir ainsi des rapports avec des hommes de partis si hostiles, il faut qu'il ait un intérêt... Me ferait-il concurrence?

Comme il se retirait, il entendit un bruit argentin de l'autre côté de la porte, et se hâta de coller une troisième fois son œil curieux au trou de la serrure.

— De l'or! s'écria-t-il en serrant ses deux mains l'une contre l'autre.

L'Anglais avait ouvert un coffre, placé en face de la porte. Il y plongea la main à plusieurs reprises et la retira, chaque fois, pleine de larges pièces d'or. Le moine restait immobile. Quand Richard Fanshowe eut puisé une somme suffisante, il prit la peine de compter lui-même, et, l'enfermant dans une riche et large bourse, il la remit au moine en s'inclinant.

— Il le salue par dessus le marché! grommela Macarone; qui sait! il

va peut-être lui dire : — Votre révérence est bien bonne de me débarrasser de mes guinées, et je la remercie du fond de l'âme...

Lord Richard et le moine s'avancèrent en ce moment vers la porte. Le Padouan n'eut que le temps de se jeter vivement de côté.

La porte s'ouvrit.

— Je suis fort obligé à votre révérence, dit Richard Fanshowe, et je la prie d'agréer mes sincères remerciemens.

— A demain, dit le moine.

— Quand il plaira à votre révérence... je suis à ses ordres.

Le moine sortit. Richard Fanshowe se frotta les mains d'un air satisfait. Quant au beau cavalier de Padoue, il demeura ébahi.

— Il y avait au moins cinq cents guinées, pensa-t-il... et il le remercie !

II.

Le Cabinet.

Lord Richard Fanshowe rentra dans son cabinet sans apercevoir le Padouan, qui se faisait petit dans un coin.

— Il a l'air bien joyeux, se dit Macarone; il est clair qu'il y a ici une intrigue dont je n'ai point le fil... Est-ce un sixième parti qui se forme ?

En ce moment, Baltazar apparut.

— Eh bien ! s'écria vivement le Padouan.

— J'ai remis la lettre.

— A-t-on daigné?...

— Sans doute.

— Quoi! la charmante Arabelle a lu ces caractères tracés par la main du plus humble de ses esclaves?

— Elle a fait mieux.

— Qu'entends-je ! s'écria Macarone en se découvrant, dois-je espérer tant de bonheur ?.. Aurait-elle condescendu à faire une réponse ?

— Mieux que cela, dit encore Baltazar.

Le beau cavalier de Padoue prit une attitude théâtrale.

— Baltazar, soupira-t-il, parle vite ou mon pauvre cœur va se briser.

— Miss Arabella vous accorde un rendez-vous, seigneur Ascanio.

— Un rendez-vous ! !.. Délices du paradis terrestre ! félicités du ciel ! Où ? quand ? réponds donc ?

— Demain soir, dans les jardins de l'hôtel, et voici la clé de la grille.

— N'est-ce pas un songe ! Il paraît vraiment certain que je vais m'établir ! s'écria Macarone en saisissant la clé.

— De la discrétion, dit Baltazar.

— Muet comme la tombe, répondit Ascanio en posant la main sur son cœur.

Puis il ajouta très froidement :

— Baltazar, mon digne camarade, je n'ai pas de fonds, mais je me proclame ton débiteur pour la somme de cinquante réaux (1). Maintenant un mot sur un autre sujet : Le moine est parti.

— C'est bien; je vais annoncer votre seigneurie.

— Attends donc... Ce moine m'intrigue, Baltazar. Ne pourrais-tu point savoir qui il est?

— Peut-être.

— Et ce qu'il vient faire chez mlord? continua Macarone.

— Cela n'est pas impossible.

— Je te récompenserai royalement, Baltazar. Songe à cela et introduis-moi.

Lord Richard Fanshowe était un petit vieillard à physionomie pâle, in-

---

(1) Nous employons dans tout le cours de ce récit les monnaies *espagnoles*, qui ont eu cours en Portugal long-temps après la restauration.

signifiante et comme effacée. Ses cheveux rares et presque blancs étaient plantés sur le derrière de la tête et laissaient découvert un front démesurément haut, mais étroit et fuyant. Sa barbe soigneusement taillée en pointe, suivant la mode de l'époque, avait, ainsi que sa moustache tordue, conservé sa couleur naturelle, qui était d'un blond ardent et tirant sur le roux. Il avait un menton pointu, des lèvres minces et pâles ; la distance de son nez à sa bouche était hors de toute proportion avec le cadre de son visage. De petits yeux gris, à vue courte et sans cesse demi-clos, lançaient de cauteleux regards du fond de leur orbite profondément cave et dont la saillie était dépourvue de sourcils.

Cet ensemble de traits était complété par un nez planté droit et se relevant perpendiculairement au plan de la lèvre supérieure. Ce nez, britannique au premier chef, était un véritable nez de diplomate. Que l'œil sourît, que la bouche se fronçât, que la pâleur blafarde des joues se changeât en vermillon par l'effet de la joie ou de la colère, le nez restait immobile et blanc, comme un membre mort, mais parfaitement conservé. On a vu des nez indiscrets, osciller ou s'épanouir, de manière à trahir la pensée secrète de leur maître, mais le nez de lord Richard n'avait garde ; vous l'eussiez pincé sans l'émouvoir ; vous l'eussiez broyé avant de le faire rougir.

Aussi lord Richard y tenait-il beaucoup, ce que le lecteur comprendra, s'il veut faire réflexion que ledit lord l'avait acheté trois guinées chez un chirurgien d'York, sa ville natale. Le nez était en carton doublé d'argent, et si merveilleusement conditionné que Fanshowe s'applaudissait tous les jours d'avoir égaré celui que la nature lui avait primitivement imposé.

Le reste de la personne de lord Richard était à l'avenant. Il n'était bossu qu'aux yeux des gens qui ne l'aimaient point, et pour voir qu'il boitait, il fallait d'abord ne pas être ébloui par le cordon de l'ordre de la Jarretière qui entourait son microscopique gras de jambe.

Les Anglais sont beaux d'ordinaire, bien faits et irréprochables au point de vue de la forme. Pourtant, ils ne sont point agréables à voir. Il y a toujours dans leur physionomie une manière de repoussoir qui déplaît et chagrine ; sous leur teint frais, sous le duvet incolore de leur fine barbe, perce l'égoïsme sympathique et brutal qui est au fond de leur nature. Don Juan ne songea jamais à introduire son âme éternellement renaissante dans un fourreau britannique ; il lui faut, pour séduire, un masque allemand rêveur et fatal, un visage italien, vif et passionné, le regard ardent qui brûle sous le front basané de l'Espagnol, ou tout au moins le franc et spirituel sourire du Français de bonne race. Sous la peau d'un Anglais, — d'un de ces beaux Anglais qui semblent modelés en cire et portent la tête d'une poupée sur le corps de l'Apollon du Belvedère, — don Juan parlerait du nez en disant : je t'aime, et mourrait de la jaunisse ou du spleen avant d'avoir fléchi les rigueurs d'une douairière.

N'étant pas séduisant quand il est beau, l'Anglais est odieux quand il est laid, ce qui forme compensation. Sa raideur devient alors grotesque ; à chacun de ses mouvemens se révèle un ridicule nouveau, si bien que, de nos jours, sur les boulevarts, quand les enfans du peuple avisent une tournure bouffonne, surmontée d'un masque blafard ou d'une figure apoplectique, ils battent des mains et crient, dans leur naïveté impitoyable :

— C'est un milord !

Lord Fanshowe n'échappait point à ce privilége de sa nation. Son aspect inspirait l'aversion et la défiance. On devinait, derrière son disgracieux sourire, le mensonge et la dissimulation, passés à l'état chronique. Pour s'habituer à l'expression cauteleuse de son regard, il fallait du temps à l'esprit le plus candide. Bien pénétré pourtant de la maxime fondamentale, unique, éternelle de la politique anglaise, il faisait un passa-

ble diplomate et possédait la confiance de Buckingham, qui lui-même tenait l'oreille de Stuart.

C'est que, pour être bon diplomate, dans le sens anglais du mot, il n'est pas même besoin de sauver les apparences. A quoi bon prendre un masque honnête, quand on est taré depuis des siècles! Envahir à tout prix, par tous moyens et quand même! avec ce principe dans la tête, et de nombreux souverains d'or dans ses coffres on se passe du reste.

Au moment où le beau cavalier de Padoue fut introduit, Fanshowe s'occupait à écrire une lettre. Il fit signe au nouveau-venu de prendre patience et continua son travail.

Macarone répondit à ce geste par une inclination comme lui seul en savait faire, et se laissa tomber dans un fauteuil, avec toute l'aisance d'un élève de M. de Beaufort.

— Faites, milord, faites! dit-il. Pardieu! point de gêne entre nous. Je serais mortifié si vous faisiez des cérémonies avec moi.

Fanshowe leva sur lui son œil gris, demi-ouvert, et arrêta un instant sa plume. Son front se plissa légèrement. Une ride de dédain se creusa derrière sa moustache. Macarone se prit à jouer avec les dentelles de sa manchette, et adressa à sa grâce un sourire plein de condescendance et qui semblait dire :

— Entre amis il n'est pas besoin de façons.

— Ce drôle est fort curieux! pensa Fanshowe. Puis il se remit à écrire. En écrivant, il oublia bientôt la présence du Padouan, et commença, comme c'est la coutume d'une foule de penseurs, à se dicter sa lettre à haute voix. Macarone était tout oreilles, mais il ne put saisir que quelques bribes de phrases, dont le sens lui échappait entièrement. Il comprit seulement que milord s'applaudissait vivement de la tournure que prenaient les affaires, et comptait en arriver sous peu à ses fins.

Quand Fanshowe eut achevé sa lettre, il sonna et Baltazar parut.

— Porte cet écrit à sir William, mon secrétaire, dit-il. Quand il l'aura mis au net, tu le rapporteras... Que puis-je faire pour votre seigneurie? ajouta-t-il en s'adressant à Macarone.

— Vous pouvez faire beaucoup, milord, répondit le Padouan, qui poussa son siége et s'approcha de Fanshowe; — nous pouvons, vous et moi, faire beaucoup l'un pour l'autre.

Lord Richard tira sa montre.

— Je suis pressé, dit-il.

— C'est comme moi... Mais il ne s'agit pas ici de bagatelles; veuillez me prêter attention. Je me nomme...

— Je vous connais, — passons.

— Ce m'est un inappréciable bonheur que d'avoir attiré l'attention de votre grâce. J'ose croire que vous connaissez également don Louis de Vasconcellos y Souza, comte de Castelmelhor?

Fanshowe s'inclina.

— C'est un noble seigneur! reprit Ascanio; il est puissant et pourrait le devenir davantage, car il a de grands projets.

— Que m'importe?

— Il vous importe de les déjouer, milord... Je sais par cœur, voyez-vous, votre politique et celle de mon illustre ami et patron. Vous avez tous deux un ennemi commun : la reine; mais votre but ne peut être le même. Il vous faut, à vous, mylord, sur le trône de Portugal, un fantôme de roi, un mannequin : Alfonse VI, par exemple... A Louis de Souza, il faut...

— Que lui faut-il? demanda vivement Fanshowe.

— Pour le savoir, mylord, il vous en coûtera mille guinées.

— C'est fort cher, seigneur capitaine, pour un secret de comédie.

— Vous le saviez?

— Avant vous... avant Castelmelhor lui-même peut-être.

Macarone jeta sur le lord un regard incrédule, puis son œil se tourna, plein de désespoir, vers le coffre-fort où Fanshowe avait puisé les guinées du moine.

— N'avez-vous point autre chose à me dire? demanda l'Anglais.

— Comme confident du noble comte, je suis réduit au silence, milord, dit tristement Ascanio; — mais comme capitaine des chevaliers du Firmament...

Fanshowe lui imposa silence d'un geste. Il sonna de nouveau, et Baltazar montra son large visage à la porte entre bâillée. En même temps, l'Anglais fit jouer la serrure de son coffre, qui s'ouvrit et laissa voir, aux yeux éblouis d'Ascanio,un énorme monceau de pièces d'or de toute taille.

— Appelez sir William, dit Fanshowe à Baltazar.

Baltazar sortit : le lord compta cent guinées sur un coin de la table. Ascanio, muet de surprise, le regardait faire. Par un mouvement instinctif, sa main s'ouvrait et se refermait, comme pour palper cet or dont la vue lui montait la tête.

A ce moment, le secrétaire parut sur le seuil d'une porte qui communiquait avec les appartemens privés de milord. Ascanio tourna les yeux de son côté, et demeura stupéfait à sa vue. Il allait pousser un cri de surprise, lorsque le secrétaire mit un doigt sur sa bouche.

— Milord m'a fait appeler? dit-il en s'avançant lentement vers Fanshowe.

— Asseyez-vous, sir William, et écrivez, au bas de ma missive, en forme de *post-scriptum* : « Ce soir, Isabelle de Savoie-Nemours disparaîtra, enlevée par des soldats de la patrouille du roi. Cette troupe est aux gages de l'Espagne. Aucun soupçon ne planera sur le gouvernement de S. M. le roi Charles, que Dieu tienne en joie et santé. »

Sir William obéit.

— Seigneur capitaine, reprit le lord d'une voix grave, l'Angleterre est une nation généreuse parce qu'elle est puissante. Loin de profiter de la fâcheuse situation du royaume de Portugal pour établir sa domination, elle fait tous ses efforts pour diminuer les embarras de ce malheureux pays. La reine était une pierre d'achoppement au milieu des factions soulevées ; la reine retournera en France... à moins que, sur la route, quelque déplorable accident n'advienne... Nous aviserons ensuite aux moyens de parfaire notre œuvre en rendant le calme et le bonheur à ce pauvre pays, pour lequel l'Angleterre a une affection maternelle.

— Et qui enlèvera la reine? demanda Macarone.

— Ce sera, seigneur capitaine.

— Milord a l'air bien certain de cela?

Fanshowe ne répondit point sur-le-champ. Il relut attentivement la lettre et le *post-scriptum*, puis il signa le tout et appela Baltazar, auquel il remit le paquet soigneusement scellé en disant :

— Monte à cheval et porte ceci en toute hâte au capitaine Smith dont le navire est en partance. Qu'il mette à la voile aussitôt, si le vent et la mer le permettent.

Cela dit, il se tourna vers Ascanio.

— Vous voyez, dit-il.

— Je vois que vous annoncez comme faite une chose qui reste à faire, milord.

Fanshowe caressa la barbe jaune et rigide qui décorait son menton.

— Vous m'avez demandé mille guinées, reprit-il d'un ton bref et impérieux ; en voilà cent... Ne les prenez pas encore... Je vous connais, capitaine, et n'ai point en votre bonne foi une confiance illimitée.

— Qu'est-ce à dire? voulut s'écrier Ascanio, qui frisa sa moustache d'un geste belliqueux.

— Silence! l'Angleterre est une nation généreuse,— mais qui n'aime pas à payer en vain... Comment se nomme votre lieutenant?

— Manuel Antunez.

Fanshowe prit la plume, la trempa dans l'écritoire et la tendit au Padouan.

— Ecrivez! dit-il.

— Mais, milord...!

— Ecrivez!

Macarone se mit en posture. Fanshowe dicta : « Le seigneur Antunez choisira vingt hommes résolus qu'il conduira ce soir, à huit heures, sur la place du palais de Xabregas. Un homme se présentera, dont il recevra et exécutera les volontés comme si j'ordonnais moi-même. Cet homme répondra au nom de sir William.... »

— Quel est ce sir William? interrompit Macarone.

— C'est moi, dit le secrétaire.

— Vous!... s'écria involontairement le Padouan.

Un signe rapide et péremptoire du secrétaire lui coupa la parole.

— Sir William soit! grommela-t-il; — après?

— « Il y aura une forte récompense, » dicta Fanshowe; — maintenant votre signature.

— J'aurai les cent guinées? demanda le Padouan avant de signer.

— Prenez-les; elles sont à vous.

Macarone prit et signa.

— Maintenant, dit Fanshowe, vous êtes notre hôte jusqu'à demain matin.... Quant à vous, William, courez à l'hôtel des chevaliers du Firmament.

— William, murmura Macarone, le diable plutôt!

Le secrétaire s'enveloppa d'un long manteau, qui cachait la moitié de son visage et disparut.

Sur le seuil de la porte extérieure, il rencontra Baltazar qui enfourchait son cheval.

Baltazar piqua des deux et partit au grand galop : mais au lieu de descendre vers le port, il enfila les rues tortueuses de la ville haute et s'arrêta au seuil d'un sombre et vaste bâtiment, à la porte duquel il frappa.

Cet édifice était le couvent des Bénédictins de Lisbonne. Le frère portier vint ouvrir le guichet.

— *Le Moine*? dit Baltazar.

La porte du couvent s'ouvrit aussitôt.

III.

La Cellule.

L'homme que jusqu'ici nous avons appelé le *moine*, et qui n'était point connu à Lisbonne sous un autre nom, se trouvait seul dans une pièce de moyenne grandeur et presque nue qui dépendait de l'appartement de Ruy de Souza de Macedo, abbé majeur des Bénédictins de Lisbonne. Par faveur spéciale du seigneur abbé, il ne menait point la vie des autres religieux. Il n'y avait point à la chapelle de confessionnal qui portât son nom écrit en lettres gothiques sur le chêne noirci de son étroit frontispice. Jamais on ne l'avait vu célébrer le saint sacrifice de la messe, et quand sonnaient vêpres ou matines, sa place au chœur restait vide bien souvent.

Il se promenait lentement et de long en large dans sa cellule. Sa bouche murmurait de temps à autre des mots inarticulés. Etait-ce une prière à Dieu? était-ce le résultat d'une préoccupation mondaine?

Bien que le moine fût un bon chrétien et servît Dieu comme il faut, nous penchons pour la seconde hypothèse, et le lecteur sera de notre

avis quand il saura que le révérend père, depuis sa visite à Fanshowe, avait rendu ses devoirs au roi, entretenu l'infant et passé une heure en secrète conférence avec le comte de Castelmelhor. Chez ces trois personnages, si haut placés, quoique diversement, il avait été accueilli avec un égal respect. Le pauvre Alfonse lui-même avait fait trève à ses imbéciles passe-temps pour lui demander sa bénédiction.

En quelque lieu que ce fût, en présence du roi lui-même, le moine gardait l'énorme capuchon qui couvrait entièrement son visage. Nul ne pouvait se vanter d'avoir jamais distingué ses traits. On apercevait seulement, au fond du sombre entonnoir, formé par sa cagoule, l'éclair ardent et dominateur de son œil noir et les mèches ondées de sa barbe blanche. Quand il passait dans les rues, les gentilshommes s'inclinaient, les bourgeois portaient la main à leur feutre, et le peuple baisait le bas de son froc : les gentilshommes le craignaient; il intriguait le bourgeois; sur un geste de sa main, le peuple eût mis le feu à Lisbonne.

Or, le peuple avait singulièrement crû en force et en audace pendant les sept années qui venaient de s'écouler. Il était arrivé à Lisbonne ce qui arrive en toute cité aux jours de misère. La noblesse était restée debout ou s'était retirée dans ses domaines; mais la bourgeoisie, décimée par la détresse, avait grandi la masse du peuple. Tel qui naguère faisait l'aumône, vivait à présent de bienfaits. La cour, dont les finances étaient au pillage, ne pouvait venir en aide au malheur public. Les innombrables couvens quêtaient beaucoup et donnaient peu. Les grandes familles avaient peine à soutenir leur rang, et d'ailleurs, la plupart d'entre elles, froissées par le favori et mal en cour qu'elles étaient, avaient intérêt à précipiter le moment de la crise.

Aussi c'était pitié de voir l'état de dénûment absolu où languissaient non seulement les gens sans aveu, mais les petits marchands et les corps de métiers. Chacun, parmi ce qui restait de riches bourgeois, avait condamné la serrure de son coffre-fort. Les plus égoïstes, qui se proclamaient les plus prudens, avaient fermé la porte de leur boutique et congédié leurs ouvriers. De ce nombre était, bien entendu, l'honnête Gaspard Orta Vaz, doyen de la corporation des tanneurs, apprêteurs, corroyeurs, peaussiers et mégissiers de Lisbonne. Ses ouvriers, réunis à ceux d'une foule de ses confrères, formaient d'innombrables bandes de vagabonds qui étaient de fait les maîtres de la ville. Leur maître, à eux, c'était le moine.

Le moine était le roi de tout ce peuple, parce que tout ce peuple vivait par lui, — par lui seul. — Il l'avait acheté. Ses bienfaits de tous les jours remplaçaient la prospérité passée. Ses émissaires, qui étaient nombreux et infatigables, avaient des consolations pour toutes les infortunes, des soulagemens pour toutes les misères.

Et, quand ils avaient changé les larmes en joie, ils disaient :

— Cet or, qui apaise votre faim, qui guérit vos blessures, qui sèche les pleurs de vos femmes, qui couvre la nudité de vos enfans, cet or appartient à notre seigneur, qui est le *moine*. Soyez reconnaissans et attendez l'heure où il aura besoin de vous.

Et cette populace, sans cesse désespérée et sans cesse rendue à la vie, se prenait d'un fougueux amour pour la main, — toujours la même, — qui s'ouvrait, bienfaisante, entre elle et le précipice. Elle aimait d'autant plus ici qu'elle haïssait davantage ailleurs, et ne pouvait trouver, si loin que pussent se porter ses regards, aucun objet à respecter ou à chérir. Le roi était fou et cruel dans sa folie; l'infant, retiré dans son palais, passait pour un noble jeune homme, mais n'avait point su s'entourer de ce prestige que donne d'ordinaire une infortune fièrement supportée. Il gardait un silence chagrin, opposait une froide apathie aux insultes continuelles du favori, et semblait absorbé dans son amour pour la jeune reine. Cette malheureuse princesse elle-même, si charmante, si accomplie,

était peu connue de la multitude. On maudissait Alfonse pour les indignes traitemens qu'il lui faisait subir ; mais, après tout, elle s'était pourvue en cour de Rome pour faire déclarer nul son mariage, et les respects de la noblesse avaient de quoi la consoler. Enfin, Castelmelhor, le favori, était odieux au peuple comme l'est tout tyran subalterne. On avait oublié sa magnifique naissance ; on ne lui tenait point compte de ses brillantes qualités ; on ne voyait en lui que le favori, et c'est à peine si Vintimille lui-même, au temps de sa puissance, avait été plus universellement détesté.

Aussi le peuple attendait : il attendait impatiemment que l'heure fût venue. Et alors, quel que pût être l'ordre émané de la bouche du moine, le peuple comptait l'exécuter.

Cet étrange et absolu pouvoir s'augmentait encore de tout le mystère qui entourait le moine. Nul n'avait vu son visage. Quand il répandait ses bienfaits par lui-même, il entrait, consolait et disparaissait ; on connaissait seulement la forme de son froc ; on se souvenait des sons graves et pénétrans de sa voix ; on gravait ses paroles au fond du cœur et on resserrait le pacte mystérieux par un serment nouveau.

On comprendra que les divers partis, qui divisaient le Portugal, devaient redouter singulièrement un pareil homme. Cependant, aucun de ces partis ne lui était précisément hostile. Quelques uns même servaient, sans s'en douter, son influence. Nous avons vu Fanshowe lui ouvrir bénévolement ses coffres, et nous pouvons dire tout de suite que l'or de l'Angleterre formait la meilleure part de la somme presque incroyable qu'il fallait réaliser chaque mois pour nourrir ainsi tout un peuple. Fanshowe avait, comme nous pourrons le voir, une entière confiance dans le moine qu'il croyait intéressé au succès de l'Angleterre.

Castelmelhor, au contraire, qui, reprochable en plusieurs points, avait du moins ce mérite de vouloir, à tout prix, affranchir le Portugal de la domination anglaise, avait ses raisons pour penser que le moine haïssait, autant que lui, les Anglais. Cette aversion commune les rapprochait. Quant à l'Espagne, le moine avait de nombreux affidés parmi les chevaliers du Firmament, et don César de Odiz, marquis de Ronda, ambassadeur de la cour de Madrid, le tenait, disait-on, en suprême estime.

D'ailleurs, on ne connaissait pas plus sa pensée que son visage. C'était un homme de paix, prêchant la concorde sans relâche, mais prévoyant la guerre et s'y préparant de longue main. Une fois la guerre allumée entre ces factions rivales, à qui porterait-il son secours ? Chacun espérait pour soi, mais, en définitive, nul ne savait.

Un seul n'espérait point en lui : c'était Alfonse de Bragance, qui n'espérait en personne, parce qu'il n'avait garde de se croire menacé. Ce malheureux prince avait considérablement fléchi depuis quelques années. Sa folie avait pris un caractère de tristesse profonde. S'il se réveillait parfois, c'était pour accomplir quelque extravagance perfidement conseillée. Ses chevaliers du Firmament étaient devenus une sorte de garde prétorienne qui joignait l'insolence à la trahison. Dans l'opinion de tous, il était notoire qu'Alfonse n'avait pas un seul sujet fidèle, disposé à le défendre au jour du péril.

L'opinion se trompait. Alfonse avait un adhérent, un seul, mais celui-là en valait mille et des meilleurs : c'était le moine.

Ceux qui auraient été à même d'observer de près ce mystérieux personnage eussent vu que le lien qui l'attachait au roi ne partait point du cœur et avait toute l'inflexibilité d'un rigoureux devoir. Ils auraient découvert en même temps que ce devoir était sans cesse combattu dans son accomplissement par un sentiment difficile à vaincre, impossible peut-être. La vie du moine était en effet un long combat, sans trêve ni relâche. Son cœur, d'accord avec sa raison, battait en brèche sa conscience. Il luttait franchement et de tout son pouvoir, mais désirait à peine rempor-

ter la victoire. C'était un dévoûment imposé, fatal. On eût dit que, contre son gré, par excès d'honneur, il accomplissait la lettre insensée d'un serment qu'il ne pouvait point mettre en oubli.

Car, servir le roi, ce n'était point, à cette triste époque, servir le Portugal. Alfonse avait encouru tous les genres de déchéance; il était fou, et le ciel ne lui avait pas même laissé ce banal privilége de revivre dans un héritier de sa chair. Incapable de régner par soi-même, incapable de donner un successeur au trône, nul et stérile pour l'avenir comme pour le présent, Alfonse était un tronc mort, dont le poids inutile écrasait son peuple.

Le moine savait cela; mais il demeurait ferme dans son silencieux et obstiné dévoûment. Il espérait encore peut-être qu'Alfonse se redresserait quelque jour, et, s'appuyant sur lui, chasserait de Lisbonne et du Portugal tous ces factieux qu'encourageait la faiblesse royale. Alors il eût appelé le peuple, son peuple à lui, le peuple qu'il s'était inféodé par ses bienfaits. Il lui eût montré l'ennemi comme on montre au dogue le sanglier qu'il doit terrasser. Il lui eût dit : — L'heure est venue, marchez!

Mais à une proposition semblable, Alfonse, le valétudinaire enfant, eût frémi de tous ses membres. Il n'avait de courage que contre les femmes, et depuis cinq ans, il n'avait parlé haut qu'à la reine. Le moine savait encore cela; il le savait mieux que toute autre chose, car, lorsqu'il venait à songer aux outrages qu'Isabelle de Savoie-Nemours avait reçus, un éclair d'indignation scintillait sous son froc, et il maudissait, en frémissant, le frein qui le retenait.

Deux choses pouvaient sauver le Portugal : l'avénement au trône de l'infant ou la dictature reconnue de Castelmelhor. Le moine avait songé souvent à réaliser la première hypothèse. Il voyait alors la reine, débarrassée par la cour de Rome des liens qui l'unissaient à Alfonse, s'asseoir, reine par un nouveau choix, aux côtés de don Pierre de Portugal. Cette pensée remplisait son cœur de joie mais aussi de tristesse, et si la joie l'emportait enfin, c'est qu'il se disait :

— Elle serait heureuse!

C'étaient là ses réflexions de toutes les heures. Elles l'occupaient encore au moment où nous le retrouvons, parcourant à grands pas sa cellule.

Seul, et ne craignant pas les regards indiscrets, il avait jeté en arrière son capuchon.

C'était un jeune homme. La barbe blanche qui couvrait sa lèvre supérieure et son menton, contrastait étrangement avec sa chevelure noire qui tombait en boucles larges et lustrées sur ses épaules. Il y avait à son front quelques rides, mais ce n'étaient pas celles que creuse l'âge, et le feu tout juvénile de son regard disait assez qu'elles n'avaient pour cause que les soucis ou le malheur.

— L'Espagne d'un côté, murmurait-il en précipitant sa promenade, — l'Angleterre de l'autre... Au dedans, la guerre civile imminente; un roi qui dort; la trahison qui veille!... Et la reine! la noble Isabelle jetée hors du trône!...

Cette dernière pensée lui fit brusquement froncer le sourcil. Il ajouta néanmoins, comme pour écraser par un nouvel argument un adversaire imaginaire.

— Qui sait si la France ne voudra point venger un pareil outrage?...

Il allait conclure, lorsque plusieurs voix se firent entendre à la porte de sa cellule. On frappa. Le moine rejeta vivement son capuchon sur son visage et ouvrit. Une douzaine d'hommes de costumes divers, parmi lesquels se trouvaient quelques uniformes et des livrées aux couleurs de plusieurs nobles maisons, entrèrent.

Tous, en passant le seuil, se découvrirent respectueusement et restèrent rangés près de la porte; le moine les salua de la main. Le premier

arrivé s'avança vers lui et lui parla à voix basse. Il portait la livrée de Castelmelhor.

— Le seigneur comte, dit-il, a appris la présence à Lisbonne de son frère, don Simon. Il paraît s'inquiéter beaucoup de ce retour.

— C'est bien, répondit le moine ;— après?

— Voilà tout.

Le valet de Castelmelhor passa et fut remplacé par un chevalier du Firmament.

— Seigneur, dit-il, le capitaine Macarone veut se vendre, lui et la patrouille royale, à l'Angleterre.

— Que disent vos camarades?

— Ils demandent combien on les paiera.

— Rendez-vous de ce pas chez Castelmelhor, dit le moine et dénoncez-lui ce complot.

—Que me veut Votre Révérence? dit un autre qui portait le costume des paysans de l'Alentéjo.

Le moine tira la bourse de Fanshowe et glissa deux guinées dans la main du rustre.

— Va au Limoeïro, lui dit-il, j'ai demandé et obtenu pour toi la place de concierge.

— Mais Votre Révérence....

— Tu seras là en pays de connaissance. Le geolier et tous les porte-clés sont de Souza.... Va.

— Le paysan s'inclina et passa. Après lui vinrent un à un, des valets, des soldats et des bourgeois. Les uns étaient des espions chargés de savoir ce qui se passait à la cour et dans la ville; les autres des émissaires, chargés de distribuer des secours au peuple. Le moine eut plus d'une fois recours à la bourse de Fanshowe. Quand le dernier de ces agens se fût retiré, la bourse était presque vide.

— Il faudra se décider et agir, pensa-t-il en pesant la bourse désenflée dans le creux de sa main. Mes propres ressources sont épuisées et l'Anglais peut tout découvrir d'un jour à l'autre... Accomplirai-je mon serment ou sauverai-je le Portugal!

On frappa de nouveau à la porte. Cette fois, ce fut Baltazar qui entra.

— Quelles nouvelles? demanda le moine, qui ne prit point la peine de se cacher la figure.

Pour toute réponse, Baltazar lui remit la lettre, scellée aux armes de Fanshowe et adressée à lord Georges Villiers, duc de Buckingham, à Londres.

Le moine saisit la lettre et fit sauter le cachet.

IV.

La Lettre.

La lettre de Fanshowe était ainsi conçue :

« Mon cher lord,

» J'ai reçu avec une satisfaction que je renonce à vous décrire la missive qu'il vous a plu de m'expédier par le patron Smith. C'est œuvre charitable que de songer ainsi aux pauvres exilés. Je vous remercie.

» D'après ce que vous me dites, sa très gracieuse majesté le roi Charles est satisfait de mes services en ce pays reculé. J'en suis content et chagrin à la fois. Content, parce que ma seule passion en ce monde est de mériter les bonnes grâces de notre aimé souverain; chagrin, parce que cette disposition prolonge mon séjour ici, et que je soupire et me dessèche de regrets, mon cher lord, loin de ce paradis qu'on appelle Londres, — ciel brillant dont vous êtes la plus brillante étoile, et dont sa très gracieuse majesté le roi Charles est le soleil.

» Buckingham, ne vous est-il point venu parfois désir d'être le pre-

mier quelque part, après avoir été le second à Londres? En l'absence du roi des astres, l'étoile se fait soleil. Lisbonne aussi est une ville souveraine. Le trône va devenir vacant; vous seriez bien sur un trône, Buckingham. — Mais peut-être vous ne daigneriez pas. Que feriez-vous en effet, privé des chants de notre cher Wilmot et des enchantemens de Nelle, notre reine à tous.

» Moi, si vous ne vouliez pas quitter Londres, et si un plus digne ne se présentait pas, je me dévouerais, mon cher lord. Je renoncerais en pleurant à l'espoir de revoir notre joyeuse Angleterre. Je m'enterrerais tout vif au palais d'Alcantara, au palais de Xabrégas, ou dans toute autre masure décorée d'un nom interminable, regrettant Saint-James, regrettant Windsor, et me contentant du titre de vice-roi.

— Cet homme est fou, murmura le moine en interrompant sa lecture.

Baltazar qui se tenait devant lui, debout et découvert, ne se permit point de répondre.

Le moine reprit la lettre.

« Voici ce qui se passe, continuait Fanshowe: le roi don Alfonse est assis sur son trône en équilibre pour ainsi dire entre les partis qui l'entourent. Le premier qui soufflera dessus le renversera. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher lord, que celui-là ne sera point votre ami et serviteur, Richard Franshowe. Fi donc, à quoi bon? Sa Seigneurie le comte de Castelmelhor, bilieux Portugais qui a le mauvais goût de haïr la noble Angleterre, se chargera de tirer les marrons du feu. Ce comte, parce qu'il a, dit-il un atôme de sang royal dans les veines, se croit destiné au trône, à l'exclusion du frère d'Alfonse. — un jeune troubadour qui se meurt d'amour pour la *Française*... »

— La reine, sans doute? dit le moine en regardant Baltazar.

Baltazar s'inclina.

« Ce petit don Pedro, reprit le moine en continuant sa lecture, est un chevalier des anciens jours. Son frère le maltraite, mais il ne veut pas détrôner son frère. Je l'approuve; — et vous, cher lord?

» Reste la Française. Celle-ci a pour elle la noblesse, et derrière elle la France, cette nation odieuse et sans cesse rivale... »

— Anglais! dit ici le moine du ton dont on prononce une injure.— Il a déjà oublié que la France a fait l'aumône naguère à son très gracieux souverain le roi Charles!

« Mais, continuait la lettre, la Française est femme et n'a point de conseillers; nous trouverons moyen de la renvoyer à monsieur son frère.

» Suivez bien, milord: le comte jettera bas le roi. Tous les autres partis se rueront sur le comte, qui tombera; c'est alors que votre humble ami et serviteur se mettra de la partie. — J'ai, de par Lisbonne, un ténébreux auxiliaire qui me coûte fort cher à entretenir, mais qu'on ne saurait trop payer. Il n'a point de nom et se fait appeler le *Moine*. Je soupçonne que c'est quelque haut dignitaire de l'église, qui veut se venger du mépris où Alfonse laisse la religion. En tout cas, il est à moi, — à nous, milord, parce qu'il se croit sûr d'obtenir la suprématie ecclésiastique en Portugal, le jour où le Portugal sera anglais. A l'aide de cet homme, je tiens le peuple. Un geste de sa main peut révolutionner Lisbonne. Une fois Alfonse terrassé, que la lutte s'engage, et j'anéantirai le vainqueur... Alors: *God save the King!* »

— J'en sais assez! s'écria le moine en froissant le papier, — et je bénis Dieu de m'avoir inspiré la pensée de combattre cet homme avec ses propres armes!... Les Anglais maîtres du Portugal!... Oh! non, tant qu'une goutte de sang restera dans mes veines!

Il prononça ces derniers mots avec énergie, mais bientôt sa tête s'affaissa sur sa poitrine.

— *God save the King!* murmura-t-il. Fatale devise, qui est aussi la mienne depuis sept années. Sauver le roi! oui, quand un roi juste lutte

vaillamment contre la trahison, c'est là un noble rôle !... Entre Stuart mourant et Cromwell vainqueur, j'aurais jeté avec joie mon cœur et mon épée. Mais, avant le roi, n'y a-t-il pas la patrie ? Est-ce démence ou héroïsme que de laisser périr son pays pour soutenir un enfant maudit et déshérité du ciel ?...

Il pressa son front brûlant entre ses mains et tomba à genoux devant un crucifix pendu au mur de sa cellule.

— Mon Dieu, dit-il avec passion, éclairez-moi ou donnez-moi la force d'assister, sans devenir parjure, à la ruine du Portugal !

Baltazar était resté immobile à la même place. Il contemplait le moine avec un respect mêlé de tristesse.

Le moine demeura long-temps prosterné devant le crucifix. il se passait sans doute en lui une lutte cruelle et acharnée, car tout son corps frémissait parfois, tandis que sa joue pâle se colorait d'une subite et fugitive rougeur.

Quand il se releva, un long soupir de soulagement ou de regret souleva sa poitrine. Son visage avait repris son calme ordinaire. Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et dit d'une voix lente et grave :

— Dieu sauve le Portugal !... Moi, j'ai fait un serment, et ma vie est au roi.

Baltazar avait espéré un autre résultat, sans doute, car il laissa échapper un geste de désappointement.

— Seigneur, dit-il, vous n'avez pas tout lu.

Et, ramassant la lettre que le moine avait jetée à terre, il l'ouvrit et la tendit à ce dernier.

Le moine jeta son regard distrait sur le *post-scriptum*, mais, à peine eut-il parcouru les premiers mots, que ses sourcils se froncèrent violemment.

— Madame Isabelle ! s'écria-t-il ; — de par Dieu ! cela ne sera pas.

Il se prit à parcourir la cellule à grands pas. Toute son incertitude semblait revenue. Mais cette fois la lutte fut courte. Un autre sentiment venait en aide au patriotisme et lui donnait la victoire.

— Cela ne sera pas ! répéta-t-il avec indignation. La guerre va commencer... seul contre tous, il me faut un drapeau...... Bragance et Portugal ! Qu'importe un homme quand il s'agit d'une nation ?

Il s'arrêta devant Baltazar.

— Qui doit enlever la reine ? demanda-t-il.

— Les chevaliers du Firmament.

— Je devine. J'ai cru reconnaître ce bouffon de Padoue dans l'antichambre de Fanshowe...

— Le Padouan est resté en otage chez milord... Un autre guidera la patrouille.

— Quel est cet autre ?

— Le secrétaire de mylord.

Un sourire amer plissa la lèvre du moine.

— Sir William, dit-il. Et tu es bien sûr que c'est un nom d'emprunt sous lequel se cache ?...

— J'en suis sûr.

Le moine s'assit, et prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit :

« Je requiers les ministres de S. M. le roi d'Angleterre d'opérer le rappel de lord Richard Fanshowe, lequel s'est rendu coupable de trahison envers le roi son maître, en donnant asile et cachant dans sa demeure un criminel, banni du royaume par sentence royale.

» Fait au palais d'Alcantara, etc.

» Le premier ministre de don Pierre, roi. »

Le moine plia le papier et l'enferma dans l'enveloppe qui contenait naguère la missive de Fanshowe. Ensuite il examina l'adresse qu'il ne trouva point opportun de changer et scella l'enveloppe de son sceau.

Pendant cette expédition, Baltazar était resté impassible.

— Tu peux porter cela au capitaine Smith, lui dit le moine.

Baltazar s'inclina et sortit avec l'obéissance muette et absolue d'un esclave du sérail.

Une fois seul, le moine relut la lettre et la serra; puis il se dirigea vers la porte de sa cellule. Avant de sortir, il se ravisa, et ouvrant de nouveau la lettre, il déchira le *post-scriptum* qui avait rapport à Isabelle.

— Ceci est entre milord, sire Villiam et moi, murmura-t-il en souriant sous son épaisse barbe blanche ; le comte de Castelmelhor n'a pas besoin de connaître nos secrets.

Il prit à son chevet un court poignard castillan, noir, aigu comme un dard d'abeille, et portant à ses trois faces trois profondes rainures. Il cacha cette arme sous son froc et sortit.

Louis de Souza, comte de Castelmelhor, était alors à l'apogée de sa puissance, Alfonse s'était littéralement fait son esclave et n'agissait que par sa volonté. Depuis sept ans il en était ainsi. Castelmelhor avait brusqué cette conquête royale. Dès le premier jour, pour ainsi dire, il lui avait imposé un sacrifice honteux et cruel : la ratification par lettres-patentes du bannissement de Conti Vintimille, chassé de Lisbonne par le peuple. Cette épreuve pouvait le tuer, mais une fois faite, elle fondait d'un seul coup son pouvoir. Alfonse, qui n'aimait rien, signa sans sourcilier la sentence d'exil de son ancien favori, tout en jurant que ce bambin de comte avait de bizarres fantaisies. Ce point emporté, le comte se sentit fort et ne craignit point d'abuser de sa force : il régna.

Son hôtel, ou plutôt son palais, ancienne demeure royale qu'il avait fait restaurer à grands frais, s'élevait sur la place de Campo-Grande. L'intérieur dépassait de beaucoup en magnificence le palais d'Alfonse, et c'était la coutume à Lisbonne de dire que Castelmelhor avait voulu surpasser les splendeurs de Paris et donner à sa demeure une renommée qui fît oublier celle du fameux palais Cardinal.

Une foule de courtisans se pressait à toute heure dans ce somptueux édifice. Alfonse était le premier et le plus assidu de ces courtisans. Il avait ses appartemens à l'hôtel Castelmelhor, et une chambre :—la plus belle après celle du comte, — portait le nom de Chambre du roi.

Le même jour où se passaient les événemens que nous avons racontés, et à l'heure où le moine quittait son couvent, le roi donnait audience à l'hôtel Castelmelhor. La cour tout entière y était rassemblée.

On voyait là Richard Fanshowe et don César de Odiz, marquis de Ronda, Espagnol; les Alarcaon, Sébastien de Meneszes et quelques gentilshommes qui s'étaient ralliés à Castelmelhor. Puis venaient des roturiers tenant charges nobles, car, en cela, le comte, malgré son orgueil, avait été obligé de suivre les traces de Conti. Parmi tous ces seigneurs et gens en place, quelques uns à peine osaient porter à leur toque, demi-cachée et réduite à une petitesse microscopique, l'étoile des chevaliers du Firmament. Cet ordre n'avait point les bonnes grâces du comte; ses beaux jours semblaient passés.

Alfonse, au contraire, demeurait héroïquement fidèle à cette marotte. Il regrettait dolemment et à tous propos ces belles chasses à courre qu'il menait nuitamment jadis dans sa bonne ville de Lisbonne, et tourmentait continuellement son favori afin qu'il lui donnât ce plaisir. Castelmelhor éludait cette prière sous différens prétextes. Il savait, d'une part, que la patrouille du roi lui gardait rancune, et il ne voulait point faire revivre son influence. D'autre part, il n'ignorait pas l'effervescence sourde et menaçante qui régnait parmi le peuple. Une étincelle pouvait mettre le feu à cet incendie, qui couvait dans l'ombre. Qui sait si, dans l'état actuel des choses, les hurlemens de la révolte, d'une révolte générale, invincible, n'eussent point répondu aux joyeux cris de la meute royale?

Alfonse n'avait point gagné à prendre de l'âge. Loin de là, sa santé

s'était affaiblie, en même temps que sa pauvre intelligence se voilait de plus en plus. Il pouvait à peine faire un pas, en boitant, hors de son carrosse, et c'était grande compassion que de voir cet être misérable se présenter seul pour champion de la patrie, en face d'une multitude de factions égoïstes ou perfidement dévouées à l'étranger.

On rencontre parfois, dit-on, dans les gorges des Cévennes, de pauvres enfans, fils d'une caste courbée sous la main de Dieu. Ils sont chétifs, ils sont lépreux, leur nom, jeté à la face d'un homme, devient une sanglante injure. Par un dernier coup de cette mystérieuse vengeance qui souffle le malheur sur leur berceau et éloigne le voyageur de leur tombe solitaire, ils naissent souvent aveugles et, plus tard, le vent des montagnes leur ravit le sens de l'ouïe. Vous les voyez alors errer par les sentiers déserts; la bise soulève les lambeaux qui les couvrent et montre leur effrayante maigreur; leurs pieds saignans, déchirés par les cailloux du chemin; leur main tâtonne et saisit avidement les feuilles des arbres, pour satisfaire une faim qui n'a point de trêve. Ils n'ont ni toit ni famille. Leur père est mort; ses ossemens blanchissent au fond de quelque ravin. Leurs frères ne les connaissent plus. — Eh bien! ces victimes de la création, portent en elles un baume consolateur : l'insouciance. Elles ne regrettent point le soleil qu'elles n'ont jamais vu; leur ouïe ne leur servait qu'à entendre le rugissement du vent dans la montagne; elles aiment mieux ne point entendre. On les voit descendre, en chantant un refrain monotone, la rampe rocheuse de quelque pic; s'ils s'arrêtent, c'est pour tourner sur eux-mêmes et danser une danse incroyable et sans nom. Ils tournent, ils tournent, jusqu'à ce que le souffle leur manque ou que leur pied, guidé par la clémence divine, trouve, au lieu du sol, le vide d'un précipice sans fond, où finit leur martyre.

Ainsi était Alfonse. Sa folie lui sauvait le malheur. Il chantait et dansait sur le bord du précipice.

Ce jour-là surtout, il était de fort joyeuse humeur. Ses souffrances physiques lui donnaient un peu de repos, et il tâchait d'utiliser de son mieux ce bien-être. Castelmelhor, qui se montrait parfois bon prince, avait consenti à se prêter au caprice royal, qui était de faire grande réception à l'hôtel. Tout ce qui avait entrée à la cour avait donc été convoqué.

Alfonse était assis sur une manière de trône, ayant à ses pieds deux dogues, petits-fils de ce fameux Rodrigo, qui a joué un rôle dans la première partie de notre histoire. Auprès de lui, Castelmelhor était nonchalamment étendu dans un fauteuil.

Chacun vint à son tour faire sa cour au roi. L'Espagnol fut accueilli par un gracieux sourire.

— Don César, lui dit Alfonse, je donnerais l'Estramadure, voire les Algarves, pour votre domaine d'Andalousie. Quels taureaux, don César, quels taureaux!

— Il m'en reste encore, répondit l'Espagnol, et tous, jusqu'au dernier, sont au service de Votre Majesté.

— C'est bien, dit le roi ; — en récompense, je vous ferai, moi, chevalier du Firmament.

Don César fit la grimace et se retira. Ce fut Fanshowe qui vint après lui.

— Je vous dispense du baise-mains, milord, s'écria de loin Alfonse ; — Maï de Deos! ajouta-t-il à demi-voix, ce dogue d'Anglais boite à faire frémir! Je me pendrais si je boitais ainsi... Milord, comment se porte notre sœur Catherine?

— Sa majesté la reine d'Angleterre est en bonne santé, sire.

— Et ce pendard de Charles, notre beau-frère?

— Sa majesté le roi, — si c'est lui que Votre Majesté désigne par ces paroles, — se porte comme il faut pour le bonheur de l'Angleterre.

— Oui-dà! dit Alfonse : eh bien! milord, cela m'est égal... Dites-moi, y a-t-il en Angleterre beaucoup de bossus aussi laids que vous?

La face de l'Anglais devint livide.

— Votre Majesté, dit-il en essayant de sourire, me fait honneur en me traitant avec cette précieuse familiarité... J'ai peur de faire ici des jaloux.

Alfonse bâilla et fit un geste de fatigue.

Au moment où l'Anglais se retournait pour regagner son siége, il se trouva face à face avec le moine, qui venait d'entrer.

— Quelles nouvelles ? dit Fanshowe à voix basse.

— Chut! fit le moine; je vous répondrai demain, milord ambassadeur... Et qui sait quel titre il faudra vous donner demain ?

Le front de Fanshowe se dérida; son sourire narquois et cauteleux reparut sous les poils hérissés de sa moustache.

V.

Arme de Moine.

Le moine s'avança lentement, tête haute, mais le capuchon soigneusement rabattu sur son visage, et traversa le flot des courtisans, qui s'écartaient avec un respect mêlé de crainte, pour lui livrer passage.

Arrivé devant le roi, il s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine:

— Que Dieu bénisse Votre Majesté ! dit-il.

— Merci, seigneur moine, répondit Alforse. Je vous rends votre souhait de bon cœur : que Dieu bénisse Votre Révérence !

Pour la centième fois peut-être, les courtisans s'interrogèrent du regard et se demandèrent :

— Quel est cet homme ?

Tous firent la question; aucun ne sut y répondre.

— Ami, dit Alfonse, en se penchant vers Castelmelhor, n'aimerais-tu point à savoir quel visage se cache sous le capuchon du révérend père?

L'œil de Castelmelhor brilla de désir. Il se contint pourtant, et répondit avec une apparente froideur :

— Les secrets du révérend père ne m'importent point. Mais, pour peu que cela plaise à votre majesté, je lui ordonnerai de se découvrir.

— Ce palais est à vous, seigneur, répondit le moine; mais cette salle porte le nom du roi; je suis ici sous sa protection... Si vous ordonniez, je n'obérais pas.

— Et si le roi lui-même vous ordonnait? commença fièrement le favori.

Le moine darda son regard sur Alfonse, qni tressaillit et perdit contenance comme un enfant sous l'œil sévère d'un mentor.

— Sa Majesté n'ordonnera pas, dit-il d'une voix basse et pénétrante.

Castelmelhor se mordit la lèvre; le moine salua et fut s'asseoir sur un banc écarté, derrière le favori.

—Messieurs, s'écria le roi qui se sentait mal à l'aise sous l'impression récente du regard du moine, — on ne respire pas ici. Parcourons les jardins de l'hôtel.... Donne-moi ton bras, Mello, et partons !

Le roi descendit en boîtant les degrés qui conduisaient à son fauteuil, et traversa la salle.

—Milord, dit-il en passant devant Fanshowe, — nous vous avons parlé de votre bosse avec une légèreté blâmable... Ce qui nous console, c'est que nous n'avons rien dit de vos jambes. Vous nous tiendrez compte de notre retenue, j'espère, milord.

— Pardieu, milord ! s'écria don César de Odiz, en caressant d'un regard moqueur les tibias de Fanshowe. — Sa Majesté vous en veut !

— Votre excellence, répondit Fanshowe, entendit-elle parler jamais d'un malotru de l'antiquité qui se nommait Esope?

— Non, milord.

— Votre excellence ne me surprend pas... Cet Esope était un bossu de Thrace, qui vivait à la cour du roi Crésus, où il y avait de fort beaux garçons, dont quelques uns étaient ambassadeurs.

— Que m'importe cela? demanda don César.

— C'est une histoire que je vous conte, seigneur... Esope était très laid. Les beaux garçons, dont quelques uns étaient ambassadeurs, se moquaient de lui.

— En vérité?...

— Oui, seigneur... Pour se venger, il leur faisait entendre, à l'aide de fables très ingénieuses, qu'ils étaient des sots.... Je parle des beaux garçons de la cour de Crésus, dont quelques uns étaient ambassadeurs.

— Qu'est-ce à dire? s'écria don César qui devina la conclusion de l'histoire,

En même temps, il toucha sa longue épée de Tolède; mais Fanshowe lui envoya de loin un sourire railleur et disparut.

Tout le monde était sorti de la salle sur les pas du roi. Castelmelhor seul n'avait point bougé. Il était resté assis à la même place, et involontairement sa tête s'était penchée sur sa poitrine.

Il demeura ainsi long-temps, absorbé dans une méditation profonde et chagrine.

Tout à coup il releva le front; son œil était brillant de colère.

—Je ne vous obéirai pas! murmura-t-il en frappant violemment son pied contre terre; qui donc ose me parler ainsi dans ma propre maison... en présence du roi... devant toute la cour assemblée?... Quel est cet homme?... J'ai vu quelque part l'éclair qui jaillit de son œil... j'ai souvenir, — un souvenir confus, — d'avoir entendu sa voix autrefois.

A ces mots, Castelmelhor tressaillit et se retourna. Une main s'appuyait sur son épaule : c'était la main du moine.

— Vos souvenirs ne vous trompent pas, seigneur comte, dit-il. Vous m'avez vu, vous m'avez entendu autrefois.

— Qui êtes-vous? s'écria Castelmelhor.

— C'est mon secret, seigneur.

— Etes-vous mon ami? êtes-vous mon ennemi?

— Ni l'un ni l'autre.

Le moine se tut. Castelmelhor, de son côté, garda le silence. Ils restèrent ainsi, face à face, immobiles, comme deux lutteurs qui se mesurent de l'œil avant de recommencer le combat.

La jeunesse de Castelmelhor tenait tout ce qu'avait promis son adolescence. Il était beau, et le splendide costume qui recouvrait ses formes irréprochables, empruntait une magnificence nouvelle de la fière façon dont il était porté : son aspect imposait; son sourire séduisait, son regard, hautain ou caressant, inspirait la crainte ou la tendresse. C'était un courtisan, l'idéal du courtisan, mais c'était plus encore : c'était un grand seigneur.

Pourtant, si on le regardait de près, on trouvait en lui quelque chose d'équivoque et d'indéfinissable qui faisait naître une mystérieuse répulsion. Son sourire était franc, son front ouvert; toute sa physionomie respirait la noblesse, mais il y avait derrière cette physionomie, pour ainsi dire, un second visage qui grimaçait et mentait. Sous sa franchise, on découvrait la fatigue d'un rôle appris et péniblement joué; sous sa noble aisance perçait le calcul. Il y avait de l'astuce dans son sourire.

Enfans, nous nous sommes approchés une fois d'une belle touffe de roses qui jetaient à la brise des soirs leurs délicieux parfums. C'était merveille de les voir se balancer sur leur tige mousseuse; elles oscillaient gracieusement, présentant tour à tour aux quatre points du ciel leur corolle doucement veloutée. Nous restions devant elles, les narines

gonflées, l'œil avide, mais nous n'osions point les cueillir. Enfin, nous avançames la main.

Mais, du sein de la touffe de roses, entre les deux plus belles, une tête verdâtre s'élança, dardant une langue aiguë et bifurquée. Il y avait un serpent sous ces fleurs.

Il y avait, sous le masque brillant du favori, l'égoïsme odieux et glacial.

De loin, ce n'étaient que charmes, grâces, parfums; de près, entre deux sourires, on voyait apparaître la pointe empoisonnée du dard.

Le visage du moine disparaissait entièrement sous son froc, mais on pouvait lire, dans son attitude, une fierté pour le moins égale à celle de Castelmelhor, et un calme de beaucoup supérieur. Tous deux étaient de taille au dessous de la moyenne, comme la plupart des Portugais, mais toute la personne de Castelmelhor eût pu servir de modèle à un peintre d'académie, et l'allure ferme du moine donnait à penser que son froc recouvrait agilité et vigueur.

De sorte que, si un combat corps à corps eût été chose possible entre un serviteur de l'Église et un gentilhomme, les forces n'auraient point semblé trop inégales.

Ce fut le moine qui rompit le premier le silence.

— Seigneur, dit-il, j'ai vu dans vos paroles au roi un défi, j'y ai répondu; mais, en entrant dans ce palais, mes intentions étaient pacifiques. Je venais réclamer de vous un instant d'audience... Vous plaît-il de m'écouter?

Le comte avait fait sur lui-même un subit effort, et recouvré son aisance accoutumée.

— Que Votre Révérence me pardonne, dit-il en souriant; j'ai agi comme un enfant boudeur, qui se fâche lorsqu'on lui refuse l'objet de son caprice. J'ai eu tort, je le confesse, et j'espère que Votre Révérence voudra bien m'excuser.

Le moine s'inclina.

— On dit, reprit Castelmelhor, dont la voix se fit douce et légèrement railleuse, que mon respectable oncle, Ruy de Souza de Macedo, abbé majeur des Bénédictins de Lisbonne, vous donne asile à bon escient, — que vous soyez moine ou non, — et connaît le mystère de votre vie. Cela me suffit, et je ne veux voir dans Votre Révérence qu'un homme ami de son pays, qui m'a donné parfois de précieux renseignemens sur les traîtres qui complotent sourdement la ruine du Portugal.

Le moine s'idclina de nouveau.

— De quelle manière vous vous procurez ces renseignemens, reprit encore le favori, je l'ignore, mais que m'importe?... Parlez, seigneur moine, je vous écoute.

Castelmelhor avança deux siéges, offrit l'un au moine d'un geste plein d'élégance, et s'assit lui-même sur l'autre.

Le moine resta debout.

— Seigneur, dit-il, mes instans sont comptés, et je n'ai point le loisir de m'asseoir.

En même temps, il tira de son sein la lettre de l'Anglais et la tendit au favori.

Castelmelhor la prit et la déplia lentement, en affectant une parfaite indifférence.

— Votre Révérence désire que je lise cet écrit? dit-il; je suis à ses ordres.

Il jeta un nonchalant coup d'œil sur la missive. En dépit de tous ses efforts pour garder une contenance tranquille, son sourcil se fronça dès les premières lignes.

— Milord, murmura-t-il, se croit sûr de son coup.

Quand il arriva au passage qui le concernait, un éclair de fureur jaillit de son œil.

— Par le sang de Souza ! misérable marchand de Londres, s'écria-t-il, je te prouverai sous peu que tu n'as point menti en disant que je hais ta cupide nation... Le premier acte de ma puissance sera de te chasser comme un lépreux !...

— Vous comptez donc vous faire encore plus puissant que vous n'êtes, seigneur comte ? interrompit la voix grave du moine.

Castelmelhor se mordit la lèvre.

— J'aurais cru, poursuivit le moine, qu'à moins de vous heurter au trône vous, ne pouviez plus monter désormais.

— Vous vous trompiez, seigneur moine, dit sèchement Castelmelhor. L'Anglais et tous ceux qui m'accusent de convoiter l'héritage de Bragance mentent par la gorge ! Je suis prêt à le prouver l'épée au poing.

— A quoi bon l'épée ? demanda le moine avec simplicité. Pour prouver qu'on ne veut point monter, seigneur comte, il suffit de rester à sa place.

— Votre Révérence est de bon conseil, répliqua Castelmelhor, dont l'embarras était visible. Souffrez que je poursuive ma lecture.

Le portrait de l'infant, celui de la reine, attirèrent un sourire sur la lèvre du favori ; mais ce sourire disparut lorsque vint le passage relatif au moine.

Castelmelhor le lut fort attentivement et à plusieurs reprises.

— Je pense, dit-il enfin, que c'est de Votre Révérence que prétend parler lord Fanshowe ?

— Vous ne vous trompez pas, seigneur.

— C'est étrange !... Et, puis-je savoir par quel hasard ce message est tombé entre vos mains ?

— Ce n'est point par hasard.

— Trève de vaines discussions, seigneur moine ! prononça durement Castelmelhor. A mon tour, je vous dirai : Je n'ai pas de loisir... Voulez-vous m'apprendre par quel moyen vous vous êtes emparé de cette lettre ?

— Non, répondit le moine.

— A votre aise... Je vous dois un avis en échange de celui que vous m'avez donné tout à l'heure. Le voici : nous vivons dans un temps où le froc est une pitoyable armure, seigneur moine.

— Je le sais.

— Le capuchon peut cacher un visage, mais pour protéger une vie menacée...

— Contre un homme, interrompit le moine, il faut un bras fort et une arme bien trempée ; j'ai l'un et l'autre. Contre un parti... Priez Dieu, seigneur comte, de n'avoir jamais à lutter contre moi !

Castelmelhor s'était levé. Involontairement dominé par le calme du moine, il voulut cacher son trouble sous une affectation de raillerie.

—Pardieu ! dit-il, je n'aurais garde d'attaquer Votre Révérence. La missive de milord me donne la mesure de votre mystérieux pouvoir.... Révolutionner Lisbonne !

—Le temps marche, répliqua le moine, et j'ai aujourd'hui plus d'un devoir à remplir... Je vous ai averti, seigneur, parce que dans votre âme, dévastée par l'ambition, un sentiment est resté debout, qui ressemble au patriotisme. Vous êtes Souza ! vous mentiriez à votre sang si vous ne détestiez pas l'Angleterre. S'il s'était agi d'ailleurs du Portugal seulement, je n'aurais rien dit, sûr de n'être point écouté. Mais il s'agit aussi de vous, et, en vous défendant, vous défendrez le Portugal. J'ai compté sur votre égoïsme, non pas sur votre générosisé...

Le moine, à ces mots, se dirigea vers la porte.

Castelmelhor était resté d'abord stupéfait de cette rude sortie ; mais ;

au moment où le moine touchait le seuil, il s'élança et le retint violemment par le bras.

— Que Votre Révérence me donne une minute encore, dit-il avec une fureur concentrée, je puis recevoir les conseils, même quand je ne les ai point demandés; mais l'insulte!... Vrai Dieu! seigneur moine, vous vous introduisez dans ma maison avec une lettre de l'Anglais, une lettre où l'Anglais lui-même vous dénonce comme son complice et son affidé; une lettre où vous êtes désigné comme un stipendié de l'Angleterre, et, loin de courber le front, vous parlez haut; loin de vous disculper, vous outragez !... Avez-vous donc oublié que je suis le premier dignitaire du royaume, et qu'un geste de ma main suffirait pour vous écraser?

— Je n'ai rien oublié, répondit le moine avec une froideur méprisante. — Vous êtes le fils de Souza, qui était un vaillant cœur et un fidèle sujet; mais Jean de Souza, du haut du ciel, vous renie, Castelmelhor, car vous êtes parjure,—car vous êtes traître,—car vous serez peut-être assassin!

Le visage du comte était d'une effrayante pâleur; l'écume blanchissait ses lèvres, convulsivement serrées.

— Tu mens! s'écria-t-il en tirant son épée.

Le moine s'appuya contre la porte, derrière la quelle on entendait les éclats de rire des courtisans épars dans la galerie.

—Défends-toi! défends-toi! reprit Castelmelhor, en proie à un véritable délire;—tu m'as parlé d'une arme; tu as une arme! Défends-toi!

Les éclats de rire et les voix des courtisans retentissaient, de plus en plus distincts, dans la galerie.

— Vous voulez voir mon arme, seigneur comte? demanda le moine d'un ton plein de raillerie; j'en ai plusieurs.

— Dépêche, ou, par le diable, je te cloue aux battans de cette porte!

Par un geste rapide comme l'éclair, le moine, se faisant un gant de la manche épaisse et flottante de son froc, saisit l'épée par la lame, et la brisa. De l'autre main il terrassa le comte.

— Voici une de mes armes! dit-il en appuyant sur la gorge de Castelmelhor le petit poignard castillan que nous l'avons vu prendre à son chevet; — c'est la plus mauvaise.

Au lieu de frapper, il se releva et ouvrit les deux battans de la porte. Castelmelhor, un genou en terre, se trouva ainsi tout à coup en face d'une vingtaine de gentilshommes, riant et devisant dans la galerie.

— Qu'est-ce cela? s'écrièrent-ils en redoublant leurs éclats de rire.

Le moine se retourna vers Castelmelhor, et figura par trois fois au dessus de sa tête le signe de la croix.

— Voici mon autre arme, seigneur comte, murmura-t-il; — c'est la meilleure.

Puis il prononça d'une voix grave les paroles latines de la bénédiction.

Castelmelhor, frémissant de rage, restait prosterné et comme cloué au sol. Avant qu'il trouvât la force de dire un mot, de faire un geste, le moine sortit comme il était venu, lentement et la tête haute.

VI.

La Cour de France.

Isabelle de Savoie-Nemours était de la maison souveraine de Savoie et tenait aux Bourbons par ses deux oncles, MM. de Vendôme et de Beaufort.

Elle avait dix-huit ans à l'époque où sa main fut demandée pour le roi don Alfonse de Portugal, par l'entremise du marquis de Sande.

C'était alors, en France, l'époque la plus brillante du grand règne de Louis XIV. La cour de Versailles, modèle d'élégante et fastueuse gran-

deur, étalait aux yeux de l'Europe jalouse ses gloires sans rivales, ses femmes d'historique beauté, ses fabuleuses magnificences. Tout était grand, pompeux, incomparable; les guerriers se nommaient Turenne ou Condé; les poètes Racine ou Molière; les peintres, Lesueur, Mignard, Lebrun; les magistrats, Harlay, d'Aguesseau; les femmes, Sévigné, La Vallière. C'était la voix de Bossuet qui faisait retentir, en chaire, les hautes voûtes de Notre-Dame; c'était la suave poésie de Quinault que Lulli mettait en musique; c'était la main de Lenôtre qui dessinait les féeriques parterres de Versailles. Et tout cela, guerriers, poètes, femmes, artistes, magistrats, formait comme un lumineux et resplendissant faisceau autour d'un centre commun qui était le roi. Le roi était l'âme; il rayonnait la vie et la lumière; toutes ces grandeurs dérivaient de sa grandeur; toutes ces gloires étaient des reflets de sa gloire.

Près de lui, l'admiration se changeait en culte. On le peignait en demi-dieu; il fallait des poètes pour écrire son histoire.

Son amour brûlait comme celui de Jupiter. La femme qu'il avait aimée un jour se murait dans une cellule pour vivre des années avec son souvenir.

Son siècle tout entier murmurait à son oreille des chants adulateurs, et le monde tressaillit d'étonnement quand un prêtre lui envoya ces mots du haut de la tribune sacrée :

— Dieu seul est grand!

Et ce mot pourtant, tout écrasant qu'il parût, était encore un hommage, puisqu'il impliquait une comparaison.

Il était si grand, le roi, qu'après tant d'années écoulées, sa mémoire a trouvé des calomniateurs. Il s'est rencontré quelqu'un de ces vulgaires spadassins qui plongent leur épée jusqu'à la garde dans la poussière des tombes, quelqu'un de ces chakals qui ont appétit de cadavres et s'en vont, fourrant leur museau flétrisseur, tantôt sous les dalles de Saint-Denis, tantôt sous la pierre du Panthéon; il s'est rencontré enfin une voix pour apprendre à l'univers que Louis XIV était un pygmée. Quelle gloire que celle qui peut offusquer ainsi à un siècle et demi de distance!

La France était tranquille. La Fronde s'était évanouie un jour sous un regard de Louis, comme la brume épaisse des matinées s'enfuit devant un rayon de soleil. Le souvenir de cette guerre civile héroï-comique, ne vivait plus qu'au fond du cœur de quelques vieux mécontens, qui ensevelissaient leurs chagrines bouderies, derrière les murailles grises de leurs manoirs. A la cour, toute rancune s'était effacée, parce que le maître avait pardonné.

Ce n'étaient à Versailles que chants de fêtes et récits héroïques : puis, à la fin d'un bal, quand les violons du roi s'endormaient sur le final du dernier menuet, une joyeuse nouvelle courait de salle en salle. Les gentilshommes se parlaient à l'oreille, et se serraient la main. Les dames chuchottaient derrière leurs éventails aux miroitans reflets. Des sourires venaient à toutes les bouches, des éclairs à tous les regards.

Le murmure allait grandissant, et bientôt, autant que le permettaient le lieu et les personnages, il se fait clameur.

— La guerre! disait-on de toutes parts.

C'est que la guerre alors, c'était la victoire. L'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, l'Autriche fléchissaient tour à tour le genou.

Après la victoire, l'ovation; et, comme la victoire avait été éclatante, on faisait le triomphe splendide, et on élevait, à l'aide du butin conquis, un arc monumental ou une gigantesque statue. L'histoire s'écrit aussi avec le granit et le bronze.

Isabelle avait passé sa première jeunesse au milieu de toutes ces grandeurs. Son père tenait état de prince du sang; sa mère, Diane de Chevreuse, de la maison de Lorraine, avait eu les bonnes grâces d'Anne d'Autriche. Belle au point de briller dans cette cour où la beauté n'était qu'un

titre vulgaire, ayant la dot d'un reine et pouvant, par éventualité, devenir héritière de la couronne de Savoie, Isabelle était entourée d'adorations et d'hommages. De nombreux prétendans sollicitaient sa main ; et quand le marquis de Sande arriva de Portugal, chargé de la demande d'Alfonse, il reçut dès l'abord une réponse tellement froide, qu'il dut croire sa mission terminée. D'un autre côté, Louis XIV se prononça, et dit que son bon plaisir était que Mlle de Savoie prît pour époux un des seigneurs suivant la cour.

Isabelle ne donna point son avis. Rieuse, légère, amante du plaisir et raffolant des pompes où se passait sa vie, elle confondait dans une égale indifférence les courtisans qu'elle connaissait et le roi Alfonse qu'elle ne connaissait point. Elle avait bien le temps de songer à ces bagatelles, vraiment! Ne fallait-il pas qu'elle présidât chaque jour aux travaux des cinq ou six femmes qui s'occupaient de sa toilette du soir? Ne fallait-il pas qu'elle apprît le menuet nouveau et la révérence en vogue ? Ne fallait-il pas surtout qu'elle songeât un peu à ce bel étranger qui, un soir de danse, avait ramassé son gant de la plus galante façon du monde, et le lui avait rendu sans lever les yeux sur elle.

Il avait de beaux yeux, pourtant, de beaux yeux noirs, qui semblaient ne point savoir sourire. Son noble visage n'avait d'autre expression qu'une tristesse profonde et morne. Il passait, au travers de toutes ces joies qui enivraient la foule dorée des appartemens royaux, il passait indifférent et froid. Son front pâle ne se rougissait point au souffle brûlant de la fête. Beauté, parfums, harmonie s'épandaient autour de lui à flots, mais n'effleuraient ni ses sens, ni son âme. Ses sens étaient morts, et son âme était ailleurs.

C'est qu'une douleur imprévue, immense, l'avait frappé naguère au sein d'un bonheur sans mélange. Cet étranger était Portugais et se nommait don Simon de Vasconcellos et Souza. Inès de Cadaval, sa femme, était morte.

Or, Simon avait mis en elle tous ses espoirs et tout son amour. Cette mort l'anéantit; il perdit force et courage; il perdit jusqu'au souvenir du serment fait à son père mourant, et partit pour la France, indifférent désormais sur le sort d'Alfonse et du Portugal.

Il erra quelque temps dans les provinces, puis il vint à Paris; il vit la cour; ce fut le terme de son voyage. Certains se complaisent en leur douleur ; ils aiment les souvenirs et trouvent de douces larmes en songeant à ceux qui ne sont plus. D'autres fuient les lieux témoins d'un bonheur passé ; ils luttent violemment contre leurs regrets ; ils mettent le bruit de la foule entre eux et leur conscience; ils repoussent avec effroi le souvenir, parce que le souvenir les navre et les tue. Ceux-là seuls sont à plaindre, car les premiers sont de lunatiques rêveurs pour qui le désespoir n'est qu'une matière à élégies. Leur mélancolie a des extases ; s'ils s'assoient sur une tombe, c'est pour rimer d'interminables strophes comme Young ou comme Hervey.

La douleur qu'on fuit et qui se cramponne à votre âme comme le *noir souci* d'Horace, voilà la seule et vraie douleur. Celle de Simon était ainsi. Le malheureux se sentait faible contre son martyre et voulait y faire trève. Il voulait, pour employer un mot banal, se *distraire*, sinon oublier. Au premier coup d'œil jeté sur la cour de France, il sentit d'instinct que là était le remède, si le remède existait. Il se fit présenter ; il fut de toutes les fêtes, et se jeta à corps perdu dans le tourbillon.

Mais il avait trop présumé; le remède fut inefficace. Il n'y avait point de fracas qui pût dominer la voix de ses regrets, point de tourbillon qui pût étourdir sa douleur. Elle restait là comme un poids écrasant qu'on ne peut soulever ni secouer.

Isabelle, l'insoucieuse enfant, n'avait jusqu'alors jeté les yeux sur un homme que pour constater la couleur de ses rubans ou le prix de ses den-

telles. Elle ne pouvait, d'ailleurs : les regards languissans de ses soupirans clouaient au sol ses regards; elle aimait mieux suivre les capricieuses arabesques des tapis, ou les lignes tremblantes des mosaïques, que d'affronter l'artillerie d'œillades qui croisait au passage chacun de ses coups d'œil. Simon, au contraire, le bel étranger, avait ramassé son gant sans la regarder. Les rôles changèrent; voyant qu'il baissait les yeux, elle leva les siens. Simon était beau, malgré sa tristesse; peut-être que sa tristesse était un charme de plus. Isabelle ne vit point ses dentelles; la couleur de ses rubans lui échappa complétement; mais, le lendemain, à son réveil, elle eût pu faire un minutieux portrait de l'étranger.

En le revoyant, elle se sentit rougir; puis, un matin, sans qu'elle sût pourquoi, des larmes vinrent à ses yeux qui n'avaient jamais pleuré que de dépit, de compassion ou de joie. Elle examina sa conscience et ne put découvrir autour autour d'elle aucun sujet de chagrin; néanmoins, elle cessa de s'interroger tout à coup, et devint rêveuse. Depuis lors, elle ne regarda plus le bel étranger qu'à la dérobée.

L'aspect des fêtes de la cour se changea pour elle. Dans ces immenses salons où s'agitait une foule éblouissante d'or, de soie et de velours, elle ne voyait plus qu'un homme. Bien qu'elle fît tous ses efforts pour ne le point regarder, elle sentait son approche; elle le devinait à travers sa paupière baissée. Quand il passait près d'elle, un tressaillement magnétique faisait trembler tous ses membres; quand il n'était plus là, une sorte d'affaissement s'emparait d'elle et la plongeait dans une somnolente apathie.

A la longue, son caractère se transforma sous l'effort d'une passion; elle ne donnait qu'un soin distrait à sa parure, et le reste du temps elle rêvait, elle pensait à lui.

Lui ne pensait point à elle. Sa douleur n'avait pas fléchi. Etranger à ces joies au milieu desquelles se passait sa vie, il ne voyait rien. Il n'avait pas même vu le visage d'Isabelle, qui l'aimait. Il ne se souvenait plus d'avoir ramassé son gant. Il ne savait pas qu'elle existât.

Cependant l'amour prenait sur le cœur d'Isabelle un irrésisible empire. Inexpériente et ne sachant point l'art de dissimuler, elle ne put cacher long-temps sa préoccupation. Tant de regards intéressés étaient fixés sur elle!

Un soir, Simon parcourait lentement les salons et luttait, comme d'habitude, contre de cruelles pensées. Isabelle causait avec un jeune gentilhomme, M. de Carnavalet. Dès qu'elle aperçut Simon, son cœur vola vers lui; elle ne parla plus; elle n'écouta plus. Son œil cherchait Simon dans les groupes, et se voilait d'une vague inquiétude quand il perdait momentanément sa trace. M. de Carnavalet aimait Isabelle depuis long-temps; il se croyait des droits. Surpris de son trouble soudain, il suivit son regard et trouva au bout don Simon de Vasconcellos.

Quelques minutes après, celui-ci se sentit heurter rudement. Il ne prit pas garde et poursuivit son chemin. C'était Carnavalet qui remplissait son rôle de jaloux. Voyant que sa première tentative était restée sans résultat, il recommença et n'eut point un meilleur succès. Simon, distrait et ne supposant point qu'on voulût l'insulter, passa encore sans lever les yeux. Alors, Carnavalet, en désespoir de cause, mit son talon rouge sur l'orteil de Simon, et appuya de son mieux.

— Maladroit! s'écria Vasconcellos avec impatience.

— Chut! fit Carnavalet en touchant sa rapière.

C'est là un langage généralement compris par tous pays. Vasconcellos ne répliqua point et suivit Carnavalet, qui traversa rapidement la foule, descendit le perron et ne s'arrêta qu'en dehors de la grille du parc.

— Dégaînons, dit-il.

Vasconcellos dégaîna.

— Pardieu, monsieur! dit Carnavalet en le voyant de si bonne com-

position, — je suis fâché d'être obligé de tuer un galant homme comme vous paraissez l'être. Auparavant, je veux vous dire au moins pourquoi... J'aime mademoiselle de Savoie-Nemours.

— Cela m'est égal, répondit Simon : — il fait froid ici, dépêchons !

— Comment ! s'écria Carnavalet, cela vous est égal !... mais vous l'aimez, vous aussi, monsieur !

— Je ne la connais pas, dit froidement Simon.

— Vous ne connaissez pas Mlle de Savoie... ! Voilà qui est étrange !

Vasconcellos rengaîna et se dirigea vers le palais. Carnavalet courut après lui.

— Monsieur, dit-il, je suis incapable, il faut que vous le sachiez, de vous avoir ainsi dérangé pour rien... D'ailleurs, si vous ne l'aimez pas, elle vous aime... Je m'y connais... et c'est tout un. En garde ! s'il vous plaît.

Vasconcellos prit posture. A la troisième passe, il mit sa rapière dans la poitrine de M. de Carnavalet.

Il ne fallait rien moins que cela pour le faire lever les yeux sur une femme; mais on aime à savoir pour qui l'on s'est battu, et le lendemain il chercha Isabelle. Leurs regards se croisèrent. Celui de la jeune fille se baissa aussitôt pour ne plus se relever, mais une vive rougeur couvrit sa joue. Simon se sentit venir une angoisse au cœur. Ses yeux le brûlèrent, comme il arrive aux enfans qui souffrent et ne veulent point pleurer.

— Inès! murmura-t-il, en portant la main à sa poitrine.

Et il s'enfuit, loin, bien loin, jusqu'à ce que le grand air et le froid de la nuit eussent glacé la sueur de son front.

— Inès! répétait-il de temps en temps, avec de convulsif sanglots; — Inès!

Soit qu'il existât entre ces deux femmes une ressemblance réelle, soit que son œil retrouvât partout l'image qui tyrannisait son âme, Isabelle lui était apparue comme l'ombre d'Inès de Cadaval. Il l'avait reconnue, non point telle que l'avait faite la suprême souffrance, mais brillante et jeune, comme elle était aux premiers jours de leur union. Il avait reconnu les molles ondulations de ses cheveux noirs, son front de reine, et l'azur foncé de ses grands yeux.

Le regard d'Isabelle lui demeurait comme un poids sur le cœur. Il y avait de l'amour dans ce regard; c'était un regard d'Inès.

De telle sorte que, par une mystérieuse substitution, entre lui et Inès mourante, se dressait une autre Inès, belle, forte, passionnée. Et cette femme, qui était Isabelle de Savoie, lui dérobait ses souvenirs. Inès fuyait dans le lointain; son pâle visage, demi-voilé par sa chevelure dénouée, apparaissait vaguement; sa bouche s'ouvrait, comme pour murmurer un dernier adieu. Isabelle, au contraire, était là, tout près ; elle semblait jouir de sa victoire, et mettait son charmant profil devant le regard de Vasconcellos, qui cherchait Inès.

Vasconcellos se débattait de toute sa force contre ce délire, mais sa fièvre redoublait; son front ruisselait de sueur ; l'obscurité des nuits s'illuminait bizarrement autour de lui; le vent glacial lui semblait être l'atmosphère ardente de la fête, et l'harmonie du bal renaissait pour lui dans le bruissement de la bise à travers les branches dépouillées.

Il s'assit sur le gazon tout blanc de givre, et cessa de lutter contre le songe qui l'obsédait.

Alors ce fut un enivrement plein de lassitude et de remords. Sa bouche rencontra la bouche d'Isabelle. L'ombre d'Inès se voila.

Au milieu de la nuit, Vasconcellos revint à son hôtel. Le rêve avait pris fin; la fièvre s'était éteinte, mais l'impression restait. Son valet, Baltazar, reçut l'ordre de tout préparer pour le départ. Avant le jour, Vasconcellos reprenait la route de Portugal. Il était venu en France afin de chercher le repos, il emportait un surcroît de tortures.

Après son départ, tout prit autour d'Isabelle un aspect morne et désolé. La cour étalait vainement, à ses yeux, ses magnificences. Elle ne voyait plus. Le sourire avait déserté sa lèvre, et si parfois encore son œil brillait d'un fugitif éclat, c'était lorsqu'on prononçait par hasard, devant elle, le mot de *Portugal.*

Sur ces entrefaites, le marquis de Saude, repoussé une fois déjà, risqua une seconde tentative, et fut de nouveau évincé; mais Mlle de Savoie appela de cette décision à la clémence du roi. Elle se jeta à ses genoux.

— Vous voulez donc être reine? lui demanda en souriant Louis XIV.

— Sire, répondit Isabelle, je veux aller en Portugal.

VII.

La cour de Portugal.

Mademoiselle de Savoie partit donc pour le Portugal où le marquis de Sande la ramena en triomphe.

Lorsqu'elle débarqua à Lisbonne, il y avait sur la jetée, pour la recevoir, un nombreux et brillant cortége. Ce fut le prince infant don Pierre qui lui donna la main. L'infant était à peine sorti de l'adolescence. En voyant la jeune reine si belle, il envia le sort de son frère. Sa bouche brûlait lorsqu'il baisa la main d'Isabelle, au seuil du palais royal.

Mlle de Savoie ne s'apercevait point de ce trouble. Son regard perçait avidement la foule des courtisans; elle semblait chercher un visage connu sur cette terre étrangère; mais, si loin que pussent voir ses yeux, elle ne découvrait point ce qu'elle cherchait.

Il y eut à Lisbonne de grandes fêtes pour l'entrée de la reine, mais la reine était bien triste. En venant à Lisbonne, elle avait suivi un de ces impérieux caprices qui traversent les jeunes amours. Elle ne s'était point rendu compte de son but, mais un vague espoir de revoir Vasconcellos lui montrait de loin le Portugal sous des couleurs enchantées; et maintenant qu'elle était en Portugal, elle ne voyait point Vasconcellos. De tous côtés, autour d'elle, des visages inconnus, à ses oreilles un murmure de voix étrangères. Plus d'amies pour la consoler, et, quand elle se sentait trembler au milieu de cette vie nouvelle, plus de protection, plus de serviteurs aux livrées paternelles, plus de patrie!

C'est à peine si, au départ, elle avait songé aux motifs sérieux de son voyage. Un romanesque espoir l'avait électrisée; Vasconcellos saurait bien se mettre entre elle et son royal fiancé. Mais à présent cette folle idée avait fui. Isabelle était venue chercher un époux, un maître; ce maître, quand elle le vit, lui fit horreur et dégoût; mais il était trop tard. La pompe nuptiale était préparée; les tapisseries pendaient aux murailles de la cathédrale; des guirlandes de fleurs émaillaient la voûte, et les cierges étaient allumés sur l'autel.

Un instant elle voulut se révolter contre une nécessité odieuse. Elle se vit seule et courba la tête.

Oh! comme elle regretta dès lors tous ces vaillans gentilshommes qui se pressaient naguère autour d'elle, mendiant un regard de ses yeux, et ne demandant pas mieux qu'à donner leur vie pour l'amour d'elle. Plus tard, elle devait les regretter davantage.

Alfonse parut enchanté d'abord. A la vue de mademoiselle de Savoie, il fit éclater des transports de joie tels, qu'on eût dit qu'il s'agissait pour le moins d'une douzaine de taureaux d'Espagne ou d'un dogue de race. Il oublia sa chasse royale pendant trois jours, et menaça Castelmelhor de le faire pendre, parce que ce dernier avait parlé à Isabelle sans mettre un genou en terre.. Castelmelhor se prosterna, mais il jura une haine mortelle à la jeune reine.

Le troisième jour, eut lieu la cérémonie du mariage. Isabelle, pâle presque mourante, traversa d'un pas chancelant la grande nef de la ca-

thédrale. Elle s'appuyait sur le bras de l'infant don Pierre, qui, pâle aussi, semblait également courbé sous le poids d'une cruelle souffrance morale. Arrivée au milieu de la cathédrale, Isabelle poussa un cri étouffé et sentit ses genoux fléchir. Elle venait d'apercevoir, dans l'ombre d'un pilier, le sombre et pâle visage de Vasconcellos. Elle mit la main sur son cœur pour retenir sa force défaillante, et son regard s'élança de nouveau, perçant et plein d'un indicible espoir. — Vasconcellos avait disparu.

Alors le cœur d'Isabelle se brisa. Son bras s'appuya, inerte et lourd, sur le bras de l'infant. Quand elle arriva devant l'autel, ses genoux plièrent machinalement; elle tomba accoudée sur la tablette du prie-dieu. Le reste de la cérémonie fut pour elle comme un songe pénible et plein d'angoisse. Elle désirait le réveil; — elle se réveilla reine et femme d'un être misérable, qui tenait le sceptre d'une main capable à peine de jouer avec un hochet d'enfant.

L'infant s'était mis à l'écart, et dévorait des yeux Isabelle. C'était un noble jeune homme, auquel les conseils ambitieux et perfides n'avaient point fait faute, mais qui avait toujours rejeté loin de lui toute idée de rébellion. En cet instant, pour la première fois, il fut jaloux de son frère; pour la première fois, il désira une couronne. car, se dit-il, si j'étais roi, je serais, à cette heure agenouillé près d'Isabelle; ce serait ma main qui toucherait sa main; ce serait à moi qu'elle donnerait sa vie et son amour.

Près de l'infant, un autre homme, enveloppé dans un vaste manteau, et cachant soigneusement son visage, contemplait lui aussi la jeune reine.

C'était Vasconcellos qui avait voulu, une fois encore, voir celle dont l'aspect avait naguère contrebalancé les souvenirs d'Inès. Il avait aimé Inès d'un ardent et profond amour, c'était encore elle qu'il avait un instant adorée dans la personne de mademoiselle de Savoie. Maintenant il craignait celle-ci doublement, car elle était la reine, car nous savons quel chevaleresque dévoûment il professait pour le roi; il la craignait parce qu'il avait deviné son amour, et que, remplir ce cœur qui appartenait à son souverain, lui semblait félonie; il la craignait encore, parce qu'il se sentait faible contre elle, et que son âme, loyale outre mesure, se révoltait à l'idée de trahir la mémoire d'Inès.

Mais l'amour est adroit à combattre les scrupules. Il se transforme et vient, sous un autre nom, prendre d'assaut la place qui lui fut vertueusement refusée. Tout en rejetant loin de lui toute pensée de tendresse, Vasconcellos se prit de pitié pour cette pauvre femme qu'il voyait affaissée par la douleur. Il se souvint de l'avoir vue si brillante! il la retrouvait si malheureuse! Mieux que personne il prévoyait le sort qui attendait la reine, au milieu de cette cour, inféodée au favori, lequel était l'ennemi naturel de tous ceux qui avaient à l'affection du roi des droits naturels et légitimes. Il savait de quels outrages avait été abreuvé l'infant, auquel on refusait tous les avantages inhérens à sa royale naissance; il devinait les humiliations et les mépris qui menaçaient Isabelle, et qui devaient l'accabler dès que serait passé l'éphémère caprice d'Alfonse. Protéger n'est point aimer; don Simon pensa qu'il avait le droit de protéger, puis il raisonna mieux et se dit que cette protection était un rigoureux devoir.

Pour concilier ce devoir avec ses scrupules, il résolut d'éviter la présence de la reine et de veiller sur elle de loin. Ce rôle de mystérieux protecteur n'avait point de dangers; la reine ne le voyant plus l'oublierait, et si quelqu'un avait à souffrir, ce serait lui tout seul.

Le mariage accompli, la reine sortit, tête baissée de l'église. Son regard ne cherchait plus Vasconcellos. A quoi bon? C'en était fait; il n'y avait plus d'espoir.

Elle monta dans le carrosse royal au milieu des acclamations de la multitude, qui la trouvait belle et qui l'applaudissait; là, elle se trouva en tête-à-tête avec son époux.

— Madame Isabelle, lui dit le roi avec tendresse, lequel préférez-vous, je vous prie, d'une danse d'ours ou d'un combat de taureaux sauvages de Lennox?

Isabelle ne répondit point, parce qu'elle n'avait pas entendu.

— Vous aimez bien les deux, n'est-ce pas, madame ma reine? reprit le pauvre Alfonse; par la sainte croix! vous allez être ici une heureuse femme! Nous avons des bouffons d'Italie qui avalent des sabres empoisonnés et dansent un menuet sur un fil de laiton. à quinze toises du sol... Je vous donne ma foi royale qu'il en est ainsi que je vous le dis, madame.

Isabelle mit sa tête entre ses mains.

— Ne vous cachez point pour sourire, ma souveraine, reprit encore Alfonse; vos sourires seront ma joie... Maï de Deos! nous avons bien d'autres choses, allez! Des baladins de France qui marchent sur leurs mains et se courbent en arrière de façon qu'ils baisent leurs talons... Je ne vous mens, point, Isabelle! — Des histrions qui chantent comme ces poissons de la fable qu'on nommait, je pense... qu'importe leur nom? Ils avaient, je m'en souviens, des visages de femme... Entendîtes-vous parler de cela, Isabelle?

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la pauvre femme.

— Je conçois cela, ma reine : s'écria Alfonse ; vous avez grande hâte de voir toutes nos merveilles. Patience ! nous ne vous refuserons point ce plaisir. D'ailleurs, vos volontés seront notre loi, madame... Mais je ne vous ai pas tout dit encore : nous avons un singe africain qui gambade comme jamais créature de Dieu n'a su le faire, et dont chaque grimace vaut dix mille réaux... C'est ce bambin de comte qui a fait l'estimation... Comment trouvez-vous le comte ?

Isabelle pensait à la cour de France, à sa mère, à Vasconcellos ; elle se sentait mourir.

— Maï de Deos ! s'écria Alfonse en éclatant de rire, nous avons des gladiateurs gallois qui vous feront rire aux larmes. Ils se battent avec leurs têtes, comme des béliers, madame, et quand leurs têtes se rencontrent, l'une d'elles, — parfois toutes les deux, — éclatent comme deux pots de terre... c'est très plaisant!... Mais vous souriez en tapinois, ma souveraine, et ne voulez point me montrer vos beaux yeux... Voyons? regardez-moi : on dit que je ressemble à monsieur mon cousin de France...

Ce disant, il usa d'une douce violence pour écarter les mains de la reine, et découvrit ses yeux en pleurs.

— Qu'est cela? demanda-t-il, des pleurs?... les pleurs m'ennuient.

Et il s'étendit en bâillant au fond du carrosse.

Ce fut le premier et le dernier tête-à-tête d'Alfonse avec la reine. Il la rejeta comme un jouet brisé, ou, pour employer son expression favorite en pareille circonstance, comme un taureau malade.

Le soir même, la jeune reine eut un appartement séparé.

Castelmelhor ne comptait pas sur tant de bonheur. Il vit qu'il n'aurait même pas besoin d'user de son influence acquise pour anéantir celle de la jeune femme : il était vainqueur sans avoir combattu. Néanmoins, il garda sa haine contre Isabelle, cause innocente de l'outrage public qu'il avait reçu, et ne perdit jamais aucune occasion de lui nuire et de l'humilier.

Le roi avait repris son premier train de vie. Le peuple de Lisbonne n'était point alors poussé à bout et les *chasses royales* avaient lieu de nuit fort souvent. Le jour, c'étaient des luttes, des assauts d'armes, des tours de baladins et des combats d'animaux. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer en passant, que ce malheureux Alfonse avait tous les goûts de notre populace parisienne, ce qui donnerait à penser que ladite populace ferait un triste souverain, si jamais l'âge d'or rêvé par les prédicateurs humanitaires se réalisait par hasard. Encore peut-on dire à la décharge d'Alfonse, qu'il était fou à peu de chose près,

tandis que nos badauds parisiens jouissent du plein exercice de leurs facultés intellectuelles, et composent une notable partie du peuple le plus spirituel de l'univers.

Outre ces passe-temps que nous venons d'énumérer, Alfonse en avait d'autres qu'il nous convient de passer sous silence, ne croyant point qu'il soit nécessaire de pousser la passion du vrai jusqu'à salir les yeux et la pensée du lecteur. Plongé jusqu'au cou dans cette vie brutale et souillée, il se souvenait rarement qu'il avait une compagne. Quand il s'en souvenait, c'était une terrible épreuve pour la pauvre Isabelle. Alfonse, comme tous les esprits viciés, était impitoyable. Il forçait Isabelle à trôner près de lui au cirque; il la traînait aux théâtres de pugilat; plus d'une fois même, il la contraignit à présider ses orgies. Et, comme les courtisans se modèlent sur le maître, et qu'il y avait deux maîtres à la cour de Lisbonne, Alfonse et Castelmelhor, dont l'un traitait la reine en esclave et l'autre la haïssait profondément, toute cette tourbe plébéïenne, en habits nobles, qui entourait le roi, se croyait obligée de mépriser Isabelle et de le lui laisser voir. Elle n'avait à la cour d'autre rôle que celui de servir de plastron aux grossiers sarcasmes des compagnons d'Alfonse.

Elle dépérissait lentement. Autour de ses grands yeux, un cercle azuré gardait la trace de ses larmes. Ses joues s'étaient amaigries, et les nombreux rivaux qui se disputaient autrefois ses bonnes grâces n'eussent certes point reconnu la reine de beauté des salons de Versailles.

Mais ce n'était point dans ces mépris grossiers, dans ces humiliations de chaque jour qu'on eût trouvé la cause de la douleur qui empoisonnait sa vie. Isabelle aimait et le temps n'avait point miné sa passion. Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour de son mariage, et pendant ces deux ans, elle n'avait pas vu une seule fois Vasconcellos. Qu'était-il devenu? Elle ne savait. Vasconcellos était sa pensée unique, incessante; elle ne vivait qu'en lui. Sa vue seule eût été un baume souverain pour sa détresse.

Il y avait bien à la cour un homme dont la tendresse respectueuse et dévouée s'efforçait d'apporter à Isabelle consolations et repos. L'infant la protégeait de tout son pouvoir, mais son pouvoir était si faible! Castelmelhor prolongeait au delà de toutes bornes la prétendue adolescence de don Pierre, qui restait soumis à une sorte de tutelle. La reine, d'ailleurs, habitait alors le palais d'Alfonse, et il n'était permis à l'infant de s'y introduire qu'en de rares occasions. Pourtant le dévoûment du jeune prince était pour Isabelle un précieux soulagement. Elle se prit à l'aimer comme un frère; lui, l'aimait d'une autre manière, mais, timide et retenu par le lien qui l'unissait à la femme présumée de son frère, il n'avait point osé lui avouer son amour.

Sur ces entrefaites, une catastrophe advint qui changea subitement la position d'Isabelle.

Un jour de Noël, il prit fantaisie à Alfonse de faire une grande débauche dans l'intérieur de son palais. Pour quelle fût complète, il ordonna à la reine de vêtir ses plus beaux habits et de présider au banquet. La reine obéit. Vers le milieu du repas, au moment où les têtes éclataient au feu de l'ivresse, Castelmelhor se leva :

— Il manque quelque chose au festin! dit-il.

Une clameur universelle accueillit cette hérésie.

— Il manque quelque chose, vous dis-je! répéta Castelmelhor d'une voix de tonnerre.

— Comte, tu es ivre, dit le roi.

— Je ne fais en cela, repartit Castelmelhor, que mon devoir de sujet fidèle : j'imite le bon exemple que nous donne Votre Majesté... Mais il manque ici quelque chose!

— Encore! s'écria le roi, dont la colère s'allumait;—que manque-t-il?

— Il manque au vin d'être versé par une main de femme.

— Bien dit! hurla l'assemblée en chœur; le comte a raison.

— A cela ne tienne! reprit Alfonse: — comte, tu vas être satisfait... Madame, poursuivit-il en s'adressant à la reine, qui semblait une blanche statue de marbre de Paros au milieu de tous ces visages enluminés par l'orgie; — madame, il vous faut prendre ce flacon et verser à boire à ces bons seigneurs qui ont soif.

Isabelle prit le flacon sans mot dire et commença le tour de la table.

Si, par hasard, il se fût trouvé à la table du roi ce jour-là un homme qui eût conservé une étincelle d'honneur au fond de l'âme, il se fût certes pris d'une commisération pour cette femme au cœur de reine, fière encore, et digne, admirable, sous l'humiliation que lui infligeait son époux. Mais le hasard, si puissant qu'il soit, ne peut créer l'impossible. Chaque fois qu'Isabelle remplissait une coupe, un éclat de rire s'élevait.

Castelmelhor tendit son gobelet le dernier. Au moment où la reine approchait le flacon, il se leva subitement et mit ses lèvres sur sa joue.

Alfonse poussa un rugissement de joie.

La reine devint si pâle que ses veines parurent, comme un réseau bleuâtre, sur son front. Elle était douce, faible même, mais il y avait en elle un peu de ce fougueux sang de frondeur, qui mit Mazarin si près du précipice.

Elle fit un pas en arrière, et, redressant son front tout à coup :

— Seigneur, dit-elle, vous êtes un lâche. Si Dieu m'eût donné un homme pour époux, je ne lui demanderais point votre vie, mais, — afin que vous fussiez traité suivant vos mérites, — le bourreau vous fouetterait par les rues de Lisbonne!

A ces mots, elle se retira lentement.

— Comte, dit le roi, tu es louche!

— Et Votre Majesté est publiquement outragée! répondit Castelmelhor. qui cachait, sous un air enjoué, l'ardeur de son ressentiment.

— Toi... fouetté... par le bourreau!... c'est très plaisant!

— Si Dieu lui eût donné un homme pour époux!... murmura Castelmelhor.

— Maï de Deos! c'est vrai! elle a dit cela! s'écria le roi; — je suis un homme!... Par le sang! par la mort! je suis un homme, et... malheur à elle!... Qu'on me l'amène!

VIII.

Mademoiselle de Savoie-Nemours.

Et comme tout la monde restait immobile, le roi répéta avec un redoublement de fureur :

— Qu'on me l'amène, vous dis-je, qu'on la traîne ici à l'instant!

— Pourquoi faire? demanda froidement Casmelmehor.

— Pour que je lui prouve que je suis un homme! s'écria le roi, dont la prunelle nageait dans le sang.

En même temps, il tira son poignard en grinçant des dents et le ficha si rudement dans la table, que l'épaisse planche de chêne fut percée de part en part.

Mais cet effort le brisa et il tomba épuisé sur son fauteuil.

— Castelmelhor, dit-il d'une voix faible, va dans sa chambre, et tue-la!

— Seigneurs, dit Castelmelhor au lieu d'obéir, veuillez nous laisser seuls; S. M. a désir de m'entretenir en particulier.

L'assemblée jeta un regard de regret sur les coupes à moitié vides, mais ce n'était pas le roi qui avait parlé; c'était Castelmelhor; il fallait obéir.

— Sire, reprit le comte, dès que la foule se fut écoulée, — Votre Ma-

jesté va trop loin, s'il m'est permis de le dire... Le marquis de Sande est à Lisbonne, et, avec lui, est venu un Français, qui sans doute est chargé des pouvoirs de son souverain. Le Portugal n'est point de taille à se mesurer avec la France.

— Il y avait long-temps que tu ne m'avais autant ennuyé! s'écria le roi en bâillant.

— Sire, mon devoir...

— Petit comte, va chercher les serviteurs de mes bassets royaux, et... ne reviens pas. Tu n'es pas en veine aujourd'hui.

— Encore un mot, Sire...

— Peuh! fit le roi avec ennui.

— Me donnez-vous carte blanche?

— Sans doute; à quel sujet?

— La reine...

— La reine! interrompit le roi qui avait déjà oublié la scène du dîner; que me parles-tu de la reine?

— Elle a insulté Votre Majesté.

— Vraiment? Au fait... c'est possible. Eh bien! pends-la, fais-en ce que tu voudras... et va-t'en.

Castelmelhor sortit aussitôt.

Depuis qu'il était maître de l'oreille du roi, il avait déjà considérablement affaibli la puissance des chevaliers du Firmament, qu'il avait même éloignés du palais et casernés dans un hôtel; mais il se croyait néanmoins sûr de leurs services, à cause d'Ascanio Macarone, qu'il avait fait capitaine des Fanfarons ou cavaliers, et qui affectait pour sa seigneurie un dévoûment sans bornes. Ce fut près du beau Padouan qu'il se rendit en quittant le roi.

Macarone reçut ordre de choisir dix Fanfarons, parmi les moins scrupuleux, ce qui était énormément dire. Ces dix hommes devaient se poster à une heure après minuit dans la rue de la Conception, qui longe le couvent de ce nom, où la reine avait accoutumé d'accomplir ses devoirs religieux.

C'était, comme nous l'avons dit, la veille de Noël; la reine devait, suivant toute apparence, se rendre à la messe de minuit. Castelmelhor, qui avait un puissant intérêt à éloigner cette princesse de la cour, saisissait avec ardeur cette occasion de commencer l'exécution du plan qui devait l'élever au but de ses désirs.

Macarone était homme d'ordre; il se fit répéter par deux fois ses instructions, et se pénétra bien de son rôle. Son rôle consistait à la transporter au château-fort de Soure dans la province de Tras-os-Montès.

La reine, sans défiance, et ayant besoin ce jour-là plus que jamais des consolations de la religion, sortit du palais à minuit, et gagna en carrosse le couvent de la Conception. Vers une heure, la messe finit; la reine remonta en carrosse.

Au bruit des roues, une dizaine d'hommes, qui occupaient le milieu de la rue, se jetèrent dans l'ombre des maisons. Le carrosse avançait toujours.

— Tayaut, mes bellots! dit Macarone à demi-voix.

Les dix chevaliers du Firmament s'élancèrent à la tête des chevaux. Macarone avança la tête et regarda à l'intérieur.

— Très illustre dame, dit-il en faisant une exquise salutation, je suis chargé de vous conduire à votre maison des champs. Vous plaît-il partir seule ou désirez-vous conserver la compagnie de ces deux charmantes demoiselles qui sont là devant vous, et dont je me déclare le soumis serviteur?

La reine voulut demander à ses femmes ce que signifiait cet étrange discours, mais elle n'eut pas le temps.

Quelqu'un veillait sur elle, et ce quelqu'un avait sans doute des intel-

ligences à l'hôtel des chevaliers du Firmament. Au moment où Macarone terminait sa harangue par un second salut, aussi suave que le premier, des pas de chevaux se firent entendre à l'autre bout de la rue.

—En route! cria le beau cavalier de Padoue, en changeant subitement de ton.

— Qui êtes-vous? où me conduisez-vous? dit la reine.

Les chevaux s'étaient rapidement approchés. Il n'y avait que deux cavaliers, ce qui rassura Macarone ; mais l'un de ces deux cavaliers, monté sur un puissant andaloux, ressemblait au géant Goliath sur sa colossale monture. — ce qui fit réfléchir le même Macarone.

— Qu'est-ce à dire? demanda d'une voix brève et hautaine le plus petit des deux cavaliers, dont le riche costume brillait à la lueur des torches des valets de la reine. — Pourquoi arrêtez-vous ce carrosse, drôles?

Le plus grand des deux cavaliers, qui portait une livrée de couleur sombre, ne dit rien, mais il dégaîna une rapière qui avait bien quatre coudées de longueur.

A la voix du premier cavalier. la reine avait vivement tressailli. Elle mit la tête à la portière, joignit les mains et demeura comme en extase.

— Passez votre chemin, seigneur, répondit le Padouan, et ne vous mêlez point des affaires d'autrui.

Le cavalier ne répondit pas, mais il porta la main à son flanc, son épée glissa hors du fourreau, et une gerbe de fugitifs éclairs passa devant les yeux du Padouan. En même temps il poussa son cheval, passa sur le ventre d'Ascanio et attaqua le gros de l'embuscade. Le géant qui l'accompagnait ne resta pas en arrière. Il leva cinq ou six fois sa lourde épée, après quoi il la remit au fourreau, parce qu'il n'y avait plus d'ennemis à combattre.

Le Padouan seul restait et faisait le mort. pour tâcher de savoir à qui il avait affaire; mais le géant ayant fait mine de vouloir le fouler aux pieds de son massif cheval, notre pauvre ami, au risque de faire rougir dans leurs tombeaux ses glorieux ascendans, prit la fuite à toutes jambes.

Les deux cavaliers étant ainsi restés seuls sur le champ de bataille, le valet se tint à l'écart et le maître s'approcha de la portière.

— Madame, dit-il, vous ne pouvez retourner au palais du roi. Peut-être ne vous fierez-vous point à un inconnu...

— Je vous connais, seigneur, interrompit la reine, dont la voix tremblait d'émotion.

Puis elle ajouta d'un ton si bas qu'il fallait le silence d'une nuit solitaire pour que ces paroles fussent entendues :

— Et je me fie à vous plus qu'à tout autre en ce monde, don Simon de Vasconcellos.

Le cavalier s'inclina en signe de reconnaissance.

— Alors, madame, dit-il, que Votre Majesté daigne me suivre. Je vous donnerai, pour cette nuit, l'hospitalité que peut offrir un pauvre gentilhomme, et demain vous aurez une retraite au dessus de laquelle planera une puissante et terrible protection.

Le carrosse se remit en marche, escorté par Vasconcellos et Baltazar. Bientôt la reine put mettre pied à terre dans la cour d'honneur de l'hôtel de Souza.

— Il y a bien long-temps, dit Vasconcellos avec tristesse, que cet hôtel, qui porte le nom de mes pères, n'a été habité. Mon frère demeure dans un palais; moi, je me cache dans une humble demeure. — Entrez, madame; j'ai le droit de dire que cette maison est un asile de loyauté, car elle a vu quinze générations de Souza, et Castelmelhor n'y a point mis les pieds depuis qu'on le flétrit du nom de favori.

Isabelle descendit de son carrosse et traversa, appuyée sur le bras de Vasconcellos, la cour, dont les larges pavés se cachaient sous l'herbe. Elle tremblait; sa respiration était pénible et oppressée. Vasconcellos

marchait d'un pas ferme et grave. Arrivé sur la dernière marche du perron, il s'arrêta :

— Madame, dit-il, si Votre Majesté daigne le permettre, je lui ferai les honneurs de l'hôtel ; sinon, je resterai au seuil, afin de veiller jusqu'au jour.

— Venez ! murmura la reine.

Ils passèrent le seuil et traversèrent une longue enfilade de pièces avant d'arriver au salon où jadis nous avons vu la famille de Souza rassemblée. Rien n'avait changé ; tout était comme autrefois : les portraits d'ancêtres, le fauteuil armorié où s'asseyait feu la comtesse, et la chaise à long dossier d'ébène, où s'appuyait la blanche épaule d'Inès de Cadaval.

Vasconcellos passa la main sur son front, comme pour chasser d'accablans souvenirs.

Il poussa le bouton d'une porte, et montra une chambre aux meubles antiques et d'une richesse extrême, où se trouvait un lit carré, à baldaquin, dont les rideaux de velours rouge portaient, brodée en or, la croix de Bragance.

— Au temps où l'écusson de Souza était pur de toute tache, dit-il, des rois ont dormi dans cette retraite. Ce sera, pour cette nuit, la chambre de Votre Majesté... Dormez, madame, je veillerai sur votre sommeil.

Il s'inclina, et fit un pas vers la porte pour quitter le salon.

— Restez ! dit la reine.

Vasconcellos devint pâle; mais il s'arrêta aussitôt.

— Senoras, reprit la reine en s'adressant à ses femmes, qui l'avaient suivie, laissez-nous.

Les deux Portugaises se retirèrent. La reine et Vasconcellos demeurèrent seuls.

Il n'y avait qu'une lampe allumée dans le salon. Sa faible lumière rendait à peine les ténèbres visibles, et laissait dans l'obscurité les portraits pendus aux lambris et les sombres sculptures de lointains panneaux. On voyait seulement çà et là briller dans l'ombre un miroir à compartimens, les cristaux biseautés d'une girandole ou l'or poli d'un écusson. La reine était debout auprès de la porte de la chambre à coucher ; Vasconcellos, profondément incliné et les yeux à terre, restait au milieu du salon.

La reine demeura un instant indécise et combattue ; son sein se soulevait par bonds précipités ; sa joue, tour à tour blanche ou empourprée, changeait rapidement de couleur. Mais elle se remit tout à coup, redressa son front et regarda en face Vasconcellos.

— Seigneur, dit-elle, veuillez m'avancer un siége... Approchez-vous, écoutez-moi... Vous souvient-il de votre séjour à la cour du roi Louis de France ?

— Il m'en souvient, répondit Vasconcellos.

— Vous étiez malheureux, seigneur ; moi... oh ! j'étais bien heureuse !... Je vous vis ; ma première souffrance vint de vous, car je vous aimai... Ne m'interrompez pas, seigneur... Ce fut pour vous revoir que je vins en Portugal. Que m'importait un trône ? — Je croyais, — j'étais folle ! — je croyais avoir lu votre amour dans un seul de vos regards ; j'espérais... seigneur, c'est moi qui ai brisé ma vie, mais je l'ai brisée pour vous !

Vasconcellos s'agenouilla et se couvrit le visage de ses mains.

La reine avait parlé d'une voix ferme, mais basse et comme suffoquée. Son visage exprimait le calme du désespoir.

— Je suis venue, reprit-elle ; — au lieu des hommages promis, j'ai trouvé l'insulte et le dédain ; moi, dont la vie n'avait été qu'une longue fête, je me suis habituée aux larmes ; j'ai désiré la solitude, afin de pouvoir prier Dieu, mais on m'a traînée, moi, femme et reine, au milieu des

repoussantes orgies qu'un fou mène avec ses valets: — et personne pour me consoler! personne pour me défendre!

— Madame, s'écria Vasconcellos, ayez pitié de moi!

— Pitié de vous, seigneur! répéta la reine dont l'œil, grand ouvert, renvoyait, terne et rougeâtre, la lointaine lueur de la lampe. — Parfois, en effet, j'ai eu pitié de vous, car vous m'aimez: il y a long-temps que je le sais.

— Madame!... voulut interrompre Vasconcellos.

— Oh! je puis vous parler ainsi, dit Isabelle avec un triste sourire; vous m'aimez, je le sais, mais je sais aussi qu'un insurmontable obstable est devant vous, un obstacle mystérieux pour moi, mais invincible, que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas franchir peut-être... Vasconcellos, vous croyiez être bien caché, n'est-ce pas, quand vous veilliez sur moi, de loin, dans l'ombre, quand vous preniez, pour remplir un devoir, les mêmse précautions qu'on prend pour commettre un crime? Mais je vous voyais, moi, je vous devinais, et si je ne suis pas morte au milieu de cette cour honteuse, c'est que je vous sentais près de moi, c'est que je voulais vivre pour vous remercier un jour, et pour vous dire, — avant de quitter pour jamais le monde: — Je vous ai aimé, don Simon, je vous aime, et, après vous, je n'aimerai que Dieu.

Vasconcellos mit sa main sur son cœur, et poussa un sourd gémissement.

Isabelle ne s'était point trompée, il l'aimait de toute la violence d'une passion sans cesse combattue: c'était un amour sans but, une adoration sans espoir, — un culte.

En ce moment, il eût donné sa vie en ce monde et dans l'éternité pour la faire heureuse; mais les paroles lui brûlaient le cœur; il souffrait et aurait voulu fuir.

— Madame, murmura-t-il en joignant les mains; merci! merci, mais pitié! Vous ne savez pas la chaîne qui me lie. Je suis au roi, madame, corps et âme... et vous êtes la reine.

Isabelle se leva.

— Je ne suis pas la femme du roi, dit-elle avec simplicité.

Elle ne rougit point en prononçant ces mots; elle ne baissa point les yeux. Mais il y avait dans son geste et dans sa voix cette dignité calme et noble, qui vaut bien la disgracieuse grimace, hiéroglyphe bizarre, à l'aide duquel peintres et poètes ont pris la coutume de représenter la pudeur.

Vasconcellos, à son tour, se leva, et ne prit point souci de cacher son profond étonnement.

— Je suis, continua Isabelle, ici comme à Versailles, aujourd'hui comme jadis, *mademoiselle* de Savoie-Nemours.

— Est-il possible! s'écria Vasconcellos.

Isabelle lui tendit sa main, qu'il baisa avec transport.

— Et maintenant, reprit-elle encore, éloignez-vous don Simon; ma main est à moi, mon cœur est à vous, — mais ma vie est à Dieu; c'est dans le silence d'un cloître que je veux prier pour vous qui avez été mon bon ange et mon mauvais génie.

Elle retrouva son maintien de reine et montra la porte d'un geste.

Vasconcellos, éperdu, demeura un instant immobile au lieu d'obéir. Il tendit les bras et fléchit à demi le genou, comme s'il allait se prosterner.

Mais à ce moment, la lampe, près de s'éteindre, jeta une dernière et rouge lueur. Le regard de Vasconcellos tomba sur la chaise à long dossier d'ébène où, tant de fois, il avait vu Inès attentive et rougissant à sa voix.

Il se redressa et sortit, tête baissée, sans prononcer une parole.

La reine le suivit du regard jusqu'au seuil.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, donnez-moi la force de ne plus l'aimer.

IX.

L'oratoire.

Le lendemain, la promesse de Vasconcellos s'accomplit. Isabelle de Savoie eut une terrible et puissante protection.

Dès le matin, le carrosse du marquis de Sande stationna à la porte de l'hôtel de Souza. Un homme en descendit qui portait le cordon des ordres du roi de France. C'était M. le vicomte de Fosseuse, chargé de dépêches du roi Louis XIV pour la cour de Portugal, et nanti de pouvoirs afin de représenter le roi à Lisbonne. Le vicomte eut une courte conférence avec la reine et se rendit aussitôt auprès d'Alfonse VI.

L'injure faite à la reine était flagrante ; on n'essaya point de la nier. Les demandes du Français furent justes, et sa façon de les poser péremptoire, on ne tenta pas de les repousser.

A midi, la reine quitta l'hôtel de Souza, et se rendit, escortée du marquis de Sande et de M. de Fosseuse, au palais de Xabrégas, qu'on avait disposé pour la recevoir. Au dessus de la principale porte du palais, un drapeau blanc, au centre duquel tranchait l'écusson d'azur aux trois fleurs de lys d'or, livrait ses plis flottans à la brise.

— Voici désormais votre égide, madame, dit M. de Fosseuse ; vous êtes sous la protection de la France.

Isabelle eut un mouvement d'orgueil et de joie en voyant ce blanc étendard que suivait partout la victoire. Elle se sentit à l'abri derrière le grand nom de sa patrie.

Mais ses pensées reprirent bientôt leur cours. Depuis le matin elle cherchait Vasconcellos, qui ne se montrait point. La veille, elle avait voulu l'entretenir, pour lui dire un dernier adieu; maintenant elle eût voulu le voir encore afin de lui rendre grâce, car elle devinait que ce soulagement inespéré était son ouvrage. Vasconcellos n'avait garde de paraître. Dans un moment d'entraînement, il s'était réjoui de voir la reine libre et exempte de tous liens ; il s'était réjoui de retrouver en elle mademoiselle de Savoie, pensant, dans son enthousiasme irréfléchi, que entre eux désormais le principal obstacle avait disparu. Mais la réflexion l'avait détrompé. Il avait reconnu qu'en définitive sa position n'était point changée. Pour tout autre, Isabelle pouvait être libre; pour lui, elle était toujours la femme qui avait pris place sur le trône d'Alfonse.

Vasconcellos était au roi ; il n'avait pas oublié un seul instant le serment fait au lit de mort de son père, et il exécutait sa promesse avec d'autant plus de rigueur que son frère l'avait méconnue. Aimer la reine, c'était vouloir unir son sort au sien, car l'idée ne lui pouvait venir d'en faire sa maîtresse. Or, épouser la reine, n'était-ce pas reconnaître implicitement les torts du roi, son incapacité et sa misère? n'était-ce pas se proclamer hautement son ennemi? Isabelle l'aimait, elle le lui avait dit. Maintenant que tout danger était passé pour elle, cette idée de finir ses jours dans un cloître devait tomber de soi-même. Vasconcellos était homme. La scène de la veille avait épuisé ses forces. Il ne se sentait point capable de résister souvent à un pareil danger. Redoutant sa faiblesse, il préféra fuir et résolut de ne plus voir la reine.

Pendant la nuit, il alla prévenir M. de Fosseuse et le marquis de Sande, qu'il savait être particulièrement dévoués à Isabelle; ensuite il ne reparut point à l'hôtel.

M. de Fosseuse installa la reine au palais de Xabrégas. A la suite d'une entrevue où furent appelés le marquis de Sande, quelques grands de Portugal, ennemis de la cour, et plusieurs prélats, un exprès partit, chargé de dépêches pour sa sainteté le pape Clément IX. Ce messager

devait être suivi de près par le P. Vieira da Silva, confesseur de la reine, Louis de Souza, député de l'inquisition, et Emmanuel de Magalhaens de Menesses, archidiacre de l'église métropolitaine de la Porto, chargés des pleins-pouvoirs d'Isabelle de Savoie, à cette fin de requérir la déclaration apostolique de la nullité du mariage de cette princesse avec le roi Alfonse VI.

Dès lors, la position d'Isabelle s'améliora sensiblement. Elle eut un parti dans l'état. La haute noblesse mécontente et le clergé se firent un drapeau de son nom ; mais elle ne voulut point se mêler d'intrigues politiques, et resta confinée dans son palais, heureuse de n'avoir plus à subir les honteuses fantaisies d'Alfonse.

En quittant Lisbonne, M. de Fosseuse lui promit de lui envoyer deux demoiselles d'honneur françaises. Bientôt, en effet, elle vit arriver deux charmantes sœurs, Marie et Gabrielle de Saulnes, filles d'un vieux gentilhomme de l'Orléanais. Ces deux jeunes filles lui tinrent fidèle compagnie. Elles l'aimèrent parce qu'elle était malheureuse et bonne. Leur naïf entretien lui fit souvent passer de douces heures de repos.

L'infant don Pierre lui faisait maintenant de fréquentes visites. C'était un beau et loyal jeune homme, dont le caractère doux et trop maléable peut-être gardait les traces de la longue tutelle qu'il avait subie. Il était timide auprès d'une femme et intrépide au danger. Les mauvais traitemens de toute sorte qu'il subissait à la cour n'avaient pu altérer son affection pour son frère, mais il haïssait profondément Castelmelhor qui, une fois, avait osé tiré tirer l'épée contre lui. Comme tous les esprits réservés, il était enclin à la jalousie, ombrageux et capable d'une longue rancune ; mais tous ces défauts, rachetés par de nombreuses qualités, échappaient à la reine, qui le traitait en frère et le faisait son confident. Isabelle ne pouvait ignorer l'amour de l'infant, dont l'aveu s'échappait pour ainsi dire par tous ses pores ; mais, ne pouvant y répondre, elle feignait de ne le point apercevoir. C'était un amour naïf et respectueux, amour de page pour sa suzeraine, soumis, délicat et pur. Une boucle de cheveux eût mis don Pierre en extase ; aux temps de la chevalerie, il se fût contenté de la licence de porter les couleurs de sa dame.

Mais c'était un amour jaloux outre mesure. La jalousie est perspicace et va droit au but. Don Pierre avait reconnu dès long-temps que le cœur d'Isabelle n'était point libre, et ses soupçons s'étaient dirigés de prime-abord en bon lieu. Le nom de Vasconcellos le faisait tressaillir ; il détestait presque autant Vasconcellos que Castelmelhor.

Simon ne faisait rien pourtant pour justifier cette jalousie. Pendant un an qu'Isabelle resta au palais de Xabrégas, il ne la vit que deux fois, en présence de ses femmes. Encore fallait-il d'importantes et solennelles occasions pour l'amener à la résidence de la reine. La première fois, il vint afin de la prévenir qu'un misérable, qui était son serviteur, avait proposé de l'empoisonner, ce que le favori avait refusé, par un reste d'honneur ; la seconde fois, il lui apporta des nouvelles de la cour de Rome où son affaire était en instance ; il lui remit en même temps une dispense provisoire, expédiée par Louis, cardinal de Vendôme (oncle d'Isabelle), éga *à latere* du Saint-Père. Il semblait que Vasconcellos eût des moyens d'être instruit avant tous les autres de ce qui concernait Isabelle.

Cependant, il n'habitait point Lisbonne ; du moins, nul ne l'y rencontrait jamais, et son valet, Baltasar, s'était mis au service de lord Richard Fanshowe.

L'infant se dépitait de cette complète et profonde connaissance que Vasconcellos semblait avoir des affaires de la reine ; il se désespérait surtout en voyant l'impression produite sur Isabelle par les rares visites de cet homme. Elle en parlait sans cesse ; tantôt avec des réticences étranges et une sorte de mystérieuse frayeur, tantôt avec un enthousiasme imprudent, tantôt avec une mélancolique tendresse. Aussi don Pierre

voyait en lui un rival ; s'il déguisait sa haine, c'est qu'il craignait de déplaire à Isabelle.

Pendant que nous jetons ce coup d'œil rétrospectif et nécessaire sur des événemens passés, notre histoire n'a point marché ; le temps s'est arrêté pour nous laisser du loisir, et, si nous n'avons point littéralement renouvelé le tour de force de Josué , c'est que le soleil était couché à l'heure où le moine sortit en vainqueur du palais de Castelmelhor.

Il était sept heures du soir environ, la reine était assise sur une haute bergère, dans une chambre du palais de Xabrégas dont elle avait fait son oratoire. Près d'elle, agenouillées sur des coussins de soie, Marie et Gabrielle de Saulnes passaient négligemment leurs aiguilles dans de délicates broderies. L'infant don Pierre, assis sur un tabouret à quelque distance, tirait d'une grande guitare portugaise d'assez chétifs sons , dont il accompagnait un refrain de France qu'il avait appris sans doute pour plaire à Isabelle. En l'écoutant, elle avait appuyé sa tête sur sa main, elle rêvait.

— Ne reconnais-tu point cet air ? dit tout bas Gabrielle de Saulnes à sa sœur Marie.

Marie avait des larmes dans les yeux.

— Qu'est-ce ? demanda la reine.

— C'est un souvenir, répondit la rieuse Gabrielle , — s'il plaît à Votre Majesté. Le refrain que chante si bien S. A. le prince infant est familier aux oreilles de Marie.

Marie devint rose comme une cerise.

— Oui-dà ! dit la reine en souriant; — d'où connaît-elle cet air, ma mignonne ?

— De notre cousin Roger de Luces , madame , qui est cornette des chevau-légers du roi, s'il plaît à Votre Majesté.

Cela me plaît , ma fille , dit la reine en soupirant ; — ne pleure pas , Marie, nous te rendrons la France et ton cousin quelque jour... D'autres, ma mie, n'ont point ce doux espoir de revoir les gens qu'ils aiment.... Cessez de chanter, je vous prie, monsieur mon frère.

C'était ainsi que la reine appelait l'infant. Il déposa aussitôt sa guitare et se rapprocha de la reine.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles de Rome, madame, demanda-t-il ; vous semblez plus triste encore que de coutume.

Isabelle ne répondit point.

— Elle songe à lui, pensa le prince ; toujours, toujours à lui !

—Vous ne dites rien, monsieur mon frère ! s'écria tout à coup la reine avec un enjouement affecté ; ne savez-vous donc point quelque belle histoire qui puisse récréer un peu trois pauvres recluses ?

Les deux demoiselles de Saulnes approchèrent instinctivement leurs coussins pour écouter mieux. Le prince, de son côté, fit un appel désespéré à sa mémoire, mais il ne trouva rien. C'est toujours en ces momens où il faudrait savoir ou se rappeler que le souvenir des gens timides se montre rebelle.

— Prêtez attention, mes chères belles, reprit la reine ; monsieur mon frère va nous faire un récit.

Cette recommandation était parfaitement inutile. Les deux sœurs attachaient déjà sur le visage du prince des regards impatiens et curieux.

— Hélas ! madame, dit l'infant , dont les traits exprimaient une véritable détresse, — je ne sais rien, car j'ignore l'art de composer des histoires.

Ce disant, il baissa la tête et se prit à rouler son feutre entre ses doigts, ni plus ni moins qu'un galant de village à bout d'éloquence. La douce Marie le regarda et eut pitié de lui, mais Gabrielle ne put retenir un sourire. La reine était retombée dans sa rêverie.

— Et pourtant, reprit l'infant, en se redressant sous le sourire railleu

de Gabrielle comme un coursier de race sous l'éperon, il se passe au milieu de nous des choses qui, racontées, passeraient pour des fables inventées à plaisir... Entendîtes-vous jamais parler du moine, madame?
— Le moine? répéta Isabelle d'un air distrait.
— Le moine! dirent les deux sœurs en frissonnant.
— Le moine, reprit l'infant; — l'homme qu'on désigne et reconnaît sous le seul nom du *moine*, dans une cité où il y a cinquante monastères; l'homme dont nul n'a vu le visage; l'homme dont l'aspect arrête la folie de S. M. mon frère, dont la voix fait tressaillir le traître Castelmelhor, et dont la main répand assez de bienfaits pour retenir la colère du ciel, suspendue sur le royaume de Portugal?
—C'est la première fois que vous nous parlez de cet homme, monsieur mon frère.
— C'est la première fois en effet, madame. Pourquoi cela? je ne saurais le dire, car il a droit à mon affection et à mon respect.
— Quoi! s'écria étourdiment Gabrielle de Saulnes, vous le connaissez donc; vous lui avez parlé?
— Pourquoi cette question, ma fille? dit la reine étonnée.
— C'est que le moine est un homme si mystérieux et si redoutable! J'ai entendu parfois les officiers de Votre Majesté s'entretenir de lui. Ils tremblaient en prononçant son nom.
Il se fit un silence. L'infant semblait rêver à son tour.
— Une fois, reprit la jeune fille... mais je ne sais si je dois dire cela à Votre Majesté.
— Dis toujours, mignonne; je suis femme et curieuse.
— Une fois, — c'était au couvent de l'Espérance, où Votre Majesté, malade, m'avait envoyée entendre la messe, tandis que ma sœur veillait près de sa personne royale. Au milieu du saint sacrifice, je me sentis toucher le bras, et je faillis mourir de frayeur en voyant près de moi un religieux dont les traits disparaissaient sous un capuchon de taille démesurée. Je me rappelai les discours de vos officiers, et je reconnus le moine...
— Il t'avait touché le bras par mégarde?
— Il m'avait touché le bras pour attirer mon attention : — Enfant, me dit-il, le ciel t'a donné à remplir une noble tâche. Veiller sur *elle*, la consoler, l'aimer!.. Tu seras bénie là haut comme ici bas, enfant, si tu accomplis ce saint devoir...
— Il t'a dit cela, murmura la reine.
— Puis, j'entendis un profond soupir. — Quand je me retournai, il n'y avait plus personne auprès de moi.
— Voilà qui est étrange, dirent en même temps Isabelle et l'infant.
— Etrange en effet! s'écria Marie de Saulnes. Le lendemain, ma sœur Gabrielle resta près de Votre Majesté; ce fut moi qui me rendis, afin d'entendre la messe, au couvent de l'Espérance...
— Eh bien? fit la reine.
— Ma sœur s'est chargée de conter mon histoire : pareille aventure m'arriva.
— Mais je ne connais point cet homme, dit la reine; d'où vient cette singulière sollicitude?
— Vous êtes bien sûre de ne le point connaître madame? demanda l'infant d'un ton grave.
— Sur ma parole, monsieur mon frère, je ne l'ai jamais vu!
— C'est que, à moi aussi, le moine a parlé de Votre Majesté. Il m'a dit de veiller sur vous, de vous... il m'a dit de vous aimer, madame, pour tous les outrages dont vous avait abreuvée le roi mon frère...
La reine cacha son trouble sous un sourire.
— Oui, reprit l'infant d'une voix lente et ponctuée, comme s'il se fût parlé à lui-même; — ses conseils furent toujours ceux d'un esprit grave

et d'un cœur loyal... Après chaque insulte que j'ai reçue de mon frère il est venu me consoler et fortifier mon âme contre les tentations de la vengeance... quel qu'il soit, je l'ai dit, je lui dois reconnaissance... mais le mystère qui l'entoure m'oppresse... je ne puis aimer cet homme. Je crois en lui; je le respecte... mais une voix secrète me dit de ne le point chérir.

L'infant se tut. Peu à peu, sous l'impression de cette entretien mystérieux, la physionomie des quatre personnes qui étaient réunies dans l'oratoire de la reine avait pris une teinte solennelle et uniforme. La nuit était sombre : au dehors on entendait les sanglots du vent dans les arbres dépouillés des jardins; au dedans, les antiques et hautes croisées gémissaient sous l'effort de la bise; les deux jeunes filles, serrées l'une contre l'autre, avaient peine à dissimuler leur vague effroi.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et chacun s'attendit presque à voir paraître le ténébreux personnage dont on avait évoqué le nom.

Mais l'huissier mit un terme à cette crainte, en annonçant à haute voix :

—Le seigneur don Simon de Vasconcellos et Souza!

X.

Huit heures.

Ce nom de Vasconcellos fit sur nos quatre personnages une impression fort différente.

La reine éprouva une émotion profonde qu'elle ne prit point la peine de cacher, et qui éclata aussitôt sur son visage. L'infant devint pâle. Il ressentit ce frisson de malaise qui glace le cœur à l'approche d'un ennemi. Quant aux demoiselles de Saulnes, ce nom les rassura tout à coup, et leur rendit leur charmant sourire.

Les cinq années qui avaient passé sur la tête de Vasconcellos n'avaient fait que remplacer par la mâle beauté de l'homme les grâces de l'adolescence. Il ressemblait du reste trait pour trait à son frère Castelmelhor. C'était chez les deux jumeaux la même taille, parfaite dans son médiocre développement, la même délicatesse de formes, la même hauteur de regard. Seulement la noble figure de Vasconcellos n'avait point cette arrière expression, douteuse, indéfinissable, qui déparait la figure de son frère. Sa franchise, à lui, était de bon aloi; son œil où la passion semblait s'être éteinte dans la douleur, son front calme et résigné, disaient assez que ce n'étaient point d'ambitieuses et coupables aspirations qui avaient amené la pâleur à sa joue.

il était vêtu d'un brillant costume de courtisan, et portait, suivant la mode portugaise, les couleurs de sa maison. Ce costume augmentait tellement la ressemblance naturelle qui existait entre lui et son frère, que la reine ne put s'empêcher de rougir en songeant aux indignes outrages de ce dernier.

Quant à l'infant, il recula de plusieurs pas, afin de se tenir à l'écart.

— Ils se ressemblent, pensa-t-il, de cœur comme de visage, sans doute... je le désire... cela doit être! Je ne sais lequel des deux je déteste le plus!

Vasconcellos traversa la chambre à pas lents et arriva jusqu'à la reine, devant laquelle il s'inclina profondément. L'infant, qui ne la perdait pas de vue, remarqua avec un mouvement de colère que ce fut la reine qui présenta sa main d'elle-même. Vasconcellos l'effleura de ses lèvres et se releva aussitôt.

— Quel heureux hasard vous amène, seigneur? dit la reine. Vous ne nous avez point habituée à jouir souvent du plaisir de votre présence.

— Madame, répondit Vasconcellos, qui laissa errer sur sa bouche un mélancolique sourire, — ma présence vous apporterait bien peu de joie.

Ce ne sont point ceux qui souffrent qui peuvent consoler les affligés. Ma tâche est autre d'ailleurs : je veille au salut de Votre Majesté; quand un danger la menace, je déserte un instant mon poste pour la prévenir ou la défendre. — Mon aspect est de sinistre augure, car il annonce le péril.

— Que voulez-vous dire? s'écria l'infant en s'approchant; — madame la reine serait-elle menacée!

— Oh! je suis en sûreté! dit Isabelle. N'êtes-vous pas là, près de moi, Vasconcellos, vous qui fûtes mon constant protecteur.

— J'ai fait jusqu'ici de mon mieux, madame, répondit Vasconcellos.

Puis, saluant l'infant avec respect, il ajouta :

— Son Altesse royale pourra d'ailleurs vous prêter l'appui de son épée, car le danger qui vous menace ne vient point d'Alfonse de Portugal.

— Il y a donc réellement un danger, s'écria le prince;—parlez, seigneur, de quoi s'agit-il ?

L'horloge du palais sonna ce coup unique et précurseur qui, dans presque toutes les anciennes sonneries, annonçait, deux ou trois minutes à l'avance, que l'heure allait se faire entendre.

— Il était temps, murmura Vasconcellos; — seigneur, poursuivit-il en répondant à l'infant, il s'agit de sauver la reine, contre laquelle un infâme a tramé un complot qui va s'exécuter ce soir.

— Quel complot ?

— L'heure presse, seigneur, répondit Simon, et le temps n'est point propice pour une explication... Rassurez-vous, madame, mes mesures sont prises : je réponds de Votre Majesté.

— Mais, dit l'infant, peut-être il vaudrait mieux fuir?

— Il est trop tard.

On frappa un coup violent à la porte extérieure du palais.

Au même instant l'horloge sonna huit heures.

— Vous êtes ponctuellement obéi, milord, pensa Vasconcellos, et c'est plaisir de faire la partie d'un joueur de votre force.

— Qu'est-ce cela ? murmura la reine, dont les craintes s'étaient enfin éveillées.

— Ce sont vingt misérables qui viennent pour enlever Votre Majesté.

— Vingt! dites-vous, s'écria l'infant; ils sont vingt!... mais vous êtes donc un insensé ou un traître...

— Silence, monsieur mon frère! dit impérieusement la reine.

Puis elle ajouta en regardant Vasconcellos en face :

— Seigneur, je mets en vous ma confiance. Quoi qu'il arrive, je vous proclame incapable de me trahir.

L'infant retint une exclamation de colère, et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— Merci, madame, dit Vasconcellos.

— On entendit un bruit de pas dans l'escalier et la voix des valets qui refusaient le passage.

Les deux jeunes Françaises, accablées d'épouvante, s'étaient levées et se tenaient immobiles et pâles comme des statues de marbre. Le regard de la reine tomba sur elles.

— Retirez-vous, mes filles, dit-elle. Allez dans la chapelle du palais; là, du moins, vous serez à l'abri.

Les deux sœurs se prirent par la main, et, au lieu d'obéir, elles vinrent se mettre à genoux aux pieds de la reine.

— A Dieu ne plaise, dit Marie de Saulnes, que nous abandonnions Votre Majesté à l'heure du péril.

— Nous sommes filles de gentilhomme! ajouta Gabrielle en fronçant ses délicats sourcils; nous avons le droit de mourir avec vous, madame.

La reine leur mit à toutes deux un baiser au front.

Les pas approchaient rapidement; on les entendait déjà dans la salle

voisine. Vasconcellos fit signe à la reine de rester à sa place, et s'avança vers la porte. L'infant voulut le suivre.

— Restez, seigneur, dit Vasconcellos, le temps approche où Votre Altesse royale sera le seul espoir des Portugais. Ne compromettez pas inutilement une vie précieuse...

Avant qu'il eût achevé, la porte s'ouvrit. Vasconcellos écarta d'un geste respectueux, mais ferme, l'infant qui, l'épée nue, voulait défendre le passage de vive force, et se mit au devant de lui. Il laissa son épée au fourreau.

Les chevaliers du Firmament, jetant de côté le dernier valet qui barrait encore l'entrée, se précipitèrent dans la chambre en tumulte, suivis de sir William, le secrétaire de lord Richard Fanshowe. Vasconcellos, les bras croisés sur sa poitrine, était placé entre eux et la lumière ; ils ne l'aperçurent point d'abord, mais Manuel Antunez, le lieutenant d'Ascanio, ayant voulu passer outre et s'avancer vers la reine, le cadet de Souza le saisit rudement par l'épaule, et le rejeta, meurtri, au milieu de ses compagnons.

— Que venez-vous faire en cette demeure, misérables! dit-il d'une voix éclatante.

Les chevaliers du Firmament s'étaient arrêtés stupéfaits. Les derniers arrivés, qui ne pouvaient voir ce qui se passait, avaient tiré leurs épées, mais les autres hésitaient et n'osaient avancer. Sir William lui-même se tenait à l'écart et couvrait du mieux qu'il pouvait sa figure à l'aide de son vaste manteau.

Enfin, un nom, prononcé à voix basse, circula de rang en rang.

— Le comte de Castelmelhor ! répétaient l'un après l'autre les Fanfarons du roi.

Et telle était la terreur inspirée par le favori, que les plus rapprochés de la porte commencèrent à effectuer prudemment leur retraite. Nul ne savait, en effet, que Vasconcellos était à Lisbonne. Cet homme, portant les couleurs de Souza, ne pouvait être que Castelmelhor.

Vasconcellos n'avait point compté sur cette méprise. Averti du danger qui menaçait la reine, par des moyens que le lecteur ne pourra manquer de connaître plus tard, il avait pris ses mesures en conséquence, et c'était à coup sûr qu'il avait dit à la reine : « Je réponds de Votre Majesté. » Mais ce mouvement rétrograde des chevaliers du Firmament lui donna à réfléchir ; le nom de Castelmelhor vint jusqu'à ses oreilles, et il devina la cause de cette panique soudaine.

Son intérêt était d'en profiter, car sa tâche de ce jour n'était point achevée, et la violence eût amené peut-être, autour du palais, des témoins dont il n'avait que faire.

Il dégaîna et fit un pas vers la patrouille du roi qui recula aussitôt.

— Qui vous a conduit ici? demanda-t-il.

C'est moi, seigneur comte, répondit piteusement Antunez, mais je croyais agir d'après les instructions de Votre Excellence, et n'ai fait que suivre les ordres de mon supérieur, le capitaine Ascanio Macarone.

— Vous serez punis, reprit Vasconcellos de cette voix sèche et brève qu'affectait ordinairement Castelmelhor ; — votre capitaine sera cassé, pour qu'on sache à l'avenir qu'il n'est point prudent de profaner l'asile de madame la reine et de braver le drapeau de France qui flotte au seuil de ce palais... Retirez-vous !

Tous se hâtèrent d'obéir.

— Arrêtez, reprit Vasconcellos en se ravisant ; — quel est cet homme qui ne porte point l'uniforme des chevaliers du Firmament ?

Il désignait sir William.

— C'est un Anglais, répondit Antunez.

— Qui l'amène ?

Antunez hésita un instant.

— C'est, balbutia-t-il enfin, le secrétaire de milord ambassadeur.

—Altesse, dit Vasconcellos, en se tournant vers l'infant, j'avais raison de vous dire que cette attaque infâme ne venait point du roi votre frère... Sortez! ajouta-t-il, en s'adressant à Antunez... Vous, seigneur Anglais, restez.

Malgré cet ordre, sir William voulut faire retraite; mais les Fanfarons du roi, sur un signe du prétendu Castelmelhor, le saisirent et l'amenèrent de force au milieu de la chambre, après quoi ils se retirèrent.

La reine et l'infant étaient restés spectateurs muets de cette scène. La reine admirait Vasconcellos et ne cherchait point à se rendre compte du motif de sa puissance. Elle lui rendait grâces au fond du cœur. L'infant, au contraire, humilié du rôle passif qu'il venait de jouer, irrité par la supériorité de son rival, roulait dans sa tête des pensées hostiles. Il se demandait quel lien unissait Vasconcellos aux Fanfarons du roi; il se demandait comment cet homme avait pu prévoir l'attaque et la repousser, par la seule force de sa volonté pour ainsi dire, lui qui n'était rien dans l'état, lui qui depuis cinq ans n'avait paru à Lisbonne qu'en fugitif et en proscrit.

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, une autre scène se préparait, qui devait porter au comble son étonnemenf.

Vasconcellos, au lieu de revenir vers la reine, était resté au milieu de la salle en face de sir William, qui se tenait debout et enveloppé dans son manteau. Le cadet de Souza fut quelques secondes avant de reprendre la parole; enfin, lorsqu'on eut entendu les lourds battans du portail extérieur se refermer sur les Fanfarons du roi, il leva lentement le bras, et, saisissant le manteau de l'Anglais, il l'arracha vivement de son visage.

— Altesse, dit-il à l'infant, qu'ordonnez-vous de ce traître, chassé du royaume par sentence royale et qui a rompu son ban?

— Je ne connais point cet homme... dit l'infant.

Mais Vasconcellos ayant traîné William sous la haute lampe suspendue au dessus du foyer, le prince ajouta en tressaillant:

— Antoine Conti de Vintimille!

La reine leva sur l'ancien favori, dont elle avait entendu raconter souvent la puissance et les hardis méfaits, un regard curieux et surpris. Les deux demoiselles de Saulnes, qui s'étaient réfugiées derrière leur maîtresse, avancèrent avidement leurs têtes blondes et gracieuses des deux côtés du visage de la reine.

— Antoine Conti de Vintmille, répéta Vasconcellos avec une amertume profonde, l'homme qui engagea le Portugal dans cette voie funeste qui amène à un abîme; le démon qui s'est assis autrefois au chevet de son maître, notre seigneur; l'impur empoisonneur qui a flétri l'esprit et le cœur de son roi; l'assassin moral de S. M. le roi Alfonse, — votre frère, seigneur.

— Est-ce bien à toi de parler ainsi, demanda Conti en relevant la tête, Castelmelhor, toi qui m'as succédé?

— Regardez mieux, seigneur Conti, répondit le cadet de Souza; je ne suis point Castelmelhor!...

— Est-il possible? interrompit Vintimille, en jetant autour de la chambre ses cauteleux regards, comme s'il cherchait ses acolytes absens.

— Je suis, poursuivit Vasconcellos, celui qui, au temps de votre puissance, vous frappa un jour au visage au milieu de vos infâmes gardes-du-corps; — je suis celui qui ameuta le peuple pour vous chasser de Lisbonne...

— Vasconcellos! murmura Conti en courbant le front.

— Vasconcellos, qui vous avait dit: Nous nous reverrons, seigneur Conti!

L'ancien favori fit un pas en arrière, et alla tomber, éperdu, aux pieds de l'infant. L'infant se recula avec dégoût. Alors Conti, affolé par la terreur, se traîna jusqu'aux genoux d'Isabelle :

— Grâce! madame, grâce! murmura-t-il.

— Epargnez-le, seigneur, dit la reine.

Les deux sœurs joignaient leurs mains et imploraient Vasconcellos du regard.

— Relève-toi! dit ce dernier, je t'avais oublié. Pour que je me souvinsse de toi, il ne fallait rien moins que le salut de la reine... Ne regrette pas trop amèrement de m'avoir pris pour Castelmelhor. Sans cette erreur. tu aurais payé cher ton audacieuse trahison... regarde!

Il avait poussé Conti vers une fenêtre. Celui-ci put voir briller aux rayons de la lune, derrière un mur en ruines qui longeait une aile du palais, les mousquets d'une trentaine de gens de guerre.

L'infant, à son tour, s'approcha de la fenêtre; il aperçut les soldats; son étonnement et son dépit redoublèrent.

— Va-t'en! valet d'Anglais, reprit Vasconcellos; retourne vers ton maître. Dis-lui de continuer dans l'ombre ses ténébreuses machinations, jusqu'à ce que soit venue l'heure du châtiment... Mais qu'il ne touche pas à la reine! quelqu'un de plus fort que lui veille sur elle!

Vasconcellos montra la porte. Conti traversa la chambre d'un pas rapide et disparut.

— Merci, seigneur! dit la reine d'une voix émue. C'est Dieu, dans sa clémence, qui vous a placé près de moi.

— Recevez aussi mes remerciemens, seigneur, dit à son tour l'infant d'une voix où l'amertume et le dépit le disputaient à une cérémonieuse courtoisie; — mais, voici en un moment bien des merveilles! Je comprends qu'on ait cru voir en vous Louis de Souza, votre frère... je m'y suis souvent trompé moi-même autrefois... mais d'où vous vient, je vous prie, cette mystérieuse connaissance des intrigues de l'Angleterre? depuis quand avez-vous le droit d'entretenir des gens de guerre à votre service? que veut dire?...

— Que Votre Altess daigne me pardonner, interrompit Vasconcellos; l'explication serait longue peut-être : je la juge inutile...

— Moi, je l'exige, seigneur.

Vasconcellos s'inclina avec respect.

— Auparavant, dit-il, je voudrais parler à la reine.

— Seigneur, reprit l'infant, mes soupçons s'augmentent de votre répugnance, et je veux.....

— Veuillez nous laisser, monsieur mon frère, dit la reine avec fermeté.

Mais l'infant avait franchi les bornes de sa timidité ordinaire.

— Madame, s'écria-t-il, je souffre à ne vous point obéir, mais cet homme a des soldats ici près. Il vient de vous sauver, vous le croyez, je veux le croire; mais quand il s'agit d'une personne aussi précieuse...

— Enfant ombrageux et obstiné, murmura Vasconcellos avec tristesse; — est-ce bien là le roi qu'il faut au Portugal?

— Répondez, seigneur, reprit le prince; deux mots suffisent...

Vasconcellos prit dans ses tablettes un papier qu'il remit à l'infant.

— J'avais prévu cela, dit-il; veuillez lire ce billet.

Le billet contenait ces mots :

« Votre bonheur dépend de Vasconcellos; fiez-vous à lui.

« LE MOINE. »

XI.

Minuit.

L'infant lut et relut le billet à plusieurs reprises. Ensuite il leva sur

Vasconcellos un regard scrutateur que celui-ci soutint avec calme et dignité.

— C'est bien l'écriture du moine, murmura-t-il en hésitant; mais en quoi mon bonheur peut-il en dépendre... ?

— Ceci est un secret entre le moine et moi.

— Je me retire, dit le prince, après avoir réfléchi quelques secondes encore ; — je ne puis dire que j'aie foi en vous, seigneur, malgré la recommandation de cet homme, que j'honore... qui m'a prouvé son dévoûment.... mais dont un secret instinct m'éloigne. Je me retire, non pas pour obéir à ses ordres mystérieux, mais pour ne point braver plus long-temps le bon plaisir de Sa Majesté.

La reine répondit avec distraction au salut profond qui suivit ces paroles. Elle avait peine à dissimuler son impatience.

— Allez, mes chères belles, dit-elle aux deux jeunes filles, lorsque don Pierre fut sorti, — vous reviendrez quand je vous appellerai.

— Dites à Son Altesse royale le prince infant, ajouta Vasconcellos, que Sa Majesté le prie de ne point sortir du palais. Elle aura sous peu d'instans besoin de l'entretenir.

Vasconcellos et la reine restèrent seuls.

C'était la première fois qu'il en était ainsi depuis la scène de l'hôtel de Souza. Isabelle se sentit émue, oppressée. Comme Vasconcellos tardait à prendre la parole, et que ce long silence redoublait son embarras, elle le rompit la première.

— Qu'avez-vous à me dire, don Simon? dit-elle d'une voix dont la douce et tremblante inflexion laissait percer sa secrète espérance.

— Madame, répondit Vasconcellos, je viens plaider près de vous une grande cause... Et d'abord qu'il me soit permis d'adresser une question à Votre Majesté; vous avez perdu, j'espère, depuis qu'une brutale tyrennie ne pèse plus sur vous, l'idée d'ensevelir votre jeunesse dans un cloître.

— Je ne sais... j'hésite encore... Le monde me crut l'épouse d'un roi. Que peut-on être après cela, — quand la voix du cœur n'a point le droit d'être écoutée, sinon l'humble et solitaire épouse de Dieu ?

— On peut changer, non pas descendre, madame. On a vu des reines garder leur place au trône après la déchéance de leur époux...

— Je ne vous comprends pas, don Simon.

— A mon tour, j'hésite, madame, reprit Vasconcellos avec effort; j'hésite, car en ce moment je déserte une route long-temps et fidèlement suivie... et il me semble qu'en changeant de chemin je trahis un devoir, comme je mets en oubli un serment, — et puis encore... écoutez-moi, madame... oh! et fortifiez-moi!... je vous aime.

Ce mot sortit rauque et contenu de la bouche de Vasconcellos. Il se tut aussitôt après l'avoir prononcé. Il eût voulu le retenir au prix de sa vie.

— Vous m'aimez! répéta Isabelle, dont l'œil jeta un éclair de joie.

Mais cet élan fut subitement glacé par le regard froid et sévère que Vasconcellos laissa tomber sur elle.

— Il est des instans, dit-il, où la passion devient démence, et alors tout une vie de courage, de dévoûment, d'abnégation, se ternit et se déshonore par un seul mot.

Vasconcellos fit une pose et reprit à voix basse :

— Ce mot, je l'ai prononcé, madame. Je vous ai laissé voir ce qu'il fallait vous cacher sous peine de me mépriser moi-même et d'être un lâche à mes propres yeux.

— Quoi ! s'écria Isabelle, est-ce donc un crime ?...

— Ayez pitié, madame! interrompit le cadet de Souza : pour vous, j'aurais rompu avec le souvenir des seuls jours de bonheur qu'ait connus ma jeunesse! Pour vous, j'aurais trahi la mémoire de mon premier, de mon uni-

que amour, car un amour plus puissant avait envahi mon cœur. Mais l'honneur je suis seul, madame, seul pour soutenir ce lourd fardeau que lègue à ses descendans une longue suite d'ancêtres dont la loyauté fut sans tache. Mon frère est une branche morte d'un noble tronc... En moi, en moi seul repose désormais la gloire des Souza ! Quoi que je fasse aujourd'hui, je serais fatalement parjure... Que je ne sois pas du moins criminel !

Isabelle écoutait Vasconcellos sans comprendre. Elle devinait seulement qu'entre elle et lui allait surgir un obstacle plus insurmontable que tous ceux qu'elle avait redoutés.

— Un jour, reprit Simon, qui suivait involontairement la pente de ses idées, un jour, on vint me dire : Ton père se meurt... C'était un noble vieillard que mon père, pur, saint et fort... Je courus. Il était assis, — je le vois encore ! — sur le fauteuil antique où nous nous couchons pour mourir, nous autres, fils de Souza. Il était calme ; son front avait cette pâleur sereine qui n'appartient point à ce monde, et que Dieu fait descendre au visage du juste expirant. Nous nous agenouillâmes, — car je n'étais pas seul. Castelmelhor était près de moi.

Il étendit sur nos têtes sa grande main blanche et décharnée ; son œil mourant scruta notre âme. Je pleurais ; don Louis, mon frère, pleurait aussi : depuis ce temps, je ne crois plus aux larmes.

Il nous dit : « Enfans, aimez le roi ; souffrez pour lui ; mourez pour lui ! »

Et il nous fit faire un serment.

Don Louis jura le premier ; moi je mis la main sur mon cœur, qui battait bien fort, et je dis : Puisse Dieu me mettre bientôt à même de remplir bientôt mon serment !

J'étais sincère, madame. Oh ! croyez-moi, j'ai aimé le roi, j'ai souffert pour le roi, j'aurais voulu mourir pour le roi : — Mais n'y a-t-il pas un devoir plus sacré que le serment fait au lit de mort de son père ?

Don Simon prononça cette question, qu'il semblait s'adresser à soi-même, d'un air de doute pénible et douloureux. La reine écoutait toujours et se sentait venir à l'âme un frisson. En même temps elle avait pitié, car il y avait un accablement profond dans la voix de Vasconcellos.

— Il ne faut point que le Portugal périsse ! reprit encore ce dernier ; — il faut que le Portugal ait un roi !... un roi sain de cœur et de corps, dont l'intelligence puisse aider le bras, et dont le bras soit de force à soutenir le poids d'un sceptre... Moi, je serai parjure... mais don Juan, mon père, me pardonnera, et le Portugal sera sauvé.

Il leva les yeux sur Isabelle qui l'interrogeait d'un regard inquiet.

— J'ai long-temps hésité, continua-t-il ; long-temps dans le silence de mes nuits sans sommeil, j'ai demandé conseil à Dieu... Dieu m'a conseillé, madame, et me voici venu vers vous, afin que vous me prêtiez votre aide.

— Disposez de moi, dit vivement la reine ; — je serai fière, seigneur, de contribuer à l'accomplissement de vos nobles desseins... Que faut-il faire ?

— Devenir l'épouse de don Pedro de Bragance, infant de Portugal.

Isabelle demeura la bouche demi-ouverte, l'œil fixe, et ne put trouver la force de répondre.

— La haute noblesse vous aime, poursuivit Simon ; elle se ralliera à votre époux, et, quand le moment sera venu, — il approche, madame ! — les traîtres qui minent le trône d'Alfonse trouveront derrière ses débris un autre trône qui sera encore un trône légitime.

Isabelle gardait toujours le silence ; Vasconcellos mit un genou en terre. La reine alors parut se réveiller tout à coup ; son œil s'alluma, son sein battit avec force ; un sourire amer plissa ses lèvres.

— Relevez-vous, dit-elle avec violence, — et pas un mot de plus, sei-

gneur... Ah! je suis donc tombée bien bas pour qu'on veuille faire de moi un instrument passif ou le prix d'un marché politique!... Seigneur! seigneur! en France, ma patrie, insulter à la faiblesse d'une femme est un acte indigne et qui déshonore aussi l'écusson d'un gentilhomme. Fi! gardien de la gloire de Souza, vous avez forfait à votre tâche, vous avez profité de ma folie, et, parce qu'un jour ma bouche a prononcé des paroles... que je désavoue, seigneur, entendez-vous!... vous vous croyez le droit de disposer de moi!... Suis-je donc votre vassale?... Etes-vous devenu mon seigneur et maître pour m'avoir octroyé une protection que je n'avais point réclamée? — Fi! encore une fois; honte sur vous et sur votre maison, où la lâcheté semble un héritage... Je vous défends de paraître jamais devant mes yeux!

Elle se leva et voulut se retirer, mais ses forces l'abandonnèrent; elle retomba demi pâmée sur son siége : la violence de son émotion l'avait brisée.

Vasconcellos, plus pâle qu'elle, restait immobile, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine. Une angoisse indicible lui torturait le cœur. Cette femme, si admirablement belle dans sa douleur, et dont le courroux prouvait tant d'amour, cette femme qui avait essayé de l'outrager, mais dont chaque insulte était un aveu nouveau, un reproche tout plein de tendresse passionnée, cette femme, il lui fallait la jeter aux bras d'un autre, malgré elle et malgré lui. Et il n'avait point le loisir de se plaindre ou de se reposer un instant dans sa souffrance: son devoir, — suprême agonie! — était de dresser le bûcher où devaient se consumer ensemble leur commun espoir; sa tâche était de hâter le sacrifice.

Il était homme. Sa volonté fléchit en même temps que la force de son corps. Il se laissa choir sur les coussins où s'asseyaient naguère les demoiselles de Saulnes, et se prit à contempler Isabelle avec désespoir. Elle était sans mouvement; ses yeux s'étaient fermés.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Vasconcellos en pressant à deux mains sa poitrine que soulevaient de convulsifs sanglots; — elle m'aimait!... elle m'aimait presque autant que je l'aime!

Ce mot sembla galvaniser Isabelle qui redressa lentement sa taille affaissée, et mit ses deux mains sur les épaules de Vasconcellos; ses grands yeux noirs, éteints et voilés, souriaient et pleuraient.

— Ne pourrai-je point mourir ainsi! dit-elle en laissant aller sa tête sur le sein de don Simon.

— Je vous ai bien entendu, reprit-elle de cette voix étrange et changée qu'ont les somnambules ou ceux qui rêvent tout haut dans leur sommeil; — vous m'avez dit que vous m'aimiez... c'est vrai... je le sais... mais vous voulez me tuer, — me tuer par un long et cruel supplice. Pourquoi? Je suis bien jeune et j'ai déjà bien souffert!...

Elle se releva tout à coup et passa sa main sur son front où tombaient, éparses, quelques boucles de ses beaux cheveux. Puis elle regarda Vasconcellos avec étonnement et le repoussa, effrayée.

— Que faites-vous ici? seigneur, dit-elle.

Comme il ne répondait pas, vaincu qu'il était par son martyre, elle ajouta :

— Je me souviens!... Nous sommes bien malheureux.

Deux larmes jaillirent des yeux de Simon et tombèrent, brûlantes, sur la main d'Isabelle.

— Ne pleure pas... ne pleure pas, murmura-t-elle affolée; — tu m'aimes, ainsi je suis à toi... Dis-moi : je veux... j'obéirai.

Alors, ce fut une scène déchirante et qu'il faut renoncer à décrire. La reine, soutenue par son exaltation, attendait son arrêt. Vasconcellos réunissait ses forces; il fermait l'oreille aux cris de son âme navrée.

Long-temps il combattit en vain. Sa bouche se refusait à briser d'un mot l'avenir de bonheur que lui montrait son imagination délirante.

Mais enfin, une rougeur soudaine empourpra sa joue, et il dit avec effort :

— Je le veux !

La reine lui rendit sa main qu'elle tenait dans les siennes.

— Seigneur, dit-elle, votre volonté sera faite...

Vers minuit, la chapelle du Couvent-Majeur des Bénédictins de Lisbonne était brillamment éclairée. Vis-à-vis de l'autel, un prie-dieu avait été disposé. C'était un mariage qui allait être célébré.

Ruy de Souza de Macedo attendait les époux en personne, et s'était revêtu de tous les insignes de sa haute dignité ecclésiastique.

Bientôt deux carrosses sans armoiries s'arrêtèrent à la porte du couvent. La reine descendit du premier, escortée de ses deux demoiselles d'honneur ; le prince infant sortit du second; il était seul.

Au seuil de la chapelle, le mystérieux personnage, que nous connaissons sous le nom du moine, se présenta pour assister l'infant.

Celui-ci avait peine à contenir sa joie et ne pouvait croire à tant de bonheur. Vasconcellos, qu'il regardait comme son rival, avait mis la main d'Isabelle dans la sienne; il allait être l'époux de la femme qu'il aimait, lui qui jamais n'avait osé avouer son amour.

La cérémonie fut courte et sans pompe. Il n'y avait de spectateurs que les deux demoiselles de Saulnes et le moine. Isabelle produisit, par devant Ruy de Souza, la dispense du cardinal de Vendôme, et l'on passa outre sur-le-champ à la célébration du mariage.

La reine chercha des yeux Vasconcellos, afin de puiser du courage dans son regard, mais la nef était solitaire.

— Isabelle de Savoie-Nemours, demanda l'abbé majeur, consentez-vous à prendre pour époux très haut et très puissant prince don Pierre de Bragance, infant de Portugal?

La réponse tarda : Isabelle sentait son courage défaillir.

Mais, à ce moment, il lui sembla entendre la voix de Vasconcellos, qui murmurait à son oreille :

— Je le veux !

— Oui, dit-elle alors d'une voix faible.

Et elle se retourna pour voir Vasconcellos. Il n'y avait là que le moine immobile et agenouillé sur la pierre de la chapelle.

Le prince, à ce mot, tressaillit d'orgueil et de joie. C'en était fait : Isabelle était à lui. Lorsqu'il remonta dans son carrosse, il ne remarqua point la mortelle tristesse de l'infante : le bonheur est égoïste, et n'a de durée que pour soi-même.

Le moine les avait suivis jusqu'au seuil du couvent.

— Soyez heureux, dit-il d'une voix étouffée.

Puis il regagna sa cellule.

La nuit était fort avancée, et pourtant la journée du moine n'était point finie.

Il se promena quelque temps dans sa cellule, réfléchissant et semblant combiner un plan ardu et compliqué.

— Il le faut, murmura-t-il enfin. Chaque jour augmente la détresse du Portugal; attendre serait un crime.

Il agita une sonnette et un valet parut.

— Rends-toi au palais Castelmelhor, dit-il... non !

Et il ajouta à part soi :

— Tentons du moins d'épargner ce crime à la main d'un Souza !... Rends-toi à l'hôtel de Sa Grâce lord Richard Fanshowe : demande son secrétaire sir William et dis-lui qu'il fasse part à son maître, sur-le-champ, d'une grande nouvelle : L'infant vient d'épouser la reine... Va !

XII.

Miss Arabella.

Le message du moine fut ponctuellement exécuté. Cette nuit-là même sir William, secrétaire de Sa Grâce le lord ambassadeur, eut connaissance du mariage clandestin. Le premier mouvement de sir William ou plutôt d'Antoine Conti, qui se cachait sous ce pseudonyme, fut d'éveiller son maître et de le prévenir; mais il se ravisa, et fut se mettre au lit afin de méditer plus à l'aise un plan de fortune que son esprit fertile venait d'ébaucher.

Conti avait une foi fort mince en l'habileté de Fanshowe. Ignorant et d'esprit grossier, mais fin par nature, l'ancien favori s'était instruit à l'école du malheur. Depuis son exil, il n'avait passé que fort peu de temps à Terceira. d'où il s'était bientôt échappé. Il avait vu le monde et avait appris à ses dépens la science des hommes. Fanshow lui semblait être un de ces grotesques trompeurs de comédie, comme il en avait vu à foison sur les théâtres de France. Il ne partageait donc point, en faveur de milord, la prédilection de Buckingham, et pensait qu'un diplomate, — fût-il Anglais, — devait, avant tout, avoir les dehors d'un honnête homme.

Son principal désir était de quitter le service de l'Angleterre, dont la lourde et brutale astuce n'allait point à ses habitudes de ruse plus déliée. Trop dépourvu de préjugés pour ne point subordonner toutes rancunes au désir de relever sa fortune, il brûlait de se rallier à Castelmelhor. Ce qui lui manquait, c'était un motif : or, le mariage clandestin, et la présence de Vasconcellos chez la reine, étaient d'excellens motifs.

Dès le matin, Antoine Conti changea son accoutrement britannique contre un costume portugais, et s'en fut frapper à la porte du palais Castelmelhor.

Malheureusement, l'algarade du moine avait mis le comte en fort méchante humeur. Il avait défendu de laisser entrer personne au palais, et le seigneur de Vintimille, après une demi-douzaine de rebuffades, dut revenir tristement à l'hôtel de Fanshowe.

La première personne qu'il rencontra dans l'antichambre fut le beau cavalier de Padoue, auquel on avait rendu sa liberté depuis le mauvais succès de l'entreprise contre la reine, mais qui ne songeait pas à en profiter, retenu qu'il était par un sentimental aimant aux lieux où respirait la charmante Arabella. Ascanio attendait dans l'antichambre Baltazar, son gigantesque et complaisant Mercure ; mais Baltazar ne venait point. Conti passa, distrait, près de lui et omit de le saluer. Le Padouan n'était pas homme à laisser impuni un pareil solécisme de courtoisie. Il renfonça gaillardement son feutre sur l'oreille gauche, et fit sonner sa rapière contre les carreaux de l'antichambre.

— Corps de Bacchus! voici un malotru de l'espèce la plus rare! s'écria-t-il... Eh ! mais, c'est le seigneur William Conti de Vintimille... auquel je baise les mains avec un contentement tout particulier.

Conti regarda autour de lui avec inquiétude.

— Silence ! murmura-t-il ; ne prononcez point mon nom, seigneur. Ici, je suis sir William.

— Sir William soit, dit Ascanio en s'élevant sur la pointe du pied, pour retomber ensuite bruyamment sur les talons ;— mais en changeant de nom, vous eussiez dû, archange tombé, changer aussi de manières... Telle est mon opinion... Qu'en dites-vous?

Conti ne répondit point; tandis que le Padouan parlait, une idée subite avait paru le frapper.

— Ainsi va le monde ! reprit Ascanio qui se rengorgea et tendit le jarret en maître d'armes ; — Votre Seigneurie s'est laissé choir au

dessous de rien... c'est un tort !... Moi, j'ai fini par percer. On a reconnu mon mérite. Grâce à Dieu, mes glorieux ascendans n'ont point à rougir de leur arrière-petit-fils !

— Autant qu'il m'en souvienne, dit tout à coup Conti, tu es un drôle adroit...

— Plaît-il ? interrompit Ascanio en fronçant le sourcil.

Conti répéta étourdiment sa phrase. Ascanio dégaîna aussitôt, se mit en garde au milieu de la chambre, battit trois appels, et fit le salut le mieux dessiné qu'ait jamais fouetté maître en fait d'armes, y compris Saint-Georges et Mlle d'Eon.

— Allons !... Preste ! leste ! dit-il de sa voix aigue et flûtée ; — Une, deux !

Il se fendit en relevant l'épée.

— Que signifie cette comédie ? s'écria Conti.

— Ah ! vous croyez que je plaisante, abject héritier d'un marchand de bétail !.. En garde, vous dis-je, ou, par le sang de Tancredi dell' Acquamonda, mon trisaïeul, je vais vous percer à jour comme un crible !

Ce disant, il faisait voltiger son épée autour du visage de Conti avec une rapidité prestigieuse.

Conti, le lecteur s'en souvient, avait fait la conquête d'Alfonse, enfant, par sa remarquable habileté à tous les exercices du corps. Impatienté de l'obstination du Padouan, il tira enfin sa rapière.

Ascanio remit la sienne au fourreau avec un merveilleux sang-froid.

— Cela vous apprendra, dit-il, mon petit seigneur, à vous conduire comme il faut avec un personnage de ma sorte. Vous aviez besoin d'une leçon, je vous l'ai donnée... Place au capitaine des Fanfarons du roi !

A ce mot, Conti le regarda mieux, et vit qu'en effet il avait considérablement monté en grade. Cette découverte parut augmenter son désir d'entamer avec lui des négociations pacifiques.

— Seigneur Ascanio, dit-il, je vous prie d'agréer mes excuses. Je n'avais vu point les insignes de vos nouvelles dignités. Je vous offre la paix.

Il tendit la main au Padouan qui croisa les siennes derrière son dos.

— J'accepte la paix, répliqua-t-il avec une souveraine impertinence, attendu que mon naturel généreux répugne à répandre le sang... Quant à la main... n'oublions pas, s'il vous plaît, la distance qui nous sépare... Appelez-moi seigneur dell' Acquamonda ; je vous dirai, moi : très cher, ou mon ami, ce qui indiquera suffisamment la différence de nos positions sociales... Jusqu'au revoir, mon brave !

— Seigneur dell' Acquamonda, jusqu'au revoir !

Sur le seuil, Ascanio se retourna et fit un salut plein de gracieuse condescendance.

— Votre Seigneurie, si je puis me permettre une question, reprit Conti, a-t-elle ses entrées au palais Castelmelhor ?

— Sans doute... savoir : en ma qualité d'officier des chevaliers du Firmament, le matin et le soir ; en ma qualité d'intime ami de Son Excellence, à toute heure de la journée et de la nuit.

— C'est un beau privilége ! Eh bien ! seigneur, si bas que je sois tombé, j'ai dans certaine bourse cent louis de France qui sont fort à votre service.

En deux bonds, Ascanio fut auprès de Conti.

— Cela vous convient-il ? continua ce dernier. Il s'agirait de m'introduire avec vous auprès du comte.

— Eh ! eh ! fit Ascanio, cela n'est pas absolument impossible... Je me sens disposé à faire quelque chose pour vous, et...

— Trève de momeries, mon maître ! interrompit sévèrement Conti ; je paie et n'aime point qu'on plaisante trop long-temps avec moi. Pouvez-vous me conduire à l'heure même ?...

La porte du cabinet s'entr'ouvrit et laissa voir la tête blanchâtre de sa Grâce.

— Sir William! dit Fanshowe, je vous attends depuis une heure.

Et il referma la porte.

— Au diable le contre-temps! s'écria Conti. Il faut remettre l'affaire à ce soir, six heures...

— Impossible!... à six heures je ferai ma toilette pour un galant rendez-vous.

— A sept heures, donc!

— Impraticable!... à sept heures, ivre d'amour, je serai près de celle qui m'est chère...

— Détestable fou! grommela Conti; à quelle heure, donc?

— Mai—ais, fit Ascanio, très cher seigneur, — puisque vous paraissez tenir à ce qu'on vous donne de la seigneurie pour votre argent, — je pense qu'à huit heures... à moins de circonstances fortuites, je pourrai, suivant toute apparence...

La sonnette du milord se fit entendre.

— Dépêchons, dit Conti; il me faut une certitude.

— Eh bien! je vous la donne.

— Où nous trouverons-nous?

— Dans le jardin de cet hôtel.

— Qui vous ouvrira la grille?

— C'est mon secret, très cher seigneur, dit Ascanio, en souriant avec fatuité. — Que diable! ces choses-là ne se divulguent point... hé! hé! hé!

La sonnette de milord tinta un long et impatient appel; nos deux dignes partners se séparèrent.

En attendant qu'ils se réunissent de nouveau, nous accomplirons un devoir trop long-temps différé, en présentant au lecteur miss Arabella Fanshowe, l'unique héritière de mylord. C'est le cas, sans nul doute, de dire mieux vaut tard que jamais, quand il s'agit de faire une agréable connaissance.

Miss Arabella Fanshowe était un type britannique non moins curieux à voir que le lord, son honoré père. C'était une grande personne blanche, blonde, mince, longue et fade. Au temps de sa première jeunesse, elle avait dû faire une très passable miss; elle avait alors trente-cinq ans, au dire des plus indulgens appréciateurs. La particularité la plus frappante de son visage était la saillie exagérée de sa mâchoire supérieure, qui montrait avec orgueil de larges dents d'une blancheur éclatante dont l'aspect causait une sensation de frayeur aux petits enfans. Cette beauté est fort commune en Angleterre. Elle se rencontre plus rarement dans les autres contrées, si ce n'est en Afrique parmi les singes appelés *babouins*. A part ce trait caractéristique et national, miss Arabelle était fort *régulière*, comme disent les dames de province. Elle avait de très grands yeux d'un bleu déteint et vitreux, au dessus desquels jouoit une paupière ornée de cils incolores; son nez était mince, droit et cartilagineux; son menton affectait une forme légèrement pointue. Son cou, long, musculeux et de carnation blafarde, se plantait entre deux épaules effacées outre mesure. Sa taille était fine, mais cylindrique, et jouissait de toute la raideur désirable. Nous n'avons, du reste, aucun détail sur ses mains, et la mesure authentique de ses pieds n'est point venue jusqu'à nous.

Au moral, miss Arabelle était une de ces nuageuses et romanesques jeunes filles, qui croissent sans culture en plein champ, sur le sol fertile de la *joyeuse* Angleterre. Elle était digne en tout de la patrie du bas-bleu et de la femme chartiste, et, de nos jours, elle eût été un membre éminemment distingué du club que préside miss Mary Anne Walker. Au XVIIe siècle, l'émancipation de la femme n'avait encore point fait de fort grands progrès, et les miss précoces, qui s'adonnaient au passe-temps de

rêver à la gloire, avaient de très rares et faibles débouchés. Elles ne savaient guère manier la plume, et l'épée est lourde pour une main féminine ; elles se bornaient donc, en général, à faire usage des armes de leur sexe, — mais elles les dirigeaient vers des buts grandioses.

Judith, au lieu de tuer Holopherne, aurait pu l'épouser et le mettre au pas. C'eût été moins épique et plus spirituel. Miss Fanshowe, dévorée d'un zèle ardent pour les intérêts de sa patrie, avait résolu de jouer le rôle de Judith, rectifié dans le sens que nous venons d'indiquer.

Elle avait fait dessein d'atteler à son char, l'ambitieuse coquette, tous les Portugais de marque, et de les livrer, pieds et poings liés, à l'Angleterre ; elle s'était promis, en quittant Londres, de conquérir le Portugal de compte à demi avec son père ; projets louables et qui aboutirent du moins à lui donner un époux d'illustre origine, comme nous pourrons le voir plus tard.

Ce jour-là, par l'entremise de Baltazar, elle avait donné rendez-vous au bel officier des Chevaliers du Firmament. L'aurore la trouva à sa toilette, bien que l'entrevue ne dût avoir lieu qu'à la nuit. Sa caméristc épuisa tous les secrets de son art pour la faire séduisante ; on doit dire qu'elle y réussit complètement, avec des soins et de la peine : vers cinq heures, miss Arabella eût pu être prise à distance pour une miss de cire très bien habillée, et à laquelle il ne manquait, pour faire illusion, que la flexibilité des miss en chair et en os.

— Comment me trouves-tu, Patience? dit-elle à sa camériste, presbytérienne de nom et de langage.

— Plus belle et plus brillante qu'il ne convient de l'être à une fille d'Adam, mademoiselle, répondit Patience avec un soupir. — Ah! si le révérend Jérédiah Drake, qui est mon époux en la chair et mon père suivant l'esprit, savait que la plus choisie entre ses ouailles s'occupe ainsi de choses mondaines...! Mais le livre dit : « Parce que tu as péché, tu serviras les Philistins; tu seras pendant un long temps leur esclave! »

— Ainsi, tu me trouves belle! s'écria miss Fanshowe, sans remarquer aucunement ce qu'avait de blessant la citation de sa camériste ;—j'espère qu'il en sera de même de cet insolent et présomptueux soldat qui ose élever jusqu'à moi son regard... Castelmelhor m'aime ; ses yeux me l'ont dit... le beau, le puissant Castelmelhor!... Mais il est jeune et timide; il a peur sans doute d'essuyer un refus. Je veux l'encourager par l'entremise de ce soldat italien... dont la lettre n'est vraiment pas trop maltournée.

— Vanité des vanités! murmura Patience.

— Peux-tu parler ainsi? Ne sais-tu pas quelle noble ambition m'anime? Ah! s'il m'était donné de faire ce superbe favori vassal de mes yeux et de l'Angleterre... Patience, mon nom vivrait dans les siècles futurs.

— La gloire du monde passe! prononça sententieusement Patience, et le livre dit : « Vous ne mettrez point votre espoir dans les choses de la terre. »

Arabelle jeta sur sa suivante un dédaigneux regard, puis elle se fit servir une gigantesque tranche de bœuf et un flacon de bière forte, afin de renouveler le principe éthéré de sa frêle existence. Quand elle eut dévoré ce qui aurait suffi largement au repas de quatre Françaises, elle s'étendit sur un sofa et donna son âme à une suave rêverie, en attendant l'heure du rendez-vous.

Cette heure tant désirée sonna enfin. Alors Arabella essaya de rougir, se souvenant à propos que les héroïnes de roman agissent ainsi en semblables circonstances, mais elle eut beau retenir sa respiration, son sang lymphatique et épais refusa de monter à son visage. Ce que voyant, elle renonça de bonne grâce à ce puéril avantage et descendit tremblante au jardin.

Le jardin était solitaire. Arabella, pour tromper son impatience, se mit à regarder la lune, qui voguait silencieusement entre les nuages, comme une nef d'argent, environnée d'écume. Elle récita deux ou trois odes à cette blanche reine des nuits, dont le teint a quelque chose d'anglais et qui est la ressource habituelle des poètes britanniques. Mais Phœbé, peu flattée de cet hommage peut-être, se glissa sous une nuée et tourna le dos à l'unique héritière de milord ambassadeur.

Arabelle en fut réduite à poursuivre à tâtons sa promenade ennuyée. La brise des nuits, en passant sur elle, se chargeait d'un épais parfum de tubéreuse et de jasmin. Le zéphir voltigeait dans ses cheveux, attiré qu'il était par l'odeur de son épouse mythologique, la rose, dont miss Fanshow employait l'essence à profusion. Mais le vent des nuits était humide et le zéphir glacial. Arabella ne leur savait point gré de leurs caresses.

Elle allait, serrée dans sa robe de soie comme dans un étau, recevant en plein le vent froid sur ses épaules nues, et mouillant dans l'herbe humide ses délicats souliers. Cela dura une demi-heure.

Enfin, au moment où, de guerre lasse, elle allait regagner son appartement, une clé tourna bruyamment dans la serrure rouillée de la grille, qui s'ouvrit et se referma avec fracas.

— Imprudent! murmura Arabella.

Des pas précipités se firent entendre, et un homme, tout brillant d'or et de velours, vint tomber comme une bombe aux pieds d'Arabelle.

— Qui êtes-vous? soupira-t-elle.

La lune, qui sortit à point nommé de son nuage, se chargea de répondre à cette question en montrant le splendide cavalier de Padoue dans tout le lustre de sa toilette des grands jours.

XIII.

Deux rendez-vous.

Ascanio avait eu le soin de jeter un mouchoir sous un genou, afin de ne point gâter le haut-de-chausses blanc qui dessinait les contours de sa fine jambe. A part cette précaution qui dénotait un certain sang-froid, sa conduite fut celle de l'amant le mieux enflammé.

— Divine Arabella! murmura-t-il d'une voix pleine d'attraits,—suis-je encore sur cette terre, demeure abjecte des infortunés mortels, ou ai-je franchi les degrés de l'empyrée?... Quand je fais un retour sur moi-même, je crois être sur terre, car je ne suis qu'un homme; quand je vous regarde, je pense être au ciel, car vous êtes une divinité!

En terminant ce madrigal, Ascanio voulut saisir la main d'Arabella pour y déposer un ardent baiser; mais cette jolie personne s'enfuit, semblable à une biche effarouchée par un hardi chasseur, et ne s'arrêta qu'à quelques pas.

Le beau cavalier de Padoue ramassa son mouchoir, traversa sur la pointe des pieds la distance qui le séparait d'Arabelle, et se remit à genoux.

— Beauté sauvage, dit-il, est-ce ainsi que vous avez pitié de mon martyre?

— Ce soldat est un très joli homme! pensa miss Fanshowe.

— Ne m'abandonnerez-vous point cette main pour laquelle je donnerais tous les trésors de l'univers? et aux doigts de laquelle je vois briller, ajouta-t-il à part lui, des diamans qui valent bien un millier de pistoles.

— Seigneur, répondit enfin Arabella, avec une pudeur qui l'honorait infiniment, — je.... peut-être... l'heure avancée...

— O charmes ineffables des accens d'une voix adorée! soupira le Padouan.

— Je dois vous dire... reprit miss Fanshowe.

— Dites, étoile de ma destinée ! Parlez, parlez long-temps... encore... toujours !

— Je dois vous avouer...

— Je vais donc entendre enfin ces paroles qu'on paie au prix de sa vie !

— Il parle comme je n'entendis jamais parler! se dit Arabella en poussant un soupir de regret. C'est égal, j'ai ma mission ici-bas, songeons à l'accomplir.

— Eh bien ? ange idolâtré ! dit Ascanio.

— Vous vous méprenez étrangement, seigneur, reprit Arabella, ce n'est pas pour vous que je vous ai fait venir.

— Et pour qui donc, *idol mio?* demanda-t-il avec ironie.

— On m'avait dit... Vous offenserais-je en vous offrant ce brillant, seigneur ?

— Eh ! charmante miss, s'écria Macarone, vous faites là une question à laquelle répondrait un jeune enfant non encore sevré du lait maternel... Corps de Bacchus ! m'offenser, moi !... Pourquoi cela? Je porterai cette bague jusqu'à la mort, et par delà, divine Arabella!

Il pesa la bague et fit chatoyer le brillant.

— J'en trouverai cent pistoles, grommela-t-il... Mais où diable veut-elle en venir ?

Arabella était visiblement embarrassée. L'impertinente familiarité du Padouan lui semblait aisance de grand seigneur. A la clarté douteuse de la lune, les ravages du temps disparaissaient sur son visage. Il était beau. Miss Fanshowe se demanda s'il ne valait pas mieux le laisser agir pour lui-même, que d'employer seulement son entremise; mais le souvenir de sa *mission* la décida : il fallait qu'elle fît, pour l'Angleterre, une importante conquête; sa gloire était à ce prix.

— Veuillez m'écouter, seigneur, dit-elle ; j'ai cru m'apercevoir...

— Je vous écoute, vous qui seriez digne de vous asseoir sur un trône! interrompit Ascanio.

— J'ai cru m'apercevoir, reprit Arabella, qu'un des premiers gentilshommes de la cour...

— Un de mes bons amis, sans doute... Vous le nommez ?

— Louis de Souza.

— Le cher comte! le bambin de comte! comme dit Sa Majesté quand je la mets en belle humeur... Poursuivez, ravissante princesse.

— J'ai cru m'apercevoir qu'un jour... je ne l'ai vu qu'une seule fois... Son regard s'arrêta sur moi d'une façon...

— Hé, hé, hé !... nous connaissons cela, nous autres bourreaux des cœurs... d'une façon... hé, hé, hé!... poursuivez colombe aimable!

— Le comte est jeune; il n'aura point, sans doute, osé me déclarer ses sentimens.

— Ce n'est pas absolnment impossible... *povera!*

Ascanio retint un éclat de rire, et prit un air de sérieuse componction :

— Charmante Arabella, dit-il, je comprends le reste. Vous aimez..... hélas ! Malgré tout l'amour que me font éprouver vos beaux yeux, j'irai vers Castelmelhor, si vous l'exigez, car je suis votre esclave.... et pourtant.... charmante dame, ce rôle ne convient guère à ma glorieuse naissance, non plus qu'à la haute position que j'occupe à la cour !

— Me serais-je trompée! pensa miss Fanshow ; serait-ce un véritable courtisan?... Il en a l'air... et je l'aimerais mieux que Castelmelhor.

— Et puis, reprit Ascanio en s'échauffant, ce petit personnage est-il bien digne de l'affection que vous semblez lui porter?.... Basse noblesse, ma toute divine!... mince influence, *cara mia!*

— Comment! s'écria miss Fanshow; — il passe pour l'homme le plus puissant de la cour et pour le meilleur gentilhomme qui soit en Portugal.

Le Padouan éclata de rire avec beaucoup de naturel.

— Comme on vous fait des réputations! s'écria-t-il. Corps de Bacchus! s'il est le plus puissant et le meilleur gentilhomme, pour qui me compte-t-on, moi, ma toute adorable!

— Vous, seigneur! dit Arabella étonnée.

— Moi-même, miss, le pauvre Ascanio Macarone dell' Acquamonda, qui dispose des milices royales, qui possède trente et quelques châteaux dans l'antique Latium, et qui compte un souverain pontife parmi mes glorieux ascendans!

Le beau cavalier de Padoue débita cette tirade avec un aplomb surprenant. Miss Fanshowe le regarda incontinent avec un respect mêlé d'admiration.

— Mais on m'avait dit, reprit-elle pourtant, que vous étiez un soldat de fortune.

Cette fois, Ascanio se saisit les flancs à deux mains, et se tordit dans un accès de convulsive hilarité.

— Bonne histoire! s'écria-t-il, très bonne histoire! excellente histoire! Ah ça! ma toute céleste, qui diable vous a conté cet invraisemblable mensonge?.. Un soldat de fortune! moi! Par les quarante-huit quartiers de mon écusson, c'est phénoménal!

— Seigneur, dit Arabella, avec une timidité croissante, je vous prie d'excuser... Malheureuse que je suis, ajouta-t-elle *in petto*, je l'ai mé-mécontenté! j'ai manqué mon bonheur, ma gloire! Malheureuse que je suis!

— Eh! douce âme, que voulez-vous que j'excuse? répondit Ascanio: tout ne vous est-il pas permis?... Seulement je voudrais savoir quel est le hardi coquin...

— Baltazar, seigneur, un valet de mon père.

— Baltazar? ce nom ne m'est pas inconnu... mais il y a tant de Baltazar! C'est égal, le conte est bon, et je donnerai dix doublons à ce maraud pour le mérite de l'invention. Mais revenons à cet heureux friponneau de Castelmelhor. Puisque vous y tenez, cher astre, je lui dirai...

— Ne lui dites rien, seigneur! s'écria précipitamment Arabella.

Le Padouan se campa sur la hanche.

— Nous avons changé d'avis? demanda-t-il avec une fatuité inimitable.

— Oui, seigneur.

— Hé! hé! hé!... j'en étais sûr... je n'en fais jamais d'autre. Et puis, la beauté est comme l'Océan, changeante et capricieuse. Eh bien! ma toute adorable, m'est-il permis de reprendre notre entretien au point où nous l'avons laissé lorsque le nom de ce petit Castelmelhor est venu mettre un terme à nos épanchemens?

Arabelle ne répondit pas; mais, si faible que fût la clarté de la lune, Ascanio vit un sourire satisfait épanouir la forte machoire de son astre, qui montra une rangée de dents blanches capables de le dévorer tout vif en un seul repas.

A cette vue, qui sans doute le transporta d'amour et d'allégresse, il tira de sa poche le fameux mouchoir, qu'il étendit à terre et se remit à genoux.

Tandis que notre beau chevalier du Firmament s'acquittait de ce soin qui indiquait un grand fonds d'économie dans le caractère de cet homme aimable, la grille du jardin roula doucement sur ses gonds, et une ombre noire se glissa sans bruit le long des bosquets.

— Oh! oh! fit l'ombre en apercevant Ascanio aux genoux d'Arabella;—qui avons-nous là?

L'ombre prit son temps et reconnut miss Fanshowe. L'ombre était le seigneur Conti de Vintimille.

—Le drôle n'aura pas mes guinées, pensa-t-il, je me mets de moitié dans son jeu, et je gagne juste cent louis de France.

Il s'établit derrière un massif de feuillage, d'où il pouvait tout observer sans être vu, et se tint coi.

— Donc, cruelle idole, disait Ascanio, je reprends le fil de mon discours. — J'en étais, autant qu'il m'en souvienne, à vous baiser la main, que vous me refusiez, sous prétexte qu'il y avait méprise.

Conti entendit le bruit d'un baiser. Il était, paraîtrait-il, de l'avis de Baltazar, car il murmura :

— Ce couple est, ma foi, bien assorti.

— Ce m'est une félicité sans seconde, reprit le Padouan avec emphase que d'effleurer de ma lèvre cette main plus douce que le velours le plus doux, et,—beauté sans rivale,—ce m'est un motif d'espérer que vous ne serez point davantage rebelle aux vœux d'un amour aussi délicat que tendre, aussi tendre que dévoué, aussi dévoué que sincère !

— Seigneur!... balbutia la tremblante Arabella.

Ascanio tira du fin fond de sa poitrine un prodigieux soupir.

— Que cette voix est musicale! râla-t-il ; que son expression est puissante! que son timbre est harmonieux!... Silence, mon cœur! tu vas briser ma poitrine ! C'est à mon cœur que je parle miss. Dites-moi, *idol mio*, dites-moi que vous n'êtes point insensible à la flamme qui me consume?...

— Seigneur!... balbutia l'éloquente Arabelle.

Ascanio était fatigué sur ses genoux. Il se releva et dit :

—Trop charmante étoile de mon cœur, je sollicite formellement votre main.

— Seigneur !...

— Qu'en dites-vous? demanda brusquement Ascanio.

— Mais...

— Bah! Un mariage clandestin; tout ce qu'il y a de plus ravissant au monde, et très à la mode !

— C'est vrai pensa Conti dans un coin.

— Y pensez-vous, seigneur?

— Positivement, mon adorée: sans cela je ne vous en parlerais point. Eh bien ! voilà une affaire arrangée; demain...

— Mais, seigneur...

— Point de mais, ou je croirais que vous pensez encore à ce petit Castelmelhor.

— Oh ! seigneur...

— A la bonne heure ! Demain soir... quelques habits... quelques bijoux... la moindre chose! Je viendrai vous prendre à la grille du jardin, et puis... tu seras à moi, fille céleste ! Tu t'appelleras la signora Macarone dell' Acquamonda , et s'il te fallait un titre, l'empereur d'Allemague , pour qui j'ai eu dans le temps des bontés, me donnera celui de prince du Saint-Empire romain... et si , plus tard , il te faut un trône , nous verrons à arranger cela, mon astre ; mes glorieux ascendans m'ont laissé des droits sur Constantinople, qui est actuellement aux mains des impurs sectateurs de Mahomet.

— Un trône... Constantinople! murmura miss Fashowe, dont la folle tête éclatait.

— Oui, ma toute divine; c'est convenu... à demain... Pour le moment, rentrez, afin de ne point donner de soupçons à milord.

Il la fit monter lestement les marches du perron, et la poussa sans cérémonie dans la maison dont il ferma la porte sur elle.

— Ouf ! fit-il ensuite en s'essuyant le front ; voici la plus rude corvée que j'aie jamais fournie de ma vie : laide, sotte et orgueilleuse... Oui,

mais milord a des domaines de prince dans le Northumberland ; elle est unique héritière, et j'éprouve le besoin de m'établir.

Quant à miss Fanshowe, elle monta quatre à quatre les escaliers de l'hôtel et vint tomber entre les bras de Patience, l'épouse en la chair du révérend Jédédiah Drake.

— Un trône!.... Constantinople! dit-elle ; mes vœux sont accomplis! la postérité saura mon nom.

— Vanité des vanités! répondit à cela l'austère Patience.

Comme Ascanio descendait, joyeux et vainqueur, le perron de l'hôtel, il vit venir à lui l'ombre noire, qui s'arrêta au bas des degrés.

— Seigneur dell' Aquamonda, dit Conti, je n'ai point voulu troubler votre amoureuse entrevue....

— Vous écoutiez? interrompit Ascanio, évidemment satisfait qu'on l'eût surpris en bonne fortune.

— A peu près... Mais dépêchons maintenant, s'il vous plaît.

— Je suis à vos ordres, très cher... Avez-vous apporté les cent louis que vous savez?

— Sans doute, répondit Conti ; mais je les garde.

— Alors, vous irez tout seul au palais.

— Oui-dà? Alors, demain, au lieu de miss Fanshowe, vous verrez venir au rendez-vous trois ou quatre valets de milord qui rompront les os de Votre Seigneurie.

Ascanio réfléchit un instant.

— Seigneur Conti, dit-il tout à coup, vous êtes un pauvre malheureux et vous avez connu des jours meilleurs ; il serait cruel de vous ravir votre petit pécule. Allons! le bonheur rend généreux, vous le savez : je consens à vous rendre gratuitement le service que vous réclamez de moi, et à vous aider de mon influence.

— C'est fort beau de votre part! répondit ironiquement Conti.... Partons!

Il est probable que si l'ancien favori n'avait pas eu, lui aussi, son plan de fortune, qui l'absorbait et l'exaltait à la fois, il n'eût point gardé à si bon marché le secret du Paduan ; mais il comptait sur son entrevue avec Castelmelhor. Nous verrons bientôt s'il avait fait un faux calcul.

Ils franchirent tous deux la grille du jardin et se dirigèrent à grands pas vers le palais du comte. Leur promenade nocturne fut silencieuse et rapide. Tous deux réfléchissaient à leurs propres affaires. Conti se préparait, pesait ses termes d'avance et posait ses conditions. Le beau cavalier de Padoue rêvait moissons jaunissantes, hautes futaies, parcs, manoirs féodaux et gentilles vassales. Il ne se sentait pas de joie, et s'il eût été seul, il aurait très positivement dansé un menuet au milieu de la rue, en signe de réjouissance.

Ils arrivèrent au seuil du palais. Ascanio était en uniforme ; il passa et fit passer Antoine Conti.

Puis, un huissier vint les reconnaître, et ouvrant le cabinet de Son Excellence, prononça le nom du capitaine des chevaliers du Firmament.

Macarone passa le premier, et, d'un geste protecteur, il invita Conti à le suivre.

XIV.

Trois couples de King's Charles.

En entrant dans le cabinet de Castelmelhor, le beau cavalier de Padoue ne mit point bas cet air vainqueur qui était un de ses principaux charmes. Encore sous l'impression de son récent triomphe, il traversa la pièce d'un pas bruyant, porta négligemment la main à son feutre, et fit un salut tel quel au comte, qui ne levait point les yeux sur lui.

— Seigneur, dit-il, je viens présenter à Votre Excellence un pauvre garçon de mes camarades qui a vu des jours plus heureux, et qui...

— Qu'il s'adresse à mon majordome, dit le comte avec distraction.

— Seigneur... voulut ajouter Ascanio.

Mais le comte, sortant de sa rêverie, porta les yeux sur lui. Le Padouan se découvrit aussitôt, tourna ses pieds en dehors, et, ramenant ses bras entre ses jambes, fit la plus humble de toutes les révérences.

— Ah!... c'est toi? dit le comte, — va-t'en!

Et Castelmelhor tourna le dos.

— Son Excellence a la bonté de me traiter avec une familiarité excessive, murmura le Padouan à l'oreille de Conti.

— Comte de Castelmelhor! dit ce dernier en s'avançant tout à coup, et avec une sorte de dignité : — cet homme vous induit en erreur. Je ne suis point son camarade, et il fut un temps où vous teniez à être le mien. Je ne m'adresserai pas à votre majordome, parce que c'est à vous que je désire de parler. Regardez-moi, seigneur. Ce que vous êtes, je l'ai été. — Antoine Conti avait le droit d'espérer un accueil plus courtois de son confrère et successeur.

— Antoine Conti, répéta Castelmelhor avec indifférence; c'est le nom d'un banni. Que venez-vous faire à Lisbonne?

— Chercher fortune, seigneur.

— La fortune ne se trouve pas deux fois, mon maître... Je n'ai point le loisir de vous écouter.

— Tant pis pour moi, seigneur!... tant pis pour vous!... car c'était de Votre Excellence que j'attendais la fortune, — et le moine m'avait donné de quoi la payer comme il faut.

—Le moine! s'écria Castelmelhor en tressaillant.

—Le moine! répéta Macarone à part lui;—je m'étais promis de découvrir le secret de ce révérend personnage, mais l'amour!...

—Je t'avais ordonné de sortir! dit le comte en lui montrant impérieusement la porte... Va-t'en!

Le beau Padouan appela sur ses lèvres son plus gracieux sourire pour accompagner le salut qu'il envoya à Son Excellence. Puis il se hâta d'obéir. Conti fit mine de le suivre.

— Restez, seigneur de Vintimille, dit Castelmelhor.

Conti revint et demeura debout devant le comte.

— Que savez-vous du moine? demanda ce dernier après un instant de silence.

— Je sais qu'il est l'agent de lord Richard Fanshowe.

— Vous vous trompez. — Est-ce tout?

— Ce n'est rien... Je sais que ses émissaires emplissent Lisbonne, et que les trois quarts de la ville sont à lui.

— C'est douteux, et mes valets le disent... Sont-ce là vos secrets?

— Non... Je sais une chose qui mettra fin à vos hésitations, seigneur, et portera malgré vous votre main jusqu'à cette couronne que vous convoitez depuis si long-temps.

— Qu'est-ce à dire! s'écria Castelmelhor en se levant; m'accuse-t-on?...

— J'ai été secrétaire de milord l'ambassadeur d'Angleterre, interrompit Conti. Sa Grâce prétendait connaître les intimes projets de Votre Excellence par le moine...

— Encore cet homme! murmura Castelmelhor.

— Vous dirai-je mon secret, seigneur? Il vient du moine, et j'étais chargé de l'apprendre à milord; mais je suis bon Portugais, et j'ai pensé qu'il valait mieux...

— Parlez! dit Castelmelhor.

— Et, puis, poursuivit Conti; j'ai pensé aussi que Votre Excellence me paierait un prix meilleur.

— Que demandez-vous?

— Rien, — tant que vous serez comte de Castelmelhor; — vos places,

vos titres. votre héritage, en un mot, quand vous serez roi de Portugal.

L'aîné de Souza réfléchit un instant.

— Vous aurez tout cela, dit-il enfin. Parlez.

— La nuit dernière, dans la chapelle du Couvent-Majeur des Bénédictins. le prince infant a épousé Mlle de Savoie-Nemours, — la reine, si ce titre vous plaît mieux... et je vous garantis qu'elle espère bien ne le point quitter.

— Mais c'est crime de lèse-majesté! murmura Castelmelhor ; ils sont à moi! tout obstacle disparaît!... je suis ..

— Que Dieu garde Votre Majesté très sacrée! interrompit Conti en s'inclinant jusqu'à terre.

Un subit éclair de fierté illumina l'œil de Castelmelhor qui repoussa violemment son siége et fit quelques pas dans la chambre,

— Roi! pensa-t-il ; roi!... Qu'importe un serment violé déjà, quand il s'agit d'une couronne!... J'ai trop long-temps hésité .. A l'œuvre! Ce mariage célébré au Couvent-Majeur.—qui est la retraite du moine, — annonce un complot sur le point d'éclater... Le temps presse! il faut le prévenir!

Il s'arrêta et regarda Conti.

— Je puis compter sur cet homme, poursuivit-il, car il s'attache à moi comme à une dernière espérance ; il attend tout de moi.

— Quels sont vos ordres, seigneur ? dit à ce moment Conti.

— Le moine d'abord ! s'écria Castelmelhor avec un éclat de haine ; — le moine ! Il faut que cet homme disparaisse ! Tant qu'il sera libre, j'aurai derrière moi un ennemi d'autant plus puissant qu'il est insaisissable et inconnu... Je le ferai saisir.

— Pas au grand jour, seigneur, car vous verriez Lisbonne entière se redresser comme un serpent dont on écrase la queue

— La nuit, soit; et en secret.

— Quant à sa prison, je n'en sais point pour lui de sûre, reprit Conti. Au Limoeiro, il a de nombreuses intelligences.

— Je le mettrai dans le donjon réservé aux criminels d'état ; un homme à moi sera son geolier, et d'ailleurs, s'il est trop difficile à garder...

Le comte fit un geste significatif, auquel Antoine Conti répondit par un sourire d'approbation.

— Quant aux nouveaux époux, reprit Castelmelhor avec ironie, je me charge de leur faire faire la lune de miel convenablement.

Il s'assit de nouveau et saisit sur son bureau plusieurs feuilles de papier blanc.

— Vous êtes à moi. Conti. dit-il tout en écrivant ; — votre intérêt me répond de vous. Vous allez commencer votre rôle. Tenez !

Il lui remit un ordre signé de lui, portant qu'on eût à obéir au seigneur Conti de Vintimille, son lieutenant, comme à lui-même.

Conti put à peine retenir sa joie en recevant cet ordre. Son rêve s'accomplissait. Cet homme qui le faisait son lieutenant, et pour ainsi dire son premier ministre, allait être roi sous quarante-huit heures.

Castelmelhor prit ensuite deux de ces feuilles de parchemin où l'on écrivait les ordres royaux, et les remplit avec rapidité.

—Faites atteler, dit-il à Conti, je vais me rendre chez le roi.

Conti sortit aussitôt. Lorsque Castelmelhor fut seul, il pressa son front avec force entre ses mains, comme s'il eût voulu contraindre ses idées à se coordonner en un plan lucide et sûr.

— C'est cela! dit-il enfin. Tout est prévu ! Le but si long-temps et si ardemment souhaité ne peut m'échapper désormais. Arrière, remords! nous verrons si vous trouverez le chemin de mon cœur à travers la pourpre royale !

Il serra les deux feuilles de parchemin dans son portefeuille. A ce moment, Conti rentra.

— Seigneur, dit-il, votre carrosse vous attend.

— Partons, alors.

— Un mot encore! Je ne vous ai pas appris tout ce que je sais... Votre frère. Simon de Vasconcellos, est à Lisbonne.

Castelmelhor s'arrêta ; ses sourcils se froncèrent :

— On me l'avait dit! murmura-t-il. — Vous l'avez vu?

—Je l'ai vu... au palais de Xabregas... avec l'enfant et la Reine.

— C'est là sa place! répliqua Castelmelhor avec amertume; — Dieu veuille que je ne le trouve pas sur mon chemin, essayant de me barrer le passage!

En prononçant ces derniers mots, sa voix avait pris une inflexion menaçante. Arrivé au bas des escaliers de son palais, il ajouta :

— Restez ici, soyez prêt, à toute heure, à paraître quand je vous appellerai... Vous chargerez un subalterne... ce fou de Padouan, par exemple... de l'arrestation du moine. Je vous réserve une mission plus importante.

Il sauta dans son carrosse et ses chevaux brûlèrent le pavé jusqu'au palais royal.

Alfonse, en ce moment, était fort gravement occupé. Son royal beau-frère, Charles II, lui avait envoyé récemment trois couples de ces chiens microscopiques que Louis XIV, qui avait des titres pour toutes choses, appelait les *levrettes de sa chambre* et dont la postérité est encore fort honorée sous le nom de *King's Charles*.

Le roi s'était pris, comme de raison, d'une subite et excessive passion pour ces charmans petis animaux.

Il s'enfermait dans ses appartemens pour jouir de leur société plus à son aise, et passait des journées entières à contempler les joyeux combats de cette meute en miniature, ou à lisser avec un petit peigne d'or, les poils doux et soyeux de leurs longues oreilles.

Il va sans dire que le roi, ainsi occupé, ne recevait point, sous quelque prétexte que ce fût; mais Castelmelhor n'était pas de ceux que pouvaient regarder de pareilles mesures. Gardes et valets le laissèrent passer sans rien dire, et les huissiers de la chambre ne prirent pas même la peine de l'annoncer.

Il entra. — Le roi était couché, tout de son long, sur le tapis, et donnait son visage pour jouet aux six *levrettes* qui paraissaient prendre goût à ce passe-temps, et se ruaient à l'envi sur la chevelure royale. Alfonse était si absorbé par ce plaisir d'excentrique espèce, qu'il ne s'aperçut point de l'entrée de Castelmelhor. Il riait, rendait coups de tête pour coups de tête, prenait à belles dents les longues soies des oreilles, et faisait entendre de sourds grognemens de satisfaction, en tout comparables au langage de ses partners.

Castelmelhor le contempla un instant en silence. Un sourire de profond mépris vint errer sur sa lèvre.

— Serait-ce un crime, murmura-t-il, que de pousser du pied dehors un de ces chiens?... Or, quelle différence y a-t-il entre ces chiens et ce roi?

Mais il n'était pas venu pour faire des réflexions physiologiques. Il composa rapidement son visage, de manière à lui imposer une expression de bonhomie et, s'étendant à son tour sur le tapis, il plaça sa tête au milieu des chiens, qui reculèrent effrayés.

Le roi fronça le sourcil et regarda d'un air triste les levrettes effarouchées et rangées en cercle, à distance, autour de la tête inconnue de Castelmelhor.

— Ne pourrai-je donc avoir un moment de repos? s'écria-t-il en se levant et en frappant du pied avec colère.

Ce mouvement donna une autre direction à l'effroi des levrettes. Elles se réfugièrent derrière la riche chevelure de Castelmelhor, et voyant que

ce nouveau venu était suffisamment débonnaire, elles se précipitèrent d'un commun accord sur lui et reprirent avec ardeur le cours interrompu de leurs exercices. Un instant, le roi fut jaloux, tant elles semblaient y aller de bon cœur; mais bientôt l'aspect étrange de la figure de Castelmelhor, dont les cheveux dépeignés et mêlés couvraient le visage, changea son humeur. Il se mit à genoux, trépignant d'aise, et excitant la meute lilliputienne, qui n'avait pas besoin de cela. A chaque fois que l'une des levrettes saisissait une boucle de cheveux et tendait ses jarrets pour mieux tirer, c'étaient de bruyants transports de joie. Le roi ne se possédait plus.

Il faut que tout plaisir ait une fin. A bout de forces, Alfonse se leva bientôt en chancelant, et alla tomber demi-suffoqué sur un fauteuil.

— Ah!... ah!... ah!... s'écria-t-il, relève-toi... Tu vas me faire mourir! Ah!,.. tu es un bon garçon, Louis... C'est très plaisant... Je ne me suis jamais tant amusé.

Castelmelhor obéit, et, rejetant en arrière ses longs cheveux bouclés, il montra son visage souriant.

— Par le sang de Bragance! dit Alfonse, pourquoi, bambin de comte, n'es-tu pas aimable comme cela tous les jours! Aujourd'hui, tu vaux ton pesant d'or, et je ne te donnerais pas pour deux couples de levrettes!

— C'est que je suis joyeux, sire, répondit Castelmelhor en baisant la main du roi: — dites encore que je cherche à troubler les plaisirs de Votre Majesté!... Je viens de trouver le moyen de la débarrasser à jamais de tous les soins fastidieux qui s'attachent au rang suprême.

Castelmelhor se sentit rougir en prononçant ces mots, auxquels ses projets d'usurpation donnaient un sens si perfide. Mais Alfonse ne s'en aperçut point, frappé qu'il était par l'idée de ne plus s'occuper de rien qui eût l'apparence d'une affaire sérieuse.

— Quel moyen? s'écria-t-il: — dis-nous vite ton moyen, petit comte, et s'il est quelque chose en ce monde que tu puisse désirer, nous te le donnerons, foi de roi!

— Je ne veux rien, sire; je suis comblé déjà des bienfaits de Votre Majesté... Mon moyen... vous l'expliquer serait bien long... Mais je puis vous donner un exemple. Vous n'aimez point à signer certains actes...

— Oh non! non! non! dit par trois fois le roi.

— Eh bien! j'ai fait graver une griffe qui représente à s'y méprendre la signature de Votre Majesté.

— C'est charmant, petit comte.

— Et ainsi du reste, sire.

— De sorte que tu ne me présenteras plus jamais ces vilains parchemins?...

— Jamais, sire...; et voici les derniers que signera Votre Majesté.

A ces mots que Castelmelhor dit d'une voie émue, tant l'allusion était frappante et cruelle, il tira de son portefeuille les deux parchemins qu'il avait préparés.

Le roi pâlit à cette vue et recula, comme un enfant auquel on présente une potion amère et nauséabonde.

— C'est trahison, seigneur comte! dit-il. Vous me promettez que je ne signerai plus, et sur-le-champ, vous me présentez...

— Ce sont les derniers, sire.

— Allez au diable!

Castelmelhor remit ses parchemins en poche.

— Comme il plaira à Votre Majesté, dit-il; j'avais pensé qu'une chasse royale lui ferait plaisir, mais...

— Une chasse royale! s'écria Alfonse, dont les yeux rayonnèrent de joie.

— Mais, continua Castelmelhor, les chevaliers du Firmament n'obéissent point volontiers à d'autres ordres qu'aux vôtres, et...

— Dis-tu vrai ? interrompit le roi ; — as-tu vraiment pensé à une chasse royale, et ces ordres la concernent-ils ?

— Si Votre Majesté veut en prendre connaissance...

Le roi fit un mouvement de terreur.

— Non, dit-il, mais je veux bien signer... Donne ! donne vite !... oh ! bambin de comte, que je t'aime !... Une chasse royale !... donne donc !

La main de Castelmelhor tremblait tellement qu'il ne pouvait ouvrir son portefeuille. Alfonse, dans sa puérile impatience, le lui arracha des mains, saisit les deux parchemins et y posa les caractères informes qui lui servaient de signature.

Puis il les repoussa loin de lui, comme si la vue de toute écriture lui eût causé une invincible répulsion.

Un long soupir de soulagement souleva la poitrine de Castelmelhor.

XV.

Avant l'orage.

— Ramasse ces paperasses, petit comte, dit le roi ; c'est une odieuse chose que toutes ces pattes de mouches grimaçant sur un puant parchemin... Quelque jour, je me donnerai le plaisir de mettre le feu aux archives du royaume... ce sera très plaisant !

Castelmelhor ne se fit pas répéter l'ordre. Il serra hâtivement les deux actes et reprit son feutre pour sortir.

— Déjà ! s'écria Alfonse. — Ne vas-tu point me parler un peu de notre chasse? Je veux qu'elle soit belle, don Louis, entendez-vous? Je veux qu'on s'en souvienne à Lisbonne !

— On s'en souviendra, sire ! répondit Castelmelhor d'un ton si grave qu'Alfonse ne put s'empêcher de tressaillir.

— Allons ! te voilà redevenu morose ! dit-il. Tant que je n'ai pas fait ce que tu veux, tu me flattes, méchant traître que tu es !... Dès que j'ai mis mon nom au bas de tes haïssables parchemins, tu ne te contrains plus... Je crois que vous ne m'aimez pas, seigneur comte !

Castelmelhor était au supplice. Chacune des paroles du roi lui déchirait le cœur comme un coup de poignard. Quelque endurcie qu'elle fût, son âme ambitieuse n'avait point jeté bas tout sentiment de délicatesse et d'honneur humain. La vue de ce malheureux prince, qui donnait tête baissée dans le piége, réveillait en lui des remords depuis long-temps assoupis. Il eût voulu trouver devant soi un obstacle afin de retremper son courage dans la lutte.

Mais rien ! la victime tendait sa gorge au couteau. De ces actes qu'Alfonse venait de signer sans les lire, l'un était l'ordre d'arrêter, partout où ils se trouveraient, la reine et l'infant, coupables de lèse-majesté.

L'autre était son ABDICATION pure et simple.

De sorte que, quand l'infortuné roi disait que c'étaient là les derniers ordres qu'il signerait, il rencontrait l'exacte et terrible réalité. Quand il appelait en riant Castelmelhor méchant et traître, il disait à peine assez. Qu'était-ce donc lorsqu'il prononçait ces mots :

— Je crois que vous ne m'aimez pas, seigneur comte !

Celui-ci voulut répondre, mais telle était la situation respective de ces deux hommes, que sa réponse devint fatalement une allusion nouvelle.

— Sire, dit-il, il faut que je me retire, afin de décharger Votre Majesté des soins de son gouvernement.

Cette raison devait nécessairement toucher le roi, qui reprit avec douceur :

— Tu es la perle des amis, petit comte ; va, songe un peu à tout disposer pour que notre chasse soit la plus belle qu'on ait jamais vue.

Castelmelhor balbutia quelques mots de respect et sortit en toute hâte.

Le roi reprit, avec les petits épagneuls qu'il nommait ses levrettes, sa partie interrompue.

Le comte regagna son palais dans une disposition tout autre que celle où nous l'avons vu naguère. Encore sous l'impression de son entrevue avec Alfonse, sa conduite lui devenait odieuse ; il avait honte et dégoût de soi-même. Mais à mesure que le souvenir du roi s'éloignait, son ambition première reprenait le dessus. Il se voyait, roi fort et redouté, ramenant le Portugal au rang d'où l'avait fait déchoir la triste folie d'Alfonse. Il chassait les Anglais, contenait les Espagnols et rendait au trône tout son lustre antique.

— N'est-ce pas là, se demanda-t-il ensuite, de quoi faire pardonner ce crime douteux qu'on appelle usurpation? Après tout, le pouvoir n'est-il pas de droit au plus digne? Quand la loi politique tombe à ce degré d'absurdité, d'assimiler cinq millions d'hommes à un sac d'or et d'en faire un héritage, ne faut-il point réformer violemment la loi?

Quel coupable manqua jamais de raison pour justifier son crime à ses propres yeux? Castelmelhor avait à peine besoin de plaider sa cause : il était convaincu d'avance.

Antoine Conti fut appelé. Castelmelhor et lui tinrent une longue conférence et réglèrent les opérations du lendemain. La chasse royale d'abord, puis l'arrestation de la reine et de l'infant, puis celle du moine,— puis. peut-être au fond d'un cachot bien sombre, le meurtre de ce personnage redoutable et mystérieux.

La nuit était fort avancée lorsqu'ils se séparèrent.

Conti se rendit, nonobstant cette circonstance, à l'hôtel des chevaliers du Firmament, et fit lever le beau cavalier de Padoue, qui chassait le renard en rêve, dans le comté de Northumberland. Ascanio sauta de son lit en murmurant, et descendit, afin de voir quel était ce fâcheux, qui venait troubler son sommeil.

— Hé! très cher camarade, dit-il en apercevant Conti, ne cesserez-vous donc point d'abuser de ma condescendante bienveillance? Je vous ai conduit chez Castelmelhor ; c'est tout ce que je puis faire pour vous... Je vous souhaite la bonne nuit.

Ce disant, il tourna le dos et voulut regagner sa couche encore chaude ; mais Conti le retint.

— Je vous ordonne de rester, dit-il.

— Hein!... vous? Ah ah ah ah!... Vous m'ordonnez?...

Conti, pour toute reponse, lui exhiba l'ordre de Castelmelhor qui l'instituait son lieutenant.

Ascanio se frotta les yeux et lut.

— Eh bien! s'écria-t-il, très honoré seigneur, ne vous avais-je pas dit que ma pauvre protection vous servirait à quelque chose?.... Vous me voyez ravi de votre subite fortune! Je m'estime heureux d'être le premier à vous en féliciter.

Le Padouan avait dépouillé toute prétention familière. En débitant ce compliment avec une chaleur convenable, il s'inclinait de virgule en virgule. En guise de point final, il prit la main de Conti, qu'il porta,—sans rire,—à ses lèvres.

L'ancien favori, qui avait repris sa morgue d'autrefois, ne se montra point étonné de cet hommage. Il donna brièvement ses ordres à Macarone, touchant la chasse royale du lendemain, et lui laissa pressentir qu'une mission importante lui était réservée.

— Je suis dévoué à votre seigneurie depuis la plante des pieds jusqu'à l'extrême pointe des cheveux, répondit le Padouan. Je m'estime heureux d'avoir pu lui prouver, au temps de son malheur, quelle était ma profonde et respectueuse sympathie... Puis-je faire quelque chose qui lui soit personnellement agréable?

— Vous pouvez, répondit sèchement Conti, ne point rappeler à ma seigneurie ce que vous nommez le temps de mon malheur!

Ascanio fit une courbette en signe d'assentiment.

— Que le diable l'emporte! grommela-t-il lorsque Conti eut quitté l'hôtel. Jetez un matou par la fenêtre, il retombera sur ses pieds. Ces favoris sont comme les chats, il faut les couper en quatre morceaux pour être sûr qu'ils sont bien morts.

Après cette réflexion philosophique, il regagna son lit qui s'était refroidi, et tâcha de retrouver son rêve, tout plein de parcs giboyeux et de fermages à recevoir, mais il ne put évoquer que la blafarde image de miss Arabella Fanshowe. Au lieu d'un songe enchanteur, il eut un cauchemar.

A cette même heure, le moine veillait, lui aussi, dans sa cellule solitaire. Le sommeil le fuyait, mais son insomnie n'était point visitée par le remords. En divulguant le mariage secret de la reine, il avait mis, pour ainsi dire, le feu à la traînée de poudre qui devait faire sauter un trône. —Il le savait, il ne se repentait point. A mesure que la crise approchait, ses incertitudes se dissipaient; il sentait grandir son courage, et sa conscience lui disait qu'il avait accompli un devoir.

Tranquille, et plein de cette fermeté calme qui est la vraie vaillance, il ceignait ses reins pour la lutte qu'il prévoyait devoir être acharnée. Si parfois un nuage venait à son front, c'est qu'il sentait quelle responsabilité immense il avait assumée sur sa tête; c'est qu'il s'avouait que, dans le combat qui allait se livrer, son principal auxiliaire serait le peuple,— et qu'il n'avait point grande confiance dans le peuple.

Les premiers rayons du jour, pénétrant à grand'peine à travers le verre épais et jauni de l'étroite lucarne de sa cellule, le trouvèrent debout encore et méditant profondément.

Il releva le front et salua le jour naissant d'un fier regard.

— Sera-ce toi, murmura-t-il, qui éclaireras le salut du Portugal?

Il s'agenouilla devant le crucifix de bois qui pendait à l'une des parois de la cellule, et adressa au ciel une courte et fervente prière.

Comme il se relevait, des pas retentirent dans le corridor, et presque aussitôt après, on frappa à la porte de la cellule.

Les hommes de divers costumes et professions que nous avons vus déjà venir visiter le moine, entrèrent et saluèrent respectueusement. Il y en avait beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et la classe du peuple était représentée par de nombreux députés.

— Votre Révérence ne nous a point appelés, dirent ceux-ci en s'avançant, — mais nous sommes malheureux, et le jour tant de fois promis n'arrive point.

— Mes fils, répondit le moine, le jour approche; patience seulement jusqu'à demain.

— Demain! répétèrent avec joie les gens du peuple.

Parmi eux, nos lecteurs auraient pu reconnaître quelques uns de ces ridicules conspirateurs que nous lui avons présentés au commencement de cette histoire, réunis à l'auberge de Miguel Osorio, le tavernier du faubourg d'Alcantara. Mais ils étaient bien changés; la misère avait chauffé leur courage, et une sombre résolution brillait maintenant dans leurs regards.

— Demain, comme aujourd'hui, nous serons prêts, mon père, dirent-ils en se retirant.

D'autres entrèrent encore. Parmi eux, le moine avisa la grosse tête de Baltazar, qui dominait toutes celles de ses voisins, comme dans le panorama d'une ville la haute tour de la cathédrale domine les églises vassales. Baltazar portait sur ses épaules une pesante sacoche au ventre rebondi. Le moine l'appela et fit signe aux gens du peuple de demeurer.

Baltazar et sa sacoche étaient envoyés par milord, qui, n'ayant point

vu le moine la veille, lui faisait tenir de quoi fomenter le zèle de la multitude pour les intérêts britanniques.

Le moine en fit usage sur-le-champ. Il distribua aux malheureux qui l'entouraient une large aumône, pour eux et pour leurs frères absens. Des bénédictions éclatèrent de toutes parts, en même temps que des promesses de dévoûment et d'obéissance. Par extraordinaire, ces promesses étaient sincères. Elles devaient être religieusement tenues.

Les agens du moine s'approchèrent alors l'un après l'autre et l'informèrent de ce qu'ils avaient appris. La plupart ne savaient rien. La ville était tranquille et la cour semblait plongée dans son apathie habituelle. Un de ces hommes pourtant, qui cachait sous un vaste manteau le costume de porte-clés du Limoëiro, fit un rapport qui excita vivement l'attention du moine.

— Seigneur, dit-il, un homme que j'ai cru reconnaître pour l'ancien favori, Antoine Conti de Vintimille, est venu avant le jour à la prison. Il a soigneusement examiné tous les postes et y a laissé quelques uns des chevaliers du Firmament.

— Comment les nomme-t-on? demanda le moine d'un air inquiet.

Le porte-clés prononça quatre ou cinq noms.

— Le hasard nous sert! s'écria le moine. Ces hommes sont à nous. Néanmoins, comme ils ne valent guère mieux que leurs confrères, charge de ma part don Pio Mata Cerdo, le geolier, de les surveiller de près... Est-ce tout?

— Non, seigneur... Antoine Conti a ordonné qu'on préparât pour ce soir la chambre royale.

C'était un large cachot situé au centre du Limoëiro où, suivant la tradition, Jean II avait été retenu prisonnier par ses sujets révoltés. Cette chambre ne servait qu'aux criminels de sang royal.

— C'est bien, répondit le moine sans manifester aucune surprise.

Après le porte-clés vint ce valet à la livrée de Souza, que nous avons vu déjà dans la cellule.

—Hier, dit-il, Son Excellence a conféré fort avant dans la nuit avec le seigneur Conti de Vintimille. Je n'ai rien pu surprendre de leur entretien, mais tandis qu'ils traversaient l'antichambre, votre nom a été prononcé.

— Que disait-on de moi?

— On parlait de violence... J'ai cru comprendre qu'on faisait dessein d'arrêter Votre Révérence.

— Ils n'oseraient, prononça lentement le moine; — et d'ailleurs auront-ils le temps?

— Prenez garde! dit le valet en s'en allant.

Il ne restait plus dans la cellule que le moine et Baltazar.

— Prenez garde! répéta ce dernier. Le comte vous craint, seigneur, et vous savez ce dont il est capable.

— Au Limoëiro comme sur la grande place de Lisbonne, ne suis-je pas le maître? dit le moine; — qu'on m'arrête, et sur un signe de ma main, les verroux tomberont devant moi.

— Prenez garde! murmura encore Baltazar d'une voix dont l'accent avait quelque chose de prophétique.

Le moine répondit à cette sinistre prédiction par un sourire de confiance.

— A la volonté de Dieu! dit-il; il est trop tard pour reculer.

Baltazar sortit, et le moine le suivit bientôt, impatient qu'il était de voir et de s'informer par lui-même. Tout lui disait que l'instant de la lutte était proche, et il voulait que le premier choc le trouvât sur le champ de bataille.

L'aspect de la ville était morne, mais tranquille. Cependant toutes les boutiques étaient closes comme à la veille d'une grande calamité. Çà et là, sur le pas des portes, des groupes de bourgeois se formaient et se

dissipaient aussitôt, après avoir échangé quelques paroles d'un air sombre. Quand par hasard quelque femme se montrait au détour d'une rue, on la voyait se glisser rapide, le long des maisons, et regagner hâtivement son gîte, comme un pauvre oiseau cherche son nid à l'approche de la tempête. Les grandes rues du centre de la ville étaient désertes. Nulle tête curieuse aux fenêtres, nul bruit de métiers, nul mouvement, nul signe de vie pour rompre cette mort du silence et de la solitude.

Il y avait dans tout cela une immense tristesse. Le moine céda peu à peu à la lugubre influence de cette scène. Sa tête se pencha sur sa poitrine. Il sentit son cœur se serrer.

— Prenez garde! murmura-t-il, prononçant involontairement ce mot qui résonnait encore à son oreille; — si c'était un pressentiment! si, au moment de vaincre!... Non! Dieu est juste. Si je dois périr, il ne permettra point que mon œuvre reste inaccomplie.

Il atteignit le bout de la rue Neuve, et déboucha sur la Grand'Place, où Conti, sept ans auparavant, avait proclamé, à son de trompette, l'édit royal qui avait failli être cause d'une révolution. La place était presque aussi pleine de foule que ce jour-là, et les bruyans éclats de voix qui retentissaient de toutes parts, formaient un singulier contraste avec le silence des rues voisines.

C'était la même foule qu'autrefois, mais ses vêtemens s'étaient usés sur les saillies de ses os dépouillés de chair. On ne voyait là que haillons, visages hâves et regards de feu sous de profondes orbites creusées par la maigreur. Cette cohue déguenillée était une vivante et terrible menace.

A la vue du moine, toutes les têtes se decouvrirent; un ardent espoir illumina tous les regards. Un murmure général apporta ces paroles à son oreille :

— Le moment est-il venu?

Le moine secoua la tête et passa.

— Révérend père, dit une voix près de lui, vous êtes bien véritablement le roi de cette multitude. J'admire votre habileté ; je m'incline devant elle... Vous étiez digne de naître Anglais, révérend père.

Le moine se retourna et reconnut lord Richard Fanshowe, qui faisait, lui aussi, *incognito*, sa petite promenade d'observation.

— Sa très gracieuse Majesté le roi Charles ne saura trop vous récompenser, reprit l'Anglais. C'est vous qui aurez été le vrai conquérant du Portugal... En vérité, cette foule est amenée à un point merveilleux. Vous lui avez généreusement donné ce qu'il fallait pour ne point périr d'inanition, mais rien de plus, c'est parfait!... Je veux mourir si je regrette les guinées de Sa Majesté. Vous les avez placées comme il faut et à bon intérêt. Révérend père, ne pensez-vous point que nous approchons du dénouement?

— Si fait milord. Nous sommes au dernier acte.

— Pour ma part, dit l'Anglais, me voilà prêt à crier bravo!

— Vous en avez sujet, milord, plus que vous ne pensez. Je ménage à Votre Grâce une surprise pour la péripétie.

— Une surprise? dit Fanshowe en dardant sous le froc du moine un regard soupçonneux.

Avant que ce dernier eût pu répondre, il se fit un grand mouvement dans la foule qui s'ouvrit et laissa au milieu de la place un large passage. Un brillant cortége, composé du roi, de la cour et des chevaliers du Firmament en grand costume, débouchait par la rue Neuve.

Le roi marchait entre Castelmelhor et Conti.

— Place, drôles! place à Sa Majesté! criaient les Fanfarons du roi en repoussant la foule.

Bien des mains se glissèrent sous les haillons et serrèrent de longs poignards cachés; bien des regards interrogèrent de loin le moine; toute cette

multitude n'attendait qu'un mot, qu'un signe pour se précipiter. Le moine resta immobile.

Quand le roi passa près de lui, il s'inclina respectueusement.

— Salut à Votre Révérence, dit gaîment le roi. C'est aujourd'hui fête à notre château d'Alcantara, seigneur moine ; nous vous convions de bon cœur.

— J'accepte, sire, répondit le moine.

XVI.

La dernière chasse du roi.

Le temps était froid et sombre. La cavalcade des chevaliers du Firmament poursuivait sa route vers Alcantara. Cette troupe magnifique semblait avoir voulu, ce jour-là, se montrer dans toute sa splendeur : les Fanfarons du roi, montés sur de beaux chevaux noirs, étalaient sur la route leurs brillans escadrons, dont chaque cavalier semblait un prince. Derrière eux venaient les femmes, en bataillons serrés. Tout le long du chemin, les musiciens des deux corps exécutaient de vives et joyeuses fanfares.

En tête des Fanfarons du roi, le beau cavalier de Padoue se pavanait, voltigeait, caracolait. C'était plaisir de voir l'étoile de sa toque scintiller au loin, malgré l'absence du soleil, et le brillant azur de son costume semblait narguer le manteau grisâtre dont s'était revêtu le ciel.

Malgré toute cette joie extérieure, il y avait sur les visages une sorte de vague tristesse ; Alfonse seul, tout entier au plaisir du moment, avait une gaîté sans arrière pensée.

— Ami Vintimille, disait-il à Conti, je suis enchanté de te revoir ; sans ce bambin de comte, qui fait de moi tout ce qu'il veut, je t'aurais rappelé il y a long-temps, car je me suis souvenu de toi deux ou trois fois pour le moins ; mais tu es devenu bien laid dans ton exil, ami.

— La douleur d'être séparé de Votre Majesté... balbutia Conti.

Je n'y songeais pas... Sans doute je suis le soleil qui vivifie... As-tu vu mes petits chiens?

— Non, sire.

— Eh bien ! je te les montrerai... Maï de Deos ! tu est fort ennuyeux ami !

A ces mots, le roi se retourna vers Castelmelhor, croyant trouver, de ce côté, plus d'amusement. Mais Castelmelhor était sombre et pensif. Le roi bâilla et regretta fort de n'avoir point amené ses six levrettes pour charmer l'ennui de la route.

La journée se passa au palais d'Alcantara, comme toutes les journées où le roi donnait fête. Ce furent des pugilats anglais, des tours de magiciens, et un combat de taureaux. Rien de remarquable n'eut lieu, si ce n'est l'absence du moine, qui, ayant oublié, sans doute, sa promesse, ne se montra point au palais.

En revanche, un intrus se glissa, inaperçu, parmi les chevaliers du Firmament, dont il avait pris le costume. A table, ce nouveau venu demeura taciturne et froid, se bornant à avaler quelques morceaux dans un coin sombre où il s'était placé. Ses voisins se dirent que si ce n'était point le diable en personne, c'était le seigneur comte lui-même, qui avait revêtu ce déguisement pour surprendre les sympathies de la patrouille du roi. Mais cette opinion ne trouva point d'écho, attendu que, dans une salle voisine, le seigneur comte était assis à la table royale, où Alfonse lui reprochait, de minute en minute, l'aspect maussade de sa physionomie.

Alfonse s'en donnait à cœur-joie. Il était d'une gaîté folle et buvait rasades sur rasades pour se préparer convenablement à la chasse qui allait avoir lieu.

— Petit comte, dit-il vers le milieu du repas, ton verre est toujours plein ; c'est trahison, cela, mon ami .. Nous t'ordonnons de vider cette coupe à notre royale santé.

Castelmelhor voulut obéir. et porta le verre à ses lèvres, mais il ne put boire. Son front était d'une pâleur livide; il semblait prêt à défaillir.

— Eh bien ! s'écria le roi en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! répéta à l'oreille de Castelmelhor la voix mordante de Conti.

Le comte fit sur lui-même un violent effort et vida la coupe d'un trait.

— Je bois à votre santé royale, sire, balbutia-t-il.

Le roi promena son regard autour de la table et remarqua seulement alors le trouble et la consternation qui se peignaient sur tous les visages.

— Maï de Deos ! s'écria-t-il, sommes-nous à un enterrement, seigneurs?... Riez, je veux que chacun rie, et tout de suite, ou, par le sang de Bragance, nous croirons qu'un complot se trame contre notre personne.

Un rire lugubre et forcé fit le tour de la table.

— A la bonne heure ! dit Alfonse; vous êtes tous de loyaux sujets, et, d'ailleurs, si quelqu'un de vous avait de traîtreuses pensées, j'ai là près de moi une bonne épée qui ne resterait point au fourreau.

Il frappa sur l'épaule de Castelmelhor, dont chaque trait se contracta en un tressaillement douloureux.

— N'est-ce pas, petit comte, ajouta le roi, — que tu me défendrais, toi ?

Castelmelhor ressentit en ce moment cette douleur terrible et poignante que dut éprouver Judas en donnant le baiser de paix au Sauveur. Il restait muet, immobile, et comme frappé de la foudre. Ce fut Conti qui répondit à sa place.

— Son Excellence ferait comme nous tous, sire ; et pour arriver jusqu'à votre personne sacrée, il faudrait que l'assassin passât sur nos cadavres.

— Voilà qui est bien dit, ami de Vintimille, répliqua le roi tout consolé. Baise notre main et n'en parlons plus!

Le repas se prolongea bien avant dans la soirée. La plupart des courtisans qui entouraient la table, créatures de Castelmelhor, étaient instruits du complot. Les autres s'en doutaient. Néanmoins le vin avait amené enfin une gaîté bruyante et factice. et lorsqu'on se leva de table, l'état des convives promettait une chasse des plus réjouissantes.

On se remit en marche au son des fanfares. Six chevaliers du Firmament, porteurs de torches enflammées, précédaient le roi. Au dernier rang s'était placé l'inconnu, qui avait partagé le repas de la patrouille royale. Il était monté sur un fort cheval, qu'il conduisait en cavalier accompli.

La distance entre le palais et la ville fut rapidement parcourue, et bientôt la chasse se répandit par les rues, excitée par les sons du cor et les cris assourdissans des chasseurs. L'office de veneur était occupé par le seigneur Ascanio Macarone dell' Acquamonda, qui s'en acquittait à merveille, mais son habileté n'était point récompensée. On ne relevait aucune piste et nul gibier n'avait été lancé encore.

Tout à coup, au moment où la chasse passait devant l'hôtel de lord Richard Fanshowe, les plus avancés parmi les Fanfarons du roi se prirent à crier : Tayaut ! tayaut ! En même temps, chacun put voir, à la lueur des torches, une forme blanche qui s'enfuyait à toutes jambes et au hasard.

— Hardi ! s'écria le roi en s'élevant sur ses étriers pour mieux voir ; — hardi, mes bellots !

Le beau cavalier de Padoue s'éleva aussi sur ses étriers ; mais il retomba aussitôt en poussant un profond gémissement.

Cependant la chasse s'élança rapide, fougueuse, et bientôt le *gibier*, qui était une pauvre femme demi-morte de frayeur, fut forcée, c'est-à-dire se laissa choir sur la borne d'un carrefour.

Les cors sonnèrent aussitôt l'hallali, et les principaux chasseurs descendirent de cheval. Mais alors se passa une scène à laquelle on ne s'attendait point.

Ascanio Macarone se précipita aux genoux du roi avec tous les signes du plus violent désespoir.

— Sire! s'écria-t-il, ayez pitié de moi! ayez pitié de cette femme aussi sensible que belle !...

— Approchez les torches, dit Alfonse en éclatant de rire; je veux voir le visage de ce drôle tandis qu'il va nous jouer la comédie.

— Je ne plaisante pas, sire... par les noms réunis de tous mes glorieux ascendans, qui sont au nombre de trente-neuf, je parle sérieusement. Ecoutez-moi... qu'on ne touche point à cette femme... cette femme est...

— Voilà bien le maraud le plus réjouissant que je connaisse ! interrompit le roi qui contemplait Ascanio avec une sorte d'admiration.

Le beau cavalier de Padoue, désespérant de se faire comprendre, s'élança comme un trait et arracha la pauvre femme aux mains des chevaliers du Firmament qui l'entraînaient vers le roi.

— Elle est à moi! disait-il en se tordant les mains ; — c'est mon amour, c'est ma vie, mon idole, ma...

Oh!... oh!... oh!... râlait le roi, suffoqué par les convulsions d'un rire homérique.

Les torches qu'on apporta en ce moment, éclairèrent le long et blafard visage de miss Arabella Fanshowe, que soutenait à bras le corps le malheureux cavalier de Padoue. A la vue de ce groupe, le roi abandonna les rênes de son cheval pour se tenir les flancs.

— Bravo ! bravo ! disait-il en essuyant ses yeux pleins de larmes.

— Ah! sire, s'écria Macarone d'une voix pathétique ; — ne me ravissez pas mon trésor.

Alfonse, croyant toujours que le Padouan jouait une comédie concertée à l'avance, prit sa bourse dans la poche de son pourpoint et la lui jeta sans compter. Ascanio la saisit à la volée.

— Ce n'est point de l'or qu'il me faut, dit-il en ramassant la bourse avec soin ; — que m'importe votre or!... Ah! divine Arabella, quelle va être ta destinée!

En ce moment l'unique héritière de milord ouvrit un œil mourant et jeta autour d'elle des regards effrayés.

— Où suis-je? soupira-t-elle.

— Sur mon cœur, répondit Ascanio d'une voix pleine de sensibilité ; — dans mes bras, mon adorée, dans les bras de ton époux.

— C'est cela! s'écria le roi : — l'idée est bonne! Il faut les marier... nous allons faire la noce sur-le-champ.

A cette proposition bouffonne, l'antique esprit des chevaliers du Firmament se réveilla comme par magie. Une immense acclamation répondit aux paroles du roi. Les deux futurs époux furent placés entre les six porteurs de torches, et la chasse, devenue procession, s'achemina vers la chapelle voisine.

Un prêtre fut éveillé de par le roi et dut venir, bon gré mal gré, accomplir la cérémonie.

Miss Fanshowe, à peine remise de son épouvante, promenait ses regards effarés du roi aux chevaliers du Firmament, et de ceux-ci à Macarone.

— Mon céleste trésor, dit celui-ci en se penchant à son oreille, l'éclat de la solennité qui se prépare doit vous donner une idée de ma position

sociale... Ce petit homme assez laid qui vient de me parler est mon joyeux compagnon Alfonse, sixième du nom, roi de Portugal et des Algarves, en deçà et au delà de la mer, en Afrique, etc., etc. Il a voulu, quoi que je fisse, assister à mon mariage... C'est un drôle de corps!

Les deux futurs époux s'agenouillèrent et la cérémonie commença.

Nous ne nous appesantirons point sur cette scène, aux détails comiques de laquelle tous nos efforts ne pourraient enlever leur caractère d'impiété.

Pendant qu'elle avait lieu à l'intérieur de la chapelle, une autre scène d'un genre diamétralement opposé se passait au dehors. Tous les chevaliers du Firmament avaient suivi le roi; il ne restait dans la rue que trois hommes, dont l'un était l'intrus qui s'était glissé dans la journée parmi les gens de la patrouille. Il se tenait à l'écart et semblait attendre la sortie de la foule pour se joindre de nouveau au cortége.

Les deux autres, qui se croyaient seuls, s'entretenaient à voix basse, sur le seuil même de la chapelle.

—Votre Excellence, disait l'un d'eux d'un ton de reproche, faiblit au moment d'agir. Relevez-vous, seigneur comte, et songez au but que vous êtes sur le point de toucher.

Ce pauvre prince m'aimait! répondit Castelmelhor d'une voix qui accusait un accablement profond ; — il avait foi en moi, Conti! Ma trahison m'apparaît ignominieuse et infâme. Si encore c'était un maître ordinaire, un maître capable de se défendre... un homme enfin !

— Votre Excellence n'aurait plus pour excuse l'intérêt du Portugal.

— L'intérêt du Portugal! reprit Castelmelhor; puis-je me mentir à moi-même?... Je n'y ai point songé, Conti, car Alfonse a un frère...

— Allons, seigneur, s'écria brusquement Conti, le sort en est jeté! Ces mélancoliques réflexions sont superflues... Vos ordres sont donnés... Le navire est dans le port...

— Démon! murmura le faux chevalier du Firmament : Castelmelhor allait se repentir peut-être!...

Le favori se redressa tout à coup et secoua brusquement la tête comme pour chasser d'importunes pensées.

— Que son sort s'accomplisse donc! dit-il.

La nouveau couple sortit à ce moment de la chapelle, suivi par les ironiques acclamations de l'assemblée.

— En chasse! dit Alfonse.

La course folle recommença, mais elle prit subitement un tout autre aspect. Sur un signe de Conti, les torches furent éteintes. En même temps les fanfares cessèrent de retentir. Il se fit un silence soudain et complet.

— Que signifie cela ? demanda le roi.

Nul ne lui répondit. — Conti piqua de son poignard la croupe du cheval d'Alfonse, et le malheureux prince, saisi d'une enfantine frayeur, se sentit emporté avec une rapidité prodigieuse, le long des rues étroites et noires de la basse ville. A mesure que le temps passait, le bruit des chevaux qui suivaient ses traces diminuait rapidement. Bientôt il n'y eut plus derrière lui qu'une douzaine d'hommes supérieurement montés. Conti, qui le suivait de près, poussait incessamment son cheval.

— Où me mène-t-on ? disait de temps en temps la voix tremblante d'Alfonse.

Toujours le même silence. Les chevaux semblaient dévorer l'espace, et bientôt la taciturne cavalcade atteignit les rives du Tage.

A cet endroit, le faux chevalier du Firmament, qui avait suivi la course, poussa son cheval et le porta aux côtés de celui d'Alfonse. L'obscurité empêcha de remarquer ce mouvement.

On s'arrêta sur le bord du fleuve, et Conti sonna par trois fois du cor. A ce signal, un éclair sillonna le Tage en sautillant sur les crêtes des

petites vagues, et une lanterne apparut, suspendue à la vergue d'un navire à l'ancre dans le port. Quelques minutes après, une barque, montée de quatre rameurs, toucha le rivage.

— Que veut dire tout cela? demanda encore le roi. J'ai envie de rentrer au palais, je m'ennuie et... j'ai peur!

Il prononça ce dernier mot en frissonnant, car deux bras vigoureux venaient de l'enlever de la selle. On le déposa à terre et il se sentit entraîné sur la pente de la berge. Puis il fut enlevé de nouveau et placé sur la barque, qui gagna le large aussitôt.

C'était le faux chevalier du Firmament qui avait fait tout cela. Il s'assit près d'Alfonse au fond de la barque et prit sa main qu'il baisa. Le roi, succombant à sa frayeur, avait perdu connaissance.

— Seigneur, dit le faux chevalier au capitaine du navire en lui remettant Alfonse, je vous confie le soin de Sa Majesté. Qu'il soit traité en roi. Vous répondez de sa vie sur votre tête au comte de Castelmelhor.

Ce dernier était resté sur le rivage, attendant impatiemment le retour de la barque. Lorsqu'elle revint, il s'élança vers le chevalier du Firmament, et lui saisit le bras.

— Est-ce fait? demanda-t-il vivement.

— C'est fait, répondit l'autre en dégageant son bras.

Puis, se retirant à quelques pas, il ajouta d'une voix haute et menaçante :

— Il y a sept ans, je t'avais promis de revenir, Louis de Souza ; me voici... Alfonse est mort; car, pour un roi, descendre du trône, c'est mourir. Mais, tu l'as dit tout à l'heure : Alfonse a un frère... Donc, longue vie au sang de Bragance, et Dieu garde le roi don Pedro !

Castelmelhor resta pétrifié. Il avait reconnu la voix de Vasconcellos. Au bout de quelques secondes, retrouvant sa présence d'esprit, il voulut se précipiter,— mais Vasconcellos avait disparu.

XVII.

Le numéro treize.

Le moine, comme nous avons pu le voir déjà plusieurs fois, était fort bien instruit de ce que se passait dans la ville. A peine Alfonse était-il sur le navire, qua le moine le savait. Cette dernière circonstance ne surprendra que médiocrement ceux de nos lecteurs qui ont su percer le voile mystérieux dont s'enveloppait ce personnage. Tandis que Castelmelhor, soucieux et brisé par les émotions de la journée, regagnait solitairement son palais, le moine envoyait ses émissaires dans tous les quartiers de la ville, et convoquait le peuple, son vassal, pour le point du jour, sur la place du palais de Xabregas.

Bien avant cette heure, au milieu de la nuit, deux troupes nombreuses et bien armées sortirent de l'hôtel des chevaliers du Firmament. L'une était commandée par Antoine Conti, l'autre par le bel Ascanio, lequel s'était arraché à regret des bras de sa nouvelle et charmante épouse.

Conti, avec sa troupe, se dirigea vers le palais de Xabregas. Le Padouan prit une autre route. Nous reviendrons à lui tout à l'heure.

Tout dormait au palais de Xabrégas. Aucune lumière ne brillait aux innombrables fenêtres de sa façade.De l'autre côté de la place,le couvent de la Mère-de-Dieu, lourde et noire masse de granit, se confondait avec l'ombre de la nuit. Conti et ses Chevaliers du Firmament arrivèrent au seuil du palais sans que rien indiquât qu'on les eût aperçus.

— Cette fois, s'écria l'ancien favori, la Française, comme dit ce vieil hypocrite de Fanshowe, ne m'échappera pas.... Frappez et ne craignez pas de briser le marteau !

La grande porte retentit aussitôt sous un déluge de coups.

— Ouvrez de par le roi! cria Conti.

Les valets, éveillés en sursaut, coururent prendre les ordres de l'infant.

— Barricadez les portes! dit la reine, peut-être il nous arrivera du secours.

Elle songeait à Vasconcellos en parlant ainsi. Le prince se leva et s'arma. Avant de quitter la reine, il dit en lui baisant la main :

— Madame, il ne m'appartient point d'accuser d'avance et sans savoir un homme en qui vous semblez avoir mis toute votre confiance... un homme qui m'a donné plus de bonheur que je n'en espérais en cette vie. Mais...

— Prétendez-vous parler de Vasconcellos? demanda la reine, dont le front blanc se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Je prétends parler de Vasconcellos, madame.

— Et vous doutez de lui?...

— En marchant à l'autel, je me disais : Tant de bonheur donné par un ennemi doit recouvrir un piége.

— Vasconcellos est-il donc votre ennemi?

— Vasconcellos vous aime, madame.

La reine retint une exclamation de colère dédaigneuse qui sollicitait sa lèvre.

— Seigneur, dit-elle à voix basse, il faut avoir un grand cœur pour se dévouer à des maîtres qui vous ressemblent! — Il m'aimait... et je suis votre femme!... Et c'est lui qui a mis ma main dans votre main... Et votre cœur, au lieu de gratitude, ne garde pour lui que haine et soupçon!

— Il est le frère de Castelmelhor! murmura don Pierre d'un air sombre.

— Ah! seigneur! seigneur! s'écria la reine avec indignation et mépris, — vous êtes, vous, le frère de don Alfonse!...

Don Pierre pâlit et sortit aussitôt.

— Enfant soupçonneux! cœur bâtard! dit Isabelle en le suivant d'un regard irrité; tout ce qu'il y avait de noble et de royal dans ce sang de Bragance est au fond du tombeau de Jean IV.

Puis, saisie d'un vague remords, elle s'agenouilla sur le prie-dieu qui était au pied de son lit, et prononça ces mots, réponses naïves aux tacites reproches que lui faisait sa conscience.

— Je l'oublierai, mon Dieu! je tâcherai de l'oublier!

L'infant avait descendu les escaliers du palais. Les Chevaliers du Firmament, à l'instant où il entrait dans le vestibule, attaquaient la porte avec des leviers. Il ouvrit le guichet et reconnut que le nombre des assaillans rendait toute résistance inutile.

— Qui ose ainsi violer le drapeau du roi de France? demanda-t-il à travers le guichet.

— Nul drapeau ne peut couvrir les criminels de lèse-majesté! répondit-on du dehors. Au nom du roi, moi, Antoine Conti de Vintimille, je vous somme d'avoir à ouvrir les portes sur-le-champ!

— Ouvrez les portes! dit l'infant.

Conti entra aussitôt, escorté de toute sa troupe. L'infant tira son épée et se mit dans une attitude de défense.

— L'ordre du roi! dit-il.

Conti lui présenta un parchemin déplié que le prince parcourut d'un rapide regard. Après l'avoir lu, il jeta son épée, dont s'empara un des chevaliers du Firmament.

— Des traîtres ont trompé Sa Majesté mon frère, dit-il, — mais il ne me convient pas de discuter sa volonté... Je vous suis, seigneur. La reine vous suivra de même. Souffrez que j'aille la prévenir.

Isabelle apprit avec une sorte d'indifférence le malheur qui venait la frapper. Elle ne voulut point qu'on éveillât les demoiselles de Saulnes.

— A quoi bon attrister ces pauvres filles par la vue d'une prison? dit-elle. Leurs consolations seraient superflues : je suis résignée.

On fit monter la reine et l'infant dans le propre carrosse de ce dernier. Ce fut ainsi qu'on le conduisit au Limoëiro, où ils furent enfermés dans le cachot appelé la *Chambre royale.*

La reine s'assit ; le prince se mit à genoux devant elle. Il se repentait de sa conduite récente ; il avait peur d'avoir offensé Isabelle, et implorait son pardon dans les termes les plus passionnés. La reine s'efforçait de sourire.

— Je ne vous en veux point, seigneur, répondit-elle. Je sais que vous m'aimez, et je suis reconnaissante.

— Et vous, ne m'aimez-vous pas, Isabelle? demanda l'infant.

La réponse expira sur les lèvres de la reine.

— Non, reprit don Pierre, non, vous ne pouvez pas m'aimer... et il ajouta avec explosion : — Oh! que je hais cet homme !

Pendant que cela se passait, le beau cavalier de Padoue faisait lui aussi. une capture. Exécutant à la lettre les ordres qu'il avait reçus, il fit enfoncer la porte du Couvent-Majeur des Bénédictins, et força le premier frère qui se présenta à lui indiquer la cellule du moine. Le frère voulut résister d'abord, mais Ascanio frisa sa moustache d'une si effrayante façon, que le religieux, terrifié, courba la tête et obéit.

Le moine dormait, Ascanio employa pour ouvrir sa porte le moyen déjà indiqué ci-dessus. Une douzaine de coups de hache convenablement appliqués permit de se passer de clé. Cette manière, toute expéditive qu'elle fût, donna le temps au moine de sauter en bas de son lit et de faire un peu de toilette. Il mit sa barbe et son froc. Il eut même le loisir de se munir d'un poignard et d'une bourse fort bien garnie.

— Révérend père, dit Ascanio en entrant, vous me voyez mortifié de venir vous déranger à pareille heure. Veuillez, je vous supplie, accepter mes excuses.

— Qu'y a-t-il? demanda froidement le moine.

— Il y a du nouveau. répondit Macarone en pirouettant sur lui-même, ce qui démasqua une trentaine de chevaliers du Firmament rangés dans le corridor. — Il y a d'abord ces honnêtes seigneurs, qui sont flattés, tout autant que moi, de placer leurs respects aux pieds de Votre Révérence... Il y a, en outre, un billet portant la signature de son excellence le comte de Castelmelhor, qui vous invite à faire, en notre compagnie, une petite promenade nocturne.

Ce disant, il approcha un papier de la figure du moine.

— Révérend père, continua-t-il, ce surprenant capuchon vous empêche de voir, et il faut que vous preniez connaissance...

D'un geste brusque il rejeta en arrière le capuchon du moine.

— Misérable! s'écria celui-ci dont les yeux étincelèrent.

Macarone demeura stupéfait.

—Corps de Bacchus! murmura-t-il, je ne connais pas cette figure-là!... Et pourtant il me semble... oui, ce sont bien ses yeux!... mais voici une barbe comme il n'en peut croître qu'au menton d'un capucin... Votre Révérence, après tout, ne serait-elle qu'un moine?

Il leva le flambeau qu'il tenait à la main et jeta un dernier regard sur le visage de son prisonnier :

— Ane que je suis! — je puis dire cela moi-même, mais je ne permettrais à personne, fût-ce au pape, de le répéter... —La barbe est blanche et les cheveux noirs...

— Finissons! dit le moine avec impatience.

— Je suis le dévoué valet de Votre Excellence, et n'ai garde de mépriser ses ordres!... En route, mes fils!

Le moine s'enveloppa dans sa robe et suivit les chevaliers du Firmament, sans ajouter une parole. Macarone marchait à la tête de ses hom-

mes, frais, gaillard et fredonnant un amoureux refrain. Il s'interrompait de temps à autre.

— La barbe est blanche ! grommelait-il. Je suis sûr qu'il y a dessous un menton de ma connaissance. Je me passerai la fantaisie de tirer cela au clair.

Quant au moine, il allait d'un pas ferme, et n'avait point cette démarche inquiète du prisonnier qui épie l'occasion de s'évader. Par le fait, il n'y songeait pas. Il savait qu'on le conduisait au Limoëiro, et comptait sur les nombreuses intelligences qu'il avait dans cette prison.

Par malheur, il avait tort d'y compter. Les instructions du Padouan prévoyaient ce cas, et il les accomplit à la lettre. Au moment de frapper à la porte de la prison, il fit arrêter sa troupe et jeta le manteau d'un des chevaliers du Firmament sur les épaules du moine. Celui-ci voulut se débattre, mais vingt bras robustes le continrent et l'enveloppèrent dans le manteau, comme on emmaillotte un enfant nouveau-né. Cela fait, quatre hommes le chargèrent sur leurs épaules.

— Si le révérend père pousse un cri ou prononce une parole entre la porte extérieure de la prison et celle de son cachot, dit Macarone d'un ton de bonne humeur, vous passerez tous vos épées au travers de ce paquet : il ne dira plus rien.

Alors seulement le moine sentit l'angoisse s'emparer de son cœur. Mais ce fut une angoisse terrible, poignante ! Il se vit perdu, — perdu sans ressources. Il devina que le cachot où on le conduisait serait, sous peu d'heures, son tombeau. Sa vaillante nature fléchit un instant sous ce coup de massue, mais bientôt elle se releva. Son courage se raidit ; son intelligence travailla.

Lorsque les chevaliers du Firmament le déposèrent au fond d'un cachot obscur et humide dont il ne savait ni la route, ni la position, son indomptable sang-froid était déjà revenu. Il se débarrassa du manteau, et s'assit sur l'escabelle destinée aux captifs.

Macarone ordonna à ses hommes de se retirer dans le corridor et resta seul avec le moine. Il avait à la main une torche.

— Maintenant, dit-il, je vais souhaiter une bonne nuit à votre révérence ; mais auparavant, qu'il me soit permis de toucher cette barbe vénérable qui sera bientôt celle d'un saint dans le ciel.

Il porta vivement la main à la barbe du moine, mais celui-ci le repoussa avec une telle force qu'il traversa en chancelant toute la longueur du cachot, heurta la porte entr'ouverte, et ne s'arrêta qu'au mur opposé de la galerie. Le moine s'élança sur ses pas, comme s'il eût voulu le frapper ; mais il n'alla pas plus loin que le seuil et se contenta de jeter un rapide regard sur la surface extérieure de la porte de son cachot.

— Numéro treize ! murmura-t-il.

Il rentra tranquillement, et, avec la pointe de son poignard, grava ces deux mots, *numéro treize*, sur le large chaton d'une bague qu'il portait au doigt.

— Je veux être décapité, s'écria Macarone, — puisqu'on ne peut pendre un gentilhomme tel que moi, — s'il me reprend fantaisie de vous caresser jamais, seigneur moine. Ventre saint gris ! comme disait ce cher duc de Beaufort, en mémoire du Béarnais, son aïeul, vous avez les mouvemens brusques pour un serviteur du Dieu de paix !.... Je voulais voir votre figure... c'était une idée.... Mais que m'importe, après tout, puisque dans une heure...

Macarone s'arrêta et se prit à sourire. Il venait de trouver une vengeance selon son cœur.

— J'oubliais d'annoncer à Votre Révérence une nouvelle qui l'intéresse, reprit-il en rajustant ses dentelles, froissés par l'accolade du moine ; — c'eût été fort mal fait de ma part. Dans une heure... avant, peut-être... vous recueillerez la couronne du martyre, vénérable père.

Le moine ne répondit pas.

— Ainsi donc, continua le Padouan, commencez vos dernières patenôtres, seigneur moine, et si vous rencontrez là-haut quelqu'un de mes glorieux ascendans, offrez-leur, je vous prie, mes civilités et respects.

Il sortit et fit jouer la clé dans la lourde serrure.

— Restez! dit le moine.

— Pas possible, mon révérend, je suis pressé.

— Restez, vous dis-je! répéta le moine en faisant sauter dans sa main la lourde bourse dont il s'était muni.

Le son de l'or fit sur Ascanio son effet ordinaire. Son œil brilla ; son sourire s'épanouit, et, poussé par un invincible attrait, il passa de nouveau le seuil de la prison.

— Dépêchons, seigneur moine, dit-il pourtant ; — l'amour m'appelle loin d'ici ; vous ne savez pas, vous, ajouta-t-il d'un ton langoureux, ce que c'est que l'amour!

— Je sais, répondit le moine, que le seigneur Ascanio n'a point de répugnance pour une bourse bien garnie.

— Non sans doute ! Je ne suis pas dépravé à ce point...

— Il me plaît de vous faire mon héritier, reprit le moine.

— Cela prouve en faveur du discernement de Votre Révérence.

— Vous êtes un brave soldat, Macarone...

Celui-ci salua.

— Vous avez un cœur loyal et sensible...

Macarone salua encore.

— Et je suis sûr que vous exécuterez à la lettre la volonté dernière d'un homme qui va mourir.

Macarone prit à ces derniers mots une pose théâtralement solennelle.

— La dernière volonté d'un mourant, dit-il, est chose sacrée ; — dussé-je y perdre un membre, je l'exécuterai !

— Vous n'y perdrez rien et vous y gagnerez une centaine de guinées à l'effigie du roi Charles, qui se trouvent dans cette bourse... Ecoutez-moi... J'ai de par Lisbonne un ami... un parent que je n'ai pas vu depuis long-temps, mais à qui je voudrais laisser un souvenir.

— Vous le nommez?

— Baltazar.

— Décidément ce moine est de basse origine, pensa Macarone. Je connais ce Baltazar, ajouta-t-il tout haut ; — il a été mon valet de chambre.

— Un grand !...

— Enorme !... Je le vois d'ici... Faudra-t-il lui donner deux guinées?

— Moins que cela et davantage. Il faudra lui donner cette bague, qui ne vaut guère plus d'une pistole.

Le Padouan prit la bague et la pesa.

— C'est vrai, dit-il ; elle ne les vaut même pas... Je lui remettrai cela quand je le verrai.

— Non pas, seigneur Macarone, répliqua vivement le moine. Cette bague ne doit point rester si long-temps aux mains d'un étranger. Il faut la lui porter tout de suite.

— Cette bague est donc bien importante ! demanda Macarone d'un air soupçonneux.

— Je mourrai content si je la sais entre ses mains.

— Cela suffit, seigneur moine ! déclama le Padouan en levant les yeux au ciel. — La volonté d'un mourant est chose sacrée !

Il tendit la main et reçut la bourse.

— Au revoir, ou plutôt... adieu, dit-il en fermant la porte du cachot.

XVIII.

Le Limoëiro.

Castelmelhor ne dormit point cette nuit-là. Pendant que ses gens opéraient les deux arrestations que nous avons racontées au précédent chapitre, il en attendait le résultat avec une impatience mêlée d'inquiétude. Plus d'une fois, pendant ces longues heures d'attente, le souvenir d'Alfonse vint jeter le trouble dans ses pensées ; plus d'une fois il vit, lorsque la fatigue fermait ses yeux un instant, la loyale et hautaine figure de Jean de Souza, son père. Mais il n'en était plus au temps où pareille vision lui donnait la fièvre. Le plus fort était fait. Il avait vaincu le dégoût que lui causait cette lutte infâme contre un malheureux sans défense, qui était son bienfaiteur et son roi. Le reste devait lui coûter moins.

Le retour des chevaliers du Firmament lui apprit la réussite des deux expéditions qui leur avaient été confiées. La reine, l'infant et le moine étaient en son pouvoir.

Restait Vasconcellos,—mais que pouvait faire Vasconcellos?

Sûr désormais que le succès ne pouvait point lui échapper, Castelmelhor fit convoquer la cour des Vingt-Quatre et les autres dignitaires, dont le concours remplaçait, en cas d'urgence, les états-généraux réunis. Le palais de Xabregas était libre. Il indiqua pour lieu de réunion la salle ordinaire des délibérations.

Ensuite, il demanda son carrosse.

— Seigneur, lui dit Conti au moment où il allait partir, le moine est prisonnier, mais on a vu des captifs s'échapper et reparaître plus terribles que jamais.

— C'est vrai, répondit Castelmelhor.

— Au contraire, reprit Conti, les morts ne quittent point leur tombeau.

— Fais ce que tu voudras, dit Castelmelhor en montant dans son carrosse, qui partit aussitôt après au galop.

Le comte se rendait au Limoëiro.

La *Chambre royale*, où se trouvaient en ce moment l'infant et la reine, était située au centre de la prison. Elle était de forme pentagone et occupait les cinq sixièmes du premier étage d'une petite tour intérieure du beffroi. Le sixième restant, séparé de la chambre par un mur, formait un cachot infect, presque entièrement privé d'air et de lumière. C'était le *numéro treize* qui servait de prison au moine.

Celui-ci, après le départ de Macarone, se laissa tomber sur son escabelle, et resta long-temps immobile et comme frappé de stupeur. Pendant que le Padouan était près de lui, une ardeur fébrile et factice,—sorte de tension extraordinaire qui raidit les doigts de l'homme qui se noie autour d'un brin d'herbe, et l'esprit d'un agonisant autour d'une folle espérance, — l'avait soutenu. Il avait bâti avec un soin extrême un plan de salut ; il l'avait mis à exécution ; ce plan, pour la partie qui dépendait de lui, avait réussi complétement;—mais ce plan, maintenant qu'il l'examinait mieux, lui semblait absurde et insensé. Comment compter sur la promesse de ce misérable bouffon, Ascanio Macarone ? En supposant même qu'il dût accomplir sa mission, comment compter sur du secours? Baltazar était brave ; le moine connaissait son dévoûment, mais la subtilité n'était point son fort : comment supposer qu'il devinerait de prime saut une énigme ? Il connaissait la bague ; il savait qu'elle appartenait au moine, mais *numéro treize* ne veut rien dire en aucune langue, et l'honnête Baltazar n'était point l'homme qu'il fallait pour découvrir sa mystérieuse signification.

Le moine se disait tout cela, et se courbait sous la puissance de cette

désespérante logique. Chaque fois que l'espoir faisait effort pour rentrer dans son cœur, sa raison le refoulait aussitôt. Mais il espérait toujours, parce que Dieu a permis que cette suprême consolation n'abandonne point l'homme avant son dernier soupir.

C'était un incessant combat, plein de fatigues et d'épuisement, un combat où la victoire était une chimère, et la défaite un épouvantable martyre.

Car cette mort que le moine attendait n'était point une mort ordinaire. Avec lui devait périr son œuvre inachevée. Avec lui tombait la légitimité, ce noble soutien des états. Il avait laissé abattre et n'avait point eu le temps de reconstruire. Il avait souffert qu'Alfonse fût exilé, et Pierre, captif, allait tomber faute d'un appui : son imprudente confiance venait en aide à la perfidie de l'usurpateur ; le sang de Bragance allait déchoir du trône par sa faute.

Et, comme il savait que toute usurpation est grosse de guerres civiles et de tempêtes domestiques ; comme il savait que son pays, entouré d'états plus forts, convoité d'un côté par l'Angleterre, de l'autre par l'Espagne, avait besoin du courage de tous ses enfans pour rester libre, il se disait, non sans raison, que son agonie à lui était l'agonie du Portugal.

Alors, une amère douleur prenait son âme pour la torturer. Il parcourait son étroit cachot comme une bête fauve tourne dans sa cage de fer. Il tâtait les murs, secouait sa porte, et déchirait ses mains à vouloir ébranler le massif barreau de fer qui séparait en deux la meurtrière de son oubliette.

— D'autres fois il se faisait un porte-voix de ses deux mains arrondies, et criait de toutes ses forces, appelant par leur nom les geoliers et les porte-clés. Ces hommes, il les connaissait, ils étaient à lui ; sur un signe de sa main, ils eussent laissé grand'ouvertes toutes les portes du Limoëiro ; — mais porte-clés et geoliers n'entendaient point sa voix. Son cachot était loin de tout passage. Les seules personnes qui prêtassent l'oreille à ses cris étaient les hôtes de la chambre royale : la reine et l'infant qui se disaient :

— Ici près, dans le cachot voisin, il y a un fou furieux !

Les premiers rayons du jour, en pénétrant par la meurtrière, vinrent augmenter son supplice. C'était l'heure à laquelle il avait convoqué le peuple. Le peuple l'attendait sur la place du couvent de Xabregas. Sans doute en ce moment même mille voix l'appelaient et le demandaient.

Et il ne répondait point.—Il allait mourir.

Comme il arrive d'ordinaire, l'atonie succéda tout à coup à cette fièvre ; il retomba brisé sur son escabelle et ne bougea plus.

En ce moment d'immobilité et de silence, il entendit à son tour un bruit de voix dans la prison voisine. Il tourna la tête. Un rayon de jour, passant par la fissure d'une muraille, frappa son regard. Il se traîna jusqu'à cette place qui formait l'angle de son cachot le plus éloigné de la porte, et colla son œil à l'ouverture. Il ne put rien voir ; le trou était plein de poussière et de débris. Tandis qu'il le déblayait avec la pointe de son poignard, les voix se reprirent à parler.

— Lui seul savait notre union, disait le prince, lui seul a pu nous trahir.

— Quand l'univers entier serait là pour l'accuser, répondit la reine d'un ton ferme, je me lèverais, moi, pour donner un démenti à l'univers, et je dirais : — Non ! Vasconcellos n'est point un traître !

— Isabelle ! murmura le moine en pressant avec force ses mains l'une contre l'autre.

Il allait essayer de se faire entendre par l'ouverture, et crier à l'infant d'appeler un geolier, lorsque la porte de la chambre royale s'ouvrit. Le

moine, à travers le trou agrandi, vit entrer Castelmelhor. Il redoubla d'attention.

Le comte traversa la chambre royale lentement et la tête fièrement relevée. Mais cette hauteur apparente était évidemment un masque dont il couvrait sa honte et sa confusion secrètes. A son approche, l'infant détourna le visage. Isabelle, au contraire, demeura immobile et regarda le comte en face. Celui-ci, arrivé près d'elle, salua et dit :

— Madame, je n'ignore point que ma présence doit vous être odieuse; mais il faut vous épargner ces regards de mépris, car, pour nous deux, le temps des dédains réciproques est passé. Je suis trop haut, madame, pour que le mépris puisse m'atteindre ; je suis trop fort pour avoir besoin désormais de cacher le respect que m'inspire votre noble caractère.

Il s'inclina de nouveau d'un air grave.

— Altesse, continua-t-il en s'adressant au prince, vous êtes coupable de lèse-majesté. Votre vie n'est point protégée, comme celle de madame la reine, par la crainte qu'inspire un roi puissant et toujours victorieux...

— Je serai jugé par les états du royaume, répondit l'infant. Si je suis condamné, je marcherai au supplice sans murmure... Mais, ce à quoi je ne puis me résigner, Castelmelhor, c'est à subir la présence d'un misérable tel que toi.

Le comte demeura impassible.

— Et si je venais vous offrir la liberté ? demanda-il.

— De toi, je la refuserais ! répondit l'infant.

— Don Pierre l'accepterait, reprit froidement Castelmelhor, car il est jeune ; un long avenir se déroule devant lui, et la mort est triste à vingt-deux ans, — quand elle arrive, inévitable, obscure, sans gloire... dans les ténèbres d'une prison !

Le moine tressaillit à cette affreuse menace, qu'il savait devoir se réaliser.

Quant au prince, il l'accueillit par un sourire d'incrédulité méprisante.

— Qui oserait assassiner le frère du roi ? dit-il.

Castelmelhor fut quelques secondes avant de répondre. Puis, redressant tout à coup sa taille et se couvrant, il dit d'une voix forte et décidée :

— A mon tour, je demanderai : qui ose ici prendre le titre de frère du roi ? Il n'y a plus de roi, Pierre de Bragance.

L'infant et la reine relevèrent à la fois leurs regards étonnés.

— Ou plutôt, reprit Castelmelhor, le Portugal a changé de maître, il il n'y a plus que don Simon de Vasconcellos et Souza qui ait le droit de se dire frère du roi.

— Vasconcellos ! répéta la reine.

— Je savais bien qu'ils étaient d'accord ! s'écria don Pierre avec une sorte de joie. Je savais bien qu'ils se ressemblaient de cœur comme de visage. Tous deux traîtres, tous deux menteurs !

— Non, non ! c'est impossible ! murmura Isabelle.

Le moine, accroupi derrière la muraille, s'agitait et secouait les pierres gigantesques qui le séparaient de la chambre royale. Cette scène le navrait.

— Vasconcellos, reprit méchamment Castelmelhor, n'a pu faire autrement que de servir son frère.

— Tu mens ! râla le moine.

— La reine courba la tête en silence.

En voyant ce mouvement, le moine sembla perdre tout courage, et tomba lourdement à la renverse.

— Mais laissons là don Simon qui est un digne frère, reprit encore Louis de Souza ; — je ne suis point venu céans pour faire son éloge... vous savez maintenant, Pierre de Bragance, que vous n'êtes plus rien

dans l'état. Votre dignité, reflet de la puissance fraternelle, s'éteint avec cette puissance. — C'est moi qui suis le roi!

L'infant, d'un geste convulsif, sembla chercher son épée absente.

— Votre épée vous servirait peu, continua Castelmelhor en souriant; encore faut-il y renoncer, car le dernier acte d'Alfonse a été de vous l'enlever. L'ordre était bien de lui, seigneur. La débile main de votre frère a signé votre arrêt de mort, mais elle ne pourrait point vous protéger. Votre vie m'appartient. Vous êtes à moi... suivant mon bon plaisir; dans une heure, vous serez un homme libre, ou le cadavre d'un prisonnier... Ne donnerez-vous point, madame, un bon conseil à votre époux?

La reine, à ce mot, sembla s'éveiller brusquement. Elle promena son regard stupéfié de Castelmelhor à l'infant.

— Hélas! seigneur, dit-elle, cet homme dit vrai. Vous êtes en son pouvoir.

— Je saurai mourir! prononça l'infant d'une voix ferme.

— Non!... oh! par pitié pour moi, ne parlez pas ainsi, s'écria la reine. J'avais mis en celui qui nous a trahis ma confiance tout entière. Je croyais... c'est pour moi que vous péririez, seigneur, pour moi qui suis votre femme, et qui donnerais tout mon sang pour vous sauver.

L'infant regardait Isabelle avec une joie passionnée tandis qu'elle parlait ainsi. Des larmes de bonheur mouillaient ses yeux. Il oubliait Castelmelhor et le monde pour écouter cette voix, qui, jusqu'alors froide et sévère, avait enfin prononcé quelques mots qui ressemblaient à des paroles d'amour.

— Merci... merci! murmura-t-il; — mais ne pleurez plus madame, car je n'aurais point la force de mourir.

La reine était en proie à une émotion extraordinaire. Elle se reprochait maintenant comme un crime l'amour qu'elle avait gardée à Vasconcellos. Elle voulait le croire coupable et ne le pouvait. Son cœur démentait toutes preuves. Il se révoltait contre l'évidence et lui montrait le noble et fier visage de Vasconcellos protestant contre ces accusations mensongères.

Quant à l'infant, elle eût voulu lui donner au moins sa vie en échange de la part de tendresse qu'on doit à un époux. Elle cherchait avidement autour d'elle quelque chose à lui sacrifier. Castelmelhor était là, Castelmelhor qui l'avait tant de fois outragée; elle voulut s'humilier devant lui.

— Seigneur, dit-elle, je vous demande pitié!

— Je suis entré avec des intentions pacifiques, répondit le comte, — et les insultes de Pierre n'ont point eu le pouvoir de changer ma détermination. Qu'il signe ce parchemin, et les portes du Limëiro s'ouvriront devant lui.

—Castelmelhor tendit à la reine un parchemin signé du sceau de l'état.

— Un acte de renonciation au trône! dit-elle après l'avoir parcouru.

— Jamais! s'écria l'infant avec énergie. Plutôt mille fois la mort!

Le moine était toujours étendu sur le sol humide de son cachot. La vie semblait éteinte en lui. Dans sa chute, son capuchon s'était rejeté en arrière. L'étroit et pâle rayon qui pénétrait à travers la meurtrière tombait d'aplomb sur son visage, où sa récente souffrance avait laissé des traces profondes.

Une clé tourna lentement dans la serrure de son cachot, dont la porte s'ouvrit sans bruit. Un homme entra, qui jeta un rapide regard autour de lui. Son visage était couvert d'un masque. Il tenait dans la main droite une épée; la gauche serrait le manche d'un long poignard.

Il ne vit rien d'abord; mais, quand son regard se fut habitué à l'obscurité, il aperçut le moine étendu dans un coin, et marcha vers lui avec précaution. Il s'agenouilla près de lui, se pencha sur son visage et,

le contempla une seconde en silence. Puis il détacha sa barbe blanche, qui laissa à découvert un menton rasé et une lèvre supérieure ornée de deux fines moustaches noires. Le regard du nouveau venu étincela de haine.

— C'est lui, murmura-t-il. je l'avais deviné! Ah! c'est qu'on reconnaît, même après sept ans, la main qui vous frappa au visage... Sept ans! sept ans d'exil dont il fut la cause!

Un sourd ricannement se fit entendre sous son masque, et il ajouta :

— Je crois que je vais me venger!

Tout à coup, le rire fit place à l'inquiétude.

— S'il était mort déjà! dit-il.

Il jeta son épée et tâta la poitrine du moine.

— Son cœur bat.... il vit assez pour qu'on le tue.

L'homme masqué ramassa son épée; mais avant de frapper, il découvrit le rayon de jour qui venait de la chambre royale, et, content de prolonger sa vengeance, il appliqua son œil curieux à l'ouverture. — Il vit Castelmelhor, l'infant et la reine.

— Oh! oh! dit-il, mon puissant patron joue là son rôle comme il faut, ce me semble!... Il ne se doute guère de ce qui se passe à trois pas de lui... Achevons notre besogne.

Il se retourna et mit la pointe de son épée sur le cœur du moine. Le froid de l'arme fit ouvrir les yeux à ce dernier, qui les referma, se croyant le jouet d'une hideuse vision.

L'homme masqué se reprit à rire.

— Il croit rêver, grommela-t-il. Ce sera son dernier cauchemar.

Ce disant, il appuya ses deux mains sur le pommeau de l'arme pour l'enfoncer mieux.

Il était si absorbé par cette occupation, qu'il ne prit point garde à un léger bruit qui se fit derrière lui. La porte du cachot était restée entrebâillée. La franche et large figure de Baltazar parut sur le seuil.

— Numéro treize! murmura-t-il.

Et il dirigea, à l'intérieur, l'âme d'une lanterne sourde qu'il tenait à la main.

XIX.

Le moine.

Le moine avait eu grand tort de ne point compter sur la fidélité d'Ascanio Macarone. C'était précisément là le messager qu'il lui fallait. Un Portugais, en effet, se fût contenté de remettre religieusement la bague à qui de droit, sans mot dire; mais le beau cavalier de Padoue, outre une multitude d'autres brillantes qualités, pouvait se vanter d'être le personnage le plus loquace qui fût sous le ciel. Il n'attendit point les questions de Baltazar pour lui raconter comme quoi il avait arrêté le moine, — ce qui, eut-il soin d'ajouter, était un secret d'état, — comme quoi le moine l'avait fait son héritier, etc., etc.

Il fut excessivement surpris et mortifié lorsque, au beau milieu de son récit, Baltazar, le poussant rudement de côté, partit avec la rapidité d'une flèche en grommelant ces mots étranges :

— Numéro treize!

—Le pauvre diable est fou, pensa le Padouan.

Et il regagna tranquillement son domicile, où la céleste Arabella ronflait en l'attendant.

Baltazar, cependant, atteignit en quelques minutes les abords de la prison. Au nom du moine, les verrous tombèrent devant lui, mais toutes ses questions demeurèrent sans réponse. Nul porte-clés n'avait vu le révérend père.

Alors Baltazar se fit indiquer le numéro treize. Le geolier lui donna

une lanterne et lui souhaita bon voyage, disant que, de mémoire d'homme, ce cachot n'avait point servi.

Il était temps que Baltazar arrivât. Le jet de sa lanterne lui montra ce terrible groupe que nous avons décrit au chapitre qui précède : le moine étendu sur le sol, et un homme les deux mains sur la garde de son épée, dont la pointe s'appuyait au cœur du moine.

Baltazar bondit en avant. Un seul élan de ses robustes jarrets le porta auprès de l'homme masqué. Celui-ci se retourna, l'épée haute : Baltazar était sans armes.

Mais Baltazar n'avait pas besoin d'armes. Il para, d'un revers de sa rude main, le coup que lui portait son adversaire, et lui jeta autour du corps ses longs bras, qui avaient l'élastique dureté de l'acier. L'homme masqué jeta un cri, un seul ; puis on entendit comme un craquement d'os brisés. — Puis Baltazar lâcha prise, et un cadavre tomba pesamment sur le sol.

Le brave géant respira bruyamment alors, non pas de fatigue, mais de joie. Par un sentiment fort naturel, il voulut voir quelle sorte de reptile il venait d'écraser. En conséquence, il arracha le masque.

Le visage qu'il découvrit était horriblement contracté par la mort ; il le reconnut néanmoins et repoussa du pied le cadavre avec dédain.

— Antoine Conti ! murmura-t-il ; c'est autant de pris sur la besogne du bourreau !

Pendant que cela se passait, la scène de la chambre royale arrivait à son dénouement. L'infant refusait toujours de signer sa déchéance ; Isabelle elle-même appuyait ce refus.

— Qui nous dit d'ailleurs que vous ne nous trompez point ! s'écria tout à coup le prince, s'accrochant à un dernier espoir ; — Alfonse était roi hier ; l'avez-vous donc assassiné ?

— Non, répondit Castelmelhor qui tira de son sein un second parchemin.

— Alors, il est roi encore.

— Non, dit une seconde fois Castelmelhor.

Il déploya le parchemin et le montra de loin au prince.

— Alfonse, reprit-il, a fait ce que vous ne voulez point faire ; voici son acte d'abdication.

— Honte à lui ! murmura don Pierre avec accablement.

La reine baissa la tête.

— Maintenant, seigneur, dit Castelmelhor en changeant de ton, je vous ai tout dit : voici, en blanc, sur cet écrit, la place où sera inscrit le nom du successeur d'Alfonse. Les Vingt-Quatre et les dignitaires m'attendent ; ils sont à moi.... vous avez établi vous-même l'alternative : — renoncez ou mourez !

Don Pierre, comme ces malheureux que presse un danger inévitable, parcourut sa prison d'un regard désespéré.

— Il faut en finir, reprit durement Castelmelhor ; — choisissez !

Et, comme le prince hésitait encore, il ajouta avec un impitoyable sourire :

— Faut-il vous convaincre que vous êtes en mon pouvoir ? Des gens qui m'ont vendu leur âme attendent mes ordres derrière cette porte.... Voyez !

Il ouvrit la porte d'un geste brusque, et répéta emphatiquement :

— Voyez !

L'infant et la reine tournèrent vers la porte ouverte un morne regard ; mais un étonnement inexprimable se peignit sur leur physionomie. Castelmelhor regarda à son tour ; une sourde malédiction s'échappa de ses lèvres.

Au lieu des gens armés qu'il avait postés à la porte, il vit le moine,

debout sur le seuil, la tête haute et les bras croisés sur sa poitrine. Derrière lui apparaissait l'herculéenne carrure du brave Baltazar.

— C'est vous qui êtes en mon pouvoir, seigneur comte ! dit le moine en s'avançant lentement.

— Toi ! s'écria Castelmelhor en écumant de rage ; — encore toi !

Il tira son épée et fit un pas vers le moine ; mais, sur un signe de celui-ci, Baltazar s'élança dans la chambre à la tête d'une douzaine d'hommes armés, commandés par le geolier, don Pio Mata Cerdo lui-même. Castelmelhor courba la tête ; il se sentit perdu.

— Je vous avais bien dit, Louis de Souza, reprit le moine, que vous deviendriez un assassin... Mon aspect vous étonne, n'est-ce pas ! Vos mesures étaient prises... bien à cette heure, je devrais être mort... mais Dieu protége le sang royal, seigneur comte. Il ne reste qu' un cadavre de l'homme que vous aviez envoyé pour me tuer. Vous-même, vous êtes captif et vaincu ; par les fenêtres de cette prison, vous pourrez entendre la voix du peuple crier : — Longue vie au roi don Pedro !

L'infant, à ces mots, s'avança. Jusqu'alors, la surprise et la joie l'avaient rendu muet.

— Seigneur moine, dit-il, la couronne est à don Alfonse, mon frère. Je n'y ai point de droits.

Le moine arracha le parchemin que tenait encore Louis de Souza, e' que ce dernier, accablé par sa défaite, ne chercha point à retenir.

Alfonse a renoncé au trône, dit-il ; Dieu l'a permis pour le bonheur du Portugal. Vous êtes son légitime successeur, Altesse ; refuser serait reculer devant une tâche ardue et pénible : vous accepterez, parce que votre cœur est vaillant.

La reine, depuis le commencement de cette scène, couvrait le moine d'un regard inquiet. Sa voix semblait faire naître en elle une sensation étrange. Tandis que l'infant hésitait, combattu par l'attachement réel et loyal qu'il portait à son malheureux frère, Isabelle s'approcha du moine et lui dit à voix basse :

— Est-il donc vrai que Vasconcellos est un traître, seigneur?

— Sous peu d'instans, Votre Majesté ne conservera plus de doute à cet égard, répondit gravement le moine.

Puis, se tournant vers les hommes qui suivaient Baltazar.

— Le seigneur comte est prisonnier d'état, reprit-il. Sur votre tête, vous répondez de lui à leurs majestés... Sire, et vous, madame, ajouta-t-il, vos officiers attendent au dehors. Si votre bon plaisir est de vous rendre sur l'heure à votre palais, je me fais caution que nul danger ne menacera vos personnes royales...

Il s'inclina et sortit.

Faible encore par suite de la terrible nuit qu'il avait passée, il traversa néanmoins d'un pas rapide la distance qui séparait le Limoëiro du palais de Xabregas. Sur la place, entre le palais et le couvent de la Mère-de-Dieu, une foule immense ondulait et se pressait en murmurant. Elle attendait le moine, qui manquait au rendez-vous donné.

Quand il parut enfin, une acclamation générale fit trembler le sol et crier les vitres des maisons environnantes.

— Le moine ! le moine ! criait-on ; — place au moine qui va faire justice et nous délivrer de nos oppresseurs !

— Castelmelhor est prisonnier, dit le moine en se frayant péniblement un passage ; Alfonse a quitté le Portugal, et vous allez avoir un roi.

— Ce sera vous, n'est-ce pas, révérend père ? cria-t-on de toutes parts

Et, à tout hasard, dix mille voix s'élevèrent en chœur pour clamer :

— Vive le roi !

Les Vingt-Quatre, les dignitaires et les députés de la bourgeoisie, convoqués par Castelmelhor, étaient rassemblés dans la salle des états depuis environ une heure. L'inquiétude était peinte sur tous les visages. Par les fe-

nêtres de la salle, les membres de l'assemblée voyaient la foule sur la place et tremblaient, car la foule était menaçante. C'étaient, pour la plupart, des créatures de Louis de Souza. Ils se sentaient sans force en l'absence de leur maître.

Au fond de la salle, une troupe nombreuse de chevaliers du Firmament, commandée par le seigneur dell' Acquamonda, étalait la pompe de son brillant costume. — Le Padouan s'était muni d'un mouchoir, afin de s'agenouiller devant Castelmelhor, au moment où l'assemblée lui conférerait la dignité royale.

Dans un coin, lord Richard Fanshowe jouait le rôle d'observateur. Chaque fois que le murmure de la foule arrivait jusqu'à ses oreilles, il se frottait les mains avec enthousiasme, et croyait entendre Lisbonne entier chanter le *God save Charles king!*

L'acclamation fulminante poussée par le peuple à la vue du moine fit sauter sur son banc chaque membre de l'assemblée.

— Voici venir mon fidèle bénédictin, se dit Fanshowe.

Presque au même instant le moine entra. Il traversa la salle d'un pas ferme, et ne s'arrêta que près de la table placée devant le siége du président. Il déplia l'acte d'abdication, et en donna lecture à haute voix.

— Le nom de son successeur? demanda l'assemblée.

Le moine gagna l'une des fenêtres, et fit un signe. Une seconde clameur universelle, étourdissante, partit de la place et secoua les vitres de la salle. Le moine aperçut un carrosse qui traversait la foule. A cette vue, il apaisa le tumulte d'un geste, et revint vers la table. Là il saisit une plume, et remplit le nom laissé en blanc sur l'acte d'abdication.

— Seigneurs, dit-il en montrant du doigt la foule qui s'agitait sous les fenêtres, je suis le plus fort; j'ai le droit d'ordonner, — voulez-vous m'obéir?

— C'est un trésor que ce moine! pensa Fanshowe.

— C'est le diable! grommela Macarone.

Les membres de l'assemblée hésitaient et se consultaient.

— Eh bien? reprit le moine d'une voix menaçante.

La foule, impatiente de ne plus voir son maître, éclata en murmures. L'hésitation de l'assemblée prit fin subitement.

— Nous vous écoutons, révérend père, dit le président des Vingt-Quatre.

Le moine monta l'estrade, prit le coussin de velours où reposait la couronne royale, que Castelmelhor avait eu la précaution de faire apporter, et la rendit aux mains de Jean de Mello, président de la cour des Vingt-Quatre.

— Suivez-moi, seigneurs, dit-il ensuite.

L'assemblée se leva en masse et gagna les escaliers du palais.

— Que va-t-il faire? se demandait Fanshove, avec un commencement d'inquiétude.

Au moment où le moine, qui marchait en tête, arrivait au haut du perron du palais, l'infant et la reine descendaient de leur carrosse.

Le moine déploya une seconde fois l'acte d'abdication et le lut au milieu d'un profond silence. Cette fois rien ne manquait: le blanc était rempli par le nom de don Pedro de Bragance.

Lecture faite, le moine prit la couronne des mains du président de la cour, et la posa sur la tête de l'infant.

— Longue vie au roi don Pedro! hurla la foule, enthousiasmée de cette pompe théâtrale.

— *Sic vos non vobis!...* murmura douloureusement milord, qui avait fait ses humanités.

Le moine se mit à genoux et baisa la main du roi.

— Seigneur moine! s'écria don Pierre avec émotion, si vous n'étiez

pas un serviteur de Dieu, le moins que je puisse faire pour récompenser votre dévoûment, serait de vous nommer mon premier ministre.

— A cela ne tienne, répondit le moine.

Il dépouilla son froc et parut en brillant costume de gentilhomme.

— Vasconcellos! dit le roi avec une surprise où il entrait quelque dépit.

— Don Simon! murmura Isabelle, qui retint à grand'peine un cri de reconnaissance et de joie.

Lord Fanshowe exécuta une épouvantable grimace, et Macarone, fendant la presse, saisit le froc délaissé du moine, qu'il baisa passionnément en disant :

— Corps de Bacchus! Excellence, si vous me permettez d'emporter ce saint habit, j'en ferai des reliques... Je me déclare le valet de leurs majestés très sacrées, — et le vôtre avec un infini ravissement!

Simon de Vasconcellos, reprit don Pierre après un silence, je ne retire point ma parole : vous êtes mon premier ministre.

— Je remercie Votre Majesté, et j'accepte, répondit le cadet de Souza... En conséquence, je déclare dissoute et licenciée la dérisoire milice appelée chevaliers du Firmament.

Le peuple battit des mains, Macarone jeta sa toque étoilée et la foula aux pieds en criant : — Bravo!

— En outre, continua Vasconcellos, je notifie à lord Richard Fanshowe que j'ai écrit au ministre du roi son maître, pour exiger son rappel, motivé sur...

— Je partirai demain, seigneur, interrompit Fanshowe, qui se retira aussitôt à l'écart.

— Consolez-vous, milord, lui dit le Padouan. Nous partirons ensemble vous, moi — et mon épouse.

— Que m'importent ton épouse et toi? s'écria Fanshowe d'un ton bourru.

— Père dénaturé! répliqua le beau cavalier de Padoue. Mon épouse vous doit le jour!

— Arabella?.. balbutia Fanshowe atterré.

— La sensible Arabella, dont l'amour m'a procuré l'honneur d'entrer dans votre famille.

Milord ambassadeur laissa retomber ses deux bras le long de son flanc; ce dernier coup l'achevait.

Le roi avait donné en peu de mots son approbation aux mesures proposées par Vasconcellos. Celui-ci reprit :

— Je n'ai plus qu'une seule grâce à demander à Votre Majesté.

— Laquelle? dit le roi.

— Le pardon de Louis de Souza, mon frère.

— Il aura la vie sauve.

— Merci! — Maintenant, sire, je remets entre vos mains la haute charge que vous avez daigné me confier. Mon devoir m'appelle ailleurs.

— Quoi! vous nous quittez! s'écria Isabelle!

Le roi même parut surpris et affligé.

— Mon père me voit, madame, reprit Vasconcellos, d'un ton de solennelle tristesse.

Il baisa la main du roi, puis celle de la reine, qui était froide et tremblante.

— Adieu, seigneur, murmura Isabelle, dont une larme vint mouiller la paupière.

— Adieu! répondit Vasconcellos; — pour toujours.

Il se releva, et, suivi du fidèle Baltazar, il traversa la foule, qui s'ouvrit silencieusement sur son passage.

Arrivé au bord du fleuve, il monta dans une barque qui le conduisit

au navire où se trouvait Alfonse. On leva l'ancre. Vasconcellos joignit les mains et jeta un dernier regard sur Lisbonne.

Quand la ville disparut dans le lointain, un douloureux soupir souleva sa poitrine.

— Je ne l'oublierai point, murmura-t-il ; elle sera toujours là, au fond de mon cœur.

— Puis il descendit dans la cabine où dormait le pauvre roi détrôné. Il s'assit à son chevet, et, levant les yeux au ciel, il dit avec résignation :

— Père, je suis à mon poste !

. . . .

. . . .

Paul FÉVAL.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et Cᵉ, rue Coq-Héron, 3.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

L'AINÉ

DE

LA FAMILLE

PAR

ALEXANDRE DE LAVERGNE,

L'un des auteurs des Trois Aveugles.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Le Val Moron.

Dans la partie la plus pittoresque et en même temps la plus sauvage de la Haute-Auvergne, sur un des appendices neigeux de cette chaîne effrayante de montagnes qui s'étend dans un rayon de moins de trois lieues de diamètre, entre le plomb du Cantal et le col de Cabre, et à deux lieues environ de la petite ville de Murat, s'élevait, il y a environ cent quarante ans, un antique château, bien sombre, bien froid, bien démantelé. Ce château servait, en toute saison, d'habitation à l'un des plus nobles seigneurs du pays, le marquis d'Anglars de Rochevert. Après avoir pris une part glorieuse à toutes les guerres qui marquèrent la première partie du règne de Louis XIV, ce seigneur s'était retiré dans son château, chargé d'ans et de blessures, avec le grade de mestre-de-camp, en échange duquel il avait versé son sang sur maint champ de bataille et dépensé le plus clair de sa fortune pour ce que l'on appelait alors le service du roi. En revanche, feu madame la marquise d'Anglars et de Rochevert, sa femme, douée de cette merveilleuse fécondité qui semble l'apanage du beau sexe dans cette partie du monde connu, l'avait rendu père d'une nombreuse progéniture : onze enfans, ni plus ni moins. Tous avaient prospéré et ne demandaient qu'à vivre ; tous étaient élevés chrétiennement et noblement; à savoir, les fils par un abbé qu'on avait recueilli par humanité au château; quant aux filles, une vieille parente

et le jeune adolescent, l'esprit rempli de toutes ces merveilles du passé, se plaisait à en doter l'avenir.

D'où vient donc qu'après avoir étalé complaisamment devant son fils cette riche moisson de souvenirs, le marquis se pressait si peu de lui offrir les moyens d'y joindre un jour les siens? Sans doute il avait à cet égard de puissans motifs dont moins que tout autre Philippe d'Anglars eût osé lui demander compte, tant du fond de son grand fauteuil le vieux gentilhomme avait su inspirer à tout son entourage de respect et de crainte. Quoi qu'il en soit, confiant dans sa jeunesse (il n'avait pas encore accompli sa vingt-unième année), le comte d'Anglars semblait avoir pris son parti sur le retard apporté à son entrée dans la carrière, et cherchait, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dans les plaisirs de son âge un allégement aux ennuis que devait lui causer un semblable ajournement.

Depuis quelque temps même, ce besoin de distractions était devenu chez lui plus puissant que jamais; la chasse surtout occupait tous ses instans; et, bien qu'on fût entré dans la saison d'automne et que la neige si hâtive dans les pays de montagnes vînt déjà encombrer les chemins, il ne se passait pas de jour sans que M. le comte Philippe d'Anglars sortît du château pour aller faire la guerre aux loups. Ces derniers, par esprit de contradiction sans doute, ne s'en montraient que plus fréquens et plus nombreux encore dans les environs du manoir. Il est vrai que M. le comte, au lieu de s'en aller, comme par le passé, chasser en compagnie des plus âgés de ses frères ou de quelques gentillâtres voisins, avait déclaré un beau jour que ceux-ci n'entendaient rien à cet exercice, et qu'il préférait s'y livrer seul. Conformément à cette déclaration, il montait régulièrement à cheval tous les matins, quelque temps qu'il fît, et, sans crainte des précipices ni des avalanches, il s'engageait dans les sentiers les plus difficiles de la montagne; mais il fallait que bêtes fauves et gibier se présentassent bien rarement à portée de son mousquet, car Antoine, le valet de chambre de M. le marquis, celui qui était chargé d'approvisionner le jeune comte de poudre et de plomb, assurait que la provision était restée intacte pendant quinze jours.

C'est qu'en effet bêtes fauves et gibier étaient bien loin de la pensée de Philippe d'Anglars dans les excursions périlleuses auxquelles il se livrait journellement, et tous les daims de la Haute-Auvergne auraient bien pu venir gambader devant lui sans que peut-être il lui prît fantaisie d'en ajuster un seul. Que si l'on veut connaître la cause du changement qui s'était opéré depuis peu dans les habitudes du jeune gentilhomme, il faut, par quelque belle matinée d'automne, monter en croupe avec lui sur son joli cheval gris pommelé, discret confident de toutes ses actions, et dont le pas lent et mesuré et l'attitude nonchalante semblent se conformer à la situation d'esprit de son maître. Au bout de trois quarts d'heure de marche environ par des chemins taillés à pic ou suspendus au dessus d'abîmes sans fond, nous arriverons au bord d'une gorge étroite et sauvage au fond de laquelle est encaissée une petite vallée d'où s'exhale une odeur de pâturages, une de ces vallées sur lesquelles la bise d'automne et les premières neiges passent sans les atteindre, mystérieuse oasis pleine en tout temps de verdure et de parfums dont le mugissement solennel des vaches trouble seul le silence. Cette paisible retraite est connue sous le nom de Val Moron. C'est là qu'il faut descendre. Après avoir subi l'inspection d'une demi-douzaine de vaches à la croupe luisante et à la riche encolure, qui paissent tranquillement les dernières graminées que l'automne laisse subsister à la surface du sol, vous découvrirez, à l'ombre d'un petit massif de châtaigners dont les feuilles jaunies jonchent en grande partie la terre, une humble maisonnette formée de branches d'arbre et de maçonnerie. Arrêtez-vous! une voix de jeune fille, une voix pleine de pureté et de fraîcheur ne vient-elle pas se faire entendre? Il faut craindre de la troubler. Cette jeune fille chante dans son naïf pa-

tois des montagnes et sur un rhythme plein de mélodie, une de ces chansonnettes qui renferment, sous un voile allégorique et souvent chargé d'énigmes et de mystères, tant de trésors de grâce et de poésie... Ecoutez !

Au plus profond de la montagne,
Cache-toi bien, gentille fleur,
Ma sœur :
Voici venir dans la campagne
Un beau seigneur
Trompeur.
Que la neige
Te protége,
Gentille fleur,
Ma sœur ;
La neige efface
Toute trace ;
La neige glace
Le cœur.

Maintenant la voix s'est éteinte ; Philippe d'Anglars vient de sauter lestement à bas de sa monture qu'il a attachée à un arbre, et il se dirige à pas furtifs vers la maisonnette. Entrons avec lui.

— Bonjour, Nanette, dit le jeune homme en appliquant le plus ardent baiser sur la joue d'une fillette de quinze à seize ans qui tressaillit et devint rouge comme une cerise.

— Ah ! monseigneur, c'est vous ! s'écria-t-elle en attachant sur le comte deux grands yeux noirs où se lisaient à la fois la surprise et le plus vif embarras, vous m'avez fait bien peur !

— Vrai, Nanette ? Eh bien, mordieu, tant mieux, c'est pour te punir de chanter toujours cette vilaine chanson qui n'a pas le sens commun et qui est triste comme un enterrement.

— Pardon, monseigneur, je tâcherai de l'oublier, puisqu'elle vous déplaît ; mais ce n'est pas ma faute si elle me revient toujours. On dirait un pressentiment.

— Allons, Nanette, tu es une petite sotte.

— Comme il vous plaira, monseigneur. Que désirez-vous de moi ?

— D'abord, Nanette, il faut une tasse de lait; tu tais bien que c'est là l'objet de ma visite de tous les jours.

Nanette fixa de nouveau ses grands yeux sur le jeune gentilhomme qui venait de s'asseoir sur un escabeau, et, le coude appuyé sur une méchante table vermoulue, la contemplait en souriant, puis elle les baissa à terre, et, réprimant un soupir, elle se mit en devoir de remplir le désir qui venait de lui être exprimé.

C'était une fort jolie fille que Nanette, la petite métayère du Val Moron ; sa peau était aussi blanche que le lait de ses vaches, et les vives couleurs de la rose des montagnes nuançaient agréablement son teint. Elle avait une taille de nymphe qui se dessinait à merveille sous sa juge de bure, et son bavolet légèrement arrondi sur son sein était plein de charmantes promesses. Joignez à cela des dents blanches comme des perles, de beaux cheveux noirs coquettement relevés en chignon derrière sa tête, et une jambe qui eût fait envie à Diane chasseresse. Enfin, comme elle était la plus jolie fille des environs, elle en était la plus sage. Aussi son père, l'un des tenanciers du domaine d'Anglars, en était fier à juste titre; et, n'était le désir qu'il avait de lui faire une petite dot, il se fût bien donné de garde de la quitter ainsi tout le jour pour s'en aller gagner quelques écus au château d'Anglars, en coopérant à certaines époques aux travaux des champs; mais les temps étaient durs, et le père de Nanette, obscur et pauvre tenancier, trouvait dans ce produit combiné avec

celui de ses vaches le moyen d'acquitter sa redevance envers M. le marquis d'Anglars, tout en faisant quelques économies. Du vivant de sa femme, il avait toujours agi ainsi, et maintenant qu'il était veuf et qu'il avait une fille bientôt bonne à établir, il se fût estimé coupable en faisant différemment. D'ailleurs, il ne se passait pas un jour sans qu'il rentrât au logis au coucher du soleil, et puis il laissait sa Nanette sous la sauvegarde de Médor, un gros chien capable de tenir tête à deux hommes, puis Nanette était si sage, puis enfin la saison approchait à grands pas où les travaux des champs étant suspendus et les chemins devenant impraticables, il reviendrait passer l'hiver dans sa maisonnette et ne quitterait plus sa fille d'un seul instant.

Il n'était pas une seule de ces circonstances qui ne fût parfaitement connue du jeune comte d'Anglars, depuis certain dimanche où, ayant remarqué à la messe sa jolie vassale, il s'était proposé cette charmante conquête, et, dès le lendemain, il était allé demander une tasse de lait dans la cabane isolée du Val Moron. Mais, soit qu'il y ait dans l'aspect de l'innocence et de la vertu je ne sais quelle puissance qui paralyse les mauvaises pensées, soit que Philippe d'Anglars fût encore séducteur bien novice, un mois environ s'était écoulé sans qu'à part quelques baisers bien innocens, il fût guère plus avancé que le premier jour. Aussi commençait-il à entrer en grand courroux contre lui-même. N'était-ce pas une honte, en effet, que lui, l'aîné de la maison d'Anglars, qui jusque-là n'avait jamais rencontré de résistance, soupirât depuis si long-temps pour une fillette! Il fallait que cette sotte intrigue eût enfin un dénouement. Il y allait de son honneur, il y allait de son repos, car c'est en vain qu'il eût cherché à se le dissimuler à lui-même, ce qu'il avait pris pour une amourette commençait à devenir une passion sérieuse qui l'absorbait complétement; il ne pensait, ne rêvait qu'à Nanette; cette précieuse fleur des montagnes manquait à sa couronne, il la lui fallait à tout prix. Aussi bien, la route devenait de jour en jour plus difficile pour arriver au Val Moron. La veille encore son cheval s'était abattu et avait manqué de l'entraîner au fond d'un précipice. Ainsi, il y allait à la fois de son honneur, de son repos et même de sa vie.

Notre gentilhomme s'était dit cela et bien d'autres choses encore pendant qu'il suivait tout pensif, le jour où commence cette histoire, le chemin du Val Moron; et, tout en buvant la tasse de lait que la jeune fille venait de lui présenter, l'apprenti Lovelace ruminait dans sa tête un plan d'attaque dont il semblait vivement embarrassé, lorsque, par un hasard imprévu, sa belle ennemie vint, sans défiance aucune, lui offrir des armes pour sa propre défaite. Si l'on veut bien suivre la conversation qui s'engagea entre les deux jeunes gens, on verra bientôt comment la pauvre Nanette se livra elle-même pieds et poings liés à son séducteur.

—Merci, Nanette, dit le jeune comte en rendant à son gracieux échanson la tasse dont il avait bu le contenu, et ses doigts effleurèrent la main tremblante de la jolie fille, et ils osèrent la presser.

Nanette, contre sa coutume, ne retira pas sa main, et elle ne prononça pas une parole. Seulement une grosse larme, presque aussitôt dissimulée sous un sourire, brilla sous ses longs cils noirs.

— Qu'as-tu, Nanette? s'écria le comte, tu me sembles triste aujourd'hui. Est-ce que tu n'es pas bien aise de me voir?

— Oh! si fait, monseigneur.

Ce fut avec un profond accent que Nanette fit cette réponse, et rien que dans l'expression de physionomie qui l'accompagna, un observateur plus expérimenté que Philippe d'Anglars eût deviné tout d'abord l'ardeur d'une passion long-temps contenue dans les replis les plus secrets du cœur, mais enfin près de se faire jour, fût-ce même en le brisant.

Le jeune gentilhomme regarda fixement à son tour la belle villageoise.

— Et moi, ajouta-t-il après un silence, et moi, Nanette, je te dis que tu ne me reçois pas aujourd'hui comme à ton ordinaire. Tu as quelque sujet de chagrin que tu veux me cacher; c'est mal, c'est bien mal, car je... t'aime, Nanette, tu le sais.

— Moi, monseigneur! je n'ai aucun sujet de chagrin, je vous jure. Bien au contraire, je n'ai que des sujets de joie. Mon père qui m'a laissée seule tous les jours de cet automne pour aller travailler au château, m'a dit ce matin en partant que demain serait le dernier jour où il me quitterait. Il va rentrer à la cabane, ce bon père; je ne serai plus seule un instant dans la journée. Oh! n'est-ce pas, monseigneur, que je suis bien heureuse?

En parlant ainsi, la pauvre enfant, cédant à la violence des émotions qu'elle avait essayé de vaincre, se prit à fondre en larmes. Troublé lui-même en apprenant une nouvelle qui ruinait toutes ses espérances et l'exilait définitivement du Val Moron, le jeune comte sentit en même temps cette douce ivresse que donne le premier aveu de la femme qu'on aime, alors même que cet aveu est acheté par une douleur; et, enlaçant dans ses bras la jeune fille dont il essuya les pleurs sous un baiser :

— Nanette, lui dit-il d'une voix étouffée, chère Nanette, tu m'aimes donc?

Nanette ne répondit pas, mais elle cacha sa tête dans le sein du jeune homme. Le jour était sombre; un instant une brise légère s'était élevée et avait fermé la porte de la maisonnette, puis la brise avait cessé : tout se taisait alentour dans cette petite vallée isolée et en quelque sorte perdue au milieu des montagnes, loin de tout regard humain. Médor était endormi à quelques pas de là dans la prairie... Pauvre Nanette!

Tout à coup Médor aboya, et on heurta avec violence à la porte de la cabane. Les deux jeunes gens se regardèrent avec terreur, puis une voix du dehors s'écria :

— C'est moi, monsieur le comte, venez, venez vite. Il est arrivé ce matin une lettre au château, et depuis ce moment M. le marquis vous fait chercher de tous côtés; il veut vous parler à l'instant même.

— C'est Antoine, le valet de chambre de mon père, dit le jeune gentilhomme; puis, déposant un baiser sur le front de la jolie fille : Adieu, Nanette, lui dit-il à voix basse, il faut que je te quitte; pense à moi. Je reviendrai demain à la même heure.

— Demain! balbutia Nanette.

Et, confuse, elle couvrit sa tête de son tablier.

Philippe d'Anglars ouvrit la porte et sortit en soupirant de la maisonnette.

Nanette pleura long-temps encore après le départ du jeune comte, et pourtant Antoine était arrivé assez à temps pour sauver l'innocence de Nanette... Pourquoi donc pleurait-elle, la jolie métayère du Val Moron?

II

Un Message royal.

Lorsque Philippe d'Anglars fut introduit en présence de son père, il trouva toute la famille assemblée dans la chambre du vieux gentilhomme. Le marquis était majestueusement assis, au coin de la cheminée, dans son grand fauteuil de cuir surmonté d'un cartel, sculpté aux armoiries de la maison d'Anglars de Rochevert. Il tenait à la main un paquet, dont le sceau de cire rouge, bien que déjà brisé, laissait apercevoir l'empreinte du royal écusson de France. La religieuse avait pris

place à l'angle opposé de la cheminée, sur le fauteuil de tapisserie jadis confectionné par les nobles mains de feu madame la marquise d'Anglars pour son usage personnel, et l'abbé se tenait modestement à ses côtés sur un pliant. Les enfans étaient debout. Le marquis, vieillard d'environ soixante-dix ans, portait empreinte sur son visage encore assez martial en dépit de ses rides, cette austère gravité qui sied à un mestre-de-camp, surtout quand il est de bonne maison et d'un âge où l'on doit s'attendre à paraître incessamment devant Dieu. Tous dans la chambre, excepté lu, étaient comme dans l'attente d'un grand événement et gardaient un religieux silence, ni plus ni moins que les nobles effigies des d'Anglars de Rochevert pompeusement appendues à chaque paroi de muraille, si bien qu'à la faible clarté qu'un jour brumeux d'octobre laissait pénétrer à travers les étroites fenêtres en meurtrières, on eût pu se demander si ce n'était pas là un conciliabule de portraits et de statues.

Pourtant, lorsque le jeune comte entra, il y eut un mouvement marqué d'attente et de curiosité. Celui-ci fit trois pas dans la chambre, puis il s'inclina profondément et demeura debout dans cette attitude respectueuse, aujourd'hui désapprise, qui convient à un fils en présence de son père, attendant qu'il plût à ce dernier de lui adresser la parole.

Le marquis fronça le sourcil et dit d'une voix brusque :

— Vous vous êtes fait long-temps attendre, monsieur...

Le marquis avait beaucoup du caractère du grand roi : comme lui, il n'aimait pas à attendre, et, comme lui, il était fort despote. Aussi toute l'assistance fut prise d'un saint tremblement en songeant à ce qui avait dû s'amasser de bile dans son sein pendant une attente de plusieurs heures.

— Mon père, répondit le jeune comte avec un certain air de résolution puisé sans doute dans sa propre mauvaise humeur d'avoir été si malencontreusement interrompu dans son amoureuse conquête; mon père, j'arrive de la chasse, et j'ignorais...

— Hum ! grommela le vieux gentilhomme, la chasse! Il paraît qu'elle vous fait tout oublier, la chasse! Vous n'avez point paru au dîner... Qu'avez-vous tué à chasse, monsieur?

Pour toute réponse, le jeune comte baissa les yeux, et une légère confusion se peignit sur son visage.

— Autrefois, dit le marquis d'un ton ironique, vous étiez plus habile; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et il faudra bien que vous y renonciez de vous-même pour quelque temps, à la chasse.

— Comme il vous plaira, mon père.

Ici le marquis se recueillit quelques instans; puis, se redressant du mieux qu'il put sur son grand fauteuil, il s'écria de sa voix la plus solennelle :

— Voici un message que je viens de recevoir du roi, et qui vous concerne, monsieur. J'ai voulu que tous fussent présens pour l'entendre. M. l'abbé va donner lecture.

Un frémissement général d'intérêt accueillit cette grande nouvelle. Philippe d'Anglars lui-même se sentit pris d'un violent battementde cœur, et le marquis, ayant tendu le message à l'abbé, celui-ci l'ouvrit avec toutes les marques du plus profond respect, et, d'un ton plein d'emphase, il lut ce qui suit :

« Versailles, **12** octobre **1700**.

« Monsieur le marquis d'Anglars de Rochevert, j'ai reçu avec plaisir » votre fidèle lettre. Je regrette que l'état de votre santé ne vous per- » mette pas de venir, ainsi que vous en aviez le projet, me présenter votre » fils aîné, le comte d'Anglars de Rochevert ; mais je n'en accepte pas » moins l'offre que vous me faites de le consacrer à mon service, et j'es- » père qu'il s'y montrera digne du nom qu'il porte. Les rejetons de la

» vieille noblesse du royaume sont sûrs de trouver en tout temps auprès
» de moi protection et appui, et je souhaite que votre fils me fournisse
» bientôt l'occasion de le lui prouver. Sur ce, monsieur le marquis d'An-
» glars de Rochevert, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne
» garde.

» *Signé*, Louis. »

Lorsque cette lecture fut terminée, et que la religieuse eut baisé en pleurant l'écriture royale ou du moins celle d'un de MM. les secrétaires du roi, le marquis reprit possession du précieux message, et s'écria :

— Monsieur, vous avez entendu la réponse que Sa Majesté a daigné faire elle-même à la lettre que je lui avais adressée pour vous recommander à ses bontés. Ce haut témoignage de la faveur royale sera conservé avec soin dans les archives du château d'Anglars. Maintenant, monsieur, rien ne vous retient plus maintenant parmi nous ; le roi vous attend à Versailles. Il importe de ne pas faire attendre le roi. Toutes les dispositions sont faites dès long-temps à cette effet, et demain matin vous partirez pour la cour.

Le tonnerre éclatant au milieu de la chambre n'eût à coup sûr pas produit plus d'effet que ces quatre mots du marquis : « Vous partirez demain matin. » Ainsi donc l'arrêt était prononcé, car dans la bouche du vieux gentilhomme toute parole destinée à formuler une résolution avait un caractère irrévocable, et toute sa maison éplorée et agenouillée devant lui n'eût pas même obtenu de lui un délai de quelques heures. Demain matin allaient se rompre peut-être pour toujours tous ces liens charmans qui unissent la famille à un de ses membres, et qui ont d'autant plus de prix dans la solitude d'un vieux château, que rien ne saurait les remplacer, non plus que rien ne saurait en distraire. Demain matin il ne serait plus là pour encourager ses frères, pour consoler ses sœurs, pour dérider le front de la religieuse et de l'abbé, celui sur lequel, à une époque déjà loin de nous et dans un ordre d'idées qui chaque jour nous devient plus étranger, toutes les espérances de la famille se concentraient en quelque sorte, parce qu'il en était à lui seul la personnification vivante, et qu'il représentait l'autorité paternelle, dégagée de tout ce que le respect et la crainte lui faisaient perdre d'amour. Demain sa place serait vide à table, au foyer, à l'église, partout. Demain l'arbre des Anglars, cet arbre vénéré dans la contrée, allait perdre le plus puissant et le plus vigoureux de ses rameaux, celui qui communiquait la sève et la vie à tous les autres.

Le jeune comte lui-même demeura atterré. Peut-être, il faut bien le dire, un sentiment de juste douleur qui s'éveillait dans son âme, en songeant que le lendemain il lui faudrait dire adieu à tous ceux avec lesquels il avait passé sa vie, il s'en mêlait à son insu un autre ; et le souvenir de Nanette, qui, elle aussi, pleurait son départ, n'était sans doute pas sans influence sur le trouble qu'il éprouvait. Quoi qu'il en soit, le marquis, sans paraître s'apercevoir de l'effet produit par ses dernières paroles, annonça à l'abbé et à la religieuse qu'ils pouvaient se retirer avec leurs élèves ; et, comme le jeune comte s'apprêtait à les suivre, il l'invita à demeurer.

Resté seul avec le jeune homme, le vieux mestre-de-camp lui fit signe de s'asseoir à ses côtés, faveur insigne que jamais il ne lui avaita ccordée jusqu'alors : et, dépouillant pour la première fois de sa vie cet air froid et sévère auquel il l'avait habitué, il eut avec lui une de ces conversations à la fois dignes et affectueuses, telle que la solennité de la circonstance la comportait, une de ces conversations comme Louis XIV lui-même, ce roi si absolu, si dur pour tous ses enfans, dut en avoir avec le jeune duc d'Anjou, lorsque ce prince quitta la France pour aller prendre possession du trône des Espagnes.

— Mon fils, dit le marquis (à ce moment il voulut bien lui donner ce titre), songez que c'est à vous qu'il appartient désormais de soutenir le lustre de notre noble maison et de prêter aide et protection à vos jeunes frères et sœurs. Ces dernières entreront en religion dès qu'elles auront l'âge requis, car il ne faut pas qu'il y ait de mésaillance dans la maison d'Anglars, et la situation de mes biens ne me permet pas de songer pour aucune d'elles à un établissement convenable. Quant à vos frères, la considération leur fait une loi d'embrasser l'état ecclésiastique. Ainsi donc, après ma mort, tout ce que je possède vous appartiendra, et c'est trop juste : vous êtes l'aîné ; mais je ne dois pas vous dissimuler que cette fortune, qui vous rendrait riche dans notre pauvre province, ne fera de vous à la cour qu'un gentilhomme de bien peu d'état, à moins que le roi ne daigne venir à votre secours, en vous accordant quelque bonne charge dans sa maison.

— En doutez-vous, mon père? s'écria vivement le jeune comte enhardi par le ton plein de bonté avec lequel le marquis lui parlait. Et pensez-vous donc que Sa Majesté puisse oublier que je suis l'aîné de la maison d'Anglars?

Ici, et pour la première fois peut-être, le marquis se repentit des idées d'ambition dans lesquelles il avait laissé élever son fils; mais il était trop tard pour chercher à le détromper, et il reprit avec un peu d'embarras :

— J'ignore qu'elles peuvent être les intentions du roi à votre égard. Sa Majesté, n'ayant pas jugé convenable d'en faire mention dans sa lettre, se réserve sans doute de vous les faire connaître elle-même. Au surplus, vous ne manquerez pas de bonnes recommandations auprès de ce grand prince. Vous aurez d'abord votre oncle maternel qui réside à la cour, monseigneur de Rochemontais, évêque *in partibus* d'Icosie, dont vous êtes le plus proche héritier. Il est fort riche et, dit-on, assez avaricieux. Vous ne manquerez pas de l'aller voir aussitôt votre arrivée. Dans votre position, c'est un parent à ménager. Ensuite je pourrai vous donner une lettre pour M. de Lauzun; il est un peu l'allié de notre maison par les femmes, et son crédit pourra vous être de quelque utilité.

— M. de Lauzun! interrompit le jeune gentilhomme, le favori du roi, je devrais dire son cousin, puisqu'il a épousé la grande Mademoiselle. Ah! mon père, je n'ai pas besoin d'autre recommandation que celle-là, et avec les conseils et l'appui de cet homme célèbre, je dois aller à tout.

— Plaise à Dieu, mon fils, qu'il en soit ainsi, reprit le marquis avec un sourire un peu triste; mais comptez avant tout sur vous-même. M. de Lauzun était jadis le favori du roi; mais qui sait quels changemens les années ont pu entraîner avec elles? C'est un terrain bien glissant que celui de la cour, et, dans le peu de temps qu'il m'est arrivé d'y passer, j'ai vu commencer et finir bien des fortunes.

Mais le jeune comte, dont l'imagination à ce seul nom de Lauzun s'envolait toujours dans je ne sais quel monde inconnu peuplé d'illusions, de royales faveurs et d'une foule de charmans fantômes, n'écoutait déjà plus son père, et, les yeux fixés sur un énorme quartier de hêtre qui achevait de se consumer dans la cheminée, il construisait sans doute sur cette base périssable mille châteaux en Espagne. Soit que le marquis s'en fût aperçu, soit qu'il se sentît fatigué, il jugea devoir placer ici sa péroraison; et, sans autre transition, tirant de sa ceinture une petite clé, en même temps qu'il désignait du doigt au jeune comte une armoire placée dans l'angle de la cheminée, il lui fit signe de l'ouvrir.

— Vous trouverez, dit-il, dans cette armoire une petite cassette qui vous est destinée; elle contient une somme de dix mille livres en or, c'est le produit des économies qu'il m'a été permis de faire jusqu'à ce jour sur les revenus de ce domaine. En attendant que vous puissiez jouir vous-même de ces revenus, ce qui ne saurait tarder beaucoup à l'âge où me voilà parvenu, cette somme vous aidera à pourvoir à vos besoins,

c'est tout ce que je puis faire pour vous mettre à même de soutenir dignement votre rang à la cour.

— Dix mille livres! bulbutia Philippe d'Anglars, qui se crut dès lors possesseur de tous les trésors du Nouveau-Monde, dix mille livres à dépenser! Ah! mon père, que de bontés, et comment vous prouver ma reconnaissance?

— En réglant sagement l'emploi de cette somme, reprit le marquis.

— Je vous le promets. répartit vivement le jeune gentilhomme.

Sur ces entrefaites, la nuit étant venue, le marquis crut devoir congédier son fils, et il l'invita à aller faire ses préparatifs de voyage.

— Demain, ajouta-t-il, à l'aube du jour, une messe sera célébrée à l'occasion de votre départ dans l'église de la paroisse; j'y assisterai moi-même avec toute ma maison, afin d'appeler sur votre tête les bénédictions du ciel. Allez, mon fils, dormez en paix la dernière nuit qu'il vous est donné de passer sous le toit de vos ancêtres, qui vous contemplent tous ici et vous bénissent par ma voix.

En prononçant ces dernières paroles, le vieux gentilhomme s'était levé avec effort de son fauteuil; une flamme inaccoutumée était venue ranimer ses yeux ternes, sa tête se redressait majestueusement, et il montrait du doigt à son fils les portraits de famille qui tapissaient la muraille, éclairés en ce moment par le feu du foyer d'une lueur fantastique.

Philippe d'Anglars, maîtrisé par le caractère imposant répandu tout à coup sur la physionomie de son père, s'agenouilla en silence devant lui, et à cet instant, sous les sombres lambris de cette chambre, dans ce vieux château isolé. il lui sembla qu'en effet tous ses nobles aïeux, dociles à l'invocation d'un de leurs rejetons, allaient descendre de leurs cadres et imposer sur sa tête leurs mains glacées par le froid du tombeau.

Au bout de quelques instans, il se releva, baisa avec ferveur la main que lui tendait le marquis, et sortit de la chambre, en emportant sous son bras la précieuse cassette.

Comme il traversait les longs corridors du château, il trouva l'abbé et la religieuse qui, l'un et l'autre un flambeau à la main, l'attendaient pour le complimenter. Tous deux l'embrassèrent tendrement et s'extasièrent à l'envi sur le sort brillant qui l'attendait à la cour; et comme il faut toujours que l'intérêt personnel ait sa petite part dans toutes les actions humaines, l'abbé ajouta :

— J'ai une petite requête à vous adresser, monsieur le comte. Si le roi, charmé de votre esprit et de vos connaissances, venait à vous demander qui a fait votre éducation, serez-vous assez bon pour lui parler de moi un peu en détail, car il serait fort possible qu'à votre recommandation Sa Majesté voulût bien me confier l'éducation d'un des enfans de ses petits-fils... lorsque celle de MM. vos frères sera terminée, bien entendu?

— Ne doutez pas de mon zèle à vous servir, mon cher abbé, repondit le jeune comte qui ne put réprimer un sourire.

— Et moi. dit à son tour la religieuse, et moi, mon cher Philippe, je ne suis pas aussi ambitieuse que l'abbé, et je vous demande seulement de vous souvenir de moi...

Et comme Philippe d'Anglars s'apprêtait à l'interrompre en lui pressant la main pour la rassurer à ce sujet, elle ajouta avec beaucoup de vivacité :

— Oui, vous allez sans doute épouser quelque femme de haute condition, duchesse ou princesse peut-être, et vous ne manquerez pas d'avoir des enfans pour perpétuer le beau nom que vous portez. Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien penser à moi pour élever vos filles. Vous savez avec quel soin j'ai déjà élevé vos sœurs, et...

— Soyez parfaitement tranquilles l'un et l'autre, dit le jeune comte, et comptez toujours sur moi.

Ces paroles échangées, il se mit en devoir de continuer son chemin; mais il n'était pas encore quitte de félicitations et de requêtes. Déjà la grande nouvelle de son départ pour la cour s'était répandue à l'office et dans la cuisine; et comme la renommée s'en va toujours grossissant les choses qu'elle se charge de rapporter, servantes et valets en étaient à se raconter comment le roi avait écrit de sa propre main à M. le marquis, et comment M. le comte allait partir pour la cour, en qualité de général d'armée ou tout au moins d'ambassadeur. Là-dessus, chacun de briguer l'honneur de figurer au nombre des valets qu'il ne manquerait certainement pas d'emmener à la cour. C'était un bruit, un vacarme à ne plus s'entendre dans le château, car tous avaient d'égales prétentions, depuis le sommelier jusqu'au dernier marmiton, et tous paraissaient disposés à les soutenir, en véritables enfans de l'Auvergne qu'ils étaient, par la force du poignet. C'est au plus fort de la bagarre que le jeune comte, obligé pour gagner sa chambre, de traverser le théâtre de la lutte, apparut au milieu des contendans. Aussitôt il se vit environné, pressé de toutes parts; et, pour mettre un terme à toutes les requêtes dont il fut instantanément assiégé, il ne trouva pas de meilleur moyen que de déclarer hautement qu'il n'emmènerait aucun des valets du château, ne voulant pas priver son père de leurs services. Cette déclaration décontenança vivement la valetaille, et un silence de stupéfaction succéda aux cris tumultueux qui venaient de retentir avec tant de violence.

Tout à coup l'un des serviteurs du château, qui n'avait pris aucune part à toutes ces contestations, se leva du coin de l'âtre où il était demeuré occupé à attiser quelques sarmens. C'était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, gros, court, trapu, à figure large et rubiconde, mais encore robuste pour son âge, à en juger par l'apparence, et dont les épaules carrées et l'encolure un peu épaisse offraient la personnification la plus complète de cette race industrieuse qui s'épanouit au milieu des neiges de la Haute-Auvergne. Cet homme s'écria d'une voix de Stentor :

— M. le comte a raison de ne pas vouloir s'embarrasser de rustres tels que vous. Est-ce que vous croyez par hasard, vous autres, qu'on parle dans le palais du roi le patois du pays? Et si M. le comte avait quelque billet doux à envoyer à une belle dame, pensez-vous qu'il voulût le confier à des mains telles que les vôtres? Allons, braves gens, rendez-vous justice, retournez à vos vaches et à vos moutons, et laissez en paix M. le comte.

Celui qui s'exprimait ainsi jouissait sans doute d'un grand crédit à l'office; car, bien que son allocution eût été évidemment accueillie avec peu de faveur, aucun signe d'improbation n'éclata lorsqu'elle fut terminée. Cependant Philippe d'Anglars crut de son devoir d'en atténuer l'effet; et, frappant familièrement sur l'épaule de l'orateur :

— Allons, Antoine, lui dit-il, mon vieux bourru, il faut un peu d'indulgence pour ces braves gens qui n'ont pas comme toi hanté la cour; et parce que tu es depuis longues années le valet de chambre de mon père, ce n'est pas une raison pour les rudoyer ainsi que tu le fais.

— Moi, monsieur le comte, répondit Antoine en grommelant entre ses dents, je ne les rudoie pas, je leur dis ce qui est; voilà tout. Après cela, si l'un d'eux veut me chercher querelle, j'ai de bons bras pour lui répondre.

— Tout beau, Antoine, ne te fâche pas, répartit le jeune gentilhomme, et viens m'éclairer jusqu'à ma chambre, afin de calmer ta mauvaise humeur; en revenant, tu iras demander de ma part au sommelier une bonne cruche de vin que vous viderez tous ensemble à ma santé, en l'honneur de mon départ.

Ces dernières paroles furent accueillies avec un enthousiasme difficile à décrire.

—Vive monsieur le comte ! s'écrièrent d'une voix tous les serviteurs. Quel dommage de perdre un si bon maître ! Que Dieu lui accorde tout ce qu'il pourra désirer, belle et noble épouse, grosse dot, beaux enfans, etc., etc.

Au milieu de toutes ces bénédictions et de ces souhaits, Philippe d'Anglars s'esquiva et parvint enfin, guidé par Antoine, à gagner sa chambre ; là, il se laissa tomber sur un siége et respira en liberté, ce qu'il n'avait guère eu le temps de faire depuis le matin de ce jour mémorable. Aussi se trouvait-il en proie à une sorte d'ivresse et presque de vertige. Mille bruits confus bourdonnaient à son oreille, mille images bizarres flottaient devant ses yeux, et tout cela lui parlait de la cour, de la cour qui allait en quelques jours s'ouvrir devant lui avec toutes ses splendeurs, tous ses parfums, toutes ses délices ; la cour ! pays charmant qu'il n'avait jamais vu, et où il lui semblait qu'il eût passé toute sa vie, tant ses rêves avaient pris depuis quelques instans une forme distincte et arrêtée ! La froide bise d'automne qui s'engouffrait en gémissant dans sa cheminée n'était plus pour lui que la plainte de ces lieux sauvages qu'il allait abandonner, que dis-je ? qu'il avait déjà abandonnés pour la cour, et, dans le grincement de la girouette au sommet du toit du manoir, il recueillait comme un écho prophétique annonçant à tous la venue du nouveau messie, l'aîné de la maison d'Anglars.

Antoine, debout, une lanterne à la main, le contemplait depuis quelques instans la bouche béante, se demandant si son jeune maître était bien éveillé, lorsqu'il le vit soudain tressaillir et, passant devant ses yeux comme un homme qu'un souvenir pénible arrache à une douce rêverie, se lever brusquement, entr'ouvrir le vitrail d'une fenêtre et prêter l'oreille, tout en cherchant à pénétrer la profondeur des ténèbres.

A cet instant le vent s'était apaisé, les gros nuages gris qui tout le jour avaient été suspendus en coupole au dessus de la vallée que domine le château, venaient enfin de crever, et la neige tombait à gros flocons. Au milieu du silence de la nuit, silence rendu plus solennel encore par cette sorte d'assoupissement que produit dans l'air la neige qui tombe, on pouvait recueillir distinctement quelques notes affaiblies de cette chansonnette des montagnes, qu'une voix inconnue chantait dans le lointain :

. . . .
Que la neige
Te protége,
Gentille fleur,
Ma sœur ;
La neige efface
Toute trace,
Laneige glace
Le cœur.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? dit le jeune comte.

— Cela, répondit Antoine, c'est quelque pâtre ou vacher qui s'en retourne à sa cabane ou au buron, et qui chante pour charmer les ennuis de la route. Il faut qu'il connaisse bien son chemin, celui-là, et qu'il ne craigne guère les loups, pour se mettre en voyage par une pareille nuit ; mais, j'y pense, c'est peut-être le métayer du Val Moron, qui se sera laissé attarder, en causant au cabaret, et qui s'en retourne tranquillement à sa cabane.

— Le père de Nanette ! murmura notre gentilhomme à voix basse, et il referma le vitrail en soupirant.

— Qu'est-ce donc ? s'écria le valet de chambre du vieux marquis, qu'avez-vous ? vous voilà devenu tout triste, monsieur le comte.

— Ah ! répondit le jeune homme d'un air rêveur, c'est que cette chan-

son me fait penser à une jolie petite fleur que j'avais aperçue ce matin en me promenant, et que j'aurais voulu cueillir pour en respirer le parfum pendant mon voyage et comme un souvenir du pays. Pauvre fleur! demain elle sera ensevelie sous la neige. C'est dommage, elle était si jolie!

Antoine hocha la tête, et dit avec un clignement d'yeux tout particulier :

— M'est avis que cette fleur pourrait bien se trouver non loin du Val Moron.

— Peut-être, répondit le comte.

— Qu'à cela ne tienne, vous en trouverez bien d'autres... sur votre chemin.

— Oh! je ne trouverai pas celle-là.

Et comme s'il se parlait à lui-même, Philippe d'Anglars ajouta :

— Pourquoi cette lettre du roi n'est-elle pas arrivée un jour plus tard? demain j'aurais été si heureux.... Et qu'on dise après cela que tout est bénéfice pour l'aîné de la famille! Demain! mon Dieu, que ne suis-je le cadet!

Ici la cloche du château qui annonçait l'heure du souper se fit entendre; le jeune comte se rendit nonchalamment à cet appel. Pendant toute la durée du repas, il se montra silencieux et triste, ce qu'on ne manqua pas d'attribuer au chagrin qu'il éprouvait de quitter sa famille.

Immédiatement après le souper, il alla se coucher; et, fatigué des émotions diverses qui étaient venues l'assaillir durant toute la journée, il ne tarda pas à s'endormir. Il eut un sommeil fort agité et rêva tour à tour de M. de Lauzun, de la cour du grand roi, d'une cassette renfermant dix mille livres en or, et un peu de Nanette, la jolie métayère du Val Moron.

III

Le Départ.

Le lendemain, il y avait une grande foule aux portes du vieux manoir féodal des d'Anglars de Rochevert. Toute la population des hameaux d'alentour, dans un rayon de plus de deux lieues, était accourue pour voir partir le jeune comte. Le matin même, une messe solennelle avait été célébrée dans l'église du village, à l'occasion de ce grand événement. M. le curé avait, à cette occasion, prononcé une magnifique homélie, laquelle ne dura pas moins de deux heures, et M. le marquis d'Anglars avait assisté à cette pieuse cérémonie avec toute sa maison.

Déjà les deux mulets chargés de bagages avaient pris les devans. On n'attendait plus maintenant que le moment où le jeune comte lui-même franchirait la poterne du château, les uns pour lui offrir leurs devoirs, les autres, il faut bien le dire, pour le charger des placets et suppliques en tout genre que le maître d'école avait passé toute la nuit à rédiger, et dont le succès ne pouvait être douteux, grâce au crédit dont notre gentilhomme ne manquerait certainement pas de jouir à la cour. Que de cœurs battirent dans la foule, que de cris ébranlèrent les vieux murs du manoir, lorsqu'il parut enfin ce mortel si envié, avec son feutre empanaché, ses grandes bottes garnies de dentelles et son bel habit de velours rouge qui dessinait merveilleusement toute l'élégance de sa taille! Sous cet accoutrement qu'il était de bonne mine, monté sur son cheval gris pommelé richement caparaçonné, qui piaffait, dressait la tête et semblait tout fier de porter l'aîné de la maison d'Anglars! A le voir ainsi traver-

ser lentement le pont-levis du château, au milieu d'un tel concours de peuple, de tant de bonnets qui volaient en l'air, de tant d'acclamations qui y suivaient les bonnets, on eût dit quelque fils de roi partant pour aller épouser quelque impératrice. Les maris et les pères surtout ne pouvaient trouver de transports assez vifs, de cris assez triomphans pour exprimer, je ne dirai pas toute la joie que leur faisait éprouver le départ du jeune comte, mais toute l'ardeur des souhaits dont ils accompagnaient ce départ. Les jeunes filles se contentaient de soupirer tout bas, en levant les yeux au ciel, mais parmi elles on ne voyait pas Nanette. Quant à celui qui avait le privilége d'occuper en ce moment la pensée de tant de monde, il n'en paraissait nullement surpris, et, maintenant son cheval au pas, il s'en allait distribuant çà et là un sourire, des paroles d'encouragement, quelquefois même un serrement de main; car, si haut que sa naissance l'eût placé, il n'en était pas plus fier pour cela, M. le comte Philippe d'Anglars. A sa suite marchaient modestement à pied ses dix frères et sœurs avec l'abbé et la religieuse. Les serviteurs du château fermaient la marche. Ce cortége improvisé devait accompagner le jeune gentilhomme jusqu'aux limites de la châtellenie, marquées par une croix en pierre restée longtemps debout à l'embranchement des deux routes d'Allanches et de Murat, et qu'on appelait la croix d'Anglars. Là, selon l'usage antique et solennel adopté dans la maison d'Anglars de Rochevert, qui avait ses règles d'étiquette ni plus ni moins que la maison régnante, on devait se séparer, à savoir, les hôtes du château pour en reprendre le chemin et le jeune comte pour gagner la ville prochaine où l'attendait la chaise de poste qui devait le conduire à Paris. Quant à M. le marquis d'Anglars, il avait jugé convenable de demeurer au logis; car il pensait que l'étiquette ne permet pas qu'un père dans une maison noble aille, comme on dit vulgairement, faire la conduite à son fils.

Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit fixé pour la séparation, Philippe d'Anglars descendit de cheval, et ses frères et ses sœurs vinrent en pleurant se précipiter dans ses bras. Quant à lui, soit qu'il eût déjà assez d'empire sur lui-même pour dissimuler ses émotions, soit qu'il se souvînt d'avoir entendu dire par son père qu'il n'était point de la bienséance qu'un gentilhomme donnât aucun signe d'attendrissement, il s'écria d'un ton qu'il voulut rendre digne :

— Adieu, mes frères, adieu mes sœurs; puis, interpellant chacun par son nom : Allons, dit-il, Louis, ne pleure pas ainsi : je me souviendrai de toi à la cour, et je te ferai avoir un bon canonicat, si tu es bien sage. Toi, René, qui as du goût pour le métier des armes, je demanderai au roi de te faire entrer dans l'ordre de Malte. Quant à toi, mon pauvre André, qui es le dernier de tous, il faut étudier avec soin tes déclinaisons, si tu veux qu'un jour à venir je fasse de toi un évêque. Du courage, ma charmante Marie, sèche les pleurs qui obscurcissent tes beaux yeux, et ne m'oublie pas dans tes prières : je crois bien que j'en aurai grand besoin à la cour. En revanche, tu sais qu'il y a des couvens où les abbesses sont à la nomination royale; eh bien, ma bonne sœur, c'est dans un de ces couvens-là qu'il te faut entrer. Louise, Amélie, priez aussi pour moi, et adieu tous. Si jamais quelque péril vous menace, si vous avez besoin d'aide ou de protection, souvenez-vous de moi, qui suis votre aîné et qui dois être un jour le chef de la maison d'Anglars.

Ayant ainsi parlé, le jeune comte, après avoir tendrement embrassé son vieux gouverneur, ainsi que la religieuse qui, suffoqués par leurs sanglots, ne purent trouver une parole, se tourna vers les serviteurs du château auxquels il tendit sa main à baiser; puis, portant ses regards sur le sentier tortueux et escarpé qui serpentait devant lui de la base au sommet de la montagne, il passa la bride de son cheval autour de son bras et se disposa à gravir la côte à pied. Toutefois, avant de prendre définitivement congé de son escorte, il ne put s'empêcher de remarquer qu'au nombre

des serviteurs du château qui l'avaient accompagné jusqu'à la croix d'Anglars, il en manquait un dont l'absence lui était d'autant plus sensible qu'il en avait reçu dans son enfance de nombreuses marques d'attachement. C'était Antoine, le valet de chambre de son père.

— D'où vient, s'écria-t-il avec mécontentement, qu'Antoine ne s'est pas joint à vous pour vous accompagner?

— Antoine! monsieur le comte, répondit un des valets, nous ne l'avons pas vu ce matin.

Le jeune comte fit de la main un dernier signe d'adieu à tous ceux qui l'entouraient et se mit à gravir péniblement les flancs escarpés de la montagne, non sans se retourner de temps à autre pour donner un regard aux amis qu'il abandonnait peut-être pour toujours et qui, par un mouvement spontané, s'étaient tous agenouillés au pied de la croix d'Anglars et semblaient prier lui. Le chemin difficile qu'il suivait alors, chemin où son pied heurtait à chaque instant quelque pointe de rocher, quelque débris volcanique, où ses regards plongaient incessamment dans des précipices d'une profondeur incommensurable, ne présentait-il pas une merveilleuse analogie avec la vie, telle qu'elle allait s'ouvrir devant lui, jeune homme de vingt ans qui, du fond d'un vieux manoir d'Auvergne, l'avait rêvée si facile et si belle?

Au surplus, à part les aspérités de la route, il eût été difficile de choisir un temps plus favorable pour un départ. C'était une radieuse matinée de la fin du mois d'octobre. L'air était vif et pur; les rayons du soleil qui glissaient amoureusement sur la neige tombée la vieille au soir et condensée par une légère gelée, faisaient éclore çà et là des myriades de diamans auxquels se mêlaient par intervalles ces petites marguerites des montagnes qui montrent timidement leurs tiges, dès qu'un souffle de vent soulève le blanc linceul sous lequel elles demeurent ensevelies tout l'hiver. L'écho des vallées prochaines apportait à l'oreille les mugissemens des vaches qui, du fond de leurs étables, saluaient le soleil d'automne à la fois comme un souvenir et une espérance des burons et des gras pâturages de l'été. Tout était joie et allégresse dans cette belle nature primitive de la Haute-Auvergne que la civilisation a respectée jusqu'à ce jour, et il semblait qu'à l'exemple des vassaux du domaine, la montagne eût pris son vêtement de fête, pour saluer le départ de l'aîné de la maison d'Anglars de Rochevert.

Parvenu au sommet du sentier difficile dans lequel il s'était engagé et d'où l'on aperçoit encore le clocher de la paroisse et les hautes tourelles du manoir, Philippe d'Anglars s'arrêta pour reprendre haleine, en même temps qu'il se retournait pour embrasser une dernière fois d'un regard d'adieu le paisible horizon sous lequel s'était écoulée son enfance. Alors, dans ce lieu isolé, en l'absence de témoins, tous ses rêves d'orgueil et de gloire s'évanouirent un moment, et une larme, la première qu'il eût versée depuis bien long-temps, vint glisser au bord de sa paupière. Une larme à vingt ans, en pareille situation, s'adresse à bien des choses. Pourtant il est permis de penser que, de la part du jeune gentilhomme, cette larme s'adressait moins encore aux hôtes du foyer paternel qu'à la jeune fille que ses regards avaient vainement cherchée le matin à l'eglise, aux portes du manoir, et qui sans doute l'attendait maintenant seulette dans la riante cabane du Val Moron. Sous l'influence de cette dernière pensée, il se demanda s'il ne retournerait point sur ses pas. Mais trois lieues de pays le séparaient du Val Moron qui était au midi, tandis qu'il se dirigeait vers le nord. De plus, il fallait repasser en vue du château. Il pouvait être rencontré, et que dirait-on de ce noble seigneur qui se compromettait ainsi pour les beaux yeux d'une fillette? Ici, l'amour-propre l'emporta sur l'amour; et, sautant lestement en selle, Philippe d'Anglars se disposa à suivre le sentier frayé qui, descendant en pente

douce dans la vallée, conduit à Massiac par une route parallèle au cours de l'Alagnon.

A peine il avait franchi l'espace d'environ cent pas que son cheval, qu'il avait lancé au grand trot, s'arrêta tout court en hennissant, à quelque distance d'un épais buisson couvert de neige qui se trouvait au bord du chemin. Le jeune comte, surpris, donna de l'éperon, tandis que sa main fouillait machinalement dans les fontes de pistolets appendues à l'arçon de sa selle. Car un homme, le bâton de pèlerin à la main, un havresac sur l'épaule, les jambes emprisonnées dans des guêtres de cuir et la tête couverte du large feutre des montagnards venait de sortir de derrière le buisson et semblait vouloir lui barrer le chemin.

— Arrière, manant, lui cria de loin le jeune gentilhomme, si tu ne veux apprendre à tes dépens comment je tire le pistolet. Je suis le comte d'Anglars de Rochevert.

Pour toute réponse, le montagnard ôta son large feutre, et le soleil qui tombait d'aplomb sur sa tête éclaira le visage plein de franchise et de bonhomie du vieil Antoine, le valet de chambre du marquis.

— Que vois-je? s'écria Philippe d'Anglars avec surprise, c'est toi, Antoine ; où vas-tu dans cet attirail ?

— A Paris, s'il plaît à Dieu, monsieur le comte.

— Pourquoi faire?

— Pour chercher un nouveau maître.

— Eh quoi! n'es-tu plus au service de mon père?

— Je l'ai quitté d'hier soir.

— Et pour quelle raison, bon Dieu?

— Parce que j'ai envie, moi aussi, de voir la cour. Il y a si longtemps que je n'y ai été, il me semble que cela me rajeunira.

— Que ne parlais-tu plus tôt, mon vieil Antoine? Je t'aurais emmené avec moi.

— J'attendais, monsieur le comte, que vous me le proposassiez. Vous ne l'avez pas fait. J'ai pris bravement mon parti, et me voilà en route. Pardon de vous avoir arrêté, monsieur le comte, et maintenant je vous souhaite un bon voyage. Vous êtes à cheval, moi je suis à pied ; vous êtes maître, moi je suis valet, nous ne pouvons guère aller du même pas. Mais tout chemin mène à Rome, comme dit le proverbe.

— Allons, Antoine, tu me boudes et tu as tort. Pouvais-je supposer qu'à ton âge, lorsque tu as besoin de repos, tu voudrais quitter ainsi le pays, ta femme, tes enfans, tout ce qui t'est cher, pour te vouer à mon service?

— Soyez tranquille, monsieur le comte, ma femme et mes enfans ne manqueront de rien, tant qu'ils auront des bras pour travailler. Quant à moi, j'ai encore, Dieu merci, bon pied, bon œil, malgré mes cinquante-huit ans, vienne la Trinité.

— Mais mon père...

— Mon fils aîné me remplacera près de lui, c'est chose convenue. Tenez, monsieur le comte, vrai, je n'aurais pas attendu cela de vous, et j'en ai le cœur fendu. Car enfin, si petit et si humble que je sois devant vous, vous n'en êtes pas moins mon élève tout aussi bien que celui de M. l'abbé. C'est moi qui vous ai appris à jeter un filet, à monter à cheval, à tuer un loup ou un sanglier et bien d'autres choses encore... Eh bien, pour tout cela, je ne demandais qu'une chose, c'était de partir avec vous, d'être témoin de vos premiers succès, de vos premiers triomphes, et vous ne l'avez pas voulu! Vous vous êtes dit : Le vieil Antoine n'est plus bon maintenant qu'à garder le logis avec le cheval fourbu et l'arquebuse rouillée. Eh bien! moi j'ai voulu vous prouver le contraire. Mais, monsieur le comte, vous ne savez donc pas que de père en fils, dans notre famille, nous sommes au service de votre maison, que jamais un seigneur d'Anglars de Rochevert n'a quitté le pays, sans

emmener avec lui un des nôtres. Vous ne savez pas que c'est feu mon père qui a eu l'honneur d'accompagner, avant moi, M. le marquis à la cour, il y a quarante-cinq ans, et qu'en cessant de lui succéder aujourd'hui dans cette tâche glorieuse, je suis déshonoré, oui, déshonoré !

— Tu ne le seras pas, Antoine, s'écria le jeune gentilhomme en tendant au montagnard une main que celui-ci baisa respectueusement. Viens avec moi. A partir de cet instant, tu es à mon service.

Et le maître et le valet se remirent en marche et descendirent dans la vallée. Chemin faisant, Philippe d'Anglars avait soin de maintenir son cheval au pas, pour écouter les merveilleuses histoires qu'Antoine, avec une intempérance de langue assez commune chez les gens de sa sorte et surtout chez les vieux serviteurs, lui débitait sur la ville et la cour telles qu'il les avait vues vers 1675, le tout embelli des plus curieux commentaires.

Après avoir cheminé ainsi l'espace d'environ trois quarts d'heure, ils quittèrent la vallée et entrèrent dans une allée tortueuse tracée au milieu de gorges effrayantes. A leur gauche, les plombs du Cantal dressaient à des hauteurs incommensurables leurs crêtes chenues, tandis qu'à droite, au fond d'un abîme dont un rideau de noirs sapins cachait par intervalles la profondeur, retentissait le mugissement sourd d'un torrent qui, à quelque cent pas plus loin, se métamorphosant en cascade, tombait avec un bruit terrible dans la vallée voisine, par une chute de cinquante pieds.

Il y avait un contraste frappant entre la sauvage majesté de ce lieu qui semblait disposé pour quelque scène tragique et la pompeuse description qu'Antoine avait entreprise en ce moment des parterres et des charmilles du palais de Versailles; et, si habitué que pût être le jeune comte à passer sa vie dans un pays où les révolutions de notre globe ont laissé presque à chaque pas des traces aussi terribles, il sentait son cœur se serrer comme à l'approche de quelque événement funeste et ne prêtait déjà plus qu'une oreille distraite aux récits emphatiques du montagnard.

Il faut tout dire : c'est que le lieu où il se trouvait rappelait vaguement à son esprit les abords non moins pittoresque du Val Moron : c'est que sans doute, par une bizarre hallucination de son cerveau, il lui avait semblé entrevoir tout à l'heure, au sommet de la route dans laquelle il venait de s'engager, je ne sais quelle forme humaine dont la taille et le costume, autant qu'on en pouvait juger de si loin, rappelaient exactement la jeune métayère du Val Moron. Cette gracieuse apparition ne s'était montrée qu'un instant, puis elle s'était évanouie sous l'ombre épaisse des sapins qui s'élevaient au bord de l'abîme. Mais comment supposer que Nanette avait pu quitter la cabane de son père, au milieu de la journée, et qu'elle était là devant le jeune comte, à cinquante pas de lui peut-être et à quatre lieues du Val Moron? Une telle conjecture était inadmissible.

Il n'y a rien de plus communicatif, on le sait, qu'un amoureux. On ne s'étonnera donc pas que, changeant brusquement de conversation et interrompant Antoine au beau milieu de la description du groupe de la pièce d'eau des Suisses, notre gentilhomme se soit écrié sans aucune espèce de transition :

— Est-ce que tu n'as rien aperçu tout à l'heure devant nous?

— Rien absolument, répondit le montagnard qui, reprenant immédiatement le fil de son discours, ajouta : — Vous saurez donc, monsieur le comte, que la donzelle dont le corps est à moitié sorti de l'eau...

— Pourtant, il m'a semblé... interrompit de nouveau le comte.

— Attendez, dit Antoine, ce pourrait bien être quelque oiseau de proie, mais je ne le vois pas. Je vous disais donc, monsieur le comte, que la donzelle est une...

— Allons donc! je me serai trompé sans doute; car du point où nous sommes on distinguerait facilement... Antoine, tu ne m'as pas conté

comment hier, à pareille heure, tu as découvert ma trace et comment il t'a pris fantaisie de venir me chercher au Val Moron.

Ici notre gentilhomme poussa un profond soupir. Il y a des regrets dont aucun doux souvenir ne saurait tempérer l'amertume.

Antoine répondit avec un air embarrassé et comme un homme qui a hâte de couper court à une conversation qui le gêne :

— Il n'est pas étonnant que l'idée me soit venue d'aller vous chercher là, je vous avais vu deux dimanches de suite à la messe porter assidument vos regards vers le banc où se tenait Nanette. Cela m'a guidé.

— Rien de plus?

— Rien de plus, monsieur le comte.

— Antoine, sais-tu que cette jeune fille est une des choses que je regrette le plus ici ? Je suis sûr qu'elle m'attend maintenant.

— Ah! bah! monsieur le comte, elle sait bien que vous êtes parti. Est-ce que ce n'est pas là aujourd'hui la nouvelle de tout le pays? Est-ce que son père ne le lui a pas dit hier soir en revenant du Val Moron ?

— Et pourtant elle n'est pas venue me voir partir. Son père aura tout appris, et il l'aura retenue sans doute par la violence.

— Lui! le métayer du Val Moron chercher à contrarier sa fille en quoi que ce soit! Vous ne le connaissez pas, monsieur le comte, le pauvre cher homme!

— Tu le connais donc, toi.

— Est-ce que je ne connais pas tous les tenanciers du château?

La physionomie du pauvre Antoine devenait de plus en plus embarrassée. Tout-à-coup le jeune comte arrêta son cheval; et, regardant fixement son fidèle acolyte :

— Antoine, lui dit-il, tu me trompes, tu veux me cacher quelque chose.

— Eh bien! répondit Antoine, puisque vous le voulez, je vous dirai tout, car je ne sais pas mentir. Ce matin, à la pointe du jour, je me suis levé pour aller voir si cette fleur dont vous parliez hier soir existait encore, malgré la neige, et puis aussi pour dire adieu au métayer du Val Moron, qui est mon cousin, et à Nanette, qui est par conséquent ma cousine.

Eh bien?

— Eh bien! il n'y avait plus de fleur, partant plus de cousine, il n'y avait que le métayer?

— Mon Dieu!... articula le jeune comte d'une voix strangulée, que... t'a... dit le métayer ?

— Il m'a dit...

— Achève, malheureux, je suis prêt à tout... Pauvre Nanette!

— Il m'a dit que sa fille venait de partir avec un de ses cousins qui est vacher au château de Peyrelade, et qu'elle va épouser dans huit jours. Ils sont allés trouver M. le curé de Saint-Saturnin pour les bans.

Comme Antoine parlait ainsi, une voix fraîche et pure fit entendre à peu de distance cette chansonnette :

Au plus profond de la montagne,
Cache-toi bien, gentille fleur,
Ma sœur :
Voici venir dans la campagne
Un beau seigneur
Trompeur.
Que la neige
Te protége,
Gentille fleur,
Ma sœur;
La neige efface
Toute trace;
La neige glace
Le cœur.

Aux dernières notes de la chanson, une belle jeune fille, vêtue du costume du pays et montée sur une mule, apparut sur le chemin à dix pas de distance entre les sapins et passa en rougissant devant le jeune comte, mais ce n'était pas Nanette.

IV

Un Conte de Perrault.

Un beau jour du mois de novembre 1700, une chaise de poste dont les ais mal joints et les ressorts réparés en maint endroit accusaient le long service, en même temps que par sa construction massive elle présentait un caractère de vétusté peu commune, entra dans Paris par la porte qui correspond à ce qu'on nomme aujourd'hui la barrière de Fontainebleau. Bien que la peinture qui jadis avait orné les panneaux de ce respectable véhicule eût subi de notables dégradations, il était aisé d'apercevoir encore à chaque portière les vestiges d'un large écusson féodal supporté par deux figures qui avaient dû être des anges, à en juger par les ailes dont elles étaient affublées, mais que, sans cette précaution de l'artiste, on eût été tenté bien plutôt de prendre pour des singes. Cet écusson, dont le chef d'azur et le champ de gueule étaient devenus par malheur entièrement indéchiffrables, était surmonté d'une couronne de marquis avec cette devise latine quelque peu fanfaronne : *nusquam retrorsùm.*

Un gros laquais à cheveux gris, vêtu d'une souquenille d'un bleu problématique galonnée d'écarlate, qui pouvait avoir été portée avec quelque avantage au temps de la minorité de Louis XIV, trottait gravement devant la chaise en question. Il était monté sur une maigre haridelle qui eût témoigné suffisamment combien peu la poste aux chevaux était florissante vers l'an de grâce mil le sept cent, si les deux coursiers attelés à la chaise n'eussent attesté d'une manière plus irrécusable encore la vérité de cette assertion. A voir s'avancer un si pauvre équipage, on eût cru qu'il s'agissait tout simplement de quelque douairière surannée qui abandonnait son castel de la Saintonge ou du Limousin pour tenter fortune au lansquenet, ou de quelque gentilhomme émérite qui s'en venait consulter M. Fagon sur sa goutte ou sur sa gravelle; aussi les badauds de Paris, qui étaient au commencement du dix-huitième siècle à peu près ce qu'ils sont au dix-neuvième, commençaient-ils déjà à s'attrouper autour de la chaise de poste, lorsque leur attention fut tout-à-coup distraite par un objet qui en était à coup sûr beaucoup plus digne : c'était un magnifique carrosse resplendissant de dorures et traîné par quatre chevaux de la plus belle race normande qui, arrivant du côté justement opposé à celui par lequel entrait la chaise de poste, ne pouvait manquer de se croiser avec elle au point d'intersection de la ligne que tous deux parcouraient. Le postillon et le cocher se mettaient donc en devoir, conformément à la règle adoptée en pareille circonstance, de prendre, chacun en ce qui le concernait, la direction de droite, quand tout-à-coup un nouvel incident vint compliquer la situation : un superbe troupeau de bœufs, qui venait du marché de Sceaux, entra dans Paris avec des mugissemens sauvages, et déboucha dans l'étroit espace demeuré libre entre les deux voitures. Les chevaux de la poste, accoutumés à vivre en bonne intelligence avec toutes sortes de quadrupèdes, ne bougèrent, mais il n'en fut pas de même des chevaux normands du beau carrosse, qui, animés par un sentiment de fierté aristocratique vraiment inexcusable, se cabrèrent à qui mieux mieux, et lancèrent mille ruades aux pauvres bêtes à cornes ; ces dernières pourtant, selon toute apparence, avaient également vu les pâtu-

rages de la Normandie : c'était donc à ce titre une véritable guerre civile entre compatriotes. Les bœufs effrayés ne disputèrent pas longtemps la victoire et se mirent à courir de côté et d'autre; les femmes et les enfans, qui étaient en grand nombre aux abords d'une des portes de Paris de tout temps la plus fréquentée, poussèrent de grands cris, les chiens aboyèrent. Bref, le tumulte et l'encombrement furent bientôt à leur comble dans ce petit coin de la capitale, et cocher et postillon s'arrêtèrent d'un commun accord.

Cependant ceux où celles qui occupaient l'intérieur des deux voitures n'avaient pas jusqu'alors donné signe d'existence, au grand désappointement de quelques badauds qui contemplaient en sûreté de leurs fenêtres le spectacle de la rue. Enfin la curiosité de ces honnêtes gens put être en partie satisfaite, car l'une des glaces du beau carrosse s'abaissa, et une personne pencha sa tête en dehors de la portière, comme pour voir la cause de tout le vacarme qui venait de troubler sans doute quelque douce rêverie. Cette personne était une jeune femme d'environ vingt ans et d'une merveilleuse beauté. Elle était brune avec des dents blanches comme des perles; de beaux cheveux noirs encadraient de leurs boucles ondoyantes son visage où venaient se fondre, avec les tendres couleurs de la rose, ces belles teintes orangées de la nature méridionale qui font rêver des vierges du Généralif et de l'Alhambra; enfin deux yeux pleins de feu étincelaient sous l'ombre de longs cils noirs. Il y avait dans la physionomie de cette jeune femme et dans la courbe gracieuse de son cou et de ses épaules, dont une partie seulement était dissimulée sous des barbes de dentelle, quelque chose de tendre et de fier à la fois, qui invitait à l'amour et commandait le respect. Il ne manquait à cette femme que des gardes à son carrosse, pour qu'on l'eût saluée reine; et si le peu qu'elle laissait apercevoir de son buste pouvait faire préjuger le reste, elle était digne d'être déesse.

La jeune femme jeta de côté et d'autre un regard moitié curieux, moitié distrait, sans paraître s'apercevoir en rien des hommages flatteurs que recueillait sa beauté, hommages auxquels elle était probablement beaucoup trop habituée pour cela ; puis elle recula sa tête en arrière, et elle s'apprêtait déjà à refermer sa glace, lorsque celle de la chaise de poste s'abaissa tout-à-coup avec fracas et montra aux spectateurs surpris, au lieu d'un visage maigre et ridé qu'ils s'attendaient à voir surgir de ce gothique véhicule, la plus fraîche et la plus charmante figure de jeune blondin qu'il soit possible d'imaginer. C'était un lis au calice doré qui venait de s'épanouir au milieu d'une touffe d'orties et de chardons.

Le jeune homme et la jeune femme, placés vis-à-vis l'un de l'autre, et séparés seulement par un intervalle de quelques pas, ne pouvaient manquer de se regarder réciproquement, et il y eut dans ce regard échangé ainsi entre deux personnes qui ne s'étaient jamais vues une vive et naïve admiration d'une part et de l'autre, je ne sais quelle impression qui tenait plutôt de la surprise que de tout autre sentiment. Au surplus, que ce fût surprise ou intérêt, ou même, si l'on veut, simple curiosité, toujours est-il que la belle dame au carrosse doré ne songeait plus du tout à relever la glace de son carrosse, bien que son jeune voisin tînt depuis près de cinq minutes ses grands yeux bleus attachés sur elle avec une obstination sans égale.

Sur ces entrefaites vint à passer à cheval, avec de grands airs évaporés, un seigneur d'assez bonne mine, bien qu'un peu débraillé peut-être dans ses vêtemens. Ce seigneur n'eut pas plutôt aperçu le carrosse que, piquant des deux en écartant les bœufs sur son passage à grands coups de houssine, il arriva tout droit à la portière où se tenait la jeune femme. Celle-ci lui sourit le plus agréablement du monde ; et, après qu'il eut eu baisé, avec des façons de conquérant, une jolie petite main qu'on lui

tendit, sans trop se faire prier, ce semble, le dialogue suivant s'établit entre la belle brune au port de reine et le nouveau venu.

— Ah! c'est vous, chevalier!

— Moi-même, belle reine, et toujours votre valet.

— Et d'où venez-vous donc ? Il y a des siècles que je suis privée du plaisir de vous voir.

— Comment! vous avez daigné remarquer mon absence! Allons! je suis trop heureux, d'honneur! et je me ferai mettre à la Bastille encore une fois, ne fût-ce que pour m'entendre dire cela par vous une seconde fois.

— Toujours le même, chevalier. Et où allez-vous donc ainsi?

— A Sceaux, chez madame la duchesse du Maine.

— Et moi aussi.

— Cela se rencontre à merveille, je serai votre écuyer, si vous voulez bien le permettre.

Pendant cet entretien, le jeune blondin de la chaise de poste était, comme on le pense bien, tout à fait éclipsé; car le nouveau venu, qui était d'une taille élevée et d'une corpulence déjà raisonnable, attendu qu'il avait bien pour le moins trente-six ans, s'était placé immédiatement entre la portière du carrosse qu'il dérobait entièrement à la vue, et ne laissait d'autre aspect au blondin que son dos et la croupe de son cheval. Etre privé de la contemplation d'une jolie femme, c'était déjà beaucoup, mais être forcé d'accepter un tel échange, c'était bien pis encore. Il fallait mettre promptement un terme à une telle humiliation; il fallait surtout à tout prix rappeler sur soi l'attention de la belle jeune femme si scandaleusement accaparée par ce fâcheux qu'on avait baptisé du titre de chevalier. Ce fut sans doute dans cette dernière vue que le gentilhomme de la chaise de poste eut la malencontreuse idée de s'écrier, en enflant sa voix du mieux qu'il put :

— Holà, postillon ! cela finira-t-il bientôt ? et suis-je condamné à passer ici la nuit? Par là mordieu, faquin ! dis à mon coureur de venir me parler. A quoi songe donc ce maraud, qu'il me laisse ainsi empêché au milieu de toutes ces bêtes, au lieu de s'occuper de me faire faire place?

A ces mots, prononcés d'une voix sonore et parfaitement accentuée, plusieurs oisifs qui contemplaient avec curiosité depuis quelques instans le spectacle assez étrange qui venait de leur être offert, commencèrent à s'entre-regarder réciproquement avec cette expression douteuse qui ne demande évidemment qu'une occasion de se transformer en raillerie. Car, s'il n'y a rien qui impose autant à la multitude qu'une certaine jactance dans le maintien et les paroles, c'est à la condition que les prétentions qu'elle annonce ne recevront aucun démenti; or, il faut bien le dire, l'individu qui venait d'être baptisé du titre pompeux de coureur avait été doué par la nature d'une obésité tout à fait antipathique avec un pareil emploi, ce que remarquant un clerc de procureur qui s'en allait au Palais porter à son patron un sac à procès, s'écria d'un ton goguenard :

— Eh ! que faites-vous donc là ? Est-ce que vous ne reconnaissez pas ce gentilhomme? Chapeau bas, chapeau bas, belitres! ne savez-vous pas que c'est M. le marquis de Carabas qui passe dans son carrosse, précédé du chat botté?

Un chorus universel d'éclats de rire accueillit cette plaisanterie, bien qu'à vrai dire la comparaison manquât un peu de justesse en ce qui touche le coureur, lequel, attendu son embonpoint, devait être un maître chat de la première espèce. Mais rien surtout ne saurait donner une idée des transports d'hilarité que cette boutade excita de la part de la belle dame au carrosse doré et du gentilhomme qui venait de se constituer son écuyer. L'un et l'autre lancèrent un regard furtif sur la chaise de poste et furent obligés de se cacher la tête entre leurs mains, tant le rire avait envahi toutes leurs facultés. Quant à celui qui se voyait ainsi salué, à

son entrée dans la capitale, d'une appellation aussi ridicule, il rougit et pâlit tour-à-tour; et, portant convulsivement la main droite à la poignée de sa rapière, il essaya de la main gauche d'ouvrir la portière de sa chaise, mais ce fut en vain. Cependant, son laquais accouru à sa voix ayant murmuré quelques mots à voix basse à son oreille, il parut se calmer tout-à-coup, et dit avec assez de sang-froid :

— Tu as raison, il n'appartient point à une personne de mon rang de se commettre avec de telles gens. Informe-toi seulement quelle est la meilleure auberge de cette ville, afin que je puisse y séjourner quelque peu, avant de me rendre à Versailles où le roi m'attend.

Ayant ainsi parlé, il se tourna avec un superbe dédain du côté du carrosse doré; mais ce carrosse avait déjà disparu.

— Il est inutile, répondit le laquais du ton le plus respectueux, que je prenne des informations ; car je sais une auberge où monsieur le comte sera traité comme il convient à un gentilhomme de sa condition. C'est l'auberge du Lion-d'Or, dans la rue Saint-Honoré, tout proche le Louvre, où descendent messieurs des compagnies rouges. Si monsieur le comte veut bien ordonner au postillon de me suivre, je vais l'y conduire.

— Va donc pour le Lion-d'Or, s'écria le gentilhomme dans lequel on a reconnu, depuis long-temps sans doute, l'aîné de la maison d'Anglars, et dépêchons! car il me tarde d'être débarrassé de la vue de toute cette canaille qui ignore sans doute qui je suis.

Le jeune comte ayant ainsi parlé, l'excellent Antoine fit exécuter non sans peine à sa monture deux ou trois cabrioles qui écartèrent la foule amassée autour du carrosse, puis il reprit gravement sa place d'avant-garde en faisant signe au postillon de le suivre. Celui-ci fit claquer son fouet, et l'attelage s'étant remis en route traversa les rues populeuses du quartier Saint-Jacques aux cris mille fois répétés de : « Voilà M. le marquis de Carabas! »

Il était nuit close lorsqu'on parvint sans autre accident dans la rue Saint-Honoré, devant l'hôtel du Lion-d'Or, où la chaise de poste s'arrêta. A cet instant, le cortége qui long-temps avait poursuivi de ses clameurs la lourde machine armoriée s'était enfin dissipé, et M. le comte Philippe d'Anglars put mettre pied à terre à la porte de l'auberge, sans qu'à l'exception d'une jeune servante qui se présenta avec une lanterne pour le recevoir, et dont sa bonne mine obtint un regard, personne fît attention à lui. Aussi, je ne voudrais pas jurer que, dans ce moment, notre héros n'ait pas partagé l'opinion de je ne sais quel ancien qui déclarait qu'il aimait mieux entendre dire du mal de lui, que de ne pas en entendre parler du tout. Telle fut sans doute également l'opinion du fidèle Antoine; car, avisant sur le pas de la porte de l'hôtellerie quelques honnêtes bourgeois ou manans qui causaient entre eux et ne paraissaient nullement disposés à se déranger, il s'empressa de descendre de son bidet, et, marchant droit à eux, il se mit à crier d'une voix de Stentor et en apostrophant tout le monde :

— Place! place pour M. le comte d'Anglars! Place, entendez-vous? Hé l'hôte! où est l'hôte? la fille! les garçons! l'auberge! Holà! accourez tous pour recevoir M. le comte d'Anglars de Rochevert, et qu'on lui prépare tôt la plus belle chambre.

Un sourire de satisfaction vint errer sur les lèvres du jeune gentilhomme en entendant son laquais parler de la sorte, et il commença à lui pardonner la comparaison injurieuse à laquelle il avait servi de texte.

— Décidément, se dit-il en le regardant, cet Antoine a du bon, et je ne suis pas fâché de mon acquisition. Je conviens qu'il sera difficile d'en faire un coureur; mais pour un valet de chambre il est fort présentable, et cette livrée lui sied à merveille.

Pauvre Philippe d'Anglars! on voit bien qu'il arrivait tout frais des montagnes de la Haute-Auvergne.

Cependant, au bout d'une heure environ, notre héros était installé dans un large fauteuil, au coin d'un bon feu, devant une petite table sur laquelle était disposé un souper assez appétissant. Debout à ses côtés, Antoine, décidément métamorphosé pour le quart d'heure en sommelier et la serviette sur le bras, remplissait gravement les devoirs de son nouvel office; mais le jeune gentilhomme, en proie à une préoccupation visible, paraissait peu sensible à ce plaisir, pourtant si appréciable après un long voyage, de trouver un bon souper et un bon feu, sans compter un bon lit qui l'attendait à quelques pas de la cheminée. Il mettait entre chaque bouchée, qu'il avalait d'ailleurs le plus négligemment du monde, d'effrayans intervalles. Ce n'était pas là le compte d'Antoine, qui peut-être attendait avec impatience qu'il lui fût permis à son tour de s'arranger des restes de son maître, et qui, d'un autre côté, ainsi qu'on a pu s'en convaincre depuis le commencement de cette histoire, se livrait avec assez de plaisir aux charmes de la conversation. Il avait essayé à plusieurs reprises de rompre un silence obstiné qui finissait par lui paraître inquiétant, et, dans cette vue, il avait hasardé quelques observations comparatives sur les procédés de cuisine en usage à Paris et en Auvergne; mais, par malheur, ses observations, faute de réponse, dégénéraient en véritables soliloques. Enfin, changeant de thème, il s'écria en versant à son maître un splendide rouge bord qui, pensa-t-il, devait lui délier la langue :

— Eh bien, monsieur le comte, vous voici donc arrivé dans la grande ville. Ouf! ce n'est pas sans peine; car, sous votre respect, la chaise de poste de M. le marquis n'est plus en état de faire de si longues routes, et il faut que le bon Dieu protége bien efficacement votre noble maison, pour que vous n'ayez pas eu dix fois les côtes rompues dans le voyage. Nous serions à coup sûr arrivés huit jours plus tôt par le coche, et vous n'auriez pas, en versant, couru le risque de la vie.

Cette fois le rouge bord opéra, car notre gentilhomme répondit en fronçant le sourcil, et haussant les épaules :

— Par la sembleu! il eût fait beau voir l'aîné de la maison d'Anglars arriver en coche tout comme un cadet de Gascogne! Antoine, tu ne sais ce que tu dis.

Puis changeant subitement de ton et de conversation :

— Antoine, s'écria-t-il, tu as vu cette belle jeune femme dont le carrosse s'est croisé avec le mien aux portes de Paris. Comment la trouves-tu?

A ce moment seulement la cause de la préoccupation de M. le comte d'Anglars ne fut plus un mystère pour Antoine, et il répondit malignement :

— On ne peut plus belle, monsieur le comte. Ah! je vous le disais bien qu'à Paris vous trouveriez, on ne peut plus vite, le moyen d'oublier Nanette.

Ici une légère grimace vint s'empreindre sur les traits gracieux de M. le comte d'Anglars, qui, regardant fixement son valet, lui dit d'un ton de reproche :

— Nanette! ne prononce jamais ce nom devant moi, Antoine. Nous ne sommes plus en Auvergne, et je dois commencer à ne songer qu'à des femmes qui soient de mon rang. Mon Dieu, pourquoi faut-il que ce maudit basochien se soit permis cette sotte plaisanterie sur *ton* compte, Antoine? Déjà cette belle personne commençait à me regarder avec de certains yeux.....

Antoine, qui n'adoptait pas le moins du monde la plaisanterie purement pour son compte, ne put s'empêcher d'interrompre son maître.

— Mais, monsieur le comte, lui dit-il, il me semble que quand ce petit masque s'est mis à vous désigner sous un nom qui ne vous appartient pas, vous ne pouviez apercevoir la jeune dame en question, puisque, si je ne me trompe, le derrière du cheval...

— Tu as raison, Antoine, répartit vivement le comte, et je crois que

j'en veux encore moins à ce jeune clerc qu'à ce cavalier impertinent qui est venu se mettre tout juste entre moi et la belle jeune femme. Et un cadet de famille encore! car tu as entendu que ce n'est qu'un chevalier. Je voudrais savoir son nom, à ce chevalier, ne fût-ce que pour lui faire l'honneur d'aller me couper la gorge avec lui.

— Peste! monsieur le comte, comme vous y allez! Croyez-moi, ne vous embarquez point encore dans les duels, car vous trouverez ici de bonnes lames qui vous feraient voir bien du pays, et je gagerais, rien qu'à sa taille et à sa tournure, que ce chevalier dont nous parlons est passé maître en escrime. D'abord, il faut que vous sachiez qu'à la ville comme à la cour, tout ce qui porte le titre de chevalier a pour le moins trois hommes tués et six estropiés sur la conscience : c'est l'usage. Ils ne seraient pas chevaliers sans cela.

— Et moi, je te dis, Antoine, qu'un gentilhomme n'est vraiment digne de ce titre que quand il a eu deux ou trois affaires. C'est toi qui me l'as dit dans mon enfance, je m'en souviens parfaitement.

— Oui... peut-être autrefois, mais à présent ce n'est plus ainsi.

— N'en parlons plus. Je ne veux maintenant songer qu'à la charmante rencontre que j'ai faite. Une femme de la plus haute noblesse! j'en suis sûr. As-tu vu ses armoiries? Porte-t-elle de gueule ou d'azur?

— Ma foi, monsieur le comte, j'avoue que je n'y ai pas regardé.

— C'est un tort ; quant à moi, j'ai fait des efforts inutiles pour les entrevoir : les bœufs m'en ont empêché ; mais je suis sûr, à la richesse de son équipage, qu'elle est au moins marquise ou duchesse.

— Oh! pour duchesse, elle ne l'est pas, car je n'ai pas vu l'ombre d'une frange à son carrosse.

— Alors c'est qu'elle est plus encore; qui sait si ce n'est pas une princesse? Heureusement qu'elle ne peut manquer d'aller à la cour, et je la retrouverai, ou mordieu! j'y perdrai mon nom.

Comme en prononçant ces derniers mots M. le comte d'Anglars, qui venait de terminer son souper, s'était levé de table, la conversation n'eut pas une plus longue durée ; et, la soirée commençant à s'avancer, le fidèle montagnard dut abdiquer immédiatement ses fonctions de sommelier pour celles de valet de chambre. C'était la troisième fois depuis son entrée dans Paris qu'à l'exemple du célèbre maître Jacques, il changeait de condition, et cela ne laissait pas que de promettre pour l'avenir. Il se retira, laissant l'aîné de la maison d'Anglars déjà endormi d'un profond sommeil.

Cette nuit-là fut la première depuis bien long-temps où le jeune comte ne rêva pas du tout de Nanette, la jolie métayère du Val Moron.

V

Lauzun à soixante ans.

— Holà! Antoine, va me quérir le plus élégant de tous mes habits, donne-moi mes plus riches dentelles, mes rubans les plus exquis; aie bien soin de peigner et de parfumer mes cheveux. Fais en sorte, mon bon Antoine, que rien ne manque à ma toilette, car il faut ce matin que tout le monde dise en voyant passer ton maître : « Voilà un gentilhomme de bonne mine et de bel air. » Mes gants..... mon épée, c'est bien. Ah! donne-moi ces lettres que mon père m'a remises au moment de mon départ. Il ne me manque plus rien, je pense. Maintenant, fais-moi venir une chaise.

— La chaise est en bas; mais où donc va monsieur le comte? Ah! je

comprends, monsieur le comte va faire visite à cette belle dame que nous avons rencontrée hier.

— Non pas, Antoine.

— Alors, c'est que monsieur le comte se rend à la cour, auprès du roi.....

— Pas davantage.

— Pour le coup, je renonce à deviner.

— Antoine, je vais de ce pas chez M. le duc de Lauzun. J'ai rêvé cette nuit que je succédais à la faveur de cet homme célèbre.

— Et monsieur le comte va lui faire part de son rêve. C'est à merveille. Je demande pourtant à monsieur le comte la permission de lui soumettre une observation.

— Parle.

— Peut-être serait-il mieux de commencer par aller voir monseigneur de Rochemontais, évêque de...

— D'Icosie.

— Va pour Icosie ; mais j'aimerais mieux tout autre nom, un nom plus facile à retenir surtout. Quoi qu'il en soit, monseigneur de Rochemontais est oncle de monsieur le comte, et si ce respectable prélat vient à apprendre qu'il n'a pas eu la première visite de son noble neveu, il pourra en être fort offensé. Or, j'ai entendu dire qu'il faut se donner bien de garde d'offenser un oncle... dont on hérite. Maintenant, monsieur le comte veut-il bien me pardonner une réflexion ?...

— Dont j'apprécie toute la sagesse, Antoine, et que je vais mettre immédiatement à profit. Je commencerai par mon oncle. Adieu, Antoine.

Et voilà notre gentilhomme en route, sur les bras de ses porteurs, pour l'hôtel Rochemontais. Chemin faisant, il se disait :

—Commment vais-je me présenter à cet oncle... dont j'hérite ? Y a-t-il rien de plus sot au monde qu'une telle visite ? Je vais dire à mon oncle... quoi ? Mon oncle, je suis votre neveu dévoué qui s'en vient voir si vous avez encore bon visage, si l'hôtel Rochemontais est vaste et bien meublé, si votre asthme vous promet de longs jours, et si je pourrai bientôt entrer en possession de tous vos beaux contrats de rentes, de vos terres, de vos fermes, de vos prés. Pardieu ! voilà une chose qui me révolte, et je crois que si je n'avais pas promis à Antoine... Il est vrai que monseigneur de Rochemontais est mon oncle ; mais je ne l'ai jamais vu, cet oncle ; je n'ai même aucun désir de le voir. C'est un homme d'église qui n'entend rien aux choses de la cour, et moi je suis, je veux être un homme de cour. Ce n'est donc pas lui, c'est tout simplement la situation de son héritage que je viens voir. Son héritage, qu'en ai-je besoin de son héritage ? Est-ce que le roi qui a écrit à mon père, le roi qui m'attend à Versailles ne s'empressera pas de pourvoir à tous mes besoins ? Et puis, n'ai-je pas les dix mille livres que m'a données mon père ? Puis enfin, avec mon nom, mon rang, la faveur du roi, je dois faire un riche et illustre mariage. Ma foi, décidément je ne vois pas trop à quoi cet oncle peut me servir, à moins que ce ne soit pour ma bénédiction nuptiale.

Tout en se livrant à ces réflexions d'une justesse au moins problématique, le jeune comte d'Anglars venait d'arriver sous les murs de l'hôtel de monseigneur d'Icosie. Là, il mit pied à terre, et la tête basse comme un débiteur qui va trouver un créancier qu'il paie à contre-cœur, il souleva lentement le marteau de la porte de l'hôtel. Comme on tarda à ouvrir, il ne s'impatienta nullement, bien que la patience fût loin d'être un des caractères distinctifs des d'Anglars de Rochevert, et son visage, légèrement contracté par l'ennui que lui causait la démarche qu'il accomplissait, sembla même se rasséréner, car il espérait qu'il ne trouverait personne au logis, et qu'il en serait quitte pour ce jour-là, mais enfin la porte s'ouvrit, et le suisse parut sur le seuil de sa loge.

— Monseigneur de Rochemontais est-il *visible ?* demanda Philippe d'Anglars, se servant à dessein d'une formule tant soit peu jésuitique.

— Non, monsieur, fut-il répondu.

M. le comte d'Anglars n'en demanda pas davantage; et, tirant de sa poche la lettre adressée par son père au digne évêque, il s'empressa d'ajouter :

— Veuillez remettre ce message à monseigneur, et lui dire que c'est moi, le comte d'Anglars de Rochevert, son neveu, qui suis venu le lui apporter, et que je regrette bien vivement...

Sans même achever sa phrase, il s'élança dehors et remonta dans sa chaise en criant aux porteurs :

— Maintenant, à l'hôtel Lauzun!

A peine il était assis, que le suisse de son oncle était déjà à la portière de sa chaise, le dos respectueusement incliné et balbutiant avec une vélocité remarquable :

— Puisque monsieur le comte est le neveu de monseigneur, la consigne ne saurait être pour lui. C'est que, voyez-vous, monsieur le comte, monseigneur est arrivé cette nuit de son château de Brie, et monseigneur est un peu fatigué; mais je ne doute pas que pour son neveu... et je vais...

— Arrêtez, s'écria notre gentilhomme avec une remarquable expression d'angoisse, arrêtez, je ne souffrirai pas qu'on dérange mon oncle pour moi, qu'on attente à son repos.

— Mais, monsieur le comte...

— Je ne le souffrirai pas, vous dis-je. Porteurs, vous m'avez entendu.

Et la chaise se mit en mouvement. Le malheureux suisse, qui tenait à honneur de ne rien négliger des devoirs de la civilité la plus empressée vis-à-vis du neveu de son maître, se ravisa tout à coup; et, courant après la chaise :

— Si monsieur le comte, s'écria-t-il en se cramponnant à la portière, si monsieur le comte voulait au moins me laisser son adresse...

— C'est inutile, mon ami, répondit Philippe d'Anglars, c'est parfaitement inutile. Je reviendrai.

Figurez-vous un homme qu'on vient de décharger du plus lourd fardeau, un patient qui s'en allait tristement subir sa peine et auquel on apporte sa grâce, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la joie de notre gentilhomme, après qu'il se fut débarrassé des instances du suisse avunculaire, et qu'il lui fut permis de se rendre là où il se sentait appelé par une sorte d'influence magnétique. Avec quel sentiment d'ineffable allégresse il s'abandonna alors au balancement régulier de sa chaise ! Comme sa poitrine se dilata ! Ses joues étaient animées, il portait maintenant la tête haute et semblait défier du regard tous les passans en leur disant : « Je vais chez Lauzun. »

Lauzun! que d'illusions, que de souvenirs, que d'espérances dans ce seul nom! Il allait donc le voir enfin, cet homme célèbre qui, comme lui, s'était élancé à vingt ans du fond d'un vieux château à la cour du grand roi, et qui, par la seule puissance de sa grâce, de son esprit, de sa bonne mine, s'était élevé en peu de temps au dessus des têtes les plus hautes de la monarchie, cet homme qui s'était moqué de Louvois, de Louvois qui osait braver Louis XIV, cet homme qui avait vu à ses pieds toutes les beautés de la cour, sans en excepter même les maîtresses du roi, et qui, pour couronner tous ses triomphes, était devenu l'époux d'une princesse du sang royal, de la petite-fille de Henri IV.

Oh ! sous l'influence de tous ces souvenirs, comme le cœur lui battit, à Philippe d'Anglars, lorsque après avoir franchi le Pont-Neuf et salué en passant le collége construit par Mazarin, il sentit ses porteurs s'arrêter tout à coup, tout près de l'emplacement où se trouve aujourd'hui le palais des Beaux-Arts, et lorsqu'une voix lui dit :

— Mon gentilhomme, voici l'hôtel Lauzun.

Alors, et pour la première fois peut-être de sa vie, lui l'aîné de la maison d'Anglars et qui en était si fier, lui qui s'estimait appelé par ce seul nom aux plus brillantes destinées, il éprouva ce sentiment d'abaissement et presque de confusion qui s'empare de nous quand nous entrons dans quelque immense cathédrale. A travers le prisme trompeur peut-être de son imagination, l'hôtel Lauzun lui apparut comme une sorte de sanctuaire habité, non plus par un homme, mais par un héros, presque par un demi-Dieu, et il se demanda si lui, profane, il oserait bien en franchir le seuil. La portière de sa chaise était ouverte, et ses porteurs ébahis le regardaient déjà depuis long-temps sans qu'il semblât disposé à quitter la place à laquelle il était comme cloué, l'œil fixe, la bouche béante, et murmurant tout bas : « C'est ici. »

C'est ici que comme lui s'étaient arrêtés tant de beaux seigneurs, la fleur du bel air et de la galanterie qui venaient encenser le favori et se modeler sur lui. C'est ici que tant de beautés des meilleures maisons de France étaient entrées pures encore peut-être, sinon de cœur, du moins de corps, pour perdre dans un joyeux souper ce qu'aucune femme n'avait jamais refusé à ce grand vainqueur qu'on nommait Lauzun. Tous ces charmans fantômes n'allaient-ils pas apparaître sur le seuil de l'hôtel, comme autant de satellites pour en défendre l'entrée, et s'écrier : « Lauzun est à nous ou plutôt encore nous sommes toutes à Lauzun, nul ne doit approcher de lui; car chacune de ses minutes doit nous être consacrée, chaque mot de sa bouche nous appartient, c'est notre roi, c'est notre Dieu; et si Louis XIV a dit : l'Etat c'est moi, nous pouvons dire à notre tour, Lauzun c'est nous. »

A la fin, s'apercevant de la stupéfaction qu'il causait, Philippe d'Anglars releva vivement la tête, comme un homme qui s'éveille d'un songe, il passa ses doigts dans les boucles de sa blonde chevelure, secoua ses manchettes et son jabot de dentelle et sortit triomphalement de sa chaise. La porte de l'hôtel était entr'ouverte : sans s'arrêter devant le suisse, il franchit hardiment le seuil, comme s'il eût été l'un des habitués du logis; et, après avoir traversé une cour d'honneur dont l'herbe commençait à désunir en maint endroit les pavés, ce qu'il ne remarqua même pas, tant était puissant le prestige qu'il subissait, il arriva dans l'antichambre. Il y trouva quelques laquais assis dans l'embrasure d'une fenêtre et qui causaient entre eux à voix basse. Tous étaient uniformément vêtus de noir de la tête aux pieds, tous se levèrent avec étonnement en le voyant paraître; et, s'interrogeant entre eux du regard, ils semblèrent se demander comment ce gentilhomme avait pu pénétrer dans l'hôtel.

— Mon Dieu! se dit le jeune comte, que se passe-t-il donc ici?

L'un des valets s'approcha de lui et lui demanda, toujours à voix basse, ce qu'il désirait.

— Pardieu! répondit notre gentilhomme, je veux voir M. le duc de Lauzun.

— C'est impossible, repartit le valet, M. le duc ne reçoit personne aujourd'hui.

D'Anglars demeura atterré quelques instans, puis il s'écria :

— Ah! vous m'effrayez! lui serait-il arrivé quelque événement funeste! Serait-il indisposé?

— M. le duc se porte on ne peut mieux.

— Je comprends... ces vêtemens de deuil... il a perdu quelqu'un de sa famille.

— Toute la famille de M. le duc est en bonne santé.

— Alors il s'agit sans doute d'une personne qui lui était chère à un autre titre.

— Encore moins.

— Oh! pour le coup!

Ici un autre valet prit à son tour la parole, et s'adressant à Philippe d'Anglars d'une façon presque mystérieuse :

— Est-ce que, lui dit-il ; est-ce que monsieur le...

— Comte, s'empressa d'ajouter notre gentilhomme, comte d'Anglars de Rochevert.

— Est-ce que monsieur le comte n'est pas de la cour ?

— Si fait. Si je n'en suis pas, du moins je dois en être bientôt.

— La réponse qui précède fut faite avec beaucoup d'aplomb. Quant à l'espèce de capitulation de conscience qui suit, il est bien entendu qu'elle fut toute mentale.

— Alors, reprit le valet, monsieur le comte oublie sans doute que c'est aujourd'hui le 25 du mois de novembre.

— Ah !... c'est... aujourd'hui le... 25 du mois de novembre ? balbutia notre gentilhomme, puis il passa les yeux à droite et à gauche, en hochant la tête de la façon la plus plaisante du monde, ainsi qu'un homme qui veut paraître au fait d'une chose qu'il ignore totalement, puis il reprit bientôt d'un air déterminé :

— Pardieu ! je suis un grand sot d'oublier que c'est aujourd'hui le 25 novembre, et j'aurais dû me rappeler que... ce jour-là...

Il espérait que quelque autre valet viendrait à son secours en le mettant au fait d'une particularité qu'un homme de cour paraissait ne pas devoir ignorer ; mais messieurs de la livrée restèrent impitoyablement muets, et il jugea alors qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se retirer, en annonçant toutefois qu'il reviendrait le lendemain.

— Demain ! reprit assez vivement, mais toujours à voix basse, le premier laquais qui avait parlé, demain ni les jours suivans, M. le duc ne pourra avoir l'honneur de recevoir monsieur le comte ; sa seigneurie part au point du jour pour sa baronnie de Thiers, où elle compte passer une partie de l'hiver.

A cette nouvelle, le jeune comte ne put retenir un énergique juron de désappointement ; et, comme il se retournait pour sortir, il se trouva face à face avec un homme en perruque blonde, dont la physionomie assez régulière présentait l'amalgame bizarre de la froideur et de la fierté, avec je ne sais quoi de souriant et de moqueur. Ce gentilhomme, car il avait un maintien plein de noblesse et d'élégance qui le faisait reconnaîre aisément pour un des membres de cette caste privilégiée, était d'une stature un peu au dessous de la moyenne ; il pouvait bien avoir soixante ans, mais sa taille encore élégante et bien prise, son visage encore dénué de rides, seulement un peu pâle, accusaient tout au plus la cinquantaine. Il était vêtu d'un justaucorps bleu galonné d'argent, assez semblable à ceux que portaient alors les capitaines des gardes du roi, et avait au bras un grand crêpe.

Philippe d'Anglars se découvrit instinctivement et ne put que murmurer quelques mots d'excuse et de regrets. Dans ce seigneur au maintien si fier, aux yeux si moqueurs et si spirituels, il avait deviné le duc de Lauzun.

Ce dernier (car c'était lui en effet qui venait, en compagnie d'un intendant, de visiter son hôtel) parut contrarié d'une visite à laquelle il s'attendait d'autant moins que le suisse avait ordre de ne laisser entrer personne. Toutefois, habitué par un long usage des cours à dissimuler sous les dehors d'une froide politesse tout ce qu'il ressentait dans son cœur, il salua le jeune comte avec une politesse au moins exagérée ; et, lui désignant de la main une porte dont un laquais venait d'ouvrir les deux battans :

— Monsieur, lui dit-il avec ce ton moitié sérieux, moitié goguenard qui lui était habituel et qui l'avait rendu si redoutable à la cour, veuillez me faire l'honneur d'entrer, je suis tout à votre service ; car je ne doute

pas qu'ayant forcé la consigne de l'hôtel Lauzun, un 25 novembre, vous n'avez quelque importante communication à me faire.

Le jeune d'Anglars se mordit les lèvres, balbutia, mais il était trop tard pour reculer. L'impitoyable Lauzun attachait sur lui son regard moqueur, ce regard assez semblable en ce moment à celui du vautour qui fascine un pauvre oiseau qu'il va dévorer. D'Anglars entra.

Il traversa ainsi une longue suite d'appartemens dont un valet qui le précédait ouvrait les portes, et à chaque porte, le duc s'arrêtait, invitant toujours du geste et du regard, un regard poli, flamboyant et inexorable, son jeune hôte à passer le premier.

Ils parvinrent ainsi dans un cabinet dont les murs étaient couverts de médaillons et de tableaux, et où de grands rideaux de damas ne laissaient pénétrer qu'un faible jour. Ce cabinet, dont les portes étaient masquées sous de lourdes courtines ouatées de même étoffe, où d'épais tapis empêchaient le bruit des pas de retentir, et où, de distance en distance, n'apparaissaient d'autres meubles que quelques sofas, rappelait à ne s'y pouvoir méprendre une destination profane; c'était sans doute un de ces asiles mystérieux consacrés à la paresse, plus souvent à la volupté, et qu'à une autre époque on baptisa du nom de boudoirs.

Si Philippe d'Anglars eût conservé à cet égard la moindre incertitude, il eût pu être aisément fixé sur ce qu'il convenait de penser, en entendant trois légers coups, bien discrets, frappés à une porte située dans un angle obscur du cabinet, et qui comme les autres était masquée sous une courtine de soie.

— Vous permettez? dit le duc en faisant signe au jeune comte de s'asseoir au coin d'une cheminée, qu'à l'époque où se passe cette histoire on pouvait trouver petite, et il alla soulever la courtine et ouvrir la porte.

Alors, en prêtant l'oreille, le jeune comte put recueillir assez distinctement comme le frôlement d'une robe, et quelques paroles furent échangées bien bas entre une voix grave, qui était celle du duc, et une petite voix fraîche et d'un timbre tout féminin, puis le duc revint; et, s'asseyant lui-même au coin de la cheminée, vis-à-vis de son hôte, dans la pénombre, de manière à ne point perdre un seul des mouvemens de sa physionomie et à lui cacher en même temps tous les siens, il s'exprima ainsi :

— Vous disiez donc, monsieur, que l'objet de votre visite?...

— Veuillez me la pardonner, monsieur le duc, reprit timidement notre gentilhomme, car je vois bien qu'elle vous est aussi importune qu'elle est en même temps inopportune.

Lauzun fit un mouvement.

— Au surplus, ajouta vivement le jeune comte, je saurai du moins l'abréger : daignez, monsieur le duc, prendre connaissance d'une lettre dont je suis porteur pour vous de la part de mon père, le marquis d'Anglars de Rochevert.

— Le marquis d'Anglars! dit Lauzun, un gentilhomme d'Auvergne; attendez donc... oui, je m'en souviens; donnez, monsieur, donnez-moi cette lettre.

Et, s'étant levé, il s'approcha d'une fenêtre, pour lire plus à son aise le message que Philippe d'Anglars venait de remettre en ses mains. Pendant ce temps-là, le jeune comte cherchait, d'un œil curieux, à distinguer le sujet des tableaux et des médaillons qui se trouvaient le plus à sa portée, et qui, selon toute apparence, contenaient les portraits si vantés des nombreuses maîtresses de Lauzun. Mais la faible clarté qui régnait dans le cabinet, par une brumeuse matinée de novembre, ne lui permit pas de satisfaire sa curiosité.

Lorsque Lauzun eut achevé sa lecture, il revint à sa place et s'écria cette fois avec un ton où la bienveillance commençait à faire place à cette politesse railleuse avec laquelle il avait accueilli notre gentilhomme :

— J'ai beaucoup connu votre père, monsieur le comte d'Anglars, et je

suis fort aise que vous m'apportiez de ses nouvelles. Il fut fait mestre-de-camp le jour où moi-même je reçus le brevet de lieutenant-général. C'était un vaillant homme de guerre, avant tout, que le marquis, mais pas assez courtisan, et il aurait pu se retirer avec le bâton, s'il fût venu plus souvent au grand lever. Vous m'êtes tout recommandé, monsieur le comte d'Anglars; aussi bien, il y a des alliances entre nos deux familles.

— Et les d'Anglars s'en honorent, monsieur le duc.

Ce compliment acheva de changer l'humeur de Lauzun, qui ajouta :

— Vous êtes l'aîné de votre maison, monsieur; voyons, parlez, en quoi puis-je vous être utile? que désirez-vous de moi?

Philippe d'Anglars, tout à fait enhardi par le ton affectueux du duc, répondit :

— Je viens, monsieur le duc, implorer votre appui et votre protection auprès du roi, dans l'intention où je suis de me consacrer entièrement comme vous au service de Sa Majesté, et de marcher, s'il est possible, sur vos traces.

Ici la physionomie de Lauzun reprit cette expression railleuse qui l'abandonnait bien rarement, et peut-être même un observateur y eût découvert plus que de la raillerie, un grand fonds d'amertume.

— Ah! vous voulez faire votre chemin à la cour! s'écria-t-il d'une voix pleine d'étranges vibrations; le but est grand, très grand, mon gentilhomme; voyons donc quels sont vos appuis; connaissez-vous Godet?

Philippe d'Anglars ouvrit de grands yeux; Lauzun répéta sa question en l'accompagnant d'un commentaire explicatif.

— Oui, Godet, M. Godet, l'ancien curé de Saint-Sulpice, un homme dont je fais le plus grand état.

Le jeune d'Anglars fit un signe de tête négatif.

— Alors, reprit Lauzun, vous avez des aboutissans auprès de Nanon.

— Nanon? balbutia le jeune comte; qu'est-ce que Nanon?

— Comment! vous ne connaissez pas encore Nanon, autrement dite mademoiselle Balbien, l'ancienne servante de madame la marquise de Maintenon. J'ai le malheur de n'être pas de ses amis; mais comme Nanon veut du bien à madame la duchesse de Bourgogne, vous pourriez de ce côté...

Le jeune comte regarda son interlocuteur d'un air ébahi.

— Monsieur le duc, lui dit-il, je ne connais personne à la cour, et mon père, retiré du service depuis longues années, a pensé que votre appui et mon nom suffiraient pour me recommander au roi.

— A merveille; mais n'avez-vous point quelque parent ici?

— Ah! permettez, monsieur le duc, j'ai un oncle, un oncle évêque; mais un évêque ne peut guère me servir dans une cour galante comme celle de notre grand roi; qu'en pensez-vous, monsieur le duc?

— Un oncle évêque! Eh! eh! cela n'est déjà pas mal; pourtant, je l'aimerais mieux curé.

— Curé! pensa le jeune d'Anglars, il veut dire cardinal.

— Ah ça, ajouta Lauzun, je présume que voulant faire votre chemin à la cour, vous n'y arrivez pas sans posséder toutes les notions, toutes les connaissances requises en pareil cas.

— Oh! certainement, monsieur le duc.

— A la bonne heure! pourtant vous me paraissez bien jeune pour posséder déjà des connaissances que moi-même... Enfin, c'est votre affaire. Ainsi vous êtes en état de raisonner sur les doctrines de Port-Royal; vous avez une opinion arrêté sur le molinisme, sur les constitutions de l'Eglise, sur la Bulle, sur la mère Angélique...

A toutes ces questions, le jeune d'Anglars écarquillait les yeux tout comme si M. de Lauzun lui eût parlé grec ou chinois, et il finit par s'écrier le plus naïvement du monde :

— Je ne connais rien de tout cela.

Puis il pensa intérieurement que la cervelle du grand homme commençait à se détraquer quelque peu.

— Et que diable savez-vous donc? s'écria le vieux favori.

— Je sais monter à cheval, tirer l'épée, j'entends assez bien la fauconnerie, et je commence à danser passablement la courante... Ah! je sais tourner un madrigal.

Lauzun se leva, tendit la main au jeune comte ; et, le contemplant fixement, il lui dit après une pause et avec le plus grand sérieux :

— Et vous voulez devenir le favori du roi ! Pourquoi pas ? vous êtes de bonne maison, vous avez de la tournure, de l'esprit sans doute, vous êtes à peu près de ma taille, blond comme moi, et je suis sûr que vous dansez convenablement une courante. Avec tout cela, pourquoi n'êtes-vous pas venu il y a quarante ans ? On dirait aujourd'hui d'Anglars comme on dit Lauzun.

A cet instant, le soleil perçant le voile de brume sous lequel il était resté enseveli toute la matinée pénétra à travers les rideaux de damas et illumina la chambre de ses joyeux rayons. Un moment ébloui par cette clarté soudaine, d'Anglars baissa les yeux, puis, en les relevant, il les porta sur Lauzun. Il y avait sur le visage et dans le sourire profondément sardonique de cet homme célèbre quelque chose de vraiment infernal. On eût dit l'ange des ténèbres en perruque blonde et en justaucorps bleu galonné d'argent, et il n'était pas jusqu'au vaste crêpe qu'il portait au bras qui n'ajoutât encore au caractère fantastique tout-à-coup répandu sur tout le personnage de Lauzun. Une flamme surnaturelle brillait dans son regard ; le jeune d'Anglars ne put en supporter l'éclat, et il détourna involontairement la tête. Alors ses yeux tombèrent sur tous ces tableaux, sur tous ces médaillons dont il avait cherché en vain jusque-là à deviner les sujets, et, à sa grande surprise, il aperçut un mélange bizarre de scènes de piété et de mythologiques souvenirs où la Vénus impudique ne jouait pas le moindre rôle ; des portraits de belles jeunes femmes et des effigies de saints et de martyrs. Bien plus, comme si tous ses sens à la fois eussent dû passer de surprise en surprise, ainsi que dans une fantasmagorie, la même voix féminine qu'il avait surprise en entrant dans le cabinet, se fit entendre sous la courtine de damas, et dit :

— Monsieur le duc, venez-vous ?

— Vous pouvez commencer sans moi, cria Lauzun.

Aussitôt le prélude d'une musique retentit à peu de distance, et des voix de basse-taille entonnèrent en chœur le premier des sept psaumes de la Pénitence.

— Où suis-je? s'écria Philippe d'Anglars éperdu et comme pris d'un vertige.

— Au couvent des Augustins, lui dit le duc en ricanant.

Et en même temps, soulevant la courtine de damas qui recouvrait la petite porte mystérieuse du cabinet et qui était celle d'une tribune donnant sur la chapelle du couvent, il lui moutra du doigt, pâles sous leurs capuces noires, quarante têtes vénérables de pères augustins agenouillés dans les stalles du chœur, de chaque côté de l'autel. La voix féminine était celle d'un charmant petit enfant de chœur qui se tenait à l'entrée de la tribune. Quand il eut joui quelques instans de la stupéfaction de son hôte, il referma la porte, laissa retomber l'épaisse courtine qui la recouvrait, puis il attendit en silence que le jeune comte l'interrogeât.

— Vous êtes pourtant bien monsieur le duc de Lauzun ? lui dit notre gentilhomme en soupirant.

— Oui, mon jeune ami, répondit le vieux favori, je suis Lauzun, mais non point le Lauzun de vos rêves ; je suis Lauzun à soixante ans, Lauzun veuf de la petite-fille de Henri IV, Lauzun qui a passé six ans dans les cachots, Lauzun déshérité du bougeoir et des privances du roi et qui vient célébrer chaque année, dans le deuil et la pénitence, l'anniversaire

du jour néfaste où le grand roi, le soleil des soleils, ayant jeté sa canne par la fenêtre, pour ne pas en frapper un gentilhomme, fit conduire son favori disgracié au château de Pignerol.

Ayant ainsi parlé, il demeura quelques instans rêveur, puis tout-à-coup son front s'éclaircit, et il reprit avec gaîté :

— Pourtant mon crédit n'est pas tout à fait éteint. On me craint, si l'on ne m'aime plus, et j'ai toujours les entrées. Monsieur le comte d'Anglars, vous m'intéressez, le temps est beau aujourd'hui, je vais ordonner qu'on mette les chevaux à mon carrosse. Nous allons partir pour Versailles, je veux vous présenter moi-même au grand roi.

VI

Présentation à la Cour.

Ce fut un fait mémorable à la cour de Louis XIV et qui se trouve consigné avec soin dans le journal de Dangeau, que l'apparition de M. le duc de Lauzun, un 25 novembre, dans le grand salon des glaces, au palais de Versailles. Chacun, en le voyant venir avec son justaucorps bleu galonné d'argent, et son large crêpe au bras, se demanda avec étonnement quelle puissante considération le déterminait à faire ainsi infraction à ses habitudes bien connues de retraite et de deuil dans un pareil jour. En un clin d'œil, il se vit entouré d'une foule de courtisans qui, en l'accablant de politesses et de protestations de dévoûment, se flattaient ainsi d'échapper à ses sarcasmes; et, en voyant combien il était l'objet de toutes les attentions, de toutes les prévenances, Philippe d'Anglars qui l'accompagnait put apprécier toute l'étendue de la considération dont le vieux favori jouissait encore à la cour.

Cependant on ne tarda pas à remarquer que Lauzun n'était pas venu seul, et en le voyant échanger quelques paroles à voix basse avec ce jeune blondin qu'on ne connaissait pas et qui se tenait constamment à ses côtés, on ne douta pas que le duc ne fût venu ce jour-là pour accomplir quelque grand projet. Qui pouvait savoir ce qui se passait dans le cœur de l'ancien amant de Mademoiselle, et qui eût été assez hardi pour l'interroger? Peut-être, las de la froideur du roi à son égard depuis sa rentrée en grâce, le duc de Lauzun voulait-il, à l'exemple de feu madame de Montespan, se choisir à lui-même un successeur, et le jeune blondin pouvait bien être appelé dans cette circonstance à jouer le rôle que vingt ans auparavant avait rempli la belle mademoiselle de Fontanges. Un pareil projet était digne d'être éclos dans le cerveau de Lauzun.

Mais quel était-il, ce jeune homme qui l'accompagnait et dont le front rayonnant de jeunesse et d'espoir venait de s'épanouir au milieu de toutes les rides et de tous les ennuis de la cour? En vain tous interrogeaient leurs souvenirs, il était inconnu à tous, et l'huissier de service ne se rappelait même plus son nom.

Sur ces entrefaites, vint à passer un beau seigneur de haute taille, d'une physionomie martiale, bien que peut-être un peu fanfaronne, et revêtu de l'uniforme de sous-lieutenant des gardes de la Porte. Ce seigneur, en apercevant le duc de Lauzun, s'approcha de lui avec empressement, et Lauzun, qui le reconnut, lui tendit amicalement la main, en lui disant :

— Bonjour, Barbançon; d'où vient qu'on ne vous voit plus au Palais-Royal, chez M. le duc de Chartres?

Barbançon sourit et répondit :

— Ne le savez-vous pas ?

Le duc fit un signe de tête négatif.

— Eh bien! reprit Barbançon, écoutez donc : je ne puis vous dire cela, à Versailles, qu'à l'oreille.

En entendant ces quelques mots, le jeune d'Anglars, qui avait en ce moment la tête tournée du côté de la perspective, tressaillit ainsi qu'un cheval de bataille, lorsque retentit la trompette. Cette voix qui venait de frapper son oreille, cette voix lui était connue. Il se retourna vivement; mais l'interlocuteur de M. de Lauzun, obligé de se baisser pour parler à l'oreille du vieux duc, ne laissait voir que son menton et une partie de sa large moustache. Il attendit avec impatience qu'il se redressât, ce que celui-ci ne tarda pas à faire, et alors il put envisager dans toute la richesse de ses proportions athlétiques M. le chevalier de Barbançon, sous-lieutenant des gardes de la Porte, celui-là même qui, la veille, était venu lui ravir la vue de la belle dame au carrosse doré, et l'avait si impertinemment remplacée par celle de son dos et de la croupe de son cheval. Il frémit, ses narines se gonflèrent, et, se rapprochant du duc de manière à bien montrer au chevalier en quelle compagnie il se trouvait, il lui lança un regard plein du plus superbe dédain. Barbançon à son tour se mit à le contempler avec assez d'attention : car, dans le premier moment, il ne l'avait point reconnu; puis, se frappant la tête dont jaillit sur-le-champ je ne sais quelle idée grotesque, il salua le duc et poursuivit son chemin, en riant comme un fou.

Lauzun, tout surpris de cette boutade, se tourna vers le jeune comte d'Anglars, comme pour lui en demander l'explication.

— Ah! ça, lui dit-il, mon jeune ami, vous connaissez donc Barbançon ?

Notre gentilhomme était pourpre de colère et de dépit; mais, pensant bien que l'histoire de sa rencontre de la veille était de nature à lui nuire auprès d'un esprit railleur, comme il avait pu se convaincre que l'était celui de Lauzun, il se donna bien de garde d'en souffler mot, et répondit fièrement :

— Moi! monsieur le duc, je ne sais ce que c'est que M. Barbançon.

— Eh bien! dit Lauzun, je vais vous l'apprendre, car il est bon de vous mettre un peu au fait des personnages que vous rencontrerez le plus fréquemment à la cour. Le chevalier de Barbançon est un homme à ménager; car, tel que vous le voyez, et tout cadet de famille qu'il est, il a su se mettre en fort bonne position auprès de tout ce qui tient au roi et même de ce qui n'y tient pas. C'est un de ces hommes rares qui trouvent toujours moyen de plaire à tout le monde.

— Excepté à moi, murmura d'Anglars.

— Un convive qui est de tous les écots, ou, si vous l'aimez mieux, un cheval qui mange à tous les râteliers, et qui est le bien-venu à tous, car il a de l'esprit et pas la moindre ambition. Le roi, qu'il amuse quelquefois de ses récits, l'a fait sous-lieutenant des gardes de la Porte; M. le duc de Chartres l'a admis à ses petits soupers au Palais-Royal et veut en faire un roué, et madame du Maine ne s'amuse qu'à demi quand elle ne l'a pas à son château de Sceaux. A cette heure, il vient de m'apprendre qu'il sortait de la Bastille, où on l'avait mis pour je ne sais quelle sotte affaire d'honneur, dans laquelle il a eu la maladresse de tuer son adversaire, et devinez qui l'en a tiré... Madame de Maintenon. En un mot comme en cent, si je n'eusse été Lauzun, je voudrais être Barbançon.

Pendant que d'Anglars écoutait d'une oreille distraite cet importun pénégyrique, voici ce qui se passait dans une autre partie du grand salon. Plusieurs courtisans venaient d'entourer M. de Barbançon, et l'un d'eux surtout se faisait remarquer par son empressement. Ce seigneur, qui pouvait bien avoir soixante ans et qui était remarquable par la quan-

tité de croix dont il était chamarré, n'était autre que le célèbre marquis de Dangeau, premier menin de monseigneur, grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, chevalier des ordres du roi, et de plus auteur d'un journal, alors encore inédit, des faits et gestes de Louis-le-Grand. Il s'en allait depuis tantôt vingt ans demandant à un chacun des documens pour cette œuvre importante et offrant en échange une place dans son journal dont on ne se souciait guère, et la croix de Saint-Lazare dont nul ne voulait.

— Que viens-je d'apprendre, monsieur le chevalier? s'écria-t-il en se faisant jour jusqu'à Barbançon; on dit que vous connaissez ce jeune gentilhomme qui vient d'arriver avec Lauzun. Pourriez-vous me faire l'amitié de me dire qui il est? Je désire en parler dans mon journal.

— Oh! c'est un gentilhomme d'une illustre famille, répondit le chevalier avec un grand sérieux, et qui ira loin, je vous jure.

— Mais son nom? De grâce, son nom?

— Il en fait mystère.

— Oh! apprenez-le-moi, je vous en supplie.

— C'est à une condition, monsieur le marquis; vous n'en parlerez à âme qui vive!

— Je vous le promets, il n'y aura que mon journal, et comme il ne paraîtra qu'après moi...

— Eh bien! écoutez donc.... Surtout le plus grand secret! je vais vous le dire à l'oreille : ce gentilhomme s'appelle.... le marquis de Carabas.

— Hein! plaît-il? Je n'ai pas bien entendu.

— Le... marquis... de... Carabas; entendez-vous maintenant?

— Parfaitement.

Et là-dessus, Dangeau de rire à gorge déployée, pendant que Barbançon, toujours impassible, lui représentait qu'il était assez pénible pour le jeune gentilhomme en question de porter un nom rendu ridicule par un méchant faiseur de contes des fêtes, et qu'il ne devait pas, lui, homme grave et déjà d'un certain âge, ajouter par un accès d'hilarité immodérée au chagrin que devait éprouver ce pauvre jeune homme. Au surplus, le moment approchait où un pareil état de choses aurait un terme, car le gentilhomme en question ne venait à Versailles que pour supplier Sa Majesté de vouloir bien changer son nom.

Toutes ces sottises, débitées par M. de Barbançon avec le plus grand flegme, ne pouvaient manquer de trouver un auditeur bénévole, en même temps que des plus crédules, dans la personne de cet excellent marquis de Dangeau qui, bien que Boileau lui ai fait l'honneur de lui dédier une de ses épîtres, n'en doit pas moins être regardé comme un des types les plus achevés d'importance bouffonne et de courtisanerie grotesque qu'ait produits le grand siècle. Aussi, dès qu'il eut reçu tout au long la confidence de Barbançon, s'écria-t-il en reprenant tout son sérieux :

— Mon cher chevalier, je vous suis on ne peut plus reconnaissant de la nouvelle que vous venez de m'apprendre, et que je ne manquerai pas de rapporter dans mon journal, à la date du 25 novembre 1700, en indiquant que je la tiens de vous. Considérez-moi comme votre obligé, et si jamais je puis... A propos, vous n'êtes pas encore décoré de l'ordre de Saint-Lazare. Vous plairait-il que?...

Ici le chevalier de Barbançon saisit un prétexte honnête pour s'esquiver; et, comme il est assez vraisemblable que Dangeau ne fut pas le seul à qui il jugea convenable de communiquer, toujours sous le sceau du secret, le prétendu nom du nouveau venu, il arriva qu'en moins d'un quart d'heure, le grand salon des glaces changea tout à fait de physionomie, et qu'au murmure accoutumé des conversations mystiques et des commentaires dévots sur le dernier sermon de M. Godet ou de tout autre sulpicien, succéda la plus franche hilarité.

Philippe d'Anglars était, comme on le pense bien, devenu le point de

mire de tous les regards : on se le montrait de loin, on s'étonnait que Lauzun eût consenti à se faire le patron d'un gentilhomme ayant nom le marquis de Carabas ; d'autres ne voyaient là qu'une nouvelle mystification entreprise par le vieux favori qui était assez sujet à caution sous ce rapport. Le roi ne riait plus depuis long-temps ; Lauzun avait trouvé ce moyen de le dérider. Pourquoi pas ? Enfin il y avait des personnes qui s'apitoyaient bonnement sur la destinée de ce jeune gentilhomme d'une figure si intéressante, et que son nom vouait ainsi au ridicule.

Ce fut au milieu de tous ces commentaires et de l'agitation inaccoutumée répandue dans le grand salon des glaces, que les portes du fond s'étant ouvertes avec fracas, l'huissier du cabinet annonça le roi. Aussitôt le bruit des conversations particulières cessa comme par enchantement, les visages les plus épanouis par le rire devinrent mornes et glacés, les plus grands seigneurs prirent une attitude humble et modeste, et un silence à entendre marcher une fourmi, selon la pittoresque expression de Saint-Simon, s'établit dans le salon, tant était grand le respect mêlé de crainte que Louis XIV avait su inspirer aux premiers comme aux derniers de ses sujets.

Ce n'était plus alors le jeune roi si amoureux de fêtes et de plaisirs, qui devait, le soir, remplir le rôle d'Apollon dans le nouvel opéra de Quinault, ou représenter un jeune berger dans un divertissement de Molière. A sa suite on ne voyait ni M. le Prince, ni Turenne, ni Louvois, ni Colbert, et sur sa physionomie froide et sévère, il semblait porter le deuil de toutes ces gloires contemporaines qui l'avaient devancé dans la tombe.

A ses côtés, mais pourtant un peu en arrière de lui, marchaient MM. de Barbezieux et de Torcy, secrétaires d'état de la guerre et des affaires étrangères ; derrière, M. de Villeroi, capitaine des gardes de quartier, puis tous les familiers du palais, Cavoye, d'Antin, Du Lude, etc.

Il s'avança d'abord avec assez de lenteur, examinant avec beaucoup d'attention, comme c'était son habitude, tous ceux qui se trouvaient sur son passage, saluant quelques uns du geste, quelques autres du geste et de la voix, jusqu'au moment où ayant aperçu dans un coin M. le duc de Lauzun, il pressa le pas et marcha droit à lui. Philippe d'Anglars, qui n'avait pas perdu de vue un seul mouvement du monarque, sentit alors son cœur battre dans sa poitrine comme s'il eût été sur le point de se briser ; car cet instant était solennel pour lui, il allait décider de sa destinée. Lauzun le vit pâlir, et lui dit à voix basse en lui pressant la main :

— Du courage !

Déjà le roi se trouvait en face de son ancien favori, et il s'était arrêté.

— Bonjour, Lauzun, dit-il avec un peu de brusquerie, on vous voit rarement à Versailles maintenant. Il paraît que le Palais-Royal vous absorbe complétement ; mon neveu est bien heureux.

— Diable ! pensa intérieurement Lauzun, le moment est mal choisi pour me faire protecteur, lorsque j'aurais besoin moi-même d'en trouver un. Le grand roi daigne être jaloux de M. de Chartres.

Puis il s'écria tout haut :

— Sire, que Votre Majesté daigne me pardonner, j'avais cru m'apercevoir que ma présence avait cessé d'être aussi agréable à Votre Majesté que par le passé, et dans cet état de choses, j'ai dû me borner à m'informer respectueusement de ses nouvelles.

Nul autre que Lauzun n'eût osé faire une pareille réponse au roi, mais cet illustre courtisan avait acquis le droit de tout dire à Louis XIV, grâce au soin qu'il avait d'envelopper toujours sa pensée des formules du respect et du dévoûment le plus absolu. Aussi le roi, pénétré de l'air de profonde tristesse avec lequel cette réponse avait été faite, ne jugea pas à propos de la relever ; seulement, remarquant le crêpe que Lauzun portait à son bras, il s'empressa d'ajouter :

— Vous êtes en deuil, Lauzun?

— Oui, sire, répliqua l'habile vieillard, depuis trente ans.

— Que voulez-vous dire? s'écria Louis XIV, qui avait deviné d'avance la réponse de son ancien favori, et qui souriait déjà.

— Sire, n'y a-t-il pas aujourd'hui trente années, jour pour jour, que je me suis vu tout-à-coup privé de vos bonnes grâces, trente années sans recevoir un rayon du soleil, sire?

— Alors, dit gaîment Louis XIV, il y a prescription, comme disent MM. du Parlement. Lauzun, vous serez du prochain Marly.

— Sire, je prie Votre Majesté de daigner agréer mes excuses et mes regrets. Je suis forcé de partir demain pour ma terre de Thiers.

Louis XIV fronça le sourcil.

— Pourquoi donc êtes-vous venu aujourd'hui à Versailles? s'écria-t-il.

— Sire, répondit Lauzun, jamais je n'aurais entrepris un tel voyage sans prendre congé de Votre Majesté. On ne part pas sans se réconcilier avec Dieu.

Le front du grand roi se rasséréna, en entendant cette flatterie, et, se retournant vers M. de Villeroi, il lui dit à mi-voix :

— Ne trouvez-vous pas, Villeroi, que ce Lauzun a des pensées et des tours de mots qui n'appartiennent qu'à lui? Ah! qu'est la jeunesse actuelle auprès de lui, auprès de ce que nous étions il y a quarante ans? L'esprit s'en va, Villeroi.

M. de Villeroi s'inclina en faisant un signe de tête affirmatif.

A cet instant, les regards de Louis XIV, qui connaissait parfaitement tous les seigneurs de sa cour depuis le premier jusqu'au dernier, tombèrent sur le jeune comte d'Anglars, lequel, pendant tout le dialogue précédent, avait passé par toutes les phases de la crainte et de l'espérance.

— Quel est ce jeune gentilhomme? dit-il assez haut pour que chacun des assistans se haussant sur la pointe des pieds, devînt tout yeux et tout oreilles.

— Sire, répondit Lauzun, c'est un de mes parens, et de plus le fils d'un de vos plus anciens serviteurs qui implore aujourd'hui, par ma voix, pour ce jeune rejeton d'une noble famille des bontés de Votre Majesté. Permettez-moi, sire, de vous présenter M. le comte d'Anglars de Rochevert.

Il y eut un moment bien marqué dans les rangs des courtisans; les plus proches murmuraient :

— Ah çà! que dit-il donc? est-ce que ce n'est pas le marquis de Carabas?

Les plus éloignés, auxquelles il n'arrivait qu'un écho affaibli de cette conversation, étudiaient avec soin le visage du roi, se disposant, s'il riait, à faire entendre un homérique éclat de rire; mais leur attente fut trompée; car le roi, qui n'avait aucune raison de ne pas garder son sérieux, répondit avec bonté :

— M. d'Anglars m'était déjà suffisamment recommandé par le souvenir des services de son père; mais, présenté par vous, Lauzun, il a maintenant un double titre à ma faveur.

Lauzun s'inclina avec respect; quant au jeune comte, il était trop ému pour pouvoir prononcer une parole, et il se contenta de fixer sur le roi deux beaux yeux bleus remplis d'une touchante expression d'amour et de reconnaissance. Louis XIV, qui l'avait considéré avec attention, s'écria :

— Allons! je vois avec satisfaction que tout ne dégénère pas dans mon royaume. Savez-vous, Lauzun, que ce jeune gentilhomme, votre protégé, a une charmante figure; il me semble vous voir encore à son âge, lorsque vous me fûtes présenté par le maréchal de Grammont, il y a de cela quelque quarante ans. Si, en partant pour vos terres de Guyenne, votre intention a été de me laisser quelqu'un qui me rappelât votre souvenir, vous ne pouviez à coup sûr faire un meilleur choix.

— Sire, répartit vivement Philippe d'Anglars, encouragé par l'intérêt

que le roi semblait lui témoigner, je veux du moins rappeler toujours à Votre Majesté M. le duc de Lauzun par mon dévoûment à votre personne.

— Ah! Lauzun, s'écria Louis XIV charmé, vous avez donné des leçons à M. d'Anglars.

— Le fait est, pensa Lauzun, que le petit masque ne va vraiment pas mal; serait-il donc mon successeur?

— Que désirez-vous de moi? dit le roi en s'adressant à notre gentilhomme, est-ce un emploi dans la chambre ou dans l'armée?

Si Philippe d'Anglars avait pu lire dans les regards de Lauzun et de tous ceux qui l'entouraient, il eût bien vite choisi la chambre, qui était alors le seul moyen d'arriver à tout, et il eût préféré à cette vaine auréole qui, de tout temps, s'est attachée au front de l'homme de guerre, l'occupation beaucoup plus douce et, à coup sûr, beaucoup plus lucrative de donner à manger aux carpes du grand bassin, en compagnie de messieurs des grandes entrées et des ducs à brevet. Mais, ignorant comme il l'était des choses de la cour, il répondit étourdiment :

— Sire, mes pères ont versé leur sang sur les champs de bataille, pour le service des aïeux de Votre Majesté, je désire les imiter en tout.

— Eh bien, dit le roi, dont un pli imperceptible vint sillonner le front, je vais donner ordre à Barbezieux...

Comme Louis XIV cherchait des yeux le secrétaire d'état de la guerre, arrêté sans doute par quelque solliciteur, l'attention générale fut concentrée tout-à-coup sur un nouvel objet par l'arrivée d'une femme vêtue d'une robe de soie de couleur sombre avec une écharpe noire et de longues coiffes pendantes qui cachaient entièrement ses traits. Cette femme, qui tenait à la main un missel armorié, traversa lentement un côté du salon, au milieu de tous les signes extérieurs du plus profond respect de la part de ceux qui se trouvaient sur son passage. Dans ce moment, la cloche de la chapelle du palais commença à sonner vêpres, et le roi se détournant assez brusquement, marcha à la rencontre de la personne qui excitait ainsi l'attention générale.

Alors chacun quitta sa place et parut se disposer à suivre le roi. Vivement désappointé du brusque dénouement d'un drame si bien commencé pour lui, d'Anglars demeura quelques instans cloué à sa place et dans un état de stupéfaction et d'embarras difficile à décrire; car, au milieu du deplacement occasionné par cet accident, il avait perdu de vue l'habile pilote dont l'expérience consommée l'avait guidé jusque-là entre tous les écueils de cette mer difficile sur laquelle il venait de s'embarquer. A la fin, s'adressant à un de ses voisins :

— Monsieur, lui demanda-t-il ingénument, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire quelle est cette femme qui ose paraître si singulièrement vêtue à la cour la plus magnifique de toute l'Europe?

Le courtisan auquel il s'adressait lui répondit en détournant les yeux avec effroi, comme s'il eût craint un colloque avec un réprouvé.

— C'est madame la marquise de Maintenon!

A ce même instant, et à l'extrémité opposée du grand salon, apparaissait une autre femme, mais dans un costume tout différent de celui de la favorite, avec laquelle sa jeunesse et sa rare beauté, non moins que la fraîcheur et l'élégance de sa toilette présentaient le plus frappant contraste. Elle tenait à la main, au lieu de missel, un éventail garni de plumes et était suivie d'un groupe de seigneurs qui semblaient se disputer un de ses regards. A la vue de cette belle jeune femme, nombre de ceux qui se disposaient à aller à vêpres firent volte-face et se dirigèrent du côté opposé, si bien que la cour se trouva partagée en deux camps : d'un côté l'ennui et les rides, de l'autre les grâces et la jeunesse. Mais quelle ne fut pas la surprise de Philippe d'Anglars lorsque, dans la nouvelle venue, il eut reconnu sa charmante vision de la veille. La voir, s'écrier et s'élancer à sa rencontre en heurtant vingt personnes sur son passage fut pour lui

l'affaire d'un moment, et déjà il était sur le point de l'atteindre, lorsqu'un seigneur, l'arrêtant brusquement par la manche, s'écria :

— Ah! monsieur, ne vous sauvez pas ainsi sans recevoir mon compliment de l'accueil que vous a fait notre grand roi; je ne manquerai pas d'en parler dans mon journal : je vous prie de me croire à vous dès à présent de toutes les manières; et si l'offre de la croix de Saint-Lazare pouvait vous être agréable...

— Mais, monsieur, répondit d'Anglars en cherchant à se débarrasser de l'étreinte de ce fâcheux, je ne sais en vérité... Veuillez m'excuser..... je suis fort pressé.

— Je suis, répartit ce seigneur, je suis le marquis de Dangeau; puis, se penchant à l'oreille du jeune gentilhomme :

— Ah ça, lui dit-il, quel nom dois-je vous donner dans mon journal?

— Mais le mien, monsieur le marquis, je suppose...

— Et quoi, vraiment, le marquis de Carabas?

Pour toute réponse, d'Anglars lança à Dangeau le plus foudroyant regard et, par un mouvement rapide, se dégagea d'entre ses mains; mais déjà depuis long-temps la belle jeune femme avait disparu, et il n'y avait plus personne dans le grand salon des glaces qu'un factionnaire qui regarda notre gentilhomme d'un air ébahi, en l'entendant demander ce que pouvait être devenue une belle jeune femme avec un éventail garni de plumes.

— Monsieur, répondit ce factionnaire, je ne sais ce que vous voulez dire : je viens de relever à l'instant un de mes camarades; au surplus, il ne passe point de dames dans le salon des glaces pendant le jour.

VII

Le Brevet.

— A la fin je vous retrouve, mon jeune ami, c'est bien heureux! Que diable êtes-vous devenu depuis tantôt deux heures que je vous fais chercher dans tout le palais de Versailles?

Ainsi parlait le duc de Lauzun au jeune comte d'Anglars en remontant avec lui, le 25 novembre 1700, vers cinq heures du soir, dans le carrosse qui les avait amenés l'un et l'autre à Versailles et qui allait maintenant les ramener à Paris. Philippe d'Anglars s'excusa de son mieux sur la difficulté pour un novice tel que lui de retrouver son chemin au milieu de l'inextricable labyrinthe d'appartemens et de galeries que présentait à cette époque la résidence ordinaire du roi; mais il se donna bien de garde d'ajouter que ses explorations avaient eu pour but une recherche poursuivie avec une rare opiniâtreté, mais malheureusement restée sans résultat.

— Maintenant, dit Lauzun, il faut que je vous félicite de l'heureuse issue de notre commune démarche. Pardieu! j'étais loin de me soupçonner autant de crédit auprès de Sa Majesté, et je suis heureux que vous en ayez tiré quelque profit. Votre bonne mine et l'à-propos de vos réponses ont fait le reste. Savez-vous que le roi vous veut beaucoup de bien? Je l'ai revu après vêpres, et il m'a encore reparlé de vous. Je gage qu'il ne se passera pas un mois sans que vous ayez les honneurs du Marly et peut-être même du bougeoir.

— Ah! monsieur le duc, c'est à vous que je suis redevable du bon accueil de Sa Majesté. Comment reconnaître tant de bontés?

— Ne parlez donc pas de cela, monsieur d'Anglars, vous me feriez croire que je vous ai demandé des remerciemens. Aussi bien, j'ai un re-

proche à vous faire : pourquoi, puisque vous aviez le choix, n'avoir pas sollicité de préférence un emploi dans la chambre? c'était un moyen bien plus sûr de faire votre chemin auprès de Louis-le-Grand. Ici, souvenez-vous-en bien, il faut être toujours près du soleil. Mais vous avez préféré l'armée, vous pourrez vous en repentir; n'en parlons plus. Avez-vous vu Barbezieux?

— Pas encore.

— Ne manquez pas de le voir demain. Ce sera déjà même un peu tard. A la cour plus que partout ailleurs, prenez toujours l'occasion aux cheveux. C'est parce qu'il m'est arrivé une fois d'oublier cette sage maxime que j'ai passé six années de ma vie dans les cachots de Pignerol.

Tout en devisant ainsi, les deux gentilshommes étaient arrivés à Paris, et l'on approchait de l'hôtel du Lion-d'Or. Là le carrosse s'arrêta, et le vieux duc tendant les bras à son jeune élève, lui dit :

— Adieu, mon cher comte, vous avez le pied dans l'étrier maintenant, Allons!... ferme, et donnez de l'éperon. Servez bien le roi, moquez-vous des courtisans, faites-vous chérir des belles dames. Je veux, à mon retour de Thiers, vous retrouver fièrement en selle avec quelque bon bâton de commandement dans la main et un manteau de duc et pair pour vous couvrir les épaules. Embrassons-nous, mon successeur.

C'est ainsi que le duc de Lauzun et le comte d'Anglars se séparèrent à la fin de la mémorable journée du 25 novembre 1700.

Ému, transporté de joie, notre gentilhomme rentra triomphalement dans l'hôtel du Lion-d'Or, le front rayonnant, la tête haute, ainsi qu'un général qui vient de gagner une bataille.

— Eh bien, Antoine, dit-il à son valet en se laissant tomber dans un fauteuil et s'éventant avec son feutre empanaché, tout comme si l'on se fût trouvé alors au cœur de l'été, quelle belle journée!

— Oui, pour une journée d'automne. Sombre matinée, beau midi, pluvieuse soirée, comme on dit au pays. Est-ce que vous n'entendez pas, monsieur le comte, la pluie tomber à torrens? Et voilà une heure que que cela dure.

Il est bien question de pluie, de soleil ou de vent. Apprends, Antoine, que je suis le plus heureux des hommes : je viens de voir Lauzun, je viens de voir le roi, j'arrive de la cour, partout le plus charmant accueil. Tel que tu me vois, j'ai été présenté à Louis XIV, et présenté par M. de Lauzun encore! Si tu savais comme cet homme célèbre a été plein de bonté pour moi, et le roi donc! Antoine, le roi m'a parlé pendant cinq grandes minutes; et, sans l'apparition maudite de cette... Enfin apprends que je suis à la veille de jouir à la cour de la plus grande faveur. Je ne sais encore ce qu'on me destine, mais je ne serais pas étonné que ce fût quelque chose de mieux encore qu'un régiment.

— Ah ! monsieur le comte, quel bonheur !

— Antoine, fais-moi donner des plumes, de l'encre... il faut que j'écrive à mon père, à l'abbé, à la religieuse, à tout le monde, que je leur donne de mes nouvelles. Quelle joie pour tous, mon bon Antoine! Dépêche-toi.

Et le jeune comte se levait de son fauteuil, parcourait la chambre à pas précipités, respirant à grand bruit, souriant, commençant vingt phrases qui restaient inachevées, se heurtant à tous les meubles; c'était une sorte d'ivresse.

— Ah ! je l'ai revue aussi, elle!

— Elle? qui elle?

— Elle, cette belle jeune femme que nous avons rencontrée hier dans son carrosse, en entrant dans Paris. Antoine, elle est bien plus charmante encore que je ne le pensais. Quelle taille de nymphe ! quel port de reine!

— Mais est-ce en effet une duchesse? Cela ne peut être; je l'ai dit à monsieur le comte, elle n'a pas de franges.

— Je n'en sais rien encore ; mais ce doit être une très grande dame. Qui sait si ce n'est pas une altesse royale? Elle est au moins de la maison de Bourbon ou de la maison d'Orléans.

— Tant mieux, monsieur le comte, si vous parvenez à lui plaire.

— Ah ! j'ai revu aussi ce chevalier, ce grand fat que tu sais, Antoine, car on voit tout le monde à la cour, c'est un certain... Barbançon. Il faudra décidément que je me coupe la gorge avec ce... croquant, car je le soupçonne fort d'être l'auteur de certaine mystification qu'il n'emportera pas en paradis.

— Voici les plumes, le papier, l'encre que M. le comte a demandés.

— C'est bien, j'écris incontinent. A propos, Antoine, il faudra demain matin que tu te mettes en quête d'un logis convenable. Tu sens que, dans ma nouvelle position, je ne saurais demeurer à l'auberge. Il me faut un hôtel, des gens; je m'en rapporte à toi pour tout cela, et, dès ce soir, je te fais mon intendant. Adieu, bon Antoine.

Et le jeune comte d'Anglars prit la plume, et il écrivit deux grandes pages à son père, six à l'abbé, tout autant à la religieuse. Sa plume courait sur le papier avec une merveilleuse rapidité, comme si elle eût été conduite par la main de cette bonne fée dont la baguette magique avait durant tout le jour aplani sur ses pas tous les obstacles, et semé sur sa tête du bonheur et de la joie.

Il était deux heures du matin lorsqu'il se coucha ; mais on dort peu dans la situation où se trouvait Philippe d'Anglars. Dès que le jour parut, il s'habilla sans l'aide de son valet de chambre, désormais, on le sait, promu aux fonctions d'intendant ; et, se souvenant des avis de Lauzun, il se rendit à Versailles, au pavillon occupé par le ministre Barbezieux. Abordant avec fierté le premier laquais qu'il rencontra, il lui dit :

— Annoncez à votre maître le comte d'Anglars de Rochevert dont le roi lui a parlé hier.

Pour toute réponse, le laquais introduisit notre gentilhomme dans une salle d'attente déjà encombrée de solliciteurs dont le plus grand nombre, il faut bien le dire, appartenaient à la cour, et n'en attendaient pas moins avec une patience angélique qu'il plût au secrétaire d'état de la guerre de les recevoir.

Ce jour-là le jeune ministre, que les Mémoires contemporains nous représentent comme consacrant à la débauche le temps qu'il ne donnait point aux affaires, avait sans doute prolongé fort avant dans la nuit les plaisirs de sa dernière orgie; car, bien que la matinée fût déjà fort avancée, on assurait qu'il n'était pas encore visible. Le jeune d'Anglars, infatué de tous les priviléges de cette partie de la noblesse qui n'avait pas encore échangé le séjour de ses manoirs féodaux contre la faveur d'un petit appartement dans le palais de Versailles avec autorisation de venir se ruiner au jeu du roi, ne vit pas sans une pénible surprise tant de grands seigneurs entassés pêle-mêle dans l'antichambre de celui qui n'était à ses yeux qu'un premier commis. Néanmoins, il se résigna à attendre son tour, et, après avoir préalablement donné son nom à l'huissier de service, il alla s'asseoir non loin de la porte du cabinet.

Cependant les minutes, les quarts d'heure, l'heure même, s'écoulèrent, et rien n'annonçait que M. de Barbezieux se disposât à donner audience. La patience n'était pas une des qualités distinctives du sang des d'Anglars, et notre gentilhomme commença à murmurer tout haut, ce qui étonna fort l'illustre assemblée, mieux habituée probablement à faire antichambre. Tout à coup, au milieu du bourdonnement confus de la foule, il crut, en prêtant l'oreille à travers la cloison qui le séparait du cabinet du ministre, distinguer un bruit dont l'étrangeté le frappa ; à ce bruit se mariaient par intervalles les éclats d'une voix forte qui

semblait appeler quelqu'un. Il se leva; et, s'approchant de l'huissier toujours impassible à la porte:

— Eh l'ami! s'écria-t-il, vous êtes sourd? N'entendez-vous pas que votre maître est dans son cabinet et qu'il vous appelle?

— J'entends parfaitement, répondit l'homme noir; mais je vous répète que monseigneur n'est pas visible.

— Par la mordieu! reprit vivement d'Anglars, tu en as menti, drôle, et il le sera pour moi sur l'heure.

En disant ces mots, il saisit la clé de la porte, qu'il enfonça plutôt qu'il ne l'ouvrit, et s'élança d'un bond dans le cabinet de Barbezieux, laissant tous les assistans scandalisés et le pauvre huissier ébahi.

Or, savez-vous quel aspect s'offrit aux regards de l'impatient gentilhomme?... Sur un superbe tapis des Gobelins, entre deux épagneuls d'une rare beauté, se tenait accroupi, vêtu d'une simple robe de chambre, un jeune gentilhomme de haute taille, d'une physionomie pleine de noblesse et de grâce, mais dont une nuit de débauche paraissait avoir pâli les traits. Il avait en main une corbeille de porcelaine de Sèvres remplie de gâteaux, et paraissait s'amuser beaucoup de l'attitude des deux épagneuls couchés à ses pieds, et auxquels il avait probablement commandé de ne se saisir de leur proie qu'à un signal convenu. Ce signal parut être l'entrée du jeune comte d'Anglars; car, à sa vue, leur maître s'étant vivement relevé et ayant laissé tomber la corbeille, peu s'en fallut que le contenu et le contenant ne fussent dévorés dans le même instant.

Barbezieux, car c'était lui, devint pourpre de colère, et, la menace à la bouche, il s'avança à la rencontre du comte d'Anglars, qui était resté muet de stupéfaction; puis, l'ayant considéré un instant, il partit d'un grand éclat de rire: il venait de reconnaître en lui le jeune gentilhomme qui, la veille, lui avait été désigné par Dangeau comme ayant nom le marquis de Carabas. Toutefois, sentant bien vite le besoin de réparer sa double faute:

— Veuillez m'excuser, monsieur, s'écria-t-il avec un peu d'embarras. Je vous remets parfaitement maintenant; vous êtes le gentilhomme présenté hier au roi par M. de Lauzun. Sa Majesté m'a parlé de vous, et je vais donner ordre d'expédier votre brevet.

D'Anglars, interdit, ne trouvait pas un mot pour répondre; il se voyait encore dans la salle d'attente, attendant avec la fleur de la noblesse française que monseigneur eût donné à manger à ses chiens: il avait besoin d'air, il étouffait.

Soudain les deux battans de la porte s'ouvrent avec fracas; l'huissier se précipite tout effaré dans le cabinet en murmurant d'une voix à peine intelligible:

— Monseigneur, de la part de madame la marquise de Maintenon!

A ce nom d'Anglars tressaillit, et il grommela entre ses dents:

— Mais c'est donc mon mauvais génie que cette femme!...

Barbezieux s'était déjà précipité au devant de celui qui lui apportait l'expression des volontés de la favorite.

C'était une façon de maître-d'hôtel, peut-être l'ancien valet de Scarron ou le frère de cette vieille Nanon dont Lauzun avait parlé la veille, une physionomie basse et cafarde qu'un gentilhomme en belle humeur eût souffletée dans la rue, mais devant laquelle tout Versailles s'inclinait avec respect, comme si la livrée de madame de Maintenon y eût imprimé une auréole de dignité et de commandement.

— Monsieur le marquis de Barbezieux, dit cet homme avec l'arrogance d'un valet qui voit plier la cour et la ville devant celle qu'il sert, madame de Maintenon vous attend avec le brevet de lieutenant des gardes de la Porte que le roi vient de lui accorder pour un de ses protégés.

— Son nom? demanda Barbezieux en saisissant une plume avec un empressement peu digne du fils du grand Louvois.

— Son nom! répéta machinalement d'Anglars en portant la main à sa rapière, car dans une faveur de madame de Maintenon une sorte de pressentiment lui faisait déjà deviner un outrage pour lui.

— C'est, reprit le maître-d'hôtel, le sous-lieutenant actuel de la compagnie, M. le chevalier de Barbançon.

D'Anglars n'en voulut pas entendre davantage; il s'enfuit du cabinet encore plus vite qu'il n'y était entré, renversant dans sa course précipitée plus d'un malheureux solliciteur qui se consolait, en répétant avec compassion :

— Ce gentilhomme est fou. Quel dommage! il a la physionomie la plus intéressante.

Du pavillon de Barbezieux, d'Anglars courut sans s'arrêter jusqu'à l'entrée des appartemens du roi. Il voulait se plaindre à Louis XIV de son ministre, de Barbançon, de la favorite. « Il n'y a personne ici, pensait-il, d'assez hardi pour dire la vérité au roi; moi, j'aurai ce courage. Je veux démasquer toutes ces infamies. » Mais lorsqu'il arriva à la porte de ce qu'on appelait alors les privés du roi, on lui signifia assez impoliment qu'il eût à se retirer, attendu qu'il n'avait pas les entrées.

La rage dans le cœur, il se promenait comme une âme en peine sous les vestibules du palais, se demandant s'il n'irait pas sur l'heure provoquer Barbezieux ou Barbançon à un duel à mort, lorsqu'il fut abordé par le marquis de Dangeau. Celui-ci, du plus loin qu'il l'aperçut, courut se jeter dans ses bras, et lui dit avec beaucoup de volubilité :

— Ah! c'est vous, monsieur le comte d'Anglars, car je sais votre nom maintenant, et je viens justement de faire votre article dans mon journal. Recevez mes excuses du sot compliment que je vous ai fait hier; c'était une mystification bien innocente imaginée par un de nos plaisans de la cour, pour divertir le roi et madame de Maintenon qui en ont beaucoup ri l'un et l'autre, je vous jure.

— Monsieur de Dangeau...

— Allons! ne vous fâchez pas, il n'y a pas grand mal à cela, et d'ailleurs le roi est content, tout est dit. Il a été parlé de vous au petit lever, et Sa Majesté, en changeant de chevaux, a eu des paroles très flatteuses sur votre compte; je ne manquerai pas de les rapporter dans mon journal à la date du 26 novembre. Ah çà! il y a spectacle à la cour, ce soir. Vous êtes des nôtres?

— Mais je n'ai point reçu d'invitation.

— J'en fais mon affaire, je vais chez le roi.

— Vous avez donc les entrées, monsieur le marquis? En ce cas, veuillez me rendre un grand service, c'est de dire au roi que son ministre, M. le marquis de Barbezieux, est un mal appris qui s'amuse avec des chiens, pendant que les gens de condition font antichambre chez lui, et qui préfère aux protégés de Sa Majesté les protégés des valets de madame de Maintenon.

En entendant un tel discours, Dangeau ouvrait de grands yeux et regardait avec inquiétude de côté et d'autre, cherchant dans sa tête quelque honnête prétexte de rompre la conversation avec un personnage aussi compromettant que Philippe d'Angars. Quelle ne fut donc pas sa terreur lorsqu'une petite porte latérale s'étant ouverte donna passage au grand roi, en personne, qui s'en allait, escorté seulement de Bontems, passer bourgeoisement l'après-dîner chez madame de Maintenon! Dangeau pensa en tomber à la renverse, et c'est là un des grands événemens de sa vie qu'il s'est bien donné de garde de relater dans son journal. Heureusement Louis XIV, qui n'avait rien entendu de la conversation qui précède, passa rapidement, en jetant toutefois d'une façon assez amicale ces mots à notre jeune gentilhomme.

— Bonjour, monsieur d'Anglars, je viens de signer votre brevet. Vous pouvez l'aller demander de ma part dans les bureaux de la guerre.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et, sans même prendre congé de Dangeau, il courut au lieu indiqué. Là, il ne tarda pas à être mis en possession du précieux message qui allait enfin décider de son sort. Avec quel empressement fébrile il s'en saisit! comme sa main tremblait en brisant le sceau fleurdelisé de cire rouge apposé sur l'enveloppe! C'était sa fortune, sa gloire, son avenir qu'il tenait entre ses mains. La nuit était venue, une nuit sombre et sans étoiles, une véritable nuit de la fin de novembre, il s'approcha d'une lanterne, déplia le parchemin et se mit à en dévorer le contenu...

Bon Dieu! qu'a donc ce gentilhomme? Ses yeux se troublent, une sueur froide baigne son front; d'où vient qu'il chancelle? C'est pourtant bien un brevet qu'il tient à la main : ce brevet est signé *Louis*, et il y a bien pour suscription : M. le comte d'Anglars de Rochevert. Oui, mais ce n'est point un régiment qu'on lui donne, ce n'est pas même une compagnie. Honte et dérision! M. le comte d'Anglars de Rochevert, l'aîné de la famille, est nommé... gendarme de la garde du roi.

Une heure après, un carrosse de louage descendait avec rapidité la grande avenue de Paris qui fait face à la cour d'honneur du palais de Versailles. A mi-côté, le maître du carrosse commanda au cocher d'arrêter; et, mettant la tête à la portière, les yeux fixés sur cet océan de croisées illuminées par la clarté intérieure de dix mille bougies qui dessinaient à chaque instant la silhouette fugitive des courtisans se rendant au spectacle de la cour, il débita d'une voix emphatique l'apostrophe suivante :

« Adieu, Versailles, ville de poussière, d'hypocrisie et de bassesse, où le plus pur sang du royaume se corrompt à la journée, où les nobles se sont faits courtisans et les courtisans valets! Que dis-je? Plus bas encore que les valets, car ceux-ci du moins n'ont qu'un maître, et ceux-là en ont trois, le roi, le ministre et la favorite! Versailles, tu es une ville bien bâtie, et j'admire la magnificence de ton château royal; mais tu es comme les prostituées, belle au dehors, du fard sur les joues, la boue au cœur; c'est pourquoi je te hais, je te méprise et je te dis adieu pour jamais!... »

Le carrosse reprit sa course et arriva à dix heure du soir dans Paris, où il s'arrêta rue Saint-Honoré, devant l'hôtel du Lion-d'Or.

VIII

L'Église Saint-Roch.

Lorsque Philippe d'Anglars descendit devant la porte de l'auberge du Lion-d'Or, ayant en poche son brevet de gendarme de la garde qu'il eût à coup sûr déchiré en mille morceaux, n'eût été l'excellente qualité du parchemin, il trouva Antoine qui l'attendait sur le pas de la porte, et qui avait déjà quitté la livrée pour endosser un habit conforme à ses nouvelles fonctions.

— Que vient faire ici monsieur le comte? s'écria le digne majordome en se découvrant avec respect. Est-ce que monsieur le comte ne va pas coucher à son hôtel?

Le jeune d'Anglars, qui avait totalement oublié, au milieu des cruelles préoccupations de la journée, l'ordre qu'il avait donné, la veille au soir, à son fidèle serviteur, le regarda fixement d'un air de fort mauvaise humeur, et, le repoussant assez brusquement, lui dit :

— Allons, ôte-toi de mon passage; qu'est-ce que cela signifie?

M. Antoine, entêté comme un franc montagnard qu'il était, ne se re-

butait pas pour si peu, et, se plaçant résolument en travers de la porte de l'auberge :

— Il n'appartient point, reprit-il, à un seigneur du rang de monsieur le comte de loger à l'auberge, alors surtout qu'il a un hôtel à lui.

En même temps, saisissant un petit sifflet qu'il avait à la ceinture, il fit entendre un son fort aigu. A cet appel, deux laquais, revêtus de la livrée de la maison d'Anglars et portant chacun un flambeau à la main, apparurent.

— Allons, marauds, leur cria Antoine, faites votre office, et aidez M. le comte à remonter dans son carrosse... C'est bien... Maintenant, cocher, île Saint-Louis, à l'hôtel d'Anglars.

Les deux laquais montèrent derrière le carrosse qui se remit en mouvement. Alors, tout fier de la réussite de son plan, et jouissant de la surprise de son jeune maître qui, dans l'état d'abattement où il se trouvait, se serait laissé conduire à Rome si on l'eût voulu, Antoine s'enveloppa de son mieux dans les plis de son manteau, car il commençait à pleuvoir, et il se disposa courageusement à franchir à pied la distance assez raisonnable qui sépare la rue Saint-Honoré de l'île Saint-Louis.

Tout en cheminant à travers les rues fangeuses et en recevant la pluie sur ses épaules, il s'en allait aussi satisfait que s'il eût marché, comme l'évêque de Saint-Flour les jours de procession, sous un dais et sur des tapis jonchés de fleurs, car il avait la conscience d'avoir dignement et promptement rempli les désirs de M. le comte d'Anglars. Aussi, lorsqu'il arriva à l'hôtel, trempé jusqu'aux os, nonobstant le secours de son manteau, à la vérité tant soit peu râpé, vu son long service, sa première question aux valets fut celle-ci :

— M. le comte a-t-il paru satisfait?

— M. le comte, fut-il répondu, s'est couché sans mot dire, et il a refusé l'aide de son valet de chambre.

— Ah! diable! se dit Antoine, est-ce qu'il n'aurait pas trouvé l'hôtel de son goût? Peste! un logis comme celui-ci, ni trop grand ni trop petit, bien meublé, bien décoré, dans un magnique quartier, l'île Saint-Louis! Ce serait être bien difficile, après avoir habité pendant vingt ans le vieux château d'Anglars. Au surplus, si cet hôtel ne lui convient pas, il ne sera pas malaisé d'en trouver un autre, puisque celui-ci n'est que loué, et qu'il n'a été arrêté d'ailleurs qu'à la condition expresse qu'il plairait à M. le comte.

Il est bien entendu que toutes ces réflexions n'étaient que de simples a-partés. Car, à la différence des valets d'aujourd'hui, Antoine respectait trop profondément son jeune maître pour se permettre de critiquer ses goûts et ses idées, surtout en présence d'étrangers; et, afin que les nouveau-venus apprissent à l'imiter en cela, il s'empressa d'ajouter à haute voix :

— Au fait, pour un seigneur du rang de M. le comte, cet hôtel-ci est bien modeste, et j'ai peur d'être réprimandé demain pour n'en avoir pas choisi un plus convenable à sa position à la cour ainsi qu'à sa fortune.

Les choses en demeurèrent là pour la soirée; mais le lendemain Antoine apprit de la bouche même de son jeune maître combien les cartes avaient tourné dans l'espace de quelques heures, et combien il avait eu tort d'apporter une telle précipitation dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus. Maintenant que les choses étaient faites, le jeune comte avait trop d'orgueil pour consentir à ce qu'elles fussent défaites. C'eût été proclamer sa honte à tous les yeux; car notre gentilhomme, à l'exemple de bien des gens, s'imaginait que tous les yeux étaient fixés sur lui, et que, le soir même du jour où il aurait congédié ses laquais et quitté son hôtel d'emprunt, cette importante nouvelle ne manquerait pas de faire l'objet de toutes les conversations de la ville et de la cour.

Sous l'influence de cette conviction, il passa huit jours entiers enfermé

dans son appartement, sans vouloir mettre le pied dehors, se disant malade et ayant même fait appeler un médecin, pour mieux donner le change. Dieu sait quelles sombres et folles pensées vinrent, pendant ces huit jours, bouleverser sa pauvre cervelle, que de terribles combats vinrent déchirer son âme. Quel parti prendre dans ce naufrage de toutes ses illusions ? A une époque où le despotisme du grand roi avait tout concentré autour de lui, toutes les grâces, tous les talens, comme aussi toutes les richesses ; où hors de cette cour, atmosphère lumineuse et parfumée dans laquelle chaque illustration venait puiser la vie, le reste de la France végétait sous cette brume épaisse où Racine, rejeté un jour, languit quelques instans et mourut. Pauvre d'Anglars ! si jeune, si noble, si beau, si bien fait pour briller dans le monde, et le quitter et retourner dans le fond de sa province, en son vieux château d'Auvergne, mener la vie de gentillâtre, et quelque beau jour devenir grand louvetier de la sénéchaussée ! Quel avenir pour l'aîné d'une illustre famille ! Non, jamais M. de Vardes partant pour l'exil, jamais M. de Lauzun renfermé dans les cachots de Pignerol ne durent éprouver un plus amer désespoir ; car eux, du moins, ils emportaient dans leur chute le souvenir de leurs triomphes, leur ambition avait ceint la couronne qu'ils avaient rêvée, non point cette couronne d'or et de diamans qui pèse au front des rois, mais cette fantastique auréole devant laquelle s'inclinent les courtisans empressés à modeler leurs paroles, leurs vêtemens, leurs moindres gestes sur l'idole du jour ; et on pouvait mourir, après tout, quand on emportait au cercueil l'empreinte encore brûlante des baisers et des pleurs d'Olympe Mancini ou de mademoiselle de Montpensier.

Mais d'Anglars ! lui, quels souvenirs laissait-il à la cour ? Quand sa famille, dont il était l'orgueil et l'espoir, quand ses envieux voisins viendraient saluer son retour dans les montagnes et lui demander quel accueil il avait reçu à Versailles, quelle distinction flatteuse il en rapportait, à combien de Marlys il avait été admis, qu'aurait-il à répondre ? A cette pensée, des pleurs de rage s'échappaient de ses yeux, et il maudissait tour à tour et le roi qui, sur sa bonne mine, ne lui avait pas donné sur l'heure les grandes entrées, et le ministre et ses épagneuls, et madame de Maintenon, surtout, à qui il attribuait son avenir brisé et toutes ses humiliations. Que ne vivait-il à notre époque ? Il n'est pas douteux qu'il n'eût trouvé dans un bel et bon suicide le moyen de se débarrasser de tous ses maux. Mais en 1700, cette triste manie étant peu en honneur, il se borna tout simplement à concevoir mille projets plus extravagans les uns que les autres.

Tantôt il ourdissait dans sa tête le plan de quelque bonne conspiration, et n'ayant pu être Lauzun, il voulait être Cinq-Mars ; tantôt, rêvant une vengeance digne de celle du prince Eugène, auquel Louis XIV avait, comme à lui, refusé un régiment, il voulait, ainsi que le fils d'Olympe Mancini, aller offrir son épée à quelque souverain étranger. On ne manquerait pas de le nommer général d'armée, et alors il ferait à son tour trembler le grand roi, la favorite et le ministre.

En vain Antoine, avec ce gros bon sens naturel aux montagnards non moins que l'entêtement, lui représentait-il toutes les difficultés d'exécution attachées à une pareille détermination, son ignorance absolue de la langue des nations étrangères, la possibilité d'un refus, l'opprobre même qui s'attacherait au nom d'un d'Anglars servant contre son roi et son pays, le jeune comte semblait incliner de plus en plus vers cette résolution, et il crut même avoir détruit toutes les objections de son major-dome, un certain jour où il lui apprit que l'empereur d'Autriche étant en guerre avec les Ottomans, il ferait au contraire œuvre pie en allant offrir à ce monarque le service de son bras.

Lorsque la violence du premier paroxisme fut un peu affaiblie, Antoine se hasarda à faire observer à son jeune maître qu'il n'y avait rien que de

très honorable dans le métier de gendarme de la garde; que les plus grands seigneurs ne commençaient pas autrement leur carrière militaire, à moins que plus jeune on les mît aux pages; que l'uniforme rouge des gendarmes de la garde était d'une couleur beaucoup plus séduisante que celui des mousquetaires; que leur service était au moins aussi agréable, puisqu'ils étaient constamment auprès du roi; enfin, ce qui prouvait la prééminence des gendarmes sur tous les autres corps de la maison du roi, c'est qu'il n'y en avait qu'une seule compagnie, tandis que l'on comptait jusqu'à trois compagnies de mousquetaires, d'où il résultait qu'un gendarme de la garde devait avoir à lui seul autant de considération que trois mousquetaires ensemble. Bien plus, Antoine se souvenait parfaitement d'avoir entendu dire à M. le marquis d'Anglars qu'il y avait eu de tout temps des gendarmes pour garder le roi, tandis qu'il n'y avait des mousquetaires que depuis le feu roi Louis XIII. Ces derniers étaient donc des intrus; et, pour peu qu'on l'eût pressé, Antoine eût infailliblement démontré qu'ils étaient faits pour servir d'écuyers aux gendarmes de la garde, leurs maîtres et seigneurs.

Tous ces beaux raisonnemens ne purent malheureusement persuader notre gentilhomme, qui finit pourtant par confesser qu'il était bien pénible pour lui de n'avoir à la cour ou à la ville, en l'absence de Lauzun, ni parent ni ami dont il pût consulter les lumières dans une circonstance aussi pénible pour lui. Quant au marquis, indépendamment de la confusion qu'il éprouvait à lui rendre compte du naufrage de toutes ses espérances, on sait qu'il n'y avait jamais eu entre le père et le fils d'épanchemens bien intimes.

— N'est-ce que cela? dit Antoine; n'avez-vous pas votre oncle, monseigneur l'évêque d'I...., enfin de ce diocèse dont le nom m'échappe toujours? Si vous alliez lui rendre visite, comme c'est au surplus votre devoir, monsieur le comte, il nous tirerait peut-être d'embarras. Aussi bien, je dois vous dire qu'avec les dix milles livres que vous a données M. le marquis, nous ne saurions aller bien loin, surtout en gardant une maison montée comme celle-ci. Ainsi, si vous m'en croyez, vous ne tarderez pas davantage votre visite.

— Pardieu! s'écria d'Anglars qui, dans l'état d'accablement où il se trouvait, était merveilleusement disposé à suivre toutes les suggestions, tu m'ouvres un avis salutaire, et j'en veux profiter aujourd'hui même: habille-moi.

— Je vais, répondit Antoine avec dignité, appeler le valet de chambre de monsieur le comte.

— Ah! c'est juste, j'oubliais... dit le jeune gentilhomme dont pour la première fois, depuis la fatale soirée du 26 novembre, un sourire vint effleurer les lèvres.

Environ une heure après, Philippe d'Anglars était en présence de monseigneur de Rochemontais, évêque d'Icosie.

Monseigneur d'Icosie *in partibus infidelium* n'était point tel que son neveu se l'était figuré; ce n'était point un de ces prélats au visage pâle, austère et amaigri par le jeûne et les austérités comme on en voit dans les tableaux de l'école espagnole, et dont le regard constamment baissé vers le sol ou élancé vers la voûte éthérée semble ne point connaître d'intermédiaires entre la terre et le ciel, entre la prière et la tombe. C'était tout au contraire un joyeux prélat, aux joues pleines, au ventre rebondi, le nez tant soit peu vermeil, les yeux brillans, le menton double, et pour employer un type non moins célèbre en France que de l'autre côté du détroit, une sorte de Falstaff en soutane et en rabat avec des gants violets. On le disait avare, mais ce n'était point cette avarice hideuse et repoussante, au teint hâve et plombé, qui se refuse tout à soi-même et qui meurt de faim à côté d'une tonne d'or; c'était l'avarice au teint frais et fleuri, à la face épanouie et luxuriante de santé, qui, peu sensible aux

besoins d'autrui, veut, comme dit Sganarelle, que, quand elle a bien bu et bien mangé, tout le monde soit soûl dans la maison. C'était, si vous voulez, l'avarice au premier degré, la plus commune de toutes, même en dehors des gens d'église, une de ces passions anodines qui viennent se fondre dans ce grand mobile de toutes les actions humaines, que La Rochefoucauld a nommé d'une manière à la fois si juste et si comique l'amour de soi ou intérêt bien entendu.

Le comte d'Anglars chercha d'abord à s'excuser d'être demeuré si long-temps sans venir voir son oncle : il parla de sa prétendue maladie ; mais c'était là un soin superflu. Monseigneur de Rochemontais n'était pas homme à se mettre le sang en mouvement pour si peu, dès lors qu'il n'en était résulté aucun trouble dans ses digestions, et il eût pardonné beaucoup plus volontiers à son neveu d'avoir commis un manquement grave à ses devoirs envers lui, que de l'avoir fait attendre un quart d'heure pour dîner. Par une conséquence de cette manière de voir, monseigneur n'allait que fort rarement à la cour, où il ne pouvait pas s'asseoir, moucher, tousser, cracher à sa fantaisie ; au demeurant, c'était un assez bon homme que monseigneur de Rochemontais, évêque d'Icosie, *in partibus infidelium*.

Il fit le meilleur accueil à son beau neveu, dans lequel il reconnut avec une larme d'attendrissement tout le portrait de sa défunte sœur, madame la marquise d'Anglars, et il le retint même à dîner.

Tout en savourant les délices d'un succulent repas épiscopal, Philippe d'Anglars, qui n'avait pas perdu de vue l'objet de sa visite, et dont les caresses avenculaires avaient gagné le cœur, se mit en devoir de raconter au digne prélat le détail de sa réception à la cour, et du triste dénouement qui était venu ruiner tant de légitimes espérances. A ce récit, monseigneur de Rochemontais eut un imperceptible froncement de sourcil ; car il prévit bien que tôt ou tard son beau neveu le prierait de délier les cordons de sa bourse. Soit que tel fût en effet son appréhension, soit par tout autre motif, lorsqu'on eut apporté le dessert, il se renversa pontificalement dans son fauteuil, se recueillit quelques instans, puis s'écria :

— Voulez-vous, mon neveu, que je vous dise ma façon de penser sur tout cela ? D'abord vous avez eu un tort, en choisissant pour introducteur un impie et un débauché comme M. le duc de Lauzun. On prétend qu'il se range un peu maintenant : comme dit le proverbe, quand le diable se fait vieux, il se fait ermite ; mais il n'en est pas moins toujours le diable ; souvenez-vous-en bien. Il valait cent fois mieux vous présenter tout seul. Maintenant vous me demandez mon avis sur ce qui vous reste à faire : eh bien ! si vous m'en croyez, vous renonceriez à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et prendriez tout bonnement l'habit ecclésiastique. Vous avez une jolie figure, vous feriez un charmant petit abbé, et si vous avez de l'ambition, qui vous empêche de devenir cardinal ? Nous avons des cardinaux de Rohan et de Bouillon, pourquoi n'aurions-nous pas un cardinal d'Anglars ?

A cette conclusion tout à fait inattendue, le jeune comte ne put réprimer une légère grimace. Bien des résolutions désespérées s'étaient présentées à son esprit, depuis le jour néfaste où il avait jeté à la ville de Versailles un si foudroyant adieu ; mais il est juste de dire que jamais il n'avait songé à celle-là. Elle ne l'effraya pourtant pas autant qu'on pourrait se l'imaginer ; et, comme il gardait le silence, monseigneur de Rochemontais ajouta, en orateur qui a réservé pour sa péroraison quelque mystérieux et puissant argument :

— Ecoutez ! mon neveu, je dois ce soir donner le salut à Saint-Roch ; à cette occasion, j'ai promis une de mes homélies ; il se fait tard, je vais vous emmener avec moi. Je veux, à votre intention, faire choix pour aujourd'hui de l'homélie que j'ai composée sur le bonheur de la vie reli-

gieuse. Je ne doute pas qu'après l'avoir entendue, vous ne soyez pris d'un violent désir d'embrasser l'état ecclésiastique.

— Mon oncle, répondit en souriant le jeune d'Anglars, je suis prêt à vous accompagner partout où il vous plaira; mais, en conscience, l'aîné de la famille ne saurait aller sur les brisées de ses cadets.

Neuf heures du soir! La rue Saint-Honoré est déjà sombre et déserte, car nous sommes au mois de décembre, il vous en souvient. Pourtant, dans la partie qui avoisine le château des Tuileries et principalement aux alentours de l'église Saint-Roch, bon nombre de carrosses et de chaises à porteurs stationnent en attendant leurs maîtres, qui sans doute sont entrés dans l'église. Voyez-vous en effet la lumière des cierges flamboyer à travers les vitraux? Entendez-vous les solennelles harmonies de l'orgue? c'est monseigneur d'Icosie qui donne le salut. Entrons à Saint-Roch. Aussi bien monseigneur vient de terminer son homélie, et nous arriverons assez à temps pour ne recueillir que sa bénédiction.

La foule est silencieuse et recueillie, tous les fronts sont inclinés dans l'attitude de l'adoration et de la prière. A la faible clarté que projettent les lampes appendues de distance en distance aux voûtes de la nef, entre toutes ces têtes pleines de ferveur et de foi, n'en reconnaissez-vous pas une pleine d'une grâce rêveuse et touchante sous sa blonde chevelure, une jeune et charmante tête de vingt ans qu'on dirait détachée de quelque *Adoration de la croix* des grands maîtres du seizième siècle, et dont les traits délicats, le teint blanc et à peine nuancé d'un léger incarnat semblent une sorte de compromis entre la nature de la femme et celle de l'ange?

Où vont donc s'égarer ces grands yeux bleus pleins de langueur et d'une douce mélancolie, au lieu de se tourner vers l'autel? Serait-ce que l'éclat des cierges les fatigue, ou bien faut-il penser que quelque pieuse image suspendue dans une chapelle des bas-côtés de la nef exerce sur eux une sorte de fascination? Pour peu que vous désiriez pénétrer ce mystère, venez derrière ce pilier au pied duquel se tient agenouillée une jeune femme enveloppée dans les plis d'une large mante de satin noir. Elle a ôté, pour prier, son masque de velours; et, malgré le soin qu'elle prend de mettre son missel devant son visage, ses mains se lassent par intervalles et laissent apercevoir des traits qu'il suffit d'avoir vus une fois pour se les rappeler toute sa vie. Oh! n'est-ce pas une erreur? n'est-ce pas là la jeune femme au carrosse doré, la jeune femme du grand salon des glaces? Maintenant, pas n'est besoin de dire quel est l'ange à tête blonde, placé à quelques pas d'elle, qui se tourne si souvent de son côté.

Mais vous-même, madame, vous dont par momens les yeux s'arrêtent comme à la dérobée sur ce jeune homme, avec un sentiment que je serais assez embarrassé de qualifier, vous qui l'avez vu rougir et se troubler à votre vue, d'où vient que vous n'avez pas encore cherché un refuge contre la flamme indiscrète de ses regards sous l'abri de vos longues coiffes? Et si, ce soir, vos noires prunelles sont si humides, s'il y a tant de volupté dans le mouvement de vos cils et dans le jeu de vos sourcils, est-ce bien à Dieu que s'adressent ces tendres œillades.

Enfin, le salut est terminé; pourquoi si tôt? pourquoi la longue homélie de monseigneur d'Icosie n'a-t-elle pas duré deux heures de plus? Chacun se lève et se dispose à quitter l'église. Un profond soupir s'exhale de la poitrine du jeune comte d'Anglars, et peut-être ce soupir a-t-il un écho dans le cœur de la jolie dévote qui, par excès de ferveur ou par distraction peut-être, est demeurée agenouillée au pied du troisième pilier, au côté gauche de la nef. Que ne donnerait pas dans ce moment notre gentilhomme pour pouvoir s'approcher d'elle, pour sentir le frôlement de sa mante de satin, pour respirer le parfum de ses cheveux! Mais entre elle et lui il y a la foule, la foule compacte et serrée, la foule odieuse qui, maintenant même, lui dérobe la vue de celle qui déjà n'est plus pour

lui une étrangère, bien qu'il n'ait fait que l'entrevoir trois fois, bien qu'il ne sache même pas son nom. Palpitant, éperdu, il se dresse sur la pointe des pieds pour repaître une dernière fois sa vue de l'objet de son idolâtrie; mais c'est en vain. Alors, il regrette de n'avoir pas la taille de Goliath, et, sans respect pour la majesté du saint lieu, il monte sur une chaise. Cette fois, il a pu distinguer la belle jeune femme qui s'est enfin levée et qui, passant par le bas-côté de la nef, se dispose à gagner une des portes latérales. Sûr de la direction qu'il doit prendre, il s'élance à la poursuite de son inconnue, fend les flots de la foule et arrive bientôt au seuil de la porte, ayant devancé celle qu'il cherche, tant sa course a été rapide, mais aussi sans l'avoir rencontrée. Inquiet, il se retourne une dernière fois. A cet instant, les assistans qui se trouvent arrêtés s'indignent et l'invitent à laisser le passage libre. Mais lui, sans se déconcerter, met une pistole dans la main du pauvre chargé de distribuer l'eau bénite, lui arrache son goupillon, le pousse dehors et s'installe à sa place. « Cette fois, se dit-il, elle ne m'échappera pas ! »

Qui fut bien étonné, ce furent les paroissiens de l'église Saint-Roch, en trouvant à la place du vieux mendiant qui d'ordinaire leur offrait l'eau lustrale, ce joli gentilhomme si fringant, si pimpant, qui accomplissait sans doute une pénitence de l'invention de M. le curé. Aussi quelques jeunes dévotes qui passèrent par cette issue de l'église eurent-elles à s'accuser dans leur confession d'avoir fait, ce jour-là, le signe de la croix avec un peu de distraction. Cependant celle pour qui notre gentilhomme avait entrepris une pareille tâche n'arrivait point : était-elle donc sortie par une autre issue? Déjà la foule ne passait plus que clair-semée, déjà on commençait à éteindre les lampes et les cierges de l'église, et de l'espèce d'observatoire où Philippe d'Anglars se trouvait placé dans sa stalle de chêne, il commençait à interroger d'un regard inquiet et presque désolé les sombres profondeurs du temple. Enfin, il découvrit la jeune femme qui, soit qu'elle eût été arrêtée par quelque obstacle, soit qu'elle eût senti le besoin de se raffermir par la prière contre les émotions qui venaient de l'assaillir, était restée des dernières et arrivait à pas lents, pensive et recueillie. Elle avait rabattu l'une de ses coiffes sur son visage; mais lorsqu'elle fut parvenue auprès de notre gentilhomme, elle la releva sans doute pour saluer une dernière fois l'autel, et ce fut alors seulement qu'à son tour elle reconnut le stratagème auquel d'Anglars avait eu recours dans un but déjà trop évident pour elle. Une vive rougeur vint colorer ses joues, et elle resta un moment indécise si elle ne sortirait pas par une autre porte; mais il faut croire que le diable ne perd jamais ses droits, même dans l'enceinte consacrée au Seigneur, car elle tendit bientôt sa jolie petite main au charmant donneur d'eau bénite; celui-ci lui fit un grand salut et lui présenta le goupillon; mais à peine, après s'être signée, eut-elle franchi le seuil de la porte, que notre gentilhomme, s'élançant hors de la stalle, laissa tomber par terre l'instrument bénit, au grand scandale de quelques vieilles dévotes demeurées encore en arrière, et sortit précipitamment sur les pas de sa belle.

IX

Les deux Fées.

Deux heures de la nuit viennent de sonner à l'église Saint-Louis-en-l'Ile. Le ciel est noir, la pluie tombe à flots, une bise aigre du nord-ouest souffle avec violence. Qui peut frapper à l'hôtel d'Anglars à une pareille heure et par une pareille nuit?

— Ouvrez ! dit une grosse voix de l'intérieur. C'est M. le comte, j'ai reconnu son pas. Enfin vous voici de retour, mon noble jeune maître ! Dieu soit loué ! D'où arrivez-vous à pied, crotté et mouillé comme vous voilà ? Je suis, depuis ce soir, dans des transes mortelles sur votre compte. Quel événement a pu...

— Rassure-toi, mon bon Antoine, et laisse-moi me chauffer à mon aise et sécher un peu mes vêtemens. Tu vas tout savoir...

— Ah çà ! je suppose que ce n'est pas de chez monseigneur votre oncle que vous venez à cette heure de la nuit ?

— Pas tout à fait. Je viens de Saint-Roch.

— De l'église Saint-Roch, à deux heures du matin ? Allons donc ! monsieur le comte, bien que nous soyons en décembre, nous ne sommes pas encore à Noël, que je sache, pour aller à la messe de minuit.

— Il est vrai, mais ce que je te dis est pourtant de la dernière exactitude ; seulement, quand j'annonce que je viens de Saint-Roch, je devrais ajouter que j'ai mis environ cinq heures à faire le chemin.

— Cinq heures, monsieur le comte ! Miséricorde ! qu'avez-vous fait pendant tout ce temps-là ?

— Ah ! ne m'en parle pas, Antoine, je suis à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes. Oui, il y a sur moi comme une fatalité.

— Ah ! mon Dieu, est-ce que monseigneur votre oncle aurait fait choix d'un autre héritier que vous ?

— Il s'agit bien de mon oncle, Antoine ; c'est d'*elle*, d'*elle*, entends-tu bien ?

— Que ne le disiez-vous plus tôt ? Je commence à comprendre pourquoi vous rentrez si tard.

Et ces mots furent accompagnés d'un sourire narquois.

— Laisse-moi tranquille avec tes suppositions, et écoute-moi. Sache d'abord, Antoine, que j'ai décidément une bonne et une mauvaise fée.

— Vous voulez dire un bon et un mauvais ange : nous en avons tous ; moi, tout le premier, qui ne suis ni de condition, ni même aîné de famille.

— Oui, mais ils sont invisibles pour nous, tandis que les deux fées dont je te parle existent en chair et en os.

— Ah ! c'est différent ; et la bonne fée de monsieur le comte est...

— Cette charmante jeune femme dont je ne sais pas le nom.

— La mauvaise ?

— La mauvaise fée, Antoine. Oh ! je sais son nom à celle-là ; elle s'appelle Maintenon ou la veuve Scarron, si tu l'aimes mieux.

— Oh ! monsieur le comte, y songez-vous ? L'amie intime du roi, quelques uns disent même son épouse.

— Que m'importe ! qu'elle soit l'épouse ou la maîtresse de Louis XIV, je ne l'en hais pas moins sous l'un ou l'autre tite. Figure-toi, Antoine, que je ne saurais rencontrer ma bonne fée, sans qu'aussitôt la mauvaise vienne m'apparaître et détruire par son hideux aspect tout l'effet de la présence de l'autre. C'est le diable en personne acharné à ma poursuite sous les traits d'une vieille femme.

— Oh ! monsieur le comte.

— Tu vas en juger. Ce soir, à Saint-Roch, j'avais passé les plus délicieux instans. Je voyais ma bonne fée, Antoine ; je la regardais tendrement, et je crois, à te vrai dire, qu'elle ne me regardait pas, de son côté, d'un œil trop sévère. Bref, après le salut terminé, je m'attache à ses pas, je la vois monter dans une chaise auprès de laquelle se tenaient plusieurs valets en riche livrée, portant des flambeaux à la main. Moi-même, aussitôt, je m'élance dans une autre, après avoir donné l'ordre à mes porteurs de suivre pas à pas la chaise de l'inconnue et de s'arrêter là où elle s'arrêterait.

— Quel était donc le projet de monsieur le comte?

— Eh! le sais-je, Antoine! Je voulais découvrir enfin quelle est cette mystérieuse beauté que je rencontre partout, me jeter à ses pieds peut-être, la supplier de me recevoir chez elle. Elle aurait eu pitié de moi, Antoine, j'en suis sûr.

— Mais si elle est mariée?

— Mariée! c'est impossible; elle est fille ou veuve. Je la vois toujours seule. Je m'en allais donc bercé par le mouvement régulier de mes porteurs, et m'abandonnant aux plus douces espérances, lorsque tout à coup il se fait un grand bruit dans la rue, et je sens que mes porteurs ne marchent plus. Étonné, j'abaisse une glace de ma chaise, et j'aperçois... Antoine, est-il besoin de t'apprendre que j'aperçois encore la Maintenon, l'exécrable Maintenon qui s'en revenait je ne sais d'où?

— Eh bien! monsieur le comte, vous vous êtes arrêté, pour lui laisser le passage libre, et voilà tout.

— Arrêté! mais songe donc que l'autre chaise, la chaise de ma belle inconnue, avait pris les devans, que je ne la voyais déjà plus, qu'elle allait être perdue pour moi. M'arrêter dans un pareil moment! Antoine, tu ne me connais pas. — « Marauds, » ai-je crié à mes porteurs en mettant ma tête à la portière, « par la mordieu! si vous n'avancez tout de » suite, je vous passe ma rapière à travers le corps. Un homme de con- » dition comme moi ne se dérange pas pour la veuve Scarron. »

— Vous avez fait cela, monsieur le comte! mais si madame de Maintenon vous avait entendu, si elle vous avait vu!

— Elle m'a entendu, Antoine; elle m'a vu, et j'en suis ravi, car j'ai enfin trouvé ma vengeance.

— Grand Dieu! et qu'a-t-elle dit?

— Elle a dit que j'avais raison.

— Est-il possible? Vous ne me trompez pas, monsieur le comte?

— Non, pardieu pas, je te le répète. Je l'ai vue, comme je te vois, avancer en dehors de sa chaise ce visage hypocrite sur lequel il semble que toute injure doive glisser, et elle a commandé à ses porteurs de s'arrêter; puis, me regardant passer d'un air tranquille, elle a ajouté: — « Il faut croire que ce jeune homme est de condition, puisqu'il le dit, » mais je ne le connais pas. »

— Elle vous a regardé, monsieur le comte! Ah! malheur à vous! craignez que ce regard-là ne soit pour vous comme celui du serpent dont parlent les saintes Écritures et qui donne la mort.

— Que m'importe la haine de madame de Maintenon! elle ne sera jamais aussi forte que la mienne. Sais-tu bien, Antoine, quelle a été la suite de tout ceci? A peine mes porteurs avaient fait quelques pas que les valets de la favorite, se ravisant tout à coup, sont venus fondre sur eux. Les lâches ont pris la fuite, et je me suis vu obligé, par une pluie battante qui commençait à tomber, de mettre pied à terre pour essayer de rejoindre la chaise de ma belle inconnue; mais, malgré tous mes efforts, il m'a été impossible de retrouver sa trace, et seul, la nuit, perdu dans les rues désertes de cette vaste capitale, c'est par un miracle que je suis parvenu à atteindre ma demeure.

— Mon pauvre jeune maître!

— Eh bien! Antoine, le croirais-tu? malgré tout cela, j'ai de la joie au cœur. D'abord, cette femme dont le nom s'attache à tout ce qui m'est arrivé de malheureux depuis que j'ai quitté l'Auvergne, cette femme devant laquelle toute la noblesse française est sottement agenouillée, je l'ai humiliée, moi, en pleine rue, au nom de la noblesse française.

— Oui; mais l'autre vous échappe.

— Pour aujourd'hui peut-être, mais non pas pour long-temps. Je sais maintenant qu'elle est de la paroisse Saint-Roch, je ne veux plus bouger de cette église, j'y veux suivre tous les offices, j'y veux écouter tous les

sermons, toutes les homélies, même celles de mon oncle, jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma belle, ma noble inconnue.

— A la bonne heure ! Ainsi, monsieur le comte, vous renoncez à passer à l'étranger.

— Dieu m'en préserve ! Cruellement déçu dans mes rêves d'ambition, il me reste au moins l'amour. Qu'il me console, Antoine, et j'ai quelque chose qui me dit là qu'il me consolera.

— Monsieur le comte est trop bien tourné pour qu'il n'en soit pas ainsi. Mais si cette belle dame est en même temps une grande dame, une dame de la cour, comme on n'en peut plus douter, comment voulez-vous, monsieur le comte, qu'elle aime un gentilhomme qui veut renoncer à la cour à tout jamais?

Et le jeune comte d'Anglars devint rêveur, et il se mit à tisonner machinalement dans la cheminée.

— Tenez, ajouta avec intention le malin majordome, pendant votre absence j'ai été me promener, j'ai été au Louvre, aux Tuileries. Car vous saurez que le roi est à Paris pour quelques jours.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai vu messieurs les gendarmes de la garde du roi. Ah ! monsieur le comte, quels superbes habits, quels beaux chevaux ils ont ! comme ils ont l'air noble et fier ! comme toutes les dames les regardaient ! On a fait l'appel devant moi : les plus beaux noms de France, monsieur le comte : ils sont tous vicomtes ou barons, dans cette compagnie-là ; il y en a même un qui est duc, je l'ai entendu appeler bien distinctement.

— Vraiment?...

Et d'Anglars s'absorba de plus en plus dans sa rêverie, tisonnant son feu avec un redoublement d'activité, comme si chacune de ces légions d'étincelles qui s'échappaient en pétillant du foyer embrasé lui eût révélé tout un monde d'idées nouvelles. A la fin, après un long silence, il s'écria :

— Antoine, dès que le jour paraîtra, tu iras à l'hôtel de messieurs les gendarmes de la garde du roi, et tu leur diras que le comte d'Anglars de Rochevert, ton maître et... leur nouveau camarade, leur présente ses devoirs.

— Ah ! monsieur le comte, voilà une belle résolution dont je vous félicite.

— Qu'il leur présente ses devoirs, entends-tu bien, et qu'il les prie de lui faire l'honneur de venir souper avec lui, ce soir, dans son hôtel de l'île Saint-Louis.

— Miséricorde ! vous voulez traiter tout ce monde-là ; mais songez donc, monsieur le comte, qu'il s'en présentera peut-être cinquante ; cinquante gendarmes de la garde ! Quand il n'y aurait que les pots cassés, c'est effrayant.

— Et moi je te dis, Antoine, que cela fera fort bon effet, et que l'aîné de la maison d'Anglars ne saurait débuter autrement.

— Comme il vous plaira ; mais je dois vous prévenir que les 10,000 livres sont déjà fort entamées, et que...

— C'est mon affaire, la tienne est d'exécuter l'ordre que je te donne. Je te charge en outre de veiller aux apprêts de ce repas. Il faut qu'il me fasse honneur et que le bruit en vienne jusqu'aux oreilles de ma belle inconnue. A cette occasion, tout bien examiné, je crois que le ministère d'un intendant m'est complétement inutile pour le moment, et je te fais mon maître-d'hôtel.

Antoine reçut d'un air respectueux, mais sans pouvoir réprimer un profond souvenir, l'investiture de son nouveau titre. Depuis douze jours environ qu'il était arrivé à Paris, c'était la quatrième fois qu'il en changeait.

Ici, je demande au lecteur la permission de faire un entr'acte de quelques heures bien nécessaire au surplus pour les préparatifs de ce souper

vraiment digne des noces de Gamache, qui allait avoir lieu à l'hôtel d'Anglars. En revanche, je m'abstiendrai d'en détailler le splendide menu, et de mettre en opposition la science des Véry de 1700 avec celle des Véry de 1839. Car je pense que, vu le progrès des lumières, en matière culinaire du moins, ce qui pouvait paraître fort recherché, même pour des palais raffinés comme ceux de messieurs les gendarmes de la garde, serait tout au plus digne d'être offert aujourd'hui à leurs homonymes départementaux par un brigadier voulant payer sa bienvenue.

Cela posé, si jamais dans votre vie il vous est arrivé de mettre le pied dans ce quartier silencieux et désert qu'on nomme l'île Saint-Louis, de pénétrer dans un de ces hôtels mornes et sombres qui n'ont conservé du grand siècle qui les vit naître que je ne sais quel parfum de jansénisme et des doctrines de Port-Royal, figurez-vous, par quelque nuit bien noire de décembre, l'un de ces hôtels secouant la poudre séculaire sous laquelle il est enseveli, s'illuminant tout à coup intérieurement de mille clartés, retentissant d'éclats de rire et de bruits joyeux, le tout au grand effroi des rats et des araignées qui y ont fait élection de domicile. Choisissez de préférence cette habitation devers la pointe occidentale de l'île, celle sur laquelle la métropole projette en tout temps, du bord opposé, son ombre gigantesque; car c'est dans cette partie du quartier qu'étaient situés, l'histoire nous l'atteste, ces logis mystérieux, précurseurs des petites maisons du règne suivant, où, loin de l'œil du maître, les grands seigneurs, voire même quelques belles dames dépouillant le masque bigot dont on se couvrait à Versailles, venaient inaugurer les saturnales de la Régence. Maintenant vous pouvez inscrire au fronton du portail : ***Hôtel d'Anglars***.

Entrons dans la salle du banquet, une magnifique salle octogone jadis éclatante de dorures qui ont disparu sous une couche épaisse de couleur grisâtre que l'humidité verdit par intervalles ; sous ces lambris, entre ces murs crevassés et lézardés en maint endroit, peut-être nous arrivera-t-il de rencontrer quelques douairières édentées attablées à la lueur problématique de deux chandelles, devant une table crasseuse et vermoulue, où grimace tout l'attirail d'un jeu de boston. Alors, que quelque bonne fée nous soit en aide, et que sa baguette magique, ressuscitant un passé dont près d'un siècle et demi nous sépare, nous rende les lustres, les girandoles enflammées dont les feux vont se répercuter à la fois dans le cristal des glaces et dans la vaisselle d'or et d'argent, la table où s'épanouissent les mets les plus appétissans et les plus somptueux. Qu'à la nature morte elle joigne la nature vivante, les beaux seigneurs vêtus de soie et de velours et dont le plus âgé n'a pas atteint son cinquième lustre ; qu'elle n'oublie pas surtout le cliquetis des verres, le parfum des fleurs, le bourdonnement confus de vingt conversations diverses, puis, au milieu de tout cela, le véritable roi de la fête, Philippe d'Anglars faisant avec une familiarité pleine de grâce et de noblesse les honneurs de sa table à ses nouveaux camarades, Philippe d'Anglars, plus vif, plus charmant, plus candide que jamais, comme s'il avait à cœur de prouver à messieurs les gendarmes de la garde que les belles manières pas plus que la bonne mine ne sont le privilége exclusif des gens de cour, et qu'on peut trouver tout cela au fond d'un vieux manoir d'Auvergne.

Heureux d'Anglars! En ce moment, il a secoué l'importun souvenir de toutes les tribulations dont il s'est vu assailli depuis son arrivée à Paris ; un doux sourire erre sans cesse au bord de ses lèvres ; et le moyen d'ailleurs qu'il en soit autrement? il n'a autour de lui que des visages amis, son oreille charmée ne recueille que le murmure flatteur des propos échangés de toutes parts à la louange de l'amphytrion.

— Sais-tu, dit l'un, que ce jeune gentilhomme fera honneur à la compagnie ?

— Je le crois pardieu bien, dit un autre, avec une si jolie figure.

— De l'esprit...

— Comme un démon.

— Une table...

— Digne d'un roi.

— Quel luxe! quelle magnificence! quels vins délicieux! Holà! monsieur le maître-d'hôtel, deux mots seulement tout bas : votre maître est donc bien riche?

— Ah! monsieur, ne m'en parlez pas!

— Antoine, que fais-tu donc? Les verres sont vides de ce côté, aie soin qu'on donne à boire à M. le comte de Noailles; je te recommande aussi M. le marquis de Givry. Messieurs, je vous demande grâce pour mon vieux maître-d'hôtel. Il était plus alerte, il y a vingt ans; mais il a présidé à tant de repas depuis lors que ses jambes se sont lassées.

— Que dites-vous là, cher comte? M. Antoine est le prince des maîtres d'hôtel. Vive M. Antoine!

Voici l'heure où les fumées du vin commencent à tourbillonner autour du cerveau et à délier les langues les plus paresseuses, où la bouche indiscrète trahit l'amour comme la haine; ce n'est pas encore l'orgie, mais c'en est à coup sûr le prélude.

L'un des voisins du comte d'Anglars, le jeune Mirepoix, le neveu de celui dont parle Saint-Simon, et qui s'en allait évoquer le diable dans les carrières de Vanves, en compagnie de M. le duc d'Orléans, frappe gaîment dans la main de l'amphitryon; et, avec cette familiarité qu'engendrent si vite entre jeunes gens les vapeurs d'un gai repas :

— Par la sambleu, cher comte, s'écrie-t-il d'une voix de Stentor, tu fais fort bien les choses, et je te proclame un gentilhomme accompli! Or ça, le moment est venu de boire à tes maîtresses; combien en as-tu?

D'Anglars le regarde quelques instans d'un air ébahi, et il se fait un demi-silence pour entendre sa réponse.

— Eh! mais, dit-il, je vous avouerai, sans détour, que je n'en ai pour le quart d'heure pas une.

— Et il y a douze jours que tu es à Paris! Allons, tu veux faire le mystérieux.

— Non, sur ma parole; et, puisque vous voulez tout savoir, apprenez, messieurs, que j'ai un amour au cœur.

— Ah! ah! Est-il permis de demander quel est le tendre objet?

— Il me serait difficile de vous le nommer, car je ne sais pas son nom.

— C'est donc quelque aventurière?...

— Gardez-vous de le penser. C'est une grande dame, une très grande dame.

— Qu'en sais-tu?

Là dessus d'Anglars de raconter à ses nouveaux camarades comment il a rencontré sa belle en arrivant à Paris, qui s'en allait à quatre chevaux dans un beau carrosse doré, chez la duchesse du Maine, comment il l'a retrouvée le lendemain à Versailles dans le grand salon des glaces, et comment enfin elle lui est apparue une dernière fois à l'église Saint-Roch, où elle l'a regardé le plus tendrement du monde.

— Pardieu, voilà qui est étrange, et cela ressemble presque à un conte des fées... Et tu n'as pu voir le blason de cette dame?

— Il y a toujours eu quelque obstacle.

— Ne serait-ce pas la duchesse de Guiche? Est-elle blonde?

— C'est une brune adorable.

— La duchesse a les cheveux châtains; ce n'est pas elle, mais ce pourrait bien être la jolie maréchale de Boufflers, à moins que ce ne soit pourtant la princesse de Conti. Quel dommage que mon oncle soit mort l'an passé! C'était un fameux sorcier, tout sous-lieutenant de mousquetaires noirs qu'il était, et il eût été capable de découvrir le nom de ta belle dans un verre d'eau. Au fait, que ce soit qui il plaira à Dieu, je n'en propose

pas moins une santé. Messieurs, aux amours de notre nouveau camarade, le beau comte d'Anglars!

En parlant ainsi, Mirepoix s'est levé en étendant son verre : tous l'ont imité et répètent en chœur :

— D'Anglars ! à vos amours !

Après avoir porté cette santé et avalé un splendide rouge bord, chacun se rassied. d'Anglars seul reste debout.

— Messieurs, s'écrie-t-il gaîment, il faut que tout le monde vive. A vos maîtresses maintenant! Après l'espérance, le souvenir.

— C'est cela, à nos maîtresses!

Et chacun se lève de nouveau et consacre par une ample libation la santé portée par le jeune comte.

— Messieurs, ajoute alors un troisième, le jeune Noailles, d'Anglars a raison, il ne faut pas être égoïste, mais il ne faut pas non plus être exclusif, et c'est pour cela que je vous propose une triple santé qui les résume toutes. Buvons donc aux maîtresses des rois, des princes et des gentilhommes, et, comme ce serait trop de trois santés à la fois, commençons par boire aux maîtresses des rois.

— Aux maîtresses des rois!

A peine ce toast est-il porté que le bruit d'un verre brisé avec violence sur le parquet retentit dans la salle, et le jeune comte d'Anglars, se laissant retomber sur son siége, s'écrie d'une voix émue :

— Messieurs, dispensez-moi, je ne bois pas à la veuve de Scarron.

A cette brusque protestation, un silence presque funèbre s'établit dans la salle du festin, et chacun se rassied, terrifié, comme s'il s'attendait à voir apparaître sur le seuil de la porte l'écharpe noire et les grandes coiffes pendantes de la favorite.

Mais d'Anglars se levant alors, et promenant sur l'assemblée des yeux hagards et déjà troublés par l'ivresse qui commence à s'emparer de lui :

— Qu'est-ce donc, mes gentilshommes? Ce que j'ai dit vous fait peur! Quoi! ici même, à l'hôtel d'Anglars, on tremble devant cette femme! Écoutez, voulez-vous que je vous porte une santé, moi? C'est celle de M. le duc de Lauzun que j'aurais appelé à l'honneur de présider ce banquet, s'il n'était à cette heure dans sa baronnie de Thiers, de M. Lauzun qui, lorsque le roi lui refusa la charge de grand-maître de l'artillerie dont il était digne, brisa son épée à ses yeux, et qui, lorsque la Montespan trônait à Versailles, lui cracha un jour au visage le mépris de toute la noblesse française. Voilà la santé que je porte : qui me fera raison?

— Eh! eh! peut-être l'un des geôliers de Pignerol ou des porte-clés de la Bastille, murmure en ricanant le jeune Noailles.

Mais cette fois aucun écho ne répond à cette plaisanterie. C'en est fait de la gaîté de tous ces jeunes fous. Il a suffi d'un seul nom pour glacer le sourire sur leurs lèvres et pour dissiper les vapeurs qui commençaient à exalter leurs cerveaux. Le vin seul rit dans les verres, car on ne boit plus. On dirait qu'à côté de chacun des convives est assis un spectre invisible qui se révèle à lui seul, et lui dit en le saisissant de sa main glacée, comme la statue à don Juan : « Vous m'avez appelé à votre repas, me voici! »

Mais cette statue est bien autrement terrible que celle du commandeur, à laquelle on ne croit plus en 1700. Ce n'est pas un convive de pierre, c'est un convive en chair et en os; c'est une femme qui tient dans sa main l'existence et la fortune de tous les sujets du roi, depuis le premier jusqu'au dernier, qui a des espions dans tous les hôtels pour lui rendre un compte sévère de tout ce qui s'y dit, de tout ce qui s'y passe; c'est une femme plus puissante encore que le feu cardinal de Richelieu et plus que lui inexorable, qui a droit de vie et de mort sur toute cette pâle noblesse tremblante à ses genoux, une femme dont les arrêts sont d'autant plus terribles qu'ils s'exécutent dans l'ombre et le mystère, et que la vic-

time tombe frappée par une main cachée, avant même qu'on ait pu se douter qu'elle a encouru la vengeance de la favorite.

Toujours le châtiment est proportionné à l'offense; tel en est quitte pour l'insuccès de toutes ses démarches, tel pour une disgrâce, tel autre pour la prison ou pour l'exil; mais il y va de la vie du coupable quand il a gravement offensé son juge. Muette et effrayante juridiction à laquelle les têtes les plus hautes de la monarchie n'ont pu se soustraire! Qui sait si à cet instant même l'un des valets de d'Anglars n'est pas déjà gagné et si quelque disciple occulte de la Voisin ou de la Brinvilliers ne s'est pas glissé dans cet hôtel? Car, si la Voisin et la Brinvilliers ont été exécutées en Grève par arrêt de la chambre ardente, elles ont à coup sûr laissé des disciples, et il n'y a plus de chambre ardente.

Pauvre d'Anglars! il est là au milieu de son banquet comme un réprouvé, comme un homme qui, dans une joyeuse veillée d'hiver, s'est plu sottement à évoquer un fantôme. Il est beau, mais qu'importe sa beauté maintenant? d'Anglars n'obtiendra plus les faveurs d'une seule femme. Il est jeune, mais au condamné à mort qu'importe la jeunesse? Il est riche, du moins ses camarades le croient. Il est plein de vie et de santé, mais Louvois aussi était riche, mais Louvois aussi était plein de vie et de santé; et de plus, il avait le pouvoir, lorsqu'un jour, on ne sait comment, il eut le malheur d'offenser madame de Maintenon, et le lendemain, Louvois était frappé de mort subite. Ah! je vous le dis en vérité. cet hôtel dont je vous parlais tout à l'heure, où je vous montrais de vieilles femmes édentées sous des lambris noirs et humides, cet hôtel est d'un aspect cent fois moins triste et moins funèbre qu'il ne le devint instantanément, il y a cent trente-huit ans, malgré toutes ses girandoles, toutes ses clartés, toutes ses splendeurs bachiques, à l'heure où le jeune d'Anglars s'écria : Je ne bois pas à la veuve Scarron. »

Peu d'instans auparavant, la foudre eût éclaté au milieu de la table, qu'à peine l'eût-on entendue, et voilà qu'à tout ce bruit, à tout ce tumulte d'un banquet de gendarmes de la garde, a succédé un tel silence qu'on entend distinctement le timbre grave et mélancolique de l'horloge de Notre-Dame de Paris qui sonne dix heures.

A cet instant, Mirepoix eut sans doute pitié de d'Anglars, car il s'écria vivement :

— Dix heures! messieurs; déjà dix heures! L'Opéra touche à sa fin. Qui vient chez la Hernandez? nous lui présenterons d'Anglars; car aussi bien que faisons-nous ici? nous sommes comme des corps sans âme. Pas l'ombre d'une femme; nous n'avons d'autre ressource que de nous enivrer, ce qui devient d'une monotomie désespérante à force de se répéter. Allons! qui m'aime me suive chez la Hernandez!

— Qu'est-ce que la Hernandez? répartit le jeune comte en remerciant intérieurement Mirepoix du bon service qu'il lui rendait, en offrant enfin un aliment à la conversation.

— Eh quoi! dit Noailles, vous ne connaissez pas encore la Hernandez? mais, mon cher, vous n'avez donc pas encore été à l'Opéra? Maria Hernandez est la plus jolie fille d'Opéra qui, de mémoire de gendarme de la garde, ait sauté et roucoulé sur les planches, car c'est une justice qu'il faut que je lui rende, bien qu'elle désole toute la cour de ses rigueurs, et moi tout le premier. Elle chante comme un rossignol et danse comme une vraie Terpsichore.

— Ah! reprit d'Anglars, vous voulez rire à mes dépens, monsieur de Noailles, parce que je suis un provincial; mais vous ne me ferez jamais croire aux rigueurs d'une fille d'Opéra.

— Eh! eh! mon cher d'Anglars, s'écria Mirepoix, tu en parles bien à ton aise; mais c'est que, vois-tu, la Hernandez n'est pas une fille d'Opéra ordinaire. Sache qu'elle a refusé les offres les plus brillantes de deux ducs et pairs et d'un chevalier de l'ordre. Ils en ont été malades tous les trois

pendant quinze jours. Il y a plus, on assure que monseigneur lui avait fait proposer secrètement la survivance de mademoiselle Choin, et qu'elle a repoussé cette proposition.

— Peste! Et monseigneur en a-t-il été malade aussi, lui?

— Non : seulement, Son Altesse royale voulait tout bonnement la faire mettre au For-l'Evêque; mais le roi, devant qui la Hernandez a eu l'honneur de jouer plusieurs fois sur le théâtre de la cour, s'y est formellement opposé.

— Voilà qui est étrange.

— Mirepoix ne vous dit pas tout, mon cher comte, reprit Noailles, c'est que la petite est fort au dessus de son état, et qu'elle était née pour briller autre part que sur les planches de notre grand Opéra.

— De mieux en mieux. Vous verrez qu'elle va se trouver la fille de quelque empereur.

— Pas tout à tout fait, son père était hidalgo d'une assez bonne maison d'Espagne qui vint s'établir en France, au temps de la feue reine, croyant trouver dans sa protection le moyen de réparer sa fortune qu'il avait quelque peu compromise au brelan et au lansquenet. C'était un certain Juan Hernandez, marquis de Siete Yglesias y Hermosa y Andres, que sais-je? ces Espagnols ont toujours une douzaine de noms; le malheur voulut pour lui qu'il eût presque autant de filles, et qu'il mourût avant d'en avoir établi une seule. Comme il laissait quelques dettes, il se trouva, le fisc aidant, que sa succession fut réduite à fort peu de chose. Ses filles, qui n'avaient plus ni père ni mère, n'eurent donc d'autre ressource que d'entrer dans un cloître; mais la petite Maria, la dernière de toutes, s'y refusa obstinément, prétendant qu'elle n'avait nulle vocation pour la vie contemplative, et qu'en vertu des édits du roi et des canons de l'Église, ce n'était ni déroger dans cette vie, ni se damner dans l'autre, que d'entrer à l'Opéra. Elle avait une voix charmante, et dansait merveilleusement le fandango. Francine, le directeur de l'Opéra, le gendre et le secrétaire de notre illustre Lulli, fut enchanté de cette bonne fortune, et la fit débuter dans le ballet-opéra de *Psyché*, où elle ravit tous les suffrages. Peu de temps après, l'un de nos traitans s'en est amouraché si bel et si bien, qu'il a mis à ses pieds son hôtel, deux terres superbes, et une fortune qu'on évalue à près d'un million de livres, le tout accompagné de l'offre de sa main.

— Et la petite a tout accepté, à l'exception de sa main.

— Erreur, mon cher, erreur, elle a tout refusé, car il faut que vous sachiez qu'elle est très fière de sa noblesse. Oh! c'est une véritable Espagnole, allez!

— Et le traitant est devenu malade absolument comme les ducs et pairs?

— Il a mieux fait, il est mort.

— Mort! pauvre sot!

— Oui, mort, en laissant tout son bien à Maria Hernandez. On s'attendait alors à ce qu'elle quitterait l'Opéra pour épouser quelque jeune seigneur ruiné, dont elle eût ainsi réparé la fortune. Mais qui peut sonder les abîmes profonds que recèle le cœur d'une jeune et jolie fille? La Hernandez a mieux aimé reprendre *Armide* où elle a fait oublier mademoiselle Le Rochois. Bref, à l'heure qu'il est, Maria Hernandez est la divinité de la ville et de la cour. Simple fille d'Opéra, elle est ce qu'on nous dit que fut, il y a vingt ans, la belle duchesse de Fontanges : c'est elle qui donne les modes. Maintenant qu'on ne rencontre plus que des visages ridés à Versailles et que les gais propos en sont exilés, c'est chez Maria Hernandez qu'il faut aller pour retrouver le rire, le bel esprit, les conversations joyeuses, et comme un parfum affaibli de l'hôtel Rambouillet. On y voit tous nos auteurs en renom qui viennent puiser des inspirations auprès d'elle et s'enivrer des douces langueurs qu'inspire le feu de

ses beaux yeux. Quel dommage que la Hernandez soit aussi sage que belle ! Heureux celui qui, le premier, fera battre le cœur de la Hernandez !

Quand ce long panégyrique fut terminé, le jeune d'Anglars partit d'un grand éclat de rire.

— Mordieu ! messieurs, s'écria-t-il, excusez-moi ; mais, en vérité, je ne sais où j'en suis, et, depuis mon arrivée à Paris, je ne fais que marcher de surprise en surprise. Voulez-vous que je vous dise tout franc ma façon de penser ? Vos ducs et pairs, vos chevaliers de l'ordre, vos traitans et monseigneur lui-même, malgré tout mon respect pour une altesse royale, ont agi comme des niais, et ce n'est point ainsi que faisaient nos pères qui valaient mieux que nous, messieurs, si j'en crois tout ce que je vois depuis quelques jours.

Cela dit, le jeune comte se fit verser une superbe rasade qu'il avala d'un trait.

Cette algarade de Philippe d'Anglars commença à ramener la gaîté dans son auditoire, et il n'est pas un de messieurs les gendarmes de la garde qui, en l'écoutant, n'échangeât un sourire avec ses voisins.

— Et que ferais-tu donc, toi, qui parles ? dit Mirepoix.

— Moi ! je me comporterais comme il convient à un homme de qualité vis-à-vis d'une comédienne, comme l'a fait Lauzun avec la Béjart, Vardes avec la Debrie, Jules-César avec je ne sais plus qui, s'il faut en croire mon gouverneur. Venir, voir et vaincre, voilà quelle doit être la devise d'un gentilhomme avec ces péronnelles ; et si vous voulez à toute force pousser des tendresses et des soupirs, corbleu ! réservez-les pour les duchesses : à la guerre comme à la guerre.

— Il est charmant, ma parole d'honneur, s'écria Mirepoix en éclatant de rire à son tour.

— Ma foi, dit Noailles, je serais curieux de voir comment M. le comte d'Anglars s'y prendrait pour mener à bien une entreprise où tant d'autres ont échoué.

— C'est donc un défi ? reprit le comte avec un sourire plein de fierté.

— Comme il vous plaira, cher comte.

— Halte-là ! interrompit vivement Mirepoix, je m'oppose. Il faut d'abord que d'Anglars mène à bien l'autre entreprise dont il nous a parlé. Car il n'y a rien de dangereux comme de courir deux lièvres à la fois.

— Oh ! de grâce, messieurs, répartit d'Anglars, ne confondons pas l'esprit et la matière, le feu qui brûle et l'eau qui éteint ; de ces deux femmes, l'une a mon cœur, l'autre n'aura jamais que mes sens. Je veux m'acharner à la poursuite de la première et mériter, un jour, le nom de son époux. Celle-là c'est pour la vie. L'autre sera ma maîtresse pour huit jours, si vous voulez. Rien ne nous retient plus ici, messieurs, partons donc ! Holà, laquais, nos chapeaux, nos épées, et, vive Dieu ! je veux qu'il soit parlé avant peu, à la cour et dans la ville, des amours du comte d'Anglars et de la Hernandez.

Après cette belle tirade, une douzaine de messieurs les gendarmes de la garde sortit en tumulte et avec de grands éclats de rire sur les pas de Philippe d'Anglars. Le reste, soit paresse, soit préférence pour les vins délicieux de l'amphitryon dont la dégustation avait été si malencontreusement interrompue, crut devoir demeurer au logis.

Il pouvait être environ onze heures et demie du soir, lorsque la folle escouade arriva, qui en carrosse, qui en chaise à porteurs, à l'hôtel de la senora Maria Hernandez.

C'était un splendide séjour élevé à grands frais par le célèbre architecte Mansard pour le défunt émule de Samuel Bernard, et qui présentait intérieurement toutes les magnificences des hôtels des plus grands seigneurs. Car on était à une époque où commençait déjà à poindre dans le monde financier cette manie si bien épanouie de nos jours de rivaliser de luxe

avec la noblesse. Ce n'était partout que dorures, vases, statues, peintures précieuses; on marchait sur des tapis de Perse et de Turquie du goût le plus exquis; on respirait le parfum des fleurs les plus rares; de momens en momens, des musiciens cachés derrière des panneaux de boiserie faisaient entendre de douces symphonies. On eût dit que tout eût été calculé pour charmer à la fois tous les sens, dans ce prestigieux séjour digne en tous points de l'enchanteresse qui y avait établi sa résidence.

Et ce n'est point ici une de ces descriptions de fantaisie qui coulent si aisément de la plume du romancier. Il ne faut point oublier qu'à l'époque où se passe cette histoire, et où l'on ne comptait guère que deux théâtres, cette auréole attachée au front des belles comédiennes, auréole qui, dans notre siècle prosaïque, s'efface et disparaît tous les jours, était alors dans tout son éclat et qu'elle se reflétait sur tout leur entourage et en quelque sorte sur toute leur existence. Il ne faut point oublier que Maria Hernandez était riche de toute la fortune qui lui avait été léguée et de toute celle que son talent et la munificence des grands devant lesquels elle était appelée à le produire y ajoutaient tous les jours.

Que si l'on veut pénétrer jusqu'à la souveraine de ce palais magique, il faut traverser une longue suite d'appartemens tous merveilleusement ornés et éclairés où se pressent en foule les grands seigneurs, les traitans et les beaux esprits en tout genre. On arrive alors devant un réduit mystérieux, une sorte de sanctuaire séparé du reste des appartemens par des rideaux de velours bleu à franges d'or et où l'on n'entre pas sans être annoncé. C'est là que se tient la divinité en compagnie seulement de ceux qu'on pourrait appeler les pontifes et les sacrificateurs d'élite du temple. C'est là que d'Anglars fut introduit avec MM. de Noailles et de Mirepoix.

Dans cette pièce éclairée par une douce lumière, il n'y a ni vases ni statues, et l'on ne distingue qu'un seul tableau : c'est un portrait en pied, peint par le célèbre Murillo et qui représente un seigneur espagnol en costume de cour du temps de Charles II, avec son carreau d'armoiries dans un coin du tableau; ce portrait est celui de don Juan Hernandez, marquis de Siete Yglesias y Hermosa y Andres, et il semble placé là, comme pour servir de porte-respect à la fille d'Opéra; on dit même que toutes les fois que, dans le feu de la conversation, un mot ou une simple allusion excédant tant soit peu les bornes de la bienséance échappent à l'un des interlocuteurs, la fille du noble hidalgo porte les yeux sur l'effigie paternelle et que son regard s'empreint alors d'un tel sentiment de fierté et de dignité blessée que les plus hardis n'osent en soutenir l'éclat.

Lorsque d'Anglars entra, Maria Hernandez était à demi couchée sur un sopha, au coin de la cheminée. Elle n'avait point encore quitté son costume d'Armide, rôle qu'elle venait de jouer dans l'opéra de ce nom. Dans cette attitude et avec ce vêtement plein de richesse et d'une grâce voluptueuse, on eût dit une déesse recevant l'encens des faibles mortels. Elle avait la tête tournée de l'autre côté de la cheminée, occupée qu'elle était à écouter des vers à sa louange qu'un jeune poète lui récitait timidement et presque à voix basse, tant il était ému. Plusieurs personnages des plus notables de la cour étaient les uns assis sur des plians, les autres debout tout autour du sopha. Mirepoix s'avança vers elle en conduisant le comte d'Anglars par la main, et dit :

— Senora (la Hernandez avait la faiblesse de préférer cette appellation à celle de mademoiselle), permettez-moi de vous présenter l'un de mes nouveaux camarades de la garde du roi, le comte d'Anglars de Rochevert qui brûle du plus vif désir de se ranger au nombre de vos adorateurs.

La Hernandez se retourna négligemment; mais quelles ne furent pas la surprise et presque la consternation de d'Anglars, lorsqu'en attachant un œil avide sur cette tête charmante, il eut reconnu la belle jeune femme

du salcn des glaces et de l'église Saint-Roch, le dernier débris de ses espérances et de ses rêves. Sa bonne fée était une fille d'Opéra.

A cet instant, un valet annonça M. le chevalier de Barbançon.

X

La Demande et la Réponse.

— Bonjour, messieurs, bonjour, car il ne se passera pas long-temps avant que le soleil se lève. Peste! encore à table! allons, chacun prend son bien où il le trouve, et je suis pardieu bien aise que l'hôtel d'Anglars vous ait paru, pour cette nuit, un séjour digne de vous. C'est un grand honneur que je reçois. J'ai des gardes dans mes appartemens, ni plus ni moins que le roi. Allons, je vous rends grâce et vous prie en même temps de recevoir mes excuses, si je ne vous ai point fait compagnie; nous nous reverrons une autre fois. Ah ça, comment avez-vous trouvé les vins? Mon maître-d'hôtel a-t-il eu bien soin de vous, et les laquais ont-ils consciencieusement rempli les verres?

Ainsi parlait, en rentrant chez lui, le jeune comte d'Anglars, à la fin de la nuit où il donna son célèbre souper à messieurs les gendarmes de la garde. En effet, comme on l'a vu précédemment, nombre de ces gentilshommes, épicuriens consommés, préférèrent les plaisirs solides de la table aux idéales délices que pouvaient leur promettre quelques heures passées sous le toit de la Hernandez. Mais à la douteuse clarté que projetaient encore çà et là dans la salle du festin quelques bougies achevant de se consumer dans les candelabres et les girandoles, notre héros s'aperçut bientôt qu'aucun de ses convives n'était en état de lui répondre; les uns, étendus sur la table, d'autres même, il faut le dire à leur honte, sur le parquet, étaient plongés dans ce sommeil profond qui suit l'ivresse; et, n'était l'état de préoccupation où d'Anglars paraissait être lui-même en entant dans la salle, il eût pu se convaincre, en entendant certains ronflemens d'une nature particulière et en foulant aux pieds les débris jonchés sur le parquet, que messieurs de la garde du roi n'avaient rien épargné, pour se consoler de l'absence de leur amphitryon.

Sur ces entrefaites, parut le vénérable Antoine, l'épée au côté et encore revêtu du superbe costume de maître-d'hôtel qu'il avait trouvé à acheter de rencontre; il s'avança vers le jeune comte, un flambeau à la main :

— Eh bien! monsieur, s'écria-t-il en montrant du doigt à son maître de l'air le plus profondément piteux qu'il soit possible d'imaginer les tristes résultats du banquet, vous l'avez voulu, je vous le disais bien...

Le jeune d'Anglars regarda fixement son majordome, puis il partit d'un grand éclat de rire, ce qui prouve déjà suffisamment que sa visite chez Maria Hernandez n'avait pas eu les conséquences funestes qu'on pouvait en redouter; puis, frappant gaîment sur l'épaule du digne homme :

— Mon pauvre Antoine, répondit-il, n'as-tu donc jamais vu souper de jeunes seigneurs, pendant que tu accompagnais mon père? Car je ne pense pas qu'on fît autrement il y a vingt-cinq ans; et moi-même, si je n'avais été passer la nuit ailleurs, j'eusse fait en tout point comme mes nobles camarades. Cela est du bel air, Antoine.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit le maître-d'hôtel, en se penchant presque mystérieusement à l'oreille du jeune comte; est-ce que vous ne voyez pas tout le dégât que ces messieurs ont fait? Oh! cela vous coûtera gros!

— N'est-ce que cela ? Allons ! mon brave Antoine, appelle les laquais ; ces drôles sont allés se coucher, selon toute apparence. Il faut qu'ils nous aident à remettre ces messieurs dans leurs carrosses ou dans leurs chaises.

— Hélas ! monsieur le comte, n'espérez rien d'eux. Les laquais ont cru devoir imiter les maîtres. Ils sont à l'office où ils dorment d'un profond sommeil après avoir tout mis au pillage. Si vous étiez revenu il y a seulement deux heures, c'était un vacarme à croire que Satan en personne avec toute sa bande avait fait élection de domicile à l'hôtel d'Anglars. Au premier étage les maîtres, au rez-de-chaussée les valets, semblaient lutter à qui crierait le plus fort. J'avais beau aller des uns aux autres, en les priant en votre nom de se modérer un peu et de ne pas vous attirer quelque réprimande de la part de monseigneur d'Argenson, le lieutenant de police, ah ! bast ! ils ne m'écoutaient pas plus que si j'eusse eu affaire à des bornes, sinon que les bornes restent tranquilles, au moins.

— Allons, console-toi, Antoine, et va te coucher, car tu dois en avoir besoin, je vais en faire autant de mon côté. J'aurai à te parler à mon réveil.

— Permettez alors, monsieur le comte, que j'aille remplir auprès de vous l'office de votre de valet de chambre qui, sous votre respect, est soûl comme un porc. Je vais seulement ôter mon épée et mon habit ; car il ne serait pas convenable, eu égard aux fonctions dont vous m'avez investi...

— Va, va, je t'en dispense.

— Ah ! monsieur le comte, je sais à quoi l'honneur m'oblige.

En parlant ainsi, Antoine, qui lui-même, bien qu'il se donnât de garde d'en convenir, avait fêté dame bouteille, se mit en devoir d'accompagner son jeune maître, et le suivit avec obstination jusqu'à la porte de sa chambre à coucher ; mais là le comte, pour se débarrasser de ses instances, lui prit vivement le flambeau qu'il tenait à la main, et ferma la porte au nez de son digne maître-d'hôtel, qui prit alors le parti d'aller se coucher.

Dès qu'il se trouva seul, notre héros, jugeant sans doute qu'il valait mieux attendre pour dormir, qu'il fît grand jour, ranima de son mieux le feu de sa cheminée, et, se plaçant devant une table, il se mit à écrire. Voici ce qu'il écrivit :

« Mademoiselle,

« Il est six heures du matin ; je sors de votre hôtel, j'en sors plein d'enthousiasme et de ravissement, car je viens de passer toute une nuit sous le même toit que vous, une nuit pendant laquelle mes yeux ne vous ont pas quittée d'une minute, une nuit pendant laquelle je me suis enivré du doux son de votre voix, et de la contemplation de toutes ces beautés, dont nulle autre que vous n'offre un si merveilleux assemblage. Vous m'excuserez donc, mademoiselle, si maintenant que tant de bonheur m'échappe, je cherche à en ressaisir au moins une ombre, en osant vous exprimer tout ce que j'ai éprouvé à votre vue. Vous m'excuserez surtout, si vous voulez bien songer à la position toute particulière où je me trouve placé vis-à-vis de vous. Oui, mademoiselle, tant que j'ai été en votre présence, j'ai dû me rappeler que nous n'étions pas *seuls*, et je me suis interdit avec le plus grand soin toute allusion à des rencontres dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur..... Puissent-elles aussi avoir laissé quelque trace dans le vôtre ! C'est ce dont j'ose vous prier de me permettre d'aller m'assurer auprès de vous. Ah ! mademoiselle, laissez-moi espérer que ces doux regards qui, avant-hier encore, dans l'enceinte consacrée au Seigneur, m'ont pénétré l'âme, ne seront pas les derniers que j'aurai reçus de vous, et que votre bouche adorée voudra bien confirmer le langage de vos beaux yeux. Maria, charmante Maria, vous portez le nom de la mère de Dieu, vous serez bonne et compatissante

comme elle, vous m'accorderez la faveur que je réclame aujourd'hui de vous, celle d'un entretien particulier où j'oserai me dire passionnément, comme maintenant et comme toujours, votre très humble serviteur,

« Le comte d'ANGLARS DE ROCHEVERT. »

— Vivat! s'écria d'Anglars quand il eut terminé ce beau morceau de rhétorique qu'il relut à haute voix, en l'accompagnant des gestes les plus passionnés. Si elle résiste à une pareille lettre, j'y veux perdre mon nom.

Puis, s'enveloppant dans son manteau, il se coucha sur son lit tout habillé, afin de reposer quelques heures. Il y avait peu de temps qu'il était endormi, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par un grand bruit, et Antoine entra tout effaré dans sa chambre.

— Qu'est-ce donc? dit-il avec humeur.

— Ce sont, répondit Antoine, messieurs les gendarmes de la garde qui se réveillent et qui demandent à déjeûner maintenant.

— Eh bien! donne-leur à déjeûner et me laisse dormir en paix, traître que tu es! Je faisais le rêve le plus délicieux.

— Mais, monsieur le comte, c'est bien aisé à dire; vous ne savez pas une chose?

— Quoi donc?

— Il ne reste plus rien du souper.

— Eh bien! n'as-tu pas ma bourse?

— Votre bourse! Pensez-vous donc qu'elle soit inépuisable? Le souper n'est seulement pas payé.

— Eh bien, il en sera de même du déjeûner, voilà tout. Ne me romps pas la tête davantage de pareilles misères. Va-t'en, et viens me réveiller dans deux heures.

Cela dit, le jeune comte se rendormit.

Au bout de deux heures, le ponctuel Antoine arriva, tenant à la main une quantité de papiers de toutes les dimensions.

— Que m'apportes-tu là? s'écria d'Anglars en se levant sur son séant. Tu as l'air, avec ta face d'enterrement, d'un notaire qui s'en vient trouver un moribond pour recevoir son testament.

— Oh! quant à cela, monsieur le comte, reprit vivement Antoine, permettez; la comparaison n'est pas juste, car, pour faire un testament, il faut avoir quelque chose à donner, et je vous garantis que si vous veniez à tomber en danger de mort, votre testament ne vous coûterait pas grand'peine à faire.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que voilà les mémoires de vos fournisseurs, et que tout acquitté, il vous restera sur les dix mille livres que vous aviez emportées d'Auvergne, le mois passé, huit cent trente-trois livres trois sous six deniers.

— Diable! il n'y a pas là de quoi rouler carrosse.

— Je le crois parbleu bien. C'est tout au plus de quoi payer les gages de vos gens, sans la nourriture, bien entendu. Mais aussi vous voulez donner à souper à toute la compagnie des gendarmes de la garde! et vous les conviez à déjeûner par dessus le marché.

— Allons! mon pauvre Antoine, prends courage; j'irai voir mon oncle l'évêque d'Icosie, je lui parlerai de son homélie, et je suis sûr qu'il me donnera de l'argent.

— Vous ferez bien de le voir aujourd'hui même, monsieur le comte.

— Aujourd'hui! Oh! non pas, cela m'est impossible, mais demain..... Ah! si tu savais, Antoine, quel honneur il m'a fait ce souper que tu ne peux digérer! Il n'était bruit que de cela, cette nuit, chez la Hernandez. On disait: « Voilà un jeune seigneur qui fait magnifiquement les choses! » Et crois-moi, Antoine, c'est un excellent moyen de parvenir auprès des

dames que d'être magnifique. Je me souviens toujours d'avoir entendu dire à ma pauvre bonne mère, dans mon enfance, que M. de Lauzun avait gagné le cœur d'une des plus jolies femmes de la cour, en envoyant à Rouen un courrier qui creva deux chevaux, pour chercher je ne sais quelle friandise qu'elle avait paru désirer. Et voilà comme on fait son chemin auprès des belles !

— Et comme on dépense dix mille livres en quinze jours.

— Qu'importe, si je parviens à triompher de la Hernandez ! Quelle gloire pour moi, Antoine ! Une fille d'Opéra qui a refusé les offres de monseigneur le dauphin ! Et quelle fille d'Opéra encore ! Antoine, je ne crois pas qu'il existe dans le monde entier de beauté plus accomplie que Maria Hernandez : une taille de nymphe, un port de reine, une gorge de déesse, un....

— Peste, monsieur le comte, comme votre cœur prend feu ! Heureusement que cela ne dure pas long-temps, et depuis tantôt six semaines je vous ai vu successivement amoureux fou de la petite Nanette, d'une grande dame, princesse ou duchesse, on ne sait encore lequel des deux titres ; maintenant c'est d'une comédienne. Quand nous serons à la douzaine, nous ferons une croix.

— Antoine, il faut que je te confie un grand secret, un secret que tu ne révéleras à qui que ce soit, sur ton âme, entends-tu bien ? La grande dame et la comédienne c'est tout un.

— Est-il bien possible ? s'écria Antoine qui fut pour le moins aussi stupéfait que l'avait été son maître quelques heures auparavant.

— Oui, mon cher majordome, cela est ainsi. J'en ai été un peu consterné comme toi dans le premier moment, surtout quand j'ai vu le Barbançon venir se jeter encore à la traverse ; mais, ma foi, j'ai bien vite pris mon parti, et en gentilhomme qui sait son monde, je n'ai rien laissé voir de ma surprise. Au surplus, je retrouverai bien, tôt ou tard, une duchesse ou une princesse, tandis qu'on ne rencontre pas tous les jours des filles d'Opéra comme la Hernandez. Il faut à toute force que j'entre dans ses bonnes grâces, et, à te vrai dire, j'ai quelque sujet de penser que je n'en suis pas trop éloigné. La belle m'a regardé avec de certains yeux... Et il n'est pas jusqu'à ce Barbançon, ce chevalier, ce cadet de famille qui n'ait été avec moi d'une politesse !... Il enrageait au fond du cœur, j'en suis sûr, car je crois qu'il se permet d'en vouloir aussi à la belle Maria. Ces cadets ne doutent de rien ! ce qui ne l'a pas empêché de me gagner quelques pistoles à la bassette.

Ici deux heures sonnèrent à une grande horloge de Boule, placée dans l'un des angles de la chambre.

— Deux heures déjà ! s'écria notre gentilhomme. Il doit faire jour maintenant chez la Hernandez. Tiens, prends ce billet que tu trouveras sur ma table, et fais-le porter sur-le-champ à ma belle par le mieux tourné de mes laquais. Tu auras soin que le drôle mette sa plus belle livrée.

— Vos laquais ! monsieur le comte, vous ne risquez rien de les attendre jusqu'à ce soir. Ils sont tous ivres-morts, je vous l'ai dit.

— Et moi, je l'avais oublié. Ah ! les marauds ! les bélitres ! les misérables ! Je veux les bâtonner sur-le-champ comme ils le méritent.

En parlant ainsi, le jeune comte s'était levé et parcourait sa chambre à grands pas en gesticulant et frappant du pied, pendant qu'Antoine lui représentait avec sa gravité accoutumée que cette petite correction ne rendrait vraisemblablement pas la raison à ses gens. Tout à coup il s'arrêta et regarda Antoine qui tressaillit par un instinctif pressentiment.

— Antoine, mon bon Antoine, s'écria-t-il, tu me rendrais un bien grand service si tu voulais porter toi-même ce billet ; je suis sûr que tu t'acquitterais de cette commission beaucoup mieux que tout autre, et qui

sait ? peut-être tu seras admis en présence de cette belle jeune femme, tu la verras, Antoine, tu lui parleras.

A tous ces beaux discours, Antoine ne répondait que par une moue longue d'une aune ; à la fin il répondit en baissant la tête :

— Mais, monsieur le comte, il me semble qu'en ma qualité de maître-d'hôtel, je ne saurais...

— Tu reprendras la livrée, pour cette fois seulement.

— En trouverai-je une à ma taille? Si monsieur le comt eattendait seulement jusqu'à ce soir, il y a le petit Lorrain qui est moins ivre que les autres, un garçon fort bien tourné, et qui...

— Attendre à ce soir, Antoine ! Mais tu n'as donc jamais aimé ! Tu ne sais pas ce que c'est qu'une heure ; oui, une heure seulement en amour ! Attendre à ce soir ! Mais d'ici là, il peut se présenter tel gentilhomme qui me supplante. Antoine, mon bon Antoine, je t'en prie, va, cours sans plus attendre porter ce billet, et aie bien soin de demander une réponse.

— Allons, monsieur le comte, puisque vous le voulez absolument, je redeviens coureur ; mais vous pouvez vous vanter d'avoir fait de moi une fameuse girouette.

A peine Antoine fut-il dehors que Philippe d'Anglars, semblable en cela à tous les amoureux, fut presque au regret de l'avoir laissé partir. Il se demandait si cette lettre qu'il avait négligé de relire encore une dernière fois avant de l'envoyer, mais qu'à coup sûr il savait par cœur, était bien celle qu'il aurait dû écrire. Cette lettre qui lui avait paru un chef-d'œuvre le matin même, lui semblait gauche et mal tournée maintenant. Il se disait :

— Elle qui est accoutumée à recevoir les hommages des poètes et des beaux esprits, que va-t-elle penser de mon style provincial ? Elle se moquera de moi ; et, quand bien même il en serait autrement, ne s'offensera-t-elle pas de la hardiesse de ma demande après une première et unique visite ? Oui, tout bien considéré, j'ai agi comme un écervelé, et j'aurais dû attendre que nous eussions fait plus ample connaissance.

Puis, passant d'une extrême timidité à une extrême confiance :

— Au fait, ajoutait-il, je suis bien bon de m'alarmer. Une fille d'Opéra doit être habituée à recevoir des billets doux, et je suis sûr qu'elle en a des coffres tout pleins, ne fût-ce que pour faire collection d'autographes, et en tirer parti sur ses vieux jours. Et puis, il y a billets doux et billets doux ; quand celui qui les écrit est un vieux seigneur goutteux ou un épais traitant, je conçois qu'une belle s'en montre peu flattée ; mais quand il s'agit, au contraire d'un jeune gentilhomme de bonne maison, un aîné de famille, dont on n'a pas laissé que d'encourager les espérances par de tendres regards, et qui réunit à ces conditions certains avantages...

Ici le jeune comte ne put s'empêcher de lancer un furtif regard dans une magnifique glace encadrée au dessus de sa cheminée, et il sourit ; puis tout à coup retombant dans ses appréhensions :

— Mais Noailles, mais Mirepoix, sont eux aussi de bonne maison et de belle mine, et ils ont échoué auprès de cette fille d'Opéra ; mais cette fille d'Opéra est elle-même de qualité ; cette fille d'Opéra va à Saint-Roch ; c'est une dévote peut-être, et son confesseur a dû lui défendre expressément de recevoir les billets doux. Bon Dieu ! qu'ai-je fait ! elle sera indignée de mon audace, elle me prendra pour un libertin de profession, elle me défendra de reparaître jamais devant ses yeux, et je ne la verrai plus. Ah ! ne plus la voir ! quelle affreuse pensée !

C'est ainsi que notre gentilhomme, en proie à cette attente fiévreuse à laquelle, dans une situation comme la sienne, il est bien difficile de se soustraire, prenait plaisir à se torturer lui-même. Dans le principe, il n'avait vu dans toute cette affaire qu'une question d'amour-propre, mais plus il avançait, plus il entendait une voix intérieure qui lui disait que

Maria Hernandez était merveilleusement belle et qu'elle était vraiment digne d'être aimée. Combien de grandes passions ne commencent-elles pas ainsi!

Puis, quand le temps matériellement indispensable pour qu'Antoine arrivât seulement au logis de la Hernandez fut écoulé, il se mit à maugréer contre ce fidèle serviteur de ce qu'il n'était pas encore de retour et se colla le visage contre les carreaux de vitre d'une fenêtre donnant sur la rue. Du haut de cet observatoire, il se mit à interroger d'un regard avide les rares passans qui, par une froide et brumeuse journée de décembre, apparaissaient dans ce quartier isolé. Comme son cœur battait, chaque fois qu'à l'extrémité de la rue il voyait poindre sous ce voile de brume qui, aux approches de la nuit, allait sans cesse s'épaississant, l'ombre d'une forme humaine! Alors, cet Antoine si impatiemment attendu n'était plus seulement pour lui ce bon vieux montagnard qui avait pris soin de son enfance, et sous l'enveloppe grossière et matérielle du majordome, il y avait à coup sûr pour le jeune comte je ne sais quelle émanation affaiblie des célestes attraits de Maria Hernandez.

Cependant la nuit venait, la nuit plus sombre et plus silencieuse dans l'île Saint-Louis que sur tout autre point de la capitale... Antoine attendait-il son retour? ou bien faut-il penser qu'elle mettait tant de temps à combiner les termes de sa réponse? C'était là un nouveau champ ouvert aux conjectures de notre gentilhomme. Aussi, forcé d'abandonner son poste d'observation d'où les ténèbres de la rue ne lui permettaient plus de rien découvrir, il s'était laissé tomber dans un fauteuil, la tête entre ses mains, lorsqu'un coup violent frappé à la porte de l'hôtel le fit tressaillir jusqu'à la moelle des os. Haletant, éperdu, il se précipita dans l'obscurité au risque de se rompre le cou et s'élança au devant de son messager. Car c'était bien lui, il avait reconnu son pas.

— Eh bien, lui dit-il d'une voix strangulée, Antoine, quelle réponse?

— Ouf! s'écria le majordome, monsieur le comte, laissez-moi respirer un peu, car je n'en puis plus. Veiller la nuit! courir le jour! quel métier! Je suis sûr que j'ai déjà maigri de dix livres depuis notre arrivée à Paris.

— Mais réponds-moi donc, bourreau, répartit le jeune gentilhomme en le secouant brusquement par un pan de sa livrée, l'as-tu vue? a-t-elle ma lettre? qu'a-t-elle dit? Mais tu ne vois donc pas que je meurs d'impatience!

— Oh! si fait, monsieur le comte, mais je reconnais en même temps que vous n'êtes pas mort. Je n'ai point vu la senora, comme l'appellent ses gens, attendu qu'elle était en compagnie, mais elle a votre billet.

— Eh bien?

Je voudrais pouvoir vous rendre tout ce qu'il y eut de fièvre et d'angoisse dans cette simple articulation du jeune gentilhomme: *Eh bien?* Je voudrais vous montrer le feu de son regard, l'animation de ses joues, le tremblement convulsif de ses lèvres; mais il y a de ces occasions où la langue, si riche qu'elle soit, paraît pauvre, lorsqu'il faut exprimer certains mouvemens de l'âme et où l'on est tenté de briser sa plume entre ses doigts.

— Eh bien, répondit tranquillement Antoine, elle l'a lu dès que la compagnie a été sortie et m'a fait répondre qu'elle allait partir pour l'Opéra, et que vous pourriez, ce soir, y envoyer prendre sa réponse.

— Elle a dit cela, Antoine. Oh! merci, merci, mon bon vieux serviteur! Elle répondra! Sais-tu que c'est déjà un grand point de gagné! Si elle ne voulait pas me recevoir, elle ne me répondrait pas. Antoine, mon cher Antoine, c'est sur toi que je compte pour achever l'œuvre que tu as si bien commencée. Va, cours à l'Opéra, ou plutôt allons-y tous les deux. Je ne l'ai point encore vue sur la scène, cette adorable Maria. Oh!

à partir de ce jour, je ne veux plus manquer une seule de ses représentations. Viens, viens, Antoine.

Et en parlant ainsi, il s'élança hors de l'hôtel, entraînant à sa suite son infortuné majordome déjà sur les dents.

Sous le péristyle du théâtre, il rencontra plusieurs de ses nouveaux camarades qui se disposaient à entrer aussi à l'Opéra. Parmi eux, se trouvaient Noailles et Mirepoix.

— Eh bien ! cher comte, s'écria ce dernier, il paraît que te voilà décidément fasciné par les beaux yeux de la Hernandez. Prends garde à toi ! le vent est mauvais, je t'en avertis ; nous venons d'apprendre une triste nouvelle : ce pauvre petit Montchevreuil, qui l'aimait à l'adoration, a si bien perdu la tête par suite de ses rigueurs, que sa famille vient d'être obligée de le faire enfermer.

— Oh ! oh ! dit d'Anglars avec un léger accès de fatuité, je n'en suis pas encore là.

— Mais tu prends le meilleur moyen pour y arriver, en venant voir le ballet-opéra qu'on donne ce soir, *Diane et Endymion*. Tu nous diras demain matin des nouvelles de la jeune Phébé, car il ne t'est pas interdit d'en rêver et de te croire Endymion... en songe.

— Oh! moi, répartit d'Anglars assez négligemment, je ne prise que la réalité.

— Ah ça, est-ce que tu aurais des projets sérieux à l'endroit de cette belle ? On dit qu'on a vu quelqu'un de ta livrée entrer dans son hôtel.

— Mais... je ne sais...

— Comment, ajouta malignement M. de Noailles, monsieur le comte d'Anglars ferait infidélité à cette princesse dont il nous a fait hier un si charmant portrait, et pour une fille d'Opéra encore !

— Peut-être, monsieur de Noailles.

Celui auquel s'adressait cette réponse ne put réprimer un sourire; et, se tournant vers ses camarades, il leur dit à demi-voix :

— D'honneur, ce jeune gentilhomme est on ne peut plus divertissant; qu'en pensez-vous, messieurs ?

Et tous entrèrent en riant dans la salle de l'Opéra. Mirepoix seul demeura en arrière ; et, prenant à part notre héros :

— Mon pauvre d'Anglars, lui dit-il, écoute-moi, il n'est plus temps de plaisanter, et là, bien sérieusement, c'est un conseil d'ami que je te donne ; garde-toi bien de te laisser prendre dans les filets de cette sirène, qu'on nomme Maria Hernandez. Elle se moquerait de toi, comme elle s'est moquée de nous tous, te ferait faire cent folies ; et sais-tu ce qu'il en arriverait ? Un beau matin, tu te trouverais ruiné comme Bussy, comme Guitry et tant d'autres, ou fou comme Montchevreuil et peut-être bien tous les deux ensemble, sans être pour cela plus avancé que le premier jour. Ou je suis bien trompé, ou la Hernandez a trop d'orgueil pour donner jamais à aucun homme des droits sur sa personne. C'est une de ces femmes qui semblent nées pour venger toutes leurs semblables, et dont la destinée est d'inspirer l'amour, sans jamais le ressentir ; et puis, il est bien rare qu'une grande passion n'absorbe pas toutes les autres ; or, chez cette fille d'Opéra il y a une passion plus forte encore que son orgueil, c'est celle de son art. Pour elle, tout ce qui n'est pas chant ou danse n'existe pas. Maintenant, comme je ne pense pas que, par amour pour les beaux yeux de Maria, il te prenne fantaisie de t'enrôler dans le corps de chant ou de ballet, tu vois que ce que tu as de mieux à faire, c'est de n'y plus penser. Je devais cet avertissement à ta jeunesse et à ton inexpérience ; car, bien que notre connaissance ne date que d'hier, je serais désolé qu'il t'arrivât malheur.

Philippe d'Anglars, sur lequel ces paroles n'avaient pas laissé que de faire quelque impression, demeura un instant pensif, puis il s'écria :

— Mirepoix, il y a dans le blason de ma famille une devise à laquelle

un d'Anglars n'a jamais failli, *nusquam retrorsum*, ce que mon gouverneur m'a dit pouvoir se traduire en français par ces mots : « Je ne recule jamais. » Entrons à l'Opéra.

Mirepoix suivit en riant son nouvel et entreprenant camarade.

En toute autre occasion, le curieux aspect que présentait alors la salle de l'Opéra, grâce à l'infinie variété de couleurs et d'étoffes qui régnait dans les costumes des femmes et des hommes, eût attiré son attention, et il eût pris plaisir à contempler toute cette foule, l'élite de la cour et de la ville, qui s'épanouissait parée, compacte, chatoyante, dans toutes les parties de la salle ; mais alors il était en proie à une préoccupation intime et beaucoup trop violente pour qu'elle n'absorbât pas tout autre sentiment.

Le spectacle ne tarda pas à commencer, et pas n'est besoin de dire si d'Anglars devint tout yeux et tout oreilles.

Le théâtre représentait un site enchanteur, mollement éclairé par les rayons de la lune. C'était un de ces poétiques vallons de la Grèce, encaissé par de rians coteaux, parsemés de distance en distance de bouquets de bois. Au fond du vallon coulait un ruisseau dont les ondes argentées par les rayons de l'astre de la nuit faisaient entendre un doux murmure. Sur le devant de la scène et sous l'ombre épaisse d'un massif de verdure, un jeune pâtre était endormi sur un lit de mousse et de bruyère. Son chien était couché à ses pieds. La lune, pénétrant à travers les branchages, illuminait doucement son visage, qui portait l'empreinte d'un songe charmant. En même temps, une mystérieuse harmonie invitait au sommeil, et l'on voyait passer sur le vallon la Nuit dans son char, avec les Heures, ses fidèles compagnes, pendant que des chœurs lointains de nymphes et de faunes célébraient ses bienfaits sur un rhythme plein de mélodie. Bientôt les voix s'éteignirent et il y eut un moment où l'on n'entendit plus dans le vallon que le murmure du ruisseau ; puis tout à coup cette mystérieuse harmonie, qu'on avait entendue tout d'abord, retentit de nouveau. Les branches des arbres rendirent un léger frémissement au dessus de la tête du jeune pâtre, comme si elles eussent été agitées par le vent de la nuit, et, s'entr'ouvrant doucement, elles donnèrent passage à la plus charmante tête de jeune femme qu'il soit possible d'imaginer. Aux applaudissemens frénétiques qui éclatèrent aussitôt dans toutes les parties de la salle, on reconnut la Hernandez.

Elle était coiffée d'une couronne de pavots surmontée d'un croissant, et le caractère de sa tête, fier et voluptueux à la fois, ressortait à merveille sous ce simple ornement. C'était bien la déesse qu'une force invincible entraîne à une démarche indigne d'elle, et qui, en suivant, comme une simple mortelle, l'ardente impulsion de son cœur et peut-être de ses sens, reste encore déesse. Elle demeura quelques instans dans l'attitude de la contemplation ; puis, penchant le cou avec toute la grâce d'un cygne, elle regarda de côté et d'autre, comme si elle craignait d'être aperçue. Après s'être convaincue par cet examen qu'elle n'avait rien à redouter, elle écarta discrètement les branches des arbres, de manière à ce qu'elles pussent donner passage à son corps qui était demeuré caché jusque-là ; puis, se laissant glisser en quelque sorte jusqu'à la surface du sol, elle inclina sa tête sur le front du jeune pâtre, entr'ouvrit ses lèvres de rose, et l'on entendit distinctement le bruit d'un baiser.

Un frémissement général répondit à ce doux bruit dans tous les rangs des spectateurs ; et certes, il n'en fut pas un seul qui n'eût donné beaucoup en ce moment pour pouvoir être ainsi baisé au front par Maria Hernandez.

Quant à Philippe d'Anglars, il serait difficile d'exprimer la violence des émotions qui s'emparèrent de lui à un pareil spectacle. Son sang bouillonnait dans ses veines, et son cœur battait dans sa poitrine avec une telle force qu'il semblait sur le point de se briser, mais ce n'était rien

encore, et le charme sous l'influence duquel il se trouvait placé ne fut vraiment à son comble que lorsque l'enchanteresse, se redressant soudain, leva les yeux au ciel, et fit entendre les accens d'une voix pleine de fraîcheur et de mélodie. C'était cette cantilène où la déesse accuse d'une façon si touchante la destinée qui, au milieu du bonheur tranquille dont elle jouissait, a présenté à ses yeux ce jeune pâtre qu'elle voudrait fuir et qu'elle rencontre partout. Il y eut surtout quelque chose de passionné et qui enleva tous les suffrages dans la manière dont elle chanta la fin de ce morceau :

S'il est mortel celui que j'aime,
Dieux, ôtez-moi mon immortalité.

A cet instant, Philippe d'Anglars, qui était sur le devant d'une loge, haletant, plein d'extase, et qui ne perdait pas un seul des mouvemens de la cantatrice, crut voir, sans doute par quelque hallucination de son cerveau, la charmante déesse tourner vers lui ses beaux yeux noirs avec une expression profonde d'amour et de mélancolie. Il lui sembla que toutes ces paroles d'amour qu'elle adressait à Endymion endormi, c'était à lui qu'elle les destinait, que c'était là sa réponse au billet qu'il lui avait envoyé, et que toute cette foule palpitante qui était accourue pour repaître ses yeux d'un vain spectacle, assistait à un drame réel, dont il était le héros inconnu. Oh! si l'un de ceux qui doivent lire ces lignes a jamais aimé une comédienne, s'il a senti son cœur consumé par cet amour d'autant plus violent qu'il semble dans chacun des spectateurs qui vont applaudir l'actrice, voir autant de rivaux; si, après un premier billet auquel peut-être aussi on avait promis de répondre, il s'est plu à aller s'enivrer des douces paroles adressées par une bouche adorée à un être imaginaire, que celui-là interroge ses souvenirs, et il comprendra, bien mieux que je ne pourrais le dépeindre, tout ce que Philippe d'Anglars dut éprouver dans cette soirée; car, ce sont là de ces heures solennelles comme on en compte bien peu dans la vie et dont on se souvient toujours.

A peine Maria Hernandez avait-elle terminé son morceau, au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens, qu'un chœur de bergers auquel se mêlait, par intervalles, le tintement des clochettes des troupeaux retentit dans le lointain. A ce bruit, la déesse disparut comme une ombre, l'aurore commença à poindre, Endymion se réveilla en sursaut et Philippe d'Anglars en fit autant. L'enchanteresse n'était plus là; le charme était rompu. Il poussa un profond soupir; et, après avoir promené avec étonnement ses regards sur la foule qui demeurait toujours attentive et recueillie, malgré la disparition de la Hernandez, il se leva et sortit de la loge, sans même attendre la fin de l'acte.

Il parcourut avec anxiété les corridors, cherchant de tous côtés s'il n'apercevrait pas Antoine auquel il avait donné l'ordre de venir le rejoindre, dès qu'il aurait la réponse promise et si impatiemment attendue; mais il ne le trouva point; et, ne pouvant résister plus long-temps au supplice d'une telle attente, il sortit du théâtre pour respirer l'air libre et pur du dehors, car il étouffait.

La première personne qu'il rencontra devant le portail fut son fidèle serviteur qui tenait à la main le précieux billet. Le voir, s'en saisir, en rompre le cachet, fut pour l'amoureux gentilhomme l'affaire d'une seconde; et, s'approchant d'une lanterne, il lut avec avidité ce message, le premier de ce genre qu'il eût jamais reçu de sa vie, ce message pour lequel il eût donné tout son sang, si Maria le lui avait demandé. Après avoir baisé et rebaisé cent fois ces caractères tracés par une main chérie, après avoir poussé la reconnaissance jusqu'à serrer dans ses bras le vieil Antoine qui, depuis tantôt quinze ans, n'avait reçu pareil honneur de son jeune maître, il rentra dans la salle, le front rayonnant, le sourire sur les lèvres.

Mirepoix, qui l'aperçut, car on était à un entr'acte, vint droit à lui.

— Pardieu, lui dit-il, je suis aise de te voir, cher comte, car je commençais à être inquiet de toi, tant ton brusque départ nous avait tous surpris. Il y avait alors dans tes yeux je ne sais quelle expression de tristesse et même d'égarement qui nous avait fait craindre un instant qu'il ne t'arrivât la même chose qu'au petit Montchevreuil. Maintenant, c'est tout le contraire, tu es gai, tu as la mine ouverte, et l'on dirait que tu viens de faire quelque gros héritage. Ah çà! qu'as-tu donc?

— Ce que j'ai, Mirepoix? ce que j'ai? s'écria vivement le jeune comte en entraînant son camarade dans un coin. Tiens, lis.

Mirepoix prit le billet que lui tendait d'Anglars, il ne contenait que ces simples mots : « Je vous attends ce soir après l'opéra, je serai seule. »

Ce billet était signé Maria Hernandez en toutes lettres, et il y avait pour suscription : « Monsieur le comte d'Anglars. »

Mirepoix parut stupéfait, et il rendit le billet à notre gentilhomme en ajoutant :

— Voilà qui est étrange, et je t'en félicite : car je ne sache pas que la Hernandez ait jamais écrit à nul autre qu'à toi.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Une bonne Fortune.

Pendant toute la durée de l'opéra, Philippe d'Anglars eut le temps de puiser de nouveaux stimulans à son amour dans le dangereux spectacle de toutes les séductions déployées par la Hernandez dans son rôle de Diane amoureuse, séductions dont l'actrice semblait n'avoir jamais été aussi prodigue que ce jour-là. L'art du chant, on doit se le rappeler, n'était pas le seul dans lequel cette célèbre fille d'Opéra eût acquis une incontestable prééminence, elle en possédait un autre dont l'influence magique n'était pas moins puissante en 1700 que de nos jours, sur les faibles mortels. Elle avait rapporté des bords du Guadalquivir, poétique berceau de son enfance, ces danses voluptueuses dont le secret perdu pendant plus d'un siècle après elle, semble enfin vouloir revivre depuis quelque temps. Qu'on juge des impressions que dut éprouver ce jeune gentilhomme qui, à part quelques courantes exécutées tant bien que mal en famille les jours de fête, n'avait jamais vu d'autres danses dans les montagnes d'Auvergne que la bourrée, lorsqu'il vit apparaître sur la scène de l'Opéra, avec son cortége de nymphes, Maria Hernandez demi-nue, en costume de Diane Chasseresse; lorsqu'après s'être enivré des plus douces modulations de sa voix, il lui fut donné de contempler, à peine dissimulés par une légère tunique, les contours harmonieux de son beau corps digne en tous points de servir de modèle pour la déesse qu'elle représentait.

D'abord, elle regarda négligemment les danses formées par ses jeunes compagnes, puis, sur leur invitation, elle sembla ne vouloir s'y mêler que pour les guider; mais bientôt, maîtrisée par je ne sais quel instinct qui venait de se réveiller en elle, elle bondit comme une biche et se montra vraiment reine et déesse par la grâce ineffable de sa danse comme elle l'était déjà par son chant et par sa beauté.

Et vera incessu patuit Dea,

n'aurait pas manqué de s'écrier l'abbé, le digne gouverneur de M. le comte Philippe d'Anglars.

Que si maintenant vous voulez bien vous souvenir que ce même Philippe d'Anglars avait dans sa poche, que dis-je, sur son cœur, car c'est là qu'il l'avait placé, certain billet de la déesse ainsi conçu : « Je vous attends ce soir après l'opéra, je serai seule, » vous comprendrez sans peine quelle fièvre d'amour et de joie s'était déjà emparée de tout son être, lorsque le spectacle étant terminé, il se rendit au logis de la Hernandez. Seule! Elle allait être seule pour lui, cette femme qui avait résisté au dauphin de France et dont les plus grands seigneurs avaient tenté vainement la conquête. Seule! Appréciez-vous bien toute la portée de ce mot pour une imagination de vingt ans? Car enfin, une jeune femme, qu'elle soit de la cour ou de la ville, qu'elle soit même de l'Opéra, ne reçoit pas un jeune homme chez elle, seule, à onze heures du soir, pour le renvoyer désespéré. C'était tant de bonheur à la fois, que Philippe d'Anglars en était à se demander si ce bonheur était bien réel et s'il n'était pas par hasard sous l'influence d'un songe. Comment cette Maria Hernandez,

qu'on disait si sage et si fière à la fois, avait-elle pu se déterminer si promptement en sa faveur? Était-ce donc une de ces prudes qui n'affichent tout haut leurs rigueurs que pour se faciliter les moyens d'être moins cruelles en secret? Notre jeune gentilhomme se perdait à cet égard dans un dédale de conjectures qu'il terminait toutes par cette invariable conclusion, qu'après avoir vu son ambition si cruellement déçue, il était bien juste que l'amour lui offrît des consolations.

Aussi, à mesure qu'il approchait du logis de la Hernandez, il commençait à s'identifier si bien avec cette opinion, qu'il considérait déjà sa bonne fortune comme une chose qui lui était due! L'homme est ainsi fait, et il n'est personne qui n'ait éprouvé ce sentiment. Au moment où nous touchons au bonheur le plus ardemment souhaité, je ne sais quelle réaction s'opère dans notre âme qui en diminue le prix. C'est comme un avant-goût de la satiété qui suit toute jouissance, et c'est sans doute sur l'étude approfondie de cette disposition de notre nature qu'est basée chez les femmes toute la science de la coquetterie.

Philippe d'Anglars mit enfin le pied dans le fastueux hôtel de la Hernandez. Ce n'était pas comme la première fois au bruit joyeux des instrumens et à la clarté des flambeaux. Tout était silence, ténèbres et mystère dans la maison, comme il convient pour un premier rendez-vous d'amour. Le jeune comte entra, non sans éprouver un violent battement de cœur.

En descendant de sa chaise à la porte de l'hôtel, il lui avait semblé s'apercevoir que quelqu'un, enveloppé dans un manteau, l'avait suivi jusque-là et s'arrêtait pour le voir entrer. Un moment il fut tenté de retourner sur ses pas, pour chercher querelle à l'indiscret observateur; mais une préoccupation d'un tout autre genre le détourna bien vite de cette pensée, et il monta l'escalier.

Il n'y avait plus dans l'antichambre qu'un valet à moitié endormi qui se frotta les yeux en l'apercevant; et, après lui avoir demandé son nom d'un air d'intelligence, l'introduisit discrètement dans le cabinet retiré où il était entré la première fois et où se tenait habituellement Maria Hernandez. Elle ne s'y trouvait pas alors, mais le valet annonça qu'il allait quérir sa maîtresse, et qu'elle ne tarderait pas à venir.

Demeuré seul, le jeune comte interrogea d'un œil curieux les moindres détails de ce réduit encore plus faiblement éclairé que de coutume par une simple lampe suspendue au plafond. Ce demi-jour lui parut plein de délicieuses promesses. Il n'était pas jusqu'à ces fleurs frileuses faiblement épanouies aux angles de la chambre, sous l'influence d'une chaleur artificielle, qui n'exhalassent des parfums inconnus, et ne fissent pénétrer par avance dans les sens allanguis je ne sais quelle vague sensation de mollesse et de volupté. Dans ce séjour enchanteur, il n'y avait pas même d'horloge, et qu'en était-il besoin? Ne devait-on pas y oublier le temps?

Rien au surplus n'était changé depuis la veille au soir; le portrait du vaillant hidalgo don Juan Hernandez de Siete Yglesias y Hermosa y Andres était toujours à sa place accoutumée; mais, comme si sa fille eût renoncé pour ce soir à lui demander secours et protection, Philippe d'Anglars reconnut, non sans un vif sentiment de joie, que ce portrait était couvert d'un voile. Maria Hernandez était-elle donc comme ces courtisanes italiennes qui, pour se livrer à la débauche, voilent également leur madone?

Pendant que mille pensées tumultueuses bouillonnaient dans le cerveau du jeune homme, une petite porte masquée s'ouvrit dans un angle de la chambre, et Maria Hernandez parut. Son visage toujours fier, mais un peu pâle, portait l'empreinte de la fatigue qu'avait dû lui faire éprouver le rôle qu'elle venait de remplir, peut-être aussi de l'émotion intime et profonde causée par une pareille entrevue. Telle fut du moins la pensée du jeune comte d'Anglars qui, dans le caractère actuel de sa physionomie,

retrouva trait pour trait celui qu'il lui avait vu, à son entrée en scène dans le ballet-opéra, lorsqu'elle vient trouver Endymion endormi.

Toutefois, l'attitude et le regard de Maria Hernandez imprimaient à un si haut point le respect, que même en ce moment le jeune d'Anglars, ému, palpitant, fut pris d'un tremblement soudain, comme s'il se fût trouvé en présence de quelque grande reine; et, sans pouvoir arracher une parole du fond de sa poitrine, il prit la main de la jeune femme sur laquelle il déposa timidement un baiser. Puis, comme elle-même, après lui avoir fait signe de s'asseoir à ses côtés au coin de la cheminée, gardait le silence, il sentit que c'était à lui qu'il appartenait de le rompre le premier et balbutia d'une voix entrecoupée les paroles suivantes :

— Senora (il prit le parti de l'appeler ainsi, n'osant encore employer un nom plus familier et croyant d'ailleurs devoir renoncer à celui de mademoiselle, qui n'était guère de mise dans une telle circonstance), voulez-vous bien accepter mes remerciemens pour la bonté que vous avez de me recevoir..... ici.... Je n'aurais jamais osé attendre un tel témoignage de votre... intérêt, auquel je reconnais volontiers que je n'avais aucun titre. Puisse du moins mon dévoûment sans bornes à vos moindres volontés vous prouver ma reconnaissance!

A toutes ces paroles, la Hernandez ne répondait que par un regard rempli d'un naïf étonnement, qui se peignait à merveille dans ses grands yeux noirs.

Allons, se dit d'Anglars qui commençait à se remettre de son trouble, il paraît que ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre. Je fais du respect comme avec une duchesse, je suis un sot; et, changeant soudain de ton :

— Je sors de l'Opéra, s'écria-t-il, senora, ai-je besoin de vous dire que j'en sors plein d'enthousiasme et de ravissement? Car je ne vous connaissais encore que comme la plus belle de toutes les femmes, et maintenant j'admire en vous la plus accomplie de toutes les comédiennes. Ah! belle Maria, rien ne saurait rendre tout ce que vous m'avez fait éprouver, il faut vous adorer comme une déesse, et c'est à genoux...

Ici la Hernandez se leva, en abaissant sur son interlocuteur un regard plein de fierté, et d'Anglars ne put s'empêcher de se lever aussi, tant il était fasciné, malgré lui, par ce qu'il y avait d'imposant dans tout l'extérieur de la jeune femme.

— Qu'est-ce donc enfin? s'écria celle-ci; que voulez-vous de moi, monsieur?

— Ce que je veux, senora, répondit le jeune gentilhomme au comble de la surprise, ce que je veux, ah! pouvez-vous me le demander, vous, l'objet de toutes mes pensées depuis que je suis arrivé à Paris, vous qui avez daigné encourager par vos regards, et, ce soir encore, par une faveur bien plus précieuse, une recherche...

— Arrêtez, monsieur, je ne saurais en entendre davantage. Que signifie?...

— Qu'entends-je? un tel accueil! ah! senora, vous m'aviez donné quelque droit d'en espérer un autre, et je ne sais comment j'ai pu démériter de vos bontés depuis la réponse que vous avez daigné faire tantôt à mon billet.

— Un billet! vous m'avez adressé un billet, vous, monsieur! et je vous ai répondu! Mais, monsieur, je n'ai point reçu de billet de vous, je ne vous ai point écrit, et je suis étonnée...

— Vous ne m'avez point écrit, mademoiselle! Mais cette lettre que voici... cette lettre... Ah! mon Dieu! c'était donc un leurre!

Et en parlant ainsi, le jeune comte laissa échapper de ses mains le billet qu'il avait retiré de son sein. La comédienne le ramassa vivement; puis, après l'avoir lu, elle le lui rendit en disant :

— Ce n'est pas moi qui ai écrit ce billet.

— Qui donc est-ce alors? s'écria d'Anglars sur les traits duquel la plus

vive confusion venait de se peindre, et il laissa tomber sa tête entre ses mains.

Lorsqu'il la releva, de grosses larmes s'échappaient involontairement de ses yeux et roulaient le long de ses joues animées du plus vif incarnat. Il était beau comme un ange dans cette position, et ce fut avec un sentiment de pitié et d'intérêt à la fois que Maria Hernandez le regarda, car la naïveté de sa douleur était bien faite pour attendrir le cœur le plus dur.

Pauvre d'Anglars! il voyait s'évanouir ainsi la dernière de ses illusions, la plus douce peut-être, celle du moins qui est la plus faite à vingt ans pour consoler de la perte de toutes les autres, et son arrêt lui était prononcé par la bouche même de celle dont il avait espéré le bonheur. Qui n'eût comme lui versé des larmes amères?

A la fin, il eut honte du spectacle qu'il donnait à des yeux indifférens; et, d'une voix qu'il voulut rendre assurée :

— Mademoiselle, s'écria-t-il, je ne vous demande plus votre amour, je suis un misérable, un insensé qui ai pu y croire un instant. Je m'étais abusé, oh! cruellement abusé. Je vais partir, mademoiselle, je vais vous délivrer de mon importune présence. Vous ne me reverrez jamais dans ce logis. Déshérité par l'amour comme je l'ai été déjà par l'ambition, que me reste-t-il à faire ici? Rien. Mais du moins il faut espérer que je ne serai pas déshérité par la vengeance. Mademoiselle, vous avez été offensée comme moi dans tout ceci, votre nom a été compromis, et, je veux le croire, sans votre aveu. Vous ne refuserez sans doute pas de me dire sur qui vos soupçons peuvent se porter et où je dois chercher l'artisan du piége où je suis tombé. Je vous le demande en grâce, mademoiselle, ne repoussez pas mon humble prière, ce sera la première et la dernière faveur que vous m'aurez accordée.

Maria Hernandez regarda pendant quelques instans le jeune gentilhomme avec une expression de terreur mal dissimulée; puis elle lui dit après une pause et d'un ton calme en apparence :

— Monsieur, je n'ai rien à vous dire; je ne sais rien.

— Oh! répliqua vivement d'Anglars, je saurai bien le découvrir, moi, l'insolent auteur de cette mystification, car il me faut tout son sang; et si j'en crois un pressentiment d'accord avec mes souvenirs, je n'aurai pas même besoin pour cela de vos indications.

— Qui soupçonnez-vous donc? s'écria la Hernandez toute tremblante.

— Je soupçonne le chevalier de Barbançon, ou plutôt j'en suis sûr.

— Ce n'est pas lui, répartit la Hernandez avec un accent presque fébrile; ce n'est pas lui!... Le billet que j'ai vu... n'est point de l'écriture de M. de Barbançon. Monsieur, croyez-moi, au nom du ciel, abandonnez votre projet.

A cet instant la jeune femme sentit qu'elle en avait trop dit, et ce fut à son tour de se cacher avec confusion la tête entre ses mains.

— Ah! vous savez quelque chose! dit le jeune d'Anglars pour qui ce mouvement fut comme un trait de lumière. Vous êtes de moitié dans cette mystification. Oh! oui, je le vois bien, vous vous êtes jouée de moi. L'on m'avait bien dit de me méfier de vous, et moi, aveugle, j'ai jugé votre candeur égale à la mienne. Je croyais en vous, comme l'on croit en Dieu. Ah! mademoiselle, que vous avais-je fait pour me traiter ainsi? Vous vous êtes plu à semer dans mon cœur le germe de cette passion funeste qui le dévore pour y jeter ensuite l'amertume et le désespoir! Vous vous êtes dit en me voyant : « Voilà un jeune gentilhomme bien naïf qui arrive » de sa province, et pour qui l'amour est encore une religion. Pauvre » niais! il faut encore cette victime à ma coquetterie. » Eh bien! mademoiselle, soyez satisfaite, jouissez de votre ouvrage. Me voilà tel que vous le désiriez; je ne crois plus à rien ici-bas qu'à la trahison et au mensonge. Vous détournez la tête. Allons! j'ai tort, je m'emporte; il faut savoir re-

tirer le dard de sa blessure, sans gémir ni soupirer. J'aurai ce courage. Regardez-moi, mademoiselle; regardez-moi en face, ne craignez plus aucun reproche de ma bouche. Vous êtes une femme. Tout n'est-il pas permis aux femmes, surtout quand elles sont jeunes et belles? Je ne puis rien contre une femme; mais je découvrirai le complice de cette femme, et j'aurai sa vie ou il aura la mienne. Oui, mademoiselle, vous ne me verrez plus; mais quelque jour, et ce sera bientôt, s'il plaît à Dieu, vous entendrez parler du comte d'Anglars. Adieu, mademoiselle.

Ayant ainsi parlé, le jeune homme allait sortir, lorsque la Hernandez, qui avait écouté ses reproches sans chercher même à l'interrompre, et qui s'était laissé tomber sur un sopha, en proie au plus profond accablement, se releva soudain, et l'arrêtant brusquement par le bras :

— Non, lui dit-elle, je ne puis vous laisser partir ainsi; non, je ne suis point complice de cette mystification. J'en atteste Dieu qui m'entend, et je vous plains; oui, monsieur, je vous plains de doute mon âme. Qu'exigez-vous de plus de moi?

— Je vous crois, mademoiselle; je vous crois, répondit d'Anglars, ému malgré lui du ton avec lequel la jeune femme avait prononcé ces dernières paroles, et je vous rends grâces. Au moins, je vous quitte moins malheureux. Il dépend même de vous d'acquérir un nouveau titre à ma reconnaissance.

— Parlez, monsieur.

— C'est de me promettre que toute cette affaire demeurera secrète autant qu'il dépendra de vous.

— Ah! monsieur! murmura la Hernandez d'un ton de reproche.

— Pardon... pardon, mademoiselle: rien ne me retient plus ici. Plût à Dieu que je n'y fusse jamais venu!

Et il poussa un profond soupir qui trouva, je ne sais pourquoi, un écho dans la poitrine de la jeune femme. Celle-ci, les yeux baissés, balbutia ensuite :

— Et vous, monsieur, à votre tour, refuserez-vous aussi de me faire une promesse?

— Quelle qu'elle soit, mademoiselle, répondit le comte, je suis disposé à la faire et à la tenir, persuadé que je suis de votre loyauté.

— Eh bien! monsieur, promettez-moi d'abandonner tout projet de vengeance et de ne chercher en rien à éclaircir ce qui vient de se passer.

Il y avait une expression suppliante dans les traits de la jeune femme qui n'échappa point à Philippe d'Anglars. Il la regarda fixement; elle rougit et baissa de nouveau les yeux.

— Mon Dieu, se dit-il, craindrait-elle pour les jours de celui qui s'est joué de moi? Sans doute, cet homme est son amant. Puis il ajouta à haute voix :

— Mademoiselle, vous avez ma promesse.

Elle lui tendit la main, et une larme vint briller au bord de sa paupière, larme de reconnaissance, larme d'amour peut-être.

— Merci, monsieur le comte, dit-elle de sa voix la plus tendre.

D'Anglars baisa respectueusement cette main charmante qu'on lui tendait, et il la sentit frémir sous l'empreinte de son baiser.

— Elle est heureuse, se dit-il, elle ne tremble plus pour les jours de son amant. Allons! je n'ai plus rien à faire ici. Dominé par cette cruelle pensée, il s'écria tristement :

— Adieu! mademoiselle.

Puis, s'étant incliné, il sortit en silence. Comme il était sur le seuil de la porte, la jeune femme lui dit avec un sourire d'une ineffable douceur :

— Oh! non, pas adieu, mais au revoir!

II

La Chasse au Cerf.

Le cor retentit dans les bois ; la meute fait entendre ses aboiemens. Tayaut ! tayaut ! Le grand roi, profitant d'un beau jour du mois de janvier 1701, et peut-être aussi pour distraire sa cour des souvenirs pénibles qu'a laissés la mort toute récente et si prématurée de son jeune ministre, le marquis de Barbezieux, donne aux princesses ses petites-filles le spectacle d'une chasse, dans sa royale forêt de Marly. Voyez-vous passer en habit de chasse les ducs à brevet et messieurs des grandes entrées ? Avec quel empressement ils se rendent à l'appel du monarque ! avec quel courage ils affrontent la bise glaciale qui souffle à travers les branchages dépouillés ! C'est que Louis XIV aime à se trouver sans cesse entouré de toute sa brave noblesse, soit qu'il assiége Mons ou Courtrai, en compagnie de ses vingt-quatre violons, soit qu'il aille donner à manger aux carpes du grand bassin, soit enfin qu'il coure le cerf. Il ferait beau voir qu'il osât aspirer encore au bougeoir, le seigneur qui aurait manqué à la grande chasse de Marly.

Mais quoi, savez-vous la fatale nouvelle ? Non : qu'est-ce donc ? Monseigneur le Dauphin est-il tombé de cheval ? Ce n'est pas cela. Madame la duchesse de Bourgogne aurait-elle fait une nouvelle fausse-couche, pour ne point contrarier le roi en ne l'accompagnant pas dans sa chasse ? C'est pis encore. Qu'est-ce donc enfin ? C'est un malheur bien cruel et dont il sera parlé à la cour pendant huit jours entiers ; un malheur que Dangeau ne manquera pas de relater dans son journal. Les chiens n'ont pas de flair aujourd'hui, et la trace du cerf est perdue ; un superbe cerf dix cors qui a l'honneur de porter dans ses flancs une balle logée là par la main royale.

Ce bon Dangeau ! Il est au désespoir ; il parcourt au galop les belles allées du tiré du roi où le givre et la neige étincellent comme des myriades de diamans ; nouvel Absalon, il accroche en passant les boucles soyeuses de son ondoyante perruque à tous les buissons, à tous les branchages, et s'en va criant d'une voix lamentable :

— Avez-vous vu passer le cerf ? Qui a vu passer le cerf ? Celui qui donnera des nouvelles du cerf aura la croix de chevalier de Saint-Lazare, s'il est gentilhomme, et s'il ne l'est pas, je mettrai son nom dans mon journal.

Holà ! messieurs les gendarmes de la garde du roi, en chasse ! en chasse ! Que la promesse d'une telle récompense enflamme votre zèle ! Parcourez en tous sens les mille détours de la forêt, et si l'un de vous a ce bonheur de découvrir le cerf blessé par le grand roi, qu'il vienne en toute hâte en rendre compte à M. de Dangeau. M. de Dangeau est grand-veneur aujourd'hui, car y a chasse à la cour. Demain, il sera grand-maître des cérémonies, s'il y a quelque fête à régler. En voyage, il est fourrier des logis, et les jours de spectacle au palais, je ne sais trop si tout menin de monseigneur et grand-maître de Saint-Lazare qu'il est, il ne se fait pas souffleur. M. de Dangeau est le courtisan par excellence, c'est l'homme indispensable, celui qui se prête le mieux à toute espèce de transformations, véritable maître Jacques à l'usage du grand roi, caméléon en justaucorps et haut-de-chausses de velours galonnés d'or fin.

Comme à la voix du digne seigneur s'élancent, sur leurs destriers, tous ces beaux gentilhommes en uniforme rouge ! Ne reconnaissez-vous pas, au milieu d'eux, sur ce joli cheval blanc qu'il conduit avec tant de

grâce et d'adresse, le jeune comte d'Anglars? ses traits sont pâles; une vague mélancolie a éteint la flamme qui brillait naguère dans ses grands yeux bleus. Quel contraste avec les visages rayonnans de gaîté et d'allégresse de ses jeunes camarades! Et quelle révolution s'est opérée dans tout son être depuis ce jour où, à l'Opéra, les belles dames se le montraient avec tant de complaisance, pendant que lui, insensible à leurs tendres œillades, n'avait de regard dans sa loge que pour la Hernandez!

Pourtant, un mois à peine s'est écoulé depuis ce jour, mais dans ce court espace de temps il semble qu'il ait vieilli de dix années, tant le souffle de la douleur, en passant sur son visage, a flétri son front si serein et si pur, et creusé sur ses joues de larges sillons à l'endroit où le sourire avait imprimé de fraîches fossettes. D'abord, il a lancé son cheval au grand trot dans le premier sentier qui s'est offert à sa vue, puis, peu à peu, s'abandonnant à la fantaisie du noble animal, il lui a laissé les rênes et s'en va tout rêveur, suivant à l'aventure les mille sinuosités de la forêt.

Pauvre d'Anglars! combien la destinée s'est montrée cruelle envers lui en lui arrachant ainsi une à une toutes les fleurs de cette riante couronne d'illusions qui ceignait si amoureusement son jeune front, le jour où il quitta le manoir paternel! Il croyait à une charge brillante à la cour, et il est gendarme de la garde; il croyait à la fortune, et il lui reste à peine quelques pistoles des dix mille livres qu'il avait apportées d'Auvergne, il croyait à l'amour... ah! ce fut là sans doute le plus poignant de tous ses désenchantemens. Aujourd'hui, il a perdu toute croyance, tout espoir, et il ne lui reste pas même ce qui reste aux damnés du Dante, le souvenir du bonheur passé! Pauvre d'Anglars!

Jadis il avait, comme tous les hommes, son bon et son mauvais ange, et la vue du premier lui faisait oublier du moins les tribulations dont l'autre était pour lui l'avant-coureur et comme le principe. Mais aujourd'hui point de compensation pour lui dans ses maux. Différent en cela du reste des hommes, il a deux mauvais anges. Seulement ces deux anges ne se ressemblent point entre eux; l'un a la forme d'une vieille femme avec de grandes coiffes pendantes et marmotte tout bas des prières, l'autre a les traits d'une belle fille d'Opéra qui a de doux chants et des danses pleines de volupté. C'est en vain qu'il évite avec soin toute occasion de rencontrer l'un ou l'autre; c'est en vain qu'il se tient constamment renfermé dans son petit hôtel de l'île Saint-Louis, n'en sortant absolument que pour faire son service. Ses deux anges planent sans cesse à ses côtés et lui apparaissent dans tous ses songes. Seulement, je ne voudrais pas jurer que tous deux soient pour lui l'objet d'une même haine, d'une même horreur.

A quoi pensez-vous à cet instant même, monsieur le comte d'Anglars? S'il faut en croire je ne sais quelle expression de tendresse répandue sur votre physionomie rêveuse, ne serait-ce point à cette belle Maria Hernandez dont la main frémit encore parfois sous vos lèvres brûlantes, comme son souvenir palpite, malgré vous, dans votre cœur? Aussi bien, voici quelqu'un qui peut nous donner, à ce sujet, quelques éclaircissemens. Le trot d'un cheval qui tourne court vient de retentir à peu de distance sur la terre durcie par la gelée. Le cavalier qui le monte s'est arrêté. Attention! c'est le gai, le jovial Mirepoix.

— Tiens, c'est toi, d'Anglars. Ah! pardieu, cher comte, si c'est ainsi que tu cours pour rejoindre le cerf, le pauvre animal ne risque rien de venir te trouver. Toujours triste et pensif, mon beau comte, absolument comme l'Hippolyte de la *Phèdre* de Racine.

> Ton superbe coursier qu'on voyait autrefois
> Plein d'une ardeur si noble obéir à ta voix;
> L'œil triste maintenant et la tête baissée,
> Semble se conformer à ta triste pensée.

On n'entend plus parler de toi nulle part. Vois-tu, l'on ne m'ôtera pas de la tête que tu as une grande passion au cœur et que l'objet de cette passion est la Hernandez.

A ce seul nom d'Anglars tressaillit; puis il s'écria avec un sourire forcé :

— Ce serait un étrange amoureux que celui qui, pouvant voir sa belle à peu près tous les jours, se priverait volontairement de ce plaisir. Tu sais fort bien que je n'ai pas mis le pied chez la Hernandez depuis tantôt un mois.

— C'est pour mieux cacher ton jeu, et je suis bien sûr que si tu ne la vois en public, tu te dédommages amplement en secret.

— Ni en public ni en secret.

— Laisse donc, tu veux faire le mystérieux, l'Amadis des Gaules; mais cela n'est plus de mise aujourd'hui, mon cher, surtout quand il s'agit d'une fille d'Opéra; et puis, ce n'est pas à moi qu'on fait accroire de pareilles choses après le billet que tu m'as montré.

— Le billet! s'écria vivement d'Anglars, dont à ce seul mot un éclair d'indignation vint ranimer les yeux. Eh bien! que prouve ce billet?

— Oh! pas grand'chose, il est vrai, sinon que tu étais attendu entre onze heures et minuit par une belle jeune femme, et qu'il est possible à la rigueur qu'elle t'ait fait venir dans son hôtel, à une pareille heure de la nuit, pour te demander ton avis sur la musique du ballet-opéra de *Diane et Endymion*. C'est même très présumable.

— Et moi, je te dis qu'il ne s'est rien passé dans cette entrevue dont la plus austère pudeur ait à rougir.

— Mais comment donc! j'en suis intimement convaincu, et c'est sans doute pour cela que la belle a pris soin de renvoyer tous ses valets et d'en prendre d'autres dès le lendemain.

— Ah! elle a renvoyé tous ses valets?...

— Fais donc l'ignorant maintenant, lorsque c'est toi, sans nul doute, qui l'as exigé. Au surplus, tu peux faire compliment de ma part à ta charmante maîtresse. Elle aussi joue merveilleusement son rôle. Je ne la vois pas de fois qu'elle ne me dise : « Eh bien! monsieur de Mirepoix, » vous ne m'amenez pas votre nouveau camarade, M. le comte d'Anglars!»

— Ah! elle t'a dit cela, Mirepoix; elle te l'a dit... souvent?

— Toutes les fois que je l'ai vue, je te le répète.

— C'est singulier.

Et d'Anglars retomba dans sa rêverie; puis, tout à coup faisant un retour sur lui-même :

— Il est clair, se dit-il, que si elle parle ainsi, c'est pour détourner les soupçons et les empêcher de s'arrêter sur celui qui est véritablement son amant. Quel peut être celui-là?

— Voyons, s'écria Mirepoix, je suis ton véritable ami, et j'ai rempli fidèlement l'engagement que tu avais exigé de moi de ne parler à âme qui vive de ce fameux billet. Je te demande, en échange de ma discrétion, de me raconter comment les choses se sont passées dans ton entrevue avec la Hernandez, je meurs d'envie de le savoir.

— Impossible, mon cher Mirepoix, c'est un secret.

— Que la peste t'étouffe, beau mystérieux!

En parlant ainsi, Mirepoix donna de dépit un grand coup de houssine sur une branche de chêne qui avançait au dessus de sa tête. A ce bruit en répondit un autre dans le taillis voisin, et un magnifique cerf dix cors, couché derrière un amas de pierres moussues, souleva vivement sa tête majestueuse et promena çà et là des yeux effarés que couvraient déjà les ombres du trépas.

— Oh! oh! dit Mirepoix à voix basse et en montrant du doigt à son compagnon l'hôte de la forêt dont il venait de troubler la dernière heure;

on a raison de dire que la fortune vient en dormant. Qui va porter la nouvelle à M. Dangeau?

— Vas-y, toi.

— Moi, mon cher, ce serait avec plaisir, au risque d'être fait d'emblée chevalier de l'ordre de Saint-Lazarre, mais je te dirai en confidence que j'ai quelque affaire de cœur dans ces environs; c'est la fille d'un des gardes de la forêt, une charmante petite paysanne, ma foi; celles-là ne sont pas cruelles comme les filles d'Opéra, pour moi du moins, ni exigeantes comme les femmes de la cour. Ainsi donc adieu! je vais mettre à profit l'absence du père. Ah! deux mots encore : n'annonce pas trop brusquement à ce cher Dangeau que tu as découvert la retraite du cerf; tu sais que les grandes joies tuent comme les grandes douleurs.

Ayant ainsi parlé, Mirepoix serra la main du jeune comte, et tourna bride en chantonnant joyeusement entre ses dents un air de danse de *Diane et Endymion.*

Heureux Mirepoix! murmura d'Anglars, en le voyant se perdre sous un rayon de soleil dans les profondeurs de la forêt. Que ne suis-je comme lui? Ah! je sens que j'aurais mieux fait de rester en Auvergne, et de préférer aux menteuses promesses de la cour les baisers de Nannette, ma jolie métayère du Val Moron.

A cette pensée, notre gentilhomme ne put réprimer un soupir, puis il mit son cheval au trot et se dirigea vers le belvédère où Dangeau avait annoncé qu'il demeurerait jusqu'à ce qu'on eût retrouvé le cerf blessé par le roi, dût-il passer la nuit en plein air, une nuit du mois de janvier!

— Ah! c'est vous, mon jeune ami, lui cria le courtisan émérite du plus loin qu'il l'aperçut : eh bien! vous n'avez rien trouvé non plus, je vois cela sur votre visage. Ah! mon Dieu, comme le roi va être contrarié! Maudit cerf! il sera cause que nous n'aurons pas de grand lever demain, j'en suis sûr; comment annoncer au roi qu'on n'a pu retrouver ce cerf?

— Mais, monsieur le marquis, dit d'Anglars, qui jusque-là n'avait pu trouver moyen de placer une parole, je viens au contraire vous annoncer que j'ai trouvé le cerf à cinq cents pas d'ici, dans le fourré...

— Ah! grand Dieu! est-il bien possible? Vous avez trouvé le cerf et vous ne le disiez pas! et vous arrivez au petit trot, au lieu de pousser votre cheval au grand galop; dans ces occasions-là, monsieur, il faut crever un cheval, entendez-vous? Le service du roi!... Mais, que fais-je moi-même? Venez, monsieur, venez vite, mettez pied à terre, nous allons monter ensemble au belvédère afin d'annoncer au roi... Ah! cette nouvelle va rendre Sa Majesté bien heureuse, et je veux que vous en ayez vous-même l'honneur et la gloire, car je ne suis pas comme les autres courtisans moi, je ne prétends point accaparer pour moi toutes les faveurs. Mon journal en fera foi; il y a déjà été question de vous, monsieur, il en sera parlé encore. Venez, monsieur d'Anglars, venez vite trouver le roi.

En parlant ainsi, Dangeau ayant fait signe à l'un de ses valets de prendre soin du cheval du jeune gendarme de la garde, l'en fit descendre presque par force, et l'entraîna avec une pétulance peu commune, dans un sentier escarpé qui conduisait au sommet du belvédère, le point le plus élevé de la forêt de Marly.

Transportons-nous maintenant sur la hauteur où le roi avait fait halte avec toute sa cour. Il y avait là une clairière formant une sorte d'esplanade qui dominait toute la forêt, et où l'on était placé à merveille pour recevoir les rayons d'un pâle soleil de janvier, comme aussi pour suivre, à travers les branchages dépouillés, tous les mouvemens de la chasse. Sur ce plateau étaient groupés tous les personnages les plus éminens de la cour, ceux que l'élévation de leurs charges autorisait le plus à s'approcher du roi, puis les ambassadeurs, les princes étrangers, des cardi-

naux même, tout ce qui, en un mot, à quelque titre que ce soit, avait paru digne d'être convié à la solennité du jour. En avant de ces groupes, et presque à l'extrémité du plateau, du côté qui regarde les sveltes portiques de l'aqueduc de Luciennes, était le roi avec les princes et princesses du sang et les dames. Tout ce monde était à pied et debout, hormis madame la duchesse de Bourgogne, autour d'une chaise à porteurs d'une grande simplicité et sans aucune espèce d'armoiries, encore la jeune duchesse était-elle modestement assise sur un des bâtons de devant de la chaise, celui de gauche, ayant à ses côtés, en demi-cercle, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Bourbon, madame la princesse de Conti et toutes les dames. A la glace droite de la chaise, le roi, debout également et découvert, ayant à peu de distance son porte-arquebuse, et un peu en arrière Leurs Altesses Royales les princes ses petits-fils, était baissé et parlait à la fois avec intérêt et avec une déférence marquée à la personne qui occupait l'intérieur de cette chaise. Comme la glace n'était qu'entre-bâillée à cause du froid, il était forcé d'élever un peu la voix, et l'on pouvait entendre ainsi les explications qu'il donnait sur les habitudes du cerf, et sur les qualités des chiens qu'il convient d'employer de préférence pour le chasser. De temps à autre seulement, il se relevait, se couvrait la tête; et, portant avec impatience ses regards sur la forêt, il s'écriait en frappant du pied :

— Ne trouvera-t-on point ce cerf?

Mais à part cette exclamation ou quelques autres du même genre, il n'adressait absolument la parole qu'à la personne qui occupait le dedans de la chaise, et qui n'était autre, on l'a déjà deviné sans doute, que la marquise de Maintenon.

Quant à elle, toujours froide et impassible au milieu de tous les hommages, de toutes les marques de respect, et on pourrait presque dire d'adoration dont elle était l'objet, elle conservait cette physionomie calme et recueillie que donne la vie ascétique et semblait reporter vers le Roi des cieux l'encens qu'un des plus grands roi de la terre ne rougissait pas de brûler devant elle.

Cependant, sous cette froideur apparente, une pensée intime, une pensée que nul au monde n'avait pénétrée, pas même son confesseur, rongeait son âme. Il s'était rencontré un homme qui, sans s'inquiéter du châtiment terrible dû à son audace, avait publiquement arraché de son front l'auréole dont elle marchait toujours environnée; un homme qui avait osé la stigmatiser d'un nom qu'elle était presque parvenue à oublier; un homme qui la méprisait, elle, la marquise de Maintenon, et qui l'avait dit tout haut dans la rue Saint-Honoré devant cent personnes assemblées! Et c'était un gentilhomme encore, un gentilhomme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait pu parvenir à découvrir, elle qui sur ce chapitre aurait défié d'Argenson. En vain, faisant violence à ses goûts sédentaires, elle s'était montrée aux cercles de la cour, dans les promenades, aux revues même; en vain, ses yeux si clairvoyans avaient interrogé toutes les physionomies dans tous les groupes, cherché dans tous les rangs. Ne retrouverait-elle donc jamais le gentilhomme de la rue Saint-Honoré?

Patience! voilà qu'en haut du sentier qui descend par une pente escarpée au pied du belvédère, apparaissent deux personnages dont la tête et les épaules commencent à dépasser le niveau de l'esplanade. Tous deux s'arrêtent un moment pour reprendre haleine; par un mouvement spontané tous deux se découvrent et le soleil illumine de ses rayons la tête du courtisan émérite et celle du jeune gendarme de la garde.

A cette vue, un léger cri réprimé à sa naissance est sorti de l'intérieur de la chaise de madame de Maintenon, qui désormais, sans crainte du froid, abaisse avec vivacité l'une de ses glaces. Les deux nouveau-venus deviennent le point de mire de tous les regards. Dangeau s'avance le

premier avec le visage épanoui d'un homme qui apporte une bonne nouvelle; et, voyant son jeune compagnon demeurer immobile, la bouche béante, les yeux fixes et comme frappé de la foudre :

— Venez donc, lui dit-il à haute voix, venez, monsieur le comte d'Anglars, rendre compte au roi de votre découverte. Sire, le cerf est enfin retrouvé, M. d'Anglars l'a vu ; n'est-ce pas, monsieur d'Anglars ? Mais parlez donc, mon jeune ami.

En proie à une stupeur dont on se rendra compte sans peine, d'Anglars non seulement restait sourd aux exhortations de Dangeau, mais encore il ne bougeait pas de la place où il s'était arrêté; car, au milieu de cette brillante assemblée qui couvrait tout le plateau du belvédère, il n'avait vu, lui, qu'une seule personne, celle qui occupait la chaise à porteurs, celle dont le regard, selon l'expression d'Antoine qui lui revint alors à la mémoire, était semblable à celui du serpent des saintes écritures qui donne la mort. A la fin, le roi s'écria avec émotion :

— Eh bien ! monsieur d'Anglars, avancez donc; qu'est-ce qu'il y a ?

D'Anglars acheva de monter et vint au roi à pas lents, tremblant et passant ses yeux à droite et à gauche d'un air éperdu; puis il balbutia tout bas quelques mots sans suite et à peine articulés sur le cerf.

— Comment dites-vous ? s'écria le roi avec impatience; mais parlez donc.

Et, regardant d'un air courroucé l'infortuné Dangeau qui s'attendait à des remerciemens, il ajouta :

— C'était bien l'affaire de M. de Dangeau de nous amener un muet.

D'Anglars entreprit de nouveau de déférer à l'injonction du monarque, mais ce fut en vain. Le roi s'était penché du côté de madame de Maintenon qui, cette fois, lui parlait à voix basse. Notre gentilhomme se sentit perdu, il abaissa sa tête sur sa poitrine, et, victime résignée, il n'attendit plus que son arrêt.

Après quelques instans d'un morne silence, le roi fixa sur lui un regard scrutateur, celui que les inquisiteurs attachent sans doute sur la victime qu'ils vont envoyer au bûcher; puis il dit avec humeur :

— Je n'ai plus besoin de vous; allez, monsieur.

D'Anglars regagna en chancelant le sentier par lequel il était venu, et il disparut.

A peine fut-il parti, que madame de Maintenon, dont le regard ordinairement terne et glacé brillait en ce moment d'un éclat inaccoutumé, demanda la permission de s'en aller.

— Eh quoi, madame, s'écria le roi, ne voulez-vous point assister à la curée ?

— Sire, excusez-moi, dit-elle, je me sens un peu indisposée, je ne saurais demeurer jusqu'à la fin de la chasse.

Le roi s'écria : « Les porteurs de madame ! »

Les porteurs s'approchèrent et emportèrent la favorite. Une heure après environ, le cerf fut pris et dépecé en présence du roi et de toute la cour avec le cérémonial accoutumé. Dangeau ne manqua pas de consigner dans son journal que ce cerf était de la plus belle venue, et que le roi se servit dans cette occasion de son couteau de chasse avec sa grâce accoutumée.

Revenons au jeune comte d'Anglars. Lorsqu'il se vit hors de la présence du roi et de la favorite, il calcula à la fois avec terreur et confusion les conséquences de ce qui venait de se passer au belvédère, et se demanda ce qu'il avait à faire en pareille occurrence pour se soustraire aux effets de la vengeance de madame de Maintenon. L'hallali triomphal que les cors célébraient dans le lointain lui sembla comme un présage du sort funeste qui l'attendait lui-même ainsi que le pauvre cerf, car il n'y a rien qui dispose l'esprit aux idées supertitieuses comme la mauvaise fortune.

Le ciel me punit, se disait-il, d'avoir dénoncé la retraite de ce malheureux animal qui ne demandait qu'à mourir en paix. En le livrant, je me suis livré moi-même. Sans cela, cette femme toujours renfermée dans sa retraite de Saint-Cyr ou dans le fond de son appartement de Versailles n'aurait jamais su mon nom.

Puis, après s'être accusé lui-même, il s'en prenait à Dangeau dont il maudissait l'importance courtisanesque et le sot empressement à l'entraîner devant toute cette cour pour laquelle il devait être maintenant un objet de dérision, en attendant le moment où il ne serait plus pour elle qu'un objet de pitié. Parfois aussi, dans son état profond de découragement, il en venait à se féliciter d'un incident qui allait enfin mettre un terme à toutes ses incertitudes. Après tout, c'était un moyen de sortir du cercle de désenchantemens et de mésaventures dans lequel il était condamné à tourner sans cesse; et, mort ou embastillé, il allait pouvoir enfin se reposer.

Cependant la chasse était terminée depuis long-temps, et il était encore dans la forêt errant comme une âme en peine aux environs du palais où il ne pouvait se résoudre à rentrer, bien que la neige commençât à tomber et à persemer de ses blancs flocons l'or de ses blonds cheveux. Tout à coup il vit venir à lui de toute la rapidité de son cheval un cavalier dont la tournure ne lui était pas inconnue, c'était Mirepoix qui sauta à terre dès qu'il fut près de lui.

— Pardieu ! s'écria ce dernier, je suis aise de te rencontrer, car je commençais à être inquiet sur ton compte. Sais-tu qu'un de messieurs les lieutenans aux gardes te cherche de tous les côtés, de la part du roi?

— Déjà ? reprit d'Anglars avec une sombre résignation. Allons ! la favorite ne perd pas son temps.

— Qu'est-ce donc? que veux-tu dire avec la favorite ? Il paraît que c'est ton idée fixe. Mais qu'as-tu ? tu es d'une pâleur...

— Eh ! eh ! Mirepoix, on le serait à moins.

Et d'Anglars se mit à raconter en peu de mots à son ami la scène du belvédère et tout ce qu'il avait à redouter de la vengeance de madame de Maintenon.

— Ah ! malheureux, dit Mirepoix, je comprends tout maintenant, mais il n'y a pas un moment à perdre. Avant un quart d'heure peut-être tu seras arrêté. Fuis tandis qu'il en est temps encore, j'ai là un cheval frais, prends-le et cours sans t'arrêter jusqu'à la lisière de la forêt, du côté qui regarde Versailles : tu trouveras là une maison de garde, et, en te présentant en mon nom, on ne refusera pas de t'y donner asile ; car c'est là que demeure la jeune paysanne dont je te parlais tantôt ; on n'ira certainement pas te chercher en cet endroit; et quant à moi, je te rejoindrai dans la nuit et te dirai ce qu'il m'aura été possible de faire pour assurer ta fuite.

— Merci, Mirepoix, répondit froidement d'Anglars, j'ai joué comme un fou et j'ai perdu comme un sot, mais je ne suis pas un lâche, et tu sais la devise de mon blason, *nusquam retrorsum*. J'y veux être toujours fidèle et suis prêt à payer la partie comme il plaira au roi. Il ferait beau voir un gentilhomme d'une des meilleures maisons de France fuir devant le cotillon d'une favorite.

— Mais, mon pauvre d'Anglars, tu ne sais donc pas que ces gens-là sont capables de tout. Pour faire sa cour à madame de Maintenon, le chancelier peut t'impliquer dans quelque bonne conspiration ; tu seras bien avancé alors. Qui sait si ta tête...

— Oh ! qu'à cela ne tienne, s'il en doit résulter un enseignement pour la noblesse ! J'ai toujours admiré Montmorency et Cinq-Mars, et je déteste la favorite comme ils détestaient le cardinal.

— Tu es un insensé, sauve-toi, je t'en conjure. Je fais plus, au nom de notre amitié, je le veux, je l'exige.

— Voilà quelqu'un qui ne le veut pas, reprit d'Anglars avec le même sang-froid, en montrant à Mirepoix un officier des gardes qui s'avançait en compagnie d'un certain nombre de mousquetaires et de gendarmes de la garde, tenant dans sa main une lettre scellée aux armes de France.

— C'est vous, monsieur, qui êtes M. le comte d'Anglars, dit cet officier.

— Oui, monsieur, et à vos ordres.

— Je suis chargé par Sa Majesté de vous remettre ce message.

— Oh ! mon Dieu, répondit d'Anglars, vous pouvez vous en dispenser, Je n'ai pas besoin de lire cette lettre, et je vous crois sur parole. Veuillez me dire seulement où je dois me rendre, à Pignerol ou à la Bastille ?

En même temps il tira son épée du fourreau et la présenta à l'officier.

— Que faites-vous, monsieur ? s'écria celui-ci avec la plus grande surprise. Lisez cette lettre.

— Puisque vous y tenez absolument... reprit d'Anglars.

Et ayant brisé le cachet, il tira de l'enveloppe un papier scellé également du grand sceau de France. C'était un brevet qui le nommait au grade de cornette dans les gendarmes de la garde, et tous ceux qu'il voyait là venaient pour le complimenter. Il passa la main sur son front et essuya la sueur froide qui le couvrait.

— Ah ça, que disais-tu donc ! murmura Mirepoix à son oreille.

— Moi ! répondit d'Anglars confondu, du diable si j'y comprends un mot, à moins pourtant que madame de Maintenon ne soit comme la république de Venise, qui, au dire de mon gouverneur, ne traite jamais si bien ses ennemis qu'au moment où elle vient d'assurer leur perte.

— Cela pourrait bien être, reprit Mirepoix.

Comme ils parlaient ainsi, un carrosse attelé de quatre chevaux vint à pas er dans l'allée et s'arrêta à peu de distance, puis une glace s'abaissa et une jeune femme qui était dans l'intérieur se pencha à la portière ; et, faisant signe de la main à notre gentilhomme qui s'avança en rougissant :

— Monsieur le comte, s'écria-t-elle avec un charmant sourire, je vous avais dit : au revoir !

III

Le Cartel.

Décidément, se dit le jeune comte d'Anglars en revêtant les insignes de son nouveau grade, pour aller le lendemain des événemens qui précèdent se poster sur le passage du roi, décidément il n'y a qu'heur et malheur en ce monde, et je reconnais que j'avais tort de me décourager. C'est au moment où la fortune semblait me tourner tout à fait le dos, qu'elle me tend la main de la façon la plus engageante : tâchons d'en profiter. D'abord, je commence à croire que la veuve Scarron ne m'a pas reconnu et que j'ai été un sot, en perdant ainsi la tramontane en présence de toute la cour. J'aurais dû réfléchir qu'elle n'avait fait que m'entrevoir la nuit aux flambeaux, que j'avais alors un tout autre costume, et enfin que j'étais en chaise. Ainsi, rien à craindre de ce côté : me voilà délivré de ma vauvaise fée. Quant à l'autre, cette belle Maria Hernandez, je ne serais ma foi pas surpris d'avoir retrouvé en elle ma bonne fée dans toute l'acception du mot. Car enfin, rien ne la forçait de faire arrêter son carrosse pour me parler et surtout pour m'adresser un si doux reproche. Il est fort possible, après tout, que je me sois trompé dans mes conjectures, qu'elle n'ait pas d'amant et que la place soit encore à prendre. Vive Dieu ! c'est ce que je veux éprouver un peu.

Tout en se livrant à ces réflexions, notre gentilhomme s'était rendu dans la cour d'honneur du palais de Marly où déjà les carrosses du roi étaient rassemblés pour le départ. Car, après avoir passé quelques jours dans cette résidence favorite de ses dernières années, Louis XIV allait retourner à Versailles. Bientôt en effet le tambour battit aux champs, les trompettes sonnèrent, et le roi parut. Avant de monter dans son carrosse, il passa devant le front de la compagnie des gendarmes de la garde; et, apercevant le nouveau cornette, il s'arrêta devant lui en souriant. Sans doute le souvenir de la scène de la veille était bien pour quelque chose dans ce sourire. La faveur des rois se détermine souvent, on le sait, sous l'influence des plus singuliers mobiles. Louis XIV, ce roi si absolu, qui n'avait pas vu sans en être flatté intérieurement, la terreur soudaine qui s'était emparée, la veille au belvédère, du jeune d'Anglars, terreur qu'il ne manqua pas d'attribuer dans son royal orgueil à un tout autre motif que la réalité. Il pensa que l'auguste majesté empreinte sur son front et le pompeux cortége dont il était entouré, avaient ébloui le pauvre gentilhomme au point de lui faire perdre la parole. Racine, le grand poëte, le parfait courtisan, n'avait-il pas montré Esther prise d'une respectueuse défaillance à l'aspect du glorieux Assuérus assis sur le trône? Et Louis XIV s'était reconnu avec plaisir dans le portrait d'Assuérus. Si Philippe d'Anglars ne rappelait qu'imparfaitement la charmante Esther, du moins les traits de ce jeune blondin offraient une vague ressemblance avec ceux de ces beaux séraphins qu'on voit dans les tableaux d'église, prosternés devant le Très-Haut, dans l'attitude de l'adoration et de la prière. On le voit, le grand roi ne devait trouver dans sa mémoire que des motifs d'absoudre notre gentilhomme de sa frayeur, en même temps que les points de comparaison qu'il y rencontrait pour lui-même chatouillaient agréablement la vanité du monarque. Enfin, abstraction faite de tout cela, d'Anglars avoit un grand mérite, celui d'avoir retrouvé le cerf blessé par l'arquebuse royale. En 1701, une telle découverte équivalait au moins à une action d'éclat sur le champ de bataille. Aussi, un malencontreux plaisant s'étant permis la veille au belvédère je ne sais quel sot propos sur le mutisme du jeune d'Anglars, croyant sans doute ainsi faire rire le roi, tous les courtisans qui s'apprêtaient déjà à riposter dans le même sens, au cas où Sa Majesté l'eût eu pour agréable, ne furent pas peu surpris en l'entendant s'écrier d'un ton fort sec, qu'il valait beaucoup mieux pécher par excès d'humilité que par excès de hardiesse, et qu'il serait bon que certaines personnes prissent exemple de M. le comte d'Anglars. On apprit deux heures après que ce jeune gentilhomme, tout nouveau venu dans les gendarmes de la garde, avait été fait cornette, et Dangeau qui l'avait amené, et qui un moment avait craint pour cela une disgrâce, eut ce soir-là même les honneurs du bougeoir.

Après ce préambule indispensable, on ne s'étonnera pas de voir le grand roi s'arrêter avec une bienveillance marquée devant notre gentilhomme, et de l'entendre s'écrier du ton le plus affectueux :

— Eh bien! monsieur le comte d'Anglars, êtes-vous satisfait ?

— Ah! sire! reprit le jeune cornette, ma reconnaissance. .

Mais le roi l'interrompant :

— Allons, servez-moi bien, faites votre devoir, et nous ferons en sorte qu'il en soit toujours ainsi. Vous avez encore votre père? A-t-il d'autres enfans que vous?

— Onze enfans, sire, en me comptant.

— Peste! parlez-moi de la noblesse d'Auvergne! Nous tâcherons en temps et lieu de faire quelque chose en leur faveur, entendez-vous. Quant à vous, mettez-vous promptement en état de commander une compagnie de cavalerie. Bonjour, d'Anglars, bonjour, messieurs.

Cela dit, le roi monta dans son carrosse, et l'on partit pour Versailles.

Le jeune comte fut de l'escorte. Comme son front rayonnait en parcourant au grand trot la route qui conduit du palais de Marly à la ville royale, à laquelle jadis il avait adressé de si foudroyans adieux! Comme sa poitrine dilatée aspirait voluptueusement de larges bouffées d'air! Comme il éperonnait gaîment son joli cheval blanc, auquel il semblait dire: « Tu portes d'Anglars et sa fortune. »

Arrivé à Versailles, il n'eut pas plutôt mis pied à terre que, courant à Mirepoix :

— N'est-ce pas aujourd'hui, lui dit-il, jour d'assemblée chez la Hernandez? Y viens-tu avec moi?

— Ah! ah! répondit Mirepoix en riant, tu te ravises donc depuis que tu es cornette? Diable, mon cher, quel changement! Allons, je suis ton Pylade, à condition que tu ne tourneras plus à l'Oreste, comme ces jours passés. Tu conviens donc maintenant que tu es le mortel préféré de la Hernandez; au fait, tu aurais mauvaise grâce à le nier, après ce qui s'est passé hier.

— Je conviens de tout ce que tu voudras; mais partons pour Paris.

— Donne-moi le temps de faire au moins un bout de toilette; car moi qui ne suis pas de la maison comme toi, je ne saurais me permettre de me présenter en bottes à l'écuyère devant ta princesse.

— Ah! c'est juste, j'oubliais. Il nous faut un quart d'heure pour nous mettre en tenue convenable; dans un quart d'heure, je suis à toi.

— Un quart d'heure, peste! comme tu y vas! Dis donc une heure. Je ne te reconnais plus; tu n'est plus Hippolyte aujourd'hui, tu es le bouillant Achille, qui maudit les instans qu'il ne passe pas dans sa tente auprès de sa captive Briséis.

— Va pour une heure.

Une heure après, en effet, les deux jeunes gens étaient en route pour la grande ville. Permettez-moi de passer sous silence les détails de leur voyage, et entrons avec eux sans plus de retard dans le somptueux hôtel de la Hernandez.

Il y avait ce soir-là grand monde chez Maria, gens d'épée, financiers, robins même, et, au milieu de toute cette brillante cohue, l'inévitable Barbançon. D'Anglars entra avec ce merveilleux aplomb que donne le bonheur. A sa vue, le chevalier, dont le visage portait éternellement stéréotipé ce sourire tant soit peu impertinent qui annonce chez certaines gens un parfait contentement de soi-même, ne put réprimer une légère grimace, bien qu'il affectât de le saluer avec sa courtoisie accoutumée. D'Anglars n'y prit seulement pas garde; et, après lui avoir rendu son salut, il se dirigea vers la maîtresse du logis. Il n'y eut rien dans les paroles qu'elle lui adressa qui différât des phrases de politesse reçues, et qu'elle adressait indistinctement à tous ses hôtes; mais celui auquel il aurait prit fantaisie d'observer le muet et expressif langage de ses beaux yeux noirs, y eût à coup sûr découvert tout autre chose que ce que sa bouche proférait. Ces yeux-là faisaient mille tendres reproches au jeune comte pour sa longue absence, et presqu'en même temps mille touchantes actions grâce de pour sa visite, pendant que sa voix psalmodiait le thème convenu en pareilles circonstances.

— Je suis fort aise, monsieur le comte, de recevoir l'honneur de votre visite. Je commençais presque à désespérer de vous revoir, et je me disposais à vous envoyer une sommation.

Pendant ce temps-là, le jeune comte ému, fasciné, demeurait presque muet, comme il l'avait été au belvédère de Marly, buvant à longs traits, selon l'expression si naïve et si vraie reçue alors, le poison que les yeux de l'enchanteresse faisaient pénétrer dans son âme, s'enivrant de son haleine, du parfum de ses cheveux, et oubliant dans sa contemplation oute cette foule qui tourbillonnait autour de lui. Mais ce fut bien mieux

encore lorsque la jeune fille, saisissant un moment où elle crut n'être remarquée de personne, baissa la voix et lui dit avec émotion :

— Vous avez tenu la promesse que vous m'avez faite ici il y a un mois ; oh ! merci ! merci ! Vous la tiendrez toujours, n'est-ce pas?

Tremblant, l'œil humide, d'Anglars se disposait sans doute à murmurer tout bas quelque charmante réponse, lorsqu'en levant la tête, il aperçut devant lui le visage sardonique de M. Barbançon, qui les contemplait l'un et l'autre avec une expression d'ironie presque sauvage. A cet aspect, il tressaillit involontairement ; car une minute à peine s'était écoulée depuis qu'il était entré dans ce cabinet retiré, séjour habituel de la Hernandez, et auquel s'attachait déjà pour lui plus d'un doux souvenir, une minute, une seule minute, et durant ce laps de temps, Barbançon, qu'il avait laissé dans une chambre voisine, prêt à entamer une partie de jeu, avait trouvé le moyen de se dégager et d'arriver là inopinément. Dans quel but ? C'est ce que d'Anglars crut comprendre, lorsqu'il l'entendit s'écrier d'une voix pleine de sarcasme :

— Eh mais, que je ne vous dérange pas, senora ; vous aviez une confidence à faire à M. le comte d'Anglars, je me retire.

— Non, restez, chevalier, vous n'êtes jamais de trop, s'écria vivement la senora qui rougit et pâlit au même instant, et tendit au nouveau venu sa main à baiser, absolument comme on jette un gâteau à un terrible mâtin pour l'empêcher de mordre et d'aboyer.

En voyant cette marque d'insigne faveur accordée à celui qu'il pouvait considérer dès lors comme son rival, le jeune d'Anglars sentit le serpent de la jalousie s'éveiller dans son cœur, et ce fut à son tour de froncer le sourcil en interrogeant d'un regard scrutateur les yeux de la Hernandez, ces yeux qui du moins, à défaut de la bouche, auraient dû le rassurer : mais, hélas ! après y avoir lu tout à l'heure tant de tendresse, il n'y trouva plus que l'indifférence et presque le dédain, tant l'apparition du chevalier de Barbançon avait déterminé une transformation subite dans les manières de la comédienne.

Honteux, mécontent de lui-même, il tourna sur ses talons, et abandonnant la place à M. de Barbançon, il fit quelques pas dans la chambre et se mit à contempler d'un air distrait le portrait de M. le marquis de Siete Yglesias y Hermosa y Andres, dégagé ce soir-là du voile jaloux qui ne le couvrait apparemment qu'en l'absence de témoins. Tout en se livrant à cette occupation machinale, il s'aperçut que le chevalier et la senora causaient entre eux à voix basse et d'une manière assez animée ; il ne douta point qu'il ne fût l'objet de cette conversation.

Allons! se dit-il, il paraît que c'est décidément ce Barbançon qui est son amant, et personne ici n'a l'air de s'en douter. Doubles et triples sots que ces gens-là ! Selon toute apparence, monsieur se plaint à cette heure de ce qu'on m'ait si bien accueilli, et on lui demande grâce pour cela, à ce beau vainqueur! Monsieur me fait l'honneur d'être jaloux de moi ; monsieur use de ses droits, car il en a, cela n'est pas douteux, ou bien la Hernandez n'est qu'une franche coquette, qui désire attacher à son char le plus d'esclaves possible. Mais, non, il y a plus que de la coquetterie dans tout cela. La voilà donc, cette vertu si vantée, cette beauté sauvage, dont les rigueurs ont fait le désespoir de tant de fils de famille ! la voilà qui se donne à un Barbançon, à un cadet ! Et c'est pour être témoin du bonheur de mon rival qu'elle me fait venir ici ! Après avoir fait de moi un jouet, a-t-elle donc l'intention d'en faire un plastron ? Ah mordieu ! cela ne sera pas, et je lui prouverai qu'on ne se joue pas deux fois de moi.

C'est sous l'influence de pareilles pensées qu'il sortit de la chambre pour aller demander des distractions au jeu : car il pensa que s'il partait incontinent après être arrivé, ce départ serait remarqué et attribué à quelque beau dépit d'amour.

Il y a un proverbe qui dit : Malheureux au jeu, heureux en maîtresses. Si ce proverbe n'est pas menteur, d'Anglars devait être bien heureux de ce dernier côté, car il perdit littéralement tout ce qu'il avait dans sa bourse. Celui qui le gagna était un gros traitant qu'il eût volontiers donné à tous les diables, ne fût-ce que pour la manie que cet homme avait de répéter à chaque coup, en poussant un profond soupir, que rien ne lui faisait tant de peine que d'emporter l'or des jeunes gentilshommes.

Quand il eut bien vidé sa bourse, il reprit son chapeau et ses gants et se disposa à quitter l'hôtel ; mais il est vraisemblable qu'il se trompa de chemin ; car, au lieu de gagner la porte de sortie, il se trouva, je ne sais comment, rentrer dans le parloir de la Hernandez. Peut-être, il faut le croire pour l'honneur de notre gentilhomme, avait-il oublié là quelque chose.

Il y avait cercle autour de la comédienne lorsqu'il entra, et la conversation semblait assez animée. On parlait de la jeune marquise de Fenestranges dont l'amant avait été tué en duel un an auparavant, et qui allait prendre le voile à l'abbaye de Chelles, la semaine suivante. La cour et la ville (aujourd'hui on dirait tout Paris) devaient assister à cette cérémonie ; c'était une belle occasion de faire assaut de luxe et d'élégance : aussi n'était-il question que des préparatifs auxquels on se livrait de toutes parts dans cette vue.

— Vous verrez, disait Barbançon, la nouvelle livrée que madame la maréchale de Boufflers a commandée pour cette occasion, c'est tout ce qu'on peut concevoir de plus magnifique à la fois et de plus coquet.

— Quant à moi, disait le gros financier qui avait gagné tout l'or du jeune d'Anglars, je compte bien aussi faire parler de moi et de mon carrosse, qui sera exquis, car on sait que je ne regarde pas à la dépense.

— Pour ma part, ajouta avec intention un vieux duc à brevet, je me suis contenté de faire repeindre mes armoiries.

Ici Mirepoix, qui venait de s'approcher de son jeune camarade, lui dit à l'oreille :

— On devrait bien changer de conversation, ne fût-ce que par égard pour nous qui n'avons pas de carrosse. Qu'en dis-tu ?

D'Anglars ne répondit pas, il était absorbé dans une profonde rêverie.

— Et vous, ma toute belle, s'écria vivement un jeune seigneur en s'adressant à la Hernandez, ne vous verra-t-on pas à Chelles ?

— Moi ! répondit la comédienne, je le voudrais de grand cœur, mais je me rends justice, et je pense que la place d'une fille d'Opéra n'est point à Chelles, un jour de prise de voile surtout, un jour où monseigneur de Paris doit y officier. Que diraient toutes vos grandes dames, messieurs ?

En parlant ainsi, la Hernandez avait une expression de physionomie vraiment remarquable : ses grands yeux noirs brillaient d'un vif éclat, ses narines étaient légèrement gonflées, comme si son orgueil de fille d'hidalgo eût protesté intérieurement contre l'humilité qu'elle se voyait obligée de montrer ; et les deux coins de sa bouche, relevés d'une manière presque imperceptible, achevaient de donnr à son visage un caractère plein de majesté.

— Nos grandes dames, répondit un des assistans, mourraient de dépit en se voyant effacées par vous en grâces, en élégance et en beauté.

— Pour moi, dit Barbançon, je ne vois qu'une chose susceptible de contrarier nos grandes dames, c'est qu'ayant toutes des amans à foison, elles pourraient se trouver offensées d'être en contact avec une fille d'Opéra qui, jusqu'à ce jour, n'a donné à personne aucun droit sur son cœur.

— C'est fort bien dit, Barbançon, s'écria-t-on de toutes parts.

Ayant jeté rapidement ces mots, Delanoue sortit, et d'un tour de clé il ferma la porte du cabinet de travail, dans lequel le jeune Savenay se trouva ainsi retenu prisonnier.

Aussitôt qu'il fut seul, Emmanuel courut soulever le rideau de la fenêtre. Aucune lueur ne se montrait plus dans le corps de logis qui lui faisait face ; il écouta pendant quelques minutes : aucun bruit du dehors ne parvint jusqu'à lui.

Un généreux scrupule lui fit alors quitter la place où il avait voulu se fixer dans l'espoir de surprendre quelque chose de la scène qu'il supposait devoir se passer entre le mari indigné et l'homme qu'il avait vu se glisser chez Berthile. Pour vaincre tout sentiment de curiosité, Emmanuel n'avait eu besoin que de se rappeler la promesse qu'il avait faite autrefois à Mme Delanoue.

Ne s'était-il pas engagé solennellement à lui être pour toujours étranger. à ne jamais essayer de lui imposer un sentiment quel qu'il fût, pas même celui de la reconnaissance?

— Que je sois un protecteur ignoré d'elle, c'est bien, c'est mon devoir; c'est aussi mon droit puisque je l'aime. Mais, pour qu'elle me croie soumis à sa volonté, ma présence ici ne doit être surprise par personne; il ne faut pas qu'en voyant M. Delanoue venir à son secours, Berthile puisse soupçonner qu'il y a une main qui le pousse, et que cette main. c'est la mienne.

« Mon rôle est de m'effacer sans cesse; qu'importe! pourvu que je veille sur elle et surtout pourvu que je la sauve. »

Ainsi se parla Emmanuel; puis, craignant que son ombre ne vînt à se dessiner aussi sur les rideaux, et que quelqu'un de la maison, sachant M. Delanoue dans l'aile opposée de la maison, ne se demandât : — Qui donc est chez le maître à cette heure avancée de la nuit. quand le maître n'est pas chez lui? il s'éloigna prudemment de la croisée, et alla s'asseoir devant le bureau du mari de Berthile.

Il était là depuis un quart d'heure, et depuis un quart d'heure ses pensées roulaient dans un effroyable abîme. quand M. Delanoue revint.

A son tour, le mari de Berthilde était pâle et haletant, comme l'avait été Emmanuel lors de sa subite apparition.

Celui-là aussi ne laissait entendre que des mots à peine articulés. La fureur dans les yeux, l'écume à la bouche et affectant un sourire qui faisait jouer les muscles de son visage comme sous l'impression de la torture :

— Merci! dit-il à Emmanuel en se penchant vers lui, merci de vos bons avis, monsieur Savenay!

« N'était-je pas bien fou, ajouta-t-il, d'écouter les rapports d'un homme tel que vous? Venir ici accuser Berthile! En vérité, après cinq ans de réflexion. vous avez trouvé là un merveilleux moyen de vous venger de son mépris. Il faut avouer que votre imagination est prompte à concevoir et fertile en ressources. Oh! ma femme vous doit beaucoup de reconnaissance pour le soin que vous prenez de son honneur! »

— Son honneur, repartit Emmanuel en se levant, je ne l'ai point suspecté; j'ai dit, monsieur, que Mme Delanoue était victime et non pas complice.

« J'ai dit encore, en vous pressant de courir à son aide, que ses vœux vous appelaient, si sa voix était muette; cela est vrai, cela je puis le répéter avec certitude, car je sais à présent que mon pressentiment était juste. »

Delanoue, après avoir été fermer la porte qu'il avait oublié de tirer après lui, revint en bondissant se poser en face d'Emmanuel.

— Je vous répète, moi, lui cria-t-il à deux doigts du visage, que tout ce que vous êtes venu me débiter n'est qu'un tissu de mensonges. Por-

sonne ne s'est frauduleusement introduit chez moi cette nuit que vous-même.

« Ainsi, vous êtes un calomniateur, monsieur Savenay ! Et ce serait justice à moi de vous tuer pour vous punir du mal que vous m'avez fait. »

Comme s'il eût résolu de joindre l'effet à la menace, Delanoue plaça sur la poitrine d'Emmanuel le pistolet qu'il tenait encore à la main. Sans se déconcerter, le jeune Savenay détourna l'arme qui le menaçait, et haussant les épaules il répondit avec une écrasante expression de mépris :

— Vous ne me tuerez pas, monsieur, car vous n'êtes pas encore bien certain que j'aie mérité vos injures.

— Voilà, par ma foi, un effronté drôle, murmura Delanoue étonné d'un pareil sang-froid.

— Et comment savez-vous si j'ai ou si je n'ai pas dit la vérité, répondit Emmanuel, puisque vous n'avez pas pris la peine de vous assurer du fait ?

Le coup avait porté si juste que le mari en demeura comme anéanti.

— Non, continua l'autre, depuis que vous êtes sorti d'ici pour aller, disiez-vous, venger votre affront, vous n'avez pas quitté la pièce voisine ; plus d'une fois, il est vrai, vous vous êtes approché de la porte ; mais une force irrésistible, à ce qu'il paraît, retenait toujours votre généreux élan.

« Oh ! ne me dites pas que je me trompe, monsieur ; ne dites pas que vous n'êtes point venu dix fois guetter à travers cette serrure si je cherchais à m'assurer que vous vous étiez réellement éloigné.

» Le silence de la nuit est perfide : il trahit le moindre bruit ; aussi ai-je continuellement entendu celui de vos pas, celui même de votre respiration.

» Je dois l'avouer, il a dû se passer en vous de terribles combats, car vos soupirs que vous cherchiez à étouffer, venaient jusqu'à moi, et ils me disaient vos souffrances.

» Je ne vous renverrai pas les reproches de lâcheté dont vous étiez tout à l'heure si prodigue envers moi ; mais si je vous les épargne à mon tour, ce n'est pas, croyez-le bien, la peur qui me ferme la bouche ; non, c'est la pitié ! »

— Et je laisserais vivre le misérable qui m'insulte après m'avoir ainsi torturé ! dit Delanoue, tourmentant avec fureur la poignée de son pistolet.

« Quoi, parce qu'il me convient, à moi, de ne pas croire à ses calomnies, parce que je veux bien, pour qu'il ne soit pas en droit de les répandre ailleurs, feindre d'aller surprendre ma femme, que je ne pourrais soupçonner sans manquer au respect que je me dois à moi-même, il osera m'accuser de bassesse, de lâcheté !...

» Mais tu ne sais donc pas, continua-t-il avec une affreuse énergie, que je suis dans mon droit en t'arrachant la vie ; car tu es chez moi, chez moi où je t'avais défendu de reparaître ; tu es entré la nuit dans ma maison, par escalade, en forçant les portes, peut-être ? Tu y es entré comme un voleur qui se glisse dans l'ombre. Je puis dire que tu as voulu m'assassiner, on me croira : je suis un honnête homme, moi. »

— A quoi bon tout ceci ? dit Emmanuel, toujours avec fermeté. Malgré vos menaces, vous vous garderez bien de commettre ce crime : le bruit attirerait vos gens.

« Il n'y a pas que moi d'intrus ici, vous le savez bien, et, par pudeur, vous ne voudriez pas qu'on vît sortir de chez votre femme celui que j'y ai vu entrer. »

L'irritation de Delanoue était au comble, et l'on ne pourrait dire à quelle extrémité elle allait le porter si Emmanuel n'eût ajouté, en mettant tout à coup sous les yeux du mari de Berthile la lettre de celle-ci, qui était restée jusque-là sur le bureau.

par lequel le même Barbançon exprimait le désir que son cartel restât secret.

Le comte tira un crayon de sa poche et écrivit au bas du billet :

« Je conduirai la senora Hernandez à Chelles dans mon carrosse, et serai ensuite tout aux ordres de M. le chevalier de Barbançon. »

VI

Ce que coûte un Carrosse.

Le jeune d'Anglars rentra tout joyeux à son hôtel de l'île Saint-Louis, et beaucoup plus occupé des moyens de se procurer un carrosse que du cartel de M. le chevalier de Barbançon, pour lequel il commençait à éprouver presque de la commisération, depuis qu'il ne voyait plus en lui qu'un rival malheureux. Aussi, lorsque Antoine vint lui présenter ses devoirs à la tête de ses gens, il leur montra un visage affable et radieux que, depuis un mois, ceux-ci n'étaient plus habitués à lui voir, et il commanda même à son fidèle majordome de faire distribuer à l'office un quartaut de vieux vin de Bourgogne, afin qu'on bût à sa santé et à son heureux retour dans ses foyers après une campagne... à Marly.

La livrée sortit fort enchantée de cette libéralité, et, peu de temps après, Antoine revint.

— Eh bien! la distribution est-elle faite? s'écria d'Anglars avec gaîté.

— Monsieur le comte, répondit gravement Antoine, je viens vous demander de l'argent pour acheter ce quartaut de vin, attendu que la cave est vide.

— Eh bien! en te faisant mon intendant, ne t'ai-je point remis tout l'argent que je possédais, dix mille livres? C'est à toi de prendre ce qu'il faut dans ma cassette.

— Monsieur le comte, la cassette est comme la cave.

D'Anglars tressaillit et balbutia :

— Mais ces dix mille livres?...

— Ces dix mille livres étaient réduites à moins de mille, il y a environ un mois, si monsieur le comte veut bien s'en souvenir. Il n'en saurait par conséquent rester beaucoup aujourd'hui, et c'est tout au plus si, avec ce restant-là, je pourrai tenir la maison, telle qu'elle est montée, pendant une huitaine encore. Je suppose, au surplus, à l'air de gaîté avec lequel monsieur le comte est rentré à l'hôtel, que monsieur le comte rapporte quelques fonds.

— Ah! mon Dieu, mon pauvre Antoine, pas un écu. J'avais encore dans ma bourse une vingtaine de pistoles que j'ai perdues au jeu cette nuit. Pourtant, il me faut de l'argent à tout prix.

— Je pense exactement comme monsieur le comte.

— J'ai à acheter un carrosse.

— Un carrosse, bon Dieu! ah! miséricorde!

— Oui, Antoine, j'ai le plus pressant besoin d'un carrosse. Il faut que je tienne mon rang à la cour; car tu sauras, Antoine, que je suis promu au grade de cornette dans les gendarmes de la garde, et il est même fort étrange que je n'eusse pas encore de carrosse, lorsque je vois tant de hobereaux pourvus de ce véhicule.

A ces argumens, Antoine n'opposait d'autre réplique que ces mots qui semblaient dans sa bouche le répons d'une litanie funèbre :

— Un carrosse, monsieur le comte! un carrosse!

D'Anglars impatienté finit par s'écrier :

Oui, par la mordieu, je veux un carrosse! et il me le faut dans trois ou quatre jours au plus!

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le comte, vous l'aurez aujourd'hui même si vous avez de l'argent. Oh! Paris est une ville merveilleuse pour cela; mais comment voulez-vous sans argent et avec fort peu de crédit...

— De l'argent! du crédit! Eh bien, c'est justement ce qu'il faut que tu me procures, Antoine. Est-ce que tu n'as jamais été à la comédie?

— Oh! si fait.

— Alors, tu as dû voir qu'un jeune gentilhomme a toujours un factoton, valet, intendant ou autre qui n'a d'autre emploi que de procurer de l'argent à son maître quand il en manque.

— Excusez-moi, monsieur le comte; pour ma part je n'ai pas la moindre imaginative.

— Il faut donc que j'en aie pour toi : tu vas me faire déroger.

— Mais, après tout, je ne puis concevoir ce qui vous presse tant d'avoir un carrosse. Ne pouvez-vous attendre un peu? Monseigneur de Rochemontais est vieux, et il ne se passera pas long-temps, sans qu'il vous laisse les moyens d'acheter, non pas un, mais deux et trois carrosses.

— C'est que je ne puis attendre une semaine, un jour même. Antoine, si tu savais quel prix glorieux et inestimable est attaché pour moi à la possession de ce carrosse. La Hernandez, cette merveilleuse beauté, cette imprenable forteresse...

— Ah! monsieur le comte, interrompit vivement le majordome, vous voilà encore dans les filets de cette comédienne, malheur à vous!

— Tu ne sais ce que tu dis, avec tes mauvais augures, et je n'y ajoute aucune foi, car j'ai la certitude d'être aimé, et je veux ce carrosse, dussé-je vendre mon âme au diable pour cela. Écoute, il n'y a pas de temps à perdre. Mettons-nous en campagne, chacun de notre côté; moi, je vais chez mon oncle, l'évêque d'Icosie. Il y a long-temps que je ne l'ai vu, mais je trouverai moyen d'arranger les choses. Je lui parlerai si bel et si bien de ses homélies, qu'il ne pourra s'empêcher de délier les cordons de sa bourse. Toi, de ton côté, cours chez les juifs de la capitale, parle-leur de ma noblesse, de ma position à la cour, de mon grade de cornette. Il est impossible que sur de telles garanties tu n'obtiennes pas quelque argent. Allons, Antoine, mon fidèle intendant, du zèle, de l'activité, secoue un peu ta gravité des montagnes. Sois tranquille, sur tes vieux jours je te ferai quelque bonne pension qui te dédommagera amplement des pas et des démarches que je te demande maintenant. Alors, tu pourras te reposer dans quelqu'un de mes châteaux, dont je te constituerai le gardien.

Et le maître et le majordome se séparèrent.

Après avoir essuyé la lecture des plus beaux passages des homélies de son oncle, lecture qu'il se vit forcé de faire lui-même à haute voix et qui ne dura pas moins de deux heures, le comte d'Anglars obtint le don du précieux volume qui les contenait, accompagné d'une cinquantaine de louis. Antoine moins heureux ne put qu'amener avec lui un juif qui désira, avant de rien conclure, faire connaissance avec le débiteur qu'on lui proposait. Cet honnête usurier commença par exiger un engagement formel sur la succession de M. le marquis d'Anglars de Rochevert et sur celle de monseigneur l'évêque d'Icosie, dont il voulait même à toute force avoir la signature; cependant, comme on parvint à lui persuader qu'il était peu vraisemblable que monseigneur se montrât disposé à satisfaire cette prétention de la part d'un israélite, il y renonça, et se contenta de stipuler un modique intérêt de douze pour cent par mois. Ces bases posées, il promit d'apporter le lendemain ou le surlendemain un premier prêt de huit cents livres, dont moitié en espèces sonnantes, moitié

en marchandises, se réservant de ne pas s'en tenir là, au cas où les informations qu'il prendrait de son côté correspondraient à celles qu'il venait de recevoir. On fut obligé d'en passer par là.

En admettant que les marchandises pussent être vendues moitié de leur valeur représentative, toutes ces ressources réunies formaient un total de mille huit cents livres, et ce n'est pas avec mille huit cents livres qu'on a un carrosse, des chevaux, des harnais et tout ce qui s'ensuit. Cependant d'Anglars manda immédiatement le premier carrossier de la ville, convoqua le ban et l'arrière-ban des marchands de chevaux et s'en remit à sa bonne étoile de l'acquittement de toutes ces dépenses. Pendant ce temps-là, il n'était bruit à la cour et à la ville que de la grande nouvelle.

— Savez-vous ce qui se passe? disait-on, la belle Maria Hernandez a enfin trouvé son vainqueur.

— Ah! vous voulez rire!

— Non pas, la chose est authentique; cette grande inhumaine est sur le point de se rendre...

— A qui donc? A monseigneur, peut-être?

— Non pas.

— A M. le duc de Chartres?

— Moins encore.

— Serait-ce pas à M. le maréchal de Boufflers, qui s'est si hautement affiché pour elle au dernier camp de Compiègne?

— Vous n'y êtes pas; cette gloire appartient au petit d'Anglars, un gentilhomme d'Auvergne qui doit être, dit-on, immensément riche un jour à venir, et qui mange pour elle tout son bien en herbe. Ce jeune seigneur doit la conduire à Chelles, à la prise de voile de madame de Fenestranges, et il fait construire pour cela un carrosse d'un prix inestimable auquel on travaille nuit et jour dans l'atelier de Palaux. L'attelage sera composé de quatre chevaux blancs dont on dit merveille; et on prétend que les harnais et les rênes figureront des guirlandes de myrte et de roses.

D'Anglars ne pouvait plus faire un pas, sans que les hommes se le montrassent avec envie, et les femmes avec une curiosité qui, dit-on, dégénérait parfois en convoitise. A l'Opéra, où il ne manquait pas une des représentations de la Hernandez, il n'y avait de regards que pour lui; et, comme il arrive toujours en pareil cas, il aurait eu vingt bonnes fortunes par jour, s'il l'eût voulu. Car, en 1701 comme aujourd'hui, il suffisait d'un triomphe tant soit peu éclatant, pour que toutes les femmes se jetassent à la tête du triomphateur, qu'elles eussent vraisemblablement à peine regardé s'il leur avait été présenté comme totalement dénué de maîtresses. Quant à d'Anglars, insensible à toutes les œillades, il ne vivait, ne respirait que pour la Hernandez, passant ses journées dans les ateliers à surveiller le travail des ouvriers, et ses soirées à l'Opéra, ou à l'hôtel de la Hernandez, toutefois sans jamais être seul avec elle. Cette comédienne le recevait poliment, mais sans préférence marquée, souriant aux nombreuses questions qu'il lui faisait sur les couleurs, sur les ornemens qui lui plaisaient le plus dans la disposition d'un carrosse. Le temps des langoureux et doux regards était passé, mais, en conscience, d'Anglars ne pouvait s'en plaindre. A la veille d'une défaite en quelque sorte publique, une femme a certaines convenances à garder. Lorsqu'on a beaucoup donné en une seule fois, il est naturel qu'il y ait un temps d'arrêt pour les petits cadeaux. Enfin, l'amour ne devient guère exigeant que lorsqu'il n'a plus rien à attendre

Il était bien rare que le jeune comte ne rencontrât point le chevalier de Barbançon aux assemblées de Maria; tous deux en étaient quittes pour se saluer avec une politesse un peu affectée, mais sans jamais s'adresser une parole. Cependant, en dépit de la discrétion et de la réserve de ces

deux rivaux, dans le regard calme et froid qu'ils échangeaient ensemble, un observateur tant soit peu expérimenté, une femme surtout, n'eût pas manqué de découvrir l'étincelle d'où doit naître un violent incendie.

Enfin il arriva ce jour tant souhaité qui devait éclairer le triomphe de notre héros. Comme, ce jour-là, cette fièvre que donne une grande attente l'éveilla de bonne heure! Quels soins infinis il donna à sa toilette! Un général d'armée ne combine pas avec plus d'attention le plan d'une bataille. Son carrosse lui avait été envoyé dès la veille. C'était tout ce qu'on pouvait imaginer de plus élégant à la fois, et de plus magnifique. L'écusson des d'Anglars de Rochevert, peint par le plus fameux artiste en armoiries, se détachait fièrement sur l'or des panneaux. Les deux anges qui en formaient les gracieux supports semblaient prêts à déposer sur le chef d'azur étoilé de trois molettes d'or, non pas seulement la couronne héraldique qui appartient à un comte, mais aussi la couronne de myrte et de laurier dont la riante mythologie ceignait le front des favoris de Vénus et de l'Amour. Les chevaux de la plus belle race, et il y en avait quatre, étaient blancs et tels qu'on nous représente ceux qui traînent le char d'Apollon. Ils étaient harnachés avec un goût exquis. Quant au cocher, après maintes recherches infructueuses à l'effet de trouver un Automédon d'une prestance et d'un embonpoint convenables pour occuper le siége ou plutôt le trône destiné au conducteur de ce superbe attelage, le jeune comte avait obtenu, à force de supplications et d'adroites flatteries, que le vénérable Antoine abdiquât pour cette fois seulement le frac d'intendant pour la casaque galonnée, et qu'il substituât à la plume qu'à ce titre il était appelé à manier tant bien que mal le long fouet à manche doré. Grâce à cette merveilleuse aptitude que possèdent certaines gens pour se prêter à toutes les transformations, comme à tous les exercices, Antoine était donc devenu cocher. C'était au moins sa sixième métamorphose depuis son arrivée à Paris; mais il est juste d'ajouter, à la louange de notre caméléon auvergnat, que cette dernière lui avait plus coûté que toutes les autres, et que, nonobstant tout son respect et son dévoûment pour son jeune maître, il s'était fait long-temps tirer l'oreille avant de conduire la fille de Satan, comme il nommait la Hernandez. C'était du reste le plus triomphant cocher qu'il soit possible d'imaginer que le gros Antoine, et il s'était fait coiffer d'une certaine perruque propre à le rendre entièrement méconnaissable aux yeux même de son maître.

Le jeune comte surveillait avec amour, d'une fenêtre donnant sur la cour de l'hôtel, tous les préparatifs de sa gloire; il se rengorgeait comme un paon qui étale tous les trésors de son plumage. Il s'épanouissait comme une rose au soleil.

— Me voilà enfin pourvu, se disait-il, comme il convient à l'aîné de la maison d'Anglars, et je puis me montrer par les rues de la ville dans un équipage digne de moi. Oh! si l'abbé et la religieuse me voyaient maintenant, je suis sûr qu'ils en pleureraient de joie; et M. de Lauzun, donc! quel dommage qu'il soit dans sa baronnie de Thiers!

Notre gentilhomme oubliait sans doute que l'abbé et la religieuse auraient pu pleurer, mais non pas de joie, en voyant leur élève conduisant à Chelles, dans son carrosse, une fille d'Opéra. Quant à Lauzun, il eût souri de pitié, lui qui avait conduit ainsi la reine d'Angleterre.

Tout à coup une pensée importune lui revint. Au milieu de tous ses préparatifs, il avait oublié le cartel de Barbançon, et c'était la première fois que, dans son ivresse, il apercevait, suspendue au dessus de sa tête, la redoutable épée de Damoclès. Soit bonheur, soit adresse, Barbançon s'était fait une haute réputation dans les duels. Qui sait si d'Anglars n'était pas destiné à servir à son tour de marche-pied à la gloire de ce dangereux adversaire et à payer de son sang le prix offert dans ce jour à sa vanité plutôt encore qu'à son amour? Frappé de cette idée, il demeura quelque temps rêveur; mais la voix d'un valet qui venait lui annoncer

que tout était prêt pour le départ, l'arracha bientôt à cette préoccupation ; et, après avoir donné un dernier coup de peigne à sa blonde chevelure, il descendit gaîment l'escalier en pensant que David avait tué le géant Goliath.

Au moment où, installé dans son carrosse, il se disposait à sortir victorieusement de son hôtel, voici qu'une surprise, à laquelle il était loin de s'attendre, vint couronner sa joie. Une douzaine de messieurs les gendarmes de la garde, Mirepoix en tête, apparurent à cheval dans la cour. On était au mois de février, le temps était fort beau, le soleil brillait, il y avait dans l'air comme une fraîche émanation de printemps, et ces messieurs avaient voulu en profiter pour accompagner le carrosse de leur nouveau cornette jusqu'à Chelles, ni plus ni moins que s'il eût été de maison royale. D'Anglars voulait modestement s'y opposer, mais il fallut céder au désir de ces jeunes fous, qui exaltaient bien haut l'honneur que faisait rejaillir sur la compagnie des gendarmes de la garde le triomphe de leur camarade sur tant de rivaux. Messieurs les mousquetaires en étaient, disait-on, profondément humiliés. Le comte obtint néanmoins qu'afin d'éviter de blesser l'amour-propre de la Hernandez, messieurs les gendarmes se rendraient directement à la porte Saint-Antoine, et qu'ils rejoindraient le carrosse dans le faubourg, comme par hasard. Ces conventions arrêtées, le carrosse et la petite troupe se mirent en marche par deux routes différentes : un quart d'heure après environ, notre gentilhomme faisait à grand bruit son entrée dans la cour d'honneur de l'hôtel Hernandez, dont les portes se refermèrent majestueusement sur lui.

Il fut introduit dans le cabinet, jadis témoin de son humiliation, et où il lui était enfin permis d'entrer en vainqueur ; car, si ce titre ne lui appartenait pas encore, il était du moins bien près de l'obtenir. Maria l'attendait à demi-couchée sur le sopha que vous connaissez déjà. Elle était occupée à lire ; un élégant déshabillé faisait ressortir tous les contours harmonieux de son corps et s'arrêtait juste assez à temps pour mettre à découvert un bas de jambe et des pieds dignes d'une déesse. D'épais rideaux de damas ne laissaient pénétrer dans la chambre qu'un demi-jour plein de volupté, en même temps qu'ils jetaient un doux reflet sur le visage de la charmante Espagnole. Elle se souleva languissamment en apercevant d'Anglars qui s'approcha d'elle avec ce maintien, moitié timide et moitié respectueux, moitié sémillant et moitié hardi, qui tient à la fois du séminariste et du page, et qui sied si bien à un gentil blondin de vingt-un ans : d'Anglars venait alors d'atteindre cet âge.

— Eh quoi ! belle senora, s'écria-t-il avec surprise, vous n'êtes pas encore habillée ? Sans doute, votre lecture vous a fait oublier l'heure, mais vous n'avez pas de temps à perdre si vous ne voulez pas manquer la cérémonie.

Maria prit la main du jeune gentilhomme ; jamais elle ne lui avait accordé pareille faveur, et, l'attirant doucement auprès d'elle sur le sopha :

— Mon Dieu ! lui dit-elle, vous allez bien m'en vouloir, mais, pour tout autre que pour vous, je n'eusse pas été visible ; j'ai ma migraine aujourd'hui ; je suis on ne peut plus souffrante ; excusez-moi de vous manquer de parole.

Tout autre que d'Anglars eût peut-être béni une détermination qui, au lieu d'un incommode et bruyant tête-à-tête, dans un carrosse ouvert à tous les yeux, lui en offrait un plein de silence, de charme et de mystère, dans une chambre bien close, où nul regard indiscret ne pouvait pénétrer ; mais, soit que cette pensée ne se fût pas d'abord présentée à l'esprit de notre novice gentilhomme, soit qu'il y ait des occasions où la vanité, poussée à son dernier paroxisme, permet difficilement à tout autre sentiment de se faire jour, d'Anglars ne vit dans le nouveau mécompte qui venait l'atteindre que son côté fâcheux, c'est-à-dire la ruine de ce

laborieux échafaudage, construit avec tant de soins et de peines, depuis tantôt dix jours, et l'échec qui allait en résulter pour lui, vis-à-vis de tous ceux qui s'attendaient à le voir promenant sa conquête dans son char de victoire. Aussi son visage devint instantanément d'une pâleur extraordinaire, et il s'écria de cette voix brisée avec laquelle on accueille une nouvelle accablante, dont on voudrait pouvoir révoquer en doute la vérité :

— Senora, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas? car votre visage servirait au besoin pour démentir vos paroles : jamais je ne vous vis plus fraîche et plus belle. Oh! dites que vous avez voulu seulement m'effrayer.

Maria fit un signe de tête négatif.

— Pourtant, ajouta le jeune comte en tremblant, je ne puis croire qu'au point où en sont les choses, votre intention soit de me manquer de parole, après un engagement aussi formel pris en présence de tant de témoins. Songez, senora, que tout le monde s'attend à vous voir dans mon carrosse et que si vous refusez d'y paraître, je deviendrai, moi, un objet de risée pour tout le monde. Ah! senora, vous ne voudrez pas qu'il en soit ainsi ; vous ne voudrez pas, après m'avoir élevé si haut par un seul mot de votre bouche, me faire descendre si bas : je vous le demande en grâce, senora. Que si l'idée d'être seule avec moi dans ce carrosse vous effraie, rassurez-vous ; plusieurs de mes amis doivent nous accompagner. les glaces seront ouvertes si vous le désirez, et d'ailleurs, senora, vous ne me faites pas l'injure de penser qu'en vous offrant mon carrosse. j'aie voulu en profiter pour vous tendre un guet-apens et m'arroger des droits que votre amour ne m'aurait point donnés.

En parlant ainsi, d'Anglars avait une attitude suppliante qui allait à merveille à son visage un peu féminin, et ses yeux bleus étaient pleins d'éloquence. Maria répondit avec un trouble visible :

— Je vous crois, monsieur le comte, je vous crois ; vous êtes un noble jeune homme, et je serais aussi en sûreté dans votre carrosse et sous vos auspices qu'ici même, au milieu de mes gens.

La jeune femme appuya beaucoup sur ces derniers mots, comme si elle eût voulu écarter une pensée qui, à coup sûr, était bien loin de l'esprit du jeune d'Anglars.

— Mais, ajouta-t-elle, je vous le répète, je suis souffrante et ne saurais me montrer aujourd'hui avec vous dans votre carrosse.

D'Anglars se leva brusquement ; et, attachant sur la jeune femme un regard dans lequel le dépit et la colère commençaient à l'emporter sur tout autre sentiment :

— Ainsi donc, s'écria-t-il, votre résolution est bien prise ?

Maria baissa la tête en signe d'affirmation.

— Alors, senora. poursuivit d'Anglars avec amertume, il ne me reste plus qu'une chose à penser, c'est que je suis encore, aujourd'hui comme il y a six semaines, la dupe d'une nouvelle mystification ; c'est qu'en prenant un engagement vis-à-vis de moi, vous étiez fermement résolue à ne le pas tenir !

— Monsieur...

— Vous niez! prenez garde, senora, un désaveu de votre part pourrait me donner lieu à d'étranges soupçons. Si telle n'était pas votre intention, au moins est-il plus que probable que cette intention vous a été suggérée, et qui sait si ce n'est pas ce mystérieux inconnu qui a déjà eu l'insolence de m'envoyer, sous votre nom, un premier billet? Oui, tout m'éclaire et il en doit être ainsi. Que ne me disiez-vous plutôt, senora. que vous étiez sous la dépendance de quelqu'un, que ce quelqu'un vous dictait tous vos actes, que vous l'aimiez...

— Monsieur le comte, prenez garde, à votre tour que vos suppositions deviennent un outrage pour moi.

— Pardon, senora, je m'emporte et j'oublie que vous ne me devez aucun compte de vos résolutions ni de vos actes. Permettez-moi, en re-

vanche, de garder des soupçons que je n'aurai plus l'audace de vous exprimer. Aussi bien, grâce au ciel, j'aurai bientôt un moyen de les éclaircir, et demain...

— Demain! monsieur, que voulez-vous dire?

— Ah! senora, chacun a des motifs secrets d'agir, souffrez que j'aie les miens, comme vous pouvez avoir les vôtres, que je respecte.

— Monsieur, répartit la Hernandez sur les traits de laquelle se peignit soudain un vif effroi, vous n'oublierez pas du moins, je suppose, qu'il est un mystère que vous m'avez promis de ne point chercher à pénétrer et qu'une promesse est chose sacrée.

— Je m'en aperçois, senora, répondit d'Anglars avec une froide ironie. Au surplus, quand je fais des promesses, moi, je les tiens, et je remplirai celle que je vous ai faite.

— Oh! oui, n'est-ce pas? D'ailleurs, s'il vous arrivait de l'enfreindre, retenez bien ce que je vous dis aujourd'hui, je ne vous reverrais de ma vie.

D'Anglars la regarda involontairement pendant qu'elle parlait ainsi, et il fut frappé de l'expression singulièrement triste et passionnée de sa physiononie. Sans pouvoir s'expliquer ce que la conduite de Maria à son égard présentait d'énigmatique, il se repentait déjà de sa dureté envers elle, et je ne sais trop s'il n'aurait pas fini par se jeter à ses genoux en lui demandant pardon de tous ses soupçons, si à cet instant la jeune femme n'eût cru devoir couper court à une entrevue évidemment pénible pour elle.

— Monsieur le comte, s'écria-t-elle en composant soudain son visage et d'un ton de reine de théâtre, je ne vous retiens plus maintenant, et je pense que vous ferez bien de partir pour Chelles, si vous ne voulez pas manquer la cérémonie.

D'Anglars se modit les lèvres, et, s'inclinant brusquement, il sortit sans même baiser la main que lui tendait majestueusement la comédienne. A peine la porte se fut-elle refermée sur lui que la jeune femme poussa un faible cri et fondit en larmes. Quand elle eut bien pleuré, elle se mit à une table et écrivit...

Pendant ce temps-là, le jeune comte étant monté dans son carrosse ordonna à ses gens d'en fermer les rideaux et leur défendit, sous peine de renvoi immédiat, de répondre à toutes les questions qui pourraient leur être faites pendant la route, relativement à lui ou à la senora Hernandez.

— Et maintenant, dit-il, à l'abbaye de Chelles!

Les chevaux lancés au galop atteignirent bientôt le haut du faubourg Saint-Antoine. C'est là que Mirepoix s'était posté avec messieurs les gendarmes de la garde; et, comme ils avaient fini par perdre patience en n'apercevant pas le carrosse de leur camarade, ils avaient mis pied à terre et étaient entrés sans cérémonie au cabaret. L'un des garçons, qu'ils avaient mis en sentinelle en le chargeant de les prévenir dès qu'ils apercevrait un carrosse attelé de quatre chevaux blancs, accourut aussitôt, et chacun se remit en selle.

— Eh! arrive donc, cher comte, cria Mirepoix, tu verras que la cérémonie sera terminée, lorsque nous arriverons à Chelles.

Mais, voyant que glaces et rideaux, tout était hermétiquement fermé:

— Peste! messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses camarades, pendant qu'il chevauchait en véritable écuyer cavalcadour à la portière du carrosse, je commence à m'expliquer le retard de notre jeune cornette; mais il paraît qu'il a bien des choses particulières et secrètes à dire à sa belle, puisque le mystère continue jusque sur la grande route. Ecoutez! n'avez-vous pas entendu le bruit d'un doux baiser?

Cette saillie fut accueillie par un éclat de rire général, et il ne fut aucun des jeunes fous qui ne fît serment d'avoir entendu non pas un, mais cent et mille baisers, bien qu'à vrai dire le bruit des roues et le piétine-

ment des chevaux permît à peine de distinguer les paroles de ceux-là mêmes qui criaient le plus fort, comme notre jovial ami, M. de Mirepoix.

Pendant que messieurs les gendarmes de la garde s'en allaient ainsi le long de la route, riant et caracolant à qui mieux mieux autour du beau carrosse, Dieu seul sait l'étrange figure que faisait dans l'intérieur notre héros. Blotti dans son coin, il ne bougeait non plus qu'un saint dans sa niche, recueillant d'une oreille inquiète les mille questions adressées à ses laquais et auxquelles ceux-ci. dociles à son injonction, se gardaient bien de répondre, et tremblant à chaque cahot qui venait entr'ouvrir les rideaux, que quelque indiscret observateur ne pénétrât le mystère de sa solitude. Dans le bois de Vincennes, il fallut que le carrosse s'arrêtât pour une sérénade que la musique de la compagnie avait préparée en l'honneur de la circonstance. D'Anglars frémit en pensant que si sa déconvenue arrivait à la connaissance d'âme qui vive, cette sérénade pourrait bien se transformer en charivari. Plus loin, à moitié du chemin environ, entre Saint-Maur et Chelles, nouvel incident. Ce que Mirepoix avait prévu était arrivé. La cérémonie de la prise de voile était terminée, et les assistans revenaient en foule. La plupart, en voyant ce carrosse à quatre chevaux si bien fermé à l'intérieur et escorté par une troupe de gendarme de la garde, s'arrêtaient pour demander quel haut et puissant personnage voyageait avec un si pompeux attirail ; et la voix de Mirepoix, vibrant avec une impitoyable netteté, ne manquait jamais de répondre :

— C'est notre jeune cornette, le comte d'Anglars de Rochevert, avec sa belle maîtresse la Hernandez.

Dans ce moment, d'Anglars eût étranglé son cher Mirepoix s'il l'avait pu.

Cependant, ce dernier jugeant inutile de prolonger un voyage devenu sans objet, puisque tout était terminé à Chelles, crut devoir commander une halte au moment où il s'agissait de monter une côte.

— Messieurs, s'écria-t-il alors, il me semble que nous ferions bien de tourner bride vers Paris. Car il n'est guère probable que nous soyons reçus maintenant à l'abbaye, à moins qu'il ne vous plaise de vous déguiser en nonnes, comme le feu comte Ory et ses compagnons de joyeuse mémoire, ce qui ne plairait guère à madame de Maintenon.

— Mirepoix a raison, reprirent messieurs les gendarmes, à Paris! à Paris!

Antoine, auquel il tardait grandement de voir la fin d'une tâche à laquelle il n'était guère habitué, s'empressa de s'associer au résultat de cette délibération, et déjà il faisait tourner ses chevaux, lorsqu'une voix fiévreuse partie des entrailles du carrosse cria trois fois :

A Chelles! à Chelles! à Chelles!

Le hargneux montagnard grommela je ne sais quoi entre ses dents, mais il n'en crut pas moins devoir déférer à l'injonction de son maître. Quant à messieurs les gendarmes, ils demeurèrent immobiles sur la route.

— Bon voyage! cria Mirepoix. Je n'ai nulle envie de crever mon cheval pour escorter jusqu'au bout cette Belle au Bois dormant. Pardieu! si je n'eusse entendu tout à l'heure la voix de notre fortuné camarade, je les aurais crus morts tous deux, lui et sa charmante Espagnole. Grand bien leur fasse, mais du diable si l'on me reprend à escorter deux amans en tête-à-tête; ils sont capables de courir les champs jusqu'au soir, sans boire ni manger.

Mirepoix avait raison, du moins en ce qui touche d'Anglars, qui ne rentra à son hôtel que fort avant dans la soirée, sans doute afin de mieux se cacher à tous les regards. A son arrivée, on lui remit deux lettres : la première était de son oncle, monseigneur l'évêque d'Icosie, qui venait d'apprendre qu'on l'avait vu conduisant au monastère de Chelles, en carrosse à quatre chevaux, une fille d'Opéra, et qui lui envoyait sa ma-

lédiction, en sa double qualité d'oncle et d'évêque, ajoutant que jamais, après sa mort, son bien n'appartiendrait à un indigne neveu capable d'en faire un tel usage.

La seconde lettre était de Barbançon, qui s'était présenté déjà une fois dans la soirée à l'hôtel d'Anglars: notre héros n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur cette seconde épître, qu'avant même de chercher à en connaître le contenu, son visage, déjà obscurci par le nuage le plus sombre, prit une teinte presque farouche. Dans l'écriture de cette lettre, il venait de reconnaître une frappante analogie avec celle du message dont on s'était servi pour l'attirer certain soir chez la Hernandez, en lui faisant croire à une bonne fortune imaginaire. C'est ce qu'il n'aurait même pas manqué de découvrir lorsqu'on lui remit le cartel de Barbançon, si, d'une part, ce cartel n'eût été griffonné à la hâte au crayon, ce qui ne laisse pas que de changer une écriture, et si, d'un autre côté, des préoccupations bien différentes n'eussent alors régné dans son âme.

A cet instant on frappa à la porte de l'hôtel, c'était Barbançon. Il entra avec un air plein de courtoisie :

— Monsieur le comte, dit-il, je me suis présenté déjà une fois ce soir à l'hôtel d'Anglars, et je regrette vivement de n'avoir pas eu l'honneur de vous rencontrer, car j'avais fort à cœur de vous parler.

— Et moi, monsieur le chevalier, reprit d'Anglars, je regrette plus vivement encore de vous avoir fait attendre; mais je suis tout à votre service, maintenant même si vous voulez; car il me tarde d'en terminer avec vous, et nous ne serons pas les premiers qui se soient escrimés aux flambeaux.

— Eh quoi! vous n'avez donc pas lu ma lettre, reprit Barbançon avec la plus vive surprise; veuillez en prendre connaissance.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensa d'Anglars, est-ce encore quelque nouvelle mystification? Oh! ce sera la dernière.

Et il lut cette lettre qui était ainsi conçue :

« Monsieur le comte, en vous priant de me faire l'honneur de vous couper la gorge avec moi, j'ai cédé à des soupçons dont je reconnais aujourd'hui toute la fausseté. Je viens vous en faire mes excuses et vous prier de considérer ce cartel comme non avenu, disposé que je suis à me contenter de la déclaration que vous voudrez bien me faire que la senora Hernandez n'était point aujourd'hui avec vous dans votre carrosse, sur la route de Chelles. »

— La déclaration que je vous demande doit d'autant moins vous coûter, ajouta Barbançon, que, si je suis bien informé, la senora ne vous a point accompagné.

D'Anglars regarda fixement son rival et répondit d'une voix ferme :

— On vous a trompé, chevalier, la Hernandez était aujourd'hui avec moi dans mon carrosse, sur la route de Chelles.

Barbançon devint pâle; et, saisissant la main du jeune gentilhomme qu'il étreignit avec violence :

— A demain donc, s'écria-t-il, monsieur le comte d'Anglars de Rochevert, et faites bien vos dispositions, car je vous préviens que c'est un duel à mort.

V

Le Souvenir des montagnes.

Le lendemain, dans l'après-midi, lorsque Mirepoix se présenta à l'hôtel d'Anglars pour féliciter son ami d'un événement qui faisait le plus

grand bruit à la ville et la cour, il trouva Antoine qui avait repris son costume de majordome, et qui le reçut en pleurant à chaudes larmes.

— Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il.

— Hélas ! monsieur, répondit le montagnard d'une voix entrecoupée de sanglots, vous venez pour voir M. le comte?

— Sans doute, n'est-il pas chez lui ? Pourquoi pleurez-vous ainsi? vous m'effrayez... Que se passe-t-il donc ici?

— Il se passe que mon pauvre jeune maître... Ah ! monsieur, s'il doit mourir, je ne lui survivrai pas...

En parlant ainsi, Antoine poussa un cri déchirant.

— Oh ! mon Dieu, est-il possible! s'écria Mirepoix; où est-il? Je veux le voir ; laissez-moi lui parler.

— On n'entre pas : le chirurgien a défendu de laisser pénétrer personne auprès de lui.

— Le chirurgien ! Il est donc blessé ?...

— Oui, monsieur, blessé, oh! cruellement blessé, entendez-vous? M. le comte a eu un duel ce matin avec M. le chevalier de Barbançon. Je crois que c'est pour cette comédienne damnée qu'on nomme la Hernandez.

— Eh bien?

— Eh bien, ils se sont battus sans témoins, du moins je le suppose, et c'est mon pauvre maître qui a été frappé. On l'a rapporté ce matin sans connaissance et baigné dans son sang. Le chirurgien n'a pas bougé d'auprès de lui depuis tantôt trois heures.

— Et que dit-il ?

— Rien encore ; mais je vois bien sur son visage qu'il est fort inquiet.

— Grand Dieu !

Comme ils parlaient ainsi, une porte s'ouvrit et le chirurgien sortit de la chambre du blessé. Il baissait la tête et avait une contenance qui eût suffi, à défaut de ses paroles, pour révéler l'arrêt cruel que sa bouche n'avait point encore laissé échapper. Mirepoix consterné s'élança à sa rencontre.

— Que devons-nous espérer ? lui dit-il en lui pressant la main.

Dans de pareils momens, quelque inconnu qu'il puisse être pour nous, c'est toujours un ami que celui qui semble en quelque sorte tenir entre ses mains la vie d'une personne qui nous est chère.

L'homme de l'art poussa un profond soupir ; car il était jeune et peu familiarisé encore avec les cruels spectacles offerts journellement aux gens de sa profession; puis il murmura presque à voix basse :

— Tant que j'ai vu une lueur d'espérance, j'ai cru devoir rester au chevet du lit du blessé; mais je pense qu'actuellement les secours de la médecine sont impuissans, et je vous engage à réclamer au plus vite pour le moribond les secours de la religion.

— Oh ! mon Dieu ! cria le vieil Antoine, déjà là !

Et il tomba évanoui sur le plancher de la chambre.

Une larme vint mouiller la paupière de Mirepoix; il aimait tendrement Philippe d'Anglars.

— Si jeune, dit-il, si bien fait pour être aimé, et mourir d'un coup d'épée ! quelle destinée !

Il entra dans la chambre du blessé. Philippe d'Anglars était étendu sur son lit, pâle, le front voilé des ombres de la mort ; ses yeux ternes et sans regard avaient déjà cette morne fixité qu'ils gardent sous la tombe. Pourtant, lorsque Mirepoix s'approcha de son lit, il sembla le reconnaître, et ce dernier, lui ayant pris la main, crut sentir comme une imperceptible pression.

Sur ces entrefaites, Antoine, qui avait repris ses sens, s'approcha de Mirepoix ; et l'entraînant hors de la chambre, comme s'il eût craint que

ses paroles ne fussent recueillies par le blessé, crainte bien vaine, hélas !

— Ah! monsieur, lui dit-il, je n'aurai jamais la force de retourner au pays pour apprendre cela à son vieux père, à sa famille dont il était l'orgueil et l'espoir. Rendez-moi le service de leur écrire pour les préparer à cette affreuse nouvelle. Oh! mon jeune maître! mon pauvre jeune maître! je l'avais bien prévu qu'il ne pouvait arriver que malheur de son amour pour une fille d'Opéra. Il n'a pas voulu me croire.

Pendant que le vieux majordome exhalait ainsi sa douleur, Mirepoix parcourait tristement les salles de cet hôtel que, moins de deux mois auparavant, animait une si franche gaîté, et il se frappait le front en se maudissant tout bas et s'accusant d'être l'auteur d'un dénouement si funeste. Il se rappelait en effet que c'était lui qui avait eu la malheureuse idée de présenter Philippe d'Anglars chez la Hernandez. Antoine, de son côté, demandait grâce à Dieu de n'avoir pas veillé avec plus de soin sur les démarches du jeune gentilhomme qui était en quelque sorte confié à sa garde, de n'avoir pas à tout prix prévenu ce duel avec Barbançon, quand il eût dû pour cela commettre un crime et étrangler de ses mains celui qui allait être le meurtrier du chef de la maison d'Anglars. C'était un spectacle touchant, que de voir ce vieillard et ce jeune seigneur rendus égaux par leur douleur, errant ensemble comme deux ombres plaintives et incessamment ramenés par je ne sais quelle fascination secrète vers le lit où gisait l'infortuné qu'un souffle de vie animait encore, mais qui bientôt ne serait plus qu'un cadavre.

Cependant le soir venait, Mirepoix, qui était de service, fut obligé de s'arracher de ce lieu funèbre et engagea Antoine à faire administrer à son malheureux ami les secours de la religion, promettant de revenir le lendemain matin. Il sortit et on alla chercher le curé de Saint-Louis-en-l'Ile; car il n'était pas probable que monseigneur d'Icosie, dont on avait trouvé la lettre ouverte sur une table, dans la chambre du comte, consentît après cela à se rendre auprès de son neveu, surtout lorsqu'il apprendrait qu'il s'agissait d'un duel pour cette même fille d'Opéra qui avait été le sujet de sa lettre.

Philippe d'Anglars reçut l'extrême-onction comme les moribonds la reçoivent généralement, avec un abattement dont la solennité de l'acte religieux qu'ils remplissent ne saurait que bien rarement triompher. Antoine et trois valets du comte furent, avec l'ecclésiastique et son diacre, les seuls témoins de cette solennité suprême qui couronnait si tristement, à l'âge de vingt-un ans, une existence semée de traverses et de cruelles désillusions, et sur laquelle l'espérance n'avait parfois répandu sa douce lueur que pour rendre plus sombres et plus hideuses les ténèbres dont elle devait être suivie.

La nuit fut très mauvaise. Le chirurgien, qui était revenu s'asseoir au chevet du blessé, s'attendait à chaque instant à le voir passer. Pourtant, lorsque Mirepoix revint le lendemain matin, il y avait un peu de mieux, mais ce mieux même avait peut-être quelque chose d'alarmant; car il est rare que ce symptôme ne se manifeste pas quelques heures avant la mort, comme si la providence voulait ainsi rehausser pour nous le prix de la vie, au moment où elle nous condamne à la quitter. Au reste, le moribond avait perdu toute connaissance, et lorsqu'il lui arrivait de sortir de la léthargie dans laquelle il était plongé, c'était pour proférer quelques mots sans suite, échappés au délire de la fièvre qui minait en lui les sources de la vie.

Mirepoix demanda si la Hernandez avait écrit ou envoyé demander des nouvelles; on n'avait pas entendu parler d'elle. Le jeune gentilhomme s'en montra étonné; car ce duel était l'objet de toutes les conversations, et il était impossible qu'il ne fût pas parvenu aux oreilles de la senora, il en avait été parlé dès la veille à Versailles, au petit lever, et le roi était

entré dans une grande colère à ce sujet, en apprenant que le combat avait eu lieu sans témoins, qu'une fille d'Opéra en était le motif et qu'il y aurait, selon toute apparence, mort d'homme. Barbançon avait été envoyé immédiatement à la Bastille, et peu s'en fallut que d'Anglars mourant n'éprouvât le même sort, car le fait dont il s'agissait portait une atteinte cruelle à tous les sentimens religieux du monarque; et le nouveau ministre de la guerre, M. de Chamillart, ne put dissuader le roi d'exécuter son dessein à l'égard de notre infortuné héros, qu'en lui représentant que ce serait là une punition exercée sur un cadavre.

Pendant plusieurs jours de suite, Mirepoix vint à l'hôtel d'Anglars sans qu'il y eût un changement bien sensible dans la situation du jeune comte qui n'avait plus sa tête à lui et ne reconnaissait personne. Pourtant le chirurgien commençait à dire qu'il serait possible qu'avec de grands soins, le malade se rétablît de ses blessures; mais il était à craindre en même temps qu'il ne recouvrât point la raison, car, chez lui, l'âme avait encore plus souffert que le corps; et, sous l'influence des plus violentes commotions morales, influence à laquelle venait se joindre encore l'action funeste que ne manque jamais d'exercer le printemps sur un cerveau malade, l'inflammation avait rapidement envahi cet organe; bien plus, par un bizarre contraste, à mesure que le corps se guérissait, l'intelligence allait sans cesse s'obscurcissant davantage.

Un matin, Mirepoix étant venu faire sa visite habituelle à son ami, ne put se défendre d'un sinistre pressentiment, lorsqu'en ouvrant la porte d'une chambre qui précédait celle du malade, il entendit des gémissemens et des sanglots. Antoine qui, d'ordinaire, ne bougeait pas du chevet de son jeune maître et avait abdiqué toutes ses précédentes fonctions pour celles d'infirmier, se trouvait en conférence dans cette chambre avec un homme d'un certain âge et une jeune fille. A défaut des exclamations en patois qui s'échappaient de la bouche de ce couple étranger, le costume de tous deux eût suffi pour annoncer à ne s'y pouvoir méprendre qu'ils avaient reçu le jour dans les montagnes de la Haute-Auvergne. L'homme qui tenait d'une main un feutre rond à larges bords circulaires, et de l'autre un gros bâton ferré, était vêtu d'une veste en gros drap brun avec un haut-de-chausses de même étoffe, sur lequel venaient se rattacher, au dessus du genou, de grandes guêtres de cuir fauve, dont les gerçures multipliées accusaient le long usage. Il avait une de ces physionomies franches, ouvertes et honnêtes qui semblent l'attribut caractéristique des habitans de sa province, et sur laquelle cet éternel sourire de bienveillance qui y est en quelque sorte stéréotypé, semblait s'être arrêté à regret sous l'impression d'une douloureuse surprise. Quant à la jeune fille, elle portait la jupe de bure à grandes raies noires, le corsage de velours, les bas bleus et les souliers à boucle encore en usage aujourd'hui. On ne voyait de sa coiffure qu'un chignon de cheveux noirs, lustrés comme l'aile d'un corbeau et qui faisaient ressortir toute la blancheur de son cou; mais il était impossible de rien apercevoir du reste de sa tête qu'elle tenait cachée entre ses mains dans tout l'abandon du plus vif désespoir. A ses pieds gisait le classique chapeau de paille grossière galonnée de velours, couvre-chef obligé des filles des montagnes et dont, il faut bien le dire, quelque peu poétique que soit ce détail, on retrouverait aisément le modèle, pour peu qu'on voulût s'arrêter devant une de nos fontaines publiques. Antoine, qui se trouvait placé entre l'homme et la jeune fille et qui achevait en ce moment d'une voix sourde un récit en patois du pays, complétait avec sa physionomie grave et pleine d'une importance un peu bouffonne l'ensemble d'un groupe qui n'eût pas été indigne du pinceau d'un grand peintre.

Mirepoix s'arrêta involontairement sur le seuil de la porte, mais au bruit qu'il fit en entrant, l'attention des trois personnages fut distraite un instant, et la jeune fille ayant relevé la tête, il put distinguer, dans la

pénombre de la chambre, deux yeux les plus vifs et les plus charmans du monde, qui étincelaient, à travers deux ruisseaux de grosses larmes, dans lesquelles ils étaient comme noyés : il y eut un silence, puis la jeune fille s'écria d'une voix plaintive :

— Hélas ! il ne m'a pas reconnue, monseigneur ne m'a pas reconnue !

Cela dit, elle laissa retomber sa tête entre ses mains et se prit à pleurer de plus belle.

— Qu'est-ce donc ? dit enfin Mirepoix en s'avançant, et quelle est cette jeune fille ?

Antoine vint au devant du gentilhomme ; et, se penchant à son oreille :

— C'est, répondit-il tout bas, une jeune fille du pays, qui venait avec son père apporter à M. le comte des nouvelles de sa famille et lui demander sa protection ; j'espérais que mon pauvre jeune maître la reconnaîtrait ; car il l'a bien aimée dans le temps jadis, et je ne pense pas qu'il ait été sans vous parler de la petite Nanette, la jolie métayère du Val Moron. Mais, hélas ! après l'avoir regardée bien attentivement, savez-vous ce qu'a dit M. le comte ? Il a demandé si c'était encore là une fille d'Opéra.

— Infortuné d'Anglars ! il ne va donc pas mieux ?

— Je crois que c'est encore pis que ces jours passés. Il ne ferme pas l'œil de la nuit, et je l'entends qui parle sans cesse à une créature invisible, à cette maudite comédienne, selon toute apparence, et qui lui fait de grands discours qui n'ont ni queue ni tête. Tantôt il l'accable des plus sanglans reproches, et il a bien raison en cela ; tantôt il lui fait des invocations, ni plus ni moins que si cette mijaurée était la Sainte-Vierge en personne, révérence parler. Ah ! monsieur de Mirepoix, quel malheur que M. le comte se soit enamouré de cette femme-là ! Tenez, m'est avis que tout ceci finira bien mal et que mon jeune maître ne tardera pas à sortir de cet hôtel les pieds en avant, comme dit le proverbe.

— Allons, Antoine, taisez-vous, vous êtes un oiseau de mauvais augure ; moi je n'ai pas perdu tout espoir. Et d'abord, ajouta Mirepoix en haussant la voix et désignant du doigt la jeune fille, voici, pour donner un démenti à vos funèbres présages, la blanche colombe au rameau vert, dont parle l'Écriture sainte. Il est impossible, quand un frais visage comme celui-là vient rayonner dans un sombre hôtel de l'île Saint-Louis, que sa vue n'y porte pas bonheur ; n'est-il pas vrai, ma charmante enfant ?

Nanette, ainsi interpellée, ne put que faire une révérence, mais elle n'eut pas la force de répondre.

— Et, vous, mon brave homme, poursuivit Mirepoix en s'adressant au métayer du Val Moron, avez-vous perdu la parole, comme votre admirable fille ? Voyons, racontez-moi vos projets ; dites-moi ce qui vous amène à Paris.

— Dame ! monseigneur, répondit le montagnard, dont le visage commençait à s'épanouir de nouveau sous l'influence de ces paroles familières en même temps qu'amicales, vous saurez d'abord que l'hiver a été bien rude dans nos montagnes, si rude que, sur une demi-douzaine de vaches, il m'en est mort trois ; et puis, cette enfant-là, ajouta-t-il en montrant sa fille, ne se plaisait plus au pays, je ne sais pourquoi ; elle ne rêvait que de Paris la grand'ville, à telles enseignes qu'elle a refusé d'épouser un de ses parens qui avait du bien et qui était amoureux fou d'elle, le vacher du château de Peyrelade, sous votre respect. Bref, comme je fais toujours toutes les volontés de Nanette, j'ai vendu le peu que j'avais, et, après en avoir demandé la permission à monseigneur le marquis, je suis venu à Paris, pensant que sur le grand crédit de monseigneur son fils, nous ne manquerions pas, ma fille et moi, de trouver quelque bonne place, n'importe où ; car c'est un bien puissant maître, n'est-ce pas, que M. le comte d'Anglars de Rochevert ? Et, après le roi, je doute qu'il y en ait beaucoup comme lui.

— Oh! certainement, répondit Mirepoix, qui ne put réprimer un sourire.

— Mon pauvre jeune seigneur, reprit le métayer; nous ne nous attendions guère, ma fille et moi, à le trouver si malade, et nous en voilà maintenant pour nos frais de voyage.

— Soyez tranquilles, braves gens, répartit Mirepoix, puisque le comte d'Anglars ne peut rien pour vous maintenant, c'est à moi, son ami le plus intime, de le remplacer. Venez avec moi, j'aurai soin de vous, et je veux avant peu vous trouver à l'un et à l'autre un bon emploi.

— Ah! monseigneur, s'écria le métayer en saisissant une des basques de l'habit du jeune gentilhomme et la baisant avec effusion. Nanette, fais donc comme moi, et remercie aussi monseigneur.

— Monseigneur est bien bon, répondit Nanette en rougissant; mais moi, je veux rester ici, pour soigner monseigneur le comte d'Anglars; et, tant qu'il sera malade, je ne m'en irai pas.

Ce fut avec un caractère de résolution extraordinaire que la jeune fille prononça ces paroles, et Mirepoix en fut frappé.

— Bonne petite Nanette! dit Antoine ému jusqu'aux larmes; et, se retournant vers Mirepoix : — Ce n'est pas votre Espagnole du diable qui rerait cela!

— Qu'est-ce donc que cette Espagnole dont vous parlez, monsieur Antoine? interrompit vivement Nanette.

— Je vous conterai cela, cousine, répondit le vieil intendant.

— Allons! dit gaîment Mirepoix, c'est chose convenue, j'emmène le père, et la fille restera ici pour soigner notre cher comte. Heureux d'Anglars! avec une aussi jolie garde-malade, il ne peut manquer de guérir bientôt, au moins de sa maladie actuelle, et je donnerais beaucoup pour être à sa place.

Nanette jeta sur son nouveau protecteur un regard de reconnaissance dont rien ne saurait rendre l'expression; puis, ayant embrassé son père dont le consentement, à ce qu'il paraît, n'avait même pas besoin d'être formulé, elle essuya les larmes qui voilaient encore ses beaux yeux, eut un divin sourire, et se mit immédiatement en devoir de prendre possession de ses nouvelles fonctions.

Mirepoix quitta Nanette, en murmurant tout bas :

— Voilà une petite fille qui ferait une bien charmante maîtresse!

Rien ne saurait remplacer les soins d'une femme; qu'on juge donc de ce que doivent être ceux d'une femme qui aime, et de ce que furent, à ce titre, ceux de Nanette, à qui son amour n'avait pas permis de demeurer dans des lieux que le comte d'Anglars avait cessé d'animer de sa présence! Avec quelle tendre sollicitude elle s'installa au chevet du jeune gentilhomme, épiant ses moindres gestes, prévenant ses moindres désirs, recherchant dans ses traits pâles et amaigris, dans son visage vague et indécis, le souvenir de tout ce qui l'avait charmée jadis et s'enivrant des parfums et des douces lueurs du passé, dont son imagination se plaisait à embellir le présent. Pauvre Nanette! il était bien à elle maintenant, rien qu'à elle, et pour long-temps sans doute, ce brillant seigneur que, dans ses rêves les plus ambitieux, elle avait à peine espéré fixer une heure auprès d'elle! Quel plaisir pour elle d'offrir au jeune malade l'appui de son bras, de guider, de soutenir ses pas chancelans! Comme son cœur battait lorsque, lassé et fermant les yeux, cet Œdipe de vingt-un ans laissait insoucieusement tomber sa blonde tête sur le sein de son Antigone! Avec quelle suave harmonie résonnaient à son oreille les paroles rares et sans suite échappées à l'insensé! Oh! n'est-ce pas, Nanette, vivre et mourir auprès de lui dans ce sombre hôtel de l'île Saint-Louis, voilà toute votre ambition, tous vos rêves de bonheur et d'avenir?

Philippe d'Anglars s'abandonnait aux soins de sa jolie garde-malade

avec toute la nonchalance d'un enfant et sans que le désordre et l'abattement de ses facultés lui permissent d'en témoigner aucune reconnaissance. Sa démence était telle qu'ayant perdu toute idée de distinction entre les sexes, il lui adressait souvent la parole comme s'il eût eu affaire à Antoine. Quelquefois, pourtant, frappé de cette inexprimable grâce féminine empreinte sur les traits de Nanette, il semblait sortir d'un songe; et, attachant sur elle un regard plein de mélancolie :

— Ah! je te reconnais, lui disait-il, tu es Maria Hernandez, la belle, l'adorable Maria; mais tu viens trop tard, je suis dans mon cercueil : touche mon corps, vois comme il est froid! Veux-tu essayer de le ranimer par un baiser?

Les larmes venaient au yeux de Nanette en entendant le jeune homme lui parler ainsi, et elle se prêtait à cette fantaisie en murmurant tout bas :

— Hélas! n'aura-t-il donc jamais un souvenir pour la pauvre Nanette, et ne lui arrivera-t-il pas un jour de prononcer mon nom? Ah! mon Dieu, je serais si heureuse!

Puis, soudain il la repoussait en s'écriant :

— Va-t'en; tu n'es pas Maria, je ne te connais pas.

Une fois, il arriva au malade, en contemplant un bouquet de violettes qu'Antoine lui avait apporté, de dire qu'il reconnaissait ces fleurs pour les avoir vues dans sa dernière promenade au Val Moron. Palpitante à ces paroles, Nanette s'approcha de lui, car il était devenu rêveur en prononçant ce nom du Val Moron qu'il répétait tout bas, comme s'il eût cherché dans sa mémoire les souvenirs qui s'y rattachaient; mais, incapable de s'arrêter à la même idée plus de quelques secondes, il se mit tout à coup à rire, de ce rire sauvage particulier aux insensés, et qu'on ne saurait considérer sans effroi.

Cependant les forces du malade revenaient d'une manière sensible à défaut de sa raison. Déjà il commençait à marcher seul dans sa chambre sans avoir besoin de l'aide de Nanette; et comme sa folie était d'une nature tranquille, dès qu'il y avait un rayon de soleil, on ouvrait les fenêtres et on installait le jeune comte dans un grand fauteuil auprès de l'une d'elles, afin qu'il pût recueillir l'influence bienfaisante de la chaleur et d'un air tout imprégné des premières émanations du printemps.

Un jour, c'était à la fin du mois de mars, Philippe d'Anglars était assis, comme à son ordinaire, dans son grand fauteuil devant la fenêtre qui était ouverte : Nanette était seule avec lui dans la chambre. La veille, le temps s'était refroidi et il avait neigé une partie de la nuit; mais le soleil, qui s'était levé déjà plein de force dans un ciel sans nuages, dardait ses rayons sur les toits et métamorphosait en nappes liquides le blanc tapis dont ils étaient recouverts. D'Anglars contemplait machinalement les flocons de neige qui se détachaient des pignons et des gouttières et retombaient sur le sol en poussière diamantée. A quelques pas de lui, Nanette occupée à coudre tournait de temps à autre et comme à la dérobée sur le pauvre insensé un regard humide d'amour et de tendre compassion. Pourtant l'aspect de ce soleil si doux après les maussades journées d'hiver et qui illuminait si joyeusement de ses rayons les boiseries dorées et les peintures des panneaux de la chambre, exerçait presque à son insu dans son âme je ne sais quelle impression de bonheur et même de gaîté. Le chant des oiseaux dont on entendait au dehors le gazouillement, éveillait comme un écho dans la poitrine de la jolie fille des montagnes. Sous l'influence de cette sorte de résurrection de la nature, Nanette osa, pour la première fois depuis qu'elle avait mis le pied dans l'hôtel d'Anglars, essayer quelques timides modulations, mais ce fut d'abord d'une voix tremblante et presque en sourdine qu'elle chanta les premiers vers de cette mélodie des montagnes dont il vous souvient peut-être :

Au plus profond de la montagne,
Cache-toi bien, gentille fleur,
Ma sœur :
Voici venir dans la campagne
Un beau seigneur
Trompeur.

Peu à peu, s'enhardissant et donnant plus d'expression et d'éclat à sa voix, elle chanta avec un charme et un sentiment exquis ces derniers vers de sa chansonnette :

Que la neige
Te protége,
Gentille fleur,
Ma sœur ;
La neige efface
Toute trace ;
La neige glace
Le cœur.

Aux premières notes de l'air, d'Anglars avait tressailli et tourné la tête vers la chanteuse ; mais, préoccupée comme elle l'était de son ouvrage et de sa chansonnette, elle ne fit point attention qu'il s'était soulevé à demi sur son fauteuil, haletant, les joues animées d'une rougeur fébrile et que ses yeux, ordinairement noyés dans un pâle azur, étincelaient d'un feu presque surnaturel. A la fin, lorsque la voix eut cessé de retentir, le jeune comte se leva par un violent effort et poussa un grand cri. Nanette, effrayée, voulut courir à lui ; il lui tendit les bras en pleurant ; mais incapable de faire un seul pas, tant l'émotion qu'il venait d'éprouver avait brisé ses forces, il se laissa retomber sur son fauteuil en s'écriant :

— Nanette ! Nanette !...

Philippe d'Anglars avait recouvré la raison.

VI

Pauvre Nanette !

Nanette était aux genoux de son jeune seigneur, lui baisant les mains avec transport et riant et pleurant à la fois, et d'Anglars lui disait :

— Nanette, chère Nanette, n'est-ce point un songe ? est-ce bien toi que je vois ? Ah ! mon Dieu, que s'est-il donc passé ?

Puis, la mémoire lui revenant avec la raison, il poussa un profond soupir, et murmura un nom trop connu de la pauvre Nanette. Après une pause, il reprit d'une voix triste et douce :

— Parlons de toi, Nanette, je ne veux m'occuper que de toi maintenant. Comment es-tu venue à Paris ? qui t'amène ?

Alors, la jeune fille lui rapporta tous les détails que son père avait déjà donnés à M. de Mirepoix. A ces détails, elle en ajouta d'autres en rougissant. Elle ne pouvait plus vivre au Val Moron depuis qu'il avait cessé d'y venir ; elle avait voulu le revoir, ne fût-ce qu'un moment, dût-elle mourir ensuite. Le voir ! c'était toute son ambition ; elle savait bien qu'elle n'en pouvait avoir d'autre. Maintenant elle était heureuse, et plût à Dieu qu'il lui fût permis de passer ainsi toute sa vie !

D'Anglars sourit et il baisa Nanette au front. Quelle différence entre ce chaste baiser et les baisers brûlans du Val Moron ! Mais enfin c'était un baiser et le premier depuis long-temps. C'était le souffle embaumé du

printemps après les glaces d'un morne et sombre hiver. Nanette en tressaillit d'amour et de joie.

Sur ces entrefaites, Antoine revint. Quand il sut ce qui s'était passé, et qu'il entendit son jeune maître lui parler aussi sensément que jamais, il pensa en devenir fou à son tour. Il s'en allait par la chambre, poussant des cris de joie, embrassant Nanette, embrassant le comte; il sautait et dansait la bourrée, comme si cette nouvelle lui eût ôté quarante années: c'était le spectacle à la fois le plus comique et le plus attendrissant.

— Eh bien! monsieur le comte, s'écria-t-il quand il commença à rentrer un peu dans son assiette ordinaire, si vous m'en croyez, dès que vous serez en état de supporter le voyage, nous dirons adieu à tout ce monde-ci, et nous nous en retournerons au pays. Voici le printemps qui vient, et l'air des montagnes achèvera votre guérison. Aussi bien, que voulez-vous faire à Paris où vous n'avez eu jusqu'à cette heure que tribulations et malheurs de toutes les espèces?

— Oui, monseigneur, ajouta faiblement Nanette, mon cousin Antoine a raison, il faut retourner au pays: ce sera un si grand sujet de joie pour... votre famille.

La jeune fille n'osa pas ajouter: « Et pour moi. » Mais l'amour est une passion si égoïste, qu'à coup sûr telle avait été sa première pensée.

— Mes amis, mes bons amis, répondit le comte avec un léger embarras, je le voudrais de grand cœur; mais le service du roi...

— Le service du roi! répondit Antoine qui avait déjà repris toute sa brusquerie habituelle, si c'est cela qui vous arrête, grand merci! Mais prenez garde qu'en vous revoyant, il ne prenne fantaisie au roi de vous envoyer le servir... à la Bastille.

Et comme d'Anglars témoignait quelque surprise à ces paroles, Antoine s'empressa de lui en fournir l'explication, en lui racontant ce qu'il savait de la colère du roi à la nouvelle du duel, et du châtiment infligé à Barbançon. Le jeune comte demeura quelques instans pensif, puis il murmura tout bas:

— Que lui importe, à lui, le châtiment du roi! Il est aimé.

Peu de temps après, il se tourna vers Antoine, et lui dit:

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas, Antoine?

— Oh! oui, monsieur le comte; on a même désespéré de vos jours.

— Et pendant ma maladie, est-on venu me voir?

— Certainement, monsieur le comte.

— Qui est venu?

— Messieurs vos camarades de la garde, M. de Mirepoix surtout, il a passé rarement un jour sans vous faire visite.

— Mais n'est-il venu... personne autre?

— Personne absolument... Ah! si fait, je me trompe, il est venu le juif, le carrossier, le marchand de chevaux, enfin vos créanciers.

— Antoine, ajouta le jeune comte d'une voix tremblante et avec un regard à faire pitié au cœur le plus endurci, mon cher Antoine, n'a-t-on pas, du moins, envoyé... savoir de mes nouvelles... de la part de quelqu'un?

Antoine fronça le sourcil; mais il n'eut pas le courage de répondre, et se contenta de secouer négativement la tête. D'Anglars leva les yeux au ciel avec une sombre mélancolie; puis, se couvrant le visage de ses deux mains, il balbutia d'une voix brisée:

— Eh quoi! pas même sa pitié! Oh! Maria, cruelle Maria!

Ensuite, alléguant un peu de fatigue, il demanda à se coucher. Ne voulait-il pas plutôt se ménager le moyen d'être seul avec ses pensées?

Le lendemain de ce jour, il désira avoir un entretien particulier avec son fidèle intendant.

— Or ça, lui dit-il, comment as-tu pu te procurer de l'argent pendant ma maladie?

— Monsieur le comte, j'ai vendu votre carrosse.

— Celui dans lequel je suis venu d'Auvergne ?

— Eh bon Dieu ! monsieur, quel profit pensez-vous que j'eusse pu en retirer ? Je n'en aurais pas eu vingt écus, à coup sûr : c'est de l'autre qu'il s'agit.

— Il est vendu ! mon beau carrosse qu'on admirait tant. Oh ! quelle humiliation !

Déjà la vanité commençait à se réveiller chez le jeune comte en même temps que les forces et la santé.

— Il est vrai, ajouta-t-il comme pour s'offrir à lui-même une consolation, qu'étant malade, je n'en avais nul besoin. Et mes quatre chevaux blancs ?

— Vendus également.

— Oh ciel ! Allons, si l'on vient à m'en parler, je dirai qu'à raison de l'oisiveté à laquelle ils étaient réduits, ils se gâtaient dans mes écuries, et que c'est dans leur intérêt même qu'il a fallu les vendre. Et mes laquais, Antoine ; je ne vois point mes laquais.

— Plût à Dieu, monsieur le comte, qu'on eût aussi pu les vendre ceux-là ! mais, au contraire, il a fallu les payer en les congédiant, faute de pouvoir leur continuer leurs gages. Je n'en ai gardé qu'un seul, ce qui n'empêche pas que nous soyons criblés de dettes, car il en coûte bien cher pour être malade à Paris.

— Mais mon oncle...

— Monseigneur l'évêque de... enfin je m'entends : il n'y faut plus songer, monsieur le comte. J'ai été chez lui plusieurs fois, pensant l'attendrir sur votre sort, mais ce n'est rien qu'un avaricieux, et il m'a répondu fort sèchement : « Mon neveu n'a que ce qu'il mérite, je ne ferai » rien pour lui. »

— Il a dit cela, Antoine ! Allons, je vois bien qu'il ne me reste plus qu'un parti à prendre, c'est de retourner en Auvergne.

— Ah ! monsieur le comte, voilà une bonne résolution.

— Donne-moi tout ce qu'il faut, je vais écrire à mon père.

Comme il parlait ainsi, Mirepoix entra.

— Ah ! cher comte, s'écria-t-il avec sa pétulance habituelle, embrassons-nous. Te voilà donc rétabli ! Sais-tu que cela tient du miracle, et qu'il n'y a pas bien long-temps que ta charmante garde-malade eût fort risqué, pour une telle cure, d'être brûlée en Grève ? Je le disais bien, moi, que, soigné par elle, tu ne pouvais manquer de guérir. Heureux d'Anglars ! Voyons, regarde-moi bien en face. Mon cher, tu as fort bon visage, et je veux, avant huit jours, te rendre le souper que tu nous donnas jadis, et te voir tenir tête, le verre en main, à tous nos camarades de la compagnie.

— Ce cher Mirepoix, toujours aussi gai !

— Pardieu ! les beaux esprits se rencontrent, comme dit un assez sot proverbe ; c'est l'observation que daignait faire tout à l'heure, en me parlant, quelqu'un de ta connaissance.

— Qui donc ?

— Eh ! eh ! l'une de tes anciennes passions, cher comte, la Hernandez, la Hernandez en personne.

A ce seul nom, le visage du jeune d'Anglars se teignit instantanément de mille nuances différentes ; et, comme Antoine était resté, il lui fit signe de sortir.

Dès qu'il fut seul avec Mirepoix, il balbutia d'une voix à peine perceptible :

— Ah ! tu as vu la senora Hernandez !

— Parbleu ! c'est elle qui m'a appris la nouvelle de ta merveilleuse guérison.

— Et... que t'a-t-elle dit ?

— Ma foi, il est permis de sauver les apparences, mais pas à ce point-là. Ah ça, tu as donc fait quelque noirceur à cette belle?

— Moi ! je ne sais ce que tu veux dire, et en fait de noirceur...

— Oh ! c'est que, vois-tu, d'Anglars, ces Espagnoles sont vindicatives en diable, et il faut que la tienne ait contre toi... Au surplus, j'ai une lettre à te remettre de sa part.

— Une lettre ! Mirepoix ! une lettre d'elle ! Que ne le disais-tu plus tôt ? Donne, donne cette lettre, je me sens prêt à défaillir. Voyons...

Et d'Anglars se mit à lire. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses yeux se troublaient, ses joues devenaient pâles; et, lorsqu'il eut achevé cette tâche pénible, il demeura atterré.

— Eh bien ! lui dit Mirepoix, qu'est-ce donc ?

— Ce que c'est, Mirepoix ? Ah ! je suis le plus malheureux des hommes. Mon Dieu, j'ai pu croire à son amour ! Oh ! l'amour d'une comédienne, d'une fille d'Opéra, bien fou qui s'y fie! Quoi! tandis qu'elle me regardait si tendrement, ce n'était donc pas à moi qu'elle pensait, c'était à ce Barbançon, sans doute ; infamie et misère ! Je me suis laissé duper comme un sot. Tiens, lis.

Mirepoix prit le message des mains de son ami et lut à mi-voix, mais en s'animant peu à peu, de manière à arriver bientôt au diapason naturel, le message suivant, tout en s'arrêtant de temps à autre, soit pour le commenter, soit pour demander des explications.

« Monsieur le comte,

— Diable ! Monsieur le comte ! et en vedette encore ! Il paraît qu'on fait de la dignité.

« C'est une femme que vous avez mortellement outragée...

— Oh ! oh ! je m'en doutais ! Pourquoi donc aussi outrager mortellement ? On outrage les femmes, mon cher, c'est à merveille, c'est notre lot à nous autres jeunes gens de qualité, mais pas mortellement, diantre ! Je poursuis :

« Qui vous écrit aujourd'hui pour la première et la dernière fois. »

— Pour la dernière, passe; mais la première... ah! c'est trop fort ! Ah ça ! est-ce qu'à force de vouloir tromper les autres, la belle en serait venue au point de se faire illusion à elle-même.

— Hélas ! Mirepoix, cela n'est que trop vrai.

— Et toi aussi ! De grâce, cher comte, épargne-toi de nouveaux mensonges à cet endroit. Je t'avertis que je suis comme saint Thomas, je ne crois pas.

— Tu me croiras pourtant, quand je t'aurai raconté tout ce qui s'est passé.

Ici le jeune d'Anglars crut devoir faire sommairement à son ami le récit de son entrevue nocturne avec la belle Maria Hernandez, ainsi que de la mystification qui en avait été l'origine, récit que le lecteur connaît déjà de reste. En apprenant tous ces détails, Mirepoix s'essuyait le front et s'éventait de temps à autre avec son mouchoir, se demandant s'il ne rêvait pas, et si c'était bien son ami d'Anglars en chair et en os qu'il avait devant les yeux et qui lui parlait de la sorte. A la fin, n'en pouvant plus douter, il s'écria :

— Le tour est bon, je dois le reconnaître, et je n'ai qu'un regret, c'est que tu aies été choisi pour dupe, et que la chose ait failli tourner au tragique; mais, crois-moi, n'envie pas trop le sort de ton rival Barbançon. Il y a un certain proverbe qui dit que, quand on joue avec le feu, on se brûle les doigts. C'est ce qui pourrait bien lui arriver à ce grand fat de chevalier. Continuons :

« Oui, monsieur le comte, non content de manquer à la promesse que vous m'aviez faite, promesse solennelle, promesse sacrée...

— Peste ! quelle est donc cette promesse-là?

Eh ! je te l'ai déjà dit : c'était de ne point chercher à pénétrer le

mystère du faux rendez-vous qui m'avait été donné. Elle craignait les conséquences d'un duel qui pouvait être fatal à ce... Barbançon.

— Mon cher d'Anglars, regarde-moi bien en face ; ou je suis bien trompé, ou je ne veux voir en toi qu'un nigaud. La Hernandez craindre pour les jours de M. de Barbançon, lequel n'a jamais manqué son homme! Allons donc, tu veux rire! Dis donc que c'était pour les tiens qu'on tremblait. Seulement, on n'osait pas encore te faire ce tendre aveu, et tu n'as pas vu cela toi. Ah! cher comte ! cher comte! Pour l'aîné de la famille, tu es bien novice.

— Poursuis, poursuis et tu verras...

— Voyons donc :

Mirepoix lut tout d'une haleine le reste de la lettre.

« Vous m'avez indignement calomniée, en m'enlevant par un faux témoignage le seul bien qui me restât dans la condition que j'ai embrassée, le seul bien que j'eusse su conserver intact au milieu des écueils qui m'entouraient, ma réputation. Dieu est juste, monsieur le comte, et vous en avez été cruellement puni. Je ne veux point ajouter par de nouveaux reproches au châtiment terrible qu'il a plu à la justice divine de vous infliger ; non, monsieur le comte, loin de moi cette pensée ! Je n'ai point pour vous de haine, car vous n'existez plus pour moi, je dois vous le dire, et je ne pense pas avoir besoin de cette déclaration pour que vous veuilliez bien ne point chercher à me prouver le contraire. Seulement, en vous interdisant ma présence, je crois avoir le droit de réclamer de vous un témoignage que votre mort m'aurait enlevé, c'est le désaveu formel de ce qu'il vous a plu d'accréditer à ma honte relativement au voyage de Chelles. Si vous daignez m'accorder ce que je vous demande, je vous promets en échange, monsieur le comte, de chercher à oublier que j'ai connu un gentilhomme du nom de d'Anglars. »

— Eh bien, qu'en dis-tu? s'écria d'Anglars en poussant un gros soupir.

— Moi, je dis qu'une pareille lettre ne me désolerait pas du tout. D'abord, en thèse générale, une femme qui écrit à un homme pour l'engager à ne plus revenir, l'invite inévitablement à faire le contraire ; retiens bien cela, et quant à Barbançon, il est hors de doute qu'il est ton rival, mais il ne saurait avoir été le préféré; j'en mettrais ma tête à couper.

— Ah ! Mirepoix, si tu savais quel bien me font tes paroles! Il me semble que je ne me suis jamais si bien porté qu'aujourd'hui, et si cela continue, je veux me montrer à cheval sur le cours demain même.

— A merveille, cher comte, et que cette école te serve de leçon pour l'avenir.

La conversation continua ensuite environ un quart d'heure entre les deux jeunes gens sur des détails assez indifférens ; après quoi, ils se séparèrent.

Mirepoix n'eut pas plus tôt tourné les talons que d'Anglars se mit à écrire, et il le fit avec une telle préoccupation qu'il ne s'aperçut pas qu'Antoine et Nanette étaient entrés dans sa chambre.

— Bon ! dit à voix basse l'ex-intendant à la jeune fille, le voilà qui écrit à M. le marquis. Cela va bien.

— Je suis sûre, moi, répondit Nanette, que ce n'est pas à son père que monseigneur écrit, car il nous aurait entendus entrer.

La voix de Nanette qui avait parlé assez haut retentit à l'oreille du comte, et il s'écria sans cesser d'écrire :

— Ah ! c'est vous mes bons amis, je suis à vous bientôt. Asseyez-vous là près de moi, en attendant que j'aie terminé.

Nanette prit son ouvrage. Antoine tira de sa poche un livre d'Heures et tous deux gardèrent le silence. Au bout de quelques instans, d'Anglars

fit signe à Antoine de s'approcher, et, lui mettant une lettre cachetée dans la main :

— Envoie cette lettre à la personne dont le nom est indiqué sur l'adresse, lui dit-il à voix basse, et recommande bien qu'on la remette en mains propres.

— Ce n'est donc pas pour M. le marquis ? répondit Antoine stupéfait.

D'Anglars attacha sur son vieux serviteur un regard suppliant.

— Ce sera la dernière, s'empressa-t-il d'ajouter, et je partirai avec vous pour l'Auvergne, dès que j'aurai reçu la réponse. Surtout n'en dis rien à Nanette. Antoine, bon Antoine, fais cela pour moi.

— Ah! monsieur le comte, n'était le respect que je vous dois, jamais cette lettre ne parviendrait à son adresse.

Et Antoine sortit en grommelant ; Nanette l'arrêta un instant au passage, et lui dit à voix basse d'un ton singulièrement triste :

— Je vous le disais bien, cousin Antoine, que cette lettre n'était pas pour M. le marquis.

Demeuré seul avec Nanette, le jeune comte, étonné de ne pas l'entendre lui adresser la parole comme elle avait l'habitude de le faire pour le distraire, se retourna. Elle avait la tête baissée sur son ouvrage. Il se leva, alla jusqu'à elle à pas furtifs et lui prit la tête entre ses mains. Alors il sentit de grosses larmes rouler entre ses doigts.

— Ah! ne put-il s'empêcher de s'écrier, elle m'aime bien, celle-là. Pauvre enfant ! je l'afflige.

Ému d'une tendre compassion, il se pencha et imprima ses lèvres sur les paupières humides de la jeune fille, comme s'il eût voulu sécher ses larmes sous un double baiser. Nanette n'opposa aucune résistance, et lorsqu'elle souleva ses paupières et montra ses beaux yeux souriant à travers ses pleurs, comme un rayon de soleil après une pluie d'orage, elle était si jolie alors, la petite Nanette, que tout autre, à la place du comte d'Anglars, eût oublié pour cette charmante fleur des montagnes toutes les filles d'Opéra de Paris et toutes les Espagnoles de l'Andalousie. Mais il faut croire que, comme dit la chansonnette, la neige tombée durant tout l'hiver avait glacé le cœur du jeune gentilhomme. Pauvre Nanette! devait-il donc en être toujours ainsi?

Il n'est pas inutile d'ajouter, non plus, que le comte d'Anglars était trop préoccupé, dans ce moment même, du succès de la démarche qu'il avait cru pouvoir entreprendre, sur la foi de Mirepoix, auprès de son inhumaine, pour pouvoir être sensible à d'autres attraits. Puis enfin, l'amour tout sensuel qu'il avait éprouvé d'abord pour la jeune métayère du Val Moron avait fait place à un attachement plus solide et plus durable et qui, cimenté par les soins qu'il avait reçus d'elle pendant sa maladie, avait acquis un caractère presque fraternel. On ne s'étonnera donc pas si, heureux d'avoir vu sourire Nanette et la croyant déjà consolée, il s'abandonna bientôt à un ordre d'idées tout différent.

Il avait de la joie au cœur, car la lettre qu'il avait écrite à Maria Hernandez était si éloquente qu'il ne doutait pas du succès. Il lui disait dans cette lettre qu'il n'avait pas violé sa promesse, comme elle paraissait le penser, puisque Barbançon était le provocateur. Ainsi, l'un des griefs qu'elle lui reprochait ne subsistait plus. Quant à l'autre, il s'en reconnaissait coupable, du moins jusqu'à un certain point. Car ce même Barbançon était le seul vis-à-vis duquel il eût osé se targuer d'un bonheur imaginaire ; mais sa faute en cette circonstance ne méritait-elle pas quelque excuse? Il avait pu se croire indignement joué par un rival et par celle qu'il aimait. Peut-être avait-il quelque droit de représaille. Au surplus, il était prêt à désavouer ce que sa fureur lui avait suggéré dans cette occasion, et il ne demandait en échange que la faveur d'un entretien avant son prochain départ, sans doute pour redire de vive voix tout

ce qu'il avait consigné par écrit dans son message. Cet entretien, il était impossible qu'on le lui refusât après une pareille lettre.

La solution qu'il attendait se trouva pourtant différée, car ni ce jour-là ni le lendemain, le laquais qu'Antoine avait envoyé ne put être admis en présence de la Hernandez; et comme il avait ordre de ne remettre le billet qu'entre les mains de la senora elle-même, il ne crut pas devoir s'en dessaisir. Il est peu probable, d'ailleurs, qu'aucun des valets de la comédienne eût accepté l'amoureuse missive, car depuis l'aventure du faux billet parvenu à notre héros, Maria Hernandez avait fait déclarer à ses gens, par son intendant, que celui qui se chargerait d'un billet pour elle serait chassé sur-le-champ. Le comte, désolé de ce retard et dont la convalescence faisait d'ailleurs les plus rapides progrès, était sur le point de s'en aller remettre lui-même son message, ce qui eût été peu convenable sous tous les rapports, lorsque Antoine, ému de compassion pour l'état où il le voyait, consentit à remplir encore une fois l'office de coureur, se faisant fort de parvenir jusqu'à la fille du diable, comme il appelait la Hernandez, dût-il pour cela se battre avec ses gens.

Le fidèle montagnard remplit en effet l'objet de son ambassade, en ce sens qu'il trouva moyen de se poster sur le passage de la senora, au moment où elle montait en carrosse pour se rendre à l'Opéra, et de lui remettre le message de son maître; mais la Hernandez lui ayant demandé avec ce ton d'impératrice qui lui était habituel quel était celui qui lui envoyait ce message, et Antoine ayant répondu avec assurance que c'était M. le comte d'Anglars de Rochevert, elle rougit et pâlit tour à tour, et rendit le papier cacheté à l'envoyé, en ajoutant fièrement qu'elle n'avait rien de commun avec M. le comte d'Anglars de Rochevert.

On se figure aisément la douleur de notre gentilhomme, lorsque Antoine vint avec force jurons et épithètes, plus ou moins outrageuses pour la Hernandez, lui rendre compte du résultat de sa mission. Il tomba dans un morne désespoir. Car, à ce moment plus que jamais, il sentait que cette femme qui le repoussait si inhumainement, était devenue nécessaire à son existence. Sans doute quelques lecteurs partageront l'honnête indignation d'Antoine, en trouvant notre héros si faible, en voyant l'aîné de l'illustre maison d'Anglars de Rochevert inhabile à secouer le joug d'une fille d'Opéra, lui que son nom et sa bonne mine rendaient digne de l'amour d'une reine; mais si ces mêmes lecteurs veulent bien se souvenir combien une passion s'irrite des obstacles, alors surtout que rien ne vient en distraire, et combien il est dur de renoncer à un but charmant, laborieusement poursuivi, et non pas sans quelques encouragemens, peut-être plaindront-ils plus Philippe d'Anglars qu'ils ne l'accuseront.

Quoi qu'il en soit, depuis ce fatal incident, le jeune comte était devenu d'une tristesse mortelle. Il ne mangeait pas, dormait à peine, et passait des journées entières en contemplation sur le message de la Hernandez, le premier et le dernier, comme elle l'avait dit. En vain Antoine le pressait de prendre un parti décisif et d'aller passer quelque temps en Auvergne, jugeant que le changement de lieux et la vue de sa famille le distrairaient et lui feraient oublier sa fatale passion, il demeurait toujours incertain et irrésolu. Nanette avait cessé de s'associer à ces instances. Triste de la tristesse de son jeune seigneur, et peut-être aussi d'une autre cause toute personnelle, la malheureuse enfant dépérissait à vue d'œil; les fraîches couleurs de la rose des montagnes empreintes jadis sur ses joues avaient fait place à une pâleur presque sépulcrale. Il était pénible et touchant à la fois de voir, côte à côte, sous le même toit, languissantes et déflorées, ces deux créatures, si bien faites l'une pour l'autre, en dépit de la différence de leurs conditions; car la nature leur avait départi à toutes deux ses dons les plus précieux, la jeunesse et la beauté, et

toutes deux les laissaient flétrir par un amour sans espoir. C'étaient deux fleurs poussées sur une même tige, et qui, tant qu'elles s'étaient prêté un mutuel appui, avaient gardé leur éclat et leur parfum, mais qui, séparées l'une de l'autre par un coup de vent, inclinaient languissamment leurs calices décolorés vers la terre.

Un soir enfin, Antoine entra tout joyeux dans la chambre de Nanette :

— Cousine, lui dit-il, je viens de remporter une grande victoire, et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. M. le comte se détermine enfin à retourner au pays; nous partons après-demain, c'est chose convenue : je vais arrêter les chevaux de poste. Entre nous, je puis vous dire comment j'en suis venu à mes fins. Ah! dame, il m'a fallu user de stratagème, car M. le comte a bien de la peine à quitter une ville où il sait que respire cette mijaurée, cette fille du diable, qui l'a si cruellement ensorcelé, et qu'il espère toujours revoir. Il m'a fallu lui dire que nous n'avions plus d'argent et qu'on nous refusait tout crédit. Quant à l'argent, c'est chose sûre, ou peu s'en faut. Pour le crédit, c'est différent; il nous en reste encore un peu auprès des juifs et des usuriers, qui ont toujours foi dans le riche héritage que monseigneur de Rochemontais ne laissera pas à son neveu. Au surplus, cette dernière ressource ne saurait durer bien long-temps, et quand on saura ce qu'il en est... Bref, le mieux est que M. le comte parte maintenant. Son cœur saigne bien fort de cette résolution. Mais, bast! avec le temps il guérira.

— Peut-être, répondit Nanette dont un sourire mélancolique vint illuminer le front pâle.

Antoine sortit, et la jeune fille s'agenouilla. Elle demeura une bonne partie de la nuit dans cette posture, priant Dieu avec ferveur et ne s'interrompant dans sa prière que pour essuyer les larmes qui s'échappaient parfois de ses yeux.

Le lendemain, lorsque, surpris de ne pas la voir paraître au déjeûner, Antoine alla frapper à la porte de sa chambre, elle avait disparu.

VII

Maria et Nanette.

Pendant qu'on se livrait à l'hôtel d'Anglars aux plus sinistres conjectures sur la disparition de Nanette, voici ce qui se passait dans la chambre à coucher de Maria Hernandez. Comme elle achevait sa toilette, une de ses femmes entra.

— Senora, s'écria cette camériste, c'est une jeune fille qui demande à vous parler.

— Vous a-t-elle dit son nom?

— On la nomme Nanette.

— Nanette! je ne connais personne de ce nom. Que veut-elle?

— Senora, cette jeune fille désire ne dire qu'à vous-même l'objet de sa visite.

— Mais je ne sais en vérité si je dois la recevoir; c'est peut-être quelque aventurière.

— Oh! non, car elle a l'air bien triste et bien honnête, et puis elle est si jolie!

— Faites entrer.

Nanette, pâle et tremblante, fut introduite en présence de la belle comédienne, qui fit signe à ses femmes de se retirer, et demeura seule avec la jeune paysanne.

— Que voulez-vous de moi? dit Maria en tournant négligemment la

tête du côté de la nouvelle venue, car elle était demeurée assise devant sa toilette.

Nanette ne répondit pas d'abord; mais, attachant sur son interlocutrice un regard plein d'une naïve curiosité, elle s'écria en poussant un profond soupir :

— Oh! l'on ne m'avait pas trompée, elle est bien belle.

Puis elle se précipita aux genoux de Maria Hernandez.

— Que faites-vous? s'écria la comédienne avec la plus vive surprise.

— J'ai une grâce à vous demander, madame. N'est-ce point ainsi qu'on doit se tenir, quand on demande une grâce?

Il y avait dans la physionomie de Nanette, comme l'avait déjà remarqué la camériste, quelque chose qui inspirait l'intérêt, et sa voix avait une inflexion pleine de douceur et qui allait à l'âme.

— Voyons, mon enfant, dit la Hernandez en lui prenant la main pour l'aider à se relever, et lui montrant du doigt un tabouret, asseyez-vous là près de moi, et dites ce qui vous amène. Si je puis quelque chose pour vous, je le ferai avec plaisir.

— Oh! ce n'est pas pour moi que je viens vous implorer, madame.

— Alors, c'est pour un de vos parens, pour un ami, peut-être.

Nanette rougit et balbutia presque à voix basse :

— C'est pour... un ami.

— J'aurais dû m'en douter plus tôt, reprit Maria Hernandez en souriant. Parlez, je vous écoute. Est-ce lui qui vous envoie vers moi? le connais-je?

— Vous le connaissez, madame, mais ce n'est pas lui qui m'envoie; et, en venant ici, je n'ai écouté que l'impulsion de mon cœur.

Pendant que Nanette parlait ainsi, il y avait sur son visage une empreinte de tristesse et de douleur contenue telle, que Maria ne put s'empêcher de lui en faire l'observation.

— Oh! oui, madame, répondit la petite montagnarde, vous avez raison. Pourquoi suis-je triste? Car je lis dans vos yeux que vous êtes aussi bonne que belle, et que vous m'accorderez ce que je viens vous demander. Alors je dois être gaie.

Et elle eut un sourire angélique, mais où la résignation l'emportait évidemment sur tout autre sentiment, un sourire tel sans doute qu'en avaient les vierges martyres aux premiers temps du christianisme, alors qu'elles contemplaient les terribles apprêts de leur supplice. Toutefois, elle garda le silence. Peut-être éprouvait-elle le besoin de s'affermir encore dans sa résolution.

Allons, se dit Maria, je vois bien qu'il faut que je vienne en aide à cette jeune fille. Et elle ajouta à haute voix :

— Cet ami dont vous voulez me parler est donc menacé d'un malheur qu'il est en mon pouvoir de conjurer?

— Oui, madame.

— Eh bien, dites-moi son nom, car je ne sais pourquoi vous ne me l'avez pas encore nommé.

— Madame, c'est que je voudrais, avant de le faire, être bien sûre que vous m'accorderez ce que je viens vous demander pour lui.

— Ah! mon enfant, c'est exiger beaucoup, et je ne saurais prendre un tel engagement. Voyons, ne serait-ce pas un de mes gens qui a commis quelque faute, et que mon intendant veut chasser?

— Oh! madame.

Il y eut dans cette exclamation de Nanette une expression si vive de fierté blessée, que la comédienne reprit aussitôt :

— C'est donc d'une personne de condition qu'il s'agit?

Nanette inclina la tête en signe d'affirmation.

Je vois ce que c'est, pensa la Hernandez. Cette petite se sera laissé séduire par quelqu'un des jeunes seigneurs que je reçois ici. Mais que

peut-elle attendre de moi dans une telle occurrence ? Je m'y perds... Mon enfant, ajouta-t-elle, votre candeur m'intéresse, et il ne tiendra pas à moi que... votre ami n'obtienne ce que vous désirez pour lui. Cette assurance vous suffit-elle ?

— Hélas ! madame, j'aurais désiré un peu davantage. Cependant je ne vous en remercie pas moins du plus profond de mon cœur.

— Maintenant, vous pouvez nommer la personne dont il s'agit.

— Oui, madame ; cette personne est... M. le comte d'Anglars de Rochevert.

Ici la physionomie de Maria Hernandez changea tout à fait, et la douce compassion dont elle s'était empreinte fit place à la froideur et à la fierté.

— Mademoiselle, s'écria la hautaine Espagnole d'un ton sévère, je ne connais point M. le comte d'Anglars de Rochevert, et ne veux rien avoir de commun avec lui ; j'ai déjà eu l'occasion de le dire à l'un de ses gens, et je suis fâchée que vous me mettiez dans la nécessité de vous le répéter.

Nanette, qui avait observé avec beaucoup d'attention la brusque métamorphose qui venait de s'opérer dans le ton et les manières de la comédienne, ne put réprimer un léger frémissement; pourtant, se rapprochant instinctivement d'elle, et donnant l'essor à toute sa sensibilité, elle reprit :

— Ah ! madame, ne parlez pas ainsi, car vous brisez mon cœur, comme vous briseriez le sien, s'il pouvait vous entendre. Madame, madame, grâce pour lui ! Il vous a offensée, je le sais; mais je suis sûre que si vous vouliez l'entendre seulement un quart d'heure, il se justifierait bien vite à vos yeux. Il vous aime tant ! Oh ! il est impossible que vous sachiez combien il vous aime; car, sans cela, vous ne seriez pas inexorable pour lui, vous l'aimeriez aussi, vous. Mon Dieu, mon Dieu, il est si bon, si noble, si beau, mon jeune seigneur ! Comment se fait-il qu'on puisse ne pas l'aimer?

Pendant que Nanette parlait ainsi, Maria Hernandez la contemplait avec un étonnement mêlé d'une pitié profonde. Car, habituée à jouer au théâtre avec le clavier terrible de toutes les passions humaines, et douée d'ailleurs de ce merveilleux instinct d'observation que possèdent toutes les femmes, et qui leur fait si bien deviner les sentimens enfouis dans les intimes replis de l'âme et les plus secrets mobiles de chaque action, elle n'avait pu se méprendre sur le caractère de la démarche que Nanette venait d'entreprendre auprès d'elle, et elle se sentait prise de la plus vive admiration pour cette jeune fille, qui, dans un élan sublime, sacrifiait son amour pour essayer d'assurer le bonheur de celui qu'elle aimait.

Lorsque Nanette eut cessé de parler, Maria prit ses deux mains dans les siennes; et, fixant sur elle un mélancolique regard :

— Mon enfant, lui dit-elle avec une certaine solennité, votre démarche me touche, et je veux être bien franche avec vous. Je vais donc tout vous dire, comme si j'étais devant mon confesseur, et vous serez juge ensuite de ma conduite passée comme de ma conduite à venir. Sans doute, vous savez déjà quelle destinée m'a jetée dans une carrière pour laquelle je n'étais point née et où une femme ne saurait entrer sans être aussitôt flétrie dans l'opinion publique. Quant à moi, en devenant ce qu'ils appellent une fille d'Opéra, je n'ignorais point que je dérogeais à ma noblesse, que j'imprimais une souillure au blason de mes pères, mais j'amais mieux cela que de devenir une mauvaise religieuse; il me semblait d'ailleurs que j'avais une belle tâche à remplir, c'était de démentir un injuste préjugé, en relevant ma profession par la pureté de ma vie. N'était-ce point là un noble but ? Ce but, mon enfant, tout le monde vous le dira, j'étais sur le point de l'atteindre, lorsque, pour mon malheur, le sort me fit rencontrer celui dont vous avez prononcé le nom. Il était jeune, il était noble, il était beau, c'est vous qui l'avez dit, et de plus, je voyais en lui, comme je vois en vous maintenant, ce qu'on cher-

cherait vainement dans le monde où je suis condamnée à vivre, ce qui n'y est même qu'un objet de raillerie, la naïveté, la candeur et les douces illusions qui conviennent si bien à votre âge et au sien. Que vous dirai-je de plus? Je ne chercherai point à le nier : peut-être étais-je sur le point d'aimer M. le comte d'Anglars.

Ici Maria Hernandez se cacha le visage entre ses mains, comme si elle eût rougi d'un tel aveu. Qui sait même si elle ne cherchait pas plutôt ainsi à écarter un poignant souvenir? Il y eut un silence de quelques instans. Bientôt elle reprit d'une voix qui s'animait par degrés jusqu'à l'accent de la plus violente passion :

— Aveugle que j'étais, je ne m'apercevais pas que je m'étais laissé endormir sur le bord d'un abîme! Oh! mon réveil fut terrible. Un soir, il y a deux mois de cela, c'était à la fin de février, j'entendis un grand tumulte sous les fenêtres de mon hôtel qui donnent sur la rue. On riait, on chantait, et par intervalles, mon nom répété avec des éclats de voix railleurs arrivait à mon oreille. Etonnée, je m'approche d'une fenêtre et j'écoute... C'était une chanson dont M. le comte d'Anglars était le héros et dont moi j'étais la victime, une chanson remplie de honteuses allusions à un tête-à-tête en carrosse avec ce même comte d'Anglars. L'heure de l'Opéra était venue : non moins émue qu'indignée, je m'y fais conduire, et là j'entends encore retentir la même chanson dont le refrain me poursuit dans ma loge, au foyer, dans les coulisses, partout. Mes camarades, dont j'avais su me concilier l'estime et le respect, n'ont plus pour moi que des regards où, à défaut de dédain, se lit une insolente curiosité. Le public devant lequel je suis condamnée à paraître, la mort dans le cœur, reste froid et impassible spectateur de mes tortures, et, pour la première fois de ma vie, pas un suffrage n'a salué mon entrée en scène. Oh! vous ne devinerez jamais, mon enfant, tout ce que j'ai souffert alors. C'est un supplice horrible et que je ne voudrais pas recommencer, quand il s'agirait pour moi d'un empire. Trop fière pour chercher à connaître la cause d'un tel accueil et à me justifier, je rentrai dans mon hôtel dévorant les larmes de rage que je sentais près de s'échapper de mes yeux, et, sur le passage de mon carrosse, je pus recueillir encore l'écho de cette abominable chanson qui me broyait le cœur. Quelle nuit je passai! Mais enfin je n'étais plus en présence de témoins, et au moins je pouvais pleurer en liberté. Enfin, le lendemain, j'appris par quelques officieux amis que j'étais trahie, perdue, diffamée, et que l'auteur de tous mes maux était le comte d'Anglars!

— Oh! c'est impossible! interrompit Nanette.

— Je le crus comme vous d'abord, mon enfant, car il m'en coûtait plus que vous ne pouvez le penser de le trouver coupable. Mais bientôt, hélas! il ne me fut plus permis de conserver le moindre doute. Le comte d'Anglars venait d'être blessé dangereusement en duel, et, avant de se battre, il avait refusé de rétracter l'infâme calomnie qu'il n'a pas craint de faire peser sur ma tête, en déclarant que j'avais passé seule, en tête-à-tête avec lui, une journée en carrosse fermé, sur la route de Chelles. Aujourd'hui, interrogez la ville et la cour, chacun vous dira : « La Hernandez n'est qu'une fille perdue comme toutes ses compagnes de l'Opéra. Seulement elle se cache, mais on a découvert qu'elle avait deux amans à la fois, le chevalier de Barbançon et le comte d'Anglars. » Oh! mon Dieu, suis-je assez humiliée!

Quelques pleurs brillèrent dans les yeux de la Hernandez pendant qu'elle prononçait ces paroles, pleurs de dépit, séchés bien vite par l'orgueil blessé. Nanette, émue à son tour de pitié, s'écria :

— Vous l'avouerai-je, madame, avant de vous connaître, je vous accusais, et peut-être je faisais plus encore, je vous maudissais; mais maintenant je vous plains, oh! je vous jure que je vous plains.

— Je vous crois, mon enfant, répondit la comédienne en lui pressant la main, et je vous rends grâce.

— Mais, reprit timidement son interlocutrice, M. le comte n'est pas aussi coupable que vous le pensez, et il a pu se laisser égarer par sa jalousie contre un rival. C'est un mal si affreux que la jalousie, madame! Oh! je prie Dieu que vous ne le connaissiez jamais.

— Le comte d'Anglars jaloux du chevalier de Barbançon! à quel titre, bon Dieu? Ah! si j'ai un reproche à me faire dans tout ceci, c'est d'avoir préféré à l'homme qui se présentait franchement devant moi, sans chercher à dissimuler ses défauts, celui qui s'est affublé d'un masque menteur pour mieux me déshonorer ensuite. Sans doute, ce fut un tort de la part de M. de Barbançon, un tort dont je ne veux point l'excuser, de chercher à abuser de la confiance d'un jeune homme pour l'attirer dans un piége. Mais n'y a-t-il pas bien loin de l'action d'un gentilhomme qui s'efforce de supplanter son rival, en le rendant ridicule, à celle d'un homme qui, pour une vaine satisfaction d'amour-propre, s'en va lâchement calomnier une femme? M. d'Anglars jaloux de M. de Barbançon! mais il oubliait donc alors qu'en refusant de lui nommer l'auteur du piége où il était tombé, en le priant même de ne point chercher à le découvrir, c'était lui avouer déjà l'intérêt qu'il m'inspirait par le soin avec lequel je veillais sur ses jours. N'ai-je pas fait plus encore? Oh! oui, puisque aussi bien je vous ai promis une confession pleine et entière, je ne dois rien vous cacher. Je savais les fermens de haine qui existaient entre M. de Barbançon et M. d'Anglars. Ils n'avaient pu si bien l'un et l'autre me dissimuler leur pensée secrète, que je ne prévisse qu'à la première occasion il y aurait entre eux du sang répandu. Tremblant que cette promenade à Chelles, à laquelle j'avais eu la faiblesse de consentir, ne devînt le prétexte d'un duel, je me suis compromise, je me suis abaissée jusqu'à la prière; oui, mon enfant, moi Maria Hernandez, j'ai osé écrire à M. de Barbançon une lettre dont je rougis, dans le seul but de prévenir ce duel. Ce que pouvait contenir cette lettre, je l'ignore, car j'avais la tête perdue en pensant quel adversaire redoutable le comte d'Anglars trouverait dans M. de Barbançon, si mes craintes venaient jamais à se réaliser, et j'étais assez sûre de l'amour de ce dernier pour penser qu'il ne résisterait pas à une prière de moi, bien que je dusse faire éclater ainsi ma préférence pour son rival. Je sais en effet aujourd'hui qu'il n'a pas tenu à lui que ce duel n'eût point lieu, et qu'il a dû céder aux insultantes provocations de M. d'Anglars. Voilà, mon enfant, quelle a été ma conduite, quelle a été celle de l'homme au repentir duquel je veux croire, mais que je n'en dois pas moins considérer comme l'artisan de tous mes malheurs, et c'est à vous de juger maintenant s'il peut jamais exister aucun lien entre Maria Hernandez et le comte d'Anglars. Sans doute il m'est pénible de vous refuser, vous pour qui j'éprouve déjà tant d'intérêt et d'attachement même, mais ma résolution est prise, et je ne le reverrai de ma vie.

— Hélas! il mourra donc! s'écria la jeune paysanne en hochant douloureusement la tête.

— Ne le croyez pas, mon enfant, on ne meurt pas ainsi. J'existe toujours, moi, et pourtant j'ai perdu le bien qui m'était le plus cher, ma réputation.

— Et moi, madame, je vous dis qu'il ne saurait vivre sans votre amour, mon pauvre jeune seigneur. Oh! madame! ayez pitié de lui et de moi, car s'il meurt, et il mourra, j'en suis sûre, moi d'abord je ne lui survivrai pas, et vous aurez ainsi à vous reprocher la mort d'une pauvre fille qui ne vous a jamais fait de mal, elle. Ecoutez, madame, je ne veux pas être trop exigeante, et je ne vous demande plus de l'aimer; eh bien, permettez-lui seulement de vous revoir, cela n'engage

à rien, n'est-ce pas, et c'est bien peu; que je ne sois pas venue ici en vain, madame, un mot, un seul mot de vous aussi froid qu'il vous plaira, mais un mot de clémence, et alors je serai sûre qu'il vivra. Faites cela pour lui, pour moi, pour son vieux père, un seigneur bien respectable et qui espère tant en lui, l'aîné d'une si noble famille; pour ses frères et sœurs dont il doit être le protecteur et l'appui; pour nous tous, en un mot, qui passerons le reste de nos jours à vous bénir et à prier Dieu qu'il vous rende heureuse.

La pauvre Nanette ajouta bien d'autres choses encore; puisant dans son dévoûment même une éloquence pleine d'entraînement et de passion, elle eut de ces accens du cœur qui émeuvent et qui arrachent des larmes; que vous dirai-je de plus? Il vint un moment où la Hernandez attendrie lui tendit les bras, l'embrassa et confondit ses larmes avec les siennes. Oh! ce fut alors sans doute un spectacle touchant que celui de ces deux jeunes filles de condition si diverse, d'un type de beauté si opposé, et réunies dans une même pensée comme dans un même embrassement. Faut-il croire qu'il s'opéra en ce moment une révolution dans le cœur de la comédienne en faveur de notre héros, ou bien n'était-ce qu'une simple concession aux prières et aux larmes de son charmant avocat? Je ne sais; mais vers le soir, lorsque Nanette rentra à l'hôtel d'Anglars, sans répondre aux questions qui lui furent faites, elle alla droit à la chambre de son jeune seigneur et lui tendit un billet de Maria Hernandez, où il n'y avait que ce simple mot: « Revenez. » Puis, accablée par la violence de toutes les émotions de la journée, elle tomba évanouie à ses pieds.

VIII

Bonheur au jeu.

Il est plus facile de deviner que d'exprimer tout ce qui se passa dans l'âme du jeune comte d'Anglars, en recevant des mains de Nanette le billet de Maria Hernandez. En proie à mille émotions diverses, et appréciant peut-être alors pour la première fois tout ce qu'il y avait de dévoûment et d'abnégation sublime dans l'amour de cette jeune paysanne, il se précipita à genoux devant l'adorable fille, l'appelant des noms les plus tendres, la couvrant de ses caresses, et confondant dans sa reconnaissance comme dans son amour ces deux noms de Maria et de Nanette. Aussi, quand cette dernière revint à elle, et qu'elle se vit entre les bras de son jeune seigneur qui lui baisait les mains, elle ne put s'empêcher de murmurer tout bas:

— Hélas! ce n'est pas à moi que s'adressent tous ces baisers, c'est à une autre.

Mais bientôt elle eut honte de ce mouvement de jalousie auquel elle venait de céder involontairement, et s'écria avec un ineffable sourire:

— Monseigneur, êtes-vous content?

— Nanette, répondit le jeune comte en la pressant contre son cœur, tu es un ange.

Antoine fut le seul dans la maison qui manifesta hautement sa mauvaise humeur, mais comme il grondait toujours, on n'y fit point attention. Pour Nanette, comme elle avait été triste de la tristesse du jeune comte, elle était maintenant heureuse de son bonheur.

A partir de ce moment, d'Anglars revint rapidement à la santé, et peu de jours après il était en état de se rendre à l'appel de la comédienne. Elle avait consenti à le revoir, mais seulement en présence de témoins

et à la condition expresse que jamais il ne serait question entre eux d'un passé qu'elle voulait bien mettre en oubli, malgré l'atteinte mortelle qui en était résultée pour sa réputation, et que devait faire revivre encore cette détermination même. Enfin, elle avait exigé l'engagement formel que jamais un mot d'amour ne sortirait de la bouche du jeune comte, le prévenant que, du jour où il manquerait à cet engagement, la porte de son hôtel lui serait impitoyablement fermée et sans retour. Quelque dures que fussent les conditions de ce traité obtenu encore avec beaucoup de peine par la jolie petite diplomate qui l'avait négocié, on pense bien qu'elles avaient été acceptées avec joie.

Ce fut une soirée mémorable que celle où notre héros, après une absence de près de trois mois, fut admis à venir baiser la main de la Hernandez. Certes, Lauzun apparaissant dans le salon de mademoiselle de Montpensier au Luxembourg, après avoir passé six années de sa vie dans les cachots de Pignerol, n'excita pas plus de curiosité. Il n'était bruit dès la veille que de cette importante nouvelle dans tous les cercles de la ville et de la cour. Aussi il y eut foule de bonne heure chez la comédienne, tant chacun grillait d'envie d'être témoin de l'entrevue, et d'entendre les premières paroles que se diraient les deux amans, car on persistait encore à les considérer comme tels. Dans notre grande et belle capitale, il faut bien peu de chose pour occuper l'attention publique, et l'on a pu voir que Philippe d'Anglars avait déjà eu cet honneur en partage : seulement, comme cela arrive fréquemment, on l'avait oublié dès le lendemain. Il avait fait le plongeon, maintenant il revenait sur l'eau.

Lorsque, fendant avec effort les flots de la foule qui se pressait sur son passage, il traversa les appartemens de l'hôtel Hernandez, la commisération l'emporta pourtant sur la curiosité à la vue de ce jeune gentilhomme pâle, les joues amaigries et se soutenant à peine, lui dont la démarche était jadis si sûre et si fière, dont le front rayonnait si bien de jeunesse et de santé. Comme le premier jour où il était venu, il entra, en compagnie de Mirepoix, son fidèle Pylade, et il avait bien pour sa part quelque affinité avec Oreste, ne fût-ce que par la fatalité qui s'acharnait sans cesse aussi à toutes ses démarches, ni plus ni moins que s'il eût été fils d'Agamemnon. Comme le premier jour, il fut introduit dans le parloir où l'inévitable hidalgo don Juan Hernandez de Siete Yglesias y Hermosa y Andres se tenait majestueusement dans son cadre, la main appuyée sur le pommeau de sa rapière. Il retrouva les mêmes grands seigneurs, les mêmes traitans, les mêmes beaux esprits; tous ces personnages étaient tels qu'il les avait laissés, mêmes visages, mêmes attitudes; ils n'étaient ni plus vieux, ni plus jeunes; il semblait que rien n'eût changé que lui seul, et que l'hôtel Hernandez fût devenu une succursale du palais enchanté de la Belle au Bois dormant. Dans cet état de choses, d'Anglars s'attendait presque à entendre annoncer derrière lui M. le chevalier de Barbançon; mais, heureusement pour lui, il se trompait sur ce point, et les geôliers de la Bastille n'étaient nullement disposés encore à lâcher une si belle proie.

A l'aspect du jeune comte, et en apercevant les ravages que la maladie et le chagrin avaient imprimés dans toute sa personne, Maria Hernandez ne put dissimuler entièrement son émotion, mais elle la réprima bien vite, et, au grand étonnement de l'assistance et de notre héros lui-même, elle lui adressa la parole avec aisance et bonté, absolument comme si elle l'eût vu la veille ou le matin même. Toutefois, on remarqua qu'elle affectait de lui parler toujours à haute voix et sur les sujets les plus indifférens. Pour lui, il était évidemment fort troublé. Lorsqu'il se retira après une visite qu'il eut le bon esprit d'abréger, il s'approcha de la comédienne, et lui demanda d'un ton timide s'il lui serait permis de revenir lui présenter ses hommages le lendemain ; elle répondit gracieu-

sement qu'elle recevrait toujours M. le comte d'Anglars avec plaisir; mais, ajouta-t-elle tout bas, toujours aussi aux mêmes conditions.

D'Anglars n'en demandait pas davantage. Il y a des momens où l'amour, comme dit le Tasse :

Nulla spera poco chiede.

Lorsqu'il rentra à l'hôtel d'Anglars, Nanette était en prières : elle avait passé toute la soirée ainsi; pauvre Nanette!

Cependant s'il avait rencontré une négociatrice aussi habile auprès de la Hernandez, dans la personne de cette jeune paysanne, il aurait eu grand besoin également d'une intervention non moins puissante et non moins efficace auprès de son oncle l'évêque, qui se montrait beaucoup plus récalcitrant, et refusait non seulement, lui, de le recevoir, mais encore de l'aider le moindrement de sa bourse. Le crédit du jeune comte s'épuisait en attendant tous les jours, et les rapports d'Antoine à cet endroit devenaient de plus en plus alarmans. Il devenait urgent de pourvoir aux embarras d'une telle position. D'Anglars commençait à le sentir lui-même; et, après avoir épuisé toutes les ressources épistolaires, il crut devoir se présenter en personne chez monseigneur d'Icosie; mais là il put se convaincre que sa cause était totalement perdue. Le suisse de monseigneur, qui l'avait si bien accueilli la première fois, lui barra inhumainement le passage; il avait des ordres précis à cet effet. Monseigneur avait appris que la première sortie de son neveu avait été pour une fille d'Opéra; et, jugeant qu'il y avait là ce que l'Eglise appelle impénitence finale, il avait fait appeler la supérieure d'un couvent d'Ursulines de la rue de Sèvres, et lui avait annoncé hautement son intention de léguer tout son bien à sa communauté. Bien que peut-être notre gentilhomme eût quelques motifs de soupçonner un pareil dénouement, ce fut un coup de foudre pour lui, dans sa situation actuelle. Toutefois, il ne s'en laissa pas abattre. Pour un amoureux, la perte d'un héritage n'est jamais ce qu'elle est pour les autres hommes; et puis, avec le temps, il n'avait pas perdu tout espoir de fléchir son oncle. Cependant il jugea qu'il importait de cacher le plus long-temps possible cette désastreuse nouvelle qui ne manquerait pas de tuer le peu de crédit qui lui restait. Dans cette vue, il eut recours à son cher Antoine, qui était toujours sa ressource dans les occasions désespérées.

Il fut convenu entre eux, d'un commun accord, qu'on garderait l'hôtel de l'île Saint-Louis pour sauver les apparences, et qu'on entrerait dans un grand système d'économies. Le seul laquais qui restât, dut être congédié avec le suisse de l'hôtel, qui ne remplissait guère là qu'une sinécure. Seulement, leurs livrées furent conservées, parce qu'elles pouvaient être utiles dans l'occasion. Le jeune comte se faisait fort de subvenir à toutes les dépenses de la maison avec sa solde de cornette des gendarmes de la garde dont il allait reprendre le service, avec quelques secours qu'il espérait tirer de sa famille, plus avec les emprunts qu'il parviendrait à réaliser à valoir sur la succession paternelle, déjà, on le sait, fort entamée. Antoine gémit, gronda; fit cent objections comme toujours, répétant à chaque instant que le meilleur parti à prendre était de retourner passer la belle saison en Auvergne; que si ce parti avait été suivi dès le principe, M. le comte d'Anglars n'aurait pas achevé de se brouiller avec son oncle; puis à la fin, comme il était fort attaché à son jeune maître et qu'il ne craignait rien tant que le contrarier, il se rangea à son avis. D'Anglars en fut enchanté.

— Tu verras, lui dit-il, que tout ira le mieux du monde, et qu'à nous trois (il est bien entendu que Nanette était toujours de la maison) nous vivrons comme dans un Eldorado. D'abord il n'y a rien qui serve si mal qu'un monde de valets. C'est toujours entre eux à qui ne fera pas une chose;

et je suis sûr que tes fonctions d'intendant étaient un sujet de tracas et de soucis perpétuels pour toi. N'ayant d'ordres à donner à personne, tu seras parfaitement tranquille, et je n'aurai, moi, ni gages, ni livrées, ni tout ce qui s'ensuit à payer. Mes dépenses personnelles sont peu de chose. Voici l'été qui vient, ce n'est pas comme l'hiver, on peut aller à pied, c'est même du bel air. J'ai une garde-robe fort bien montée et toute neuve, grâce à ma maladie. Je ne veux me permettre d'autre passe-temps que l'Opéra, où j'ai mes entrées en ma qualité de cornette des gendarmes de la garde. Avec tout cela, nous aurons bien de la chance contre nous si nous ne parvenons à ajouter les deux bouts.

— C'est à merveille, monsieur le comte, mais l'arriéré...

— Nous verrons plus tard : ne nous occupons que du présent. Toi, seulement il faut que tu me secondes, entends tu bien. Aie soin de dire toujours que je suis au mieux avec mon oncle, qu'il me donne continuellement de l'argent, que nous faisons grande chère à l'hôtel ; cela fait bien. Ne te montre pourtant que le plus rarement possible dans le quartier, parce que d'abord il serait malséant qu'il n'y eût personne pour répondre, si par hasard il me venait une visite.

— Ah ça, monsieur le comte veut donc me faire suisse à présent ?

— Il le faudra bien dans l'occasion, mon pauvre Antoine; mais ce n'est pas tout, je pourrai avoir à t'employer en toute autre qualité, et tu conçois qu'il importe dès lors que ton visage ne soit pas trop connu.

— Je comprends que me voilà revenu exactement au même point que quand nous sommes arrivés à Paris, il y a six mois.

D'Anglars soupira, et, sans s'inquiéter autrement de l'observation d'Antoine, il s'écria :

— Ah ! quel dommage qu'il n'y ait plus que les rois et les princes qui aient des pages ! Quel charmant petit page nous eussions fait de Nanette !

— Oh ! pour le coup !...

— N'y pensons plus. Allons, Antoine, quitte ce sombre visage : la fortune ne me sera pas toujours contraire. Il faut toujours dans ce bas monde ne compter que sur soi, c'est le moyen de réussir. Je suis cornette aujourd'hui, mais je monterai en grade infailliblement ; et vienne une bonne guerre, en Espagne par exemple, je puis devenir maréchal de France.

Après avoir fait ce beau plan de conduite, d'Anglars se remit à vivre à peu près comme par le passé, partageant son temps entre les obligations du service qui l'appelaient tantôt à Versailles, tantôt à Marly, et entre l'Opéra et l'hôtel Hernandez, les deux séjours où il semblait avoir fait élection de domicile. Cependant l'amour, cette passion tyrannique et envahissante qu'on a toujours la prétention de vouloir gouverner à sa guise, ne s'accommode pas ainsi de nos fantaisies. Notre héros avait d'abord considéré comme le bonheur suprême d'être réadmis en présence de Maria Hernandez, de la voir, de lui parler, et il ne s'était point inquiété de ce qui adviendrait ensuite ; mais lorsqu'il vit qu'il était positivement aussi avancé, au bout de deux semaines de cour assidue, que le premier jour, et que la comédienne, fidèle aux clauses de son traité, n'avait plus pour lui la moindre œillade particulière, et le recevait avec autant d'indifférence que tel vieux duc ou tel épais traitant, il commença à se désespérer. En vertu de cette loi éternelle des contrastes qui régit notre nature, il devenait d'autant plus épris de la belle Espagnole, qu'elle semblait moins accessible à son amour. Tous les jours, il attendait avec impatience le moment où il lui serait permis de se rendre chez elle ou d'aller à l'Opéra s'enivrer des séductions de son chant ou de sa danse. Comme les heures se traînaient lentement jusque-là ! et comme il eût de bon cœur supprimé le soleil qui n'éclairait pour lui que le temps pendant lequel il ne la voyait pas ? Et pourtant dès qu'il se trouvait en sa présence, il ne goûtait qu'un

bonheur mêlé d'amertume, en songeant que cette femme qu'il aimait de toutes les forces de son âme, était insensible à son amour, et qu'il s'était interdit volontairement lui-même tout espoir de la fléchir. Quelquefois, honteux de sa faiblesse, il formait le projet de rompre sa chaîne et de ne plus retourner chez elle, et alors il passait deux jours entiers sans la voir. Comme il s'ennuyait ces deux jours-là ! Mais le troisième jour, il revenait plus amoureux que jamais reprendre ses fers, et la Hernandez le recevait avec sa grâce accoutumée et sans paraître seulement s'apercevoir qu'il n'était venu ni la veille, ni l'avant-veille. Infortuné d'Anglars! Était-il donc devenu à tout jamais un étranger pour cette femme dont il avait jadis fait battre le cœur ? D'autres fois, en regardant Nanette qui, toujours tendre et résignée, lui souriait doucement, il la trouvait si jolie, qu'il voulait se remettre à l'aimer et en faire sa maîtresse ; mais bientôt il se disait que ce serait un sacrilége de flétrir cette sainte et pure jeune fille, alors qu'il ne pouvait lui offrir en même temps son cœur qui appartenait à une autre, et il s'en allait à l'Opéra ou à l'hôtel Hernandez.

Il ne subissait pas moins matériellement que moralement toutes les conséquences de la lutte insensée qu'il avait entreprise. Sans cesse harcelé par ses créanciers, réduit à une existence toute de privations et de misères, qu'il dissimulait avec soin sous les dehors du luxe et de l'aisance, faisant des repas d'ermite et vantant dans le monde les talens de son cuisinier, il sacrifiait à l'orgueil tout ce que lui laissait l'amour, et, dans l'une comme dans l'autre de ces deux passions, il ne trouvait que des soucis et des tortures.

Un soir, il y avait une fête chez Maria, à l'occasion de son anniversaire de naissance : elle venait d'accomplir sa vingtième année ; et, afin de célébrer cet anniversaire d'une manière digne de sa fortune, elle avait réclamé le concours de ses camarades de l'Opéra, pour un spectacle qui devait avoir lieu dans l'une des salles de son hôtel, disposée à cet effet. Un bel esprit de l'époque avait composé, pour la circonstance, une pièce qu'on disait pleine de délicates allusions, et dont la musique avait été choisie dans les opéras et ballets où la Hernandez avait eu le plus de succès, et chaque situation du nouvel ouvrage était combinée de façon à rappeler l'un de ses triomphes. Elle-même avait consenti à jouer dans cette pièce un rôle épisodique et à exécuter devant son auditoire une des danses voluptueuses de son pays, entremêlée, selon la mode mauresque, de musique et de chant. On pense bien que d'Anglars n'eut garde de manquer à cette solennité, qui fut pour la charmante fille d'Opéra l'occasion d'un nouveau triomphe. Elle fut saluée par une pluie de fleurs et de madrigaux qui s'adressaient non moins à l'union, si rare des deux talens bien divers dans lesquels elle excellait, qu'à sa beauté la plus accomplie qu'il soit possible d'imaginer. Plusieurs princes du sang, le duc de Chartres, le prince de Conti, M. le Prince, avaient brigué la faveur d'être conviés à cette fête, et leur enthousiasme ne connaissait plus de bornes. Un succès si éclatant n'eut d'autre effet que d'achever de porter dans l'âme de notre héros le trouble et le découragement. Triste au milieu de l'allégresse générale, étourdi de la pompe et de l'éclat de la fête, jaloux de tous ces applaudissemens frénétiques, qui lui semblaient accuser autant de rivaux qu'il y avait de spectateurs dans la salle, il se leva avant la fin du spectacle et descendit dans le jardin de l'hôtel, pour y promener en liberté et sans témoins ses noires rêveries.

On était à la fin du mois de mai, la nuit était magnifique. Après avoir erré quelque temps dans les allées les plus sombres et les plus solitaires, il s'assit dans un bosquet écarté où les bruits de la fête n'arrivaient plus à son oreille qu'en échos affaiblis, où les roses et le chèvrefeuille enivraient les sens de leurs doux parfums, et, les yeux fixés sur l'étoile de Vénus brillant à l'horizon, il s'absorba tout à fait dans sa mélancolie. Il y avait environ un quart d'heure qu'il était dans cette position qui semble tenir

à la fois de la veille et du sommeil, lorsqu'une main le toucha doucement. Il tressaillit et tourna la tête. Était-ce une illusion ? Une ombre charmante était devant lui, et dans cette ombre, à la molle lueur qui tombe des étoiles, il avait reconnu la Hernandez. Elle était vêtue du costume andalous sous lequel elle venait de danser. Soit même qu'elle fût encore sous l'impression de la fatigue momentanée que cet exercice avait dû lui faire éprouver, soit plutôt que quelque émotion intime et cachée se fût emparée d'elle, l'agitation de son sein trahissait les battemens de son cœur. Debout, sous le vert feuillage de ce bosquet, par une belle nuit d'été, et auprès de ce jeune homme à tête blonde, elle rappelait cette fois, à ne s'y pouvoir méprendre, Diane, la fière déesse, qui s'en vient trouver Endymion.

— O mon Dieu! s'écria d'Anglars qui rompit le premier le silence, mon Dieu, si ce n'est qu'un songe, ne me réveillez pas!

Maria sourit et répondit d'une voix légèrement émue :

— Non, monsieur le comte, ce n'est point un songe ; mais que faites-vous donc là seul comme un boudeur ?

Confus et charmé, le jeune comte ne put que balbutier quelques mots sans suite :

— Senora, dit-il, je... Veuillez m'excuser... la chaleur...

— Allons, monsieur le comte, reprit tendrement la comédienne, ne cherchez pas à me tromper. Vous êtes triste depuis quelque temps ; je veux connaître le sujet de votre tristesse.

— Hélas ! senora, vous savez à quelles conditions il m'a été permis de reparaître en votre présence. Voulez-vous donc me forcer à violer ma promesse ?

— Oh ! non, répartit vivement Maria, mais je ne veux plus que vous soyez triste, entendez-vous?... Vous me le promettez?

Et elle lui tendit la main. D'Anglars saisit en tremblant cette main adorée, et il la baisa avec transport. Il y eut un silence, silence plein d'ineffables délices. Au bout de quelques instans, la jeune femme s'écria avec un accent qu'elle voulut rendre assuré :

— Voyez ce que c'est! voilà que la contagion me gagne aussi, et je deviens triste comme vous. Écoutez, parlons de choses plus gaies : on dit que vous avez dans l'île Saint-Louis un petit hôtel d'un goût exquis, et j'ai beaucoup entendu parler de certain souper que vous y avez donné, l'hiver passé, à messieurs les gendarmes de la garde. Je sais une personne qui a l'intention d'aller vous faire visite demain soir et... de vous demander à souper. Serez-vous libre, et vous plaît-il de la recevoir ?

— Et, reprit le jeune comte d'une voix à peine articulée, cette... personne... est...

Maria mit son doigt sur le bord de ses lèvres ; puis, contemplant son interlocuteur avec un sourire plein de tendresse et de malice :

— Monsieur le comte d'Anglars, s'écria-t-elle, devinez !

Comme elle parlait ainsi, un bruit de pas retentit à peu de distance, et légère comme un oiseau, elle disparut. D'Anglars voulut s'élancer, ne fût-ce que pour baiser le bas de sa robe, et il sortit du bosquet : mais à ce moment il se heurta violemment contre un corps opaque et animé; et une voix bien connue s'écria :

— Enfin je vous trouve, monsieur le comte !

— Antoine! dit à son tour le jeune d'Anglars, la peste soit du maroufle ! Et par quel hasard ?... Puis, cédant tout à coup à ce besoin d'épanchement qui caractérise généralement les amoureux, et sans laisser le temps à l'honnête montagnard de parler : Au surplus, ajouta-t-il avec une rapidité sans égale, tu viens fort à propos, mon cher Antoine ; apprends que ma persévérance a enfin triomphé de tous les obstacles et que je suis le plus heureux des hommes. Si tu savais, Antoine, ce qui m'arrive! Mais non, je te raconterai tout cela plus tard en détail : pour le moment, il

faut nous occuper des préparatifs ; va, cours sur-le-champ par la ville, achète des fleurs, commande un somptueux repas. Il faut que demain l'hôtel d'Anglars soit digne d'être visité par une reine.

— Ah ! mon pauvre jeune maître ! murmurait pendant ce temps-là Antoine ébahi, est-ce que sa folie le reprend? Sans doute il sait déjà ce qui se passe, et cela a produit une commotion sur son cerveau.

Puis, profitant de ce que la respiration venant à lui manquer, d'Anglars s'était arrêté :

— Monsieur... monsieur le comte, s'écria-t-il, il ne s'agit pas de fleurs ni de repas, mais bien de vos créanciers qui sont à l'hôtel à cette heure, et qui font main basse sur tout, en vertu de je ne sais quel jugement qu'ils ont obtenu contre vous. Je suis accouru ici pour vous dire cela. Vous avez jusqu'à demain pour trouver un autre gîte ; on nous laisse encore cette nuit par grâce.

A ces cruelles paroles, d'Anglars demeura quelques instans la bouche béante, les yeux effarés, hochant machinalement la tête comme un homme qui ne comprend qu'à moitié ce qu'on vient de lui faire entendre. puis il poussa un cri douloureux ; et, saisissant son vieux majordome par le bras :

— Ah! grand Dieu! balbutia-t-il d'une voix étouffée, que dis-tu là? Mais cela ne se peut! Antoine, cela ne se peut, il me faut absolument mon hôtel pour demain. Antoine, mon bon Antoine, va te jeter en mon nom, aux genoux de ces hommes ; dis-leur qu'après-demain je leur abandonne tout ce que je possède, mais que je leur demande encore un répit, un dernier répit jusqu'à après-demain, c'est bien peu. Parle-leur toujours de l'héritage de mon oncle l'évêque!

— Votre oncle, monsieur le comte! Apprenez qu'il touche à ses derniers momens : c'est ainsi que s'est éventée la mèche. On a su qu'il avait fait appeler son notaire avec la supérieure du couvent des Ursulines, et que vous étiez déshérité.

— Ciel ! Eh bien, Antoine, dis à mes créanciers que je leur abandonne tous mes droits sur le bien de mon père ; que je suis prêt à signer une renonciation en leur faveur sur tout mon patrimoine ; qu'ils auront le château d'Anglars, les bois, les métairies, les burons qui en dépendent. Antoine, cela doit leur suffire, n'est-ce pas?

— Hélas! monsieur le comte, ils disent que le château d'Anglars n'est qu'une bicoque, et que sa vente ne les couvrira pas de la moitié de ce qu'ils vous ont prêté.

— Ils disent cela, les infâmes! Oh! je leur passerai mon épée à travers le corps. . Mais non, je veux aller les trouver moi-même, je veux abdiquer aujourd'hui tout l'orgueil de ma naissance ; je les prierai, je les supplierai tant qu'ils ne seront pas inexorables.

— Oui, si vous avez de l'argent à leur donner.

— De l'argent! bon Dieu! de l'argent! mais je voudrais en avoir ! Où en trouver?

— Demandez à vos amis, à M. de Mirepoix.

— Ils n'ont tous que des dettes.

— Alors adressez-vous à ces traitans, à ces grands seigneurs qui sont dans cet hôtel. Ces gens-là sont cousus d'or, s'il faut en croire leurs valets.

— Ah ! plutôt mourir que de dévoiler ainsi ma misère ! Infortuné que je suis, au moment où je touchais au bonheur! Et quand elle va savoir... Oh ! quel opprobre pour moi ! Dieu tout-puissant, que vous ai-je fait pour m'accabler ainsi?

A ces derniers mots, le jeune comte, en proie au plus profond désespoir, laissa tomber sa tête entre ses mains. Le vieil Antoine le contempla quelques instans avec une pitié profonde, et une larme vint mouiller sa

paupière, puis tout à coup son front sembla s'éclaircir; et, tirant timidement son maître par la manche :

— Monsieur le comte, s'écria-t-il avec un naïf embarras, pardonnez la liberté que je prends, mais si vous vouliez me faire l'honneur d'accepter mon petit pécule, peut-être, avec ce que vous pourrez vous procurer de votre côté, y aurait-il moyen d'obtenir un répit des créanciers. J'ai là deux cent quatre-vingt-trois livres douze sous.

En parlant ainsi, Antoine avait tiré de sa poche une bourse de cuir qu'il insinuait assez gauchement dans la main de son jeune maître. Le comte ému pressa la main de l'honnête majordome.

— Mon pauvre Antoine, lui dit-il, que veux-tu que je fasse de cette somme? Puis il ajouta mentalement : C'est à peine s'il y aurait là de quoi payer les frais d'un souper pour une femme qui est habituée à un si grand luxe.

— C'est égal, répartit le fidèle montagnard, prenez cet argent tout de même; car votre désespoir me fend le cœur, et m'est avis que cela vous portera bonheur.

Frappé de ces dernières paroles, d'Anglars sentit germer dans son cerveau une idée qui lui parut de nature à le conduire à son but ; et, se penchant presque mystérieusement à l'oreille d'Antoine, tout en marchant dans la direction des bâtimens:

— Écoute, s'écria-t-il, mon bon vieux serviteur, cette somme est bien peu de chose, mais, réunie à quelques pistoles qui me restent, il y a moyen d'en tirer parti au jeu, et j'ai vu gagner plusieurs milliers de louis avec une mise beaucoup moins forte. Attends-moi là dans ce jardin, je reviens dans peu. Oh ! je gagnerai, je suis sûr que je gagnerai !

Et, sans donner même à Antoine le temps de faire la moindre observation, il s'élança dans l'hôtel. Le majordome tomba à genoux au pied d'un arbre, et, dans sa foi naïve, il récita trois fois son *Pater* et son *Ave*, pour que Dieu fît à son jeune maître la grâce de gagner au jeu.

Il était encore dans cette posture, lorsqu'un groupe de personnes de la fête qui se promenaient dans le jardin pour prendre le frais, passa à peu de distance de l'arbre derrière lequel il se trouvait caché, et quelqu'un s'écria tout haut :

— Savez-vous ce qu'a ce soir le petit d'Anglars? Lui que j'ai toujours vu beau joueur, il semblait tout à l'heure près de tomber en syncope pour une vingtaine de louis au plus qu'il doit perdre.

Antoine se releva et se frappa le front contre le tilleul qui l'abritait ; puis, se dirigeant lui-même vers l'hôtel, les yeux hagards, les lèvres tremblantes, il s'approcha d'un valet et demanda à parler sur-le-champ à la senora Hernandez pour une affaire de la plus haute importance. Introduit en présence de la comédienne, il s'exprima en ces termes, d'une voix fiévreuse et saccadée :

— Madame ou senora, comme il vous plaira; je vous demande excuse de vous déranger ainsi au milieu de vos plaisirs. Je ne sais si vous me reconnaissez, je suis à M. le comte d'Anglars.

— Eh bien! s'écria Maria effrayée en contemplant le visage décomposé de son interlocuteur, qu'est-ce ? serait-il arrivé quelque accident à votre maître? Pourtant il y a un quart d'heure à peine, je l'ai aperçu jouant à la bassette.

— Madame, reprit Antoine avec force, il est arrivé à mon maître non point un accident, mais un grand malheur, mais un fléau, et le plus épouvantable de tous. Il s'est laissé sottement éprendre d'une fille d'Opéra qui l'a ruiné, ruiné corps et âme, entendez-vous ! Oui, madame, le moment est enfin venu où il faut que je décharge mon cœur. Vous avez, par vos infernales coquetteries, ensorcelé mon pauvre maître et porté le deuil et la honte dans une noble famille dont il était l'orgueil et l'espoir. A cause de vous, M. le comte d'Anglars a été déshérité par son oncle, et

il a mangé par avance tout le bien que doit lui laisser son père; à cause de vous, il a été étendu trois mois durant sur un lit de douleur, dont il ne s'est relevé que par un miracle, et demain enfin, à cause de vous, le comte d'Anglars de Rochevert, l'aîné d'une des plus illustres familles du royaume, n'aura plus où reposer sa tête. Voilà, madame, tout ce qui est arrivé à cause de vous, voilà ce que j'avais à vous dire. Ah! c'est affreux! c'est indigne, et je prie Dieu qu'il vous le rende. Maintenant vous pouvez retourner à vos fêtes, à vos comédies, à vos musiques, mais vous y emporterez la malédiction d'un vieillard.

En s'entendant apostropher ainsi par un valet, car la mise d'Antoine n'annonçait guère une position plus élevée, la Hernandez, habituée à tant de respect, d'encens et d'hommages, sentit d'abord tout son sang de fille d'hidalgo bouillonner dans ses veines; mais bientôt, émue de compassion à la nouvelle d'un désastre qu'elle était loin de soupçonner, elle répondit à Antoine d'un ton prénétré, bien que toujours digne et fier :

— Dieu m'est témoin que tous ces détails, un seul excepté, la maladie de M. d'Anglars, m'étaient inconnus. et je regrette de tout mon cœur que les choses en soient venues là. Je croyais M. le comte d'Anglars riche; lui-même semblait avoir pris à tâche de le faire croire à tout le monde. Je m'étais trompée. Je vous remercie de m'avoir éclairée sur ce sujet comme sur les autres, bien que peut-être vous eussiez dû mettre plus de modération dans vos paroles. Je n'en suis pas moins disposée à en profiter.

Ayant ainsi parlé, elle fit signe de la main au vieux majordome, et il y avait alors tant de majesté sur son visage, que le montagnard sentit toute son indignation s'en aller en fumée; et, s'inclinant profondément, il se retira sans mot dire. Dès qu'il fut parti, Maria rentra dans la partie des appartemens qu'elle avait abandonnée à ses hôtes. Son front était calme et souriant, il n'avait conservé aucune trace de la scène qui venait de se passer. Elle aperçut le comte d'Anglars qui, pâle, la chevelure en désordre, se disposait à sortir; et, l'arrêtant au passage :

— Eh quoi! monsieur le comte, lui dit-elle, vous nous quittez déjà? Cela n'est pas bien. Seriez-vous malade?

— Moi, senora, répondit le comte en cherchant à dissimuler son trouble. Oh! non pas, et je vous rends grâce de votre sollicitude; mais une affaire imprévue...

— Pourtant, si je vous priais bien de rester.

— Senora, une prière de vous est un ordre.

— A la bonne heure. Vous avez joué ce soir, monsieur d'Anglars? Je gagerais que vous n'avez pas été heureux.

— Qui a pu vous dire? Oh! je n'ai perdu qu'une bagatelle, une vingtaine de louis au plus. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Et d'Anglars fut obligé de sourire, bien qu'il eût la mort dans le cœur.

— En effet, reprit Maria; mais il faut prendre votre revanche.

— Non, senora, je ne jouerai plus ce soir.

— Quoi! pas même avec moi?

L'attaque devenait des plus pressantes, et il était fort difficile pour notre héros de la parer. Il avait pourtant d'autant plus à cœur de le faire qu'il avait perdu jusqu'à sa dernière pièce. Il en était réduit à promener autour de lui des regards inquiets, espérant que quelqu'un viendrait à son secours, et changerait le cours de la conversation; mais c'était en vain.

— Mon Dieu, senora, balbutiait-il en même temps, je voudrais de grand cœur vous obéir, et ce serait un bien vif plaisir pour moi; mais cette affaire dont je vous parlais, je me souviens qu'elle est assez pressée, et puis je ne suis pas très bien, la chaleur m'a un peu incommodé.

— Allons! monsieur le comte, qui veut trop prouver ne prouve rien.

Puis elle ajouta à mi-voix :

— Souvenez-vous que j'ai le droit d'être exigeante envers vous ce soir.

— Il est écrit que je ne l'échapperai pas, pensa le comte... Voyons donc, senora, dit-il ensuite tout haut, puisque tel est votre bon plaisir, jouons ensemble.

Et le comte et la comédienne prirent place en face l'un de l'autre à une table de jeu qui fut immédiatement environnée d'une foule de spectateurs, car il était rare que la Hernandez se livrât à ce passe-temps.

— Quel est votre enjeu, monsieur le comte ? dit Maria.

— Ce qu'il vous plaira, répondit d'Anglars en fouillant dans les poches de sa veste, comme s'il eût dû y puiser des piles d'or.

— Vingt-cinq louis, si vous voulez.

Le comte ne put réprimer une légère grimace.

— Est-ce que cet enjeu vous semble trop fort ? s'écria vivement la jeune femme.

— Oh ! non pas, répartit le comte qui tremblait qu'on ne lût sa débine sur son visage, et qui continuait toujours dans les poches de sa veste des investigations qu'il savait bien devoir être infructueuses, c'est que... ce maraud de... (ici un nom murmuré d'une manière tout à fait inintelligible) a oublié de remplir convenablement mes poches. Je m'en aperçois à l'instant.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur le comte, vous me devrez vingt-cinq louis, si vous perdez. Commençons, car il me tarde de vous les gagner.

— Puisque vous voulez bien m'accepter pour débiteur...

Et la partie commença. D'Anglars était sur les épines, il ne respirait qu'avec peine, pourtant il gagna.

— Vous m'accorderez bien ma revanche ? s'écria la Hernandez.

Notre héros était dégagé d'un grand poids : cette fois il joua avec beaucoup plus d'aisance et d'aplomb, et gagna encore.

— Je commence à me décourager, dit Maria ; voulez-vous que nous jouions quitte ou double ; je vous donnerai cent louis ou vous ne me devrez rien du tout.

— Va pour les cinquante louis, répondit d'Anglars qui se trouva, je ne sais comment, gagner la partie avec un jeu détestable.

— Ma foi, s'écria la comédienne, décidément je m'entête, et il faut à toute force que je vous gagne ; nous jouerons les cent louis, si bon vous semble.

— Ce sera comme vous voudrez, senora.

Que vous dirai-je de plus ? Le comte d'Anglars eut un tel bonheur qu'en moins d'une heure il avait gagné environ quinze mille livres. Il avait beau faire pour chercher à dissimuler sa joie, son front rayonnait malgré lui ; car maintenant tout était sauf, les intérêts de son amour-propre comme ceux de son amour ; il avait amplement de quoi faire prendre patience à ses créanciers, et, ce qui avait un bien autre prix pour lui, rien ne s'opposait plus à ce qu'une convive adorée vînt s'asseoir le lendemain à sa table. D'où vient donc que tout à coup ses yeux se sont troublés, et qu'il a paru sur le point de chanceler sur son siége ? Il a suffi pour cela de ces paroles murmurées à l'oreille de Maria Hernandez par un traitant :

— Il n'est pas étonnant que vous perdiez, senora, car vous écartez les atouts.

A ces paroles aussi la jeune femme a rougi, et elle a répondu avec un accent singulier :

— Retirez-vous, s'il vous plaît ; je n'aime pas qu'on s'occupe de mon jeu. D'ailleurs, vous vous trompez.

Alors un doute affreux s'est emparé de l'âme du jeune comte. Dans les traits de celle qu'il aime, il a cru lire l'humiliante compassion qu'on accorde à l'indigence. Ainsi donc on lui fait l'aumône, à lui, le comte d'Anglars de Rochevert ! Quel opprobre pour son nom ! Ce souper qu'on lui demande, on lui en paie d'avance le prix ! Ce qu'il prenait pour de

l'amour, c'était de la pitié. O honte et dérision! A ces idées, sa pauvre tête se perd; il ne voit plus les objets qui l'environnent qu'à travers un nuage, et, la partie gagnée, il tire de ses poches tout l'or qu'il y a enfoui, le dépose sur le tapis vert; et, se levant:

— Senora, s'écrie-t-il, excusez-moi de prendre congé de vous, et permettez, avant de partir, que je remette cet or entre vos mains. Je sais que la bienfaisance est une de vos vertus, et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas à ma prière de vous charger vous-même de faire distribuer cette somme aux pauvres de votre paroisse.

Ayant ainsi parlé, le jeune comte d'Anglars s'inclina respectueusement et sortit du salon, laissant toute l'assemblée, et Maria Hernandez la première, dans une stupéfaction profonde.

IX

Le Carrosse de la Pompe.

— Qui diable, messieurs, disait donc que le petit d'Anglars était ruiné? C'est un bruit absurde et dénué de tout fondement. Témoins les quinze mille livres qu'il gagnait cette nuit chez la Hernandez et qu'il a données aux pauvres. Vit-on jamais pareil exemple de prodigalité? Je ne sais vraiment comment il fait son compte pour subvenir aux dépenses qu'il fait; car enfin, bien que la Haute-Auvergne soit une de ces provinces perdues sur lesquelles on n'a pas grands détails, je n'ai jamais ouï dire que les gentilshommes qui en sont issus brillassent beaucoup du côté de la fortune.

— En effet, il faut croire que ces d'Anglars font exception à la règle.

— Ou bien que le comte a trouvé le secret de faire de l'or.

— Lui! il n'a jamais mis le pied au Palais-Royal, ni le nez dans un livre de chimie.

— Raison de plus, puisque les adeptes ne trouvent rien.

Ainsi parlaient un beau matin, tout en se promenant dans la grande galerie de Versailles, quelques jeunes gendarmes de la garde, qui venaient de prendre leur service dans le palais, lorsque d'Anglars lui-même apparut à l'entrée de la galerie. Il marchait la tête baissée, l'air profondément soucieux, ses manchettes étaient toutes fripées, et sa chevelure, qui d'ordinaire était si artistement peignée, présentait un effrayant désordre. Enfin, pour compléter ce portrait, une couche assez épaisse de poussière, imprimée sur ses chaussures et ses vêtemens, semblait indiquer qu'il venait de faire à pied une assez longue route. Pourtant, dès qu'en levant la tête il eut aperçu de loin ses camarades, il passa vivement ses doigts dans ses cheveux, sourit, et, imprimant à tout son corps je ne sais quelle impulsion presque galvanique, il s'avança à la rencontre de messieurs les gendarmes, la mine avenante, évaporée comme un homme pour qui la fortune n'a que des faveurs.

— Eh mais, s'écria Mirepoix, qui figurait dans le groupe des promeneurs, c'est toi, d'Anglars; tu ne pouvais arriver plus à propos, nous parlions de toi. Ah ça, par quel hasard viens-tu à Versailles aujourd'hui que tu n'es pas de service?

— Pardieu! mon cher, répondit le jeune comte avec une merveilleuse légèreté, je viens faire ma cour au roi.

— A la bonne heure! je ne te croyais pas si bon courtisan; mais est-ce que tu as versé en route?

— Moi! voilà une plaisante question!

— Regarde-toi seulement dans le premier miroir venu.

— En effet, répartit négligemment le comte, il me semble que j'ai un peu de poussière.

— Un peu! le mot est modeste.

— C'est qu'il faisait si beau temps que j'ai préféré faire une partie de la route à pied à travers les bois. C'est une promenade délicieuse au printemps.

D'Anglars était encore bien modeste dans cette assertion, car il prenait le tout pour la partie.

— Ah ça! ajouta-t-il avec un peu d'inquiétude. que disiez-vous de moi?

— Oh! mon cher, nous nous entretenions d'un bruit le plus plaisant du monde qui court à ton endroit. la plus sotte et la plus invraisemblable nouvelle qu'il soit possible d'imaginer. Croirais-tu qu'on te dit ruiné de fond en comble? Eh! eh! c'est très drôle, n'est-ce pas?

— Eh! eh! balbutia d'Anglars avec un rire forcé, certainement... certainement, c'est impayable.

Puis, tournant brusquement sur ses talons :

— Je suis un peu pressé, s'écria-t-il, et vous quitte à regret. Au revoir, messieurs.

En parlant ainsi, il traversa à pas précipités la grande galerie et se dirigea vers une salle obscure et écartée, à proximité des appartemens du roi, où il passait ordinairement fort peu de monde. Là il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une banquette et se mit à réfléchir sur sa fâcheuse situation.

— Allons, se dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. On ne sait rien encore. mais demain, mais ce soir même ma honte sera connue. On dira que je suis comme la grenouille de la fable qui a voulu s'enfler pour paraître aussi grosse que le bœuf, et on se moquera de moi, et je serai obligé de supporter, sans mot dire, tous les sarcasmes, sous peine d'être bafoué plus encore, si je me fâche. Ce soir, il me faudra coucher à la belle étoile, à moins que je n'obtienne un asile à crédit dans quelque auberge de la ville, comme un cadet de Gascogne, et alors il me sera permis d'étaler tous les jours et en tout lieu le spectacle de ma pauvreté, après avoir étonné la ville et la cour de mon luxe et de mes prodigalités. Oh! quelle humiliation! Ce ne serait rien encore si je n'avais aussi à rougir devant celle dont j'ambitionnais l'amour et dont je n'ai obtenu que la pitié. La pitié de Maria! dois-je même y compter maintenant, après avoir repoussé ses bienfaits avec tant d'orgueil? Oh! comme elle va rire de cet orgueil, si, fidèle à sa promesse, elle vient ce soir à mon hôtel pour y souper avec... mes créanciers!

Au milieu de toutes les appréhensions du jeune d'Anglars, celle-là surtout dominait toutes les autres, et il n'est rien qu'il n'eût fait pour s'en affranchir; car il ignorait totalement ce qui s'était passé entre Antoine et la comédienne, et ne supposait pas que cette dernière pût avoir aucune donnée précise sur sa position. Antoine, comme on doit le penser, s'était bien donné de garde de souffler mot de son entrevue avec Maria Hernandez. Il connaissait mieux que personne tout l'orgueil de son jeune maître, et il savait que ce dernier ne lui aurait jamais pardonné, quels que pussent être ses motifs, de dévoiler sa misère à la femme qu'il aimait.

Tout à coup, et comme s'il eût cherché, dans le soliloque mental auquel il venait de se livrer, des forces pour l'accomplissement de quelque mystérieux projet, il se leva et se mit à arpenter à grands pas la salle où il s'était réfugié, tout en prononçant des phrases incohérentes, comme :

— Oui, c'est cela... il n'y a que ce moyen. je sauve ainsi les apparences... J'assure le sort d'Antoine et de Nanette qui trouveront facilement à se placer dans une meilleure maison. Je les délivre l'un et l'autre d'un fléau. Maria Hernandez, informée ce soir même à l'Opéra de ce qui se sera passé ici, renonce à venir me faire visite... Que les créanciers s'emparent de l'hôtel maintenant, qu'ils y couchent même, si bon leur

semble, peu m'importe! Mon gîte est ailleurs... Très bien, d'Anglars, très bien!

Tout en parlant ainsi et gesticulant, notre héros ne s'était pas aperçu qu'il marchait d'une façon fort incivile sur le pied d'un courtisan qui venait d'entrer, et qui s'écriait en poussant des gémissemens lamentables :

— Comment, très bien! c'est très mal qu'il faut dire. Prenez donc garde à ce que vous faites, monsieur. Aïe! je n'en puis plus; vous m'avez écrasé le pied!

D'Anglars regarda fixement son interlocuteur, puis il murmura tout bas:

— Voilà mon affaire! Et il ajouta aussitôt d'un ton fort brusque : Prenez donc garde vous-même.

— Comment, reprit le courtisan, voilà qui est plaisant! Vous vous attendez peut-être que je vais vous demander excuse de m'avoir écrasé le pied!

— Pourquoi pas?

— Ah! c'est trop fort! Eh mais! regardez-moi donc; je ne me trompe pas, c'est le comte d'Anglars.

— Avez-vous la prétention de m'apprendre mon nom, monsieur le marquis de Dangeau?

— Ah ça! mon jeune ami, sur quelle herbe avez-vous marché ce matin? Je commence à croire que vous n'avez pas mis la modération convenable dans votre déjeûner, en ce qui touche le chapitre de la boisson.

— Monsieur le marquis de Dangeau, vous m'insultez, je n'ai pas déjeûné.

— Tant pis pour vous, car l'heure est passée.

— Vous m'insultez, vous dis-je, et cela ne se passera pas ainsi; il faut que vous me fassiez raison.

— Allons donc! vous voulez rire.

— Je ne ris point, et je veux une réparation.

— Oh! pour le coup, c'est trop fort! Allons! laissez-moi le passage libre; vous serez cause que je manquerai le lever du roi, et qu'il y aura une lacune dans mon journal.

— Peu m'importe! vous y mettrez notre duel en place.

— Jeune insensé! ne criez donc pas ainsi, vous vous perdrez. Voyons, mon cher d'Anglars, soyez raisonnable et me laissez passer, je vous le demande en grâce. Je ferai ensuite tout ce qu'il vous plaira. Je suis sûr que le roi s'est déjà aperçu de mon absence, et que d'un mois je n'aurai le bougeoir.

— Et moi je vous répète, monsieur le marquis, que vous ne passerez pas que vous n'ayez croisé votre épée avec la mienne. Allons, tôt, dégaînons!

— Ah! grand Dieu! y songez-vous? dans le palais du roi!

— Qu'est-ce que cela me fait! En garde!

— Mais Sa Majesté sera furieuse.

— Raison de plus.

— Mais savez-vous qu'il y va de la Bastille pour le moins?

— Eh! je le sais pardieu bien. En garde, vous dis-je, monsieur le marquis, en garde!

— Quelle rage vous tient! Puisque vous le voulez absolument, nous nous battrons demain.

— Demain! Oh! ciel, il s'agit bien de demain. Non pas, non pas, c'est aujourd'hui.

— Eh bien! un peu plus tard, après le grand lever.

— Pas une minute, pas une seconde de plus. La réparation doit être instantanée comme l'offense. Allons, marquis de Dangeau, votre épée hors du fourreau, ou vous me ferez croire que dans votre ordre de Saint-Lazare on fait serment de ne point s'en servir.

— Oui-dà, mon petit monsieur, vous le prenez ainsi, vous osez attaquer l'ordre de Saint-Lazare, dont le roi m'a fait grand-maître, un ordre auquel il n'est personne à la cour qui ne s'honorât d'appartenir...

— Et dont personne ne veut, marquis.

— Plaît-il? Oh! c'en est trop, et ma patience est à bout. L'ordre de Saint-Lazare! un ordre qui... un ordre dont... Corbleu! je ne souffrirai pas... Ma foi, arrive que pourra!

— Ah! enfin, allons donc!

Et Dangeau, rouge comme un coq, se mettait en devoir de tirer sa rapière du fourreau, à l'exemple de d'Anglars qui tenait déjà la sienne à la main depuis long-temps, lorsque les gendarmes de la garde, qui de la galerie voisine avaient recueilli à la dérobée quelques éclats de voix annonçant une dispute, se précipitèrent entre les deux adversaires.

— Malheureux! s'écria Mirepoix en courant à d'Anglars, rengaîne, rengaîne au plus vite, ou tu es perdu. Sais-tu que c'est un crime de lèse-majesté que de tirer l'épée dans le palais du roi? Heureusement nul autre que nous ne t'a vu, et nous serons discrets.

— A l'autre maintenant! murmura d'Anglars entre ses dents; mais tous ces gens-là ont donc juré de me faire coucher à la belle étoile! Puis il ajouta avec un affreux juron et en criant comme un sourd: Laissez-moi me battre avec M. de Dangeau qui m'a insulté, je vous dis que je veux me battre!

Mais voyant qu'entouré comme il l'était, il ne parviendrait pas à mettre son projet à exécution, et qu'au lieu de chercher à l'inquiéter sur les suites de sa coupable algarade, ses amis semblaient disposés à employer tous les moyens en leur pouvoir pour le sauver, et faisaient même déjà mine de l'emmener hors du palais, il prit tout à coup un tout autre parti: et, après avoir remis son épée dans le fourreau, s'arrachant de leurs bras, il se mit à courir comme un fou dans la direction des appartemens du roi. Louis XIV en sortait en ce moment, en compagnie de quelques uns de ses familiers, pour aller donner à manger aux carpes du grand bassin. D'Anglars ne l'eut pas plutôt aperçu, que, se précipitant à sa rencontre, il tomba à genoux devant lui en s'écriant:

— Ah sire! je suis un grand coupable qui vient de tirer l'épée dans votre royal palais de Versailles, qui ai voulu mettre à mal un de vos courtisans les plus dévoués, le noble, le haut, l'excellent marquis de Dangeau. Sire, je viens apporter ma tête à Votre Majesté; disposez de moi comme vous l'entendrez.

Le roi, qui n'aimait pas les surprises, dit d'un ton fort irrité:

— Relevez-vous, monsieur, et me laissez passer; je me ferai rendre compte de cette affaire. Il paraît que décidément vous prenez goût aux duels, monsieur d'Anglars, mais nous vous ferons passer ce goût-là.

Puis il appela le capitaine des gardes de service et lui dit quelques mots à voix basse; celui-ci fit signe à deux exempts des gardes d'approcher. D'Anglars se tenait à quatre pour ne pas exprimer au roi toute sa reconnaissance de ce qu'il voulait bien songer à le faire arrêter, lorsque Dangeau parut avec le visage le plus comique du monde.

— Ah! sire, s'écria-t-il, que Votre Majesté me pardonne d'avoir manqué le lever. C'est...

Et le digne courtisan se disposait à faire quelque innocent mensonge, lorsqu'il aperçut d'Anglars entre les deux exempts des gardes dont l'un lui demandait son épée. A cette vue, il trembla de tous ses membres, s'attendant à un pareil sort, et demeura muet et immobile.

— Suivez-moi, Dangeau, dit le roi, vous allez me rendre compte de tout ceci.

Un quart d'heure après, notre héros descendait triomphalement l'un des escaliers du palais, entre ses deux gardes-du-corps improvisés, pour

aller gagner, en leur compagnie, un de ces carrosses du roi qu'on nommait de la Pompe et qui servaient, en pareil cas, à conduire les coupables à la Bastille. Chemin faisant, il murmurait tout bas :

— J'ai donc enfin un gîte. Ouf ! ce n'est pas sans peine.

Au moment où le marche-pied du carrosse ayant été abaissé, les exempts l'invitaient poliment à monter le premier, un homme effaré, hors d'haleine, arriva auprès de lui en courant.

— Ah ! c'est toi, Antoine, dit tranquillement notre héros. Que me veux-tu ? je ne suis pas libre en ce moment.

— Monsieur le comte, balbutia l'ex-intendant d'une voix que l'émotion et la rapidité de la course qu'il venait de faire altéraient singulièrement, je vous rencontre enfin ! loué soit Dieu ! J'arrive de Paris, j'ai pris un cheval... pour venir... plus vite... je... vous... Et il fut obligé de s'interrompre pour reprendre haleine.

— Diable ! pensa d'Anglars, à cheval ! moi je suis venu à pied, et je ne serai même pas fâché de retourner en carrosse, cela me reposera ! Tout est bénéfice dans ma nouvelle position.

— Monsieur le comte, reprit Antoine, votre oncle est mort cette nuit.

— Eh bien ?

— Eh bien, il n'a pas eu le temps de changer son testament, et il vous laisse tout son bien. Vous voilà riche ! riche ! La supérieure des Ursulines en est tombée malade.... L'homme d'affaires vous attend. J'ai tout fait disposer pour le souper que vous m'avez dit. Mais vous ne répondez pas et vous semblez tout triste. Qu'est-ce qu'il a donc, messieurs, mon jeune maître ? c'est étrange ! Je ne le croyais pas si attaché à son oncle.

D'Anglars monta dans le carrosse sans mot dire.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur le comte ? s'écria Antoine tout troublé en voyant les deux exempts en faire autant, après avoir échangé ensemble un regard d'intelligence : où donc allez-vous ainsi ?

— Mon pauvre Antoine, dit le jeune comte, tu iras trouver de ma part la personne qui devait venir souper ce soir avec moi, tu lui présenteras mes hommages et mes excuses, et lui diras qu'il m'est impossible d'avoir l'honneur de la recevoir. Je vais souper à la Bastille.

Le carrosse se mit immédiatement en marche, et, après avoir traversé les cours du palais, suivit la grande avenue de Paris qui fait face à la grille d'honneur. Comme il descendait la côte, un autre carrosse la montait. Celui-là était beaucoup plus riche et attelé de quatre chevaux. Toutes les glaces étaient ouvertes pour donner de l'air, en sorte qu'on pouvait voir parfaitement à l'intérieur. Celui qui occupait seul le fond de ce carrosse, et dont les traits étaient illuminés par un beau soleil de la fin du mois de mai, n'était autre que le vieux duc de Lauzun, qui, après avoir passé tout l'hiver absent de Paris, y revenait, par une bizarrerie bien digne de son caractère, au moment où d'ordinaire chacun quitte sa maison de ville pour sa maison des champs, et s'en allait faire sa cour au grand roi. Notre gentilhomme tressaillit à cette rencontre inattendue et féconde pour lui en enseignemens de toute sorte. Au même instant, le célèbre favori, apercevant de loin le carrosse de la Pompe qu'il reconnaissait fort bien pour y avoir pris place lui-même en un temps qu'on regrette toujours à soixante ans, se pencha avec curiosité en dehors de la portière, et d'Anglars en ayant fait autant de son côté, tous les deux se saluèrent en échangeant un regard d'une expression bien différente, à coup sûr, de part et d'autre. Quelques secondes après, les deux carrosses se rencontrèrent, et le vieux duc cria en passant au jeune gentilhomme, avec cette voix sardonique qui lui était familière :

— Bonjour, monsieur le comte, il paraît que vous êtes décidément et en tout mon successeur !

X

La Bastille.

Lorsque d'Anglars fut introduit à la Bastille, il ne put se défendre d'un sentiment d'effroi involontaire en passant sous ces voûtes noires et humides, dans ces cours intérieures où le soleil ne pénétrait jamais, et en songeant que c'était là sa demeure pour long-temps peut-être. Tant qu'il avait été éloigné de cette prison d'état, il en avait plaisanté plus ou moins agréablement avec ses camarades de la garde du roi, et on a pu voir qu'il en était venu même à la considérer comme un refuge contre les mécomptes d'ambition et d'amour. Mais maintenant qu'il en touchait les sombres murailles, maintenant qu'il avait entendu le grincement funèbre des portes massives qui se refermaient sur lui comme le couvercle d'un cercueil, maintenant surtout que l'une des causes, et la plus puissantes de toutes, qui lui avait fait choisir un parti si désespéré, n'existait plus, il était comme le pauvre bûcheron tout couvert de ramée dont parle le bon La Fontaine, et qui s'indigne si naïvement contre la Mort, de ce qu'elle a répondu à son appel.

Le sentiment de sa solitude étant celui qui lui pesait le plus, il commença par demander s'il ne lui serait pas permis de faire venir auprès de lui un vieux serviteur qui ne l'avait jamais quitté depuis sa plus tendre enfance. On lui répondit que c'était contraire au réglement de la prison, et qu'il n'obtiendrait jamais cette faveur.

— Ne pourrai-je au moins le voir? s'écria-t-il d'un air désolé.

— Cela dépend absolument de M. le gouverneur.

— Eh bien! reprit-il, conduisez-moi vers lui.

— M. le gouverneur est malade et ne reçoit personne.

— Alors n'y a-t-il pas quelqu'un pour le remplacer.

— Oui, il y a M. le lieutenant du roi; mais il est douteux qu'il consente à vous recevoir, il vaudrait mieux lui écrire.

— Lui écrire! Oh! l'on plaide bien mieux sa cause soi-même, et en présence de son juge. Mes amis, mes bons amis, par pitié, par grâce, obtenez de lui qu'il m'entende!

Les amis de M. le comte d'Anglars étaient tout simplement des guichetiers de la Bastille. Oh! il n'était pas fier en ce moment M. le comte d'Anglars; et ce dialogue avait pour théâtre le greffe de la prison.

Après une bonne heure d'attente, M. le lieutenant du roi envoya dire qu''il consentait à recevoir le nouveau prisonnier. D'Anglars suivit ses guides et entra d'un air humble et modeste dans une grande chambre qui recevait le jour par des meurtrières, mais qui était pourtant un peu moins ténébreuse que ce qu'il avait vu jusque alors de la forteresse. Un homme de haute taille était dans cette chambre, le dos tourné à la porte et regardant à travers les meurtrières. Cet homme se retourna brusquement en entendant ouvrir la porte, et notre gentilhomme se trouva face à face avec son ennemi mortel, M. le chevalier de Barbançon. Ce dernier ne put réprimer un sourire en voyant l'étrange grimace que fit d'Anglars, et s'écria de ce ton si poli qu'il touche de bien près à la raillerie :

—Eh mais! je ne me trompe pas, c'est monsieur le comte d'Anglars de Rochevert, gentilhomme d'Auvergne Soyez le bien-venu, monsieur le comte. Pardieu! je ne me doutais pas que ce serait moi qui aurais un jour à vous faire les honneurs de la Bastille.

D'Anglars répondit assez sèchement :

— Permettez, monsieur le chevalier de Barbançon, c'est à M. le lieutenant du roi que j'ai affaire.

— Et c'est aussi à lui que vous parlez, monsieur le comte. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Eh! mon Dieu, c'est pourtant la chose la plus simple du monde. Madame de Maintenon daigne me vouloir quelque bien, ainsi que madame la duchesse de Bourgogne, ainsi que M. le duc de Chartres. Tout le monde me veut du bien à la cour. Que voulez-vous, il faut bien qu'un pauvre cadet de famille trouve aide et protection en ce monde.

— Le fat! murmura d'Anglars.

— Tous ces augustes personnages ont tant pressé le roi en ma faveur, que ces jours derniers, comme il s'agissait de remplacer mon prédécesseur, qui est passé de vie à trépas, Sa Majesté a dit au petit lever : « Voilà » une place vacante, j'ai bien envie d'y nommer Barbançon, il sera tout » porté, et puis il s'est fait mettre si souvent à la Bastille, qu'il doit » s'entendre merveilleusement à garder les autres. » Et voilà comme j'ai l'honneur de vous recevoir aujourd'hui, monsieur le comte.

D'Anglars se tenait immobile et comme frappé de la foudre, sans pouvoir prononcer une parole.

— Allons! reprit l'impitoyable Barbançon, je vois que vous m'en voulez encore, monsieur le comte, de ce coup d'estocade que j'eus le malheur de vous donner en février dernier, si je ne me trompe. Diable! ce n'est pas ma faute, c'est vous qui l'avez voulu à toute force. Voyons, que puis-je pour réparer cela? Je veux avoir pour vous les plus grands égards. D'après ce qu'on me marque dans une lettre que je viens de recevoir à votre sujet, vous êtes ici pour long-temps. Vous plaît-il que je vous fasse donner l'appartement du masque de fer? Ah! peut-être vous préférez celui de M. de Lauzun. Je comprends... ce sera un point d'analogie de plus entre vous et le célèbre favori. Je vous laisse le choix, monsieur le comte d'Anglars. Vous ne répondez pas; est-ce que vous aimeriez mieux celui de Pellisson? Ah! je dois vous prévenir que l'araignée n'y est plus. Elle est morte ces jours passés. Dieu fasse paix à son âme!

D'Anglars avait besoin d'air, il étouffait en présence de cet homme, semblable au faucon maître d'un malheureux oiseau, qui joue avec lui avant de le dévorer. A la fin, Barbançon eut pitié de lui sans doute, car il s'écria :

— Je vois bien qu'il faut que je choisisse pour vous, monsieur le comte d'Anglars. Holà! quelqu'un! Qu'on prépare à M. le comte le numéro 123, dans l'aile du nord. Vous y serez à merveille, monsieur le comte. Pardonnez si je me vois forcé de prendre congé de vous, les devoirs de mes nouvelles fonctions ne me permettent pas de prolonger davantage une aussi agréable entrevue. Au revoir, monsieur le comte, mon cher et noble hôte!

Il sortit en ricanant, et laissant l'infortuné d'Anglars atterré.

— Eh bien, mon gentilhomme, lui dirent les guichetiers, avez-vous obtenu ce que vous demandiez?

Alors, pour la première fois, notre héros se souvint de l'objet de sa visite, et il frémit en pensant que tant qu'il serait sous les verroux, son sort dépendait entièrement de son rival, de son ennemi mortel, et qu'il ne pouvait espérer la moindre faveur qu'en se courbant devant lui. Oh! comme dès le premier jour, il eut soif de la liberté, de l'air du ciel dont il avait si follement aliéné sa part! Sans répondre à la question qui lui était faite, il demanda s'il pouvait espérer que quelques lettres qu'il allait écrire parviendraient à leur adresse.

— Oui, répartit un guichetier, si monsieur le lieutenant du roi n'y voit pas d'inconvénient, et après qu'il en aura pris connaissance.

D'Anglars n'en demanda pas davantage, et il entra en pleurant de rage et de désespoir dans la chambre qui lui avait été préparée. Il faut renoncer à décrire ce qui se passa dans son âme pendant les premières heures de sa captivité. Il y a de ces douleurs si poignantes qu'elles échappent à toute analyse, et qu'il faut imiter l'exemple de ce peintre de l'antiquité qui, dans le Sacrifice d'Iphigénie, couvrit d'un voile la tête d'Agamemnon.

Dès le second jour, le jeune comte avait écrit à son odieux rival une lettre convenable et mesurée, recommencée vingt fois, pour réclamer de lui la faveur de voir, soit un de ses amis, M. de Mirepoix, soit son ancien majordome, son vieux Antoine, soit même Nanette. Barbançon ne répondit pas. Le cœur brisé, cette faveur qu'il avait réclamée presque comme un droit, d'Anglars ne craignit pas de l'implorer comme une grâce. Point de réponse encore. Notre héros préparait une troisième épître pleine cette fois des plus sanglantes menaces, lorsque Antoine entra dans sa chambre.

Avec quelle effusion de joie il se revirent tous les deux, le maître et le serviteur! Comme, oubliant les distances de rang et de naissance, ils se serrèrent réciproquement dans les bras l'un de l'autre! Antoine apportait des lettres d'Auvergne toutes décachetées et visées par Barbançon, car il avait été minutieusement fouillé à son entrée à la Bastille. Il y en avait de l'abbé, il y en avait de la religieuse, d'une sœur du jeune comte et du marquis lui-même. Ce dernier se plaignait de sa santé, ses forces s'affaiblissaient de jour en jour; mais il était heureux, car M. de Lauzun avait daigné venir le visiter dans son vieux château d'Anglars, pendant son séjour en Auvergne, et il avait rempli son cœur paternel d'allégresse et de joie, en lui apprenant quel brillant avenir s'ouvrait devant l'aîné de la maison d'Anglars. L'abbé se recommandait au puissant crédit de son jeune élève pour un petit bénéfice qui était venu à vaquer dans les environs de Murat, et qui ne l'empêcherait pas de continuer l'éducation de messieurs d'Anglars. Sa sœur lui demandait gaîment s'il n'aurait pas bientôt une noble et jolie belle-sœur à lui présenter.

Le jeune comte soupira en repliant ces lettres qui venaient de rouvrir toutes ses blessures.

— Et Nanette, dit-il, comment va Nanette?

— Nanette va bien, répondit Antoine avec un peu d'affectation.

Et comme, selon la remarque si touchante et si vraie de Bernardin de Saint-Pierre, l'objet aimé est toujours celui qui vient en dernier:

— Et... la senora? ajouta-t-il d'une voix tremblante.

— Allons donc! répartit Antoine, j'attendais que vous m'en parlassiez, vous avez bien de la peine à vous déterminer. Ah! monsieur le comte; je reviens tout à fait au sujet de cette belle jeune femme. Si vous saviez tout ce qu'elle a fait depuis huit jours que vous êtes ici! D'abord elle est venue à l'hôtel le soir, car je n'ai pas eu la force d'aller la prévenir comme vous me l'aviez ordonné, et en apprenant ce qui se passait, elle a pleuré, oui, monsieur le comte, elle a pleuré; ma foi, cela a déjà commencé à me réconcilier avec elle, et puis elle a voulu entrer dans votre chambre, et elle a pleuré encore en s'accusant d'être la cause de tous vos malheurs; puis, elle a voulu à toute force emmener Nanette avec elle, disant qu'elle ne la quitterait plus, qu'elle voulait la garder pour parler de vous avec elle. Nanette pleurait aussi, nous pleurions tous, c'était à fendre le cœur. Mais ce n'est pas tout, la senora, comme vous l'appelez, a renoncé définitivement au théâtre, avec la permission du roi. On ne parle que de cela dans tout Paris.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le jeune comte en se laissant tomber sur son lit qu'il arrosa de ses larmes, liberté, amour, fortune,

tout absolument pour être heureux, et c'est moi qui me suis volontairement dépouillé de tous ces dons. Ah! je suis maudit!

— Allons, monsieur le comte, soyez raisonnable, un peu de courage, consolez-vous; la senora m'a bien chargé d'abord de vous consoler, elle vous l'a même écrit.

— Ecrit! elle m'a écrit! où est sa lettre?

— J'ai été obligé de la donner comme les autres lorsqu'on m'a fouillé, bien que par précaution je l'eusse cachée dans la doublure de mon chapeau, mais les rusés matois l'on découverte, et on ne me l'a pas rendue. Je l'ai réclamée avec instance, et l'on m'a répondu que M. le lieutenant du roi s'opposait à ce que celle-là vous fût remise et qu'il l'avait fait brûler.

— Infâme Barbançon! ô misérable infortuné que je suis!

— Monsieur le comte, ne vous désespérez donc pas ainsi; si vous saviez quelle peine vous faites à votre vieil Antoine! D'ailleurs, tout cela ne peut manquer d'avoir un terme assez prochain. M. le duc de Lauzun s'intéresse vivement à vous. Il parle au roi en votre faveur presque tous les jours, et va exprès pour cela à Versailles : c'est lui-même qui me l'a dit. M. le marquis de Dangeau s'en occupe aussi. Nous autres, nous prions Dieu pour vous. Ainsi, ayez bon espoir, songez à ne point irriter M. de Barbançon, puisque vous dépendez de lui, car il pourrait m'empêcher de vous revoir, mon pauvre jeune maître. Je reviendrai bientôt.

Bientôt! le bon Antoine se trompait. Car, soit que Barbançon eût trouvé dans la lettre de la Hernandez la confirmation trop évidente de la ruine de toutes ses espérances et qu'il en voulût tirer vengeance sur son rival, soit qu'il ne fît qu'obéir en cela à des ordres supérieurs, ce qui est peu probable, Antoine ne revint pas visiter le comte d'Anglars.

Au bout d'un mois, d'un mois de tortures, d'un mois employé à écrire mille lettres qui ne devaient jamais parvenir à leur adresse, ou à essayer des tentatives de corruption sur les gardiens, tentatives qui n'avaient d'autre résultat que de rendre sa captivité plus dure, d'Anglars vit entrer un matin, dans son cachot, M. le duc de Lauzun.

— Ah! monsieur le duc, s'écria-t-il en se jetant dans ses bras, vous êtes mon sauveur!

Le duc n'avait point cette physionomie railleuse qui l'abandonnait rarement, et un homme moins préoccupé que le jeune d'Anglars par une idée fixe, celle de sa délivrance, eût lu certainement sur ce front couvert d'un sombre nuage et dans ces yeux où le sarcasme avait fait place à une mélancolique compassion, tout autre chose qu'une heureuse nouvelle.

— Mon pauvre enfant, dit-il en embrassant tendrement le jeune comte, préparez tout votre courage, et soyez homme; car j'ai deux mauvaises nouvelles à vous apprendre.

— Ah! monsieur le duc, vous m'effrayez... balbutia d'Anglars éperdu.

— J'ai tout fait pour fléchir le roi, mes amis s'y sont employés comme moi, madame la duchesse de Bourgogne elle-même a daigné... Tout cela en vain. Louis XIV est inexorable, il veut faire un exemple, et vous condamne à rester ici encore.

— Mais, monsieur le duc, il y a déjà trente-sept jours que je suis à la Bastille; jusqu'à quand dois-je donc y rester? Sera-ce le mois prochain ou le suivant que je serai libre?

Lauzun hocha tristement la tête.

— Mon jeune ami, s'écria-t-il, ne perdez point courage, prenez exemple sur moi. J'avais de puissans protecteurs aussi, et j'étais comme vous à la fleur de mon âge. Pourtant j'ai passé six ans de ma vie à Pignerol.

— Et la seconde nouvelle que vous avez à m'annoncer quelle est elle? Oh! après celle-là, je dois m'attendre à tout.

— Vous êtes maintenant le marquis d'Anglars.

Le jeune homme se jeta dans les bras du vieux duc sans pleurer, ni proférer une parole.

XI

Un château de Fées.

Le 1er septembre 1701, trois mois environ après l'entrée du jeune d'Anglars à la Bastille, et par une nuit sombre et orageuse, comme, après avoir passé cette journée-là aussi tristement que toutes les autres, sans aucune nouvelle du dehors et avec la promenade sur les plates-formes pour toute distraction, le marquis d'Anglars venait de se coucher, un officier des gardes-françaises entra dans sa chambre, accompagné du greffier de la prison, et l'invita à se lever et à le suivre. Il s'habilla et descendit dans l'une des cours intérieures de la forteresse. Un carrosse l'y attendait, on lui fit signe d'y monter, et l'officier y prit place à ses côtés. Un moment, il avait espéré qu'on venait le délivrer, mais en voyant cette mesure de précaution prise à son égard, il conjectura qu'il s'agissait tout simplement de sa translation dans une autre prison d'état; et, tout en rendant grâces mentalement à ses protecteurs de le délivrer du joug de Barbançon, il ne put s'empêcher de gémir en pensant qu'il allait, selon toute apparence, s'éloigner de la ville où il respirait du moins le même air que Maria Hernandez.

— Monsieur, dit-il à l'officier dès que le carrosse eut franchi le pont-levis de la Bastille, est-ce à Vincennes que vous me conduisez?

— Monsieur, répondit l'officier qui semblait d'assez mauvaise humeur, veuillez vous épargner toute question, car ma consigne est de n'y point répondre, et laissez-moi dormir, ce dont j'ai grand besoin et ce qu'il vous est loisible de faire vous-même.

— A la bonne heure, répartit d'Anglars en s'enfonçant dans un coin du carrosse.

Au bout de quelques instans il essaya d'ouvrir une des glaces, pensant qu'il pourrait distinguer ainsi la route qu'on suivait, bien qu'ainsi qu'on a déjà eu occasion de le dire, la nuit fût fort obscure. Réveillé en sursaut par le bruit qu'il fit, l'officier s'écria en montrant deux pistolets qu'il avait dans sa ceinture et que ses mains ne quittaient pas, même en dormant :

— Monsieur, n'essayez pas de fuir, car je vous avertis que je suis armé, et veuillez refermer cette glace. L'air de la nuit ne vaut rien pour la santé.

— Allons! reprit d'Anglars, me voilà condamné à étouffer. On eût mieux fait de me laisser à la Bastille.

Une heure environ s'était écoulée lorsque le carrosse s'arrêta, mais c'était pour changer de chevaux. C'est du moins ce que notre héros crut comprendre au bruit qu'il recueillit à travers les ronflemens obstinés de son compagnon de voyage.

— Il est clair maintenant, se dit-il, que je ne vais pas à Vincennes. Ah ça! est-ce que l'on aurait l'intention de me conduire à Pignerol? Ce traître de Barbançon est capable, dans sa jalousie, d'avoir sollicité cet ordre, ne fût-ce que pour mettre deux cents lieues de pays entre moi et celle que j'aime, et c'est ce que semblerait indiquer d'ailleurs la mauvaise humeur de mon guide. S'il en est ainsi, je ne risque rien que d'imiter son exemple.

En effet, bercé par le bruit monotone des roues et par le mouvement régulier du carrosse, d'Anglars ne tarda pas à s'endormir. Lorsqu'il se réveilla, il commençait à faire jour, et, en enlevant avec son doigt une partie de la vapeur qui couvrait intérieurement la glace de la portière, il reconnut qu'en ce moment le carrosse traversait une forêt. Une heure encore environ s'écoula au bout de laquelle le carrosse entra dans un grand château que d'Anglars ne connaissait pas. Alors, pour la première fois, la portière s'ouvrit, l'officier bâilla, étendit les jambes et les bras, sans prendre désormais aucun souci de ses pistolets, et dit :

— Nous voici arrivés, monsieur, donnez-vous la peine de descendre.

Un autre officier vint recevoir notre héros et l'introduisit avec le même mystère dans un pavillon isolé du château, puis dans une chambre donnant sur de vastes jardins et sur une pièce d'eau où jouaient des cygnes d'une éclatante blancheur. Ensuite l'officier se retira, après avoir dit à voix basse au jeune marquis d'Anglars :

— Attendez!

D'Anglars était ébahi de tout ce qui lui arrivait. Cela tenait du prodige et de la féerie, et il n'était pas bien sûr d'être parfaitement éveillé. Au surplus, son attente ne fut pas longue, une porte s'ouvrit et deux femmes parurent devant lui. Toutes deux étaient comme ensevelies sous de longues barbes de dentelle noire ; toutes deux le contemplèrent quelques instans en silence, puis se dévoilèrent à la fois, et alors il reconnut ses deux fées, madame de Maintenon et Maria Hernandez; celle-ci rompant la première le silence, lui dit :

— Monsieur d'Anglars, remerciez madame la marquise de Maintenon qui a bien voulu vous appeler à Fontainebleau pour vous annoncer votre délivrance.

Le jeune gentilhomme, au comble de la surprise, ne put que balbutier quelques mots sans suite, en s'inclinant profondément.

— Monsieur, dit la favorite, il n'a pas dépendu de moi que ce que je fais aujourd'hui n'eût lieu plus tôt, car vous avez été auprès de moi l'objet de pressantes recommandations de la part de bien du monde, et notamment d'une personne qui m'est chère à plus d'un titre, tant à raison de l'affection que je portais à son père, que de celle que je lui ai vouée à elle-même à Saint-Cyr, pendant qu'elle était au nombre de mes élèves.

D'Anglars ne put s'empêcher de jeter les yeux sur Maria Hernandez, qui était devenue très rouge.

— Mais, continua madame de Maintenon, vous aviez commis une faute grave, et si l'on peut pardonner les offenses personnelles (la favorite appuya, involontairement sans doute, sur ces derniers mots), il n'en saurait être de même pour celles qui portent atteinte à la majesté royale et aux lois de l'état. Soyez libre, reprenez votre position à la cour, et si l'offre d'un régiment peut vous être agréable, croyez que la veuve Scarron ne négligera rien pour vous le faire obtenir.

A ces derniers mots, notre gentilhomme, incapable de maîtriser plus long-temps son émotion, se précipita aux pieds de la favorite en s'écriant :

— Ah! madame la marquise! il n'y a que les femmes pour pardonner et, ajouta-t-il en regardant Maria, pour aimer!

Madame de Maintenon lui tendit la main pour le relever, et il la baisa respectueusement; après une pause, il reprit :

— Recevez tous mes remerciemens, madame la marquise, mais je ne saurais accepter l'offre généreuse que vous me faites, et je renonce bien décidément à la cour. Le bonheur n'est pas là!

Quinze jours environ après cette entrevue, une troupe brillante et joyeuse de voyageurs franchissait à cheval le sentier frayé dans les montagnes, qui conduit de la petite ville de Massiac au château d'Anglars, par une route parallèle au cours de l'Alagnon. Celui qui tenait la tête de la troupe et ouvrait la marche était le respectable Antoine, monté sur un magnifique bidet et revêtu d'un costume tout neuf analogue aux fonctions d'intendant, qu'il avait bien définitivement reprises pour ne plus les quitter; il était escorté de quatre grands laquais à la livrée d'Anglars de Rochevert, auxquels il faisait admirer les sauvages beautés du site qu'ils parcouraient; un peu après venait, caracolant aux côtés d'une jeune fille montée sur une mule, le jovial Mirepoix, qui venait d'échanger son brevet de gendarme de la garde contre une compagnie de dragons. Il n'en était au reste que plus ardent à conter fleurette à la jeune fille qu'il poursuivait de ses hommages. Cette jeune fille n'était autre que la jolie Nanette, qui, il faut bien le dire, semblait commencer enfin à prendre un peu son parti sur l'infidélité de son seigneur et s'amuser beaucoup des gais propos du jeune capitaine. Enfin, et tout à fait en arrière de la troupe, apparaissait un autre couple, formé par M. le marquis d'Anglars et la belle Maria Hernandez. Celle-ci avait un costume d'amazone qui lui allait à merveille, et l'on eût dit, à la voir chevauchant en compagnie de notre héros, redevenu plus vif, plus frais et plus charmant que jamais, une noble châtelaine du bon vieux temps, allant en pélerinage avec son page bien-aimé. Toutes les fois que la route s'élargissait assez pour permettre aux deux chevaux d'aller de front, il fallait voir avec quel empressement le jeune gentilhomme poussait son destrier auprès de sa belle maîtresse, à laquelle il semblait adresser, en se penchant amoureusement vers elle, une supplique que celle-ci s'obstinait à repousser en riant. Mais ce n'était point, comme on peut le penser, d'un doux baiser qu'il s'agissait, c'était d'une affaire bien autrement importante, et, pour lever toute espèce de doute à cet égard, il faut prêter une oreille attentive à ce léger murmure qui constitue le langage des amans; alors on entendra peut-être la jeune femme poussée à bout s'écrier :

— Enfant, qui avez voulu imiter M. de Lauzun, souvenez-vous que tous ses malheurs sont venus de ce qu'il a voulu épouser mademoiselle de Montpensier. Il était heureux avant.

— Et moi, Maria, qui n'ai connu que malheur auparavant, vous voyez bien qu'il faudra que je sois heureux après que je serai votre époux.

A cet instant, on était arrivé dans cette allée tortueuse, tracée au milieu d'une gorge effrayante, où, moins d'une année auparavant, d'Anglars avait cru apercevoir Nanette, le jour où il partit pour Paris. A la droite du voyageur, les plombs du Cantal dressaient à des hauteurs incommensurables leurs crêtes chenues, tandis qu'à gauche, au fond d'un abîme, dont un rideau de noirs sapins cachait par intervalle la profondeur, retentissait le mugissement sourd du torrent qui, se métamorphosant en cascade, tombe avec un bruit terrible et par une chute de cinquante pieds dans la vallée prochaine. Comme il faisait très chaud, Antoine jugea devoir ordonner une petite halte à l'ombre des sapins, et Nanette, regardant malicieusement Mirepoix, lui montra en même temps notre héros, qui n'était encore qu'au bas du chemin et arrivait lentement avec mademoiselle de Siete Yglesias, comme il voulait maintenant qu'on appelât la Hernandez; puis elle se mit à chanter, mais en accélérant le rhythme, cette chansonnette bien connue :

Au plus profond de la montagne,
Cache-toi bien, gentille fleur,
Ma sœur :
Voici venir dans la campagne
Un beau seigneur
Trompeur.

Que la neige
Te protége,
Gentille fleur,
Ma sœur;
La neige efface
Toute trace;
La neige glace
Le cœur.

Le soir, en arrivant dans son château, le jeune marquis, après avoir embrassé l'abbé, la religieuse et ses dix frères et sœurs, s'écria :

— Mes bons amis, je reviens vivre au milieu de vous avec la marquise d'Anglars.

FIN DE L'AINÉ DE LA FAMILLE.

LA DERNIÈRE HYMNE DE SANTEUIL

PAR

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

I

L'Abbaye de Saint-Victor (1697).

« Mes frères, je me fais vieux : soixante-six ans ! je reviens vivre à l'abbaye, je veux passer avec vous mes derniers jours dans la retraite, et expier ainsi les nombreux sujets de scandale qu'il m'est arrivé de donner au monde. »

Ainsi parlait, en se promenant sous les cloîtres de la vieille abbaye de Saint-Victor, par une belle soirée d'été de 1697, un vieillard au front large et chauve, aux yeux noirs, les joues creuses et le menton relevé, comme on l'observe assez fréquemment chez les gens qui se livrent aux excès de table ; il était revêtu du costume des chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Victor ; mais l'expression de sa physionomie et

toutes les habitudes extérieures de son corps contrastaient étrangement avec ce vêtement monastique. C'était le célèbre poète Jean-Baptiste de Santeuil, qui a composé les plus belles hymnes sacrées qu'on ait jamais faites en l'honneur de la religion catholique, et qui a doté tant de monumens de Paris d'ingénieuses inscriptions; Santeuil, l'ami de tout ce qu'il y avait de grand à la cour de Louis XIV, par la naissance comme par le talent, et dont La Bruyère nous a légué un si charmant portrait sous le nom de Théodas.

Pendant qu'il parlait, on se pressait autour de lui pour entendre sa conversation tour à tour pétillante d'esprit, ou empreinte d'une naïveté presque enfantine; et il avait à répondre à vingt questions à la fois.

— Ah! lui disait le prieur, l'ordinaire de l'abbaye est bien frugal auprès de tous ces joyeux soupers dont vous étiez l'âme...

— Et qui me brisaient le corps. Par Bacchus! j'y renonce.

— Serment de païen! mon frère.

— Qu'importe, mon père, si je suis décidé à le tenir en chrétien!

— Oh! s'écriait un vieux chanoine, vous avez beau dire, vous ne pourrez résister aux prières de M. le prince, et je suis sûr que vous ne manquerez pas au prochain voyage de Chantilly.

— Si fait, je l'ai résolu.

— Quoi? quand bien même M. le duc de Bourbon, votre élève, que vous aimez tant, quand madame la duchesse, viendraient eux-mêmes vous chercher ici...

— Hélas! le cœur me saigne de renoncer à les voir, mais le soin de mon salut l'exige.

— Quel bonheur! Ainsi, vous allez vous consacrer entièrement à nous; vous nous ferez des hymnes, des inscriptions...

— Halte-là! ne me parlez plus de poésie : j'y ai renoncé. Ce n'est point à mon âge, quand le sang commence à se glacer, que les doigts deviennent tremblans, qu'il faut saisir les cordes de la lyre. A cet égard, mon parti est bien pris. Il ferait beau voir qu'on pût dire de moi ce qu'on a dit du bonhomme Corneille, après ses dernières tragédies. Cela ne sera pas, mes très chers frères, car, à partir de ce jour, je ne suis plus le poète Santeuil, je vous en préviens, je suis tout bonnement le chanoine Santeuil, et je ne ferais pas un vers, quand il s'agirait d'acheter ainsi dix ans d'indulgence.

— Allons! allons! mon frère, calmez-vous, dit en riant le prieur, vous êtes plus jeune encore que vous ne pensez, et je suis bien sûr, moi, que vous changerez de résolution rien qu'en entendant les belles voix que nous avons au chœur.

— Moi, changer! mon père, je quitterais plutôt l'abbaye...

— Oh! pour cela, il ne le fera pas, murmura tout bas un envieux, comme il s'en trouve même sous le froc, au sein des cloîtres, c'est un refuge contre les créanciers. Quand le diable se fait vieux...

Si bas que ces paroles eussent été prononcées, elles n'échappèrent point à Santeuil, qui, sans donner à l'envieux chanoine le temps d'achever sa phrase, s'écria vivement :

— Le diable se fait ermite; mais je sais des ermites qui ont toujours été diables. En parlant ainsi, il fixa sur l'envieux un regard plein de malice. Celui-ci baissa la tête en rougissant. Tout le monde rit beaucoup de cette saillie.

Dans ce moment, un grand bruit se fit entendre sous le porche de l'abbaye; les grilles et les portes roulèrent avec fracas sur leurs gonds, et l'on vit de loin plusieurs frères lais accourir avec tous les signes extérieurs de la surprise et du respect.

— Qu'est-ce donc? s'écria le prieur; est-ce que par hasard la maison de Bourbon viendrait déjà réclamer son commensal?

Frappé de ces paroles, Santeuil n'en entendit pas davantage; et soit qu'il se fût souvenu fort à propos de ce grand principe des saintes Écritures, que le danger est pour celui qui l'affronte, soit plutôt qu'il sentît le besoin de s'affermir encore dans sa résolution, il se mit à fuir à toutes jambes, contrairement à toutes les lois du calme et de la gravité monastique.

Il n'était pas encore hors de vue, lorsqu'une riche chaise à porteurs, revêtue extérieurement d'armoiries épiscopales, parut à l'entrée du cloître, précédée et suivie de plusieurs membres du clergé et d'un grand nombre de serviteurs de l'abbaye, qui s'agenouillèrent dévotement lorsqu'elle s'arrêta. Alors on put voir le personnage qui occupait cette chaise, et qui n'était autre que monseigneur l'archevêque de Paris.

Les chanoines, leur prieur en tête, s'avancèrent respectueusement à sa rencontre, et l'aidèrent à descendre de sa chaise. Après que le prélat leur eut donné à tous sa bénédiction :

— Mes frères, dit-il en venant prendre place au milieu d'eux, je n'ai pas voulu passer devant l'abbaye de Saint-Victor sans venir vous visiter, et sans me réjouir avec vous d'une nouvelle qui a comblé mon cœur de joie. Est-il bien vrai que M. de Santeuil se soit repenti de l'irrégularité de sa vie, et qu'il rentre enfin au giron de la sainte Eglise? Oh! combien tous les amis de la religion seront ravis d'apprendre un tel changement!

Pendant qu'il parlait ainsi, on put remarquer que ses yeux, errant sur tous ces fronts inclinés devant lui, en cherchaient un qu'ils ne trouvaient pas; un léger nuage passa sur ses traits, et il s'écria :

— Où est donc M. de Santeuil? je ne le vois point.

Le prieur s'empressa d'expliquer le motif de la brusque disparition de Santeuil, et il ornonna en même temps à un frère lai de le chercher et de le prévenir que monseigneur l'archevêque de Paris désirait le voir.

Cependant les minutes s'écoulaient sans qu'on vît revenir le messager ni celui qu'il devait ramener; la conversation devenait de plus en plus languissante, et monseigneur, qui, pas plus que le roi d'alors, n'aimait à attendre, commençait à donner des signes evidens d'impatience. Enfin l'envoyé parut, mais il était seul.

— Est-ce que vous ne l'avez pas trouvé? lui cria le prieur du plus loin qu'il l'aperçut.

— Si fait, mon père, au fond du jardin.

— Eh bien! pourquoi ne l'avoir pas invité à vous suivre?

— Je l'ai fait, mon père, mais il était si occupé d'un oiseau mort qu'il venait de rencontrer à ses pieds, que d'abord il ne m'a pas répondu. Ce n'est qu'après lui avoir répété à plusieurs reprises que monseigneur l'archevêque désirait lui parler, qu'il m'a regardé et m'a dit...

— Mon Dieu, donnez moi la patience, murmurèrent d'une commune voix l'archevêque et le prieur. Achevez, mon frère...

— Mon doux Jésus! je ne m'en souviens plus, mais je crois que c'était du latin.

— Est-ce là tout?

— Pardon, mon père; comme je le tirais par sa robe, pensant le déterminer à me suivre, il m'a échappé en faisant de grands gestes, et il m'a semblé l'avoir entendu s'écrier qu'il viendrait quand il aurait enterré son moineau : puis il a ajouté : « Quel dommage que j'aie renoncé à la poésie! j'aurais fait son épitaphe! »

A ces derniers mots, tous les chanoines se regardèrent, et eurent peine à réprimer un violent éclat de rire; mais le respect commandé par la présence de l'archevêque, et plus encore le vif mécontentement dont le visage du prélat portait l'empreinte, suffirent pour les arrêter. Ce mécontentement ne tarda pas à se trahir par des interjections assaisonnées d'apostrophes plus ou moins vives pendant que monseigneur arpentait à grands pas la cour du cloître, traînant à sa suite toute la communauté

de Saint-Victor, dont plusieurs membres avaient beaucoup de peine à le suivre, en raison de leur grand âge.

— Allons ! s'écria-t-il, j'attendrai : il faut bien que les princes de l'Eglise fassent antichambre chez les simples moines, lorsque les grands de la terre, lorsque les princes du sang en font leurs commensaux. Oh ! M. de Meaux avait bien raison de dire que, s'il eût été le supérieur de ce moine, il l'aurait envoyé faire pénitence dans quelque lande inculte de la Bretagne.

A peine l'archevêque avait prononcé ces dernières paroles, que celui qui en était l'objet, apparaissant derrière un des piliers du cloître, se trouva inopinément devant lui ; et, après l'avoir salué avec un visage où perçait, à travers le respect et la bonhomie, un léger sentiment de raillerie :

— Monseigneur, dit-il, votre éminence sait-elle ce que ce moine répondit à M. de Meaux, et me permettra-t-elle de le lui apprendre, ou du moins de le lui rappeler ?

— C'est inutile, mon frère, dit vivement le prieur, monseigneur vous en dispense.

— Oh ! répartit Santeuil, si c'est un péché, mon père, laissez-moi m'en accuser. J'ai dit à M. de Meaux que si j'étais, moi, son supérieur, je l'aurais fait sortir de son beau château de Germigny, et envoyé dans l'île de Pathmos pour y faire une nouvelle Apocalypse. Maintenant, monseigneur, je demande pardon à votre éminence de l'avoir fait attendre.

Ici, il y eut un grand silence ; chacun s'étonnant de la liberté avec laquelle Santeuil avait répondu au prélat et se demandant intérieurement comment finirait cette entrevue. L'archevêque fronça légèrement le sourcil ; puis, comme il avait besoin de Santeuil, il fit une grimace que quelques uns traduisirent par un sourire, et il s'écria :

— Savez-vous, monsieur de Santeuil, que vous n'êtes pas seulement en haute estime auprès de notre gracieux monarque ? vous avez encore pour vous les souverains étrangers ; le roi et la reine d'Angleterre font le plus grand cas de votre talent pour la poésie sacrée. LL. MM. m'en parlaient encore ce matin même à Saint-Germain.

Santeuil s'inclina.

— Vous ne travaillez plus depuis long-temps, et c'est vraiment dommage, vous faites de si belles hymnes !

Santeuil s'inclina de nouveau.

— Vous auriez une belle occasion de rentrer dans la carrière. Il se prépare à Notre-Dame une grande solennité religieuse à l'occasion de l'Assomption. Toute la cour y sera ; le roi Jacques a daigné me promettre d'y venir avec la reine, sa femme ; ce sera un magnifique concours de personnes royales.

Santeuil fit un nouveau mouvement qu'on put interpréter par ces mots : Je le crois bien. Mais ce n'était pas là le compte de monseigneur l'archevêque qui, voyant que le rusé chanoine gardait un silence obstiné, se détermina à rompre la glace par cette brusque apostrophe :

— J'ai annoncé hautement que nous aurions à cette occasion une nouvelle hymne de votre composition.

Il était impossible de laisser cette phrase sans réplique. Santeuil rougit, balbutia, puis prenant tout à coup son parti, il répondit assez résolument :

— Eh bien, monseigneur, votre éminence a eu tort.

Et comme le prélat le contemplait d'un air ébahi ; il ajouta :

— Oui, monseigneur, demandez à toute la communauté s'il n'est pas vrai que je ne fais plus de vers. Tout ce que vous voudrez, excepté cela. C'est un parti pris chez moi, un vœu que j'ai fait...

— Et dont je vous relève en vertu de mon autorité archiépiscopale.

— Mais moi, monseigneur, je ne m'en relève pas.

— Qu'est-ce à dire? murmura l'archevêque avec un dépit concentré dont il avait toutes les peines du monde à se rendre maître.

Puis, baissant la voix, et entraînant à part le poète récalcitrant.

— Voyons, monsieur de Santeuil, faites bien vos réflexions : j'ai annoncé au roi lui-même que nous aurions une hymne de vous : il me la faut, j'y attache un grand prix, et... tenez, je sais que votre bourse n'est pas très bien garnie dans ce moment ; fixez vous-même le prix de votre hymne, le trésor métropolitain est riche, ne vous gênez pas. Voulez-vous cinquante louis? Est-ce assez? Désirez-vous davantage?

Pendant que l'archevêque le pressait ainsi, Santeuil, les yeux baissés, gardait une contenance impassible. A la fin, il sembla faire un effort sur lui-même, et, après avoir promené sur son interlocuteur des regards empreints d'une naïve surprise, il répondit froidement :

— Monseigneur, votre éminence oublie que Jésus-Christ chassa les vendeurs hors du temple.

Ces derniers mots furent un coup de foudre pour le prélat ; il devint pourpre de colère.

— Ah! vous refusez? s'écria-t-il. Au fait, je devais m'y attendre de la part d'un janséniste déguisé qui n'a pas craint de faire l'épitaphe du docteur Arnauld, d'un hérétique qui a osé mêler aux mystères de notre sainte foi les souvenirs licencieux du paganisme. Vous avez, toute votre vie, préféré les faux dieux aux saints du Paradis. Eh bien! qu'à l'heure de votre mort les faux dieux vous assistent!

Après avoir ainsi parlé, l'archevêque salua brusquement le prieur, et, ayant regagné sa chaise à porteurs dans laquelle il monta sans vouloir accepter aucune aide, il sortit précipitamment de l'abbaye.

II

Pressentiment.

Santeuil demeura atterré. Cet homme qui, par l'irrégularité de sa vie, avait jusqu'alors donné un démenti perpétuel à tous les devoirs que lui imposait l'habit dont il était revêtu, n'en avait pas moins conservé au sein de ses désordres un profond sentiment religieux qui, à cette époque même, venait de se raviver par une visite qu'il avait faite au célèbre monastère de la Trappe. C'est à la suite de cette visite qu'il était revenu dans sa communauté, avec l'intention d'y finir ses jours dans la retraite et dans la pénitence. La colère de l'archevêque, quelque injuste qu'elle fût dans son principe, l'affecta donc douloureusement. Les dernières paroles du prélat retentirent à son oreille, ainsi qu'une lugubre prophétie, et il demeura pendant quelques minutes immobile, la tête baissée, et comme accablé sous le poids des reproches qui venaient de le frapper.

Lorsqu'il sortit de cette espèce de léthargie, il se retrouva seul au milieu du cloître devenu silencieux et désert... Toute la communauté s'était dispersée ; la nuit venait, et à travers cette brume transparente que produit le crépuscule du soir, il voyait par intervalles se glisser, le long des piliers, des ombres noires se dirigeant à pas lents vers l'église. Par un de ces instincts superstitieux dont une loi bizarre de notre nature semble faire, en quelque sorte, l'un des attributs du génie, Santeuil eut peur de l'isolement où il se trouvait. Un moment, il imagina que la malédiction épiscopale avait porté ses fruits, et que, comme ces moines réprouvés dont parlent les légendes, il était condamné à errer sans cesse au milieu de son couvent, séquestré à tout jamais du commerce de ses frères.

Mais le son des cloches, appelant la communauté à *l'angelus*, vint tout à coup le réveiller en sursaut, et le distraire de cette pensée. Il y a des heures dans la vie où le silence effraie et où l'âme accueille avec transport le moindre bruit matériel qui vient en interrompre la durée. Dans ce moment, le tintement mélancolique de l'airain parut à Santeuil une de ces joyeuses symphonies, accompagnemens obligés de tant de pompeux festins auxquels il avait assisté pendant quarante ans de son existence. Il marcha, et le bruit de ses pas se répercutant sur les dalles du cloître, eut pour lui tous les charmes d'une ineffable harmonie. Sa poitrine se dilata, et il respira avec bonheur l'air frais et pur d'une belle nuit d'été. Il y avait si long-temps que cela ne lui était arrivé! Accoutumé comme il l'était à passer sa vie avec les grands dans leurs hôtels somptueux, la nuit pour lui, c'était l'heure où le pharaon s'épanouit à la lueur des bougies, jusqu'à ce qu'à l'ivresse du jeu vienne en succéder une autre, celle du festin. Oh! comme alors cette vie calme et paisible de l'abbaye lui parut préférable à toutes les agitations du monde! comme il savoura avec délices les bruits lointains de l'orgue que la brise du soir apportait par momens à son oreille! Que lui importait maintenant la colère de l'archevêque? N'avait-il pas assez fait dans sa vie pour la gloire? Il lui était bien permis de songer enfin au repos. Ce n'est pas la chaleur qu'on demande au soleil sur son déclin.

L'esprit rempli de ces consolantes pensées, Santeuil se dirigea vers l'église, où la communauté était déjà reunie depuis quelque temps. A cette heure, la lune venait de se lever, et ses rayons commençaient à s'étendre obliquement le long du cloître, sur les tombes de tous ces illustres morts couchés sous le pavé des dalles : Guillaume de Champeaux, le maître d'Abeilard, Hugues et Adam de Saint-Victor, et tant d'autres dont l'histoire a enregistré les noms. A la lueur de cet astre, Santeuil put lire distinctement ce beau vers latin inscrit sur chaque tombe:

Quod fuimus nunc es : quod sumus istud eris.

Et il s'écria mélancoliquement : Oui, mes illustres maîtres, je suis ce que vous fûtes, et je dois être un jour ce que vous êtes... sera-ce bientôt? Oh! que Dieu me donne du moins le temps du repos et du repentir avant d'aller me réunir à vous!

En parlant ainsi, Santeuil était arrivé aux portes de l'église; l'orgue venait de faire entendre un majestueux prélude dont les notes sonores ébranlaient encore les vitraux, pendant que les voix des enfans de chœur, éclatant sur un ton plein de mélodie, chantaient, comme celles des anges dans le ciel, cette hymne admirable du soir :

Labente jam solis rota
Inclinat in noctem dies.

Santeuil s'arrêta pensif en écoutant ces accens, puis il lui échappa de dire avec un sentiment naïf d'orgueil : c'est pourtant moi qui ai fait ces beaux vers!

Pendant ce temps-là, les voix continuaient à chanter :

Sic vita supremam cito
Festinat ad metam gradu.

La mort vient vite, murmura le poète; la mort! d'où vient qu'en ce jour toutes mes pensées se tournent vers elle?..... Serait-ce donc un présage?

Et il s'avança sous le porche de l'église. Un homme en sortait dans ce

moment pâle, effaré, et avec tous les signes du désespoir. Cet homme se jeta en pleurant aux genoux de Santeuil et s'écria :

— Ah ! je vous trouve donc enfin ! vous seul pouvez me sauver !

III

Maître et Valet.

L'homme qui venait de se jeter si brusquement aux pieds de Santeuil était tout simplement son valet. Pierre (c'était son nom) était un de ces êtres jadis moins rares qu'ils ne le sont devenus aujourd'hui, et qui passent leur vie à servir et à aimer un seul maître, dont ils se constituent en quelque sorte l'ombre. Avant d'entrer au service de Santeuil, Pierre était enfant de chœur à l'abbaye de Saint-Victor, et c'est là que, transporté d'admiration pour le talent du chanoine-poète dont on lui faisait chanter les hymnes, il s'était, par une déduction logique, épris pour lui d'un attachement tel, que bientôt l'unique objet de son ambition avait été de devenir un jour le valet de chambre de M. de Santeuil. Une fois parvenu à ce poste important, Pierre s'était si bien inféodé à son maître, qu'il avait fini, dans son culte pour lui, par prendre non seulement ses bonnes qualités, mais encore ses défauts. C'est assez dire que la vertu dominante de Pierre n'était pas la tempérance : aussi lorsque Santeuil le rencontra sous le porche de l'église, en proie à un si violent état d'exaltation, sa première pensée fut que son valet, avant de rentrer à l'abbaye, avait voulu faire de solennels adieux à la bouteille ; et comme il le voyait toujours à ses pieds, poussant des gémissemens et ne prononçant de temps à autre que des mots inarticulés :

— Qu'est-ce donc, lui dit-il, en cherchant à dégager ses vêtemens de ses vives étreintes, parle... t'expliqueras-tu à la fin ?

— Hélas ! monsieur, si vous saviez ce qui arrive !...

— Je le vois, parbleu, bien ! Allons, lâche-moi, il faut que j'entre à l'église.

— Ah ! monsieur, c'est que j'ai grand besoin de vous...

— Tu veux dire de ton lit. Va te coucher bien vite, et laisse-moi.

— Non, monsieur ; il faut que vous m'entendiez d'abord.

— Tu me conteras tout cela demain.

— Oh ! c'est ce soir même ; demain il ne serait peut-être plus temps.

— Eh bien ! parle donc vite, je t'écoute.

— Mon bon maître, vous connaissez bien mon jeune frère dont je payais l'apprentissage chez le joaillier de la cour, avec ce qui restait de mes gages, vous savez qu'il allait passer ouvrier, avec un bon salaire, à la Saint-Louis.

— Eh bien ! est-ce qu'il serait malade ?

— Hélas ! monsieur ; c'est pis que cela. Apprenez qu'il a été se faire racoler ce matin sur le quai de la Ferraille.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Oh ! c'est que vous ne savez pas encore ce qui l'a déterminé à agir ainsi, le pauvre enfant ! Cela me fend le cœur, rien que d'y penser. Croiriez-vous que mon vieux père, qui est malade depuis plus d'un an, allait être chassé du gatelas qu'il occupe, et que son mobilier était déjà saisi et sur le point d'être vendu sur la place du Châtelet, pour satisfaire ses créanciers ? Que faire sans argent, sans crédit ? Notre père n'avait plus qu'à s'en aller mourir à l'hôpital ; c'est bien dur, n'est-ce pas, monsieur ? Aussi, mon frère n'a pu supporter cette idée-là, et il a préféré renoncer à son état, et s'engager dans les troupes du roi, moyennant quatre-vingts

pistoles, dont les trois quarts ont servi à désintéresser les créanciers. Restent vingt pistoles; mais, avant qu'elles soient dépensées, notre malheureux père sera mort de chagrin ; car, est-ce qu'il pourrait vivre sans son fils, sans l'enfant de ses vieux jours?

— Mon pauvre Pierre, tout cela est très fâcheux, mais qu'attends-tu de moi?

— Ah! monsieur, vous qui êtes si bon, ne pourriez-vous pas m'avancer sur mes gages les soixante pistoles qui ont été dépensées? car il faut que j'aille trouver le racoleur et que je puisse lui rendre son argent, afin qu'il nous rende mon frère et que le pauvre vieux ne meure pas de douleur sur son grabat. C'est bien de l'argent que soixante pistoles, je le sais, mais si je m'engage à vous servir gratis le reste de mes jours, ne consentirez-vous pas à ce que je vous demande?

— Je le voudrais de grand cœur, mon bon Pierre, mais moi aussi je n'ai ni argent ni crédit. Les revenus de mon canonicat sont engagés ainsi que ma pension sur la cassette du roi, et ma bourse est vide.

— Ainsi plus d'espoir pour mon vieux père, il faut qu'il meure; plus d'espoir pour mon frère, il faut qu'il soit soldat. Quel malheur! quel malheur! Ah! je sens que j'en mourrai aussi, moi, monsieur, et tout cela faute de soixante ou quatre-vingts pistoles!

— Hélas! mon cher Pierre, c'est justement la dernière somme que j'ai perdue au lansquenet, chez M. le Prince, et je la dois encore. Je suis gueux comme un rat d'église. Comment faire?

— Oui, monsieur, comment faire?

Et Santeuil se mit à marcher devant lui en se frappant le front, pendant que son valet consterné le suivait, en interrogeant de temps à autre d'un œil inquiet le visage de son maître qui exprimait toujours la même incertitude. Tout-à-coup, le bon chanoine s'arrêta, comme frappé d'une idée subite. Dans ce moment, les prières du soir étaient terminées, et la communauté sortait en masse de l'église. Santeuil s'en aperçut, et saisissant vivement le bras de son valet :

— Viens, suis-moi, dit-il, qu'on ne s'aperçoive pas que tu m'as fait manquer l'*angelus*, pour le premier jour de ma rentrée à l'abbaye. Montons dans ma cellule. Je pourrai peut-être encore vous rendre ton frère.

Une heure environ après cette entrevue, l'abbaye de Saint-Victor était plongée dans un profond sommeil, et l'on n'entendait plus le long des corridors que le bruit des pas du frère veilleur, qui allait psalmodiant son éternelle formule : « Il est onze heures, mes frères, dormez ou priez! » Cependant, à l'extérieur, les passans attardés qui longeaient le quai Saint-Victor auraient pu distinguer, à travers cette noire masse d'ombre projetée par les bâtimens du monastère, une cellule encore éclairée : c'était celle du chanoine Santeuil. Il veillait encore, lui, et il venait d'achever une lettre qu'il remit à son valet.

— Demain matin, s'écria-t-il en poussant un profond soupir, tu porteras ce message le plus secrètement possible à son adresse. C'est pour monseigneur l'archevêque. Ah! si tu savais ce qu'il m'en a coûté de l'écrire! Pour toi, Pierre, je viole ma promesse; que dis-je? je fais plus, je ruine peut-être ma réputation... mais enfin, c'est le seul moyen de racheter ton frère. Va-t'en, sauve-toi vite avec ce papier, pour que je ne sois pas tenté de te le reprendre et de le brûler.

Pour toute réponse, Pierre baisa avec effusion les deux mains de son maître et sortit. Peu après, la cellule de Santeuil rentra dans les ténèbres comme toutes les autres. Je ne sais s'il y pria, mais à coup sûr, tourmenté comme il l'était par l'idée du sacrifice que la bonté de son cœur venait de lui dicter, il ne dormit guère cette nuit-là.

La lettre qu'il avait écrite à l'archevêque était ainsi conçue :

« Monseigneur, une circonstance imprévue me met dans le cas d'accepter l'offre que votre éminence a bien voulu me faire. J'ai besoin d'une

somme de huit cents livres environ ; si vous daigniez me l'envoyer par le porteur du présent, je m'engage à vous fournir en échange, pour la fête de l'Assomption, l'hymne que vous m'avez demandée. »

IV

Cauchemar.

Le jour commençait déjà à paraître, lorsque Santeuil parvint enfin à s'endormir. Pendant son sommeil, il fut en proie à toutes les bizarres visions du plus cruel cauchemar. Apollon lui apparut avec les Muses au sommet du mont Parnasse, lui faisant signe de la main de venir les joindre ; mais chaque fois qu'il essayait de gravir les flancs escarpés de la montagne, il lui semblait qu'au bout de quelques pas une puissance surhumaine paralysait l'effort de ses bras et de ses jambes, et le faisait rouler épuisé jusqu'au bas du Parnasse. Alors de grands éclats de rire retentissaient de tous côtés, et mille voix bourdonnaient à ses oreilles de sanglantes railleries. Plus d'une fois, honteux de sa déconvenue, il voulait fuir, mais, dans ce moment même, le voile de brume qui enveloppait tous les objets environnans venant à se dissiper, lui laissait apercevoir des milliers de têtes, les yeux fixés sur lui avec une expression de sauvage moquerie et lui barrant le passage. A la fin, toutes ces têtes se mirent en mouvement comme mêlées dans une ronde immense, et tournoyèrent devant lui avec une effrayante rapidité. Parmi elles, il crut reconnaître ses parens, ses amis, tous les chanoines de Saint-Victor, tout le clergé de la métropole et l'archevêque lui-même.

C'était, pendant qu'elles passaient, un effroyable concert de huées et de sifflets auquel venait se marier comme une basse continue le mugissement du gros bourdon de Notre-Dame : si ce cauchemar eût duré plus long-temps, Santeuil risquait fort de se réveiller sourd pour le reste de sa vie.

Heureusement pour lui, son valet entrant dans sa cellule le réveilla en sursaut. Il venait lui rendre compte du résultat du message qu'il avait porté à monseigneur l'archevêque de Paris.

— Hélas ! monsieur, s'écria cet homme, il y a quelque démon qui s'acharne après moi, c'est bien sûr.

— Est-ce que monseigneur refuse ? balbutia Santeuil, avec un sentiment de satisfaction dont il ne put se rendre maître et qu'il se reprocha ensuite.

— Non pas, monsieur, c'est une affaire conclue avec M. le grand-vicaire. Vous aurez non seulement les huit cents livres que vous demandez, mais vous en aurez encore quatre cents de plus.

— Que souhaites-tu donc de mieux ?

— Ah ! monsieur, nous ne les tenons pas encore les douze cents livres. Apprenez que monseigneur l'archevêque a donné l'ordre de ne vous les compter que quand vous aurez donné votre hymne.

— N'est-ce que cela ? mon pauvre Pierre, tranquillise-toi. Donne-moi une plume et de l'encre, tout ce qu'il faut pour écrire. Toi, va-t'en trouver le racoleur, demande-lui un peu de patience. Au lieu de huit cents livres, nous lui en donnerons mille, s'il le veut ; et quant à mon hymne, j'espère bien l'avoir terminée ce soir. Je ne sais, mais j'ai quelque chose-là qui me dit que malgré mes soixante-six ans, ce ne sera pas le plus mauvais de mes ouvrages.

— Soyez béni, ô le meilleur des maîtres ! Vous permettez que mon bon vieux père vienne avec mon frère vous remercier ce soir, n'est-ce

pas? Oh! comme nous allons être heureux tous trois, et par vous encore! Tenez, monsieur de Santeuil, vous êtes aussi grand que le roi et aussi bon que Dieu.

Après avoir ainsi parlé, Pierre sortit transporté de joie.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'il avait quitté l'abbaye, lorsqu'on sonna vivement à la porte extérieure du monastère. Santeuil tressaillit comme si, dans les vibrations de la cloche, il eût reconnu quelque chose qui devait influer fatalement sur sa destinée, et il attendait avec une vive anxiété le moment de savoir si c'était bien à lui en effet qu'était destinée la visite annoncée par cette cloche. Il ne s'était point trompé à cet égard, et un frère lai ne tarda pas à venir lui annoncer qu'un gentilhomme de la maison de M. le duc de Bourbon demandait à l'entretenir au palais. Il s'habilla à la hâte, et descendit le cœur rempli d'un trouble mortel.

— Monsieur, lui dit en l'apercevant ce gentilhomme, Son Altesse désire vivement vous voir ce matin même, et m'a chargé d'avoir l'honneur de vous amener au palais.

— Je suis désolé, monsieur, reprit Santeuil avec plus de calme, de ne pouvoir me rendre aux vœux de monseigneur le duc; mais Son Altesse n'ignore pas que j'ai pris une résolution à laquelle je désire ne point manquer, celle de ne plus sortir de mon abbaye sans les plus graves motifs.

— Aussi, monsieur, est-ce un grave motif qui m'amène vers vous; monseigneur est sérieusement malade.

Cette nouvelle inattendue, l'air de solennité et même de tristesse empreint sur les traits du messager, l'influence involontaire d'un sombre pressentiment, toutes ces causes réunies affectèrent vraiment Santeuil, qui s'empressa d'annoncer au gentilhomme qu'il était prêt à le suivre. Tous deux montèrent en carrosse à la porte de l'abbaye.

Chemin faisant, le chanoine crut devoir s'enquérir de la maladie de M. le duc. Il l'avait laissé si bien portant huit jours auparavant, qu'il ne pouvait se rendre compte d'un mal si subit. M. le duc, qui comptait à peine vingt-neuf ans alors, n'avait jamais, d'ailleurs, éprouvé dans sa vie la moindre indisposition. Le gentilhomme donna quelques détails, mais il avait l'air assez embarrassé, et ces détails étaient souvent contradictoires. C'est une remarque qui n'échappa pas à Santeuil, quoiqu'il fût, ainsi que la plupart des grands génies qui ont brillé dans la carrière des lettres, l'homme du monde le plus facile à tromper.

V

Voyage impromptu.

Arrivé au palais, il fut introduit dans une salle au rez-de-chaussée, pendant que le gentilhomme allait rendre compte de sa mission à monseigneur le duc de Bourbon, et s'informer si tout était en état de le recevoir. Cette salle donnait sur les cours du palais, et Santeuil n'eut pas plus tôt jeté les yeux en dehors, qu'il aperçut à travers les fenêtres un grand mouvement de gens qui allaient et venaient, portant des paquets, recevant ou transmettant des ordres, et paraissant tous en proie à la plus vive préoccupation. Qu'est-ce que cela signifie? se dit-il en lui-même. Ce sont à coup sûr là des préparatifs de départ. Comment se fait-il que la maladie de M. le duc ne soit pas un obstacle? Puis, se rappelant les réponses embarrassées du gentilhomme qui l'avait amené, l'espèce de solennité avec laquelle il venait d'être reçu, lui naguère l'un des familiers du palais, les chuchotemens des bas officiers à sa vue, il se demanda si tout cela ne cachait pas quelque funeste mystère. Peut-être le duc de Bourbon était plus

malade qu'on avait osé le lui dire, peut-être se disposait-on déjà à quitter le palais dès qu'il aurait rendu l'âme. Frappé de cette pensée, le bon chanoine sentit une larme glisser au bord de sa paupière, et s'agenouilla involontairement pour prier Dieu de détourner un pareil malheur.

Cependant, en prêtant encore une oreille attentive, il eût pu distinguer dans la salle voisine un bruit différent de ceux qu'on recueille habituellement dans une maison mortuaire. C'étaient de joyeux éclats de voix se mêlant au cliquetis des verres et au bruit des fourchettes. Bientôt une porte latérale s'étant ouverte, le bruit prit une telle intensité, que Santeuil leva involontairement la tête, et alors il put voir distinctement devant lui un homme jeune encore, au teint olivâtre et de petite taille comme presque tous les Condés. Ce personnage, qui était en costume de voyage, portait en sautoir le grand cordon du Saint-Esprit, caché aux trois quarts sous une ample serviette de table tachée de vin, et tenait à la main un rouge-bord qu'il avala tout d'un trait. C'était le petit-fils du vainqueur de Rocroy, monseigneur le duc de Bourbon, prince de Condé, sixième du nom, gouverneur de Bourgogne et de Bresse, pair et grand-maître de France. Le chanoine et le prince se regardèrent quelque temps d'un air stupéfait; puis ce dernier, partant d'un violent éclat de rire, s'écria :

— Que faites-vous donc là, mon pauvre Santeuil?

— Vous le voyez, monseigneur, je prie pour vous. Vous n'êtes donc pas malade ?

— Pas plus que vous, mon ami. Pardonnez-moi une supercherie à laquelle je dois de vous posséder ici, et venez prendre votre place au festin où nous faisions de notre mieux en vous attendant.

Santeuil, un peu déconcerté, suivit le prince dans la salle à manger où il fut accueilli par de si vives acclamations, qu'il ne tarda pas à oublier, le verre en main, le tour qu'on lui avait joué.

Après les premières libations, le prince, qui l'avait fait placer à côté de lui, lui apprit le motif des apprêts dont il avait été témoin. Monseigneur partait ce jour même pour aller tenir les Etats de Bourgogne, et n'avait pas voulu quitter Paris sans embrasser son vieil ami le chanoine Santeuil, et faire avec lui un dernier repas.

— Comme je vais m'ennuyer à Dijon! ajouta le prince, avec ces gentillâtres et ces robins de haute et basse Bourgogne! Ah! je serais si heureux, mon bon Santeuil, si vous vouliez m'accompagner!

— Votre Altesse sait bien que c'est impossible, reprit Santeuil; et en quelle qualité, bon Dieu, voudriez-vous me faire figurer aux Etats ?

— Qu'à cela ne tienne; je vous fais mon aumônier.

— Vous oubliez, monseigneur, que je n'ai jamais dit une seule messe de ma vie. En conscience, ce serait commencer un peu tard, à soixante-six ans! Et puis, d'ailleurs, je ne suis plus de ce monde maintenant, je ne m'appartiens plus à moi-même, j'appartiens à l'abbaye de Saint-Victor, et, ajouta-t-il en rencontrant dans une des glaces de la salle son visage empourpré, je m'aperçois qu'il est temps que j'y rentre.

En disant ces derniers mots, il se leva en chancelant; mais le prince et tous les convives se récrièrent à la fois :

— Déjà? Eh! non, non, monsieur de Santeuil, vous ne nous quitterez pas ainsi; vous n'avez rien de si pressé qui vous rappelle à votre communauté.

A cet instant, une grande horloge placée à l'un des angles de la salle sonna trois heures. Santeuil secoua la tête comme s'il eût voulu ainsi chasser les fumées du vin qui commençaient à troubler son cerveau, et le souvenir de l'hymne qu'il avait promise lui revint tout à coup.

— Déjà trois heures! s'écria-t-il avec une douloureuse surprise; ah! je suis un misérable! Laissez-moi, messieurs, laissez-moi, de grâce; il faut que je retourne sur-le-champ à l'abbaye, c'est le plus sacré des de-

voirs qui m'y appelle. Adieu, monseigneur, adieu, messieurs, adieu tous; je ne dois pas rester ici un quart d'heure de plus.

— Vous le voulez absolument, répartit le prince, après avoir fait un signe à son maître-d'hôtel, eh bien! je ne vous retiens plus; mais vous ne nous refuserez pas, j'espère, avant de nous séparer, de boire une dernière fois à mon voyage.

Santeuil fit un geste d'assentiment et tendit son verre à un valet qui se trouva placé derrière lui. Lorsqu'il eut bu, il reçut son chapeau des mains de ce même valet, et se disposa à sortir.

— Vous trouverez en bas mon carrosse, lui dit le duc, après l'avoir embrassé.

— Il n'en est pas besoin, répondit le chanoine ; la chaleur commence à tomber à cette heure, et il vaut mieux que je retourne à pied à l'abbaye. Le grand air me fera du bien, car je me sens tout endormi.

A cette dernière parole, il y eut un regard rapidement échangé entre plusieurs des convives.

— Je ne souffrirai pas que vous fassiez la route à pied, répartit vivement le duc. Qu'on fasse avancer mon carrosse au bas du perron !

— Puisque vous le voulez absolument, monseigneur, je me rends à votre désir, et adieu de rechef! Pensez quelquefois au chanoine Santeuil.

Après avoir dit ces mots, il sortit appuyé sur le bras d'un laquais, et bientôt les cours du palais retentirent sous le galop des chevaux emportant un carrosse avec rapidité.

. . . .

Dans la soirée de ce même jour, un homme pâle, les cheveux en désordre, se présenta au palais du duc de Bourbon, et demanda, avec le plus grand trouble, à parler à M. de Santeuil.

— Il n'y a plus personne au palais, répondit le suisse. Tenez, voilà qu'on charge le dernier fourgon. M. de Santeuil est parti avec monseigneur.

— Parti! parti!... Où donc est-il allé?

— A Dijon.

— Ah!... Et mon hymne? s'écria d'une voix perçante l'homme, qui tomba évanoui.

VI

Dijon.

Lorsque le bon chanoine sortit du sommeil où l'ivresse, et peut-être bien aussi une légère dose d'opium, l'avaient retenu plongé pendant plus de vingt-quatre heures, il se trouva avec la plus grande surprise mollement étendu dans une chaise longue au milieu d'une chambre qu'il ne connaissait pas, et où un faible jour pénétrait à travers les fentes des volets intérieurs. Une porte était devant lui, il s'y traîna et chercha à l'ouvrir, mais s'apercevant qu'elle était fermée, il se mit à l'ébranler en criant de toutes ses forces. Un valet accourut.

— Que vois-je? s'écria Santeuil avec effroi, en reconnaissant la livrée du duc de Bourbon, je ne suis donc pas à l'abbaye?

— Non, monsieur, vous êtes chez monseigneur.

— Et pourquoi cela, bon Dieu?

— Comment, monsieur, répondit le valet auquel on avait fort bien fait sa leçon, vous ne vous souvenez pas qu'au moment de monter en carrosse vous avez été pris d'un mal subit, et que nous avons été obligés de vous transporter ici? Monseigneur était fort inquiet ; heureusement

vous vous êtes endormi presque incontinent, et le médecin de S. A. a déclaré qu'il suffirait d'un peu de repos pour vous remettre tout à fait.

— Ah! je suis un grand misérable, murmura tout bas le chanoine; c'est que j'aurai encore trop bu : j'avais pourtant bien promis... Puis il réfléchit un instant et s'écria : — Mais enfin il me semble bien avoir entendu distinctement pendant fort long-temps le bruit des roues du carrosse sur le pavé, et de temps à autre des claquemens de fouet.

— C'est que vous avez rêvé cela dans votre sommeil.

— C'est possible. Ai-je dormi long-temps?

— Mais pas trop : deux ou trois heures au plus.

— Ah! Dieu soit loué! ainsi il n'est pas tard encore?

— Certainement non. Il est à peine sept heures.

— C'est bien heureux. Je retourne bien vite à l'abbaye. Ce pauvre Pierre! je suis sûr qu'il m'attend déjà et qu'il croit que son hymne est faite. Oh! pour peu que je sois inspiré, j'ai peut-être encore le temps. Allons!

En parlant ainsi, Santeuil s'était dirigé vers la porte entr'ouverte et en atteignait déjà le seuil. Le valet s'élança au devant de lui pour le retenir. M. de Brissac, l'un des écuyers de M. le duc de Bourbon, parut à cet instant.

— Où courez-vous donc, mon cher monsieur de Santeuil? s'écria le jeune gentilhomme. Je venais m'informer des nouvelles de votre santé de la part de S. A. Nous ne vous laisserons pas partir ainsi après vous avoir vu si malade.

— Malade! moi! répartit Santeuil; c'est trop de politesse de votre part, monsieur de Brissac, d'employer un tel mot, j'en sais un autre qui conviendrait mieux. Au surplus il n'y a pas grand mal à ce qu'un chanoine cultive la vigne du Seigneur. C'est même son devoir, n'est-ce pas? Mais je suis fort pressé, je vous laisse, adieu. Je vous croyais parti avec monseigneur.

Brissac, fort embarrassé jusque-là pour retenir son homme, se raccrocha à ces derniers mots comme à une branche de salut.

— Il n'y a personne de parti, dit-il vivement, en saisissant le chanoine par son manteau, monseigneur est encore ici, nous y sommes tous. Pensez-vous que S. A. eût voulu s'éloigner quand elle vous savait malade dans son palais, mon cher monsieur de Santeuil? Non, mille fois non, apprenez que monseigneur a contremandé son départ.

— Contremandé!.... Pour moi!.... Ah! je suis confus; veuillez dire à monseigneur que je suis beaucoup mieux, que ce ne sera rien..... Le jour baisse, je vous quitte à regret.

— Entre nous, monsieur de Santeuil, je crois qu'il serait bon que vous vissiez vous-même monseigneur..... Vous comprenez.....

— Fort bien. Marchez devant, je vous suis.

M. de Brissac ne bougea pas, il était sous le coup d'une cruelle appréhension. Si Santeuil venait à sortir de la chambre où il se trouvait pendant qu'il faisait encore jour, il était impossible qu'il se crût encore au Palais-Bourbon. C'est un laborieux métier que celui de trompeur, alors même qu'on a affaire aux gens les plus crédules.

— Impossible maintenant, mon cher chanoine, reprit le jeune seigneur, de l'air le plus dégagé. Le roi vient d'arriver de Versailles, et a fait mander M. le duc. Ainsi, il faut vous résoudre à l'attendre.

— Alors, je m'en vais; car j'ai promis une hymne pour ce jour, et je n'en ai pas fait le premier vers.

— N'est-ce que cela? Qui vous empêche de travailler à votre hymne en attendant monseigneur? D'ailleurs, vous nous restez à souper, c'est chose convenue. Son Altesse compte sur vous : vous sentez que ce serait manquer de reconnaissance envers elle que d'agir autrement. Ainsi donc,

plus d'obstacle, et qu'Apollon vous soit en aide! Cette chambre où vous êtes va devenir précieuse maintenant. Je suis sûr qu'il en sortira un chef-d'œuvre. Je vous salue, grand poète!

Après avoir débité cette tirade avec une excessive volubilité, M. de Brissac, profitant de l'espèce d'ébahissement avec lequel son interlocuteur l'avait écouté, s'enfuit et ferma la porte à double tour. Cette action rendit à Santeuil l'usage de ses facultés.

— Monsieur de Brissac! monsieur de Brissac! ouvrez-moi donc! s'écria-t-il en seprécipitant à la porte. Pourquoi m'enfermer ainsi?

Et le dialogue suivant s'établit à travers le trou de la serrure.

— C'est pour que personne ne vienne vous déranger.

— A la bonne heure! Je reste ; mais faites-moi l'amitié d'envoyer quérir mon valet à l'abbaye.

— C'est déjà fait.

— Et promettez-moi de ne pas chercher à me griser au souper?

Cette fois, il n'y eut point de réponse. M. de Brissac était déjà bien loin.

VII

Dernier Banquet.

Voilà dix heures du soir qui sonnent à la cathédrale de Dijon. Le dénouement de cette comédie approche, triste et cruel dénouement que celui-là pour une comédie commencée si gaîment, la veille, au milieu des libations et des éclats de rire d'un festin? Et pourtant, ni les libations, ni les éclats de rire ne devaient lui manquer jusqu'à la fin.

Autour d'une table chargée d'une profusion de mets et de fleurs et étincelante de bougies, sont assis, comme la veille, de joyeux convives, au nombre desquels il en est trois que vous reconnaîtrez aisément ; c'est monseigneur le duc de Bourbon, M. de Brissac et le chanoine Santeuil; ce dernier se trouve placé entre les deux autres. Bien que la même bonhomie soit toujours empreinte sur son front, il est aisé de voir qu'un sentiment pénible, le doute ou un remords peut-être, y a tracé un pli qui, aux yeux d'un observateur peu expérimenté, pourrait se confondre avec les rides. De temps à autre, il promène autour de lui des regards étonnés en voyant tous les convives s'abandonner à une hilarité telle que ses meilleures saillies n'en ont jamais excitée, et il se penche vers son voisin M. de Brissac, pour lui faire part de ses observations. Ce dernier est le seul qui garde quelque sang-froid et qui soit en état de lui répondre, car l'ivresse propagée par le rire commence à s'emparer de toutes les têtes, et il est à craindre que bientôt quelque bouche indiscrète ne révèle au pauvre chanoine la supercherie dont il a été victime. Déjà, lorsque Santeuil a exprimé sa surprise à l'aspect inusité pour lui de la salle du festin, le duc de Bourbon n'a pu retenir un éclat de rire, en lui répondant :

— Je le crois bien, c'est une salle nouvelle que j'ai fait faire dans mon palais tout exprès pour vous recevoir.

Un instant après, Santeuil s'étant retourné avec inquiétude pour demander à un laquais si son valet était arrivé, le jeune duc s'est écrié étourdiment.

— Oui, certes, il est arrivé, et savez-vous ce qu'on m'apprend? c'est qu'il a déjà bu dix bouteilles de vin à l'office, où j'avais recommandé de le traiter avec les plus grands égards comme ayant l'honneur de vous appartenir.

Et là-dessus, chacun de rire à gorge déployée, en admirant l'esprit inventif de monseigneur.

Pendant ce temps-là, Santeuil tout interdit ose à peine boire et manger. Cet homme d'un esprit si vif et si gai est devenu presque taciturne, et pourtant tous les jeunes seigneurs lui répètent à l'envi :

— Sur mon honneur, monsieur de Santeuil, vous n'avez jamais été si amusant que ce soir!

Vers la fin du souper, Brissac se lève, et après avoir réclamé le silence :

— Monseigneur et messieurs, dit-il, je vous propose de demander à M. de Santeuil de nous réciter certaine hymne qu'il vient de composer.

— Une nouvelle hymne de Santeuil! quel miracle! est-ce bien vrai ce que vous nous dites là, Brissac?

Et la motion est accueillie par des cris unanimes d'assentiment.

— Oui! oui! s'écrient les jeunes fous, nous répèterons en chœur chaque strophe.

— Y songez-vous, messieurs? reprend vivement le chanoine-poète, mêler des chants d'église aux refrains de l'orgie! D'ailleurs, c'est impossible, mon hymne n'est pas terminée; il me manque encore deux strophes.

— Raison de plus! mon vieil ami, s'écrie à son tour le jeune duc, il faudra que vous les improvisiez, entendez-vous? et pour cela, qu'on nous verse le champagne! Allons, à votre santé, cher chanoine, et maintenant je veux que vous me récitiez votre hymne. Si c'est un péché, mordieu, je le prends sur mon compte.

— Et nous aussi. L'hymne! l'hymne!

Tel est le cri qui retentit dans toute la salle : Santeuil n'a pas la force d'y résister ; il se lève, ses yeux s'animent, son large front rayonne, et alors, d'une voix inspirée, il commence à réciter les vers pleins de pompe et d'harmonie où il chante la miraculeuse assomption de la Vierge. Ses jeunes auditeurs, tous échappés depuis peu des bancs de l'Université, et encore sous le charme des doctes souvenirs du collége, recueillent avidemment ces belles strophes, échos si purs et si merveilleux de la lyre antique. Aux cris tumultueux qui tout à l'heure ébranlaient les voûtes de la salle a succédé un religieux silence, tant est puissante la fascination qu'exerce le génie du poète. Santeuil s'était défié de sa vieillesse, et voilà que sa dernière hymne sera peut-être son chef-d'œuvre.

Lorsqu'il retombe enfin épuisé sur son siége, des bravos frénétiques éclatent de tous côtés autour de lui. Le duc de Bourbon se précipite dans ses bras, tous les convives se lèvent, l'entourent, l'étouffent de leurs enthousiastes accolades. Alors le bon chanoine est comme saisi d'un vertige ; sa tête se perd dans l'enivrement de son triomphe ; il pleure et il rit tour à tour, il demande qu'on lui verse du champagne, il chante, il extravague. Les rôles sont renversés maintenant, c'est lui qui est le fou, et les autres sont les sages.

— N'est-ce pas, messieurs, s'écrie-t-il, que les plus grands seigneurs de France se feraient honneur d'être mes porte-queue sur le Parnasse? Que sera-ce donc quand vous allez entendre mes deux dernières strophes.

Un rire universel accueillit cette présomptueuse exclamation.

— Allons! dit le jeune duc, encore un verre de champagne à M. de Santeuil, et il sera Dieu le père.

Pour toute réponse, Santeuil, après avoir avalé son verre d'un trait, improvise une nouvelle strophe plus riche encore que les précédentes, et les bravos recommencent avec plus de ferveur que jamais. Pourtant, cette fois, il est aisé de voir que les fumées du vin commencent à effacer dans tous les cerveaux le sentiment de la poésie, et qu'on n'applaudit plus

déjà que de confiance. Au sein du tumulte, une voix, toujours la même voix, s'écrie :

— Encore un verre de champage à M. Santeuil!

— Et voilà, ajoute une autre voix, de quoi lui faire trouver sa dernière strophe!

Quelle était cette voix? Nul ne l'a su ; mais, en même temps, les valets virent circuler de main en main autour de la table une tabatière d'or, ouverte et remplie de tabac d'Espagne. Quand cette tabatière, qui portait sur son couvercle l'empreinte des armoiries de la maison de Bourbon, revint à son maître, elle était vide, bien qu'aucun des convives n'y eût porté ses doigts; et, au milieu de tous les verres à long col, où pétillaient les mille globules transparentes du vin d'Aï, on en distinguait un plus terne que les autres, et comme rempli d'une poussière jaunâtre : c'était celui du chanoine Santeuil.

Ce dernier portait déjà ce verre à ses lèvres, au milieu des rires de toute l'assemblée, lorsqu'une des portes de la salle s'ouvrit avec fracas, et donna passage à un hôte fort inattendu. C'était Pierre. Cet homme, les cheveux hérissés, les yeux hagards, et le front baigné d'une sueur froide, vint se placer immobile comme un spectre devant son maître. Ses lèvres tremblaient, et c'est avec beaucoup de peine qu'il pût, mettant à profit la stupéfaction générale, articuler ces mots :

— Mon hymne ! Votre promesse... Ah ! monsieur, vous m'avez donc oublié! J'arrive de Paris pour chercher mon hymne, entendez-vous? Mon père et mon frère attendent...

Santeuil, fort surpris de cette brusque incartade, se tourna vers le duc, pour le prier d'excuser son valet. Puis il s'écria avec sa bonhomie habituelle :

— Mais, mon pauvre Pierre, ce n'est pas ici le lieu, en présence de monseigneur .. Va-t'en, retire-toi, l'hymne est faite, moins la dernière strophe, il n'y a plus qu'à l'écrire; c'est la moindre des choses.

— Vous me l'aviez promise hier, répondit Pierre en sanglotant, hier à Paris, et je vous retrouve à Dijon.

A peine il avait prononcé cette parole que déjà, sur un signe du prince, les laquais s'étaient précipités sur lui en lui fermant la bouche, et que tous les convives s'écriaient :

— A la porte ! à la porte ! Cet homme est ivre.

Le malheureux fut ainsi, non sans peine, jeté hors de la salle, et l'on étouffa sa voix. Après son départ, Santeuil, profondément ému de cette scène de violence, dit au duc de Bourbon :

— J'espère, monseigneur, que vous daignerez pardonner à cet homme! le vin a troublé sa raison. Vous le voyez... il me croit à Dijon, et ajouta-t-il avec inquiétude, nous sommes bien à Paris, n'est-ce pas monseigneur? Ah! ce n'est pas vous qui auriez voulu vous moquer d'un pauvre vieillard qui vous a toujours aimé et respecté, et que votre famille honore de quelque amitié !

En parlant ainsi, le bon chanoine avait les larmes aux yeux. Le jeune duc, dont l'ivresse commençait à se dissiper sous l'influence de l'événement qui venait de se passer, lui tendit la main sans mot dire, puis se penchant vers un de ses courtisans :

— Il me semble, lui dit-il, qu'il est temps de mettre fin à toute cette comédie.

Pendant ce temps-là il ne s'aperçut pas que Santeuil avait ressaisi son verre, et qu'après l'avoir élevé au dessus de sa tête, en s'écriant : « Je bois une dernière fois à monseigneur, » il en avait rapidement avalé le contenu.

A peine l'infortuné eut-il bu le fatal breuvage, qu'il poussa un cri horrible qui glaça le rire sur toutes les lèvres, et qu'il se roula sur le plancher, dans d'atroces convulsions. A cet aspect, tous les convives se

levèrent dans le plus grand trouble, et s'empressèrent autour de la victime. Le prince parcourait la salle en se déchirant la poitrine et en se frappant la tête contre les murs, pendant que les laquais couraient de tous côtés chercher les médecins. Il en vint un enfin qui prescrivit d'emporter le malade et de le coucher immédiatement pour qu'on pût lui administrer les secours nécessaires, secours dont il crut devoir déclarer que le résultat était fort douteux.

A cet instant, Santeuil eut la force de s'écrier, malgré ses intolérables tortures :

— Pas ici! pas ici! je veux mourir dans mon abbaye.

A ces mots le jeune duc ne put maîtriser plus long-temps sa douleur. Il fondit en larmes, et, se jetant aux genoux du moribond :

— Hélas! lui dit-il, mon pauvre vieux maître, maudissez-moi, je vous ai trompé, vous êtes à Dijon!...

Santeuil leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir, puis il les referma, sans pouvoir articuler une parole. On l'emporta dans la chambre où il avait composé sa dernière hymne....

Le 10 août 1697 un carrosse de chasse, aux armes de la maison de Bourbon, s'arrêta dans la soirée devant le beau porche gothique de l'abbaye de St-Victor. Pierre en descendit le premier et franchit en silence le seuil du monastère. Il se trouva alors face à face avec un des vicaires de Notre-Dame, qui, l'ayant reconnu, l'arrêta et lui dit :

— Vous arrivez de Dijon : eh bien! nous rapportez-vous enfin l'hymne que nous a promise M. de Santeuil ?

— Non, répondit tristement le valet, mais je vous rapporte M. de Santeuil lui-même.

En même temps, quatre porteurs s'avancèrent sous le porche, soutenant un coffre dans lequel se trouvaient les restes du malheureux chanoine, que, selon ses dernières intentions, on rapportait dans son abbaye. Toute la communauté était en ce moment à l'*angelus*. Les porteurs entrèrent dans le cloître; et après l'avoir traversé, ils déposèrent leur précieux fardeau aux portes de l'église. L'orgue éclatait alors, et les voix des enfans de chœur chantaient, comme celles des anges dans le ciel, ces deux vers de l'hymne du soir :

Sic vita supremam cito
Festinat ad metam gradu.

Huit jours auparavant, Santeuil s'était arrêté à cette même place où gisait aujourd'hui son cadavre, pour écouter ces mêmes paroles. Il y a donc des pressentimens !

La dépouille mortelle du chanoine-poète fut inhumée dans le cloître de l'abbaye, non loin de celle de Guillaume de Champeaux. On pouvait y voir encore sa tombe avant la révolution.

Le père de Pierre était mort de douleur en apprenant que Santeuil était parti pour Dijon sans avoir accompli sa promesse. Quant à son jeune frère, forcé de rejoindre immédiatement son régiment en Hollande, il y fut tué dans la première escarmouche.

Ainsi, pour amuser monseigneur le duc de Bourbon, il en avait coûté la vie à trois personnes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

L'AINÉ DE LA FAMILLE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA DERNIÈRE HYMNE DE SANTEUIL.

FIN DE LA TABLE.

L'HONNEUR

DU

MARCHAND,

PAR

MICHEL MASSON.

I.

La conversation languissait. Tout à coup, on ne saurait dire dans quelle intention, cette question étrange : — qu'est-ce que l'honneur ? — fut jetée au milieu du silence.

Il y eut soudain une vive émotion dans l'assemblée, et aussitôt ces mots ramassés par les assistans devinrent une arme que tous, en même temps, dirigèrent contre celui qui venait de les laisser tomber.

Une telle question, en effet, n'était-elle pas de nature à soulever un murmure général ? De combien aussi devait descendre dans l'estime des autres l'imprudent qui avait osé se l'adresser tout haut ! Comment et où donc avait-il vécu, celui-là, si, parvenu comme il l'était à âge d'homme, il lui fallait encore se demander :—qu'est-ce que l'honneur ?—Il ne s'était donc jamais avisé d'interroger sa conscience soit sur un fait accompli, soit sur la conduite à tenir dans une circonstance délicate ?

Quiconque examine franchement sa vie, ne fût-ce qu'un moment, trouve bientôt matière à se répondre sur ce point ; car, juge alors de ses actions, il voit tout de suite où doit aller le blâme et ce à quoi l'éloge peut à bon droit se prendre.

Or, le respect pour les engagemens contractés, le sentiment du devoir que notre condition nous impose constituant l'honneur, demander quel il est, n'est-ce pas déclarer ouvertement qu'on a pris peu de souci de ces

engagemens, et que, sans scrupule, on croit pouvoir manquer à ce devoir ?

En un tout autre jour que celui-là, cependant, le questionneur eût bientôt vu cesser le murmure improbateur et les amères railleries que ses imprudentes paroles avaient provoquées.

Mais comme, après quelques heures de pluie continue, l'horizon se chargeait encore de nuages menaçans, ceux qu'un simple intérêt de plaisir avait réunis dans le même salon virent avec regret qu'il fallait décidément renoncer à la promenade convenue dès la veille. Alors, profitant de l'occasion qui leur était offerte, ils se lancèrent, pour tuer le temps dans l'abîme des considérations philosophiques et morales.

Le premier mouvement d'indignation passé, la scandalisante question devint un merveilleux prétexte pour ranimer l'entretien jusque alors languissant.

Comme le cri de réprobation avait été unanime, quelques mots, pensera-t-on, devaient suffire à la définition de ce qui, après tout, n'a pas besoin d'être expliqué, et l'honneur une fois défini par l'un ou par l'autre des membres de l'assemblée, on pourrait croire que tous, adhérant à l'explication donnée, allaient se trouver d'accord sur la forme aussi bien qu'ils l'étaient sur le fond.

Nulle controverse donc ne pouvait s'élever dans cette réunion d'honnêtes gens qui comprenaient si bien l'honneur, qu'en faire le sujet d'une question leur semblait être un crime. Mais le comprenaient-ils de même ?

Dans cette circonstance, comme en mille autres, l'événement prouva que les hommes jugent des choses selon le point de vue qui leur est propre, et seulement d'après leurs rapports de situation avec elles.

C'est pourquoi le même objet que, tout d'abord, ils s'accordaient à déclarer doué de l'unité dans l'espèce, et de la stabilité dans la forme, devient un être multiple et d'aspect singulièrement variable aussitôt que chacun à part se perd à dire de quelle façon il l'envisage.

Il y avait dans ce salon des gens de conditions diverses ; aussi il y eut tant de diversité dans la façon dont l'honneur fut défini et par ceux-ci et par ceux-là, que, véritablement, c'était à supposer qu'il en peut exister plusieurs.

Si l'on nous y autorise, nous dirons un jour comment le prêtre, le magistrat, l'artiste, le soldat, l'homme politique et le médecin entendirent ce mot.

Au fond, c'était bien toujours de l'accomplissement d'un devoir qu'il s'agissait ; mais les professions différentes faisant les devoirs différens, il résulta de tout ceci un tel conflit d'opinions, qu'on eût bientôt fini par ne plus s'entendre, si celui qui avait pris parti pour l'honneur d'un marchand ne se fût emparé de la parole et n'eût commandé le silence par l'autorité de son âge et de son nom.

— « L'honneur du marchand, dit-il, n'en parlons pas à la légère.

» Je crois que d'autres aussi ont parfois à soutenir des luttes terribles ; mais c'est journellement que celui-là est soumis aux plus rudes épreuves. Il ne lui suffit pas de résister à toutes les attaques et de demeurer debout au milieu de ses assaillans terrassés ; il faut que cet honneur sorte de l'arène calme et sans tache comme il y est entré. Bien que triomphant, on le déclare vaincu s'il porte sur lui la moindre trace du combat.

» Aussi, pour le conserver pur, notre honneur si précieux et si difficile à garder, l'homme qui le possède et qui en comprend bien le prix, doit se sentir capable de tout, même de s'exposer s'il le faut à être pendu. »

Celui qui parlait de la sorte, il est bon qu'on le sache, a su mériter dans le haut commerce une réputation si solide de probité que, dans les deux mondes, son nom glorifié équivaut au titre d'honnête homme.

Les convenances nous défendent de le nommer; mais le masque est transparent, on le reconnaîtra.

La sévérité bien connue de ses principes, la gravité de son âge, enfin le soin qu'il prend sans cesse de mesurer ses paroles et de rayer de son vocabulaire l'expression exagérée qui pourrait conduire l'esprit de ses auditeurs au delà de ce qu'il a voulu dire, doivent nécessairement donner une puissante autorité à ses discours.

Quand ce bon juge de l'honneur eut fait clairement entendre que l'intérêt d'une honorable réputation peut pousser un homme à des actions coupables ; bien plus, quand il eut ajouté qu'il comprenait parfaitement cette déplorable extrémité, et que, dans sa conscience, le courage lui manquait pour condamner ceux qui ne reculent pas devant la pensée d'une infamie secrète commise au profit de l'honneur apparent, ce ne fut pas le doute, c'est l'étonnement, c'est une sorte d'effroi qui se peignirent sur le visage des assistans.

Voyant l'effet produit par ces premiers mots, le marchand, — c'est ainsi que nous le désignerons,—le marchand augmenta de beaucoup l'émotion de surprise que chacun avait manifestée en poursuivant de la sorte :

— « Moi qui vous parle, je suis un exemple vivant des mauvais desseins que fait parfois concevoir le besoin impérieux de ne rien perdre de la confiance qu'on s'est acquise.

» Veuillez entendre et pardonner au sérieux de mon récit, dit-il en s'adressant particulièrement aux dames de l'assemblée, veuillez m'entendre et vous conviendrez avec moi que, chez nous autres commerçans, l'honneur est un maître inflexible qui peut même commander le crime. »

A ces mots, le cercle se resserra autour du discoureur. Tous les regards se croisant semblaient demander, en présence de ce vieillard, objet de tant de considération et de respect : « Qui donc est pur, si ce n'est pas là un homme sans reproche? »

Il avait réclamé l'attention, — un murmure flatteur témoigna du désir que chacun éprouvait de l'écouter religieusement. Le marchand commença :

— « Je n'ai pas toujours été l'homme riche, l'heureux millionnaire, comme on se plaît à me nommer aujourd'hui. J'ai vu des jours difficiles, et plus d'une fois, au commencement de ma carrière, j'ai désespéré du lendemain.

» Au temps où mes souvenirs me ramènent d'abord, je n'avais pas encore conçu la pensée d'ouvrir une maison de banque dans le quartier le plus fastueux de Paris; je tenais modestement boutique dans un faubourg, et toute mon ambition, alors, se bornait à continuer dignement l'honorable réputation acquise par mon père à notre enseigne des *Trois Marteaux d'argent.*

» J'avais environ vingt-quatre ans quand je succédai à cet excellent homme : il y a maintenant près d'un demi-siècle de cela.

» Avant de se retirer du commerce et de réaliser le plan de bonheur qu'il avait caressé durant sa longue carrière de marchand, c'est-à-dire avant de quitter pour toujours Paris, afin d'aller passer ses derniers jours sous les frais ombrage dus village où il était né, mon père voulut absolument me marier.

» Notre établissement était solide, mais d'un faible produit, de sorte que nous ne pouvions pas nous montrer fort exigeans, quant à la dot, dans le choix d'une alliance.

» Pour ma part, je n'avais aucune prévention contre le mariage, mais, en même temps, je ne me sentais aucun penchant pour lui.

» Je laissai donc à mon père le soin de me chercher une femme. Il s'en occupa si activement, qu'en quelques semaines il me proposa, je crois, au moins vingt partis différens et tous également sortables.

» Comme je n'éprouvais pas plus de répugnance pour l'un que de sympathie pour l'autre, à chacune de ces nouvelles propositions je répondais : « — Soit ! ce sera comme il vous plaira. »

» Bien qu'il fût pressé d'accomplir enfin le vœu de son cœur, mon père, qui avait fait, lui, un mariage non de fol amour, mais de bonne et vive inclication, ne se trouvait nullement satisfait de ma docile indifférence, et lorsque je lui parlais, ainsi que je vous l'ai dit, il hochait la tête, levait les épaules ! et répliquait en murmurant :

— » Il me semble que cette affaire t'intéresse encore plus que moi ; donc il ne suffit pas que la demoiselle me plaise, il faut aussi que tu éprouves mieux que de l'indifférence pour elle. Puisque celle que je viens t'offrir aujourd'hui ne te convient ni plus ni moins que les autres, n'en parlons plus et cherchons ailleurs.

» Il se remettait en quête d'une autre fille à marier, tout en m'engageant à chercher aussi de mon côté ; je promettais de m'en occuper, et je n'en faisais rien.

» Quant à mon père, pressé comme il l'était de me voir à la tête de son établissement, et ne comprenant pas qu'un marchand pût rester célibataire, il redoublait d'activité dans ses démarches et s'épuisait en sollicitations auprès de ses amis pour qu'on l'aidât à trouver enfin celle qui devait être sa bru.

» Un jour, ce bon père, ayant fait une découverte plus heureuse que toutes les autres, et d'ailleurs bien déterminé à ne pas continuer plus long-temps son rôle de coureur de dots, rentra chez nous tout glorieux du succès de sa journée. Il était positivement gonflé de joie.

» Quoiqu'il eût très chaud et qu'il parût essoufflé d'une longue course, il ne voulut se donner le temps ni de s'asseoir, ni même de sécher son front d'où partait la sueur :

— » Allons, vite, Eugène, prends ton chapeau et suis-moi, me dit-il, en tenant entr'ouverte derrière lui la porte du magasin. Cette fois, j'ai trouvé juste la femme qu'il te faut ; mais il n'y a pas un instant à perdre.

» Comme la jeune personne est très bien et qu'elle sera grassement dotée, nous avons à craindre les prétendans. Aujourd'hui même on doit présenter quelqu'un de fort convenable à ses parens ; tâchons d'arriver les premiers. J'ai le meilleur ami de la maison pour introducteur ; il m'a promis de m'appuyer chaudement ; mais, je te le répète, dépêchons-nous, il s'agit de gagner de vitesse notre concurrent.

» Cette fois je ne répondis pas à mon père :

— » Ce sera comme il vous plaira.

— » Au lieu de ma facilité habituelle à me laisser guider, c'est une résistance opiniâtre qu'il devait rencontrer en moi ; il ne m'était plus possible de plier mon cœur à sa volonté, attendu que depuis une heure, pas davantage, j'étais irrévocablement fixé dans le choix d'une épouse.

» Oui, il y avait une heure environ qu'un moment d'entretien avec notre demoiselle de boutique m'avait révélé que j'étais amoureux, mais réellement amoureux, et cela, même depuis fort long-temps.

— » Riez, mesdames, riez tout haut, dit le marchand, interrompant ici sa narration pour s'adresser aux dames qui essayaient d'étouffer, à bas bruit, l'accès d'hilarité qu'il venait de provoquer par son naïf aveu.

» Je vous dis les choses comme elles sont, continua-t-il, ce n'est pas par celles d'amour que j'ai la prétention de me poser devant vous.

» Je ne sais si c'est ou non un malheur ; mais je n'eus jamais l'esprit romanesque. D'ailleurs, ma profession ne m'aurait pas permis de céder à mon penchant, si la nature m'eût doué de cette surabondance de sensibilité qui fait les âmes faciles à s'éprendre.

» Il faut plus d'heures de loisir qu'on ne m'en accordait, pour avoir le temps de se promener au pays des chimères. Quand la tête est pleine des

mille détails du commerce, le cœur a beau être occupé, si quelqu'un ne prenait pas la peine de nous montrer ce qu'il renferme, je vous promets qu'on serait fort long-temps avant de le savoir.

» Mademoiselle Juliette Blanceny, ainsi se nommait notre demoiselle de boutique, mademoiselle Juliette, dis-je, qui avait plus de temps à elle et sans doute aussi plus de pénétration que moi, voulut bien avoir l'obligeance de m'éclairer sur mes propres sentimens.

» Il était temps que l'occasion lui vînt de m'apprendre que j'étais -moureux d'elle; un jour plus tard, j'aurais fait quelque sot mariage, faute d'avoir pu juger assez tôt, par moi-même, de l'état de mon cœur.

» Je ne vous décrirai pas au long la scène, bien que le souvenir en soit encore aussi présent à ma mémoire que s'il s'agissait d'un événement arrivé hier. Je vous dirai seulement qu'interrompant tout à coup une conversation insignifiante, comme nous nous trouvions, elle et moi, chacun d'un côté du comptoir, Juliette laissa échapper involontairement un soupir; je relevai la tête, et dans ses yeux je vis briller deux larmes.

» Depuis plus de cinq ans qu'elle demeurait chez nous, c'était la première fois que je l'entendais soupirer et jamais sur son visage, si attristé en ce moment, je n'avais vu d'autre expression que celle de l'enjouement qui lui était naturel.

» Je m'informai avec inquiétude de son chagrin; pour toute réponse, Juliette tira une lettre de la poche de son tablier, puis l'ayant ouverte, elle dit en me la présentant :

— » C'est ma mère qui m'écrit ; voyez ce qu'elle me propose, et décidez vous-même si je dois accepter.

» Comme Mlle Blanceny avait pour habitude de nous consulter, mon père et moi, aussi bien pour les choses importantes que pour celles qui n'étaient que futiles, je n'eus pas lieu de m'étonner de cette marque de confiance. Je pris donc la lettre et je me préparai à en peser froidement les termes pour remplir, ensuite, auprès de Juliette, mon office ordinaire de conseiller; mais à peine en avais-je lu les premières lignes, que mon cœur se serra, je fus pris d'un éblouissement subit, et mes regards restèrent un moment voilés comme si un nuage se fût arrêté sur mes yeux.

» Que renfermait donc cette lettre? Eh! mon Dieu, une nouvelle fort simple, l'annonce d'un événement qui n'aurait dû me toucher que bien peu ou ne m'affecter qu'agréablement : il n'était question que d'un mariage fort avantageux proposé à notre demoiselle de boutique.

» Tant que chez nous on s'était borné à parler de chercher une femme pour moi, je n'avais, vous le savez, éprouvé ni empressement ni antipathie; mais, pour la première fois, c'est de marier Juliette qu'il s'agissait et je ne pus rester indifférent à l'idée qu'elle devait un jour quitter notre maison.

» La bonne fille, qui venait de me rendre l'arbitre de son sort, attendait avec anxiété ma réponse; mais cette réponse, bien qu'elle fût déjà dans mon cœur, malgré tous mes efforts, ne parvenait pas jusqu'à mes lèvres; oui, quoique je le voulusse, je ne pouvais parler.

» Tremblant d'une émotion nouvelle et que je ne cherchais pas à cacher, je repliai la lettre et la tendis à Juliette. Ma main agitée rencontra la sienne, je la pressai si affectueusement et en même temps mes yeux lui dirent avec tant de franchise ce que ma bouche n'aurait su exprimer, que la chère enfant, laissant le sourire percer à travers ses larmes, s'écria avec un inexprimable accent de bonheur :

— » Ah! je savais bien que vous m'aimiez! Allons! monsieur Eugène, ajouta-t-elle de l'air le plus encourageant, n'ayez pas de chagrin à votre tour; voilà qui est décidé, je ne me marierai pas.

» L'arrivée très inopportune de quelques acheteurs mit fin à notre tête-à-tête.

» Tandis que Juliette s'occupait du soin de répondre à nos pratiques,

je me mis à repasser dans mon esprit tout ce que j'avais instinctivement, et sans m'y arrêter, remarqué de bon et d'aimable dans notre demoiselle de boutique.

» Oh ! que le cœur est riche quand il interroge ses souvenirs, et même à son insu, que de trésors il tient en réserve !

» Vraiment je m'étonnais d'avoir tant de choses à me dire de Juliette; il me parut en ce moment que je m'étais sans cesse occupé d'elle.

» Une foule de circonstances que je n'avais pas cru si bien enregistrées dans ma mémoire me revenait tour à tour à la pensée, de même que si autrefois je me fusse fait un devoir de ne les point oublier.

» Me trouvant si plein de tout ce qui avait rapport à cette charmante fille, me rappelant avec tant de fidélité et ce qu'elle avait dit, et ce qu'elle avait fait de beau et de bien depuis cinq ans, je ne pouvais mieux me comparer, vu mon passé avec elle, qu'à un meuble qui garde religieusement ce qu'on lui a confié, sans se douter des choses précieuses qu'il renferme.

» Les acheteurs étaient partis, Juliette écrivait à sa mère, et moi je feuilletais encore mes souvenirs, quand mon père rentra tout ému de la rapidité de sa course, et de l'heureuse nouvelle qu'il avait à m'annoncer. Vous comprenez maintenant pourquoi je n'accueillis pas comme les autres cette proposition de mariage qui flattait tant son orgueil.

» Au lieu de prendre mon chapeau et de me disposer à le suivre comme il le voulait, j'avançai un siége, je le priai de s'asseoir, puis j'allai fermer la porte que, dans son empressement à m'emmener avec lui, mon père avait laissée entr'ouverte.

—» Mais, me dit-il, tu ne m'as donc pas bien entendu? les parens de la jeune personne peuvent prendre aujourd'hui même un engagement sérieux. Nous en serions donc pour nos frais de politesse. Et puis à recommencer de plus belle à te chercher une femme, ce qui, soit dit sans reproches, m'a causé assez de peines et de fatigues pour que je ne sois plus soucieux de me mêler de ces choses-là.

— » D'accord, repris-je, vous n'avez plus qu'à vous reposer, cher père ; car mon choix est fait.

» Il me regarda de l'air le plus plaisant du monde ; il ne pouvait comprendre comment, de moi-même, j'avais pu me résoudre à prendre une telle résolution.

— » Ah bah ! s'écria-t-il, laissant du même coup tomber sa canne et son chapeau.

» Je les ramassai, et je fus les replacer en leur lieu habituel, autant pour me donner le loisir de préparer mes paroles que pour faire comprendre à mon père que toute démarche auprès de sa demoiselle à marier était désormais inutile.

— » Vous serez moins surpris de ce que je viens de vous dire, mon père, poursuivis-je en revenant près de lui, quand je vous aurai avoué que j'aime, et de toute mon âme, la seule femme à qui je veuille donner mon nom.

» Mon bon père fut comme foudroyé de cette subite déclaration ; il me croyait si fermement insensible à l'amour ! — Pourquoi non ? — Une heure auparavant je partageais encore son erreur.

» Juliette était là, dans le comptoir, pendant que je parlais ainsi; elle paraissait seulement occupée de sa réponse à la lettre de sa mère; mais aux regards qu'elle dirigeait furtivement de mon côté, regards que je surprenais au passage, il m'était facile de deviner que l'inquiétude et l'espérance l'agitaient en même temps.

— » Il devient fou ! dit alors mon père. Comment ! je le quitte ce matin lui sachant le cœur parfaitement libre et disposé à épouser celle que je voudrais lui donner, je reviens après deux heures d'absence pour lui

annoncer une excellente affaire, et je trouve monsieur éperdument amoureux, et amoureux depuis long-temps encore!

— » Comprenez-vous quelque chose à cela? continua-t-il en s'adressant à Juliette.

» Celle-ci baissa vivement les yeux et rougit si fort que mon père, s'il eût été moins étourdi de mon aveu, aurait, du premier coup d'œil, compris de qui venait l'étrange métamorphose qui s'était opérée en moi.

» Voulant mettre un terme au tourment toujours croissant de ma jeune amie et lui épargner l'embarras d'une réponse si difficile à faire, je courus à elle, je la pris par la main, puis, l'amenant à mon père, je dis :

— » C'est aussi dans le comptoir de votre patron qu'autrefois vous avez été chercher ma regrettable mère pour la conduire devant vos parens. Je ne suis encore ici que ce que vous y étiez en ce temps-là, c'est-à-dire un simple commis.

» Ainsi que ma mère, poursuivis-je, Juliette est la demoiselle de confiance de la maison. Vous savez, mon père, si votre mariage a été heureux; le nôtre ne pourra l'être moins quand vous l'aurez béni.

» Les souvenirs que je venais d'évoquer suffirent pour décider mon père à accueillir favorablement mon projet d'union avec Juliette; le digne homme n'opposa aucune difficulté au mariage qui me paraissait à bon droit si désirable; seulement il me fit observer, mais en souriant, qu'il y aurait eu charité de ma part, à lui épargner les fatigantes démarches qu'il avait faites pour aller me chercher au loin ce que j'avais sous la main.

— » Que ne m'avouais-tu ton amour pour elle? me dit-il.

— » Ne lui en veuillez pas pour cela, répondit malicieusement Juliette; il ne pouvait vous en rien dire, puisqu'il m'aimait sans le savoir.

» Un mois après cette charmante journée, mon père partait pour son village, et moi j'étais l'heureux époux de Mlle Juliette Blanceny.

» Il n'est pas inutile de vous dire ici que ce mariage ne satisfit que très médiocrement la mère de Juliette; c'était une femme dure, intéressée jusqu'à l'avarice. Veuve et possédant assez de fortune pour vivre honorablement avec sa fille, elle avait voulu que celle-ci, comme elle le disait : « gagnât son pain, » et c'est pourquoi elle avait placé Juliette dans le commerce.

» Le tendre attachement que notre demoiselle de boutique avait conçu pour moi chagrina fort Mme Blanceny, attendu que dans cette lettre, qui détermina l'aveu de Juliette, il s'agissait pour elle d'un sort beaucoup plus brillant que celui qu'il m'était possible de lui offrir.

» La mère opposa donc quelque résistance à notre union; mais elle dut céder aux prières de sa fille, et Juliette devint ma femme.

» Si le ciel me l'eût conservée, reprit le narrateur après un moment d'interruption, je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous entretenir de ces simples événemens de ma jeunesse; car je n'eusse point été placé dans une condition qui devait me rapprocher de vous.

» Timide et peu ambitieuse comme elle était, Juliette n'aurait jamais voulu consentir à me laisser échanger notre modeste sort contre une existence plus brillante, et, à moi-même, la pensée de m'élever au dessus de ma profession de petit marchand ne serait pas venue, j'en suis certain.

» Ce fut pour me distraire du sombre chagrin que me causa la perte de ma femme, que je me jetai dans cette carrière des spéculations commerciales où j'ai trouvé la fortune. Le succès a couronné mes efforts; pourtant je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'a pu me rendre cette part de mon bonheur que Juliette emporta avec elle.

» Mais je m'aperçois, un peu tardivement peut-être, que j'ai discouru bien long-temps sans en arriver encore à ce que vous attendiez de moi; je vous ai raconté l'histoire de mon mariage. Cette histoire, pleine d'émo-

tions pour mon cœur, n'est, j'en dois convenir, qu'insignifiante et puérile pour vous; aussi je vous demande de l'indulgence pour mes souvenirs.

» Et, maintenant, laissez-moi vous dire comment le soin de son honneur peut inspirer à un honnête homme le besoin de commettre même une action infâme. »

Le respect qu'inspirait celui qui venait de parler avait suffi pour captiver l'esprit des assistans, et son récit, sans doute par suite de ce même respect, ne leur avait pas paru aussi complétement dénué d'intérêt qu'il le voulait bien dire. Cependant, lorsqu'il annonça que décidément il allait entrer dans la voie où l'on avait hâte de le suivre, il y eut alors redoublement d'attention.

Le marchand continua en ces termes :

« Ceci se passa dans l'une de ces dures années de crises commerciales qui signalèrent la dernière période du gouvernement impérial.

» Bien que mon établissement parût être, grâce à son peu d'importance, à l'abri de ces sinistres qui renversèrent tant de hautes et de glorieuses maisons, l'orage qui se déplaçait sans cesse, mais qui soufflait et toujours, et partout, finit par atteindre aussi le modeste magasin fondé par mon père.

» J'avais soutenu avec assez de bonheur les premiers chocs, et, au prix de sacrifices secrets, de privations courageusement supportées par Juliette et par moi, je me flattais de pouvoir demeurer debout, alors qu'autour de nous tant d'autres tombaient vaincus par les malheurs du temps

» Je voudrais ne toucher aux adorations de personne; c'est chose si sacrée qu'une religion !

» Cependant, lorsque je me reporte à cette époque magnifiquement désastreuse, je ne puis me défendre, marchand prosaïque que je suis, de mesurer notre gloire à l'aune de nos infortunes, et, faut-il vous l'avouer? l'ayant payée si cher cette gloire, je n'y trouve pas mon compte.

» Mais il ne s'agit point ici de discuter si celui qui fut la plus prodigieuse personnification du génie militaire n'a pas cru qu'il faisait assez pour notre bonheur quand il a tant fait pour notre vanité.

» Entre la chute de la dynastie napoléonienne et l'ébranlement de mon petit magasin du faubourg, il n'y a nulle comparaison à établir. Or, puisque c'est de ce dernier seulement qu'il doit être question ici, laissons crouler le trône impérial que le soldat couronné avait voulu trop élever peut-être, et revenons aux *Trois Marteaux d'argent.*

» Je n'ai jamais eu qu'une sorte d'orgueil : celle-là que je tiens de mon père, je l'ai poussée jusqu'au fanatisme. Je veux parler de l'orgueil du nom.

» Notre signature, bien que peu répandue dans le commerce, était partout favorablement accueillie ; on l'acceptait comme argent comptant, et ce n'est pas, en vérité, lui faire trop d'honneur que de vous assurer qu'elle valait réellement son dire.

» Il arriva une époque cependant où cette signature, acceptée avec tant de confiance, devait manquer au crédit qu'on lui avait accordé, et ne plus représenter qu'un mensonge.

» Nous étions alors la veille d'un jour d'échéance. Durant les deux mois qui venaient de se passer, les faillites, de toutes parts, s'engendrant l'une de l'autre, et se succédant avec une rapidité ainsi que dans une proportion effrayantes, m'avaient frappé sur tous les points.

» Les remboursemens non prévus firent tant de saignées à ma caisse pendant le cours de ces deux terribles mois, que la veille du jour dont je vous ai parlé, je me vis à mon tour menacé de déposer mon bilan.

» Moins sensible que moi, peut-être, à l'idée de notre prochain désastre, mais alarmée du déplorable état où me mettait la perspective de ma propre faillite, Juliette fut admirable de dévoûment. Tout ce dont elle

pouvait se faire une ressource pour retarder l'heure du sinistre, elle le vendit, elle l'engagea.

» Enfin, l'époque fatale des grandes échéances étant arrivée, comme ce que nous possédions en caisse ne pouvait point balancer ce que j'avais à payer le lendemain, ma femme voyant mon désespoir, et sachant bien aussi que je ne voulais point m'adresser, pour sortir d'embarras, à des étrangers qui auraient pu divulguer ma fâcheuse situation, ma femme conçut la généreuse pensée de braver le mauvais vouloir d'une mère avare et qui ne voulut jamais pardonner à sa fille la préférence que celle-ci m'avait accordée sur l'autre prétendant à sa main.

» Je vous l'ai dit, mes amis, M. Léon D..., le demandeur en mariage dont notre demoiselle de boutique avait refusé l'alliance, était alors beaucoup plus riche que moi. Juliette, en m'épousant, fit positivement un sacrifice, sinon du côté du bonheur, du moins du côté du bien-être.

» Mme Blanceuy, sa mère, n'avait donc consenti qu'avec une sorte de contrainte à notre union, et malgré le temps écoulé depuis ce jour, son ressentiment contre nous ne s'était pas affaibli.

» La rancuneuse femme, qui, au temps même où notre commerce était le plus prospère, saisissait avec un empressement cruel l'occasion de témoigner du regret que lui causait le choix de sa fille, laissa violemment éclater son antipathie pour moi quand elle put pressentir que la ruine des autres allait aussi m'atteindre.

» Un nom que, par respect pour le repos de mon intérieur, elle aurait dû taire, lui revenait sans cesse à la bouche : c'était celui de l'homme qu'elle eût voulu nommer son gendre.

— » Celui-là, disait-elle, n'a rien à craindre, il ne tombera pas : au contraire, chaque jour sa maison gagne en importance; on citera bientôt M. Léon D... pour le plus riche négociant du quartier, et cela devait être : le bonheur s'attache à ceux qui le méritent le plus.

» Indigné du soin que ma belle-mère prenait de me mettre sans cesse en parallèle avec son protégé éconduit, je m'emportai, nous nous brouillâmes complétement, et Mme Blanceny nous défendit de reparaître à l'avenir chez elle.

» Nous vivions à distance et sur ce pied de guerre déclarée quand Juliette, émue de mes tourmens, prit la résolution d'aller implorer sa mère en notre faveur.

» Ses prières, ses larmes finirent par amollir ce cœur endurci et lui arrachèrent ce qui nous manquait pour compléter la somme nécessaire aux paiemens du lendemain.

» Toute glorieuse du succès de sa démarche, ma femme revint près de moi, et après avoir étalé sur une table les fruits précieux de sa pénible récolte, elle me dit en se jetant à mon cou :

— » Sois heureux, Eugène, ma mère m'a fait acheter ses bienfaits par de cruelles humiliations, mais qu'importe, tu ne souffriras plus ; nous sommes sauvés!

» Malgré le magnifique résultat qu'elle avait obtenu, malgré le sourire de bonheur dont j'aurais dû récompenser son courage, je ne pus ni la remercier de la voix ni lui montrer un visage moins attristé.

» Une blessure nouvelle venait de m'être faite, et, de cette blessure, mon cœur saignait encore quand Juliette rentra.

— » Sauvés? lui dis-je, hélas non! pas encore! s'il reste un seul billet en souffrance demain, c'est en vain que tous les autres auront été payés, ma signature n'en sera pas moins protestée, mon crédit compromis, mon honneur suspecté, et malheureusement, ma pauvre amie, ce que je te prédis arrivera, car il nous manque mille franc!

— » Pour une misérable somme de mille francs, repris-je, le nom que j'ai signé sera flétri par un exploit d'huissier!

» Juliette ne comprenait pas comment l'événement dont je me disais

menacé pouvait arriver ; nous avions si bien compté ensemble ce qu'il nous fallait d'argent pour satisfaire à tous les engagemens de ce jour d'échéance ! Les effets de commerce étaient scrupuleusement inscrits à leur date respective sur mon livre, et, avant de partir pour se rendre chez Mme Blanceny, ma femme en avait encore une fois additionné la somme.

» Aussi, rassurée par cet examen, Juliette me répondit :

» — Tu te trompes, mon ami, nous n'avons rien oublié, et pour me parler de ces mille francs qui, selon toi, nous manqueraient, il faut que tu n'aies pas bien compté ce que j'ai rapporté de chez ma mère.

— » Si fait, répliquai-je l'âme navrée; mais tu ne sais pas, toi, ce qu'on m'a emporté durant ton absence.

» Aussitôt je lui montrai un billet à ordre de la somme de 1,000 fr. souscrit à mon profit trois mois auparavant et que le signataire n'avait pu payer le matin même. Il m'était revenu, à moi, l'endosseur de ce billet, et c'est sur l'argent que je destinais à mes créanciers du lendemain qu'il m'avait fallu le rembourser.

— » Tu le vois, ajoutai-je, le sort ne se lasse pas de déranger toutes nos prévisions: il a résolu que demain je devais être insolvable envers quelqu'un. Grâce à toi, je pourrai m'acquitter presque avec tout le monde ; mais, je le répète, ma pauvre amie, si je ne paie pas intégralement jusqu'au dernier billet, pour celui dont je resterai le débiteur, ce sera, vois-tu bien, comme si je n'avais rien fait.

» Se briser en tombant, soit de mille pieds d'élévation, soit seulement de la hauteur d'un étage, c'est toujours périr de la chute.

» Ne dis donc plus que nous sommes sauvés, ajoutai-je, car à moins de trouver le moyen de combler le vide nouveau qui vient d'être creusé dans ma caisse, il faudra que demain je fasse tort à quelqu'un.

» Le malheur rend injuste et cruel ; loin d'admirer la persistance qu'il avait fallu à Juliette pour obtenir cet argent de sa mère, je lui reprochai de n'avoir pas sollicité une somme supérieure à nos besoins connus et j'osai lui dire :

— » Retourne chez Mme Blanceny.

» Si vous eussiez vu à ce mot le regard douloureux et découragé qu'elle attacha sur moi, vous auriez maudit alors celui qui, tout à ses intérêts de commerce, pouvait avoir la pensée de lui faire renouveler une pareille démarche.

» A peine avais-je parlé à Juliette d'aller de nouveau solliciter sa mère, qu'elle tomba accablée sur un siége et me répondit avec la voix pleine de larmes :

— » Retourner chez ma mère après ce qu'il m'a fallu subir de sa colère tandis que je l'implorais à genoux ? Oh ! non, Eugène, tu ne peux pas exiger cela de moi ; on n'a pas, deux fois en un jour, assez de force et de courage pour une semblable lutte.

» D'ailleurs, toute tentative serait inutile maintenant; car elle m'a dit, en me jetant son argent comme un morceau de pain à un mendiant qui importune : « Ne ne me demandez plus rien, et ne remettez les pieds ici que pour me rapporter ce que par pitié je vous prête aujourd'hui, »

» Si j'avais pu prévoir, continua Juliette, à quel prix elle devait me vendre ses secours, je t'aurais dit, moi : « Fais faillite, s'il le faut, mais ne m'expose pas à être si cruellement humiliée. »

» Vous comprenez bien que je n'insistai pas pour que ma femme me donnât une nouvelle preuve de son dévoûment ; mais je ne renonçai pas non plus à avoir, de rechef, recours à la bourse de ma belle-mère ; car tout mon espoir était en elle, et la pensée que je pourrais, le lendemain, ne pas me trouver en mesure de payer mes billets échus me donnait le transport au cerveau.

— » Soit ! dis-je à Juliette, demeure en repos maintenant, c'est à moi

de trouver ce qui nous manque; je vais frapper à d'autres portes, et, je te le jure, je ne reviendrai pas sans avoir réussi.

» Je ne vous dirai pas qu'il y avait alors un projet sinistre roulant dans mon esprit, projet que je fusse bien déterminé à mettre à exécution en cas de non succès; mais Juliette comprit ainsi mes paroles, car elle se leva précipitamment en poussant un cri de terreur, et elle s'élança pour me retenir.

» Mais j'avais pris mon chapeau et j'étais loin déjà. Je ne me retournai pas pour la rassurer.

» Ce fut chez madame Blanceny que je me rendis d'abord; c'était à elle seule même que je pensais à m'adresser; car, je crois vous l'avoir dit, ma vanité de marchand se faisait un scrupule de mettre quelqu'un qui me fût tout à fait étranger dans la confidence de ma gène momentanée; c'eût été dévoiler au grand jour que je n'avais plus par devers moi les moyens de faire honneur à ma signature.

» La mère de Juliette me reçut de telle façon que je compris encore mieux que ma courageuse compagne n'avait pu me l'expliquer, à quelle pénible épreuve l'avait exposée son amour pour moi.

» Madame Blanceny, repentante du mouvement de commisération auquel elle avait cédé de si mauvaise grâce, donna à sa fille et à moi les noms les plus odieux; puis se ravisant elle me dit :

— » Auriez-vous plus de cœur que je ne le pensais ? N'est-ce pas pour me rapporter mon argent que vous avez pris la peine de venir ici?

» Je courbai la tête, car je n'avais rien à répondre.

— » Si ce n'est pas là ce qui vous amène, reprit la cruelle femme, pourquoi y êtes-vous venu?

— » Pour vous remercier de vos bienfaits, répliquai-je, et pour vous dire que je m'empresserai de vous témoigner ma reconnaissance par une prompte restitution, car il en coûte trop à qui a le malheur d'être votre obligé.

» Mme Blanceny me jeta encore une fois à la face le nom du gendre objet de ses regrets, comme une injure, et je sortis.

» Trompé dans cette espérance, mon unique ressource, il ne me restait plus qu'à choisir parmi mes créanciers celui qui devait être victime de mon malheureux sort, et à aller supplier celui-là d'accepter le renouvellement de sa créance.

» Mais la pensée que l'homme à qui j'allais m'adresser pouvait repousser ma prière, et que le jour suivant il serait publiquement pris acte de mon insolvabilité, cette pensée se posait comme un épouvantail devant mes yeux, et je me faisais un tel supplice de la honte qui allait s'attacher à mon nom, que ma raison en fut réellement attaquée.

» Je marchais sans me rendre compte du chemin que j'avais à parcourir et de la route que je devais suivre.

» Je me disais bien : J'ai quitté Juliette effrayée de mes paroles ; c'est auprès d'elle que je veux me rendre pour la rassurer.

» Et j'allais toujours , sans savoir où , et , instinctivement, je sentais qu'à chaque pas en avant je m'éloignais davantage de mon faubourg. Je voulais rebrousser chemin ; mais trop peu maître de moi, je ne pouvais revenir sur mes pas.

» J'étais bien loin de chez moi , lorsque me faisant enfin violence , pour calmer mon esprit , je m'arrêtai brusquement afin de consulter le nom de la rue où je me trouvais alors.

» J'avoue que j'éprouvai un mouvement de terreur quand je pus mesurer en imagination l'espace que je venais de franchir dans le sens opposé de ma demeure.

» Oh ! me dis-je, inquiet du trouble que l'attente de l'événement dont j'étais menacé avait mis dans mon cerveau, si je ne rentre pas chez moi

avec la certitude de pouvoir satisfaire demain à tous mes engagemens, ceci n'est pas douteux, je deviendrai fou! mais à qui m'adresser ?

» Telle était la question que je me faisais pour la dixième fois peut-être et toujours sans succès, quand un nom me revint à la mémoire : c'était celui d'un camarade de classe, bon garçon, avec qui j'avais entretenu long-temps des rapports d'intimité; mais que depuis mon établissement j'avais singulièrement négligé.

» Moi, continuant le commerce de mon père; lui, suivant la carrière administrative, nous nous étions totalement perdus de vue.

» Je ne connaissais pas bien sa position financière ; mais j'étais certain de sa discrétion, et, soit qu'il me rendît ou non le service que j'avais à lui demander, je n'avais pas à craindre avec lui que mon secret ne fût divulgué.

» C'était justement non loin du quartier où cette course au hasard m'avait conduit, que demeurait mon ancien compagnon d'études. Je n'hésitai pas à aller le trouver.

» Il était chez lui; je dis mon nom à la femme qui le servait.

» Il vint à moi; mais avec si peu d'empressement, mais il prit un ton si glacial en m'invitant à passer de l'antichambre dans son cabinet, que je commençai par me repentir de la confiance qui m'avait attiré vers lui.

» Cependant ma perplexité était telle que je ne pouvais reculer, il me fallait un refus positivement exprimé pour que je me décidasse à renoncer à la lueur d'espérance qui avait, une fois encore, ranimé mon courage.

» Lorsque je me vis tête-à-tête avec lui, je triomphai du sentiment de honte qui embarrassait mes paroles et je lui exposai franchement le motif de ma visite.

» A mesure que je parlais, le visage de mon ami perdait de son expression sévère, son regard se fixait sur moi avec un intérêt croissant, et quand j'eus fini de lui esquisser le triste tableau de ma situation, de froid et de sec que ce bon garçon s'était montré d'abord, il devint affectueux, empressé.

» Il m'avoua que l'accueil fâcheux qu'il m'avait fait ne venait que du chagrin qu'il avait ressenti en songeant au peu de désir que je lui témoignais depuis long-temps de continuer nos relations fraternelles d'autrefois.

— Véritablement, me dit-il, j'ai cru que c'était seulement le hasard ou un caprice passager qui vous avait conduit ici, et je ne me faisais pas faute, comme vous pouvez le voir, de laisser percer mon mécontentement; mais c'est une preuve d'amitié que vous venez me demander : comment ne croirais-je pas toujours à la vôtre puisque vous comptez encore sur la mienne ?

» Votre attente n'aura pas été vaine, mon ami; il ne m'est pas possible de vous donner ce soir ce que vous désirez de moi; mais demain matin, demain dès qu'il fera jour je serai chez vous avec la somme qui vous est nécessaire.

» Vous avez eu raison de ne point chercher dans le commerce les moyens de sortir d'embarras ; dans ce temps de défiance générale, le moindre soupçon de la vérité eût ébranlé votre crédit.

» Je pleurais de joie en lui pressant la main.

— » Ce que je fais pour vous, dans l'occasion vous me le rendrez ; c'est à charge de revanche bien entendu ; j'aurai peut-être un jour besoin de votre obligeance, me dit-il. Quant à votre affaire de demain, n'ayez nulle inquiétude, ni pour l'argent, ni pour le secret ; je vous apporterai l'un et je garderai fidèlement l'autre.

» Le cœur soulagé de ce poids écrasant, je me laissai aller à une reconnaissance si verbeuse, que mon ami me fit observer que je prolongeais outre mesure l'entretien.

— » Il faut que je sorte pour votre affaire, et la soirée est déjà fort avancée. Quittons-nous donc, et allez bien vite rassurer votre femme qui a grande hâte, je le présume, de connaître le résultat de notre entrevue; ensuite dormez en repos, nous nous reverrons demain matin.

» Je quittai cet obligeant jeune homme et je m'empressai de retourner chez moi.

» Cette fois, je ne me trompai pas de chemin j'avais... une si heureuse nouvelle à reporter à Juliette. Chère âme, à quelles affreuses pensées je l'avais livrée par ma brusque sortie!

» J'eus remords de ma conduite, quand je la vis au retour dans un état d'accablement tel que je ne pourrais le décrire.

» Je ne lui parlai pas de ma nouvelle tentative auprès de sa mère, c'eût été inutilement envenimer ses blessures; mais je la remerciai comme je le devais pour tout ce qu'elle avait souffert de Mme Blanceny dans l'intérêt de notre honneur.

» Cette émotionnante journée avait épuisé mes forces; il était temps qu'elle finît. Ne doutant pas de la bonne volonté de mon ami et de son exactitude à remplir la promesse qu'il m'avait faite, je dis en souriant à Juliette :

— » C'est maintenant que nous pouvons nous écrier : « Nous sommes sauvés ! » — Et l'esprit dans un doux état de quiétude, je m'endormis sans crainte pour le jour suivant. »

Le narrateur fit une légère pause, autant pour reprendre haleine que parce qu'il éprouvait quelque hésitation à poursuivre son récit ; mais les regards de l'assemblée le sollicitant, il continua :

« C'est ici, chers auditeurs, dit-il, que va commencer la plus saisissante période de l'histoire de ce malheureux jour.

» Tout ce que j'avais enduré de tortures depuis le matin n'était que le prélude de celles qui m'attendaient au moment où je croyais n'en avoir plus à souffrir.

» A peine avais-je clos les yeux qu'on vint frapper chez moi.

» J'allai ouvrir, saisi d'un funeste pressentiment, mais sans faire part de mon inquiétude à Juliette, qui, par bonheur, en ce moment, était profondément endormie.

» Je descendis donc, car les coups redoublaient à ma porte, et je craignais que ma pauvre femme n'en fût réveillée.

» La personne qui heurtait ainsi, c'était un commissionnaire; il me remit une lettre et disparut sur-le-champ en me disant qu'on ne demandait pas de réponse.

» Cette lettre était de l'ami qui avait ramené en moi le calme par l'assurance de sa visite pour le lendemain.

» J'ouvris en tremblant le message, et je demeurai comme frappé d'hébêtement, après avoir parcouru des yeux les quelques lignes qu'il renfermait.

» Le dernier fil auquel ma vie était comme suspendue venait de se briser.

» Mon ami, en me promettant son secours, avait compté, non sur lui-même, mais sur une personne qui ne voulait ou ne pouvait pas l'aider à tenir l'engagement qu'il avait pris envers moi; il s'empressait de m'envoyer cet exprès, afin que je pusse, s'il en était temps encore, chercher ailleurs un appui qu'il ne pouvait plus m'offrir.

» Comment vous dire ce qui se passa en moi quand j'eus recouvré la faculté de penser et de mesurer de nouveau l'abîme d'où je m'étais cru retiré par la main secourable de mon camarade de classe ?

» Comme si, à force de toucher l'argent que j'avais en caisse, il m'eût été possible d'en augmenter la somme, je courus à mon bureau, et par dix fois je comptai et recomptai mes valeurs ; par dix fois aussi je con-

sultai mon carnet d'échéances, espérant que je finirais par établir la balance entre le total des premières et le compte fait des autres.

» Mais toutes mes opérations de calcul arrivaient toujours à cette solution déplorable : il me manque mille francs!

» Les yeux fixés sur ce lendemain redouté, je ne voyais rien que ma signature protestée et mon crédit ruiné.

» En ce moment, un papier, que je n'avais pas aperçu d'abord et qui se trouvait placé cependant d'une très visible façon sur mon bureau, vint frapper mes regards. Je reconnus l'écriture de Mme Blanceny.

» C'était un billet qu'elle adressait à sa fille. Je n'eus pas besoin de le déplier : il s'était présenté tout ouvert devant moi. Je lus :

« Sachez, Juliette, que si demain, comme c'est le bruit public, votre
» mari ne peut pas payer intégralement tous les effets qu'il a signés, il
» se verra en butte au mépris de l'homme auprès de qui sa vanité avait
» le plus d'intérêt à ne pas être compromise.

» M. Léon D..., qui avait bien prévu l'événement fatal, est porteur
» d'un billet de mille francs, souscrit par celui que je ne consentirai ja-
» mais à nommer mon fils. M. D... s'est promis de ne se présenter
» pour toucher ce billet qu'après que tous les autres auront été ou ac-
» quittés, ou renvoyés sans paiement.

» Ce n'est pas le dernier coup que sa vengeance réserve à votre mari,
» car il ne lui suffira pas de l'avoir vu rougir, il veut encore le poursui-
» vre avec toute la rigueur qu'il peut puiser dans son droit.

» Voyez à quoi vous expose votre sotte préférence. Ne vous plaignez
» pas, c'est justice. »

» Ainsi ce n'était plus à un créancier ordinaire que j'allais me voir contraint d'avouer mon insolvabilité. C'est à la discrétion d'un rivel désireux de ma perte que je devais livrer mon honneur de marchand : c'est devant lui qu'il me fallait m'humilier et sans espoir de le trouver indulgent, car il s'était promis de tirer vengeance de la préférence que Juliette m'avait accordée.

» Ce billet, dont ma femme s'était fait un devoir de me cacher la venue, et que, seulement par mégarde, sans doute, elle avait laissé sur mon bureau, ce billet qui me brisait le cœur, je m'estimais heureux de l'avoir trouvé, car je pouvais au moins me préparer au coup qui devait me frapper.

» Mais encore je pouvais le détourner, peut-être! Je n'avais plus maintenant à me demander quelle était celle de mes dettes que je n'acquitterais pas le lendemain; Mme Blanceny écrivait à sa fille : « Il se présentera le dernier. » Donc il fallait ou mettre mon rival dans l'impossibilité de se présenter ou le payer.

» Oh! si quelqu'un eût voulu de tout mon sang pour cette somme de mille francs, je l'aurais donné sans regret; car il m'eût été doux de mourir avec la certitude que je ne laissais pas à cet homme le droit de dire en montrant ma signature : « Celui qui a souscrit ce billet est mort insolvable! »

» — Insolvable, ai-je dit? Non, je ne pouvais, je ne devais pas l'être avec lui.

» Concevant aussitôt un abominable dessein, je résolus d'empêcher M. Léon D... de pouvoir dire que je ne payais pas toujours mes billets au jour de l'échéance.

» L'expédient que je trouvai ce fut, — ne marchandons pas avec les expressions, — ce fut le vol!...

» Je ne voyais que ce moyen, il n'en existait pas d'autre; car je ne voulais plus livrer à personne le secret de la situation de ma caisse.

» Vous vous étonnez de la franchise de mon aveu; vous supposez que je m'arrêtai long-temps devant cette coupable pensée et qu'il me fallut combattre beaucoup avant de l'adopter : nullement.

» Dès que j'eus l'idée du crime, je me sentis la force nécessaire pour l'exécuter. Le besoin que j'éprouvais d'en finir avec une intolérable appréhension du lendemain, parlait trop haut pour qu'il me fût possible d'entendre les scrupules de ma conscience.

» Je vous l'ai dit en commençant, il est des heures maudites, des cas désespérés où l'honnête homme, pour conserver sa bonne réputation, doit être capable de tout, même de mériter d'être pendu ; d'ailleurs, je me trouvais doublement intéressé à cette mauvaise action ; car j'avais en même temps à sauver et ma dignité de mari et mon crédit de marchand.

» J'adoptai donc le vol. Mais où ? mais qui voler ? me demanderez-vous.

» L'inspiration ne m'était pas venue seule, incertaine et incomplète ; elle m'avait à la fois dicté l'action, enseigné les moyens et montré le but.

» Ce n'était pas de l'argent que je devais dérober, mais bien mon propre effet de commerce ; il fallait que je parvinsse à m'en emparer cette nuit même, pour que le jour suivant mon rival dédaigné se trouvât forcé de renoncer à son projet de vengeance contre moi.

» Oui, c'est chez M. Léon D... que je résolus de m'introduire furtivement.

» Et me voilà parti sans déguisement, sans armes.

» Je marche cherchant l'ombre, me glissant le long des murailles et choisissant les rues les plus désertes.

» J'arrivai au terme de ma course aussi rapidement que si, pour franchir l'espace, Dieu m'eût donné des ailes.

» Une seule voie m'était offerte pour pénétrer chez l'homme qui se faisait une joie de me déshonorer publiquement. Je n'avais que ce choix dans mon alternative : ou, au risque de me tuer, escalader le mur élevé d'un jardin, ou revenir sur mes pas et attendre que M. Léon D... accomplît, comme il l'avait résolu, la menace que renfermait le billet de Mme Blanceny.

» Je n'hésitai pas ; j'invoquai deux noms : celui de mon père et celui de Juliette, et le mur fut franchi comme l'avait été la distance.

» De cette extrémité du jardin à la maison habitée par le gendre regretté de ma belle-mère, il y avait un long chemin à parcourir, encore fallait-il marcher sur un lit de sable qui criait sous les pieds. J'avançai résolument.

» Comme j'étais aux deux tiers de l'allée sablée, le chien de garde, attiré par le bruit de mes bas, vint à moi. J'allais être découvert : j'étais perdu ! Non, l'animal s'arrêta tout à coup, et, sans aboyer, il me regarda passer ; puis il s'éloigna.

» Je parvins à un péristyle donnant entrée dans un vestibule fermé par de hautes persiennes ; j'appuyai seulement la main sur l'espagnolette, les deux battans s'ouvrirent.

» La lumière d'une lampe éclairait l'escalier ; tout le monde dormait dans la maison ; je parvins au premier étage, et je ne fus pas long-temps, je vous le jure, arrêté par la porte, solidement verrouillée cependant, sur laquelle étaient écrits ces mots : *Bureaux et caisse.*

» Vous dire si j'étais ému en me voyant parvenu avec tant de bonheur dans cette maison où la pensée d'un crime m'avait conduit, vous vous l'imaginez sans peine ; mais, sachez-le bien, ce n'était pas un sentiment de terreur qui soulevait ma poitrine et précipitait les battemens de mon cœur ; il ne me semblait pas qu'on pût venir me surprendre. Je n'étais préoccupé que de l'idée de rentrer en possession de mon billet.

» La Providence me favorisait vraiment.

» A travers un grillage qui divisait en deux la pièce dans laquelle je me livrais à mes recherches clandestines, j'aperçus un large portefeuille

qui portait, imprimé en lettres d'or, le nom de mon ennemi. Je poussai le guichet pratiqué dans ce grillage et j'étendis le bras.

» Tout à l'heure il me semblait que je ne pourrais atteindre jusqu'au portefeuille, et pourtant je parvins à le saisir aussi facilement que s'il se fût de lui-même rapproché pour venir à la portée de ma main.

» Je ne doutais point que ce portefeuille ne renfermât les effets de commerce que M. Léon D... devait toucher le lendemain ; mais il était cadenassé. D'un coup de canif j'enlevai la couverture, et mes yeux aussi bien que mes doigts purent plonger dans ce meuble où étaient mon espoir, mon honneur, ma vie.

» Je n'eus pas long-temps à interroger le contenu du portefeuille pour trouver enfin ce que j'étais venu chercher.

« Non, me dis-je en m'emparant avec une joie furieuse du billet qui portait ma signature, non je ne suis point un voleur ; car si je détruis le titre, je n'oublie pas la dette. Un jour, bientôt sans doute, je viendrai moi-même dire à mon créancier : Voilà la somme, donnez-moi quittance du billet que vous n'avez pu retrouver ; mais demain, du moins, demain ce billet ne me sera pas présenté.»

» En cet instant, une main se posa sur la mienne, et je poussai un cri.

— » Qu'as-tu donc ? me dit Juliette : c'est moi, je viens pour te réveiller, il fait grand jour et ton ami t'apporte les mille francs qu'il t'a promis hier au soir.

» Tout ceci, depuis mon retour auprès de Juliette, lorsque je vins lui rapporter la promesse que je tenais de mon compagnon d'études, tout ceci n'était qu'un rêve.

» Non, mes amis, Mme Blanceny n'avait pas écrit à sa fille ; non, M. Léon D... n'était pas au nombre de mes créanciers.

» Mais quoique le crime ne fût qu'une illusion de mon esprit tourmenté, son souvenir ne s'est point effacé de ma mémoire, et bien souvent j'en ai frémi ; car j'ai pensé qu'en une situation semblable à celle que je viens de vous exposer, il était possible que le désespoir poussât à une telle extrémité même le plus honnête homme.

» J'avais besoin, ajouta bientôt après le marchand, de vous préparer, par le récit de cette fable, à une histoire qui n'est que trop positivement vraie.

» Peut-être pensez-vous que j'aurais pu faire ma préface moins longue ; mais les vieillards sont si causeurs !

» Quant au fait que je veux vous raconter maintenant, vous pourrez l'écouter en toute confiance, ce n'est plus d'un rêve qu'il s'agit. »

Ainsi parla le mari de Juliette Blanceny, et nous qui répétons ses paroles, nous qui nous préparons à joindre à son récit certains développemens qu'il nous a été donné d'y introduire, nous ajouterons :

Quand la série des événemens se présente à nous comme une chaîne continue, c'est par le premier anneau qu'il faut commencer pour compter ensuite tous ceux dont la chaîne se compose.

Qu'on ne s'étonne donc pas si nous remontons un peu haut dans l'histoire.

D'ailleurs, plume qui marche aurait tort de se hâter ; car pour atteindre sûrement son but, ce n'est pas le chemin le plus court, mais le mieux plaisant qu'elle doit prendre.

C'est un pesant fardeau que le sentiment de son mérite personnel quand on est seul à le porter.

Plus d'un est mort succombant sous cette charge écrasante, faute d'avoir pu trouver quelqu'un qui voulût bien la partager avec lui ; mais, en fait de mérite, au rebours des choses matérielles, c'est celui que nous nous attribuons à tort, c'est l'apparence, c'est l'illusion qui pèsent.

A voir comme ils marchent droit et facilement ceux-là que le ciel a doués d'une valeur réelle, on peut dire de tant de malheureux qui sont

tombés épuisés sous leur soi-disant génie méconnu, qu'ils n'ont fait que céder au poids d'un fantôme... Les fantômes sont lourds!

Ce malheur si commun de la vanité sans écho, Onésyme Chauvière n'en souffrit que bien tard. Jeune, comment eût-il pu le connaître?

Sa mère, dont il était l'idole, sa mère, crédule à l'avenir qu'il se promettait, n'avait pas balancé à sacrifier son modeste bien-être pour le pousser, le plus avant possible, dans la carrière où il devait s'illustrer un jour.

II

Le Fils et la Mère.

Fière d'une espérance à qui il ne manquait que le temps, pensait-elle, pour devenir une réalité, cette bonne mère allait partout répé tant après le grand artiste futur :

— « Celui-là sera l'orgueil de sa famille et l'une des gloires de son pays.

» Un jour,—ce jour viendra bientôt,—il écrira de son pinceau d'artiste le nom d'Onésyme Chauvière au bas d'une si belle page de peinture, que la foule, dédaignant tous les autres, n'aura plus des yeux que pour son tableau.

» Alors ses rivaux, frappés d'admiration, ses rivaux eux-mêmes s'avoueront vaincus. Alors la voix publique le proclamera le plus grand d'entre tous les grands peintres dont s'honore l'école française. »

Un résultat si glorieux, et en même temps si certain, méritait bien qu'on s'imposât quelques privations pour l'obtenir. La mère d'Onésyme l'achetait, jour par jour, au prix de tous les sacrifices auxquels on puisse se condamner quand il s'agit de rendre plus facile à un fils bien-aimé le chemin où sa vocation l'entraîne impérieusement.

Mais aussi Onésyme avait tant de reconnaissance et d'amour pour cette tendre mère, qu'en vérité, n'eût-il eu que cela à défaut du talent supérieur, que, dans sa naïve confiance, la bonne femme se plaisait à lui accorder, n'eût-il eu que cela, le cher enfant, que Mme Chauvière n'aurait pas pu regretter un dévoûment dont les douces caresses d'Onésyme la payaient si bien.

C'était un charmant ménage que celui de la mère et du fils.

Cependant, ce joli ménage, les besoins journaliers le démeublaient peu à peu; car la petite rente et le modique produit du travail de Mme Chauvière ne pouvaient pas suffire à tout.

Qu'importe! D'une part et de l'autre, le dévoûment et la tendresse grandissaient toujours, et cela, en raison du vide que la nécessité creusait journellement chez le jeune artiste.

Nécessité cruelle, vide effrayant qu'il fallait bien subir avec courage pour arriver enfin à ce temps désiré de l'illustration et, par conséquent, de la fortune.

Oui, chaque jour emportait un meuble, un ustensile.

Des objets dont on pouvait, à la rigueur, se passer, on en était venu à se dessaisir peu à peu de ceux qui étaient rigoureusement nécessaires. A la gêne supportable avait succédé le dénument qui ne se peut supporter ; qu'importe encore!

Tel était fait ce cœur de mère, tel était cet amour filial, que Mme Chauvière et Onésyme, après avoir compté leurs pertes du jour, se trouvaient espérant mieux encore que la veille, et s'aimant, s'il se peut, davantage.

Ainsi, à la suite d'une privation nouvelle, ils auraient pu se dire, en regardant leur mobilier amoindri, que rien n'était changé chez eux, seulement ils avaient un peu plus d'amour l'un pour l'autre, partant, un peu plus de bonheur qu'auparavant.

La pauvreté a ses joies.

Si le travail assidu, si le besoin extrême de réussir, si la soif ardente d'une glorieuse renommée suffisaient pour faire un peintre de génie, quel admirable artiste c'eût été que notre Onésyme Chauvière !

Véritablement il méritait que Dieu dirigeât vers lui le souffle divin sous lequel l'inspiration se dégage en jets de flammes du cerveau qui la recèle.

Mais d'abord il eût fallu douer le cerveau d'Onésyme de la matière qui se manifeste au dehors brûlante et lumineuse.

Or, le volcan qu'il portait en lui ne renfermait hélas! qu'une vile poussière ; tous les efforts du jeune artiste pour en faire jaillir les gerbes étincelantes ne pouvaient aboutir, enfin, qu'à produire quelques tourbillons de cendres refroidies.

Et cependant il croyait à sa puissance. En ceci, il était d'une foi si robuste, que le doute, fût-il venu même de sa mère, n'aurait point ébranlé sa solide conviction.

Pauvre femme, qu'elle était loin de douter de son fils!

Jusque alors Onésyme Chauvière s'était contenté de n'interroger que lui-même à chaque fois qu'il avait voulu se rendre compte de sa véritable valeur.

Élève de la nature, comme il le disait, il n'avait fait que passer rapidement dans les ateliers de deux ou trois maîtres fameux, afin, seulement, de se rendre compte de leurs procédés et de surprendre le secret de la réputation dont ils jouissaient ; puis il s'était affranchi des entraves de l'école et des distractions du monde.

Retiré dans sa mansarde, où il travaillait sans relâche auprès de sa mère, il s'était flatté de pouvoir vaincre seul les difficultés de son art.

Jaloux qu'il était de ne devoir qu'à lui-même sa célébrité, il eût dédaigné les conseils de l'expérience, repoussé les critiques du talent le mieux consacré par des œuvres fameuses.

Il ne faut donc pas s'étonner si le malheureux se heurtait à tous les obstacles sans en apercevoir aucun.

Onésyme s'avançait en aveugle dans la voie des erreurs, et parce qu'il n'y avait là personne pour lui crier : « Halte ! tu cours à ta perte ! » l'imprudent vaniteux, tout fier du trajet qu'il avait parcouru sans guide, s'imaginait, se voyant si avant dans une route fatale, qu'il avait dépassé ceux qui suivent le bon chemin.

Mais le jour d'une épreuve sérieuse allait enfin se lever pour le jeune artiste. On touchait à l'époque où s'ouvre annuellement le concours pour le prix des beaux-arts.

S'il eût été libre de ne consulter que son propre désir, Onésyme Chauvière aurait encore attendu toute une année avant de se produire aux applaudissemens de la foule.

Non qu'il ne fût bien certain de les obtenir, ces applaudissemens; mais, aussi timide de cœur qu'il était audacieux d'esprit, il redoutait l'instant où il lui faudrait attirer sur sa personne et les regards de l'envie et les attaques de la haine, que provoque toujours un succès éclatant.

L'envie et la haine, il les avait vus s'acharner avec tant de persistance sur des ouvrages simplement estimables. — Que sera-ce donc, pensait-il, quand il s'agira des miens?

L'âme de ce jeune homme, il faut qu'on le sache, inclinait vers les sentimens doux, et ceux-ci s'accordaient, mieux qu'on ne pourrait le supposer d'abord, avec son excessif amour-propre d'artiste.

La conscience de sa supériorité l'avait rendu indulgent pour les autres; il s'intéressait à leurs efforts, comme le soldat robuste s'intéresse à ceux de l'enfant qui essaie de soulever la lourde épée faite seulement pour le bras vigoureux.

Onésyme, se plaçant hors de ligne, du haut de sa sphère élevée, ren-

dait volontiers justice à ceux qui luttaient plus bas, dans la mesure de leurs forces et dans la limite circonscrite de leur puissance.

Inconnu des artistes comme rival, car jusque alors il n'avait voulu confier qu'à l'admiration de sa mère les trésors supposés de son génie, il était apprécié par ses jeunes confrères comme amateur éclairé, comme juge consciencieux.

Tous l'aimaient, et, bien qu'aucun d'eux ne fût admis dans son intimité, bien qu'on ne fût pas tout à fait certain de son nom et qu'on ignorât complétement sa demeure, tant il avait pris soin de cacher sa vie, on le rencontrait avec plaisir dans les musées, et c'est avec empressement que les artistes le recevaient dans leurs ateliers.

Est-il nécessaire d'ajouter que celui qui se faisait fort de les éclipser tous avait pour eux une amitié vraiment fraternelle ?

C'est justement ce bon échange de vive affection qui faisait reculer Onésyme devant la pensée de mettre au jour son premier ouvrage.

Ce qu'il voulait en se révélant au monde, c'était à la fois et conquérir l'admiration générale et conserver l'amitié de chacun.

Pour résoudre ce grand problème du succès qui n'éveille ni l'envie ni la haine, il avait résolu de débuter par un chef-d'œuvre si complétement irréprochable, que le génie humain ne pût rien concevoir au delà.

— On continuera à m'aimer, se disait-il, car je ne serai pas moins affectueux pour les autres ; on ne pensera pas à me faire subir les attaques de l'envie, car la jalousie est sans prise contre celui qui s'est placé à un point d'élévation où nul ne peut espérer d'atteindre.

Ainsi, rêvant depuis long-temps la perfection, il cherchait encore ce chef-d'œuvre incontestable, quand arriva de nouveau l'époque du concours annuel.

Pour la première fois, après tant d'années de résignation, Mme Chauvière osa concevoir la pensée d'imposer à son tour sa volonté à son fils.

Comme il lui demandait encore qu'elle le laissât poursuivre la recherche de ce chef-d'œuvre sans cesse promis et toujours retardé, elle répondit :

— Tu auras bien plus de liberté dans l'esprit pour le trouver, ton chef-d'œuvre, cher enfant, quand nous ne serons plus tourmentés par les craintes du lendemain.

» Le prix de Rome, c'est une existence assurée pour quelque temps, vois-tu, et il faut d'abord songer à vivre. »

L'artiste voulut opposer quelques objections à ces sages paroles ; sa mère, malgré son droit chèrement acquis, ne revint pas sur tout ce qu'il lui avait fallu souffrir jusqu'à ce moment pour laisser à Onésyme le loisir de se livrer, comme il l'entendait, à l'art qui devait le faire grand et riche ; mais après qu'elle eût ajouté deux ou trois mots afin de le décider à tenter les chances du concours, elle parcourut d'un regard si désolé leur chambre à peu près nue, que l'excellent fils comprit qu'il n'avait plus de temps à perdre pour devenir un homme illustre.

— Je vous entends, lui dit-il avec un douloureux serrement de cœur ; nos ressources sont épuisées ; nous n'avons plus rien, et il faut, au plus tôt, remplacer tout ce qui nous manque.

» Allons, soyez tranquille, bonne mère, j'espérais mieux sans doute, pour mon début, qu'un prix de peinture disputé à des élèves comme en font nos maîtres d'aujourd'hui ; mais puisque vous le voulez, je l'aurai ce prix. »

Et à l'instant même, abandonnant, non sans regrets, les ébauches que, depuis si long-temps il recommençait toujours sans jamais rien achever, il se mit à travailler avec ardeur dans le but de se faire admettre prochainement parmi les candidats destinés à concourir pour les prix de peinture.

Ce fut avec des larmes d'attendrissement que Mme Chauvière vit son

fils se résigner à réclamer la palme qu'il ne pouvait manquer d'obtenir.

— Heureuse! dit-elle en suivant d'un œil passionnément attentif les traces du crayon aussi rapide qu'aventureux de l'artiste, oh! oui, je serai bien heureuse si le ciel m'accorde la grâce de pouvoir vivre jusqu'au jour de ton triomphe.

C'était un pénible mais juste pressentiment de sa fin prochaine qui la faisait parler ainsi.

Il y avait bien des mois déjà qu'elle luttait en silence contre le mal dont elle se sentait minée lentement.

Veilles excessives, chagrins muets, angoisses du besoin tout bas dévorées ; toutes ces choses dont elle ne pouvait se plaindre sans manquer, se disait-elle, à son devoir de mère, avaient peu à peu ruiné sa santé.

Tant qu'Onésyme, résistant à l'idée de se faire sitôt une fortune de son talent, lui avait montré une ressource nouvelle dans la vente de quelques effets de leur mobilier ; tant que son propre cœur, ingénieux à s'imposer des privations, avait découvert à madame Chauvière un sacrifice de plus qu'elle pouvait faire en faveur de son enfant chéri ; tant que ce dernier lui avait dit : — Mon chef-d'œuvre n'est pas encore complet dans ma pensée; je ne dois point arriver pas à pas comme le vulgaire des artistes; il faut que du premier bond je m'élève au premier rang! — aussi long-temps enfin, qu'il lui avait répété : — Attendez! attendez! ce mot désespérant à entendre pour qui se sent mourir, — madame Chauvière, demandant à Dieu des forces nouvelles, s'était bien gardée de laisser soupçonner à son fils le mal dont elle souffrait.

Onésyme aimait tant sa mère ! Une si cruelle révélation eût suffi pour le préoccuper de telle sorte que le travail lui aurait été impossible, et il fallait que l'artiste travaillât pour que le feu sacré qu'elle supposait en lui ne vînt pas à s'éteindre.

Mais ce talent trop long-temps ignoré se déterminait enfin à prendre la place qui lui était due. Savoir que son fils ne dédaignait plus de se mettre sur les rangs pour lutter contre des rivaux, c'était pour la bonne mère comme s'il eût déjà triomphé.

« Qu'il se montre, il vaincra, » se disait-elle. Et voilà pourquoi, madame Chauvière. rassurée enfin sur l'avenir d'Onésyme, ne craignit plus de placer dans son invocation au ciel l'aveu de son triste pressentiment de la mort.

Cependant à peine ces mots furent-ils tombés de ses lèvres, qu'elle se repentit de sa demi-indiscrétion.

— En vérité, dit Onésyme avec une secrète inquiétude qu'il cherchait à dissimuler, vous êtes bien avisée, ma mère, de mêler des idées de deuil à nos belles espérances.

» Comment, vous me voyez disposé à faire ce qu'il vous plaît, et vous pouvez parler de mourir!

» Mais voyons, dites-moi, est-ce que vous-même n'avez pas assez fait pour mériter de jouir, non seulement de mon premier succès, mais encore de tous ceux qui doivent le suivre?

» Ce n'est point, je l'espère, l'émotion de mon triomphe prévu qui vous tuera. Il y a assez long-temps qu'il vous est promis, et nous l'aurons payé assez cher pour qu'il ne nous étourdisse pas au point de nous faire mourir de joie.

» Quand une chose est si bien attendue, il n'y a pas à craindre de saisissement dangereux pour le jour où elle arrive. On se dit : C'était justice ; on est content, on s'embrasse un peu plus ce jour-là , et tout finit là. »

Ce n'était pas, nous le savons, par l'annonce d'un événement heureux que la mère devait être enlevée à son fils.

Pourtant, comme celui-ci déguisait mal l'inquiétude que lui causaient

les paroles de Mme Chauvière, la bonne femme craignit qu'Onésyme ne se mît de lui-même sur la voie de la vérité; de plus, supposant bien que cette fatale lumière devait paralyser subitement l'élan de son génie, elle s'empressa de rappeler le jeune artiste au travail qu'il avait tout à coup abandonné.

— Continue, cher enfant, lui dit-elle, et ne fais pas attention à ce que je dis.

» Les vieilles gens ont toujours peur, tu le sais, ajouta-t-elle en souriant; parce qu'on a beaucoup vécu, on se forge des chimères; on s'imagine que l'on n'a plus que quelques jours à vivre.

» C'est une folie, c'est une faiblesse; mais il faut bien que nos enfans nous pardonnent les infirmités de notre âge. »

Elle lui donna mille autres raisons plus ou moins bonnes pour le distraire des pensées sérieuses qu'un mot imprudent avait provoquées.

Mais comme l'émotion de sa voix et la tristesse involontaire de son sourire ne s'accordaient pas avec ses paroles, Onésyme cherchant à s'expliquer tout cela, en vint à se rappeler le douloureux regard que Mme Chauvière avait promené tout à l'heure sur leur pauvre ménage. Il reprit :

— Je vous ai devinée, ma mère; vous vous dites : Ce n'est que dans six mois qu'il sera donné, ce prix de peinture, et comment ferons-nous pour arriver au terme de notre temps d'épreuve ?

» N'est-ce pas que c'était bien là votre pensée ? »

Mettant alors la main sur son cœur pour éteindre la souffrance qui, depuis quelques jours, revenait à chaque instant plus vive, la mère d'une voix affaiblie, répondit timidement :

— Oui, mon fils, c'est aussi à cela que je pensais.

— En ce cas, répartit Onésyme gaîment et rassuré, calmez vos craintes, ce n'est pas six mois que je vous demande, c'est six jours; dans six jours, ce travail que je prépare sera terminé; dans six jours, je subirai la première épreuve des loges et je sortirai le premier, vous n'en doutez pas, dans l'ordre des candidats.

» Comme un succès certain vaut de l'argent comptant, je vous réponds qu'à compter du moment de ma réception parmi les concurrens au grand prix, nous aurons, vous et moi, cessé de souffrir; je trouverai sans peine à me faire escompter par quelqu'un ma part de mon prochain avenir de gloire. »

« D'ailleurs, poursuivit Onésyme crayonnant toujours, je dirai à tout le monde quelle a été notre existence depuis tant d'années. Quand on saura ce que vous avez fait pour moi, il n'est personne, j'en suis sûr, qui ne tienne à honneur de venir au secours de la meilleure des mères. »

Il eût dit volontiers — de la mère du meilleur des peintres, — mais le sentiment filial l'emporta cependant sur sa vanité d'artiste.

Pourtant, quand Mme Chauvière, qui l'écoutait parler sans espoir pour elle, mais avec confiance pour lui, quand Mme Chauvière eut, de la façon que nous venons de le dire, redressé la phrase de son fils, Onésyme lui sourit d'un air d'assentiment, comme s'il eût applaudi à cette correction qui s'accordait si bien avec l'opinion qu'il s'était faite de son mérite.

Il n'avait pas trop présumé de la fécondité de son imagination et de la facilité de sa main; cinq jours après cet entretien avec sa mère, Onésyme était prêt à se présenter devant les chefs de l'école.

Ces cinq jours de grande misère pour Mme Chauvière, le jeune artiste n'en sentit pas le poids.

Absorbé dans un travail opiniâtre, il ne s'informa pas des obstacles que la pauvre femme avait dû vaincre pour qu'à chaque repas il touvât son couvert mis et la table suffisamment fournie.

Ce fils, si tendrement attaché à sa mère, ne remarqua même pas quels

progrès effrayans le mal avait fait durant ces cinq jours si difficiles à parcourir. Tout à son œuvre, il ne voyait absolument qu'elle.

C'est seulement le matin du sixième jour, lorsque, inscrit en temps utile au palais des Beaux-Arts, il se disposait à aller subir la première épreuve : celle de l'esquisse, qu'il regarda sa mère avec attention.

— Mon Dieu ! dit-il, comme vous paraissez fatiguée, auriez-vous donc passé la nuit au travail ?

— Non, répondit-elle, mais je me sens aujourd'hui plus faible que de coutume.

» Cependant, que cela ne t'inquiète pas, mon ami ; ne pense qu'à ton esquisse ; mais quand tu seras libre, reviens, reviens bien vite m'apporter une bonne nouvelle. »

Il partit, nous ne dirons pas le cœur plein d'espoir, mais bien avec la certitude inébranlable du succès.

A son retour, le soir, il y avait sur la physionomie d'Onésyme une expression de douleur profonde. Cette douleur s'expliquait facilement.

Au moment où il sortait du palais des Beaux-Arts, après une journée consacrée à l'exécution de l'esquisse dans le sévère secret de la loge, il trouva, appuyé contre la grille de la rue et guettant sa venue, un brave homme, son voisin, qui lui dit :

— Voilà une heure que je vous attends, monsieur Onésyme ; hâtez-vous de retourner à la maison, il y a du nouveau et du nouveau bien triste, même : ma fille vient de courir chez le médecin, votre mère est au plus mal.

Le jeune artiste oublia en ce moment ses projets de gloire et de fortune à venir pour ne plus songer qu'à la courageuse femme qui s'était dévouée pour lui.

Aussitôt, et sans attendre l'obligeant voisin qui était venu lui apprendre cette déplorable nouvelle et presser son retour, Onésyme prit sa course, et, heurtant dans la rue tout ce qui ne se rangeait pas pour lui livrer passage, en quelques minutes il arriva à sa mansarde.

Un médecin était auprès de Mme Chauvière. Comme s'il ne se fût pas attendu à trouver sa mère en un si fâcheux état, l'artiste, pris d'un saisissement subit, s'arrêta au milieu de la chambre, n'osant ni avancer vers la malade, ni interroger le docteur.

— Ne vous tourmentez pas, dit ce dernier à la bonne femme, quand il eut achevé d'écrire ses prescriptions ; je vous assure que demain vous souffrirez beaucoup moins... D'ailleurs, je reviendrai.

Ensuite, ayant pris son ordonnance et s'étant approché d'Onésyme sous prétexte de lui expliquer avec plus de détails les soins que réclamait l'état de la malade, il ajouta à voix basse :

— Oui, je reviendrai : à moins cependant qu'un événement qu'il faut bien prévoir ne rende inutile ma seconde visite.

Le fils désolé regarda en face l'homme qui lui présageait malheur. — Le visage de celui-ci était calme, mais il n'avait pas une expression rassurante.

— Je vous dis cela, poursuivit le docteur, parce que, s'il est généreux de tromper ceux qui souffrent, il est de la loyauté du médecin de ne pas abuser, par une fausse espérance, les personnes qui ont intérêt à savoir la vérité.

» Si l'événement dont je vous parle arrivait, continua-t-il, vous voudriez bien me faire savoir que ma présence n'est plus nécessaire ici. »

— Oui, monsieur, balbutia Onésyme en jetant à la dérobée un regard d'amour et de pitié du côté de sa mère.

Le docteur, prêt à partir, adressa encore quelques mots d'encouragement à la malade ; ensuite il pressa la main du jeune homme en murmurant :

— Du courage, mon ami !

Le médecin était loin déjà, et Onésyme, toujours fixé à la même place, l'ordonnance à la main, demeurait immobile, sans voix, sans larmes, frappé pour ainsi dire d'insensibilité devant le malheur immense et imminent qui le menaçait.

Ce fut un mot de sa mère qui détermina l'explosion des sanglots amassés sur son cœur.

— Cher enfant, dit-elle, il faudra donc nous quitter. Je l'avais bien pressenti, continua Mme Chauvière; c'était trop exiger de Dieu que de lui demander la grâce de me laisser vivre jusqu'au jour où tu seras couronné.

Onésyme tressaillit et courba la tête.

— Cependant, dit encore sa mère, je méritais bien de le voir, ce beau jour!

Attiré, quelques secondes après, par le regard et par la voix de la malade, Onésyme, chancelant sous le poids de sa douleur, s'était approché du lit de souffrance. Il s'assit sur le bord, à la place que, de la main, Mme Chauvière lui désignait.

Les pleurs où se noyaient les regards du jeune artiste coulaient si abondans que ses yeux, à travers leur voile humide, ne pouvaient juger des ravages causés en une seule journée par ce mal dévorant.

— Mais rien n'est désespéré, ma mère, essaya-t-il de dire à la malade; pourquoi donc me parlez-vous de notre séparation prochaine?

— Parce qu'il ne m'est plus possible de te dissimuler mes souffrances; parce qu'il y a long-temps que je ne me fais plus illusion sur mon état, et parce que, enfin, cher enfant, il ne faut pas que la mort vienne me surprendre avant que nous ayons eu le temps de nous bien dire adieu.

A ces mots, cédant à un transport fiévreux, Onésyme se leva; il essuya rapidement les larmes qui faisaient obstacle à sa vue, et, se penchant vers sa mère pour la contempler, il s'écria avec un sentiment de révolte contre cette mort impie qui venait de lui prendre la moitié de lui-même :

— Non, jamais! non, mon Dieu! c'est impossible! ma mère ne peut pas mourir!

Il avait dévoilé ses regards, ainsi que nous venons de le dire, et il s'était avancé vers la malade.

A peine l'eut-il entrevue, qu'il se rejeta en arrière, tout saisi de terreur.

Les paroles commencées avec force et comme une sorte de négation contre la volonté du destin expirèrent sur ses lèvres à l'aspect de la terrible réalité. Après ce qu'il venait de voir, le doute ne lui était plus permis.

— Eh bien! reprit Mme Chauvière, qui ne s'abusait pas sur la cause du mouvement de recul et du silence de son fils, eh bien! Onésyme, crois-tu que je me sois trompée, quand je t'ai dit : il faudra nous quitter?

« Mais à présent que tu m'as bien regardée et que ton effroi me dit comment je suis, hélas! que l'horreur de mon déplorable état ne t'éloigne pas de moi avant le temps de notre éternelle séparation sur la terre; détourne de moi tes regards, ne cherche pas à retrouver mes traits dans un visage qui ne me ressemble plus déjà mais écoute-moi te parler et tu verras que je suis toujours ta mère. »

De nouveaux sanglots d'Onésyme répondirent à ces touchantes paroles.

— Reviens là, près de moi, mon ami, poursuivit la malade, en rappelant par un geste le jeune artiste à la place qu'il avait quittée un instant auparavant. Reviens et fais un effort sur ta douleur pour pouvoir m'entendre.

» Tu me pleureras, Onésyme, quand je ne serai plus; mais aujour-

d'hui ne perdons pas, en larmes impuissantes à me sauver, le peu de temps que nous avons encore à demeurer ensemble. »

Ainsi sollicité par sa mère, Onésyme, s'assit de nouveau sur le bord du lit.

Il promit de vaincre ses larmes et de prêter à la malade l'attention qu'elle réclamait de lui; mais, en l'écoutant, il oubliait sa promesse : les souvenirs continuaient à gonfler sa poitrine, et, malgré lui, les pleurs inondaient toujours ses yeux.

Ménageant ses forces pour prolonger le dernier entretien, Mme Chauvière repassa lentement sur les temps difficiles qu'ils avaient eu l'un et l'autre à subir.

— Je ne regrette rien de tout ce que m'a dicté ma tendresse pour toi, disait-elle; je me fais une joie, un orgueil, au contraire, des nombreux obstacles que nous avons rencontrés dans cette pénible route, puisque tu es au but maintenant.

» Un peu moins de gêne eût été à désirer, sans doute ; mais si je n'eusse pas fait pour toi autant de sacrifices, peut-être serais-tu en droit de m'aimer moins aujourd'hui, et, moi-même, je me sentirais moins contente de moi, moins fière de l'avenir que nos privations et tes travaux ont su te préparer. »

Alors, mais avec hésitation et comme si elle eût craint que son fils ne prît sa question pour un doute offensant, alors la malade ajouta :

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu es le premier sur la liste des élèves désignés pour le concours; mais dis-moi l'étonnement, dis-moi l'admiration de ceux qui ont vu ton esquisse.

— Ne parlons que de vous, ma mère, reprit vivement Onésyme, pour qui ces paroles étaient cruellement importunes. Chute ou succès, tout n'est-il pas indifférent à mon cœur dans un moment comme celui-ci? J'ai tout oublié pour ne penser qu'à vous. Devant le malheur de votre perte est-il une joie possible pour moi? est-il une douleur que celle-là n'efface ?

Ce n'était pas répondre d'une manière positive à la question que Mme Chauvière venait de lui adresser.

Cependant la mourante se contenta de cette réplique ambiguë, et comme elle ne doutait pas plus du mérite de son fils que de la probité des juges auxquels il avait soumis son travail, elle tendit de rechef ses deux mains à Onésyme, et dit avec confiance et bonheur :

— Oui, tu as été bien accueilli, cela devait être, toi, mon grand artiste! toi, l'homme de génie!

» En ce cas, mon ami, revenons sur ce que tu m'as dit l'autre jour de la possibilité où tu vas te trouver d'obtenir quelques emprunts, à compte sur tes succès futurs.

» Cette avance d'argent que tu pensais à solliciter pour moi, je n'en aurai pas besoin, mon ami; cependant demande-la toujours, elle te servira à acquitter les petites dettes que j'ai le regret de te laisser.

» Ah! si ma vue ne s'était pas trop tôt affaiblie, j'aurais tant travaillé que tu serais aujourd'hui à l'abri du besoin.

» Je n'ai pas pu faire davantage, cher enfant : j'ai été même au delà de ce qu'on peut exiger d'une mère âgée et infirme; mais je suis heureuse de te le dire, mon Onésyme, ce n'était pas trop, ce n'était pas même assez pour un fils tel que toi. »

Après un moment donné à la souffrance qui ne lui laissait plus le loisir d'oublier que la mort était proche, moment pendant lequel Onésyme prodigua à sa mère les soins les plus empressés, les consolations les plus touchantes, la malade lui fit cette recommandation :

— N'oublie jamais, mon enfant, tout ce que tu as d'honneurs et de richesse à demander à cet art pour qui ta pauvre mère s'est dévouée.

Il faut qu'il te paie dans l'avenir ce qu'il t'enlève aujourd'hui; il ne te fera jamais trop grand pour prix du cœur que tu vas perdre.

» Si tu ne m'avais pas sans cesse répété : Je serai le premier de tous, mais c'est à la condition que je ne commencerai pas par avilir mes crayons et mes pinceaux en les employant à des œuvres vulgaires ; accordez-moi le temps et je saurai bien conquérir l'immortalité; si tu ne m'avais pas dit cela, mon Onésyme, je me serais fait un devoir d'user de mon autorité pour te contraindre à user de ton talent comme le font tous ceux qui ne sont pas illustres, mais qui vivent dans une honnête aisance; nous aussi nous eussions mieux vécu et je ne serais pas aujourd'hui sur mon lit de mort.»

Onésyme quitta brusquement la main de sa mère et il se frappa le front avec désespoir.

— Ce n'est pas un reproche, mon enfant; non, ce n'est pas un reproche que je t'adresse, dit madame Chauvière. Il fallait ou sacrifier le présent ou tuer ton avenir, je n'ai pas dû hésiter un moment.

« Oh! mon Dieu! interrompit-elle comme éclairée par une illumination soudaine, je ne sais pas si j'ai agi conformément à la raison en me montrant docile à la volonté de mon fils et confiante dans la destinée qu'il se promet. — Cela doit être, poursuivit la bonne mère en s'efforçant de chasser le doute qui venait de s'emparer de son esprit, oui, cela doit être, puisque j'ai suivi l'impulsion de mon cœur. »

Quels eussent été la douleur et l'effroi de cette pauvre femme qui mourait victime de son propre aveuglement et de l'illusion d'un fou, si quelqu'un se fût subitement présenté devant elle et lui eût dit :

« Mère crédule, au lieu du chemin des honneurs et de la richesse, c'est la voie des déceptions et de la misère que, par ton ignorance et ta faiblesse, tu as ouverte à ton fils.

» Tout ce qui s'attachera à lui tombera comme toi victime de ta funeste erreur, jusqu'à ce que lui-même il succombe à son tour.

» Son orgueil le défendra long-temps contre la déplorable conviction de son infériorité; mais il faudra bien qu'un jour cette conviction lui arrive, et alors, quand, atterré sous la réalité accablante, il reportera ses regards vers le passé, quand il pourra comprendre qu'il n'a vécu que comme la plante parasite et nuisible, qui dévore la substance de tout ce qui l'entoure et ruine le sol au lieu de le féconder, alors qui sait s'il ne maudira pas celle qui la première a partagé ses vaniteuses espérances? »

Voilà pourtant ce qu'on aurait pu dire à la mourante qui allait s'endormir sans crainte, dans l'éternel repos.

Et pourtant, le but si péniblement cherché ne venait-il pas d'être atteint? Onésyme avait fait la première démarche pour se produire dans le monde. Quelqu'un avait pu apprécier ce qu'il possédait d'imagination et de talent.

Oui, son esquisse avec celles des autres concurrens avait été placée sous les yeux des juges naturels du concours, et, de notre grand artiste aux autres candidats, quelle énorme distance ne devait-il pas exister? Distance incommensurable, il est vrai, car, au premier aperçu de son travail, les examinateurs déclarèrent unanimement le jeune Onésyme Chauvière indigne d'entrer en lutte avec ceux qui devaient se disputer le prix.

Ainsi il s'était vu inexorablement repoussé de ce concours, son premier échelon pour monter à la plus haute fortune.

Cet échec auquel il était bien loin de s'attendre l'avait beaucoup étonné, mais non pas affecté d'une manière pénible.

C'est seulement pour ceux qui doutent d'eux-mêmes qu'un tel refus peut être une désespérante révélation; mais Onésyme avait confiance en ses forces, et s'il éprouva quelque chagrin de se voir exclu de la lice, ce

fut seulement pour sa mère qui lui avait dit le matin : — Reviens avec une bonne nouvelle ; car nous ne pouvons plus attendre.

Quant à ses juges, il ne les maudit pas ; c'est sans colère qu'il accueillit la nouvelle de l'arrêt qu'ils avaient prononcé contre lui.

— Pauvres gens! se dit-il, il faut les plaindre et non leur en vouloir. J'aurais dû m'attendre à ce résultat; moi qui connais si bien la portée de leur esprit et la profondeur de leurs vues. Ils seraient trop au dessus de l'estime que j'accorde à leur talent s'ils avaient pu comprendre le mien.

N'eût été le besoin qui se faisait impérieusement sentir chez lui, Onésyme se serait réjoui de la mésaventure qui le rendait à lui-même et qui lui permettait de se livrer, sans autre préoccupation, à la recherche de son chef-d'œuvre ; mais les paroles, mais les regards de Mme Chauvière se représentaient encore à la pensée de l'artiste éconduit; et en traversant les cours du palais des Beaux-Arts, il se demanda comment il lui serait possible de faire comprendre à la bonne femme que l'insuccès de sa démarche était peut-être l'événement le plus heureux qui pût lui arriver.

Sa rencontre avec le voisin, la situation désespérée dans laquelle il trouva sa mère, le dispensèrent du soin difficile de raviver un dévoûment qui ne s'était arrêté que devant l'impossible.

Onésyme laissa donc la mourante lui parler autant qu'elle le voulut de son triomphe assuré au concours, sans oser apprendre à celle-ci qu'il ne devait pas même participer à cette lutte.

En cela il fit bien, et pour lui et pour elle; car, à ses derniers momens, madame Chauvière aurait peut-être douté de l'avenir glorieux de son fils; et que sa mort eût été douloureuse alors!

Qu'un voyageur ayant usé ses forces à marcher, tombe expirant de fatigue au terme de sa route, il peut encore mourir content, puisqu'il se dit, avec la conscience d'une tâche dignement accomplie : — Du moins je suis arrivé.

Mais, après un long et épuisant voyage, quand le courage est vaincu et qu'on est à bout de sa puissance, que quelqu'un vienne dire à celui qui croit avoir atteint le but : « Tu as pris une direction contraire, il faut revenir sur tes pas, » alors à l'épuisement se mêle le désespoir. Les yeux tournés vers la route qu'il aurait dû suivre, l'imprudent qui s'est ainsi fourvoyé maudit son erreur : il demande à Dieu la force nécessaire pour se remettre en chemin, et Dieu lui répond : — Il est trop tard!

Par un pieux mensonge, le jeune artiste entretint la douce illusion de sa mère. Celle-ci, fermement persuadée que le nom de son fils était inscrit sur la liste des candidats, bénit le lauréat futur; car dans son cœur elle lui donnait le prix.

Ainsi que le docteur l'avait prévu, il n'eut point à faire une seconde visite à la malade. Vers le milieu de la nuit, un prêtre fut appelé auprès d'elle, et, ses devoirs religieux accomplis, elle expira sans agonie.

Quand elle se vit sur le point de fermer pour toujours les yeux, la pauvre femme fit promettre à Onésyme de venir déposer sa première couronne sur la tombe où elle voulait qu'on écrivît seulement ces mots :

« ICI REPOSE LA MÈRE D'ONÉSYME CHAUVIÈRE. »

III

Les Voisins.

Bien que la vanité ait des entretiens séduisans, la trompeuse finit presque toujours par donner de désastreux conseils, surtout lorsqu'elle parle en un lieu où déjà la misère a élu domicile.

L'isolement eût donc conduit comme tant d'autres le jeune artiste au

désespoir; mais, par bonheur pour lui, par malheur pour elle, une jeune fille qui habitait dans son voisinage avait été la confidente de Mme Chauvière, comme la bonne femme était celle de son fils.

Cette jeune fille, enfant de dix-sept ans, en recueillant le dernier soupir de la tendre mère, retint de son âme ce qu'elle renfermait de confiance en Onésyme et de bon vouloir pour lui.

On la nommait Charlotte Ménars; son père, c'était le brave homme qui était venu attendre l'artiste à sa sortie du palais des Beaux-Arts pour lui dire : — Hâtez-vous, voisin, votre mère est au plus mal.

Jusqu'à ce jour fatal, Onésyme, toujours absorbé dans sa méditation, ou livré au travail incessant de ses ébauches, avait à peine remarqué cette rondelette jeune fille, un peu haute en couleur, à la taille passablement épaisse, et dont les traits n'étaient ni fort délicats, ni très réguliers, mais qui avait un regard si bon, un sourire si bienveillant, une voix si douce, qu'en la regardant sourire, qu'en l'écoutant parler, on se surprenait à la trouver mieux que jolie.

Son père, quand il était en pointe de gaîté, l'appelait Gros-Charlot.

Or, comme le laborieux ouvrier avait journellement recours au surexcitant qui le poussait au travail aussi bien qu'à la joie, il s'ensuivit qu'à force de répéter à tout venant l'épithète amicale par laquelle il désignait sa fille, mademoiselle Charlotte Ménars ne fut bientôt connue dans le quartier que sous le nom assez peu féminin de Gros-Charlot.

Ce sobriquet, en apparence disgracieux, ne nuisait nullement aux succès de la jeune fille auprès des galans du voisinage, et quand Gros-Charlot venait à passer dans la rue, il se trouvait toujours quelque jeune commis, voir même quelque riche marchand, attiré sur sa porte par l'espoir de recueillir au vol un de ces doux regards, un de ces doux rires dont nous avons parlé.

Et puis encore qui n'aurait été jaloux d'admirer un instant le pied le plus élégant et la plus charmante petite main qui se pussent voir ?

En ceci, la fille de l'ébéniste avait été royalement partagée. La coquette le savait bien, aussi était-il impossible de trouver quelqu'un qui fût chaussé de meilleure façon qu'elle, avec des bas plus fins, plus blancs et mieux tirés, avec des souliers plus mignons et d'un noir plus brillant.

Quant à ses mains, dont à juste droit l'enfant était fière, c'était faveur insigne que de les voir nues.

Ainsi que feu sa mère, — Harriet l'Ecossaise, qui avait conservé à Paris la mode en usage parmi les femmes du peuple de la bonne ville de Glascow où elle était née, — ainsi que sa mère, Charlotte Ménars ne sortait jamais que convenablement gantée.

Mais ces gants, qui cachaient la blancheur de ses mains, n'en dissimulaient pas la forme toute gracieuse, et l'on devinait facilement le joli modèle de ses doigts et la teinte rosée de ses ongles coquettement arrondis, sous le gant souple et de couleur tendre qui ne faisait d'ailleurs aucun pli.

Si, depuis deux ans que le père Ménars et sa fille demeuraient dans cette maison, Onésyme Chauvière n'avait rien remarqué de tout cela, certes, ce n'était pas la faute de Gros-Charlot, ou, si vous l'aimez mieux, de la gentille Charlotte.

Naturellement communicative, elle n'eût pas mieux demandé que de se mettre en rapport de bonne amitié avec le jeune artiste; car, dans l'ingénuité de son cœur et dans la franchise de son éducation, il lui semblait tout aussi facile, tout aussi convenable d'attirer l'intimité du fils que de recevoir les confidences de la mère.

Pour Mme Chauvière, le plus doux passe-temps, après le bonheur d'aimer et d'admirer Onésyme, c'était de parler de lui; aussi, dès qu'elle avisait dans son voisinage une oreille de bonne volonté, elle ne se faisait

point faute de l'assourdir de ses joies maternelles et de ses glorieuses espérances.

Tout nouveau voisin lui devait, au moins pour une fois, le tribut de son attention, quitte ensuite, pour lui, à se dérober par la ruse, ou par une volonté positivement exprimée, au bavardage de la mère idolâtre.

L'arrivée de l'ouvrier ébéniste et de sa fille dans le logement voisin avait été une bonne fortune pour Mme Chauvière; elle pouvait parler tout à son aise de ce fils tant aimé aux nouveaux locataires de sa maison.

Le bonhomme Ménars comprenait si bien l'enthousiasme pour les arts!

Ce n'était pas, hâtons-nous de le dire, que, personnellement, il eût au moindre degré le sentiment artiste; mais, après vingt ans passés, il se souvenait encore de sa sœur Eulalie, toute jeune fille, morte en ce temps-là de consomption, parce que leur père n'avait pas voulu qu'elle apprît la musique et qu'elle se fît chanteuse.

Ce triste événement causa un tel remords à ce père opiniâtre jusqu'à la cruauté, il y eut après la mort de la pauvre Eulalie un si long deuil dans la maison, que Ménars, qui était fort jeune alors, jura, en invoquant le nom de sa sœur, de ne jamais contrarier la vocation des enfans que Dieu lui accorderait.

Aussi quand la mère d'Onésyme eut, pour la première fois, entretenu son nouveau voisin et du talent de l'artiste, et des sacrifices qu'elle faisait chaque jour pour lui assurer un glorieux avenir, Ménars répondit à cette confidence par l'histoire de sa sœur, puis il ajouta :

— Vous avez raison, la voisine, d'en agir ainsi avec ce jeune homme; il ne faut pas empêcher nos petits de suivre leur chemin, attendu qu'il y y a des idées qui tuent quand on veut les étouffer.

» Je n'ai qu'un enfant, moi; c'est mon trésor aussi, je tiens à le garder. Eh bien! malgré cela, si Gros-Charlot avait l'intention de n'importe quoi, pourvu cependant que la chose fût honnête, je ne la gênerais en rien, même quand ça devrait nous éloigner l'un de l'autre. « Mais, s'empressa-t-il d'ajouter, ma boulotte n'a jamais eu qu'une vocation : celle d'être bonne fille; et à vous dire vrai, j'aime encore mieux ça. »

Quant à Charlotte, elle aussi approuvait la conduite de Mme Chauvière envers Onésyme; mais ce n'était pas absolument par suite des considérations que son père avait fait valoir.

A force d'entendre parler du jeune artiste, Mlle Ménars avait conçu un vif désir de le voir.

Pourtant, le rencontrer, même par hasard, n'était pas chose facile. Onésyme sortait fort rarement, à moins que ce ne fût le soir, après la tombée de la nuit.

Si quelquefois il lui arrivait de sortir au grand jour, alors il passait si rapidement devant la porte ouverte de ses voisins, que bien que Charlotte eût sans cesse l'œil et l'oreille au guet, à peine avait-elle eu le temps de l'entendre, qu'elle l'apercevait seulement comme une ombre qui glisse et s'efface aussitôt.

Ceci ne faisait pas le compte de la jeune fille, et pour en venir à ce qu'elle voulait, Charlotte imaginait mille prétextes.

Tantôt elle courait demander à Mme Chauvière du feu ou de la lumière dont elle n'avait nullement besoin, tantôt elle lui rapportait la carafe d'eau que le même attrait de curiosité l'avait engagée à aller emprunter la veille, alors que chez son père la fontaine était pleine jusqu'aux bords.

Et comme la malicieuse enfant savait bien choisir ses heures pour faire ses visites intéressées à la voisine! Toujours lorsque Charlotte arrivait chez celle-ci, elle trouvait Onésyme assis à sa place accoutumée et s'exerçant du crayon ou du pinceau.

De coups d'œil en coups d'œil dirigés furtivement vers celui qui, tout à son travail, n'avait jamais pensé à lever les yeux sur elle, la fille de

l'ouvrier ébéniste en était venue à s'intéresser vivement au jeune artiste, mais beaucoup moins, bien entendu, d'après les éloges que la mère donnait à son talent, qu'à cause du bien qu'elle-même pensait de sa personne.

Sans contredit, elle eût voulu Onésyme un peu plus facile à distraire de sa préoccupation habituelle; mais cette persistance même à s'isoler, à se renfermer inexorablement dans son œuvre, tout en dérangeant les naïfs projets de coquetterie de Charlotte, lui faisait concevoir une haute estime pour un art qui s'emparait ainsi de toutes les facultés du cœur et de l'esprit.

En effet, il fallait que le pouvoir absorbant de cet art fût bien grand, puisqu'il ne permettait pas à un beau jeune homme d'environ vingt-quatre ans de s'apercevoir qu'une charmante fille venait là tout exprès pour le contempler, et que celle-ci, malgré la honte pudique qui la faisait parfois se repentir de sa témérité, n'eût pas mieux demandé que d'avoir à rougir d'un regard indiscret qui se serait attaché sur elle.

Charlotte avait beau faire pour essayer d'attirer l'attention d'Onésyme, il ne la remarquait pas.

Aussi, chaque fois que la pauvre enfant sortait de chez Mme Chauvière, après une tentative renouvelée tous les jours et tous les jours inutile, elle emportait avec un peu plus de dépit contre l'indifférence du grand artiste, beaucoup plus de tendre intérêt pour les beaux yeux du jeune voisin.

Donc, la bonne mère n'avait pas à craindre que chez les Ménars on se lassât de l'entendre parler de son fils. L'ébéniste et Charlotte, loin de se plaindre de son abondance à ce sujet, étaient les premiers à solliciter des paroles qui ne demandaient d'ailleurs qu'à se faire jour.

Ignorans, eux aussi, des qualités nécessaires à un peintre pour qu'il lui soit accordé de sortir de la foule, ils adoptaient, sans contrôle, l'espoir que madame Chauvière avait fondé sur l'impérieuse vocation d'Onésyme, et quoiqu'ils n'eussent pas été admis à l'honneur de voir ses importantes esquisses, Charlotte et le bonhomme Ménars donnaient de confiance leur admiration à l'auteur de ces chefs-d'œuvre inconnus, et, comme la mère, ils répétaient :

— Oh ! certes, celui-là sera un grand maître !

On ne sait pas assez, au delà des classes moyennes, ce qu'il y a d'utile, de précieux même dans les rapports de bon voisinage.

En haut, on se borne à faire participer ses voisins à des fêtes, à des parties de chasse et de cheval; ce sont les distractions que, mutuellement, on se procure, qui établissent les liaisons entre voisins; mais, tout en dehors et fragiles comme le choix du caprice, ces relations, qui n'ont point de limites dans la vie extérieure, s'arrêtent invariablement au seuil de la vie intime. Or, c'est là justement que commencent pour le pauvre les droits et les devoirs du voisinage : l'intimité est leur domaine.

En bas, ces rapports obligés naissent des services que tous les jours et à toute heure on se rend; en bas, ce n'est pas le plaisir, c'est le pain qu'on partage.

Personne ne savait mieux que le bonhomme Ménars remplir scrupuleusement les devoirs que le titre de bon voisin impose. Maintes fois Mme Chauvière eut la preuve de sa franche obligeance.

Aussi, quand à sa dernière heure la mère d'Onésyme parla à son fils des quelques dettes qu'elle avait le regret de laisser après elle, ce fut son voisin qu'elle nomma le premier dans la liste de ses créanciers.

Sans se piquer d'un tact fort délicat, Ménars, cependant, ne laissait presque jamais à Mme Chauvière le temps d'exposer jusqu'au bout son cruel embarras, quand la nécessité, venant à se faire plus rudement sentir, contraignait la pauvre femme à avoir de nouveau recours à la bourse

de l'ébéniste. Dès les premiers mots de la mère d'Onésyme, il comprenait le besoin, pressentait la demande, et, clignant de l'œil à sa fille :

— Gros-Charlot, lui disait le bonhomme, va au tiroir et passe en revue notre fortune ; si nous sommes assez riches, donne à la voisine tout ce qu'il lui faut ; autrement, si les eaux sont basses, fais deux parts de notre petit avoir ; tu en garderas une, c'est dans l'ordre, et tu donneras l'autre.

Charlotte, on le pense bien, s'empressait d'obéir, et sa joie était grande quand, par chance heureuse, la visite journalière de son père au cabaret avait laissé au fond du sac de cuir, le coffre-fort du ménage, une somme assez ronde pour qu'il lui fût possible d'offrir à Mme Chauvière plus qu'elle n'avait demandé.

Il n'en était pas toujours ainsi ; mais alors la jeune fille, allant au delà des généreuses intentions de son père, oubliait, à dessein, de faire absolument égales les deux parts dont il avait parlé, et nous n'avons pas besoin de dire que, dans le partage, ce n'était pas pour elle-même que Charlotte réservait le côté le plus lourd de la balance.

Les choses allaient de la sorte entre les deux voisins, quand, un jour, Mme Chauvière vint encore pour réclamer les services du père Ménars.

La bonne femme ne pouvait être que la bien mal venue dans ce malheureux jour : l'ébéniste avait subi une grosse perte d'argent.

Un fabricant pour lequel il travaillait étant tombé en faillite avait, par suite de ce coup fatal, fait perdre à l'ouvrier le prix de deux mois de travail.

Ménars, instruit le matin même de la ruine du fabricant, s'était empressé de courir chez celui-ci dans l'espoir de tirer à lui quelques planches du naufrage où venaient de s'engloutir ses seules économies.

Il arriva trop tard : le sinistre était complet, rien ne devait surnager.

Le cœur serré, les bras cassés par ce déplorable événement, le père de Charlotte ne voulut pas revenir auprès de sa fille avant d'avoir essayé de raffermir, par une pose au cabaret, son courage qu'il sentait ébranlé.

— Il faut réparer nos pertes, se dit-il, et le seul moyen de boucher l'énorme trou qui vient d'être fait à notre bourse, c'est de travailler avec plus d'assiduité et de faire nos journées plus longues que par le passé. Donc, je me dois à moi-même, et dans l'intérêt de mon enfant, de me donner des forces; car autrement, les bras aussi bien que le cœur finiraient par me manquer tout à fait.

Par suite de ce beau raisonnement, et pour réfléchir mieux à l'aise sur sa fâcheuse position, le père Ménars se campa devant la table d'un marchand de vin.

Mais, au contraire de ce qu'il avait espéré, les réflexions n'adoucirent pas le regret de la perte qu'il venait de subir ; plus la bouteille, entamée avec l'espoir d'y puiser un encouragement, approchait de sa fin, moins il avançait dans cette résolution philosophique à laquelle il s'était flatté d'atteindre au bout du second ou du troisième verre.

Comme la pose commençait à se prolonger outre mesure, sans fruit pour le calme de l'esprit et au grand dommage de la bourse, l'ouvrier ébéniste se décida à rentrer chez lui. Charlotte, tout en continuant son ouvrage de broderie, attendait avec impatience le retour de son père.

— Eh bien ! lui demanda-t-elle aussitôt qu'il parut, qu'avez-vous obtenu chez le marchand ?

— Le droit d'envoyer à tous les diables les scélérats qui se font un jeu de ruiner le pauvre monde.

— Ainsi, il n'y a plus d'espoir ; nous perdons tout. C'est un grand malheur, mon père.

— Ah bah ! repartit Ménars d'un air insoucieux et s'efforçant de dissimuler à sa fille le chagrin que sa station au cabaret n'avait fait qu'irriter davantage, il ne faut pas prendre le deuil pour ça, Gros-Charlot.

» Mettons que je me suis entré un éclat de bois dans la main droite, et que ça m'a tenu pendant deux mois le bras en écharpe.

» Tu vois qu'à ce compte-là, cette diable de faillite nous revient encore à meilleur marché ; car, si j'ai travaillé pour le roi de Prusse, du moins je n'ai eu ni drogues, ni médecin à payer. »

Cela dit, et afin de mettre un terme aux plaintes de sa fille, il se disposa à travailler en fredonnant, comme s'il n'avait pas eu le cœur blessé par un coup de la mauvaise fortune.

Mais une triste réflexion le faisait à chaque instant s'arrêter. Alors il apostrophait ses outils, il maudissait son rabot, injuriait sa varlope, et s'en prenait à tout ce qu'il avait sous la main pour donner le change à Charlotte sur le véritable motif de sa colère.

Ce fut juste au milieu de l'un de ces temps d'arrêt pendant lesquels le bonhomme donnait carrière à sa chagrine humeur, que Mme Chauvière entra chez lui pour lui confier son embarras du moment.

Cette fois, contre son habitude, l'ébéniste la laissa parler jusqu'au bout, quoiqu'il eût parfaitement compris tout de suite où voulait en venir la pauvre femme.

Charlotte attendait avec anxiété la réponse de son père; car elle soupçonnait bien qu'il était peu disposé, ce jour-là, à se montrer sensible et généreux envers qui que ce fût.

Ménars, doublement en peine et pour lui-même, et du refus par lequel il lui fallait répondre à une demande de sa voisine, Ménars ne se pressait pas de parler, il continuait à travailler sans avoir l'air de prêter la plus légère attention aux doléances de Mme Chauvière.

Celle-ci attendait toujours qu'il se prononçât dans cette pénible occurrence, et, comme il s'obstinait à demeurer muet, les regards de la bonne femme allaient de la fille au père, étonnée qu'elle était d'un accueil auquel ses voisins ne l'avaient pas habituée.

La jeune fille partageait l'embarras de l'ouvrier, elle savait bien que ce silence avait pour motif le triste état de leur bourse commune.

Elle aussi travaillait ou feignait de travailler, elle n'osait détourner la vue de sa broderie ; car elle craignait que dans ses yeux la mère d'Onésyme ne lût le refus qui devait suivre sa prière.

Cependant, comme Ménars se taisait toujours et que la voisine semblait stupéfiée du silence de tous deux, Charlotte allait se décider à lui avouer le malheur qui venait de les frapper, lorsque son père, encore embarrassé de la réponse qu'il avait à faire, mais impatient enfin de parler, prit le parti de se fâcher.

C'est la ressource des bonnes âmes qu'irrite l'impuissance de faire le bien.

— Bon ! vous êtes encore dans la peine, dit-il, ça ne m'étonne pas : avec vous, voisine, ce sera toujours la même chanson.

» Voilà ce que c'est : une mère se tue le corps et l'âme pour son enenfant, et, au bout du compte, ça ne lui rapporte que des chagrins et de la misère.

» Il est juste, sans doute, qu'on fasse des sacrifices pour les siens; mais non d'un petit bonhomme! c'est à la condition que ceux-là aussi y mettront un peu du leur.

» Que diable ! M. Onésyme est un homme, un grand homme même, à ce que vous dites ; c'est possible ; mais, en tout cas, ça n'est pas un bon fils ! Il doit bien s'apercevoir que vous manquez de tout, et s'il avait du cœur, ce monsieur qui a tant de génie, il le prouverait en ne laissant pas sa mère dans l'état où vous êtes. »

Charlotte voulut interrompre son père, mais il était lancé dans la voie des vérités dures, et sa franchise également excitée par l'événement du jour et par sa longue pause au cabaret, ne lui permettait plus de s'arrêter maintenant.

— On dira ce qu'on voudra de ma manière de voir, poursuivit en grommelant l'ouvrier ébéniste, mais je soutiens, moi, qu'il vaudrait mieux, pour vous et pour lui, que votre fils fût tout simplement un honnête peintre en décors, au lieu d'avoir dans la main un talent qui ne peut servir qu'à vous ouvrir à tous deux les portes de l'hôpital.

» Quand ma sœur Eulalie, ajouta le brave homme, voulut se faire chanteuse, ce n'était pas à seule fin de roucouler dans la solitude et pour son agrément personnel : c'était dans l'intention de nous rendre tous riches et heureux. Quand la pauvre fille se réjouissait de la réputation qu'elle devait avoir un jour, elle pensait d'abord au bien qu'il pourrait en revenir à sa famille.

» A la bonne heure ! un amour des arts comme celui-là, ça se comprend, c'est respectable.

» Mais ne vouloir rien faire, ni pour soi-même ni pour les autres, quand on a le pouvoir d'assurer le bien-être de sa mère, c'est plus que de l'égoïsme, c'est de l'ingratitude !

» Croyez-moi, voisine, car je vous le dis du fond de mon cœur, il n'y a de beau et d'estimable que ce qui est utile ; et, aux yeux des honnêtes gens, l'art superbe qui ne donne pas de pain à celui qui l'exerce, est au dessous du simple métier qui fait vivre son maître. »

L'ébéniste aurait pu continuer long-temps encore sa sévère boutade contre l'artiste impuissant à briser les entraves du besoin ; il ne devait être interrompu que par lui-même.

C'était en tournant autour de son établi, tête baissée, qu'il apostrophait ainsi la mère du jeune artiste ; car pour les dire en face à Mme Chauvière, ces cruelles paroles, le brave homme n'en aurait pas eu le courage. Donc, il allait, il venait, tantôt frappant du marteau, tantôt faisant machinalement jouer la scie, comme si le bruit et le mouvement avaient dû atténuer l'âpreté de son langage.

Enfin, effrayé de ce qu'il avait osé dire à cette tendre mère si confiante dans l'amour de son fils; alors, se reprochant sa rudesse, et jugeant aussi, par l'effet d'un bon retour sur lui-même, que c'était mal aborder la difficulté d'un refus que de reprocher sa misère à celle qui venait solliciter un secours qu'il se voyait dans l'impossibilité d'accorder, Ménars ayant senti le besoin de se faire excuser un tel emportement, leva les yeux pour demander pardon à sa voisine de la blessure qu'il avait faite à son cœur.

A sa grande surprise, il s'aperçut que depuis un moment il ne parlait qu'à lui seul. Mme Chauvière n'était plus là, Charlotte elle-même avait disparu.

Ce qui témoignait de la précipitation avec laquelle cette dernière avait quitté sa place, c'était son ouvrage de broderie jeté à l'abandon au milieu de la chambre.

Il fallait que la jeune fille, d'ordinaire si soigneuse, eût mis grande hâte à sortir, pour qu'il en fût ainsi. Le désordre qu'elle avait laissé derrière elle montrait visiblement celui qui régnait en ce moment dans son esprit.

Le père ne s'y trompa pas ; car tout en ramassant la broderie et en la posant avec précaution sur la table à ouvrage de Charlotte, il murmura :

— Il faut avouer que j'ai bien du malheur aujourd'hui ; c'est à moi seul que j'en veux, et voilà que, sans mauvaise intention, je fais de la peine à tout le monde. Ah ! ça, je ne suis donc qu'un maladroit ?

Le père Ménars s'assit à la place que sa fille avait tout à l'heure brusquement quittée, et il se mit à réfléchir sur le moyen qu'il convenait de prendre pour se réconcilier avec sa voisine et, par suite, avec Charlotte, que sa dureté envers Mme Chauvière avait dû nécessairement affliger.

Il était dans ces bienveillantes dispositions de cœur et d'esprit quand

sa fille revint. Charlotte avait encore les yeux rouges des larmes qu'elle venait de répandre.

A son arrivée, l'ouvrier se leva ; il se disposait à l'interroger et sur le motif de sa disparition, et sur l'émotion qu'il avait pu causer à leur voisine par ses paroles peu mesurées ; mais une fausse honte lui ferma la bouche.

Le père Ménars était de ceux qui, tout en s'avouant à eux-mêmes leurs torts, ne veulent pas souffrir qu'on les leur reproche.

Or, il devinait que sa fille, sollicitée par lui à parler, ne se ferait pas faute de blâmer ouvertement sa conduite, et comme il avait bien assez de son propre remords, il fit rentrer intérieurement ce qu'il aurait voulu dire, et retourna à son travail sans adresser un mot à Charlotte.

Celle-ci, de son côté, l'âme non moins péniblement affectée, garda le même silence et revint s'asseoir près de la fenêtre, à sa place accoutumée.

Comme son père, elle voulut se remettre à travailler ; mais le cœur gonflé par le souvenir de la scène dont elle avait été témoin, elle soupirait tout bas.

L'aiguille inactive dans ses doigts finit par lui échapper sans qu'elle s'en aperçût ; elle s'accouda tristement sur la table, et, appuyant sa tête dans ses mains, la pauvre enfant demeura long-temps pensive.

Tout à coup, comme poussée par l'inspiration, Charlotte se leva, elle courut à la commode qui renfermait sa belle robe des dimanches, ses fichus brodés, ses bas les plus fins, tout ce qu'elle avait de mieux, en un mot, parmi son précieux trousseau de jeune fille.

Elle prit une à une ces choses qui l'aidaient à se faire si gentille pendant les grands jours, et elle enveloppa soigneusement le tout dans un mouchoir de soie.

Elle allait encore une fois sortir sans informer son père de ce qu'elle venait intérieurement de décider, quand soudain un scrupule l'arrêta.

Aussitôt, demi-tremblante, demi-résolue, elle s'approcha de l'ouvrier qui, d'un air ébahi, la regardait aller et venir depuis un moment et cherchait à se rendre compte de son dessein.

— Sans votre permission, lui dit-elle, je ne puis disposer de rien ici, pas même de ce qui m'appartient ; mais cette permission qu'il faut que j'obtienne, je vous la demande avec confiance, mon père, car j'espère bien que vous ne me la refuserez pas.

— C'est selon ce que tu veux faire, répartit l'ouvrier jetant un coup d'œil sur le paquet enveloppé de soie, que Charlotte tenait à la main.

— Je veux, répliqua-t-elle vivement, faire oublier à la voisine le chagrin que vous lui avez causé ce matin.

— Ne dirait-on pas que j'ai été bien méchant avec elle, dit Ménars en fronçant le sourcil ; on ne peut donc plus se parler à présent ?

— Si fait, mais non pas se parler de cette façon-là.

« Si vous aviez eu le courage de lever les yeux sur Mme Chauvière au moment où vous lui adressiez tant de reproches cruels, vous auriez bien vu combien elle souffrait en vous écoutant.

» Pauvre femme ! elle est partie d'ici le cœur navré ; j'ai couru après elle jusqu'au bas de l'escalier pour qu'elle n'emportât pas de vous une trop mauvaise pensée ; mais rien de ce que j'ai essayé de lui dire n'a pu la consoler.

» Si votre père, m'a-t-elle répondu, n'avait attaqué que moi, je ne lui en voudrais pas ; d'ailleurs, il est possible que je lui sois importune ; mais il s'agissait de mon fils ; le voisin a voulu me faire entendre qu'Onésyme n'a pas pour moi la tendresse que je mérite ; voilà ce qui m'a blessée, voilà ce que je ne peux lui pardonner. »

» Vouloir qu'une mère doute de l'amour de son enfant ; oh ! c'est bien mal !

» Elle m'a dit cela, mon père, en fondant en larmes, et puis elle s'est éloignée sans m'écouter davantage.

» Eh bien ! demanderez-vous encore si vous avez été méchant avec elle ? »

— Que diable aussi, murmura le bonhomme Ménars qui cherchait une excuse, pourquoi la voisine a-t-elle besoin de moi le jour où il m'est impossible de faire quelque chose pour elle? Cela m'a contrarié ; je ne sais pas refuser sans me fâcher, moi!

— Ce n'était pas une raison, objecta la gentille enfant, pour ajouter une douleur à celle qu'elle souffre ; parce qu'on se trouve dans l'impossibilité d'obliger les gens, il ne s'ensuit pas de là qu'on doive leur faire de la peine.

— Et comment mademoiselle espère-t-elle arranger les choses? demanda le père Ménars, empressé de mettre fin aux reproches de sa fille.

— Comment? c'est bien simple, répondit celle-ci; je veux vous mettre à même de rendre à la voisine le service qu'elle vous a demandé.

« Oh ! il le faut, mon père, et pour qu'elle oublie ce qui s'est passé, et pour qu'elle ne manque pas de confiance envers nous à l'avenir.

» Après ce que vous lui avez dit, madame Chauvière n'osera plus s'adresser à nous lorsqu'elle sera dans le besoin, si nous ne lui prouvons pas, aujourd'hui même, que son malheur nous intéresse toujours ; et c'est cette preuve-là que nous allons lui donner. »

— Et pour elle tu veux vendre tes nippes ! dit l'ouvrier en arrachant des mains de sa fille le mouchoir qui renfermait ses habits de fête.

— Les vendre ? oh ! non, reprit Charlotte ; mais les engager pour jusqu'au jour où j'aurai rendu à ma maîtresse lingère ce col qu'elle m'a donné à broder.

— Un moment, s'écria Ménars, je ne veux pas que ma fille se prive de ce qu'elle a de plus beau et de meilleur, parce que j'ai été emporté, brutal avec notre voisine.

— Et moi, je ne veux pas, rispota vivement sa fille, qu'on vous croie insensible, cruel même, quand vous avez le cœur si bon.

« Que vous importe, mon père, si je suis forcée de me passer de tout ceci pendant un dimanche ou deux? Ne vous êtes-vous pas promis ce matin de travailler sans relâche pour réparer bien vite le tort qu'on nous a fait? Il n'y aura donc pas de sortie pour moi le dimanche pendant tout ce temps ; car je dois vous tenir compagnie en travaillant aussi.

» Vous comprenez donc bien que je ne serai nullement privée, puisque mes beaux habits ne pourraient me servir ; personne ne saura qu'ils ne sont plus ici, et la voisine, voyant que vous êtes venu à son aide, ne pourra plus vous en vouloir. »

Le ton caressant que prit Charlotte en disant cela avait ému le brave homme. Il eût voulu être en situation assez favorable pour que sa fille ne réparât pas le tort qu'il avait eu auprès de Mme Chauvière, et tandis que la petite insistait, son père passait en revue toutes les autres ressources dont il pouvait user avant d'en venir à l'expédient imaginé par Charlotte.

— Gardez, lui dit celle-ci, s'obstinant à son projet, gardez pour nous-mêmes ces autres moyens de sortir d'embarras : car nous pourrons en avoir besoin à notre tour. Ne me privez pas du plaisir de faire personnellement quelque chose pour nos pauvres voisins.

» Je n'ai pas le droit de vous en vouloir de ce qui a eu lieu ; car je sais bien que c'est la faillite dont vous êtes victime qui vous a fait parler ainsi.

» Cependant vous m'avez causé beaucoup de chagrin aussi , à moi ; mais, c'est égal, je ne serai plus du tout fâchée contre vous; je vous remercierai même , si vous me dites : Fais ce que tu veux , je te le permets. »

Ces paroles qu'elle désirait tant d'entendre, le père Ménars les dit enfin. Il rendit à sa fille le mouchoir de soie dont il s'était emparé, et Charlotte l'emporta avec un sentiment de joie que l'on comprendra sans peine.

Depuis qu'un doux intérêt la faisait rêver à Onésyme, la fille de l'ébéniste avait bien souvent envié le sort de cette bonne mère qui pouvait chaque jour et à tous les instans épandre, par toutes les sources de son cœur, sa tendre sollicitude pour le jeune artiste.

Elle ne se disait pas encore : — Je compterai dans sa vie ; — mais il comptait, lui, déjà si bien dans celle de Charlotte , que, pour elle, faire un sacrifice à Onésime , un sacrifice même qu'il devait ignorer, c'était accomplir un devoir, c'était donner du bonheur à ses rêves.

Tel était le besoin qu'elle éprouvait de le savoir son obligé , même en gardant pour elle le secret de sa bonne action , que Charlotte regardait maintenant comme un heureux coup de la fortune la brutale sortie de son père contre la mère d'Onésyme. Il y avait positivement fête dans son cœur, alors qu'elle allait pour quelque temps se dessaisir de sa parure tant aimée en faveur de son jeune voisin.

— Il n'en saura jamais rien , pensait-elle; mais ce n'est pas sa reconnaissance que je veux, c'est le contentement de moi-même.

Charlotte rentra un peu moins riche qu'elle ne l'avait espéré, mais assez bien pourvue cependant pour être à même d'offrir à Mme Chauvière une somme supérieure à celle que la bonne femme était venue si malencontreusement demander au père Ménars. La voisine n'était pas de retour chez elle.

— Il faudra la guetter au passage, dit l'ouvrier ébéniste, et lorsqu'elle passera devant la porte , tu iras bien vite à elle pour lui mettre cet argent dans la main, en lui faisant entendre que je n'ai pas voulu l'affliger.

Attendre l'arrivée de la voisine , ce n'était pas là ce que Charlotte avait projeté chemin faisant. Si elle avait hâté le pas au retour encore plus qu'au départ, c'est qu'un espoir nouveau l'attirait vers sa demeure.

Elle se disait : — Puissé-je arriver à la maison avant que Mme Chauvière soit revenue. S'il n'en est pas ainsi , j'aurais manqué la meilleure part du plan que j'ai formé.

Quand Ménars lui parla de guetter Mme Chauvière, Charlotte, pressée d'accomplir un dessein secret, répondit :

— Mais vous n'y pensez pas, mon père, si nous offrons nous-mêmes cet argent à la voisine, il se peut qu'elle le repousse ; nous devons donc la mettre dans l'impossibilité de refuser notre secours, et, pour cela, j'ai trouvé un excellent moyen.

— Et lequel ?

— C'est de profiter de son absence pour aller porter chez elle ce qu'elle pourrait refuser de recevoir ; d'abord, elle ne saura pas d'où cela lui vient, et plus tard, quand Mme Chauvière apprendra la vérité, elle ne pourra plus nous en vouloir.

— Mais, objecta-t-il, il n'y a personne chez la voisine ; personne, j'entends, à qui tu puisse parler.

— Et son fils ? répartit vivement la jeune fille; il y est, lui, j'en suis sûre: sa clé est sur la porte.

— Sans doute, il y est, répondit encore le bonhomme, pourtant je ne sais pas si tu dois...

— Mais, raison de plus, mon père, s'écria l'impatiente Charlotte, qui redoutait maintenant le retour de la voisine.

— Au fait, tu as peut-être raison, lui dit son père, sans comprendre la valeur de ces mots : « raison de plus » qui trahissaient cependant assez clairement la pensée de l'audacieuse enfant.

« Il est seul, pensait Charlotte, donc il sera bien forcé de me parler aujourd'hui. »

Et puis, sans tenir compte d'un mouvement instinctif de pudeur qui vint la surprendre au moment où, l'argent en main, elle se dirigeait vers la porte de sa voisine, elle tourna aussi résolument la clé dans la serrure qu'elle le faisait d'ordinaire quand elle savait que la mère de l'artiste était là pour la recevoir.

On peut pardonner cette témérité à Charlotte, elle allait faire une bonne action, et elle pensait bien, pour prix de tant de générosité, mettre Onésyme Chauvière dans l'obligatin de lever les yeux sur elle ; charmante quêteuse, qui, depuis deux années, mendiait un regard que l'indifférent jeune homme ne pensait pas à lui accorder.

Elle est entrée enfin.

Onésyme, au bruit de la porte, ne s'est pas retourné. Les yeux fixés sur la toile qu'il s'efforce d'animer, il n'a rien entendu.

La jeune fille a fait quelques pas en avant, bien déterminée à détourner l'attention de l'artiste de l'œuvre qui l'absorbe ; mais, aussitôt retenue par la crainte de lui déplaire, par une sorte de respect religieux pour l'enfantement du génie, elle s'est arrêtée à mi-chemin, et les paroles qu'elle se préparait à adresser à l'artiste se sont éteintes sur ses lèvres muettes. Elle voudrait bien qu'Onésyme se décidât à jeter un coup d'œil de son côté, mais elle n'a pas le courage de le solliciter, ce coup d'œil désiré.

Elle se sent trembler et pâlir, et, peu à peu, elle en arrive à craindre d'être aperçue ; car s'il allait lui demander pourquoi ce tremblement ? d'où lui vient cette pâleur? Charlotte comprend bien qu'elle ne pourrait lui répondre.

Elle souhaite de demeurer là : mais elle voudrait y demeurer invisible ; c'est bien assez pour elle de le voir !

Onésyme, lui, ne voit, comme toujours, que sa peinture.

Il a bien, à travers sa préoccupation, surpris quelque bruit dans la chambre; mais il présume que sa mère est de retour, et cette vague présomption lui suffit. Ce n'est pas là un motif assez grave de distraction pour qu'un seul moment il perde de vue son précieux travail.

Charlotte, embarrassée, ne sait plus si elle doit ou rester ou sortir.

Rester serait le plus doux pour elle, mais partir est le plus prudent.

D'ailleurs, ne l'a-t-elle pas contemplé assez long-temps pour savoir combien il est beau quand l'inspiration le domine, et pour se dire que ce serait un sort désirable que de partager avec sa mère, si dévouée, le soin de lui rendre plus facile l'existence qu'il parcourt péniblement. Au prix des mêmes misères on voudrait le même bonheur.

C'est là ce que pense Charlotte, c'est ce que son regard dirait au jeune artiste s'il levait les yeux sur elle.

La pauvre petite comprend que, s'il ne lui est pas possible d'avoir ou de n'avoir point une telle ambition, elle doit au moins ne pas la laisser soupçonner à celui qui la lui a inspirée.

Discrètement, le plus bas possible, elle pose sur un meuble l'argent qu'elle apportait, et, rapide, elle s'enfuit de cette chambre, heureuse de ne pas avoir été entendue par celui à qui elle aurait dit volontiers quelques instans auparavant : — Faites-moi l'aumône d'un regard, monsieur, vous verrez bien que je vous aime.

Le bruit qu'elle a fait en s'éloignant, le mouvement de la porte qu'elle a brusquement tirée derrière elle, ont enfin distrait Onésyme de son tableau, il regarde dans la chambre et n'y voyant personne il se dit : — Je croyais que ma mère était là ; elle n'aura pas bien fermé la porte en sortant, c'est le vent qui vient de la pousser. — Et, de nouveau, il concentre ses pensées sur son œuvre.

— Qu'as-tu donc? demanda avec inquiétude le père Ménars en voyant sa fille rentrer tout émue et se jeter sur sa chaise comme si ses forces

l'abandonnaient. Est-ce que le voisin Onésyme t'aurait mal reçue ? ajouta-t-il, qu'est-ce qu'il peut t'avoir dit?

— Rien, mon père, il ne m'a seulement pas regardée ! répondit Charlotte, et intérieurement elle se trouva heureuse d'avoir cette réponse à faire à l'ouvrier.

Mme Chauvière revint après avoir été vainement solliciter au loin les secours que d'habitude elle trouvait chez son voisin ; elle passa devant la porte ouverte de Ménars sans tourner les yeux de ce côté : le mauvais succès de ses démarches envenimait encore la blessure qu'elle avait reçue.

Charlotte et son père échangèrent un coup d'œil de satisfaction en voyant passer la bonne femme : ils pensaient à la surprise qui l'attendait au retour.

A l'aspect de l'argent que la jeune fille avait eu soin de placer bien en vue sur le meuble, la mère d'Onésyme crut rêver, et elle interrogea son fils qui, ainsi qu'on le pense bien, ne put que lui répondre :

— J'ignore d'où cela nous arrive, je n'ai vu personne.

Mme Chauvière ne fut pas long-temps à deviner de quelle obligeante main elle tenait ce nouveau service d'argent ; sans doute, sa vanité de mère eut un peu à combattre avant de se résigner à l'accepter ; mais le besoin pressait et il parla plus haut que la rancune.

Enfin, certaine qu'elle ne se trompait pas en attribuant ce secours à la bonté de son voisin l'ébéniste, elle se rendit chez lui :

— Vous m'avez bien fait de la peine, lui dit-elle ; mais je reconnais cependant que vous êtes encore mon meilleur ami, et c'est pourquoi je ne refuse pas vos dons. Mais à l'avenir, je vous en prie, continua-t-elle, n'essayez pas de me faire douter de mon fils.

— C'est convenu, madame Chauvière, dit Ménars, nous n'en parlerons plus du tout si vous voulez.

— Ah ! si fait, parlons-en toujours, répliqua Charlotte avec vivacité ; et comme son père la regardait singulièrement, la petite dissimulée ajouta, en souriant : est-ce que la voisine pourrait se priver de ce plaisir-là ?

La bonne harmonie étant rétablie entre les habitans des mansardes, les causeries et les bons offices de chaque jour reprirent leur train d'autrefois.

Jusqu'à l'époque, assez prochaine alors, où la mère devait être ravie à son fils, aucun événement digne d'être rapporté ne signala ces rapports de voisinage.

Charlotte continuait à admirer de confiance le jeune artiste et celui-ci demeurait encore indifférent à sa gentille voisine, ou, pour mieux dire, il ignorait toujours qu'il existât auprès de lui un cœur si bien disposé à l'aimer.

Il est un fait cependant que nous ne devons point passer sous silence : c'est d'une grave indiscrétion de Mme Chauvière qu'il s'agit. Mais la promesse seule de cette indiscrétion avait causé une si grande joie à Charlotte, qu'en vérité la mère de l'artiste ne pouvait pas se reprocher, à l'égal d'une faute, le plaisir qu'elle pouvait donner à la bonne fille qui lui témoignait tant d'amitié.

Il n'était question de rien moins, entre la mère d'Onésyme et la fille de l'ouvrier, que de livrer aux regards éblouis de la jeune fille ces merveilleuses peintures que, par serment, Mme Chauvière s'était engagée à ne laisser voir à personne.

Par exemple, le secret devait être bien gardé. Il était convenu qu'on choisirait un jour où le père Ménars ainsi qu'Onésyme seraient absens, pour passer rapidement en revue les chefs-d'œuvre du grand homme ignoré ; car il ne fallait pas que les curieuses pussent être surprises, Charlotte par le retour de son père, Mme Chauvière par le retour de son fils.

Si le bonhomme Ménars fut exclu de la précieuse communication des esquisses, ce n'était pas que la voisine doutât de sa discrétion ; mais elle ne le trouvait pas assez complétement digne d'une aussi haute faveur.

Ce n'est qu'à des cœurs croyans que les dévôts se plaisent à raconter les mystères de leur dieu. et à ce titre Charlotte seule méritait vraiment d'être initiée aux secrets de l'artiste.

Le jour propice se fit long-temps attendre ; puis enfin il arriva.

Oh ! ce jour-là. Charlotte regretta de n'avoir pas à sa disposition sa belle robe et son joli fichu des dimanches ; elle eût voulu se parer comme pour une fête, afin de faire mieux honneur aux magnifiques choses qu'elle allait voir.

Jamais, naïve et joyeuse enfant, conduite pour la première fois au bal, n'entendit chanter plus haut son cœur que notre curieuse Charlotte, quand sa voisine lui dit, la voyant seule :

— Fermez votre porte, mon enfant, et suivez-moi ; Onésyme n'y est pas, nous pourrons tout voir.

Charlotte suivit Mme Chauvière en tressaillant de bonheur. Son imagination. transportée dans le vague des sphères inconnues, ne se représentait rien de fixe, rien de déterminé, et déjà elle éprouvait une admiration extatique. Ne voyant encore que les tableaux confus, que les images sans forme et sans nom qui lui traversaient l'esprit, le ravissement, d'avance, la transportait aux cieux.

L'heureuse mère, attirant l'heureuse fille, ouvrit les cartons ; elle déroula les toiles et étala tous les trésors du grand peintre devant les yeux de Charlotte. Celle-ci promena ses regards de l'une à l'autre esquisse, et quand elle eut tout vu, son enthousiasme désenchanté ne put lui faire balbutier que ces mots :

— Oh ! oui, cela doit être bien beau ! — Puis intérieurement, maudissant son ignorance qui ne lui permettait pas de comprendre le mérite de l'artiste, elle ajouta en soupirant :

— Sans doute, c'est bien beau ; mais je n'aime pas cela.

Quelque contenance qu'elle essayât de se donner pour laisser croire qu'elle partageait l'émotion de bonheur de la mère, Charlotte ne put dissimuler le peu d'effet que la vue des chefs-d'œuvre produisait sur elle. Mme Chauvière remarqua ceci, et dit en haussant les épaules :

— Pauvre petite. vous ne pouvez pas sentir ces beautés-là !

— C'est ce que je me dis. répondit la fille de l'ébéniste, et, honteuse, elle baissa les yeux et rougit. L'enfant n'accusait qu'elle de cette désillusion.

Ce que nous venons de rapporter n'altéra en rien la haute opinion de Charlotte touchant le mérite éminent d'Onésyme. Si quelqu'un descendit dans l'estime de la jeune fille, ce fut elle-même, qui ne se trouva pas douée comme elle l'aurait voulu du sentiment du beau. Mais. en se jugeant incapable d'apprécier la valeur des choses sublimes qu'on avait fait passer sous ses yeux, elle se sentit néanmoins si impérieusement entraînée à aimer leur auteur, que. de ce puissant amour pour l'artiste, s'augmenta encore sa bonne volonté d'admiration pour les œuvres de celui-ci.

Cependant, les jours se sont passés et l'heure est venue où Mme Chauvière, victime d'un aveugle dévoûment à la vaniteuse espérance de son fils, a dû aller rendre compte à Dieu du triste emploi qu'elle a fait de son autorité de mère. Onésyme est orphelin.

L'isolement dans lequel il avait vécu, et puis, aussi, l'immense douleur qui pesait sur son esprit, ne lui permettaient pas de se rendre compte des démarches qu'il fallait faire pour que la défunte fût convenablement inhumée.

Il savait seulement qu'on devait venir lui prendre sa mère , et cette

idée qui révoltait son amour filial, ôtait en même temps à son esprit la faculté de penser ; à son corps, celle de se mouvoir.

Le père Ménars, qui avait passé la nuit à veiller auprès de la morte avec Onésyme, lui dit quand le jour parut :

— Voisin, vous avez bien assez de votre chagrin, sans vous tourmenter encore et des embarras de la déclaration de décès, et des soins du service à l'église et au cimetière. Que cela ne vous occupe pas, je me charge de tout.

Ce fut à peine si le fils désolé entendit ce que lui dit ce brave homme; comme c'était à peine encore s'il avait remarqué sa présence, bien qu'ils eussent passé tout une nuit ensemble dans ce séjour de deuil.

Ainsi que le père de Charlotte en avait pris l'engagement envers l'orphelin, après la funèbre veillée, il s'occupa activement du soin de rendre les derniers devoirs à sa voisine. Lui-même régla la cérémonie, fit les invitations et paya la dépense ; puis quand l'instant fut arrivé de conduire le corps de Mme Chauvière à la sépulture, Onésyme, qui marchait le premier derrière le corbillard, fut étrangement surpris de voir si nombreux le cortége de gens inconnus qui le suivaient.

Ménars avait recruté toutes ses connaissances, il avait convié à l'enterrement de la digne femme, et les bonnes âmes, et les oisifs du quartier, afin que Mme Chauvière fût bien occompagnée.

Charlotte, qui ne pouvait se mêler à ceux-ci, fut la première à l'église et la première au cimetière ; car elle voulait répéter partout, en présence du cercueil de sa voisine, le serment qu'elle avait fait de continuer envers l'artiste le dévoûment de la mère qu'il venait de perdre.

Lorsque l'orphelin rentra avec le père Ménars, Charlotte était de retour à la maison, et sur la table devant laquelle l'ouvrier et sa fille s'asseyaient d'ordinaire tête-à-tête, ce jour-là, pour la première fois, il y avait trois couverts. Arrivé sur le palier de leur commun étage, Onésyme se disposant à prendre congé de son obligeant voisin, lui serra la main et d'une voix émue balbutia quelques mots de remerciement, puis il se dirigea vers sa porte.

— Eh ! bien, dit Ménars en l'arrêtant, qu'est-ce que vous allez faire tout seul là-dedans ? La voisine m'a défendu de vous y laisser entrer aujourd'hui ; venez chez nous, mon ami, c'est là qu'est votre place à présent, attendu que vous n'êtes pas aussi orphelin que vous le croyez. Non ; car si vous avez une mère de moins, moi j'ai un enfant de plus.

En achevant de parler, l'ouvrier ébéniste, usant de sa force contre la faible résistance que le jeune artiste lui opposait, l'entraîna chez lui.

Le premier jour, Charlotte et son père, respectant un chagrin qu'ils partageaient sincèrement, ne parlèrent pas à Onésyme des dispositions qu'entre eux ils avaient réglées pour son avenir. On le laissa se donner tout entier au souvenir de l'immense perte qu'il déplorait. Quand, par hasard, il éprouvait le besoin d'exhaler tout haut de justes regrets, aussitôt il entendait deux cœurs lui répondre ; mais ceux-là même qui s'empressaient de faire écho à sa douleur, prenaient également soin de garder un religieux silence de peur de troubler par un zèle indiscret ses pieuses méditations.

Ménars, qui avait osé autrefois manifester énergiquement son peu d'estime pour l'homme incapable de trouver dans son talent des moyens de subsister, moyens qu'il n'eût pas en vain demandés à une profession vulgaire, le père Ménars ne se sentait pas disposé à comprendre la fausse dignité de l'art comme le comprenait son voisin ; mais sans penchant pour l'artiste, il s'était surpris de sympathie pour celui qui donnait de si visibles témoignages de son amour pour sa mère.

Si le supposé grand peintre était moins que rien aux yeux de l'ouvrier, le jeune homme animé d'une telle tendresse filiale, avait d'incontestables

droits à son admiration, et en faveur d'Onésyme bon fils, il oubliait ses griefs contre l'orgueilleux impuissant.

Durant le reste de cette journée, le voisin du jeune Chauvière et sa fille s'occupèrent d'exécuter ce qu'ils avaient projeté aussitôt après la mort de la bonne femme. Dans la mansarde où Onésyme ne devait plus rentrer, ils transportèrent, pièce à pièce et sans bruit, tout ce qui composait le mobilier de Charlotte ; la chambre de celle-ci, chez son père, devait à l'avenir être le logement de l'orphelin ; quant à la jeune fille, elle allait demeurer là où Mme Chauvière avait fermé les yeux en demandant à son fils l'hommage de sa première couronne.

L'idée de dormir seule dans une chambre qui, la veille, avait été visitée par la mort, causait bien un certain effroi à Charlotte, mais il ne fallait pas qu'Onésyme rentrât dans ce triste lieu ; d'ailleurs, pour se donner du courage, la gentille enfant n'avait-elle pas à se dire que cette mansarde était pleine du souvenir d'Onésyme, et que c'était une douce chose pour elle que de chercher le sommeil à l'endroit même où il avait fait tant de glorieux rêves et où sa mère avait puisé la force de pousser si loin une pénible tâche,

Lorsque, le soir venu, l'orphelin pensa à se retirer chez lui, le père Ménars lui apprit que désormais il ne devait plus avoir d'autre domicile que la chambrette qui lui était cédée par Charlotte!

— Et mes ouvrages? dit-il avec inquiétude.

— Vos peintures? vos dessins? nous avons tout transporté ici, répondit l'ouvrier. Oh! le déménagement n'a pas été long, quoique nous l'ayons fait double.

Onésyme voulut insister ; un mot lui ferma la bouche.

— Ceci a été convenu avec la voisine, vous ne pouvez pas refuser de vous soumettre à sa dernière volonté.

Ainsi fut installé le jeune artiste chez le père de Charlotte. Huit jours durant, on le laissa maître de ses pensées et de l'emploi de son temps, et enfin, quand cette première semaine d'existence en commun se fut écoulée, un soir, le père Ménars, après le souper de famille, dit à Onésyme :

— Mon garçon, je crois qu'il est bon de vous faire remarquer que jusqu'à présent votre peinture ne vous a conduit à rien de bon ; si vous avez cependant l'assurance qu'elle pourra vous être profitable un jour, regardez-vous comme l'enfant de la maison et continuez à travailler sans vous tourmenter du surcroît de dépense que vous nous occasionnez. Charlotte et moi, grâce à Dieu, nous pouvons y pourvoir.

» Mais si vous veniez à vous dire qu'il n'y a pas d'avenir pour vous dans votre art et que le mauvais sort ou l'injustice des hommes vous fermera toujours le chemin où vous avez voulu entrer, alors, mon bonhomme ne vous chagrinez pas encore : il n'y aura rien de désespéré ; tout le monde n'a pas du bonheur, tout le monde n'est pas venu sur terre pour réussir comme artiste, mais chacun peut être ouvrier; donc si le découragement vous prend, venez franchement me le dire. Je vous mettrai un rabot dans la main, je vous apprendrai comment on enlève des copeaux, ça vous profitera, et ce n'est pas vous seul, je vous le jure, qui aurez à m'en remercier.

Le père Ménars, en disant cela, regarda du coin de l'œil Charlotte, qui se sentit troublée. Onésyme ne répondit à cette offre pleine d'obligeance que par un triste sourire, car il voyait bien que son hôte ne partageait pas l'espérance qui l'aidait à porter courageusement son deuil.

Un mois se passa encore, pendant lequel l'artiste consacra à ses travaux accoutumés toutes ses heures; mais la certitude qu'il devait être bien long-temps encore peut-être à la charge d'un étranger lui rendait pénible le travail auquel il se livrait naguère avec tant d'amour, quand sa mère seule avait à souffrir de ses essais infructueux.

Un jour, il pensa à quitter le brave homme qui l'avait si généreusement

accueilli. Son maintien, ses regards embarrassés trahissaient sans doute son dessein; car, sans qu'il en parlât, Charlotte eut le pressentiment de ce qu'il voulait faire; elle tourna vers Onésyme des yeux qui exprimaient si bien ce que son cœur eût voulu dire, que la résolution du jeune artiste s'évanouit subitement : l'amour qu'elle ressentait, Charlotte venait de l'inspirer.

Onésyme, préoccupé du regard de la charmante fille, rentra pensif dans la chambre qui lui servait d'atelier. Après s'être consulté un moment, après avoir bien lu dans son cœur, il roula ses toiles, enferma ses dessins dans leurs cartons, il essuya sa palette, serra ses pinceaux et ses crayons, puis revenant près du père Ménars, qui restaurait un vieux meuble :

— Maître, lui dit-il avec résolution, la gloire que je cherche ne vaut pas le bonheur que j'ai trouvé; donnez-moi un rabot et commencez mon apprentissage, je veux être ouvrier.

IV

Jeune Fille, Jeune Femme.

Rendons à chacun ce qui lui appartient. On aurait tort de faire honneur au père Ménars d'une heureuse inspiration qui ne venait pas de lui. Ainsi, lorsqu'un soir après souper, il proposa à Onésyme de lui faire échanger son art infructueux contre un métier utile, ce n'était pas d'après lui-même qu'il parlait.

Depuis sa vigoureuse sortie contre Mme Chauvière, sortie que son embarras du moment eût suffi pour justifier, et qui, grâce à Charlotte avait été généreusement réparée; depuis ce moment irréfléchi de franchise, l'ouvrier ébéniste tout en continuant à déplorer la misère de ses voisins et à s'en dire tout bas la cause, se gardait bien, même auprès de sa fille, de hasarder un mot à ce sujet. Il s'était fait une loi du silence touchant ce point délicat, et il ne s'en fût pas départi si Charlotte, un jour qu'elle était seule avec son père, ne l'eût vivement sollicitée d'aborder adroitement auprès du jeune artiste cette question délicate.

Voici comment la gentille enfant amena la conversation dans la voie où elle voulait pousser le brave homme :

— Eh bien, dit-elle, nous sommes tout à fait hors de ce mauvais pas.

—Quel mauvais pas? demanda le père Ménars en ajustant une feuille d'acajou sur le panneau d'un bois de lit.

— Je pense à cette faillite qui devait nous ruiner pour si long-temps, voilà trois mois qu'elle est tombée sur nous comme un coup de foudre; et nous n'y pensons pa plus que s'il ne nous était jamais arrivé malheur.

— C'est-à-dire qu'il a bien fallu se faire une raison et oublier cet accroc-là.

— Le moyen de se souvenir du mal quand il est si vite passé; il n'a fallu pour cela que se lever un peu plus matin et se coucher un peu plus tard tous les jours : la belle affaire ! On n'en a pas le cœur moins gai et l'on ne s'en porte que mieux : c'est tout profit.

— Il faut avouer, Gros-Charlot, que tu as furieusement travaillé.

— C'est-à-dire que j'ai travaillé pour moi, reprit-elle, et, en vérité, ce n'est pas là ce qui nous a beaucoup enrichis, puisque vous n'avez rien voulu prendre, absolument rien du produit de ma broderie avant que ma robe des dimanches fût revenue à sa place dans la commode. Elle y est depuis long-temps ; il nous a été possible d'assister la voisine jusqu'à ses derniers momens; nous avons pris son fils chez nous, et malgré toutes ces dépenses-là, j'ai compté notre argent ce matin, et je vous assure que nous sommes très à notre aise.

— Parbleu, ça ne m'étonne pas; la manivelle a beau être un peu dure à mettre en mouvement, du moment que le moulin tourne et qu'il y a

du grain sous la meule, il faut que le blé devienne farine et que les sacs s'emplissent.

— Oh! c'est un bon métier que le vôtre, mon père.

— Oui, il n'est pas mauvais, quand l'ouvrier n'est pas trop maladroit; répliqua Ménars, en faisant certaine grimace qui lui dessinait un double menton, signe positif, chez lui, de la satisfaction personnelle.

— C'est mieux qu'un simple métier, poursuivit Charlotte avec intention, c'est un art aussi.

— Je crois bien que c'est un art : est-ce qu'il ne faut pas inventer tous les jours?

— De façon que personne ne peut trouver qu'il y a de l'humiliation à se faire ébéniste.

— De l'humiliation ! qui est-ce qui ose dire ça ? s'écria l'ouvrier en posant avec vivacité le plaqué d'acajou sur son établi ; est-ce que ce serait ton barbouilleur de papier, ton faiseur de rien sur toile qui se permettrait de mépriser mon état ?

— Lui? dit Charlotte; ne croyez pas cela; il ne parle de vous qu'avec estime et reconnaissance.

— Alors, qu'est-ce que tu viens me chanter avec ton humiliation?

— Ça tient à une réflexion que je faisais.

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— Je pense qu'un ouvrier adroit, laborieux comme vous, mon père, et qui a un état comme le vôtre, peut assurer le bonheur d'une femme.

— Hein? fit le bonhomme étonné; ah! ça, est-ce que quelqu'un t'a priée de me demander en mariage.

— Non, ce n'est pas vous qui êtes à marier, c'est moi.

— Ah ! on t'a fait des propositions, et c'est quelqu'un qui est dans l'ébénisterie?

— Personne ne m'a parlé de cela, je vous jure, et celui à qui je pense n'est pas absolument de votre profession, mais il pourrait en être.

— Tiens! tiens ! il paraît que c'est un tout jeune, puisqu'il n'a pas encore fait son apprentissage.

Charlotte voyant son père prendre ce commencement d'aveu sur le ton de la plaisanterie, cessa de sourire, et se donnant l'air le plus sérieux possible, elle continua ainsi :

— Je me suis engagée à vous confier tous mes secrets, parce que je sais que vous ne voulez que mon bonheur. Vous devez bien vous apercevoir aux détours que je prends depuis une heure que j'ai quelque chose d'important à vous dire; ainsi, écoutez-moi, mon père, et, au lieu de tourner en moquerie mes paroles, ce qui augmente encore mon embarras, aidez-moi à parler ; car, je le sens bien, il n'est pas toujours aussi facile qu'on le pense d'avoir de la franchise.

— Il paraît que ce n'est pas pour rire, interrompit le père Ménars; voyons de quoi il s'agit, ajouta-t-il en approchant une chaise de celle de sa fille, et en s'asseyant après avoir déroulé sur ses bras nus la manche de sa chemise.

— Que diriez-vous, lui demanda Charlotte, si je vous avouais tout à coup que j'aime quelqu'un ?

— Je dirais : Il faut d'abord que je sache qui cela peut être, et puis après je t'apprendrai s'il me convient.

— C'est qu'il me convient tout à fait, à moi ; et s'il n'allait pas vous plaire !

— Nous discuterons cela ensemble quand tu m'auras appris le nom de l'individu.

— Comment, vous ne l'avez pas deviné? Il s'agit d'un bon jeune homme, bien malheureux, bien intéressant, trop à plaindre déjà sans doute, mais qui le serait bien plus encore si nous n'étions pas venus demeurer

dans cette maison : car il n'aurait plus maintenant personne pour l'aimer sur cette terre.

—Assez, je comprends, répliqua l'ouvrier, c'est d'Onésyme Chauvière qu'il est question ; il te plaît, Charlotte? c'est possible, quoique cela m'étonne un peu ; mais j'en suis fâché pour toi, ta mère ne t'a pas mise au monde pour être la femme d'un grand artiste, et moi je ne t'ai pas élevée et vue grandir jusqu'à dix-sept ans passés pour te vouer ensuite à l'état de mendiante. Arrange-toi donc, mon enfant, pour changer de sentiment à l'égard de ce jeune homme, ou, malgré la promesse que je lui ai faite de le garder chez moi, je serai forcé de le prier de chercher un gîte ailleurs, et ce sera bien difficile à dire.

Après qu'il eut parlé de la sorte, le père Ménars se leva, il retroussa ses manches et alla reprendre son panneau de lit.

— En vérité, vous me faites repentir de ma franchise, dit Charlotte à son père, après un moment de silence.

— Pardieu, je m'en repens bien autant que toi ; car si j'avais eu à choisir entre ton silence ou ton aveu, j'aurais opté pour ne rien savoir.

— Je n'en aimerais pas moins M. Onésyme depuis deux ans.

— C'est juste, mais comment veux-tu que je fasse, malheureuse enfant, pour le renvoyer à présent qu'il est installé ici?

— Je ne veux pas qu'il s'en aille.

— Je le sais bien, cependant il faudra...

— Il faudra, dit Charlotte, ou qu'il justifie les belles espérances de sa pauvre mère, ou qu'il cesse de peindre, n'est-ce pas ?

— Oui ; mais il ne voudra jamais quitter sa scélérate de palette.

— Qu'en savons-nous? quelqu'un a-t-il essayé de lui faire comprendre la nécessité de renoncer à son art.

— On aurait été bien reçu par le fils, si j'en juge d'après ce qu'il m'est arrivé pour avoir entamé cet article-là avec sa mère.

— Ecoutez, reprit Charlotte, je ne sais pas si notre voisin doit réussir un jour ; mais ce que je sens bien, c'est qu'il est impossible d'aimer quelqu'un plus que je ne l'aime.

« Ce n'est pas son brillant avenir qui me tente ; c'est à cause de son malheur présent que je me suis attachée à lui ; a-t-il vraiment du génie? Mme Chauvière en était sûre : mais moi je ne m'y connais pas aussi bien qu'elle, aussi je doute. »

— Je ne doute pas, moi, dit Ménars.

— Oh ! laissez-moi le doute, mon père ; j'avais promis mieux que cela à la voisine : j'avais promis toute ma confiance.

« Cependant il est de notre devoir de l'obliger à ne pas rester plus long-temps incertain de son sort. Donnez-lui, dès aujourd'hui, à entendre qu'il doit subvenir à ses besoins soit par son talent, soit en apprenant un métier, le vôtre, par exemple, et puis laissez-le réfléchir pendant quelques jours à votre proposition ; s'il la repousse obstinément, je ne vous promets pas de ne plus l'aimer, mais je m'engage à ne plus vous parler de lui.

— Et s'il accepte ? objecta l'ouvrier, sais-tu bien qu'on ne fait pas un ébéniste comme on fait un pape, du jour au lendemain. Et que de temps il te faudra attendre avant qu'il sache le métier !

— Vous avez déjà nommé M. Onésyme l'enfant de la maison. D'ailleurs, ce métier, vous le lui apprendrez bien plus vite, répondit Charlotte, quand il sera votre fils.

Le retour d'Onésyme fit cesser l'entretien. On sait comment, le soir même, le père Ménars remplit les intentions de sa fille, et quelle résolution un regard de Charlotte inspira au jeune artiste.

Si ceux qui usent leur temps à lire ceci avaient eu le bonheur de connaître Gros-Charlot, la charmante fille, ils ne s'étonneraient pas de la brusque révolution qui s'opéra dans l'esprit d'Onésyme.

Il ne maudit pas l'amour de l'art qui l'avait si long-temps abusé ; il ne se dit point qu'il avait eu tort de dévouer ses forces à une lutte dans laquelle il devait être toujours vaincu ; en abandonnant tout à coup ses travaux chéris, il ne fit pas, non plus, le serment de ne jamais les reprendre ; mais le seul moyen pour lui de conserver les bonnes grâces du père Ménars c'était de renoncer, pour quelque temps au moins, à sa vaine peinture, et il fallait bien qu'il satisfît le bonhomme pour avoir le droit de réclamer quelquefois un de ces ravissans coups d'œil qui lui faisaient croire maintenant à un bonheur plus doux et plus vrai que celui qu'il avait demandé à la gloire.

L'ébéniste, d'abord enchanté du parti pris d'Onésyme, n'en témoigna cependant pas toute sa joie, d'autant plus que cette joie ne laissait pas que d'être mêlée d'un peu d'inquiétude pour l'avenir.

Son gros bon sens lui disait qu'une passion enracinée au cœur comme l'était celle que le fils de la voisine nourrissait depuis tant d'années, ne pouvait se voir arrachée rien que par l'effort d'une volonté subite ; effort dû au simple raisonnement d'un brave homme qui n'avait ni éloquence pour persuader, ni autorité pour contraindre.

« Il est bien étonnant, pensait-il, que quelques mots dits un soir, entre la poire et le fromage, aient suffi pour rendre à la raison ce garçon-là, quand la mort même de sa pauvre mère ne l'avait pas fait revenir de sa folie.

Le père Ménars ne s'imaginait pas que l'amour eût causé le prodige. Il est vrai de dire qu'en fait d'amour, le bonhomme ne s'y entendait plus guère ; c'est tout au plus, encore, s'il voulait croire à celui dont sa fille lui avait fait confidence ; quant à le deviner chez un autre, c'était pour lui chose impossible.

Il faut avoir le cœur et les yeux intelligens pour surprendre de tels secrets, et par malheur l'âge, en formant un calus sur le cœur du vieil ébéniste, avait mis un voile sur ses yeux.

— Tu veux être ouvrier, dit-il à son pensionnaire, c'est bel et bon, mon garçon ; mais je ne voudrais pas user mon temps et te faire perdre le tien à t'enseigner un métier qui ne te conviendra pas peut-être. Tu renonces à la peinture, c'est déjà bien ; mais il y a d'autres professions moins dures que la mienne ; réfléchis avant d'entreprendre la chose, attendu qu'une fois que tu seras sous ma responsabilité, il n'y aura pas moyen de revenir en arrière, je te tiendrai la bride serrée ; il faudra que ça marche, et un peu vite encore. Tout ne sera pas rose pour toi, entends-tu bien ; ce n'est pas comme avec la peinture où l'on peut être un homme de génie sans que quelqu'un s'en doute. Je te forcerai d'avoir un talent qui sera au vu et au su de tout le monde ; l'apprenti du père Ménars ne peut pas être réputé une mâchoire.

— Aussi, répliqua Onésyme, suis-je bien résolu à ne point vous faire rougir de moi ; commencez dès aujourd'hui mon apprentissage ; j'ai la bonne volonté, vous me donnerez le reste.

— S'il en est ainsi, je te donnerai tout ce que tu voudras, répondit le vieil ébéniste.

Onésyme regarda Charlotte, qui souriait à ces dernières paroles de son père ; les yeux du jeune artiste, quand le bonhomme lui eut dit : — Je te donnerai tout ce que tu voudras, semblèrent demander à la gentille enfant : — Et vous, Charlotte, me faites-vous la même promesse ! — Il y eut un engagement de tout son avenir dans la réponse muette de Gros-Charlot.

Les semaines, les mois se passèrent sans qu'Onésyme pensât un seul jour à donner des regrets à l'art oublié pour une profession manuelle. Ménars était un maître quelque peu exigeant ; mais encouragé par Charlotte, l'apprenti de vingt-quatre ans supportait sans trop d'impatience la mauvaise humeur et les reproches, souvent peu mesurés, de l'ébéniste.

Les jeunes gens avaient hasardé quelques mots sur un mariage également désiré de deux parts ; mais le père de Charlotte, ne voulant pas qu'on l'en étourdit trop long-temps à l'avance, s'était formellement prononcé à ce sujet.

— Qu'il ne soit pas question de cela devant moi, avait-il dit, tant qu'Onésyme ne sera pas compagnon. Si l'on me parle encore de mariage, j'enverrai le gars finir son apprentissage dans un autre atelier.

Dument avertis, Charlotte et son ami se gardèrent bien, durant quelques mois encore, de se dire devant Ménars tous les charmans secrets du cœur qui faisaient l'objet de leurs entretiens aussitôt que le bonhomme n'était plus là.

Pourtant, au risque de s'attirer une rude semonce, la jeune fille osa dire un jour à son père :

— Quand pensez-vous que l'apprentissage d'Onésyme puisse être fini ?

— Dame! répondit Ménars, s'il continue à mordre bravement à la besogne, ça pourra être l'affaire d'un an ou deux.

— C'est impossible, mon père.

— Comment impossible !

— Sans doute, c'est dans six semaines que tombe sa fête.

— Eh bien! laisse-la tomber.

— Du tout, elle sera belle, au contraire, pour nous tous, cette fête ; car je lui ai promis d'être sa femme ce jour-là.

— C'est-à-dire : si j'y consens.

— Vous ne pouvez pas faire autrement ; et votre serment, vous savez, à propos de la mort de votre pauvre sœur Eulalie : vous avez juré de ne pas vous opposer à la vocation de vos enfans : la mienne est d'être la femme d'Onésyme.

Le bonhomme fit long-temps résistance ; il refusa même sérieusement, et puis, intercédé par l'un, excédé par l'autre, il céda enfin.

— Au bout du compte, se dit-il, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien que cela se fasse. D'ailleurs, le gaillard n'est pas maladroit, il fera honneur à son maître.

Ainsi, le 20 mars suivant, Onésyme Chauvière épousa Gros-Charlot, et, en vérité, il faut le dire, jamais, dans un jour de fête, on ne reçut un bouquet plus gracieux et plus frais que celui-là.

Pauvre et regrettable fleur, deux ans de mariage ont suffi pour la flétrir.

Après ces deux ans passés, ceux qui, éloignés quelque temps du voisinage, auraient espéré, au retour, retrouver dans la mansarde du quatrième étage cette famille qui ne devait jamais se désunir, se seraient vus cruellement trompés dans leur espoir.

On ne devait plus rencontrer là qu'un vieil ouvrier, bourru, chagrin, vivant seul et se faisant un deuil de sa solitude.

Inconsolable de la perte de son enfant chéri, le bonhomme regrettait sa fille vivante encore, comme son père, à lui, avait regretté cette Eulalie que l'amour du chant fit autrefois mourir si jeune.

Oui, Charlotte vivait ; mais que son existence était douloureuse ! Elle subissait maintenant la fatalité qui l'avait enchaînée à un homme dont la destinée était d'envelopper de malheur tout ce qui s'attachait à lui.

Long-temps après son mariage avec Charlotte, Onésyme continua à travailler sous les ordres de son beau-père ; mais, peu à peu, le dégoût du métier le prit. Il lutta en silence contre le courant qui menaçait de l'entraîner vers sa ruine ; mais s'il avait grand soin de taire son chagrin, il ne pouvait défendre à son visage souvent assombri de trahir ses secrètes pensées.

Charlotte, comme elle en avait le droit, voulut les pénétrer, et ce qu'elle ne devinait pas, elle exigea que son mari le lui dît.

— Je voudrais, lui avoua-t-il, cédant à l'abandon qu'elle provoquait

par des questions faites du ton le plus caressant, je voudrais, en consacrant ma journée au travail de l'ébénisterie, être libre de mes soirées.

— Mon Dieu, et où donc irais-tu alors?

— Je resterais près de toi, Charlotte; mais je reprendrais, dans ces heures de loisir, le dessin et la peinture; cela ne ferait point de tort à la maison, et moi je serais tout à fait heureux.

— Si ce n'est que cela, personne ne peut t'empêcher d'employer ton temps comme tu le désires; du moment que l'ouvrage n'en souffrira pas, qui donc y trouverait à redire?

— Qui? ton père; il ne cesse, tu le sais bien, de me rappeler le temps d'épreuve de ma pauvre mère. Comme il fronce les sourcils toutes les fois qu'il rencontre sous ses yeux mes pinceaux, ma palette ou les cartons qui renferment mes ébauches.

« Dernièrement j'ai voulu, par curiosité, par désœuvrement, jeter un coup d'œil à celles-ci; ah! Charlotte, si tu avais pu voir le visage que faisait le père Ménars, en me surprenant au milieu de mes esquisses...

« — Bah! est-ce que tu y penses encore, m'a-t-il dit; est-ce que cela te reprendrait? Si je pouvais m'en douter, un beau matin, je flanquerais toute la boutique au feu; ça te forcerait bien à ne plus y retourner. »

« Tu le vois, Charlotte, ajouta son mari, tant que nous demeurerons ici, il ne me sera pas possible de reprendre mes crayons. »

— Alors, dit-elle, tu ne les reprendra jamais; car tu ne voudrais pas pour une si légère contrariété, m'obliger à quitter mon père.

Onésyme, vaincu par la fermeté des paroles de sa femme, promit de chercher d'autres distractions que celles qu'il avait rêvées; mais s'il n'en parla plus, il y pensa toujours.

Charlotte aussi y pensait, et comprenant le silence que s'imposait celui qu'elle voulait, avant toute chose, savoir heureux, elle dit un soir, comme par réflxion, devant son père :

— Pourquoi donc Onésyme ne s'amuse-t-il pas, le soir, à dessiner, maintenant qu'on a quitté les veillées : en vérité, s'il continue à ne plus toucher à ses crayons, il oubliera ce qu'il savait?

— C'est ce qu'il peut faire de mieux, murmura le bonhomme Ménars.

Le cœur du jeune Chauvière, que la joie avait dilaté en entendant Charlotte parler ainsi, se resserra sous une pression pénible à la réponse de son beau-père.

— Cependant, continua la jeune femme qui avait surpris l'émotion d'Onésyme, je ne veux pas que mon mari perde le talent qu'il a, au contraire, je tiens à ce qu'il le conserve, afin que je puisse lui devoir ce que je désire depuis bien long-temps.

— Qu'est-ce donc? demanda le vieil ouvrier avec inquiétude.

— Votre portrait, mon père, répliqua Charlotte; si vous le vouliez, il commencerait dès aujourd'hui, ajouta-t-elle du ton de la prière.

— Pourquoi pas? dit vivement Onésyme.

— Oui, attends que je te prête ma figure, répartit Ménars; d'autant plus qu'Onésyme n'a pas besoin de se fatiguer le soir quand il a travaillé toute la journée. Si l'on veille trop tard un jour, c'est le lendemain qui paie ça; donc, je ne veux pas qu'il soit question ici d'autre travail que de celui qui se fait à l'établi.

— Pourtant, insista Charlotte, si j'ai envie de me faire peindre par mon mari, on ne peut pas s'y opposer.

— C'est ce que nous verrons, dit encore le père Ménars.

Il se dirigeait avec des intentions visiblement hostiles vers le cabinet qui avait servi autrefois d'atelier de peinture au jeune artiste.

— Où allez-vous? que voulez-vous faire? lui demanda son gendre.

— Ce que je t'ai promis l'autre jour : envoyer, par la fenêtre ta palette et tes dessins.

Onésyme, pâlissant de colère, se plaça précipitamment devant la porte du cabinet, et s'écria :

— Si vous faites cela, monsieur Ménars, vous pouvez nous dire adieu; car je ne reste pas un moment de plus chez vous.

— Tu menaces de me quitter! ainsi tu tiens moins à moi qu'à de méchans barbouillages qui ont tué ta mère? Va-t'en alors! va-t'en tout de suite! car je ne pourrais plus te voir d'un bon œil; j'ai horreur des ingrats.

— Soit! reprit Onésyme qui avait hâte de briser sa chaîne; je ne vous serai plus à charge et je me verrai libre; il est bien temps que je sois mon maître!

Charlotte essaya de s'interposer entre son père et son mari; mais le vieillard obstiné ne voulut point se calmer, et, pour sa part, Onésyme ne chercha nullement à l'adoucir. Il avait entrevu l'espoir de ressaisir ses pinceaux.

— Viens, dit-il à Charlotte, après avoir repris son bagage de peintre; ce n'est pas moi qui l'ai voulu, c'est lui qui nous chasse.

— Mais je ne te renvoie pas, mon enfant, dit l'ouvrier, en retenant par la main sa fille.

— Il faut bien que je le suive, répondit-elle en montrant Onésyme. Celui-ci, sur le seuil de la porte, l'attendait pour rentrer dans la mansarde où Mme Chauvière était morte et où le jeune ménage s'était établi le soir même des noces.

Le père laissa partir sa fille; puis, après quelques momens donnés à la colère que lui causait cette rupture, il vint crier à la porte de ses enfans :

— Onésyme, écoute bien ce que je te prédis : je t'ai donné un état, il ne t'empêchera pas de vivre misérablement; je t'ai donné une fille, elle mourra malheureuse!

Charlotte, à la voix de son père, voulut courir pour lui ouvrir la porte, son mari la retint; et quand Ménars eut cessé de se faire entendre, la jeune femme, comme effrayée de la terrible prédiction, regarda Onésyme avec terreur. Il la prit entre ses bras, et dans une étreinte convulsive il lui dit :

— N'écoute pas ton père, ne crois que moi, Charlotte; c'est heureuse et riche que tu seras... Oui, je te le jure, heureuse et riche!

Quelques jours après la scène que nous venons de rapporter, le jeune Chauvière et sa femme quittaient définitivement la maison; le père Ménars l'avait voulu ainsi.

— Je te verrai toujours avec plaisir, avait-il dit à sa fille; mais quand tu ne demeureras plus ici, attendu que je ne veux plus me retrouver face à face avec ton mari. Ainsi, arrange-toi pour me faire éviter ce déplaisir-là. Si tu tiens à ce que ma porte te soit ouverte, il faudra t'en aller loger ailleurs; car tant que je serai exposé à voir passer le gueux que j'ai eu la bêtise de nommer et mon apprenti et mon gendre, je resterai si bien enfermé chez moi, que le diable en personne n'y entrerait pas.

De peur de voir se renouveler, entre deux personnes qui lui étaient également chères, ces pénibles débats, Charlotte manifesta à son mari le désir d'aller demeurer dans un autre quartier, et Onésyme s'empressa de souscrire à ses vœux.

D'abord, comme il s'y était engagé par serment, l'artiste, maintenant ouvrier, ne consacra que ses soirées à des travaux pour lesquels il avait sans fruit dépensé toutes les forces de sa jeunesse. Il passait courageusement la journée dans l'atelier où, d'après les conseils de Charlotte et aussi, grâce à la recommandation secrète du père Ménars, on l'avait accueilli dès qu'il s'était présenté.

Mais peu à peu Onésyme, revenu à sa folie première, prolongea si avant dans la nuit ses chères veillées, qu'il lui fallut ou se lever plus tard le lendemain, ou se fatiguer jusqu'à l'épuisement pour ne pas mé-

contenter son nouveau maître. Charlotte vit alors quelle faute elle avait commise en cédant, par excès d'amour, au penchant de son mari. Mais il n'était plus temps de revenir sur le passé.

Un jour, pris par la fièvre, à la suite de nuits laborieuses et de journées employées à lutter contre la lassitude causée par les fatigues du soir précédent, Onésyme se trouva contraint de demeurer au lit.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, le jugeant plus malade qu'il ne l'était réellement, mon Dieu! je le vois bien, c'est moi qui te tue.

— Que dis-tu là, Charlotte? lui demanda son mari.

— Sans doute, si je n'avais pas eu la mauvaise idée de te presser, un jour, en présence de mon père, de reprendre tes crayons et tes pinceaux, tu n'y penserais plus sans doute à présent, et nous serions encore heureux tous trois ensemble.

— Heureux! répéta Onésyme, tu te trompes, je ne pouvais plus l'être. J'avais retrouvé mes inspirations d'autrefois, et il me fallait les étouffer une à une dans le silence de mon cœur. Il me fallait, cent fois par jour, lutter contre les élans de l'amour de l'art qui venaient me saisir.

« On ne résiste pas long-temps, mon amie, à de semblables épreuves; ce sont elles qui tuent, et non pas l'excès du travail. Ne t'afflige donc pas de la fièvre qui me tient aujourd'hui; elle n'est rien, comparée à ce que je souffrais chez ton père : bénis la résolution que tu as prise au lieu de la maudire, c'est à elle seulement, vois-tu, que tu dois de m'avoir conservé. Dans l'existence étroite que je m'étais imposée, je mourais, ma Charlotte, vrai comme tu aimes Dieu, je mourais tous les jours!

Elle cessa de se reprocher sa faiblesse, et ne pensa plus qu'au moyen de prévenir le retour du mal dont Onésyme souffrait en ce moment. Cœur qui cherche en faveur de ce qu'il aime est facilement ingénieux à trouver ce qu'il désire.

Charlotte, à la suite de cette conversation, profitant du sommeil de son cher malade, sortit sans bruit de la maison où elle revint après une heure d'absence.

— Mon ami, dit joyeusement la jeune femme à son mari qui ne dormait plus, j'ai une excellente nouvelle à t'annoncer; je viens de voir le maître pour qui tu travailles, il consent à te donner de l'ouvrage chez toi. A présent, ce sera comme autrefois; nous ne nous quitterons plus. Tu passeras une demi-journée seulement à t'occuper de ton état, cela suffira à l'entretien de la maison, puisque je puis par moi-même subvenir aux dépenses de la semaine. Quant à l'autre demi-journée, tu l'emploieras selon tes désirs; de cette façon, il te restera la nuit pour te reposer, et je ne craindrai plus de te voir malade comme aujourd'hui. Eh bien! es-tu content de moi?

Onésyme avait des larmes dans la voix en lui exprimant sa reconnaissance. L'heureux avenir que Charlotte lui assurait hâta son rétablissement. Deux jours après, remis complétement de sa fièvre, il fut en état de commencer cette nouvelle existence à deux, dont la jeune femme ne se promettait que du bonheur. Ce bonheur, elle ne craignait pas que le père Ménars vînt le troubler, le bonhomme avait juré de ne point mettre les pieds chez son gendre tant que celui-ci n'aurait pas renoncé définitivement à la peinture. Or, la direction que prenaient les choses éloignait d'autant plus la première visite du père à ses enfans.

La jeune femme, bien que tout à son mari, ne négligeait cependant pas son père; ainsi chaque jour elle allait le voir, elle l'embrassait, elle lui disait : — Onésyme vous aime et je suis heureuse. — Puis, comme l'ange de la réconciliation, elle rapportait à l'autre des paroles bienveillantes, paroles qu'elle devait bien un peu à d'importunes sollicitations auprès du vieillard toujours mécontent.

Charlotte n'eut, pendant plusieurs semaines, qu'à se se féliciter du terme moyen qu'elle avait trouvé pour accorder les devoirs de l'ouvrier avec

la passion invincible de l'artiste. Onésyme partageait régulièrement sa vie entre le métier qui pouvait seul le faire vivre, et l'art qui le rendait heureux.

Travaillant, dessinant sous les yeux de Charlotte, laborieusement occupée de son ouvrage de broderie, il y avait entre eux une telle émulation, tant d'amour et de si douces joies, que la jeune femme se disait :

« Mon père se prive d'un véritable plaisir par son injuste rancune envers Onésyme ; car ce doit être quelque chose de bien aimable à voir, que le bonheur comme nous nous le sommes arrangé. »

Le père Ménars ne vint pas, et bientôt Charlotte cessa même de lui porter son bonjour accoutumé. Ce fut une simple réflexion du bonhomme qui fit cesser tout à coup les visites de Charlotte. Un jour, comme elle se disposait à le quitter après quelques momens d'entretien, Ménars rappela sa fille :

— Il y a donc du changement chez toi, petite ? lui demanda-t-il.

— A quoi voyez-vous cela, mon père ?

—Dame ! je vois cela à ton silence sur une chose qui m'intéresse. Tu me répètes bien tous les jours qu'Onésyme m'aime encore, ce dont tu me permettras de douter; qu'importe? mettons que tu ne me trompes pas, ou que tu ne veuilles pas me trompar ; mais il n'est pas moins vrai que voilà plus d'une semaine que tu n'ajoutes plus à tes paroles ordinaires ce qui m'était le meilleur à savoir.

— Qu'est-ce donc? repartit Charlotte.

Alors Ménars, secouant la tête d'un air d'apitoiement et regardant sa fille au fond des yeux, lui répondit :

— Oui, voilà plus d'une semaine que tu ne me dis plus : — Je suis heureuse.

Elle baissa la tête, saisit la main de son père qu'elle pressa rapidement, et après cela, Charlotte s'éloigna sans lui avoir autrement repondu.

Qu'était-il donc arrivé ? on se l'imagine. Onésyme, remis sur la pente où son cœur inclinait déjà, s'était abandonné à l'entraînement qui devait le faire glisser de nouveau dans l'abîme de misère d'où le bras vigoureux de son voisin l'ébéniste l'avait tiré une première fois.

Ce fut graduellement qu'il rentra dans son malheur. Ainsi, d'abord, il commença par ne plus observer la même égalité entre la portion de la journée qu'il devait consacrer au travail utile et celle que Charlotte lui avait permis d'accorder à son art infructueux. C'est aux dépens du premier qu'il se livrait à celui-ci.

La première fois qu'Onésyme, infidèle au traité, s'avisa imprudemment de rompre cette égalité du partage, il n'emprunta qu'une heure à sa profession d'ébéniste, en se promettant de la lui rendre le lendemain ; mais le lendemain, il était inspiré, disait-il, et il augmenta la dette. Ainsi fit-il de jour en jour, jusqu'à ce que le maître qui lui fournissait du travail, voyant bien qu'il lui était impossible de compter sur l'exactitude du gendre du père Ménars, en vint à ne plus vouloir donner de travail à un ouvrier dont la lenteur lui avait fait perdre une excellente pratique.

Ce désastreux événement ne fut réellement bien senti que par Charlotte; quant à Onésyme, il lui sembla que le dernier anneau de sa chaîne se brisait et qu'il allait enfin reprendre, mais glorieusement cette fois, son vol trop long-temps arrêté. Il calcula avec la jeune femme ce qu'elle pouvait gagner chaque jour, au moyen de sa broderie ; il régla la dépense du ménage sur le produit du travail de Charlotte, et demandait à celle-ci trois mois de courage, oui, trois mois, après quoi, lui dit-il, je te rendrai au centuple ce que, dans le même espace de temps, j'aurais pu gagner à construire des meubles.

Les trois mois passés, l'artiste en demanda d'autres encore; il n'avait pas achevé son tableau. Cependant Charlotte allait être mère. Travailler

pour elle et pour son mari c'était tout ce que pouvait faire la jeune femme. Qui eût exigé plus encore de son courage aurait demandé l'impossible: elle le comprenait si bien, que se voyant près d'avoir à répondre de l'existence d'une autre créature, elle dit à Onésyme :

— Tant qu'il n'a été question que de moi, je ne t'ai point importuné, tu le sais ; mais il faut être raisonnable, Onésyme, nous n'avons plus à ne penser que pour deux ; si tu as du talent, prouve-le. Je ne demande pas une fortune ; mais tu me dois d'assurer le pain de ton enfant ; sachons donc, une bonne fois, ce que peut rapporter cette peinture qui te promet des monceaux d'or et qui ne t'a jamais rien donné.

Pressé par les justes observations de Charlotte, Onésyme s'engagea à entreprendre le premier portrait qu'il trouverait à faire. Ce fut encore sa femme qui prit le soin de chercher dans son quartier une personne en disposition de se faire peindre, et qui voulût bien se prêter à commencer la réputation du grand artiste inconnu.

Le propriétaire de la maison, honnête entrepreneur de bâtimens, jaloux de s'associer, au meilleur marché possible, à une gloire naissante, vint poser chez Onésyme ; mais après un assez grand nombre de séances, le propriétaire mécontent du travail de son locataire, et ne se reconnaissant pas dans cette peinture qu'on lui disait être son image, déclara ne vouloir accepter que pour le prix du terme courant le portrait qu'il avait promis d'abord de payer au delà de la valeur d'une année de loyer.

— Faisons-le estimer, dit-il, je vous le paierai à dire d'expert.

Onésyme, indigné, creva la toile et ordonna à l'ignorant blasphémateur de sortir de son atelier. Alors le doute qui depuis long-temps germait dans l'esprit de Charlotte, se changea en quasi-certitude.

— Mon Dieu ! pensa-t-elle, est-il donc vrai qu'il n'ait pas de talent ? Alors pourquoi Onésyme a-t-il tué sa mère? pourquoi donc m'expose-t-il à mourir aussi?

Depuis trois mois, le bonhomme Ménars avait cessé, comme nous le savons, de revoir Charlotte.

Un soir cependant, prenant, comme on dit, son courage à deux mains, il se décida, malgré sa repugnance, à aller s'informer des nouvelles de sa fille. Il la trouva seule et souffrante ; Onésyme venait de se rendre auprès de l'accoucheur : la jeune femme était arrivée au terme de sa grossesse.

— Je ne te reprocherai rien, dit le brave homme à Charlotte, tu n'as pas osé revenir chez moi, c'est possible, et je comprends le motif qui t'a éloignée de ton père ; mais il y a, dans la vie, des momens où il est bon de s'entourer de ceux qui nous aiment ; tu dois avoir senti le besoin d'un rapprochement entre nous ; pourquoi ne m'as-tu pas fait appeler?

— Je n'avais rien de bon à vous dire, mon père, et c'est bien assez de ce que j'éprouve moi-même, sans ajouter encore à mes peines le chagrin de vous entendre maudire mon mariage.

— Oui, nous avons fait là une belle affaire, n'est-ce pas, ma pauvre enfant?

— Onésyme n'a pas cessé d'avoir pour moi le même amour.

— Il t'aime comme il aimait sa mère ; et tu sais où cette tendresse-là a conduit la voisine !

— Oh ! je serai plus forte qu'elle! Mais dans la situation où je me trouve, comme je ne puis pas être à charge à mon mari, aussitôt que je serai délivrée, emmenez-moi chez vous, mon père, emmenez-moi avec mon enfant ; mais permettez qu'Onésyme vienne me voir.

Le vieil ouvrier, pressant les deux mains de sa fille, lui répondit :

— Ma maison sera toujours la tienne, mon enfant : et comme il n'y a plus à revenir sur le passé, je te promets de recevoir sans colère ton propre à rien, pourvu qu'il ne soit pas question de sa peinture devant moi. Ainsi voilà qui est convenu : aussitôt après ta délivrance, je t'em-

barque dans un fiacre, et nous filons du côté de chez moi, où tu seras bien soignée, je t'en réponds.

Un instant après, Charlotte reprit avec hésitation et les yeux pleins de larmes:

— Si un malheur arrivait, car il faut tout prévoir, n'abandonnez jamais l'innocent que je vais mettre au monde. Il sera cher à son père, j'en suis certaine ; mais vous-même me l'avez dit encore tout à l'heure : Onésyme n'est pas né pour faire le bonheur de ceux qu'il aime.

Le mari de Charlotte revint, tandis que le père et la fille étaient encore ensemble.

— Père Ménars, dit-il à celui-là, je vous savais ici.

— Et comment cela?

— Malgré nos petits différends, vous êtes le père de Charlotte; dans un moment comme celui-ci j'ai dû me le rappeler, et je viens de chez vous.

En achevant de parler, il tendit la main à son beau-père qui ne refusa pas de la presser affectueusement en récompense de la bonne pensée que son gendre avait eue.

La malade n'eût pas de peine à faire consentir son mari au projet qu'elle avait imaginé d'aller attendre chez son père l'époque des relevailles, et Ménars, au moment où le docteur entra, retourna chez lui pour préparer son logis de façon à y recevoir la nouvelle accouchée. Une heure après, il faisait arrêter un fiacre à la porte de la maison d'Onésyme, et ordonnait au cocher de passer, s'il le fallait, la nuit à l'attendre tant il était désireux de reconquérir Gros-Charlot.—Qu'elle revienne chez moi, pensait-il, et je ne la rendrai pas de si tôt à son mari.— Vers deux heures du matin, le brave homme sortit de chez son gendre, mais non pas accompagné comme il l'avait espéré : il n'emportait que l'enfant. Charlotte n'avait plus besoin d'être protégée ici-bas.

V

Un Malheureux.

A dix-sept ans de là, il se passa un événement assez étrange chez Evariste Delanoue, marchand de soieries déjà fort en renom alors, et qui devait plus tard étendre de telle sorte l'importance de sa maison de commerce, que, même encore aujourd'hui, le monde élégant et le monde marchand de Paris en ont conservé le souvenir.

Les magasins de Delanoue occupaient le premier étage d'un vaste bâtiment situé rue Saint-Honoré, précisément vis-à-vis de l'église de l'Assomption. Dix commis laborieusement employés suffisaient à peine au service intérieur de l'établissement. Ces commis avaient été choisis parmi les plus habiles et les mieux dressés de leur profession ; mais quel que fût cependant le mérite personnel de chacun d'eux, Evariste Delanoue, qui savait apprécier les qualités de ses subordonnés, plaçait au premier rang dans son estime le jeune Emmanuel Savenay.

C'est la petite ville de Mehun, en Berry, qui l'avait doté de cet estimable apprenti marchand. Merci donc à Mehun ; grâce à elle, Paris comptait parmi ses richesses une bonne âme, un esprit droit et un cœur ardent de plus ; or, de ceux-là, si peuplée que soit la grande ville, elle n'en aura jamais trop.

A son débarqué, Emmanuel avait été tout d'abord salué par ses nouveaux camarades du surnom de Bérichon l'Innocent; dès qu'ils eurent pris le temps de se familiariser avec lui, ils le nommèrent Emmanuel-le-Bon-Garçon, et, quelques jours plus tard, enfin, on le surnomma Savenay-le-Capable, pour le distinguer d'un de ses parens qui était venu aussi de sa province, pour suivre à Paris la carrière du commerce.

Evariste Delanoue, malgré son titre imposant de maître de maison, n'était que peu d'années plus âgé qu'Emmanuel, et chez l'un et l'autre,

c'était la même aptitude pour tout ce qui touchait à la science commerciale.

Cette proximité d'âge, ces rapports de l'intelligence développée dans le même sens, avaient fait naître entre le patron et son principal commis une sorte d'intimité. Elle était d'autant plus solide, que l'un ne perdant pas le respect qu'il devait à son supérieur, et l'autre gardant sa dignité alors qu'il accordait son affection, cette intimité s'exerçait, pour ainsi dire, à distance. Ils étaient amis et non pas familiers. S'ils se fussent rencontrés quelques années plus tôt, sans nul doute la fraternité aurait été complète entre Emmanuel et le célèbre marchand de soieries de la rue Saint-Honoré; car alors leur condition était égale, ou, si la balance penchait un peu, c'était en faveur d'Emmanuel.

D'abord, ni l'un ni l'autre n'avait rêvé la fortune à Paris; mais dans sa petite ville, le jeune Savenay devait à la position de son père, employé de l'administration locale, une considération à laquelle, dans ses jeunes années, n'aurait pu prétendre Evariste Delanoue : il n'était issu que de pauvres manouvriers des environs de Mortagne.

Le père de ce dernier étant venu à mourir, un sien frère, qui tenait boutique dans la ville voisine, voulut prendre soin de l'enfant que le défunt laissait à la charge de sa veuve. L'oncle d'Evariste avait cru seulement faire œuvre de charité en introduisant l'orphelin dans son comptoir; mais aussitôt que le jeune paysan se vit installé dans la profession pour laquelle Dieu l'avait fait naître, ses heureuses dispositions se développèrent si rapidement, que le marchand, qui passait pour habile, fut contraint de s'avouer à lui-même qu'il aurait bientôt beaucoup à apprendre de cet esprit intelligent, à qui il croyait avoir tant à enseigner.

Pour abréger, nous dirons seulement qu'après trois ans passés à Mortagne, Evariste Delanoue, comme il se sentait à l'étroit dans la boutique de son oncle, conçut la pensée de venir fonder un établissement à Paris.

Cependant, trop jeune encore pour inspirer à des inconnus la confiance qu'il méritait néanmoins d'obtenir, l'ambitieux jeune homme pensa qu'il devait placer sous l'autorité du nom estimé de son oncle la maison dont il allait être en réalité le chef.

Il proposa au marchand de Mortagne un pacte d'association que le vieux bonhomme s'empressa d'accepter, car il avait pressenti la rapide prospérité de son neveu. Evariste, qui avait la conscience de son avenir, voulut y faire participer sa mère; mais quand il fut question de faire quitter, pour toujours, à la paysanne le village d'où jamais elle n'était sortie, en vain le fils et le beau-frère firent assaut d'éloquence, jamais ils ne purent la déterminer à les suivre à Paris. Elle ne croyait pas qu'on pût se plaire à vivre sous un autre point du ciel que celui où le sort l'avait placée en naissant. La pensée de changer d'horizon lui était si antipathique, qu'elle n'avait pu se décider, trois ans auparavant, à dépasser certaine limite de la route quand elle dut envoyer Evariste auprès du frère de son mari; et lorsque l'oncle et le neveu, ayant résolu de former en commun une maison de commerce à Paris, se rendirent chez la paysanne avant d'entreprendre le grand voyage, elle ne vint pas plus loin que cette même limite pour recevoir leurs adieux.

Ce qu'Evariste avait prévu se réalisa : quatre ans après son installation avec le vieux marchand de Mortagne, dans un des quartiers les plus fréquentés de Paris, leur magasin était au nombre de ceux qui jouissaient de la faveur du public. Il y avait à peu près le même nombre d'années que le jeune Delanoue tenait seul le magasin de soieries de la rue Saint-Honoré, l'oncle étant mort, quand Emmanuel Savenay y fut reçu en qualité de commis.

Le singulier événement qui devait avoir tant d'influence sur le sort de trois personnes destinées à prendre le premier rang dans ce récit, se

passa un soir, au moment même où, la vente du jour terminée, on se disposait à fermer le magasin.

Ce fut d'abord un homme qui entra. Cet homme, ce misérable, couvert de haillons, avait des cheveux rares et en désordre, des rides profondes au front, les joues creuses, le teint livide et la barbe épaisse; ses yeux étaient plus qu'à demi-couverts par de larges paupières qu'il tenait continuellement baissées; sa bouche entr'ouverte avait le sourire de l'hébêtement; il portait sous son bras un rouleau de toile peinte.

A la vue d'un individu vêtu de la sorte dans cet endroit renommé par le rang et l'élégance des visiteurs, la première pensée des commis fut de le jeter à la porte. Mais Emmanuel, plus porté à la compassion que ses collègues, et d'ailleurs curieux d'entendre jusqu'au bout ce singulier et pitoyable personnage, fit observer aux jeunes gens mal intentionnés à l'égard de celui-ci, que l'on n'attendait plus d'acheteurs, et qu'il n'y avait par conséquent nul danger à écouter l'espèce de mendiant qui avait dit en ouvrant la porte :

— Salut, messieurs, je viens pour savoir si vous êtes dignes de m'entendre.

Emmanuel lui ayant dit qu'il pouvait s'approcher et parler sans crainte, l'intrus posa sur le comptoir son rouleau de toile, et le tenant à deux mains comme s'il eût craint qu'on ne voulût le lui ravir, il s'exprima en ces termes :

— Ce n'est pas l'aumône que je demande, c'est justice. Vous n'avez pas cent mille francs à m'offrir pour posséder ce que j'apporte là ; eh bien, je viens vous l'offrir pour rien, moi ! Je ne veux qu'un cadre et une place pour mon tableau; le cadre, vous en ferez l'avance, je le paierai s'il le faut ; quant à la place, je vais vous la désigner. C'est le dessus de votre porte, c'est au dehors, c'est au grand jour que je veux être exposé : la rue sera mon Louvre, puisqu'on ne veut pas m'ouvrir l'autre.

Les commis chuchotaient entre eux et gardaient avec peine leur sérieux devant cet homme ; Emmanuel seul l'écoutait avec l'intérêt que devait inspirer sa profonde misère.

— Monsieur est artiste ? demanda-t-il à l'inconnu.

— Oui, artiste peintre, et grand peintre, quoi qu'en dise Berthile. Berthile, messieurs, continua-t-il, c'est ma fille ; un enfant qui va sur sa dix-huitième année et qui est belle comme sa mère... C'était un ange celle-là... vous verrez... elle est au ciel. Berthile n'ira pas, elle, car elle m'a maudit... moi, son père?... Oh ! mais ce n'est rien que cela, si ces messieurs voulaient m'écouter, j'ai bien autre chose à leur dire.

— C'est qu'il est un peu tard, mon brave homme, objecta l'un des commis, le dîner nous attend.

L'intrus leva les épaules en signe de pitié.

— Allez dîner, jeunes gens, j'attendrai votre retour, leur dit-il.

— Non, répondit Emmanuel, vous n'aurez pas l'ennui d'attendre, monsieur; il y a ici quelqu'un qui ne demande pas mieux que de vous entendre : c'est moi. Parlez, je ne suis pas pressé.

Et il avança une chaise au malheureux qui tremblait sur ses jambes. Celui-ci, en s'asseyant, eut grand soin de ne pas abandonner sa toile; il la reprit et la tint précieusement sur ses genoux. Les commis voyant que l'homme qu'ils estimaient le plus se disposait à écouter patiemment les divagations d'un fou, ne voulurent pas paraître valoir moins que leur camarade, et, au risque d'avoir un dîner refroidi, ils firent cercle autour de l'étrange visiteur.

— Je ne vous dirai pas mon nom, reprit-il, on ne le saura que quand on aura rendu justice à mon œuvre. Ma vie entière, je l'ai passée à lutter contre mes ennemis. Quant à des rivaux, je n'en reconnais pas, je n'en peux pas reconnaître.

« Toutes les fois que j'ai eu à souffrir de la méchanceté et de l'ineptie

de ceux qui se disent les juges du talent, toutes les fois que mes justes espérances ont été trompées, j'ai quitté mes pinceaux pour prendre un métier; j'en ai fait vingt, messieurs. Et puis, aussitôt que je croyais les hommes devenus meilleurs et plus dignes d'apprécier ce qui est beau, ce qui est sublime, je revenais à la peinture. Je n'y ai gagné que la misère et la conviction que mon siècle est trop jeune pour un homme tel que moi.

» J'ai été bien malheureux, je ne le sentais pas; j'étais seul à souffrir. Mais mon beau-père, qui avait pris soin de ma fille Berthilde, est mort il y a quelques mois; alors il a bien fallu que je me chargeasse à mon tour de cette enfant; alors je n'ai plus quitté le pinceau ni jour, ni nuit; c'est au point que je suis presque aveugle maintenant.

» Enfin le courage ne m'a pas manqué, et j'ai pu finir mon chef-d'œuvre! Un homme, un amateur éclairé des beaux-arts, est venu le voir dans mon atelier; il l'a admiré. il m'en a offert un prix au dessous de sa valeur, il est vrai, mais, pour faire vivre ma fille, j'aurais vendu mon tableau bien moins cher encore, s'il l'avait fallu; eh bien, ce matin, pendant mon absence, Berthile a chassé l'amateur, et quand je suis rentré elle m'a dit :

« — Cet homme vous trompe, mon père; ce tableau dont il paraît émerveillé, intérieurement il le méprise; ce n'est pas votre œuvre que vous lui vendez, c'est moi, et je ne veux pas être vendue! »

» Elle est folle! messieurs. Je le lui ai dit; savez-vous ce qu'elle m'a répondu, la malheureuse? que c'est moi qui ai perdu la raison; elle m'a fait entendre que je n'avais pas de talent... pas de talent! répéta-t-il avec indignation; mais regardez donc.

Aussitôt, se levant avec précipitation, il déroula la toile sur le parquet.

Il ne fallut pas moins que l'expression suppliante du regard d'Emmanuel pour que ses jeunes compagnons retinssent l'éclat de rire moqueur que devait provoquer l'exhibition du chef-d'œuvre de l'inconnu : chef-d'œuvre, en effet, d'extravagance dans la pensée; mais aussi mélange indescriptible de défauts grossiers et de qualités merveilleuses dans l'exécution. Quant au sujet de son tableau, l'artiste l'expliqua ainsi :

— J'intitule cette page : la veille de la création. Ce que j'ai voulu représenter, c'est le monde des formes tel qu'il dut passer vaguement dans l'esprit de Dieu quand il conçut l'idée de tirer du chaos l'univers visible.

Le chaos, il était partout : dans le mélange des couleurs, dans la combinaison de groupes sans nom s'essayant au mouvement, à la vie sous le souffle du créateur. Au dessus de cet amas confus de choses incohérentes, une main s'étendait comme pour bénir le monde qui n'était pas encore, et cette main, celle du divin auteur, était admirablement belle. Emmanuel l'ayant remarquée, l'artiste sourit :

— Je l'ai peinte de souvenir, dit-il, c'est la main de ma pauvre femme qui est morte si jeune. Ma mère aussi est morte, mais je ne l'ai point oubliée dans mon tableau; vous la voyez là-haut, j'en ai fait l'ange de la patience, elle parle à Dieu; c'est elle qui conseille au Tout-Puissant d'être miséricordieux pour tous ceux qui vont se dégager du néant.

« N'est-ce pas que c'est une belle chose; voilà plus de trente ans que j'y pense, et Berthile ose dire que je n'ai pas de talent! Oh! un cadre!.. une place dans la rue! la lumière du jour et les passans! voilà tout ce que je demande pour monter au rang qu'on me refuse depuis tant d'années! »

A mesure qu'il parlait, l'artiste arrivait à un état d'exaltation qui, montant peu à peu à son plus haut période, finit par ne plus se manifester que par des paroles d'abord sans suite, puis inachevées. Enfin, un tremblement nerveux le prit, et il eut besoin qu'un bras se trouvât là pour le soutenir. Sans le secours qu'Emmanuel lui prêta, il serait tombé privé

de connaissance sur cette toile, pour laquelle il avait sacrifié et sa vie et celle de deux pauvres femmes dont le dévoûment méritait un sort meilleur.

Les commis aidèrent leur camarade à replacer le malheureux artiste sur son siége. Ils venaient à peine de l'y asseoir, le soutenant toujours, que la porte du magasin s'ouvrit de nouveau. Cette fois ce fut pour donner entrée à une jeune fille dont les traits, altérés par la douleur, étaient, malgré leur désordre, d'une si ravissante beauté, que les commis ne purent retenir le cri d'admiration que la vue de cette enfant produisit sur eux.

—Pardon, messieurs, dit-elle en jetant un regard inquiet et timide dans le magasin, pardon, c'est mon père que je cherche; il est ici, m'a-t-on dit. Puis l'apercevant agité encore, quoique évanoui, elle s'élança au milieu des jeunes gens, et se prosternant, elle s'écria, en tenant embrassés les genoux de l'artiste :

— Il se meurt et c'est moi qui le tue !

Ce cri déchirant était parvenu jusqu'au cabinet de travail d'Evariste Delanoue; il accourut dans le magasin. Etonné du spectacle qui s'offrait à ses regards, il interrogea Emmanuel qui, en quelques mots, le mit au fait de ce qui s'était passé.

— Messieurs, dit la jeune fille toujours à genoux, ne l'abandonnez pas, ne nous chassez pas. Un asile pour lui et du pain pour moi; car je ne veux pas être déshonorée!

Les douloureux accens et la beauté merveilleuse de la suppliante ne pouvaient que disposer favorablement tous ces cœurs jeunes, bons par conséquent, en faveur de la fille et du père. Emmanuel proposa de faire transporter l'artiste dans sa chambre et d'appeler un médecin.

— Oui, dit Delanoue, que mon docteur vienne ; quant à porter le malade jusque chez vous, c'est inutile, le magasin est fermé, personne ne viendra ici, je vais donner l'ordre à François de dresser un lit dans cette pièce. Demain matin nous aviserons à ce qu'il y aura à faire dans l'intérêt de notre hôte. Le lit dressé, le médecin averti et presque aussitôt venu, la jeune fille fut emmenée par Delanoue et par Emmanuel, sur l'ordre du docteur.

Seule avec ceux qui venaient tout d'abord, et sans la connaître, de se déclarer ses protecteurs, Berthile se vit pressée de questions :

— Messieurs, dit-elle, par grâce ne m'interrogez pas maintenant, car je ne pourrais vous répondre comme je le voudrais, tant qu'on ne m'aura pas dit : votre père est sauvé. C'est plus que du chagrin que j'ai maintenant : ce sont des remords ; car je lui ai parlé si durement. O mon Dieu, faites que mes paroles ne lui aient pas donné le coup de la mort !

Le commis et son maître respectèrent le silence de l'artiste. Après quelques minutes le médecin parut :

« Ce malheureux est fou, archi-fou, et ce n'est pas d'aujourd'hui , il y a long-temps que j'ai eu occasion d'entendre parler d'Onésyme Chauvière. Il a habité autrefois une maison qui appartenait à ma mère ; alors il était jeune, et il avait le cerveau détraqué. C'est une lutte impuissante contre les difficultés de son art; c'est une malheureuse conviction dans ce qu'il appelle son mérite qui l'ont perdu ; je le déclare incurable, et tout ce que je puis prescrire, c'est le régime sévère d'une maison d'aliénés. »

Ainsi parla le médecin; puis il prit congé de Delanoue.

Quand Berthile, — cette pauvre fille que Charlotte avait léguée au père Ménars, eut entendu la cruelle déclaration du docteur, elle témoigna un profond chagrin, mais nulle surprise; car depuis long-temps ce qu'on venait de lui dire, elle se l'était dit à elle-même. Jugeant que pour intéresser à son malheureux sort ceux qui s'étaient déjà montrés si généreux envers l'artiste et envers elle, elle leur devait la confidence de

son passé, Berthile, avec modestie, avec ingénuité, mais non pas sans une sorte d'éloquence, raconta les événemens de sa jeunesse, la mort de sa mère qu'elle n'avait pas connue, puis son grand-père l'emportant comme elle venait de naître. Elle montra le vieillard travaillant pour elle jusqu'à son dernier jour, et tandis qu'il lui enseignait le bien, des femmes du voisinage essayant déjà de corrompre son cœur.

Enfin, son protecteur mort, elle dut confier sa destinée à ce père qui n'avait su être ni fils, ni époux. Là encore, la corruption essaya de lui prouver qu'elle pouvait se mettre à l'abri du besoin qui la menaçait chaque jour, Berthile voulut devoir son existence au travail; mais partout où elle se présentait pour demander du travail, à peine croyait-elle avoir assuré sa vie du lendemain, qu'il lui fallait revenir sous le toit du pauvre artiste, pour échapper aux séductions, pour trouver un rempart contre la violence. Elle dit comment un dernier effort avait été tenté le jour même par un soi-disant amateur des beaux-arts, qui, sous prétexte d'acheter le tableau du peintre, profitant de l'absence de celui-ci, s'était introduit dans l'atelier d'Onésyme.

« Je ne sais, dit-elle en terminant, ce qui m'a valu tous ces malheurs, mais s'il se trouvait quelqu'un d'assez généreux pour m'ouvrir la porte d'une maison honnête où je n'eusse plus à craindre de telles poursuites, on verrait bien que je n'ai pas mérité de tant souffrir. »

Emmanuel et Delanoue furent au moment de lui dire : — ce protecteur, ce sera moi. Mais la pureté de cette jeune fille était telle, qu'ils craignirent d'alarmer sa conscience par un empressement trop marqué à venir à son aide. Leurs regards lui firent cependant comprendre combien ils étaient touchés de son infortune.

Onésyme Chauvière était encore accablé et comme dans un état de morne stupeur quand Berthile se rendit auprès de lui. En reconnaissant sa fille, il reprit son énergie :

— Va-t'en! lui dit-il, va-t'en, malheureuse! Ce matin tu as dit que je n'avais pas de talent; maintenant c'est toi qui fais dire aux autres que je suis fou... Je ne veux plus te voir... Jamais! jamais!

Delanoue était venu tendre l'oreille à la porte du magasin; car il avait le pressentiment de l'orage qui devait éclater à la première entrevue du père et de la fille.

— Monsieur Onésyme Chauvière, dit le marchand, on n'a pu vous dire ni que vous étiez fou, ni que vous n'étiez pas un grand peintre; je me connais en tableaux, et je viens vous demander la faveur de me céder le vôtre. Nous en réglerons le prix quand vous aurez consenti à vous rendre chez un de mes amis qui vous donnera les soins que mérite votre santé. Vous avez beaucoup souffert, mais il est beau de souffrir pour accomplir une glorieuse mission; votre tâche et bien remplie et votre nom sera connu, c'est moi qui vous le certifie.

— Qui donc êtes-vous? demanda avec défiance l'artiste.

— Le maître de cette maison à qui vous êtes venu offrir une enseigne et qui l'accepte pour en faire l'ornement de son salon.

— Eh bien! dit Onésyme en regardant orgueilleusement sa fille.

— Plus de reproches, reprit Delanoue; en faveur du marché, oubliez ce que vous a dit mademoiselle; elle n'a que le tort bien pardonnable de ne pas se connaître en peinture.

Delanoue prit la main de Berthile et conduisit celle-ci près d'Onésyme Chauvière. Il repoussa sa fille.

— Non, dit-il, elle est trop coupable; on doit toujours croire à son père.

Il eût été dangereux d'insister en ce moment; car un nouvel accès de fièvre pouvait s'emparer de l'artiste, et le premier l'avait tant affaibli qu'il y aurait eu cruauté à provoquer le second.

Le soir même, Delanoue se rendit à une célèbre maison da santé si-

tuée au village d'Issy. Le médecin-directeur était de ses amis. Il régla le prix de la pension pour le père et la fille, car il ne voulait pas les séparer ; puis, de retour chez lui, il annonça à Berthile les dispositions qu'il avait prises.

— Il faut donc vous bénir comme Dieu sur la terre, lui dit la fille d'Onésyme. Et, dans un mouvement de reconnaissance, elle porta à ses lèvres la main de Delanoue.

L'artiste, certain que son tableau était vendu, que son nom serait illustre, se laissa conduire jusqu'à la voiture qui devait le mener à l'établissement du fameux médecin d'aliénés. On eut bien soin de ne pas lui dire qu'une autre voiture suivait pas à pas la sienne, et qu'elle renfermait la belle et innocente jeune fille que, dans sa vanité blessée, il s'obstinait à ne pas vouloir embrasser. Emmanuel accompagna le malade. Quand, après l'avoir introduit dans la maison, il eut pris congé de lui, le jeune Savenay revint chercher Berthile dont la voiture était restée à quelque distance.

— Vous voilà chez vous, mademoiselle, lui dit-il, ici les soins ne manqueront pas à votre père, ni à vous les respects de chacun. M. Delanoue agit noblement ; mais qu'il est donc beau d'être riche !

Ces dernières paroles, dites avec une expression d'envie, ne témoignaient cependant que d'un noble regret.

VI

Le Maître et le Commis.

Dans la maison de santé où la généreuse intervention de Delanoue avait fait admettre ses deux protégés, Onésyme Chauvière et Berthile, cette dernière était menacée de vivre dans un isolement complet.

L'artiste s'obstinait à ne pas vouloir pardonner à celle qui lui avait dit dans un moment de désespoir : — On vous trompe, vous n'avez pas de talent.

A son entrée dans l'établissement, il s'était énergiquement prononcé au sujet de Berthilde : — Je veux bien rester ici, avait dit le malade, puisqu'on juge que des soins me sont nécessaires ; mais je déclare qu'aucune puissance humaine ne pourra m'y retenir si j'y rencontre la malheureuse qui a osé se permettre un blasphème contre son père.

Durant quelques jours, Berthile se tint enfermée dans la petite chambre où le médecin-directeur l'avait logée ; mais entraînée par l'espoir d'une heureuse tentative sur le cœur de son père, elle eut l'imprudence d'aller au devant de lui comme il revenait de sa promenade dans le parc.

La violente agitation que cette rencontre produisit sur Onésyme fut telle, que le médecin signifia formellement, le jour même, à la jeune fille, de n'avoir plus à renouveler une semblable épreuve ; et il ajouta que si elle ne tenait pas compte de cette défense, il se verrait contraint de lui interdire le séjour de la maison.

Berthile, supposant que son père reviendrait pour elle à des sentimens meilleurs à mesure que les bons soins dont il était environné agiraient sur son esprit, se résigna à ne plus sortir de sa chambre aux heures où les malades avaient la jouissance du parc.

Cependant elle ne fut pas aussi positivement seule que d'abord elle craignait de l'être.

Parmi les nombreuses personnes attachées au service de l'établissement était une femme nommée Héloïse Salmon, que Berthile avait connue quelques années auparavant, lorsque, toutes deux, enfans de sept ou huit ans, elles jouaient sur le même palier, entre les portes ouvertes du père Ménars et de Marie Madelaine Salmon, la mère d'Héloïse.

La jeune infirmière était vive, enjouée et semblait affectueuse.

Berthile avait besoin de trouver quelqu'un à qui parler de son père ;

aussi les rapports long-temps interrompus entre les compagnes d'enfance se renouèrent-ils avec plus de force que par le passé.

Héloïse, après avoir écouté avec intérêt le récit des infortunes de la fille du peintre, aurait pu à son tour raconter sa propre histoire, bien autrement accidentée que celle de Berthilde; mais, malgré l'inconséquence habituelle de sa conduite et une conscience assez peu scrupuleuse, elle retint sa confidence, ne jugeant pas qu'elle pût être comprise et surtout approuvée par ce cœur simple, elle qui avait le cœur double, l'âme déjà flétrie et l'esprit ouvert à toutes les vanités que développent les inclinations vicieuses.

Une seule exclamation, qu'elle laissa échapper quand Berthile eut fini de lui apprendre par quel événement son père et elle étaient au nombre des pensionnaires de la maison de santé, nous suffit pour indiquer la direction de ses penchans.

« Ah ! dit-elle avec l'expression du regret, si j'avais rencontré un protecteur généreux comme votre M. Delanoue, à l'heure qu'il est, je ne servirais pas des malades ! »

Berthile ne chercha pas à pénétrer le sens des paroles d'Héloïse. Elle se sentait si favorisée du sort qui lui faisait retrouver une amie, alors qu'elle se croyait destinée à n'adresser qu'à des cœurs indifférens ses questions sur l'état de son père, qu'elle regarda sa rencontre avec la jeune infirmière comme un témoignage éclatant du bien que lui voulait la Providence.

Héloïse servait chaque jour d'intermédiaire entre le peintre et Berthile. Elle allait à celui-là parler adroitement de sa fille, et revenait à celle-ci lui rapporter, avec des paroles d'espoir, les détails que la jeune fille était avide d'apprendre sur l'emploi des heures et sur l'état de l'esprit d'Onésyme Chauvière.

Tous les dimanches, Emmanuel Savenay venait régulièrement passer deux heures auprès du malade. Ce dernier recevait avec plaisir le commis de Delanoue; il avait admiré son œuvre, — du moins le croyait-il.

Le jeune Savenay l'entretenait dans la croyance que ce magnifique tableau de la veille de la création était honorablement placé dans le salon de son protecteur.

— J'aurais mieux aimé la rue, disait l'artiste; j'aurais eu pour juges tous les passans. Mais vous avez raison, monsieur Emmanuel, il y aurait eu foule devant la porte, et la police ne souffre pas l'encombrement sur la voie publique.

Après le temps donné au protégé de Delanoue, le commis se rendait chez Berthile. Sa réserve naturelle imposant un sacrifice à son cœur, il ne restait qu'un instant auprès de la jeune fille; mais, pour se dédommager de cette visite trop rapide, toute la semaine il parlait d'elle à ses amis de magasin, et dans ses entretiens avec son patron, c'était toujours de Berthile qu'il était question.

Un jour, Delanoue l'interrompit par ces mots :

— Que penseriez-vous de moi si je l'épousais?

Emmanuel troublé répondit :

— Vous avez trop de fortune pour penser à faire un tel mariage; il vous faut une dot considérable, à vous qui apporterez tant à votre femme !

— Raison de plus pour que je n'aie pas besoin de rechercher l'alliance d'une riche héritière.

« D'ailleurs, je l'aime, cette belle enfant; l'événement qui s'est passé ici lui a donné une sorte de célébrité, grâce à l'indiscrétion de nos jeunes gens. Ce n'est donc pas une fille sans nom que j'épouserais. Quant aux qualités de son cœur, ce que m'en a écrit dix fois le médecin chez qui j'ai placé son père et les renseignemens qu'en secret j'ai pris sur elle ont à peu près déterminé mon choix.

» Parlons franchement, Emmanuel, je sais que vous l'aimez : voulez-vous être mon rival ou rester mon ami ? »

— Je serai votre rival, répliqua Emmanuel avec fermeté, si Berthile se prononce pour moi ; dans le cas contraire, je vous le jure, monsieur Delanoue, je resterai loyalement votre ami.

— Fort bien, reprit le marchand en pressant la main d'Emmanuel, c'est la réponse que j'attendais de vous.

« Mais il y a une petite difficulté à soulever avant de consulter Mlle Chauvière. Si elle connaît en même temps vos intentions et les miennes, aussitôt qu'elle se sera prononcée, il faudra nous séparer, mon cher Emmanuel, car je ne puis pas jouer à ses yeux le rôle d'un soupirant éconduit ; je ne puis pas non plus vous garder chez moi si elle accepte mes propositions : ce serait la placer dans une fausse position auprès de vous ; Berthile, pour garder sa tranquillité d'âme et sa dignité de maîtresse de maison, ne doit se croire aimée que de son mari.

— J'apprécie ce scrupule, dit Emmanuel, et je ne vois qu'un moyen de tout accorder.

« Offrez-lui votre main, monsieur Delanoue ; si son cœur vous favorise, j'engage ici mon honneur de ne jamais lui faire connaître l'espoir dont je m'étais flatté ; mais, au contraire, si déjà, ayant deviné, dans l'intérêt que je lui témoigne, l'amour que j'ai pour elle, Berthile ne répond pas comme vous le voudriez à votre proposition de mariage, alors nous nous séparerons, monsieur, nous nous séparerons dignement, en hommes qui s'estiment et qui ne veulent pas avoir à reprocher l'un à l'autre, celui-ci son honneur, celui-là son amour involontaire. »

— Soit, dit Delanoue, mais vous me cédez le pas.

— C'est mon devoir ; n'êtes-vous pas le protecteur de ce malheureux Onésyme Chauvière ?

Emmanuel, en se rappelant cette circonstance, éprouva dans son cœur un grand découragement ; car le sentiment de la reconnaissance devait compter pour beaucoup dans la résolution de Berthile.

Il désespérait déjà et ne soupçonnait pas encore, cependant, que cette cause déterminante n'était pas la seule qui plaidât auprès de la jeune fille pour Evariste Delanoue.

Depuis le moment où celui-ci, au milieu de ses commis, devant l'artiste revenant à la vie, avait dit : « Oui, ce tableau est un chef-d'œuvre ; oui, je l'achète pour en illustrer mon salon, et je n'exige pas pour cela l'honneur d'une fille, je demande seulement que l'artiste veuille vivre et pardonner. » Dès ce moment, Berthile appartenait, par tous les liens de l'âme, à l'homme généreux qui avait parlé de la sorte.

Ce n'était pas parce qu'elle l'avait trouvé jeune et riche qu'elle s'était ardemment éprise de lui, mais bien parce qu'il avait montré un noble cœur.

Le dimanche suivant, Emmanuel ne retourna pas à la maison de santé. Berthile, consultée par le docteur, d'après les intentions de Delanoue, avait ressenti une si vive émotion de surprise et de bonheur, qu'elle était tombée à genoux les mains jointes, et pleurant elle avait dit : « Mon Dieu ! vous qui lisez dans ma pensée, dites-moi comment je puis lui prouver assez qu'il peut disposer de ma vie comme il dispose déjà de mon amour. »

Un triste événement retarda le mariage auquel l'artiste avait censenti, sans se montrer trop honoré de ce qu'un homme si honorablement placé sollicitait auprès de lui le titre de gendre.

— Il est riche, c'est vrai, répondit l'orgueilleux quand le médecin lui parla de la proposition de mariage de Delanoue, mais ma fille aussi est riche. Je lui donne mon tableau pour dot ; qu'elle dise encore que je n'ai pas de talent !

Malgré la surveillance active dont les malades étaient l'objet, Onésyme

Chauvière, qui guettait un moment favorable pour tromper l'œil de ses gardiens, disparut un jour de la maison de santé. Le docteur, mis bientôt sur ses traces, le rejoignit comme il venait d'entrer chez son gendre futur.

Depuis long-temps l'artiste, entretenu dans l'illusion que son tableau ornait le salon de Delanoue, avait formé le projet de rompre sa captivité pour aller juger de l'effet du chef-d'œuvre dans son cadre.

Il était tourmenté de la crainte qu'il ne fût mal éclairé, et il se promettait d'user de son autorité d'auteur pour faire placer son tableau plus convenablement si ses soupçons se trouvaient justifiés.

On connaissait les projets d'alliance du maître de la maison avec la fille du peintre ; aussi le valet de chambre qui reçut Onésyme crut-il devoir introduire celui-ci dans le salon, tandis qu'il allait prévenir son maître de cette visite.

Le père de Berthile parcourut d'un regard avide les parois du salon où le chef-d'œuvre, lui avait-on dit, occupait la place d'honneur ; mais ne voyant pas ce qu'il cherchait, il comprit que là aussi son talent était méconnu, et que cette protection qu'il croyait devoir à son génie, on ne l'accordait qu'à son malheur.

Foudroyé par cette déplorable découverte, il poussa un horrible cri, puis il tomba en se tordant de désespoir, sur le tapis.

Il était au plus fort de ce terrible accès, quand le docteur et Delanoue entrèrent en même temps dans le salon. On parvint à le calmer cependant.

Evariste, qui avait compris tout aussitôt le motif de son état de fureur, lui donna mille raisons pour justifier l'absence du tableau.

— Vous devez l'avoir, dit-il, montrez-le moi sur-le-champ, ou je retire mon consentement, je ne vous donne pas ma fille.

Cette exigence mettait Delanoue à une dure épreuve, car lui montrer sa toile encore roulée et reléguée dans un coin, c'était prouver à l'artiste le mépris qu'on avait pour le chef-d'œuvre.

Usant de son autorité, le docteur lui dit que le tableau lui serait apporté à la maison de santé s'il consentait à y revenir sur-le-champ, Onésyme se laissa reconduire, car il était brisé par l'accès de fièvre chaude que, tout à l'heure, il avait subi.

Ramené en voiture, replacé dans sa loge de fou, il fit demander Berthile dont l'inquiétude était affreuse depuis qu'elle avait appris la disparition de son père. Elle accourut au lit du malade.

Onésyme, en revoyant sa fille, fondit en larmes ; la lumière avait pénétré dans les replis de ce cerveau où se jouaient depuis long-temps les ténèbres : l'artiste voyait clair enfin dans le passé : il ne croyait plus en lui.

— Je le reconnais trop tard, ma pauvre enfant, dit-il, tu as dit vrai : je n'ai pas de talent, je n'en ai jamais eu.

« J'ai été fou, et ma folie a tué ma mère ; elle a causé tous les chagrins de la tienne ; je t'aurais tuée aussi, toi, ma Berthile, si Dieu ne t'avait pas placée sous la protection d'un homme généreux : aime-le bien, ne me maudis pas, je suis si malheureux, je suis si repentant du mauvais emploi de ma vie. Oh ! si je pouvais la recommencer !... »

Il n'en dit pas davantage, car les forces lui manquaient. Il passa deux jours et deux nuits dans un silence et une immobilité effrayans pour qui le regardait ; puis, vers le soir du dernier jour, il appela à lui sa mère et Charlotte, et il expira.

Berthile passa le temps de son deuil dans la maison du docteur. Héloïse Salmon s'était si bien attachée à l'orpheline, que celle-ci, reconnaissante de ses soins assidus, voulut que l'infirmière la suivît en qualité de femme de chambre quand elle devint Mme Delanoue.

Emmanuel n'assista pas au mariage ; il s'était chargé d'une mission en

province pour les intérêts de la maison de commerce, et lorsqu'il revint, non pas guéri de son amour, mais affermi dans le dessein de ne le laisser jamais deviner à Berthile, elle était depuis trois mois la femme du marchand.

L'intronisation d'une jeune et belle personne, comme l'était la fille du peintre, dans le magasin en faveur de la rue Saint-Honoré, donna un nouvel éclat à la maison. Le maître, jaloux de montrer à tous son trésor, commença à donner des fêtes, des soirées, où l'espèce de célébrité que Berthile s'était acquise par ses malheurs et sa vertu, attirèrent une société nombreuse et brillante.

Parmi les élégans qui s'empressèrent le plus de solliciter la faveur d'être accueillis chez Delanoue, il faut citer le jeune Horace Vandeuil, de qui le nom est inscrit au premier rang dans les fastes de la galanterie.

La mauvaise réputation dont il était en possession déjà aurait pu lui fermer la porte du mari de Berthile; mais il avait, pour se la faire ouvrir. son brillant état dans le monde, l'importance de la famille à laquelle il appartenait; il avait plus encore aux yeux du marchand, c'était cette autorité de l'homme de goût qui fait oracle en fait de modes et d'illustrations.

Recevoir chez soi Horace Vandeuil, c'était élever sa maison sur la ligne des mieux famées de Paris.

Quand il fut présenté à Berthile pour la première fois, elle éprouva quelque surprise; car, sans pouvoir se le rappeler positivement, il lui sembla que ce jeune homme ne lui était pas tout à fait inconnu. Le soir, en se déshabillant, elle en parla à Héloïse Salmon qui sourit à part, puis répondit à sa maîtresse :

— Sans doute, vous le connaissez, et lui aussi vous connaît bien; il m'a assez souvent parlé de vous, quand il venait voir un parent qui est au nombre des pensionnaires du docteur.

Berthile se ressouvint qu'en effet il y avait un M. Vandeuil parmi les malades de la maison de santé.

Le ménage était heureux. Delanoue, marchant à grands pas vers une immense fortune, avait fait faire chez lui des constructions si importantes, que le bâtiment qu'il occupait avait pris rang et nom d'hôtel.

A la belle saison suivante, il fit l'acquisition du château de Marnois, demeure princière, située à quelques lieues de Paris, sur la rive gauche de la Marne.

Là se continuèrent les réceptions et les parties de plaisir dont Berthile était la reine.

Emmanuel, fidèle à son plan de réserve, n'assistait que, pour ainsi dire, contraint par Delanoue à toutes ses fêtes; il pouvait bien s'interdire le droit de parler; mais, à l'aspect de la femme qu'il aimait toujours, mais la voyant si belle au milieu de toutes les autres, il ne lui était pas possible de défendre à ses yeux de s'arrêter sur elle avec extase, avec douleur.

La voix de Berthile le faisait tressaillir, alors même qu'elle parlait à une autre personne; et, quand elle s'adressait à lui, à lui, pour qui elle conservait de la reconnaissance en faveur de l'intérêt qu'il lui avait témoigné autrefois; quand Berthile venait à causer intimement avec Emmanuel, celui-ci, le cœur bouleversé, l'esprit en désordre, était sur le point de tomber à ses pieds et de lui dire : — Chassez-moi, madame, accablez-moi de votre mépris, je vous aime!

Cette émotion du jeune Savenay avait été remarquée par Delanoue; il dit un jour à son commis :

—Ah çà! Emmanuel, est-ce que vous seriez encore amoureux de Mme Delanoue? Si cela était, il faudrait nous quitter, mon ami; bien que vos services me soient précieux, je m'arrangerais pour me passer de vous :

je ne tiens pas, vous comprenez, à ce que Berthile s'aperçoive de votre folie.

Cette offre d'une séparation, vingt fois Emmanuel avait été au moment de la provoquer lui-même; mais toujours la pensée de s'éloigner de Berthile lui paraissant un supplice plus intolérable que celui qu'il éprouvait à la voir heureuse près d'un autre, il retenait ses paroles et il restait.

Quand le mari inquiet lui adressa cette question sur l'état de son cœur, il répondit :

— Je respecte trop votre femme pour oser l'aimer encore, et si vous n'avez d'autre motif pour me congédier que la crainte de mon amour, je puis rester chez vous.

Emmanuel mentait en parlant de la sorte; mais il espérait si bien se rendre maître de ses mouvemens, que le mensonge ne l'effraya pas.

Delanoue, dont la jalousie était éveillée, se promit, à part soi, de le surveiller, et il n'eut pas grand'peine à s'apercevoir qu'Emmanuel n'était nullement guéri de son amour.

« Tant qu'il restera avec Berthile dans les bornes du respect, se dit-il, je ne dois pas avoir l'air de m'apercevoir de ce qu'il éprouve, ce serait éclairer ma femme sur ce qu'elle doit ignorer. »

Si, d'une part, l'amour était toujours le même, du côté du mari, avec la certitude de cet amour, naissait un sentiment de haine pour le jeune imprudent à qui il avait signalé le danger et qui s'obstinait à ne pas vouloir le fuir. Une fois encore, mais avec plus de sévérité dans le regard, plus de dureté dans la voix, Delanoue dit à Emmanuel :

— Vous aimez Berthile, j'en suis sûr.

— Et moi, répliqua l'autre, qui voyait le seul bonheur qu'il eût au monde dépendre de l'effronterie de sa réponse, moi je vous dis que vous vous trompez, monsieur ; je ne pense point à Mme Delanoue.

Or, ce jour-là, c'était jour de fête au château du Marnois; le soir, il y eut bal chez Delanoue.

Quand Berthile entra dans le salon, radieuse et parée, un mouvement d'admiration circula dans l'assemblée.

Quant à Emmanuel, ébloui, enfiévré, transporté d'amour, il s'avança vers Berthile, demeura fixement devant elle, puis laissant deux larmes s'échapper de ses yeux :

— Que vous êtes belle, madame! lui dit-il.

Delanoue, à ces mots, s'approcha de son commis, le regard flamboyant de colère, et le souffletant d'un revers de main, il dit :

— Si vous reparaissez jamais devant moi, je vous tue !

Révolté de l'affront, le jeune Savenay allait riposter; Berthile, enlaçant son mari de ses deux bras, tourna vers Emmanuel un regard si désolé, si suppliant, que, vaincu par ce coup d'œil, il courba la tête, et se faisant jour à travers la foule, il s'éloigna sans vengeance.

VII

L'Intrigue.

Emmanuel, le souffleté, avait quitté le château. Incertain du parti qu'il devait prendre pour ne pas laisser impunie l'injure avilissante que Delanoue venait de lui faire publiquement subir, il erra toute la nuit, mais sans s'éloigner beaucoup de la splendide habitation du mari de Berthile.

Les premières lueurs du jour commençaient à blanchir l'horizon, et il rôdait encore aux environs du Marnois. Alors il s'assit au bord d'un fossé, puis, dirigeant ses regards tantôt du côté de Paris, tantôt vers le château d'où il était honteusement sorti, il se consulta long-temps sur la conduite qu'il lui restait à tenir envers son offenseur; car, entre eux, les choses ne pouvaient pas en rester à ce point.

D'abord il pensa à lui faire parvenir une lettre dont la réponse devait contenir ou l'expression des regrets de Delanoue à propos de la scène qui s'était passée, ou le consentement de celui-ci à une autre espèce de satisfaction qu'Emmanuel était en droit d'exiger.

Après maintes réflexions, il se dit qu'un entretien loyal valait mieux que des paroles écrites, et se souvenant de certaines dispositions réglées dès la veille pour le jour suivant, il se résolut à attendre une heure encore avant de se présenter devant son ancien patron.

Il avait été dit que Berthile et les dames invitées retourneraient à Paris après le jour venu, afin de se reposer des fatigues du bal, pour pouvoir assister le soir même à un concert qui devait avoir lieu chez l'une d'elles.

Delanoue et quelques uns de ses amis devaient, au contraire, rester au Marnois où les retenaient les préparatifs d'une partie de chasse pour le lendemain.

Emmanuel demeura donc dans l'attente du moment propice, se félicitant à la fois et du départ obligé de Berthile, dont le regard suppliant avait, comme on le sait, paralysé sa vengeance, et de la présence des amis de Delanoue ; car il importait à l'honneur de l'offensé que ceux-ci fussent témoins de la réparation, comme ils l'avaient été de l'injure.

Quand il crut avoir assez attendu, Emmanuel se leva, et, par un étroit sentier frayé au milieu des plantations, il se rapprocha du château.

Arrivé à courte distance du Marnois, et se dissimulant derrière une haie, il vit les équipages des invités tourner vers Paris et se perdre dans la poussière de la route que soulevaient les pieds des chevaux.

Une dernière voiture partit à quelque temps des autres. Emmanuel reconnut celle de Delanoue, il ne douta point qu'elle ne renfermât Berthile, qui, en sa qualité de maîtresse de maison, avait dû nécessairement céder les honneurs du pas à ses invités.

Pour la première fois depuis qu'il avait donné toute son âme à la fille de l'artiste, le jeune Savenay la vit s'éloigner avec joie, et lorsqu'il eut mesuré dans sa pensée et le temps qui s'était écoulé depuis le départ de ce dernier équipage, et la distance qu'il avait dû parcourir, il s'avança hardiment vers le château.

Les embarras de la fête occupaient encore à l'intérieur ses habitans ordinaires, si bien qu'il put traverser la cour sans que le concierge ou le jardinier vînt l'arrêter en chemin.

C'était là un obstacle qu'il tenait à éviter ; il craignait tant qu'on ne vînt lui dire que monsieur ne voulait recevoir personne. Supposant que Delanoue devait prévoir sa visite, Emmanuel redoutait la rencontre des serviteurs de la maison, qui peut-être avaient reçu l'ordre de l'empêcher de parvenir jusque auprès du maître : ses craintes ne devaient pas se réaliser.

Il arriva sans fâcheuse aventure au premier étage; mais là sa surprise fut grande de rencontrer, au lieu du valet de chambre de monsieur, la jeune fille attachée au service de Berthilde.

Héloïse Salmon, qui s'était élancée avec empressement au devant d'Emmanuel comme si elle l'avait attendu, recula et pâlit aussitôt qu'elle l'eut envisagé.

— C'est vous? dit-elle en affectant un sourire, mais sans pouvoir cacher la gêne qu'elle éprouvait; que venez-vous faire ici?

Il lui exposa le motif de son retour au château et pria Héloïse de l'introduire auprès de Delanoue. Mais la femme de chambre, étrangement inquiète, allait de la porte à la fenêtre; elle parlait haut, frappait du pied en marchant, comme elle eût fait s'il se fût agi de prévenir quelqu'un qui pouvait survenir tout à coup, de ne point se montrer, attendu qu'il y avait là une personne de qui on devait se cacher.

Elle parla si haut, elle se donna tant de mouvement, qu'étourdie du

bruit qu'elle-même elle faisait, Héloïse n'entendit pas un mot de la réponse d'Emmanuel. Bien qu'il eût suffisamment fait connaître le but de sa visite, la femme de chambre, à chaque instant plus inquiète, lui répéta :

— Enfin, que venez-vous donc faire? pourquoi êtes-vous revenu?

Emmanuel, pensant qu'Héloïse n'était ainsi troublée que parce qu'elle lui supposait de mauvais desseins contre Delanoue, voulut la rassurer ; mais elle ne l'écouta pas davantage, et après avoir été une dernière fois du côté de la porte, elle revint à lui avec plus d'effroi encore :

— Nous ne sommes pas bien ici pour causer, lui dit-elle, venez dans ma chambre, car je crains qu'on ne nous surprenne ensemble.

— Mais je ne me cache pas, répondit Emmanuel, je viens parler à M. Delanoue, non pas seul à seul, mais en présence de tous ses amis.

Héloïse écoutait au dehors tout en paraissant prêter attentivement l'oreille à ce qu'on lui disait en face. Un bruit de porte qui se fermait discrètement parut la soulager de l'oppression qu'elle éprouvait.

— C'est trop me faire attendre, reprit le jeune Savenay avec impatience, annoncez-moi à votre maître ou bien j'irai moi-même.

—Comment! c'est M. Delanoue que vous voulez voir? demanda Héloïse Salmon maintenant rassurée; alors, mon cher monsieur Emmanuel, je vous conseille de prendre au plus vite la direction de Paris, si voulez encore le rencontrer en route.

— Il est parti, dites-vous? cependant il devait rester ici jusqu'à demain soir.

— Oui, mais ce qui s'est passé entre vous et lui a changé ses résolutions; il a pensé que ce matin il vous trouverait au magasin attendant son arrivée pour lui demander votre compte, et il n'a pas voulu vous faire languir plus long-temps.

— Ainsi donc, vous êtes seule ici?

La femme de chambre se pinça les lèvres avant de parler; puis elle répondit sans trop d'hésitation :

— Oui, je suis seule.

— Alors je le verrai à Paris, dit Emmanuel; et il allait s'éloigner quand une porte s'ouvrit derrière lui; il se retourna et aperçut Berthile.

— Vous me trompiez, Héloïse, vous n'étiez pas seule, ajouta-t-il avec une si vive émotion que sa voix tremblait et qu'il lui sembla que les forces allaient lui manquer.

Non moins émue, Mme Delanoue répondit en adressant un bon regard à sa femme de chambre :

— Héloïse avait raison de vous parler ainsi; il n'y a personne qui puisse vous recevoir au château quand M. Delanoue n'y est pas.

Ces mots cruels traversèrent comme un fer aigu et brûlant le cœur d'Emmanuel.

— Je ne sais, madame, balbutia-t-il, pourquoi vous me parlez ainsi; je n'ai pas mérité auprès de vous le reproche d'indiscrétion ; car, si j'avais su votre mari absent, ce n'est pas ici que je serais à l'heure qu'il est.

— Je ne voulais que justifier cette enfant, repartit Berthile, de ce qu'elle vous a fait un mystère de ma présence au château; mais, quoiqu'elle ait répondu convenablement à vos questions, je m'applaudis d'être venue dans le salon voisin d'où j'ai reconnu votre voix. Vous ne me cherchiez pas, monsieur Emmanuel, et moi je me demandais comment il me serait possible de vous revoir.

Emmanuel, à ces mots, la regarda avec surprise; il ne pouvait se dire s'il y avait raillerie ou sincérité dans les paroles de Berthile.

— Vous demandiez à me revoir? dit-il de l'air du doute; et vous me l'avouez avec calme, sans craindre qu'un semblable aveu me fasse mourir de joie? Oh! c'est donc que vous me croyez bien fort ; sans doute, je dois vous paraître ainsi, moi qui ne suis pas mort de honte après ce qui s'est passé hier.

Mme Delanoue le laissa dire, et puis, quand il eut achevé, elle arrêta sur lui un regard de commisération :

— Vous ne me comprenez pas, monsieur Emmanuel, lui dit Berthile, je n'ai pas de joie à vous donner, moi; pas plus que vous n'avez de honte à mes yeux parce que vous avez souffert, sans en demander vengeance, un mouvement de vivacité de mon mari. Oui, je voulais vous voir; j'aurais acheté à tout prix même cette entrevue dont une erreur de votre part me favorise; mais vous ne devez point vous en applaudir, car si je m'estime heureuse du hasard qui nous réunit, c'est qu'il va m'être permis de faire valoir auprès d'un cœur digne de m'entendre, les intérêts qui me sont le plus chers.

Berthile ayant dit cela, pria Emmanuel de passer dans le salon voisin; et comme Héloïse, qui avait recommencé à écouter non plus du côté de la porte d'entrée, mais vers une boiserie voisine, se préparait à sortir :

— Viens, Héloïse, reprit sa maîtresse, ce que j'ai à dire à M. Emmanuel peut être entendu par toi qui connais jusqu'à mes plus secrètes pensées.

La femme de chambre, bien qu'à regret, suivit Emmanuel et Berthile. Avant de fermer derrière elle la porte du salon, elle jeta un regard tout empreint d'inquiétude et de mécontentement dans la chambre qu'elle était contrainte de quitter, comme si l'ordre que venait de lui donner sa maîtresse lui eût fait manquer un rendez-vous impatiemment désiré.

Lorsque les trois personnes que l'on sait furent réunies dans l'appartement de Berthile, celle-ci ayant fait asseoir Emmanuel, lui dit :

— Mon mari vous a offensé, monsieur Savenay, je vous en demande pardon pour lui; il vous a déshonoré devant les hommes, je vous supplie de rester grand et généreux dans mon cœur. Vous vouliez revoir M. Delanoue pour lui demander compte de l'injure que vous avez soufferte, et moi j'ose vous retenir ici pour implorer de vous la promesse que vous éviterez sa rencontre. Je n'ai aucun droit, je le sais, pour vous imposer ma volonté; mais vous êtes bon; mais vous savez ce que c'est que d'aimer; vous ne voudrez pas me laisser trembler plus long-temps pour les jours de l'homme que j'aime.

— Savez-vous, madame, que vous me demandez un sacrifice impossible : celui de ma dignité d'homme. Vous voulez que je devienne le jouet du mépris de tous ceux qui me connaissent ! Ce n'est pas le soufflet qui déshonore, mais le silence que l'on garde après l'affront reçu. Vous le voyez bien, je ne puis pas me taire.

— Que me disais-tu donc, qu'il m'aimait ? s'écria Berthile en s'adressant à Héloïse.

La singulière énergie de cette interpellation fit tressaillir Emmanuel.

— Mais quand je vous aimerais, madame, répondit-il, quelle reconnaissance dois-je donc à cet amour pour accepter le rôle misérable que vous voulez me faire jouer dans le monde? C'est bien assez d'avoir donné le repos de ma vie sans encore immoler mon honneur.

— Soit, répartit Berthile; effacez comme vous l'entendrez ce que vous appelez une flétrissure; mais qu'on ne vienne plus me dire que vous avez éprouvé pour moi un sentiment qui me faisait vous croire malheureux et vous plaindre.

« Une femme qu'un homme aurait aimée et qui serait venue dire à cet homme comme je vous le dis à vous-même : — celui qui vous a offensé, c'est ma vie, c'est mon bonheur, monsieur; menacer ses jours, c'est attenter aux miens; il ne peut pas s'humilier devant vous; mais je ne crois pas m'abaisser en me prosternant à vos pieds; à cette femme, j'en suis sûre, poursuivit Berthile, on n'eût point, comme vous me le faites, objecté les exigences du point d'honneur. Un regard de pitié serait tombé sur elle.

» Emmauuel, dit avec entraînement madame Delanoue; Emmanuel,

je vous le demande à genoux, ne vous battez pas avec mon mari! Le sentiment que je vous ai inspiré, je ne m'en offense pas, moi, au contraire, il m'honore, j'en suis fière, et je vous en remercie. Si je ne puis y répondre, au moins je vous offre une reconnaissance, un souvenir infinis pour prix du pardon que vous allez m'accorder. Les railleries que vous redoutez, mon cœur vous en tiendra compte, croyez-le.

» Ce que vous appelez le mépris des autres vous élèvera si haut dans mon estime, que vous vous en sentirez grandir dans la vôtre; hors mon amour qui ne m'appartient pas, je vous donne tout ce que Dieu a mis en moi de bons sentimens et de puissance d'affection. N'est-ce pas assez pour vous rendre généreux, et me suis-je trompée quand je vous ai cru digne de me comprendre?

Jamais Berthilde n'avait paru si belle; jamais elle ne sembla mériter à la fois tant d'amour et de respect qu'en ce moment où elle plaidait auprès d'Emmanuel la cause de son mari.

Aussi quel rude combat se passait dans le cœur de ce jeune homme qui se sentait entraîné par le délire de la passion, et qui était retenu tout à coup par l'admiration religieuse pour la chaste et adorée suppliante.

Berthilde le croyait hésitant encore, et déjà Emmanuel n'hésitait plus; mais l'émotion avait brisé sa voix.

— Il faut, ajouta la jeune femme, que j'aie bien peu d'éloquence ou qu'on se soit étrangement trompé sur le pouvoir que, dit-on, l'amour nous donne, puisque vous me voyez prier et pleurer, et que vous ne trouvez pas un mot rassurant à me dire.

— Vous ne voyez donc pas que je souffre? dit avec effort Emmanuel; mon silence vous est garant de ma soumission. A quoi bon des paroles, d'ailleurs? L'esclave ne répond pas, madame, il obéit.

Berthilde, emportée par un mouvement de gratitude, saisit les mains d'Emmanuel et les pressa vivement dans les siennes.

— Ah! que vous êtes bien, lui dit-elle, le noble cœur que j'espérais! Ainsi, vous me le promettez, il n'y aura plus de querelle entre vous et mon mari; vous ne lui demanderez pas satisfaction de sa violence; vous éviterez de le rencontrer, et si c'est lui qui vient à vous, eh bien! par intérêt pour moi, monsieur Emmanuel, c'est vous, n'est-ce pas, c'est vous qui fuirez devant lui?

— Vous me voulez donc bien avili? demanda avec amertume le jeune Savenay.

— Je vous veux si généreux, mon ami, que vous me forciez à vous dire : Si je n'étais la femme de M. Desanoue, c'est à vous que je voudrais appartenir.

— Pour mériter un tel aveu, répliqua Emmanuel, on se rendrait criminel, madame.

— Il ne s'agit que d'être bon, observa Berthilde en souriant, et c'est pour vous une tâche si facile...

L'entretien se prolongea au grand déplaisir d'Héloïse Salmon qui, contrainte d'assister à l'entrevue fortuite, donnait à chaque instant des marques de dépit. Sa maîtresse, trompée sur la cause secrète de ses mouvemens d'inquiétude, lui dit :

— Je te devine, Héloïse, tu me trouves imprudente de l'avoir retenu; mais il fallait bien obtenir de lui la promesse qu'il n'envenimera pas cette malheureuse affaire par un nouvel éclat.

« Non, je ne me crois pas coupable de vous parler comme je le fais, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune Savenay; il s'agit d'intérêts si importans pour moi; et puis c'est la dernière fois que nous devons nous voir, sans doute; oui, monsieur Emmanuel, la dernière fois; on peut bien me pardonner de ne pas vous congédier encore. Il est si pénible de se séparer pour toujours d'un ami. »

Elle avait à peine fini de parler, que le roulement d'une voiture qui

entrait dans la cour du château ébranla les vitres de la fenêtre. A ce bruit, qui rendit Berthile interdite et qui causa bien aussi quelque inquiétude à Emmanuel, Héloïse courut à la porte d'entrée de l'appartement pour annoncer au visiteur, quel qu'il fût, que Mme Delanoue ne pouvait pas recevoir.

Après quelques secondes seulement, la femme de chambre revint et dit avec effroi :

— Oh ! celui-là on ne peut pas le renvoyer ; c'est votre mari, madame, c'est M. Delanoue !

Berthile, saisie de terreur, crut se voir en présence d'un meurtre et elle eut grand'peine à étouffer le cri de désespoir qui s'élevait de son cœur.

L'embarras d'Emmanuel était extrême ; il voulait bien ne pas provoquer Delanoue ; mais il ne se sentait pas le courage, malgré sa promesse à Berthile, de souffrir impunément une seconde fois l'injure qu'il avait endurée la veille.

Héloïse seule, remise de sa première émotion, conserva sa présence d'esprit ; elle fit signe à sa maîtresse qu'elle eût à s'éloigner, et celle-ci obéit sans dire un mot.

Aussitôt que Mme Delanoue eut disparu, la femme de chambre ouvrit précipitamment une porte qui donnait sur un corridor de dégagement, et prenant Emmanuel par le bras, elle le poussa dans ce corridor en lui disant :

— L'escalier est au bout, il conduit dans le jardin; partez bien vite !

Au moment où elle fermait la porte de communication sur Emmanuel, M. Delanoue entra dans le salon.

Ce n'était pas le secret avertissement de ce qui se passait au château qui ramenait le marchand près de sa femme ; mais, chemin faisant, il s'était dit que revenir à Paris sans Berthile, c'était donner à supposer qu'il avait contre elle des motifs de jalousie assez bien fondés en raison pour la condamner à l'isolement, afin de l'éloigner du danger.

Delanoue avait bien pu se laisser emporter jusqu'à souffleter l'homme qui se permettait d'être amoureux de Berthile, mais il ne voulait pas que sa violence rejaillît en doute injurieux sur sa femme, et pour qu'il ne fût pas possible qu'on accusât celle-ci d'être de complicité avec l'imprudent jeune homme qui avait éveillé sa susceptibilité de mari, il pensa que son devoir était de se montrer le soir même avec Berthile à ce concert annoncé dès la veille.

C'est pourquoi, arrivé à la barrière de Paris, il avait ordonné à son cocher de tourner bride et de revenir au Marnois.

Il fit connaître à Héloïse le but de son retour, sans lui en expliquer les motifs, bien entendu, et il lui ordonna d'aller aider Berthilde à s'habiller pour revenir immédiatement à Paris ; puis, s'asseyant, il prit un livre et le parcourut afin de tromper son impatience du retour.

Madame Delanoue était dans un état affreux d'anxiété quand Héloïse se présenta devant elle.

— Bonté du ciel ! dit cette dernière, monsieur a bien fait de m'envoyer auprès de vous au lieu de venir lui-même; s'il vous eût vue pâle et tremblante comme vous êtes, certainement il serait arrivé quelque malheur.

Grâce aux paroles rassurantes que la femme de chambre lui prodigua non sans peine, car Héloïse elle-même était fort inquiète, Berthile parvint à triompher de cette agitation qui l'eût compromise aux yeux de son mari.

Elle s'habilla, mais lentement, pour donner le temps à son visage de prendre son calme habituel. Et quand elle ne remarqua plus dans ses traits qu'une expression de lassitude que le bal de la veille justifiait suffisamment, elle alla rejoindre Delanoue qui l'attendait dans le salon. Alors elle put lui sourire sans trop d'affectation.

Elle supposait, d'après le temps qui s'était écoulé depuis l'interruption de son entretien avec Emmanuel, que celui-ci devait être loin déjà; et comme elle avait reçu de l'offensé la promesse qu'il renoncerait à toute idée de vengeance contre celui qui l'avait frappé, l'assurance que les jours de son mari ne seraient pas en danger, rendit assez bien le repos à son âme pour que Delanoue ne s'aperçût pas de ce qu'elle avait souffert.

Au moment de partir pour Paris, Héloïse, qu'une gênante préoccupation dominait toujours, chercha dans le cercle de ses attributions un prétexte pour rester au château après le départ de ses maîtres : la robe de bal n'était pas convenablement replacée dans son carton : elle avait laissé en désordre la chambre de madame. Delanoue dit : Qu'importe? nous reviendrons ici après-demain. — Et il fallut partir.

Si le mari de Berthile n'eût pas été distrait de tout autre soin par le regard charmant dont sa femme ne cessait de le caresser, il se serait indubitablement aperçu de l'inquiétude d'Héloïse, surtout au moment où elle monta en voiture. Prête à franchir le marche-pied, elle tourna la tête du côté de la maison, et il fallut que, par plusieurs fois, on lui ordonnât de monter pour qu'elle se décidât à obéir. Encore, en voyant la portière se fermer, éprouva-t-elle un si douloureux serrement de cœur, qu'imprudemment elle soupira tout haut. Berthe l'entendit, et, pour prévenir toute question de Delanoue, elle s'empressa de dire :

— Héloïse est brisée par la fatigue, et elle regrette le Marnois. Une journée passée à prendre du repos lui aurait été bien favorable et à moi aussi. Mais il faut nous soumettre, mon enfant, continua-t-elle en parlant à sa femme de chambre, le maître a ordonné, et quoiqu'il ait un peu dérangé nos projets pour aujourd'hui, nous ne devons pas nous en plaindre.

Mme Delanoue pensait à la visite d'Emmanuel, en essayant de donner le change à son mari sur le soupir d'Héloïse.

L'erreur de Berthile était grande : ce n'était que par contre-coup que la femme de chambre songeait en ce moment au jeune Savenay.

Pour la seconde fois les chevaux ont repris au galop la route de Paris. Rentrons au château et revenons à Emmanuel que nous avons laissé dans un corridor sombre où Héloïse l'a brusquement poussé à l'arrivée du mari.

Il n'y fut pas long-temps seul. A peine avait-il fait quelques pas dans la direction que la femme de chambre lui avait indiquée, qu'il se rencontra avec un homme que d'abord il ne put reconnaître.

Sa première pensée, en sentant une personne essayer de s'effacer dans l'étroit couloir pour le laisser passer, fut qu'il avait affaire à quelqu'un des gens de la maison, et supposant qu'il allait compromettre Mme Delanoue, il demeura immobile et silencieux comme l'était également l'individu qu'il venait de trouver sur son chemin.

Dans cette rencontre, chacun des deux avait, à part soi, le même désir de rester inconnu à l'autre; mais se regardant sans se voir au milieu des ténèbres, il leur sembla mutuellement qu'ils cherchaient à se deviner. Leur respiration rapide et bruyante, qui paraissait trahir de mauvais desseins, ne témoignait que de la crainte qu'ils éprouvaient d'être reconnus.

Par un mouvement instinctif, ils avancèrent en même temps pour se défendre, et ils se saisirent corps à corps.

— Eh! l'ami, dit l'un d'eux, prenez donc garde, vous m'étouffez.

Emmanuel reconnut la voix d'Horace Vandeuil, et il se nomma.

— J'aime mieux que ce soit vous qu'un autre, dit le quasi-gentilhomme; n'ayant pas plus que moi le droit d'être ici, vous n'avertirez personne de ma mystérieuse présence, car vous voulez, je pense, garder le secret sur la vôtre.

— J'en conviens. Cependant, au risque de nous compromettre tous les deux, lui dit Emmanuel à l'oreille, vous allez m'expliquer comment il se fait que je vous retrouve ici, quand j'ai vu ce matin partir votre équipage?

— Je n'aime pas beaucoup les questionneurs, répondit à voix basse Vandeuil ; mais comme je serais bien aise aussi de savoir ce qui vous a ramené au Marnois, d'où vous êtes parti bien avant moi, j'attendrai votre confidence pour vous faire la mienne.

« Mais le lieu n'est pas favorable à la causerie. Venez, ajouta-t-il, je connais un endroit où nous pourrons tout nous dire sans risquer d'être entendus : ici les murs sont sonores, et M. Delanoue, que j'ai vu revenir, a l'oreille fine. »

Horace Vandeuil entraîna Emmanuel Savenay à l'extrémité du corridor, il lui fit gravir quelques marches, poussa une porte, et ils se trouvèrent dans une chambre que l'élégant invité du mari de Berthile paraissait connaître.

— Il n'y a rien à craindre ici pour nous : cette chambre est celle d'Héloïse. Cette fille seule peut y venir; et comme c'est elle qui vous a reçu, comme c'est elle qui m'y a donné rendez-vous, elle aurait mauvaise grâce à se montrer offensée de nous trouver ensemble.

Pressé de connaître l'intérêt qui avait ramené Vandeuil, alors qu'il savait bien, lui, ne pas rencontrer Delanoue au château, Emmanuel, afin d'obtenir la confidence promise, raconta en peu de mots sa nuit passée dans la campagne et les réflexions qui l'avaient engagé à revenir, croyant trouver le mari de Berthile entouré de quelques amis, devant lesquels il se flattait d'obtenir satisfaction de l'affront qu'il avait essuyé.

Il dit également le serment qu'il avait fait à madame Delanoue de ne pas réveiller la querelle, serment qui l'obligea à se cacher quand le mari parut.

Vandeuil avait eu le temps de préparer ses paroles, tandis que le sincère jeune homme lui avouait les choses telles qu'elles s'étaient passées. Il fit honneur aux beaux yeux de la femme de chambre de l'empressement qu'il avait mis à rebrousser chemin après avoir feint de partir de Paris en même temps que les autres convives de Delanoue.

Cependant, bien que les charmes de Mlle Héloïse justifiassent l'entreprise d'un tel conquérant, Horace paraissait mal à l'aise et sa fierté naturelle éprouvait une répugnance apparente en parlant de son goût pour une femme de chambre. Ce fut justement la peine qu'il se donna pour convaincre Emmanuel de la réalité de cette intrigue, qui mit le doute dans l'esprit de celui-ci.

Delanoue, sa femme et Héloïse étaient partis depuis long-temps. Emmanuel et Horace pensèrent à sortir du château sans être aperçus.

Ce n'était pas chose facile ; pourtant, à force de prudence et de précautions, ils parvinrent à gagner la porte. Une fois hors du parc, ils se jetèrent dans le bois qui en était voisin, et prenant un étroit sentier, ils arrivèrent au prochain village où l'équipage de Vandeuil était revenu l'attendre.

— Vous offrirai-je une place dans ma voiture ? dit l'amant supposé d'Héloïse à celui que tout bas il nommait son rival.

— Grand merci, répondit Emmanuel, je n'ai aucun droit à cette faveur, et il ne serait pas convenable qu'on nous vît revenir ensemble à Paris.

—Pas un mot de ce que je vous conte, ajouta Vandeuil. Vous comprenez qu'un homme comme moi ne peut pas avouer à tout le monde une conquête de cette espèce. S'il s'agissait de la maîtresse, à la bonne heure !

— S'il s'agissait de la maîtresse, répéta le jeune Savenay en regardant Horace avec une imperturbable fixité, il y a quelqu'un de nous deux

qui ne rentrerait pas à Paris ce soir ; car on peut m'outrager, moi; mais elle, tant que je vivrai, elle ne sera pas offensée.

— Vous êtes un bon garçon, mais un peu fou, mon ami, répliqua Vandeuil. Puis il tourna les talons et gagna sa voiture, qui l'attendait à quelques pas de là.

Nous devons dire maintenant que le soupçon qui pénétra dans le cœur d'Emmanuel n'était pas sans fondement.

Non, ce n'est point d'Héloïse, mais bien de Berthile qu'il s'agissait pour Horace, et quand l'arrivée du jeune Savenay vint mettre obstacle au rendez-vous de la femme avec le brillant cavalier, ce fut une abominable intrigue qu'il fit manquer sans le savoir.

Depuis six mois, l'ancienne compagne de Berthile avait vendu sa maîtresse à Vandeuil, et après avoir cent fois cherché le moyen de la livrer à celui qui n'avait pu la posséder par séduction, c'était ce matin seulement au château, et à la faveur de l'isolement où la laissait le départ précipité de Delanoue, que la belle et pure jeune femme devait être surprise dans son sommeil par un homme qui, ayant épuisé tous les amours faciles, voulait demander à la violence une couronne de plus.

On comprend l'inquiétude et le dépit d'Héloïse à l'aspect d'Emmanuel. L'arrivée du mari ne diminua pas son tourment ; la crainte d'une indiscrétion de Vandeuil lui mettait l'esprit à la torture ; elle n'avait pas reçu le prix entier de la trahison, et la somme promise était assez élevée pour que, dans son âme vénale, Héloïse tint à honneur de réussir.

Emmanuel, suivant sa promesse, ne reparut pas chez Delanoue, il chargea le parent qu'il avait à Paris d'aller régler ses comptes avec le caissier, et de prendre ce qui lui appartenait dans la maison.

Il y eut un véritable chagrin parmi les employés du magasin de soieries quand on apprit que le premier commis ne devait plus revenir.

« L'édifice perd sa plus solide colonne, dit Beaulieu, le caissier. »

On fut désolé de ce départ, mais non surpris de la querelle qui l'avait provoqué : l'amour d'Emmanuel pour Berthile n'était, comme on le sait, un secret pour personne. Depuis le mariage, il avait cessé d'en parler ; mais bien qu'il mît tous ses soins à dérober le fond de sa pensée; bien qu'il feignît l'indifférence auprès et à propos de Mme Delanoue, il s'était laissé deviner par tout le monde.

Libre de son temps, le jeune Savenay ne pensa point d'abord à reprendre dans une autre maison de commerce l'honorable position qu'il avait occupée chez Delanoue : de toutes parts les propositions les plus avantageuses lui furent faites ; il les refusa toutes sous prétexte, dit-il, qu'il pensait lui-même à fonder un établissement.

Ce n'était pas là, cependant, le but de ses refus. Conservant un doute sur les véritables desseins de Vandeuil, il voulut les éclaircir, et pour cela il fallait qu'aucun devoir ne mît obstacle à ses démarches.

Pendant plusieurs mois le corrupteur d'Héloïse trouva Emmanuel sur ses pas, et l'espionnage qu'exerçait l'honnête jeune homme le servit si bien, qu'il finit par être sur les traces de la vérité.

Un jour il rencontra Horace dans le foyer d'un théâtre, et il lui fit connaître franchement sa demi-certitude.

— Je ne réponds pas à ceux qui m'interrogent sur de pareilles matières, répondit insolemment Vandeuil. Au surplus, monsieur, il n'y a rien de commun entre nous ; je ne veux pas vous connaître.

Et il s'éloigna pour aller se joindre à un groupe de jeunes gens qui faisaient cercle dans un coin du foyer.

Emmanuel n'en savait pas assez encore sur le complot de Vandeuil et de la femme de chambre pour exposer au hasard d'un duel le rôle de protecteur qu'il s'était imposé. Mais Héloïse, avertie par son complice que gênait ce gardien de l'honneur de Berthile, fit à sa maîtresse un récit

mensonger de la conduite d'Emmanuel ; elle le représenta à celle-ci comme cherchant par mille moyens à la compromettre.

— Il n'y a que d'excellentes intentions, sans doute, madame, dit la perfide, mais c'est quelquefois un grand malheur pour le repos d'une femme que d'avoir un ami ombrageux et serviable à ce point.

Ce fut à la suite d'une insinuation comme celle-ci que Mme Delanoue, tourmentée, se décida à faire parvenir à Emmanuel le billet suivant :

« Je confie à votre honneur ces quelques mots que je voudrais n'avoir pas été contrainte de vous écrire... Que le feu les anéantisse ; mais que votre mémoire en garde le souvenir!

» J'ignore ce que valent certains bruits dont on me fait peur ; il s'agirait de votre persistance à me suivre. Dois-je y croire, moi qui ne vous ai jamais rencontré depuis notre entrevue au Marnois? Je suppose, monsieur, si cela est ainsi, que c'est un généreux intérêt seul qui vous fait agir. Pour mon bonheur, pour la tranquillité de mon esprit, défendez-vous de cet intérêt qui m'effraie ; cessez de me montrer une générosité dont je douterai moins quand elle ne se manifestera plus.

» D'ailleurs, que craignez-vous pour moi? aucun danger ne me menace auprès de celui qui a seul le droit et le pouvoir et de me protéger. Il serait beau à vous de n'essayer jamais de m'inspirer aucun sentiment, pas même celui de la reconnaissance.

» Il ne m'appartient pas de vous adresser des vœux. Mais si vous pouviez partir... si vous consentiez à m'être pour toujours étranger!... »

Emmanuel, après avoir lu ce billet, pensa que sa place n'était plus à Paris, dans cette ville où chaque jour il pouvait être exposé à rencontrer Berthile.

Des contestations avaient été élevées par le mari de sa sœur au sujet du partage de la succession paternelle : c'était pour le jeune Savenay un prétexte assez puissant pour obéir à l'ordre d'exil qu'il avait reçu, sans qu'on pût d'ailleurs s'étonner de le voir quitter Paris. Il hésitait pourtant encore quand un événement inattendu décida son départ pour le Berri.

Horace Vandeuil, tout en convoitant la possession de Berthile, n'en continuait pas moins partout son rôle de conquérant.

Parmi les aventures galantes dont il assaisonnait sa vie dissipée, il y en eut une qui fit plus de bruit que toutes les autres. Une séduction, à laquelle Vandeuil avait attaché peu d'importance, à cause de la condition de la victime, amena le suicide de celle-ci. Les parens de la malheureuse qui avait donné sa vie en expiation de son déshonneur, se vengèrent par le scandale, de l'homme qu'ils ne pouvaient atteindre autrement.

Delanoue, qui n'avait pas vu autrefois avec un grand plaisir Horace Vandeuil s'impatroniser chez lui, prit occasion de cet éclat pour l'inviter à cesser ses visites.

— Ce n'est pas pour moi, lui dit-il, c'est à cause de ma femme et des personnes graves que je reçois.

Vandeuil, ainsi congédié, la ligue se trouva rompue ; Emmanuel pouvait partir.

VIII.

La Face et le Revers.

Ajoutons quelques années à celles qui viennent de se passer, et disons qu'au moment où nous allons reprendre le cours des événemens pour précipiter l'histoire vers sa catastrophe, la maison Evariste Delanoue était montée à un si haut point d'élévation dans le commerce de Paris, qu'elle comptait alors plus d'envieux que de rivaux.

Le mari de Berthile, promu à la dignité de juge consulaire, siégeait au tribunal de commerce. Ambitieux de distinctions apparentes, il s'était vu attacher à la boutonnière de son habit le ruban de la Légion-d'Honneur

par une main royale. Quatre écussons armoriés, surmontés de couronnes princières, faisaient auréole à son nom au dessus de la porte du vaste hôtel qu'il occupait, et témoignaient de l'importance de sa clientèle.

Delanoue, on a pu en juger par ce qui précède, avait sinon par tempérament la passion du faste, du moins un penchant très prononcé pour tout ce qui pouvait jeter de l'éclat sur le nom qu'il portait.

Le besoin impérieux d'être connu, d'être cité avait fait de lui un commerçant célèbre, comme il fait quelquefois les scélérats illustres. Delanoue se voulait du bien beaucoup moins pour le bonheur d'en jouir que pour entendre dire de toutes parts qu'il en jouissait; il tenait à son inattaquable réputation de probité moins aussi pour la joie de sa conscience que pour la considération dont elle le rendait en tous lieux l'objet.

Le même sentiment de vanité qui fait faire aux autres les brillans mariages l'avaient poussé, lui, à relever de la misère une pauvre créature que se disputaient le vice et le besoin.

Ne calomnions pas les mouvemens généreux : Delanoue offrant sa main à Berthile fit une noble action; mais était-elle pure de tout calcul d'intérêt personnel ? Non pas.

La fortune qui lui était déjà si favorable alors, la position dans laquelle l'avait placé l'étendue de ses relations commerciales, réalisait si bien chaque jour les espérances de la veille, qu'un grand mariage, quelque grand qu'il l'eût pu faire, n'aurait point appelé sur lui l'attention admirative qu'il pouvait se promettre de son union avec Berthile.

On aurait parlé pendant deux ou trois jours peut-être de la dot considérable que sa femme lui apportait; mais on ne devait oublier jamais le désintéressement qu'il avait montré, lui, l'illustre commerçant, en épousant une fille sans dot, une pauvre enfant qui s'était un soir réfugiée chez lui en disant aux commis, les mains jointes et les genoux fléchissans : — Un asile, messieurs; accordez un asile à mon père et à moi du pain; car j'ai faim, et je ne veux pas être déshonorée!

Evariste Delanoue fut bien récompensé de sa généreuse conduite envers la fille d'Onésyme Chauvière; il eut tout son amour, toutes ses pensées; il était le seul dieu qu'elle invoquât dans ses prières. Aux yeux de Berthile, rien n'était grand, rien n'était noble et beau comme son mari; elle se sentait glorieuse de l'aimer, et, pour lui seulement, elle était heureuse de l'aimer.

Oui, le spéculateur, en cédant à un mouvement de l'âme, avait fait une affaire d'or; car ce n'était pas seulement une femme qu'il avait attachée à son nom, c'est un cœur qu'il avait fondu dans le sien; c'est une existence qui s'était mêlée à la sienne, de façon que toutes deux ne faisaient qu'un tout et partageaient les mêmes joies, les mêmes espérances.

L'heureux mari vivait donc, pour ainsi dire, de sa vie à lui et de celle de sa compagne.

Celle-ci faisait mieux que d'aimer son mari : elle avait su lui inspirer un amour égal à celui qu'elle éprouvait pour lui ; et comme faire naître une vive et tendre affection est pour une femme la meilleure des bonnes actions, on conviendra que, malgré ce qu'il y eut de beau dans la conduite d'Evariste Delanoue, Berthilde n'était pas en reste de bienfaits avec lui.

Les deux dernières années dont, par un mot seulement, nous avons signalé le passage, n'amenèrent dans la maison de Delanoue aucun événement remarquable; la célébrité dont elle était en possession fit placer, à quelque temps l'un de l'autre, les quatre écussons aux riches armoiries qui figuraient sur la grande porte de l'hôtel.

La fourniture intelligemment ordonnée d'un trousseau royal valut au mari de Berthile la croix qu'il avait d'ailleurs méritée, en dotant de sa bourse et de ses conseils plusieurs entreprises industrielles qui, sans

ce double secours, auraient succombé au mauvais sort qui les menaçait.

Le présent rayonnait donc chez Evariste Delanoue, et la splendide lumière éclairait un avenir qui promettait de continuer le même bonheur.

Emmanuel, d'après le vœu de Berthile, avait quitté Paris, et Héloïse Salmon n'osait pas parler à sa maîtresse du brillant Horace Vandeuil. Les fêtes au château du Marnois se succédaient durant la belle saison, et les réceptions d'hiver avaient toujours lieu avec le même éclat à Paris; mais le protégé d'Héloïse n'y était plus invité.

Ainsi se passaient les choses quand, au fond de sa province du Berri, le jeune Savenay reçut un avis qui changea tout à coup la résolution qu'il avait prise de se fixer pour toujours dans la petite ville de Mehun.

Il fallait que cet avis fût bien pressant, et qu'il ne lui permît plus l'espoir du retour auprès de sa famille, car à peine la lettre qui devait renverser son plan d'existence pour l'avenir lui fut-elle parvenue, que l'ancien commis de Delanoue courut chez sa sœur, et, sans lui expliquer la cause de son départ précipité pour Paris, il offrit de lui vendre sa part de l'héritage paternel. Elle consistait en quelques arpens de terre hors la ville et en une maison d'habitation sur la place du Marché.

Le beau-frère d'Emmanuel avait plus d'une fois témoigné le désir de se voir seul propriétaire des biens que le père de sa femme avait laissés à ses deux enfans; mais quand il vit le jeune Savenay si pressé de conclure le marché, ce digne homme, en bon Berrichon qu'il était, fit la petite bouche et la sourde oreille.

Il s'était naguère montré peu satisfait du retour d'Emmanuel dans le pays, attendu que, par son arrivée, il lui enlevait la gestion des deux parts de ces terres; mais il changea singulièrement de langage quand son beau-frère lui fit comprendre son impatience du départ.

Sous prétexte de vouloir retenir Emmanuel, il ne voulut à aucun prix des terres que la veille encore il convoitait, et ce fut seulement quand le jeune Savenay annonça qu'il allait chercher un autre acquéreur moins désireux de sa présence dans le pays, que le Berrichon consentit à acheter, mais à un prix beaucoup au dessous de sa valeur, ce qu'Emmanuel se montrait si pressé de vendre.

Le lendemain, le pauvre jeune homme, qui avait déjà tant souffert pour Berthile, se remit en route afin d'aller reprendre à Paris son rôle de protecteur.

Arrivé au terme du voyage, et s'étant logé loin de la demeure de son ancien patron, il ne chercha à rencontrer ni Horace Vandeuil, ni madame Delanoue.

Mais, quoiqu'il eût voulu demeurer ignoré, les démarches nombreuses que nécessitait le message qu'il avait reçu à Mehun ne lui permirent pas de garder l'incognito dont il se flattait d'envelopper son retour.

Deux jours après son arrivée, Emmanuel avait eu à soutenir le regard insolent d'Horace Vandeuil, et devant ce regard son front s'était courbé.

La résignation lui était commandée; il se faisait un devoir de subir toutes les provocations sans répondre à aucune; car de sa prudence dépendait le succès de l'entreprise qu'il méditait.

La semaine suivante, c'est Héloïse Salmon qui l'aperçut.

Non moins impertinente qu'Horace, mais plus cruelle que celui-ci, c'est la pitié au lieu du mépris qu'elle affecta auprès d'Emmanuel. Il voulut l'éviter; elle alla à lui :

— Par quel hasard monsieur Emmanuel est-il à Paris? lui dit-elle.

— Je ne sache pas qu'on m'en ait interdi le séjour.

— Non; mais vous aviez juré de quitter cette ville pour jamais. Il pa-

raît que vous ne tenez pas mieux vos sermens que tant d'autres à qui je vous jugeais supérieur.

— Mettez que vous avez eu trop bonne opinion de moi, mademoiselle, et ne parlons plus du passé.

— Oh! vous faites le cœur fort, mais je parierais que vous aimez toujours. Ah ça! vous êtes donc vraiment inconsolable?

— A quoi voyez-vous cela? Ne peut-on guérir d'une blessure sans avoir eu recours à vos soins?

Héloïse se pinça les lèvres.

— Vous croyez être méchant, dit-elle après un moment, et vous n'êtes que maladroit; je vous ai toujours voulu plus de bien que vous n'en méritez.

— Si cela est, vous pouvez me donner en ce moment même une véritable preuve de votre bienveillance pour moi.

— Une preuve? et laquelle? demanda vivement la femme de chambre de Madame Delanoue.

— C'est de me promettre que vous ne parlerez à personne de notre rencontre.

— En parler? répéta-t-elle; et à qui voulez-vous que j'en parle? Je ne connais personne qui ait intérêt à savoir si vous êtes ou non de retour.

Après ces écrasantes paroles, Héloïse Salmon, heureuse d'avoir fouillé dans une blessure pour la faire saigner de nouveau, s'éloigna rapidement d'Emmanuel. Il demeura quelques instans sans pouvoir reprendre sa marche.

— Elle n'a donc parlé de moi à personne depuis deux ans, se dit-il. Après tout, pourquoi m'en plaindrais-je? Berthile ne me doit rien, pas même un souvenir.

Un autre jour ce fut Evariste Delanoue que le jeune Savonay trouva sur sa route; devant celui-ci aussi, il baissa timidement les yeux, quoique le cœur lui bondît à l'aspect de l'homme qui l'avait autrefois souffleté publiquement.

Enfin, depuis quinze jours, Emmanuel était de retour, et il avait évité religieusement de passer devant la demeure du marchand, de peur qu'un besoin invincible de voir Mme Delanoue ne lui fît commettre quelque grave imprudence, telle, par exemple, que de rester obstinément à la porte de cette maison durant la journée entière, jusqu'à ce que Berthilde vînt à sortir.

Plus d'une fois, avouons-le, c'est dans ce dessein qu'il sortit de chez lui; mais un scrupule avait toujours changé la direction de ses pas, et il mettait à fuir la femme qu'il aimait le même soin que d'ordinaire on peut mettre à se rapprocher de l'objet de ses pensées.

Depuis quinze jours il évitait donc toute occasion de rencontrer Mme Delanoue, quand il se trouva exposé au triste bonheur de la voir et d'être aperçu par elle.

C'est dans l'allée favorite du jardin des Tuileries que cette entrevue à distance eut lieu.

Berthile, en reconnaissant Emmanuel, fut visiblement troublée, et dans le regard qu'elle dirigea vers lui elle sembla lui dire; — Pourquoi êtes-vous revenu?

A ce coup d'œil dont il comprit le sens, Emmanuel fut saisi d'un moment de délire; peu s'en fallut qu'il ne courût à Berthile et qu'il ne lui répondît, en mettant sous ses yeux le message qui l'avait rappelé à Paris: — Il fallait bien que je revinsse.

La foule qu'il avait à traverser pour arriver jusqu'à madame Delanoue lui fut un heureux obstacle, car, empêché à chaque pas, il eut le temps de réfléchir à l'éclat qu'il allait faire, et s'en effrayant aussitôt, le jeune

Savenay s'empressa de gagner la grille du jardin afin de ne pas avoir à lutter deux fois contre une semblable épreuve.

Nous venons d'atteindre maintenant au jour qui doit être marqué d'une croix de deuil dans la vie d'Evariste Delanoue.

Depuis plusieurs semaines, bien que le fastueux marchand de la rue St-Honoré fût occupé d'idées graves et désolantes, son visage n'avait rien perdu de sa sérénité et de son calme habituels en présence des étrangers; mais aussitôt que, libre des devoirs extérieurs, il était rendu à lui-même, son front se sillonnait de rides, ses sourcils jouaient impatiemment, comme il arrive dans les luttes internes péniblement soutenues; parfois même son regard prenait une expression de terreur.

Souvent Berthilde, à qui n'échappaient point ces mouvemens tumultueux du cœur trahis par le visage, avait interrogé le marchand.

Tantôt c'était avec prière, tantôt avec l'autorité que puise une femme dans son rôle de consolatrice, dans son droit à la confiance de peines dont elle doit également souffrir, soit qu'on les lui révèle, soit que le silence de son mari l'oblige à les deviner.

Mais quand la jeune femme essayait de faire parler Delanoue, lui, se masquant d'un sourire, s'empressait de donner un autre cours à la conversation.

Berthile ayant vu l'inutilité de ses soins, et craignant d'augmenter le chagrin secret de son mari par une persistance indiscrète, avait fini par respecter le mystère dont il s'enveloppait; mais sa réserve lui devint un insupportable supplice, et ce n'était plus qu'à travers des larmes que son regard suivait les mouvemens du soucieux obstiné à se taire.

Le soir du jour dont nous voulons parler, il devait y avoir bal et concert dans les salons du marchand.

Quelques heures avant que commençât une réception que Delanoue avait voulu rendre plus brillante encore que celles qui l'avaient précédée, Berthile, parée comme son mari le voulait, entra dans le cabinet de celui-ci pour qu'il admirât sa gracieuse toilette.

Lui, assis dans un fauteuil, les coudes sur son bureau, le front dans ses mains, ne se retourna point pour répondre à la voix aimée qui lui dit par deux fois : « Vois donc comme je suis belle. »

Il dort, pensa Berthile, et elle allait se retirer, quand un profond soupir, un soupir qui renfermait un sanglot, s'échappa de la poitrine de Delanoue.

Non, il ne dormait pas ! — Mon Dieu ! qu'a-t-il donc ? s'écria Berthile en s'élançant vers lui.

Son mari, cette fois, avait entendu le cri de terreur; il releva la tête, et, avec l'accent de la colère, il dit à la pauvre jeune femme, effrayée et de son regard et de sa voix :

— Je voudrais pourtant être le maître chez moi ! Il est étrange que je ne puisse pas reposer un instant sans que quelqu'un vienne brusquement m'importuner.

Berthile balbutia quelques mots de regrets sur son indiscrétion, puis elle se retira confuse et désolée.

Cependant, au milieu de ses invités, Evariste Delanoue ne parut occupé que du soin de leur plaire, et quand tout le monde fut parti, il se disposa de nouveau à aller s'enfermer dans son cabinet.

— Tu me quittes? lui dit Berthile, l'entendant donner des ordres pour qu'on allumât sa lampe de bureau.

— Oui, répondit-il avec embarras, il faut que je travaille.

— Encore ! mais tu vas donc passer la nuit à écrire ?

— Peut-être ; je ne sais pas. Au surplus, je veux qu'on me laisse libre ; je n'entends pas être tyrannisé, espionné chez moi.

— Evariste, reprit Berthile, c'est la première fois que vous me parlez ainsi !

— Sans doute, c'est la première fois, et je le prends tout de suite sur

ce ton, Berthile, pour n'avoir plus besoin, à l'avenir, d'exprimer ainsi ma volonté.

Comme il la voyait trembler et changer de couleur, il s'approcha de la jeune femme et la soutint.

— Pardon, lui dit-il, je t'afflige ; mais c'est que tu ne sais pas, Berthile, que l'homme en apparence le plus heureux, le plus enviable, est soumis comme les autres à des heures d'épreuves.

« Un marchand, un juge, surtout, est accablé de soins qui lui laissent peu de repos, et la discrétion, que parfois son double devoir lui commande, lui devient bien plus pénible à observer quand il se voit obstinément sollicité de parler par une femme à qui il ne voudrait rien avoir à taire. Je t'ai expliqué mes mouvemens d'impatience ; tu ne m'en veux plus, je pense ; tu ne me mettras plus dans l'obligation pénible d'être encore méchant avec toi. »

Il embrassa Berthile au front, et il ajouta :

— Tu as été charmante ce soir ; mais il n'y a pas que les plaisirs dans ce monde : il y a aussi les affaires ; repose-toi des uns, Berthile, et laisse-moi m'occuper comme je l'entends des autres.

Malgré l'expression de tendresse et de regret dont il avait empreint ses dernières paroles, Berthile n'en resta pas moins sous le coup d'un sentiment douloureux.

Rien de son amour pour Delanoue ne s'était affaibli dans son cœur, mais le bonheur qu'elle devait à cet amour, il lui sembla qu'elle l'avait totalement perdu.

D'abord elle ne crut point que ses intérêts de marchand ou que ses devoirs de juge pussent être pour quelque chose dans le changement qu'avait subi l'humeur de Delanoue.

N'était-il pas l'homme heureux du commerce de Paris? et son intégrité, que partout on proclamait, ne le défendait-elle pas contre tout reproche de sa conscience touchant les arrêts auxquels il avait pu participer? Le cœur blessé veut s'enquérir de l'arme ainsi que de la main qui l'a frappé.

Ainsi faisait le cœur de Berthile ; il s'interrogeait, et Dieu sait à quelles solutions le conduisirent les problèmes qu'il se proposait.

« Je suis moins aimée ! » osa se dire la jeune femme.

Il lui resta ensuite à deviner la cause de cette désaffection qu'elle croyait voir peser sur elle, et alors elle fut soumise à tous les doutes de la jalousie naissante.

Mais le soupçon ne fit que traverser son esprit. L'estime qu'elle avait pour Delanoue ne lui permit pas de s'arrêter à la pensée d'une intrigue vulgaire, et d'attribuer aux remords que cette intrigue causait au coupable les sombres préoccupations de son esprit. — Je suis moins aimée, répéta Berthile; mais c'est moi seule que je dois accuser de la perte de son amour.

Ainsi, s'efforçant de chercher une lumière dans l'abîme où roulaient ses pensées, la femme du marchand passa à tourmenter son esprit la nuit que Dalanoue, enfermé dans son cabinet, devait employer à écrire la lettre suivante :

« Chère et honorée mère,

» Pourquoi, simple et bonne que vous êtes, avez-vous refusé, il y a trois ans, la proposition que je vous fis alors de vous assurer par contrat une somme de cent cinquante mille francs, qui devait mettre votre existence à l'abri de tous les revers de fortune auxquels un commerçant est journellement exposé?

» —Je ne veux rien avoir à moi, m'avez-vous répondu, rien que la maison où tu es né; quant à mes besoins journaliers, tu y pourvoiras mois par mois, et tant qu'il ne me manquera rien des choses nécessaires à la vie, je serai encore la mieux rentée du pays.

» Je n'ai pas dû insister, ma mère; l'idée de vous savoir quelque fortune vous causait d'avance un tel effroi, que j'ai bien vu que vous faire riche c'était vous imposer des soucis qui vous eussent rendue malheureuse.

» Vous avez refusé et de connaître le luxe de Paris, et de jouir même des avantages de l'aisance dans votre chère campagne; de tout ce que j'ai tenté de vous offrir, vous n'avez accepté qu'une chose : l'assurance que rien ne serait changé à vos habitudes, et quoique mon amour de fils ait eu à souffrir de savoir votre existence si peu d'accord avec celle que je mène à Paris, existence que j'eusse été fier de vous faire partager, il m'a bien fallu céder à votre volonté.

» Oh ! ma mère, ma bonne mère, pourquoi ne vous ai-je pas désobéi? que n'avez-vous, par charité pour moi-même, accepté ces cent cinquante mille francs ! je pourrais au moins vous dire aujourd'hui : Il faut me les rendre.

» Il m'en coûte, croyez-le bien, d'affliger votre pauvre cœur, mais, pressé par mille tourmens, je cherche autour de moi à qui confier le chagrin qui m'obsède, et je ne trouve que Dieu et vous qui puissiez m'entendre.

» Ce n'est pas cependant que je ne sois bien certain de rencontrer dans mon intérieur une âme capable de comprendre la mienne; mais à celle-là je ne puis, je n'ose rien dire. Vous allez comprendre le motif qui m'oblige à lui faire un triste secret.

» Berthile, c'est le joyau de ma couronne : — disons plus, ma mère : Berthile, c'est le signal vivant de ma prospérité, c'est l'enseigne de ma maison ; — il faut qu'elle paraisse toujours aussi heureuse que belle, pour que le soupçon de ma situation embarrassée ne germe point dans l'esprit des autres ; j'ai si grand intérêt à les laisser dans l'erreur sur le véritable état de mes affaires.

» En confiant à ma femme le sujet de mes soucis, je trouverais, je le sais bien, auprès d'elle encouragemens et consolations; mais j'aurai beau lui répéter : Quel que soit le malheur qui nous menace, ton visage ne doit rien dire de la douleur qui est en toi ; les yeux fixés sur l'événement le plus désastreux, tu dois continuer à sourire comme si l'avenir n'avait pour nous que d'heureuses promesses. — J'aurai beau, vous dis-je, lui faire un devoir de continuer avec le même abandon charmant, cette existence de fêtes dont elle fait honneur à mon amour seulement, mais qu'elle doit, surtout, il faut bien que je l'avoue, aux exigences que dans ce temps de luxe et d'éclat la vanité nous impose ; Berthile, par un excès de tendresse qui me serait funeste, laisserait lire dans ses yeux attristés l'inquiétude dont je suis la proie. Ma révélation lui serait trop lourde à porter pour qu'on ne la vît pas fléchir sous le poids, et alors même qu'elle garderait religieusement le secret sur mon désastre prochain, on la verrait coutrainte, tourmentée ; des larmes involontaires lui échapperaient peut-être !

» Ainsi, ce que je dois à tout prix cacher serait inévitablement découvert, car mes envieux, de soupçon en soupçon, arriveraient bientôt à toucher du doigt la vérité.

» Pauvre Berthile ! c'est à regret, mais c'est bien sincèrement que je le dis : je te voudrais indifférente à ce qui peut m'émouvoir péniblement ; je te voudrais seulement heureuse et fière de briller parmi les plus belles dans nos salons, et d'être l'ornement des fêtes que je donne ; alors je ne craindrais pas de te confier mes secrets ; ils n'altéreraient point l'éclat de ta beauté, la grâce de ton sourire.

» Oui, je le sens, si j'étais moins aimé, je serais délivré d'un grand supplice, il est horriblement cruel chez soi de ne pouvoir parler de soi.

» En vérité, l'affection trop vive, la sollicitude trop inquiète d'une femme est parfois un insupportable fardeau.

» Il faut, vous le comprenez, bonne mère, que mon cœur soit bien ulcéré pour que je me plaigne de ce qui devrait faire ma joie.

» Vous m'accusez d'injustice, d'ingratitude envers cette tendre amie qui depuis sept ans n'a pas eu une intention dans le cœur, un mouvement dans l'âme qui ne fût à moi et pour moi.—C'est une riche dot que son amour, vous écrivais-je quelque temps après mon mariage ; fortunés sont ceux que le ciel récompense ainsi que je le suis moi-même d'une action généreuse. — Stupide que j'étais en écrivant cela ! j'oubliais que la générosité n'est point un élément de fortune dans le commerce, et qu'un marchand doit faire avant tout ses affaires. »

A peine eut-il laissé échapper de sa plume le reproche impie de sa générosité envers la fille d'Onésyme Chauvière, qu'il se sentit pris de remords.

Il allait effacer les déplorables lignes ; mais indigné contre la fortune qui commençait à éprouver rudement son courage, le mari de Berthile, éprouvant le besoin d'épancher, sans réserve, l'amertume de son cœur, laissa subsister ce qui l'avait d'abord révolté contre lui-même, et il continua, de la sorte, cette lettre à sa mère :

« Je voudrais chasser de mon esprit cette idée qui se retourne de cent façons depuis quelques jours, pour se présenter à moi sous toutes ses faces : non, mon union avec Berthile ne fut pas une bonne action, mais bien un mauvais calcul. Tout autre que moi eût donné à la fille du peintre Chauvière une existence mieux en harmonie avec son passé ; la bonne action, c'eût été de la recueillir, de la doter, de lui faire épouser quelqu'un de mes commis, cet écervelé d'Emmanuel Savenay, par exemple ; mais, moi, je ne devais pas mon nom à une fille sans parens et sans dot. Mon devoir était d'intéresser une riche famille à ma prospérité ; de la rendre, par des liens de parenté, solidaire, pour ainsi dire, de mes engagemens.

» Les jours difficiles arrivant, alors je l'aurais trouvée disposée, par orgueil sinon par affection, à venir secrètement à mon secours.

» Les choses se seraient passées comme on dit : au coin du feu, et je ne me verrais pas réduit à vous écrire aujourd'hui : — Pourquoi n'avez-vous pas accepté ce que je vous offrais, ma mère ; car ces cent cinquante mille francs suffiraient pour me sauver.

» Vous vous étonnerez, je pense, que possédant un hôtel à Paris, le château du Marnois à la porte de la capitale, et pour plus d'un million de marchandises dans mes magasins, je me trouve dans un si grand embarras pour une pareille somme.

» Un grain de sable en se déplaçant fait pencher une pyramide.

» Je ne crois pas à ma chute, mais il ne faut pas que mon crédit soit ébranlé.

» Or, c'est justement parce que je possède trop que je me vois gêné.

» Je ne puis diminuer en rien mon faste sans éveiller des doutes affligeans sur l'embarras que j'éprouve.

» Il me faut mon château, il me faut mon hôtel ; il me les faut libres d'hypothèques, il me les faut ouverts aux fêtes et toujours resplendissans de la même splendeur, pour qu'on ne soit pas tenté d'annoncer à bas bruit ma ruine.

» Ce bruit irait si vite et si loin !

» Je n'ai pas le droit non plus de me défaire à vil prix d'une partie, même sans importance, de mes marchandises ; cette ressource du petit commerce à l'époque des échéances m'est interdite.

» Rien ne se déplace de chez moi sans que mes commis ne soient en mesure de se rendre compte de ce déplacement.

» Je suis le maître, il est vrai ; mais je n'ai pas le pouvoir de fermer les yeux à ceux qui m'entourent sur ce qu'il me faudrait leur cacher, et

ma dignité aussi bien que mon intérêt, ne souffrent pas que je me mette à la merci de leur discrétion.

» La voie d'un emprunt, en quelque forme et sous quelque prétexte que je veuille le hasarder, m'est également fermée.

» Cependant, si dans quelques jours je ne parviens pas à réaliser la somme dont j'ai besoin, mon honneur aura subi un échec qui me sera fatal, j'en suis certain.

» Si, au contraire, je puis faire face aux événemens, j'entre de plein droit dans une vaste entreprise qui ne pourra manquer de me valoir, de la part du gouvernement, un titre que j'ambitionne, et, de la part de mes concitoyens, une imposante majorité de voix aux prochaines élections.

» Misérable pierre d'achoppement, vas-tu donc m'arrêter quand je suis en si beau chemin!

» J'ai lu, je ne sais plus où, qu'une femme jeune et belle, moins belle que ma Berthile sans doute, n'ayant pu parvenir à séduire à prix d'or le geolier qui gardait en prison le mari qu'elle aimait, se prostitua à l'accusateur public, et, par ce moyen, détourna la condamnation à mort qui menaçait son époux.

» Je ne sais pourquoi ce souvenir vient se placer sous ma plume; mais je ne puis m'empêcher de penser à celle qui, n'ayant à donner que sa pudeur de femme, en fit si généreusement le sacrifice. — Mon honneur de marchand, c'est ma vie aussi… qui le sauvera ? »

IX.

Le Marché.

Une jeune femme, enveloppée avec soin, voilée de façon à désespérer les curieux et à défier les plus clairvoyans, se présenta un jour, de très grand matin, à l'hôtel habité par Horace Vandeuil.

Le valet de chambre auquel elle s'adressa se refusa long-temps à annoncer la matinale visiteuse à son maître. Il s'en fallait de plus de deux grandes heures encore qu'il fît jour chez le brillant débauché.

L'émotion de la voix évidemment déguisée de cette jeune femme qui demandait du ton de l'impatience à être introduite auprès d'Horace, fit supposer au valet que ce pouvait être quelque amante trahie que le désespoir de l'abandon avait réveillée avant l'heure convenable, et qui venait, pour se venger du perfide, troubler, par des reproches et par des larmes, son bienheureux sommeil.

Il refusa donc de se rendre aux instances de l'inconnue, car il avait appris que, pour une maladresse de moindre importance que celle qu'on voulait lui faire commettre, son prédécesseur avait été inexorablement chassé.

Aussi, à celle qui le pressait d'aller réveiller M. Vandeuil, il répondit :

— J'ai déjà dit à madame qu'il m'est impossible de lui obéir; il ne fait pas jour chez monsieur.

— La belle nouvelle! s'il était l'heure de recevoir des visites je ne serais pas ici, répliqua la visiteuse.

— Je ferai observer à madame, reprit malicieusement le valet, que s'il y a des personnes qui sont reçues par monsieur à l'heure où sa porte est fermée pour tout le monde, ce n'est jamais le matin qu'elles se présentent.

— Vous êtes un impertinent, mon cher, repartit cette mystérieuse femme en se redressant avec tant de vivacité que son voile faillit en être dérangé; si vous ne m'annoncez pas à votre maître, ajouta-t-elle, je vous réponds que je serai accueillie par un meilleur visage que le vôtre la première fois que je reviendrai ici.

Intimidé par la menace que renfermaient ces paroles, le valet se radoucit.

— Au moins faut-il que je sache quel est le nom de la personne qui désire parler à monsieur.

— Vous ne lui nommerez personne ; je ne veux pas vous dire mon nom.

— Alors, madame va donc écrire un mot.

A quoi bon ? votre maître ne connaît pas mon écriture. Au fait, ajouta la dame voilée, voyant que le valet hésitait encore, donnez-moi de l'encre, du papier, et dépêchons-nous, car je suis pressée ; on m'attend.

Servie aussitôt qu'elle eut commandé, l'inconnue écrivit assez difficultueusement ce qui suit :

» Je sui venut sure lez elle du mistaire pour vou parlé sou le sot dus cilance. »

Elle plia le gracieux billet qui, sous le rapport de l'élégance des caractères tracés, s'accordait de tout point avec la pureté de l'orthographe, et en le remettant à son messager, elle fit comprendre à ce dernier qu'il eût à s'arranger pour qu'elle fût reçue par le maître ; sinon qu'il aurait à se repentir de son manque d'intelligence ou de bonne volonté.

Fort mécontent de se voir enlever à ses doux rêves, quand il était encore au plus profond de son sommeil, Horace Vandeuil reçut assez mal l'indiscret valet de chambre qui venait le réveiller à l'heure où, pour les manans seuls, c'est un devoir d'état d'avoir les yeux ouverts.

La lecture du billet de l'inconnue ne calma pas son premier mouvement de mauvaise humeur ; il froissa le papier dans sa main, le lança au nez du valet de chambre, et, s'emmitoufflant de nouveau dans le moelleux oreiller, il dit :

— Qu'elle aille au diable, celle qui a écrit cela! je n'ai point de correspondance avec les cuisinières.

— Oh! une cuisinière! reprit le valet. Celle-là est, je crois, une dame très comme il faut. Sa tournure est bien un peu... c'est à dire assez.... Au fait, sous sa pelisse, je n'ai pas pu en juger; mais à travers son voile, j'ai deviné qu'elle était jeune, et j'ai vu briller deux yeux... deux soleils... des yeux comme monsieur les aime, enfin.

La menace que lui avait faite la dame au voile était pour beaucoup dans l'éloge qu'il hasardait à propos de celle-ci ; il n'osait pas dire à son maître : Elle m'a promis de me faire chasser par vous, si je ne vous décide pas à la revevoir. N'osant dire cela, il essaya de piquer la curiosité de Vandeuil, et l'idée de deux soleils brillant à travers le voile, lui parut être de l'effet le plus saisissant.

— Laisse-moi donc tranquille avec ta grande dame, murmura Horace s'assoupissant à demi, elle ne sait pas un mot d'ortographe.

— Elle a écrit si vite! répliqua le valet en forme d'excuse. Puis voyant au mouvement de son maître qu'il venait de dire une sottise, il s'empressa d'ajouter :

— Il est possible que cette dame ne sache pas parfaitement l'ortographe, je n'ai pas la prétention de m'y connaître aussi bien que monsieur; mais pour ce qui est de la beauté des yeux, on n'a pas besoin d'avoir fait toutes ses classes pour en juger.

— En effet, l'imbécile a assez bon goût, dit Horace en relevant la tête et en s'accoudant sur le traversin ; allons, avance mes pantoufles, passe-moi ma robe de chambre et va dire à ta protégée qu'en faveur de ses beaux yeux je veux bien être matinal aujourd'hui.

Le valet ayant aidé son maître à se lever, s'empressa de se rendre auprès de la dame voilée.

Horace, durant le peu de temps qu'il resta seul, arrangea sa coiffure le plus coquettement possible, et, se mirant avec complaisance, il se pré-

para à commencer, ce jour-là, beaucoup plus tôt que de coutume, son rôle d'adorateur des belles.

Dès que le valet de chambre fut rentré discrètement en disant : — voici la personne qui demande monsieur... Le maître s'empressa d'offrir la main à l'inconnue qui s'avançait, et d'un geste il ordonna à l'introducteur de fermer la porte.

— Oh! pardon, madame, pardon de vous avoir fait attendre, dit Horace en avançant un siége.

— Ne faites pas tant de façons pour me recevoir, ce n'est que moi, reprit la visiteuse en soulevant son voile. Le galant empressé s'arrêta tout surpris, il venait de reconnaître Héloïse Salmon.

— Vous chez moi, ma belle! dit-il, voilà une visite à laquelle j'étais loin de m'attendre; il y a mille siècles que nous ne nous sommes vus.

— Il y a cinq ans, dit Héloïse, et depuis ce temps je pense que vous avez oublié bien des choses.

— Mais, oui, passablement de choses; cependant il en est une dont je me souviens à merveille : c'est que vous êtes la plus maladroite des femmes, et qu'il ne fait pas bon d'entrer en marché avec vous; car on en est pour ses avances.

— Voyons, franchement, dit Héloïse, aimez-vous encore Mme Delanoue?

— Le moyen de ne pas aimer cette charmante femme, de qui tout le monde se dispute un regard et qui n'a des yeux que pour cet ambitieux Delanoue sur qui pleuvent les honneurs et la fortune?

— Ainsi, vous lui êtes constant, après cinq ans d'espérances perdues?

— Entre nous, la constance n'est pas une chose très difficile, quand on la traite d'après le système que j'ai adopté; mais il suffit que j'aie pensé à elle une fois pour la désirer toujours, ne fût-ce que par amour-propre : tant d'autres ont échoué auprès d'elle.

— Vous pouvez réussir, monsieur Vandeuil.

— Impossible, ma chère; Delanoue me tient rancune, et je ne m'exposerai pas à essayer de renouer avec un malotru qui m'a mis positivement à la porte.

— Cette porte qui vous est fermée publiquement, je vous la rouvrirai en secret.

— Comme vous m'avez ouvert autrefois celle du Marnois, n'est-ce pas? où j'ai eu, par parenthèse, le plus sot tête-à-tête avec cet Emmanuel Savenay dont, grâce au ciel, je suis débarrassé.

— Dites que c'est grâce à moi; car s'il est parti pour sa province, vous ne devez en remercier que votre servante Héloïse Salmon.

— A la bonne heure, voilà un véritable service que vous m'avez rendu, et celui-là vaut bien les à-comptes que je vous ai donnés.

— Je veux mériter le reste de la somme.

— A d'autres! mon enfant, on ne m'y reprend pas deux fois.

Héloïse prenant un ton sérieux interrompit Vandeuil.

— Ce n'est pas à l'insu de tout le monde, dit-elle, que vous me voyez ici; je ne m'y présente pas pour réveiller une espérance que peut-être je ne pourrais parvenir à réaliser; nous sommes deux dans le complot, sans vous compter monsieur Vandeuil.

— Que signifient ces paroles solennelles? dit en riant Horace.

— Ne riez pas, ne doutez plus : je viens de la part de Mme Delanoue elle-même.

— Chez moi?

— Chez vous.

— Elle pense à moi, ta sévère maîtresse?

— Grâce au soin que j'ai pris de vous rappeler à son souvenir.

— Et elle consent à recevoir mes hommages?

— Elle est perdue, dit Héloïse, si un homme généreux ne vient à son

secours. Vous êtes magnifique en amour, monsieur Vandeuil : vous êtes immensément riche, personne plus que vous n'est donc capable de la consoler.

— C'est une fable que vous me débitez là, reprit Horace; Delanoue ne refuse rien à sa femme, comment aurait-elle besoin d'argent?

— Et si elle est joueuse? objecta Héloïse.

— Au fait, une femme qui n'aime que son mari n'aime rien ou à peu près; il faut donc qu'elle ait une passion cachée. Tu as raison, mon enfant, elle a l'amour du jeu : il lui fallait ce vice-là pour qu'elle fût à moi; je l'aimais mieux tout à fait pure, mais qu'importe, elle n'en est pas moins belle.

— Je n'affirme rien, reprit la femme de chambre : car si elle joue, je ne sais ni à quel moment, ni dans quel lieu; tout ce que je puis vous apprendre, c'est qu'il y a depuis plusieurs semaines des discussions dans le ménage sans que j'aie pu en deviner la cause; toujours est-il que j'ai vu madame pleurer, que je l'ai entendue se plaindre et parler d'une somme effrayante qui lui manquerait. Dans son désespoir, elle appelait un sauveur, je vous ai nommé, et elle m'a dit : Fais ce que tu voudras.

— Ah! elle consent à se vendre, murmura Vandeuil avec un air marqué de désenchantement.

— Vous m'avez bien proposé de l'acheter? répliqua Héloïse.

— Eh bien, soit! quelque prix qu'elle exige, je le lui donnerai..... Je donnerais tous les diamans de ma mère, s'il le fallait, pour avoir le droit de me dire : cette femme que chacun envie et qui résiste à tous, je l'ai possédée.

— Des diamans? répéta la femme de chambre dont les regards s'allumaient à ces mots; vous avez des diamans!

— Pour quatre-vingt mille francs, je crois.

— Et vous les céderiez à ma maîtresse?

Horace réfléchit un moment, puis un sourire lui passa sur les lèvres, il répondit :

— Quand elle le permettra, je les lui porterai moi-même. Mais ne dis cela à personne, on m'assassinerait en route; et s'il faut que je périsse, je ne veux, comme Léandre, mourir qu'au retour.

— Mais, reprit Héloïse, ces diamans, où sont-ils?

— Tu veux les voir, défiante; allons, sois satisfaite.

Il ouvrit un meuble et en tira un riche écrin dont le contenu éblouissant fit pâlir d'émotion l'envoyée de Berthile.

— Vous donneriez tout cela? Mais vous êtes généreux comme un prince, dit la femme de chambre, les yeux attachés sur les pierres étincelantes.

— Ce n'est pas l'être assez, puisque ta maîtresse est belle comme une reine.

« Mais détourne un peu ton attention de cet écrin, continua Horace en refermant la boîte, et dis-moi à ton tour quelle preuve tu peux me fournir des bonnes dispositions de Mme Delanoue pour moi; tu me donneras un mot écrit de sa main, j'espère?

— Impossible, monsieur; je lui ai déjà fait pressentir votre demande, et elle m'a dit : — Non, plutôt mourir.

— Alors, comment veux-tu que je sois assuré que tu remplis auprès de moi une mission officielle?

— Ce soir, au balcon de l'Opéra, si ses yeux ne vous disent pas ce qu'elle ne peut vous écrire, alors croyez que j'ai voulu vous tromper, et ne me recevez pas quand je viendrai vous dire : — Elle vous attend.

Héloïse quitta Horace Vandeuil encore incertain de la bonne fortune qu'il devait, suivant les suppositions de la femme de chambre, à des pertes au jeu que Berthile n'osait point avouer à son mari.

Le soir cependant, il dut croire que la matinale visiteuse ne lui avait point à tort parlé de l'espérance que madame Delanoue fondait sur sa générosité, car à l'Opéra où elle était avec son mari, il vit Berthile cherchant quelqu'un des yeux, et quand elle l'eut aperçu, impossible serait de dire l'expression d'angoisse que prit son visage.

C'était bien le trouble et l'embarras pénible qu'elle devait éprouver après l'aveu qu'il avait reçu le matin.

Honte d'elle-même, douleur immense, crainte et prière, tout cela se peignit tour à tour sur ce front habituellement si pur.

Horace n'eût rien su, qu'il eût beaucoup deviné.

Au foyer, on disait : qu'a donc madame Delanoue ce soir? si l'on ne savait pas qu'elle est tendrement attachée à son mari, on la croirait en deuil d'un amour malheureux.

Coquetterie, pure coquetterie, répondit quelqu'un; elle a voulu nous prouver que le chagrin lui va encore mieux que la joie.

Il est vrai de dire que l'éclat de sa beauté, tempéré par cette nuance de douleur, lui donnait une si touchante expression, que l'attendrissement venait au cœur en la regardant.

Cette rencontre d'Horace et de Mme Delanoue eût suffi pour convaincre le premier de la sincérité des paroles d'Héloïse, mais ce ne fut pas la seule fois que les yeux de Berthile les lui confirmèrent.

La femme de chambre revint à plusieurs reprises chez Vandeuil pour lui indiquer d'autres occasions de revoir sa maîtresse, mais toujours à distance, au milieu de la foule. Partout, aussi bien qu'à l'Opéra, il retrouva Mme Delanoue le cherchant partout où elle savait devoir le rencontrer, et toujours aussi le même embarras et le même espoir se peignaient dans ses regards.

Depuis quinze jours environ que l'intrigue s'était renouée, Vandeuil attendait avec impatience que Berthile lui donnât le rendez-vous promis; il pressait Héloïse d'en hâter le moment, dût-il le payer plus cher encore que le prix qu'il y avait mis lui-même, prix, il faut bien le dire, que la femme du marchand avait accepté.

Enfin, un matin, Héloïse revint encore, et cette fois elle entra triomphante chez Horace.

— Préparez-vous au sacrifice de vos diamans, dit-elle : c'est pour cette nuit à une heure du matin. Je vous ouvrirai la petite porte. Ne manquez pas. M. Delanoue doit s'enfermer chez lui pour travailler jusqu'au jour ; ainsi vous n'avez rien à craindre ; madame vous attendera, je réponds du succès.

Le malheur que le mari de Berthile avait laissé pressentir dans la lettre qu'il avait écrite à sa mère, était devenu imminent ; deux jours encore, et l'embarras affreux qu'il redoutait allait l'envelopper de ces liens inextricables, réseau de fer dont les mailles se resserrent et étouffent d'autant mieux le malheureux pris dans le filet qu'il fait de plus grands efforts pour le briser.

A minuit, Delanoue, qui avait essayé d'oublier, dans les bruits d'un salon de la haute finance, la désespérante idée d'une catastrophe prochaine, rentra chez lui comme il l'avait dit ; il s'enferma dans son cabinet, non plus, cette fois, pour écrire à sa mère, qui n'avait pas répondu par un mot de consolation à la lettre tout empreinte de son désespoir que, quinze jours auparavant, il lui avait adressée.

Plongé dans les réflexions les plus accablantes sur la chute certaine d'une maison que moins de cent mille francs eussent suffi pour préserver du désastre, il demandait au ciel une planche de salut, car s'il restait à flot deux jours de plus, il était certain de voguer ensuite à pleines voiles. Mais quelque part qu''il tournât les yeux, il ne voyait que naufrage.

Au milieu des plus sombres pensées, son attention fut distraite par la vue d'une lettre à son nom, et dont la suscription était d'une écriture visiblement déguisée à dessein.

Il fit machinalement sauter le cachet, et déplia le papier sans intention arrêtée d'en lire le contenu ; mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il éprouva autant de surprise que d'inquiétude. Cette lettre était de Berthile ; elle disait :

« J'ai cru long-temps que lui donnant tout son amour, une femme apportait à son mari la dot la plus précieuse qu'il pût envier : je me suis trompée.

» Orpheline et sans aucun bien, ainsi que je l'étais lorsque vous daignâtes m'offrir votre nom, comprenez-vous, monsieur, tout ce que j'ai souffert et d'humiliation, et de douleur, quand il a fallu me dire que vous ayant consacré tout ce que Dieu a mis en moi de sentimens affectueux, je ne vous avais rien donné encore, et qu'aujourd'hui vous regrettiez le mouvement de générosité qui vous avait inspiré la pensée d'associer votre sort à celui d'une fille sans fortune, alors que vous pouviez faire un si riche mariage.

» Evariste, vous avez écrit cela ; vous l'avez écrit à votre mère.

» Pardonnez-moi d'avoir intercepté votre lettre ; mais je vous voyais malheureux, et vous refusiez de vous confier à moi ! Je n'ai dû reculer devant aucun moyen pour pénétrer le mystère qui me faisait mourir.

» Vous me voudriez riche, dussé-je vous aimer moins !... Et moi aussi, je me voudrais de la fortune, mais ce serait pour mieux vous prouver ma tendresse.

» Je n'aurais pas survécu, croyez-le bien, à cette horrible révélation qui a brisé toutes les illusions du passé et qui me fait malheureuse pour l'avenir, si vous ne m'aviez indiqué comment une femme sauve son mari d'une situation désespérée.

» Le prisonnier allait mourir, dites-vous dans votre lettre, la femme se prostitua au juge, et il fut absous.

» La ruine qui vous menace serait aussi pour vous un arrêt de mort. Non, Evariste, non, vous ne mourrez pas !

» Ne me nommez plus la fille sans dot ; j'en ai une à vous offrir : je n'avais à moi que ma chasteté d'épouse, je la sacrifie à votre honneur de marchand. La femme du prisonnier s'est donnée, dites-vous ; moi j'ai fait plus, je me suis vendue !

» Haïssez-moi, méprisez-moi, mais vivez !

» Parmi tous ceux à qui j'aurais pu demander beaucoup pour prix de mon déshonneur, j'ai choisi non pas le plus riche, mais le plus infâme, afin que l'excès de mon avilissement me fût compté pour un martyre par celui qui pèse tous les mérites, qui juge tous les dévoûmens, et dont le regard de justice efface toutes les souillures qui n'ont pas atteint l'âme.

» Cette lettre, commencée ce matin, ne devait vous être remise que demain ; une lâcheté de cœur me prend et je continue :

» Evariste, mon ami, ta femme est pure encore ; à l'heure où je t'écris, nul n'a encore le droit de dire : « Elle fut à moi ! » Mais c'est ce soir qu'il vient cet Horace Vandeuil à qui j'ai fait proposer le marché qui te sauvera ; c'est à une heure du matin qu'il doit se glisser furtivement dans cette maison.

» Au moment fatal, le courage me manque. Je remets mon sort à Dieu et à toi. Quant à la pauvre Berthile, on la trouvera sans volonté et sans défense.

» Déjà sur mes yeux pèse de tout son poids le puissant somnifère que j'ai pris ce soir; c'est à peine si j'y vois assez pour conduire ma plume.

» M. Vandeuil doit apporter sur lui tous les diamans de sa mère... tous... c'est mon prix !

» Evariste, c'est à toi de décider si tu me veux chaste ou flétrie. Mes paupières se ferment....

» O! mon Dieu! qui trouverai-je au réveil près de moi? Sera-ce l'homme à qui je me suis vendue ou le mari gardien de mon honneur? »

Atterré d'abord, mais se levant bientôt avec énergie, Delanoue s'écria: « Elle est folle! en vérité, la malheureuse est folle... » Et puis il consulta sa pendule : il n'était pas encore une heure du matin.

— Bien, reprit le mari de Berthile, c'est moi qu'il rencontrera, le misérable qui a pu profiter du désespoir d'une femme pour accepter un pareil marché. Il ne sortira pas d'ici vivant.

Il s'avança résolument jusqu'à la porte de sortie; puis une réflexion le fit revenir sur ses pas.

— Le tuer! dit-il, mais, dans la passe difficile où je me trouve, ce ne serait qu'un embarras de plus.

Cette réflexion, que faisait naître le souvenir de sa mauvaise situation, suspendit un moment sa colère; peu à peu son front se dérida, son regard devint moins sombre, un sourire glissa sur ses lèvres, et il arrêta son esprit, avec une sorte d'épanouissement de cœur, sur une idée qui lui semblait devoir satisfaire à la fois et son besoin de punir le corrupteur de Berthile, et la nécessité impérieuse du moment.

— Quand je tuerais Horace, se dit-il, je n'en serais pas moins demain l'homme insolvable auprès de mes créanciers; ne vaudrait-il pas mieux, profitant de cette ignoble intrigue, lui faire racheter sa vie, que j'ai bien le droit de prendre?

— C'est cela, poursuivit Delanoue laissant échapper par lambeaux de phrases ses pensées telles qu'elles lui arrivaient; — des billets anti-datés... payables demain... Il en signera pour cent mille francs... Je serai sauvé...

« Oh! merci, Berthile, merci! ton inconcevable sacrifice n'aura pas été inutile. Je me venge et je paie... je paie, répéta le marchand bondissant de joie. »

Il reprit un moment sa place devant son bureau, il prépara les lettres de change qu'il voulait faire accepter par Vandeuil, et, quand tout fut prêt, il ouvrit une armoire et en tira une boîte qui renfermait des pistolets; il s'assura que ses armes étaient chargées, et pour la seconde fois Delanoue se décida à aller guetter l'arrivée d'Horace Vandeuil.

Un homme venu du dehors parut tout à coup devant le mari de Bertile.

X.

Une Visite.

Celui qui, à cette heure avancée de la nuit, venait de pénétrer si audacieusement dans le cabinet de Delanoue, c'était Emmanuel Savenay.

Depuis le jour où ce dernier avait été chassé de la façon la plus outrageante par l'époux ombrageux, plus de cinq ans s'étaient passés.

Cependant, quoique le marchand fût loin de s'attendre à une telle apparition, et qu'il eût encore l'esprit bouleversé par la lecture du billet de sa femme, à peine Emmanuel eut-il ouvert la porte que son ancien patron le reconnut.

Delanoue avait encore la main sur ses armes.

A l'aspect du jeune Savenay, sa jalousie, d'autre part violemment excitée, se réveilla contre celui-là aussi, et peu s'en fallut qu'il ne se déterminât à exécuter la menace qu'il lui avait faite autrefois quand ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

— Dieu soit loué! dit-il avec l'accent d'une rage concentrée, aujourd'hui toutes mes dettes seront payées!

Déjà le pistolet, tremblant dans sa main, se dirigeait vers Emmanuel;

déjà le mari de Berthile se préparait à faire jouer la détente, quand le bruit sourd d'une sorte de râlement lui fit regarder plus fixement son indiscret visiteur.

Celui-ci était horriblement pâle et haletant ; ses vêtemens étaient en désordre ; une sueur abondante avait plaqué ses cheveux de jais sur son front ; sa poitrine se soulevait par bonds précipités, un nuage était sur ses yeux, et le sang, chassé avec rapidité de son cœur, lui bourdonnait aux oreilles.

Il ne vit pas le mouvement de Delanoue, il n'entendit pas ses sinistres paroles.

— Que venez-vous faire ici? de quel droit, dans quel but vous introduisez-vous chez moi à pareille heure? lui demanda le marchand.

Et tandis qu'il parlait, les yeux attachés sur Emmanuel, comme il avait eu le temps de réfléchir au danger d'un emportement qui pouvait nuire à ses desseins contre un autre, Delanoue replaça furtivement le pistolet dans sa boîte, qu'il ferma sans bruit

Il était facile de s'apercevoir qu'Emmanuel ne demandait pas mieux que de répondre à la question qui lui était adressée; mais ses lèvres etaient si tremblantes, mais ses dents s'entrechoquaient de telle sorte que, sous l'empire de l'indicible agitation qui le dominait, aucune parole distincte ne pouvait sortir de sa gorge, qu'étranglait une pression convulsive.

Il s'efforçait de parler, et tout ce qu'il voulait dire se produisait en sons inarticulés.

Voyant bien qu'il ne pouvait encore parvenir à se faire entendre, Emmanuel se laissa tomber sur un siége, et d'un geste il indiqua la porte à Delanoue.

— Allez monsieur, allez vite, semblait-il dire au mari de Berthile.

Mais l'autre, debout et immobile devant le jeune Savenay, le regard incertain et courroucé, murmurait dans un rugissement de colère :

— Parlez donc! dites-moi, imprudent que vous êtes, comment vous avez pu vous exposer à venir jusqu'ici affronter mon ressentiment?

— Emmanuel parvint cependant à reprendre haleine. Alors, comprimant de ses deux mains jointes les mouvemens impétueux de son cœur, il se leva tout à coup, et s'adressant à son ennemi, il s'écria :

— Des armes! monsieur, prenez des armes et suivez-moi!

— Des armes! répéta Delanoue avec surprise, ne comprenant pas le motif d'un appel qui s'accordait, néanmoins, avec ses secrètes intentions. Tout à l'heure, continua-t-il, je jugerai par moi-même de ce que je dois faire; mais auparavant, puisque la voix vous est enfin revenue, vous allez m'apprendre, ce qui vous a inspiré l'audacieuse pensée de rentrer dans cette maison quand je vous avais si bien ordonné de n'y point remettre les pieds.

— Eh! monsieur, reprit impatiemment Emmanuel, allons au plus pressé d'abord; m'expliquer ce serait perdre un temps précieux! Venez! venez! et après ce que vous aurez vu vous ne me demanderez plus, j'espère, pourquoi je suis venu ici.

A ces mots, il voulut entraîner Delanoue vers la porte, mais le marchand repoussa la main qui essayait de le saisir, et il se disposait à appeler ses gens.

Emmanuel devina cette intention.

— Oh! n'appelez pas, monsieur! Pour elle, pour vous-même, n'appelez personne! Il y va de ce que vous avez de plus sacré.

En ce moment, une heure du matin sonna à la pendule de la cheminée.

Une heure, c'était le moment convenu pour le rendez-vous que Delanoue avait résolu de troubler; le timbre, en résonnant, causa un frémissement visible au mari de Berthile.

— Finissons ! monsieur, dit-il à Emmanuel ; dans quelques heures, au point du jour, j'irai vous demander compte de votre ridicule visite ; mais maintenant je vous invite à sortir au plus vite de chez moi, et si les paroles ne suffisent pas...

Sans achever, il ouvrit précipitamment la fenêtre ; puis, revenant à Emmanuel, il l'étreignit de ses deux bras, et le souleva comme s'il se disposait à le lancer dans l'espace béant devant lui.

D'une main, le jeune Savenay chercha un point d'appui sur le balcon ; de l'autre main, désignant au furieux une croisée éclairée dans le corps du logis qui lui faisait face, il lui dit, toujours à voix couverte :

— Au nom du ciel, monsieur, regardez là-bas votre femme : elle n'est pas seule ; j'ai vu passer deux ombres !

Le tressaillement convulsif qui s'empara subitement de Delanoue lui fit lâcher prise et rendit Emmanuel maître de ses mouvemens.

Le mari eût bien voulu avoir assez d'empire sur lui-même pour cacher ce qu'il éprouvait ; mais la commotion qu'il venait de ressentir n'avait point échappé aux regards d'Emmanuel.

— Ah ! vous commencez à comprendre l'intérêt qui m'a conduit vers vous : c'est votre honneur que je viens sauver, ou plutôt c'est celui d'une femme que j'aime, oui, que j'aime, répéta-t-il avec fermeté ; je puis l'avouer cet amour, car il est si pur que, par respect pour celle qui me l'a inspiré, j'ai reculé devant la pensée d'être seul à la protéger..... et je viens vous trouver, vous son mari, afin de vous dire : Berthile, je n'en doute pas, est victime d'un piége ; un homme tout à l'heure s'est introduit chez elle. Si la voix de votre femme est muette en ce moment, c'est que la terreur l'aura glacée... Mais mon cœur l'entend cette voix qui nous appelle à son secours ; ah ! si le vôtre pouvait l'entendre de même, vous ne seriez plus ici, et nous aurions déjà châtié le scélérat que je viens de dénoncer.

Que faisait Delanoue tandis qu'Emmanuel parlait de la sorte ? Il avait refermé la fenêtre et laissé tomber la draperie des rideaux, de peur que la vue de ces deux ombres, qui par instant se découpaient en silhouette sur la croisée de l'autre corps de logis, ne troublât complétement sa raison et ne mît sur ses lèvres l'aveu de son lâche calcul.

Un moment il demeura encore incertain de ce qu'il devait faire, mais le sentiment de sa dignité l'ayant emporté sur toute autre considération, il s'empara de nouveau de ses armes, et se disposa, mais moins fructueusement qu'il ne l'avait espéré d'abord, à faire justice du séducteur de Berthile.

Emmanuel, pressant toujours celui qui n'avait plus besoin qu'on l'excitât à punir, lui dit :

— Bien ! bien ! monsieur Delanoue ! volons au secours de votre femme, et si, comme on le prétend, demain votre crédit de négociant doit subir quelque atteinte, cette nuit, du moins, vous aurez sauvé votre honneur de mari.

Ramené par ces imprudentes paroles en présence d'une situation intolérable pour son orgueil, la perspective effrayante du lendemain changea brusquement la résolution de Delanoue. Au lieu de s'élancer à la suite d'Emmanuel, qui avait déjà dépassé le seuil de la porte, il courut à celui-ci, mais ce fut pour l'obliger à rentrer.

— Un instant, monsieur, lui dit-il en l'attirant d'un bras vigoureux dans l'intérieur du cabinet ; vous ne pouvez venir avec moi : il faut que vous demeuriez ici jusqu'à mon retour.

« Puisque vous n'avez voulu instruire que moi seul de ce qui se passe chez moi, il est juste que j'aille seul m'assurer de ce qu'il y a de vrai dans l'avis que vous me donnez. Je ne puis vous accepter pour témoin de l'outrage ; il suffit que cet outrage me soit signalé ; c'est à moi qu'appartient le droit de le venger. »

Ayant jeté rapidement ces mots, Delanoue sortit, et d'un tour de clé il ferma la porte du cabinet de travail, dans lequel le jeune Savenay se trouva ainsi retenu prisonnier.

Aussitôt qu'il fut seul, Emmanuel courut soulever le rideau de la fenêtre. Aucune lueur ne se montrait plus dans le corps de logis qui lui faisait face ; il écouta pendant quelques minutes : aucun bruit du dehors ne parvint jusqu'à lui.

Un généreux scrupule lui fit alors quitter la place où il avait voulu se fixer dans l'espoir de surprendre quelque chose de la scène qu'il supposait devoir se passer entre le mari indigné et l'homme qu'il avait vu se glisser chez Berthile. Pour vaincre tout sentiment de curiosité, Emmanuel n'avait eu besoin que de se rappeler la promesse qu'il avait faite autrefois à Mme Delanoue.

Ne s'était-il pas engagé solennellement à lui être pour toujours étranger, à ne jamais essayer de lui imposer un sentiment quel qu'il fût, pas même celui de la reconnaissance?

— Que je sois un protecteur ignoré d'elle, c'est bien, c'est mon devoir; c'est aussi mon droit puisque je l'aime. Mais, pour qu'elle me croie soumis à sa volonté, ma présence ici ne doit être surprise par personne; il ne faut pas qu'en voyant M. Delanoue venir à son secours, Berthile puisse soupçonner qu'il y a une main qui le pousse, et que cette main, c'est la mienne.

« Mon rôle est de m'effacer sans cesse; qu'importe! pourvu que je veille sur elle et surtout pourvu que je la sauve. »

Ainsi se parla Emmanuel; puis, craignant que son ombre ne vînt à se dessiner aussi sur les rideaux, et que quelqu'un de la maison, sachant M. Delanoue dans l'aile opposée de la maison, ne se demandât : — Qui donc est chez le maître à cette heure avancée de la nuit, quand le maître n'est pas chez lui? il s'éloigna prudemment de la croisée, et alla s'asseoir devant le bureau du mari de Berthile.

Il était là depuis un quart d'heure, et depuis un quart d'heure ses pensées roulaient dans un effroyable abîme, quand M. Delanoue revint.

A son tour, le mari de Berthilde était pâle et haletant, comme l'avait été Emmanuel lors de sa subite apparition.

Celui-là aussi ne laissait entendre que des mots à peine articulés. La fureur dans les yeux, l'écume à la bouche et affectant un sourire qui faisait jouer les muscles de son visage comme sous l'impression de la torture :

— Merci! dit-il à Emmanuel en se penchant vers lui, merci de vos bons avis, monsieur Savenay!

« N'était-je pas bien fou, ajouta-t-il, d'écouter les rapports d'un homme tel que vous? Venir ici accuser Berthile! En vérité, après cinq ans de réflexion, vous avez trouvé là un merveilleux moyen de vous venger de son mépris. Il faut avouer que votre imagination est prompte à concevoir et fertile en ressources. Oh! ma femme vous doit beaucoup de reconnaissance pour le soin que vous prenez de son honneur! »

— Son honneur, repartit Emmanuel en se levant, je ne l'ai point suspecté; j'ai dit, monsieur, que Mme Delanoue était victime et non pas complice.

« J'ai dit encore, en vous pressant de courir à son aide, que ses vœux vous appelaient, si sa voix était muette; cela est vrai, cela je puis le répéter avec certitude, car je sais à présent que mon pressentiment était juste. »

Delanoue, après avoir été fermer la porte qu'il avait oublié de tirer après lui, revint en bondissant se poser en face d'Emmanuel.

— Je vous répète, moi, lui cria-t-il à deux doigts du visage, que tout ce que vous êtes venu me débiter n'est qu'un tissu de mensonges. Por-

sonne ne s'est frauduleusement introduit chez moi cette nuit que vous-même.

« Ainsi, vous êtes un calomniateur, monsieur Savenay ! Et ce serait justice à moi de vous tuer pour vous punir du mal que vous m'avez fait. »

Comme s'il eût résolu de joindre l'effet à la menace, Delanoue plaça sur la poitrine d'Emmanuel le pistolet qu'il tenait encore à la main. Sans se déconcerter, le jeune Savenay détourna l'arme qui le menaçait, et haussant les épaules il répondit avec une écrasante expression de mépris :

— Vous ne me tuerez pas, monsieur, car vous n'êtes pas encore bien certain que j'aie mérité vos injures.

— Voilà, par ma foi, un effronté drôle, murmura Delanoue étonné d'un pareil sang-froid.

— Et comment savez-vous si j'ai ou si je n'ai pas dit la vérité, répondit Emmanuel, puisque vous n'avez pas pris la peine de vous assurer du fait ?

Le coup avait porté si juste que le mari en demeura comme anéanti.

— Non, continua l'autre, depuis que vous êtes sorti d'ici pour aller, disiez-vous, venger votre affront, vous n'avez pas quitté la pièce voisine ; plus d'une fois, il est vrai, vous vous êtes approché de la porte ; mais une force irrésistible, à ce qu'il paraît, retenait toujours votre généreux élan.

« Oh ! ne me dites pas que je me trompe, monsieur ; ne dites pas que vous n'êtes point venu dix fois guetter à travers cette serrure si je cherchais à m'assurer que vous vous étiez réellement éloigné.

» Le silence de la nuit est perfide : il trahit le moindre bruit ; aussi ai-je continuellement entendu celui de vos pas, celui même de votre respiration.

» Je dois l'avouer, il a dû se passer en vous de terribles combats, car vos soupirs que vous cherchiez à étouffer, venaient jusqu'à moi, et ils me disaient vos souffrances.

» Je ne vous renverrai pas les reproches de lâcheté dont vous étiez tout à l'heure si prodigue envers moi ; mais si je vous les épargne à mon tour, ce n'est pas, croyez-le bien, la peur qui me ferme la bouche ; non, c'est la pitié ! »

— Et je laisserais vivre le misérable qui m'insulte après m'avoir ainsi torturé ! dit Delanoue, tourmentant avec fureur la poignée de son pistolet.

« Quoi, parce qu'il me convient, à moi, de ne pas croire à ses calomnies, parce que je veux bien, pour qu'il ne soit pas en droit de les répandre ailleurs, feindre d'aller surprendre ma femme, que je ne pourrais soupçonner sans manquer au respect que je me dois à moi-même, il osera m'accuser de bassesse, de lâcheté !...

» Mais tu ne sais donc pas, continua-t-il avec une affreuse énergie, que je suis dans mon droit en t'arrachant la vie ; car tu es chez moi, chez moi où je t'avais défendu de reparaître ; tu es entré la nuit dans ma maison, par escalade, en forçant les portes, peut-être ? Tu y es entré comme un voleur qui se glisse dans l'ombre. Je puis dire que tu as voulu m'assassiner, on me croira : je suis un honnête homme, moi. »

— A quoi bon tout ceci ? dit Emmanuel, toujours avec fermeté. Malgré vos menaces, vous vous garderez bien de commettre ce crime : le bruit attirerait vos gens.

« Il n'y a pas que moi d'intrus ici, vous le savez bien, et, par pudeur, vous ne voudriez pas qu'on vît sortir de chez votre femme celui que j'y ai vu entrer. »

L'irritation de Delanoue était au comble, et l'on ne pourrait dire à quelle extrémité elle allait le porter si Emmanuel n'eût ajouté, en mettant tout à coup sous les yeux du mari de Berthile la lettre de celle-ci, qui était restée jusque-là sur le bureau.

— Trève de comédie, monsieur ; assez de faux-semblans d'honneur : cette lettre que j'ai lue, elle vous condamne. Vous parlez du respect humain, et vous avez pu rester sourd au cri de désespoir de Mme Delanoue.

« Pauvre femme ! Dites : combien l'avez-vous donc vendue ? »

En face de cette preuve irrécusable de son infamie, Delanoue fut près de s'évanouir.

Il n'y avait pas lieu de s'étonner que sa force l'abandonnât, après la lutte violente et prolongée qu'il venait de soutenir contre ses devoirs et son droit de mari mis en balance avec son orgueil de marchand.

Emmanuel avait dit vrai.

Quand ce malheureux, renonçant à un honteux calcul, s'était éloigné, bien décidé à se venger dignement, noblement, comme c'était son devoir enfin, de l'homme qui lui apportait en même temps la souillure cachée et les moyens de réaliser ses ambitieux desseins, Delanoue alors, oubliant ce qu'il allait perdre pour ne songer qu'à ce qu'il devait sauver, s'était dit : « Périsse ma maison et non pas ma dignité d'époux ! »

Mais à peine eut-il fait quelques pas hors du cabinet où il avait emprisonné le jeune Savenay, que la réflexion, prompte comme le passage de l'éclair, lui montra deux honneurs en jeu. Aussitôt il s'arrêta incertain.

D'une part ou de l'autre il fallait qu'il y eût pour lui tache ou blessure ; ou livrer son nom à l'insultante pitié du monde, ou se condamner à son propre mépris, Delanoue n'avait plus qu'à choisir dans cette alternative.

Son esprit, flottant de l'un à l'autre sacrifice, ne pouvait se résoudre à en accepter aucun.

S'il se fût trouvé tout-à-coup transporté dans l'appartement de Berthile, en présence de sa flagrante infamie, le mari eût oublié les scrupules du marchand et protégé sa femme ; mais il était loin d'elle, mais il osait réfléchir, et la honte ignorée, si lourde qu'elle fût pour sa conscience, lui semblait encore plus facile à porter que celle qui devait être rendue publique.

Nous ne voulons pas dire ici que las de combattre, le mari de Berthile fit invariablement le choix d'une flétrissure ; mais, pour un moment, il se félicita d'un accident imprévu qui devait le mettre dans l'impossibilité de sortir de son irresolution. Tout parti pris lui offrait même danger.

Volontiers il se serait ravi lui-même les moyens d'avancer ou de reculer dans la voie périlleuse où il se voyait engagé : le hasard lui vint en aide.

Ayant d'abord été droit à la porte de sortie du salon où il se trouvait sans lumière, Delanoue saisit fiévreusement la clé, qu'il fit, par mégarde, tourner au rebours dans la serrure, irrité contre cette porte qu'il venait involontairement de fermer à double tour, il tira à lui la clé, mais par un mouvement si brusque, que celle-ci sortit de la serrure et lui échappa de la main. Alors il repoussa du pied la clé qu'il eût dû ramasser, et se dit, comme si cet obstacle volontaire avait pu le défendre contre les remords de sa lâche action : — Ce n'est pas ma volonté, c'est le mauvais sort qui me retient ici.

Delanoue n'eut pas plutôt mis empêchement à sa sortie, qu'il se révolta contre lui-même. Indigné de tant de bassesse, il se hâta de chercher la clé qu'il venait de repousser au loin ; mais au milieu des ténèbres, la trouver n'était pas chose facile.

Il fut sur le point d'appeler Emmanuel pour que celui-ci lui apportât de la lumière et vînt l'aider dans ses recherches ; cependant, au moment d'avoir recours à cet expédient, il calcula le temps qui s'était écoulé depuis la sortie du cabinet, et il n'osa pas se montrer à celui qui devait le croire depuis long-temps près de Berthile.

A force de chercher, il parvint enfin à mettre la main sur cette clé ; il s'agissait maintenant de trouver la porte.

Bien que Delanoue connût parfaitement les êtres de la maison, l'égarement de son esprit ne lui permettait plus de diriger sa marche vers l'endroit où il voulait aller. C'est seulement lorsqu'il eut parcouru avec les mains toutes les parois de la chambre, qu'il rencontra la serrure et qu'il put se rendre la liberté dont, par calcul, il s'était tout à l'heure privé.

Cette fois sa résolution était prise ; il savait ce que c'est que le déshonneur qu'on s'impose, et celui-là lui avait fait trop de mal pour qu'il ne lui préférât pas le malheur qu'il devait subir sans l'avoir mérité.

Comme en quittant Emmanuel, il se dit encore : — Périsse ma maison et non pas ma dignité d'epoux !

Mais comme il allait s'engager à grands pas dans le corridor tournant qui devait le conduire chez Berthile, il vit, à l'extrémité de ce corridor, briller une lumière, il entendit fermer discrètement une porte, il aperçut une ombre glisser. — Trop tard! balbutia-t-il, il est trop tard.

Ecrasé pendant quelques secondes sous le poids de son infamie, Delanoue demeura incertain du parti qu'il devait prendre. Puis il pensa que le seul moyen de forcer le protecteur de Berthile au silence, c'était de nier effrontément devant lui la vérité, et de le faire douter de ses propres yeux.

Cette résolution prise, le marchand s'arma d'audace, et, comme nous l'avons vu, c'est alors que, désireux au moins de cacher sa honte, il accourut jeter le démenti à la face d'Emmanuel.

On sait comment ce dernier répondit à d'injurieuses dénégations et quelle arme puissante il opposa au pistolet qu'un furieux dirigeait contre lui.

A l'aspect de la lettre de Berthile qu'il avait oubliée, Delanoue, joignant les mains et se les tordant, dit d'une voix éteinte :

— Malheureux! malheureux! quelqu'un le sait !

— Je ne m'étonne plus, répondit le jeune Savenay, si vous m'avez accueilli avec tant de colère ; ma visite était bien inopportune, en effet ! je venais déranger vos combinaisons commerciales ; j'ai failli par ma présence vous faire manquer un excellent marché.

« Ah ! poursuivit-il, quittant le ton railleur, pourquoi ai-je hésité à me précipiter sur les pas de cet Horace Vandeuil qui devait trouver ici porte ouverte et mari de bonne volonté ? Pourquoi n'ai-je pas essayé de la briser cette porte qu'il referma si vite sur lui qui se voyait poursuivi ? Alors le pacte infâme n'eût pas reçu son exécution ; car le bruit que j'aurais fait eût réveillé vos gens et sauvé votre femme.

» Mais, trop confiant en l'honneur d'un homme qui s'était montré avec moi si jaloux de faire respecter son droit de mari, je suis venu mal à propos lui signaler un danger que lui-même il avait pris soin de s'attirer. Mon zèle fut imprudent, je le confesse ; mais j'avais oublié qu'il y a deux hommes en M. Delanoue : l'époux et le marchand ; c'est demain la fin du mois. il faut bien payer à échéance. »

Emmanuel allait continuer ses accablantes récriminations, mais il regarda le mari de Berthile, et l'attitude humiliée de celui-ci l'émut d'un sentiment de commisération.

— Ne craignez rien, monsieur, de mon indiscrétion, lui dit-il ; l'homme que la providence a rendu dépositaire de vos secrets ne les trahira pas, soyez-en certain.

» Il est bien assez à plaindre, cet homme qui voit son idole souillée ; il ne veut pas que d'autres soient en droit de refuser leur respect à celle qui eut son amour.

» Si ma vie, continua-t-il, ma vie pour toujours désenchantée, était nécessaire pour vous tranquilliser sur mon silence, je vous dirais : « Pre-

nez-la, je vous la donne, » et ce n'est pas en me laissant assassiner ici que je vous en ferais le sacrifice; non, monsieur, car je ne voudrais pas que ma mort vous fût un seul instant imputée à crime. Nous simulerions un duel, et ce serait chose facile entre nous : vous m'avez fait une telle injure qu'après cinq ans passés on peut encore concevoir le désir de la vengeance. Nous nous battrions, vous dis-je.

— Soit, nous nous battrons; j'accepte, répondit Delanoue, impatient de se venger des autres et de lui-même; oui, nous nous battrons, car maintenant un de nous est de trop sur la terre.

— Je dois vous prévenir, continua Emmanuel avec calme, qu'il ne me sera pas possible de vous laisser l'alternative d'une chance heureuse ou fatale touchant l'issue du combat; un serment me défend de menacer vos jours; mais ceci n'empêchera rien : je saurai bien, tout en sauvant les apparences, m'y prendre de façon à demeurer victime.

« Ne vous trompez pas, monsieur, sur le sentiment qui me porte à vous parler ainsi; je ne fais rien pour vous, car je ne vous dois rien, pas même mon estime; mais je dois tant à Berthile pour le bonheur de l'avoir connue, pour la gloire de l'avoir aimée, qu'il n'est aucun sacrifice auquel je ne sois prêt à me dévouer si l'intérêt de son repos le commande.

» Pour elle j'ai souffert la plus odieuse des humiliations; pour elle je donnerais tout mon sang, comme hier j'ai donné, sans le regretter, le modeste héritage que m'avait laissé mon père. »

Delanoue, qui depuis un moment était retombé dans une sorte d'anéantissement, releva la tête.

— Hier? répéta-t-il, hier vous avez donné votre héritage pour Berthile? Que signifie cela, monsieur? Vous avez donc revu ma femme? elle me trompait donc! Ainsi ce n'est pas, comme j'ai dû le supposer, une vertu sans tache qu'elle a immolée à l'intérêt de mon crédit...

« Ah! je le voudrais, mon Dieu! je le voudrais; au moins ce n'est pas moi qui serais infâme; j'aurais à demander compte à quelqu'un de mon déshonneur. »

— N'en accusez que vous, car si pour elle j'ai donné le peu que je possédais, Berthile ne l'a pas su, elle ne le saura jamais, surtout de moi. C'est encore à vous, monsieur, que doit revenir le bénéfice de l'action faite à son intention seulement. Je n'ai pas voulu qu'elle souffrît du cruel embarras dans lequel vous vous trouviez pour faire face à votre fin de mois.

« Tout ce que j'ai pu racheter de vos effets de commerce, je l'ai fait.

» Tenez, poursuivit-il en tirant un portefeuille de la poche de son habit et le présentant ouvert à Delanoue, tenez, il y a là dedans pour vingt mille francs de billets qui portent votre signature; reprenez-les, ceux-là du moins ne seront pas protestés. »

D'abord le mari de Berthile ne regarda qu'avec des yeux inintelligens es billets qu'Emmanuel étalait devant lui; il ne se rendait plus compte e lui-même.

Etait-il sous la puissance d'un rêve pénible ou d'une réalité plus insupportable encore? Voilà ce que le malheureux se demandait intérieurement.

Et quand il se fut assuré, une main sur le cœur, l'autre sur le front, de cet état de veille duquel il doutait alors, il se trouva placé entre le sentiment de la reconnaissance et celui de l'indignation, sans savoir auquel des deux il devait céder.

— Monsieur, dit-il enfin à Emmanuel, secouant par un effort désespéré sa douloureuse apathie, malgré ce qu'il y a en apparence de générosité dans votre conduite, vous ne prétendez pas que je vous sache bon gré de vos bienfaits, et en cela vous avez raison; car je les regarde

comme une sanglante injure. Je ne vous reconnais pas le droit de vous appauvrir en faveur de ma femme et de douter de ma solvabilité.

» Ces billets que vous venez m'offrir, je ne les accepte pas. Présentez-vous demain à ma caisse, ils seront tous payés. »

— Je n'en doute pas, répondit le jeune Savenay, vous savez si bien trouver des ressources inconnues aux autres, pour faire honneur à votre signature!

— Mensonge! mensonge et calomnie! s'écria Delanoue en saisissant la lettre de Berthile et en la brûlant à la flamme de la lampe.

« Osez dire maintenant que j'ai vendu ma femme ; où en est la preuve? »

— Là! riposta Emmanuel en lui montrant, à la lueur du jour naissant, Horace Vandeuil qui traversait la cour et se dirigeait vers la porte de sortie.

— Ah! il n'était donc pas parti! s'écria Delanoue. Puis il se précipita vers le corridor.

— Où allez-vous? lui dit Emmanuel en l'arrêtant, proclamer votre déshonneur volontaire par une esclandre?

— Laissez-moi, il faut que cet homme-là meure!

— Sans doute, il faut qu'il meure, mais ce n'est pas vous qui devez le tuer; car ce n'est pas vous qu'il a le plus offensé.

— Et qui donc? demanda le mari de Berthilde.

— Moi! répondit Emmanuel en s'élançant à la poursuite du protégé d'Héloïse Salmon.

XI.

Rencontre.

La course d'Emmanuel Savenay fut si rapide, qu'il parvint à rejoindre Horace Vandeuil environ à vingt pas de la porte de sortie.

— Monsieur, lui dit-il en l'arrêtant au milieu de la rue déserte, vous voudrez bien m'apprendre, je suppose, comment il se fait que vous vous trouviez de si grand matin dans un quartier de Paris qui n'est point le vôtre.

— Monsieur, répondit Horace, presque aussitôt remis qu'atteint de l'émotion de surprise que devait lui causer cette brusque interpellation, je me suis déjà donné la peine de vous dire que je n'étais pas dans l'habitude de répondre aux questions impertinentes, et comme celle que vous m'adressez est justement de la nature de celles-ci, vous me permettrez d'avoir et pour elle et pour vous le degré d'estime que vous méritez tous les deux.

Après cette insultante réplique, Horace écartant Emmanuel de son chemin allait continuer à marcher, mais le vengeur de Berthile n'était rien moins que disposé à lui livrer passage; aussi, se plaçant devant son rival, il riposta en fixant sur lui un regard intimidant:

— Vous savez bien, monsieur, que de vous à moi les choses ne peuvent pas se passer en injures réciproques. Ce superbe mépris, dont vous m'honorez, ne vous enlève rien de la honte dont vous êtes couvert.

« Ne vous abusez donc pas sur le sens de mes paroles : quand je demande à un fat impudent d'où il sort à pareille heure, ce n'est pas pour obtenir de lui un aveu qui ne m'apprendrait rien que je ne sache déjà, mais c'est pour lui faire comprendre que je suis résolu à le mettre dans l'impossibilité de se vanter auprès de qui que ce soit, de son odieuse bonne fortune.

— Ah! dit légèrement Horace, vous soupçonnez donc que j'étais en bonne fortune dans ce quartier?

— Je sais que vous venez de commettre une action lâche et infâme; je sais aussi que Dieu vous condamne et qu'il m'a désigné pour être votre bourreau.

— En vérité, il faut que Dieu ait bien mauvaise opinion de vous pour vous charger d'une telle commission, et, à votre place, je n'en parlerais pas avec tant d'orgueil.

— Cessez de railler, monsieur Vandeuil, car c'est sérieusement que je vous le dis en face : nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois ; entendez-vous ? pour la dernière fois!

— Quoi ! tout de bon ! vous me promettez que cette rencontre sera la dernière?

« Ah ! ma foi, voilà une excellente nouvelle que vous me donnez là, et si j'avais pu m'attendre à cette grâcieuseté de votre part, je vous aurais reçu d'une autre façon.

» Ce digne garçon, continua Horace, du ton de moquerie le plus impertinent, il a senti enfin combien il m'était insupportable, et, se rendant justice, il prend la peine de se lever avant le jour : il court les rues tout exprès pour venir m'annoncer qu'il est bien décidé à me priver désormais de son insipide présence.

» En vérité, voilà qui est d'une obligeance rare, et je lui en suis bien reconnaissant. »

Emmanuel le laissa dire ; puis, quand le railleur eut achevé sa réplique, alors le saisissant au collet, il riposta :

— Oui, c'est notre dernière rencontre ; mais elle vous sera fatale, car je ne vous quitterai qu'après vous avoir tué.

— Fort bien, c'est du bruit, c'est une esclandre que vous voulez ; soyez satisfait, l'esclandre a déjà eu lieu, et quant au bruit, les témoins de notre tête-à-tête se chargeront de le répandre aussi haut et peut-être plus loin que vous ne l'auriez voulu.

En terminant, Horace Vandeuil, par un brusque mouvement, se dégagea de la violente étreinte d'Emmanuel, et lui montra, à l'angle voisin de la rue, quatre têtes qui s'avançaient curieusement.

Le jeune Savenay, à la vue de ces visages qui ne lui étaient point inconnus, s'écria :

— Le misérable, il a voulu que le déshonneur de Mme Delanoue fût complet !

Ceux qu'il venait d'apercevoir étaient les plus intimes compagnons de plaisir d'Horace Vandeuil.

Ce dernier, engagé contre eux la veille dans un pari dont l'honneur de la femme du marchand était l'objet, leur avait donné rendez-vous au point du jour, dans cette rue, afin qu'ils pussent le voir sortir triomphant de chez Berthile flétrie.

Il allait à la rencontre de ses partners quand il fut subitement accosté par Emmanuel ; d'un signe, Horace retint les curieux à distance, et l'on peut supposer que s'il resta impassible et moqueur devant les menaçantes paroles de son rival, c'est qu'il savait bien qu'au moment du danger il trouverait pour le défendre, des bras et des cœurs de bonne volonté.

Il feignit de n'avoir pas entendu l'exclamation du jeune Savenay, et il continua :

— Votre présence me sera plus profitable que vous ne l'espériez, mon cher monsieur, et puisque vous êtes si bien instruit de l'emploi de mes heures, vous allez m'aider à gagner ma gageure.

— Qu'entendez-vous par ces mots ?

— J'entends que vous voudrez bien témoigner de mon heureuse entreprise de cette nuit. Ces messieurs qui viennent à nous ont parié contre moi que je ne réussirais pas.

— Et vous en appelez à mon témoignage ?

— Non, mais au courroux que vous montrez ; il suffira pour prouver à mes amis que j'ai le droit de retirer mon enjeu et le leur.

L'indignation d'Emmanuel était montée au plus haut point ; cependant il se contint et murmura à l'oreille d'Horace,

— Je ne vous donnerai pas la joie que vous attendez ; laissez venir vos amis, monsieur, et nous verrons qui triomphera.

Les compagnons de Vandeuil n'étaient plus qu'à quelques pas quand il les apostropha ainsi :

— Approchez, messieurs, ne faites pas les discrets ; ce qui se passe ici vous regarde aussi bien que moi, puisqu'il s'agit de notre gageure.

« Vous le voyez, j'ai loyalement agi : je ne suis sorti de la maison qu'au grand jour, comme vous l'aviez exigé.

» Vous avez été aussi exacts que moi au rendez-vous. Eh bien ! nierez-vous maintenant la possibilité du succès ? Le mécontentement que monsieur laisse percer ne vous dit-il pas assez que j'ai gagné le pari ? »

Tous les regards se dirigèrent en même temps vers celui que ces paroles désignaient.

Mais, à la grande surprise d'Horace et de ses amis, le visage d'Emmanuel ne trahissait aucune émotion. Sous ses lèvres d'où s'exhalait, un instant auparavant, la plus juste colère, il n'y avait maintenant qu'un sourire froid, mais incisif comme la pointe aiguë du sarcasme blessant. Au calme de la surface, il eût été impossible de deviner le furieux orage qui bouleversait le fond.

— Allons donc ! dit-il en prenant à son tour le ton de la raillerie ; voilà, en vérité, un inutile débat ; n'avons-nous pas grand sujet, vous, de vous glorifier et moi de m'indigner de la trahison dont je suis victime ? De qui s'agit-il, après tout ? d'une fille perdue.

Il lança ces mots à la face de Vandeuil avec tant d'assurance, que celui-ci en demeura comme étourdi.

Ses amis, étrangement intrigués, demandèrent aussitôt l'explication du mystère.

— N'en disons pas davantage ici, messieurs, répondit Emmanuel, déjà les passans commencent à circuler dans les rues ; mais, puisque nous sommes si près des Champs-Elysées, allons-y de ce pas ; là, du moins, nous pourrons parler librement.

Horace voulut presser l'explication ; mais Emmanuel jura qu'il n'ajouterait rien à ce qu'il venait d'avancer tant qu'on ne se serait pas décidé à chercher, avec lui, un lieu plus convenable pour continuer l'entretien qu'il venait d'engager dans une voie qui déroutait son rival.

Les compagnons de Vandeuil étant tombés d'accord sur ce point avec le jeune Savenay, marchèrent en avant, ne voulant pas, dirent-ils, entendre l'un ou l'autre des deux adversaires avant qu'il fût possible de reprendre le débat contradictoire, et cela, sans courir le risque d'être coudoyés ou interrompus par la curiosité des allans et des venans.

En arrière donc suivaient Emmanuel et Vandeuil. Durant le trajet, qui fut court, ils échangèrent quelques paroles.

— Que diable, monsieur, voulez-vous dire, avec votre fille perdue ? demanda Horace ; c'est de Mme Delanoue, c'est d'elle seule qu'il peut être question.

— Ne disputons pas maintenant sur les termes, répondit Emmanuel, tout à l'heure vous en apprécierez mieux la justesse, puisque tout à l'heure j'aurai tout révélé.

— Il n'y a pas de révélation à faire ; il s'agit uniquement de constater un fait ; et, d'ailleurs, malgré ce calme apparent que vous n'affectez sans doute que pour vous donner le plaisir de m'adresser un démenti, ma parole ne suffit-elle pas auprès de mes amis pour le prouver, ce fait ?

— Il paraît qu'il leur faut plus encore que votre parole, puisque vous avez réclamé mon témoignage.

— J'ai voulu et je veux positivement vous obliger à plus de circonspection envers moi à l'avenir.

— Oh ! vous avez beau chercher à esquiver la difficulté, monsieur Vandeuil, je vous le jure, vous étiez mal inspiré en me choisissant pour arbitre ; la raillerie tournera contre vous, car c'est moi qui vous le dis, vous avez perdu la gageure.

— Mais, au nom de tous les cinq cents diables ! dites-moi comment il peut se faire que ce qui s'est passé ne soit pas arrivé?

— Je ne nie rien, je ne prétends rien nier, répliqua Emmanuel.

— Eh bien ! alors ? fit Vandeuil en s'arrêtant et en essayant de retenir l'impassible jeune homme qui lui mettait l'esprit à la torture.

Emmanuel, pour l'empêcher de poursuivre, lui montra ses amis, qui, parvenus au terme de leur course, les attendaient sous les arbres de la première contre-allée des Champs-Elysées.

— L'affaire n'est plus seulement entre nous deux, dit-il à Horace ; il vous a plu d'aposter des espions pour qu'ils fussent bien certains que vous êtes un heureux séducteur ; que ceux-là donc qui devaient chanter si haut votre victoire soient témoins de votre honte ; ce n'est pas moi, monsieur, c'est vous qui l'aurez voulu.

A son tour il avança à grands pas vers ceux qui demandaient avec impatience la reprise des explications entre les deux rivaux. Vandeuil l'eut bientôt rejoint.

Ce n'était pas sans un motif puissant qu'Emmanuel avait retardé jusqu'à ce moment de justifier ses paroles.

D'abord, et par mesure de prudence, il avait songé à éloigner Vandeuil et ses amis de la maison de M. Delanoue; il ne voulait pas, à la porte même de Berthile, engager une discussion où était si fort en jeu l'honneur de la femme qu'il devait protéger. Cette seule raison eût suffi pour qu'il demandât à s'expliquer en autre lieu que celui-là.

Mais ce n'était pas tout encore : quand Emmanuel prononça ces mots: — une fille perdue, — c'était au hasard plutôt qu'à une inspiration soudaine qu'il devait de les avoir dits.

Ce qu'il voulait en ce moment, c'était jeter dans l'entretien une épithète si outrageante que Vandeuil, quelque éhonté qu'il fût, dût reculer devant l'idée d'y accoler le nom de Berthile.

Cette manœuvre habile, toute irréfléchie qu'elle était, avait complétement réussi; il restait maintenant au vengeur de Mme Delanoue à tirer de la victoire même du séducteur autant de faits à la honte de celui-ci, qu'il y voyait lui-même de motifs de se glorifier.

La tâche était difficile ; mais le bon vouloir du cœur aidant, Emmanuel ne désespéra pas long-temps d'obtenir ce généreux résultat.

Quand il se retrouva pour la seconde fois à l'abri des importuns, et en présence de Vandeuil, qu'entouraient les témoins de sa galante aventure, le jeune Savenay n'eut plus à chercher comment il lui serait possible de confondre son rival sans compromettre le nom de Berthile.

Vandeuil et ses amis, avec un égal empressement, mais non pas du même ton, l'engagèrent à s'expliquer enfin.

— Il s'agit d'une gageure, messieurs, dit Emmanuel; or, je demande qu'on me laisse parler sans m'interrompre, ou si cette justice m'est refusée, je déclare à l'avance monsieur menteur avec ses amis et déloyal au jeu.

Des yeux et de la main il désigna Horace, qui avait pris devant lui une attitude insolente.

Déjà l'adversaire d'Emmanuel se préparait à repousser vigoureusement l'injure qui lui était adressée à brûle-pourpoint ; mais les parieurs de la veille, désireux de savoir au plus tôt à qui devaient revenir les enjeux, déclarèrent qu'ils étaient décidés à maintenir la parole à Emmanuel.

— Tu répondras, dit l'un d'eux à Horace; mais d'abord il faut entendre monsieur.

— J'ai dit menteur et déloyal, reprit l'accusateur d'Horace.

« Peut-être me trompai-je cependant; car si M. Vandeuil a gagé qu'il s'introduirait la nuit chez M. Delanoue; s'il a gagé encore qu'il y rencontrerait une femme par laquelle il devait être attendu; s'il a gagé enfin qu'il ne sortirait de cette honorable maison qu'après l'avoir profanée par son ignoble amour; oh! alors je rétracte mes paroles, je me repens de les avoir dites. Oui, si les choses ont été établies de la sorte, je dois le reconnaître, monsieur n'a rien avancé qui ne fût l'exacte vérité; monsieur ne s'est pas insolemment flatté d'atteindre à un but qu'il ne l'ait réellement touché; payez, en ce cas, messieurs; il a loyalement gagné la gageure. »

Cette conclusion à laquelle on était loin de s'attendre, déconcerta les amis de Vandeuil.

— Il a fait mention honorable, dit ce dernier en redressant la tête et passant la main dans sa cravate, avec fatuité; je savais bien, moi, que, mis en demeure d'expliquer ses paroles, il ne pourrait dire que ce qui est positivement vrai.

« Merci donc de votre bon témoignage, mon petit monsieur; quoique vous l'ayez entouré d'expressions dont j'aurais le droit de m'offenser, je vous les pardonne; un rival favorisé peut, sans compromettre sa dignité, se montrer généreux envers celui qui a vainement offert l'hommage de son amour. »

— Si c'est là tout ce qu'il avait à nous apprendre, fit observer l'un des partenaires d'Horace, il était inutile de nous faire faire cette promenade; dès hier au soir nous savions comment l'entrevue devait se passer.

— L'entrevue, avec qui? s'écria Emmanuel, l'entrevue avec une servante, car ce n'est que d'une servante qu'il s'agit, n'est-ce pas?

Tous les amis répétèrent en regardant Vandeuil :

— Une servante?

— Je n'y comprends plus rien, répondit le séducteur de Berthile, cet homme est ivre ou il est fou.

— Assez d'hypocrisie des deux parts! poursuivit avec vivacité le jeune Savenay; ôtons tous les deux nos masques; il est temps enfin qu'on ne se trompe plus sur la bassesse de nos penchans.

« Nous étions destinés à nous rencontrer plus d'une fois dans des amours différens : au premier, nous avons dû éprouver, vous et moi, même échec : la vertu nous faisait obstacle; mais vous deviez l'emporter sur moi dans le second : les inclinations perverses de celle qui en était l'objet vous assuraient une victoire facile.

— Messieurs, interrompit Horace, je vous dis que cet homme a le cerveau fêlé et qu'il y aurait charité à le conduire de force dans la première maison de santé.

— Ah! je savais bien, dit Emmanuel, que, par vanité, vous refuseriez de comprendre; mais je parle clairement, il me semble, quand je dévoile à vos amis vos intrigues d'antichambre qui sont aussi les miennes.

— Vous faites erreur, jeune homme, répliqua Vandeuil; si après avoir échoué autrefois auprès de la maîtresse, c'est à la servante que vous en voulez, il n'y a pas de rivalité entre nous, je vous jure; jouissez en paix de votre conquête, ce n'est pas moi qui penserai à vous troubler dans cette glorieuse possession.

— Pas de faux-fuyans, monsieur Vandeuil; nier ce n'est pas se justifier, achez-le.

«D'ailleurs, je ne viens point ici me plaindre de ce que je vous trouve toujours sur mon passage quand il me plaît d'aimer quelque part; ce que je veux, c'est que vous déclariez devant témoins que vous n'honorez pas seulement de vos hommages les femmes de haute vertu ou de grande naissance; ce que je veux, c'est qu'il soit constaté ici par votre propre aveu que, comme les libertins d'un autre temps, après avoir pro-

digué vos faveurs à celles-là, il vous en reste encore à donner aux filles sans cœur.

» Nierez-vous maintenant que vous avez passé la nuit chez Héloïse Salmon, la femme de chambre de Mme Delanoue ? »

Il avait hésité quelque temps avant de prononcer un nom qu'il ne pouvait dire sans y attacher en même temps une flétrissure ; mais il s'était trop avancé pour faire retraite même devant le plus juste scrupule, et puis celle qu'il accusait n'avait droit à aucun ménagement de la part d'Emmanuel.

N'était-ce pas cette même Héloïse Salmon qui avait réveillé dans le cœur d'Horace Vandeuil le désir d'inscrire Berthile sur la liste de ses maîtresses ? N'est-ce pas elle qui lui avait ménagé l'entrée de la maison ; n'était-elle pas la complice du corrupteur ? Elle qui vendait les autres pouvait bien se vendre aussi ; c'était donc l'honorer beaucoup encore que de laisser supposer qu'elle s'était donnée.

L'explosion d'un rire fou accueillit les dernières paroles d'Emmanuel ; il y eut avalanche de sarcasmes sur Horace Vandeuil ; mais celui-ci ne se déconcerta pas.

—Mes amis, dit-il en affectant un air de commisération, je vous en prie, pour le malheureux insensé qui peut me croire capable d'avoir des passe-temps de si mauvais goût, cessez de rire ainsi ; car votre moquerie ne peut m'atteindre : elle ne tombe que sur ses amours de bas étage.

» Quant à moi, j'agirai envers lui plus charitablement qu'il ne le mérite peut-être.

» J'ignorais qu'il élevât maintenant ses vœux jusqu'à la mansarde après avoir vu se fermer devant lui la porte du boudoir ; mais puisque c'est de la fidélité de Mlle Héloïse Salmon qu'il doute, je vais m'empresser de rassurer son pauvre cœur mal à propos blessé. »

— Je sais ce que vous voudriez dire, monsieur Vandeuil ; mais je ne suppose pas que dans l'intérêt de votre réputation d'homme à grandes aventures, et que pour l'appât du gain d'un pari, vous oserez devant moi laisser tomber la calomnie qui tremble en ce moment sur vos lèvres ; non, vous ne l'oserez pas!

— A la fin, répartit Vandeuil, se laissant emporter à la colère qu'il avait depuis long-temps refoulée au fond de son cœur, vous voulez donc, mon petit monsieur, que je m'assure d'un revers de main si votre joue est encore chaude du soufflet que vous a donné M. Delanoue, il y a cinq ans?

Un éclair de joie brilla dans les yeux d'Emmanuel quand il entendit cette menace ; il était outragé publiquement, et sans pousser plus loin son mensonge il pouvait demander satisfaction de l'injure.

—Un instant, dit un des amis d'Horace, n'embrouillons pas la discussion : il s'agit de notre pari et non pas de vos querelles particulières.

« La certitude que nous cherchons ne nous est pas encore acquise, et entre celui qui dit Héloïse et celui qui dit Berthile, il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui veuille tromper les autres ; quelle preuve avons-nous de la vérité? »

— Je vous donnerai, dit Vandeuil, toutes celles qu'il m'est humainement possible de vous fournir ; car vous n'exigerez pas, sans doute, que j'en appelle au témoignage de Mme Delanoue elle-même.

— Oui, continua Emmanuel, si vous l'y contraignez, il obligera Héloïse Salmon à parler, et elle répétera tout ce qu'il lui fera dire.

— Eh ! mais, dirent les assistans, ce serait du moins une puissante présomption en sa faveur, si la femme de chambre venait elle-même nous confirmer ce qu'il avance.

— Ce serait un mensonge bien digne d'elle et de lui : car elle tient moins, l'honnête créature qu'elle est, à se faire gloire de son amant d'une nuit qu'à mériter le prix de cette nuit même, qu'il lui a sans doute

promis de prélever pour elle sur les enjeux du pari. Qu'a-t-elle à craindre à présent en calomniant sa maîtresse, puisqu'elle doit être chassée ce matin par M. Delanoue, à qui sa conduite est connue?

Il y aura tout bénéfice pour elle dans cette nouvelle infamie : elle se vengera du mari en déshonorant la femme, et elle aidera monsieur à vous voler l'argent de la gageure.

La main de Vandeuil s'était levée sur Emmanuel ; mais comme avant de lancer une telle accusation il avait calculé la portée de ces derniers mots, le protecteur de Berthilde se tenait d'avance sur la défensive, de sorte qu'il put arrêter le coup dont il était menacé.

— Pour un aspirant au titre de gentilhomme, dit le jeune Savenay, vous devriez, ce me semble, avoir d'autres moyens de venger votre honneur attaqué.

— Je prendrai tous ceux que vous voudrez, dit impatiemment Vandeuil.

Les amis voulurent s'interposer comme pacificateurs ; mais, entre les deux rivaux, les choses avaient été si loin que les assistans durent accepter le rôle de témoins d'un combat.

On était encore au commencement de la matinée, et pour un duel non prémédité l'endroit n'était pas trop mal choisi.

Il y avait un tir au pistolet à peu de distance ; l'un des amis d'Horace s'y rendit pour louer des armes, tandis qu'un autre alla à la rencontre d'un fiacre qu'il fit arrêter à quelques pas de là.

Pendant les dix minutes qui s'écoulèrent entre le départ et le retour des deux amis de Vandeuil, ce dernier, après avoir prié ceux de ses compagnons qui étaient restés, de se tenir à l'écart, s'approcha d'Emmanuel :

— Vous étiez prophète, monsieur Savenay, lui dit-il ; c'est bien pour la dernière fois que nous nous serons rencontrés.

— Je dois l'avouer, en apostant vos amis vous m'avez fait la partie plus belle que je ne l'espérais.

— Savez-vous bien que vous êtes un habile joûteur en fait de mensonges, et je ne soupçonnais pas que le dévoûment pour une femme fût capable d'inspirer à celui qui l'aime la pensée de s'accuser d'un amour dont l'idée seule est une tache éternelle pour un galant homme. Je ne suis pas dupe de votre soi-disant passion pour cette coquine d'Héloïse Salmon.

— Nous nous entendons à merveille, monsieur, répondit Emmanuel mon unique intention est de venger votre victime.

— Eh bien! vous êtes un digne jeune homme, reprit Vandeuil en lui pressant furtivement la main, car je me suis réellement bien mal conduit dans cette affaire. Que voulez-vous, mon cher? j'avais dit : Il me la faut, et je ne sais rien me refuser. C'est égal, vous avez mon estime ; votre conduite est vraiment chevaleresque ; vous vous battez pour un honneur qui a failli. Il est beau de se faire le protecteur des morts.

— Si vous n'avez dessein que de railler, monsieur, cessons cet entretien et pensons au devoir plus sérieux qui va nous réclamer.

— Non, d'honneur, je ne plaisante plus, répliqua Horace ; je voudrais avoir et votre vertu et votre héroïsme ; mais j'ai le cœur gâté et la main malheureuse ; aussi je vous plains ; mes tête-à-tête ne profitent jamais à ceux qui les recherchent : les femmes y perdent leur réputation, et pas un homme n'est encore parvenu à me blesser en duel.

— Oh ! ce n'est pas vous blesser que je veux, murmura Emmanuel.

L'arrivée des deux autres amis de Vandeuil rompit l'entretien, et les conditions du combat étant acceptées, la distance fixée, adversaires et témoins se trouvèrent bientôt en présence.

Quelques secondes après, deux coups de feu retentirent et deux balles se croisèrent.

XII.

L'Ecrin.

Il est temps de revenir au mari de Berthile.

Nous l'avons laissé sur le seuil de son cabinet où, arrêté par Emmanuel, il voulait aller venger son droit de mari si lâchement compromis par lui-même.

Il vit le chaleureux jeune homme s'élancer à la poursuite d'Horace Vandeuil, et retenu maintenant par la crainte d'un éclat scandaleux, il n'osa pas le suivre, bien que l'intention le pressât d'en agir ainsi.

Honteux de lui-même, Delanoue, après un court moment de combat intérieur, voulut au moins juger du résultat de son odieux calcul.

Le remords au cœur, la rougeur sur le front, les yeux voilés par des larmes de rage, il se rendit enfin chez Berthile.

Ses jambes le soutenaient si mal lorsqu'il suivit les détours du corridor, qu'à plusieurs fois il fut obligé de s'arrêter en chemin et de s'appuyer tantôt à l'une tantôt à l'autre paroi de l'étroit passage.

Arrivé enfin à la porte de la chambre à coucher, il vit qu'elle n'était qu'à demi close. Il hésita long-temps avant d'entrer ; il écouta : aucun bruit ne se faisait entendre, pas même celui de la respiration humaine.

Enfin, s'étant à peu près affermi, sinon contre les reproches, du moins contre le regard accablant qui allait tomber sur lui, Delanoue se décida à pénétrer chez sa femme. Il s'avança vers le lit :

Berthile reposait. Le sommeil qui lui clouait la paupière ressemblait à celui de la mort, tant il était profond.

Il fallut que le marchand tînt long-temps sa main sur le cœur de sa jeune femme pour que l'effroi qu'il avait éprouvé en la voyant ainsi immobile et sans souffle apparent, se dissipât.

Rien dans l'appartement de Berthile ne trahissait le désordre qu'il s'attendait à y trouver.

Un incroyable espoir passa dans son esprit, et comme si la brise fraîchissant eût touché son front, elle en sécha la sueur! De brûlant qu'il était, il devint tiède et calme.

Delanoue pensa alors que cette lumière accusatrice, que ces ombres qu'il avait vu passer derrière les rideaux, que cet homme sorti furtivement au point du jour, n'étaient que des jeux de son imagination horriblement tourmentée, et levant les mains au ciel, il remercia la Providence.

Il s'assit auprès du lit de Berthile, les regards tournés vers le visage de sa femme, afin de surprendre son premier mouvement, afin de lui sourire au réveil, si bien que Berthile, en revenant à elle, fût tout à coup rassurée, et qu'elle pût croire que la protection de son mari, implorée la veille par elle, ne lui avait pas fait faute au moment du péril.

Delanoue, qui prenait à tâche de s'abuser, ne laissait pas cependant de nourrir en lui une vive inquiétude, et de temps en temps, en portant ses regards de droite à gauche, il interrogeait tour à tour et celle qui ne pouvait lui répondre et les meubles de cette chambre dans laquelle il se flattait que personne ne s'était introduit, parce qu'il n'y voyait point les traces de la visite nocturne dont la lettre de Berthile le menaçait.

A force de renouveler cet examen rapide et craintif, ses yeux rencontrèrent sur une console de marbre noir, un coffret noir aussi, semé çà et là de pointes d'acier.

Jusque-là l'obscurité dans laquelle tous les objets placés de ce côté de la chambre avaient été enveloppés ne lui avait pas permis d'apercevoir cette boîte placée sur un meuble de même couleur qu'elle. Mais un rayon du jour naissant ayant dissipé l'épaisseur des ténèbres, Delanoue n'eut

pas à caresser plus long-temps l'illusion qu'il invoquait contre l'accès de sa fièvre délirante.

A l'aspect de la boîte qu'il savait n'avoir pas appartenu la veille à sa femme, le marchand sentit un frisson le parcourir des pieds à la tête, et quoiqu'il voulût se lever pour aller à l'instant s'assurer de ce que contenait ce meuble, la force lui manqua, et durant plusieurs minutes il demeura sur son siége sans qu'il lui fût possible de se mouvoir.

Cette situation intolérable de l'agitation de l'esprit, luttant vainement contre la paralysie du corps, eut son terme enfin.

Delanoue s'approcha en tremblant de la console, et il contempla de plus près le coffret avec une terreur toujours croissante.

Avant de l'ouvrir, il lui fallu appeler à lui tout le courage dont on doit nécessairement s'armer quand on veut affronter sa honte en face; et quand il eût ouvert le coffret, la colère flamboya si vive dans ses yeux qu'il semblait vouloir fondre à la flamme de ses regards les preuves étincelantes de la victorieuse entreprise d'Horace Vandeuil.

C'était bien là le riche écrin dont Berthile avait parlé dans son billet. Oh! le visiteur de nuit avait généreusement acquitté son droit de conquête.

Si le crime était grand, les fruits en étaient magnifiques; ne se donner que pour une si haute valeur, c'était presque avoir résisté à toutes les seductions.

Delanoue pouvait donc faire honneur à sa signature; le marchand pouvait donc lever haut la tête; oui, cela se pouvait maintenant; mais il y avait un homme que le mari ne pouvait plus regarder en face.

Le bruit des pas d'Héloïse Salmon qui venait, ainsi qu'elle en avait l'habitude chaque jour, pour ouvrir chez sa maîtresse du côté du jardin, rappela le mari de Berthile à lui-même, et de peur que le coffret ne fût remarqué par la femme de chambre, il s'empressa d'aller retenir le pène de la porte, avant qu'elle eût fait tourner la clé dans la serrure.

— C'est bien, Heloïse, lui dit-il à voix basse et à travers la porte fermée, remontez chez vous, j'ouvrirai moi-même; madame n'a pas besoin de vos services.

Il attendit quelques secondes, et quand il se fut bien assuré que la complice d'Horace Vandeuil s'était éloignée, il s'empara précipitamment du coffret et s'empressa de l'emporter chez lui.

Chemin faisant, le malheureux coupable fut atteint d'une sorte de folie, et il s'égara. Au lieu de suivre le corridor dont l'extrémité opposée aboutissait à son cabinet de travail, il descendit machinalement l'escalier qui se trouvait sur la route, et il arriva dans son magasin, pressant à deux mains contre sa poitrine la boîte aux diamans dont le contact le brûlait.

Personne que lui, heureusement, n'était encore descendu au magasin. Il s'en fallait de près d'une heure que les commis ne pensassent à reprendre leurs travaux journaliers.

Quand Delanoue se reconnut dans cette salle maintenant déserte, mais qui, une heure plus tard, eût été peuplée de vingt jeunes gens curieux et indiscrets, il désespéra de pouvoir garder sa raison jusqu'au jour prochain des échéances.

Effrayé de son involontaire apparition dans le magasin, Delanoue, doutant de sa force, délibéra un instant avec lui-même s'il devait ou non survivre plus long-temps à cette nuit si pleine d'angoisses pour lui.

Voyant qu'il avait perdu et la faculté de diriger ses pas où il voulait, et la présence d'esprit nécessaire pour régler sa conduite comme l'exigeait la situation qu'il s'était faite, il se dit, un moment, que la mort valait mieux que l'existence telle qu'il pouvait l'espérer maintenant.

Déjà une sinistre résolution était prise par Delanoue; mais il ne s'y arrêta qu'un instant; puis il chassa cette imprudente pensée.

C'était trop que de perdre et la vie, et deux fois l'honneur ; sa mort ne pouvait rien sauver ; loin de là : elle ne pouvait qu'ajouter la honte du suicide à la réputation qu'il laisserait après lui de marchand insolvable et de mari infâme.

Le mari de Berthile se rappela qu'il était juge consulaire, qu'il portait le ruban et le titre de chevalier, que dans deux jours il allait se voir élu chef d'une vaste entreprise; il se rappela surtout qu'Emmanuel s'était engagé à tuer Horace Vandeuil, et, le cœur ranimé par cette dernière espérance, il regagna sans bruit son cabinet de travail.

Peu de temps après, Delanoue avait repris sa place auprès du lit de sa femme. Quand il rentra pour la seconde fois dans la chambre à coucher, Berthile dormait encore.

A onze heures du matin, le sommeil léthargique de la jeune femme n'avait point cessé.

En proie à une violente inquiétude, n'osant appeler un médecin, de peur que celui-ci ne vînt à pénétrer la cause de l'état inquiétant de Berthile, craignant bien plus encore que, rappelée à la vie, la malade ne laissât échapper quelques mots qui pussent mettre un étranger sur la trace de la vérité, l'anxiété de Delanoue était affreuse; il redoutait le réveil de Berthile, et son sommeil lui faisait peur.

Le sentiment de l'humanité parlant plus haut cependant que les scrupules de l'égoïsme, il allait se décider enfin à réclamer les secours du docteur de la maison, quand un mouvement de Berthile annonça que, le philtre cessant d'agir, ses yeux allaient se rouvrir bientôt.

Alors Delanoue se leva pour guetter le premier regard de sa femme ; puis, pensant qu'il devait à la victime d'éloigner de son esprit la honte du crime avant même que la mémoire lui en fût revenue, il s'approcha plus encore de Berthile, et d'une voix bien douce, bien persuasive, il lui glissa ces mot !

— Réveille-toi, réveille-toi sans crainte. Berthile, tu n'as point à rougir; je ne t'ai pas quittée d'un instant ; j'ai veillé toute la nuit à ton chevet, et, depuis hier au soir, personne, entends-tu bien, personne autre que moi n'a mis le pied dans cette chambre.

Cette voix qui venait bruire à son oreille, sans que positivement elle entendît les paroles, ranimèrent cependant le cœur de la jeune femme. Sous l'influence de ces sons qui ne représentaient encore aucune idée à son esprit, sa pâleur peu à peu s'effaça, et la vie, qui l'avait pour ainsi dire abandonnée, manifesta son retour par une coloration légère du visage.

Delanoue, voyant l'heureux effet de ses soins, répéta par trois fois les mêmes mots qui avaient commencé à ranimer Berthile. Celle-ci, pour les mieux entendre, se disputait elle-même à son sommeil de plomb.

Enfin elle le vainquit, ce sommeil accablant ; enfin, étant parvenue par un dernier effort de sa volonté à s'arracher pour ainsi au néant, elle ouvrit à demi les yeux.

Se souvenant alors de la veille, la jeune femme se cacha le visage dans ses mains.

— Mais rassure-toi donc, regarde-moi, Berthile, je te le répète, je suis resté là, toujours, et personne n'est venu.

— Je te crois, dit-elle. et il faut que je te croie pour oser vivre encore. Vois-tu, mon ami, un pareil dévoûment, c'est sans doute un devoir ; mais on n'a pas le droit d'y survivre.

Puis aussitôt, se rappelant la lettre qui lui avait inspiré cet immense sacrifice, Berthile demanda avec effroi à son mari :

— Je parle de moi ; mais toi-même, Evariste, que deviendras-tu si tu ne peux payer?

— Sur ce point-là aussi que ton cœur se rassure ; je suis en mesure maintenant ; je puis faire face à tout.

Elle regarda Delanoue avec inquiétude, car la voix de ce dernier trembla d'autant plus en disant ceci, qu'il s'efforçait de lui donner plus d'assurance.

Il vit le mouvement de terreur de Berthile, et ajouta :

— Dès hier j'avais réalisé au delà de la somme qui m'est nécessaire pour demain ; ainsi, tu le vois, je n'avais pas besoin qu'on prît la peine de me chercher des ressources.

— O mon Dieu! s'écria Berthile, qui croyait deviner un reproche dans la réponse de son mari ; jamais il ne me pardonnera d'avoir voulu le sauver à ce prix.

Delanoue, la voyant ainsi sous le coup du désespoir, continua le mensonge, afin de relever, à ses propres yeux, la pauvre jeune femme qui se faisait une honte de son dévoûment.

Il mit tant d'amour dans ses consolantes paroles, que Berthile cessa de pleurer et de souffrir.

Quand elle eut, grâce aux soins de son mari, recouvré un peu de calme et qu'elle se fut réconciliée avec elle-même, le marchand, qui pensait avec raison qu'Héloïse avait bien pu être pour quelque chose dans cette intrigue, le marchand fit entendre à Berthile qu'il était indispensable de congédier la femme de chambre.

La pensée de se séparer de celle qui avait été sa campagne d'enfance fut douloureuse au cœur de Mme Delanoue; elle insista long-temps pour que son mari renonçât à l'idée de la renvoyer, mais sur ce point il fut inflexible.

— Héloïse, se dit le mari de Berthile, a sans doute favorisé, cette nuit, l'entrée de ma maison à Horace Vandeuil ; c'est chez elle aussi, peut-être, qu'il s'est réfugié depuis le moment où je l'ai vu sortir de l'appartement de ma femme jusqu'au point du jour. Je dois donc m'opposer à ce que Berthile revoie désormais Héloïse ; car un mot, un regard de cette dernière, détruiraient l'erreur que je veux entretenir. Pour que je ne sois pas complétement dégradé dans ma conscience, il faut que Berthile conserve l'estime d'elle-même.

Ces réflexions l'armèrent d'une volonté inexorable contre les prières de la jeune femme, et elle dut consentir à laisser partir, sans recevoir ses adieux, celle qui l'avait connue dans la prospérité.

— Ce que tu veux doit être ce qui est bien, dit Berthile résignée. Soit! congédie Héloïse, mais avec les ménagemens que mérite notre liaison d'enfance.

Evariste Delanoue, fort de cette autorisation, et, de plus, bien décidé intérieurement à éviter tout rapprochement entre la femme de chambre et Berthile, fit appeler Héloïse dans son cabinet.

Il s'attendait, en lui annonçant la résolution qu'on avait prise de se passer de ses services, qu'elle allait récriminer, pleurer, s'indigner de cet ordre de départ comme d'une injustice. Héloïse Salmon ne témoigna pas la plus légère surprise ; au lieu de la vive émotion que le marchand croyait avoir à calmer, il ne vit qu'une expression de joie sur le visage de la complice d'Horace Vandeuil.

Ceci peut s'expliquer fort naturellement.

Héloïse, en servant l'intrigue, n'en connaissait ni le motif, ni le but. Lorsque Delanoue, tout à l'heure, l'avait fait appeler, il y avait eu effroi dans le cœur de la femme de chambre : elle s'était subitement imaginée que ses rapports avec le donneur de diamans étant venus à la connaissance du mari, il voulait lui demander raison de sa conduite. Elle ne pouvait sans frémir entrevoir, à l'avance, le résultat de l'entretien qu'elle allait avoir avec Delanoue ; mais quand elle entendit le mari de Berthile lui parler sans colère, alors l'indigne se trouva tellement soulagée qu'elle ne put se défendre de laisser s'épanouir à l'extérieur le sentiment de bien-être qui dilatait son âme.

— Vous partirez ce matin même, lui dit Delanoue, vous partirez sans voir ma femme ; elle repose, et d'ailleurs vous n'avez point d'adieux à lui faire ; elle n'en a point à vous adresser.

Puis, affectant une quiétude de l'esprit qu'il était loin d'éprouver, il tira de son portefeuille deux billets de banque de mille francs chacun, et les plaça sur son bureau devant Héloïse.

Ceci, lui dit-il, vous donnera le temps de chercher une autre condition. Faites-moi demander tous les certificats qui vous seront nécessaires, je ne vous les refuserai pas : mais, quelque part que vous alliez, n'oubliez jamais, Héloïse, la reconnaissance et le respect que vous devez à madame Delanoue.

La femme de chambre s'inclina, et, sans répondre autrement, elle prit les deux billets, puis monta chez elle afin de s'occuper immédiatement de ses préparatifs de départ.

Une heure après cet entretien avec le marchand, Héloïse Salmon quitta la maison de celui-ci pour n'y rentrer jamais.

La réaction de l'engourdissement prolongé auquel Mme Delanoue s'était condamnée se déclara par l'invasion d'une fièvre ardente, accompagnée de transport au cerveau.

Le marchand, que les intérêts du jour suivant appelaient au dehors, n'osa pas quitter sa femme d'un seul instant, et ne permit à personne d'approcher d'elle.

A diverses reprises, son caissier, dont l'embarras était grand, vint pour lui demander comment il espérait acquitter les billets qui devaient échoir le lendemain, alors que la somme de fonds disponibles était si peu en harmonie avec celle qu'il avait à payer. Delanoue refusa de recevoir le caissier.

La perplexité de celui-ci augmentait à chaque instant, car il ne soupçonnait pas la ressource que son maître tenait en réserve, ressource qui pouvait seule parer à l'événement désastreux que prévoyait le fidèle gardien de la caisse.

Vers le soir seulement, Berthile reprit un peu de calme, et, de nouveau, le sommeil vint réparer les forces que l'agitation de ce jour avait épuisées. Son mari put enfin s'éloigner d'elle et profiter de son repos pour aviser aux paiemens du lendemain. Il alla chez lui et reprit le coffret aux diamans.

Delanoue se disposait à sortir, quand il rencontra, dans la pièce voisine de son cabinet de travail, quelqu'un qui l'attendait. C'était le caissier tant de fois renvoyé sans réponse, malgré l'insistance qu'il avait mise à vouloir parler à son patron.

— C'est vous, Beaulieu, lui dit le mari de Berthile ; je vous croyais parti depuis deux heures au moins.

— Il y a, en effet, plus de deux heures, monsieur, que les magasins sont fermés ; mais je n'ai pas cru devoir retourner chez moi ce soir, sans avoir eu un entretien avec vous au sujet de l'état de ma caisse.

— Je le connais aussi bien que vous, répondit Delanoue, et je ne vois pas pourquoi vous vous alarmeriez sur ce point, lorsque vous me voyez sans crainte.

— C'est que demain sera bientôt arrivé, fit observer en hésitant le caissier.

— Eh bien ! laisse-le venir, et pourvu qu'à l'heure voulue, je vous fournisse plus qu'il ne vous sera nécessaire, pour répondre à chacun, qu'avez-vous besoin de vous tourmenter ainsi et de m'excéder moi-même?

— Pardon, répliqua Beaulieu, je n'ai été importun que par excès de zèle.

— C'est bien, c'est bien, repartit Delanoue ; à l'avenir, ne soyez plus zélé jusqu'à l'indiscrétion ; si les gens de ma maison doutent de moi,

comment les autres oseront-il m'accorder leur confiance? Allez, et soyez matinal, j'aurais des valeurs à vous faire encaisser.

Beaulieu s'éloignait, un peu confus de l'entretien, mais non moins tourmenté pour le jour suivant, quand un souvenir le ramena auprès de Delanoue.

— Encore? dit celui-ci en voyant le caissier revenir sur ses pas.

— Il ne s'agit plus d'affaires qui concernent votre maison, répartit Beaulieu, mais d'un événement bien étrange qui s'est passé ce matin entre deux personnes que vous connaissez.

— De qui voulez-vous parler? demanda le marchand avec une visible inquiétude.

— Il paraît que votre ancien premier commis est de retour à Paris depuis quelque temps.

— Que m'importe? est-ce que je m'occupe de ses actions? est-ce que son séjour en province ou à Paris m'intéresse?

— Non, sans doute, monsieur; il n'est pas moins vrai que nous l'aimions tous beaucoup, et comme nous n'avons pas eu à lui en vouloir, nous autres, ce qui le touche nous est sensible.

— Eh bien! après, qu'y a-t-il enfin?

— Il y a que ce matin, dit-on, il a eu un duel, ici près, à l'entrée des Champs-Elysées, avec M. de Vandeuil.

— Et l'affaire a eu des suites fâcheuses? interrompit M. Delanoue, ne dissimulant qu'avec peine la joie qu'une injure sitôt vengée mettait dans son cœur.

— Des suites déplorables! monsieur, répartit le caissier.

—Pardieu! je comprends, Horace Vandeuil a succombé.

— Non répliqua Beaulieu, c'est ce pauvre Emmanuel qui est mort!

Ce fut sur l'impression terrible, qu'il ne savait pas produire par cette déplorable nouvelle, que Beaulieu laissa le mari de Berthile. En partant, le caissier murmura :

— Monsieur a beau ne pas s'y intéresser, c'est un brave jeune homme de moins.

Comment dire l'irrésolution dans laquelle Delanoue se trouva rejeté quand il eut appris le fatal événement. Il ne donna pas un regret à celui qui avait trompé son espoir de vengeance ; la mort d'Emmanuel ne lui parut qu'un embarras de plus; car il supposa que le motif de cette querelle ne serait pas long-temps ignoré, et que ce silence de la tombe sur lequel il avait compté pour entretenir l'erreur de Berthile, il devait y renoncer, puisque Horace Vandeuil était le survivant.

Maintenant pouvait-il bien user du prix de la souillure de son honneur conjugal? devait-il laisser à quelqu'un le droit de dire ce que coûtaient les faveurs de Mme Delanoue? Mais pouvait-il aussi demeurer insolvable quand, le lendemain heureusement passé, il allait s'élancer dans une voie de prospérité dont le terme était à l'infini?

Le marchand, maudissant et Emmanuel qui était mort pour lui, et le caissier qui avait eu la mauvaise inspiration de lui révéler l'issue du combat, se détermina cependant à faire usage de la riche parure dont il avait été mis en possession par le lâche abandon de ses devoirs et de son droit.

Nulle considération ne devait plus l'emporter en lui sur la crainte du lendemain ; il s'empara encore une fois de ce coffret de cuir noir, dérobé avec soin aux regards du caissier lorsqu'il le rencontra dans la chambre voisine ; puis, ayant donné des ordres pour qu'on n'entrât pas chez Berthile, il sortit de la maison.

A quelques pas de chez lui, il prit un fiacre et se fit conduire chez Bapst, le célèbre joaillier de la couronne, de qui il était bien connu.

Ayant préparé une fable pour lui offrir les diamans d'Horace Vandeuil, il lui parla à peu près ainsi :

—Il s'agit d'une personne qui m'intéresse et qui se trouve en ce mo-

ment dans un grand embarras; si ce n'était demain jour d'échéance, je viendrais à son secours; mais ce n'est pas emprunter, c'est trouver à vendre que cette personne voudrait. Voici une parure dont il lui est urgent de se défaire; combien l'estimez-vous?

Le joaillier examina avec soin le collier et les pendans d'oreilles qu'on lui présentait, et après une expertise consciencieuse, il dit :

— Mais celui qui donnerait quatre-vingt mille francs d'une parure comme celle-ci, n'aurait pas, je crois, à se repentir du marché.

— Et seriez-vous en disposition de faire cette affaire sur-le-champ, ce soir?

— Ce soir? répartit le joaillier, impossible; mais demain matin, aussitôt que vous le voudrez, apportez-moi la parure, et je me fais fort de vous avoir trouvé un acquéreur pour ce prix, si toutefois les véritables diamans sont en tout point semblables à leurs modèles.

La façon dont le mari de Berthilde regarda le joaillier prouva qu'il n'avait pas compris ce qu'on venait de lui dire

— Mais ne sommes-nous pas d'accord? demanda l'expert en joaillerie, ne venez-vous pas me parler d'une parure à vendre?

— Oui, répartit Delanoue, de celle-là.

— C'est-à-dire, interrompit l'autre, de diamans qui seraient de la grosseur et de la pureté de ceux-ci?

— Mais non, il ne s'agit pas d'autre chose que de ce que je vous présente.

— Sérieusement? demanda le joaillier. Alors j'en suis fâché pour la personne qui vous intéresse; si elle n'a que cette ressource pour se tirer d'un mauvais pas, elle est perdue.

— Perdue? répéta le mari de Berthile.

— Sans doute, qui diable lui achèterait des morceaux de verre taillés? C'est du faux, mon cher, de l'archi-faux, cela ne vaut pas dix francs!

XIII.

Les Commis.

Il faut renoncer à peindre l'expression que prit le visage du mari de Berthile quand il fut révélé à celui-ci que l'écrin payé si cher était réellement sans valeur.

Il y eut sur ses lèvres un sourire inintelligent et dans ses yeux l'humidité d'une larme.

Cependant il s'efforça de cacher son horrible confusion, et, comme il se sentait près de défaillir, d'un pas mal assuré il se dirigea vers la porte de sortie.

La voix étranglée par le saisissement, Delanoue put à peine articuler quelques mots d'excuse en prenant congé du joaillier.

Arrivé dans la rue, il paya son cocher et le renvoya, puis il se mit à marcher rapidement, mais non pas du côté de sa demeure.

Après avoir erré quelque temps sans direction positive, sans idée arrêtée, un mouvement de colère lui fit précipiter le pas; il marcha ferme et vite; sa course avait un but. C'est chez Horace Vandeuil qu'il se rendait.

Qu'allait-il faire chez l'auteur de cette odieuse tromperie? Pouvait-il, lui, le mari, venir réclamer, comme un marchand victime d'un abus de confiance, le prix convenu du déshonneur de Berthile?

Delanoue ne chercha point à s'expliquer à lui-même le résultat possible de sa démarche; il obéissait à l'impulsion de sa rage, sans se demander ce qu'il avait à faire, ce qu'il avait à dire au misérable qui lui ravissait du même coup deux honneurs.

Vandeuil était chez lui quand le mari de Berthile se fit annoncer. Il ordonna avec empressement qu'on introduisît le visiteur. Delanoue en-

tra, et durant un espace de temps assez considérable, il resta face à face avec son ennemi sans pouvoir lui parler. La voix lui revint cependant.

— Monsieur, s'écria-t-il, je viens vous demander compte... Il s'arrêta.

Affectant le plus grand calme, Horace lui demanda d'un ton qui n'avait rien de celui d'un homme intimidé par l'apparition soudaine d'un mari justement irrité :

— Compte de quoi, monsieur Delanoue ? Je ne sache pas qu'il y ait entre nous aucun compte à régler.

Avec l'accent d'une poignante douleur et de la colère mal contenue, Delanoue répliqua :

— Il en est un cependant, monsieur, quand ce ne serait que celui du sang que vous avez versé ce matin.

Au lieu de prendre cet air de persifflage qui lui était habituel en circonstance analogue à celle-ci, Horace, sérieusement, tristement même, répondit :

— J'ignorais que vous prissiez si vivement intérêt à l'amant d'une femme de chambre.

Delanoue se sentit frappé de stupéfaction.

— Puisqu'on vous a si bien instruit de notre rencontre, ajouta le rival d'Emmanuel, on a dû vous dire aussi que lorsque je vis tomber ce malheureux jeune homme, je me précipitai vers lui pour lui porter secours, et que, me tournant alors vers nos témoins, à qui je n'avais pas dit le véritable motif de notre querelle, je m'écriai : — Monsieur Savenay a raison, c'est bien avec Héloïse Salmon que j'ai passé la nuit.

« Eh bien ! monsieur, poursuivit Horace en s'adressant au mari de Berthile, en quoi cette affaire vous regarde-t-elle ? c'est bien assez d'une victime pour une pareille aventure, et il ne convient pas à votre dignité, je suppose, de vous faire le champion de cette fille.

Horace Vandeuil ne faisait là que raconter franchement ce qui s'était passé quand Emmanuel, frappé d'une balle, était tombé devant son adversaire.

En voyant ainsi le sort des armes faire mentir la justice du ciel, Vandeuil le fat, Vandeuil l'homme sans cœur, qui achetait l'honneur d'une femme et la payait en fausse monnaie, s'était senti ému de pitié.

Vaincu lui-même, il eût jusqu'à son dernier souffle soutenu le pari qu'il avait engagé avec ses amis; vainqueur et comprenant dans le regard déjà presque éteint d'Emmanuel, la prière que lui faisait celui-ci de respecter une réputation pour laquelle le digne jeune homme avait versé son sang, Horace, en effet, s'était écrié :

— J'ai perdu la gageure, messieurs, je sors de chez Héloïse, la maîtresse de M. Savenay ; c'est elle qui m'a reçu cette nuit.

Ce mouvement de générosité, ou, pour parler plus vrai, cette sorte d'expiation de son crime, Horace Vandeuil y eût-il persisté si réellement Emmanuel avait succombé à l'instant? Il est supposable qu'il eût rectifié ses paroles dictées par égard pour le blessé.

Les deux pieds sur la tombe d'Emmanuel, il aurait fait l'aveu de sa faiblesse d'un moment, et il se serait de nouveau paré de son crime; mais la victime respirait encore; mais on avait pu transporter vivant le jeune Savenay loin du lieu de la rencontre; mais la balle avait été extraite avec bonheur de la blessure; mais au moment, enfin, où Delanoue venait, disait-il, venger la mort de son ancien commis, le vainqueur du combat pouvait lui répondre :

— Son sang a coulé, il est vrai, et cependant vous n'avez pas à me punir comme son meurtrier, car le médecin répond de le sauver.

L'existence préservée d'Emmanuel faisait un devoir à Horace Vandeuil de ne plus revenir sur la déclaration solennelle qu'un bon sentiment lui avait arrachée le matin.

— Monsieur, continua-t-il en s'adressant à Delanoue, que ce soit votre

droit de m'interdire toute intrigue avec quelqu'un de votre maison, je ne le conteste pas; mais je ne vous dois point compte de mes affections, de mes caprices si vous voulez, quand ils portent sur une personne qui a cessé de vous appartenir. Héloïse Salmon n'est plus au service de Mme Delanoue, aucune discussion à son sujet ne peut donc avoir lieu entre nous.

A cela Delanoue n'avait rien à répondre, et il allait se retirer avec une honte de plus, lui qui était venu pour se faire payer de toutes celles dont il avait souffert depuis la veille, quand il se souvint du coffret qu'il portait encore caché sous son habit; il le prit, en disant à Horace Vandeuil :

— Encore faut-il que je vous restitue ce que votre maîtresse a oublié chez moi. Il lança la boîte avec tant de force contre le parquet, qu'elle s'ouvrit, et les diamans faux s'épandirent çà et là.

— J'ignore ce que cela signifie, répartit Horace, se défendant de pâlir; mais je vous invite, dans l'intérêt de mon malade, à plus de ménagemens; il s'en faut de beaucoup que M. Savenay soit hors de tout danger.

Au nom du protecteur de Berthile, à la pensée qu'il trouvait réunis dans cette maison et l'homme qui s'était si noblement vengé d'une offense imméritée, et l'homme qu'il n'était plus même en droit de punir, cela à cause du mensonge que lui-même avait fait à sa femme, et à cause du motif que donnait Horace de sa visite nocturne, le marchand alors éprouva toutes les tortures qu'il est possible au cœur d'endurer avant de se briser. Il se laissa aller sur un fauteuil et murmura :

— Oh! demain! que je paie et puis que je meure; j'ai acheté assez cher le droit de ne pas laisser un nom déshonoré.

—Eh mon Dieu! qu'entends-je? répartit Vandeuil, affectant la surprise et un faux semblant de vif intérêt; monsieur Delanoue serait-il dans l'embarras? S'il est vrai qu'il éprouve une gêne momentanée, mes amis, mon crédit pourraient lui être d'un utile secours.

— Moi! moi! vous devoir quelque chose! répliqua le mari de Berthile avec indignation.

— Pourquoi non? Est-ce que la conquête de Mlle Héloïse a pu me faire auprès de vous un titre de réprobation?

Rejeté toujours dans cette fable, qui lui interdisait le droit de se plaindre, Delanoue ne savait plus s'il ne devait pas tendre la main vers celle qui se présentait pour le sauver.

Horace, qui suivait d'un œil attentif, et comme s'il eût pénétré au fond de sa pensée, le combat intérieur auquel Delanoue était en proie, Horace, avançant dans une voie perfide, parla non pas de se faire prêteur, mais associé du marchand, et le marchand l'écouta, et il parut ébranlé, tant la crainte du lendemain lui était rude à porter. Enfin ces mots furent dits :

— Ce n'est pas un service que je me propose de vous rendre; c'est une spéculation dont votre intelligence et votre probité me feront tirer bénéfice.

Entraîné par la nécessité, qui parlait impérieusement, Delanoue balançait encore, incertain s'il accepterait ou non la proposition d'Horace Vandeuil, quand une porte s'ouvrit. Emmanuel, pâle, faible, et portant sur son visage les traces des vives souffrances qu'il avait endurées, s'avança dans le salon, soutenu par Beaulieu, le caissier du mari de Berthile.

— Monsieur, dit-il à ce dernier, j'ai reconnu votre voix, et je viens vous prier de passer dans la chambre voisine; Beaulieu et moi nous avons à vous parler.

Delanoue, étonné de la présence de son caissier dans cette maison, se leva, et, sans prendre congé de Vandeuil, il suivit Emmanuel et son guide.

Dans la pièce où il entra, le marchand se vit entouré de visages de connaissance : tous ses commis étaient chez le blessé.

—Que faites-vous ici, messieurs? leur demanda-t-il.

Beaulieu se chargea de l'explication.

Voici en résumé ce qui s'était passé :

Après avoir quitté son maître, le caissier avait voulu s'assurer de la vérité à propos du duel de Vandeuil avec Emmanuel; les renseignemens qu'il prit le conduisirent dans l'hôtel où la victime du combat avait été transportée. Ayant trouvé Emmanuel en état de parler, il s'était entretenu avec lui des embarras de la maison; ils s'étaient dit tous deux : « Il faut le sauver, » et, pour y parvenir, Beaulieu avait été tour à tour s'adresser à ceux-là même qui avaient le plus grand intérêt à ce que le crédit de M. Delanoue ne fût pas compromis.

Les commis de l'établissement étaient au nombre de vingt; celui-là avait quelques économies, un autre des parens en position de faire un sacrifice d'argent; enfin, tous se cotisant, réalisant leurs espérances et intéressant leurs familles à une bonne œuvre, pouvaient garantir au marchand ses échéances du lendemain.

Delanoue, qui s'était vu au penchant de sa ruine, ému aux larmes de ce secours qu'il devait à ces honnêtes jeunes gens, ne savait en quels termes leur témoigner sa reconnaissance; il était combattu et par la honte d'accepter et par la crainte de proférer un refus qui entraînait sa ruine.

— Ce n'est pas vous que nous sauvons, lui dit Beaulieu: c'est nous-mêmes; qui le saura d'ailleurs, quand nous nous sommes engagés par serment à ne jamais dévoiler ce qui s'est passé entre nous. Pouvez-vous vous refuser à recevoir le dépôt que nous voulons vous confier? Nous placerions nos fonds chez un autre, si nous connaissions une maison plus sûre que celle de M. Delanoue.

L'assurance du secret bien gardé, les instances de ses commis, la forme délicate du prêt qui lui était offert, déterminèrent le mari de Berthile à se rendre aux vœux de ses commis.

— Le reste nous regarde, dit Beaulieu triomphant; qu'on se présente demain pour toucher : la caisse sera pleine.

Delanoue revint chez lui le cœur soulagé, tandis qu'Emmanuel, maintenant transportable, quittait l'hôtel d'Horace Vandeuil.

Le lendemain, le caissier de Delanoue, solidement établi à son poste, payait à vue.

Conclusion.

Ainsi le dévoûment de tous avait sauvé l'honneur de la maison. Ce jour fatal passé, le crédit de Delanoue devait même braver la calomnie; il était affermi pour long-temps.

Le juge était en droit de siéger parmi ses pairs, et le spéculateur audacieux n'avait plus à craindre qu'on lui refusât ce titre de chef qu'il ambitionnait dans une colossale entreprise.

Il est vrai que, descendant en lui-même, le mari avait à s'avouer qu'il n'était pas sorti aussi pur que le marchand de la cruelle épreuve; mais à part ce reproche intime, rien ne pouvait troubler son bien-être intérieur.

De trois personnes à qui la vérité était connue, pas une n'était intéressée à la publier. Quant à Berthile, confiante dans le sentiment de sa chasteté respectée, elle devait être mieux qu'innocente aux yeux de Delanoue.

Cependant, et malgré toutes ces chances de prospérité, de repos, toutes ces conditions de bonheur, une profonde tristesse s'empara de l'esprit du mari de Berthile; il sentit la répugnance, le dégoût même s'établit dans son cœur, aussitôt que, délivré des inquiétudes de l'avenir, il ne se trouva plus qu'en présence du passé.

TABLE.

LE BANQUIER DE CIRE,

Par PAUL FÉVAL.

I.

En 1824, vers le commencement de l'été, un homme était couché sur son lit, dans une chambre de l'hôtel Meurice, à Paris. Il dormait; sa respiration égale et tranquille témoignait de la parfaite quiétude de son sommeil. Ses traits, d'une régularité pleine de délicatesse, offraient le type de la beauté britannique, qui serait la perfection, si la perfection n'était inséparable de la grâce. Sa chevelure blonde, où quelques poils gris paraissaient çà et là, se cintrait en rouleau pommadé au dessus de son front lisse et reluisant comme le marbre; une barbe incolore encadrait de ses deux flocons symétriques l'ovale irréprochable de son visage. C'était, à coup sûr, un Anglais ou la statue d'un Anglais : entre ces deux choses seulement le doute pouvait être permis.

Mais c'était bien un Anglais, en chair et en os, nommé Peter Lowter. Il était depuis un an à Paris, et passait, parmi ses connaissances, pour un fort drôle de corps, ce qui ne veut pas dire qu'il fût amusant le moins du monde. Voici quelle était sa vie : à onze heures il se levait, faisait une minutieuse toilette et déjeûnait; à deux heures, il se rendait à Frascati; là, il jouait jusqu'à la fermeture des salons. Il jouait gros jeu et perdait sans relâche; personne ne se souvenait de l'avoir vu gagner jamais. Depuis un an, il avait dû perdre ainsi une énorme somme. Aussi quelques uns disaient-ils que c'était un membre du haut parlement voyageant in-

cognito ; d'autres le soupçonnaient, ce qui était bien autre chose ! d'être parent du célèbre banquier de Londres portant le même nom que lui. Les croupiers, moins curieux, faisaient râfle de ses guinées sans s'inquiéter de sa position sociale.

Onze heures sonnèrent. Un réveil adapté à la pendule fit entendre son discordant appel. M. Lowter ouvrit les yeux et jeta autour de la chambre son regard apathique et froid. Un rayon de soleil se jouait dans les rayons de la croisée.

— Pas de brouillard ! murmura-t-il avec désappointement.

Il se leva, mettant à tous ses mouvemens une lenteur systématique, passa une robe de chambre et vaqua aux détails de sa toilette. Cela fait, il prit une paire de pistolets, dans chacun desquels il força deux balles, et sonna son déjeûner.

Après avoir mangé beaucoup et bu davantage, il repoussa son fauteuil loin de la table et allongea le bras pour atteindre les pistolets. Son visage peignait l'impassibilité la plus complète ; la diaphane blancheur de sa peau montrait les chairs de sa joue fraîches, rosées, comme devaient l'être, sous leur épiderme de satin, les chairs des modèles de Boucher.

Les deux pistolets furent tranquillement armés. Peter Lowter en prit un dans chaque main, tourna le dos au soleil, et appuya les deux canons contre son front. Au moment de presser les détentes, il parut se raviser.

— Ce misérable Dick oublie toujours les cure-dents! grommela-t-il d'un air chagrin. — Dick !

Un groom de proportions choisies, et pouvant peser un peu moins qu'un mouton, montra son visage de fouine à la porte entrebâillée. Peter Lowter lui ordonna d'abord d'aller au diable, et, incidemment, d'apporter un paquet de cure-dents. Tandis que le groom exécutait la deuxième partie de cet ordre, son maître s'était renversé en arriere et dardait au plafond son œil porcelaine. Le sujet de ses réflexions était plein de mélancolique philosophie. Il se disait qu'à tout prendre, les quatre balles de ses pistolets eussent remplacé les cure-dents avec avantage ; que ce retard, apporté volontairement à l'accomplissement d'un acte sérieux et louable, était indigne d'un gentleman. Néanmoins, il attendait ; pour un Anglais, le suicide perd les trois quarts de son charme quand le baromètre est au beau.

Ceux qui disaient que M. Lowter était parent du célèbre banquier de Londres se trompaient ; M. Lowter était le banquier lui-même. Unique artisan de sa fortune, il avait acquis, en quinze ans, un crédit sans bornes ; en 1823, il faisait à lui seul autant d'affaires que dix de ses collègues et des plus connus. On lui supposait, en caisse ou placé quelque part, un fabuleux trésor, et ses rivaux, qui n'étaient que huit ou dix fois millionnaires, séchaient d'envie et de dépit.

Nonobstant, Peter Lowter était loin d'être heureux. Il avait atteint l'opulence après avoir connu la misère ; sa femme était bonne et douce ; sa fille, ravissante créature, eût fait l'orgueil de tous les pères : tout enfin lui souriait. Ce bonheur constant l'ennuya ; il prit le spleen, et conçut pour son intérieur un invincible dégoût. La tentation lui vint d'abord d'exagérer les folies des lions de Londres ; il le pouvait ; sa caisse était inépuisable ; mais il eût fallu se mouvoir, vivre, et le banquier Lowter, nature apathique, que la soif de l'or avait seule pu galvaniser autrefois, recula devant cette fatigue. D'ailleurs, par une contradiction explicable, tout en détestant sa femme, il l'estimait et tenait à son estime. Pendant de longues années on l'avait cité comme le modèle des pères de famille ; à quoi bon perdre cette renommée, qui ajoutait à son crédit ?

Pourtant, il fallait combattre l'odieux ennui qui le rongeait. Il se fit joueur. Heureux en affaires, la chance lui fut hostile au jeu. Il perdit, il perdit sans cesse, c'est pourquoi sa fantaisie devint une passion. Au jeu, comme en amour, le succès est un sûr remède, et les cruautés de la fortune n'ont pas moins d'irrésistible attrait que les savantes rigueurs d'une

coquette ; si Peter Lowter eût gagné, notre histoire finirait au premier chapitre.

Sa passion grandit et ne connut bientôt plus de frein ; il perdit d'abord tout ce qu'il avait en caisse, puis les sommes placées ; enfin, reduit aux fonds de son commerce, il dut se borner et ne jeter au jeu que l'immense bénéfice de chaque jour. — Alors, il s'ennuya de nouveau.

Ce n'était point aux clubs fashionables, ce n'était pas même dans les maisons tolérées que Peter Lowter vidait son portefeuille tous les soirs. Il avait fait choix d'un obscur tripot où nul ne pouvait le reconnaître. Sa passion, en effet, était un secret pour tous, même pour sa femme. Il passait la nuit entière et une partie des journées hors de chez lui ; mais, tandis qu'il jouait, on le croyait au travail ; mistress Lowter avait l'assurance matérielle, positive, qu'il était paisiblement assis dans son cabinet. Elle le *voyait.* Nous expliquerons plus tard cette expression, qui pourrait sembler étrange au lecteur.

Un seul confident avait le secret du banquier. Toby, vieux domestique bavard de nature, mais discret comme un bloc de sapin du nord, dont il avait la couleur et la souplesse, dès qu'il s'agissait de son maître, favorisait les mystérieuses excursions de Peter Lowter. Hors lui, tout le monde devait croire le banquier un prodige d'assidue et laborieuse patience.

Il y a dans l'atmosphère de Londres une *malaria* de suicide que de lymphatiques gentlemen ont essayé d'importer en France, cela, malheureusement avec un certain succès. Peter Lowter, en rentrant chez lui chaque nuit, passait la Tamise. Une fois, il s'accouda sur la balustrade du pont, et regarda le fleuve avec envie. Il faisait froid ; le banquier frissonna et poursuivit son chemin ; mais, depuis lors, il ne pensait plus à la rivière sans éprouver un certain tressaillement voluptueux, comparable à cette saveur décevante, mais jolie, qui caresse le palais d'un gourmet au souvenir de tel pâté de Strasbourg convenablement arrosé. Trop paresseux pour avoir deux passions, il reprit au démon du jeu son cœur, et le donna au suicide ; non pas à ce suicide étourdi que brusque un caissier famélique, coupable de détournement, mais à ce tranquille et glorieux trépas médité à loisir, savouré en espoir, chaque jour, durant de longues semaines, puis accompli un matin à tête reposée, après une nuit de sommeil réparateur, quand les membres jouissent de ce surcroît de vie matérielle apporté par un confortable repas. Londres ne valait rien pour une partie de ce genre ; il fallait conquérir liberté entière ; le stratagème employé jusqu'alors avait succès pour tromper le monde et mistress Lowter ne suffisait plus.

Comme nous pourrons le voir, ce stratagème n'était pas sans mérite ; à la rigueur, le banquier aurait pu trouver un autre expédient, mais il ne donnait carrière à son imagination qu'à bonnes enseignes. Que voulait-il ? du temps et de la solitude pour boire à petites gorgées la coupe du suicide. Il jugea fort inutile de chercher un biais, et poussa droit au but : il quitta Londres, laissant à mistress Lowter un billet en forme de testament et commençant par ces mots sacramentels :

« Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai cessé d'exister. Ne cherchez » point à connaître, etc., etc. »

Ceci, à bien le prendre, n'était point un mensonge, mais un simple anachronisme. Le banquier anticipait sur les événemens. Cette fois, n'ayant plus besoin du vieux Toby, son complice ordinaire, il ne le mit point dans le secret, et partit, mort pour tout le monde.

Il débarqua en France. Rien n'est irréfléchi chez un Anglais : Peter Lowter avait pris le temps d'amasser une très forte somme et arrivait, le portefeuille gonflé de bank-notes. Il joua pour occuper son ennui, et perdit suivant son habitude. Or, ici, la perte de chaque jour ne pouvait plus se balancer par de continuels emprunts faits à la caisse ; M. Lowter vit rapidement diminuer son trésor ; la mort se montra prochaine, non plus

volontaire, mais inévitable. Sous ce nouvel aspect, elle lui sembla médiocrement séduisante.

Il perdit néanmoins sans relâche, travaillant méthodiquement à sa ruine et ne permettant point à sa perte de dépasser une certaine limite. De cette façon, divisant le contenu de son portefeuille par le montant de son enjeu quotidien, il pouvait arrêter chaque soir le compte de ses jours. Cela dura un an.

La veille du jour où nous l'avons présenté au lecteur, il avait fait sa dernière division et trouvé zéro pour quotient.

Peter Lowter voulait bien mourir, d'autant mieux qu'il ne pouvait faire autrement; mais il eût été charmé de trouver un prétexte pour vivre. Au moment fatal, le souvenir de sa femme lui revint; il voyait, comme dans un rêve, l'image de sa jolie Anna, sa fille aînée. Pourquoi les avait-il quittées?

Dick, le groom, reparut bientôt avec les cure-dents. Derrière lui entra un grand jeune homme qui parcourut la chambre d'un air effaré. A la vue de M. Lowter, il laissa échapper un oh! modulé à la façon anglaise, sur trois notes également cacophoniques. Dick se retourna et fit chorus.

— Prodigieux! murmura le nouvel arrivant.

— Monsieur, dit Lowter en montrant la porte, je ne vous connais pas.

Le nouveau venu rougit, mais ne se retira point.

— Je me nomme Robert Stevenson, dit-il en saluant respectueusement.

M. Lowter garda le silence.

— Ne connaissez-vous pas au moins mon nom? reprit Robert.

— Une méprise, je suppose, dit le banquier; finissons.

— Prodigieux! répéta Robert avec tous les signes de la stupéfaction. N'êtes-vous donc pas monsieur Peter Lowter, banquier, 6, Oxford-Street, à Londres?

Ce dernier fit signe à Dick de sortir.

— Pourquoi cette question? demanda-t-il en fermant la porte.

— Pourquoi? s'écria le jeune homme. Allons! je commence à croire en effet que c'est une méprise. Vous n'avez pas... Monsieur Lowter, veux-je dire, n'a pas l'habitude, il est vrai, de communiquer avec ses employés, mais il ne peut ignorer le nom de son principal commis.

— Ah! fit le banquier, stupéfait à son tour, mais cachant son étonnement sous la flegmatique impassibilité de son visage; — il n'est donc pas mort?

Le commis éclata de rire.

— Vous avez raison de vous moquer de moi, monsieur Lowter, dit-il; mais je demande grâce. Sérieusement, c'est vous, n'est-ce pas?

Le banquier secoua la tête.

— Non?... Eh bien! je veux mourir si jamais ressemblance plus extraordinaire s'est rencontrée sous le soleil..... Au fait, je suis fou! Comment pourriez-vous être monsieur Lowter, mon patron? Je l'ai laissé il y a trois jours à Londres, et je suis certain qu'il n'était pas sur le paquebot qui m'a conduit en France. Par quel chemin m'auriez-vous devancé?

Peter Lowter se perdait en conjectures et parcourait la chambre à grands pas. Le commis, profitant d'un instant favorable, voulut effectuer sa retraite.

— Monsieur Robert Stevenson, dit tout à coup le banquier, j'ai beaucoup connu dans le temps ce digne M. Lowter d'Oxford-Street dont je porte le nom; je suis ravi qu'il ne soit point mort, et... Avez-vous déjeûné, monsieur Stevenson?

Quelques minutes après, nos deux Anglais étaient attablés vis-à-vis l'un de l'autre. Grâce à la précieuse faculté d'extension propre aux estomacs d'outre-Manche, le banquier put décemment tenir tête à son hôte. Celui-ci était jeune, simple d'esprit et naturellement communicatif. Une fois la glace rompue, il ne se fit point prier pour dire qu'il était fils de M. Ste-

venson, banquier à Édimbourg et correspondant de la maison Lowter. Premier commis dans cette dernière maison depuis six mois, il était devenu amoureux de miss Anna, la fille aînée de son patron. Mistress Lowter voyait cet amour d'un œil bienveillant; miss Anna de même, du moins Robert l'espérait; mais il y avait ce diable de Thomas Bage!... Quant au banquier lui-même, Robert ne savait, en vérité, à quoi s'en tenir. C'était un si singulier personnage! Chargé d'opérer en France divers recouvremens. Robert était arrivé le matin à Paris. En descendant à l'hôtel, il avait entendu prononcer le nom de son patron, et s'était fait dépeindre l'individu qui le portait.

— Rien ne manquait à la ressemblance, dit-il en finissant; même âge, même tournure... Et, sur mon honneur, plus je vous regarde!... Mais laissons cela. L'idée ne m'est pas venue d'abord que la rencontre fût impossible, et j'étais d'autant plus empressé de me trouver face à face avec mon patron, que je n'ai point encore eu cet avantage.

— Comment! s'écria Peter Lowter, depuis six mois?...

On était à la troisième bouteille de porto. Stevenson, de plus en plus expansif, s'accouda sur la table et prit un air mystérieux.

— Vous comprenez, dit-il en clignant de l'œil, qu'il y a là-dessous quelque chose d'étrange. A Londres, il court certains bruits...

— Je savais bien que mes souvenirs ne me trompaient pas, interrompit le banquier : on a dit autrefois que M. Lowter était mort.

— Mort? je ne sais. Maintenant, on dit qu'il est fou.

Peter Lowter fit un geste d'incrédulité.

— Positivement, reprit Stevenson; et cela n'augmente pas le crédit de la maison.

— Mais pourquoi dit-on cela?

— Je vous fais juge. Depuis un an, M. Lowter s'est fait mettre sous verre.

— Ah bah!

— Je m'explique : il a fait adapter à son cabinet, du côté des bureaux, une clôture à vitrage, fortement grillée. Derrière cette clôture, on le voit assis, le dos tourné au public, vêtu, été comme hiver, d'une robe de chambre fourrée.

— Et que fait-il ainsi?

— Dieu et Thomas Bage le savent. Parfois, un épais rideau de serge empêche de l'apercevoir; mais tout fait conjecturer qu'il reste, les journées entières, dans cette position. Quand vient la nuit, Thomas Bage (lui seul a la clé du sanctuaire) entre avec des flambeaux et le dîner du patron.

— Ce Bage n'est donc plus premier commis? demanda M. Lowter.

— Il a monté en grade; il est associé ou quelque chose d'approchant.

— J'entends; il a la signature...

— Non pas. M. Lowter seul...

— Par le ciel! interrompit le banquier avec une chaleur inaccoutumée, je donnerais beaucoup pour voir un effet souscrit par ce Peter Lowter!

Stevenson avait fait grand honneur au déjeûner; il ne prit point garde au feu subit qui brilla dans l'œil de son partner.

— Rien de plus facile, dit-il.

Et il tira de son portefeuille une lettre de crédit datée de Londres, quatre jours auparavant. M. Lowter se saisit avidement du papier et le retourna dans tous les sens. Tandis qu'il l'examinait, ses sourcils se fronçaient, ses lèvres remuaient comme s'il se fût parlé à lui-même.

— A la bonne heure! murmurait-il, voici ma signature miraculeusement contrefaite; je conçois cela. Mais moi... moi, qui donc peut me doubler à Londres, et jouer mon rôle de manière à tromper jusqu'aux employés de la maison?... Mon cher monsieur Stevenson, continua-t-il en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, tous ces détails me réjouissent infiniment; poursuivez, je vous prie.

— Où en étais-je ? demanda Robert. Je vous disais, je pense, que miss Anna est la plus délicieuse fille qui soit au monde. Figurez-vous...

— Vous parliez de son père. Que fait-il, une fois le soir venu?

Le cerveau de Robert commençait à se troubler.

— Le soir venu, on lui sert à dîner, voilà tout.

— Dîne-t-il?

— C'est vraisemblable.

— L'avez-vous vu ?

— Jamais. Bage tire le rideau... Afin que vous le sachiez, ce Bage est un misérable que je soupçonne fortement d'être mon rival. Mais il faudra que je meure... que je meure, mon cher monsieur, avant qu'il épouse miss Lowter !

Le banquier n'écoutait plus. Il se frottait les mains ; un demi-sourire relevait les coins de sa lèvre.

— C'est cela ! se disait-il, ce ne peut être autre chose... Dussé-je ne pas me tuer avant six mois, je saurai si j'ai deviné juste !

Le prétexte était trouvé. En conscience, il était excellent. Quel homme eût songé à mourir avant de démasquer le hardi coquin qui se faisait son Sosie?

Stevenson, pendant cela, demeuré seul à table, buvait et se livrait à une élégiaque description de miss Anna Lowter ; sa langue s'épaississait de plus en plus. Bientôt il s'affaissa lourdement et prit sommeil.

M. Lowter sonna Dick; Stevenson fut porté sur le lit, où il continua en paix son somme. Le soir, en s'éveillant, il se trouva seul. La chambre avait changé de physionomie : le secrétaire était grand ouvert et vide ; les meubles présentaient cet aspect de désordre qui suit un départ précipité. Sur la table où avait eu lieu le déjeûner, un billet cacheté portait l'adresse de M. Stevenson ; le commis l'ouvrit précipitamment. Voici quel était son contenu :

« Reçu de M. R. Stevenson 300 liv. sterl. en une lettre de crédit de pareille somme, et deux bank-notes de 200 liv. sterl. chacune; ensemble 700 liv. sterl.

» P. Lowter, 6, Oxford-Street, London. »

Robert sauta sur son portefeuille, qu'il trouva vide. Il revint alors vers la table, relut la quittance, et se frotta les yeux jusqu'à les rendre très rouges.

— C'était lui ! s'écria-t-il enfin ; impossible de méconnaître sa signature ! Il aura voulu me donner une leçon... Mais comment diable a-t-il pu me devancer?

Un domestique de l'hôtel entra.

— A quelle heure est arrivé ce gentleman qui occupait cette chambre ? lui demanda Stevenson.

Le domestique le regarda étonné; Stevenson renouvela sa question.

— Si vous voulez parler de M. Lowter, répondit enfin le garçon, il y a un an et quelques jours qu'il occupe cet appartement.

Robert resta comme abasourdi.

— Ce n'est pas lui ! murmura-t-il après un long silence... C'est donc le diable !

Un peu soulagé par cet ingénieux syllogisme, Stevenson vida le contenu de sa bourse sur la table : il lui restait juste ce qu'il fallait pour retourner en Angleterre.

II.

La maison de Peter Lowter, à Londres, était un véritable palais. Le rez-de-chaussée entier était occupé par de vastes bureaux décorés avec un luxe sévère, et peuplés d'une armée d'employés de tous âges. Au premier étage se trouvait le cabinet de M. Lowter, dont Stevenson nous a fait la description. Ce cabinet donnait d'un côté sur les bureaux des chefs ;

de l'autre, il touchait l'ancien appartement de mistress Lowter, occupé maintenant par M. Thomas Bage. Mistress Lowter s'était retirée au second étage avec sa famille.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, la femme du banquier, malade, était à demi couchée sur une chaise longue ; près d'elle, Anna feuilletait distraitement un keepsake. L'ameublement du petit salon où elles se trouvaient outrepassait les limites les plus extrêmes de la magnificence privée : c'était royal, prestigieux ; volontiers aurions-nous dit extravagant, si miss Lowter n'eût montré là son pur et charmant visage, pour lequel aucun cadre ne pouvait être trop somptueux.

Mistress Lowter était une femme de quarante ans, aux traits fatigués, presque flétris ; la souffrance se lisait en caractères distincts sur son front. De temps en temps, à la dérobée, elle jetait un regard vers sa fille ; une larme venait alors à ses yeux.

— Il me semble, dit Anna en fermant tout à coup le keepsake, que M. Stevenson tarde bien à nous donner de ses nouvelles?

— Il y a huit jours seulement qu'il est parti, fit observer mistress Lowter.

— Huit jours, répéta la jeune fille, c'est bien long!

Comme si elle eût regretté cette parole, Anna rougit et cacha son visage derrière l'album, qu'elle ouvrit de nouveau.

— Elle l'aime, murmura mistress Lowter ; pauvre enfant !

Un domestique entr'ouvrit la porte et annonça M. Bage. Ce nom parut produire sur les deux dames un effet analogue : mistress Lowter fronça le sourcil, et Anna laissa échapper une exclamation peu flatteuse pour le nouvel arrivant. M. Bage était remarquablement laid. Sa physionomie exprimait l'avidité ; ses manières avaient cette brutale aisance qui n'est qu'une variante de la bassesse. Il entra d'un air cavalier, salua légèrement, et jeta un vaste portefeuille sur la table.

— Que Dieu me punisse, s'écria-t-il, si miss Lowter ne devient pas plus belle chaque jour !

Ce compliment, tout parfumé de galanterie britannique, demeura sans réponse. Bage renfrogna sa laide figure et se retourna vers la mère.

— A l'ouvrage ! dit-il avec brusquerie.

Anna comprit, et se retira aussitôt. Bage ouvrit le portefeuille, qui contenait des effets, lettres et bordereaux sans signature. Mistress Lowter prit une plume et, sans lire, signa le tout.

— Cet étourdi de Stevenson n'écrit pas, dit Bage ; la dernière ressource nous échappe.

Mistress Lowter tressaillit.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir? demanda-t-elle.

— Je n'en vois pas, répondit Bage avec une glaciale indifférence.

— Quoi ! cet immense crédit?...

— Tout s'use... excepté mon amour. Décidément, ma chère dame, je crois que miss Anna m'a ensorcelé.

Ce disant, Bage se frotta les mains d'un air satisfait. Mistress Lowter réprima un geste d'indignation.

— Mais, reprit-elle, Robert est un honnête jeune homme ; il aura sans doute effectué les recouvremens dont il s'est chargé ; nous allons recevoir sous peu...

— Quoi? quelques milliers de livres. C'est trois jours de vie pour la maison... Avez-vous réfléchi à ma proposition?

— Ainsi donc, s'écria mistress Lowter, nous voilà réduits à la mendicité !

— C'est le mot, ma bonne dame.

Mistress Lowter se leva ; une rougeur subite et fugitive empourpra sa joue ; dans son regard éclatait une haine méprisante et sans bornes.

— Et vous venez me demander ma fille! dit-elle d'une voix tremblante.

Notre fortune était grande, si grande qu'elle excitait l'envie de tous; vous étiez, vous, un chétif commis. Maintenant vous êtes millionnaire, et nous n'avons plus rien ! Fort contre une femme sur laquelle pesait la crainte de la justice humaine, vous, son complice, son tentateur, vous lui avez dit : Je vais te voler ton opulence, je vais m'enrichir de ta détresse; pas un mot de plainte! il faut choisir sans bruit entre la misère et l'infamie. Je me suis tue, car je vous savais lâche !... Mais maintenant, vous venez me demander ma fille... vous !...

Elle s'arrêta, comme si elle n'avait pu trouver d'expression assez dédaigneuse pour formuler l'amertume de son refus. Thomas Bage attendit une seconde, puis, se forçant à ricaner :

— Sur ma parole, dit-il, je pense qu'il y a du vrai dans tout ceci. Je vous ai pris votre fortune; d'où il résulte, ma chère dame, que je la possède : c'est un point à considérer. Quant à la main de miss Anna, je vous la demande en effet positivement.

— Jamais! Je suis faible; je fus coupable, mais je le fus pour mon enfant, et Dieu me pardonnera. Si je la donnais à un homme tel que vous...

— Elle jouirait d'un joli revenu, ma bonne dame, et je serais capable de vous assurer à vous-même une pension décente...

— Jamais ! répéta mistress Lowter avec force.

— Ma chère dame, dit Thomas Bage dont la voix prit une inflexion doucereuse, vous me mettez sans cesse dans la nécessité de vous rappeler certaines choses... Ce que j'ai fait pour votre fortune, ne pourrai-je le faire pour miss Anna?

— Non ! oh ! ce serait trop infâme ! murmura mistress Lowter en joignant les mains.

— Infâme ou non, je le puis.

— Vous ne le ferez pas !

— Je penche à croire, ma bonne dame, que je le ferai. J'aime votre fille; réellement je l'aime plus qu'il n'est raisonnable. Vous me la refusez; d'un mot je puis vous perdre : bien fou serais-je si je ne disais pas ce mot qui, tout naturellement, jettera la jolie miss entre les bras de qui voudra la prendre.

Mistress Lowter était atterée. Avant que son émotion lui eût permis de trouver une parole pour répondre, Bage reprit son portefeuille et se leva.

— Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir.

Puis, saluant cavalièrement, il se retira.

Comme nous l'avons dit déjà, le crédit de Peter Lowter était énorme, mais exclusivement personnel. Ce crédit n'avait pour fondement que la grande habileté du banquier, sa probité connue, et le remarquable bonheur qui l'avait accompagné dans toutes ses entreprises. Il était considéré à Londres comme un modèle dont il fallait désespérer d'atteindre la perfection. Sa femme, qui partageait la croyance commune, voyait en lui un être infaillible, une providence.

La lettre par laquelle le banquier annonçait son prétendu suicide frappa donc, dans le temps, mistress Lowter d'un coup doublement terrible, elle perdait à la fois son mari et sa fortune. Mistress Lowter avait en ce monde un sentiment exclusif et passionné : sa fille Anna était tout pour elle. La mort du banquier jetait bas brusquement tous les rêves dorés qu'elle avait faits touchant l'avenir de cette enfant. Elle respectait son mari, sa mort l'affligeait; elle avait connu le besoin autrefois, la pensée de redevenir pauvre l'eût navrée; la pensée de voir sa fille partager sa chute la brisa.

Elle était seule dans l'appartement qu'elle occupait alors au premier étage de la maison d'Oxford-Street, lorsque le vieux Toby lui apporta le message mortuaire. Toby servait le banquier depuis quinze ans ; mistress Lowter était douce et bonne; il l'aimait, et se reprochait souvent d'aider à la tromper. A peine la pauvre femme eut-elle parcouru les premières lignes de la lettre qu'elle se trouva mal. Toby, tout en lui portant secours,

jeta un coup d'œil sur le papier, qui était tombé ouvert à ses pieds, il lut.

— Dieu nous aide! murmura-t-il; que va devenir la maison?

La position de la maison Lowter était en effet chose universellement connue. Son chef était pour elle ce que l'âme est au corps. Avec lui la puissance, la durée, l'essor indéfini ; sans lui, la mort.

Mistress Lowter resta long-temps évanouie. Toby lui faisait respirer des sels, et se creusait la tête pour trouver un moyen de salut. Au moment où la dame reprenait ses sens, le vieux domestique se toucha le front et fit un soubresaut de plaisir.

— Elle sera sauvée! s'écria-t-il.

Il n'entendait point parler de sa maîtresse, mais de la *maison,* chose bien autrement intéressante pour un valet de commerce. Et, comme mistress Lowter le regardait étonnée, il ajouta en forme d'explication :

— Son Honneur M. Lowter est mort, c'est vrai, mais je le ressusciterai, moi... moi, Toby!

Il prit la main de la veuve, qui, faible encore, le laissa faire, et l'entraîna vers le cabinet du banquier. Thomas Bage entrait au moment où ils sortaient. Il vit à terre la lettre ouverte, la ramassa et ne se fit point scrupule de la lire.

Toby ouvrit une armoire, et tira un long rideau qui en voilait exacment le contenu. Mistress Lowter poussa un grand cri; Thomas Bage tendit le cou par l'ouverture de la parte entrebâillée, et regarda.

— C'est lui, n'est-ce pas? dit Toby triomphant. Oh ! c'est travaillé de main de maître. Son honneur a payé cent guinées au mouleur pour que rien n'y manquât.

Ce n'était pas trop cher. L'armoire contenait un mannequin de cire représentant le banquier. L'artiste avait d'autant mieux réussi que le visage inanimé du modèle se prêtait merveilleusement à cette minutieuse reproduction. Un seul reproche était à faire au mouleur : il avait donné trop de vie à son œuvre ; Peter Lowter était plus mannequin que cela.

A cette vue, les yeux de la veuve se remplirent de larmes. Le vieux domestique prit une attitude humble et repentante.

— Madame aura pitié d'un pauvre homme et lui accordera son pardon, dit-il. J'ai honte de l'avouer, ce morceau de cire servait à la tromper, et j'étais de moitié dans la feinte ; mais Son Honneur était mon maître, et je devais lui obéir. Tous les soirs il sortait par cette porte, que vous ne voyez pas, tant elle est habilement masquée; il se rendait aux maisons de jeu. Moi, j'établissais ce mannequin dans la bergère et j'allumais la lampe. De votre fenêtre, vous regardiez souvent; vous admiriez la patiente activité de Son Honneur.

— Assez! interrompit mistress Lowter. Pourquoi me dire cela maintenant?

— Pourquoi? Ne me comprenez-vous donc pas ? Ce qui vous a trompée, vous, sa femme, ne peut-il tromper le monde?

La veuve pencha sa tête sur sa main ; une foule de pensées douloureuses se pressait dans son cerveau. Elle souffrait cruellement du présent; l'avenir était là, devant elle, plus funeste encore et dépourvu d'espoir. Anna, sa fille bien-aimée, allait connaître le malheur. Néanmoins, quand elle ouvrit la bouche, ce fut pour prononcer un refus.

— Ce serait un mensonge aussi coupable qu'inutile, dit-elle avec découragement.

— Coupable peut-être ; inutile, non.

Ceci fut dit par Thomas Bage, qui se présenta tout-à-coup. Mistress Lowter recula effrayée.

— Ne craignez rien ; je sais ce dont il s'agit, reprit Bage en montrant la lettre ouverte ; vous pouvez compter sur moi.

Il braqua son binocle sur le mannequin, et l'examina durant quelques secondes avec une scrupuleuse attention.

— Sur mon honneur! s'écria-t-il enfin, j'y serais pris tout le premier. Ce diable de patron! qui l'aurait cru capable?... Toby, mon ami, vous avez eu là une lumineuse idée, et vous êtes la perle des serviteurs... Laissez-nous.

M. Bage possédait le talent de se faire haïr de tous. Toby éprouva une forte tentation de lui rétorquer l'ordre qu'il venait de recevoir; mais quinze ans de domesticité dompteraient le plus énergique naturel : il n'osa, et sortit. Mistress Lowter, distraite par son chagrin, ne prit pas même garde à l'entrée inconvenante de Bage, non plus qu'à l'insolence de cet employé qui donnait des ordres dans sa maison, en sa présence.

Bage avait son dessein. Une fois débarrassé du vieux valet, il se mit en frais d'éloquence pour persuader mistress Lowter : plus l'idée semblait extravagante au premier aspect, plus il serait difficile d'en soupçonner l'exécution ; on était sûr de la discrétion de Toby ; lui, Bage, prendrait connaissance de la comptabilité secrète du banquier et dirigerait la maison ; mistress Lowter se chargerait de la signature. — Il fallait bien qu'elle fît quelque chose! — Et, à tout prendre, en contrefaisant l'écriture de son mari, elle ne commettait point un faux : elle serait parfaitement certaine de remplir les engagemens pris sous ce nom, qui était le sien d'ailleurs. En définitive, ce n'était là qu'élargir un peu, à son profit, le sens du mot succession.

Bage dit cela, et beaucoup d'autres choses incomparablement plus concluantes; il avait si grand désir d'arriver à ses fins qu'il se surprit, cette fois, à parler couramment. Mistress Lowter refusait toujours. Enfin, en désespoir de cause, le commis prononça le nom d'Anna : — la pauvre mère ne résista plus.

De cette façon, les trois ingrédiens qui entrent dans la constitution d'un banquier se trouvaient créés : son corps, ses livres et sa signature. Impossible d'imaginer une résurrection plus complète.

Dès le lendemain, en effet, la mystérieuse armoire fut vidée ; on affubla le mannequin d'une robe de chambre, et on l'assit dans une bergère. Comme on ne pouvait le faire voir au dehors, on abattit la cloison qui séparait le cabinet des bureaux, et cette cloison, remplacée par un vitrage à peine diaphane, permit d'apercevoir le profil perdu de M. Lowter, qui semblait méditer profondément.

Bage avait deviné juste : l'absurdité de la ruse éloigna tout soupçon. Lorqu'on vint à trouver étrange la retraite indéfiniment prolongée du banquier, on ne supposa point sa mort; on le crut fou. Ce fut pour la maison une première cause de discrédit.

Une autre, plus désastreuse encore, prit naissance dans les énormes et continuels détournemens opérés par Thomas Bage. Mistress Lowter fut sévèrement et vite punie de la faiblesse qu'elle avait mise à suivre les conseils de cet homme. Chef suprême de la maison, il recevait tout, employait une misérable part des recettes aux besoins d'urgence, et s'attribuait le reste, reculant les paiemens, et détruisant à plaisir le plus puissant crédit que jamais homme d'argent eût fondé par sa probité réelle ou prétendue. Peter Lowter avait distrait lui-même autrefois de fortes sommes; mais il s'était toujours arrêté là où commençait le danger ; Bage, lui, s'était dit : En six mois, je veux être millionnaire, il agissait en conséquence. Le banquier avait traité sa maison comme on fait d'une forêt ; il la grevait de coupes excessives, mais réglées; de telle sorte que, les recettes comblant le vide sans cesse, devaient retarder indéfiniment sa ruine. L'ancien premier commis, devenu maître à son tour, et n'ayant rien à ménager, introduisit aveuglément la hache dans les lieux réservés, mit bas taillis comme futaies, et fit sauter jusqu'aux souches. Ce fut une véritable et stupide dévastation. L'esprit de Bage étroit, même dans la conception du mal, avait rêvé un million : peu lui importait, pour le conquérir, de jeter au vent le centuple de cette somme.

Puis, le million conquis, Bage désira un autre million ; il devint insatiable ; il s'attacha comme un polype au cœur de la maison mourante, et résolut de ne lâcher prise qu'au dernier jour.

Mistress Lowter put suivre pas à pas cette œuvre de carnage pécuniaire. Outre que l'ancien commis ne prenait point la peine de se cacher; la veuve était forcée de sanctionner par sa signature chacun de ses brigandages. Elle souscrivait les effets, Bage encaissait leur montant. Si quelquefois, stimulée par la pensée de ses enfans, elle hasardait une timide résistance, l'ancien commis, insolent, impitoyable, lui énumérait complaisamment les peines portées par le code anglais contres les faussaires

— Ma chère dame, de quoi vous plaignez-vous ? disait-il ensuite : vous voyez bien que je vous épargne.

Six mois après la mort du banquier, Bage poussa l'impudence jusqu'à chasser mistress Lowter de son appartement pour s'y établir lui-même. Cet appartement, comme on sait, communiquait avec le cabinet de Peter Lowter : ceci détermina le choix de Bage. Il voulut veiller par lui-même à la conservation du gage de son pouvoir usurpé. En outre, il trouva une perverse et misérable joie à entasser le fruit de ses déprédations dans la caisse de son ancien maître.

Cette caisse, magnifique comme tout le reste de l'ameublement, avait une serrure à combinaisons, ce qui était peu commun à cette époque. Lors de la disparition de M. Lowter, on n'avait point retrouvé la clé non plus que celle de la porte masquée qui lui servait à rentrer chez lui, au retour de ses excursions nocturnes. Cette dernière porte, désormais inutile, demeura oubliée ; mais la caisse fut ouverte, et le mécanicien qui l'avait construite fournit une nouvelle clé. Elle demeura affectée à l'usage exclusif de Bage. Par le fait, la maison Lowter pouvait s'en passer.

Bien que l'ancien commis poursuivît son œuvre sans pitié, il nourrissait depuis long-temps pour miss Lowter un sentiment qui avait toute la fougue de l'amour, sinon ses autres caractères. Cette passion, loin de plaider en faveur des victimes de sa cupidité, l'excitait à redoubler de zèle. Il se rendait justice, et, désespérant d'être aimé pour lui-même, il pensait, chaque fois qu'il arrachait à mistress Lowter un lambeau de fortune, détruire une possibilité de refus. Quand il eut son million, il aborda la question, et fut péremptoirement repoussé.

— Elles ont trop encore, se dit-il, et je n'ai pas assez.

Et sa caisse s'encombra d'or et de billets ; la maison Lowter se prit à chanceler sous le poids d'un discrédit naissant. Bage renouvela sa demande, et n'eut point un meilleur succès. Il tenait en caisse sa vengeance et sa consolation.

Cependant, comme si la maison n'eût pas porté en soi assez d'élémens de ruine, le bruit se répandit que M. Lowter était fou. Ce fut le coup mortel ; un retrait général de fonds força de suspendre les paiemens. Pour ne rien négliger, on envoya des commis à l'étranger, avec charge de recouvrer des créances oubliées aux temps de prospérité : c'était une ressource illusoire.

Bage choisit ce moment suprême pour offrir encore sa main. Cette fois, il croyait l'emporter de vive force. Nous avons assisté à la scène où mistress Lowter fit justice de ses prétentions. Ce résultat imprévu le transporta de fureur. Pour un si sanglant outrage, la mendicité ne lui sembla plus une vengeance suffisante ; il menaça la pauvre femme qui osait défendre contre lui l'avenir de son enfant. Par malheur, si odieuse que fût la menace, Bage était homme à la tenir.

— J'ai trois millions, se disait-il en quittant mistress Lowter ; j'ai davantage sans doute. Que Dieu me damne si je permets à personne de dire non à un homme tel que moi !

Comme il rentrait dans sa chambre, il crut entendre un bruit inusité dans le cabinet de son ancien patron. Il se précipita : le cabinet était vide.

Mais, lorsqu'il voulut, suivant son habitude de chaque jour, donner un coup d'œil à sa caisse, il eut beau tourner et retourner la clé dans la serrure, la caisse ne s'ouvrit point.

— Que veut dire ceci? murmura-t-il en pâlissant. Quelqu'un aurait-il pénétré?... Mais non, c'est impossible. J'aurai moi-même dérangé la serrure. Demain il sera temps de s'occuper de cela.

III.

Le lendemain, Thomas Bage avait oublié la serrure. Toute la nuit, il avait roulé dans sa tête des projets de vengeance. En s'éveillant, sa première idée fut de se rendre chez mistress Lowter pour lui faire une dernière sommation.

— Si elle s'obstine, pensa-t-il, le coroner aura son rôle au dénouement de la comédie. Une fois la chère dame en prison, nous verrons si sa fille se fera prier pour devenir mistress Bage.

Avant de sortir, il jeta un coup d'œil dans le cabinet de M. Lowter. Le mannequin était là, terrible témoignage contre la veuve si Bage en venait à la dernière extrémité. Il ferma la porte à double tour pour s'assurer de cette pièce importante, et monta l'escalier.

Presque au même instant, la boiserie du cabinet craqua légèrement; la porte masquée cria sur ses gonds hors d'usage, et deux hommes entrèrent.

— C'est à peine si j'en crois mes pauvres yeux, dit l'un d'eux d'une voix basse et tremblante; se peut-il que Votre Honneur soit ressuscité!

M. Lowter, — c'était lui-même, — mit un doigt sur sa bouche, et le vieux Toby dut faire trêve aux prolixes manifestations de son étonnement. Après s'être assuré que la chambre de Bage était vide, le banquier revint vers Toby.

— Je comprends ceci, dit-il en montrant le mannequin ; explique-moi le reste :

Toby savait, à peu de chose près, tout ce qui se passait dans la maison. Il raconta les manœuvres de Bage et leur déplorable résultat. Le banquier ne put retenir une exclamation de rage en apprenant la suspension des paiemens.

— Il y a ici de quoi les reprendre! dit Toby en frappant sur la caisse.

Lowter secoua la tête.

— Trois millions, dit-il. Sans la confiance, que sont trois millions pour la maison Lowter?

Il tira de sa poche une clé et voulut ouvrir la caisse. La clé de Bage, tordue et brisée, était restée dans la serrure. Un imperceptible sourire dérida le front du banquier.

— Le drôle est venu, murmura-t-il ; j'ai bien fait de prendre mes précautions.

Puis, s'adressant au vieillard, il ajouta :

— Ce Bage est un audacieux coquin ; il sera puni... Par qui faisait-il imiter ma signature?

Toby prononça bien bas le nom de mistress Lowter. Si la physionomie du banquier n'eût été une sorte de masque immobile et muet, en cet instant elle aurait à coup sûr exprimé le plus vif désappointement. Après quelques secondes de silence, il fit signe à Toby de sortir.

C'était la seconde visite que Peter Lowter faisait à son ancienne retraite. Lors de sa fuite, il avait conservé, par hasard et sans dessein prémédité, la clé de la porte masquée et celle de sa caisse. La veille, il était arrivé à Londres, et, à peine descendu de voiture, il s'était introduit dans son cabinet. Sur la route de Douvres à Londres, il avait pu se convaincre, par les conversations des voyageurs, que Stevenson ne l'avait point trompé : le crédit de la maison était ébranlé, lui-même passait pour fou. Néanmoins, il prit espérance en trouvant la caisse pleine. A tout événe-

ment, il changea la combinaison de la serrure, ce qui empêcha Bage de pouvoir ouvrir.

Dans cette situation critique, l'esprit du banquier s'était brusquement réveillé en lui; il avait résolu de soutenir, si ruiné qu'il fût, l'édifice de son crédit. Ce sentiment lui rendit son ancienne énergie. L'homme du spleen et du suicide disparut tout à coup pour faire place au hardi spéculateur, dont l'audace habilement calculée, avait autrefois dompté la fortune. Mais le récit de Toby dut changer son espoir en découragement. Il ne s'agissait plus d'étayer un crédit chancelant, c'était une maison tombée qu'il fallait relever; plus cette maison avait été puissante, plus sa chute était lourde, plus sa résurrection impossible. Lowter, seul dans son cabinet, se promenait à grands pas; la sueur découlait de son front; pour la première fois, la terrible agitation de son âme mettait du feu dans son sang et faisait étinceler son regard.

— Et le faussaire n'est pas Thomas Bage! disait-il. La vengeance même, tout m'échappe à la fois; le misérable est à l'abri des lois humaines!

— Un bruit soudain se fit dans la chambre voisine. Le banquier saisit ses pistolets et s'élança vers la porte. En ce moment d'exaltation, seul avec Bage, il n'eût reculé devant aucune extrémité. Il levait le pied pour briser la clôture lorsque la voix de mistress Lowter se fit entendre.

— Pitié! disaitfelle, suppliante; au nom de Dieu, je vous demande pitié!

— Moi, reprenait Mage avec un calme méprisant, je vous demande la main de miss Anna.

Peter Lowter colla son oreille à la serrure; l'effervescence était passée; son flegmatique visage avait repris son immobilité.

— Ecoutez, ma bonne dame, disait encore Bage. La question est simple; mon dessein est irrévocablement fixé. Faites ce que je vous demande, sinon je vous dénonce à l'instant même comme faussaire. Or, dieu merci, j'ai là une preuve que le magistrat ne peut récuser.

— Le mannequin, murmura Lowter dont le front s'éclaircit tout à coup.

Mistress Lowter s'attachait à Bage et disait avec larmes :

— Je ne puis... Oh! entendez-moi, Thomas, je ne puis. Fortune, crédit, quand il s'est agi seulement de ces choses, je vous ai laissé faire; mais mon Anna, ma pauvre enfant! sacrifier son bonheur!... je ne puis.

— Alors, veuillez lâcher mes vêtemens ma chère dame; je vais me rendre de ce pas chez le magistrat.

Le bruit cessa; Bage était parti. Peter Lowter se releva; il avait peine à contenir sa joie.

— Décidément, dit-il, je ne suis malheureux qu'au jeu.

Le vieux Toby, toujours aux aguets, se trouva là pour secourir mistress Lowter, qui succombait à son épouvante. Quand il l'eut reportée dans son appartement, il voulut rejoindre le banquier. La porte secrète était fermée en dedans. Désespéré, Toby regagna précipitamment la chambre de Bage. A travers la serrure, il put s'assurer que le cabinet était vide; le mannequin seul était à sa place.

— Dieu ait pitié de nous! murmura le vieux serviteur. Le seul homme qui pût nous venir en aide nous abandonne!

Mistress Lowter, à l'aide de Toby, avait péniblement remonté les marches de l'escalier. Elle était chez elle, entourée de ses jeunes enfans, d'Anna et de Stevenson, qui venait d'arriver. La pauvre femme, suffoquée par ses pleurs, ne pouvait prononcer une parole. Anna ignorait tout; elle n'osait interroger sa mère. Pour Stevenson, il essaya de gauches, mais franches consolations; et, comprenant vaguement que Bage était la cause de cette douleur, il offrait de le tuer en duel, ou de tout autre façon qui agréerait à mistress Lowter. Le vieux Toby contemplait tristement cette scène, et répétait à part lui sans se lasser :

— Dieu ait pitié de nous!... Si seulement Son Honneur avait voulu..

Ce fut, dans Oxfort-Street, un étrange scandale, lorsqu'on vit un offi-

cier de la couronne, escorté de trois constables, franchir le seuil de la maison Lowter. En Angleterre, où les sympathies commerciales sont développées outre mesure, la chute d'une grande maison est toujours vivement ressentie; mais, si cette chute est accompagnée de symptômes violens, l'émoi devient général : on s'ameute au devant du seuil; on s'attend presque à voir sortir, cloué dans une bière, comme un mort de la veille, le cadavre de cet être fantastique mais respectable, le crédit.

Ici le dénouement prenait une tournure dramatique. La maison déclinait depuis long-temps; mais son chef, pour être fou, n'en restait pas moins un honnête homme aux yeux du public. Que venaient faire ces néfastes visages de magistrat et de constables? N'eût-il pas mieux valu laisser le moribond exhaler en paix son dernier souffle?

Telles étaient les charitables pensées d'une centaine de badauds de toutes les classes attroupés devant la porte extérieure. Pendant cela, Bage avait introduit les gens de la justice; il atteignit le premier étage et fit sortir les employés, qui s'empressèrent de grossir la foule au dehors.

— Monsieur, votre accusation est grave, dit le magistrat; je vous laisse le temps de la réflexion : persistez-vous à la soutenir?

Au lieu de répondre, Bage essaya d'ouvrir la porte du cabinet qui donnait sur les bureaux. La trouvant fermée, il brisa une vitre et souleva le rideau.

— Voyez! dit-il.

Le mannequin apparut. Le magistrat et les constables connaissaient personnellement Peter Lowter; la copie était si merveilleusement exacte qu'ils demeurèrent indécis. Il fallut l'immobilité du bloc de cire pour les convaincre que le banquier lui-même n'était point devant leurs yeux.

— Voyez! répéta Bage. Depuis un an, voilà ce que recouvre la signature de la maison Lowter. Ce stratagème coupable, inventé par la veuve...

— L'apparence est en effet contre elle, interrompit l'officier de la couronne; mais la justice veut l'évidence. Faites que nous puissions entrer.

Le vieux Toby n'avait pu modérer son inquiète curiosité; il était descendu à pas de loup. Bage aperçut sa tête chauve à la porte des bureaux.

— Une hache! dit-il.

Toby obéit à contre-cœur. Bage se saisit de la hache; un des supports de la cloison vitrée tomba. L'officier de la couronne entra aussitôt par cette brèche, suivi de Bage et des constables. Toby s'appuya, défaillant, contre la muraille; une larme vint à sa paupière.

— Si seulement Son Honneur avait voulu!... murmura-t-il d'une voix désolée.

— Et maintenant, dit Bage, la justice est-elle satisfaite? Ce témoignage laisse-t-il après soi quelque doute?

Pour donner plus de force à ses paroles, il frappa un coup violent sur l'épaule du mannequin, qui se dressa lentement sur ses pieds.

Bage bondit en arrière et vint tomber, demi-mort de frayeur, auprès du vieux Toby.

— Longue vie à Son Honneur! s'écria celui-ci avec enthousiasme.

— Que me voulez-vous? demanda froidement Peter Lowter au magistrat ébahi.

Ce dernier, dans son trouble, se tourna vers les constables; les constables se tournèrent les uns vers les autres. Tous les quatre toussèrent en chœur.

— Me ferez-vous la grâce de me dire ce qui vous amène? répéta le banquier.

— Mon cher monsieur... commença le magistrat avec embarras.

— J'ai nom Lowter, et n'aime point la familiarité, interrompit celui-ci.

— Monsieur Lowter donc, c'est à la requête de cet homme...

— Cet homme est un scélérat ou un fou. Je m'en doutais; ses paroles viennent de m'en donner la certitude... Est-ce tout?

— C'est tout.

L'officier de la couronne salua profondément et fit mine de se retirer; Bage, pétrifié, était incapable de prononcer un mot; Toby exhalait sa joie en un rire homérique; le banquier réfléchissait. La scène qu'il venait de jouer n'était point une puérile comédie; en se mettant à la place du mannequin, il avait agi d'après une plan rapidement mais ingénieusement combiné. Les circonstances aidant, il allait, en quelques minutes, relever son crédit abattu et mettre à néant le désastreux résultat d'une année d'absence.

— Monsieur, dit-il à l'officier de la couronne qui sortait, veuillez m'entendre à mon tour.

— On n'entre pas! crièrent à ce moment plusieurs voix dans la rue.

Peter Lowter ouvrit la fenêtre et vit sès domestiques occupés à contenir la foule sans cesse croissante des curieux.

— Laissez entrer tout le monde! dit-il en se penchant au dehors.

La foule se précipita aussitôt dans l'escalier.

— Vous ne pouvez penser, reprit Lowter en s'adressant au magistrat, que, sans dessein, je vous aie laissé violer mon domicile et prendre d'assaut ma retraite. En venant, vous m'avez fait plaisir, monsieur; j'avais besoin de votre présence.

Les bureaux se remplissaient peu à peu; quelques têtes dépassaient la brèche, attentives, avides de voir et d'écouter.

— J'avais besoin de la présence de tous, continua le banquier en élevant la voix. Plus grand sera le scadale, plus il me sera profitable. Un homme, un ingrat que j'ai long-temps comblé de mes bienfaits... Je parle de vous, Thomas Bage... Un scélérat avait médité la ruine de ma maison. J'ai vu avec douleur diminuer une confiance acquise par quinze années de probité; je m'étonnais, ignorant que j'avais sous mon toit un ennemi actif, acharné, infatigable. Il m'a fait passer pour fou, puis... en vérité, ce dernier acte désarme ma colère, tant il prouve clairement la démence la plus complète... il m'a fait passer pour mort! Qu'espérait-il de ce grossier mensonge? Je ne sais, et, pour ma part, je vois là un indice d'incurable folie... A cause de cela, monsieur le magistrat, tout en vous le livrant, j'appelle sur lui les miséricordes de la loi

L'auditoire était considérablement grossi. Chaque visage exprima l'admiration la plus prononcée pour cette généreuse mansuétude.

— Voilà une parole qui vous fait honneur, monsieur, dit le magistrat.

— J'accepte ce témoignage, reprit Lowter avec dignité; je crois le mériter, monsieur, car je n'ai pas tout dit encore. La calomnie n'eût point suffi à renverser l'édifice de mon crédit; cet homme a employé la fraude. Il a osé, à mon insu, retarder, suspendre les paiemens, lorsque ma caisse était pleine, il a osé!...

Un murmure d'indignation interrompit le banquier. Impatient de frapper le coup décisif, il feignit de se méprendre et de voir là une marque d'incrédulité.

— Vous ne me croyez pas! dit-il d'une voix pleine d'amertume. De la calomnie, je le vois, il reste toujours quelque chose, et cet homme n'a pas travaillé en vain...

Tout en parlant il s'était avancé vers la caisse, qu'il ouvrit. L'assemblée resta comme éblouie à la vue de son contenu.

— C'est à moi! c'est mon bien! s'écria Bage, retrouvant quelque force dans son désespoir.

Il voulut parler, mais la clameur générale lui imposa rudement silence.

Une expression de commisération profonde vint à la physionomie de Lowter.

— A lui! murmura-t-il de façon à être entendu. Sa folie ne peut plus

être mise en doute! Si le malheureux disait vrai, ce serait contre lui une foudroyante accusation : comment les économies d'un simple employé pourraient-elles atteindre le chiffre de 130,000 liv. sterl.?

— Trois millions! exclama l'officier de la couronne.

— Trois millions! répétèrent les constables et la foule.

— La caisse ne contient pas beaucoup davantage, dit Lowter avec modestie; mais c'est le courant; en vingt-quatre heures je puis tripler cette somme; en huit jours je puis...

Une acclamation enthousiaste, universelle lui coupa la parole; le magistrat lui-même se surprit à crier bravo. Les constables furent obligés de protéger Bage, que la foule proposait d'étrangler, séance tenante.

Nous dirons tout de suite que Bage, traduit devant le jury, essaya de soutenir sa cause. Il parla de faux, de suicide, de maisons de jeu. Le banquier Lowter dans une maison de jeu! On n'eut garde de le croire. Il parla aussi du mannequin de cire. Cette idée parut à tout le monde prodigieusement bouffonne, — et Bage fut enfermé dans une maison de fous.

Londres entier sut l'histoire. Les journaux la racontèrent avec des variantes plus ou moins heureuses, sous la rubrique qui fait le titre de ce véridique récit. A la Bourse, ce fut un sujet inépuisable de conversations. Le crédit de la maison regagna et franchit de beaucoup ses anciennes limites. Il n'y eut pas jusqu'à cette retraite sévère à laquelle s'était condamné le banquier qui ne vînt ajouter à sa popularité dans la ville. Non seulement Peter Lowter était désormais pour tous un homme fabuleusement riche, il était aussi un *eccentric man*, ce qui est avantageux plus que nous ne saurions dire :

Robert demanda et obtint la main de miss Anna. Les débats du procès de Bage lui démontrèrent jusqu'à l'évidence que le diable en personne s'était joué de lui à Paris. De peur de raillerie, il tut soigneusement son aventure.

Peter Lowter était le plus heureux des hommes. La vue de sa famille, qu'il avait sauvée d'un affreux malheur, était pour lui la source de vives et pures jouissances. Il mena pendant un mois la vie d'un patriarche.

Le trente-unième jour, en s'éveillant, il vit un magnifique rideau de brouillard suspendu derrière sa croisée. Il bâilla longuement et se leva. Tout, dans sa maison, lui sembla insipide et fastidieux : le vieux Toby parlait trop, mistress Lowter pas assez; Anna devenait pédante; Stevenson seul gardait son esprit de la veille : c'était dommage. Tant que dura la journée, le banquier bâilla assidument; le soir, il se coucha de bonne heure et s'endormit en bâillant. Il rêva qu'il bâillait.

Ce que voyant, il reconnut le spleen, et prit son parti en gentleman. Le lendemain, mistress Lowter reçut, par les mains de Toby, une seconde édition du billet mortuaire que nous avons transcrit plus haut.

Huit jours après, les échos de l'hôtel Meurice furent éveillés par une double détonation. Dans la chambre que nous connaissons, on trouva Peter Lowter étendu sur le plancher. Près de lui était une table supportant les restes d'un copieux déjeûner et un paquet de cure-dents. — Il faisait du brouillard.

Mistress Lowter ne désespéra point trop à la lecture de la lettre ci-dessus; le vieux Toby cligna de l'œil et dit :

— Il reviendra.

En attendant, mistress Anna Stevenson a pris du corps; elle possède six enfans, dont l'aînée, blanche et blonde fille, est nubile. La maison P. Lowter, R. Stevenson et compagnie prospère, et n'a point sa pareille dans l'univers entier.

FIN.

GRANGENEUVE

PAR

H. DE LATOUCHE.

I

La Diligence de Bordeaux.

— Tout ce que vous voudrez, disait, à l'avocat Dumeyril, le plus intime de ses amis; je ferai tout ce que vous voudrez. Je me résigne même à être ambitieux pour votre compte. Mais avant que nous parlions des élections qui vous occupent, et des travaux de l'Assemblée constituante, laissez-moi vous confier certains détails de ma vie depuis un mois. Il y a un mois que nous sommes séparés, et j'ai tellement l'habitude de m'ouvrir à vous, Dumeyril, vous êtes si complétement ma conscience, qu'il me semble, quand vous ignorez mes petits secrets, que je me cache quelque chose à moi-même.

Dumeyril tisonna, en souriant, le feu demi-éteint de son grave et solitaire cabinet, et il approcha sa chaise par un mouvement d'intérêt, ou de curiosité attentive.

— Et puis, reprit l'interlocuteur, bien que ce que j'ai à dire n'ait peut-être pas grande importance, je suis bien aise de l'éventer auprès de vous, ne fût-ce que pour lui ôter la solennité d'un mystère. Vous me reprochez d'être solennel, de traiter gravement les événemens de cette vie; je sens que je me corrigerai. Quand on a dissipé par la parole la vivacité d'une impression; quand on a fait partager le parfum de sa fleur, ou montré le sang de sa chétive blessure, il semble que la valeur des choses soit à moitié évanouie. Si j'étais poète, je ne confierais mes créations à personne;

je me garderais d'épancher d'avance et de dépenser mon âme. J'éviterais de parler mon génie. Il me semble que si j'avais dit une fois mon sujet, je ne le traiterais plus. Croyez-vous qu'il y eût des témoins dans l'atelier du sculpteur, quand la Galathée devint vivante ?

— Je crois, malgré vos dénégations, et peut-être à votre insu, que vous êtes poëte, dit Dumeyril. Il vous manque le rhythme, et quelque savoir-faire dans l'arrangement des mots : mais c'est comme si on soutenait que Mozart n'a pas le génie du musicien, parce qu'il joue assez mal du violon, à ce que j'entends dire.

— Je ne suis, répondit l'accusé, qu'un homme fort ordinaire : seulement, je n'ai pas tous les jours la résignation de mon état. Je rêve parfois mieux que ma destinée n'a promis d'accomplir. Je comprends le talent sans le pouvoir atteindre. Je ressemble à l'homme qui aurait entrevu le ciel un jour, et qui consumerait le reste de sa vie dans la vaine attente de le revoir. Je ne représente qu'une médiocrité manquée, en ce sens que je n'ai pas l'intrépidité d'orgueil qui accompagne ordinairement cette vocation. Je resterai toute ma vie immobile en présence d'une œuvre que je voudrais faire, en adoration devant l'incréé.

— Les délicats sont malheureux, mon bon ami : rien, dit La Fontaine, ne saurait les satisfaire. Aussi, vous voilà près à toucher votre trentième année, sans que vous ayez pu choisir une carrière, ou voulu accepter un emploi que vos talens, votre probité, votre caractère, auraient pu rendre utile au pays. Vous rêvez un monde qui n'est pas ; des amitiés exaltées, des femmes pures et immédiatement tombées du ciel. Hors notre liaison, commencée dès l'enfance et presque instinctivement formée, vous n'avez rien aimé depuis l'âge de raison. Votre réserve sur le point de la galanterie est même si bizarre, permettez-moi de le dire, si empreinte de timidité, et, comme disent les autres, de bégueulerie, que je suis quelquefois ennuyé quand on me demande le nom de vos maîtresses. Votre sagesse m'embarrasse, votre pudeur m'expose à rougir. On croit, Dieu me pardonne, que tous vos manteaux se sont usés au métier de Joseph ; et il y a de nos amis qui offrent de parier que vous possédez, Henry, ce ridicule trésor que Newton emporta au tombeau.

Un franc éclat de rire interrompit ces reproches, et le futur député se hâta de répartir : — Ce qu'il y a d'impayable dans la mercuriale et l'à-propos des soupçons dont on m'honore, c'est la confidence même que je viens vous faire et le sujet de mes préoccupations d'aujourd'hui. Rassurez-vous, mon pauvre confident ; je suis aussi mauvais sujet que nos camarades. Vous pouvez me réhabiliter près d'eux. Mais je ne vois pas, comme eux, le bon goût d'afficher ses faiblesses et de s'en vanter. Ils se croient des jouissances imparfaites, tant que le monde n'y est pas initié, si on ne médit pas de leurs plaisirs, si on ne prévoit pas d'avance jusqu'à l'heure des félicités qu'ils colportent. Moi, je blâme l'intolérance de leur cynisme. En toutes choses, le mystère me semble une grâce. Qu voulez-vous, si la fleur que je préfère n'est pas celle qui s'étale le long des sentiers, et si un fruit perd de sa saveur, parce qu'il a été touché, effleuré par un autre regard que le mien ?

— Hélas ! ce sont là des trésors de misères et de déceptions. Guérissez toutes ces susceptibilités, mon ami. Hâtez-vous, je vous l'ai dit quelquefois, d'occuper des loisirs qui vous dévorent, d'arracher votre vie à ces contemplations maladives, et de vous vouer à l'utile. — Il faut, par exemple, vous laisser nommer député de la Gironde à notre Assemblée législative.

—Eh ! mon Dieu, si vous y tenez fort, dit le rêveur, qui se montrait plus jeune que son âge, nous en causerons dans un moment ; mais n'oubliez pas que je viens demander conseil.

Il s'agit d'une circonstance assez misérable, j'en conviens ; mais encore

faut-il que j'en sorte avec cet air dégagé, ces convenances d'homme du monde, et un certain sang-froid dont la fatuité me manque.

— Bien obligé, dit Dumeyril. Je ne refuse mes consultations à personne; et surtout, dans la juridiction de cette bonne ville de Bordeaux. Parlez, mon client. Mais la soirée avance, les premiers froids de novembre sont déjà piquans; laissez-moi permettre à Marie de ranimer le feu, de rajuster la lampe, et même de déposer là, si vous voulez bien le partager, le souper modeste d'un véritable habitant de port de mer : du vin de Sauterne et des huîtres fraîches.

Marie entra. Elle parut regarder d'abord l'ami de son maître, comme si elle avait quelque officieux renseignement à lui transmettre; mais Henry n'ayant pas eu l'occasion de tourner les yeux vers elle, Marie, soit incertitude ou timidité, se retira comme elle était venue. C'était une fille encore jeune et de fort bonne grâce. Bonnet artistement plissé, tablier coquet, chaussure irréprochable; elle laissait voir dans tout son air une assurance modeste, qui n'est jamais étrangère à la gouvernante d'un garçon. La médisance veut quelquefois surprendre dans l'accent protecteur du maître un peu de cette philosophie à la Diderot, de ce patriarcal abandon que voulaient alors remettre en honneur certains encyclopédistes, à l'exemple sacré d'Abraham et d'Agar; mais Henry avait démêlé là, depuis long-temps, le choix purement éclairé de l'homme de goût qui ne peut avoir qu'un seul domestique, un besoin de soins plus délicats, l'espoir d'imposer une dépendance moins désaffectueuse, et enfin, peut-être, quelque recherche des habitudes orientales, qui veut l'élégance des esclaves, et le plus possible de gracieux objets sous les yeux.

— Avant d'en venir à moi, poursuivit Henry, vous souvenez-vous, dites-moi, de notre pauvre condisciple Alphonse Durantel? Vous savez quelles impérieuses raisons le décidèrent, il y a plus d'un an, à s'expatrier pour Saint-Domingue, afin d'y tenter la fortune, lui qui en était si peu avide?

— N'était-ce pas, dit Dumeyril, une histoire d'amour? On m'a conté qu'il était devenu fou d'une certaine Adeline, dangereuse beauté assez célèbre dans ce pays, et laquelle, par exception, ne l'avait pas sans doute accablé de ses rigueurs.

— Je crois qu'Adeline, ou madame Gravier, comme elle se fait appeler, du nom d'un médecin dont elle se prétend veuve, était maintenue dans son luxe par le vieux général de Blossac. Alphonse, épris d'abord uniquement de peinture, avait été assez sottement attiré à la campagne, et dans le château même où le vieillard passait la saison d'été; le général, fort avare, désirait avoir le portrait de sa belle, et n'imagina rien de mieux que de confier cette tâche au jeune homme. Le peintre devint amoureux du modèle.

— On dit qu'au milieu de son délire, il se frappa de deux coups de couteau. Mais vous devez savoir ces détails mieux qu'un autre, vous, Henry; je crois me rappeler que ce sont vos bons soins qui ont prolongé ses jours.

— Je l'aurais voulu. Un matin que nous nous étions promis d'aller chasser ensemble, je me rendis chez lui, sans soupçons des chagrins qui le tourmentaient. J'avais bien démêlé qu'il était sombre et bizarre depuis quelques semaines; mais on ne devine guère, à ce qu'il paraît, les peines de l'amour, que quand on les a subies. J'avais inutilement frappé, à plusieurs reprises, à la porte de son deuxième étage, et j'allais me retirer sans expliquer ce manque de parole et cette absence à cinq heures du matin, lorsqu'en descendant l'escalier obscur, j'eus l'inspiration de regarder par dessous la porte de cette chambre muette. Je crus voir le carreau humide. L'hôtesse de cette maison m'ayant assuré que le jeune homme était rentré la veille et d'assez bonne heure, je ne sais quelle terreur me saisit; mais elle devint croissante en peu de momens; j'appelai du

secours et je me mis en devoir de pénétrer de force dans l'appartement. Personne ne répondit : mais la porte céda à mes efforts, et c'était bien en effet du sang que j'avais vu ruisseler. Alphonse gisait au pied d'un fauteuil. La perte de ses forces le tenait dans une léthargie profonde, et le médecin venu, nous eûmes mille craintes de ne pouvoir lui rendre ni la connaissance ni la parole. Je vous épargne les détails d'une maladie bien longue, et qui n'eut de terme que l'éloignement que s'imposa la victime ; mais je ne saurais dire quelle impression m'ont laissée ses souffrances pendant les longues nuits que je l'ai veillé. Des rêves frénétiques, des cris, tantôt plaintifs et tantôt furieux, le nom d'Adeline répété avec horreur, amour et supplications. Ces tortures de l'insomnie, ces subites rougeurs de la fièvre, puis la morne pâleur d'un front caché dans des mains amaigries et humides : tous ces efforts d'une lutte effroyable m'ont laissé des images qui ne s'effaceront jamais. Jamais je n'oublierai l'ardeur des vœux qu'il adressait à Dieu pour mourir. Je crois bien, et par les aveux mêmes du martyr aux jours de la résignation, et par les plaintes si éloquentes de son délire, qu'Adeline n'avait jamais écouté favorablement ses transports, car elle avait dû être effrayée plutôt qu'attirée par l'impétuosité d'un tel amour ; mais je ne saurais répondre que la coquetterie ne fût pour autant que la beauté dans la complicité de ce malheur. Je me composai de cette femme un portrait odieux ; j'aurais détourné vingt fois mes pas pour ne point la rencontrer, si je n'eusse su qu'avant l'embarquement d'Alphonse, elle avait abandonné pour Paris cette ville de Bordeaux où trop de personnes la connaissent.

— On assure qu'elle y est revenue, interrompit Dumeyril.

— Imaginez, poursuivit l'autre, qu'il y a trois semaines, quand je voulus quitter Lyon où j'ai séjourné un peu moins de temps que vous ne venez vous-même de passer à Bayonne, je manquai plusieurs fois la voiture. J'aurais cru à quelque fatalité pour me retenir, si je n'avais très bien expliqué ces mécomptes par les intrigues qui commençaient déjà sur tant de points de la France, à propos des élections qui vous occupent. Ces intrigues emplissaient déjà tous les coches et toutes les malles de dépêches. Chaque chaise de négociant ou d'oisif emportait même régulièrement plus de compagnons de route qu'elle n'en pouvait humainement entasser. Je fus obligé de me faire inscrire à l'avance pour être une fois sûr de mon départ, et on ne put me le garantir que pour le 28 octobre. J'attendis impatiemment cette échéance.

Je suis parti le 28 octobre. Le temps était déjà brumeux comme aux jours de l'équinoxe, et je me rappelle très bien qu'en traversant, à quatre heures du matin, cette silencieuse ville du Rhône et de la Saône, je fus accueilli par mille impressions fâcheuses.

— Oh ! vous, vous croyez aux pressentimens, et surtout s'ils sont sinistres.

— J'avais tort cette fois ; mais je prêtais l'oreille malgré moi aux gémissemens des deux fleuves, enflés et jaunis par les neiges des montagnes ; ils semblaient menacer de couvrir leurs quais déserts. Sous mes pieds, les pavés blancs de pluie auraient, sans leur singulière petitesse, ressemblé çà et là à des pierres tumulaires ; et des réverbères un peu rares balançaient leur ombre en criant sur leurs chaînes, comme des oiseaux de mauvais augure.

Il était temps d'arriver : on attelait la voiture sous la voûte d'un hangar, qui avait été une ancienne église. Les voyageurs, pliés dans leurs manteaux, s'agitaient déjà pour être en mesure de prendre exactement leurs places ; et mal éclairés par les rayons d'une seule lanterne, ils ne ressemblaient pas mal aux âmes en peine de nos vieilles superstitions.

On appela tous ces voyageurs. J'entendis défiler onze noms plus bourgeois, plus baroques les uns que les autres : et je me félicitais de la pro-

fonde solitude où j'allais me trouver au milieu de tant d'inconnus, quand la liste se termina par le nom de madame Gravier.

—Ah! ah! interrompit Dumeyril. Et vous ne manquâtes point de penser que c'était justement là votre héroïne, comme si ce nom n'était pas le plus ordinaire du monde, et si on ne rencontrait pas cela sur tous les chemins où l'on passe.

— C'est la réflexion que je fis; mais sans calembourg, ajouta gravement le conteur.

— Vous auriez bien mérité, dit Dumeyril, que pour vous guérir du luxe de vos illusions ordinaires, la voyageuse se trouvât vieille et laide.

— Quoi qu'il en soit, j'avais été frappé à l'audition des deux syllabes de ce nom. Emu par un sentiment de curiosité autant que de politesse, j'offris ma place à la dame qui le portait. Ma place était bonne : c'était un des angles du carrosse; la sienne se trouvait être la dernière. Cette civilité était gratuite. Je ne pouvais, dans l'obscurité, distinguer les traits de notre compagne : elle accepta. Je voulus franchir le banc du milieu pour aller la remplacer sur ce maudit siége qui traîne à reculons les voyageurs, mais : — Au moins, dit-elle, restez ici, monsieur. J'obéis, je m'assis auprès d'elle; et personne ne fit de réclamations contre un cavalier qui venait de se montrer si Français.

Cependant l'odeur interne d'une voiture doublée de cuirs, et peut-être aussi le méphytisme de tant de chrétiens entassés, ne tarda pas à importuner ma voisine. Elle essaya de baisser l'étroit vasistas qui se trouvait à sa gauche; la pluie, que le vent chassait, l'obligea à se retirer avec un petit cri de frayeur. Elle était jeune! sa voix venait de le promettre. Pourtant, un parfum de citron mêlé d'ambre émana d'elle tout-à-coup, et me fit redouter la petite-maîtresse déjà surannée.—Donnez votre main, dit-elle. Et dans les ténèbres où nous étions, elle avança la sienne timidement pour parfumer mon mouchoir. Mes doigts rencontrèrent une manche soyeuse de manteau : être frileuse est un pronostic équivoque! Puis je touchai involontairement la place d'un bracelet : j'espérai sur la perfection du bras. Enfin une main gantée s'appuya sur la mienne pour la soutenir; on pencha l'orifice d'un flacon, et je sentis la douceur tiède et veloutée de l'autre main qui était nue. C'était une main comme il n'en est donné qu'aux sultanes! — Pourquoi faut-il qu'une main n'ai point d'âge?

Toutefois, cette mise en rapport, si chastement et si voluptueusement magnétique, éveillait mon imagination assombrie. Je résolus d'entamer avec l'inconnue une de ces conversations à demi-voix que n'entendent pas même les indifférens les plus proches. Je cherchai long-temps, avec impatience et ardeur, un sujet d'entretien qui pût captiver son intérêt, et je crus l'avoir trouvé, quand le bruit presque insensible d'une respiration régulière m'annonça que ma voisine dormait. Je fus humilié de ce sommeil. Je me pris cependant à sourire en moi-même de la mobilité de nos impressions et de l'inanité de ces fantômes que compose et décompose en un seul moment la plus dangereuse de nos facultés. Et puis le magnétisme du sommeil est si contagieux, que je finis par m'abandonner moi-même, non pas au repos, mais à cette fixité de recueillement qui n'est déjà plus la veille, et participe des hallucinations du somnambule. Cet état ne fut ni profond, ni tranquille : le passé, que des analogies éloignées venaient de réédifier dans ma mémoire, se retraça comme matériellement à mes yeux, avec les couleurs que rendrait à un vieux tableau l'éclat transparent d'un vernis d'hier. Je retrouvais, dans sa chambre d'étudiant, Alphonse : je le voyais arracher encore l'appareil de ses blessures. En entendant retentir un nom connu, je crus assister à un de ces réveils de l'infortuné, toujours annoncé par un cri de détresse. Je reconnus cette voix si touchante et si chère, et je rentrai par un frissonnement involontaire dans la plénitude de ma froide existence.

Quand je relevai les yeux sur l'étrangère, elle sommeillait toujours; mais une lueur douteuse, le matin aux yeux gris, comme dit Shakspeare, entrait déjà dans la voiture ; et sous une large capote de soie pareille à la couleur du manteau, j'entrevis la figure calme et recueillie d'un ange. Cette femme a vingt ans, des cheveux bruns, les sourcils admirablement dessinés, le nez un peu long, le front pâle et candide, des lèvres séparées purement par l'éclat à peine visible des dents les plus belles ; et dans toute sa personne domine une expression de fierté pudique et de candeur.

A cette vue, je ne me demandai plus rien : je n'interrogeai plus mes prévisions ni mes souvenirs, c'était elle. C'était la femme fatale par qui j'avais vu souffrir et mourir Alphonse. Car le pauvre insensé a trouvé la mort, dès qu'il a eu touché ce qu'il appelait son exil, l'Amérique déserte.

L'émotion que j'avais sentie et qu'apparemment je ne sus pas dissimuler assez tôt, prévint en ma faveur ma voisine, au lieu de la troubler. La politesse continua d'être notre sympathie, et, en peu d'heures, il s'établit entre nous une de ces fraternités si promptes à naître et si fugitives entre les voyageurs. Si vous avez surtout monté ensemble et à pied quelques longues collines, vous êtes amis intimes : au dernier relai, vous ne vous connaissez plus. Madame Gravier m'interrogea sur Bordeaux, qu'elle me dit connaître à peine : je déclarai que je n'aurais pas l'honneur de faire avec elle toute la route, et que je devais m'arrêter à Tulle, où m'attendaient de vieux parens : elle laissa voir naïvement quelque déplaisir. Moi, je tenais à confirmer son identité par une certitude de plus, et par exemple par celle que son nom de baptême était bien celui que j'avais tant de fois entendu implorer avec désespoir. J'usai d'une innocente supercherie. Elle m'avait prié de jeter au premier village que nous traverserions, une lettre oubliée par elle à la poste de Lyon ; je feignis d'étudier sur l'adresse la forme capricieuse de son écriture longue et fine, et je lui proposai de lui dévoiler son caractère sur la simple inspection de ce symptôme. Je rencontrai, sans la blesser, des indications qui étaient trop justes pour ne pas la surprendre, et puis j'ajoutai que la figure et le maintien d'une personne ne révélaient pas moins clairement le nom qui lui avait été imposé à sa naissance. Monsieur, par exemple, dis-je en regardant mon vis-à-vis, un homme simple et assez suffisant, s'appelle infailliblement Théodore. Il en convint : j'avais rencontré juste par grand hasard, et ma voisine de s'écrier :

— Et moi, habile prophète ?

— Vous, madame ? à la couleur presque changeante de vos yeux, à la délicate finesse des mains que voilà, vous ne pouvez vous appeler autrement que... Adeline, ajoutai-je à voix basse.

— Vous vous trompez, dit-elle ! mais elle le dit très vite et en baissant ses longues paupières sur des joues devenues écarlates.

— Mon art, madame, n'est point infaillible ; mais avec des personnes indulgentes, j'aurais demandé pour revanche une deuxième épreuve.

— Voyons ! dit-elle.

Je déchirai un feuillet d'album et j'écrivis rapidement un seul mot. Je ne le présentai qu'à elle seule : je le fis avec une respectueuse déférence, et elle lut : « Menteuse. »

— Vous avez dit vrai, monsieur, répondit-elle, et elle porta à ses dents le papier insolent. Mais pourquoi n'avoir pas dit tout de suite où nous nous étions rencontrés ?

— Je vous vois ce matin pour la première fois de ma vie, madame.

On m'adressa un regard de vengeance ; mais il y avait aussi l'aveu d'une séduction exercée. C'était menace ou caresse, faiblesse ou malice, tourterelle ou serpent. Je ne pus lui répondre, même par un sourire, car l'image d'Alphonse était revenue oppresser ma mémoire. Adeline fut interdite long-temps.

Que vous dirai-je, mon cher? Je ne me défendis pas inflexiblement du charme de sa présence et de son doux parler. Elle vit qu'elle allait faire une conquête, elle devint ravissante. Toujours poli, mais insensiblement familier, je devins son protecteur de voyage. Il y a dans cette condition d'être assidument aux côtés d'une femme, de respirer son air, de partager ses intérêts les plus positifs et ses pensées les plus vagabondes; il y a dans ce contact incessant de l'âme et du corps, une électricité hâtive, qui ne saurait mesurer le temps comme il s'apprécie dans les calculs ordinaires du monde. Vous nommeriez des personnes que vous cultivez depuis longues années, anciennes et très parfaites connaissances, avec qui vous n'avez pas échangé la moitié des épanchemens et trouvé, pour approfondir leur caractère, la moitié des occasions que m'offrait un voyage de trente heures. Ajoutez, si vous voulez, les unes aux autres, les entrevues successives que vous avez eues avec vos plus intimes amis, et vous trouverez à peine que tous ces momens composent deux jours entiers. Et encore vos entretiens sont-ils séparés, refroidis par leurs propres intervalles, tandis qu'ici tout s'enchaîne, se prête la vie et se confond. Enfin, je devins amoureux le soir du deuxième jour. A la vérité, j'étais peut-être un peu descendu de mes nuages, un peu tombé de mon empirée ordinaire, et peut-être ce que j'admirais le plus dans ma compagne n'était-il que la jolie femme et le désirable trésor; mais quand nous découvrîmes, à travers la brume de ce deuxième soir, les vieux clochers de Tulle, qui indiquaient le terme de mon pélerinage, je résolus de le poursuivre, et de ne pas rompre le charme commencé. Quels aspects variés, quel riant univers m'avait suivi, en effet, le long de ces chemins monotones, entre les files étroites de ces arbres égaux qui semaient partout la terre de débris et de feuilles mortes.

Je dis à Adeline d'une voix émue, comme un homme qui craint à la fois de cacher et de trahir un secret: — J'irai maintenant jusqu'à Bordeaux.

Elle garda le silence.

Je déclarai cette intention au conducteur. — Impossible, répondit-il; vous n'êtes inscrit que jusqu'à Tulle, nous avons là une correspondance, et les places sont retenues par privilége; mais, demain, monsieur trouvera des occasions excellentes.

Madame Gravier ne parut pas prendre à ce mécompte un intérêt bien vif; elle me laissa maudire mon sort, et affecta d'attribuer ma contrariété à la politesse; mais je crus démêler dans son maintien un sang-froid qui semblait dire: Observons; s'il se laisse arrêter par un premier obstacle et un si misérable inconvenient je saurai quels regrets je dois attacher à la perte de cet admirateur. Une telle disposition de son humeur exalta singulièrement mon désir de la suivre. Enfin, plutôt que de rester innocemment à Tulle, et de voir s'éloigner le carrosse qui portait Adeline et ma fortune, je décidai le conducteur à me vendre, à prix d'or, sa place dans le cabriolet. Il le partageait avec un vieillard. Lui se réfugia sur l'impériale; et nous reprîmes notre route au milieu d'une nuit plus noire que la première.

Qu'avais-je gagné cependant à m'associer au mouvement de cette diligence qui me séparait de ma compagne? Nous étions étrangers comme les antipodes, ou mieux, les habitans de deux maisons qui se touchent au centre de Paris. Si près et si loin d'elle, dans l'abandon où j'allais cheminant, je me figurais quelquefois qu'elle pouvait bien sourire de l'exclusion que je subissais et aussi des intempéries d'un ciel qui n'épargnait guère son chevalier errant. Enfin, au milieu de l'obscurité et de la tempête, au moment où vers minuit nous changions de chevaux pour la deuxième fois, une voix s'adressa à mon compagnon:

— Prendriez-vous pitié, monsieur, d'une personne que le voyage in-

commode? et voudriez-vous lui céder votre place au grand air pour la sienne qui est dans l'intérieur du carrosse?

Le voyageur me renvoya cette prière, et me proposa d'obliger moi-même la dame; j'eus, malgré mon trouble, assez de présence d'esprit pour alléguer un refus qui n'avait rien de trop absurde. Adeline, souriante et confuse, monta donc près moi.

Il faut avoir senti ce retour imprévu du sort, avoir passé par cette situation romanesque, avoir profité de cette péripétie, pour comprendre mon triomphe. Elle était là, seule à mes côtés, dans cet étroit et mobile refuge assiégé des vents, protégée à peine par les rideaux d'une toile grossière, les mains déposées dans la mienne, le corps frissonnant contre moi, et sa seule volonté l'y avait conduite! Aussi, l'air de novembre devint balsamique, il y eut des étoiles au firmament noir. Nulle félicité n'avait approché pour moi de ce bonheur furtif; je ne m'étais jamais senti si loin de cette misérable terre où nous vieillirons.

— Ah çà! mais, dit Dumeyril, vous êtes pris, mon pauvre philosophe; vous parlez en véritable vassal.

— Un peu de patience, dit son ami: je fus initié, dans cette nuit de confidences, à des détails purement d'intérêt; je sus, par exemple que la veuve allait à Bordeaux recueillir un faible héritage, et je crus comprendre que c'était un dernier don de Blossac. Mais je ne voulus pas me montrer plus informé de cette histoire qu'il ne me convenait de l'être. Il fallut bien dire qui j'étais; avouer que j'avais entendu prononcer son nom par Alphonse; elle le nia, ou elle parut avoir oublié complétement l'influence qu'elle avait exercée sur une malheureuse destinée.

Maintenant, mon ami, cette femme a placé en moi, depuis notre arrivée, une confiance étourdie qui me touche et qui m'embarrasse à la fois: elle m'a parlé de son sort; elle m'a écrit sur les intérêts de son avenir. Je la crois désireuse de me plaire, avide peut-être d'une satisfaction inconnue pour elle: celle de se faire un ami; de placer en quelqu'un sa confiance, ou, si vous voulez même et sans fausse modestie, de m'inspirer un sentiment plus tendre; car la malheureuse doit être bien lasse de sa condition: désirée, jamais aimée! Mais vous comprenez aussi combien le hasard l'a mal adressée, et si je suis la personne en qui son cœur flétri peut espérer. Eh! bien, en attendant, je jouis égoïstement de sa déception. Lui dire qu'elle se trompe, et que je ne puis avoir d'estime pour elle, ce serait de la franchise hors de propos, n'est-ce pas? Elle doit ignorer à peu près ce que c'est que la franchise. Et puis ce serait du déplaisir pour de la bienveillance, de la brutalité pour de la grâce. Pourtant j'ai certain remords de l'abuser ainsi, ou de la laisser s'abuser à moi. Je la rencontre fréquemment dans mes promenades et au théâtre; elle semble se multiplier sur mes pas. Dites-moi ce que je dois faire en cette occurrence toute singulière? Je suis venu plusieurs fois chez vous avant votre retour pour vous exposer ce cas de conscience; il me semble qu'il y a, dans votre expérience éprouvée, et dans la connaissance que vous avez de ma niaiserie, quelque ressource pour m'aider à sortir sans fausse honte de cette situation, qui n'est pas sans délicatesse.

— Vous a-t-elle invité à lui rendre quelques visites? dit Dumeyril.

— Jamais. Et j'avoue que j'en ai été quelquefois surpris; mais, ce qui est peut-être plus bizarre, elle m'a demandé à porter chez moi, elle-même, quelques papiers, et des lettres sur lesquelles elle paraît désirer mon avis.

— Et qu'avez-vous répondu, chaste jeune homme?

— J'ai répondu que, vivant en famille, et au milieu des exigences d'une petite ville, il me faudrait, pour la recevoir, consulter ma mère et ma sœur. — Vous avez une sœur! a-t-elle dit en rougissant: une mère! Ne consultez personne, monsieur, je renonce à l'avantage que

je voulais obtenir. Une mère! a-t-elle répété : et ses yeux se sont un moment humectés de larmes.

— Ah ! pleurer, voyez-vous, dit Dumeyril, c'est un des premiers talens de ces dames.

— Voyons! point d'ironie, et un peu de charité chrétienne, Dumeyril; dites-moi bonnement ce que vous feriez à ma place, et mettez un peu de sérieux à conclure, puiqu'une de mes infirmités est d'être sérieux.

— Eh bien ! dit l'avocat, en prenant affectueusement la main de son client, voici sincèrement et fraternellement ce que je pense : Si vous racontiez à un autre ce que je viens d'entendre, il se moquerait de vous; et, en hypothèse générale, il aurait complétement raison. Pourquoi diable, vous dirait-il, venez-vous me consulter quand vous n'avez rien à dire? Si vous vous méprenez à ce point sur le manque d'intérêt qu'il y a dans tout ceci, c'est évidemment à cause de l'intérêt secret que vous y prenez vous-même, et peut-être à votre insu. Je ne vois, dans ces détails, d'autre importance que celle que vous y supposez. Sans ce plaisir inconnu de vous occuper d'un tel objet, vous garderiez le silence. C'est pour obéir à cet attrait occulte, que vous venez me faire un bavardage que vous donnez pour une confidence. Il n'y a dans votre voyage et ses suites, rien qui vaille la peine d'être seulement mis en drame ou en consultations. Pas de voleurs, pas de duel, pas même un rapt de la princesse. Mon ami, attendez que vous ayez un malheur à dévoiler, pour solliciter les conseils ou la pitié de vos camarades. Voilà ce qu'il vous dirait.

Eh bien ! moi, mon cher Henry, je ne vous tiendrai point un si dur langage; mais je vous avertirai franchement du péril. Cette femme a fait sur votre esprit, mais j'espère surtout sur vos sens, plus d'impression que vous ne le croyez. Il faut que l'une de vos facultés vienne au secours de l'autre. Il faut éviter tout combat, pour ne pas être vaincu; ne pas lutter de peur d'accroître démesurément les forces de votre adversaire; ne pas céder à l'attrait d'une vertu dangereuse, c'est-à-dire la tentation d'une abstinence friande. Gardez enfin de vous exposer à l'absence; cédez à l'ennemi pour le vaincre, faites-vous son sujet pour en triompher; en un mot, craignez Adeline. Je démêle, mieux que vous ne pouvez le faire vous-même, quel poison elle a glissé dans votre cœur. Ne riez pas! Croyez plutôt à la vieille expérience que vous invoquez. La fable des Syrènes est peut-être devenue une histoire; il ne faut pas repousser votre penchant : il faut l'user. Il ne faut pas fuir l'enchanteresse : il faut la posséder.

— Diable! dit Henry, si le conseil a ses périls, il a aussi ses avantages.

Son air était moitié piqué, moitié railleur.

— Je ne vous dirai point, ajouta-t-il, comme Orgon à Cléante : « Mon frère, ce discours sent le libertinage, » je dirai seulement que vous punissez durement mon ingénuité, et que vous prenez trop d'avantage sur le défaut que j'ai d'être un peu sentimental.

— Je ne raille nullement; et je vous engage de nouveau à réfléchir, termina Dumeyril, en se levant pour accompagner son ami : car celui-ci avait déjà saisi le bouton doré de la porte, dans un mouvement assez précipité. Du reste, je ne suis pas plus surpris d'avoir un peu heurté vos susceptibilités, que je ne le serais si la nuit, qui porte conseil, ne vous ramenait à mes avis; et si vous persistiez à méconnaître mon dévoûment, même sous des formes qui vous blessent. Adieu. Demain nous dînerons ensemble, vous le savez : il s'agit d'une réunion politique; et bien que nous n'ayons pas échangé un seul mot de l'objet spécial qui vous regarde, et nous intéresse tous, je compte sur votre exactitude. Je suis, comme vous savez, votre parrain devant les électeurs.

— J'irai! dit le fugitif, encore honteux d'avoir rompu la conversation brusquement, quand elle pouvait devenir importante. Il aurait bien voulu ne pas prendre congé si vite et revenir sur l'impression que sa vivacité

avait pu produire ; mais ses pas descendaient instinctivement et involontairement l'escalier. Dumeyril, resté sur le pallier supérieur, échangea avec lui un dernier adieu, plein de cordialité.

— Monsieur, dit Marie en éclairant le visiteur sous la porte cochère, vous aurez société pour rentrer chez vous.

II

Les Élections.

Le compagnon de voyage d'Adeline ressentait déjà ce que lui-même avait prévu, c'est-à-dire l'importance affaiblie de ses émotions révélées. Le genre de conseil qu'il avait subi déconsidéra à ses propres yeux l'objet d'une idolâtrie passagère. Il était, d'ailleurs, d'autant moins empressé à s'engager dans des liens d'une nature tendre, qu'il en avait fait une triste épreuve. Ce qu'il savait des rapports ordinaires de la galanterie ne lui conseillait pas de tenter une seconde fois le sort. S'il n'avait pas toujours été étranger au sentiment qui dispose parfois de notre avenir, il ne le connaissait du moins que par ses ennuis. Il n'avait pas senti, mais inspiré l'amour. Il avait joué le rôle fâcheux de patient. Il existait de par le monde une femme, dont le nom seul prononcé devant lui faisait naître la crainte, et presque la répulsion. Il est si cruel d'être le but d'une prédilection qu'on ne partage pas, le tyran involontaire d'un esclave qu'on ne peut accepter ni plaindre ! On se débat ; on accuse la victime : elle met de la mauvaise volonté à ne pas se guérir, et de l'entêtement à rester fidèle. Le mal qu'on souffre le plus impatiemment est celui qu'on cause. Le bout de la chaîne que porte le captif n'est pas le plus lourd des deux à soutenir ; enfin le rôle de victime est moins insupportable que celui de bourreau.

Notre voyageur avait, dès sa première jeunesse, estimé beaucoup et cultivé l'amitié d'un homme dont l'instruction profonde et les conseils avaient formé son caractère et perfectionné ses études : c'était M. Duvillars, personnage grave, et l'une des lumières du parlement de Bordeaux. Il allait souvent le voir ; et pendant les heures de conférences et de méditations, la femme du conseiller, qui se trouvait toujours là, s'était éprise du disciple. Un peu trop souvent, pendant que le mari parlait, elle rencontrait les yeux du jeune homme, et elle avait fini par le distraire des leçons. L'étudiant en droit se rappelait que c'était ordinairement au moyen d'un miroir, porté devant elle par un meuble destiné à contenir son ouvrage, et qu'on appelait alors « bonheur du jour, » qu'elle opérait la fascination. Retranchée derrière ce frêle rempart, à l'abri de toute observation d'un tiers, elle avait si bien combiné les lignes de réflection du cristal, que les regards furtifs se rencontraient là obliquement. J'en demande excuse à la gravité du héros politique que nous suivrons bientôt sur un autre théâtre, mais ce piége ne ressemblait pas mal à celui qui éblouit dans les champs tant de folles et imprudentes alouettes.

Excité par un point d'honneur toujours ridicule, quoique assez général, le jeune homme n'avait pas voulu rester au dessous des avances qui lui avaient été faites : il s'était cru obligé de n'être ni insensible ni chaste, et il s'était jeté, par étourderie et bravade, dans une suite de mauvais pas inextricables. C'était à donner vingt fois par jour son bonheur à tous les diables. Une pareille liaison, flétrie dans son germe et morte avant d'avoir été couronnée, n'avait pas produit une heure, un seul moment de félicité. On s'était quitté avec remords et colère, et sans se pardonner

d'avoir été si malheureux ensemble. Malgré la discrétion intéressée du vainqueur, ce secret n'avait pas été si bien gardé que toute la petite ville n'en eût été informée, à peu près; et quand les amis du martyr voulaient plaisamment lui faire peur, ils venaient tout à coup, au milieu d'une promenade ou d'un bal, lui dire à l'oreille : — Sauve-toi, voilà madame Duvillars !

Ce qu'on ne savait pas, car on lui aurait épargné cette odieuse raillerie, c'était que le vénérable juge avait découvert ce secret, et que, dans une explication provoquée malgré son grand âge, il s'était jeté et embarrassé lui-même sur le fer de l'offenseur : on avait expliqué sa mort par une chute de cheval.

Toutefois, devenue veuve depuis un an, la douairière avait repris un affreux courage, et espérait ramener l'insensible par l'appât d'un mariage splendide. Ils étaient cependant, en matière d'opinions, placés aux deux extrémités de la chaîne politique. La baronne Duvillars était aristocrate; mais, dans sa présomption incurable, elle se flattait quelquefois encore de modifier l'indifférent en toutes choses. Elle l'avait devancé à Paris; mais ses amis et partisans dans la ville de Bordeaux, où elle gardait beaucoup d'influence, avaient été faits confidens de sa pensée secrète. Ils s'apprêtaient en cette circonstance à contribuer, à l'insu même du candidat, à le faire nommer député. Il s'agissait de l'attirer dans la capitale et de le convertir.

Le lendemain de sa conversation avec Dumeyril, il se rendit au comité de l'élection, sans rancune contre le philosophique donneur d'avis, et assez flatté au fond du cœur d'avoir été choisi par lui, au nom de tant d'honorables citoyens, pour être le dépositaire de leur grave mandat. La France était tout entière occupée alors de la régénération qu'elle se flattait d'obtenir. Nous touchions à la fin de l'année 1791 ; et l'assemblée qu'avait illustrée Mirabeau, allait être remplacée par celle qui prit le nom de législative.

L'ami de Dumeyril était à peine connu des électeurs : la confiance improvisée qu'il inspirait tenait en grande partie à la considération de son parrain dans le collége. L'avocat n'avait pas voulu abandonner sa clientèle et sa fortune pour les chances d'une carrière périlleuse; mais, consulté par un grand nombre de notables, il lui avait été facile de transmettre à un autre les suffrages qui lui étaient primitivement dédiés. Henry, bien que le compatriote aussi de tous ces citoyens convoqués, n'avait presque point vécu parmi eux : c'était, sans raideur de caractère et sans bilieuse misanthropie, un homme de mœurs naturellement simples, mais sauvages.

Privé de son père dès l'âge tendre, il s'était voué à sa mère, à sa sœur, à l'étude. Cet intérieur solitaire avait été le centre de sa double vie, intellectuelle et positive. Il était sincère et cordial si on venait à lui, mais il n'allait au devant de personne; quelque fierté, mêlée de beaucoup de réserve, l'aurait empêché de chercher à plaire à ses égaux, et de briguer immodestement leurs suffrages. Il savait répondre aux affections qu'il ne sollicitait point; les soins de l'amitié lui étaient agréables, mais rarement utiles, et nécessaires, jamais. A le voir affable et poli, on l'eût dit fait pour les succès du monde : il n'estimait que la solitude. Ce n'était pas aux hommes qu'était adressée la secrète tendresse de cette âme, c'était à la nature. Contemplatif plutôt qu'expansif, il y avait toujours un trésor préférable pour lui à l'intimité la plus douce : c'était l'isolement. Il lui avait été donné d'aimer le silence des bois, le spectacle du ciel; Dieu avait fait de ces choses ses compagnons et ses consolateurs : c'était là son refuge, c'était la patrie de sa pensée. Le sentiment le plus antipathique pour lui était cette bienveillance universelle et banale, la fausse monnaie des gens de probité. Quelqu'un avait-il envers lui des torts? il ne s'en étonnait guère, il ne s'en irritait point; mais tous les liens étaient désormais brisés.

Ce n'était pas l'effet d'un ressentiment, mais le regret d'une illusion perdue. Il souffrait qu'on s'amoindrît, qu'on se désenchantât. Inconsolable et non pas inflexible, il excusait sans peine, mais il ne pouvait effacer. Son cœur était indulgent, mais sa mémoire impitoyable. L'oubli, enfin, était une faculté précieuse qui lui manquait. Avec les dispositions de cet esprit, avec ce genre de caractère et cette prédilection pour le studieux silence, ce candidat devait être un homme de perfectibilité et d'avenir; et c'était en effet, en 1791, le contemporain du siècle où nous voilà.

Une assemblée nombreuse était déjà réunie quand ce postulant d'espèce nouvelle entra à l'hôtel-de-ville.

— Messieurs, dit Dumeyril, en prenant son ami par la main avec une gravité douce et sereine, je vous propose, pour votre mandataire, le plus sage de nos condisciples : Henry Grangeneuve.

On s'empressa autour du couple attendu impatiemment; on fit un accueil flatteur au candidat, et des questions se croisèrent, des explications subitement demandées se heurtèrent dans des sens les plus contradictoires.

— Mes collègues, disait un gentilhomme que la nuit du 4 août avait dépossédé de tous les intérêts de sa vie, ses titres, il faut faire rapporter au plus vite les décrets de l'Assemblée constituante : l'aristocratie est la base des états. En conservant une monarchie à la France, que le roi soit constitutionnel, je le veux bien; il y a peu de mal à abaisser le pouvoir de la couronne. Mais fortifions les intermédiaires entre ce pouvoir et le peuple! Le protecteur du peuple, c'est la noblesse indépendante.

— Eh! certainement, répondait un armateur, voyez-la, cette noblesse, éviter déjà le péril et émigrer avec émulation. Comment prouve-t-elle son dévoûment au pays? en s'en éloignant le plus possible. N'est-ce pas celui qui fuira le plus vite qui aura été le plus fidèle? Il faut retenir ces têtes poudrées, accaparer un peu tous ces *frimas*, ou confisquer provisoirement leurs biens.

— Empêchez donc plutôt, dit un vieillard, les belles dames de la cour de recruter des déserteurs; car si elles envoient à Coblentz tous leurs amoureux, ce sera dépeupler la France.

— En effet, dit Dumeyril, on n'est plus écouté d'elles que sur la promesse de s'exiler. Elles n'ont qu'une seule réponse à qui veut leur faire la cour : — Faites vite, mon gentilhomme, et partez.

— Et puis, ajouta un autre, on expédie des quenouilles aux traîneurs.

— Il serait bien temps, reprit le marin, d'établir une ordre nouveau.

— Ce sera, répliqua son adversaire, un désordre qui vous attirera sur les bras toute l'Europe et vingt-cinq ans de guerre.

On porta jusqu'au candidat lui-même des questions devenues si directes, et on l'invita à exposer ses vues avec tant d'instances, qu'il comprit qu'il était de son devoir de ne mettre aucune réticence dans cette sorte de profession. Sans emphase donc, comme sans timidité hors de propos, il expliqua en ce peu de paroles sa pensée.

Mais il faut dire, avant toute chose, que si l'homme de la retraite imposait par son caractère et sa fermeté une confiance entière, il était loin d'être un orateur exercé. Il parla sans habiles liaisons d'idées, et ne montra guère de supériorité que celle de la raison.

— Si j'avais, dit-il, l'honneur de siéger dans le sénat, j'irais m'asseoir au pied de la statue de la liberté, les yeux tournés vers l'Orient. Je pense qu'il faut gouverner pour l'avenir et non pour le passé : le présent n'est pas la suite du passé, c'est le commencement de l'avenir. — La royauté me paraît une institution finie. Je ne médis point de la nécessité qui a pu l'instituer jadis; elle a dû être utile; mais je la crois usée. C'est la jument du paladin qui n'avait qu'un seul défaut, celui d'être morte. En France, un roi ne peut plus que le mal : il a perdu tout prestige. Déjà renversé du trône de ses pères, c'est sans sincérité qu'il s'appuie sur la base constitu-

tionnelle : aucun effort humain ne pourrait lui rendre en même temps l'honneur et la puissance. Votre roi le sait ; il sait qu'il ne peut exécuter le pacte juré, et qu'il a tout à redouter des conséquences de son mensonge. La royauté ne peut reparaître en France que pour être combattue et odieuse, c'est un pouvoir fondé sur l'avilissement des hommes. Que lui reste-t-il ? La volonté d'entraver les affaires par un ridicule VETO, et la liste civile pour corrompre. Par respect pour son ancienne grandeur, achevez la royauté qui n'a plus chance de vivre.

Espérez-vous qu'un prince né absolu chérisse et défende jamais vos jeunes libertés ? Ce serait aspirer à l'absurde. Un roi ne se modifie pas ; une cour n'est pas corrigible. De la part de votre monarque ébranlé, chaque faute sera désormais irréparable. C'est une situation qui, selon l'expression de Hume, ne peut convenir à la fragile nature de l'homme. Cet homme qui est bon, dites-vous, comme personnage privé, mais qui semble comme roi et comme chef de famille ne s'être jamais mêlé de son sort, il n'est plus qu'un moyen de le garantir : c'est de le détrôner. S'il reste roi, il devient traître ; et si vous êtes humains, craignez l'avenir.

Pour la guerre, ajouta-t-il, si j'avais l'honneur d'être député, je voterais la guerre : unique moyen de placer tous les partis dans une situation franche. Qui n'est pas pour vous est contre vous. Les champs de bataille absorberont les hommes turbulens et stériles, les caractères sans but, les âmes cupides de désordres et d'argent. Il faut aux idées de la la France le baptême de la victoire ; il faut, sous peine de tomber au dernier rang, qu'elle devienne la première nation du monde. — Pour vos transfuges titrés, de quoi vous informez-vous ? n'ayez pas peur de ces fils ingrats : ils iront former des cadres d'armées, spéculer sur quelques grades, mais aucun marquis ne se fera soldat. Si leur fuite désorganise aujourd'hui le parti royaliste, pourquoi nous en plaindre ? Un jour ces étrangers de l'intérieur reviendront chercher la pitié dans une patrie dont la gloire se sera faite sans eux. Ils auront abandonné leur maître et seront responsables de son sort. Laissons partir tout ce qui ne peut s'acclimater à l'égalité, tout ce qui craint le jour où la vertu et le talent seront aussi des priviléges. Ils demandent protection pour la France ? à qui ? aux étrangers qui ont partagé la Pologne. La France accomplira sans eux plus de grandes choses en dix ans, qu'elle n'a pu le faire en trente règnes. Il ne faut qu'unir sa force matérielle et sa pensée, l'âme et le corps de ce siècle ; et son âme, c'est l'opinion républicaine.

Cette courte et brutale harangue excita des mouvemens fort divers dans l'assemblée. Mais le plus grand nombre des auditeurs en fut ému dans un sens assez favorable, et l'élection de Grangeneuve parut décidée dès ce moment. Deux hommes, toutefois, s'y opposèrent : l'un se nommait Lacombe, instituteur sans élèves, homme de médiocrité et de sang. Il reparaîtra plus d'une fois dans cette histoire. L'autre était un dessinateur avorté, pessimiste en toutes choses, ne voyant dans un chef-d'œuvre que ses défauts, dans un frère que ses faiblesses, dans le soleil que ses taches. Lacombe voulait faire élire un ancien banquier, Sébastien Delcroz, homme de connaissances profondes et de ressources en matières de finances. C'était une sorte de talent dont la France avait grand besoin à cette époque, mais ce négociant était obéré par ses prodigalités envers des femmes. Lacombe avait partagé son luxe : il voulait rétablir une fortune, ou du moins un crédit, dont il espérait abuser encore.

Pour le dessinateur, toute la portée de sa vocation était de calomnier et de nuire. Irritable et bavard comme un portier, à quelle hauteur dans les arts pouvait s'élever un si piètre élève de David ? Il avait le front chauve, le nez énorme et le masque étroit : cette figure ne présentait qu'un profil sur toutes les faces. Il n'avait de sa vie approché de femmes que celles qu'on achète, et sa fatuité consistait à se vanter de ces faveurs-là. Quelquefois même, rebuté par les moins abjectes, il était ré-

duit à imaginer ses bonnes fortunes. On l'appelait le Narbonnais. Il était le plastron habituel de toutes les moqueries d'atelier. Il s'était fait peintre celui-là, comme on s'établit mercier. Il avait pris pour vocation son opiniâtreté de pierre lithographique et sa patience de mannequin. Toujours prêt, selon lui, à enfanter quelque merveille et n'accouchant jamais, le ténesme ridicule de son esprit fossile rappelait un peu la ridicule maladie de ces patiens qui attendent incessamment de M. Purgon un service dont Pourceaugnac est si effrayé.

Le Narbonnais fit du député qu'il fallait élire un portrait absolument opposé aux qualités qui distinguaient Grangeneuve. Il voulait un légiste, docteur profondément versé dans les langues, afin qu'il appréciât, disait-il, la constitution de tous les peuples et pût étudier les coutumes dans chaque idiome original. C'était toujours, et selon sa coutume, un juge à ne vanter que les qualités absentes, et à ne saisir que les infirmités.

— Il y a des individus ainsi faits, disait Dumeyril en l'écoutant parler : s'ils passaient dans un sentier bordé d'un côté par des roses, ils n'auraient de faculté qu'à respirer de l'autre quelque fétide odeur. Abordez quelque réputation que ce soit devant ce pauvre diable, il voudra la salir en harpie. Son érudition est exclusivement déprisante, et son admiration négative. Ce qu'il sait de Virgile par exemple (s'il sait quelque chose de Virgile), c'est qu'il a emprunté des images à Théocrite et à Homère : de Raphaël : c'est qu'il connut, avant de composer les loges, quelques dessins tirés d'Herculanum ; de La Fontaine : qu'il imitait Boccace ; et de Molière, qu'il avait lu Cyrano de Bergerac.

Mais le moment de procéder au scrutin arrivé, le candidat modeste se retira. Il alla errer le long des rivages de la rade et s'abîmer dans ses habituelles rêveries. Il sentait bien qu'il avait manqué jusqu'ici un but à son existence, une occupation virile à sa pensée ; mais l'idée de renoncer à son obscurité et de s'éloigner de sa famille se peignit à son imagination tout à coup comme un rigoureux exil. Il se repentit d'avoir cédé aux avances qui lui avaient été faites, et se prit à espérer que sa nomination échouerait. Ainsi la vie est tissue d'inconséquences et de contradictions. Si nous étions consultés sur notre avenir, nous l'étoufferions avant qu'il pût naître. Le seul charme du voyage est-il de ce qu'on ne sait pas le chemin ?

Mais l'incertitude a aussi sa fatigue ; Grangeneuve voulut sortir de la sienne, et se rapprocha à pas lents du lieu des séances électorales. Tout était devenu silencieux autour de cette enceinte. Déjà étaient éteints ces flambeaux qui avaient embrasé tant de fenêtres : l'obscurité et l'abandon avaient reconquis ce vieil édifice. Étonné et plus inquiet, il regagna le quartier reculé de sa demeure ; mais il saisit bientôt de loin les accens d'une musique triomphale : elle partait du seuil même de sa maison si tranquille. C'en était fait : la sérénade saluait le nouveau député.

— Ainsi, lui dit une voix triste qui l'arrêta à quelque distance, vous allez partir bientôt, monsieur, encouragé par les acclamations de ces novateurs. Puissiez-vous un jour, et quand votre mission sera remplie, revenir dans la ville natale sous des auspices aussi favorables !

Grangeneuve reconnut le vieux gentilhomme qui avait élevé ses prétentions pendant la séance ; il s'approcha de lui, moitié par déférence envers un citoyen dont le vœu avait été trahi en sa faveur, et moitié afin de se dérober, à ses côtés et dans l'enfoncement d'un portail, à l'empressement que sa présence n'aurait pas manqué de soulever.

— Vous voilà donc, poursuivit le marquis de G***, mêlé aux adversaires de l'ordre public ! vous voilà du parti de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ! Vous, qui faites nombre dans les honnêtes gens, allez-vous déserter leur cause ?

— Monsieur le marquis, dit Grangeneuve, adoucissant le son de sa

voix pour déguiser quelque amertume, et séparer son interlocuteur d'une catégorie tout ironique : les honnêtes gens, dans l'acception politique du mot, ne sont bien souvent que des lâches. Ils se trouvent de la supériorité parce qu'ils sont égoïstes. Leur vertu consiste à étayer tout abus encore debout, à courir au secours du plus fort, et à se faire partisans du vainqueur. Ils appellent ordre l'injustice appuyée sur la force. Le plus méprisable citoyen me paraît celui qui sacrifie l'honneur à la tranquillité, notre avenir à son bien-être, la prospérité de ses enfans à la paix où il veut croupir. Honnêtes gens, dites-vous? si vous faites consister la probité dans le hasard qui vous a donné un père, et dans le soin que vous avez de ne jamais prendre la tabatière du voisin dans sa poche. Moi, je la mets ailleurs, la probité; je la vois dans le zèle à faire participer aux mêmes destinées toutes les créatures de Dieu, et à ne pas plus retenir à son frère sa part d'intelligence et d'avenir que sa part de pain.

— Vous vous flattez, dit le marquis, de changer la science politique, et de rendre toutes les conditions sociales meilleures : vous tomberez dans un abîme.

— Il se peut, répondit Grangeneuve, que l'avenir soit pénible, et la transition mauvaise : je n'en sais rien ; mais ce que je sais trop, c'est que la monarchie, telle qu'elle est devenue, est infâme ; c'est qu'elle est, pour ce pays, un régime d'abjection. Faut-il, parce qu'on peut tomber dans les ronces, ne tenter jamais de sortir de la fange ? Voilà quatorze siècles que vous gouvernez pour nous ; quatorze siècles que le noble exploite le vilain ; quatorze siècles que vous vous nourrissez des sueurs et du travail d'autrui : essayons d'un autre régime. A nous, s'il vous plaît, de tenir un moment les cartes ; vous avez usé le tapis politique jusqu'à la corde.

— Je vous laisse, dit le marquis ; je craindrais que la passion démocratique ne vous emportât : vous me traitez comme si nous étions ennemis personnels.

— Nous devrions l'être, répondit Grangeneuve. Je rougis quelquefois de cette mollesse de cœur qui permet tout commerce facile entre les adorateurs de divinités si rivales. Les partis se méprisent donc bien, qu'ils se tutoient ! Les haines politiques sont les seules qui soient généreuses. Faut-il se haïr pour un tort matériel, un procès de mur mitoyen, un mot qui aura blessé quelque susceptibilité vaniteuse ? Pitié ! Mais si je méprisais ce qui pour vous est raison, justice et droit ; et si vous combattez ce qui fait l'objet de mes espérances et de mon culte, comment serions-nous assez lâches pour nous toucher la main ?

— Il y a peut-être quelques beaux rêves au fond de votre folie, dit le gentilhomme ; mais vous voudrez étouffer les factions, et vous en deviendrez les victimes. Adieu !

— Cela se peut, termina Grangeneuve prêt à s'éloigner : un orateur, dont je vais être le collègue, a déjà dit que nous n'avions pas fait entrer dans nos calculs l'avantage de vivre long-temps. « Ce n'est pas pour vieillir que l'on déclare la guerre aux rois. Nul homme n'a jamais, sur la terre, défendu les droits de l'homme inpunément. »

III

A la Grâce de Dieu.

Rentré seul, et presque furtivement dans sa maison, Grangeneuve alla trouver sa mère et sa sœur. Il en reçut de silencieuses étreintes ; elles n'osaient ni se plaindre de l'honneur qui investissait le chef de la famille, ni s'applaudir d'un événement qui allait le séparer d'elles. Sou-

pirer et le presser dans ses bras, était toute l'éloquence du combat maternel. La même conviction politique était loin, du reste, d'occuper ces trois cœurs ; mais chaque personne respectait dans l'autre l'autorité de la conscience. Henry dormit mal, et s'enferma tout le jour suivant pour échapper à la première importunité des visites, à des curiosités puériles, et peut-être à l'indiscrétion des conseils. Puis une crainte de plus en plus dominante de remplir mal son mandat s'empara de sa modestie. Il comparait souvent dans son hésitation l'existence paisible qu'il abandonnait pour la vie tumultueuse de Paris : un monde où il serait inconnu, une arène de passions, un désert d'affections fidèles. Au lever du jour suivant, il sentit le besoin de mettre quelques objets extérieurs entre lui et la fixité de ses réflexions.

Dans cette disposition d'humeur, il monta à cheval et prit son chemin par les rues les plus détournées, afin de gagner la déserte promenade qui s'étend vers la route de Bayonne. Quand il fut hors des murs et devant un horizon plus vaste, loin d'augmenter, sa confiance en lui-même diminua. Il eut plus sincèrement que jamais le regret d'avoir accepté un poste éminent : il se trouvait si peu de chose en présence du ciel et du monde !

Il voyait, à une distance fort grande, marcher devant lui deux cavaliers qui s'éloignaient d'un pas rapide. Étonné de ne pas les reconnaître à la première vue, car tout le monde se connaît dans une ville de province, et surtout les gens qui sont en rapport de fortune, il résolut de les rejoindre pour se distraire, et il piqua vivement son cheval. Rapproché de cinq cents toises, il distinguait déjà les vêtemens d'une amazone, il voyait flotter un voile vert, et il reconnut, par la distance où se tenait son compagnon, le second cavalier, que celui-ci était simplement un domestique.

L'amazone était Adeline. Grangeneuve pensa à prendre un sentier qui donnerait à sa course une direction différente ; mais il pouvait avoir été signalé à son tour et cette première pensée de fuir, cette conscience d'une appréhension sans objet, l'irrita contre lui-même au point de lui faire continuer sa route avec une assurance qu'il s'exagérait. Il se traita comme il en agissait quelquefois avec son cheval favori. Quand un objet vague, le tronc couché d'un saule, l'ombre d'un oiseau qui passe, le reflet du soleil dans un ruisseau agitait le noble animal, quand, les oreilles en avant et les naseaux ouverts, il faisait un écart pour passer, Grangeneuve domptait sa nature ombrageuse et rebelle ; et le ramenant devant le fantôme de sa peur, il le lui faisait flairer, reconnaître et braver.

— Monsieur, dit Adeline à Henry, dès qu'ils furent à la portée de la voix, il était écrit que je devais aujourd'hui vous voir. J'ai pensé à vous toute cette matinée ; je vous ai adressé un billet pour avoir vos conseils sur une petite acquisition, importante pour moi : et vous seriez certainement à cette heure occupé à lire chez vous mon griffonnage, escorté de contrats et de titres, si je n'avais pas été destinée à une meilleure chance encore.

— Disposez de moi, madame, dit avec réserve le nouveau député.

Et toutefois, il n'avait pu se défendre de jeter sur Adeline un long regard, en l'abordant. Il demeura frappé de la séduction nouvelle que lui prêtait l'exercice animé de l'équitation. Ses joues étaient plus vermeilles et ses yeux plus brillans : l'intrépidité et la grâce inspiraient tous les mouvemens de ce corps souple et léger. Il obéissait harmonieusement aux ondulations de la course ; et Adeline semblait plutôt un oiseau rapide planant au dessus de son cheval, qu'une faible femme emportée au hasard.

Au bout de quelques instans, apparemment satisfaite d'avoir donné les preuves de son adresse, elle modéra d'elle-même l'allure du coursier, le flatta de sa main charmante, et le mit au pas en le rapprochant fraternellement de celui que montait Grangeneuve.

— Vous me voyez, dit-elle, la plus heureuse personne du monde! Depuis hier, monsieur, j'ai un cheval, un cheval à moi! il est jeune et presque indompté encore : il est beau, n'est-ce pas? Mon Dieu! que j'ai de joie à vous le faire voir! Je ne me flattais guère d'une si prompte rencontre. Je sais que vous aussi, vous aimez les chevaux. Toute la vie, j'avais rêvé un andalous comme le voilà, la robe miroitée, les crins abandonnés au vent! Le premier profit de mon héritage a été employé à me procurer ce trésor. Regardez-le donc, mon bel espagnol : il s'appelle Hernandès. Il ne me coûte que dix mille francs ; et vous savez si les assignats commencent déjà à perdre de leur valeur.

— Dix mille francs! dit Grangeneuve.

— Oh! ne me grondez pas : je vais visiter, aujourd'hui même, un petit bien de campagne afin de placer le peu que je possède et ne plus rien dépenser follement. J'ai été élevée en enfant gâté, monsieur; et si je ne me hâtais de prendre un parti sage, je serais capable de dissiper en six mois ce qui peut suffire à toute une vie heureuse et tranquille.

Henry s'informa avec détails de projets si bien conçus, et apprit en effet qu'il se trouvait à quelques lieues de Bordeaux une ferme, des vignes, un manoir à peu près philosophique, et dont le prix pouvait tenter un modeste acquéreur.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? ajouta la jeune veuve, les yeux vivement ouverts et tout le regard caressant : venir avec moi jusqu'à ce petit domaine, l'examiner pour moi. Ce n'est pas tout que les titres soient en règle et qu'on ne m'ait point trompée sur le prix des baux; il faut encore que le site me plaise, et que vous me donniez vos plans pour des réparations intérieures. Je vous devrai mon bien-être; venez : vous aurez été mon architecte, et je me souviendrai de vous quand je serai bien vieille.

Il y avait, dans cette proposition si impromptue, quelque chose de sincère, et, si nous osions le dire, de si bon enfant, que nul n'aurait pu se défendre de l'accueillir.

— A vos ordres, dit Grangeneuve. Et à l'expression de son sourire, Adeline lui tendit la main.

Les voilà cheminant, côte à côte, en étourdis camarades; et, pour être revenus de bonne heure à la ville, ils allongèrent doucement le pas de leurs chevaux. Si vous avez jamais voyagé ainsi près d'une femme, je ne dis pas dans les allées poudreuses du bois de Boulogne, où les dandys qui vous croisent, et les calèches qui se heurtent, vous obligent sans cesse à des préoccupations de sûreté et de vanité, mais dans des chemins verts et creux, sous la voûte des buissons chargés de prunelles, vous savez qu'il n'est rien de plus amical et de plus doux. Tantôt il faut éclairer la route de votre compagne, couper devant elle avec la cravache les fils de la Vierge, puis la laisser passer la première, à son tour, afin qu'elle choisisse le moins périlleux sentier, et éviter les branches qu'elle menace gaîment de vous renvoyer. Cette marche est une succession d'incidens qui ressemble parfois aux capricieuses évolutions de nos danses. Et puis, que la conversation est libre et aisée du haut de ce piédestal mouvant qui livre à vos regards le paysage agrandi! Placé à la gauche de l'amazone, sa position même à cheval la tourne coquettement vers vous : un pied furtif, un genoux témérairement avancé, tout est péril, grâce et attrait autour d'elle. Les chevaux même se sont animés à se suivre, ou ils s'agacent en marchant l'un près de l'autre : tout s'associe dans ce groupe aventureux : et si le sol uni vient à solliciter un temps de galop, ne dirait-on pas un seul être disparaissant dans le poudreux nuage, ou sous les profondes allées d'une forêt? Pour moi, je ne voudrais pas plus confier celle que j'aime à un adroit cavalier, qu'à la profane étreinte d'un valseur.

Mais Adeline et son compagnon s'occupaient d'intérieur.

— Vous allez partir, disait la jeune femme : je suivrai vos succès du fond de ma retraite oubliée. Pour vos plaisirs, je ne pourrai m'en faire une bien juste image : je n'ai jamais vu ce Paris où vous allez perdre vos souvenirs anciens et nouveaux.

— Quoi ! vous n'avez pas vu Paris ? s'écria Grangeneuve étonné. On m'avait dit... Je croyais savoir...

— Je n'en ai même jamais eu le désir, dit Adeline d'un ton simple et détaché. Je suis si accoutumée à savoir que l'idée qu'on se fait d'une chose est au dessus de toute réalité, que je me résigne désormais à fermer l'âme et les yeux, à ne lire que les *Mille et une Nuits*, à n'habiter que le pays des chimères.

— Mais, cependant, je croyais que, pour échapper aux chagrins... pardon... causés à ses parens par la maladie d'Alphonse, on vous aurait conduite...

Adeline parut fort occupée à rajuster la gourmette de sa bride ; et, penchée ainsi en avant, elle mit assez long-temps l'encolure de son cheval entre elle et le regard attentif de Henry.

Quand elle se releva avec grâce : — Vous doutiez-vous, monsieur, dit-elle, de tous les amis qui étaient présens à votre élection ? Il y en avait de bien cachés dans la foule, et les plus obscurs n'étaient pas les moins heureux... peut-être les moins attristés aussi, ajouta-t-elle, d'un triomphe qui vous exilera.

— Comment ! vous étiez à l'assemblée ?

— Je vous remercie de me reconnaître dans ce portrait de vos amis. Oui, monsieur, j'étais à l'assemblée ; j'ai vu se croiser les intrigues, les meneurs agir, et vous devez une partie des meilleurs suffrages qui vous ont été donnés à vos propres collègues, nommés dans la séance de la veille ou du lendemain. J'étais fière pour vous de l'amitié de Ducos, de Fonfrède, de Brissot, de Guadet, de Vergniaud...

Là, il fallut mettre les chevaux au petit pas pour franchir un village. Les voyageurs firent la remarque que, quel que soit le mauvais état de nos routes de France, le lieu le plus incommode et le plus périlleux à passer est infailliblement celui où les hommes ont établi leur demeure. Là, il y a émulation d'immondices, assaut d'incurie, mépris comme affecté de toute apparence hospitalière. Du reste, la première maison que vous rencontrez est à peu près l'échantillon fidèle de toutes celles qui se suivent. Un village, comme un seul homme, est tout malpropre ou tout rangé ; l'exemple de l'habitant le plus considéré suffit pour décider de ses mœurs. — Je me rappelle à ce sujet, disait Grangeneuve, que, dans un voyage autrefois fait en Suisse à très petites journées, je me décidais toujours à suspendre ou à continuer ma route sur l'aspect extérieur du hameau qui se présentait à moi vers le coucher du soleil. Seulement, en ce pays où les croyances religieuses sont diverses, si, de loin, j'apercevais un groupe de maisons sur un terrain favorable à l'épanchement des eaux, des murs blancs, quelques arbustes fleuris et le linge voltigeant des nombreuses lessives, j'étais sûr d'aborder chez des protestans. Si le hameau était assis dans un fond humide, entre des lacs de canards et des obélisques de fumier ; si j'entendais déjà de loin des accens de querelles ou de musique barbare, j'entrais avec componction en pays catholique.

— Ce hameau, dit Adeline, est catholique ; voyez plutôt l'enseigne de la seule auberge qu'il renferme. Quelle promesse de misère, et quel outrage aux arts ! Voudriez-vous vous confier *à la Grâce de Dieu ?*

Ils passèrent.

Mais on aperçut bientôt, à mi-côte, les modestes bâtimens de la petite ferme à vendre. Adeline s'arrêta spontanément ; et bien qu'elle ne fût jamais venue en ce lieu, elle dit, comme par inspiration : Ce doit être là ! — Bonne femme, ajouta-t-elle en s'adressant à une aïeule qui ramas-

sait quelques fruits au pied d'un cormier : comment appelez-vous ce château que voilà sur la droite ? — La Roche-aux-Belles, madame.

— J'étais sûre de mon instinct divinatoire ! reprit Adeline avec toute la satisfaction d'une pensionnaire.

On descendit bientôt dans une cour ombragée tout entière par un seul pommier, mais si riche de ses fruits, que les branches courbées les présentaient à la hauteur d'une main d'enfant. Petite antichambre saine et bien close ; petit salon tendu en étoffe simplement plissée ; salle à manger pour trois convives ; trois chambres à feu à l'étage supérieur ; et, au dessus de tout cela, un belvédère dominant un horizon sans rivages : telle était la demeure en miniature où prétendait s'enfermer Adeline. Mais les distributions, à la vérité, avaient toutes été faites sous l'ingénieuse inspiration de cette économie d'espace qui préside à l'arrangement d'un navire américain : il y régnait cet à-propos et ce bon goût qui n'abandonnent jamais un artiste.

— Quelque peintre a passé par là ? observa Grangeneuve.

— Oui, confirma sa compagne. Voyez ! avec un autre prédécesseur, ceci n'eût été qu'un misérable bouge, la muse en a composé la commode maison de Socrate. Qu'est-ce qui manque ici, je vous prie? Dans cet ermitage de trente pieds de long, tout est calculé et prévu. Il y a, voyez-vous, entre entendre et n'entendre pas la vie, la différence d'un palais à une auberge, d'un parterre à un champ d'orties.

On parcourut l'enclos : il était vaste et fertile. La fermière vint offrir de la crême. Adeline, dans le petit ruisseau du moulin, entrevit des écrevisses ; il y avait des violettes et des résédas entre toutes les marches du perron qui descendait au jardin : en fallait-il davantage pour la décider ? Et je vous demande si on peut jamais acheter trop cher une maison qui produit des violettes ?

Henry recueillit, presque à l'insu de sa folâtre compagne, des renseignemens positifs ; il fit signer au fermier une promesse de bail ; et la riante voyageuse, arrivée une heure auparavant sans asile et sans projets bien fixes, remonta gaîment sur son cheval espagnol, châtelaine de la Roche-aux-Belles.

Il s'assemblait toutefois, du côté du couchant, des nuages qui avaient plusieurs fois attiré l'attention de Grangeneuve : ils avaient la couleur du soufre. Il les montra du regard à Adeline, qui ne comprit pas même sa sollicitude.

— Je sais bien, acheva-t-il, que le tonnerre est chose rare dans cette saison ; mais toujours est-il que nous ferons sagement de doubler le pas.

— Comment! dit Adeline, vous nous croyez menacés du tonnerre? Oh ! quel bonheur si nous pouvions avoir un orage !

Il ne tarda pas à éclater. Adeline, enchantée, précipitait la course de son cheval, au risque d'attirer la foudre dans la masse d'air qu'elle déplaçait : une pluie large et obstinée se mêla bientôt aux éclairs. Les arbres criaient sous l'effort du vent. Toute cette crise de la nature parut être pour Adeline un sympathique élément. Pâle de plaisir et demi-échevelée, elle courait, en mêlant ses rires et ses chants à la voix de la tempête. Elle allait tantôt perdue dans une obscurité opaque, et tantôt elle reparaissait illuminée d'une auréole de feux : on eût dit, à la voir, un page égaré à la chasse, si ses vêtemens que pressait la rafale n'eussent accusé à son insu l'élégante richesse des formes féminines. Enfin, Hernandès s'abattit : il heurta contre le talus d'un fossé plein de joncs, et sa maîtresse, légère comme la plume d'un cygne, alla s'asseoir plutôt que tomber sur le talus opposé.

Mais l'andalous était blessé. Ici finirent toutes les gaîtés de l'amazone, et force fut aux deux pélerins de chercher à gagner un gîte. On retrouva le mauvais village aperçu en passant, et on s'y rendit comme on put, traînant à la bride Hernandès boiteux.

— Dix fagots ! s'écria Adeline, en entrant.

Et en un moment elle se fut rendue souveraine de ce triste et fumeux asile. Qui expliquera les bizarres caprices et les phases inattendues d'un caractère de femme? Cette petite-maîtresse, tout à l'heure si malheureuse de l'accident survenu à son cheval, si décontenancée de sa présence dans une hôtellerie de village, la voilà, depuis que le sarment pétille, depuis qu'elle a caché ses petits pieds au fond des sabots de la fille de la maison, depuis que, seule avec le voyageur qui s'est dévoué pour elle, elle se sent l'unique providence qui veillera à ses besoins, la voilà devenue un autre être. Son regard s'empreint de recueillement et d'espérance. C'est une reine tombée du trône avec résignation, ou c'est une sœur de charité coquette. Le temps continuait d'être hostile, et la nuit devint affreuse et plus menaçante que l'enfer. L'appétit cependant s'était éveillé chez les voyageurs, et il fut décidé qu'on se résignerait à attendre le jour sous ce chétif abri.

Henry, empressé de faire panser Hernandès, accompagna, pour le retenir dans son zèle, un officieux vétérinaire; et les soins que, sous ses yeux, il fit prendre du malade, le retinrent hors de la maison une demi-heure. En une demi-heure tout était transformé dans l'auberge. Adeline en avait fait un lieu méconnaissable. Elle s'empara exclusivement de tout l'étage supérieur; le feu brillait dans l'âtre de deux chambres séparées par l'escalier rustique, et la table fut dressée dans la pièce qu'elle avait réservée pour son usage. Devant les croisées, assez mal fermées par un vitrage de plomb, descendaient de longs draps blancs, honneur d'une lessive toute récente. Le sol humide avait été si adroitement recouvert d'un léger tapis de foin, qu'on eût dit marcher sur ces tissus de sparterie imitant le gazon. Elle avait obtenu, malgré la foudre et la nuit, qu'on allât dépouiller le verger et le pauvre parterre à la lueur des lanternes. Sur la cheminée, sur le haut des armoires, sur la table surtout qui portait le frugal souper, étaient amoncelés des fleurs et des fruits. Il y avait des fleurs jusque sur l'inévitable salade. Elle était cachée tout entière sous des corolles de capucines, de balsamines, et ces petites étoiles bleues qui tombent du buglossus. Le vin généreux du pays brillait dans une carafe en reflets de grenat. Mais le dessert surtout avait occupé l'ingénieux maître d'hôtel. Les poires, les figues, les chasselas reposaient sur les feuilles detachées d'un pampre déjà nuancé par l'automne. Comme Henry rentrait, la grave hôtesse déposait au milieu de ce dessert un énorme bocal de pêches à l'eau-de-vie. Adeline ne put retenir un éclat de gaîté qui déconcerta la bonne femme; mais s'avançant pour prendre le vase :

— Que je vous remercie, dit-elle, je ne savais où placer mon plus riche bouquet. Elle ouvrit la fenêtre, vida le bocal, substitua de l'eau fraîche à la liqueur, et y plaça symétriquement un buisson de roses, à la stupéfaction de la matrone.

Quand les voyageurs furent enfin seuls, à l'issue de leur modeste repas :

— Savez-vous, dit Adeline, avec l'accent d'une voix pénétrante, savez-vous bien que si quelques uns de nos amis de Bordeaux se doutaient que nous sommes réunis à cette heure dans une hôtellerie de campagne, séparés du monde par trois lieues de distance et un orage impossible à affronter; savez-vous qu'il leur viendrait peut-être des idées singulières? Croiraient-ils à la puissance du hasard? A quoi tient cependant la réputation d'une pauvre femme!

— Nos amis auraient tort, dit Grangeneuve un peu embarrassé : je ne vous proposerai pas de me sacrifier aux apparences : vous n'accepteriez pas le dévoûment de mon départ pour n'éviter que de lointaines et incertaines suppositions; mais toute innocence est en nous. On peut toujours

avec succès opposer à beaucoup de choses le témoignage de sa conscience.

— C'est ce que je ferai, dit Adeline moqueuse. Mais vous aurais-je blessé par l'aveu indiscret de mes appréhensions? On le dirait à votre réponse.

— Blessé! reprit Grangeneuve. N'abusez pas de votre avantage contre un caractère grave, madame, et de votre supériorité d'enfant léger sur un espèce de misanthrope. Non, je ne puis jamais être que flatté de toute idée qui me rapproche de vous.

— Vous me rassurez! Je suis bien aise de savoir que vous ne vous croyez pas trop... compromis. C'est que, voyez-vous, monsieur, on ne m'ôterait jamais de l'idée que vous redoutez singulièrement les femmes! Vous éviteriez, n'est-ce pas? de cultiver leur affection par la crainte de tomber sous leur dépendance.

— Il serait permis d'avoir cette défiance à vos côtés.

— Ah! ceci est de la politesse, ou peut-être, comme vous dites dans le beau monde, du persifflage. Tenez, moi, je n'entends pas finesse, et j'ai peu l'habitude des belles phrases. J'ai lu à peine dix romans en ma vie, et mon éducation a été fort abrégée. Je ne suis pas de force à jouer à la conversation avec vous. Mais je démêle que vous êtes un poltron en fait de sentiment, et que vous savez mieux fuir que combattre. C'est déjà un grand aveu de votre faiblesse!

— Vous me connaissez mal, madame, ou plutôt bien peu encore; je n'estime au monde qu'une seule vertu, et c'est la force de se dominer soi-même. Je sacrifierais la plus grande félicité de la terre à la satisfaction de rester mon maître; et au lieu de les appréhender, je serais capable de chercher les occasions d'augmenter cette confiance en moi, dont je suis fier.

— A présent, dit Adeline, ceci devient de la fanfaronnade.

— Voudriez-vous vous convaincre de la vérité sur ce point-là, madame?

— Comment? Moi! non, non, sans doute. Je ne serais pas la caution d'un esprit fort. J'aurais toujours peur que mon philosophe ne cédât à la plus vulgaire des tentations.

— Je résisterais, dit Grangeneuve, à la plus enivrante! Tenez, Adeline, ajouta-t-il en se rapprochant d'elle, je vous trouve adorable: il est bien inutile de le dissimuler ici; vous êtes sans contredit la plus ravissante femme que j'aie rencontrée en ma vie: tout en vous est perfection, amour et grâce. Je donnerais tout mon sang pour les faveurs dont vous disposez. Eh bien! si j'avais intéressé une fois mon honneur à braver votre puissance, je saurais me défendre contre vos séductions les plus infaillibles; je saurais fermer l'oreille et le cœur à l'aveu même de votre tendresse. Je saurais étouffer jusqu'aux mouvemens involontaires du désir. Savez-vous l'histoire de Laïs et de Xénocrate?

— Ma foi non, dit encore la jeune femme avec étonnement.

— Eh bien! c'était un défi entre un des sept sages et la plus rare des beautés de la Grèce. Xénocrate s'engagea à passer auprès d'elle, et dans la même couche, une nuit tout entière, sans s'émouvoir plus qu'une statue.

— Ah! par exemple! dit Adeline, et gagna-t-il la gageure? Elle prononça ces mots avec l'assurance et la fierté d'un regard qui aurait pu appartenir à la femme chargée de venger tout son sexe.

— Je ne m'en souviens plus, dit Grangeneuve; mais je tiens avec vous le même pari, quand vous voudrez.

Adeline fut étonnée d'abord, puis choquée de la déclaration.

Elle passa ensuite, et en une minute, du sentiment de l'orgueil blessé à une assez folle envie de rire. Et enfin, après avoir toisé le téméraire d'un regard dont la traduction exacte était: Pauvre fou, qui t'exagères

tes forces! elle répondit avec le ton d'une modestie qui n'avait rien de trop prude : — Monsieur oserait donc parier à coup sûr?

— Rendez-vous plus de justice, interrompit Grangeneuve avec enthousiasme!

— Je ne veux voir ici, dit-elle, ni piége ni impertinence. Mais, monsieur permettra bien que je ne m'expose ni à ma honte... ni à la sienne. Il faudrait le haïr ou le mésestimer : l'imbroglio est trop compliqué pour mes forces. Je ne suis pas un sujet digne de vos expériences.

Le grave député, craignant d'avoir blessé la belle veuve, s'efforça, avec un empressement assez gauche, d'entrer en réparation à coups de flatteries; mais loin de paraître conserver l'apparence d'une rancune, Adeline reporta toute l'application de sa pensée vers l'admiration des caractères stoïques.

— Que vous êtes donc heureux, vous autres hommes, dit-elle, de savoir ainsi choisir vos pensées, diriger vos impressions, et commander à vos sens! Nous, chétives créatures, nous sommes remplies d'erreurs et de faiblesses. Un sourire nous gagne : l'apparence d'une affection vraie dispose de nos résolutions. Ah! c'est bien à tort que l'on croyait autrefois que Dieu nous avait faites vos compagnes. Quel rapport y a-t-il entre ces deux prétendues moitiés, dont l'une, celle que vous représentez, attire à soi toute la vertu et toute la force? Et l'on raconte que nous sortons de votre côte; que nous sommes la chair de votre chair : erreur! Vous êtes avec raison nos maîtres sublimes. Notre mission est de vous amuser, comme un songe; nous sommes les rêves de vos yeux ouverts. Seulement, pourquoi manquez-vous quelquefois d'indulgence envers des êtres si secondaires, et si loin de pouvoir lutter avec vous?

Et en disant ces paroles, elle déroulait ses beaux cheveux. Rentrée, par le défi même qu'elle avait reçu, dans la sécurité la plus parfaite, affranchie de toute crainte d'être accusée de coquetterie et d'abuser de ses charmes, elle s'occupa de quelques soins de sa personne, comme elle eût agi en présence de son frère. Elle sépara en deux masses égales cette brune chevelure, dont l'extrémité bouclée retomba sur un cou blanc et mobile, derrière les mignonnes oreilles d'un enfant. Cette ligne de chair, formée et suivie jusqu'au sommet de la tête, semblait un sentier facile qu'elle ouvrait elle-même pour quelque idée nouvelle. Du léger mouchoir des Indes, qui avait été sa cravate d'amazonne, elle se fit un turban à la manière des créoles. Puis un bâillement insensible et involontaire, qui montra cependant toutes les perles de sa bouche, appela en même temps autour d'elle je ne sais quelles idées de langueur et de sommeil.

— Mon Dieu! dit-elle, que ces vêtemens d'homme et ces grossiers tissus de laine sont pesans sur nos épaules! Il faudrait toujours un cheval pour les porter. Elle détacha l'agrafe d'or avec un grand soupir de bien-être, et, débarrassée par son poids lui-même de sa première enveloppe, elle se trouva voilée encore par une moitié de costume féminin. Mais la robe était fine et serrée, et la jupe un peu courte trahit les formes d'une jambe échappée au moule de la Diane antique. A la voir tout-à-coup si blanche de mousseline et de dentelles, elle parut une fois plus femme à son présomptueux affronteur. Et puis, par une inclinaison de tête un peu boudeuse et douillette, elle regarda le sommet de son épaule droite, et baissa les yeux en rencontrant le regard de Grangeneuve. Cette épaule était rougie par l'étreinte de l'habit : on aurait cru voir une chaîne de corail sur un tissu de satin tiède et veiné.

— Vous êtes blessée! s'écria Grangeneuve qui se leva de son siége avec un empressement un peu profane.

— Je vous remercie de tant de charité, dit Adeline en remontant les plis de sa guimpe avec empressement. Mais l'épaule opposée se découvrit par ce geste, et le stoïcien fut plus troublé encore à l'aspect d'un

bras dont la naissance, admirablement attachée, se perdait en des ombres voluptueuses.

— Adieu, monsieur, dit-elle, en remettant dans les mains de Henry un flambeau pour l'inviter à passer dans la chambre prochaine. Puissent des songes heureux et tranquilles caresser votre sagesse, et vos nuits rester calmes comme vos jours!

— Si vous priez quelquefois, Adeline, dit Grangeneuve, priez pour moi : j'en ai besoin ce soir; la philosophie m'abandonne.

Il s'approcha de l'alcôve où elle devait reposer. Il éleva son flambeau pour saisir l'aspect de ce lieu qui lui paraissait consacré. Il s'arrêta évidemment à en contempler les détails. Le lit carré était comme un appartement dans un autre appartement. Selon toute apparence, il provenait d'une vente récemment faite en quelque château voisin, patrimoine d'un émigré, et son ciel de damas tourterelle, ses rideaux, ses courtes-pointes de même couleur, offraient le contraste d'un luxe bizarre au milieu d'un cabaret désolé.

— Que voulez-vous donc ici? dit Adeline. Est-ce un de ces oiseaux bleus dont la moitié s'est déjà envolée de la tenture de mon papier? Prenez : il en manque déjà presque un aussi grand nombre que dans la liste de vos illusions.

— Je voulais m'assurer, répliqua Grangeneuve, un peu confus et tremblant, qu'on n'avait rien négligé...

— Pour me faire oublier durant quelques heures qu'il faudra revivre demain? Non, monsieur, rassurez-vous : je l'oublierai. Et puis, si je me résigne ensuite à vieillir d'un jour, ce sera pour songer à ma jolie ferme, et à l'obligeance de mon conseiller. — Adieu, monsieur.

Grangeneuve, de plus en plus entraîné, déposa un baiser de flamme sur l'oreiller où devait reposer Adeline. Elle feignit de n'avoir pas vu cette action toute passionnée et tout inconséquente. Mais, quand il prit une dernière fois sa main pour la baiser, Adeline laissa tomber dans les siennes un bouquet de violettes qu'elle avait porté tout le jour.

IV

Souvenirs.

Lorsque Grangeneuve eut pénétré dans la chambre énorme, et à quatre lits vides, qui devait lui servir de retraite, sa première impression fut toute physiquement douloureuse. Un froid nerveux s'était glissé dans sa personne; son corps frissonna presque convulsivement, et il lui fallut quelques efforts pour empêcher ses dents de se heurter. Il poussa une haute chaise de paille sous le manteau de la cheminée encore tiède. Le vent s'y engouffrait de temps à autre, et au bruit sourd de cette espèce d'orgue sinistre, devant les charbons demi-éteints, il se mit à réfléchir sur l'étrange position où le plaçait son aventure. L'effet de la beauté d'Adeline s'effaça peu à peu de ses sens; son imagination se calma; il se représenta sa compagne sous son air habituellement digne et froid qui excluait auprès d'elle toute idée d'une témérité possible. Et cependant la réflexion le confirma résolument dans le plan de conduite qu'il venait de s'imposer depuis une heure : celui d'obtenir un dénouement qui lui rendît sa liberté.

— Au fait, se dit-il, je joue ici un absurde personnage! Dumeyril m'en a prévenu. Qui me saura gré de ma délicatesse? Pas même moi qui me parle. Cette fille si charmante me prendra pour un fou; quelques railleries échappées de sa bouche peuvent me couvrir d'un ridicule ineffaçable,

et il ne faut pas douter que son amour-propre ne cherche à se venger tôt ou tard. J'aime mieux braver sa colère que son dédain. Je me souviens qu'un de mes vieux grands-oncles m'a plus d'une fois répété : « Mon ami, si tu veux parvenir dans le monde, souviens-toi de ne jamais rester seul un quart d'heure avec une jolie femme, sans en obtenir un soufflet. » A la vérité, je ne suis pas ambitieux ; mais pourquoi me livrer presque volontairement à la risée des autres? Le sexe pardonne, dit-on, une insolence, même inutile; mais jamais l'affront d'une humiliante froideur. Et puis Dumeyril ne m'a-t-il pas tracé ma conduite? Je sens à chaque instant que ses prévisions étaient justes. Adeline impose de jour en jour davantage à toutes les facultés de mon être; il faut chercher à guérir cette maladie qui commence : il est temps de rentrer dans l'entière possession de mon indépendance, à quelque prix que ce puisse être.

Il ne put s'empêcher de sourire en se surprenant lui-même cette dernière pensée : à quelque prix que ce puisse être! Mais toujours est-il qu'il se prépara à aller la reconquérir, cette liberté, avec l'angoisse et les hésitations qui accompagnent quelquefois les plus périlleuses entreprises. Il fut obligé, pour revenir sur ses pas jusqu'à la chambre d'Adeline, de se faire ce qu'on appelle une raison ; et le point d'honneur le poussa au pied du lit de damas, comme un généreux soldat vers l'ennemi.

— Ma mère... disait plaintivement Adeline dans les premiers songes de son doux sommeil.

Son amant s'arrêta. Il fut touché d'une préoccupation si naïve et si chaste ; il pensa aussi qu'il y aurait surprise et violence dans sa conduite. Puis le coupable soupçon lui vint que ce sommeil pouvait être une feinte, une condescendance pour ses timidités. Il toucha un bras voluptueusement abandonné sur le bord de la couche, et posant un genou sur la terre, il dit doucement, à travers les baisers dont il couvrait ce bras tout entier :

— Je viens abjurer mes présomptions, Adeline ; je viens perdre l'offensante gageure.

Adeline ne répondit pas.

Le lendemain, quand le couple aventureux fut aux portes de Bordeaux, Adeline arrêta brusquement son cheval, encore souffrant, et dit à Grangeneuve, avec un impérieux sourire :

— Ici, il faut nous séparer.

Le député, qui, depuis vingt minutes, agitait cette nécessité dans son esprit et cherchait le moyen de faire la même proposition, fut choqué de l'initiative qu'on prenait. Que lui, investi d'une marque récente de confiance populaire, eût craint de se faire juger sur une démarche de galanterie, de se montrer publiquement occupé d'une belle dame, à la veille d'aller stipuler de graves intérêts politiques, c'était une déférence explicable à la pudeur publique. Mais que la peur de se compromettre vînt d'elle, il y avait donc quelques raisons secrètes et de ténébreux ménagemens à garder? Grangeneuve voulut d'abord opposer quelque résistance, objecter la nécessité de sa présence pour veiller à la guérison d'Hernandès : il fut rétorqué par un seul et décisif : — Je le veux.

— Tant mieux! se dit-il en s'éloignant. Elle n'eût pas voulu régner par la faiblesse, son règne eût été court et son joug moins pesant.

Il se sentait orgueilleux et libre ; sa poitrine se dilatait sans efforts au souvenir d'une victoire un peu tardive ; mais, sans ingratitude dans ses souvenirs, il s'avouait qu'aucune impression ancienne ne pouvait entrer en rivalité avec sa félicité présente. Beauté, enivrement, transports, il lui semblait n'avoir rien goûté avant de rencontrer Adeline. Elle avait toutes les perfections, toutes les ardeurs, toutes les grâces. Le paradis de Mahomet n'enfermait pas de houri plus séduisante; et il se disait de cette

mobile créature, ce que le voyageur répète de la brune signorita qu'il a courtisée à Valence ou à Séville : « Qui n'a pas été aimé d'elle, n'a jamais connu l'amour! »

Le même soir, et avant de se rendre chez Dumeyril, où les plus influens citoyens qui avaient contribué à son élection s'étaient donné rendez-vous pour lui renouveler leurs recommandations politiques, Grangeneuve voulut faire visite à sa tyrannique conquête. Il voulut surprendre chez elle, et au milieu de ses habitudes instinctives, celle qui semblait aspirer deux fois au nom de sa maîtresse. Etait-ce inquiétude vague et jalousie? désir de braver une défense, comme pour prendre possession de toute l'existence d'Adeline? ou était-il simplement de ces esprits curieux en qui tout est observation et déduction? Croyait-il, comme beaucoup d'autres, démêler les goûts et tous les penchans d'une personne sur l'arrangement de son réduit, sur l'aspect des objets qu'elle aime à placer habituellement sous ses yeux?

Il vit un singe et deux perroquets dans l'antichambre. Une camériste assez effrontée cessa à peine de fredonner sa romance pour annoncer le nouveau venu, et un désordre, moitié pittoresque, et moitié étranger à tout soin, régnait dans l'appartement éclairé d'un demi-jour. Des étoffes en pièces pendaient çà et là, dépliées sur des fauteuils ; le plateau du déjeûner était sur un canapé ; une jardinière contenait quelques fleurs mortes, et un chat de la plus riche espèce dormait sur la musique du piano entr'ouvert. Des glaces immenses décoraient les panneaux de la chambre à coucher : l'alcôve entière en était resplendissante, et elles répétaient quelques gravures d'un choix bizarre et inattendu dans un pareil boudoir. Ce n'était en effet ni molles et gracieuses images, ni paysages rêveurs, ni épisodes de mythologie ou de roman : c'était d'énergiques peintures et des scènes sauvages. Ici, des brigands à l'affût d'un voyageur ; là, une lutte de chevaux et de tigres qui se hérissent de crainte et de fureur sous les mâles crayons de Dixonn ; et enfin un dessin qui représentait, avec une vérité triviale, la sanglante issue d'un duel. On y voyait la victime gisante, le spadassin indifférent essuyer minutieusement son épée ; et son complice épier, derrière les murs d'un vieux rempart, si la police accourait prévenir ou venger un meurtre. Grangeneuve expliqua malgré lui la cause de cette mort si éloquemment retracée ; il supposa qu'elle avait dû être une querelle survenue à propos d'une fille. A peine si le député resta le temps d'échanger quelques paroles, et de faire la stricte visite d'un homme délicat et poli.

— Je suis forcé, dit-il, d'abréger aujourd'hui mon plaisir, à cause de quelques devoirs envers nos commettans.

Il demanda l'heure : la pendule était cassée. Il sembla achever de remplir pour lui-même un acte de convenance, et se retira, laissant sur le front d'Adeline, qu'il avait surprise, un air un peu contrarié et boudeur. Il est vrai que cette expression la rendait cent fois plus jolie.

Il alla chez Dumeyril. On parla beaucoup, dans cette espèce de club, des députés élus, et des projets qu'il fallait exécuter dans le cours de la session prochaine.

— Nous ne pouvions pas, dit un électeur des plus considérables, choisir mieux que nous n'avons fait, et vous donner, monsieur Grangeneuve, des collègues plus dignes de votre émulation. Gensonné est le plus savant de nos jurisconsultes, un logicien redoutable et caustique ; Guadet un improvisateur intrépide ; et enfin Vergniaud est le plus éloquent des hommes, comme il en est le plus paresseux. Il n'y a peut-être que Ducos, dont la jeunesse encore inexpérimentée aurait pu être remplacée avec avantage par Delcroz : les connaissances financières de Delcroz auraient parfaitement complété les qualités que rassemblera notre députation ; mais on dit que le pauvre négociant n'a plus l'esprit à lui.

— Il n'y faut plus penser, dit l'avocat Muraire : il n'est occupé que de sa danseuse.

Dès ce moment, la conversation cessa d'être grave. Peu à peu elle inclina aux divagations, et descendit enfin aux plus familières causeries.

— N'y pensons donc plus ! dit Dumeyril : mais il ne faut jamais se moquer d'un sentiment tendre et vrai, messieurs : il faut le plaindre.

— Oh ! toi, dit un notaire empressé de seconder le tour nouveau que prenait l'entretien, tu es toujours prêt à te faire le champion des faiblesses, et le défenseur des céladons.

— Si vous saviez quelle terrible puissance est celle dont vous vous moquez ! reprit Dumeyril. On parle d'affections mal assorties et de liaisons impossibles ? Il n'y en a pas. Tout est explicable par la fatalité de ces préférences, de ces attachemens que les anciens expliquaient par un philtre et nos aïeux par un sort. On méprise Rousseau de sa passion pour Thérèse : moi je n'ai jamais pu que pleurer sur lui. J'apprendrais que quelqu'un de vous aime sa vieille portière, ou la femme du bourreau, j'en aurais encore pitié.

On se mit à rire. Dumeyril ne se troubla pas.

— Il y a là-dessus de si singuliers exemples ? poursuivit-il. L'abaissement où ce sentiment peut conduire ne préjuge rien contre la force de celui qui le subit. Au contraire, la faiblesse de l'amour n'atteint que les âmes fortes : c'est l'avis du Dante (1). Pour moi, messieurs, je suis si effrayé de ce que j'ai pu voir en ce genre, que si je me sentais saisi par l'ascendant d'une femme, le souvenir tendu vers elle et le cœur amolli d'amour, je demanderais à Dieu la maladie humaine la plus grave, plutôt que cette dangereuse émotion. Je fuirais, je mettrais les mers entre nous. J'aimerais mieux me faire le compagnon de Lapeyrouse que celui de la beauté qui me dominerait.

— La maladie que tu peux toujours te donner contre l'amour, dit Herbelot, c'est le mariage, mon ami : un contre-poison infaillible.

— Quels exemples nombreux savez-vous donc de la fatalité dont vous parlez ? interrompit Grangeneuve.

— Je n'en ai vu qu'un. Vous n'en croiriez pas les détails si je vous les confiais ; et pourtant je puis assurer, foi d'homme d'honneur, qu'ils se sont passés sous mes yeux. — Parlons d'autre chose.

— Non pas, non pas ! reprit Muraire, nous croirons : j'en prends l'engagement pour tout le monde.

— Eh bien ! dit l'avocat, comme je n'ai donné à personne le droit de douter de ma véracité, je vais vous avouer une histoire. Tant mieux pour qui n'y croira pas, même après ma déclaration de sincérité. Il prouvera, loin de me blesser, que son cœur est incapable de tomber si bas.

J'ai servi, messieurs, dans le régiment de Navarre avant de me faire avocat. J'ai passé un hiver en garnison à Poitiers : j'y avais fait connaissance avec une belle dame dont personne ne savait très exactement l'origine, mais qui, fixée dans cette ville depuis deux ans, y menait, dans le luxe et l'oisiveté, une de ces existences que les épiciers appellent honorable. J'étais peu amoureux, par conséquent point jaloux ; mais je m'aperçus bientôt, néanmoins, et malgré moi, que ma conquête était sujette à des distractions. L'officier qui régnait avant sur ce cœur exubérant chérissait de toutes les facultés de son âme notre commune enchanteresse, et je n'ai pas rencontré, en ma vie, d'homme plus fait que lui pour mériter une tendresse exclusive. Je déclare en passant, messieurs, que si j'ai pris quelquefois une défavorable idée du sexe, je la dois plus à la modestie qu'à la rancune. Ce ne sont pas les mauvais tours que m'ont souvent joués ces dames que j'ai peine à leur pardonner, ce sont les sacrifices que je leur ai vu faire indignement pour moi, moi, qui ne le méritais guère, et

(1) Amor ch'a null' amato amar perdonna.

qui ne les aimais pas! Il semble quelquefois, ma parole d'honneur, que l'idée de mal faire soit le seul attrait qui les tente. Mais Édouard, mon concurrent, ne voyait au monde qu'un seul être. Il était loin de ce point de lucidité où une femme peut dire à son esclave : « Du moment que tu crois ce que tu vois plutôt que ce que je dis, tu ne m'aimes plus. »

Il m'inspira à moi un sentiment de commisération noble. Il était beau, d'un caractère élevé et franc, et destiné, comme on le verra tout à l'heure, à une glorieuse carrière. Je me sentais en vérité plus d'attrait pour lui, de dévoûment et d'amitié que je n'avais éprouvé de séduction pour sa maîtresse.

Un soir, je le rencontrai tout seul au bord de la petite rivière du Claîn. J'allai à lui par l'inspiration subite que donne l'honnêteté rendue témoin d'une déception cruelle, et je lui dis : — Monsieur, vous êtes l'amant de madame de Rochelines?

— De quel droit me faites-vous cette question?

— Du droit que vous auriez de me la faire. Nos positions sont égales, nos désavantages pareils, et c'est cette parité déloyale qui me décide à ne pas souffrir plus long-temps que deux hommes d'honneur soient la dupe d'une courtisane.

Le capitaine pâlit comme un mort, à cette parole; il pressa involontairement la poignée de son épée; puis se remettant avec effort, ainsi qu'il convenait à un défenseur de la réputation des dames : — Monsieur, je ne suis rien pour la personne dont vous parlez. Il y a toujours auprès d'une jolie femme grand nombre d'admirateurs en émulation de lui plaire; je me passerai de votre permission pour continuer à la voir. Mais si j'étais aussi heureux que vous le supposez, je ne serais pas assez fat pour en convenir.

— Je verrais, si je voulais, répondis-je, une injure et un combat dans cette expression de votre colère, monsieur; mais réfléchissez que je ne me suis pas décidé à venir vous ouvrir les yeux sans savoir que je m'exposais à l'encourir. Point de fausse générosité, capitaine; l'objet n'en est pas digne. Nous sommes seuls, et il s'agit de notre délicatesse à tous deux. Dites-moi quelle raison humaine aurait pu me conduire à cette démarche, si ce n'était l'assurance positive de notre double déception?

— Eh bien! cria Édouard les dents serrées, me pressant la main avec violence et laissant monter à son front tout le sang qui étouffait son cœur, tu me prouveras la vérité de ce que tu avances, misérable, ou je te tuerai comme un chien.

— Je me livre à vos ressentimens, repris-je froidement; j'accepte un duel à mort, si j'ai menti. Mais promettez-moi votre amitié si je vous rends un service, quelque amer qu'il puisse être.

Il fit un geste d'horreur, et se recula. Je lui proposai d'indiquer l'épreuve qu'il croirait décisive pour se convaincre. Il hésita; il ne put en trouver aucune à sa convenance.

— C'est impossible, répétait-il.

Quelquefois il me regardait comme pour implorer une dénégation. Il aurait voulu me prendre pour une vision horrible : il touchait ses yeux pour s'assurer qu'il veillait. Il fut obligé, pour regagner la ville, d'attendre que la nuit fût tombée.

Le lendemain matin il était chez moi à sept heures. Il avait été convenu que si madame de Rochelines s'y présentait dans la matinée, montait ainsi en secret à la chambre d'un officier, et s'y établissait familièrement, il serait convaincu, sans explication comme sans esclandre; et que nous renoncerions l'un et l'autre à de si indignes amours. Il s'enferma dans un cabinet qui touchait à l'alcôve : un court rideau de soie vert le défendait contre tout regard; et lui, il pouvait, en soulevant l'un des angles, apercevoir les personnes qui me feraient visite.

Bientôt la leste et ponctuelle visiteuse s'annonça par deux coups de

doigt frappés légèrement à la porte. Je fus troublé presque autant qu'Édouard, et, au lieu d'aller ouvrir tout d'abord, je tendis la main à mon compagnon en détresse.

— Tenez, lui dis-je, ne nous exposons pas à une entrevue qui va blesser trois personnes. Il y a ici piége et perfidie de notre part; et j'aimerais mieux, je crois, à la souffrance que je lis dans vos traits, recevoir de vous dix blessures, que de vous faire le mal atroce que vous allez sentir.

— Vous êtes trop bon! dit-il avec l'amertume de l'enfer.

Puis son front s'illumina d'espoir; il crut que je redoutais d'être démenti par l'événement, et il m'adressa un regard qui semblait porter un défi. Je refermai sur lui la porte secrète, et je me résignai à ouvrir l'autre.

La belle dame s'avança rieuse et folâtre. Elle fit voler son chapeau rose sur le sommet d'un secrétaire, où il alla coiffer le buste de Démosthènes, et elle vint à moi les bras ouverts. J'eus dégoût de sa présence. J'esquivai ses caresses par l'action d'ouvrir spontanément la fenêtre; et ne pensant qu'à mon pauvre complice, je présentai presque respectueusement un fauteuil à cette femme.

— Voulez-vous bien, madame, vous reposer un moment.

— Sur ce fauteuil? dit-elle avec une malicieuse ironie. Il faut condescendre à vos capricieuses exigences. Ah çà! me direz-vous, mon tendre ami, quel est, à propos de caprices, celui qui vous a passé par la tête en me priant, en m'ordonnant, je crois, de me rendre ici ce matin? Je n'ai vu qu'une fois ce vilain réduit, et j'ai toujours peur qu'on ne me surprenne dans ce quartier perdu. Comme si nous n'étions pas cent fois mieux dans cette jolie chaumière de la vigne, où nous nous sommes rencontrés déjà!

Je m'attendais à voir paraître Edouard; il ne bougea pas.

— Je vous dirai mes raisons un peu plus tard, madame: la patience est une vertu qui vous pèse... à moi aussi!

Même silence.

— Eh! mais, monsieur le sournois, poursuivit-elle, pourquoi ces grands airs de politesse et cette mine préoccupée, s'il vous plaît? Tourne-t-il encore de votre jalousie pour l'homme aux soupirs et au grave maintien, monsieur Caton le capitaine?

Elle désignait Édouard, et je me hâtai de l'interrompre.

— Non, dis-je, il ne s'agit point de jalousie et autres frivolités. Je veux me marier, Euphrosine; et je désire vous consulter. Écoutez-moi un moment.

— Il vous faut d'abord mon consentement, dit-elle, et vous ne l'aurez point. Est-il bête de vouloir prendre ce parti! Eh! tu te maries quand tu veux mon cher: n'es-tu pas plus heureux de ta liberté militaire? D'ailleurs, je me sacrifie à vous, monsieur; je vous aime uniquement, et vous avez deux pensées: c'est bien mal! Il veut une femme quand il a une maîtresse, et une maîtresse dévouée: quelle horreur! Ces monstres d'hommes, on ne sait avec eux sur qui compter.

Je crus Édouard trop humilié pour paraître; puis il me vint la crainte qu'il ne se fût évanoui dans sa retraite: il me fallut en approcher pour saisir sa respiration vive. Je ne concevais plus, je l'avoue, ce qui pouvait le faire différer: j'eus la violente envie de congédier madame de Rochelines; mais il pouvait se nier son malheur à force d'aveuglement. Je n'étais pas tenu, d'ailleurs, d'avoir plus de réserve que lui-même, et puis Euphrosine s'était nonchalamment assise près du lit de camp en désordre, et me parlait de là du sourire et des yeux.

— Venez, dit-elle; il sera peut-être piquant de me détailler ici vos projets.

Je ne pus déguiser un mouvement de pudeur: elle sut le comprendre; et se levant avec langueur: — Tu as raison, il fait bien jour dans cet appartement! Elle alla tirer doucement les doubles rideaux sur la persienne;

puis, comme honteuse du sens de sa démarche, elle revint s'envelopper tout entière et se cacher dans les blanches courtines de l'alcôve.

Édouard ne fit aucun mouvement.

Pour cette fois, je changeai de sentimens : au lieu de l'embarras et de la confusion qui m'étouffaient, la colère bouillonna dans ma poitrine, et je devins aussi féroce que j'avais été repentant et attendri.

— Écoute ! dis-je, Euphrosine, si tu veux bien connaître sur moi toute l'étendue de ton pouvoir ; si tu veux devenir irrésistible et me faire abjurer mes projets, montre-toi à mes yeux parée de toutes tes séductions et de tes armes. Au lieu de te voiler sous ces draperies, laisse tomber à tes pieds ces ornemens dont je suis jaloux. Je ne t'ai jamais vue ainsi : c'est une faveur de plus que j'implore de toi. Nous sommes seuls ; et si tu m'appartiens uniquement, j'en veux cette adorable preuve.

Elle hésita quelque temps : j'insistai avec la persistance et les cajoleries de la rage. Enfin, quand le dernier vêtement tomba, le cabinet retentit aussi d'une chute : c'était celle d'Édouard. Euphrosine fut épouvantée : elle se douta qu'elle était trahie ; et, par un instinct subit, elle se glissa sous le lit comme une couleuvre, dans l'obscurité la plus profonde.

Édouard, la main blessée par un éclat de la vitre du cabinet, qu'il avait cassée en tombant, s'avança comme un homme qui viendrait d'entendre sa sentence infamante. Il était calme comme on l'est la veille de son suicide.

— Je vous remercie, me dit-il. Et il resta au milieu de la chambre sans ajouter une parole, ni faire un seul mouvement pour sortir.

A quel parti me résoudre? Je ne savais d'où nous viendrait un moyen d'en finir avec cette horrible situation. Le malheureux regardait d'un œil hébété les vêtemens épars de celle qu'il aimait, comme pour douter, s'il eût encore été possible, de l'impitoyable réalité. Il reconnut un bracelet à son chiffre ; il le prit pour le briser et n'en eut pas la force. Je saisis mon chapeau et le sien, et je lui offris le bras pour sortir : il hésita.

— Cette malheureuse ! dit-il d'une voix sourde : laisserons-nous là cette malheureuse?

Je cherchai à lui faire entendre du geste que nous n'avions pas de plus convenable parti à suivre, mais il évitait de me regarder ; et se baissant vers la terre par un mouvement qui devait être abject ou sublime, il tendit sa main à Euphrosine pour l'aider à sortir péniblement de son ignoble réduit.

Les cheveux déliés sur une épaule, et demi couverte d'un châle qu'elle avait ressaisi en fuyant, Euphrosine se leva. Elle était souillée de poussière, de plumes, et de ce fol duvet qui se retranche dans les coins inaccessibles d'une chambre de garçon. Elle se leva dans l'attitude d'une fille qui a tué son enfant sans père, et que l'on conduit au supplice.

Quand la main d'Édouard avait touché celle d'Euphrosine et que, remontant le long du bras pour la soutenir, il avait retrouvé le contact de cette chair si connue, de cette femme si despotiquement maîtresse de ses sens, je l'avais vu tressaillir. Toute son âme se fondit en pitié misérable ; ses jambes chancelèrent ; des larmes lui vinrent aux yeux ; et avec un accent indéfinissable de honte, de pitié, de regrets et de tendresse, il lui échappa de prononcer à voix basse : — Oh ! ma chère amie !

Euphrosine osa lever alors ses regards. Elle vit cette pâleur et cette faiblesse. Elle reconnut la fascination qu'elle exerçait encore, et dans la rapidité d'un clin d'œil toute sa personne fut transfigurée. L'indécence de sa nudité fut effacée par l'expression de sa colère. La dignité de la faiblesse outragée fit place à l'abattement du coupable ; et elle nous toisa l'un et l'autre avec un regard de fierté qui faillit m'en imposer à moi-même.

— Vous êtes deux misérables, dit-elle, deux lâches ! Vous avez abusé de la confiance aveugle d'une femme, et voulu en faire un jouet. Vous n'avez donc ni mère, ni sœur, ni probité, ni âme? — Sortez !

Sa parole nous arrivait comme un glaive, ses yeux étaient des armes étincelantes.

— Madame, lui répondis-je avec quelque ménagement, notre légitime vengeance restera encore bien loin de l'outrage.

— C'est la mort, dit Édouard, que vous m'avez donnée!

— Vous, interrompit-elle, je vous défends de parler, monsieur. Vous saurez de quel infâme complot je suis la victime; ce n'est pas à vous de vous plaindre. De quel droit osez-vous me soupçonner? Ce serait à vous plutôt de vous charger de ma vengeance.

— Mais... dit-il.

Et il lui aida, sur un geste qu'elle fit, à retrouver une de ses chaussures égarées.

— Ne riez pas, mes amis! il ne me vint pas à moi l'idée de rire. Je compris jusqu'à quel degré d'abaissement pouvait descendre la raison humaine, quand la passion l'égare. Je rougis pour le capitaine, je rougis pour tous tant que nous sommes ici. Je prévis que la prostituée reprendrait son empire sur un caractère jusque-là noble et pur, et je laissai seuls ces deux êtres, qui soupçonnaient encore la possibilité d'une explication. L'un était peut-être plus ardent à croire que l'autre à tromper.

Je sortis, j'avais besoin de respirer l'air et le bon sens. Au bout de trois quarts d'heure, le couple descendit de mon logement. Ils étaient ensemble et se donnaient en sortant le bras. Édouard évita depuis ce jour toute occasion de me rencontrer; mais quand j'ai quitté Poitiers, six mois plus tard, ils étaient encore amans.

— O égarement! avilissement! abrutissement! s'écria d'Herbelot. Ajoutez donc au moins, mon cher, que votre capitaine n'était qu'un homme sans talent, sans vertu et sans courage.

— Vous en jugerez, dit Dumeyril: il a succombé à la bataille de Fleurus. On ne doit que la vérité aux morts, et son nom de famille était...

Il y eut un frémissement dans l'assemblée.

Il le prononça ce nom: c'était un des plus admirés et des plus révérés de notre histoire militaire. Nous le tairons, nous, par un sentiment de respect tout national.

— Eh bien! dit Grangeneuve, s'il s'est fait tuer à Fleurus, ce fut certainement de honte et de remords.

Personne ne répondit; mais on demanda du punch à grands cris, après cette tragique histoire.

— Dumeyril est toujours grave et sévère, dit le vieux médecin Perrier; il ne sait que des contes, lui, à faire envie à l'abbé Prévot et à nos dramaturges; mais le fond de sa morale est sain, messieurs. Il est trop vrai qu'on n'est pas toujours le maître de soi; et qu'on place souvent bien hétéroclitement ses affections. Il faut se défier de son cœur, choisir, et combattre. Un de mes amis...

— Allons! tu veux parler de toi, interrompit son voisin.

— Eh bien! oui, je l'avouerai. La femme que j'ai le plus aimée était une pauvre petite blanchisseuse. Je lui avais appris à lire, étant encore carabin, et à écrire un peu, jusqu'à l'orthographe exclusivement, comme vous allez voir...

— Nous ne voulons rien voir!

— Elle habitait Saint-Ouen, poursuivit le docteur sans se déconcerter: c'est un riche village au bord de la Seine; et je passais ma vie à la désirer, à l'attendre, ou à aller au devant d'elle. Un mardi, les mardis étaient le jour où les parens l'envoyaient, escortée de son frère ou de l'une de ses sœurs, prendre et rendre à la fois ce qui lui était confié par les pratiques, je l'attendis en vain toute la journée. Elle m'avait promis une demi-heure entière; et quand la nuit tomba, je m'abandonnai au plus violent désespoir. Le lendemain, dès le point du jour, je vole sur la route de Saint-Ouen. Je vais, je cours, je rôde, car je n'osais trop appro-

cher de sa maison. Je rentre enfin accablé de fatigue et de noires pensées. Je la croyais infidèle, je la croyais morte ; j'avais voulu me jeter moi-même dans la rivière par dessus le pont de Neuilly, qui n'était pas si beau alors qu'il est devenu à cette heure. Je remontai péniblement jusqu'à ma mansarde. Hélas! la jolie paysanne s'était présentée pendant mon absence. Nous avions joué aux barres, et j'avais sous les yeux la preuve écrite de sa visite retardée seulement d'un jour, par accident. Sa présence était attestée à la craie blanche sur le panneau de ma porte fermée. C'était bien la main tremblante et ingénue que je ne pouvais méconnaître. A la vue de ces caractères magiques, je fus saisi d'une mélancolie amère ; je m'abîmai dans un dédale de regrets et de soupirs. Je n'ai jamais été si malheureux de mes jours. Savez-vous ce qu'elle avait écrit sur cette porte ? « Je suis *vénus* aveque le linges. »

— Et moi ! dit un grave professeur de philosophie, combien n'ai-je pas pleuré sur la dernière lettre que m'a écrite l'unique femme que j'aie adorée. C'était une grisette aussi, que je trahissais pour deux marquises. Je crois que je me souviendrai d'elle à mon dernier jour et que je la regretterai dans l'autre monde. Cette lettre, que je conserve tendrement, se terminait ainsi : « Adieu, monsieur ; vous êtes un cochon ! » Et il y avait en *post-scriptum* :

« Ah ! Gustave, je te croyais le cœur plus sensible. »

V

Paris.

On s'était séparé en riant.

— Mais tout cela, disait le Narbonnais s'adressant à Grangeneuve qu'il avait accompagné dans la rue, et qu'il ne semblait suivre que par le hasard d'une même direction, tout cela coûte des larmes et des insomnies : bien des momens perdus pour le travail et pour la gloire. Ne pourrait-on pas dire de l'amour comme de la guerre : C'est une belle chose quand on en est revenu ?

— Nous aurons le droit de le dire aussi de la vie... pour peu qu'il y en ait une autre, soupira le député.

— Pour vous, monsieur, ajouta le prétendu artiste, vous êtes plus prudent que la moitié des hommes de notre âge. Vous n'adresseriez pas vos affections où il y a péril ; vous leur donnez peu de portée grave, et vous avez bien raison. Il faut écarter les pointes du rosier, glisser sans appuyer sur la glace ; et je serais disposé à toujours suivre votre exemple. Cinquante plaisirs sont plus faciles à rencontrer qu'un amour.

— Je ne comprends pas l'à-propos de ce discours, dit Grangeneuve.

Il n'avait cru démêler dans les avances que lui faisait son adversaire, que l'envie d'effacer le souvenir d'une opposition récente, et de faire cette espèce de cour qu'une lâcheté assez ordinaire a coutume d'adresser au succès.

— Dites plutôt, reprit l'autre, que vous poussez jusqu'à l'excès la discrétion, monsieur. Je suis comme vous, moi : j'aimerais mieux respecter une femme galante, que m'exposer à compromettre une vertu. D'ailleurs, je traite toutes ces dames avec déférence et retenue ; si ce n'est pour elles, c'est pour moi. Je ne veux pas déprécier l'idole qui se flétrira assez vite, et brutaliser mon bonheur. Mais vous me regardez comme si vous ne soupçonniez pas où j'en veux venir à vous faire mon compliment sur votre dernière conquête. Oui, oui, ne faites point l'étonné : ne vous a-t-on pas rencontré avec Adeline plusieurs fois ? Vous l'escortiez à che-

val ; on dit même que c'est vous qui nous l'avez ramenée de Paris ; et la préférence qu'elle ne cache plus en votre faveur n'est un secret pour personne. Allons, monsieur, je vous en félicite : elle est charmante cette jeune femme ; et comme je le disais tout à l'heure, elle ne peut pas, celle-là, avoir les prétentions de vous arrêter bien long-temps.

— Mais vos suppositions, monsieur, sont fausses, dit sèchement Grangeneuve.

— Nier, c'est l'usage. Je n'insisterai donc pas si cela vous désoblige ; mais de vous à moi, ce serait tant pis pour vous, si je me trompais. C'est un dénouement à poursuivre, s'il n'est pas obtenu. Voulez-vous dire que vous n'êtes pas arrivé tout à fait au point d'intimité où les envieux vous supposent ? Vous y viendrez. Créature ravissante, ma parole d'honneur ! Nous autres artistes, voyez-vous, nous savons apprécier mieux que personne ; et il nous est permis d'étudier, dans un intérêt fort élevé. Des épaules d'un contour parfait ! le torse respecté admirablement malgré leur sot usage des baleines...

Grangeneuve éprouva un mouvement de dégoût.

— Et puis, ajouta le Narbonnais, vous verriez ses beaux yeux chercher le ciel comme pour le remercier d'un moment d'ivresse ; et vous entendriez ses dents charmantes se contracter de voluptueuses convulsions.

— Ah ! vous me faites mal au cœur, dit en s'éloignant Grangeneuve.

Son étonnement avait été amer, et sa délicatesse horriblement blessée.

A quelque distance, il faillit revenir impétueusement sur ses pas ; mais il s'arrêta de confusion.

Alors, et dans le silence de ces longues allées d'Albret dont il venait de sortir, il entendit de loin le ricanement chevrotté du lâche et impudique profanateur.

Rentré chez lui, glacé, Grangeneuve y trouva un billet. Il était placé sur la table studieuse, au milieu de la bibliothèque et au pied même de sa lampe. A une légère odeur de la poudre de mousseline, il reconnut le correspondant. Il prit sans hésiter et ouvrit cette lettre :

« Ami, vous m'avez fait tantôt une visite bien imprévue et bien courte. Etait-ce pour braver ma défense ? cela n'est pas beau ! Je suis en vérité si mal logée, que je redoutais de vous recevoir ; maintenant que j'ai eu cette petite mortification, j'en réclame les avantages. Vous serez attendu ce soir. Athénaïs se tiendra vers minuit derrière la petite porte de la rue de Fégères : frappez-y quatre coups. Demain, mon ange, vous emporterez une petite clé, que je fais faire ; je ne veux plus qu'il y ait d'obstacle entre nous. »

Grangeneuve prit la plume avec un sang-froid imperturbable, et répondit sur-le-champ à ce billet. Seulement la réponse n'arriva à son adresse que vingt-quatre ou trente heures plus tard.

« Chère petite, je serai sur la route de Paris quand vous recevrez mes adieux. Vous savez que j'ai là-bas quelques affaires. Si vous voulez un châle de l'Inde, pareil à celui qui vous plaisait dans la parure de madame Cabarrus, faites-nous savoir la couleur de votre choix chez mademoiselle Guydal, marchand parfumeur de cette ville, établi à Paris, rue des Trois-Frères, 4. »

Je ne sais si vous avez quelquefois obtenu une faveur que vous n'aviez point désirée, et saisi un bien dont le prix vous était indifférent, ou inconnu ? Le premier incident qui souvent vous révèle ce prix, c'est la possession troublée. Souvent nous ne sommes avertis de l'existence que par la perte. Enfant ! vous n'aimez pas le hochet qu'on vous arrache, mais voilà que vous détestez le ravisseur. Aucun lien ne vous attachait à ce trésor ; il est perdu, et vous lui appartenez désormais par le regret. Et puis qui est-ce qui veut apprendre que le fruit vermeil et doré, qu'il caressait du regard et pressait dans sa main, ne contient que la cendre ?

Qui est-ce qui pardonne qu'on l'avertisse quand il a respiré la fleur, que l'impure limace en a pu toucher la corolle?

Telle fut la situation d'esprit où se trouvait notre voyageur. Grangeneuve n'avait pour Adeline ni estime, ni passion; et cependant il abhorrait son détracteur. A force d'irritation et de mépris pour l'artiste, il douta même de la véracité de sa parole; et il en doutait sans pouvoir, toutefois, s'expliquer une telle indiscrétion autrement que par l'intimité profane. Grangeneuve n'avait jamais senti l'amour. Doit-il un jour rencontrer celle qu'il aimera? Il est des êtres qui rendent à Dieu une vie calme et inessayée, une âme dont ils ont ignoré la richesse. Jusqu'ici, à cette existence réfléchie et profonde il avait toujours manqué un complément. Pour avoir vécu, il lui restait un tourment à connaître, et pour être heureux une horrible peine à sentir.

Adeline n'occupait donc aucune place dans les regrets qui suivaient, le long de la route de Paris, notre député de Bordeaux, mais elle en avait une dans ses souvenirs. Quelque temps peut-être il eût été partagé encore entre le sentiment du déplaisir qui lui avait été causé à propos d'elle, et l'impression encore brûlante d'une seule nuit de délire, si la multiplicité des objets nouveaux ne l'eût arraché en peu de jours à toute préoccupation du passé. L'avenir! c'était vers l'avenir que s'élançaient toutes ses facultés.

Adeline était moins distraite.

L'aspect de Paris causa à Grangeneuve ce grand ennui qui saisit toute âme affectueuse : il n'y soupçonna rien à admirer au premier moment. Choqué de la fange des rues et de l'indifférence des passans, il ne se présentait à ses pas qu'un dédale, et à son cœur qu'un désert. Sa pensée retomba sur elle-même, avec un découragement profond; mais enfin on le décida à faire quelques visites; et son collègue Vergniaud fut son premier introducteur dans un monde à peu près nouveau pour tous deux. Il le conduisit un soir dans une maison assez simple de la rue des Maçons-Sorbonne. Là, il allait lui faire connaître plusieurs personnages qu'aimerait l'avenir et de qui allaient dépendre toutes les destinées de la France. Ils montèrent au quatrième étage.

Entrés par une allée propre, mais étroite, ils prirent un escalier raide et obscur. Sur le pallier où ils s'arrêtèrent, un seul quinquet prêtait sa clarté assez douteuse au ruban tricolore qu'il fallait tirer à soi pour faire mouvoir une petite sonnette. Ils entrèrent. Une jeune bonne, avec la coiffe et le tablier picards, leur proposa de déposer leurs surtouts à côté de quelques parapluies et houppelandes déjà entassées les unes sur les autres. Le buffet de cette antichambre assez vaste et servant évidemment de salle à manger, était couvert par une grande théière, des tasses nombreuses et deux corbeilles symétriques, dont l'une était remplie d'échaudés et l'autre de pommes d'apis. C'était partout un air de propreté et une bonne petite odeur appétissante.

— Ils sont mariés depuis un mois à peine, dit Vergniaud. Nous arriverons sûrement au milieu d'une réunion de famille et à travers quelque collation. N'importe : ils sont si bonnes gens, que les bonnes gens ne les importunent jamais. Venez.

Les portes du salon s'ouvrirent, mais sans que le seul domestique de la maison annonçât les nouveau-venus. Le maître, un jeune homme coiffé assez négligemment du bonnet phrygien, vint à leur rencontre, pressa la main de Vergniaud, fit à son compagnon un salut cordial, et puis chercha des yeux sa femme, pour lui présenter les deux compatriotes. — Elle sera sortie, dit-il, un moment, pour aller au devant d'un vieux goutteux qui demeure à l'étage inférieur, Guillaume-Thomas Raynal, mais nous allons la voir dans l'instant.

Grangeneuve, en attendant, jeta les yeux sur les personnes déjà réu-

nies : il n'en connaissait aucune. Son attention se tourna sur le lieu même où il se trouvait.

C'était une vaste pièce à quatre croisées : les murs étaient tapissés d'un papier à faisceaux romains, des carreaux exactement cirés, point de tapis ; un meuble en bois peint et en velours d'Utrecht, dont les deux bergères se tenaient cérémonieusement vides à chacun des coins du foyer. Une table de noyer, ronde et polie, portait au milieu grand nombre de journaux, de livres, de caricatures ; et vis-à-vis la cheminée, ornée d'une pendule en simple marbre noir, était attachée, par quatre épingle, la magnifique gravure d'après Trumbull, qui représente la signature du pacte fédéral au milieu du congrès américain. A côté du bureau du maître, et bien près du fauteuil où il se plaçait pour écrire, était un frêle métier à broder ; il supportait en ce moment un carré de satin noir, qui, déjà entouré de feuillages verts et de guirlandes, était destiné à contenir les assignats du jeune ménage. Le portefeuille était très petit. Plusieurs femmes, assises çà et là, causaient peu entre elles d'intérêts de toilette, mais prenaient une vive part à la conversation des hommes. Elles se distinguaient toutes par la décence naturelle du maintien et la flamme intelligente du regard. La plus grande exposait, avec une certaine chaleur prophétique, l'issue vraisemblable de la session qui allait s'ouvrir. Certes, si l'on eût, sans voir le tribun, entendu son discours qui n'était pas exempt d'un peu de pédantisme, on eût hésité à croire qu'il sortait d'un tel orateur. Elle était belle et simple : la taille de sa robe était haute et un peu trop courte ; elle avait les bras demi-nus et des manchettes au coude. Ses longs cheveux étaient relevés en chignon sans poudre ; elle agitait un éventail où la prise de la Bastille était enluminée : et toute la noblesse de ce corps, digne d'un piédestal antique, reposait sur les petits talons de deux souliers couleur de rose.

Son mari, homme vêtu de noir, et grave comme tout un parlement de province, était debout contre la cheminée, examinant tour à tour un disque de bois poli, espèce de jeu d'oisif qu'on appelait un *émigrant*, et une boîte de carton d'où s'élançait, par un mécanisme assez naïf, une figure ecclésiastique que les uns appelaient le diable, et les autres l'abbé Maury.

La maîtresse de la maison rentra. C'était une tête blonde à peine échappée à l'enfance. Sa robe d'étamine était serrée par une ceinture de laine pourpre, et au bas serpentait une broderie de la même couleur : vous eussiez dit la tunique d'une jeune Romaine. Tout le monde se leva à son aspect ; mais elle, sans voir les dames qui se disputaient son premier sourire et l'homme noir qui voulait lui baiser gravement la main, elle tourna les yeux de toutes parts, ne cherchant et ne désirant qu'un objet.

— Monsieur Roland, dit-elle au galant chevalier, où est donc Camille ?

— Le voilà, madame, qui cause avec ma femme, répondit le député du Rhône : ne voulez-vous pas nous le céder quelques minutes ?

Lucile s'élança vers son heureux époux, frappa comme un enfant dans la main chérie qui lui était tendue, et courut à l'autre bout du salon faire les honneurs des petites corbeilles, qui passaient déjà devant les conviés empressés.

La présence de l'abbé Raynal avait cependant ranimé la conversation, prête à devenir plus joyeuse que politique. On recommença à discuter : et parmi les adversaires de ses opinions, qui, toutes en faveur de la guerre, étaient soutenues chaleureusement par Camille Desmoulins, Grangeneuve remarqua un homme de taille ordinaire, qui, le masque imprimé de petite vérole, les yeux petits, les lèvres minces et les narines relevées, affectait dans toute sa personne un grand luxe de propreté, du [illegible] la dignité puritaine. Cet adversaire [illegible] re-[illegible] du vieillard ; puis, s'apercevant que ces attaques

allaient manquer de mesure et de convenance envers le vénérable auteur de l'*Histoire des deux Indes*, il s'en prit directement à l'amphitryon, qu'il impatienta de ses sophismes.

Lucile, parmi les faiblesses que lui inspirait l'amour enfantin qu'elle éprouvait pour son mari, avait surtout celle de ne pouvoir souffrir qu'il fût contrarié. Elle ne pardonnait à personne de causer un moment d'humeur à son cher Camille ; si bien que, pour rompre ici un entretien qui dégénérait en dispute, elle imagina de se jeter entre les combattans avec sa réserve de petites pommes et ses pâtisseries. On se prit à rire de la diversion : chaque ennemi tendit la main ; le maître de la maison lui-même mordit gaîment dans sa proie ; mais, quand l'avocat pincé voulut saisir à son tour sa part, Lucile, par une évolution vindicative, retira les faveurs qu'elle s'empressait de distribuer à tout le monde.

— Eh bien ! dit Camille, tu veux frustrer de sa légitime part notre frère de Picardie, mon vieux camarade de collége ?

Lucile fit la sourde oreille, et s'éloigna. Mais ce qu'il y eut de surprenant peut-être, fut que son froid compatriote daigna s'apercevoir de l'espiéglerie. Il cessa bientôt la conversation, gagna à pas de renard le côté du salon où s'ouvrait la porte, saisit son chapeau comme s'il l'eût volé, et s'esquiva.

Grangeneuve ne fut pas tout à fait seul à s'apercevoir de cette action. Madame Roland avait aussi, du coin de l'œil, suivi ce singulier départ, et quand le nouveau député de la Gironde, encouragé par un regard d'intelligence, s'approcha d'elle pour demander le nom de ce personnage :

— Eh ! mais, dit-elle avec un léger sourire, c'est Maximilien Robespierre !

Les deux collègues, en se retirant ensemble vers la place Vendôme, où ils habitaient le même hôtel garni, parlèrent de cet homme qu'ils avaient au même degré l'instinct de haïr ; puis ils ne purent s'empêcher de comparer les mœurs des révolutionnaires avec les habitudes de la cour.

— Rapprochez à cette heure, disait Vergniaud, les Tuileries et la Sorbonne, par exemple : ici, la bonne foi et la simplicité ; là bas, le luxe et les sinistres projets. D'un côté, trente millions de liste civile et les ténébreux profits de tous les vices autorisés ; de l'autre, la frugalité spartiate et le désintéressement. Chez nous, on vient de parler ouvertement de l'avenir de la France et des moyens de cimenter sa grandeur : aux Tuileries, on s'entretient peut-être des moyens d'ouvrir la Champagne à Brunswick et d'aller chercher une patrie à Coblentz.

En passant devant le vieux château, ils aperçurent fuir dans les ténèbres deux carrosses, dont l'un emportait Calonne déguisé, et l'autre le cauteleux ministre Bertrand de Molleville.

Ils se retracèrent alors plus vivement encore les conseils de Brissot, qu'ils venaient d'entendre, les hautes idées de madame Roland, et tant de généreuses utopies élancées du cœur de Louvet.

— Ça, reprit Vergniaud, c'est après-demain l'ouverture de l'Assemblée législative : ne manquons pas de nous trouver au même banc.

— Laisserons-nous, dit Grangeneuve, élever encore le dais du royal eunuque au dessus du siége du président, et s'asseoir sur nos têtes le fugitif de Varennes ?

— Nous verrons, reprit Vergniaud, comme aussi ce que nous avons à faire des titres de *sire* et de *majesté*. Majesté ! un homme qui subit toutes les infirmités de notre nature, et dévore trente millions de francs, quand la moitié de ses sujets meurt de faim !

Le jour suivant, Grangeneuve se dirigea vers la rue des Trois-Frères.

— Avez-vous, dit-il au riche parfumeur, reçu de Bordeaux quelque commande ? Ne vous a-t-on point chargé de commission pour moi ?

— Il n'est parvenu ici, répondit mademoiselle Gaydal elle-même, sortant avec empressement de son magasin le plus reculé, qu'une lettre de

madame Gravier. Elle demandait le plus riche cachemire qu'on pourrait trouver à Paris. Il est déjà expédié.

— Eh bien! dit Grangeneuve, ne suis-je pas chargé?...

— De rien, monsieur. Il a coûté neuf mille francs : ils étaient joints à la lettre de commande.

Le député dissimula son étonnement, et bientôt laissa sa pensée s'arrêter sur d'autres objets.

Un de ceux qui lui inspirait la plus vive curiosité était, depuis longtemps, une société fameuse. Il résolut d'en aller visiter l'enceinte et observer les orateurs. Il s'y rendit un soir : ce fut le 30 septembre, la veille même de l'ouverture de l'Assemblée législative.

Toute cette journée avait été pluvieuse et froide. Il lui fallut traverser une place embarrassée de hangars, d'hôtels de ministres où s'adossaient des masures, et toute sillonnée de petites rues étroites et noires. C'était le Carrousel, avant que le génie de Bonaparte en eût fait ce que vous voyez. Le portail d'entrée qui conduisait aux Tuileries ne ressemblait qu'à la porte cochère d'un hôtel abandonné du faubourg Saint-Germain. Quelques graminées et le capillaire à feuilles dentelées, croissaient entre les jointures humides des pierres. Le suisse tenait là un restaurant public assez mal servi. Une taverne occupait la place où s'élève maintenant l'arc de triomphe.

Arrivé vers le milieu de la rue Saint-Honoré, non loin de Saint-Roch, à la hauteur à peu près de cette voie nouvelle qui rappelle seule aujourd'hui le nom du 29 *Juillet*, on montra à Grangeneuve une large porte à entablement, surmontée d'une croix récemment brisée. C'était l'entrée du cloître des Jacobins. A droite, une église basse et sombre; derrière, des jardins en désordre enfermant quelques établissemens suspects de baigneurs.

Les abords du club étaient annoncés d'assez loin ; mais non par l'éclat des lumières et le concours des équipages. Deux lanternes huileuses se suspendaient à un de ces poteaux qui servirent plus tard de hideux instrument de vengeance. Personne, sans excepter Couthon ni Saint-Just, n'eût osé aborder, même en fiacre, cet asile de l'égalité furieuse C'était ce temple où, sur le même fronton, le nom de la fraternité devait être écrit et mêlé avec celui de la mort. Un attroupement de populace errait continuellement autour de l'enceinte ; entrait, sortait, surveillait les arrivans ; et quelquefois, du haut d'une borne, un orateur improvisé venait rendre compte aux externes des opérations de l'intérieur. Trente ou quarante portefaix, armés de bâtons énormes, s'étaient constitués les gardes-du-corps des plus renommés Jacobins. Parmi eux commandait un porteur d'eau à ceinture de cuir, bonnet de laine rouge, barbe tressée en deux nattes avec galons de même couleur ; et un fort de la halle, dont la tête noire et crépue dominait toute cette insurrection. Ce dernier, c'était Maillard, guide, aux 5 et 6 octobre, de l'émeute parisienne à Versailles. L'autre se préparait à aller à Avignon mériter le surnom infâme de Jourdan Coupe-tête.

Le cri des marchands de marrons et le frémissement des fritures de toute espèce se mêlaient aux aboiemens de quelques colporteurs. On proposait aux passans soit le dernier numéro du journal l'*Ami du Peuple*, soit une récente brochure d'Hébert, soit l'*Histoire des Papes* par Prudhomme, soit le livre de Lavicomterie sur les crimes des rois et des reines de France. S'il survenait quelques rixes, elles s'élevaient toujours entre ces mégères sans cœur, sans âge et sans sexe, qui se firent nommer si justement, plus tard, des furies de guillotine. Celles qui ne pouvaient à leur tour pénétrer dans le club, hurlaient de colère, et déchiraient sans pitié les vêtemens de tout ce qui voulait les précéder dans la foule.

A voir ce tumulte autour d'une église de Paris, Grangeneuve se rappela malgré lui le spectacle qui l'avait si souvent touché, lorsque, traver-

sant un village des Alpes ou quelque vallée de la Limagne, il avait surpris la moitié d'une population rustique agenouillée en dehors de la pauvre chapelle où elle ne pouvait toute entrer. Jeunes et vieux sont là, sur la terre émaillée de paquerettes. Ils prêtent l'oreille aux accens du prêtre ; ils couvrent ce tertre où la croix du baptême et le cercueil du mort viennent quelquefois s'arrêter ensemble pour recevoir, à la face du soleil levant, la première et la dernière consécration religieuse. Ils écoutent tous avec recueillement ces paroles de l'espérance; et leur âme s'exhale aux cieux avec la fumée de l'encens bleu et les senteurs de l'épine fleurie.

Entré dans l'intérieur des tribunes, Grangeneuve fut frappé de l'aspect dégoûtant du peuple et de la grossièreté morale et physique des sectaires. Il n'y avait pas là moins de trois mille personnes. On se voyait à peine. Deux quinquets fumaient à droite et à gauche du président, et une lampe de fer à plusieurs branches, attachée au plafond, rappelait mieux la caverne de Gil Blas que la majesté des comices. Des femmes en grand nombre, et peut-être en majorité dans les tribunes, poursuivaient leur tâche et achevaient là effrontément leurs bas tricotés. Le nouveau venu remarqua le désordre des vêtemens et la trivialité du geste, affectés même par ceux en qui se trahissaient les habitudes d'une éducation plus élevée. Serait-ce donc, se disait-il, en haine de l'élégance efféminée des cours, par mépris des habits d'or et des minuties de la toilette, que cet extérieur est adopté des démocrates, comme si, pour avoir la perfidie sous des paillettes et la corruption en robe de velours, la probité ne pouvait marcher qu'accoutrée de haillons? Quelle puérile réaction de mœurs! N'y a-t-il pas autant de petitesse de part que d'autre? Par quel travers d'esprit est arrivée à ces réformateurs l'idée de repousser au lieu de séduire, de choquer à la fois les préjugés et les sens pour s'acquérir des prosélytes? Faut-il rendre, par ses formes, le désintéressement haïssable, et mettre le patriotisme en si mauvaise odeur? Quoi! ne pourra-t-on plus être un honnête homme et se vêtir complétement? avoir à la fois les mains propres, et pures de toutes rapines? Clavières a bien spirituellement répondu à une injure des courtisans, qui appelaient *sans-culottes* les partisans un peu débraillés de son ministère, en disant : « Eh bien ! si nous sommes ce que vous dites, tant mieux : on en verra mieux que nous sommes des hommes. » Mais n'était-ce pas assez de la métaphore, et fallait-il réaliser l'expression dans sa crudité la plus exacte?

— Laissez filer l'aristocrate aux escarpins, dit une vieille harangère qui avait coudoyé Grangeneuve ; il fera renchérir la peau de chèvre.

— Cela ne vaut-il pas mieux, répondit le député, que d'accaparer le hêtre? Si vous portez, vous autres, des sabots toute l'année, vous mettrez bientôt hors de prix le bois du pauvre.

Et il passa, à travers le rire des tricoteuses.

La séance s'était ouverte par des chants graves et patriotiques. Après ces hymnes sincères pour la prospérité publique, mais entonnés à l'unisson par les voix les plus fausses du monde, on passa à des airs gais et moqueurs. Le fameux *Ça ira* fut répété; puis on se prit les mains en formant de tumultueuses farandoles autour de la statue en plâtre d'une Liberté colossale, et enfin le président Antonelle donna successivement la parole à quelques orateurs.

Un homme se présenta le premier à la tribune. Il venait répondre aux interpellations qui pourraient lui être faites au sujet de ses prétentions à être agrégé au club des Jacobins. Marat avait présenté pour lui cette demande la veille, et la réception devait être appuyée par Manuel et Danton. Le postulant avait cinquante ans, un chapeau gris, une badine à la main, la face bourgeonnée et le front singulièrement rétréci. Ses mœurs étaient écrites sur sa figure.

— Qui es-tu ? lui dit un des membres les plus influens de l'assem-

blée, connu sous les noms de François-Noël Babeuf, dit Camille, dit Gracchus, dit le tribun du peuple.

— Vous le savez, répondit le néophite un peu décontenancé : un ex-membre de la Constituante, député aux états-généraux par les électeurs de l'ex-noblesse de Crespy.

— Ton nom ?

— Louis-Philippe-Joseph d'Orléans.

— Les décrets de l'Assemblée dont tu parles, dit Collot d'Herbois, ont interdit les noms de terre et de fief, par suite de l'abolition de la féodalité. Le nom d'Orléans provenait d'un duché : il n'existe plus.

— Mais la famille dont j'ai le désavantage de sortir, dit le prince en essayant de sourire...

— N'a point laissé de nom héréditaire. Chacun de ses membres n'eut qu'une appellation personnelle.

— Et la plupart, ajouta Babeuf, n'est guère même désignée que par un chiffre. Les rois de ta race sont numérotés comme des fiacres.

— Et toutefois, insista le nouveau jacobin, je m'appelle...

— Tu ne t'appelles pas. Les patrons de ton baptême, choisis par ta marraine, ne constituent pas une désignation précise. Retire-toi auprès de ta municipalité, comme il est d'usage en pareil cas pour tout orphelin de père et de mère, et fais-toi faire la charité d'un nom de citoyen.

— Eh bien ! je demanderai à être nommé ÉGALITÉ, dit le triste Louis-Philippe-Joseph, en descendant avec une prompte obéissance.

Et il fut reconduit jusqu'à sa place, avec des rires inextinguibles.

Un peu plus tard, et dans une autre assemblée, souvenez-vous de cet homme : c'est l'horreur qu'il excitera.

Pour Grangeneuve, il sentit, à l'aspect de cette cohue politique, qu'il n'en ferait jamais partie. Et il emporta une idée, devenue plus amère aujourd'hui que jamais : c'est qu'il peut y avoir dans une même cause des alliés plus dangereux que des adversaires, plus haïssables que nos ennemis.

Cependant l'Assemblée législative avait ouvert sa session. Le nouvel élu ne put voir, sans une émotion profonde, cette solennité des sermens réitérés, par une cour qui devait si tôt les trahir. Il admira l'imposant spectacle de sept cent cinquante citoyens qui, partis de toutes les régions de la France et des horizons les plus opposés, descendus des montagnes, arrachés aux plaines fertiles comme aux grèves turbulentes des deux mers, venaient concourir à un même but, avec des opinions si différentes.

Ce n'est pas que l'enceinte elle-même des séances eût un aspect bien grandiose. C'était un ancien manége, adossé à la terrasse des Feuillans. Depuis le pavillon Marsan, un terrain en pente, qui suivait la direction du couchant, conduisait aux anciennes écuries royales. Dans la troisième des cours qu'il fallait traverser, se présentait l'entrée du cirque même, autrefois destiné aux exercices des écuyers de la cour. Là, près de deux canons braqués à la porte, deux tentes de coutil servaient symétriquement à abriter les sentinelles. Le vaisseau architectural était un carré long, assez richement éclairé par de hautes fenêtres ; et les murs, sans autre décoration qu'un drapeau, étaient comme bronzés de cette couleur sévère que David avait fait copier sur les parois grecques de son atelier. Le siége du président et la tribune de l'orateur formaient l'opposite des Champs-Élysées. De chaque côté, deux passages tapissés encore de coutil conduisaient aux tribunes. Derrière la tribune de droite était pratiqué un couloir obscur, appelé couloir des Feuillans. C'était par là que s'introduisait Louis XVI en arrivant du château, avant qu'il ne fût réduit à descendre dans ce sénat par le vomitoire célèbre qui fut appelé la Barre.

Durant les premiers mois de son stage politique, Grangeneuve n'eut pas la fatuité d'aborder la tribune. Mais il ne se récusa devant aucune part à prendre à toutes les actions émanées de la pensée républicaine.

Ainsi, quand ce chef d'une magistrature exécutive, que les Français appelèrent si long-temps et si bassement : le roi, mon maître, fut contraint à venir se placer devant les députés du peuple autrement qu'un fétiche doré sur un autel, il avait contribué à faire rendre ce décret. Il avait appuyé de son vote énergique la triple imposition frappée sur les biens de ces fugitifs qui livraient Louis XVI à ses ennemis, pour nous susciter le fléau de la guerre étrangère. Il estimait que la guerre civile eût été moins désastreuse et moins dégradante : car elle peut retremper les esprits ; et les étrangers qui méprisaient les transfuges, eussent craint de pénétrer au milieu de nous, entre deux camps rivaux. Quand le roi fut forcé à prendre pour ministres Narbonne et Roland, Grangeneuve avait participé à cet acte d'une généreuse violence ; et ce fut sur sa proposition spéciale que l'assemblée déclara plus tard, au jour du renvoi des ministres, qu'ils emportaient l'estime et les regrets public. Il fut un des esprits sur qui agit le plus puissamment l'indignation, lorsque apparut ce manifeste de Brunswick, insolence de prince et provocation d'imbécile, qui décida l'opposition à s'emparer du gouvernement pour diriger les moyens de défense. C'est Brunswick, c'est ce Don Quichotte prussien, qui exaspéra le point d'honneur national, et inspira à tout un grand peuple les sacrifices et les actions héroïques qu'il a prodigués pendant vingt-trois ans d'une lutte sanglante.

Au jour où, du haut de son siége, le président laissa tomber dans un religieux silence les simples et terribles paroles qui avertissaient les citoyens du danger de la patrie, Grangeneuve avait rédigé le rapport qui motivait cet imposant aveu. C'est lui qui, dans le projet du manifeste adressé aux rois de l'Europe, avait écrit ces mots : « Si vous nous envoyez la guerre, nous vous renverrons la liberté ! »

Enfin, pour n'avoir plus à exposer son caractère et ses sentimens que par les actions mêmes où nous aurons désormais à le suivre, c'est sur sa proclamation, adoptée par l'assemblée unanime, que furent ouverts, dans les quatre-vingt-trois départemens, ces registres où s'inscrivaient, pour voler aux frontières, les jeunes soldats que devaient commander Lafayette et Luckner. Alors la mollesse publique et le découragement n'avaient point flétri toutes les âmes ; alors la France n'était pas empoisonnée de ces principes favorables à l'égoïsme, qui plus tard nous sont tombés d'un trône avili. Et sur les places s'élevaient des amphithéâtres où des défenseurs volontaires venaient signer sur un tambour l'engagement de mourir ou de vaincre. Le canon rappelait de moment en moment les périls de la France ; et le nombre de ces défenseurs, où se cachaient alors Marceau, Kléber, Junot, Brune et Masséna, s'éleva jusqu'à quinze mille dans un seul jour.

Mais le député de Bordeaux et ses amis ne croyaient en rien à la sincérité royale. Les réconciliations d'un jour ne calmaient aucune défiance, elles n'amenaient que l'irritation des espérances trompées et la rancune des continuelles déceptions. Aujourd'hui on recueillait des renseignemens sur le ténébreux conciliabule que présidait la reine, sous le nom de comité autrichien ; demain on découvrait le projet d'enlever le roi et de le conduire en Normandie, dans le formidable château de Gaillon, à vingt lieues de la mer. Puis on s'exagérait le nombre des anciens serviteurs qui, partagés entre le château et le club voisin de la rue Saint-Nicaise, s'étaient voués, comme des prétoriens, à la défense personnelle d'un maître. On les appelait chevaliers du poignard. On répétait en même temps que Marie-Antoinette avait préparé, de ses mains, un plastron mystérieux afin de préserver son époux, et qu'il pût paraître avec sécurité au milieu des députés de la France, aux fêtes prochaines de la fédération. Tant d'outrages et de soupçons échauffaient dans beaucoup de têtes les idées de déchéance hardiment indiquées dans un discours de Vergniaud. Sans faire la part de cette position, où, roi sans ascendant

et possesseur d'un trône dépouillé de respect. Louis n'était qu'un chef investi du droit de commander sans moyen de se faire obéir, on s'irritait du double embarras du monarque et de ses adversaires. Il était venu ce moment d'angoisse où, de part et d'autre, on s'accuse de manquer d'énergie, d'ensemble et d'habileté. Les agitateurs du dehors reprochaient aux députés la timidité de leurs discours, propres à enchaîner l'énergie du peuple ; et les députés accusaient les clubs de susciter des mouvemens sans but, des agressions sans résultats.

Au milieu de ce découragement si absolument général, Grangeneuve sentit mieux que d'autres combien pèse l'immobilité de l'esprit, et, pour ainsi parler, la végétation de la pensée. Sa vie, qui n'avait point de but immédiat, intime ou politique, le conduisait à une sorte de langueur et d'ennui pire cent fois que la douleur. Il s'engourdissait sous un spleen, espèce de mort anticipée, qu'on essaie à expliquer ailleurs par l'abscence du soleil et la pesanteur des brouillards. Il recourut quelque temps à la violence des exercices, aux courses réitérées, aux longues fatigues du cheval. Peines perdues ! Ce ne fut pas sans une satisfaction secrète et bizarre qu'obligé enfin de s'aliter après des luttes obstinées, il sentit venir l'emportement de la fièvre. Elle fournissait au moins quelque ressort à ses nerfs et d'ardentes images à son cerveau.

Attendre la mort, disait-il, c'est encore espérer quelque chose.

VI

La Tribune.

— Entrez, ma belle, disait madame Imbert à une jeune veuve toute timide et vêtue de noir.

Madame Imbert était la meilleure femme de quarante-cinq ans qui ait jamais tenu à Paris un hôtel meublé. La surveillance tout hospitalière qu'elle exerçait dans sa maison ne s'arrêtait pas au bien-être de ses locataires et à l'échange rigoureux de quelques bons soins pour le prix qui lui était payé ; elle savait si personne autour d'elle ne manquait d'un médecin dans sa souffrance et de consolation dans sa peine. Mariée autrefois à un brigadier des mousquetaires de Luxembourg, elle n'avait vu le monde que dans son âge mûr. Durant sa jeunesse, elle avait partagé avec son mari la vie aventureuse et frugale des garnisons. De là, sa pitié sans faste, le sans-façon de ses manières franches et l'habitude de traiter un peu en camarades les voyageurs qui avaient été ses hôtes durant quelques mois. Combien de dettes importunes n'avait pas payées madame Imbert pour d'honnêtes étudians qui ne pouvaient arracher l'argent de leurs familles qu'avec patience et longueur de temps ! Que d'exilés n'avait-elle pas renvoyés au pays, oubliant ses propres créances contre eux, et prêtant encore l'argent de la route ! Sa bonté n'avait pas été dupe jusqu'à ce jour ; et, par exception, elle n'avait pas à se plaindre jusqu'ici des hommes ni du sort.

Pour la jeune femme, modestement vêtue, la tête baissée et les yeux un peu rouges, elle paraissait se faire un pénible effort pour monter jusqu'à la chambre où la précédait la maîtresse de l'hôtel.

— Allons, mon enfant, un honnête homme qui souffre. Je répondrais de sa délicatesse, fût-il en santé comme vous et moi. Venez ; votre mauvaise fortune et la charité vous le conseillent.

La chambre où pénétraient les deux femmes était éclairée à peine, bien qu'il fût déjà dix heures du matin. Les longs rideaux dérobaient l'aspect de la place Vendôme, silencieuse et triste. Une veilleuse brûlait, une odeur d'éther emplissait l'appartement.

— Que me veut-on? dit une voix affaiblie.

— C'est moi, répondit madame Imbert. Je désirerais bien...

Elle fit signe à la femme de petite taille de s'arrêter un moment, de manière qu'abritée par les draperies même du lit presque fermé, elle ne fût point aperçue encore du malade.

— Je désirerais que vous ne fussiez pas si seul que vous l'êtes, monsieur, Il vous faut quelqu'un qui vous veille; et j'avais envie de vous donner, de ma main, une bonne garde. Qu'en dites-vous?

— Je suis touché de vos soins, répondit presque avec un sourire le pâle patient. Mais je ne veux pas d'un mercenaire à mes côtés. J'ai été gâté, voyez-vous, par les attentions d'une mère et d'une sœur; et ce serait augmenter mon mal que de me forcer à en rendre témoin un être indifférent et ennuyé.

— Cependant...

— Cependant je souffre beaucoup, ajouta-t-il; mais je ne veux pas, je le répète, d'une créature dont la patience serait un métier et la durée du mal une spéculation.

La pauvre jeune femme fit un mouvement qui exprimait à la fois la peine et la honte, et voulut sortir immédiatement.

Grangeneuve ne se fût nullement aperçu de la présence d'un tiers, sans la promptitude de madame Imbert à se partager en deux actions rapides: la première fut de poser son doigt sur sa bouche en regardant le malade, la seconde d'étendre le bras gauche pour retenir la fugitive.

— Tenez, dit-elle en ramenant Louise devant le lit d'une manière affectueuse et brusque, regardez un peu ma protégée, et dites si elle ressemble en rien au vilain portrait que vous venez de faire.

— Mais, madame, dit la pauvre Louise...

Ces deux seuls mots prononcés firent retourner Grangeneuve, qui, dans la contrariété qu'on lui causait, avait déjà incliné sa tête du côté de la muraille. Le son de cette voix avait singulièrement plu à son oreille.

— Madame, dit-il, je parlais d'un cœur endurci, non d'une sœur de charité, timide comme un ange. Rassurez-vous, et veuillez rester près de moi: j'ai véritablement grand besoin de secours.

— Hélas! monsieur, dit la jeune femme, touchée à son tour de l'air de bonté répandu sur ce front que plissait la douleur; je n'ai nulle expérience. C'est la première fois que je suis conduite à remplir un tel devoir; je vois bien que je ne pourrais vous être utile.

— Pardonnez-moi. Nous voilà présentés l'un à l'autre, et nous serons contens désormais. Madame Imbert, priez en ma faveur et ne laissez pas votre bonne intention sans réussite.

— Venez, dit l'hôtesse à Louise, j'ai pour le malade une potion qui doit procurer un peu de sommeil; je vais vous prouver à l'instant que votre surveillance est indispensable.

Dès que les deux femmes furent sorties, Grangeneuve essaya à se rendre compte de l'impression qu'avait produite en lui le son de voix de cette inconnue. Il se confirma dans la certitude qu'il n'avait jamais rencontré cette personne; et il s'arrêta enfin à ne saisir qu'une simple mais frappante similitude entre ces inflexions et un organe doux et voilé dont il n'avait pu perdre le souvenir. On sait que, pour avoir vécu long-temps ensemble, deux personnes confondent quelquefois la musique du langage, adoptent les mêmes finales; et que si l'une surtout a été sous le charme de l'autre, les voix comme les âmes arrivent à de fraternels accords.

Dès le lendemain, après une nuit de calme et un sommeil de près d'une heure, le malade et sa douce infirmière ne se regardaient plus comme étrangers. Grangeneuve la questionnait souvent, non pas pour entendre ses réponses, mais la voix qui les lui faisait. Ces rapports d'intonations si frappantes étaient-ils l'effet du hasard ou celui des causes que nous avons indiquées? Le malade n'osait s'en enquérir directement;

et cependant il en eut la pensée, un jour que Louise lui avoua par hasard, en un moment où il revenait lui-même à excuser sa première brusquerie, que si elle s'était décidée à venir lui offrir ses soins, c'était sur ce qu'on lui avait dit qu'il s'agissait d'un monsieur de Bordeaux.

— J'ai déjà, dit-elle, connu quelqu'un de cette ville, ou qui du moins l'a habitée long-temps, l'habite peut-être encore, et je me suis sentie toute disposée sur ce nom-là.

— Mon enfant, lui dit Grangeneuve un soir, au moment où le jour tombait, où toutes précautions prises pour que rien ne manquât autour d'eux pendant la nuit, Louise venait de s'établir dans un fauteuil, assez près du malade pour obéir à son moindre geste, voulez-vous me rendre un bon office? Parlez, parlez-moi. Racontez-moi l'histoire de vos peines. Je voudrais mériter votre confiance, et, s'il se peut, vous être utile. Mon mal est l'insomnie, voyez-vous; ma plus vive douleur est de n'être distrait ni occupé. Je sais qui vous regrettez, quel appui vous avez perdu. Eh bien! si vous pensiez quelque jour à vous établir à Bordeaux, il n'est peut-être pas indifférent que je puisse attester de l'honnêteté de de votre conduite. Parlez.

— Je n'ai point d'histoire à raconter, monsieur, dit Louise dont le cœur débordait d'émotions, et ne demandait pas mieux que d'épancher ses regrets du passé et les inquiétudes de son avenir. Mais je vous dirai volontiers qui je suis : je ne crains ni les informations ni les reproches.

J'ai été élevée dans la maison de M. de Fondville, ce fermier-général si riche, qui a fini d'une manière si malheureuse. Ma mère avait été à son service : elle y est morte que je n'avais que dix ans. Mon père vit encore; mais je ne sais où il demeure. On m'a fait entendre qu'il supposait que je n'étais pas sa fille. Après la mort de ma pauvre mère (une femme charmante, monsieur, si blanche et si délicate!), une vieille femme de charge, qui l'avait beaucoup connue et aimée, et qui eut après elle toute la confiance de la maison, prit soin de moi. Elle m'a fait donner un peu d'éducation. M. de Fondville s'informait quelquefois de Louise : il ne voulait pas qu'on me laissât manquer de rien. Il s'est arrêté plus d'une fois à me considérer; il descendait de cheval pour me toucher doucement la joue, s'il me rencontrait bien seule dans le parc. Mais il est mort sans donner lieu de penser que tout ce qu'on disait sur mon compte fût vrai.

Dans la dernière année de sa vie, il eut une singulière idée : il avait pris dans sa maison une pupille. Il avait un neveu, enfant gâté, son héritier unique; et moitié par ton, idées du temps de la régence, à ce que j'entendais dire, et moitié pour préserver les mœurs du jeune homme, il avait voulu lui donner une maîtresse. C'était, monsieur, une jeune fille fort vive et fort étourdie : elle n'aimait, je crois, MM. de Fondville ni oncle ni neveu, mais bien les parties de chasse et les beaux carrosses. Monsieur, je ne dis pas de bien de cette femme-là; je sais qu'il est affreux d'être sur ce pied auprès d'un étranger, jeune homme ou vieillard; je ne l'excuse pas, quoiqu'elle eût été bien mal, à ce qu'il paraît, dans un couvent où sa famille voulait la laisser languir. Elle m'a confié cela à moi-même. Mais si vous saviez combien elle a été bonne pour moi, et quel service elle m'a rendu! vous m'excuseriez, monsieur, de ne pouvoir y penser sans avoir les larmes aux yeux. Hélas! où est-elle à présent, la pauvre fille! Mais cela ne vous intéresse point. Voici, monsieur, ce qu'elle a fait pour moi.

Il y avait dans le château un régisseur qui s'était aperçu que j'avais beaucoup d'amitié pour lui. Tantôt il se rencontrait sur mes pas au fond du parc, et tantôt je le trouvais à Paris si j'avais la moindre commission à remplir. Il me reconduisait; il me disait mille choses, le soir, pour me faire perdre la raison, et je l'aimais au point que je n'aurais pu le contrarier long-temps. Mademoiselle m'en avertit en riant. Elle avait

la bonté de me donner quelques leçons, de m'apprendre à chanter, de me faire venir auprès d'elle quand la plupart de ses maîtres étaient là : car elle passait pour la parente de monsieur, qui la faisait appeler toujours mademoiselle de Rancé, sa pupille. Un jour où j'avais trouvé dans ma volière un billet où l'on me donnait rendez-vous, mademoiselle le lut, je ne sais comment, et arriva presque en même temps que moi dans un kiosque abandonné, derrière la ferme anglaise.

— Monsieur Tessier, dit-elle au jeune homme, qui se trouva avec moi par hasard, voulez-vous séduire et perdre de réputation ma pauvre Quenotte? (elle m'appelait Quenotte, monsieur, parce qu'elle disait que j'avais des dents d'enfant.) Eh bien! je ne le souffrirai pas. J'aimerais mieux la voir morte que déshonorée. Si vous lui tendez de nouveau un piége, si vous lui adressez encore, en secret, la parole, j'aurai le crédit de vous faire ôter votre place dans cette maison.

Je ne sais quelle réponse de dépit, et quelle allusion impertinente se permit Tessier, mais les yeux de mademoiselle de Rancé s'animèrent de fierté et de colère.

— C'est pour cela, dit-elle, que je la défendrai! C'est parce que je sais mieux qu'une autre ce qu'il en coûte de vivre sans sa propre estime.

Tessier lui demanda pardon, et s'éloigna. J'avoue que je regrettai quelquefois le service qu'on m'avait rendu. Je ne pouvais plus regarder en face le séducteur : je ne voyais plus en lui qu'un ennemi, un monstre, un malhonnête homme; mais quand je ne le voyais plus, je pleurais. Le pauvre garçon, qui m'aimait réellement, se repentit de sa première pensée. Il me fit demander en mariage, et mademoiselle aplanit tous les obstacles. C'est elle, monsieur, qui fit augmenter les appointemens du régisseur; c'est elle qui me donna un trousseau et une dot; et elle eut encore la délicatesse de ne vouloir pas même attacher sur mes cheveux la couronne blanche de la mariée.

— Mais depuis, dit Grangeneuve, avec intérêt, cette femme, qu'est-elle devenue?

— Hélas! monsieur, M. de Fondville fit de mauvaises affaires : l'association de ses deux enfans ne prospérait pas. La petite avait seize ans et l'amoureux dix-sept. Il n'était, ce beau Narcisse, occupé que de sa chétive personne; il n'avait que le temps de penser à lui. La petite était un meuble, un tableau, une inutilité de plus dans les appartemens. Le jeune homme vous eût paru de chair et d'os beaucoup moins que de papier mâché. Il n'aimait que l'argent, après lui. Si vous l'aviez vu, monsieur, dans son habit étroitement sanglé, avec son teint gris de lait d'ânesse, et ses cheveux infailliblement disposés de côté, selon le désordre pétrifié d'un coup de vent, c'était drôle. Il me fait, disait quelquefois en secret la protégée du bon vieux oncle, l'effet d'être de cristal, ma chère; j'ai peur de le casser. Elle était bien folle à me parler de lui! S'il me baise la main, ajoutait-elle. il va vite voir à la glace s'il n'a pas rougi ou pâli. Il craint l'apoplexie et la jaunisse. Toute émotion qui peut le sortir de son contentement de lui-même, il l'évite. L'amour lui cause la migraine. Je ne puis élever la voix pour ordonner seulement de fermer la porte, qu'il ne me dise : — Ah! ma chère, pas de scène! la paix avant tout.

Ce qu'il aimait le mieux de sa compagne, monsieur, ce valétudinaire, c'était de la produire. Sa plus grande jouissance d'amour était que les autres la trouvassent belle. Je n'ai pas de meilleure cour à lui faire disait encore notre espiègle, que d'être coquette et parée. Quand nous allons ensemble au bois de Boulogne, si la crinière de ses chevaux est tressée de rubans lilas, si son cocher est armé d'un bouquet massif, et moi d'un chapeau à haute forme et à grandes plumes, sorti tout frais des doigts de mademoiselle Bertin, il est heureux de mon amour! il ne demande au ciel rien de plus.

Le vieux Fondville occupait volontiers ses loisirs à raccommoder ce ménage de poupées, ce véritable nid de serins. Mais j'ai dit qu'il faisait de mauvaises affaires. On allait le poursuivre pour des opérations de finances qu'on disait être frauduleuses, il fut trouvé mort dans son lit. Un testament attribuait un legs considérable à sa prétendue pupille. L'ingrat petit neveu lui intenta un procès sur-le-champ, et osa même se porter partie civile. On répandit le bruit sourd que le défunt avait été empoisonné, et ma jeune protectrice fut conduite en prison. J'étais là, monsieur, quand on vint lui signifier qu'il fallait monter en voiture avec deux officiers de la maréchaussée. Cette moitié d'homme sans âme, qui lui intenta le procès, était là aussi; et j'entendis qu'il lui disait à l'oreille, dans un moment où il croyait tout le monde distrait : — Renoncez à la succession de mon oncle, on se désistera de la plainte.

J'offris à l'accusée de déposer en sa faveur, sur les paroles que j'avais saisies : elle refusa. Elle parut devant les juges avec calme et dignité, sans avoir toutefois une complète assurance; mais on voyait bien que si sa conscience lui reprochait quelque chose, ce n'était pas la captation d'une fortune, ni l'assassinat d'un vieillard. Elle excita dans l'auditoire une curiosité vive et un intérêt général. On sut alors son vrai nom, qu'elle avait caché jusqu'au procès. Elle fut absoute, monsieur, non seulement par les juges, mais encore par tous les auditeurs. On lui rendit alors le testament qui avait été en litige, et elle ne dit qu'une parole, en le déchirant : Je lui dois mes ennemis, j'en ai triomphé; maintenant je renonce à cette fortune.

— Et son vrai nom? demanda Grangeneuve avec anxiété.

— Ce qu'il y eut de bon, monsieur, répondit Louise, c'est que ce ne fut point ce neveu qui avait fait le procès qui profita de ce désintéressement. On avait cru morte une sœur de M. de Fondville, qui s'était mariée en Espagne. Mme Doviedo, puis devenue veuve, pauvre, et qui s'était vouée à l'éducation d'une demoiselle de grande famille. Elle se retrouva par le bruit qu'avait fait le procès, et ce fut elle qui hérita. La succession échappa à César de Fondville; seulement, il était enrichi d'une parente qu'il ne connaissait pas.

— Mais le vrai nom de l'accusée? répéta encore une fois Grangeneuve.

— Pourquoi me le faire dire? Ceci est une curiosité inutile. Elle a été ma bienfaitrice.

— Mais les tribunaux en ont retenti...

— On l'oubliera.

— Et si je m'engageais à ne le point répéter...

— Adèle de Meslier, dit Louise.

Grangeneuve retomba dans toute l'incertitude contre laquelle il avait lutté pendant la durée de ce récit.

Louise s'engagea ensuite dans les longs détails de sa propre histoire, et conta la mort de son mari. On ne l'écoutait plus. Elle retraça en vain l'ardeur des opinions de la victime, dit comment il avait péri dans une émeute, fit le tableau de la fameuse journée du 20 juin, auquel était resté étranger le malade. C'était là un événement qui, dans toute autre occasion, lui eût inspiré une curiosité avide; il resta plongé dans la réflexion. Son recueillement était si immobile, que Louise le prit enfin pour le sommeil. Elle crut au premier mouvement qu'il fit, dès qu'elle cessa de parler, que le silence seul le réveillait.

Elle approcha pour lui offrir tous ses soins.

— Quenotte, dit-il, cette Adèle n'était-elle pas une personne d'une taille élevée, et les cheveux bruns?

— Oui.

— A quelle époque eut lieu son procès?

— Il y a quatre ans.
— N'a-t-elle pas été mariée à un médecin?
— Non.

Mais le malade, encore jeune et d'une complexion nerveuse et forte, entra bientôt en convalescence. Il y fit de rapides progrès, grâce à l'exercice repris avec modération et aux espérances que, dans son parti politique, il croyait voir grandir de jour en jour.

Il trouva, quelques jours après, ces paroles dans le *post-scriptum* d'une lettre que lui écrivait Dumeyril.

« Vous ne m'avez jamais dit ce qu'était devenu votre commencement d'aventure avec madame Gravier. Je méritais plus de confiance; vous êtes sournois en ces sortes d'affaires. Je vous apprendrai, moi, que l'oiseau de passage vient de quitter Bordeaux, au grand déplaisir de Lacombe, qui était, je crois, fort épris d'elle et assez mal traité. »

Si quelqu'un voulait savoir ce qui s'est passé depuis six mois dans l'esprit de cette périlleuse beauté, il serait exactement dans les sentimens qui nous préoccupent nous-mêmes. Mais comment pénétrer de pareils secrets, analyser, traduire au jour une telle âme? énigme sans mot, fontaine qui n'a point de fond. Si jamais femme de cette mobile nature avait su elle-même ce qu'elle pense, on le saurait après elle. Elle l'aurait dit sans le vouloir en un moment d'indiscrétion ou d'effronterie, ne fût-ce qu'à un amant devenu son ami, ou à sa femme de chambre favorite, dans un de ces jours rares où elle est contente de son teint, de sa coiffure et de la blancheur de ses dents. Croyez, si on ignore de pareils mystères, qu'elle-même les a toujours ignorés. La fleur ne sait pas le parfum qu'elle exhale; le nuage, les couleurs dont il est paré.

Pour nous en tenir donc aux conjectures, Grangeneuve et Adeline s'étaient connus et quittés sans s'aimer ni l'un ni l'autre. Adeline fut étonnée plutôt que mécontente de son départ; choquée, non affligée. Si le fugitif vécut dans son souvenir, ce ne fut peut-être ni par la distinction de sa personne ni par celle de son esprit, mais à cause de la bizarrerie de sa conduite, et pour la nouveauté d'un tel dénouement. Amant, il eût passé comme un rêve; il resta comme original. Elle s'en occupa malgré elle, parce qu'il lui rendit l'assiduité des autres plus insupportable. Elle n'eût voulu le retenir que parce qu'il s'éloignait; mais elle eut cette fantaisie pour le faire souffrir. Il éveilla, amusa ensuite, et puis il impatienta sa pensée. C'était beaucoup à lui d'avoir rompu la monotonie des impressions journalières. Elle se fatigua toutefois d'une image obstinée, se mit à en haïr l'objet; puis, quand elle croyait commencer à l'oublier, l'amour-propre la ramenait tout à coup à son souvenir. Humiliée quelquefois, elle s'avouait qu'elle avait mérité cette légèreté. Dans le secret de sa conscience, elle ne se jugeait pas digne des affections d'un homme si élevé; elle allait même jusqu'à se féliciter de l'avoir vu échapper à ses chaînes. Mais quand cette dernière idée venait apaiser son trouble, ce n'était jamais sans avoir surpris le long de ses joues quelques larmes qu'elle n'avait pas senti couler.

Un ennemi assez nouveau vint fondre sur son existence: l'ennui. Ses couleurs s'effacèrent; elle sentit maigrir ce corps si artistement modelé, et c'est dans une telle disposition d'esprit et de santé qu'elle quitta Bordeaux un beau jour.

Nous arrivions à l'une de ces époques de transition, d'hésitation fatigante en politique, où la victoire éphémère d'un parti vient lui redonner l'apparence d'une vie qu'il n'a pas, et rattacher à lui, pour quelques jours, toutes les lâchetés flottantes qui appartiennent infailliblement au plus fort. Le mauvais succès des Jacobins à la journée du 20 juin avait exhumé du fond des provinces, et même de l'Assemblée, je ne sais quel enthou-

siasme engourdi en faveur de la constitution. Le roi aussi était venu la jurer de nouveau perfidement, comme si deux sermens pouvaient s'annuler l'un par l'autre. Tout semblait se rejeter avec amour vers la monarchie : et encore un peu de temps, un souffle, elle allait disparaître.

Grangeneuve jugea que l'heure était venue pour lui de donner un gage public de sa foi, et de remplir les vœux de ses commettans. Triomphant de sa modestie, il résolut enfin d'aborder la tribune.

Ce doit être un grand jour que celui où le modeste ami d'une cause glorieuse va franchir son obscurité. Il fera peut-être pour toujours le sacrifice d'un amour-propre qui ne demandait point à grandir. A l'ambitieux orateur, à l'homme qui veut une récompense personnelle, le but de la course peut voiler les dangers de cette carrière; mais quand le désintéressé patriote n'ambitionne que le triomphe de sa religion politique, et tient à cette victoire plutôt qu'à l'honneur d'y participer, ce n'est pas sans une émotion maladive qu'il va se faire inscrire à travers les noms qui seront aujourd'hui même appelés à la tribune. Aussi Grangeneuve était-il inquiet de cette démarche qu'il venait d'accomplir. Il ne pouvait prévoir à quel rang d'inscription arriverait son tour. Le cœur lui battait à chaque appel nouveau ; et il sentit une oppression vive sillonner tout son corps, comme si un éclair l'avait frappé, quand la voix du président, si calme et si indifférente, laissa tomber ces mots :

— La parole est au député Grangeneuve.

Il se leva. La Chambre (comme nous disons mesquinement aujourd'hui) lui sembla une enceinte nouvelle. Il jeta les yeux vers la tribune pour bien s'assurer de la direction, et il marcha lentement vers ce formidable piédestal. Dès qu'il y fut placé, l'aspect des lieux changea encore. Heureusement pour lui l'émotion assez bruyante et les mécontentemens qu'avait excités le discours de son prédécesseur, M. Ramond, lui donna le temps de se remettre. Il eut quelques minutes pour considérer, à ses pieds, les flots mouvans de cette mer circulaire, et les yeux innombrables de ce monstre qui, comme un seul être, s'agitait et le regardait. Il baissa son propre regard pour se recueillir; chercha sur les fleurs du tapis étendu devant lui la première des idées qu'il s'était promis d'émettre; puis, quand il sentit le moment opportun de commencer, il releva les yeux au plafond de las alle, comme pour y fixer son inspiration.

En face de l'orateur était la loge diplomatique. Il y effleura du regard un objet qui le fit pâlir ; quelque vague qu'eût été sa première perception, il n'osa la vérifier par un second coup d'œil.

Mais il rendit grâce à un incident nouveau, qui suspendit encore une minute la reprise du silence législatif. Alors, et les regards fixement, cette fois, attachés sur le banc des ministres, il commença.

Son discours était destiné à reprocher, non pas aux ministres, mais au roi lui-même, ses négligences inexplicables dans les apprêts d'une guerre où l'Europe allait déployer contre nous quatorze armées. Il rappela que la France avait accepté cette guerre avec joie et la voulait suivre comme un moyen de cimenter sa liberté. Il prédit que si l'énergie qui fermentait de toutes parts n'était pas dirigée contre les étrangers, la patrie se déchirerait elle-même. Il demanda quelles forces on avait à opposer à quarante mille Prussiens marchant déjà sur Coblentz, et à autant d'Autrichiens et Sardes : quel système d'agression ou seulement de défense était adopté. S'il était vrai que la cour appelât de tous ses vœux nos ennemis; que la reine possédât l'itinéraire de Brunswick par journées de marche et n'espérât plus que dans l'émulation de nos adversaires. Nos armées, dit-il, sont désorganisées ou incomplètes; veut-on s'unir à l'émigration pour livrer la France aux oppresseurs de Varsovie? Ceux qui appellent les barbares disciplinés du Nord nous obligent-ils à chercher au milieu de nous ces autres barbares indisciplinés qui croupissent au dessous de la civilisation? Il n'y aurait là qu'égalité

et justice : engager la lie du peuple contre la lie des soldats royaux. Mais est-ce nous défendre que d'opposer aux bataillons de Léopold des forces dont l'infériorité ne laisse pas même d'incertitude sur leur défaite? Est-ce nous défendre que d'écarter tous les projets tendant à fortifier l'intérieur? Est-ce nous défendre que de ne pas réprimer tel général qui a violé la constitution, et d'enchaîner le courage de ceux qui la servaient? Cette constitution vous fit-elle chef de l'armée pour notre gloire ou notre honte? Vous donna-t-elle le droit de sanction, une liste civile, et tant de prérogatives pour perdre la constitution même et l'empire? Non, non, hommes que la générosité des Français n'a pu rendre sensibles, que le seul amour du despotisme a pu toucher, vous n'êtes plus rien pour ce peuple que vous avez indignement trahi!

Quelques applaudissemens interrompirent Grangeneuve : mais loin d'y être sensible, il en fut troublé. Cet incident le déconcerta plutôt que de le satisfaire ; et il dit avec une intonation de voix moitié brusque et moitié suppliante :

— Respectez mon enthousiasme ; c'est celui de la liberté.

Puis, après avoir repris la parole et proposé d'interpeller directement le roi pour l'obliger à déclarer, par oui ou par non, s'il pouvait répondre de la sûreté et de l'inviolabilité du territoire, il demanda un décret qui statuât que l'Assemblée, comme la première des autorités, se mettrait en permanence et siégerait sans interruption ; que tout homme jeune ou vieux serait enrôlé ; et enfin que la nation tout entière serait en surveillance et en armes.

Bazire et Guadet s'approchèrent en même temps pour lui serrer la main.

En regagnant sa place, il reporta involontairement les yeux vers la loge diplomatique. Il avait cru voir, aux derniers mots de son discours, s'agiter là deux mains pour applaudir. Il avait cru reconnaître ces bras demi-nus, protégés par d'amples gants à l'amadis ; mais il n'y rencontra que deux personnages déjà levés et se disposant à se retirer, car la séance allait finir. L'un était une femme âgée, et l'autre Vicenzio Cabrera, le vénérable ambassadeur d'Espagne.

Grangeneuve sortit lui-même avant la foule par un sentiment d'agitation vague ou de modestie. Il lui fallait, pour traverser le péristyle, passer près d'un carrosse doré dont la portière était tenue entr'ouverte par un laquais en livrée écarlate. Il entendit son nom prononcé dans une interpellation vive et gaie. Ce nom n'était pas toutefois celui qu'il venait d'honorer à la tribune, mais cette douce et familière appellation que votre mère ou vos amis nous donnent.

— Henry! dit la personne inconnue, comme en retenant tout à coup une exclamation qui lui serait échappée.

Henry s'approcha ; et dissimulant quelque émotion sous un grand air de surprise qui n'était pas tout à fait jouée :

— Vous ici, madame! j'étais loin de supposer un si heureux hasard. Voyager, vous sied à merveille! Je vous félicite de tout ce que je vois, ajouta-t-il, en regardant à la fois le visage rose et le beau carrosse.

— Il y a moins de hasard au monde qu'on ne croit, répondit Adeline. Et son front était déjà devenu grave en devinant la pensée de Grangeneuve. Mais elle avança la tête au devant de deux personnes qui se hâtaient de la rejoindre. Grangeneuve s'effaça pour laisser monter près d'elle ces deux compagnons, que le laquais soutenait officieusement, et avant qu'il eût pu saluer et prendre congé :

— Monseigneur, dit Adeline à l'une des deux personnes qui cachait des ordres en diamant sous les plis d'une douillette de soie, je vous présente l'orateur qui vient de produire un si vif enthousiasme sur l'assemblée.

— Étourdie! dit le duc de Cabrera. A moi? vieux serviteur de prince, présenter un adversaire de toute monarchie? Ce n'est pas, monsieur, à

mon suffrage que vous prétendiez tout à l'heure, n'est-ce pas? Je ne sais qui de nous deux on compromet le plus, en nous présentant l'un à l'autre; mais partout où je vois le talent, je ne saurais lui refuser mon hommage : ainsi je vous prie de vouloir bien l'agréer.

Le républicain s'inclina avec un semblant de respect, comme pour n'être pas vaincu en fausseté par le courtisan espagnol.

— Monsieur, ajouta vivement Adeline, j'ai apporté de Bordeaux des papiers dont on m'a chargée; ce sont des pétitions, je crois, quelques pièces importantes pour vous : permettez que je ne trahisse pas la confiance dont on m'a honorée, et dites-moi, s'il vous plaît, à quelle adresse il faut vous envoyer tout cela.

— Place Vendôme, n° 15, répondit Grangeneuve, en saluant sur-le-champ avec une obligeante et grave politesse.

Et le carrosse, lancé rapidement, alla se perdre sous les grands ormes qui bordaient déjà nos Champs-Elysées.

Grangeneuve resta un moment frappé de l'apparition inattendue. Il lui sembla qu'Adeline avait pris un caractère de beauté plus calme. Le premier instant d'émotion passé, elle avait montré un visage pâle; l'ovale en était un peu allongé, ses yeux avaient grandi. Il y avait dans tous les mouvemens de sa personne quelque lenteur, quelque mollesse inaccoutumée. C'était bien décidément la plus gracieuse femme qu'il connût. Mais à l'image assez grotesque du protecteur castillan, il leva doucement les épaules et avança la lèvre inférieure, sans s'apercevoir de son propre geste.

— A qui en as-tu, avec cette moue? fit un député qui vint le rejoindre et qui avait familièrement passé son bras sous le sien : ce n'est pas, je pense, à notre Assemblée; ton début a été chaudement accueilli.

— Brissot, répondit son collègue de la Gironde, tout ceci ne sont que des paroles, mon cher; et il faut autre chose pour décider la question.

— Eh bien! dit l'autre, il nous arrive cinq cents Marseillais que Barbaroux doit commander. Plusieurs départemens imiteront l'exemple des Bouches-du-Rhône; et malgré le fameux VETO contre le camp sous Paris, nous aurons effectivement ici des soutiens.

— Allez-vous recommencer le 20 juin, vous autres?

Mieux que cela.

Tant pis. Vous ferez tuer le roi, et il aura après des partisans. Il ne faut pas tuer ses ennemis, il faut les avilir. Si vous faisiez du pauvre homme un cadavre, ce serait quelque chose; et vivant, ce n'est qu'un serrurier. Laissez-le donc s'en aller, s'il en a tant d'envie! Détruisons la monarchie, je le veux; mais épargnons du moins le monarque, si nous ne pouvons pas le respecter. Je n'ai trouvé de bon dans votre journée de juin que l'envie de boire qui lui est ignoblement venue, et ce bonnet qu'il a complaisamment posé sur sa tête, en guise de couronne. Ma foi, si la laine rouge remplace les diamans à la cour, on pourra espérer que le pain finira par entrer dans les chaumières.

— Trouve donc, toi, dit Brissot, le moyen de faire décréter la déchéance, ou de forcer ce monsieur à l'abdication.

— Je donnerais ma vie pour ce résultat, mon cher.

— Il n'y en a pas beaucoup comme toi. Nous retombons, ainsi qu'il y a quelques mois, dans une crise d'abattement. Partout prostration de forces politiques : les partis s'accusent justement d'incapacité réciproque, et nous ressemblons tous à peu près à ce Louis XVI lui-même, qui semble dormir depuis six semaines. Il n'aurait pas, dit-on, prononcé d'autres mots que deux ou trois termes de trictrac quand il joue le soir avec sa sœur. Le triste adversaire qu'un soliveau!

— Bien plus, dit Grangeneuve, le voilà qui se fait matelas; au lieu de les renvoyer, il absorbe les coups : le moyen de le frapper au cœur! Mais toi, qui fais l'impitoyable, on dit qu'envoyé aux Tuileries pour pro-

téger la famille royale contre vos propres excès de juin, tu t'es laissé aller à t'attendrir, à pleurer, quand la reine t'a fait voir ses meubles en pièces et ses portes brisées. Elle s'en est donc aperçue ?

— Je pleure sur les malheurs d'une femme belle, sensible, et mère de famille, lui ai-je dit, madame. Mais ne vous y méprenez point ; il n'y a pas une de mes larmes pour le roi, ni pour la reine : je hais les rois et les reines.

— C'est la cour, ajouta Grangeneuve, qui forme la plus détestable de toutes les choses que Dieu ait permises. Il faudrait faire partager au peuple ce sentiment-là.

— Encore un peu de temps, dit Brissot, et vous ne la verrez plus.

Les deux collègues entrèrent pour dîner chez le restaurateur Legacque. Si Bertrand de Molleville, intendant du trésor royal, eût été chargé de payer leur carte, il aurait désespéré de les corrompre.

Le lendemain, Grangeneuve, levé de très bonne heure, car il avait peu dormi, se mit à écrire à Dumeyril, et sa pensée s'était reportée avec complaisance aux souvenirs de Bordeaux. Vers dix heures, le seul domestique qu'il eût apporta le déjeûner : ce chocolat presque indigène aux bords de la Garonne, tant la colonie espagnole qui a fixé là ses comptoirs, y a naturalisé les goûts de Valence et de Cadix. En se retournant vers le guéridon de marbre blanc, pour en finir au plus vite avec cette obligation inévitable :

— Qu'est-ce, Victor? dit-il. Pourquoi ces deux tasses et ce double déjeûner?

— Monsieur, dit Victor, il est venu dès ce matin un domestique avertir le portier qu'un de vos amis vous faisait demander à dix heures précises une tasse de chocolat et quelques minutes d'entretien. On vient de me le dire à l'instant seulement, et comme je traversais l'office.

— Qui diable cela peut-il être? dit tout haut Grangeneuve. Il fallait donc laisser tout ceci auprès du feu. Si c'était... si c'était madame Duvillars! Victor, descends chez le portier, on ne la connaît que trop! et si je ne me trompais pas, qu'on dise que je suis sorti, malade, mort.

— Monsieur, je croirais plutôt, dit Victor, que c'est cet homme gros et court, un député de Rodez, qui vient depuis quelques semaines ici assez souvent. Hier, il a guetté dans la rue pour vous attendre. Vous savez bien, monsieur, ce M. Talbot ou Chabot, celui qui a été capucin.

Pendant ces dernières paroles, le convive qui s'était invité lui-même poussait la porte entr'ouverte d'une antichambre à laquelle tournaient le dos les deux interlocuteurs, et il avait pu entendre la partie finale de l'explication.

Cette personne était évidemment d'humeur vive et folâtre, car elle ne put retenir une intonation de gaîté : puis elle dit, avec un accent de voix contenue :

— Ce n'est pas tout à fait un capucin.

En deux mouvemens gracieux, elle eut dénoué un chapeau de paille, jeté sur l'espagnolette d'une croisée le plus magnifique des châles alors connus, et Grangeneuve prit en hâte la main d'Adeline, qu'il conduisit vers le seul fauteuil de sa chambre de garçon.

— Monsieur, dit-elle, dès qu'ils furent seuls et placés devant la petite table, il ne s'agit pas précisément de vos obligations de député, ni des intérêts généraux de vos commettans ; mais je ne vous ai point menti en invoquant votre protection. Il s'agit d'une personne qui n'est pas tout à fait étrangère au département : de moi, par exemple, et c'est un bon conseil que je réclame.

— Je suis touché, dit Grangeneuve sans amertume, de vous voir user, madame, de la plus humble des protections dont vous soyez la maîtresse de disposer.

— Vous savez bien? poursuivit la jeune femme, sans s'arrêter au sens

équivoque du compliment. vous savez bien cette petite ferme de la Roche-aux-Belles que j'avais achetée sous vos auspices, et pour laquelle vous m'aviez donné de si bonnes idées d'embellissemens?... eh bien ! je l'ai vendue.

— Déjà ! dit Grangeneuve.

— L'acquéreur me retient moitié de la somme pour manque de formalités dans mon propre contrat. Il tourne de je ne sais quelle hypothèque : je n'y comprends rien. Je n'ai pas, à ce qu'il dit, « la main-levée... » Il m'est venu la tentation de lui prouver le contraire.

— J'examinerai la difficulté ce soir même, dit Grangeneuve. Mais savez-vous, madame, que je vous trouve hardie de venir me voir et de passer ainsi d'un camp dans un autre. Nous sommes en guerre à peu près déclarée avec l'Espagne, et si l'ambassadeur...

— Je ne le connais guère plus que vous, le digne Cabrera y Badajoz, interrompit vivement Adeline. Seulement, il m'a amenée de Bordeaux en compagnie charmante, et d'un vrai train d'ambassadeur. Je lui en saurai gré toute ma vie; car je m'ennuyais complétement là-bas.

— Je ne vous demande point, Adeline, qui vous avait mis en rapport avec son excellence? Vous voir, explique tout.

— Le duc de Cabrera, dit-elle en dissimulant l'intérêt qu'elle prenait à cette explication, possède une fille unique : il vient de la marier à Madrid, et il ramenait en France, en y revenant lui-même, l'institutrice qui a perfectionné l'éducation de cette fille. La digne dame est d'origine française : je la connais depuis quelques années. Elle m'a retrouvée à Bordeaux, et sa compagnie m'a décidée à faire le voyage dans la dormeuse du bon Castillan.

— Et l'étranger vous emportera bientôt à Madrid, vous, madame? Nous ne nous doutions guère, mes amis et moi, en agissant de façon à l'obliger à redemander ses passeports, que nous allions exiler une de nos belles compatriotes.

— C'est-à-dire, reprit Adeline, que vous ne croyez pas un mot de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Cependant vous avez vu hier l'institutrice, et il ne tiendrait qu'à vous, si cela en valait la peine, de vérifier le fait.

— Vous appelez cette dame?... dit comme sans intention Grangeneuve.

— Madame Doviedo, monsieur.

Grangeneuve fit un mouvement de surprise, ou d'émotion, qu'il ne sut pas déguiser entièrement ; mais sa compagne était loin d'en pouvoir expliquer la cause.

— Et vous n'étiez jamais venue à Paris, petite? lui demanda-t-il, en la regardant fixement.

— Jamais.

Il fit un tour dans l'appartement pour se remettre de l'agitation passagère que cette découverte d'un mensonge venait de produire en lui. Il fut tenté d'abord de commencer une explication. Mais pendant ce temps, Adeline avait ouvert une croisée. Evidemment elle n'était pas dans toute la tranquillité d'esprit que le ton de sa conversation pouvait faire supposer.

— Quels projets avez-vous pour ce matin, madame? dit le député, revenu au ton de la politesse, ou de la galanterie.

— Aucun. Mais je sens qu'il faut respecter vos momens. Je me retire

— Si vous étiez libre, dit Grangeneuve avec une intention de malice, j'oserais vous offrir la main.

— Très volontiers, dit la jeune femme. Et si vous croyez jamais me devoir une visite, venez quand il vous plaira : j'en serai fort reconnaissante.

Henry, qui croyait l'embarrasser un peu, fut surpris, et peut-être satisfait de la réponse. Mais il pensa bientôt qu'une personne si intrépide à

déguiser la vérité, n'était jamais décontenancée quand elle avait surtout une demi-heure devant elle.

— Victor! cria-t-il, fais avancer une voiture.

— Je demeure bien loin, dit Adeline, presque au faubourg Saint-Honoré : mais si cela ne vous fatiguait pas trop, je demanderais cependant à marcher. La matinée est si belle, et je connais si peu cette grande ville!

Ils partirent. Ils marchaient sans aucune réserve affectée, sans plus d'empressement que de gêne ; et eussent-ils été suivis et épiés par un de ces observateurs habiles qui devinent à cinquante pas de distance à quel point d'intimité peuvent en être deux personnes qui se donnent le bras, on ne les eût pris que pour le frère et la sœur. Grangeneuve, du moins, avait toute la sérénité d'un protecteur. Si quelque indice opposé devait se trahir dans l'autre démarche, ce ne pouvait être que par la pose d'une main qui, venant se joindre à l'autre par les doigts enchaînés, semblait, dans un cercle gracieux, caresser le bras du cavalier : et puis par l'action, peut-être involontaire, de devancer un peu son pas, de façon que tournée vers lui, comme pour suivre la conversation, Adeline présentait plutôt la face que le profil de sa jolie figure.

Quand ils eurent, au bout du Carrousel, traversé ce guichet sombre qui termine la serre où l'on abrite, chaque hiver, les orangers des Tuileries, et qu'ils commencèrent à marcher le long de ce quai du vieux Louvre où s'ouvrait la croisée de Charles IX, et où fleurissait le jardin de l'Infante :

— Mais, dit Adeline, n'est-ce pas là un singulier chemin pour gagner les hauteurs de Mousseaux? Ou je m'oriente mal, ou nous tournons les épaules à mon quartier. Voilà que nous remontons la Seine!

— J'ignorais, dit son compagnon, que vous fussiez obligée à vous retrouver chez vous à certaine heure. Nous allons, si vous voulez, revenir sur nos pas.

— Moi, monsieur? je suis libre autant que l'air des montagnes, et je ne m'inquiète pas plus, quand je me plais au voyage, du lieu où je vais, que cette rivière n'est occupée du but de sa course.

— Au fait, dit Grangeneuve, à la mer, à la mort... c'est folie que se débattre contre un terme infaillible. Le tout est de glisser, s'il se peut, sous de frais ombrages, et de refléter quelquefois le ciel.

— Toute ma philosophie est là, reprit Adeline.

— Voyez donc, poursuivit son compagnon, le piquant effet de la lumière sur ces deux bras du fleuve qui serrent la Cité. Cette vieille île qui fut toute l'ancienne Lutèce, est immobile et noire au milieu de l'eau comme un tortue endormie.

— Souvenez-vous des larges flots de la Gironde, dit Adeline, et des douces campagnes de Saint-Emilion!

— Là-bas, reprit le Bordelais, la terre est plus riche en trésors naturels; ici elle est plus féconde en souvenirs. Chacun des murs que voilà enferme une tradition; l'histoire ruisselle entre toutes ces rues étroites. Vous voyez bien, de l'autre côté de l'eau, ce petit passage noir et resserré qui débouche sur le quai? on dirait à peine, d'ici, une ornière boueuse : eh bien! cette rue est consacrée par un souvenir tendre. Elle ne fut point, comme on l'a dit, l'habitation d'un frère de Jacques Cœur, argentier de Charles VII, que ce doux maître fit exiler pour prix de ses services, comme il avait laissé brûler Jeanne d'Arc son autre libérateur; mais ce fut là que s'est élevé le premier et le modeste hôtel de Gabrielle d'Estrées. Henri IV y venait souvent; et les Parisiens, qui s'entendent à flatter un prince aussi bien qu'à le laisser assassiner, avaient coutume de dire que c'était dans cette rue...

— Ah! fit Adeline, que gisait le cœur du roi? — Rue Gît-le-Cœur.

Ils cheminaient. Ils passèrent devant la Samaritaine et suivirent le quai des Orfèvres, où ne se montraient en ce temps-là qu'avec timidité de rares échantillons de vaisselle d'or. A droite, ils évitèrent le pont Saint-

Michel, obstrué d'une double ligne de maisons qui faisaient courber ses arches. Ils cherchèrent un peu d'ombre derrière le poudreux palais de l'Arsenal, et pour aller enfin s'asseoir sous les tulipiers du Jardin du Roi, ils traversèrent la Seine sur un chétif bateau, non loin des ruines de la Bastille, et, à l'endroit même où s'élance aujourd'hui, sous un nom de victoire, le plus hardi des ponts de la capitale.

Adeline écoutait bien les remarques critiques et les observations que suggéraient à son compagnon les lieux célèbres où ils erraient; mais le charme de la promenade et l'intérêt de sa vie n'étaient point là. Ils étaient à respirer un air plus libre et plus embaumé; à trouver le ciel plus bleu, le vent plus doux, à sentir léger le poids de son corps, à ne savoir plus s'il y avait un passé dans le monde, à éprouver pour tous les êtres et tous les objets une bienveillance indéfinie. Elle était là, elle marchait, soutenue par des ailes invisibles, et le premier enchantement de son état surnaturel était surtout sa nouveauté.

Le couple, errant sans fatigue comme sans sollicitude, oisif et occupé, vivant d'une même pensée comme deux intimes camarades, laissa passer le jour sans mesurer les heures. Ils allaient d'une plante rare à une fontaine, admiraient le port majestueux d'un palmier, après l'éclatant plumage du bengali; et vers sept heures du soir, ils virent, à leur grand étonnement, tomber le soleil derrière le dôme embrasé des Invalides. Ils ne s'étaient pas même aperçus que midi eût passé sur leurs têtes.

— Où dînerons-nous? demanda Grangeneuve.

— Là, répondit son oublieuse compagne, sur le penchant de cette colline, sous le cèdre du labyrinthe, à la clarté du jour qui meurt sur ce panorama sans limites. Et pour vous punir de votre imprévoyance, vous n'aurez que les œufs frais que viennent chercher ici les plus matineux promeneurs.

— Il sera singulier, dit en se résignant Grangeneuve, qu'on dîne plus philosophiquement au milieu des ressources de tout Paris, que dans le plus pauvre village de la route de Bayonne...

Adeline ne laissa voir par aucun signe qu'elle eût compris cette allusion, et elle reprit bientôt avec sécurité le bras de son protecteur. Dans le demi-jour qui les environnait alors, leur conversation fut pleine d'un abandon plus animé; leur solitude devint plus grande au milieu de la foule pressée des quartiers vivans; l'ombre des murs et les clartés successives donnaient à leurs propos l'alternative du mystère et du grand jour. Arrivés à la rue de Courcelles, Adeline s'arrêta devant une maison à peu près solitaire, et au premier coup du marteau soulevé doucement, Grangeneuve vit, par une fenêtre supérieure de l'escalier, descendre une femme de chambre avec empressement. Le flambeau vacillant qu'elle portait ne lui laissa voir que la petitesse de sa taille, et comme le concierge allait ouvrir, Grangeneuve salua en disant :

— Je viendrai demain soir apporter ma consultation.

— Je n'attendais pas moins de votre obligeance, répondit Adeline. Elle avait l'insidieux sourire qui dut décider le premier homme entre Eden et Eve, entre la protection de Dieu et les lèvres d'une femme.

Il partit.

Le lendemain, exact au rendez-vous promis, ce n'était plus le même homme que la veille.

— Ma chère amie, dit-il en entrant, et avec le ton d'une familiarité un peu affectée, on vous fait une chicane ridicule.

Adeline, étonnée, rougit. Grangeneuve se retourna : il n'avait pas vu un personnage assis un peu à l'écart, et qui paraissait timide et pensif. Il le salua, en s'excusant. Ce pouvait être, selon son premier coup d'œil, un homme de vingt-cinq ans, un étranger de distinction et attaché assez vraisemblablement à une ambassade. Grangeneuve remarqua dans le maintien de l'inconnu de la réserve et de la politesse, mais un empresse-

ment vif. Adeline était belle et parée comme une maîtresse de maison qui s'attend à recevoir. Grangeneuve n'eût peut-être pas été frappé de la présence du diplomate supposé, si Adeline n'eût paru assez visiblement contrariée de la rencontre de ses deux visiteurs. L'étranger se leva avec déférence, prit congé, et fut à demi reconduit avec des manières qui semblaient l'engager à revenir. Grangeneuve entendit enfin par hasard, mais distinctement, ces paroles dans les dernières politesses échangées :

— C'est nous faire injure, monsieur le comte, que de supposer qu'on vous oublie.

Eût-il trouvé quelque déplaisance à cette rencontre, eût-il formé là dessus quelques vagues conjectures, le député ne jugea pas à propos de le dire, ni d'interroger indirectement Adeline. Aussi, dès que la maîtresse de la maison reparut :

— Je disais donc, reprit-il, qu'il est évident que votre acquéreur sait aussi bien que moi qu'il n'est pas fondé en raison. Mais il aura cherché à gagner du temps. Peut-être manquait-il de fonds pour quelques semaines. Ce doit être un négociant. Il aura mieux aimé intenter une action absurde et perdre un chétif procès, que de compromettre un seul jour son crédit. Mais j'ai déjà ce matin écrit à l'avoué : vous aurez satisfaction sans délais.

— Je l'ai déjà, dit Adeline, en faisant asseoir son conseiller sur une causeuse qu'elle lui céda tout entière.

— Si, en attendant, ajouta-t-il, vous aviez à donner à un ami un témoignage de confiance...

— J'userais de votre bourse, acheva Adeline. Mais elle dit ce peu de paroles de manière à lui faire penser qu'elle n'aurait jamais recours à ce moyen.

Grangeneuve se leva. Il examina tout le petit appartement féminin avec un peu de l'assurance et de la fatuité d'un demi-propriétaire. Adeline, d'abord charmée de lui voir approuver son goût, remarquer, ou plutôt deviner à cette heure la beauté des points de vue ouverts sur des jardins, puis l'harmonie des étoffes suspendues en rideaux, la forme des siéges, la bizarre richesse des tapis, finit par être blessée des minutieux détails de l'inventaire. Enfin lorsque, élevant un bougeoir, Grangeneuve passa du salon dans une pièce étroite et charmante, qui servait de chambre à coucher à la jeune femme, elle ne fit point d'objection parlée, mais elle s'abstint de le suivre. Elle revint s'accouder sur le balcon qui dominait un perron chargé de fleurs, et là, elle se mit à rêver assez péniblement, au milieu de la senteur enivrante des tubéreuses.

Lorsque Grangeneuve repassa de la petite pièce dans le salon, il était plein d'images voluptueuses. Le flambeau se trouva éteint sans qu'Adeline s'en aperçût, car elle était penchée en dehors et la tête demi-éclairée par un rayon de la lune. Puis il s'arrêta silencieusement à contempler cette forme ravissante et courbée ; il admira ces cheveux noirs, cette taille si riche qu'elle empêchait un peu de descendre dans toute sa longueur le châle qui l'enveloppait négligemment. Il se plut à voir ondoyer la mousseline blanche et légère autour de deux jambes embrassées par un cothurne élégant : on eût dit un caressant nuage, quelque vapeur intelligente.

Il approcha encore ; il s'arrêta encore ; il eût voulu saisir l'indéfinissable parfum dont il était enlacé. Enfin il rejoignit à la fenêtre l'immobile et rêveuse Adeline, et il effleura sa taille d'un bras souple et léger.

Adeline, sans paraître offensée de cette action, se retira comme pour céder plus de place à son compagnon, et ainsi qu'aurait pu faire une obligeante politesse. Mais son mouvement contraignit Grangeneuve à poser les deux mains sur la rampe du balcon. Puis, elle, appuyée sur un coude sous lequel glissa moelleusement un bout de son écharpe, elle se

trouva devant lui, placée en profil, et reprit ainsi l'entretien, dans l'intention de le distraire.

— Dites-moi, monsieur? depuis quelque temps je me trouve singulièrement seule. J'ai fait quelques réflexions sur l'oisiveté et sur l'ignorance : ce sont deux grands ennemis. J'ai essayé d'apprendre, et j'ai peu réussi encore. Oserais-je vous avouer que l'étude m'ennuie, et que les livres d'histoire et de grammaire m'ont endormie souvent ?

— Vous n'en avez pas le privilége exclusif, dit Grangeneuve.

— Je sais à peine l'orthographe, poursuivit-elle : car vous vous souvenez que si j'ignorais autrefois la valeur des mots, je n'étais pas bien sûre non plus de leur longueur... Eh bien! malgré mon ignorance, j'ai eu quelquefois une folle idée de désœuvrée, l'idée d'écrire, monsieur ; l'idée de faire une espèce de roman pour tuer le temps, de fixer mes souvenirs sous la plume et de griffonner mes Mémoires.

— Tout le monde a passé par là, mon enfant. Cette maladie n'a pas été inventée pour vous. Auriez-vous, ajouta-t-il gaîment, besoin d'un collaborateur?

— Non ; mais d'un bon conseil. Croyez-vous que cette occupation-là puisse s'emparer de nous assez pour écarter toute autre pensée importune? Est-ce un symptôme de vocation que l'envie de noircir du papier? Et un pareil emploi du temps, si l'on réussissait, pourrait-il placer, ou replacer convenablement une femme dans le monde?

— Vous me faites, dit Grangeneuve contrarié de ce sujet de conversation, des questions bien imprévues et d'un ton étrangement grave. Est-ce que vous voulez mettre ma sincérité à l'épreuve ?

— Oui ; mais sérieusement.

— Eh bien! sérieusement, dit Grangeneuve, nous reviendrons une autre fois sur cette thèse-là. Laissez-moi aujourd'hui m'occuper de vous seule, et m'enivrer de l'espoir de rajeunir des souvenirs divins...

— Vous voyez bien, dit Adeline sans entendre ou sans répondre à sa pensée! je porte déjà la peine de mon insuffisance. Vous me traitez comme un enfant ignare ; vous ne voulez pas même échanger avec moi deux paroles de sens et de réflexion.

Il y avait dans l'accent de cette femme je ne sais quelle tristesse mystérieuse, formant un contraste si fort avec les dispositions de son interlocuteur, qu'il en fut frappé malgré lui. Il sentit tomber les chaleurs de sa tête, comme se dissipent tout à coup les fiévreuses fumées du vin de Champagne; et revenu à un sentiment de bonté indulgente qui composait le fond de son caractère, il lui dit :

— Eh bien ! non, je ne crois pas qu'il faille vous arrêter à ces projets. Certainement il n'y a point en eux de ridicule ni de mal. Si l'on posait devant moi, comme on l'a fait en pleine académie, l'impertinente question de savoir si une femme qui fait un livre peut être une honnête femme, je serais pour l'affirmative. Mais d'où vient que la meilleure, ou la plus belle, mon enfant, perd infailliblement de son charme si elle se voue au métier d'auteur? On a coutume de croire qu'il y a là une vengeance de nos vanités jalouses, une réaction des amours-propres masculins. Ne serait-ce pas plutôt un hommage rendu encore à la toute-puissance de la grâce? hommage cruel, mais sincère. Une femme qui consent à peindre au lieu d'inspirer, abdique un empire; c'est descendre un degré du trône ; c'est devenir le prêtre quand on était le dieu ; c'est tomber au rang de poëte, quand on était la poésie.

— Je vous entends, égoïstes! dit Adeline.

— Et puis, voyez-vous, reprit le député, dans la préoccupation des travaux de ce genre, il y a quelque chose de sérieux et de pénible qui fait grimacer une douce figure, et qui semble jurer avec la vocation que vous connaissez à la compagne de toutes nos heures heureuses. La publicité, c'est un triomphe obtenu sur la pudeur : il effarouche l'amitié

même. L'amour s'accoutume mal aux yeux rougis par les veilles et aux doigts tachés d'encre. Ensuite, les tortures de la vanité viennent assaillir la plus modeste, dès qu'elle est accessible aux succès matériels et aux éloges des journaux. Il n'est pas sans exemple qu'on la voie se résigner à n'inspirer que de l'admiration. L'indifférence et l'admiration sont deux sentimens qui sympathisent pour elle. L'indifférence, c'est l'épine du laurier des femmes. La renommée vend quelquefois à ces dames ses faveurs à un tel prix, qu'on en a vu de bien spirituelles et de bien jolies passer sur cette terre sans avoir été aimées. Que voulez-vous ? Quand un cœur de femme s'est traduit sur le papier, quand il n'est plus de mystère en lui dont vous puissiez espérer d'être le possesseur unique, où est le prix de sa conquête?

Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, aux pieds d'Adeline, et il continua :

— Voyez Sapho : les philosophes comprennent très bien le rôle de Phaon. Ce pauvre Phaon ! cet objet involontaire d'une passion exubérante, cette victime d'une de ces prédilections si éloignées des pures idées de Platon, son compatriote, il passe de siècle en siècle pour un modèle de froideur, pour un monstre d'ingratitude ; et qui sait si, en s'occupant de recherches biographiques sur son compte, quelqu'un ne découvrirait pas qu'il n'était rien moins qu'insensible ? Qui sait si, pendant qu'il était sourd aux publiques déclarations de la dixième muse, il n'aimait pas en secret, et très passionnément, quelque grisette de Mitylène ou de Samos?

La postérité est quelquefois bien injuste et bien exigeante ; car l'ignorance a beaucoup d'attraits ; et après Phaon, on a permis, sans scandale, à une infinité de bourgeois de préférer à mille prêtresses de Phœbus une jeune fille qui n'aurait pas su distinguer, plus que M. Jourdain, la prose et les vers. Rivarol n'aime-t-il pas une couturière dont il dit : Elle a du goût comme un bon fruit et de l'esprit comme une rose ?

Tenez, ajouta Grangeneuve en touchant le bras d'Adeline, si vous aperceviez là-bas, dans ce jardin, une espèce d'ombre errante enveloppée d'un manteau ; si vous soupçonniez là une jeune mère ou une fiancée, combien n'attacheriez-vous pas d'intérêt à une marche de temps en temps suspendue, à des yeux rêveurs levés quelquefois au ciel, à un mouvement de lèvres qui, agitées sans bruit, sembleraient demander un objet d'amour ? Mais si vous veniez à savoir que ce n'est que le plan d'un livre qu'on médite ainsi, une rime que cette beauté demande aux nuages ou à la lune, un hémistiche qu'elle dit et redit pour le faire entrer, de gré ou de force, à l'extrémité d'un vers alexandrin ? quel désenchantement ! On passe, Adeline, beaucoup de capricieuses humeurs à une femme et surtout quand on n'en sait pas la raison ; mais si la disposition de son caractère mobile était, par exemple, l'impuissance d'avoir pu vaincre le matin une difficulté de son art, trouver un prétendu synonyme ou la coupe plus harmonieuse d'une période, l'irritation ou la pitié vous saisirait. A-t-elle, vous demanderiez-vous, le droit d'être dure avec ses enfans ou avec ses amis, inhospitalière et maussade à tous, pour un puéril mécompte de son esprit ?

Toutefois, termina-t-il, il y aurait grave injustice, ma chère, à ne pas distinguer les femmes qu'une disposition invincible emporte à cultiver la pensée, de celles que la vanité fait auteurs. Il est utile peut-être de décourager un peu les unes de la carrière des lettres par une innocente raillerie, et il faut environner les autres d'hommages. Si beaucoup prennent leur esprit naturel pour du talent, et la soif de petits éloges pour l'amour de la gloire, quelques unes subissent un véritable instinct, et donnent involontairement l'essor à leur génie. Ainsi madame de Sévigné traçait, à son insu, des pages immortelles; tandis que madame Deshoulières n'échafaudait des tragédies que pour les seuls applaudissemens du parterre.

Grangeneuve avait, en finissant, saisi les mains d'Adeline, obéissant à la fois à l'attrait qui l'emportait vers elle, et à l'empressement d'adoucir

ce qu'il pouvait y avoir dans ses paroles d'allusion un peu franche contre son projet; mais il ne s'était pas aperçu que la jeune femme avait pâli à ce contact inattendu. Il n'avait pas vu avec quelle contrainte elle avait retiré ses mains devenues froides, et puis par quel mouvement de pudeur elle s'était doucement éloignée de lui.

— Ainsi. vous condamnez mon ambition, dit-elle avec effort, mais pour ne pas tomber dans l'embarras d'un dangereux silence. Vous me rejetez sans pitié au nombre des médiocrités jugées avant l'épreuve. Je n'appellerai pas de la condamnation.

— Je vous place au premier rang des êtres adorables, dit Grangeneuve; je vous mets seule au dessus de tous. Mais restez dans la spécialité de votre puissance. N'allez pas risquer de faire un pédant d'un ange, et de la reine de mon cœur une femme de lettres. Vous êtes bien, ma foi, cent fois plus gentille que tous les bas-bleus que je connais !

Il chercha à attirer près de lui sa compagne sur le même siége. L'obscurité qui s'était épaissie autour d'eux enhardissait sa pensée, et il s'était dit : — Cette femme a été en ma possession, l'heure et l'occasion me favorisent ; ne soyons ni ridiculement rigoureux pour moi-même, ni offensant et ingrat pour elle.

— Où allez-vous donc? dit-il, quand elle se dressa convulsivement à son approche, et qu'elle se disposa à sortir.

Elle n'avait pas articulé une plainte, elle n'avait pas fait un geste qui trahît l'effroi qui la dominait.

— Demander des flambeaux, monsieur.

Ses lèvres étaient tremblantes et ses genoux chancelaient.

— Pourquoi d'inutiles et indiscrètes clartés? dit Grangeneuve ; n'est-ce pas vous? n'est-ce pas moi ? Le bonheur et l'imagination préfèrent le demi-jour : restez, je vous en prie !

— Je ne puis, murmura-t-elle.

— Avez-vous donc effacé entièrement de votre cœur, ma belle Adeline, tous les souvenirs du passé ?

— Je n'ai rien oublié, monsieur.

— Eh bien ! pourquoi si capricieuse et si rebelle ?

— Voulez-vous me voir mourir ?

— Non, pas trop sérieusement, dit-il. Mais vous tremblez ? Quel changement bizarre s'est donc opéré dans tout votre être ?

— Si je n'étais pas... si je n'étais plus celle que vous croyez ?

— Tans pis ! dit-il. Et y a-t-il à mes projets des obstacles insurmontables ?

— Oui.

— Ne puis-je espérer de meilleures chances pour l'avenir, et me promettre, madame, de renouer quelque jour des nœuds brisés trop tôt ?

— Jamais !

— Pourquoi ?... demanda-t-il avec un sourire presque insolent et la voix traînante.

— Parce que j'aime, dit Adeline.

Et en se sauvant, elle laissa refermer la porte derrière elle.

— La place est prise! dit Grangeneuve en cherchant son chapeau dans l'obscurité. Il faut me résigner. Cela n'est que juste, après six mois d'intervalle et d'absence. A vous, monsieur le comte !

Il ne songea point à analyser l'impression qu'il ressentit en ce moment; mais comme il allait sortir, un rayon de la lune lui fit apercevoir à ses pieds un objet blanc. Il se baissa : c'était le mouchoir d'Adeline. Il le sentit baigné de larmes, et, par un mouvement inexplicable, il le serra dans son sein et disparut.

VII.

L'Évanouissement.

Qui n'a senti ce mal, difficile à peindre autant qu'à dompter? cette souffrance qui ne mène qu'à la souffrance, cette torture qui avilit l'âme au lieu de l'épurer? la jalousie. Elle est la seule douleur dont ne profite point la sagesse humaine; de qui le courage et la raison n'ont rien à attendre. C'est l'ennemi qui se déchire lui-même; c'est le monstre qui boit son sang. Et il y a des âmes qui l'ont endurée sans amour, qui n'ont connu qu'elle du sentiment qui la traîne à sa suite! Plaignez, si vous l'osez, ces êtres assez disgraciés pour l'accueillir ainsi pendant plus d'un jour, et se laisser vaincre par un instinct si mauvais de notre capricieuse enfance.

Grangeneuve ne fut atteint de cet ennui rongeur et honteux, que durant la nuit qui s'écoula après sa visite à la rue de Courcelles. Dès le lendemain matin, il écrivit à Adeline un billet d'excuses et d'amitié.

« Ne vous reprochez point, la confidence que vous m'avez faite hier. Au lieu de vous en vouloir et de vous accuser, je vous félicite. Celui qui vous inspire un sentiment vrai, puisse-t-il vous le rendre! Si l'on choisit sagement, si l'on peut choisir, mon enfant, l'objet de son affection, tout le secret du bonheur est là. Aimez. C'est l'unique épreuve dont vous puissiez sortir pure; c'est le seul feu qui retrempe une âme. Cette direction peut vous mener au bien, au juste, à toutes les choses bonnes et honnêtes. L'amour vrai conseille la vertu; et je ne désespère plus de votre avenir, si l'attachement que vous sentez devient en vous durable et sincère. Oubliez donc, je vous en prie, les discours que j'ai pu tenir. Que vous veniez désormais à moi, si vous avez besoin d'un conseil et de quelque appui, ou que vous m'appeliez à vous, n'ayez plus d'effroi de ma présence. Vous me paraissez désormais sacrée! Je me vouerais au malheur de n'inspirer moi-même et de ne sentir jamais le sentiment que vous avez dans le cœur, si je ne savais le respecter partout où il se rencontre. »

Le reste de la journée s'écoula pour lui avec lenteur; il n'attendait point de réponse, et il en espérait une. Il sortit. Il était dans l'expectative d'un événement hors des prévisions ordinaires, dans une de ces dispositions d'ennui où nous serions charmés que quelque action prît la place de la réflexion, et qu'il s'accomplît un fait autour de nous pour occuper et varier nos pensées. Enfin, il se décida à aller passer la soirée chez madame Duvillars. Il y était invité par un billet exprès; et il savait qu'elle réunirait ce jour-là une société assez nombreuse. Il aima mieux accomplir cette espèce de devoir dans une occasion d'apparat, que de s'exposer à tomber dans un petit comité, et qui sait? dans un difficile tête-à-tête. D'ailleurs, cet acte de politesse était pressé. Il savait qu'elle allait partir pour sa campagne de Mauvières, à quelques lieues de Versailles.

La grande dame trouva moyen de se ménager avec lui quelques paroles d'*a-parté*, dans l'embrasure d'une fenêtre, et après l'avoir grondé sur le mauvais goût de son discours, ses sentimens factieux, et ce qu'elle appelait sa démagogie, elle lui dit qu'elle voulait lui ménager un entretien avec une personne fort estimée de la cour, et qui faisait un cas particulier de son éloquence.

— Vous connaissez, je crois, ajouta-t-elle, le personnage; mais il a considérablement grandi depuis l'ouverture de l'assemblée dont il aurait dû être membre. Il est mu par les sentimens les plus purs, les plus pro-

près à conjurer nos troubles civils ; et, en particulier, il a les meilleures dispositions pour vous.

Grangeneuve sourit avec un mépris déguisé, et se prépara à ôter à l'émissaire, quel qu'il fût, l'envie de recommencer jamais avec lui l'épreuve de son talent de séduction.

Ce corrupteur, c'était cet ancien maître d'école dans un des faubourgs de Bordeaux dont nous avons commencé de parler. Le député, son compatriote, resta stupéfait de l'emploi d'un pareil homme par les agens du parti royaliste. La pitié le prit au lieu de l'irritation, quand il mesura par ce seul exemple l'impuissance des expédiens où en était réduit le ministère, et dans quelle disette d'hommes était déjà tombé un parti qui voulait résister aux lumières de dix-huit siècles. Lacombe avait promis à la police du château la conquète de Grangeneuve, sur ce qu'il était son compatriote. C'était d'après cette seule induction que la police l'avait espéré. Il y a long-temps que la question de savoir si nos ennemis sont plus bêtes que méchans, ou plus méchans que stupides, s'agite aux dépens de nos propres lumières et de notre sécurité. Sera-t-elle éternellement indécise?

— Que me direz-vous, dit en souriant presque de honte en l'abordant l'homme du côté gauche, que me direz-vous pour ébranler ma foi politique et me faire déserter nos convictions? Car je suppose que vous m'épargnerez au moins l'affront des prémisses et l'ennui préparatoire du prologue?

— Je vous dirai, dit Lacombe sans se déconcerter, que Guadet, Gensonné et Vergniaud communiquent directement avec Sa Majesté. Voyez là-bas le peintre Boze : il a été l'intermédiaire de cette correspondance, et je puis vous le faire attester.

— A quoi bon? Je sais, comme vous, ce détail de certaines séances du mannequin royal ; je connais cet effort désespéré de trois bons citoyens, qui ont prétendu parler à des yeux qui ne savent point voir et à des oreilles de ministres qui ne manquent pourtant d'aucune proportion pour entendre.

— Mais ils ne voteront plus contre nous.

— Demain, seulement ; si vous persistez à marcher du côté des abîmes.

— Pour vous, Henry, dit subitement l'émissaire, sans ménager davantage ni les transitions ni ce qu'un autre aurait appelé la délicatesse, nous offrons à votre sœur, qui a des idées religieuses, la communauté de Fontévrault. Elle en sera abbesse. Vous épouserez, avec notre parti, madame Duvillars, qui est immensément riche, et le roi signera votre contrat.

— Y dansera-t-il? demanda Grangeneuve. Et si je n'aimais ni l'argent ni le mariage?

— Alors des honneurs, une place de premier président. Mais prenez la fortune, croyez-moi : c'est le plus sûr. Les dynasties passent, les écus restent. Tout le problème de la vie est de la traverser joyeusement. L'humanité entière ne vaut pas la peine que vous voulez prendre, vous autres, à l'enseigner et à la rendre plus heureuse. J'aurais les mains pleines des vérités et des perfections qui doivent faire le profit de ces gueux que nous appelons modestement nos semblables, que je ne les ouvrirais pas.

— Inflexible philosophe, dit le député, ne vous ai-je pas vu autrefois dans des rêveries différentes? et n'étiez-vous pas d'humeur populaire, il y a peu de temps?

— L'année dernière : à la fin de la Constituante. J'avais cru au système nouveau quelques chances ; mais le peuple ne comprend pas. La marche des idées s'embarrasse ; il y a lutte pour un siècle encore ; et d'ici là, les habits galonnés retiendront les places et la liste civile. Je crois ma spéculation bonne.

— Et surtout héroïque, mon professeur. Mais si vos prévisions étaient trompées, où iraient vos calculs? Que deviendrez-vous enfin si nous triomphons?

— Je deviendrai votre allié, dit froidement Lacombe.

— Et il sera peut-être, dit en s'éloignant Grangeneuve qui se parlait à lui-même, le plus ardent zélateur de nous deux.

— J'y ferai mon possible, répondit l'autre qui l'avait entendu.

Peu de jours après, un concert, ou plutôt une réunion modeste d'amateurs, eut lieu dans le petit hôtel de madame Imbert. C'était dans l'appartement de Vergniaud que le piano était ouvert, et Grangeneuve, invité le premier, jouissait mélancoliquement de cette double existence que donne la musique. La chaleur du soir fit ouvrir une fenêtre, et là, il réfléchissait, appuyé sur le balcon, savourant à la fois ses pensées et l'harmonie, mêlées et confondues. Il écoutait avec ravissement surtout la voix d'un amateur inconnu, un de ses compatriotes, M. Garat. Puis il avait mêlé ses encouragemens à ceux de tout le monde pour un jeune homme qui l'accompagnait. Celui-ci essayait là sa première romance. Le motif, très mélancolique et très passionné, en parut destiné à devenir populaire; il donnait la vie à ces médiocres paroles : « S'il est vrai que d'être deux fut toujours le bien suprême... » aujourd'hui assez connues; mais le jeune homme n'était encore appelé qu'Adrien. Grangeneuve vit par hasard sur la couverture d'un album que son nom de famille était Boïeldieu. Il ne l'oublia plus.

Cependant son regard, tombé sur la place, s'attacha sans intention à une voiture arrêtée à peu de distance de l'hôtel, et de laquelle partit et revint à plusieurs reprises un commissionnaire évidemment chargé de quelque intervention pressée. N'est-ce pas un objet bizarre à considérer, du haut d'un troisième étage, que la machine compliquée d'un carrosse? On dirait dans toutes ses parties organisées un seul animal; on croirait voir agir les membres d'un mille-pattes. Les rayons des roues, grandes et petites, n'en paraissent pas l'organe le moins actif et la partie la moins vivante; vous les diriez plus sensibles et quelquefois plus intelligentes que les chevaux. Si, au dessus de la carapace vernissée de cette mouvante tortue, vous voyez dépasser une chose inutile, quelque superfétation inerte comme les barbes d'un phoque ou les cornes d'un buffle, c'est le cocher. Il est endormi; le plus souvent il reçoit là le mouvement, au lieu de le donner. Le mécanisme agit sans cesse, et l'intelligence végète

Quelques allées et venues dans les corridors de l'hôtel, un coup de sonnette, et des voix qui se répondirent, parurent à Grangeneuve correspondre avec le manége du carrosse. Il devina qu'on y faisait demander un des locataires et bientôt, par ce pressentiment des choses qui nous concernent, il distingua le nom de Victor, son domestique, mêlé aux interrogations qui se succédaient dans l'escalier. Il éprouvait comme une inquiétude vague, et il sortit pour s'informer de tout ce que ceci pouvait être.

— On ne veut, monsieur, confier qu'à votre domestique lui-même, dit madame Imbert, un message anonyme à ce qu'il paraît, et on le fait chercher. Il est, je crois, au cabaret prochain, le pauvre garçon; ne vous dérangez pas, je vais aller moi-même au devant de la mystérieuse personne.

— C'est trop de bontés, dit Grangeneuve. Je descends.

Et, en un seul instant, il se trouva au pied du carrosse. La personne qui s'y trouvait ne le vit point venir, occupée qu'elle était à l'autre portière à recevoir les traînantes excuses de son imbécile envoyé; mais lui la reconnut aux seules couleurs d'un ruban de chapeau qui, partout où il les retrouvait depuis trois jours, lui faisaient battre le cœur.

Adeline se retourna et poussa un cri de saisissement. Quelque observateur moins modeste aurait pu y démêler une inflexion de joie. Si, au lieu d'un intérêt vif, mais simple, et du charme attirant de sa personne, Grangeneuve avait senti déjà quelque émotion différente, il eût été averti de bien d'autres secrets. Mais il n'y a qu'une fièvre seule qui ait de ces inspirations subites et ces révélations.

— Je viens prendre vos ordres, dit-il.

— Je voulais, monsieur, répondit Adeline, faire arriver dans vos mains un... dépôt qui m'intéresse, sans courir le risque qu'il s'égarât, j'avais... en passant par ce quartier... imaginé de m'adresser moi-même à un homme à vous... J'ai mille regrets qu'on vous ait dérangé seulement pour moi.

— Et moi, dit Grangeneuve avec abandon, je suis bien heureux de vous voir ! Donnez. Vous paraissez souffrante ?

— Il est vrai : mais voilà que je n'ose plus m'expliquer.

— Manquez-vous déjà de confiance en moi ? Je la mérite tout entière. Donnez. Désirez-vous une réponse immédiate?

— Il n'y a pas de réponse !

Et l'accent de la douce voix devint triste en prononçant ce dernier mot.

— Quelle que soit cette confidence, ajouta Henry, comptez, madame, sur mon zèle, mon dévoûment et l'abnégation de tout moi-même.

Adeline soupira. Il étendit la main pour recevoir un papier qu'elle froissait depuis un moment dans les siennes : mais elle le porta lentement à la hauteur de sa ceinture; et puis enfin, distraite ou mécontente, elle le cacha sous les triples rangs de sa pélerine.

Grangeneuve vit que l'inspiration de la confiance allait s'éteindre ; que déjà la jeune femme cherchait de l'œil son cocher comme pour se préparer péniblement à la retraite ; il combattit ce mouvement par une plus vive et plus amicale instance.

— Eh bien ! dit-il, en quittant les marches de la portière où il s'était tenu jusque alors avec déférence, dites-moi vous-même ce que vous voulez que je sache. Un mot de vous sera plus éloquent que toutes les écritures ; j'en apprendrai plus avec vous qu'avec toutes les confidences calculées. Ce n'est pas ici le lieu d'interroger et de répondre : laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre demeure. Je le répète, vous paraissez oppressée, et vous êtes pâle.

Il avait évidemment prononcé ces dernières paroles sans regarder autre chose que les mains qu'il avait prises doucement; car s'il eût levé les yeux, il aurait vu se ranimer ce beau front au premier mouvement qu'il avait fait pour s'approcher d'elle.

Adeline ne répondit pas, rangea timidement les plis de sa robe, comme pour laisser toute libre la moitié du siége qu'elle occupait ; et Grangeneuve s'en empara en donnant au cocher l'ordre empressé de regagner la rue de Courcelles.

— Je vous ai dit le secret de mon âme et le seul intérêt de ma vie, reprit Adeline, non sans beaucoup d'hésitation nouvelle, dès qu'ils furent dans la solitude et le recueillement de sa demeure ; mais le plus difficile à exposer, c'est ce conseil qu'il me reste à implorer de vous.

— Parlez sans appréhension, dit-il.

— Vous croyez, monsieur, qu'il y a des espérances pour moi au fond de ma pensée nouvelle ? Et si ce n'était que des misères de plus? si je ne m'étais jamais trouvée plus malheureuse que depuis que je me connais : hélas ! et je ne me connais que depuis que je me regarde par les yeux d'un autre.

— Mais *lui*, dit Grangeneuve, quel sentiment vous témoigne-t-il ?

— Il ne sait pas mon secret.

— Se pourrait-il ?

— Et l'unique et effroyable question que j'aie à vous faire est celle-ci : Faut-il le lui découvrir ?

— En doutez-vous ? N'hésitez pas. Est-ce donc un méchant homme ? Vous ne l'aimeriez pas s'il était sans pitié.

— C'est le plus noble cœur que Dieu ait jamais fait battre, dit-elle. Je ne doute ni de sa grandeur d'âme ni de sa clémence; mais, monsieur, je le respecte aussi. Je l'honore autant qu'il m'est cher ; et je ne veux pas porter atteinte à la considération qui l'environne. Quel présent à faire à

un homme d'honneur que l'amour d'une femme comme moi! Quelle dot à apporter à celui qu'on respecte! Et ne voyez-vous pas que s'il devait répondre un jour à ma faiblesse, que s'il laissait deviner au monde quelque sérieux attachement pour moi, la déconsidération qui me suit s'attacherait peut-être à ce généreux caractère? Aux yeux de l'envie elle-même, il est pur, désintéressé, brave et probe : le monde ne lui reproche rien, ni fausseté, ni ambition ; aucun antécédent ne l'entache. Et vous voulez que la séduction d'un jour, la pitié qui le saisira peut-être à l'aveu de mon malheur et à l'aspect de mes larmes, l'entraîne dans les périls d'une liaison dont la délicatesse et l'honneur pourraient lui demander compte? Non, monsieur. J'aurais voulu élever celui que j'aime au dessus de la divinité même, par le sacrifice de ma vie dans cet univers et dans l'autre... et si je ne puis que le faire rougir, j'aime mieux me taire; j'aime mieux mourir; j'aime mieux lui laisser croire que j'en aime un autre, que lui avouer qu'il est l'idole d'une femme qu'il a droit de mépriser. Ma conduite m'a fermé le monde et l'amour; je n'ai pas regretté le premier; je me résignerai à perdre encore le second, à ne trouver que l'enfer sur la terre et le néant dans l'autre vie.

En poussant ce cri du désespoir, Adeline tomba sur une chaise et laissa porter sa tête contre un meuble anguleux. Elle ne s'en aperçut pas; mais son compagnon, effrayé, s'approcha d'elle avec toute la sollicitude d'un père pour son pauvre enfant.

Jamais elle ne lui avait paru si belle que dans ce naïf abandon! Y a-t-il dans les larmes d'une femme un attrait irrésistible? Pourquoi la souffrance et les images de la volupté s'allient-elles? Est-ce une inconséquence de notre nature, une perversité secrète qui nous fait trouver la douleur séduisante, et irrite nos désirs au lieu de les éteindre? ou plutôt n'est-ce pas une réaction de la bonté du cœur qui demande à intervenir? Ces pleurs, ces cheveux dénoués, tout ce désordre si étranger aux calculs de la coquetterie agirent sur l'imagination de Grangeneuve, et firent tomber aux pieds de la victime son consolateur. Il eût, en cet instant, acheté au prix de son sang le bonheur d'être l'objet de ce délire; il se sentit traverser le cœur par un mouvement de jalousie ardente; et il dit, avec plus d'amertume que de charité, avec plus de dépit que de zèle à épargner l'embarras d'un aveu :

— Confiez-le-moi, ce nom qu'il faut que je sache, si vous voulez que j'essaie à vous être utile. Est-ce celui de l'homme que j'ai rencontré ici l'autre jour? N'est-ce pas sa carte de visite que j'aperçois là, si récemment posée dans la coupe qui contient vos bagues? Un comte Alvar de Montébert, n'est-ce pas! Un Espagnol sans doute? ajouta-t-il avec un léger accent de dédain.

A cette méprise, qui établissait pour Adeline la certitude de toute sympathie absente, la malheureuse sentit se gonfler son sein, le sang monta rapidement à ses tempes, y dessina plusieurs lignes bleuâtres, et toute connaissance l'abandonna.

Grangeneuve ne put retenir un gémissement prolongé. Il regretta d'être seul dans l'appartement, tira sans succès plusieurs cordons de sonnettes, et comme le corps inanimé d'Adeline menaçait de glisser sur le parquet, il le prit dans ses bras avec anxiété et le porta sur le siége voisin. Il alluma en hâte des flambeaux, s'empressa de laisser respirer plus librement la malade en brisant un lacet, en déchirant une riche ceinture. Adeline parut revenir lentement à la vie; mais ses yeux baissés restaient gonflés et obstrués par des larmes. Grangeneuve, la main placée sur l'artère, la trouvait faible et presque arrêtée. Il eut le dangereux loisir de contempler, en l'effleurant presque de son souffle, cette adorable créature. Tout à coup il aperçut, demi-cachée sous le bras gauche, une lettre échappée sans doute de son sein, ce papier qu'elle avait dérobé tantôt à ses regards et qui pouvait éclaircir à lui seul tous les mystères dont l'explication s'en-

veloppait. Il prit la lettre par un instinct de curiosité qui n'était pas exempt de défiance jalouse; mais le premier mot qui le frappa sur l'adresse fut son propre nom. Il lui sembla qu'il avait droit d'ouvrir, et d'aller ainsi au devant des confidences qu'on avait commencées. Il avança doucement un pan du rideau voisin, il le plaça entre les yeux d'Adeline et une lampe de cristal dépoli qui reposait sur le somno; et là, sans quitter le bras de la souffrante jeune femme pour y interroger le retour de la vie, il se déroba sous la draperie, et lut toute cette lettre qui lui était destinée.

Adeline y laissait voir les mêmes défiances, et répétait une partie des craintes qu'elle venait d'exposer de vive voix. Mais que devint le lecteur en découvrant que c'était à lui que remontait l'aveu de ses remords; qu'il était à la fois l'objet et le confident d'un tel amour! Adeline enfin, résolue à quitter la France, avait le matin même tracé pour lui seul de déchirans adieux.

Il approcha vingt fois la lettre de son cœur avec des étreintes convulsives, pressa ardemment les mains d'Adeline, puis les couvrit de caresses; il s'égara jusqu'à baiser sa robe, jusqu'à rencontrer son haleine, et enfin il arracha à la victime un cri profond lorsqu'il murmura sur ses lèvres :

— Et moi aussi je t'adore, ô ma bien aimée Adeline !

Vous savez qu'entre les plaisirs et l'amour, entre la volupté de l'âme et celle des sens, entre la conquête de la beauté la plus rare et la possession de la femme qu'on aime, il n'y a pas d'analogie possible; il n'y a pas de rapports à saisir. Vous avez senti que l'immensité sépare ces deux épreuves. C'est la différence des ténèbres à l'aurore, la distance du gazon au firmament. L'amour redonne une pudeur et une âme à l'être qu'il a touché. C'est passer de l'athéisme à la grâce; et pour le feu divin lui-même, c'est quitter les instincts de l'argile.

Grangeneuve écrivait le lendemain à Dumeyril :

« Elle est à moi ! j'ai triomphé d'elle. Elle m'a résisté long-temps : elle était vierge, elle était morte! Je l'ai violée peut-être; mais elle m'aime! elle est remontée au rang des femmes, et son amour sera la vertu. »

VIII

Une Découverte.

Cependant Grangeneuve n'osa point envoyer la lettre.

Mais que de beaux jours se levèrent pour lui, pour tous deux! Quelle succession de félicité, quelle existence nouvelle de loisirs, d'oubli, d'égoisme et d'enchantemens! Il n'y avait plus au monde que deux êtres; le soleil n'éclairait qu'eux; tout se rapportait à leurs seuls projets d'avenir; et sans la part qu'ils daignaient y prendre, tout n'était rien. Leur folie, comme dit le poète, leur avait mis au front une couronne, à l'épaule une pourpre, et devant eux marchaient la flûte et les flambeaux romains.

De quels pays est donc sortie pour nous la définition de ce premier temps du bonheur, caractérisé par les fades images de la lune et du miel ? On vous reconnaît, brouillards de la Tamise, où se vendent cher apparemment les trésors du mont Hymette, et où le soleil ne descend guère que deux fois l'an, par un pur caprice de sa curiosité.

Un soir qu'il voyageait à l'aventure, le couple se trouva à dix lieues de Paris, dans une vallée étroite, sans se douter du lieu où il pouvait être, sans avoir reconnu les chemins par où avait volé le léger wiski que les amans guidaient eux-mêmes; sans soupçonner seulement la direc-

tion qui pourrait, à la nuit, les reconduire à la ville. Ils descendirent à la grille d'un parc dont l'aspect était enchanté. Futaie ombreuse, gazons de velours, rameaux fleuris, eaux transparentes.

— Je voudrais savoir, dit Grangeneuve, à quel possesseur indolent, absent peut-être, peut appartenir cet élysée qui se garde tout seul? Point d'officieux concierges, pas même une trace d'homme qui soit venue sur ces allées déranger la symétrie des dents du rateau. Mais les véritables possesseurs ne sont-ils pas ceux qui jouissent ? La nature est à nous : ne demandons rien de mieux que la solitude.

— J'avais, dit Adeline qui achevait de fredonner un air de l'opéra nouveau de *Zémire et Azor*, j'avais envie de cueillir une rose; mais j'ai eu peur de voir sortir un monstre de ces bosquets.

— Vous êtes trop *la belle* pour ne pas le craindre.

— Oh ! dit-elle, il est bien plus sûr que le nouveau venu serait... Mais ne trouvez-vous pas qu'il est doux de ne savoir ainsi où l'on est?

— Oui! reprit son ami, de vivre hors du temps ; peut-être sur la terre, mais sans s'informer de la contrée, ni du jour, ni du mois qui passe; sans se rendre de la vie un compte plus exact que ce cygne qui trace devant vous les cercles dans les fleurs reflétées par ce lac si clair. Cependant, ajouta-t-il, j'ai senti je ne sais quelle curiosité, tout à l'heure, quand nous avons laissé derrière nous des ruines monastiques, ce haut manoir qui domine des étangs; toute cette nature si grêle de prés et de bois sauvages. Si c'était là un lieu célèbre! Étrange différence que de savoir ou ne savoir pas quels objets, même inanimés, quelle nature morte, comme ils disent, nous circonviennent! Voyez tel pauvre ruisseau qui se traîne à l'Adriatique à travers ses graviers rouges et les cressons qui embarrassent son cours : il fait à peine tourner un moulin ; les troupeaux qui reviennent du marché de Sinigaglia ont épuisé la moitié de ses eaux, et ont troublé le reste. Eh bien! si c'était le Rubicon? Vous voilà subitement arrêté par le spectre de César. Savez-vous que la maison de Corneille est encore debout dans la rue d'Argenteuil? La voilà! C'est ce pignon gothique qui surplombe sur la voie. Cet escalier austère n'a-t-il pas quelque analogie avec la physionomie du tragique rêveur? Ne diriez-vous pas entrevoir son ombre qui rentre en manteau brun et regagne son troisième étage, dont les croisées laissées en arceaux attestent encore le respect qu'on garde pour tout ce qui appartient au grand homme? Eh bien! votre cicérone s'est trompé de numéro; l'asile du vieil Horace est sur le côté opposé de la rue, et la demeure qui a tant fasciné vos premiers regards appartient de père en fils à l'honnête famille qui en exploite, au rez-de-chaussée, les magasins d'épiceries depuis cent soixante ans.

Adeline écoutait ces divagations sans y prendre un intérêt bien suivi, et Grangeneuve avait le tort d'oublier un peu trop l'éducation légère et le manque de contention d'esprit de sa jolie compagne. Enfin, en approchant d'un pavillon écarté, un garde-chasse sortit au devant des promeneurs, et à son aspect Adeline rougit; elle rougit comme si le bien-être qu'ils venaient de goûter dans cette promenade eût été coupable; comme si la plénitude d'une telle jouissance avait dérobé au possesseur de ces beaux lieux quelque chose de sa fortune.

— Je ne dois peut-être aucune excuse, dit Grangeneuve, pour avoir passé des barrières ouvertes, mais bien un témoignage de reconnaissance pour l'agrément de cette promenade. Il donna au gardien un assignat de cinq livres, appelé *corset*, du nom facétieux de certain commis du trésor qui contresignait alors cette monnaie; puis il ajouta :

— Ces remparts flanqués de tours ouvertes, monsieur, et qui semblent menacer tout le vallon de s'abattre comme un gigantesque oiseau de proie, à quelle fortification appartiennent-ils?

— Ce vieux château, au levant, dit le serviteur empressé, est-ce qu'il

ne semble pas planté là tout exprès comme pour faire perspective dans notre parc? Il n'est plus bon qu'à cela, je vous l'assure: c'est l'ancienne demeure des Milon, des Ansel. Est-ce que vous ne vous orientez pas; est-ce que vous ne reconnaissez pas la citadelle de Chevreuse?

— Chevreuse! dit le député étonné, est-ce que nous sommes près de Chevreuse?

— Et où donc? dit le paysan goguenard.

Henry s'éloigna de quelques pas, comme pour examiner mieux le paysage; mais effectivement pour dissimuler un peu l'étonnement qu'il avait trop laissé voir.

— Il est distrait, votre mari, reprit le gardien: c'est quelque ci-devant, n'est-ce pas? Il avait par là des amis qui sont aujourd'hui émigrés?

— Au contraire, dit étourdiment Adeline, c'est un député du côté gauche: c'est M. Henry Grangeneuve.

— De sorte donc, continua Henry, en se rapprochant et reprenant ses questions, que ce vaste enclos désolé, situé à une lieue au couchant et dans la direction de Versailles, ne peut être que l'ancien ermitage du Port-Royal-des-Champs?

— Vous l'avez dit, mon maître!

Le questionneur regarda Adeline, en élevant les sourcils, ouvrant largement les yeux, et marquant à la fois l'expression de l'intérêt, de la surprise et de l'admiration au souvenir d'Arnaud et de Pascal.

Mais Adeline ne le comprit pas. L'éducation de l'histoire et la magie de tels souvenirs n'entraient pas dans l'existence de cette fille, aussi inculte et aussi belle qu'une sultane enlevée à la Géorgie.

— Mais, reprit Grangeneuve s'adressant au garde, ce n'est pas loin d'ici, je crois, qu'est située une propriété qu'on dit fort belle, et qui s'appelle Mauvières?

— Eh! eh! fit le gardien.

— De quel côté est-elle, s'il vous plaît?

— Devant, derrière, à droite et à gauche, monsieur. Vous y êtes, à Mauvières; et dans le plus beau milieu du parc, encore!

Grangeneuve prit le bras d'Adeline un peu plus vivement qu'il n'aurait voulu marquer cette intention, et l'entraîna du côté de la barrière où leur voiture était restée.

— Si vous vouliez voir madame la baronne, dit le garde, elle est au château, monsieur; elle sera enchantée de recevoir votre épouse. C'est une bonne personne, allez, que madame Duvillars! un peu fière si vous voulez, et de près regardante, mais qui aime beaucoup la compagnie, d'abord.

— Nous reviendrons, dit le fugitif en donnant un vigoureux coup de fouet au seul coursier de son équipage.

Le garde-chasse regagna le château.

Mais il fallut s'arrêter à Chevreuse; car le pauvre cheval, qui n'avait été distrait par aucune préoccupation, laissait trop apercevoir qu'il n'avait pas dîné.

Vers la fin de leur halte chez madame Barneron, une bonne et grasse hôtesse de la Croix-Blanche, qui n'a que le défaut de servir un peu lentement ses hôtes, ils virent entrer dans la salle basse un piqueur éperonné et botté jusqu'au menton. Cet homme était allé plusieurs fois, et tout en vidant une bouteille de Mâcon, de la cuisine à l'écurie. Il disparut un moment avant que le cabriolet de Grangeneuve ne fût attelé.

— Quel caprice, Henry, disait Adeline, de nous ramener cette nuit même à Paris! Comme si demain, au lever du jour, ce lieu ne devait pas être admirable, enveloppé des vapeurs blanches qui dessineront le cours de l'Ilivette! Elles s'enlèveront, je suis sûre, à travers les arbres noirs de la colline, comme le rideau d'un théâtre. Nous aurions vu les grands châteaux, les grands prés, les meules de foin, et puis les beaux ramiers qui

se croisent dans leur vo., en raversant toute cette vallée. La vallée de Chevreuse est si renommée

— J'ai promis d'être à l'Assemblée demain, au commencement de la séance.

— Et moi, j'ai peur, dit la capricieuse jeune femme qui mentait, en s'enfonçant comme pour bouder sous l'ombre frileuse de la capote.

A la montée de la Belle-Image, au tournant de cette route si hardie qui domine Gif et les campagnes d'Orsay, ils distinguèrent un cavalier immobile sur la route. Il ne se doutait peut-être pas lui-même que, malgré l'obscurité assez profonde, sa silhouette se dessinait parfaitement sur l'horizon de Saclé.

— Si c'était du moins là un voleur! dit la voyageuse.

— Vous le voudriez, enfant? Il vous faut des périls et des aventures. A la paix, je vous conduirai en Calabre.

— Eh bien! faites-moi, dit-elle, en attendant, quelques récit de brigands.

— Les brigands ont passé de mode, dit Grangeneuve. MM. Pixérécourt et Lamartelière en ont déjà fait une consommation effrayante. Mais si je vous disais un conte vrai, me promettriez-vous de dormir?

— Pourquoi voulez-vous donc me fermer les yeux? dit-elle. Avez-vous intérêt à me déguiser le but du voyage?

— Non pas; mais, comme vous disiez, l'ennui de la route.

Il n'ajoutait pas qu'il eût été charmé de distraire l'attention d'Adeline de la présence de l'observateur à cheval, lequel, selon ses conjectures, ne devait pas les perdre de vue, même à leur rentrée à Paris.

— Voici, poursuivit-il, une impression de mes pélerinages telle que je me propose de l'écrire quelque jour. Je vais essayer sur vous l'effet de ce récit : voulez-vous m'entendre?

— Tout éveillée, dit-elle.

— « C'était dans un pauvre village, sur le penchant des Alpes du Frioul. Je ne sais pas son nom. Si je le savais, ce serait à cause des efforts que j'ai faits pour l'oublier. Ne me le demandez pas; je n'oserais me le dire à moi-même, car, écrites ou prononcées devant moi, les deux syllabes qui composent ce nom prendraient le caractère d'une sentence. Ses cinq lettres grandiraient pour moi comme des fantômes.

» J'étais un voyageur de vingt ans. Je venais de parcourir la Toscane à cheval, toujours à cheval; et la solitude de cette vie errante, cet abandon parmi tant d'hommes, cet isolement au milieu de tant d'étrangers à tout mon passé et à tout mon avenir, avaient depuis plusieurs semaines jeté autour de moi une tristesse infinie. Au lieu de l'active curiosité excitée ordinairement par les villes, au lieu de l'émotion des chefs-d'œuvre des arts, je n'avais trouvé jusque-là, dans cette vie nouvelle, que l'amer plaisir d'une liberté et d'une solitude sans limites. Les édifices et les beaux tableaux m'avaient fatigué vite. L'admiration pèse à l'homme. J'étais comme ce voyageur qui, averti qu'il venait de traverser, pendant la nuit, et endormi dans sa voiture, Vicence, une ville charmante de la Lombardie, s'écriait avec un sentiment de satisfaction : — Encore une de vue!

» Ce n'était pas à contempler les murs de Rome, à être reçu dans un docte salon de Florence, à entrer dans un musée, à aller m'asseoir au théâtre, que je m'étais initié à l'enivrement du séjour d'Italie. Mon sauvage plaisir commençait au sortir de l'Osteria, lorsque déjà loin du gîte, au lever du soleil, en sentant mon beau cheval fier et dispos, je voyais s'allonger devant moi un horizon varié, des montagnes et des bois, la mer étincelante au loin, les moissons de riz coupées au bord de la route. Alors les fraîches rivières n'ont point de nom; les villes, les hameaux, passent à droite et à gauche comme des aquarelles attachées aux murs d'une galerie. Venu de loin, vous aimez à croiser votre pas avec celui du laboureur qui ne parcourra jamais que le même sentier. On échange vo-

lontiers un coup d'œil avec la jeune fille qui ne craint pas de répondre par un sourire au passager qu'elle ne reverra plus. Plus d'un regard vous a effleuré, qui laisse une longue trace; telle femme aperçue au fond de la chambre mystérieuse, où vous laisse plonger, en passant, la hauteur du cheval qui vous porte... »

— Derrière nous, interrompit Adeline, je ne sais pas ce qu'observe un homme de la hauteur du cheval qui le porte, mais décidément il paraît s'attacher à nos pas.

— Il n'y a pas d'autre route que celle-ci pour gagner Paris! dit indifféremment Grangeneuve.

— « Un jour qu'arrivé à la nuit tombante dans le village dont j'ai parlé, j'étais inquiet d'y trouver un misérable gîte, j'aperçus devant le porche désert de la seule église qui s'élevait au milieu de ces montagnes, un chartreux...

— Ami, dit Adeline en élevant la voix, j'ai assez de cette histoire-là. Je n'aime pas les moines, et votre Chabot tout le premier. Quelque chose, s'il vous plaît, qui se rapporte à mes idées, à nos impressions ordinaires. Le ton de votre narration ressemble à celui d'un ancien poème : descendez pour moi de ces hauteurs-là, de grâce. Je l'avouerai à ma honte, si vous voulez, mais je préfère de beaucoup les anecdotes toutes simples, et j'aime assez les romans de cuisinières.

— Vous n'êtes pas dégoûtée, dit le conteur. Vous en fera qui pourra ; c'est le comble du mérite et de l'art. Eh bien ! changeons de style, j'y consens.

— « Il y avait une fois une jeune fille que l'indulgence de ses parens et le hasard de ses premières connaissances avaient jetée dans la vie dissipée et oisive. Elle inspira un intérêt fort tendre à un homme de sens, lequel se préoccupa de son avenir et de son bien-être. Il n'entrait point dans son affection pour elle de cet égoïsme imprévoyant qu'ont la plupart des hommes ; il voulut se l'attacher par toutes les preuves d'intérêt et de dévoûment dont se composent les différentes amitiés. Il voulut, s'il devait mourir avant elle, comme il le souhaitait sincèrement, que son sort fût assuré, et qu'elle tînt de lui le plus sûr comme le plus riche des héritages : l'amour du travail et de l'ordre.

Adeline sourit.

« Adèle, c'est ainsi que nous appellerons l'héroïne, avait confié ses modestes intérêts à son ami. Lorsque celui-ci eut recouvré les derniers fonds, les derniers mille francs qu'elle possédât au monde, il lui dit : — Vous voulez bien, ma chère, que je ne jette pas cette précieuse ressource dans la circulation de vos autres capitaux, n'est-ce pas? Que je ne les laisse pas engloutir par une imprévoyante habitude de dépenses ? Où les placerons-nous? Quelle résolution avez-vous prise, et qu'entreprendrons-nous d'un commun accord ? »

— Ah ! bien, dit Adeline, voilà à présent que vous devenez moral comme un conte de M. Berquin, l'ami des enfans ! Tenez, nous approchons déjà de Paris : voilà les carrières de Châtillon; et là bas, frappé par la lune, le haut du dôme des Invalides : on dirait un lustre doré, suspendu au ciel. Voyons, remuez, remuez encore un peu le sac aux histoires; j'en voudrais encore une autre, si cela vous est égal.

— Non, j'achèverai celle-ci. Seulement je vous laisserai le choix des dénouemens; il y en a deux. Selon l'un, Adèle comprit le bon sens de cette nécessité : elle était jeune encore, elle apprit avec ardeur et en fort peu de temps, une profession honorable ; elle se posa bien dans le monde, et fut le reste de sa vie assez riche, considérée, et fort heureuse. Selon l'autre, Adèle dissipa, en six mois, ce qui lui restait; son ami perdit confiance en elle; elle rechercha alors le genre de connaissances qu'avait déjà perdu ses plus beaux jours ; et quand son printemps fut passé, trop fière pour s'abaisser à jamais servir les autres, elle mourut de déses-

poir dans un lieu de misère et d'abandon. Son ami n'en sut rien : il avait eu le bonheur de succomber un an avant elle.

— Décidément, dit Adeline sans témoigner trop de contrariété, vous êtes trop modeste sur votre importance politique. Ce cavalier qui ne nous a pas quittés, même quand nous avons laissé la route pour prendre la chaussée du Maine, c'est un curieux.

— Ah !... Nous allons voir, dit Grangeneuve en mettant pied à terre.

Quand l'inconnu s'aperçut qu'on était en défiance et qu'on allait résolument venir à lui, il jugea prudent de s'échapper par la rue de Varennes. Le couple traversa au pas de course, le nouveau pont Louis XVI et la place Beauveau, pour échapper aux explorations. Mais, soit prévention ou hasard, Grangeneuve crut retrouver encore, cette fois à pied, le même et maudit chapeau galonné, au détour de la rue de Courcelles, où il déposa sa compagne.

Un soir des jours suivans, au sortir de l'une des séances de l'Assemblée, les députés Bazire et Chabot accompagnèrent Grangeneuve jusqu'à son hôtel. Chabot ne lui épargnait point quelques reproches sur ce qu'il nommait le refroidissement de son civisme.

— Qu'est-ce, lui dit-il, frère? tu dors à ce qu'il me paraît? On ne te voit presque plus au milieu de nous ; tu as déserté le poste, le lendemain de ton triomphe? Est-ce qu'on t'aurait déjà séduit... corrompu... payé?... Voyons, ne va pas faire ici le petit Mirabeau.

— Bouffon! dit l'homme de la Gironde, ne mesure personne à l'aune de ton moutier. Bon pour toi d'inspirer peu de confiance, capucin indigne! « De quoi diable est-tu digne, si tu n'es pas digne d'être capucin ! »

— J'aime ce courroux, reprit le moine de l'Aveyron ; il prouve en ta faveur! Quand on pense que ce grand génie de Mirabeau s'est donné à la cour pour un million!

— Oui! dit Bazire, naïvement; tandis qu'il en pouvait demander trois!

Ses collègues sourirent de ce qu'ils prenaient pour une dérision : ils ne se doutaient guère que quinze mois plus tard une spéculation financière du même genre conduirait au carcan ce pauvre et insensé Bazire.

— Viens donc quelquefois, Henry, poursuivit Chabot, passer la soirée chez Péthion. C'est un bon Jacobin celui-là! On traite nettement chez lui la question de la monarchie on ne s'y appelle plus déjà que, citoyen; on a supprimé pour tout individu isolé le ridicule pronom du pluriel. *Vous* est un terme de mépris pour les seuls aristocrates.

— C'est donc pour m'honorer que la familiarité qui m'étonne s'est établie entre nous? dit Grangeneuve. Je ne m'en serais pas douté. J'étais prêt à te demander, disciple de saint Antoine, ce que nous avions gardé ensemble. Pour tes Jacobins, je ne les aimerai jamais.

— J'ai cependant en tête, dit Chabot, un projet de compromettre la cour, que tu es... ou que vous êtes, digne d'entendre. Au revoir, mon frère

— Et si on venait quelque jour, ajouta-t-il en revenant sur ses pas, te dire selon la formule abolie des religieux : Frère, il faut mourir : entendrais-tu de cette oreille-là?

— C'est selon, dit Grangeneuve. Je repondrai quand vous et moi nous nous entendrons, mon cher.

— Qui est-ce qui a apporté cette lettre, Victor?

— Monsieur, c'est un grand homme sec, qui était vêtu, par la chaleur qu'il fait, d'une lévite d'alpagas blanc, à longs poils. Il portait sa canne de jonc suspendue au deuxième bouton sur la poitrine par un petit cordon de cuir tressé.

— C'est un mouchard.

Voilà ce que se dit Grangeneuve; mais, pensait-il, la police sert aussi les particuliers. N'a-t-elle pas le monopole des infamies!

Il avait déchiré la lettre, et il en fût fâché presque aussitôt; car une écriture peut servir tôt ou tard à constater quelque identité; et s'il est juste de mépriser toute dénonciation anonyme, il l'est aussi de ménager le moyen de percer un jour quelque lâche mystère; d'ailleurs, tout secret se réduit le plus souvent à une question de temps : il n'y en a point d'éternels au monde.

Si Adeline, lorsque Grangeneuve entra chez elle, avait su quel sacrifice de soupçons il venait de lui faire, elle eût été touchée peut-être, et son accueil aurait pris quelque chose de reconnaissant et de tendre. Elle fut au contraire distraite et un peu dédaigneuse. La confiance d'être aimée commençait à s'établir en elle. Informée, comme le sont presque toutes les femmes, du sentiment qu'on leur porte, un peu avant celui qui l'éprouve, elle était armée, et embellie peut-être, d'un certain air de fatuité. Il y avait dans le hasard de ses dispositions une injustice que Grangeneuve ne se défendit pas de son côté d'imiter. Il se sentait d'autant plus exigeant près d'elle, qu'il en avait bien mérité à son insu. Il chercha comme à réparer la magnanimité de sa confiance au loin, par la sévérité qu'il montra devant elle-même. Voulait-il se venger de sa propre vertu, et faire payer cette confiance à celle qui en avait été l'objet? Le monstre qui s'appelle cœur humain est fait ainsi.

Enfin Grangeneuve triompha de la disposition que lui avait laissée le billet sans signature; une proposition qui lui fut faite en souriant d'aller visiter un quartier inconnu, écarta le dépit passager, et le couple amoureux sortit par une fraîche matinée de nuages et de brises.

Aux yeux d'Adeline, Henry avait souvent l'attrait de la nouveauté pour principal mérite. Il était devant elle un objet d'étonnement et de curiosité renaissante, une sorte d'exception, un être bizarre, un spectacle. Elle écoutait l'expression exaltée de cette âme, tantôt pleine d'amour pour elle et tantôt d'enthousiasme pour la nature, avec un sourire vague, ces yeux caressans et incertains qui ne savent pas toujours nettement comprendre ni le sens ni la grâce des paroles du cœur. Erraient-ils le long de ces quais de la Seine, où, à travers les jardins de l'Archevêché, la vieille Notre-Dame se dresse en perspective? Adeline ne s'émerveillait que du silence d'un tel quartier et du malheur des femmes qui demeuraient là, si loin du boulevart. Pour Henry, tout était enivrement dans ces promenades sans but, où ses yeux étaient ramenés de l'horizon à *elle*, où ses sensations finissaient toutes par une étreinte de son bras contre le bras de sa compagne. Vois, lui disait-il, cette verte et chétive rivière : elle refuse aujourd'hui un arpent d'eau au nageur parisien : qui dirait qu'à l'équinoxe d'automne, elle entrera houleuse et terrible par toutes les arches ébranlées de ces ponts? qu'elle déchirera, sur les éperons de Saint-Bernard, sa robe jaune à franges d'argent, et qu'elle ira effrayer les quais populeux et jusqu'à la demeure des rois?

Oh! le bon refuge que ce vieux quartier de l'île Saint-Louis : voudrais-tu habiter l'une de ces chastes maisons qui ont pour perspective l'oratoire où Héloïse pleurait? Vois comme elles sépanouissent au doux soleil du quai Béthune; le vent d'ouest semble les caresser. Là nous serions heureux et tranquilles. Existe-t-il en France un hameau sans nom, en Europe une forêt, une solitude américaine, qui promette à deux amis plus de sécurité que cette île explorée, que cette terre finie, épuisée, abandonnée? Là, nul étranger n'aborde plus; nulle curiosité n'arrive. Vivons dans cette thébaïde, comme si nous étions restés seuls au monde. Tiens, regarde là-bas cet hôtel au pignon crénelé, aux balcons moussus, aux croisées fermées et aveugles : console-le par ta présence; viens l'habiter comme un temple élevé à la paix; veux-tu?

Et heureux d'apercevoir tout à coup, au bout d'un cordon usé, les restes d'un écriteau illisible, ou sur la porte rongée de lichens, une inscription mutilée comme autrefois la forme de ces chouettes écartelées

sur la poterne féodale, l'enthousiaste s'élançait vers le gardien de cette demeure. Le vieux gardien, représenté par sa femme aveugle, ne pouvait pas, le plus souvent, monter l'escalier somptueux; il prêtait les clés rouillées d'un appartement délaissé depuis l'édit de Nantes, et le couple allait à loisir admirer les tapisseries hongroises, les nids d'hirondelles sous les poutres dorées, les hauts miroirs à facettes, les girandoles en fleurs de porcelaine. Grangeneuve, établi là dans ses rêveries, devenait le roi des souvenirs d'un autre âge, et le possesseur exclusif de la beauté qui s'étonnait de tout à côté de lui. Il sentait contraster la vétusté des images qui surgissaient à l'entour de lui, soit le lierre mourant sur la muraille en face, soit le tranquille silence des corridors abandonnés, avec l'imprévoyance de sa maîtresse, la fraîcheur de ses sourires et l'éclat si gai de sa voix railleuse. Car Adeline, en effet, riait en relevant avec un léger dédain ses narines, avertie qu'il s'élevait autour d'elle une poussière humide et séculaire. Henry ouvrait à grand'peine une fenêtre, pour lui indiquer les points principaux de l'horizon historique; mais elle essayait, pendant ce temps-là, de se mirer dans une glace dépolie. Comprenant peu, n'écoutant rien, elle folâtrait encore en franchissant par quatre les degrés de la montée, sans s'appuyer sur l'écuyer de velours; et la légèreté de sa course, la souplesse aérienne de sa taille, toute la grâce de cette beauté d'un jour, occupaient son compagnon plus encore qu'un chef-d'œuvre du Primatice, et tous les monumens et les trésors qui ne mourront jamais.

En revenant vers la maison d'Adeline, ils aperçurent tous les deux, dans un cabriolet immobile et arrêté à quelque distance de la maison, le comte Alvar. Seulement Grangeneuve attacha sur lui un regard fixe, sans hésitation comme sans insolence; et Adeline feignit de ne l'avoir pas vu. Son regard glissa vers la terre; elle ralentit le pas comme si elle avait redouté d'arriver trop vite à sa porte, puis elle rougit imperceptiblement, et parla de projets confus pour les jours qui allaient suivre. Tout à coup le cabriolet partit avec la rapidité de l'éclair, et Adeline se trouva évidemment soulagée. Elle chercha alors, avec une assurance assez candide, à rencontrer les yeux de son compagnon. Celui-ci ne lui laissa nullement remarquer qu'il eût très bien observé les diverses impressions qui l'avaient émue.

Mais quand la jeune femme passa devant lui sous le vestibule, comme une personne qui ne doute pas qu'elle ne soit suivie, Grangeneuve prit congé d'une voix haute et cérémonieuse. Elle répondit avec un accent plein de mignardise et de chatterie :

— Quand vous verra-t-on ?

Et lui, avec le sourire d'une complaisance affectée et un empressement hypocrite :

— Ai-je besoin de protester, madame, que je suis à vous à toute heure?

Une heure après, il se repentit de s'être séparé d'elle dans cette disposition d'esprit; et il se dit à lui-même qu'il pouvait lui devoir une réparation pour la mauvaise humeur dont il s'était laissé atteindre. Sans s'avouer, sans savoir peut-être qu'il était surtout impatient d'être instruit de ce qui pouvait occuper Adeline en ce moment, il reprit le chemin de la rue de Courcelles.

— Madame est sortie.

Un renseignement si simple, si précis, une réponse de portier donnée avec tant d'indifférence, trois mots si courts, peuvent-ils causer le trouble où ils ont si souvent jeté un malheureux ?

Grangeneuve n'en témoigna aucun étonnement; il n'eut la pensée ni de revenir encore, ni d'explorer les traces d'Adeline, ni d'envoyer dans la maison de madame Doviedo, où elle pouvait être allée sans trop d'invraisemblance. Il rentra chez lui sérieux et triste. Il prit un livre et ne lut pas; il oublia l'heure d'aller chez un ami où il s'était invité. Enfin,

quand la nuit, qui commençait à venir, eut donné à ses méditations tout le recueillement qu'il n'avait cherché ni à distraire ni à vaincre, il se dit avec une profonde douleur, et de l'accent d'un homme qui aurait découvert en lui le germe imminent d'une maladie mortelle :

— Je l'aime! — J'ai pris pour le plaisir et pour un attrait passager, ce qui est l'occupation de ma vie et l'unique mobile de mon âme. Toute une raison d'homme, tout un avenir engagé dans une passion insensée! — Je l'aime!

Il faudrait fuir, ou vaincre cet ascendant; il faudrait cautériser la plaie dont je viens d'éprouver la première atteinte, mais l'honneur et le devoir m'enchaînent: et cet amour, né de la possession, n'a plus de chance que pour grandir. Oh! Dumeyril! c'est vous qui m'avez précipité dans ses bras!

IX

Dévoûment.

Ce n'est pas la pire des conditions pour combattre que de s'exagérer le péril. Il y a parfois dans la confiance une mollesse dangereuse; mais dans l'action de grandir l'ennemi est l'obligation de rassembler plus de force et le calcul d'un plus haut triomphe. Grangeneuve, sans se rien dissimuler sur son état, résolut de lutter avec un persévérant courage. Il espéra que les intérêt du pays, qui déjà lui parlaient si haut, triompheraient bientôt dans sa pensée des souffrances cachées qui venaient l'assaillir. Il se voua plus que jamais à la défense des intérêts de l'avenir, et il essaya de remplir tous ses momens par la préoccupation des affaires publiques. Mais il avait été bien distrait depuis six mois; il avait été bien souvent au bal de l'ambassadeur d'Espagne, et un jour qu'il entrait à la Convention, on s'écarta; la place autour de lui fut laissée vide.

Nous approchions d'une journée historique. L'issue s'en préparait depuis long-temps à travers les doubles préparatifs du peuple et du château. Il commençait, ce mois d'août 1792, dont le dixième jour est matériellement marqué encore par la trace des boulets, sur le pavillon de l'Horloge des Tuileries.

L'Assemblée législative n'était plus le centre des mouvemens politiques et le foyer de l'action. Il s'était formé en dehors un autre pouvoir, établi dans une autre enceinte. Nous l'avons vu, les députés de la Gironde avaient été accueillis par la malveillance des Jacobins, ou par leur propre dégoût en abordant le fameux club : ils devaient quelque jour ressentir une aversion plus profonde, et enfin mortelle pour eux. Mais à l'époque où nous voilà, les complots de la cour et sa perfidie réunissaient contre elle les plus antipathiques alliés.

Grangeneuve, dans les premiers jours de solitude où il se résigna, se trouva assez dépourvu de renseignemens sur l'objet, les heures, le lieu même des réunions de son parti. Tantôt elles se tenaient à Charenton chez le brasseur Santerre, aspirant au commandement de la garde nationale de Paris, et tantôt, aux heures les plus avancées de la nuit, dans cette église même des Jacobins où nous avons pénétré une fois.

Grangeneuve, malgré sa répugnance, avait consenti encore à s'y rendre; mais c'était dans une salle reculée, dites des Conférences, où devaient se trouver seulement et après minuit quelques personnes connues, hommes de prudence et d'exécution. C'était un soir qu'il était combattu plus vivement que jamais par la tentation de se rendre chez Adeline. Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours. Il en avait reçu deux billets pleins de grâce et de coquetterie; mais sans juger à propos d'y répondre autrement que par des complimens transmis de vive voix au porteur des missives.

Il est une heure difficile à remplir dans la vie : son approche seule pèse d'avance, et sa longueur est double de toutes les autres ; c'est l'heure qu'on avait coutume de passer près d'*elle*. Quand l'amertume de l'absence et les projets de la rupture sont venus vous restituer des loisirs, que faire de cette liberté misérable ? A quoi user des instans dévorés autrefois si vite ? Voyez le nouvel affranchi : il est désœuvré et errant. S'il s'est juré de rester fidèle à ses résolutions, de ne plus reprendre les chemins connus, de n'approcher jamais du seuil qu'elle habite, à son insu et quand la nuit tombe, après une heure de détours, de contre-marches, de rêveries incohérentes, le voilà devant cette maison fatale, au pied de ces fenêtres qu'il n'oserait affronter le jour. Là, que de craintes ou d'espérances il vient lire ! Ces fenêtres sont-elles transparentes ou noires ? resplendissent-elles de l'éclat de plusieurs flambeaux ? sont-elles voilées doucement par les doubles draperies ? Elle a du monde... Elle est absente... N'est-ce pas une veilleuse qui perce cette nuit azurée des rideaux, comme une timide étoile ? Elle dort déjà... Non ! à la pâle lueur de cette lampe, elle attend le sommeil, un livre à la main... Elle pense... Elle écrit peut-être... Est-ce à lui, est-ce à un rival ?

Grangeneuve, pour aller de la place Vendôme à la rue Saint-Honoré, passa par la rue de Courcelles. Etrange chemin ! Mais il s'était assuré là qu'Adeline était dans son appartement. Cette sécurité lui ôta l'idée de monter. La délicatesse défendait toute explication : il n'avait qu'un projet encore, c'était d'échapper à la dépendance où il se sentait tomber. Il s'éloigna donc, il s'éloigna vite ; et comme pour fortifier son courage, il résolut de se présenter chez madame Duvillars, dont l'hôtel se rencontrait sur sa route. Mais ensuite il découvrit qu'il avait au fond du cœur bien plus d'antipathie pour cette femme depuis qu'il était brouillé avec l'autre. La volonté de se forcer à la diversion le décida néanmoins à s'imposer cette demi-heure de violence. Il la prit sur la soirée qu'il avait destinée aux intérêts de son club.

Il monta. Il aurait pu lire dans les yeux de la prude baronne un air de triomphe assuré, s'il eût prêté à cette figure une attention plus soutenue. Il ne le vit pas. Elle était presque seule, et l'entretient eut toute la liberté du coin du feu.

Madame Duvillars, après avoir fait à Henry quelques complimens ironiques sur son assiduité aux séances législatives, et les sérieux travaux qui seuls la privaient sans doute de l'avantage de le recevoir plus souvent, finit par attirer un tiers dans cette conversation, et fit son complice, malgré lui, d'un hobereau de sa province qui se cachait à Paris pour se donner en Gascogne les honneurs de l'émigration. Un moment auparavant il faisait chorus avec la baronne sur la perversité des mœurs et le mauvais ton de la jeunesse.

— Prenez exemple sur votre représentant, monsieur le baron, dit-elle. Voilà un homme encore jeune, qui n'est occupé que d'intérêts publics, qui ne connaît d'amour que celui de la France, et ne fera de sottise que pour les beaux yeux de la patrie ; tandis que vous, pécheur obstiné, vous courez encore les beautés mondaines, et vous vous laissez piper par des déesses d'Opéra.

— Moi ! dit le parasite stupéfait.

— Vous-même. L'étonnement que vous feignez est un hommage rendu à la bienséance : je suis charmée de vous voir hypocrite ; autrefois, vous vous seriez vanté de ces choses-là ; mais le fond n'en est pas moins impardonnable.

Le gentilhomme pris pour compère voulut par un double geste se justifier, en montrant à la fois sa jambe goutteuse et son gousset vide ; mais la baronne lui adressa certain coup d'œil que Henry dédaigna d'apercevoir ; et le commensal fut flatté d'entrer pour quelque chose dans cette hostilité contre un homme du nouveau régime. Il se prêta donc aux

allusions de la baronne le moins gauchement qu'il lui fut possible.

— Eh bien! c'est vrai, dit-il : la petite me paraît charmante; je ne me défends plus de lui être fort attaché, puisque vous savez mon secret.

— N'avez-vous pas de honte! reprit madame Duvillars, vous qui pourriez faire agréer votre hommage à d'honorables femmes, d'aller colporter vos adulations aux pieds d'un autel si banal?

— J'assurerais au moins, dit Grangeneuve, qui ne voulait pas se montrer tout à fait neutre au milieu d'une discussion dont il devinait la portée, que monsieur le baron a du moins bien choisi sa maîtresse. Il me fait l'effet d'être un connaisseur, et un très fin!

— Oh! vous, dit madame Duvillars, vous devez être indulgent : vous n'avez point de ces sortes de faiblesses. C'est singulier combien les hommes à idées qu'on appelle progressives, sont supérieurs, sous ce rapport, à leurs devanciers. Mais moi, monsieur, mon devoir est d'avertir un ami du guet-apens où il est tombé. Imaginez que monsieur (nous sommes seuls et je puis parler) est assez fou pour se montrer en public avec une de ces femmes qu'on se donne à vingt ans, comme tel autre objet d'un luxe capricieux : soit un cheval de race ou une meute anglaise. Cette beauté là a dû subir plus d'une rivalité avec des porcelaines du Japon et des magots de la Chine. Ma foi, mode pour mode, et payer pour payer, j'aimerais mieux à sa place les magots : je serais du moins sûr qu'ils sont à moi tout seul.

— Vous êtes sévère, madame! dit le baron, dans l'intention de lui adresser un compliment.

— Mais, mon cher, c'est vous exposer, continua-t-elle, à avoir pour rival son tapissier, le maître de son hôtel; à recevoir des billets dont son coiffeur aura corrigé les fautes d'orthographe. Ne savez-vous point comment s'écrit amoureux dans ce monde là? T, r, o, m, p, é. Votre déité mourra portière. Et puis, sa vie passée, la connaissez-vous bien? ses mœurs n'en sont-elles pas la partie la plus honorable? et déjà, avant de vous connaître, qui sait si sa probité ne lui a pas valu un procès criminel.

Grangeneuve pâlit.

— Eh! mon Dieu! madame, dit-il, en se remettant néanmoins un peu plus vite qu'il n'aurait osé l'espérer. M. le baron est peut-être plus excusable, après tout, que vous et moi ne le croyons. Sa prédilection est peut-être fondée. Toute passion, madame, suppose un mérite; n'en inspire pas qui veut! Il y a des charmes qui ne se révèlent qu'à un seul être, des grâces qu'un seul peut apercevoir, et des vertus qu'une âme unique saura développer. Pourquoi ne serait-il pas celui à qui Dieu a destiné cette fragile créature? Elle peut le tromper, dites-vous? mais c'est suivre sa nature. Un philosophe doit-il s'irriter que le feu brûle, que la pluie mouille, que la femme trahisse? Il y a donc, madame, dans d'autres conditions que la sienne, des femmes de qui la vertu est infaillible? Je l'ignorais; et, hors vous, je supposais qu'on pourrait rencontrer aussi dans le monde des déceptions et des bassesses. Cette jeune fille, à ce qu'il me paraît, n'est ni épouse ni mère; elle n'a du moins trahi aucun devoir bien sacré; elle n'a corrompu la foi d'aucun homme peut-être... Si elle n'a pu résister à toutes les séductions qui ont environné ses premiers ans, elle n'a porté elle-même la corruption dans aucune âme encore chaste. Ceux qu'elle a délaissés ne lui avaient confié ni leur honneur, ni leur nom à porter. Et puis, voyez-vous, il faut pardonner quelques fautes à la beauté que tant de piéges environnent; car il y a dans l'aisance de la fortune, et au milieu des positions sociales, où la vertu serait pourtant facile, plus d'une figure à qui, en vérité, la chasteté ne doit pas coûter beaucoup de combats!

— Mais je ne veux pas, dit la baronne avec des lèvres devenues violettes, je ne veux pas qu'un ancien ami, un homme encore de ma société,

soit si grossièrement la dupe du premier beau-fils un peu plus jeune et peut-être mieux fait que lui. Je montrerai ce soir même à monsieur son heureux vainqueur : j'attends la visite du comte espagnol Alvar de Montébert.

— Vous ne le connaissez encore que de nom, madame, dit avec sang-froid Grangeneuve. Le zèle vous emporte à faire ici une promesse anticipée. On prend quelquefois pour un fait accompli, d'officieux rapports. Tout me porte à penser que j'aurai, moi qui vous parle, une occasion plus prochaine de lier quelque relation avec lui. Je vous l'amènerai, si vous voulez. — Adieu, monsieur le baron ; puisqu'on m'a mis malgré moi dans la confidence de vos étourderies, recevez-en mes complimens de condoléance, et les autres ; car les dupes, voyez-vous, ne sont pas toujours les plus malheureuses. Il y a encore, avant elles, les envieux et les espions. N'exigeons qu'une chose, croyez-moi, c'est qu'on nous trompe bien ; c'est qu'on fasse durer long-temps l'erreur. Après cela, entre craindre toujours et être abusé une fois, j'aimerais mieux, pour moi, voir ma confiance hasardée, que mes amours éclairées par un piqueur, et la fidélité qu'on me doit protégée par la police. — Madame Duvillars, agréez mon respect éternel.

Et il se retira.

— Ah ! ah ! dit Brissot, en voyant entrer Grangeneuve dans la salle obscure des conférences, si celui-là ne vient pas ici souvent, il s'y présente aujourd'hui par un temps et à une heure assez propre à ne pas faire douter de son zèle !

— Que voulez-vous dire ? demanda le nouveau venu.

— Il ne s'aperçoit pas, dit Chabot, que ses habits ruissèlent sous une pluie d'orage. Mais il fait un temps, mon cher, à ne pas mettre un roi dehors.

Grangeneuve s'assit devant la table où la discussion se poursuivait.

— Messieurs, continua Merlin de Thionville, tout est mou, indécis, désespéré. Vous avez vu le 14 juillet de cette année : quel pauvre anniversaire ! Plus de cet autel magnifique desservi par trois cents prêtres ; plus de ces soixante mille gardes nationaux que l'égoïsme fait aujourd'hui cacher. Où était-elle, cette population que nous avons vue étagée au champ de la Fédération sur les talus que des femmes elles-mêmes, que des mains de comtesse avaient élevés ? J'en ai vu conduire la brouette, et revêtir la terre de gazon. Où sont-elles ? On se hait aujourd'hui comme après une réconciliation feinte ; mais chacun dissimule ou hésite. Péthion désarme les faubourgs ; il arrête toute agitation partielle aux dépens d'une insurrection générale qui ne viendra pas. Il contrarie les mouvemens de chaque jour, il enchaîne et ne domine point ; il est maître et n'est jamais chef ; il faut une direction, un mouvement, un homme capable de le produire. Qui de vous est cet homme ? Qui est-ce qui a ici le génie de l'entraînement ?

— Louvet et Camille Desmoulins, dit Bazire, préparent des brochures.

— Oui, écrire ! continua Merlin ; comme si c'était avec les armes d'une oie qu'il faut ici se défendre. N'en doutez pas, nous serons attaqués, messieurs ; le vieux maréchal de Mailly organise déjà, dans les Tuileries même, une troupe dite de gentilshommes, et il sera secondé par d'Hervilly et Viomesnil.

— Et que donneront-ils à leurs soldats pour armes ? interrompit Ducos, avec dérision ; des pelles, des pincettes ?

— Ils ont, dit l'abbé Grégoire, les canons de Courbevoie, les restes mal licenciés de la garde royale, et les Suisses commandés par d'Affry.

— Eloignez, s'il se peut, les Suisses, observa Grangeneuve ; ils se feront massacrer tous. Il faut organiser nos forces et désorganiser celles

de la cour, faire éloigner de Paris par un décret tous les régimens, mettre à la solde nos fédérés, et réunir en un corps de gendarmerie les gardes-françaises, premiers vainqueurs de la Bastille.

— Faites agir les faubourgs, répéta encore une fois Chabot ; instituez un comité insurrectionnel, et qu'on se porte au château avec un peu plus de bonne volonté qu'au mois de juin. Mirabeau a frappé la royauté au cœur ; mais le monstre mort est demeuré debout. Pour le faire tomber, il suffira peut-être de le frapper cette fois au visage.

— Vous allez loin, hasarda timidement Gorsas. On pourrait ramener encore la royauté à s'occuper du bonheur des peuples.

— Mon bien bon ami, dit Brissot, il ne suffit pas de rompre une fois sa chaîne, vois-tu ; il faut encore ne pas rester chien. Ah ! tu espères, toi, dans les repentirs de la monarchie ? et tu crois à sa généreuse nature ? As-tu vu le gui du chêne chercher à vivre sur lui ? Sans racine et sans fruit, il tire sa végétation de la substance de son soutien ; il pompe dans ses flancs sa liste civile : voilà la monarchie. As-tu jamais planté un peuplier, sans que la chenille en soit venue dévorer les feuilles ? Voilà la monarchie. Sais-tu quelque voleuse servante, sais-tu quelque Pénélope stupide qui défasse dans la nuit la toile que le peuple a tissue aux clartés du soleil ? qui mette un siècle d'hypocrisie à décomposer nos œuvres de quelques jours ? Voilà la monarchie. Redeviendrons-nous un peuple, ou resterons-nous un troupeau ? Prendrons-nous des ailes, ou demeurerons-nous insectes à écraser sous les pieds ? Voilà la question, avec la monarchie.

— Et ce peuple, dit Merlin, qui demande encore quelquefois un prétexte pour l'insurrection ! il manque d'enthousiasme : il ne soupçonne pas tout ce que peut enfermer une cour d'égoïsme, de perfidie et de projets de vengeance infernale. Nos volontaires, du moins, n'iront pas combattre les Prussiens que les ennemis qui appellent l'étranger au milieu de nous ne soient anéantis.

— Mais l'étincelle qui mettra le feu aux poudres, continua Brissot, où est-elle, encore une fois ? Ah ! si cette cour, qui ne rêve que projets de sang, était assez bien conseillée pour mettre la main sur un de nous ! si elle attentait aux jours de quelque député de la France ! ce serait là un signal de crise salutaire. En un moment, le peuple serait debout pour venger son représentant ; le corps sanglant serait porté dans tous les lieux publics, et avant la fin de la journée le château serait abattu.

— L'occasion serait sûre, et l'événement décisif ! approuva Gorsas.

— Ainsi s'éclairerait la France, dit l'abbé Grégoire, et l'on pourrait appliquer à la victime cette inscription de la bibliothèque de Murcie : « Ici les morts ouvrent les yeux aux vivans. »

— Mais la cour, objecta Brissot, est trop habile pour vous fournir un tel ressort.

— Ne pourrait-on pas y suppléer ? répondit Grangeneuve.

— Comment ? demanda Merlin.

— Où la difficulté te paraît-elle, à toi ? dit Chabot.

— A trouver, reprit Henry, cinq ou six hommes qui se dévouent à frapper et à faire le coup la nuit, entre l'assemblée et le château, afin d'accréditer la certitude que nos ennemis ont payé les assassins.

— Oui ! dit une voix découragée : mais où la trouver cette victime ?

— Ce serait moi, reprit modestement Grangeneuve.

Un silence de surprise retint les esprits. Cette abnégation héroïque venait de se produire sans effet. Noble et grande comme une chose antique, il fallut réfléchir pour apprécier, tant la forme avait été simple et l'action de l'orateur sans faste.

Enfin, un cri d'admiration s'éleva de tous les cœurs.

— Ami ! tu ne seras pas seul, s'écria, d'un air inspiré, le moine aveyronnais ; je veux partager cette gloire avec toi.

— Quelle gloire ? dit Henry ; il faut, au contraire, cacher à tout le monde cette action.

— Un seul de nous pourrait suffire, reprit Ducos ; mais que le sort décide et choisisse entre trois. Messieurs, je vais réunir trois billets : l'un sera blanc, l'autre noir, et l'autre rouge. Et pour ne mettre personne que nous dans cette confidence, convenons, en les tirant nous-mêmes dans un chapeau, que le billet noir désignera la mort, et le billet rouge le sacrificateur. Y consentez-vous?

On s'étonna. Sur neuf témoins, quatre restèrent comme à part de l'action, par des sentimens assez divers. Merlin se réservait pour une bataille ; Buzot pensa à ses enfans ; Bazire eut peur ; Grégoire condamna le sacrifice selon la loi religieuse ; et Gorsas ne parut pas même comprendre une abnégation si magnanime.

— Convenons du jour, de l'heure, des armes, poursuivit Ducos.

— Demain, dit Grangeneuve : à dix heures et demie du soir ; à l'angle des rues de la Sourdière et Saint-Hyacinthe. Un coup de fusil à bout portant.

On n'opposa que le silence à cette rapide décision ; et Ducos acheva les préparatifs au milieu de l'émotion assez profonde de tous les spectateurs. Il teignit par quelques gouttes de son sang l'un des triangles de papier, puis il les enferma chacun dans une enveloppe semblable, et présenta enfin avec respect cette urne à l'auteur du patriotique projet.

— Choisissez, dit Grangeneuve. J'accepte le sort dont vous ne voudrez pas.

Chabot plongea avec précipitation sa main dans le chapeau ; mais son billet retiré, il le tint serré sans l'ouvrir.

Ducos approcha sans empressement et sans hésitation, et il laissa immédiatement lire dans son regard un regret candide en déployant le second billet dans toute sa blancheur.

Le moine alors fit étinceler son œil roux. Il découvrit par un sourire long, immobile et forcé, toutes ses dents blanches et acérées ; puis il regarda obliquement Grangeneuve en dessous, comme pour le décider à en finir.

— Peine inutile ! dit Henri ; votre billet décide de nos deux sorts. Ouvrez la main.

Le moine ouvrit : le billet était noir. C'était le billet de mort.

Devant l'image de l'office qu'il avait à remplir alors, Grangeneuve ne put réprimer un frémissement. C'était à lui de frapper son collègue. Chabot, dans des expressions bruyantes d'enthousiasme, embrassa tous les conjurés ; puis reconnaissant, disait-il, du rôle qui lui était réservé, il se mit à bénir Dieu avec des termes emphatiques.

Tout étant ainsi réglé, on se sépara. Le jour allait paraître, et Henry, rendu à ses réflexions solitaires, regretta sincèrement que le sort ne l'eût pas désigné pour mourir. Il était si peu content de l'emploi de sa vie! Il eût été fier d'en honorer le terme. Il trouvait beau de succomber jeune. Il avait dit tant de fois, dans sa confiance en une autre destinée, le soir, quand ses amis le quittaient pour aller dormir, et faisant abus d'une expression plus religieuse au fond qu'elle ne semblait d'abord absurde, il avait dit tant de fois : — Si demain ne venait jamais ! Si je pouvais me réveiller mort !

Le lendemain, Chabot lui écrivit pour l'avertir que l'exécution serait remise à deux heures après minuit. Il avait des affaires, quelques amis à voir, son testament à régler. Henry soupçonna le voluptueux capucin de vouloir mettre à profit son dernier jour ; il en eut à la fois de confuses hontes et une vague espérance. Il voulut lui parler, et se rendit lui-même à son logement du Marais, vers le milieu de la journée.

C'était un mélange singulier de raison, de folie, de désintéressement, d'audace et de faiblesse que ce personnage de Chabot. Il était mixte.

Sorti avec des qualités rares des rangs de la populace, fils d'un pauvre cuisinier du collége de Rodez, il avait fait de très précieuses études. Les facultés de son esprit lui avaient acquis des protecteurs dès l'enfance; mais l'exaltation d'une imagination torride l'emporta dès la première sève au delà de toute extravagance connue. A dix-huit ans, il avait voulu entrer dans les ordres, et s'était fait capucin par enthousiasme. Il édifia toute la province par l'austérité de ses mœurs, jusqu'au moment où, devenu directeur des consciences dans son monastère, il se crut obligé de connaître, afin de les combattre, les écrits du philosophisme et toutes les productions immorales de son siècle. Cette lecture transfigura le moine. Des conversions qu'il brûlait d'opérer, la sienne fut la première. Elle se fit en sens inverse. Il devint contempteur de toute mesure, et libertin aussi hardi qu'il avait été résigné dans l'abandon de ses prérogatives d'homme. Au premier cri d'affranchissement catholique, il avait jeté aux orties de l'Aveyron son froc; puis il adopta la constitution du clergé; et placé grand-vicaire près de l'évêque de Blois, il vint, lui Chabot, ivre et impur, s'asseoir aux côtés de l'évangélique Grégoire. Chabot, de sa double existence, de ses deux âmes mélangées et frelatées l'une par l'autre, avait gardé le plus hétéroclite extérieur. Il était dans ses paroles réservé comme un Pandour, et dans son extérieur, petit-maître comme un capucin. Voyez-vous cette tête à moitié chauve comme celle des vieillards, à moitié hérissée comme celle des boucs? Voyez-vous ce col nu, cette poitrine ouverte, ces lambeaux de vêtement, tout ce cynisme qui passe, escorté de quelques repoussans disciples? Voilà Chabot! voilà le prolétaire qui, d'un mot lancé par lui contre la propreté des autres, avait fait un arrêt de proscription et de mort. Ce terme, c'était MUSCADIN; c'était lui qui l'avait inventé.

Grangeneuve, arrivé à la porte du moine vers deux heures après midi, la trouva fermée.

— On n'entre plus, cria un ancien bedeau qui lui servait de valet de chambre, et peut-être de plus complaisant serviteur. Votre collègue, monsieur, vient de commencer ce qu'il appelle son *repas libre;* il ne veut plus y admettre personne. Ils sont déjà cinq.

Grangeneuve insista.

— Hier, poursuivit le bedeau, il avait donné lui-même rendez-vous à son bijoutier pour solder les présens de noces : il l'a tout à l'heure congédié à travers la serrure, en lui déclarant qu'il n'avait plus de créanciers.

— Faites savoir que c'est moi qui arrive, dit Henry. Il sortira, j'espère, de sa retraite.

En effet, dès que le nom du député eût pénétré à travers le bruit des cristaux, des chansons et des rires, on entendit pousser, puis tomber une table, et un convive se lever pesamment. La porte à peine demi-ouverte :

— Il est trop tôt! Que veux-tu donc, fantôme? dit l'amphitryon pâlissant. Est-ce que tu viens me faire croire qu'il est déjà minuit? deux heures? Regarde donc le soleil, ivrogne, et mets quelque ordre dans tes idées.

— J'ai des paroles à vous confier, répliqua Grangeneuve, non sans laisser voir le dégoût que lui inspirait l'orgie. Si nous passions dans la pièce voisine?

— Si c'est par discrétion, dit le moine, inutile. Personne ici n'a d'oreilles. Entre.

Il voulut s'effacer pour céder le passage; il hésita. Grangeneuve s'avança pour le soutenir : il n'en avait pas besoin.

— Eux, dit-il en montrant ses compagnons, ils ont la tête faible; mais moi, je sortirai du monastère sans la satisfaction d'avoir pu me griser. C'est la seule satisfaction que je n'aurai pas connue. Tu vois bien

là-bas ma fiancée? C'est une Autrichienne, c'est ma fiancée autrichienne, Léopoldine. Je n'ai point de préjugés, moi! Voici mon beau-frère: il dit qu'il s'appelle Ludwick Frey, ou Freytag. Et pour ceci, ce sont deux dames que j'ai passionnément et successivement estimées. Tu vois, mon cher: l'amour d'autrefois à côté de l'hymen futur! Ils sont venus au rendez-vous sans se douter du solennel. Nous nous conformons, sans qu'ils s'en doutent, à ce passage des saintes Ecritures: «*Edamus et bibamus, cras enim moriemur;*» ce qui veut dire (si par hasard tu ne savais pas le latin): Buvons et mangeons, car nous mourrons demain. Qu'est-ce que tu me veux?

Cette apparition inattendue de son partenaire avait toutefois éteint déjà les premières fumées du vin; et Grangeneuve, assis près du martyr désigné, à l'une des extrémités du salon vaste où ils se trouvaient, comprit qu'il pouvait y avoir en effet, entre les discours bruyans de la table et le sang-froid un peu revenu à Chabot, une place pour des confidences décisives.

— Je te regarde! lui disait le député-prêtre. Je ne sonpçonne pas ce que tu peux me vouloir avant le temps; mais ton aspect me paraît de l'apocalypse. Es-tu bien le même homme qu'avant-hier? Comment, c'est toi qui disposeras de ce qu'ils appellent ma vie?... Toi, doux et humain camarade, tu serais mon bourreau? Toi! c'est toi qui me feras cadavre? Mais tu me causes déjà quelque émotion, ou le diable m'emporte! Comment! tu me tueras, Henry?

— Je crains, dit l'autre, de n'en avoir pas l'affreux courage.

— Ah! poltron! crains les maladresses, dit Chabot. Si tu allais m'estropier! bois un peu pour te raffermir.

— Je ne saurais.

— Ne me refuse pas... je t'en voudrais jusqu'à la mort. Parle, voyons. Est-ce que tu désirerais modifier quelques uns de nos petits arrangemens?

— Je suis venu pour cela, dit Grangeneuve.

— Un moment! c'est impossible, mon cher, et il est trop tard. C'est une médaille frappée dans l'imagination de nos amis. C'est un drame qui sera immortel: ni plus ni moins!

— Je ne veux rien changer au drame, seulement dans la distribution des rôles.

— Comment? objecta Chabot sans pouvoir dissimuler un peu de joie, tu prétends que j'aille abandonner la destinée qui m'est toute faite, et l'immortalité qui m'attend? — Mon brave, il est peut-être dur de ne se fiancer qu'avec un mousquet; c'est une mariée un peu froide et sèche; mais c'est du moins en patriote que je rendrai l'âme: ce que tant de gens ont perdu sans mourir.

— Si vous y tenez résolument, dit Grangeneuve...

— Voyons: qu'est-ce que tu me proposes?

— Je demande à rentrer dans les conséquences du projet que j'ai exposé. Je demande à reprendre le poste qui m'appartient, et le droit d'être frappé ce soir.

— Bien! dit Chabot. Mais on dirait que j'ai eu peur, moi; on croirait que cette concession est une lâcheté. Merci!

— Celui-là pourtant, dit Grangeneuve, celui-là qui accomplit l'acte le plus courageux, est le plus honoré.

— Eh bien?

— Eh bien! n'y a-t-il pas une force supérieure et un dévoûment plus viril à frapper sans résistance?

— Tu crois?

— Qui donc eut, de Brutus ou de son fils, l'âme la plus romaine?

— C'est toi! s'écria Chabot. Mais l'intérêt de notre parti n'en souffrirait-il pas?

— En quoi? Le sacrifice d'un homme de votre mérite est plus impor-

tant que le mien, sans doute; mais ce sont moins les qualités du citoyen qui succombe que son caractère public qui rend ici l'événement profitable. Ce caractère est le même en nous deux. L'idée de l'agression contre l'ennemi commun m'appartient; et des deux missions qui nous sont confiées, je vous laisse enfin la seule héroïque à remplir.

Chabot se promena quelques momens comme un homme qui voudrait paraître réfléchir et se décider avec beaucoup de peine. Il n'avait à se débattre que contre la difficulté de croire à l'inexplicable tenacité de son complice. Enfin, brusquement, et pareil à l'escompteur qui tremble de voir s'éloigner un billet à trois signatures :

— Signe-moi ta demande, dit-il ; et compte sur moi pour deux heures après minuit.

— Pourquoi si tard ?

— Je vais essayer de me griser. Il me faut le temps, mon cher ; veux-tu donc que la main me tremble ?

Henry écrivit quelques lignes destinées à être pour son concessionnaire un acte de garantie, une espèce de testament politique. Puis ils échangèrent quelques conversations de détail, un signal de reconnaissance, et le moine retourna boire. L'amant d'Adeline fit quelques dispositions nécessaires.

Adeline cependant était inquiète. Henry n'avait point répondu à deux lettres. Elle se jugeait blessée. Elle ne crut pas, ou de sa vanité de femme, ou de la sécurité de sa conscience, de faire encore une démarche ; mais toutefois elle souffrait très vivement de ne le pas voir.

Pour lui, dans l'émotion nouvelle de son sort, il voulut lui parler et lui consacrer quelques instans. C'est un aspect singulier des choses du monde que leur point de vue du haut d'une condamnation à mort. Déjà le combat leur donne une physionnomie grave : l'idée de ce jeu de hasard où la vie, deux fois engagée, doit être perdue pour vous, ou arrachée à un autre homme, a le droit d'émouvoir ; mais la perspective d'un dénouement infaillible, mais ce duel qui n'a pas de chances, laisse à bien peu d'âmes généreuses la liberté de l'être encore.

X

Rue de la Sourdière.

Il était déjà trois heures de l'après-midi, lorsque Grangeneuve envoya prier Adeline de le recevoir. On lui rapporta sa lettre comme il en avait donné l'ordre en cas d'absence. Il ne resta ainsi auprès d'elle aucune trace du dernier soin qu'il avait pris.

Il avait toutefois subordonné une détermination à prendre à l'égard de quelques details de sa fortune sur l'issue de cet entretien; et deux fois désappointé par un tel contre-temps, il hésita sur le parti qu'il allait suivre. Il se rendit nonchalamment à l'Assemblée pour faire heure, comme on dit, et échapper, s'il le pouvait, à l'amertume de ses réflexions. Etrange examen que celui de sa conscience! S'offrait-il en sacrifice exclusif pour le triomphe de sa cause? L'esprit de parti allait-il suffire pour le séparer violemment de sa mère et de sa sœur? ou bien cette résolution sinistre s'appuyait-elle, à son insu, sur un profond dépit que le temps ne pouvait user ni guérir? Il devait s'avouer que sa haine contre la cour n'était pas l'unique mobile de cette action; mais il se serait calomnié à dire qu'il succombait devant une faiblesse de son cœur. L'exacte cause de ce chagrin, tout à coup développé et saisi comme au piége par l'occasion de signaler sa grandeur d'âme, c'était l'ennui. C'était une longue et vaine fatigue de l'attente de la vie. Il avait déjà quelquefois

repoussé le vertige du suicide, et aujourd'hui il était heureux de l'accueillir sous un autre nom. Son mal, d'ailleurs, lui paraissait honteux à souffrir, bien qu'il le sentît profond. Il ne voyait aucune utilité à le combattre. Le rêve d'aimer s'était résolu misérablement pour lui. Il ne voulait, par dignité, demander aucune explication; et après le malheur de n'oser fouiller dans sa propre conscience, il n'est pas de malheur plus grand que celui de ne pouvoir regarder dans le cœur de sa maîtresse.

Il traversa la salle des séances, sans jeter un regard ni sur les bancs de droite ou de gauche, ni même sur cette agglomération de quelques hommes à figures pâles, qui. déjà groupés sur les siéges les plus élevés, allaient prendre le formidable nom de la Montagne. Vergniaud était à la tribune : l'accent de sa voix n'arriva pas à l'oreille de Henry. Il passa; il alla comme s'enfermer dans une bibliothèque solitaire destinée aux secrétaires-rédacteurs; et là, il fut suivi par un député qu'il connaissait à peine.

Cet homme était un de ces lourds provinciaux, comme les Chambres de tous les régimes en perpétuent le type. Nuls aux conseils, nuls à la tribune, nuls dans les délibérations publiques et dans les discussions de bureaux, ils sont incessamment employés à mille petits soins que j'appellerais domestiques. L'intérêt du pays s'agite et passe inaperçu sous leurs yeux; mais pendant ce temps-là ils se recommandent au souvenir de leurs commettans par une obligeance bourgeoise et le soin de faire dans la capitale toutes leurs petites commissions de province. Connus des femmes, comme des maris de leur arrondissement, ils savent placer les petits cousins et emballer des capotes. Ils profiteraient d'une insurrection pour quêter une recette particulière, et de la prise de la Bastille pour avoir un bureau de tabac. Intrépides à l'antichambre plus qu'aucun sous-lieutenant sur un champ de bataille, ils passent sur le ventre de cent mille hommes pour arriver à une sinécure. Celui-là était magistrat et s'appelait Ferrières. Après ses travaux de courtage et de commissionnaire durant la session législative, il allait rentrer, plein d'importance, dans ses fonctions d'administrateur. Car cet homme qui ne serait propre aux spéculations industrielles, ni aux arts, ni aux sciences ; qui passerait pour mauvais écrivain, fût-ce à l'Académie de Rennes, et qui n'aurait à Châtenay que l'étoffe d'un piètre notaire , il gouverne, il administre, il est administrateur! C'était une de ces médiocrités paperassières, un de ces *triompheurs* après l'événement, un de ces valets de la victoire qui ont toujours besoin d'être employés au service du plus fort. Il leur faut une place pour marquer le vide de leur existence. Ils remplacent la vie intellectuelle qui leur manque par les mouvemens du corps, à la manière du singe ou de la mouche du coche. Ils ont soif de fonctions et de charges; et assez semblables au balancier d'une pendule, le poids leur donne des forces. Ordinairement ils resteraient bêtes, si les dignités n'en faisaient quelque chose de plus : des sots.

— Voilà que vous écrivez là bien sérieusement? dit-il à Grangeneuve qui ne l'entendit pas. On devine, citoyen, qu'il s'agit d'obtenir une faveur et de solliciter quelque ministre : ne pourrait-on vous aider, à charge de revanche?

Henry, tout occupé de sa pensée de quitter le monde, leva la tête, et regarda fixement cet homme sans le voir. Il y a des gens qu'on regarde ainsi toujours, comme il y a des jours gris qui n'ont point d'heures, comme il y a des femmes venues au monde à quarante-six ans. Ce regard, comme sorti déjà du tombeau, devait être ou poignant ou plein d'insolence. Si vous avez rencontré en votre vie le regard d'un malheureux qui, vingt minutes après, devait se percer le cœur, vous n'en oublierez jamais la méprisante tristesse.

— Je ne veux pas vous offenser, monsieur ! dit l'homme aux déférences ministérielles.

Grangeneuve resta immobile.

— Mais me permettriez-vous de profiter de ce que je vous rencontre si à propos, pour vous prier de nous rendre un bon office? Ce serait de joindre ici votre signature à quelques unes des nôtres. Il s'agit d'apostiller un pauvre diable ; vous avez certainement du crédit auprès du ministre Montmorin.

Henry fit un mouvement qui porta sa chaise en arrière.

— Eh! oui! n'êtes-vous pas de l'opposition? On a plus de penchant à la cour à obliger ses adversaires que ses amis ; c'est fort naturel : ne faut-il pas conquérir? Nous vous rendrons la pareille une autre fois.

Et, sans attendre de réponse, l'indiscret solliciteur plaça l'énorme pétition de l'une de ses créatures sur le papier même où Henry achevait de consigner sa volonté dernière.

Celui-ci releva le papier ; et, de l'air dont un homme distrait ferait signe à un mendiant qu'il ne peut l'assister, il rendit sa requête au député royaliste. La main ne fut pas apparemment assez vite avancée ; la pesante pétition tomba sur le carreau.

Le quémandeur humilié prit son parti sans colère : il ramassa sa pancarte ; et, jugeant qu'il avait affaire sans doute à quelque sans-gêne bien déterminé, il renferma sa courte honte, et se disposa à sortir.

— Ah!... je vous demande pardon, monsieur, dit, après un long intervalle, le républicain revenu à un instant de politesse lucide.

Ferrières, qui n'avait point d'abord supposé de hasard dans cette distraction assez démocratique, s'avisa d'en être blessé dès qu'il la crut involontaire. Il murmura donc quelques plaintes confuses contre le refus qu'il subissait.

L'offenseur, ne répliqua plus.

— Je trouve singulier, dit alors le désappointé protecteur, que vous ne preniez pas même la peine, monsieur, d'expliquer... d'excuser une désobligeance. Il me semble qu'entre collègues, on se doit...

Henry tourna lentement la tête, et regarda de nouveau le pétitionneur fixement.

L'autre baissa les yeux. Il tenait la porte entr'ouverte, et allait s'éloigner, quand il crut démêler dans l'air sombre et un peu abattu de Grangeneuve un sentiment résigné et craintif. Il se rapprocha, et, d'un ton demi-familier, demi-arrogant :

— Allons, mon cher, il faut que vous me fassiez ce plaisir, que diable! Quand le ministre verra que des députés aussi divisés d'opinions que nous le sommes, se réunissent pour protéger le même sujet, il ne doutera point de sa capacité.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda Grangeneuve.

— Mais je vous le dis depuis un quart d'heure : une apostille.

Henry se prit à sourire assez mélancoliquement.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il, je suis tout à fait étranger aux intérêts de cette nature : j'ai quelques affaires que je crois pressées ; ayez un peu d'indulgence, et laissez-moi tranquille, si vous voulez bien.

Ces derniers mots ne renfermaient qu'une prière : ils parurent une menace à Ferrières, malgré l'inflexion de civilité profonde avec laquelle ils furent prononcés. Il remit donc sa pétition dans sa poche, et il dit :

— Je vous laisse. Je ne rentre pas dans la salle : ils m'ennuient tous avec leurs longs discours ; je vais me promener. Adieu.

— Allez vous promener, dit le rêveur.

Si le postulant avait cru pouvoir se dispenser d'entendre cette dernière parole, ou s'il avait pu deviner par quel hasard inoffensif elle lui était adressée, évidemment il ne l'eût point relevée. Mais il se crut dans l'obligation d'en détourner le sens pour éviter qu'elle ne devînt injurieuse. Il s'arrêta, et feignant de bien prendre la chose, il dit :

— Mais savez-vous qu'il faut être en bonne humeur pour vous aborder aujourd'hui, mon collègue?

— Eh! pour Dieu, monsieur, la paix ! répéta encore une fois l'amant d'Adeline, exaspéré par l'impatience.

— Là, là, dit Ferrières ; il s'emporte! On prend les choses comme elles sont, monsieur; on ne vous demandera pas satisfaction, on ne vous appellera pas en duel pour cela.

Henry leva les épaules.

Son interlocuteur était de ces sortes de gens que leurs habitudes, leurs préjugés, la dignité même qu'ils attachent à leur personne, éloignent de toute action vive, et surtout violente. Il était en même temps taquin et craintif. Il mettait ici à honneur de laisser traîner cette petite explication assez pour avoir ou le dernier mot, ou une parole de son adversaire qui mît au moins un peu à l'aise sa susceptibilité, selon l'occasion, querelleuse ou pacifique.

Henry n'était pas, pour ce résultat, dans les dispositions qu'il fallait. Il suivait, au contraire, une de ces veines de jours malheureux, une de ces chances dans la vie, où, pendant un temps donné, chaque événement tourne contre vous ; les cristaux que vous touchez se cassent, les lettres que vous attendez s'égarent, les paroles que vous dites blessent, les nuages attendent pour se crever que vous sortiez à pied sans manteau. La vie alors devient une lutte. Chaque incident est un ennemi. C'est alors qu'un Espagnol s'enferme pour fumer, et un Anglais pour se pendre.

Ferrières s'étonna que les mots de duel et de rendre raison n'eussent pas même éveillé l'attention d'une personne qui lui avait paru si brusque. Il en vint à suspecter son courage, et se sentit décidément offensé de la mauvaise volonté et de l'inattention même de ce personnage à deux faces.

— Monsieur, vous êtes un mal appris, dit-il ; mais assez doucement encore et du ton d'un homme qui veut moins se porter agresseur que s'emparer du droit qui lui semble acquis de se venger d'un mauvais procédé par une parole amère.

Grangeneuve avait repris la plume, et il écrivait tranquillement.

— Un digne sans-culotte ! ajouta de trois tons plus haut le député du côté droit.

— Insupportable ! dit Grangeneuve sans se retourner.

— Vous ne m'aurez pas manqué impunément, monsieur !

Henry jeta les yeux à droite, à gauche, et de bas en haut, sur toutes les parois de la bibliothèque dont il était entouré. Il inquiéta encore l'humeur fanfaronne de son adversaire. Puis il lui dit, à lui-même, en face et avec vivacité :

— Monsieur, savez-vous s'il y a ici des livres de droit ? On doit posséder un Domat, un Pothier : j'aurais besoin de consulter le titre des Donations.

Ferrières ne douta pas que cette question saugrenue ne fût une moquerie de sa partie adverse, une bravade, une impertinence calculée ; et il recula de deux pas.

Henry découvrit en ce moment dans un angle une de ces échelles à rampes, toujours mal assurées, au haut desquelles se hissent et se balancent assez gauchement les bibliophiles. Il y monta pour interroger les rayons supérieurs. Son adversaire regarda cette action comme une demi-fuite, et le poursuivit là-haut d'un nouveau défi.

Grangeneuve s'aperçut enfin de cette colère, et comprit le sens des injures. Il laissa tomber, de son piédestal assez frêle, quelques paroles de pitié et de mépris.

— Ah ! tu refuses de te couper la gorge avec moi !

— Oui, certes, répondit le dévoué Girondin. Votre folie me fait honte, monsieur, j'ai quelque chose de mieux à faire que de jouer ce jeu ridi-

cule. A vous, ma vie! il faudrait pour la livrer au non sens d'une telle querelle, que la patrie la jugeât bien inutile.

Le solliciteur, colère et lâche, ébranla brutalement un des côtés de l'escalier mobile, et prit la fuite en voyant l'escalier lui-même et son adversaire tomber.

L'os frontal fut entamé sur la base d'un pilastre; le sang se mêla dans les cheveux; l'épaule et le bras gauche reçurent une contusion douloureuse.

— Mais voilà un assassinat! dit Guadet en entrant au même moment par une des portes latérales. Je dénoncerai cet acte odieux à nos collègues: je ferai connaître ce misérable!

— Gardez-vous-en : ce n'est rien, dit le blessé, qui fut néanmoins obligé de prendre la main de son compagnon pour se relever. Il y a toujours, voyez-vous, un petit ridicule à choir; et le seul moyen de faire pardonner une chute, ce serait de tomber de plus haut.

La nuit cependant s'étendait sur Paris, comme un voile de crêpe, brodé çà et là de quelques étoiles d'or. C'était une de ces nuits transparentes et tièdes, comme il en descend si peu à l'horizon de ce pays dédaigné du soleil. Il avait pesé des nuages sulfureux sur l'atmosphère de toute cette journée; on crut qu'ils étaient emportés par le vent du soir. Le dôme de l'Ecole Militaire et les bois de Meudon étincelaient de rayons rouges; on eût dit l'incendie à travers quelques vitraux de l'Ecole. L'essaim des Parisiens sortait : il bourdonnait, il s'éparpillait sous les ormes et les marronniers de ses promenades. Les calèches légères emportaient, deux à deux, certains promeneurs distraits; les jeux de boules finissaient, les marionnettes allumaient leur chandelle, et les petits enfans savouraient à mains plaines ces cassantes oublies à qui, si vous vous en souvenez, la poussière des Champs-Elysées donne un goût de vanille.

Grangeneuve avait voulu dîner seul, sous les ombrages d'un jardin, dans la liberté du plein air, et il s'était arrêté à l'extrémité de la place qui prit depuis le nom de la Révolution. Là, vers la partie du sud-ouest, à l'entrée de ces Champs-Elysées dont nous parlions tout à l'heure, on a long-temps remarqué un restaurateur élégamment établi dans un pavillon qui portait le nom de Peyronnet, l'architecte du Garde-Meuble. Dans un étroit enclos de fleurs et de vignes vierges qui attient à cette maison, vivait un tilleul à grappes odorantes. Le vieux tilleul existe encore. Il a reçu, dans un passé moins reculé, bien des confidences poétiques: c'est là qu'à certains soirs d'été, s'assemblaient les rimeurs de notre âge. Les beaux vers d'un poème de Jeanne d'Arc, esquissé vers 1825, avaient fait donner à cet arbre le nom de l'arbre des fées. O mes amis d'autrefois! pourquoi êtes-vous devenus académiciens, députés et ministres? Pourquoi avoir délaissé sur la route ceux qui n'avaient ni ambition ni carrosse? Pourquoi si infidèles à nos rêves? Pourquoi remplacer, par l'unique et immobile amour de soi, des amours jadis si généreux et si fugitifs? Plaignez ceux qui ont gardé les illusions d'un âge écoulé : mais si on ne peut guérir les passions que par d'autres, leur en donnerez-vous de nouvelles? Dépend-il d'eux d'aimer l'or et ce que vous appelez les honneurs? Ne les connaissez-vous plus, parce qu'en dépit de leurs graves visages, et oubliant l'année de leur naissance, seuls ils sont restés jeunes des hommes de votre âge? jeunes de cœurs, adolescens de crédulité? Il s'est formé, depuis, d'autres esprits parens de ceux-là; mais les nouveau-venus le savent-ils? osent-ils nous aborder? n'ont-ils pas le droit de se défier des quarante années qui nous accablent? Ils n'ont remarqué, à cette période de la vie, à cette saison de la sagesse, qu'un lâche amour du repos, la peur, et l'ironie des vertus désintéressées. Hommes de 1835,

quels sentimens ignobles seront datés de notre millésime! Quelle génération que cette oligarchie d'épiciers janissaires, où l'égoïsme commande en bonnets à poil! Quelle maladie que celle où les intestins étoufferont le cœur! Le mal de la France est dans un seul mot : vieillards. La France a vingt ans, et son gouvernement soixante-dix. Otez le pouvoir à ces honteux Gérontes, la loi militaire vous réforme après quelques années de service, et les invalides civils sont plus funestes cent fois. Le cœur s'use plus tôt que les bras; les jambes s'engourdissent moins vite que la probité des ministres. Faudra-t-il, dans dix ans, pour savoir ce qu'ont pu signifier des mots jadis français, désintéressement et enthousiasme, ouvrir les dictionnaires imprimés sous un autre siècle?

A huit heures du soir, Grangeneuve s'était levé de son banc de gazon; il traversa tous les jeux, toutes les conversations si animées et protégées par le demi-jour de la fraîche promenade. Distrait et rêveur, il tomba au milieu d'un de ces cercles d'enfans, à travers une de ces rondes joyeuses, où les petites mains enlacées se désunissent tout à coup par l'élan des courses rapides, et puis se reprennent avec le refrain des chansons accoutumées. A l'aspect d'un prisonnier si imprévu, la troupe éleva d'innocens rires; on s'amusa de sa distraction; puis la sympathie de sa figure douce et grave fit resserrer les rangs. On refusa de lui rendre la liberté; on tourna autour de lui à l'éblouir. Mais, par une opposition bizarre, ces jeux si gracieux ne lui retracèrent qu'une sinistre image : celles des fêtes américaines, où les sauvages tournent ainsi autour d'un condamné à mort.

Grangeneuve se dirigea, comme toujours, vers la partie haute du faubourg Saint-Honoré, et il vit d'assez loin, à la porte d'Adeline, un carrosse. Elle y montait blanche et parée; un homme lui donnait la main; c'était son admirateur assidu, son éternel chevalier. Henry n'en vit pas davantage. Oh! si la colère et la vengeance n'avaient pas été pour lui la honte! Il s'arrêta. La main sur l'appui d'une croisée voisine, il parvint à retrouver sa force. Il ne se rendit pas même compte du souvenir que la forme de la voiture avait d'abord éveillé en lui; elle avait disparu du côté de la barrière de l'Étoile : c'était le chemin du bois de Boulogne et de toutes les retraites où deux amans peuvent cacher leur bonheur. Il ne lui vint pas à l'idée que les fugitifs pouvaient n'être pas seuls; il se jugea condamné : il s'avoua que cette femme était bien libre; il ne comprit rien à sa conduite, et par conséquent il en tira la déduction qu'elle était ce que dénonçaient les apparences. Il passa de l'emportement au mépris, du regret à l'indifférence, et alla errer sans projet, sans but, sans compagnon qu'une montre qu'il interrogeait de quart d'heure en quart d'heure.

Il eût été bien en peine de dire quels lieux il avait parcourus, quelle action il avait accomplie, quand il se présenta après minuit chez madame Duvillars. Il pleuvait. Elle-même rentrait à peine : elle était éclatante de parure, et sa physionomie était enluminée d'une agitation particulière. Elle rayonna de contentement à la vue de Grangeneuve.

Pourquoi se présenter chez cette femme avec les idées qui le suivaient alors et la résolution qu'il allait accomplir? Il expliqua lui-même l'intérêt de cette démarche en peu de mots; car la baronne le laissant parler le premier, semblait prendre le temps de se recueillir, afin d'user à son tour de la parole.

— Madame, voilà des papiers importans que j'ai intérêt à faire parvenir promptement à ma mère. Nous ne sommes pas sans inquiétude, nous autres députés en mauvaise recommandation à la cour, sur le secret des lettres et la fidélité de la poste. J'ai pensé que vous voudriez bien les faire passer à Bordeaux sous le couvert d'un de vos hommes d'affaires; et je vous les apporte avec confiance.

— Si tard? dit la baronne avec coquetterie.

— Demain, dit Grangeneuve qui faillit rougir, je pars pour un voyage. Il était nécessaire que ces papiers fussent déposés ici ce soir.

— Je suis flattée de tant de confiance. Ce voyage sera-t-il long? Mais à propos, Henry, saviez-vous que votre sœur est malade? Je l'ai appris ce matin même par l'une de nos amies d'enfance.

— On m'aurait fait savoir cette nouvelle, dit Grangeneuve confus.

Mais dans le fond de l'âme, il s'accusa de l'indifférence et presque de l'oubli où l'avait fait tomber Adeline, sur tous les objets qui lui étaient auparavant si chers.

— Ingrat! reprit madame Duvillars, vous reconnaissez bien mal l'intérêt qu'on vous porte, et vous décourageriez une autre que moi, de l'émulation de vous servir. Mais je vous suis dévouée, vous ne le savez que trop.

— Madame, il est bien tard, dit Grangeneuve. Je prendrais, si vous le permettiez, la liberté de me retirer.

— Un moment. Je ne croirai la mission de mon amitié remplie, que quand je vous aurai tout à fait ouvert les yeux sur le compte d'une femme indigne de vous.

— Ah! de grâce, répondit avec autorité l'amant d'Adeline; je ne suis pas venu ici, madame, pour écouter des remontrances: c'est un service que je demande, et non pas des conseils.

— Vous m'écouterez malgré vous, dit-elle. Je vous ai aimé, ingrat, je vous aime encore peut-être; vous m'avez séduite, vous m'avez arrachée à mes devoirs, et j'ai bien le droit...

— De mentir! dit Grangeneuve irrité. La victime n'est pas le séducteur. Vous avez le droit de parler sans qu'on vous réponde, sans qu'on vous écoute; car je vous avertis que de ce moment je regarde vos paroles comme un vain bruit. J'y ferme complétement l'oreille; et je ne demeure ici que le temps qu'il faut pour ne pas donner à vos gens l'idée que vous autorisez quelqu'un à vous manquer de respect.

— Mais quand je vous disais, poursuivit la baronne exaspérée, que cette femme vous trahissait pour le comte! Elle n'en fait plus un mystère: savez-vous où ils ont ensemble passé cette soirée qui vient de finir?

— Que m'importe! dit Henry, malgré la promesse qu'il avait faite de ne rien entendre.

— A l'Opéra, où j'étais moi-même. Depuis le commencement jusqu'à la fin du spectacle, ils ont été dans la même loge. L'ambassadeur d'Espagne, qui est le protecteur d'Alvar à ce qu'il paraît, et une madame Doviedo, qui passe pour la duègne de sa fille, font là, en vérité, un joli métier! Les deux bonnes gens semblaient exclusivement occupées du théâtre; mais le secrétaire d'ambassade était derrière la chaise de votre belle, et tout entier aux soins de la galanterie la plus empressée.

— Où est le mal? se dit pour lui-même et pour son interlocutrice, Henry, devenant plus attentif et plus calme.

— La coquette avait bien l'air de ne prêter à ses soupirs qu'une attention distraite; elle affectait bien certaine mine ennuyée? elle regardait bien sans cesse dans la salle, autour d'elle, comme si elle eût cherché quelqu'un, un esclave qui lui manquait; mais ce sont les ruses de ses pareilles, et ce n'est pas moi qui suis dupe de ces bohémiennes.

— Était-elle?... commença à demander timidement Grangeneuve.

— Fort laide, interrompit la baronne. Elle était pâle, elle était mal coiffée avec de longs cheveux derrière l'oreille, qu'on appelle, je crois, des repentirs. Vers la fin du ballet, il est entré dans sa loge un homme que je ne connais pas, mais que j'ai vu souvent avec vous, un député de votre bord, à ce que je crois; il lui a dit quelques mots à l'oreille, et elle est sortie précipitamment, entraînant avec elle les deux ou trois niais qui lui servent partout d'escorte.

Grangeneuve respira.

— Vous m'avez rendu service, madame! dit-il en prenant la main de madame Duvillars qu'il porta jusqu'à ses lèvres. Oui, je reconnais vos bonnes intentions! vous avez justifié... mes prévisions. Je viendrais à

mourir à l'heure même, que j'emporterais pour vous une véritable reconnaissance.

— Je puis donc compter sur votre dévoûment, mon ami?

— Tant que je vivrai, dit Grangeneuve en se retirant. Mais, madame... n'oubliez pas les papiers.

Quand il fut dehors, sa poitrine se dilata : Elle est innocente! dit-il. Je suis injuste et insensé. Je ne veux pas que cette jeune et faible fille, élevée au milieu d'un monde inconséquent, accoutumée à l'encens des éloges, soit sensible à l'hommage d'un cavalier brillant. Je veux rayer la coquetterie des défauts de son âge; je veux refaire cette âme en un jour, et l'enfermer, pour toute existence, dans l'occupation de m'adorer! Parce que je n'ai qu'une pensée, moi, il faut qu'elle n'en ait qu'une! Donnons-leur donc à ces légers esprits la force que nous n'acquérons nous-mêmes que par la souffrance et le temps. Faisons donc que l'élément où le créateur les fait vivre, ne soit pas l'inconséquence. J'ai pris mes rêves pour le mal, et mes soupçons pour le crime. Et quelle preuve ai-je acquise qu'elle m'ait trompé? N'ai-je pas, moi, de la bizarrerie et de l'humeur à me reprocher dans ma conduite? Pourquoi la punir de ma défiance? A l'Opéra! devant deux mille témoins, à l'éclat resplendissant des flambeaux! Ah! s'ils avaient un secret de bonheur, ils l'eussent caché. C'est la retraite, et non le monde qu'ils chercheraient. Qui rencontre-t-on à travers les fêtes, si ce n'est des malheureux qui se fuient, des cœurs désœuvrés, des esprits impuissans à vivre d'eux-mêmes? S'il est un couple enivré de lui et de son bonheur, il n'est pas à l'Opéra ; ni dans les groupes élégans d'un bal ; ni assis devant les merveilles de la scène. Il est à l'angle d'un bois silencieux; il est appuyé sur le même balcon qui domine des prés, des fleurs, une rivière ; ou, mieux encore, il est au fond d'un réduit impénétrable au jour. Elle m'aime! J'en crois sa pâleur, sa distraction; j'en crois surtout l'instinct de mon âme, et la voix qui me le crie : Je puis être heureux encore!

Deux heures du matin sonnèrent à l'église prochaine. Il était devant le Louvre; il reconnut l'horloge de Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Mon Dieu! se dit-il, arriverai-je assez tôt pour ne m'être pas fait attendre au rendez-vous!

Il avança au pas de course, et se trouva, en peu de minutes, à l'angle des deux rues qu'il avait lui-même désigné.

Il n'y avait personne. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de ce quartier, si laborieux le jour. Le seul bruit qui se fît entendre était le monotone retentissement des larges gouttes de pluie qui achevaient de glisser sur les pavés blancs et luisans. Il plongea avidement son regard dans les ténèbres; il se tourna de tous les côtés : il ne vit rien, absolument rien: si ce n'est, au détour de la rue de la Corderie, l'extrémité d'une écharpe, un bout de draperie blanche qui disparaissait. Il prit cet objet indécis pour un reflet de la lumière du réverbère balancé sur le mur en face. Il croisa ses bras un moment, reprit fortement quelques aspirations pour soulager sa poitrine et apaiser le battement des artères ; puis il se mit à penser que, peut-être arrivé avant lui au rendez-vous, Chabot n'avait pas voulu s'exposer à être surpris là avec des armes, et qu'il s'était retranché sous l'abri de quelque auvent, dans l'enfoncement d'une porte cochère, au fond de quelque allée obscure. Il attendait peut-être là avec insouciance.

— S'il s'était endormi! pensa Grangeneuve. Il toussa une première fois; mais l'organe embarrassé ne porta pas bien loin sa voix : il se reprit, et fit retentir au milieu de ce silence un avertissement grave et sonore. Il prêta l'oreille ; rien ne parut s'émouvoir. Mais après un assez long intervalle, il crut entendre de loin, et assez confusément, un cri prolongé de détresse qui répondait à ce signal.

Deux femmes s'élancèrent presque en même temps du coin de la rue

de la Corderie, et s'avancèrent de son côté. Il en fut aperçu à vingt pas de distance. L'une alors arrêta sa compagne impérieusement, parut la congédier malgré ses efforts pour résister, et s'approcha de Grangeneuve sans marquer un mouvement d'hésitation.

Il avait reconnu Adeline.

— Que faites-vous là? dit-elle avec un accent de voix convulsif.

— Mais vous-même? répondit-il doucement.

Sa parole était tremblante, et sa main s'avança pour saisir ou pour repousser la jeune femme.

— Moi, j'errais, dit-elle; je vous cherchais. Je suis déjà venue ici; j'ai été à votre hôtel : j'y retournais; j'ai reconnu votre voix de bien loin... Que Dieu et les saints soient bénis! Allons-nous-en.

— Et moi, je vous ai cherchée aussi, Adeline. Il y a bien long-temps que je ne vous ai vue! J'ai cru que vous m'aviez oublié; j'ai cru que vous n'aviez jamais eu d'amitié pour moi. Je suis bien heureux de vous revoir!

— Allons-nous-en, dit Adeline.

— Moi, j'ai quelques affaires dans une maison voisine, reprit Grangeneuve; donnez votre main, et laissez-moi baiser vos cheveux. Et puis à présent, retirez-vous : il est tard. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. Adieu.

Adeline réprima un frisson qui parcourut tout son corps; et d'une voix qu'elle voulut rendre calme, à qui elle essaya même de donner quelques inflexions caressantes et plaintives :

— Vous ne me laisserez pas me retirer seule, à l'heure qu'il est, Henry? Prêtez-moi votre bras; voyez : il pleut, je suis seule : qu'attendez-vous?

Henry les ouvrit, ses deux bras, comme pour recevoir et abriter son amie. Il sentait ruisseler la pluie le long de ce corps souple et délicat : le satin de sa chaussure était souillé; ni châle, ni mantelet ne couvrait ses gracieuses épaules; à peine si son cou était protégé par un épais fichu d'indienne que lui avait noué sa compagne avant de s'en séparer.

— Oh! pauvre enfant, dit-il, prenez donc mon manteau. Tenez, retirez-vous; personne ne vous suivra à l'heure qu'il est; on ne soupçonnera jamais une femme sous cet accoutrement. Il n'y a pas une minute à perdre : allez-vous-en, ma chère amie, et pensez à moi toute la vie.

— Je reste. Je vous attendrai, dit Adeline, sans impatience et sans plainte nouvelle.

— Pourquoi, ma chère petite? je vous dis que j'ai un rendez-vous d'affaire important et pressé.

En achevant ces mots, il regardait avec anxiété autour de lui.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit-il avec un doux sourire. Vous avez quelques fausses idées sur mon compte; vous soupçonnez ma fidélité, n'est-ce pas? vous supposez que je suis ici pour des intérêts de galanterie, pour quelque rendez-vous mystérieux? Je viens faire l'amant espagnol sous cette fenêtre? Il n'en est rien. Vous saurez plus tard la vérité. Il faut partir : allons, laissez-moi!

— Non, non, dit Adeline; la jalousie n'est point dans ma pensée, et pourtant que je vous aime! Mais je vous sais le cœur généreux; vous êtes un homme d'honneur, vous briseriez des chaînes avant de les déshonorer.

— Eh bien! il s'agit, dit Grangeneuve, de politique : c'est vrai. C'est une conférence qu'il faut avoir ici, hors des yeux de la police; quelqu'un à rencontrer sans qu'on puisse le surprendre dans une maison. Vous voyez bien que si l'on arrivait pendant que vous êtes là, si on me surprenait avec une femme, on croirait que j'ai commis quelque indiscrétion, que je puis compromettre nos amis, nos conjurés. Ayez de la condescendance pour la réputation de votre ami, Adeline; soyez jalouse de l'estime qu'il veut mériter. Quittez-moi, je vous en prie.

Adeline savait le secret de Grangeneuve. Il n'a jamais été bien éclairci par quel moyen, par quel homme cette connaissance était arrivée si tardivement jusqu'à elle; mais sa situation dans cette heure était de partager toutes les angoisses d'un dernier moment, sans avoir même la liberté d'épancher son effroi.

Elle aussi, et pendant que son amant essuyait ses bras mouillés, séchait quelques larmes égarées le long de ses joues, elle regardait avec terreur si le meurtrier n'apparaissait point au détour de quelque muraille anguleuse; si l'éclair d'un canon luisant ne trahirait pas sa venue dans les ténèbres.

— Rien ne peut donc vous décider à reculer pour moi cette entrevue? dit-elle. Vous ne voulez donc point quitter cet endroit si noir ? Eh bien! écoute-moi, mon ami !

— Je ne puis m'éloigner, dit Grangeneuve. Ecoutez-moi à votre tour. Je vous donne la positive assurance que je ne quitterai pas ce poste, que la personne que j'attends ne s'y soit rendue. J'engage mon honneur à cette persistance : c'est à vous de voir maintenant si vous voulez vous rendre importune et odieuse à la personne qui vous chérit le plus sur la terre, et qui mourra votre nom à la bouche et votre image dans le cœur.

— Restez donc ! répondit Adeline en laissant tomber ses bras de désespoir. Vous avez raison : votre honneur m'est aussi cher qu'à vous-même; je ne combats plus, je ne discute plus. Seulement, vous me croyez capable aussi de quelques sentimens élevés, n'est-ce pas? Vous ne redoutez pas une indiscrétion de ma part? Vous ne soupçonnez pas que votre secret puisse être mieux gardé au fond de votre cœur que dans le mien ? Eh bien ! laissez-moi assister près de vous à cette conférence.

— Dieu m'en garde ! soupira Grangeneuve.

— Je serai inaperçue, cachée sous votre manteau. Je tiens si peu de place ! On n'aura pas le soupçon de ma présence. Je ne ferai qu'un être avec vous. Je me boucherai, si vous voulez, les oreilles : je vous jure de ne rien entendre. Mais comme j'ai reçu votre serment, vous pouvez recevoir aussi ma promesse ; elle ne sera pas moins sacrée que la vôtre. Je ne quitterai cette place qu'avec vous, jamais sans vous, vivante ou morte.

En disant ces mots, elle se glissa comme un oiseau ; elle entra sous les plis du manteau, comme l'hirondelle en son nid un moment délaissé. Henry osa se débattre sous son étreinte. Le chêne voulut échapper aux anneaux du lierre. Impossible !

— Je crierai, dit-elle, si tu emploies la force. Tu vois bien que je puis faire manquer ton projet ; tu vois bien que je puis empêcher, en me montrant, ton compagnon d'approcher. Mais si tu me laisses là, près de toi, je me résigne ; et j'y demeurerai sans rien dire.

Elle porta, en parlant ainsi, les yeux vers la rue Saint-Hyacinthe. L'épaule de Grangeneuve lui cachait la vue. Elle s'éleva sur la pointe fragile des pieds, et alors, à l'angle de la maison la plus avancée de ce côté, elle aperçut poindre une tête. Puis un homme fit un pas avec précaution ; et enfin l'extrémité d'un fusil dépassa cette tête hérissée.

Adeline ne poussa point de cri. Henry, tourné vers la droite, attendait le moine par la rue opposée. Il ne vit paraître personne. Adeline pressa seulement son ami avec convulsion, puis passa à la gauche avec la prestesse et la rapidité d'un serpent, afin d'aller se coller sur son cœur. Ainsi posé, son corps était comme un rempart au devant du meurtrier. Elle dit à voix basse et rapide :

— Que la volonté de Dieu se fasse !

Puis elle pressa encore une fois Grangeneuve ; et, immobile, elle attendit les balles mortelles.

XI

L'Automne de 1792.

Un homme arrivé à trente ans sans être misanthrope, serait venu au monde sans cœur.

Cette vérité, déjà énoncée par nous-mêmes, va trouver une telle application dans ce récit, qu'il ne nous a pas semblé inutile de la rappeler avant de le poursuivre.

— Eh bien ! disait Brissot à Merlin de Thionville, le matin du deuxième jour après le complot tramé dans la salle des Conférences, a-t-on des nouvelles de nos deux compagnons ?

— Je ne sais que penser, répondit l'autre. Chabot a été aperçu ce matin par Ducos : était-ce lui, était-ce son ombre ? Dans tous les cas, son ombre serait légère et insaisissable, car Ducos n'a pu approcher du moine. Il a disparu au fond de la cour d'un hôtel, comme s'il eût désiré éviter toute rencontre.

— Grangeneuve, reprit Merlin, aura manqué de résolution. Sais-tu qu'il faut un courage bien rare pour ôter sans colère la vie à un homme?

— Je connais Grangeneuve, dit Brissot ; il n'est pas homme à se départir d'un engagement pris. J'ai bien d'autres idées sur son compte ! Depuis hier, il n'a point reparu à son domicile ; personne ne peut dire ce qu'il est devenu : je conçois, à son sujet, des inquiétudes qui grandissent à tout moment.

— Allons voir un peu, dit Merlin, ce qui se passe dans le quartier de la rue de la Sourdière, aux environs du club et du château.

Les deux collègues s'acheminèrent avec précaution. Ils semblaient, dans le maintien des passans qu'ils croisaient sur leur route, chercher à lire le dénouement de cette mystérieuse histoire. Quand une chose vous intéresse fortement, ne semble-t-il pas que tout le monde en soit instruit?

Ils trouvèrent Gorsas au Palais-Royal; et loin d'éclairer leurs doutes, il les augmenta.

— Vous ne savez donc pas, leur dit-il, qu'il a été décidé, en un comité plus nombreux que le nôtre, que l'action serait déconseillée aux braves qui se sacrifiaient? On n'a point accepté leur dévoûment ; de plus mûres réflexions l'ont fait juger impolitique, et on a même été jusqu'à croire que la police, informée du complot, se garderait bien de l'empêcher, mais qu'elle se tenait prête à fournir les preuves d'un assassinat volontaire. Grégoire et Ducos se seraient particulièrement employés à arrêter l'exécution du projet.

La vérité, cherchée à travers toutes ces conjectures, était que le seul Chabot avait démenti ses promesses. Quand il fut à la portée de la victime, il s'arrêta tout court. Et d'une voix beaucoup plus émue qu'héroïque, il lui signifia qu'il le laisserait vivre, et plutôt cent ans, et qu'il donnerait plutôt ses jours pour ajouter aux siens, que de courber un seul cheveu de sa tête.

Adeline retrouva l'espérance aux accens de cette déclaration. Elle ne quitta pas son refuge encore ; mais elle se dit, en respirant avec un effort moins pénible :

— Dieu soit loué! ce n'est que Chabot.

— Entrons ici, poursuivit le moine en s'approchant davantage ; entrons dans ce passage que voilà en face Il donne dans les dépendances d'un jeu de paume, le hangar doit être désert à cette heure, et nous causerons là, sans éveiller l'attention de qui que ce soit.

Grangeneuve, en deux personnes, suivit silencieusement son pacifique meurtrier.

— D'ailleurs, reprit le moine dès qu'ils eurent quitté la voie publique, j'ai réfléchi, mon cher, sur le marché que tu m'as fait signer. Je suis lésé très évidemment; et si tu persistes dans ta résolution prise, malgré toutes les oppositions de nos amis que je suis chargé de te signifier, c'est à toi de reprendre ce fusil que j'apporte, et à moi de me placer à vingt pas de distance.

— Vrai? dit Grangeneuve. Est-ce que l'Aveyron ne tomberait pas un peu dans la Garonne? Qui dirait que de nous deux, monsieur, c'est vous qui n'êtes pas le Gascon?

— Que je suis donc bien aise de t'entendre plaisanter! dit Chabot. Tiens, je n'aurais jamais pu fusiller un si brave et si joyeux compagnon. Imagine-toi, mon ami, que je me suis endormi de fatigue vers la fin de la soirée d'hier, et l'imagination toute remplie de courage, j'ai rêvé de toi. Je te voyais protégé par les anges; je mêlais les images de mon ancienne et de ma nouvelle vocation; religieux et patriote, il m'a semblé, quand je m'approcherais de toi, que je te verrais sous l'égide de la vierge Marie et de la déesse de la Liberté.

Adeline écarta le manteau qui la couvrait, et Chabot recula de trois pas.

— Monsieur Chabot, lui dit-elle, remettez-vous vite de votre émotion; car nous n'avons pas de temps à prodiguer. Il va être trois heures du matin, et j'ai bien froid! Nous opérons peut-être des miracles, nous; mais nous ne les expliquons pas. C'est vous que cela regarde : c'était là votre ancien métier. Si vous tenez à honneur d'être passé par les armes, voilà votre collègue qui, non moins généreux que vous, bien qu'il soit un peu plus résolu, refusera certainement de vous servir à son tour de sacrificateur. Mais moi, je puis vous rendre ce bon office. Prêtez-moi ce gigantesque mousquet. Est-il seulement chargé convenablement? Mettez-vous à présent à mes genoux; bandez-vous les yeux de vos deux mains épaisses, et laissez-moi faire le reste. Je vais vous fusiller.

Son amant sauvé, elle avait passé des larmes au rire, et du deuil à l'ivresse.

—La joie la rendra folle, dit Grangeneuve. La voilà bien : pluie et soleil!

Elle prit, en effet, l'arme pesante. Elle eut quelque peine à l'élever, à l'appuyer contre sa blanche épaule, et tirant le coup en l'air, elle alla réveiller tous les échos endormis et tous les vieux époux du quartier.

— Maintenant, dit-elle au capucin stupéfait, vous êtes mort, et mort en héros. Demain on vous donnera un certificat authentique; vous aurez le plus régulier de tous les extraits-mortuaires ; mais aujourd'hui, voyez-vous, il faut nous sauver. Votre trépas vient de faire un peu trop de bruit dans ce monde, et il pourrait survenir une patrouille qui essaierait de nous prouver, au fond d'une prison, que vous êtes encore vivant. Vous n'avez pas une minute à perdre.

Chabot ne sut que penser, il ne sut que dire, il ne sut que répondre ; mais il sut très bien quel parti prendre. Il se mit à fuir le premier, sans même ramasser son fusil. Adeline voulut reprendre sa course au milieu des ruisseaux débordés, en s'appuyant seulement sur le bras de Henry : Henry saisit sa taille charmante, l'enleva comme une plume légère, et l'emporta à la manière gracieuse dont un peintre a depuis indiqué, dans les bras de Bélisaire, la pose de son jeune guide. Ils disparurent tous deux.

—Ohé! ohé! les Brestois et les Marseillais en déroute! Voyez! quatre de leurs canons sur la place, un bon nombre de ces messieurs, le ventre en l'air ; toutes les cours du château sont vides, et les rues balayées jusqu'au Pont-Neuf! Encore un coup de collier, et nous reconduisons cette canaille au fond de ses faubourgs.

— Regarde donc, vicomte, ce cheval coupé en deux par un boulet; il n'est resté qu'une jambe de son cavalier.

— Laisse, mon cher; ces quarante-huit tocsins des sections de Paris m'assourdissent les oreilles : toute la population peut encore revenir nous tomber sur les bras, et le feu est déjà dans tous les bâtimens qui avoisinent le château.

— Ma foi, c'est un beau spectacle! Je parie qu'il n'y a pas moins de neuf cents toises d'incendie. Il fait chaud. Dame! que veux-tu? c'est le 10 août aujourd'hui.

Ainsi commençait, par un avantage des Suisses et des gentilshommes réfugiés aux Thuileries, cette journée qui devait finir par la déchéance du roi. Aucun des défenseurs du trône, membre de la noblesse, n'avait voulu revêtir l'uniforme de la garde nationale, et se joindre aux bataillons dits constitutionnels, tant ils avaient horreur, les chevaliers du poignard, de ce pacte que leur maître avait solennellement juré, le 14 juillet 1790 et le 18 septembre 1791. C'était la place du Carrousel, ordinaire enceinte de cette polémique, qui servait de théâtre au drame dont le premier acte avait été joué le 20 juin. La vengeance avait commencé par le ridicule, et la tragédie par la parade. Les vainqueurs s'étaient fort amusés; on avait ri aux dépens de la majesté d'un homme. La langue des halles avait été parlée haut à la cour; et plus familière que brutale, la démocratie n'avait encore mis ce jour-là qu'un bonnet grotesque à la place de la couronne féodale. C'est toujours, remarquez-le bien, sur ce Carrousel chevaleresque que viennent se mesurer deux champions qui portent rarement des armes courtoises et le fer émoulu : le despotisme et l'esclavage. Il a vu, ce terrain si célèbre, pour ne parler ici que d'événemens contemporains, le 31 mai, le 9 thermidor, le 13 vendémiaire, le 29 juillet 1830...., et voilà qu'il s'entoure encore de fossés comme s'il avait la prévision de quelques dissentimens dans l'avenir. La justice du peuple est grande, car sa patience est longue.

Un seul personnage, une femme, se montra homme au milieu de cette cour hypocrite. Là, les apparences de conciliation étaient trompeuses, l'espérance était dans la défaite des Français, dans l'alliance prussienne, dans la perte de plusieurs milliers de citoyens pour l'élévation de quelques courtisans. Cette femme, c'était la reine. Elle ne déguisait nullement sa pensée; elle eût voulu combattre et mourir, plutôt qu'accepter un déshonneur. Pour les autres, combinant leurs mouvemens avec les étrangers, véritables factieux qui se couvraient du manteau de la loi pour en anéantir l'esprit, conspirateurs sans foi, sans génie, sans courage, ils méritaient ce que leur réserva cette journée. Quand leur mauvais sort viendra dépasser leurs fautes, nous reprendrons des sentimens de pitié noble; mais pour aujourd'hui, disons-le, bien que les artisans de cette révolte ne fussent que Danton et Robespierre, la victoire se fixa du côté de la justice. Encore un jour, et l'ennemi arrivait à Paris : la terre de France était souillée, avant 1815, par la monstrueuse alliance qu'ils ont appelée sainte! Il fallait s'emparer du pouvoir pour résister à l'étranger : cette révolution était devenue nécessité politique. Louis XVI fut aussi coupable au 10 août que ses ennemis le devinrent au 21 janvier.

Et ce roi déserta le poste, quand toutes les chances étaient pour lui! Marie-Antoinette, entourée de ruines et de victimes, déplorait moins sa perte que le malheur d'avoir succombé sans éclat.

Arrivé dans l'Assemblée au moment même où le combat incertain laissait croire à beaucoup de députés qu'il ne leur restait plus qu'à mourir sur leurs bancs, Grangeneuve se souvint que Péthion était allé aux Tuileries. Il essayait là de porter l'autorité conciliatrice du maire; mais sa présence était un dévoûment inutile. Péthion pouvait devenir un otage, et être sacrifié à la peur ou à la vengeance des courtisans.

Grangeneuve proposa de lui faire ordonner, par un décret, de venir à l'Assemblée, rendre compte de la situation de Paris.

— Je vous dois la vie, messieurs! dit Péthion en entrant. Un cri mêlé d'horreur et de joie m'avait accueilli dans ce palais où j'ai refusé de me taire le 20 juin, quand je parlais au nom du peuple. On voulait me couvrir de chaînes; on ne m'a renvoyé que chargé d'imprécations.

Quand l'Assemblée eut donné refuge au monarque dans la loge étroite d'un journaliste; quand Westermann et ses canonniers eurent chassé du palais les étrangers placés entre le prince et le peuple, les députés sortirent de leur sénat, et Henry, un des premiers, parcourut ce jardin des Tuileries encore tout fumant de carnage. Là, des poutres enflammées, des débris, et la fumée épaisse traversant en colonnes sinistres ce royal enclos peuplé de tant d'orangers, de ramiers sauvages, et de blanches statues. Les murs de la terrasse étaient inondés de sang, et les seuils encombrés. Ici, des baïonnettes tordues, des tessons de flacons d'eau-de-vie distribués aux Suisses. Plus loin, et parmi des étoffes déchirées et rouges, un pan de manteau fleurdelisé. Dans l'épaisseur des gazons, au pied des marbres, sous les arbustes en fleurs, partout des cadavres. Une caserne des troupes de d'Affry, élevée au Pont-Tournant, brûlait : à ses lueurs, on voyait charger, sur la place Louis XV, des tombereaux de mourans; et quelques satellites de d'Orléans, qui avaient fui à la première décharge, revenaient égorger des Suisses, après le combat.

Grangeneuve se retourna alors; il regarda cette salle du manége où se tenait l'Assemblée, et que l'incendie avait pu gagner il y avait moins d'une heure. Par les croisées entr'ouvertes de l'une des salles du comité des douze, il vit une table servie, et, auprès de sa famille, immobile et l'œil baissé, l'impassible Louis XVI. Il faisait honneur à son repas accoutumé. Magnanime sérénité des rois!

Sans impatience de ses intérêts propres au milieu d'événemens si graves, et trop heureux peut-être pour se souvenir d'une offense, Grangeneuve, cependant, chercha, après quelques jours, à rencontrer l'homme qui s'était porté son agresseur dans un moment où il croyait, lui, avoir d'autres engagemens à remplir. Il ne l'aperçut nulle part. Un soir, cependant, il s'approcha d'un groupe où il venait d'entendre le nom de Ferrières mêlé au sien. Il apprit là, et seulement alors, que Guadet avait donné suite au mouvement de la colère que lui avait inspirée une déloyale brutalité, et que, sur un décret, ses collègues avaient envoyé à l'Abbaye le député royaliste.

Le temps marchait. Déjà s'assombrissaient les premiers jours de septembre : les prisons étaient menacées; et Ferrières pouvait périr au milieu de quelques sanglans désordres. Apprendre ce danger, voler à son secours, fut une même action pour Grangeneuve; il savait son adversaire enfermé à l'Abbaye; c'est là qu'il courut pour le réclamer et le défendre.

On ne s'attend pas que nous décrirons les événemens à qui ce mois de septembre a laissé son nom; assez long-temps a régné le mode littéraire de ne s'inspirer que de tortures, de ne se complaire qu'aux vapeurs du sang. Le rôle de la philosophie et de la justice est plutôt d'expliquer aujourd'hui, par le seul concours d'un petit nombre d'insensés, cette tache de meurtre dont la France a souillé sa robe. Disons que cette mission d'extermination fut accomplie par des êtres dégradés d'ignorance. La société est ainsi faite : le crime est exécuté par les victimes de l'égoïsme du riche. Celui qui conçoit, provoque ou inspire, est, avant tout, responsable : la tête est toujours coupable, quand le bras ensanglanté pourrait être innocent.

Ils avaient dit à quelques mendians, privés de raison aussi bien que de pain, que des vieillards, des femmes, des prêtres conspiraient au fond des cachots contre la république à peine décrétée. Et pour quelques deniers, ils avaient animé d'affreux courages, un désintéressement non équi-

voque et le patriotisme le plus aveuglé. Ce qui étonne, afflige et confond, c'est moins qu'il se soit trouvé des fanatiques pour concevoir une telle pensée, quelques instrumens hideux de ce projet hors de l'humanité, que de voir une population de huit cent mille âmes n'opposer aucune résistance à l'exécution du complot. Les auteurs de l'attentat étaient dix : on peut, et on doit les nommer. Ils s'appelaient Robespierre, Couthon, Saint-Just, Danton, Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Sergent, Panis et Marat. Les égorgeurs bien comptés, payés rigoureusement deux francs par jour, comme l'établissent les registres exacts de la commune, ne dépassaient pas cent quatre-vingts. Et ils firent leur office, non pas à la faveur d'une nuit, non pas durant un jour de stupéfaction et d'épouvante, mais pendant quatre nuits, mais à la clarté de quatre jours! Le massacre, commencé le 2, finissait à peine le 6. Où donc se cachait la garde nationale? elle se composait de cinquante mille hommes; et elle ne vint pas! Les Parisiens restèrent impassibles spectateurs de ces actes. Cinquante fusiliers auraient empêché ces assassinats : tout Paris laissa faire. « Je n'espérai plus, dit madame Roland, que la liberté s'établît parmi des lâches, insensibles aux derniers outrages qu'on puisse essayer contre la nature et l'humanité. » La garde nationale attendait-elle un ordre de son chef? Lui faut-il donc reconnaître son capitaine, et marcher en compagnie réglée pour voler au secours de ceux qu'on égorge? Hélas! j'en demande pardon, ou plutôt explication à tant de braves qui composent le plus égoïste et le plus servile de tous les corps : Comment cette garde que nous avons vue appuyer tant d'équivoques expéditions, tant d'autorités monstrueuses, faire la police pour Saacken, assommer de coups de crosse les passans distraits qui n'ôtaient pas assez vite leur chapeau devant les processions Quélen ; comment, dis-je, a-t-elle plus d'une fois manqué de zèle au profit des opprimés? Que faisait-elle la garde nationale aux assassinats de septembre? En ces jours-là, il n'y avait donc point d'intérêts matériels à protéger et point de boutiques à défendre? On n'égorgeait donc que des prêtres, des vieillards et des enfans?

Lorsque Grangeneuve se présenta aux portes de l'Abbaye, l'effervescence était dans sa première ivresse. Le bruit de la prise de Verdun s'était partout répandu ; on disait les Parisiens en marche sur Châlons, il ne fallait plus que trois journées pour que la capitale fût envahie. Le danger de la France était proclamé solennellement, le canon d'alarme tirait de quart d'heure en quart d'heure, et le drapeau noir flottait sur l'Hôtel-de-Ville. Sept furieux, ils n'étaient que sept à l'Abbaye, avaient déjà prononcé sur le sort de soixante captifs, parmi lesquels ils n'avaient épargné que mesdames de Saint-Brice et de Tourzel, déclarées enceintes par un heureux mensonge, et puis l'instituteur des sourds-muets, l'abbé Sicard. Le livre des écrous à la main, quand les assassins croyaient trouver un innocent, ils le laissaient sortir en criant au peuple armé : Chapeau bas! Puis ils amoncelaient l'or, les bijoux, les portefeuilles, pour déposer le tout, sans distraction d'une parcelle, au greffe de la terrible commune.

Pour réclamer son collègue, lorsque Grangeneuve eut traversé une voûte de piques, de sabres, de massues, on alla dire aux forcenés, qu'un commissaire de l'Assemblée demandait à intervenir dans l'action de ce qu'ils nommaient leur justice. Un homme sortit de la foule ; il portait à la main une lance de fer, laquelle était émoussée et rouge.

— Ce sang, déclara-t-il, est celui de Montmorin le ministre et compagnie. Nous sommes à notre poste ; retournez au vôtre. Si tous ceux que nous avions chargés de la justice eussent fait leur devoir, nous ne serions pas ici. Nous faisons leur besogne, et nous sommes à leur tâche.

— Il n'est pas là, ton Ferrières! dirent presque à la fois Chabot et Bazire, qui, envoyés pour apaiser la rage des meurtriers, semblaient les encourager et leur sourire.

— Il a obtenu, ajouta Bazire, d'être transféré à Bicêtre, parce qu'il y connaît le médecin en chef ; il se réclamera de cette protection.

Henry, rassuré très imparfaitement, et voyant trop que l'autorité de sa magistrature était méconnue, offrit en secret à l'un des satellites d'aller, à prix d'argent, s'informer, avec plus de détails et de certitude, sur l'objet de sa démarche.

— Prenez ce portefeuille, mon ami ; cherchez exactement dans toutes les parties de cette maison. Si votre représentant s'y trouve, amenez-le ; il est inviolable. Il vous récompensera de son côté, et vous aurez fait une bonne action.

— On me paie pour tuer, dit l'autre, et non pour faire de bonnes actions.

Il lui tourna le dos.

Grangeneuve, assuré pourtant que celui qu'il cherchait n'était point là, allait regagner sa demeure, le cœur soulevé et l'esprit éperdu. Il entendit les égorgeurs qui, indignés d'être oisifs depuis quelques minutes, parlaient de se rendre à Bicêtre.

— Là, disaient-ils, sont les principaux complices que les hommes de Coblentz devaient délivrer et employer contre nous. Marchons !

— Oui, criait l'homme à la pique de fer; car, à l'Abbaye, les cachots sont vides : les prisonniers ont été massacrés tous.. à l'exception de quelques uns.

— Et pourquoi ? demanda un Marseillais.

— Parce qu'on les a jetés par les fenêtres.

Avez-vous vu cette masse de bâtimens informes, un pandœmonium de constructions bizarres, qui pèse, au sud de Paris, sur le sommet d'un coteau stérile ? Cette fabrique domine et sépare les deux anciennes routes d'Italie et d'Espagne. Après le Mont-Valérien et les hauteurs de Sannois, c'est le point culminant du paysage. La colline a recelé dans son sein presque toutes les pierres dont la capitale est bâtie, et ses flancs se hérissent encore de roues, de grues à envergure énorme, qui poursuivent l'excavation. Nul rideau de verdure, nulle végétation un peu élevée ne dérobe à l'œil du voyageur l'enceinte des murailles tristes, et les mille croisées à barreaux de fer, et le chétif clocher de ce sinistre séjour. Est-ce un château, est-ce une citadelle, est-ce un hospice, est-ce une prison, est-ce une ville ? C'est tout cela ensemble : c'est Bicêtre, où le nombre des habitans ne s'élève guère à moins de six mille. La raison du siècle y a renfermé la folie, et, avec elle, trois autres infirmités de la nature humaine : le crime, l'indigence et la vieillesse.

Ce lieu, dont le nom est d'origine anglaise, vous ne le trouverez guère recommandé à l'histoire du moyen-âge que par des traditions de félonie, de vol, de meurtre et de superstition. Depuis l'ancien cimetière des Romains jusqu'à la crête de la montagne, s'était établi, vers 1540, le refuge des revenans et des loups-garoux. C'était au fond des carrières prochaines de Mont-Rouge, que les nécromanciens faisaient voir le diable à nos pères.

Aujourd'hui, il n'y a de poésie sur cet horizon désolé que quelques amas de pierres qui blanchissent d'espace en espace, assez semblables à d'immobiles troupeaux de mouton ; et puis ces roues grandissantes : soit qu'elles vous rappellent des idées de supplice, ou soit que l'une d'elles, venant tout à coup à s'émouvoir, vous la preniez de loin pour quelque intelligence souterraine, un mystérieux télégraphe, les signaux du berger fanatique à ses chiens de pierre et à ses innombrables brebis.

Toutefois, si vous parveniez sur les sommités de cette colline, où le silex et le calcaire marin se confondent, vous verriez s'étendre la perspective à de prodigieuses reculées. Là, les panoramas qui se découvrent

ont un double caractère de splendeur et de rusticité. Parcourez-le, ce plateau, où le cabestan des carrières rivalise avec le soc du laboureur; où le terrain quelquefois bouleversé à sa surface, rappelle les fouilles de Pompeï; devant vous se creuseront les vallons secrets de la Bièvre. Les parcs d'Arcueil et de Cachant étaleront sous vos pieds la cime de leurs grands arbres, comme un tapis de velours nuancé. Au nord voilà Paris! avec son amphithéâtre de monumens, toutes ses pointes gôthiques, ses dômes variés; et le cours de la rivière plus onduleux qu'un serpent replié vingt fois sur lui-même.

Le choc de tous les vents épure cette atmosphère, et produit la longévité. Quelques prisonniers ont passé là jusqu'à cinquante années dans les fers. On parle d'un voleur célèbre qui, vivace encore après quatre-vingts ans, dont il avait usé les deux tiers au fond d'un souterrain, contrefit jusqu'à deux fois le mort pour être rendu à l'air et à la chaleur. Lorsqu'on l'eût remonté, immobile et froid, dans les cours, il ouvrit les yeux et dit : — J'aurai vu encore une fois le soleil!

Mais au temps dont nous retraçons une si fugitive esquisse, il y avait encore à Bicêtre, parmi quelques scélérats dignes de la chaîne et les meurtriers réservés à la mort, plus d'une victime du bon plaisir et des froides atrocités du code féodal. Ainsi des fils de famille, qui avaient résisté à la vocation imposée par l'ambition de leurs parens; des frères ou des époux en révolte contre les amours effrontés de quelques courtisans, et surtout grand nombre de braconniers condamnés aux fers pour avoir essayé de tuer un lièvre, un jour que leur famille avait faim.

Les égorgeurs de septembre, confondant toutes les idées, ou mieux, incapables d'en concevoir une autre que celle de vider les prisons au profit des cimetières, gravirent avec sept canons la colline de Bicêtre. Ils avaient résolu d'occuper cette citadelle, gardée par un corps de vétérans, fallût-il en former le siége.

Ils montèrent. Un silence de mort régnait autour de l'enceinte, car le concierge, objet des haines de la commune pour avoir été soupçonné d'appartenir au parti de la cour, avait fait fermer les grilles et se préparait à la défense. Arrivée devant une porte principale dont le cintre élevé ne manque pas de quelque grandiose, et qui s'entoure d'allées symétriques et de bordures de buis à la manière des parterres de Versailles, l'armée des montagnards s'arrêta. Elle fit sommer la prison de se rendre, et avant toute chose obligea à descendre d'innocens couvreurs qui réparaient une aile avancée du bâtiment. Elle les prenait pour un poste de tirailleurs. A la vue de l'artillerie, les vétérans passèrent du côté des agresseurs; le concierge fut couché en joue par les siens, les portes furent enfoncées, et un tribunal en plein air s'établit devant l'entrée même de la prison. On peut voir encore l'escalier à rampes de fer où l'on appuya la table et les trois juges. Comme à l'Abbaye, comme à la prison des Carmes et à la Salpétrière, les jugemens et les exécutions se suivirent tout un jour sur le livre des écrous, consulté comme unique accusateur. Nulle résistance ne fut opposée; les bourreaux eurent même des spectateurs sans colère et sans autre passion que la curiosité. Ces indifférens si dépravés n'étaient que les habitans de la maison même; c'étaient ces vieillards accueillis là sous le nom de bons pauvres; car la sécurité sur les besoins physiques peut conduire à l'idiotisme, et la vieillesse à l'insensibilité. Cependant, il y avait dans une cour carrée réservée aux forçats, et dans un assez grand nombre de cabanons, des hommes de coups de main et de carnage, qui avaient été circonvenus peu de jours auparavant par des émissaires du parti aristocratique et quelques guichetiers à la dévotion de leurs anciens maîtres. Quand, le soir, les premiers vainqueurs pénétrèrent dans leurs quartiers, les prisonniers se méprirent. Ils crurent voir accourir ceux qui leur avaient fait promettre des récompenses et d'abord la liberté, pour seconder un mouvement contre-révolutionnaire.

—Vive Condé! crièrent-ils.— Vivent les Autrichiens!—A bas la nation!

Maillard, qui commandait, fit subitement refermer les portes; le jour allait tomber, on dissimula, on réserva, pour le soleil levant, la vengeance. Mais dans la nuit le concierge, échappé miraculeusement aux recherches des sans-culottes, fit avertir les forçats, fournit quelques armes et fit ouvrir leurs cabanons. Les prisonniers y restèrent néanmoins comme en un retranchement, attendant l'occasion d'enfoncer les lignes extérieures et de profiter du tumulte pour échapper, aux premières lueurs de l'aube. On essaya d'appeler, un par un, les prisonniers, qu'attendaient les assommeurs. Aucun d'eux ne consentit à sortir. Alors il s'établit, entre les galériens et les montagnards, un de ces assauts, une de ces luttes de géans, un de ces combats dignes de l'enfer des poètes. Adroits et protégés par les angles de leurs cachots, situés au rez-de-chaussée, les chasseurs ne manquaient pas un coup d'espingole. Les assiégeans tiraient au hasard; le nombre perdait ses avantages. Ceux qui n'avaient point de fusils ou à qui manquait la poudre, se fabriquaient des armes de toute espèce. C'étaient des barreaux arrachés, c'étaient des pavés énormes entassés dans leur retraite. Malheur à qui approchait! Pendant trois heures les prisonniers soutinrent le siége : plus d'une de leurs sorties avaient fait reculer les montagnards. Enfin le chef des terroristes eut l'idée d'un moyen grotesque et terrible, dont l'emploi a été imité depuis par les suppôts d'un gouvernement ennemi de la France. Il fit venir des pompes, y réunit toutes les eaux gardées pour les douches des fous, et ainsi il mouilla la poudre des combattans et en asphyxia quelques uns dans les tortures d'un abominable supplice.

On vit des hommes, la bouche sanglante et les yeux crevés, se précipiter au hasard sur la pointe des sabres et des baïonnettes. On vit descendre des toits de misérables insensés qui, échappés de leurs loges et déchaînés par une main inconnue, vinrent avec des cris et des rires se mêler aux saturnales du combat, regarder dans la bouche des canons, y plonger leurs bras dévorés par la chaleur, et faire enfin disperser leurs membres sans qu'il en restât un vestige.

Un homme parut au milieu de ce désordre, qui n'était d'aucun des deux partis, et avait à redouter de doubles attaques. Il réclamait un prisonnier, il le cherchait à travers la fumée du combat, depuis le fond des plus secrètes cellules jusque sur les toits en plate-forme, qui, revêtus de plomb, sont éclairés la nuit par un triple rang de réverbères, afin de prévenir d'audacieuses évasions. L'investigateur, c'était Grangeneuve; l'objet de sa sollicitude, c'était Ferrières. Le médecin en chef, protecteur du député aux arrêts, lui avait vu gagner les terrasses : mais sur ce lieu élevé, un chien, ordinairement préposé à la surveillance des condamnés, errait en multipliant ses détours et ses cris. Irrité par la fusillade, l'animal écumait et bondissait comme s'il eût été en proie à la rage. Nul n'osait l'approcher. Le guichetier même, qui le nourrissait, en était méconnu. Cependant Grangeneuve crut voir dans une guérite renversée, et dans la fureur même du boule-dogue quand il approchait de ce point, l'indice de la présence d'un homme caché. Il allait braver la lutte et les morsures de son adversaire, lorsqu'un coup d'espingole parti du haut de l'escalier en face abattit le terrible animal; et l'un des massacreurs, animé aussi par l'espoir de retrouver là un fugitif, s'élança sur la terrasse et courut relever la guérite. Elle était abattue sur son ouverture. Un homme, demi-mort de frayeur, était protégé sous cette espèce de bière : il s'en était fait un abri. Le septembriseur, nommé Retou, releva l'inconnu d'un coup de crosse, et posant sur sa tête une main déjà sanglante : — Encore une pelotte à dévider, dit-il.

— Monsieur, dit Grangeneuve, à qui le courage manqua pour l'appeler camarade, malgré son vif désir de le fléchir, cet homme n'est point ce que vous soupçonnez. Ses habits seuls vous l'indiquent.

Le vêtement des prisonniers de Bicêtre était en effet mi-partie noir et gris.

— Habit de pierre de taille, dit Retou, paremens d'ardoises et doublure de brique... Il voulait indiquer par là qu'il le croyait évadé de prison : voilà son uniforme ; s'il en a changé, il en changera encore !

— Respectez, dit Grangeneuve, un représentant du peuple, un membre de l'Assemblée nationale, que je viens réclamer, moi, son collègue. Vous connaissez le décret d'inviolabilité ?

— Je connais Huguenin, Lesueur, Héron et Maillard : Maillard, notre chef, le chef des tappe-durs, dit Retou. Laissez-moi envoyer celui-là à la piscine des carmagnoles : on le fera éternuer à la fenêtre, ou bien je vais l'élargir tout de suite moi-même (1).

Retou souleva une hache passée dans sa ceinture de cuir ; Ferrières poussa un cri, et Grangeneuve avança paisiblement en déployant, sous les yeux du bandit, le décret d'inviolabilité dont il s'était muni comme d'un préservatif en quittant l'Assemblée.

L'égorgeur fut frappé du sang-froid du député, et il se sentit flatté en même temps de la marque d'estime qu'on lui témoignait en mettant un papier sous ses yeux. Il le prit à l'envers, le parcourut dans le même sens, et le remettant avec déférence à Grangeneuve :

— C'est très bien, dit-il ; je vois que tout est en règle ; vous êtes de bons sans-culottes, et vive la nation !

Ferrières s'attacha sur la poitrine, avec plusieurs épingles, le décret d'inviolabilité, et il ne crut pas cette précaution superflue pour traverser les cours de la prison et les doubles lignes d'égorgeurs qui gardaient toutes les issues.

Quand il fut hors de danger et seul dans la campagne avec son libérateur, il lui baisa humblement les mains.

— Que ne vous dois-je pas, dit-il ; se peut-il, monsieur, que ce soit vous qui soyez devenu mon ange gardien ? vous qui pour me délivrer avez bravé tant de périls !

— Vous m'aviez offensé, dit Grangeneuve : j'avais le droit d'obtenir une vengeance.

XII

Le Collier de perles.

— Ne me tourmentez plus, chère Adeline : je suis coupable, si j'ai pu vous causer de l'inquiétude et des ennuis ; rien ne me distraira désormais du bonheur d'être près de vous, et avec vous. Avançons. Voyez ces trois pointes aiguës, ces tours noires, ces murs d'une élévation si menaçante et si triste, c'est le Temple. Ce lieu n'a-t-il rien à dire au cœur d'une femme ?

— Il dit que les fautes et les malheurs peuvent faire hésiter la pitié, répondit Adeline ; et cependant, je le sens, la pitié l'emporte. Mais je ne puis rien changer à la fatalité, si c'est là le nom que vous donnez à la déloyauté ou à la faiblesse. Permettez que, sans hypocrisie, je m'intéresse à moi avant de me préoccuper des autres. Je ne crois pas les malheurs des princes plus grands que ceux des bourgeois : personne n'a le monopole de l'innocence. Je hais les sentimens solennels et les vertus de théâtre.

---

(1) Élargir, dans le langage de ces hommes, signifiait tuer. La piscine des carmagnoles désignait le tribunal révolutionnaire : eternuer à la fenêtre, la guillotine.

Henry regarda Adeline comme un homme qui veut faire comprendre qu'il a saisi l'amertume d'une allusion contre sa conduite.

— Eh bien! oui, dit-elle, qu'alliez-vous faire pendant la journée d'hier, si longue et si horrible, dans ces cabanons de Bicêtre? à travers des fous de toute espèce, et la mitraille tirée sur des malades? sauver un homme que vous ne connaissez que par un outrage qu'il a voulu vous faire. Il y a du faste dans cette générosité. Et qui vous avait chargé de garder cet homme? Aviez-vous peur qu'on vous dît, s'il avait succombé: Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? N'y a-t-il pas, je le répète, ostentation au fond de cette conduite? Et c'est votre vie, c'est la mienne, que vous alliez jouer encore dans cette hasardeuse expédition! C'est pour ce misérable que vous risquiez le bonheur de deux existences! Vous ne m'avez donc jamais aimée? vous aimeriez la vie; vous ne m'abandonneriez pas pour une affectation de valeur et de magnanimité.

— Enfant, répondit Grangeneuve, laissez-moi jouir un moment du spectacle que j'ai sous les yeux: j'en avais besoin pour oublier les actions d'hier, atrocités telles qu'on n'en a jamais reproché de semblables à des sauvages et à des cannibales! Regardez cette prison du Temple, respectée du moins par les vainqueurs; voyez ce frêle ruban tricolore, appuyé d'espace en espace sur des rameaux de coudrier: il suffira pour arrêter ici toutes les colères, et former une barrière inviolable.

— Eh! que n'en mettait-on aussi ailleurs? dit Adeline avec amertume. N'y a-t-il de sacré que la prison des rois?

— La colère vous rend injuste, ma bien-aimée; qui pouvait prévoir, et par conséquent prévenir ces malheurs? Il a fallu une affreuse expérience pour les repousser. Et quant à moi, je n'accueille pas davantage vos reproches; ils me supposent trop généreux ou trop simple; je n'ai mérité ni cet honneur ni cette indignité. Le prisonnier de Bicêtre, puisqu'il en faut parler, m'avait offensé. L'injure, devenue publique, m'obligeait d'en tirer satisfaction, puisque l'opinion ne flétrissait pas complétement cet adversaire; et si je l'ai obtenue cette satisfaction, si j'ai repris l'avantage sur lui sans répandre de sang dans une rencontre obscurément égoïste, où est l'équité de m'en blâmer? Je me suis conduit sans lâcheté peut-être, mais non pas sans calcul; et où il n'y a pas de colère, le calcul est permis. Il fallait, en un mot, pour triompher d'un homme, ou lui ôter ou lui sauver la vie. N'avais-je pas le droit de choisir? Je ne suis ni un héros de roman ni un grand philosophe. Je trouve insipides ces hommes parfaits, tels que vous voulez me dépeindre; et je crains bien plutôt d'avoir à prouver, dans ma vie, que je ne suis pas sir Charles Grandisson. Vous aurez trop d'occasions de le voir!

Du reste, ajouta-t-il, le désintéressement de ces forcenés n'a pas moins éclaté que leur barbarie; et s'il n'y a jamais eu au monde un événement plus hideux, si ce n'est pourtant la Saint-Barthélemi, il faut remarquer la disposition récente des esprits. Il y a progrès. L'humanité est moins dégradée dans la fièvre de la liberté, dans la réaction de l'esclavage contre la tyrannie, que sous le joug du fanatisme et au sortir de la main des prêtres. Ainsi, nous apprenons que bien peu de communes en France ont imité l'exemple des Sergent, des Marat; peu ont suivi les ordres infâmes de la commune de Paris; tandis que pour l'assassinat des protestans, il y eut émulation du Rhin aux Pyrénées: et hormis D'Orthez, dont l'exception est devenue immortelle, tous les magistrats nommés par les cours, tous les chefs militaires ou civils suivirent et dépassèrent les ordres de Charles IX.

Cependant l'humeur inquiète d'Adeline tenait moins aux événemens passés qu'à ses craintes de l'avenir.

— Qu'avez-vous résolu? disait-elle. Votre silence sur vos projets ne peut rien me présager d'heureux. Voilà que la révolution d'août et la captivité de la famille royale amènent un gouvernement nouveau. On

parle de Convention nationale : voudrez-vous y être nommé? Faudra-t-il retourner à Bordeaux? M'emmènerez-vous? Ces questions qui depuis vingt jours se pressent sur mes lèvres, laissez-les déborder toutes ensemble, et tirez-moi du plus insupportable des supplices connus : l'incertitude.

Pour première réponse dans le lieu où ils se trouvaient alors, c'est-à-dire une des contre-allées de ces boulevarts interminables qui enveloppent Paris d'une double ceinture, Henry pressa le bras d'Adeline. Puis il dit avec un accent de mélancolie plein de reproches contre lui-même :

— J'aurais dû aller à Bordeaux; d'abord pour ma mère, pour ma sœur, que je semble oublier pendant qu'elles redoublent envers moi de sollicitude et de tendresse ; et puis afin de résigner dans les mains de mes compatriotes le premier mandat dont ils m'avaient chargé. Je ne prévois plus que des malheurs pour la France. Ils vont rendre la liberté effrayante et haïssable : elle ne peut exister sans la morale, l'ordre, les lois : et je découvre déjà que l'action du gouvernement futur se renfermera dans un seul moyen : la terreur. C'est l'opinion de Vergniaud, de Ducos, de Fonfrède, de presque tous nos Girondins. Reste à savoir si j'avais le droit de déserter un poste où leur fidélité demeure. Enfin l'événement a répondu pour nous; ce dont vous vous inquiétez est accompli : vos questions d'aujourd'hui sont résolues par un fait déjà vieux d'une semaine, et sans que j'aie trouvé l'opportunité de vous le dire.

— Comment?

— Oui : on a pris mon séjour qui se prolongeait à Paris pour un éloignement des intrigues, pour une sollicitation de la modestie : et contens qu'ils étaient de la députation tout entière, les électeurs, guidés par Dumeyril, n'ont pas fait une exception, dirai-je pour ou contre moi, en reportant deux fois leurs suffrages sur les mêmes choix. Je suis donc, et à l'heure qu'il est, membre de la Convention nationale... à mes risques et périls.

La jeune femme ne put retenir un mouvement de joie. Ses yeux brillans allèrent chercher ceux de Henry, et elle lui rendit à son tour l'étreinte qu'elle venait de sentir.

— Bien! dit Grangeneuve : on salue aussi de sourires et de vœux le navire qui ne reverra plus le port. Ce n'est pas la première fois qu'on pose une branche de myrte sur un bouclier qui servira de lit de mort.

— Il est au moins consolant, reprit Adeline, de penser qu'une seule existence en règle deux. Vous ne pouvez mourir, vous, que pour une noble cause, et moi je ne puis pas vivre après vous. Maintenant fermons les yeux et allons avec sécurité au devant de l'avenir, puisqu'il ne faut qu'une seule flèche de cet ennemi-là pour abattre à la fois deux combattans.

Ils étaient rentrés dans l'appartement de la rue de Courcelles. Adeline lisait dans le regard de son ami la plénitude de son bonheur, toute l'expression de cette joie tranquille et profonde qui fait mal à l'envie, qui semble irriter le sort et qui ne peut durer tant elle est surhumaine. Elle avança du pied un moelleux tabouret devant le fauteuil où il était assis, puis elle y pesa ses deux genoux, moitié comme un enfant joueur, moitié comme une dévote de vingt ans sur le prie-dieu qui va recevoir ses premiers secrets. — Je voue ma vie à la vôtre, dit-elle; tu es le créateur de mon âme; sans toi qu'aurais-je connu de la condition d'exister? Tu m'as dévoilé l'énigme. Va! je te bénis, non pas seulement pour les douces heures que nous avons partagées; non pas seulement pour la félicité que tu m'as fait comprendre, mais aussi pour la puissance de souffrir, de vivre et de connaître. Sans toi que serais-je? un de ces êtres inachevés qui s'en vont sans soupçonner le prix de la vie, occupés seulement d'un matériel bien-être, d'une végétation paresseuse, se plaçant au rang des êtres sensibles, parce que leur corps ne souffre

pas, parce que leurs besoins grossiers sont prévenus. Oh! que de facultés tu as éveillées dans un être si faible! Tu es ma mère que je n'ai pas connue; tu es mon Dieu, bien plus que celui qui avait usurpé avant toi ce nom. En te donnant mes jours, je ne te rends que ton bien; car mon âme est une partie de la tienne, et elle se réunit à l'autre comme va un ruisseau à la mer; parce que la rosée remonte au ciel.

On frappa assez familièrement à la porte.

Adeline était bien changée depuis qu'elle connaissait, ou plutôt depuis qu'elle aimait Grangeneuve. Son caractère avait un peu moins d'indécision, son maintien avait plus de pudeur et par conséquent plus de grâce. Son esprit surtout s'était élevé et développé par la culture : car elle avait désiré vivre avec lui par l'intelligence, et communiquer avec toutes les facultés de son être. Avez-vous, dit Simonide, passé quelque temps avec la rose? vous retiendrez un peu de son odeur. Mais pour toutes les traces d'une éducation commencée à l'enfance, comment les effacer? Vous appellerez seconde nature des habitudes qui sont la première et toute la nature même, s'il s'agit de légèreté et de coquetterie dans l'éducation d'une femme.

Adeline parut contrariée, puis embarrassée de la visite. Elle rougit, elle hésitait à se lever; elle eût voulu s'être méprise sur le bruit d'un doigt qui avait heurté le panneau. Elle aurait voulu surtout que Henry ne l'eût point entendu, qu'il ne pût jamais l'entendre.

Peut-on, quand on est belle, et gâtée par la corruption des éloges, préférer un amant au reste de l'univers, et rester sensible encore à l'admiration des indifférens? Ceux qui nient que l'amour et les distractions de l'esprit soient compatibles, ont-ils bien réfléchi, d'abord à l'impuissance d'une longue contention de cet esprit féminin, puis au besoin d'étendre incessamment un empire, et enfin à l'enivrante satisfaction que donne à un tyran la tyrannie? Il y a dans un luxe, même inutile, une grâce incontestable. Dieu aussi aime l'encens perdu; Dieu et la femme peuvent se laisser adorer sans en tirer d'autre profit que la vanité des hommages. Il y a, d'ailleurs, et cela ne m'a été confié que cet hiver même, au coin d'un feu paisible, par une amie qui m'a coûté autrefois quelques larmes, il y a dans l'empressement d'un homme épris, dans cette fièvre de son âme, dans l'agitation de ses sens, dans sa pâleur, dans la vie ou la mort que peut lui donner un sourire, il y a une émotion contagieuse, un si vif attrait d'exercer le despotisme, un tel bonheur enfin de régner, que nulle vertu de femme ne peut abdiquer pour jamais cette puissance. — Pourquoi souriez-vous, ma brune et distraite lectrice? Ah! que je plains celui qui vous aime!

Le visiteur, quel est-il? se demanda Grangeneuve. Il croyait être certain que les assiduités du comte Alvar avaient discontinué. Jamais il n'en avait parlé à Adeline; jamais aucun indice, du moins volontaire, n'avait de sa part fait de cette absence une condition de son dévoûment pour elle; et cependant il croyait qu'elle avait fait pour lui ce sacrifice. Et cependant ce fut vers lui seul que toutes ses pensées se reportèrent, surtout quand il vit la contenance inquiète de la jeune femme.

Adeline n'avait recherché aucune occupation; elle n'avait pris aucun parti sur son existence future. La paresse l'environnait toujours de ses piéges, malgré les premières instances et quelques amoureuses menaces, à propos des derniers fonds que lui avait remis Grangeneuve de la part de son créancier de Bordeaux. Grangeneuve s'en souvint au moment même; il la blâma dans son cœur avec amertume, et pourtant pouvait-il se cacher qu'il y pensait lui-même pour la première fois? Il avait été si malheureux et si heureux depuis! Les réflexions de la sagesse ne se placent guère qu'entre ces deux extrêmes de la vie. Et puis, le doux maintien de ne rien faire allait si bien à Adeline! Elle était si voluptueusement née pour cette occupation italienne... Cette langueur du

bain, ces rêveries de l'ottomane, toute cette existence horizontale, où la méditation se développe à la faveur du repos : c'était sa vie ! Pouvait-il les condamner bien rigoureusement ces jours qu'il avait partagés lui-même, ces jours sans réflexion et sans projets, qu'on accueille comme un ciel bleu, où l'on se laisse vivre, où le cœur, en véritable lazzarone, se couche au soleil, végète avec l'herbe qui pousse et la fleur qui s'entr'ouvre?

On frappa une seconde fois. Adeline se leva comme malgré elle, et fut au devant de la personne qui insistait. Henry, déjà debout, avait pris son chapeau par un mouvement de dépit et malgré un bras étendu vers lui qui le conjurait de rester. Encore s'il avait pu douter du sexe et de l'intention presomptueuse du survenant ! Mais il avait saisi, dans l'intervalle des deux sommations le cri de ces bottes élégantes qui se sont séchées dans la garde-robe d'un petit-maître, à la faveur de leur grand nombre; et une certaine toux brève et hautaine qui annonçait le contentement du fat. Il aurait parié, si le fait avait pu se vérifier à travers la serrure, que le personnage relevait sa cravate et décroisait son gilet à larges pattes, pour étaler le diamant de son jabot.

Adeline, troublée au moment d'ouvrir (ce qu'elle eût dû se dispenser de faire par le seul mot : Entrez !), porta la main plus haut que cette action ne l'exigeait, et posa le doigt sur un verrou de cuivre doré, en regardant Grangeneuve. Il répondit à ce coup d'œil d'intelligence par l'invitation d'entrer faite lui-même à l'inconnu, et prononcée d'une voix haute et mesurée.

La porte s'ouvrit. Adeline se trouva naturellement cachée par le développement du battant de droite, et l'inconnu, un énorme bouquet à la main, s'avança jusqu'au milieu de la chambre. Quand il redressa la tête après avoir salué, et qu'il éleva le bras pour offrir ses fleurs, il ne trouva devant lui que le dos de Grangeneuve.

— Eh bien ! dit-il d'une voix de tête assez insolente.

Adeline toucha poliment un fauteuil qui était près de lui. Henry se retourna après avoir vu l'importun dans la glace, et l'importun dit sottement au député :

— Je ne vous aurais pas reconnu de ce côté-là.

— Ce n'est que vous, Lacombe? dit Grangeneuve : je ne m'attendais pas à l'avantage de vous rencontrer chez madame. Madame doit être fière de dérober quelques uns de vos momens à la diplomatie !

— Point d'épigramme, mon cher citoyen, dit Lacombe; madame n'est-elle pas, comme vous, parée du beau titre de compatriote à mes yeux, sans compter tous ses autres charmes?

— Voulez-vous permettre, séduisante Liline, dit-il, que je remplace le bouquet d'avant-hier?

A ces mots, dont Adeline parut interdite, l'ancien maître d'école, l'ancien agent ministériel, s'approcha d'une console, saisit par la tête des œillets et des héliotropes placés dans un vase de porcelaine du Japon. Il les enleva, au risque de s'inonder par l'eau qu'entraînaient ces fleurs avec elles, puis les lança par la fenêtre, au hasard des passans, mit son fagot de roses à leur place, et vint se rasseoir avec l'affectation d'un rire étourdi et tout le contentement d'un sot.

— Avez-vous déjà, dit nonchalamment Grangeneuve, opéré quelques progrès sur la conversion de madame? Est-ce que vous prétendez professer, à présent, des opinions politiques à la portée des dames?

— Nous prétendons à mieux que cela, dit avec fatuité Lacombe. Mais puisque je vous retrouve, permettez-moi de vous faire mon compliment. Ah ! que vous aviez bien raison de tenir à vos principes, et de choisir l'opinion que vous défendez ! J'ai suivi votre exemple, moi; le temps m'a dessillé les yeux : ma foi, j'ai abandonné le parti de la cour.

— Depuis que le roi est au Temple?... dit Grangeneuve.

— Je suis revenu dans le bon sentier.

— Vous voulez dire au parti qui triomphe ; mais vous me l'aviez franchement annoncé.

— Ces Bourbons sont de bien pauvres gens ! espèce abâtardie ! race épuisée ! Il serait bien temps que la branche cadette vînt régénérer la famille.

— Ah ! ah ! dit Grangeneuve, c'est en faveur de la légitimité et du courage personnel que vous faites des vœux aujourd'hui pour le bâtard du cocher Montfort et le déserteur du combat d'Ouessant ?

— Mais n'est-ce pas là, dit Lacombe un peu interdit, le plan de Danton ? les vues secrètes de Marat ? N'ont-ils pas fait nommer le prince Égalité à la Convention ? J'ai rendu à Marat et à Hébert de tels services, je leur ai dévoilé, à propos, de telles intrigues, au moyen de mon ancienne intelligence avec les gens de Montmorin, que je suis au mieux, je crois, dans leur esprit. Est-ce qu'on ne vous a pas parlé de moi, comme d'une récente et précieuse recrue ?

— Je n'entends jamais parler de vous, dit Grangeneuve ; et ne parlerai de ma vie ni à Hébert, ni à Marat.

— Vous n'aimez donc plus la révolution ?

— Telle que vos patrons d'hier la comprennent.

— Mais vous étiez ami de Chabot ? Chabot m'a pris en affection : il m'a mené avec lui à l'Abbaye, à la Salpêtrière. Où donc étiez-vous pendant ces grands jours ?

— Au milieu du péril ! dit orgueilleusement Adeline.

— Ah ! je vous reconnais là ! J'y étais aussi avec Chabot. Nous avons chanté les matines de septembre ; nous avons vu célébrer la messe rouge.

— Cela devait être ! dit Henry qui ne savait plus comment dissimuler son horreur, son mépris pour cet homme, et qui craignait de regarder Adeline, de peur de lui laisser lire son accablant étonnement de le rencontrer chez elle. Il eût voulu s'éloigner, et il ne pouvait saisir la résolution de le faire.

— Comment trouvez-vous les bijoux que voilà, belle dame ? dit Lacombe en s'approchant alors d'Adeline.

Il tira grossièrement de son gousset, sans papier qui leur servît d'enveloppe, une agathe d'un prix inestimable, qui devait avoir été montée en médaillon, plusieurs colliers de perles, où les brillans et les grenats confondaient leurs éclairs. Tout cela formait une confuse poignée qu'il laissa tomber brutalement sur une petite table à ouvrage.

— Je les trouverais beaux s'ils n'étaient pas dans vos mains, dit Adeline. Depuis quand vous êtes-vous chargé de confirmer cette vérité, qu'on peut semer des perles devant les...

— Vous avez de l'esprit comme un diable ! interrompit Lacombe ; depuis qu'elles sont à bon marché, ma chère amie. Je les destine à une femme charmante que j'adore, et qui fait la cruelle. Ces babioles-là sont en baisse depuis le commencement de septembre, voyez-vous : elles abondent sur la place ; il y a eu un coup de commerce superbe !

Grangeneuve s'approcha par ce mouvement de curiosité que peut inspirer l'horreur. Adeline s'était éloignée avec dégoût, et Lacombe profita du moment pour dire à l'oreille de Henry :

— Je ne sais pas si vous êtes heureux dans cette maison-là ; mais je crois savoir que la petite a un adorateur mystérieux qu'elle a la bêtise d'aimer plus que nous ; entendons-nous donc pour l'éconduire.

Henry n'écoutait pas. Les yeux fixés sur les boucles et les colliers, il croyait voir déchirées et sanglantes les oreilles, les poitrines où ils avaient brillé. L'image de la princesse de Lamballe se retraça à sa pensée ; il vit du sang dans les reflets du grenat, et un assassin dans le stupide Lacombe.

Il repoussa de la main toutes ces richesses. Lacombe décontenancé les

ramassa par terre, fit une pirouette au fond de la chambre, et voyant Adeline entourer de sollicitude et de soins le député, dont elle ne comprit pas non plus l'émotion subite, il jugea qu'il était diplomatiquement à propos de se retirer.

— Vous avez des spasmes nerveux, citoyen? dit-il, il faut soigner cela; cela peut dégénérer en névralgie chronique. Au reste, qui est-ce qui n'a pas ses infirmités? Moi, je suis poursuivi par des migraines atroces : le cerveau est la partie dominante et sensible de mon organisation. J'éprouve en ce moment même une grave atteinte. C'est ce temps-là! il fait lourd et chaud pour la saison.

— Vous feriez bien d'aller dormir, dit Adeline.

— Pour rêver de vous? ma charmante! J'ai véritablement un mal de tête affreux.

— Affreuse, vous voulez dire.

Et le nouveau Montagnard se retira.

Demeurés seuls, les deux amans tombèrent dans un silence glacé. Adeline eût peut-être dû justifier, si elle en avait un moyen, la présence de Lacombe; mais, soit que sa conscience ne lui en inspirât pas la disposition, soit que la fierté mal entendue de son innocence lui conseillât de s'abstenir, elle laissa passer les cinq ou six minutes pendant lesquelles la spontanéité d'un mouvement de cœur peut faire croire à la franchise et à la sincérité.

— Vous êtes donc contrarié, dit-elle enfin, de cette visite? Les manières et le ton de cet homme ne m'ont pas moins blessée que vous. Heureusement que sa fatuité n'est pas dangereuse; toute sa personne n'est pas faite assurément pour me compromettre et pour donner de la jalousie.

— Moi! dit Grangeneuve en se levant, je n'ai été frappé que d'une chose, madame, c'est de la présence de ces dépouilles. Il m'a semblé reconnaître une parure autrefois admirée dans un bal de la cour. Si quelqu'un avait pu voir, comme moi, promener au bout d'une pique la tête encore si belle de l'amie de la reine...

— Ah! n'en croyez point de pareils soupçons; Lacombe aurait-il eu le courage?...

— Non pas de la couper, mais de la porter, le misérable! On ne sait pas de quoi sont capables ces hommes qui passent d'un parti à un autre, souteneurs de tous les gouvernemens, éternels valets du plus fort.

— Vous vous emportez d'exagération, et lui faites trop d'injure, reprit Adeline.

— Il est naturel que vous le défendiez, madame; seulement, j'ai peut-être le droit de m'étonner de la facilité de vos affections, de l'ampleur de vos amitiés, qui sait admettre des personnes si différentes et de tels contrastes; peut-être me deviez-vous de m'avertir, afin de ne pas m'exposer à rencontrer de pareilles gens dans vos intimités : tout le monde n'a pas l'âme aussi libérale que vous, et un si philosophique laisser-aller!

— Vous savez bien que nous connaissons Lacombe depuis Bordeaux.

— Vous savez bien! vous savez bien! Je ne sais rien, madame; et ma présence ici le prouve assez. Vous saviez bien aussi, vous qui parlez, que je ne veux nuire à personne; que je ne gêne la liberté de qui que ce soit, tant je suis désireux de la mienne. Vous saviez bien que le rôle d'importun est le dernier que je veuille jouer. Vous ne me devez rien sans doute, et je ne demande pas compte de vos préférences; mais encore une fois, pourquoi me témoigner des sentimens qui ressemblent à un piége? pourquoi me faire jouer un personnage de fâcheux? Savez-vous s'il me convient d'entrer en concurrence avec les projets, les cadeaux et les hommages de M. Lacombe?

— Ses cadeaux! dit Adeline; les ai-je reçus, monsieur? l'ai-je encouragé dans cette impertinence?

— J'étais là! dit à voix basse Grangeneuve?

— Et qui vous a dit, reprit-elle, que ces bijoux fussent seulement destinés pour moi?

— Ah! vous devenez fausse; vous le savez aussi bien que je le sais moi-même.

— Dois-je deviner d'avance la sottise avantageuse d'un homme? aller au devant d'une injure qu'on veut m'adresser? Non, monsieur! ajouta-t-elle en élevant beaucoup la voix, il est toujours trop tôt pour recevoir un affront, et jamais trop tard pour repousser des soupçons injustes.

— Mais si vous étiez irréprochable et pure, reprit Grangeneuve en lui touchant un bras dont il soulevait légèrement le coude, en la couvant de son regard, en attachant ses yeux sur le front qu'il faisait rougir et baisser, en donnant à son propre accent toute la douceur vibrante d'un reproche, hélas! et peut-être d'une plainte : si vous étiez irréprochable et pure, ce n'est pas la dispute qui vous animerait en un pareil moment; vous ne plaideriez pas; vous seriez plutôt confuse et humiliée, comme je le suis moi-même, si le passé a pu donner lieu à cette conduite envers vous. Les prétentions de cet homme vous accableraient, vous humilieraient, vous dis-je! Vous vous demanderiez d'où vient qu'on pense à vous destiner de tels présens; où l'on a puisé le droit d'en agir ainsi envers vous; vous ne vous défendriez pas contre moi, vous nous plaindriez tous les deux en silence. Vous ne contesteriez pas, vous pleureriez.

Adeline fut émue. Son amant le vit; il lui adressa un regard où se peignait la pitié, et peut-être aussi le remords de l'accuser si vivement, sans preuve. Elle reprit quelque assurance, mais cette fois sans emportement et sans colère.

— Hommes impitoyables! dit-elle, rien ne peut donc vous conduire à pardonner! Vous êtes plus absurdes que le dieu des prêtres, qui punit les générations qui ne sont pas nées. Le passé, dites-vous! vous en voulez à un ennemi que vous n'avez pas connu? Et comment aurais-je pu devenir coupable envers vous, quand vous ne soupçonniez pas même mon existence? Et ce sont des hommes, les complices, les artisans de nos fautes, qui nous les reprochent éternellement, nous ferment le retour à l'innocence et tout chemin au repentir! qui font revivre, pendant toute une vie, l'erreur d'un jour, d'une heure peut-être! Pourquoi ne me demandez-vous pas compte aussi de la candeur de ma mère? Des larmes! ajouta-t-elle; non, je n'en verserai pas; vous n'en verrez pas une sur mon visage.

Et son visage en était baigné.

Grangeneuve fut tenté de voler dans ses bras; puis une mauvaise honte, sa dignité d'homme grave peut-être, et la difficulté qu'il avait à se pardonner à lui-même son emportement, le retinrent. Il voulut cacher son hésitation, son manque de contenance, par une prétendue distraction, une occupation futile. Il se mit à faire voler les feuilles d'un cahier de musique laissé au fond de l'appartement, sur un piano entr'ouvert; mais à peine fut-il arrivé à la dernière page, qu'il sentit qu'elle recouvrait quelque objet caché. Il la souleva : de l'or, des bijoux, les mêmes colliers, les mêmes diamans... Ils avaient été laissés par Lacombe.

— Adieu! dit Grangeneuve sans la regarder, et en saisissant la clé tremblante de la porte.

— Non! vous ne sortirez pas! dit Adeline en se précipitant sur ses traces et hors d'elle-même. Vous ne sortirez pas! Je suis innocente, et vous m'écouterez. Je m'explique peut-être mal; je vous ai peut-être irrité par des paroles mauvaises; c'est ma faute si je ne persuade pas; mais je suis innocente! Cet homme, eh bien! qu'a-t-il fait? Il a voulu m'offenser; j'ai repoussé l'offense. A-t-il insisté? Aurait-il osé me laisser ses présens? est-il revenu à vouloir me les faire accepter? Non! il s'est retiré avec sa honte, sa honte qui ne me regarde pas. Il en eût agi autrement s'il m'avait méprisée.

Grangeneuve eut la pensée de saisir tous les bijoux et de les briser aux pieds de l'effrontée. Un autre l'eût fait peut-être ; mais lui, homme digne et réservé, retenu surtout dans les expressions extérieures :

— Oui, vous avez raison, dit-il ; laissez-moi passer, je vous rends complétement justice.

— Voulez-vous abuser de mon désespoir?

— Nullement. Je veux aller à l'Opéra, où Laïs chantera ce soir.

— Si vous me quittez, Henry, je meurs : je me jette par cette fenêtre ; tenez, je me précipite après vous ; je serai plus tôt que vous sur ce pavé de la cour, que vous allez fouler sous vos pieds moins impassiblement que moi-même.

Henry haussa les épaules, et retint une parole moqueuse qui voulait dire : — Ce sont là des menaces de roman.

Adeline, en lui voyant franchir la première marche de l'escalier, sentit changer toutes ses résolutions : elle s'arrêta pâle de colère. Elle était, comme elle disait, innocente ; du moins de fait ; et ainsi qu'il eût convenu peut-être aux susceptibilités d'un homme uniquement ému d'amour-propre et jaloux seulement de la possession exclusive des charmes de sa maîtresse. Cet avantage lui troubla la raison. Elle recueillait dans son cœur, qui débordait de courroux, plus de dépit et de rage que d'attendrissement et de chagrin. Ne pouvant se douter du témoignage accablant que renfermait sa propre chambre, et sûre enfin de faire revenir à elle tôt ou tard l'ingrat et l'inflexible ami qui fuyait au risque de la faire mourir, elle voulut se venger ; elle voulut le punir atrocement des soupçons qu'elle croyait si peu fondés.

Elle essuya toutes ses larmes, et elle accueillit en un clin d'œil une idée folle et odieuse : une idée qui n'était pas d'elle ; une idée qui appartenait à la mauvaise compagnie qu'elle avait pu voir autrefois ; une idée d'horreur et de dérision, inventée par l'esprit de ces femmes qui se font un jeu des tourmens de l'âme, une joie des larmes, un passe-temps d'agir sur une faculté à elles inconnue : le cœur. Elle exécuta un de ces complots qui, avant elle, avait rendue fière et heureuse une des furies qui triomphent de nos désastres, spéculent sur le scandale, fondent leur renommée sur un duel, dépouillent de sa considération un père de famille, et le jettent à la banqueroute et à la Morgue.

Pendant que Henry, pâle et les yeux attachés vers la terre, descendait lentement cet escalier qui s'enveloppait déjà des ténèbres du soir ; pendant qu'il s'arrêtait sur le palier de l'entresol, hésitant encore, et sans force à s'éloigner de cette maison, Adeline avait arraché le traversin d'un lit. Elle y avait noué une longue jupe ; elle y avait fixé, en le croisant, le châle de cachemire qu'elle portait, puis coiffant le tout d'un chapeau, et murmurant entre ses dents serrées : — Il parle de menaces ! — elle approcha de la croisée. Au moment même où Grangeneuve dépassait le péristyle pour traverser la cour déserte, il vit passer une ombre ; et devant lui, à ses pieds, le châle et le chapeau dispersés de sa maîtresse.

Peignez-vous son effroi, son horreur, ses cris ; puis son indignation et sa fuite.

Adeline l'avait vu chanceler un moment, appuyer sa main contre la borne prochaine : elle espéra le rejoindre. Elle descendit à peu près avec la même vitesse que son effrayante effigie ; mais quand elle arriva... personne ! Celui qu'elle avait si odieusement épouvanté avait disparu. C'est elle qui tomba à son tour sur la pierre froide ; c'est elle qu'il fallait relever et porter dans son lit, sans connaissance.

Dans la nuit, elle quitta ce lit de douleurs ; elle erra dans son appartement ; elle voulait écrire à Grangeneuve : elle chercha long-temps du papier, des plumes, qui échappaient à toutes ses recherches. Ses recherches étaient sans suite, abandonnées, reprises, distraites, et ressemblaient à un cauchemar. Elle ne savait plus ce qu'elle implorait. Enfin, à force

de dérangemens, d'agitation et de désordre, elle fit tomber à ses pieds des diamans, des perles. Elle comprit alors les sentimens de Grangeneuve, et l'impossibilité de le désabuser jamais. Elle les considérait à la lueur de sa lampe, pâle et les cheveux hérissés, ces trésors qui, venus du meurtre, s'en allaient à la corruption. Elle portait ses deux mains à son front, tantôt comme une personne qui voudrait retirer un poignard de la plaie, et tantôt ressaisir un objet égaré. La raison l'abandonna ; le délire s'empara d'elle : il fallut la reporter encore une fois sur une couche brûlante, et l'on désespéra long-temps de ses jours.

XIII

Le vieux Docteur.

— Il y a long-temps que vous n'êtes sorti, monsieur, disait madame Imbert au plus ancien et au plus choyé de ses pensionnaires. Il faut chercher quelques distractions. Le docteur a deviné que la cause unique de votre malaise était l'épaississement du sang, les fonctions du foie devenues difficiles ; un peu d'exercice, et l'équilibre se rétablirait. Il me semble que vous n'allez plus à la Convention nationale.

— Madame, dit Grangeneuve qui n'avait rien entendu de ces paroles, je désirais savoir s'il n'était pas arrivé quelque lettre pour moi.

La digne hôtesse, que l'incohérence d'une réponse n'était pas capable de déconcerter si vite, et qui se mêlait de politique, parce qu'elle logeait des députés, poursuivit :

— Ils ont donc proclamé la république? Dieu veuille que le pays soit déjà assez intelligent pour comprendre la différence qu'il y a entre faire ses affaires, et payer des intendans royaux pour se ruiner et se déshonorer. Nous sommes assez vieux pour ne plus imiter les enfans de famille ; mais pourquoi cette proposition a-t-elle donc passé par la bouche d'un Collot d'Herbois? Il me semble que c'était à vous autres Girondins à prendre l'initiative : c'est à votre ami Vergniaud, par exemple, que j'aurais voulu entendre soutenir la thèse. C'est egal, ils ont voté à l'unanimité.

— J'y étais ! dit Grangeneuve.

Mais pour un moment tiré de sa rêverie, il revenait bien vite à la pensée qui battait comme la fièvre contre ses tempes. La malheureuse ! se disait-il à lui-même : cette action est exécrable et lâche. Elle a renoncé à tout charme et toute séduction à mes yeux. Je l'aimerais mieux perdue qu'odieuse. Je ne puis pas même la regretter. Que n'ai-je fini avant elle ? Que n'est-elle morte elle-même ! La mort enveloppe et purifie tout dans ses voiles : je pourrais du moins la pleurer.

Quand on s'est accoutumé au bonheur, et qu'il faut n'aimer plus tout à coup ce qu'on a tant aimé, quel désert que le monde ! N'est-ce pas que la nature est triste, le ciel de plomb ; que les fleurs n'ont plus de parfum, que la rivière parle de suicide ? Et tout cela était beau parce qu'elle mentait. Elle a cessé de mentir, tout change. Une fausseté de moins dans l'univers, l'univers est désenchanté. Et s'il faut sentir à chaque instant qu'on a eu tort d'être heureux ; s'il faut rougir au lieu de regretter, s'il faut associer la mélancolie aux remords, quel supplice !

Toutefois, Grangeneuve n'avait pas enduré ce mal pendant les premiers jours : la colère l'avait soutenu. La fierté est un consolateur, et le mépris un contre-poison. Il était fort. Il se félicitait même d'avoir recouvré sa liberté, il errait avec complaisance dans les lieux publics, il se montrait avec orgueil à ses amis. Pourrait-on, se disait-il, aimer un être vil sans le devenir soi-même? L'amour et le mépris sont-ils compatibles? Elle ne voulait la retraite ni le travail, où donc établir sa confiance en elle?

Placez donc votre bonheur sur les caprices d'un tel caractère! bâtissez donc sur des roseaux fragiles, sur les vapeurs impures d'un marais sans fonds! L'amour créé pour élever ne peut pas avilir. Elle a fait spéculation de son cœur, et trophée de sa honte; elle eût bientôt calculé sur la mienne. Voyez : elle a tout empoisonné autour de moi. De qui sa fausseté ne me fait-elle pas douter maintenant! Je ne vois que mensonge dans l'univers entier; tout me devient suspect : les plus honnêtes gens, les renseignemens les plus simples. Il me semble que chaque objet qui m'entoure conspire à m'abuser et à m'abaisser. Non, ce n'est pas parce qu'elle est inconstante que je ne lui pardonne point, c'est parce qu'elle a menti.

N'y a-t-il d'ailleurs au monde que cette femme que l'on puisse aimer? Mais pourquoi aimerais-je? il ne se cachait que dangers, pleurs et honte au fond de cette impossible liaison. Que je suis heureux qu'elle soit brisée! Si elle m'a trompé d'ailleurs, je n'en ai pas l'absolue certitude, et l'amour-propre est encore à couvert. Il était temps.

Ah! pauvre fou, qui te crois guéri parce que tu as rencontré une heure de sommeil, parce que tes amis t'ont entraîné à un dîner chez Vénua; parce que tu t'es surpris à sourire, comme si on ne riait pas quelquefois pour ne point pleurer. L'idée de son innocence a passé par ta tête! je viens de t'entendre, au milieu de tes plaintes même, prononcer le mot pardonner. Tu le disais, à la vérité, pour t'en défendre. Confie-moi combien de temps durera ta colère; combien de jours, esclave échappé, tu te promèneras libre, loin du sol qu'il faut revenir arroser de tes pleurs. Quel longueur a ton vol, pauvre oiseau qui es retenu par un fil?

Tantôt il se disait : Il faut rompre, dussé-je en mourir, et elle aussi. Mais qui m'assure qu'elle souffre, qu'elle s'aperçoit seulement de mon départ, si sa colère est maintenant passée? Le silence qu'elle garde avec moi n'est-il pas l'aveu de ses torts, la confirmation de l'infamie? Je lui sais gré du moins de cette franchise; il y a de la pudeur dans la cruauté de son oubli. Mais s'il avait besoin de consolation, d'appui, cet être faible! Non, il n'y a point de milieu avec elle : l'idolâtrer, ou la haïr. Sa destinée est d'être une fille; nul ne peut résister à sa destinée; sa propre volonté et mon dévoûment n'y peuvent rien; qu'elle s'accomplisse. Je n'y veux plus penser. Vue de loin, cette femme est odieuse; le souvenir est impraticable avec elle; il est une torture, il est ma condamnation infamante. Ah! je ne souhaite pas à mon plus mortel ennemi d'apprendre jamais ce qu'il y a d'affreux à se sentir épris d'une femme qu'on méprise, qui dégrade au lieu d'anoblir, abrutit l'existence au lieu de la doubler : c'est le supplice de Mezence, c'est un vivant enchaîné à un mort!

Et puis tantôt il ajoutait : La pauvre créature! ils ne l'ont point aimée, ils l'ont corrompue! Ses défauts sont des autres, et ses qualités sont d'elle. Il n'ont usé que de ses charmes, et il lui on laissé ignorer son âme. Ils ont touché à ce trésor, comme on joue un instant avec un enfant, un meuble futile, un oiseau rare et gracieux. Qui l'aimera comme je l'ai aimée? Où retrouvera-t-elle ce bonheur à jamais perdu, ce dévoûment inépuisable? Hélas! elle me l'a rendu quelquefois ce dévoûment; c'est une ingratitude, après tout, que de dénigrer le passé; car plus l'on va dans la vie, et moins vaut le cœur. Elle m'a aimé, celle-là; elle m'a donc donné tous les trésors de la terre! Se priver d'un jour de bonheur, mais c'est d'un fou : sont-ils si communs ces jours-là? et pour les ramasser, suffit-il qu'on daigne s'incliner sans effort? Elle a fait un acte de folie ou de méchanceté, c'est vrai; mais puis-je hésiter entre ces deux explications de sa conduite? Leur cerveau est si frêle, et leurs nerfs si mobiles! Qui serait pur dans la vie, si on connaissait toutes les actions? Qui passerait pour raisonnable, si tous les mouvemens du cœur étaient pénétrés? Hélas! s'observer soi-même, n'est-ce pas apprendre à être bien indulgent pour les autres!

Il reçut enfin une lettre dont la suscription le fit pâlir. Quelle puissance que la seule vue d'une écriture! Qu'est-ce donc qui se cache d'impérieux ou de suppliant, d'espérance ou de deuil, à travers ces signes bizarres et presque imperceptibles? à travers cette banale façon de reproduire la même adresse, et de formuler le même nom? Une lettre! ce serait le plus précieux trésor et la plus divine des inventions de l'homme, si l'infirmité de sa nature ne s'attachait encore à ce moyen de reproduire la pensée. Mais avez-vous bien calculé la chance des intervalles entre l'action de l'écrire et celle de la décacheter? Cette expression de l'âme, elle est franche peut-être, quand elle s'est traduite en caractères rapides : qui vous répond de l'emploi du temps écoulé? On vous aimait quand on a écrit; rien n'a-t-il pu changer quand vous venez à en apercevoir le témoignage? Cette lettre n'a-t-elle pas pu, dans sa route, en heurter une autre qui a modifié, changé, bouleversé toutes les résolutions exprimées là? Pendant que vous parcourez avec lenteur et amour l'expansion des sentimens d'hier, d'il y a huit jours peut-être, qui sait si la main qui l'a tracé n'entr'ouvre pas à la même minute un papier par qui on vous oublie? Qui dira qu'au moment où vous recueillez le serment d'être fidèle, on ne le rompt pas à cent lieues de vous? et quand on pense qu'il y a des âmes qui espèrent s'entendre et sympathiser sur les deux rivages de la mer, sous le double ciel des deux mondes : misérable crédulité du cœur!

« Venez : j'ai manqué mourir; et je ne dois peut-être le bonheur d'avoir échappé au danger, si c'est là un bonheur, qu'au désir que j'avais de vous revoir et de vous demander pardon. Je me suis retenue à la vie à cause de cela : ne refusez pas un mouvement de pitié à une personne, allez, bien malheureuse! Il ne s'agit plus du passé, il ne s'agit plus d'expliquer les apparences. Je suis coupable parce que vous l'avez cru. Que sont les faits? le cœur est tout; vous m'avez refusé crédit dans le vôtre : vous avez eu raison; je n'avais d'innocence que votre amitié. »

Deux sentimens assaillirent à la fois Henry, à la lecture de ce billet. Sa seconde remarque fut qu'il était daté de la veille, déposé de la veille à son hôtel; car il était allé passer un jour à Versailles pour tromper le temps et distraire sa pensée unique. Il en tira la conséquence qu'il fallait se rendre au plus vite chez Adeline, dont l'écriture était mal assurée. Et sa première impression avait été qu'elle ne se défendait pas même d'avoir reçu les hommages de Lacombe.

— Tant mieux! se dit-il; elle ne sera plus maintenant dangereuse pour moi.

Il ne s'avouait pas cependant qu'il eût été inconsolable et furieux, s'il ne lui était pas resté une ressource d'en douter encore; il ne s'avouait pas que le secret de l'espèce de quiétude qui venait de se glisser dans ses sens, était l'effet de l'assurance reçue qu'on pensait à lui et qu'on l'aimait toujours. Sa tendresse et sa vanité étaient à demi satisfaites. Il se sentit dilaté; et si la bonté naturelle de son cœur ne l'eût porté en hâte vers le lit d'un malade, il eût volontiers ajourné, maintenant, le moment de revoir Adeline. Et pourtant c'était là l'unique besoin qui animait toutes ses pensées, cinq minutes avant d'avoir reçu sa lettre; c'était l'incessant désir qui palpitait dans toutes ses veines. Oh! que l'égoïsme le plus délicat est encore dur! et que la sécurité est ingrate!

Le cœur lui battait en remontant cet escalier dont chaque marche retraçait pour lui un souvenir, soit d'enchantement, soit de douleur. J'ai bien fait de céder, pensait-il; jamais une femme qui a partagé une fois mes peines ne me sera indifférente à ce point, qu'elle puisse m'appeler en vain auprès du lit où elle souffre. Et puis elle se consolera plus vite. J'ai besoin de sa tranquillité d'esprit pour recouvrer la mienne. Il ne faut pas mettre à ces sortes de choses une solennité qu'elles n'ont pas. La solennité aggrave les chagrins; l'importance qu'on met à ses maux en fait toute l'intensité. Hélas! quand je me serai défait de cette pensée, que restera-t-il donc dans

la vie? qui m'aimera ensuite? Pour moi, je sens bien que je n'aimerai plus : mon cœur est épuisé ; le rêve d'aimer est fini pour moi. Il me restera la vieillesse : je l'appellerai à mon secours. Il doit être heureux et sage ce temps de méditation et de paix profonde.

Et il sonna...

S'empêcher d'aimer, pauvre aveugle! Peut-on s'empêcher de vivre? Ces deux maux-là n'ont qu'un même remède.

La personne qui vint à sa rencontre, c'était Quenotte. Aux marques de l'étonnement de Henry à la retrouver, elle répondit par un gracieux sourire, mitigé par un salut respectueux; et, lui montrant la chambre d'Adeline :

— On vous attend, dit-elle. Je suis obligée de faire, pour les intérêts de madame Gravier, une longue et interminable course; je vous confie la malade; vous pouvez lui rendre le repos.

Elle referma la porte sur elle-même en s'éloignant, bien sûre que le manque seul de tout avertissement sur cette visite, apprendrait à sa bienfaitrice quel était le visiteur.

Henry pénétra avec lenteur dans cet appartement témoin si souvent de ses félicités. Adeline n'était point levée encore. Il y a aux lieux où l'on a souffert, une certaine amitié de l'air, une hospitalité des murs, une intelligence avec tous les objets qui vous entourent. Voyez si le regard de votre tristesse ne connaît pas de préférence le plafond de cette haute chambre, les ressauts de la corniche uniforme, les reflets d'or de ces cadres à gravures noires; et si le contentement instinctif ne s'en va pas jouer avec la mousseline brodée des rideaux pour laisser entrer le soleil, entrevoir les fleurs de la terrasse et les moineaux effrontés qui jouent au milieu d'elles. Il n'y a que ces demeures de transition, ces maisons que vous traitez en auberges, qui ne contractent avec vous aucune sympathie.

Henry posa son chapeau sur le piano fermé. Adeline ne prononça pas plus que lui une seule parole; et il ne s'aperçut qu'elle était informée de sa présence qu'à la fréquence un peu plus oppressée de sa respiration.

Au bout d'un certain temps, elle pleura. Sa tête s'était perdue à moitié sous la couverture légère qui l'enveloppait : un de ses bras reposait autour de sa tête comme une couronne, et les doigts blancs et effilés qui retombaient sur son front, étaient agités d'une convulsion imperceptible. Grangeneuve les toucha de sa main; il échappa à la pauvre femme un sanglot. Il posa sur son front ses lèvres, et tout le corps de la malade se raidit sous une contraction nerveuse.

— Allons, enfant, dit l'homme qui voulait paraître supérieur à son émotion, et déguiser, sous une protection généreuse, sa propre faiblesse; allons, ne pensons plus aux choses du passé; nous avons tous quelque tribut d'erreur à payer. Je viens vous aider à guérir; il faut prendre la vie pour ce qu'elle est, voyez-vous : une froide et assez mauvaise plaisanterie. Ne nous blessons pas l'un par l'autre, et essayons plutôt de nous servir d'appui et de consolateur.

Ce ton, tout à la fois grave et dégagé, déconcerta Adeline. Elle avait le cœur plein de remords : des mots de repentir, de tendresse et de pardon erraient sur ses lèvres; elle les renferma.

— Vous êtes toujours bon, dit-elle avec froideur, en se soulevant péniblement sur son coude, et laissant voir, sous ses yeux demi-baissés, un cercle bleu qui n'attestait pas moins la fièvre que les gerçures de ses lèvres.

Grangeneuve avait fait le projet de changer tous ses rapports avec cette femme; car il n'avait pas cessé de la croire indigne d'amour. Il venait avec deux motifs inconciliables : donner des paroles bienveillantes et recevoir les impressions qui décident à la rupture : être cruel envers lui et bon avec Adeline; la consoler et la haïr. Enfin, il venait braver

l'objet de son culte, renverser l'idole, s'avilir s'il le fallait lui-même pour tuer à jamais ce qu'il appelait son ennemi : son cœur.

— Je ne mettrai, dit-il, qu'une condition à ce que vous demandez, Adeline, et ce qui est pour moi un si grand plaisir : vous rendre visite ; c'est qu'il ne sera plus question ici désormais ni de récriminations ni de chagrins. Ce qui existe existe ; se battre contre l'irréparable, est fou comme d'attaquer les moulins à vent. Point de donquichotisme. Vous êtes née pour plaire et pour charmer, pourquoi vous mêler d'autre chose? Pourquoi essayer les affections qui peuvent obscurcir le teint pendant quelques jours, et ébaucher des rides ? Je me souviens que vous me reprochiez un jour avec amertume de vous avoir fait maigrir. Je ne veux plus encourir ce reproche et commettre le crime de lèse-beauté.

Adeline le regarda sans répondre.

— Que faites-vous donc, poursuivit-il ; sur une table de nuit, de ces joujoux singuliers ?

Et il montrait de très petits pistolets, de l'espèce de ceux dont le canon se dévisse pour recevoir la charge, et dont la détente, enfermée dans la batterie, est ainsi à l'abri de beaucoup d'imprudences et de maladresses.

— C'est un présent de vous, répondit Adeline.

— Je m'en souviens; je vous les offris, je crois, le lendemain d'un jour où vous vous croyiez un habile artilleur, pour avoir rencontré le but au premier coup ; mais je me souviens aussi que vous en avez tiré plus de mille depuis, sans retrouver le même bonheur.

— Je tirais de trop loin, apparemment, dit-elle.

— Mais je demande ce qu'ils font là près d'un malade?

— Ils me rappelaient votre souvenir.

Grangeneuve, qui avait reposé sur le marbre l'arme qu'il avait touchée, voulut la reprendre, afin de s'assurer qu'elle n'était point dangereuse. Déjà Adeline avait tout fait disparaître sur un rayon d'armoire pratiquée dans son alcôve.

— Je ne vous demande pas, dit-elle, voulant prendre à son tour une contenance indifférente, quelles distractions ont occupé vos loisirs depuis que je ne vous ai vu. Quand on a, comme vous, des veuves à consoler, et de riches projets de mariage en tête...

— Ah! vous avez revu Lacombe, dit Henry avec un accent de gaîté dont il ne put déguiser la fausseté et l'amertume.

— Je ne l'ai pas revu, dit Adeline; je ne l'ai pas revu encore ; mais il m'a écrit. Je le verrai bientôt : j'ai le dessein de le faire venir ici même, car je lui dois compte de l'emploi de ses diamans.

— C'est fort juste, dit Grangeneuve.

— Et pourquoi lui en voudriez-vous, monsieur, ajouta-t-elle, de m'avoir entretenue de vous, de vos intérêts les plus chers ? Je dois aux renseignemens qu'il m'a donnés toute la justice que je vous rends maintenant, et l'indulgence dont vous aviez besoin peut-être pour avoir été si dur et si impitoyable envers moi, dans votre résolution de me quitter l'autre jour. Mais quand on va épouser madame Duvillars... quand une baronne, millionnaire, vous offre sa main...

Henry partit d'un éclat de rire dérisoire, qui choqua d'abord, et fit quelque plaisir ensuite à la jeune femme.

Henry la contemplait alors. Jamais il ne l'avait trouvée si séduisante d'abattement et de langueur, depuis le jour où, profitant peut-être de son trouble et de sa faiblesse, il avait reconquis un bien qu'il tenait originairement du hasard.

Il sentait avec dépit renaître la dépendance contre laquelle il se débattait. La chaîne des sens se renouait pour lui ; il eût voulu, pour la première fois de sa vie, pouvoir accomplir une de ces actions de brutalité que suit la liberté, le vœu, le besoin immédiat de fuir la complice;

il eût voulu tomber au rang des brutes, pour échapper aux tourmens de l'homme de cœur.

— Je m'en vais, dit-il, brusquement ; et il reprit son chapeau avec une sorte de violence nerveuse dont Adeline ne pénétra pas le secret. Elle jeta un cri de douleur et voulut se précipiter pour le retenir.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? dit-il d'un ton indifférent et qui affectait la bonté. Je reviendrai vous voir... demain, après-demain, au premier jour.

— Non, restez ! Ma vie s'en va quand vous me quittez, dit-elle ; si vous saviez dans quelle angoisse j'ai passé les jours et les interminables nuits qui ont pesé sur moi pendant votre absence !

— Mais... je puis gêner ici quelqu'un.

— Vous ne le croyez pas ! dit Adeline avec plus de désespoir encore que de pudeur blessée.

— Et puis, ma chère, ajouta-t-il, je ne me crois pas insensible. Je ne suis pas de marbre, à ce qu'il me semble. Rester près de vous, tenir vos mains, aspirer votre haleine, savez-vous si ce bonheur d'hier n'est pas un supplice aujourd'hui ?

— Ah ! pitié, dit-elle, ne me montrez pas quelque pensée qui nous ferait honte à tous deux. Ne dites pas, ne témoignez pas que vous vouliez jamais m'asservir à la bassesse et à la complaisance. Vous vous haïriez autant que moi.

Il le voulait, la haïr ; il l'espérait ; c'était encore une fois là le but secret de sa démarche ; c'était surtout afin d'obtenir ce résultat qu'il était à ses côtés.

— Enfantillage et bégueulerie ! reprit-il, après un moment d'excitation contre lui-même. Tenez, Adeline, voulez-vous que je reste ? voulez-vous surtout que je revienne souvent vous voir ? Eh bien ! convenons qu'il n'y aura plus désormais de déception et de mécomptes entre nous. Donnons-nous franchement pour ce que nous sommes : vous, pour une femme irrésistible ; et moi pour un fou amoureux. Malheur et tort à qui pense enchaîner la beauté : c'est l'astre qui luit pour tous et qui n'appartient à personne. Je ne crains qu'une chose, c'est d'être trompé : je ne prétends plus être dupe. Soyez sans feinte comme je serai sans jalousie ; bonne enfant comme je serai philosophe. Je vous adore, ma belle Adeline ! je ferais la cour... non pas à madame Duvillars, mais à trois femmes à la fois, pourvu que vous voulussiez prêter à l'une vos yeux, à l'autre votre esprit, vos pieds d'enfant à la troisième. On vous offre des présens et de l'or ; on a raison ; vous méritez toutes les richesses de la terre ; aucune d'elles ne saurait payer vos charmes, ni égaler la moitié du bonheur que vous pouvez distribuer en échange...

Il s'approchait d'elle avec fureur, puis il s'éloignait par un instinct de délicatesse.

Adeline comprit qu'il y avait de la rage dans ses paroles et dans son action. Elle essaya de parler, il était hors d'état d'entendre. Il ne conservait qu'un instinct : celui de fuir. Il ouvrit la porte. La pauvre femme se précipita à ses pieds dans l'imprévoyance et tout le désordre irritant de sa nudité. Il la prit ; il la reporta vers sa couche, la couvrant de baisers, mordant ses cheveux, dévorant tout ce corps flexible et brûlant.

— A toi mes jours ! lui disait-elle : reste avec moi, ou tue-moi, mon pauvre ami !

Un quart d'heure après, la porte de l'appartement retentissait avec force derrière Grangeneuve. Il se sauvait. Et Adeline trouvait sur le marbre de son somno un assignat de cinq cents francs que le fugitif avait déposé.

Elle n'hésita point dans sa résolution.

Henry cette fois s'était arrêté comme frappé de vertige sous ses fenêtres : il comparait son action indigne à celle qu'il avait tant blâmée ; i

la trouvait plus odieuse. Il se félicitait, par une inspiration infernale, d'avoir fait ce grand pas dans l'avilissement ; il s'était vengé de lui. Puis il voulait retourner sur ses traces pour abjurer cette abominable vengeance... Il fut étourdi par un coup de feu.

Il remonte, brise la porte : Adeline était sanglante. La balle, un peu détournée par le tremblement de la main, n'avait pas entamé la tête, mais elle s'était logée dans l'épaisseur des chairs de l'épaule, et la victime gisait sans connaissance.

Etrange sentiment, qui de rien crée tout, raison et folie ; chimère féconde en tourmens, passion vaine et sérieuse, chaos informe d'illusions brillantes, affection qui soulage et opprime ; illumine, obscurcit, brûle et glace, tue et ranime le cœur ! Où est-il, dit Shakspeare, le mortel qui, connaissant l'amour, ses trahisons, ses peines cruelles, voudrait, au prix du séjour du ciel, risquer encore une fois le malheur d'aimer ?

— Eh bien ! docteur, disait une heure après Grangeneuve, que pensez-vous ?

C'était un vieux docteur à la main tremblante et aux yeux armés de lunettes. Il ne se hâta nullement de répondre.

Lorsque Henry avait vu revenir à la vie sa maîtresse, et qu'il se fut bien assuré, en essuyant la blanche et douce épaule, qu'elle seule ayant été atteinte, la blessure ne pouvait être mortelle, il repoussa l'idée d'appeler le jeune chirurgien Larrey, qui demeurait à peu de distance, et il envoya en toute hâte quérir le bon M. Jouvencel. C'était l'honorable doyen de l'école des Dussaulx et des Barthès.

Pour Adeline, elle s'était crue morte. L'explosion avait troublé sa faible tête. Elle crut, en rouvrant les yeux, non pas reprendre ses sens, mais ressusciter ; mais paraître devant Dieu.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous le savez bien, que j'étais innocente !

Le front de Henry s'inclina, à ces paroles, sur le front d'Adeline ; elle avait voulu le presser de ses deux mains, mais un cri de douleur lui était échappé.

— C'est égal, avait-elle murmuré, cela vaut encore mieux que le ciel !

— Voyez-vous, dit le docteur, voilà la balle extraite, et très complétement ; mais il reste encore quelque chose.

— Donnez ce plomb ! dit Grangeneuve, il ne me quittera jamais.

— Il reste encore au fond de la blessure je ne sais quel objet flexible, un corps étranger, un lambeau de chemise, ou la bourre du pistolet. Il faudrait que madame eût une minute de résignation.

Grangeneuve pâlit ; Adeline se prit à sourire, et de sa main droite écarta chastement elle-même un peu de la batiste qui gênait la douloureuse opération de sonder.

— Ma pauvre amie ! disait Henry, quelle atroce épreuve !

— Ta main dans la mienne : je ne sentirai pas le docteur.

L'acier s'introduisit entre les chairs, les chairs s'élargirent ; et tout était fini qu'on n'avait rien entendu pendant ces trois minutes, pas même une respiration d'aucun des personnages : seulement un froissement léger des dents d'Adeline.

— Voyez ceci, dit orgueilleusement le docteur : c'était d'autant plus difficile à entraîner que la trame en est très fine et presque insaisissable.

Il posa la bourre sur le marbre blanc. Que devint Grangeneuve en reconnaissant, malgré les déchirures ensanglantées, un lambeau de cet assignat qu'il avait laissé sur la table.

— Maintenant, et avant de poser l'appareil, dit M. Jouvencel embarrassé, il serait bien à propos de purger la plaie. Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers la femme de chambre, vous qui avez la bouche si fraîche, et qui paraissez si dévouée, vous sentez-vous le courage...

Quenotte approcha; mais elle n'avait pas exprimé encore sa bonne volonté, que déjà les lèvres de Henry reposaient délicatement sur la blessure. Il buvait ce sang qu'il aurait voulu épargner mille fois au prix de tout le sien.

— Je suis content, lui avait dit en sortant et à l'oreille le docteur. Dieu veuille nous préserver de tout accident imprévu. Nous allons voir comment se passera la fièvre; mais ce serait bien du malheur, si nous avions maintenant à combattre le tétanos ou la gangrène.

L'expression de cette sécurité fit frissonner Grangeneuve.

Pendant que ces choses se passaient, de terribles événemens politiques marchaient vers leur issue. La convalescence d'Adeline n'occupait pas si douloureusement la pensée de Henry, n'absorbait pas si complétement les facultés de son cœur, qu'il ne lui restât une sollicitude profonde pour les maux de la patrie. C'est là le propre des âmes grandes, que d'être ouvertes à toutes les impressions qui mènent à souffrir. Grangeneuve haïssait profondément la royauté. Il la jugeait incompatible avec tout avenir de gloire et de paix intérieure pour la France; mais le sort de Louis XVI le touchait. Il avait pitié de cette haute dupe, de cet homme qui avait été sans probité peut-être à son insu. Et on allait le juger! le temps approchait où, du haut de son siége de jacobin, Barrère devait dire : « Louis, la nation vous accuse. » Qu'y avait-il de commun entre la nation et Barrère?

Toutefois, le gouvernement nouveau, si solennellement désavoué en juin par ceux qui l'établirent un mois après, n'éprouvait aucune réclamation et aucune résistance. Les autorités qui avaient protesté contre lui, en faisaient exécuter tous les actes. Les royalistes s'étaient cachés; les courtisans avaient fui : ils s'éloignaient d'un maître que la contagion du malheur avait touché. Seuls, les paysans du Bocage commençaient à gronder sourdement, et les Prussiens ravageaient nos provinces. C'était en présence des rois victorieux, c'était à quarante lieues de leurs camps, que la république avait été fondée. L'Europe entière n'avait pu refuser un sentiment de respect à la résistance qu'opposaient subitement de si jeunes soldats.

Chaque fois que Henry revenait de l'Assemblée, Adeline oubliait tout pour l'interroger lui-même avec sollicitude. Puis les soirées se passaient auprès d'elle : tantôt il lui faisait la lecture, tantôt il lui expliquait quelque document élémentaire; il eût voulu, non pas éclairer davantage l'esprit de la jeune femme, mais l'épurer par l'étude. « Aimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi. »

Ce qui l'avait importuné constamment, ce qui avait fermé pour lui l'espoir de tout avenir, c'était cette inactivité dont Adeline avait l'infirmité. Il s'était bien dit que l'attrait de se faire admirer, courtiser, pouvait remplacer, auprès des esclaves que notre société a faites, et quand elles sont condamnées à être belles, un besoin de distraction qui se fait sentir à l'autre sexe; que c'était là l'exercice de leur esprit et de leur vie sédentaire, comme il nous est nécessaire, à nous, de sortir, d'aller au club, de monter à cheval; que l'encens des éloges remplace les vapeurs du café; que les désirs excités, les préférences conquises sont leur orgie comme nous avons les nôtres; mais avec cette idée d'éternel désœuvrement, aucune sécurité ne pouvait s'établir. Il pensait à cette philosophique expression du peuple, qui a coutume de dire que la paresse est la mère de tous les vices.

Pour Adeline, elle était touchante d'abandon et de douceur durant une convalescence qui se prolongea. Il fallait la voir, le bras en écharpe, s'appuyant sur « son tyran », comme elle osait appeler le plus dévoué des hommes, afin d'essayer ses premiers pas, et aller ensuite jusqu'au splendide jardin de Mousseaux, qui fleurissait à quelques toises de sa demeure.

— Je me fais des jardins d'Eden, disait-elle une fois, une image absolument pareille à celle que présente cet enclos désert.

— Pourquoi, dit Grangeneuve, était-ce le paradis ?

— Parce qu'il n'y avait là que deux personnes, dit Adeline.

Heureux comme le pâtre qui s'endort sur le Vésuve, ou le matelot au sommet d'un mât, Henry n'eût changé son sort pour le destin d'aucun mortel. Il n'entrevoyait plus dans l'amour qu'un seul crime : l'indifférence ; et il s'en croyait à l'abri. Mais que ce délire fut rapide ! Quand le présent et l'avenir le rassuraient un moment, qu'avez-vous fait de la vie passée ? demandait-il à sa maîtresse. Et rentrés sous le toit, durant ces longues heures où l'âme se tord sur elle-même ; où, plutôt que de dormir, le serpent se blesse de son dard, il attendait une confiance éternellement différée.

— Je n'ai vécu que depuis toi, disait-elle : que t'importe une existence qui n'était pas commencée ? Veux-tu savoir que je suis née presque orpheline ? que j'ai été recueillie par une femme, une parente éloignée, qui n'avait de son sexe qu'une certaine bonté de cœur ? La pudeur et la réserve des manières étaient, à elle, aussi étrangères qu'à ces sauvages de l'ancien Haïti qui marchaient en tous lieux sans ceinture. Elle avait une maison où sa grande fortune attirait de hauts personnages ; elle voulut, par un attachement sincère pour moi quand j'eus quinze ans, par une pitié vigilante pour mon sort à venir, m'attacher à l'un de ses principaux amis, me donner à un protecteur. Si elle n'avait pas eu un fils naturel, je crois qu'elle m'aurait fait innocemment son héritière. Je pense même qu'elle m'eût mariée à ce fils, s'il n'avait été plus jeune que moi d'un assez grand nombre d'années ; mais, dans l'impossibilité de suivre cette idée, elle prit soin de m'établir, à sa façon, et avec un désintéressement aussi pur et une ardeur aussi infatigable qu'une mère peut les avoir pour seconder la vocation religieuse de sa fille unique.

Elle avait jeté les yeux sur un fermier-général, M. de Fondville.

Grangeneuve redoubla d'attention.

— Et je me souviens que le premier jour où je le vis, elle m'avait placée à table à ses côtés, avec la recommandation d'être bien aimable. Elle s'aperçut, pendant le long dîner, que j'étais si distraite et maussade, que le bon vieillard, embarrassé de sa contenance presque autant que je l'étais de la mienne, ne trouvait pas l'occasion ou le courage de m'adresser la parole. Quand on passa dans les jardins, après le dessert, ma tante m'appela à l'écart ; et avec l'accent du reproche amer que j'aurais pu m'attirer pour la plus grave inconséquence :

— Comment, mademoiselle, me dit-elle, c'est ainsi que vous vous conduisez ! pas un mot de prévenance, une gracieuseté pour ce pauvre Fondville, un millionnaire ! Mais que veux-tu donc devenir, malheureuse ? quel sera ton sort ? quelle carrière prétends-tu suivre ? à quoi songes-tu, grande indolente ? A votre âge, mademoiselle, j'étais l'appui de ma famille.

Le bon financier eut pitié de l'enfant. Il me fit passer pour sa nièce, me garda peu de temps, à la vérité ; mais il avait pourvu à ma fortune avant la mort qui le surprit bientôt. Ce n'est pas sa faute si je suis restée pauvre !

Grangeneuve avait fait effort pour ne point marquer son trouble, car Adeline défigurait une importante partie de la vérité.

— Et ce commencement de la vie vous a vouée à l'indifférence, dit-il ; vous n'avez jamais pardonné aux hommes de vous avoir imposé la nécessité de leur plaire ? Aussi me semble-t-il que vous ne m'aimez souvent que par reconnaissance ; vous m'aimez d'être aimée, mais non par vous-même ; c'est mon reflet que vous me renvoyez. Moi, je me surprends à te chérir comme on aime parfois un enfant, l'enfant qui vient presque de naître. On force ses mains à vous caresser ; vous les lui ouvrez avec

peine sur votre visage. Vous leur imprimez un doux mouvement, et vous remerciez l'innocent qui ne sait rien.

— Surtout s'il ne vous a pas un peu égratigné, n'est-ce pas? répondit Adeline.

Ingrat! ajouta-t-elle avec une autre inflexion de voix pleine d'ardeur et de dédain ensemble : quand même j'eusse été étouffée dans mon germe, je suis restée femme, le savez-vous bien : et il y a plus de puissance d'aimer dans le cœur d'une seule femme que...

— Point de blasphèmes, interrompit Henry en la serrant sur son cœur.

— Il est vrai, reprit-elle, que si je ne hais pas votre sexe tout entier, il y a quelque vertu de ma part. Si les hommes ne me sont pas en égal mépris, ce n'est pas leur faute. Il y en a de si misérables! Tenez, poursuivit-elle, pour changer un peu de sujet, sans changer de mauvais sentimens, laissez-moi vous confier que j'attends Lacombe ici dans une heure. Grâce à l'intelligence de ma bonne et fidèle Louise, je suis en mesure de le recevoir. Je voudrais vous faire assister à la conversation qui va s'engager : mais sans qu'il pût vous voir. Ayez pour moi cette condescendance : tenez-vous silencieusement dans la chambre voisine, et écoutez.

— Je ne puis, ma chère : il y aurait, de ma part, improbité ou piége : vous n'avez pas réfléchi à la portée de cette action : c'est un mensonge.

Adeline fit une moue d'abord dédaigneuse, et puis par un retour sur elle-même :

— Hélas! dites plutôt que je ne vous comprends pas, soupira-t-elle. C'est un vice d'éducation première, c'est un sens qui ne m'est pas donné. Oh! il y a bien plus de mensonges au monde pour vous que pour moi. Faire ce qui est utile, c'est donc mal? Avouer ce qui blesse, c'est donc bien?

— Quelquefois, dit Grangeneuve. Mais nous ferons un autre jour un cours de morale. On sonne à votre porte : c'est l'homme, sans doute, que je ne veux pas rencontrer.

— Louise est chargée de l'introduire dans la petite bibliothèque, dit-elle. Laissez-le, le misérable, se préparer à loisir à sa bonne fortune. J'ai besoin d'un papier qui n'arrivera que dans quelques minutes : restez. Avant le breuvage amer, on donne un peu de sucre aux enfans.

— Soyez digne et généreuse dans votre vengeance.

— Je ne saurais vous le promettre, on ne m'a pas enseigné ces choses-là : je ne suivrai que l'instinct de la nature. Dieu ne pardonne pas non plus : Satan l'atteste. Dieu a fait inconstant l'amour, et la haine fidèle. Pourquoi?

— La colère vous aveugle, enfant!

Elle ne voulut pas répondre.

— Ce que je regrette le plus, poursuivit-elle, d'une existence de pureté que je n'ai pas connue, le savez-vous, Henry? Ce n'est pas cette déférence publique des sots qu'on appelle la considération ; c'est ce respect que vous impose, à vous autres hommes, la pudeur des jeunes filles bien nées, cette réserve devant leur candide ignorance. Je n'ai jamais passé près d'une de ces blanches demoiselles qui n'ont pas quitté les yeux de leur mère un instant, et que tout effarouche comme la sensitive, sans croire respirer un parfum inconnu, sans me demander par quelles chastes paroles, par quels mystérieux interprètes, vous arrivez jusqu'à elles : comment peuvent leur faire comprendre des sentimens devenus timides et leurs vœux, ces hommes dont le discours et le maintien sont si effrénés auprès de nous. Un jour, mon bien-aimé, un jour que nous serons bien seuls, bien enfermés, bien à l'abri de tout contact avec tes semblables, non pas tes semblables, mais les hommes enfin ; un jour que tu m'aimeras comme si j'étais, du ciel même, descendue vierge dans tes bras, n'est-ce pas que tu prendras ce maintien avec moi? Parle-moi une fois, je t'en supplie, comme on parle à la vertu ; comme si tu respectais en moi

un ange; comme si tu craignais de marquer ton souffle sur un miroir pur. Fais-moi assister à l'innocence qui ne m'a pas été révélée; reporte-moi dans un asile où je n'ai jamais pénétré. Enfin, monsieur, traitez-moi comme une créature honnête; tremblez à mes pieds, et laissez-moi vous résister avec froideur. Je sens que j'aurai passé à cette épreuve une heure bienheureuse, si je n'en meurs pas.

Henry sentit se mouiller ses paupières. Il disparut; ou du moins il s'éloigna des yeux d'Adeline.

Singulière créature! Elle le jetait ainsi incessamment des hauteurs de la nue dans les profondeurs de l'abîme, et de l'enfer au ciel. Incohérente et bizarre, c'était tour à tour la coquetterie aventureuse et le dévoûment sans réserve; puis le salon et la mansarde; la vestale et la courtisane.

Quand elle rejoignit Lacombe dans la bibliothèque reculée, le sot ne savait pas nettement avec quelle intention on le faisait venir. Il était partagé entre des craintes et des espérances; et bien que la crainte eût ordinairement plus de crédit sur son âme que tout autre sentiment, il avait osé se présenter; car il était fort intéressé dans la partie. Il avait risqué, comme il le disait en lui-même, de gros enjeux.

—Ma belle enfant, dit-il en voyant paraître la maîtresse de la maison, dont les traits nobles et le maintien auraient imposé à tout autre, nous avons donc été malade? On a fait mystère de votre état: je n'ai rien pu en voir ni en savoir. Mais j'espère que ma lettre aura été plus heureuse que moi.

— J'ai reçu la lettre, dit Adeline. Que vouliez-vous de moi, monsieur Lacombe?

— Mais c'est plus aisé à deviner qu'à dire, ma belle.

— Encore?

— Ma foi, vous m'embarrassez. Ni vous ni moi, cependant, ne sommes novices, mais...

— Enfin?

— Je pense que vous avez reçu des ambassadeurs qui parlent d'eux-mêmes : il me semble qu'ils s'expliquent. Et si vous aviez besoin, charmante amie, de vous rendre compte de ce qu'inspire votre personne, il suffirait de vous regarder au miroir.

— Vous y êtes-vous regardé, vous, monsieur?

— Ah! mauvaise! mauvaise!

— Ecoutez, monsieur Lacombe : je vais vous confier, sur vous-même et sur moi, des choses que vous n'oseriez pas me dire.

— Peut-être!

— Je vous en défie.

Lacombe approcha galamment, comme pour braver cette menace et prendre une main ou une taille, dans la façon de sa politesse particulière; il rencontra un regard de la jeune femme qui le rendit immobile et muet. On eût dit qu'il avait, de son pied de manant, heurté la couleuvre changeante ou fait dresser la jeune lionne.

— Vous avez cru, dit Adeline reprenant toute sa froideur, vous avez cru, sur quelques propos d'hommes sans mœurs, qu'il suffisait de m'adresser des hommages, pour les faire agréer. On vous a dit que j'avais eu des aventures, et vous avez voulu tenter la vôtre. On n'a pu avancer toutefois que je fusse intéressée ni avare; mais vous vous êtes rendu justice en apportant beaucoup d'or. Ainsi, c'est de me vendre qu'il s'agit entre nous, n'est-ce pas? et vous avez déposé des arrhes.

— Quels noms vous donnez aux choses, petite, et comme vous prenez tout cela!

— Quand je vous disais que vous ne seriez pas si franc! J'appelle les choses du nom qui leur appartiennent. Oui, Lacombe, il y a des femmes inconsidérées et coupables qui ont pu mériter qu'on les insultât; il y a aussi des prostituées. Je ne vous dirai point que c'est la faute de vos pa-

reils; que c'est devant la victime qu'on prend horreur du bourreau, et sur le cadavre, qu'on reconnaît les coups de l'assassin; vous ne me comprendriez pas. Mais je demande pourquoi il y en a, de ces femmes; s'il faut accuser l'effet ou la cause de l'infamie. Si l'on n'achetait pas, qui se vendrait? Elles sont malheureuses ces créatures! car il y a quelque chose de plus hideux qu'elles : c'est l'homme qui les approche; c'est l'appétit de la brute opposé à la misère; c'est la débauche devant la mendicité.

Lacombe voulut interrompre.

—Ensuite, dit-elle, ces êtres avilis pour du pain, les croyez-vous bien les plus coupables des femmes? Des épouses, non comme la vôtre que vous délaissez par libertinage, mais d'heureuses compagnes d'hommes probes, des mères de famille chargées de l'honneur du mari et de ses enfans, qui, sans frein comme sans nécessité, sans passion peut-être, trahissent leur devoir par quelque infâme caprice, ne les appelez-vous pas «les femmes honnêtes?» et surtout si elles ont conservé quelque fortune? Les prostituées, pourtant, ne trompent point et ne déshonorent pas, monsieur.

Ici, vous venez m'offrir l'appât de vos vices, parce qu'on vous a cité de moi quelques faiblesses! Qui vous a dit le tarif de mes faveurs? Connaissez-vous quelqu'un qui les ait marchandées, achetées, payées? Vous apportez de monstrueuses richesses; que voulez-vous en échange? Mais toutes les perles de la mer et tous les diamans que contient le monde seraient trop peu pour m'obliger à tenir ta main dans la mienne! Ah! misérable! Je n'ai pas offensé Dieu pour qu'il pense à m'infliger, vivante, un pareil châtiment. Sors, risible tentateur; va-t'en, épouvantail! va retrouver ta femelle; et rends grâce à son courage, si l'instinct de la nature ne lui rend pas impossible un devoir que vous avez imposé dans votre imbécile mariage.

Lacombe demeura quelque temps stupéfait. Il osa enfin murmurer un nom, le nom d'un homme de Bordeaux : le Narbonnais. Il avait cru, dit-il... on lui avait assuré...

— Je sais ce qu'on prétend, reprit la jeune femme indignée encore. Nos fautes ne sont pas si multipliées, que l'équité généreuse des oisifs ne daigne encore les tripler. Il en est parmi vous, qui poussent la fatuité lâche jusqu'à se vanter d'une possession dont leur laideur n'a jamais approché. Ainsi, l'homme dont vous rappelez le souvenir, un peintre avorté, n'est-ce pas? une médiocrité qui se croit artiste? se faisait passer, je m'en souviens, pour avoir été mon amant. Il établissait cette invraisemblance sur une révélation qu'il colportait, de je ne sais laquelle de mes habitudes secrètes. Il tenait ce détail d'une femme de chambre chassée : je m'étais dénoncée moi-même dans un jour de familiarité folle et d'indiscrétion. Voilà la probité des libertins!

— Oh! si Grangeneuve avait pu l'entendre!

Mais l'avarice s'était réveillée la première à travers toutes les autres passions de Lacombe; et il dit avec un ricanement presque sauvage :

— Tout cela est bel et bon, mon ange. La morale de tout cela est sans doute que nous ne vous plaisions ni l'un ni l'autre. Votre vertu est en nous mieux qu'en vous-même, et sur notre visage plus qu'en votre cœur. Mais enfin... vous avez reçu... des bijoux...

— Qui le nie?

— Vous me receviez un peu moi-même...

— Mon Dieu! ne me le reprochez pas; je me le reproche assez.

— D'où venait donc, s'il vous plaît, ce manége de coquetterie?

— Mais d'abord je ne vous connaissais pas comme aujourd'hui. Puis le désœuvrement! on veut quelquefois changer d'ennui. L'ennui est un tyran si cruel! Il y a des soirées, voyez-vous, où l'on ferait monter la lanterne magique, où l'on jouerait avec un sapajou.

— Bien obligé. Je crois fort au désintéressement des belles dames, à leur ennui et à leur probité; mais... voyons.

Et il tendit la main comme pour recevoir ses richesses.

— Pour les colliers, dit Adeline, les pendans d'oreilles et le reste, ils ne sont plus ici.

— Ah ça! balbutia Lacombe, changeant de couleur, la leçon que vous me donnez est peut-être bonne; mais doit-elle me coûter vingt-cinq mille francs? Ces parures les valaient.

— Oh! vous exagérez, honnête homme! elles sont loin de vous avoir imposé un sacrifice de ce genre.

— Enfin, mettons que j'aie su faire les affaires. Encore ont-elles leur prix, et je vous dirai, la belle dégoûtée, comme Chicanneau à son doux juge : Mais rendez donc l'argent!

— Vous tenez à savoir où sont vos récoltes de septembre?

— Apparemment!

— Le voici.

En disant ces mots, Adeline remit quelques papiers à l'ancien pédagogue, plus interdit que jamais.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il en reculant.

— Vous savez peut-être lire, dit Adeline, quoique ce fût votre métier de l'enseigner aux autres. Voyez.

La première feuille que développa le récent agréé à la Montagne, ne contenait que ces mots :

« Nous, soussignés, membres de la Commune de Paris, reconnaissons avoir reçu du citoyen Lacombe divers bijoux dont l'état suit, pour en employer la valeur au soulagement des pauvres veuves de soldats. Mention honorable de ce don patriotique sera faite au procès-verbal.

» *Signé*, Huguenin, Panis, Marat, Lenfant, etc. »

— Maintenant, poursuivit Adeline, et sans laisser au donataire le temps de respirer, voulez-vous prendre connaissance de la propre lettre que vous avez écrite au sujet de cet hommage?

— Comment!

— Jugez de votre éloquence.

Et il lut de nouveau :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT.

« Citoyens! je vous envoie à la hâte, pour être joints au trésor de l'état, et spécialement pour l'emploi ci-dessous indiqué, une agathe de grand prix, deux colliers de perles de l'Inde, et deux pendans d'oreilles (diamans et grenats). Je les ai conservés avec soin depuis les journées de septembre. Je ne crois pas pouvoir en faire un meilleur usage que de les déposer dans vos mains afin d'en purifier l'origine. Ce sont des bijoux volés : soit par quelques infidèles travailleurs, soit par de vils coquins venus à la suite de ces expéditions. Je crois savoir qu'on destinait ces bijoux à corrompre et assouvir de honteuses passions ; et j'ai pensé qu'il était de mon devoir... »

Le galant n'en lut pas davantage. Depuis les mots de vol et de septembre, il avait pâli et il cherchait des yeux la porte de la bibliothèque, sans pouvoir la retrouver.

Adeline en eut pitié et horreur ; et, la lui ouvrant tout entière :

— C'était donc vrai! dit-elle. Et moi qui tremblais de m'être abusée, de calomnier ce monstre! Grangeneuve avait raison dans ses pressentimens!

— Grangeneuve! dit Lacombe écumant de rage. Je lui ferai bien voir, quelque jour...

— Tes talons, dit Adeline.

— Et lui qui porte si haut la tête...

— Il n'a jamais porté que la sienne.

— Adeline!

— Va-t'en, séducteur! Il ne peut jamais ressembler qu'à celui que tu t'es ménagé avec la princesse Lamballe, le TÊTE-A-TÊTE que tu auras avec moi.

Et le maratiste sortit, en se disant au fond de son cœur de boue :

— Je posséderai l'une, et je ferai périr l'autre.

XIV

Les Jardins de Mousseaux.

C'était le vingt-six décembre 1792.

Il était onze heures du matin, et Paris s'enveloppait encore d'un de ces voiles de brouillards qui glacent le corps et attristent l'esprit. L'hiver de Paris est sans grandeur. Ce n'est ni la saison âpre et généreuse qui couronne de frimas les monts et les forêts : ni ce grand vieillard des poètes, qui enchaîne sous sa main les fleuves, et hérisse de glaçons ses cheveux, sa barbe, que les aquilons se disputent. C'est un temps de misère et de douleurs physiques; c'est un mendiant demi-vêtu, qui se traîne le long des édifices, souffle les idées de corruption, de vol, de meurtre, et insulte à l'indigent qui tombe de souffrance et de faim à la porte de Rothschild.

— Ici, disait une jeune femme enveloppée de fourrures, et qu'escortait son compagnon empressé, le long du boulevart de la Madeleine, ici la neige n'est pas même blanche. Souillée aux pieds du passant, ou trop tôt détachée des toits par la chaleur et la fumée des mille foyers qui la combattent, elle ne tombe qu'en boue et en catharres sur la population maladive. Le vent, brisé par les angles des rues, perd toute la majesté de son vol, sans se dépouiller de ses dards. On a tout à souffrir et rien à admirer.

Grangeneuve la fit détourner un peu de la chaussée glissante, et l'attira sous les arbres noirs de la contre-allée, car on entendait sourdement rouler derrière eux un carrosse. Ce carrosse ouvrait la neige avec effort comme un soc de charrue; et pourtant il obéissait à la course de quatre chevaux vigoureux avec une telle célérité, qu'elle déconcertait parfois la vigilance d'une ligne de garde nationale destinée à faire la haie et le cortége. Cette voiture, qu'on n'entendait pas venir, fuyait comme la flèche. Des canons, des drapeaux disposés sur son passage, avaient à peine le temps de se ranger en batterie, et de se déployer silencieusement. A travers l'escorte des cavaliers galopant aux portières, à peine si les spectateurs rares pouvaient distinguer derrière les glaces quatre hommes assis. L'un d'eux, personnage élevé pour deux jours à la périlleuse dignité de maire de Paris, se nommait Chambon ; l'autre, son obscur acolyte, Etienne Colombeau. Le troisième était de taille épaisse et ramassée : il avait le visage large et plat, le regard timide et fin, l'air humble, la physionomie lacrymonieuse. Vêtu grossièrement, il portait les cheveux longs et noirs. C'était Chaumette ; c'était l'auteur de la loi des suspects, un athée de profession, Anaxagoras Chaumette, le procureur syndic de la sanglante commune de Paris. Le quatrième personnage enfin, ne se faisait guère remarquer que par une redingote de couleur noisette, passée par dessus un habit bleu : c'était un prisonnier, conduit du Temple à la Convention nationale. C'était Louis XVI.

Louis XVI se rendait pour la deuxième fois à la barre. De sa prison aux Tuileries, le voyage ne devait durer que quatorze minutes. C'était ce jour-là même que ses défenseurs allaient prendre la parole, et que son sort se décidait irrévocablement.

— Hélas! disait Adeline, c'est la reine que je plains. Pauvre femme,

encore belle, ses cheveux ont blanchi au fond de la tour. Pauvre mère ! elle apprend à son fils à lire, et sa fille à chanter l'air de Grétry : « O Richard ! l'univers t'abandonne. »

— Louis aussi oppose de la dignité au malheur, disait le juge qui se rendait à son poste. Quelle sérénité de maintien ! La première fois, ma chère, qu'il fit le même trajet avec les mêmes geoliers, il leur adressait des questions bienveillantes en échange de paroles brutales. — De quel pays êtes-vous ? demandait-il à Colombeau.

— Des bords de la Loire, monsieur.

— Un pays enchanté, dit le roi ; on me l'a dit, car je ne l'ai point vu ; je n'ai vu que le pays de Caux. Je me proposais de faire en deux ans le tour de la France... Et à la fin de la séance, si pénible et si longue, il était exténué de besoin : il s'approcha d'un autre gardien, avec qui un grenadier venait de rompre sa narration, pour lui adresser quelques mots à voix basse. — Dites tout haut ce que vous voulez, cria le dur Jacobin.

— Je vous demandais, répondit avec calme le roi de France, un peu de pain.

Vous savez, Adeline, ce que je pense sur cet homme ; combien de fois j'ai attaqué sa puissance ; mais qui ne le plaindrait aujourd'hui que d'indignes vainqueurs insultent à sa défaite ? Quand on songe qu'un des magistrats qui le veillent, un homme d'esprit cependant, ou qui du moins a l'intention de l'être, prépare contre lui des sarcasmes et des antithèses ? Il lui disait, au commencement de septembre : — Vous n'êtes plus roi, voilà une belle occasion de devenir citoyen. Au reste, consolez-vous, la chute des rois est aussi prochaine que la chute des feuilles.

Et Mailhe, un de nos secrétaires, qui affecte pour le prévenu une insolence de laquais, qui lui passe, par dessus l'épaule et sans le regarder, les pièces du procès qu'il faut faire reconnaître.

Du reste, tout Paris dévoué à la Montagne, toute la garde nationale esclave de Marat, laissent peu d'espérance que l'accusé sera traité avec la dignité qui conviendrait à un peuple. Je ne blâme point l'action d'avoir porté à la Monnaie le sceptre, la couronne, les ornemens du trône et la main de justice ; mais pourquoi mutiler des statues, pourquoi insulter aux arts et se ruer en Vandales sur quelques monumens qui sont des propriétés publiques ? Quelle vengeance d'une nation affranchie y a-t-il donc au fond des galeries, des bibliothèques et jusque dans les tombeaux de Saint-Denis ? Pourquoi, au milieu des nuits ténébreuses, aller réveiller des captifs, deux femmes, deux enfans, pour hurler l'abolition de la royauté dans les cours du Temple, à la lueur des torches et au bruit des sinistres tambours ? Vous verrez qu'aucun des rois de l'Europe n'interviendra utilement pour sauver son frère ! Vous verrez que nul royaliste ne se fera tuer pour son maître ! A peine si le courage de ces messieurs ose saisir une timide allusion au sort du monarque, au vœu de le délivrer, en assistant bravement le soir aux représentations de l'Opéra-Comique, si on joue *Raoul de Créqui* ou *Richard Cœur-de-Lion*.

Mais Grangeneuve, plein du devoir qu'il avait à remplir, quitta bientôt Adeline et entra dans cette salle de la Convention, où les partis étaient si nettement marqués en trois groupes. Car, après la Montagne et la Gironde, Barrère avait formé un de ces partis mixtes, fléau de toutes les assemblées, *caput mortuum* de tous les corps délibérans, et qu'on a toujours flétris sous des noms si justement ignobles. Ce milieu, enfin, ainsi nommé parce qu'étranger à tous les points de la circonférence et isolé dans le cercle, il est à un égal éloignement de toutes les vertus qui font la vie des états. Un tel chef était bien digne de diriger ces masses qui semblent dicter les lois et fléchissent sous toutes les menaces.

Quand le jugement fut prêt à être prononcé, Grangeneuve, après Lanjuinais, Brissot, et quelques autres dont l'histoire sait mieux les noms,

essaya modestement, jusqu'au sein des bureaux et dans l'intimité des conférences, à faire adopter ses idées de justice et de raison.

— Pourquoi, disait-il à ses collègues, oublier que la constitution déclare cet homme inviolable? Faut-il, parce qu'il a été parjure, le devenir après lui? La plus forte peine qui fût prévue était l'abdication. Prononcez-la; mais souvenez-vous que l'avenir dépend de votre justice. La mort du roi sera le suicide de la république.

Anéantir est une absurdité qui n'est pas légitimée par la victoire. Abolissez bien plutôt et à jamais la peine de mort; et commençons aujourd'hui par Louis XVI. Est-il coupable? personne ne le nie parmi ceux même qui le défendent : condamnez-le au supplice de vivre.

— Non! il faut un exemple pour ses confrères, disait Guadet en souriant.

— Mais sa comparution devant vous est plus humiliante pour eux que que ne serait sa mort. Louis a répondu en accusé, il n'a point méconnu votre puissance, il s'est défendu par des mensonges. La mort peut relever et anoblir cet homme qui aurait eu de la probité dans une autre condition; car qui peut régner innocemment? Exilez-le, bannissez-le au fond des Amériques. Vous ne craignez pas qu'il revienne, à main armée, redemander un jour sa couronne. A une école républicaine, il apprendra le repentir.

— Qu'il soit jugé, criait Bazire!

— Mais le livrer aux chances d'un jugement, c'est mettre la république en litige : acte impolitique avant d'être injuste. Eh quoi! parties civiles, accusateurs et juges dans un même procès! Monstruosité! Vous l'accusez, vous plaidez contre lui, et vous le condamneriez! Mais ce serait pour vous, sept cent quarante-cinq citoyens que vous êtes contre un seul, ce serait être plus iniques que les vieux parlemens, et plus absurdes que les despotes.

— Eh bien! soit, disait Danton avec un accent féroce : Louis le fuyard, Louis le dernier, n'est qu'un ennemi vaincu. Point de sophismes : nous ne le jugerons pas, nous le tuerons.

— Prenez garde! ajoutait le Girondin : tuer n'est pas détruire. La mort crée des vengeurs et des successeurs; tandis qu'un roi éconduit ne reparaîtrait plus. Quand Barrère soutient qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent jamais, il oublie les Stuarts. Il n'y a, au contraire, que les morts qui ressuscitent. Si la France pouvait être un jour assez abandonnée du ciel pour retomber sous le joug des Bourbons, de quelque branche qu'ils fussent, elle ne devrait cette calamité qu'au sang que vous allez répandre. Louis peut être un otage. Si les rois se croient le privilége du meurtre, laissez-le-leur.

Inutiles paroles! Il fit des efforts nouveaux pour obtenir au moins l'appel au peuple : c'était, disait-il, consacrer sa souveraineté; montrer moins de craintes et plus de justice; agir en plus dignes républicains. Vœux perdus! La plupart des hommes de la Gironde parlèrent dans le même sens, avec plus d'éloquence; car ce parti illustre voulait renverser la monarchie, mais il voulait sauver le roi. Tout fut inutile. Grangeneuve brava long-temps, avec ses compatriotes, les cris des Jacobins, les poignards des septembriseurs. Le 21 janvier devait se lever sur la France pour épouvanter l'histoire, et faire reculer de cinquante ans tout progrès de la science politique.

Ce qui avait le plus frappé Henry durant les sinistres veilles où s'était prolongé l'appel nominal, c'était un homme à la tribune. On voyait errer les autres conventionnels sous la clarté des lampes près de s'éteindre : ils se croisaient comme des âmes en peine, assemblées pour un jugement de l'enfer. Les uns attendaient avec terreur le moment où leur nom ébranlerait les voûtes de la salle; d'autres traçaient, puis effaçaient sur le papier un vote indécis. Quelques uns le changèrent jusque sur les

marches même de la tribune, et la terreur fit des homicides. C'était un tableau digne des pinceaux de Fuséli. L'homme était impassible.

Il était de la députation de Paris. Quand ce fut son tour de parler et de jeter dans la balance une voix qui pouvait emporter le salut de la victime, le silence devint effrayant; l'anxiété se peignit sur tous les visages. On attendait de celui-là la clémence, fût-ce au prix de ses propres jours. Il commença.

— Fidèle à mes devoirs...

On osa respirer.

— ...Et convaincu que ceux qui ont attenté, ou qui attenteront par la suite, à la souveraineté du peuple, méritent la mort, je prononce la mort de Louis.

— O le monstre! ô le lâche! ô l'infâme! cria une voix de stentor dominant les rumeurs élevées de toutes parts.

— Quel est donc, demanda Grangeneuve, cette voix? Qui est cet énergique vengeur de l'humanité?

— Un boucher, lui dit-on ; le dur et impitoyable Legendre.

— Et l'assassin de la tribune? dit-il ; c'est bien n'est-ce pas?...

— Joseph d'Orléans : le parent de la victime, le bourreau du 6 octobre, le calomniateur de sa mère, la créature de Marat, le soudoyeur de septembre, le créancier de madame de Lamballe, dont la mort fut une quittance pour lui.

Le duc d'Orléans fut étonné de cette réprobation. Il chercha du regard un appui vers la Montagne. Il se tourna du côté de Marat, en souriant : Marat, Vadier, Saint-Just et Couthon détournèrent les yeux de lui avec horreur.

Passons la trop faible défense de Desèze; passons les larmes éloquentes de Malesherbes; passons la touchante allocution prononcée par Louis XVI lui-même, et qui avait été écrite par notre admirable André Chénier. Il faut tirer, avec pitié, un voile sur un événement si funeste à l'humanité, si fatal surtout à la cause républicaine.

Le dernier jour de Louis XVI fut, comme on sait, presque un anniversaire du trépas de Charles Ier. L'un périt le 21, et l'autre le 29 de ce mois qui jette comme un linceul sur la terre. Mais qu'il y eut plus de grandeur dans le jugement du monarque anglais! Ici, on procéda par l'abaissement de l'homme : il avait d'abord été suspendu, puis déchu de sa puissance; et à l'exception du carrosse qui remplaça l'ignoble charrette, on n'immola qu'un criminel vulgaire. En Angleterre, ce fut un roi. La garde noble marchait tout armée devant lui; des gentilshommes l'entouraient tête nue; et quatre d'entre eux, Richmond, Hertford, Southampton et Lindsey, avaient déclaré être responsables, et s'étaient offerts à mourir. Il traversa la salle où il recevait les ambassadeurs. Par un pont élevé à la hauteur des fenêtres du palais, et tout tendu de draperies noires, il descendit au devant de l'exécuteur. Il passait de White-Hall à l'échafaud. Lui-même était vêtu en prince; il avait le cordon bleu et le manteau royal. Il ne se plaignit que d'une chose, c'était que le billot ne fût pas plus élevé qu'à l'ordinaire. Du reste, il n'était retenu par aucun lien, et il donna de sa propre main le signal de la hache. Enfin ce fut la monarchie tout entière, avec son appareil et son cortége, qui fut abattue devant un peuple.

A Paris, toutes les portes étaient muettes, toutes les croisées aveugles devant un cortége inutilement sanguinaire. Bourbon répéta à peu près les suprêmes paroles de Stuart : « Je passe d'une couronne périssable à une couronne immortelle. » La sentence ordonnait qu'il serait frappé entre le piédestal de la statue renversée de son prédécesseur et les Champs-Élysées, sur la place même qui portait son nom. Il vit à ses côtés se dresser une colossale image de la Liberté, et il put, de son dernier regard, effleurer le vieux manoir des Tuileries. On sait qu'il s'avança

inutilement pour parler. Puis il laissa tomber vers le peuple les derniers assignats que lui avait prêtés Péthion le républicain, dans sa captivité; et déposant lui-même le modeste habit qui le couvrait, il se montra tout vêtu de blanc pour affecter un dernier symbole d'innocence.

Le soir, et à l'heure ordinaire, le rideau de l'Opéra se levait. Grangeneuve, enfermé dans sa retraite, et le cœur en deuil de sentir déshonorée ainsi la cause populaire, disait à Adeline une parole qui s'est retrouvée sur les lèvres de Charlotte Corday :

— Quel peuple pour la liberté !

Mais ce peuple, né en effet mobile et laquais, célèbre par son amour de ses *maîtres*, ce peuple que peuvent gouverner des hommes qui n'ont que deux choses, de la peur et de l'argent, qui tient encore au principe monarchique de la vieille Europe, c'est-à-dire au pacte fait entre une demi-douzaine de jongleurs, dont l'esprit ferait honte à Nicaise et la probité à Cartouche ; ce peuple qui accepte sous le nom de rois des hommes dont, en explorant la biographie, personne ne voudrait pour portier ; ce peuple qui, quand il devient souverain, se conduit en roi fainéant, fait prendre son bon sens pour du hasard, et son courage civil de trois jours pour un accès d'épilepsie, ce peuple est sans rival à la guerre. Il créait alors et à la fois tous les élémens de la victoire, depuis la poudre à canon et le fer, jusqu'à des généraux arrachés à la charrue. De vaincu, il devenait conquérant. Il soumettait le Rhin, Chambéry, Genève. Le soldat semblait grandir de toute l'abjection du citoyen ; et le drapeau s'illustrait quand la toge était souillée.

Pour les députés qui n'avaient pas voté la mort du roi, ils se trouvaient en butte aux ressentimens d'une majorité qui ne se pardonnait pas à elle-même l'abus de sa puissance ; car, dans un tribunal ordinaire, il faut les deux tiers des voix pour condamner un parricide; et ici le nombre des juges ne dépassait que de cinq le chiffre absolument exigé pour prononcer la sentence. Grangeneuve était, comme ses amis, livré aux menaces des tribunes, aux injures de la feuille d'Hébert, et désigné aux poignards de ces hommes dont la Gironde avait résolu de faire punir les attentats contre les prisons. Chabot ne le connaissait plus; les chefs de la faction aristocratique dont se composait la société de madame Duvillars, avaient fait alliance avec les Jacobins, afin d'encourager leurs crimes et de ramener le pays à la royauté par haine des excès démagogiques. Enfin, Lacombe ne s'endormait pas; il avait une double passion à assouvir. L'honneur de son offrande patriotique l'avait porté à la faveur de la Montagne et jeté dans tous les profits de l'opinion triomphante.

Ces périls publics étaient loin d'abattre le courage de Grangeneuve ; mais ce qui minait sourdement sa vie était l'inquiétude renaissante du sort futur d'Adeline, et son manque de foi sur la fidélité de ses affections. Oh! s'il avait pu croire en elle !

—Travaillons, disait-il, disposez du peu que je possède pour vous ouvrir une carrière, un but de l'existence. C'est une nécessité de cette vie, c'est une garantie de l'honnêteté ; c'est un préservatif contre l'ennui. Je le répète trop souvent peut-être ; mais la grâce de l'oisiveté a de trop nombreux périls ; il faut de la prose dans le monde et appuyer ses rêves sur quelque réalité. Il ne faut pas dédaigner la peine ; car elle double tous les plaisirs. C'est aussi une poésie que celle des devoirs et des privations. Et puis, si je venais à mourir, si l'échafaud politique me surprenait au milieu de ma course modeste, quelle amertume à mes derniers momens de vous abandonner sans défense contre l'avenir!

Il voulut profiter d'une réforme qui commençait à s'opérer dans les costumes, soit à la ville, soit au théâtre, pour la faire associer à un atelier de broderies. Sous l'inspiration de David et de Talma, déjà s'ornaient les manteaux ; et les tuniques se lamaient d'or pour la scène et pour les fêtes. Voilà, disait-il, ce que nous avons de plus épique à vous

offrir dans l'industrie commerciale ; c'est l'œuvre la moins indigne de vos belles mains. Mais Adeline tombait de jour en jour dans une apathie plus profonde, dans les rêveries d'une distraction sans objet, dans le marasme et l'abattement que l'inertie peut produire. Il lui fallait pour exister avoir à tourmenter sa vie, pardonner ou demander pardon ; appeler l'émotion des reproches et la distraction des querelles.

Les soupçons jaloux qui lui venaient à elle-même étaient pour Grangeneuve une source de chagrins renaissans. Il retournait contre elle les agressions qu'elle lui faisait subir. Une telle défiance exaspérait la sienne ; il voyait un caractère faux dans les craintes qu'elle osait montrer ; et quelque manque de probité lui semblait se trahir dans les infractions qu'elle supposait à la fidélité de son amant. Et puis elle mentait sans cesse ; elle mentait pour les détails les moins importans, sur les choses les plus indifférentes de la vie : elle combattait la vérité, souvent sans profit, sans préméditation, peut-être sans s'en apercevoir, tant la haine de cette vérité semblait dans sa nature. Henry avait reçu plusieurs lettres anonymes dont il avait méprisé la teneur, dont il avait attribué la lâcheté à Lacombe ; mais la calomnie a cela de cruel qu'elle ébranle encore la foi la plus robuste, et laisse une cicatrice sur les blessures les mieux guéries. Une action équivoque peut se réduire à peu de chose ; mais non pas une équivoque pensée : un mauvais sentiment est plus qu'une action mauvaise. Henry n'avait point de preuve acquise de la trahison de sa maîtresse. Il était trop noble d'ailleurs pour chercher à en acquérir un matériel témoignage, l'espionner, la faire suivre ; mais il avait l'instinct du doute. Adeline aussi était loin d'être heureuse ; car il n'y a pas de pire accusation, et qu'on puisse moins repousser, que celle qui ne se manifeste pas en paroles ; mais bien par une altération dans la voix, la brusquerie du geste, la dureté du regard. On la comprend mieux que si elle était parlée ; et on sent en même temps que si on demandait à celui qui soupçonne de préciser son accusation, il la nierait.

Enfin Grangeneuve en vint à ces appréhensions secrètes, à ces tortures de la pensée qu'on n'ose approfondir, qu'on aurait honte d'avouer à un autre et peut-être à soi-même. S'il voyait sortir Adeline après les soins d'une élégante toilette, elle avait évidemment des projets de conquête et devait rencontrer un rival. De plus odieuses terreurs lui profanaient l'esprit, si elle s'éloignait au contraire enveloppée d'un vêtement négligé et les cheveux en désordre. Il n'y avait plus pour lui de promenades innocentes, plus d'écheveaux de soie à assortir, plus de bains nécessaires à prendre. Voulait-il s'éloigner de Paris pour un moment ? il lui semblait qu'elle inclinait à rester, ou à ajourner l'absence à un temps plus favorable aux calculs de ses artifices. Voulait-il aller revoir la mer par l'un de ces désirs impérieux qui saisissent quelquefois un rêveur passionné ? — Attendons, disait-elle, qu'elle soit bien méchante ! Je voudrais voir un bâtiment périr. En as-tu vu ? Que d'émotions fortes on doit éprouver !

— Mais c'est là, ma chère, un désir bien inhumain et assez dépravé.

— Oh ! mais je voudrais être avec toi. Je désirerais certainement sauver ces pauvres gens ; mais quel bonheur de les voir à chaque instant près de s'engloutir ! Je me trouverais mal, j'en suis sûre ; je me serrerais contre toi.

Ainsi, l'esprit égaré de soupçons, il prenait pour l'arrière-pensée d'un complot, pour quelque infamie méditée, ce qui n'était peut-être qu'un caprice d'enfant, une curiosité irréfléchie.

Le printemps était revenu. Et souvent, le matin, avant de se rendre à son poste plus périlleux de jour en jour, Henry se laissait accompagner par Adeline dans une promenade, soit aux Champs-Elysées, soit dans les silencieux jardins de Mousseaux, toujours chers à leurs souvenirs. Un jour qu'ils étaient dans cette demeure presque royale, abandonnée par

son impur possesseur (c'était le 2 juin 93), le bruit éloigné du tocsin arriva jusqu'aux oreilles de la jeune femme. Henry l'écoutait depuis long-temps, et les coups retentissaient sur son cœur ; mais il paraissait comme absorbé uniquement dans la sensuelle jouissance de respirer une de ces roses de Constantinople qui, sans fleurir ici dans les quatre saisons, comme leur nom l'indique, se reproduisent encore plus fréquemment que leurs sœurs. Est-ce une distraction des pensées pénibles, est-ce un accroissement de leur amertume, que l'action de s'identifier avec un parfum? Ce mélange de contrastes, cette volupté qui dilate les sens pendant que le chagrin serre le cœur, s'associent ensuite dans le souvenir, n'est-ce pas? Nous connaissons une femme à qui l'odeur de la violette arrache des larmes et le nom de sa mère. Et vous-même, pour qui j'écris ce livre, vous ne pouvez, sans sourire de joie, respirer la tubéreuse.

— Qu'est-ce donc que ce bruit sinistre? demanda Adeline avec une inquiétude vague.

— Une des mille insurrections par lesquelles les Montagnards veulent dégoûter de la liberté, dit Grangeneuve.

Il n'avouait pas que l'avant-veille, le 31 mai, les hommes de sa cause avaient été dénoncés et assaillis sur les bancs de la Convention.

Adeline ne parut pas se contenter d'une si courte réponse ; et Henry, moitié pour la satisfaire, moitié pour détourner son attention, lui analysa, en peu de paroles, la situation du pays et les événemens accomplis brusquement depuis quelques semaines.

— Voyez, lui dit-il : il y a, maintenant que la royauté est abattue, deux partis qui se disputent l'avenir de la France. Il y a les hommes de probité et de talent : Vergniaud, Gensonné, Péthion, madame Rolland, Condorcet, Brissot et quelques autres parmi lesquels s'assied bien modestement votre ami, qui voudraient le triomphe impartial des lois, la pratique des vertus nobles, et qui ne définissent pas la république une égalité de privations et un règne d'échafauds pour tout le monde. Et puis il y a des ambitieux, des esprits affamés de stupide vengeance, qui demandent deux cent mille têtes, veulent dominer sur des cimetières et s'emparer de l'héritage des victimes. Ceux-là portent les noms de Robespierre, Marat, Hébert, Couthon. J'y vois même celui d'un ancien ami, François Chabot, et un homme que la gloire seule devrait connaître : l'auteur de *Philinte* et des *Précepteurs* : Fabre-d'Eglantine.

Le peuple de Paris est pour les bourreaux. Il en a composé sa députation, il a donné ses derniers suffrages au chef ignoble de toutes les turpitudes qu'un mouvement révolutionnaire a dû faire naître. Je parle du seigneur de ces lieux, vase où l'on a peut-être jeté trop d'ordures depuis 89; mais vase de juste élection ; ambitieux qui conçoit le crime sans pouvoir s'élever jusqu'à le commettre, qui voulait la déchéance de Louis XVI et non sa mort qu'il a votée si lâchement ; qui se laisse rendre par Marat tous les mépris que reçoit le tribun ; paie de ses deniers les verres de vin et de sang ; pactise avec la Montagne et Coblentz ; prépare avec Saint-Just les articles de la loi agraire ; tandis que, pour garder la couronne dans sa famille, ses cousins les émigrés et lui s'entendent. Un prince seul, parmi les hommes, peut descendre à ce degré d'avilissement.

Notre Assemblée tergiverse au milieu de ces partis ; elle approuve et rejette les mêmes mesures ; elle accuse Robespierre et condamne Louvet ; elle prononce des proscriptions et les rapporte ; elle veut une garde pour assurer la liberté de ses délibérations, et n'ose pas la prendre à l'aspect des assassins. Le mot de toutes ces énigmes, c'est la peur. Et l'homme qui la domine au plus haut degré, cette Assemblée, celui qui va demain saisir la dictature, est le plus frappé de tous de cette infirmité misérable.

Mais le voilà ! dit tout-à-coup Grangeneuve en s'arrêtant au détour d'une allée, et saisissant le bras d'Adeline par un mouvement instinctif de protection généreuse.

Ils se trouvaient à quelques pas d'un promeneur, venu comme eux pour passer quelques instans de la matinée dans cet enclos. Inconnu du concierge, il avait déjà essayé là quelquefois des leçons d'équitation. Au moment où il fut aperçu, il descendait du cheval le plus doux et le plus tranquille; il renonçait à le guider et en abandonnait pour jamais les rênes. Ce cavalier, blême et glacé de frayeur devant le plus courageux des animaux et le plus nécessaire de tous à l'exécution des grandes entreprises, c'était Robespierre lui-même : l'homme dont le sourcil faisait mouvoir le sénat, et dont la parole ébranlait toute l'Europe. Il avait peur d'un cheval.

Il reconnut Grangeneuve; il s'anima d'un affreux sourire, et lui montrant du pouce, par dessus l'épaule, la direction de Notre-Dame, où le tocsin s'agitait dans les tours : — On nous attend à la Convention, dit-il.

Mais il s'éloigna en hâte comme s'il eût redouté la réponse.

Henry, sans paraître mettre à cette rencontre une bien grave importance, entraîna sa compagne du côté de sa demeure, où il la voulait déposer, et il acheva de lui exposer ainsi le rapide tableau de cette époque.

— Nous ne pensons pas que les deux partis puissent à la fois subsister, dit-il. Il faut, de la Montagne ou de la Gironde, que l'une des deux périsse. Nous avons pour nous la France entière; nos adversaires ont Paris. Nous attaquons hautement et à figure découverte; ils fomentent des complots et méditent des assassinats. J'ai quelquefois profité du peu de popularité de ma figure et de l'obscurité de mon nom pour entrer dans quelques clubs, et j'y ai entendu faire contre nous des motions de plus d'une espèce. Il n'y a pas huit jours qu'à la section du Temple un homme disait (il était pâle et il parlait lentement) : « Il faut saisir, au moment où ils rentrent chez eux, les vingt-deux coquins de députés dénoncés par la commune; huit autres que je vous désignerai encore, et les conduire tous dans une maison isolée du faubourg Montmartre : elle appartient à d'Orléans. Parvenu à une certaine pièce du fond, chaque prisonnier y trouvera des Jacobins pour le septembriser; on les jettera dans une fosse commune, creusée d'avance; et nous dirons ensuite qu'ils ont émigré. Le *Moniteur* publiera leur correspondance avec Pitt et Cobourg. »

Adeline ne put s'empêcher de frémir.

— On nous accuse de fédéralisme, poursuivit Grangeneuve : c'est-à-dire de vouloir sympathiser avec les départemens de la France; de nous souvenir de nos commettans, et de ne pas croire que la patrie soit bornée au midi par la barrière d'Enfer, et au levant par Pantin. Punissable crime, comme vous voyez, et préjugé bien illibéral! Si nous voulons venger les horreurs de septembre, cela s'appelle calomnier Paris. Si nous voulons arrêter la soif du sang et enchaîner le bras des égorgeurs, on nous répond par les menaces de la proscription et de la mort. Avant-hier, une de nos commissions, la commission des Douze, avait fait arrêter un démagogue, un journaliste, la honte de sa profession, et qui, sous le nom du père Duchêne, s'efforce à pervertir les sentimens et la langue des Français. La commune de Paris, son maire en tête, est venue réclamer, pour le couvrir de palmes civiques, ce citoyen, à qui Camille Desmoulins avait dit si justement : Quand les rois de l'Europe veulent faire croire à leurs sujets que nous sommes un peuple de Vandales et couvert des ténèbres de l'ignorance, ce sont les lambeaux de tes feuilles qu'ils insèrent dans leurs gazettes; comme si ces saletés étaient celles de la nation; comme si un égout de Paris était la France.

Mais par dessus le marché de leur réclamation et comme un accessoire de leur démarche, les magistrats de Paris ont demandé la proscription des vingt-deux. Une première tentative a échoué. Fonfrède a exprimé le regret public de n'être pas du nombre de ceux sur lesquels la municipalité appelait les poignards. — Monsieur, a dit Penières à Pache, n'auriez-vous pas sur votre liste une petite place pour moi? il y aurait cent écus pour

vous. — Tous! tous! se sont écriés nos ennemis un peu honteux du non succès. Mais qui sait...

— Oui, qui sait! s'écria Adeline effrayée, qui sait ce que peut une réaction de la vengeance, une obstination du meurtre? Il faudrait fléchir ces hommes exaspérés.

— On peut me faire tomber sous leurs couteaux, dit Grangeneuve en souriant; mais jamais à leurs pieds.

— Et ce tocsin qui ne cesse pas! ajoutait Adeline; j'entends aussi, je crois, battre au loin la générale. S'ils tiraient le canon du Pont-Neuf, le canon d'alarme! Il faut ne pas aller à cette séance.

— Nous avons eu cette faiblesse l'autre jour, Péthion et moi, dit Henry; et c'est Péthion qui m'a décidé en prédisant avec justesse que les assassins ne viendraient pas. Il pleut, me dit-il en ouvrant sa fenêtre ; il n'y aura rien. Et en effet. Mais aujourd'hui le soleil brille, et Robespierre a voulu monter à cheval : il faut se rendre à son poste.

Adeline prit une résolution, en même temps que son ami exprimait la sienne.

Henry plaça dans son sein, sans vouloir cacher cette action, des pistolets que vous connaissez. Il se saisit d'une canne renfermant une épée, et dit en s'éloignant, le regard plein de sécurité : — Ils n'auront pas, comme dans les prisons, des victimes sans défense, à frapper.

Adeline arriva presque aussitôt que lui-même à la Convention. Elle se glissa dans les tribunes, à la faveur d'un vêtement grossier qui la déguisait, et se prépara à prévenir ou à partager tous les périls de l'homme dont elle faisait le malheur.

Mais pour y pénétrer, dans ces tribunes envahies dès la pointe du jour, que de résistances n'eut-elle pas à vaincre, d'obstacles à franchir, de combats presque à soutenir? — Es-tu pour les Noirs, ma petite citoyenne, lui demandait le sans-culotte à demi ivre, ou bien pour les braves Montagnards? — Pour la bonne cause, répondait Adeline; et la stupidité des questionneurs leur faisant toujours interpréter à leur avantage cette réponse un peu jésuitique, elle passait. Elle passait aussi à la faveur de cette protection hasardeuse qui suit en tous lieux une jolie femme; mais quand elle avait trouvé, soit un bras pour la soutenir, soit un genou officieux qui se courbait pour l'aider à franchir ces planches et ces gravas qui obstruaient alors toutes les approches des Tuileries, elle tombait dans un groupe de tricoteuses. Au milieu de ces femmes à l'œil rouge et aux poings sur les côtés, l'indulgence s'éloignait bien vite.

— Que vient-elle donc faire ici, celle-là, avec ses mains blanches, son tablier de bonne, et sa robe de soie? C'est une ci-devant, vois-tu, une apitoyeuse, une des camarades de la veuve Capet! Hé! dis donc, mijaurée! à qui en veux-tu dans la Convention? Es-tu la maîtresse de Barbaroux ou de l'incorruptible Robespierre?

— Fi donc! Cornélie! Robespierre n'a point de maîtresse.

— Ah ! tu le sais, toi; ce n'est pas ta faute, s'il n'en a pas.

Un peu plus loin, Adeline rencontrait une armée entière, un parc d'artillerie avec ses bombes, ses obus, ses fourneaux à rougir les boulets, et tout le formidable appareil d'un siége. Mais qui peut enchaîner le dévoûment de la femme qui aime? Si c'était devant elle que le soleil se fût arrêté; si c'était sous ses pieds que les flots de la mer fussent devenus solides, qui jamais aurait douté des miracles ?

Au moment où elle trouvait, où elle se créait enfin une place le long d'une colonne qu'elle embrassait de son bras gauche, et pendant que ses yeux, avidement penchés vers l'enceinte, reconnaissaient Grangeneuve placé au côté droit, entre Gensonné et Ducos, un horrible tumulte, un vil assaut de pugilat s'élevait autour de la tribune que dominait le président. La cause de ces vociférations, où se joignaient les cris, les menaces et les trépignemens du public, était la présence de Lanjuinais : il venait dénon-

cer la marche de l'insurrection armée, et ce projet de la commune de Paris d'asservir la Convention et de la décimer.

Drouet et Legendre s'étaient élancés pour terrasser l'orateur; ils essayèrent à le jeter du haut de sa place aux pieds de la Montagne. L'intrépide Breton résistait; et pendant que Legendre, une main sur la tête de son ennemi, heurtait contre le marbre cette tête dévouée. Lanjuinais se contentait de dire : « Fais donc décréter que je suis un bœuf, et m'assommes. » Le boucher recula; et le député, en se tournant vers la Montagne : « Quand les anciens, dit-il, préparaient un sacrifice, ils couronnaient de fleurs la victime, et vous, vous l'outragez. »

Il y eut un instant de silence. Puis les pétitionnaires qui se succédaient à la barre revinrent, sans intervalle, hurler leur accusation contre les Vingt-deux représentans et les membres de la commission des Douze. Ils demandaient, il commandaient la proscription au nom de ce peuple insensé composant les quarante-huit sections de Paris.

— Ecoutez ce que je vais vous dire, répondait le président Isnard : — Si le fer était porté au sein de la représentation nationale, je vous le déclare au nom de la France, Paris serait anéanti. Oui, la France entière tirerait vengeance de cet attentat ; et l'on chercherait bientôt sur les rives de la Seine si Paris a existé.

Cette image attéra tous les esprits; un moment elle glaça tous les cœurs, mais à l'exception d'un seul. Il se dressa une tête de lion qui ressemblait à Mirabeau. L'air intrépide et moqueur, jovial et terrible à la la fois, c'était ce courageux prolétaire qui avait proclamé l'audace le premier ressort des révolutions; c'était ce paresseux sublime qui avait dit : « J'aime mieux dormir sur l'échafaud que travailler pour vivre ; » c'était l'athlète qui, vaincu à son tour, devait un jour dire au bourreau qui l'empêchait d'embrasser un ami, compagnon de son supplice : Imbécile! défendras-tu à nos têtes de se rencontrer dans le panier sanglant? enfin, c'était Danton. Et on se demande aujourd'hui où sont les enfans de pareils pères?

— Moi, je déclare, dit-il, que nous vous résisterons! Tant d'impudence commence à nous peser.

Mais les fauteurs de la révolte, les artisans de ce complot contre l'inviolabilité de la représentation, ces Montagnards qui allaient chasser leurs collègues d'une Assemblée où la liberté des opinions avait été proclamée, étaient déjà captifs eux-mêmes. Les masses aveugles et furieuses qu'ils avaient déchaînées ne les distinguaient plus de leurs collègues; et quand Lacroix, Barrère et quelques autres amis de Marat, voulurent sortir de l'enceinte, ils n'avaient rencontré à toutes les issues que des piques menaçantes et des baïonnettes croisées.

— Vive la Montagne! Périssent les Girondins! criaient les tribunes.

— Point de guerres civiles, répondaient quelques timides voix.

— Nous ne sommes plus libres, s'écria Malarmé ; je proteste contre l'oppression qui nous entoure.

— Il faut enfin, dit Barrère, savoir ce que nous veut ce peuple. Sortons ; que la Convention se présente tout entière aux hommes armés qui l'assiégent, et s'assure de leurs dispositions.

— Ne sortez pas, Girondins! s'écria une voix que Grangeneuve crut un moment reconnaître.

— Il serait urgent, fit observer Lacroix, que les dissidens se fissent justice à eux-mêmes; que la cause de tous ces troubles s'anéantît de sa propre volonté, et que les délégués, repoussés aujourd'hui par le vœu national, donnassent à l'instant leurs démissions.

— Lâcheté! répondit Grangeneuve. Le mandat que nous avons reçu, nul de nous n'a le droit de le révoquer. Je ne ferai point à votre haine le sacrifice de mes devoirs et celui de mon honneur; mais si vous aviez la

générosité de vous contenter d'une victime, frappez! puisse cet attentat vous suffire.

— Vive Grangeneuve!

La même voix répéta : — Ne sortez point!

Cependant Hérault de Séchelles, qui venait de remplacer Isnard au fauteuil, favorisait l'insurrection. Il descendit de sa place, se couvrit, et marcha vers la porte, suivi des deux tiers de l'Assemblée. Alors une autre terreur se manifesta d'une autre part : elle était en faveur de la Montagne. Par des gestes expressifs et des corps à demi penchés hors des tribunes, il fut expliqué que ceux qui sortiraient allaient être massacrés. La Montagne hésita, mais enfin elle marcha avec le président, en se serrant toutefois de manière à n'admettre dans ses rangs aucun des proscrits. Elle désignait ainsi le groupe isolé aux égorgeurs.

Dans ce jardin royal où s'avançait la troupe errante de députés, se présentant à toutes les issues et repoussés partout, une des premières personnes, reconnue par Grangeneuve à travers ces spectateurs si diversement animés de curiosité, de haine ou de sollicitude, ce fut Adeline. Il la supplia des yeux de se retirer ; elle lui répondit par un calme sourire et un long regard.

Henriot, le chef de ces bandes armées, se présenta alors à cheval, devant le front des députés :

— Que veut le peuple? demanda le président ; la Convention n'est occupée que du peuple et de son bonheur.

— Hérault! répondit le bravache empanaché de plumes tricolores, et tirant un sabre de grandeur ridicule, le peuple n'est point levé pour écouter des phrases, mais pour donner des ordres souverains. Il lui faut des victimes! Il lui en faut vingt-deux. Livrez-les!

— Nous nous offrons tous, s'écria La Réveillière. Et personne n'osa le contredire.

— Vive Marat! hurlait un autre groupe d'enfans déguenillés et se précipitant vers la Convention étonnée.

Marat lui-même sortit du milieu d'eux.

— Au nom du peuple, dit-il, je vous somme, vous autres, de retourner au poste que vous avez lâchement abandonné.

On se présenta sans lui répondre au Pont-Tournant. Hérault de Séchelles lut à haute voix un décret qui levait toutes les consignes autour de la Convention, et ordonnait à la force armée de se retirer.

— Je ne connais de rançon, dit Henriot, que de livrer les hommes qu'on vous demande.

— Soldats! répondit le président, arrêtez ce rebelle.

Henriot fit reculer son cheval de quelques pas, puis agitant de nouveau son sabre : — Aux armes! Canonniers, à vos pièces.

Les canonniers saisissent la mèche, la cavalerie s'ébranle et l'infanterie couche en joue les représentans du peuple. Il y eut parmi eux unanimité de sang-froid et de courage ; mais de tant de curieux assemblés à l'entour, tout avait fui à l'exception d'une femme.

Nul ne frappait ; la Convention entra dans les lignes et les parcourut au bruit de vive la république! une constitution! vive la Montagne! à bas les Girondins, les Brissotins, les Rolandins! Rentrez dans la tanière!

Repoussée encore une fois du côté de l'hôtel de Brionne, l'Assemblée fut contrainte de rentrer en effet dans la salle de ses séances.

Les tribunes s'étaient déjà remplies d'hommes à figures sinistres, armés de poignards et de doubles fusils. Le premier orateur qui reprit la parole avait une voix tranquille, que démentait un affreux regard :

— Eh bien! mes collègues, dit-il, vous venez de vous convaincre que la Convention est parfaitement libre...

On se regarda. Quelques uns osèrent sourire. Ce panégyriste inattendu était Couthon ; Couthon qui, dans une nuit de sa jeunesse, égaré dans

les vallons du Mont-d'Or pour se rendre auprès de la femme qu'il aimait, tomba dans un marais mouvant et glacé. Il en sortit privé à jamais de l'usage de ses jambes. Son front était resté serein ; un air de douceur et de souffrance animait ses beaux traits : il avait le cœur de la panthère. Un domestique apportait tous les jours sur le premier banc de la Montagne ce membre terrible du Comité de salut public.

— L'horreur du peuple, poursuivit-il, ne se prononce que contre des mandataires infidèles ; mais nous, il nous entoure de son respect et de toute son affection. Que tardons-nous? obéissons à notre conscience aussi bien qu'à ses vœux. Je demande donc...

Et on pressentit qu'il allait parler de proscription et d'échafaud. Il se fit un morne silence. Il vint subitement s'asseoir à ses côtés un de ses collègues trop connu de toute l'Assemblée. Celui-là était un avorton de moins de cinq pieds : stature courte et grêle, traits communs dont la mobilité convulsive décelait l'agitation de l'âme et les intestines fureurs. Celui-là, arrivé par le mépris de tous à une sorte de popularité, était tantôt réfugié dans une cave et tantôt apparaissait à la tribune, une dénonciation dans une main, un pistolet dans l'autre. Il avait l'esprit d'un fou et la folie d'un monstre. Un jour Vergniaud avait dit : « Je suis honteux d'aborder cette tribune après Marat. Je n'aime point Marat. » Il avait donc, ce ridicule scélérat, pressenti la vengeance ; et il venait près de Couthon, alléché par l'odeur du sang. Voyez sur cette tête énorme et sur ces yeux hagards, un chapeau rond presque en lambeaux. Ses cheveux gras, en forme de queue, sont attachés par une corde ; il porte une houppelande grise à collet de velours vert jaunissant et écrasé, des culottes de peau sans jarretières, et des bottes si usées qu'il marche sur les tiges.

— Je demande, reprit Couthon encouragé par sa présence, que Lanjuinais, Vergniaud, Gensonné...

Il hésita à retrouver quelques noms ; mais, sans embarras comme sans interruption de personne, il tira de son portefeuille une liste étroite et longue, et il continua :

— Gensonné, Guadet, Péthion, Lanthenas...

— Non, dit Marat, Valazé.

Et ce nom fut par un seul coup de crayon substitué à l'autre sans avoir consulté l'Assemblée.

— Valazé, Lehardi, Boileau, Biroteau, Bertrand, Gomaire, Ducos...

— Non ; Louvet.

— Louvet, Bergouin, Mollevaut, Barbaroux, Brissot, Grangeneuve...

Un cri échappa des tribunes.

— Kervélégan, Buzot, Lidon, Lasource, Chambon, Gorsas, Lesage, Vigée, Henry Larivierre et Rabaut Saint-Etienne... soient mis en état d'arrestation sur-le-champ.

On mit aux voix la liste en masse. Une assez forte partie de l'Assemblée se leva pour protester contre l'oppression et déclarer qu'elle ne prendrait aucune part à cette délibération. Vaine résistance ! un grand nombre de Jacobins étrangers, introduits dans l'enceinte et confondus sur les bancs de leurs complices, improvisaient une majorité factice. On se lève, on proclame la victoire ; l'acte est rédigé d'avance et il est signé du président qui semble fuir en quittant le fauteuil.

La séance était levée, mais non pas la consigne. Le temps avait été dévoré par tant de convulsions successives! Il était onze heures du soir, et les députés de la France étaient encore prisonniers des dix brigands que Paris avait mis à sa tête.

Enfin les portes s'ouvrirent. Chacun put chercher dans les ténèbres un chemin hérissé d'embûches et couvert d'assassins. Grangeneuve retrouva Adeline aux pieds de la statue du Gladiateur. Un homme était avec elle

qui s'éloigna brusquement à son aspect ; et le couple qui pouvait échanger tant d'inquiétudes et de douces paroles, regagna silencieusement la rue de Courcelles.

XV

La Porte secrète.

— Que feras-tu, toi ? disait à Vergniaud son collègue Louvet, qui, avant de quitter Paris, était venu prendre congé de l'illustre orateur.

— J'attendrai mon sort. Je me soumets au décret rendu contre nous. Je solliciterai un jugement. J'ai écrit déjà pour demander que mes dénonciateurs portassent leur tête sur l'échafaud s'ils ne produisaient pas les pièces qu'ils ont annoncées contre moi.

— Courage admirable, mais stérile! dit l'auteur de *Faublas*, devenu aussi austère homme d'état, et aussi courageux agresseur de Robespierre, qu'il s'était montré jadis écrivain futile et brillant. On a commencé par se contenter de nous mettre aux arrêts chez nous : c'est bien ; mais demain on nous donnera des gendarmes, on nous conduira au Luxembourg avant un mois ; et puis les accusés présens seront jugés, et les absens mis hors la loi. Viens avec moi, puisque Grangeneuve, que voilà, me refuse.

— Ton accoutrement de chasseur et tes belles guêtres de peau en donneraient envie, dit le nonchalant solitaire, qu'on avait surpris à sa fenêtre de la rue Saint-Florentin, regardant passer des chiens savans et des ours ; mais les embarras d'une évasion sont énormes! Et puis on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers.

— Fais au moins quelques lieues pour te soustraire à ton sort, dit Louvet ; quand tu n'irais que jusqu'à la vallée de Montmorency partager l'asile que Bosc a offert à Grangeneuve et à quelsques uns de nos amis !

— Je ne quitte pas le clocher de ma paroisse des Invalides.

— Tu blâmes donc notre projet d'aller chercher des ennemis à nos oppresseurs, plutôt encore que des refuges pour nous-mêmes dans les départemens?

— Non pas, dit son collègue. Je crois qu'il est utile, au contraire, que le plus grand nombre de nous aille réchauffer les cœurs, et opposer à l'influence de Paris le patriotisme des provinces ; mais il est bon aussi que quelques uns restent pour otages, et comme garans de l'innocence de ceux qui partent.

Et il se remit à la croisée, en faisant place à ses deux collègues, sans qu'il fût possible de lui arracher une autre parole sérieuse. L'enfant de de son portier lui monta une lettre, dont il prit à peine le soin de regarder l'adresse ; mais accoutumé à jouer avec l'envoyé, qui souriait déjà, il lui ôta un moment des mains un joujou et se prit à respirer avec délices cette odeur de sapin du Jura mêlé au vernis des couleurs grossières. On lui parlait, il ne répondait plus. Il était absorbé dans des souvenirs d'enfance. — Laissez-moi donc, murmura-t-il enfin ; je n'ai que trois ans : si vous m'allez faire redevenir un homme, vous me rendrez là un fameux service !

Grangeneuve aussi voulait rester à Paris. Mais trop franc pour se cacher à lui-même sa faiblesse, il ne parlait point de résolution courageuse ; il savait bien que l'attrait qui l'enchaînait là était la présence d'Adeline. L'emmener était impraticable ; et l'irritation d'une jalousie sourde et vague lui rendait l'absence impossible. On peut s'éloigner de sa maîtresse aux deux extrémités de la chaîne qui vous lie. Heureux, on en a la con-

fiance ; irrité ou trahi, on en prend le courage ; mais, dans la mobilité des impressions, dans la fièvre du doute, le sacrifice est au dessus de vos forces. Ne la quittez pas surtout si elle repose dans la complète quiétude de votre dévoûment, et la fatuité que lui donne votre constance. L'esprit calme est distrait ; la paix va se tourner contre vous. Assuré d'une conquête, on songe à en faire une autre ; le chagrin occupe et vaut mieux que la sécurité pour rappeler un serment. Plutôt qu'à la reconnaissance d'un bon souvenir, croyez à la fidélité de la colère, si absolument vous voulez croire à quelque chose.

— Eh ! mon Dieu, se disait Henry, quand il s'était bien fatigué le cœur de craintes et de préventions, je ne puis malheureusement pas m'accuser d'injustice. A quoi s'exerce tout le jour cet esprit inoccupé ? Il faut vivre d'une distraction quelconque et de sentimens mauvais ou bons ; rien n'attire sa sollicitude, ses soins de tous les jours ; et je n'ai pas l'orgueil de croire que je puisse suffire à tous les instans de cette vie-là.

Le soupçon est un corrupteur. Qui peut vivre impunément à côté d'un mauvais exemple ? Croyez que si vos qualités ne refluent pas sur l'objet d'une affection exclusive, bientôt vous prendrez quelques uns des défauts qui vous circonviennent. Rarement le vaincu donne ses mœurs au vainqueur. Deux fleuves qu'un même lit rassemble ne marchent pas long-temps sans mêler leurs couleurs : hélas ! et ce n'est pas le Rhône généreux qui donne son azur à la Saône ; c'est sa compagne, au contraire, qui trouble la pureté des deux eaux réunies.

Un soir, quand le jour allait tomber, plus radieux qu'à l'ordinaire, derrière les coteaux de Saint-Cloud, Henry était assis sur le balcon de l'appartement qui touchait à celui d'Adeline : car ils s'étaient réunis, depuis que des arrêts militaires et la surveillance d'un gendarme, établi chez le concierge, obligeaient à s'enfermer dans sa demeure le député décrété d'accusation. Il tenait un livre, et depuis vingt minutes le même feuillet était immobile. Son attention et ses yeux étaient ailleurs. Il avait remarqué, passant et repassant sous les fenêtres, un homme, jeune, dont la tournure sentait la domesticité, bien que toutes les livrées fussent alors proscrites, et qui, à force de précautions adroites, avait donné le soupçon qu'il pouvait bien être chargé d'une mission secrète. Adeline était sortie pour avoir, chez madame Roland, des nouvelles des Girondins, réfugiés à Caen. Au lieu d'accueillir l'idée qu'il pouvait être ici question d'un renseignement politique et de quelques mystérieuses relations avec ses amis absens, Henry n'eut que le pressentiment d'un message clandestin adressé à Adeline. Il lui sembla voir dépasser, entre les doigts du subalterne ambassadeur, l'extrémité d'un billet. Il crut le voir aussi mesurer de l'œil la hauteur des fenêtres ouvertes d'Adeline et chercher à terre quelque caillou léger pour aggraver, apparemment, le poids du papier qu'il songeait à lancer dans l'appartement, s'il pouvait tromper les regards. Henry regretta de faire obstacle à cette intention par sa présence : il se retira du balcon sans affectation de complaisance ; mais déjà le personnage, qu'il fût mystérieux ou non, était entré chez un jardinier fleuriste dont l'enclos se trouvait en face du logement même de Grangeneuve. Là, il le suivit encore de l'œil, à travers la mousseline des rideaux : il le vit en conférence longue et animée avec le jardinier, et puis s'éloigner avec le contentement d'avoir bien fait sa tâche, regardant toujours les mêmes croisées.

Henry cependant ne pensa pas long-temps à cet incident, qui pouvait être étranger à ses intérêts ; peut-être allait-il même se repentir d'avoir accueilli de si folles suppositions, quand Adeline rentra. Les nouvelles du Calvados étaient mauvaises : les fugitifs, trahis par un général royaliste, M. de Puysaye, allaient se disperser et chercher de nouveaux appuis, les uns dans le Finistère et les autres dans la Gironde ; mais la

riante antichambre d'Adeline était tout embaumée. On venait d'y déposer, et au moment même où entrait Grangeneuve, une caisse de citronnier en fleurs. La jeune femme prit l'arbuste pour un cadeau de son amant, et elle allait l'en remercier, lorsqu'en levant les yeux sur lui, elle le vit pâlir. Elle n'osa lui demander d'explication, et demeura comme interdite. Elle ne semblait pas avertie du message, mais elle pressentait qu'il y avait là un mystère; que cet envoi pouvait renfermer un aveu, un billet peut-être. Et un billet! un aveu! un mystère! quel trésor d'émotions, quel événement dans l'existence d'une femme désœuvrée!

Grangeneuve entrevit du premier coup d'œil le billet assez grossièrement caché sous la mousse qui entourait le pied de l'arbuste. Il l'enleva pendant qu'Adeline le précédait dans la pièce voisine; et sans intention de commettre une action indigne de sa loyauté ordinaire, il le glissa dans son sein pour attendre un moment plus opportun de le rendre à son adresse.

— J'ai passé hier, dit Adeline, devant l'orangerie du jardinier, notre voisin. J'ai mis quelque complaisance à admirer ses fleurs; et je gagerais que c'est lui qui aura voulu, malgré moi, m'imposer l'avantage d'être une de ses pratiques.

Cette facilité à deviner le lieu d'où pouvait être parti l'envoi, parut bien suspect à Henry.

— On aura peut-être caché la facture dans les branches, dit-il; cherchez un peu.

Adeline se retourna; mais elle réprima vivement ce premier instinct de curiosité. Elle revint ensuite à parler de l'âpreté des marchands et de leurs expédiens pour vendre, de manière à faire supposer que, si elle ne croyait pas à sa propre explication, elle n'était pas fâchée que Henry pût y croire.

La soirée fut courte et silencieuse : l'un cachait une préoccupation de curiosité; l'autre une mortelle angoisse. Ce qu'avait dit Adeline de sa visite à l'orangerie était vrai; mais elle l'avait tant de fois abusé, que Henry n'était plus obligé de la croire. Et puis, selon sa supposition, le citronnier n'était pas offert à acheter; il était déjà vendu et payé généreusement.

Quand la nuit, qui les sépara, fut venue, ce billet, qu'il avait vingt fois touché pour le rendre, pesait, comme un poids accablant, sur le cœur de Henry. Il le plaça sur sa table, il le contempla long-temps, il s'enferma avec lui, il en fit le compagnon et la pensée unique de son insomnie.

— Mon sort est là, se disait-il. Je ne suis séparé de la vérité que par un cachet fragile; et telle est l'exagération d'un point d'honneur factice et la délicatesse d'une probité que le monde a faite exprès pour protéger des turpitudes, que je ne puis me mettre en défense et aller au devant de mon salut. Eh bien! puisque cette femme m'inspire des mouvemens si honteux, me fait subir de telles tortures, elle est jugée. Qu'est-ce que j'attends pour m'affranchir? Il me faut prendre condamnation sans plus de bassesse. Quand tout honneur et toute félicité s'évanouissent, il est temps de partir. Mais si elle n'était qu'inconsidérée ou légère! Si ceci était un piége qu'on lui tend? Ai-je bien pensé à l'horreur d'une vie sans elle, à l'abandon, à l'ennui, aux chagrins qui vont me dévorer? Ah! malheureux, c'est la vengeance d'un délit que tu ignores, c'est un crime que tu dois un jour commettre qui t'a lié à elle comme à l'accomplissement d'un supplice.

Et en disant ces paroles, il froissait le papier dans ses mains. L'idée de fuite qui lui était conseillée par sa position politique, par l'instinct de sa conservation, par la juste crainte surtout d'une mort sur l'échafaud, il ne la puisait que dans ce frêle et équivoque témoignage de trahison; le reste, il l'avait oublié. Il ne s'aperçut pas d'abord que, dans les mouvemens convulsifs de sa colère, il venait de faire céder le billet entre ses doigts; et qu'il avait involontairement brisé une cire, ou bien mauvaise, ou bien

insoucieusement employée. En ramenant ses yeux vers l'écrit, il fut épouvanté de la découverte : puis il attribua l'événement à quelque avertissement du ciel, et il y vit l'invitation de profiter du hasard. Il prit, il jeta, il ressaisit ce billet, désormais impossible à rendre ; et, dans l'agitation qui ressemblait au délire, à la fascination, au pouvoir du serpent, à l'invincible force du vertige, il parcourut deux fois, avant de les comprendre, les cinq ou six lignes qui composaient cette misérable lettre :

« Mes chères amours! Je ne suis plus le même homme qu'hier. Vos bontés m'ont ravi au ciel. J'attends, comme la fleur épie l'aurore, l'occasion promise de vous renouveler mes ardeurs. Le Jacobin n'était pas votre fait : il vous faut un amant bien né, et qui vous fasse aller à la cour incessamment. Pardonnez si l'impatience me rend indiscret ; mais j'ai besoin de vos nouvelles comme de l'air qu'on respire. Cet arbrisseau a moins de boutons que je n'ai d'amour.

» *Post-scriptum*. Nous nous verrons toujours chez madame Lagrévolle. »

A cette lecture, redevenu subitement tranquille, éclairé comme par la chute d'un bandeau épais, et frappé d'un bain de glace, Grangeneuve pensa à s'occuper de son départ et du double soin de tromper son gendarme et Adeline, comme s'il s'était agi d'un détail de prudence ordinaire et de l'action la plus naturelle. Ce billet ne peut être une fiction, se dit-il, l'homme qui l'a écrit est trop bête! On n'invente pas de ces choses-là. Et voilà l'ordinaire objet des prédilections de ces dames! l'échantillon de leurs idoles! Elles oublieraient un brave pour Thersite, un homme de génie pour un danseur. Et puis, dans la défense de sa vanité, il songea à la compagne de Socrate, à la femme de Molière, à d'autres exemples historiques : c'était là de bien mesquines et froides réflexions ; mais, nous l'avons dit, il se sentait guéri tout à coup. Il était vengé par son rival.

Cependant, la faction victorieuse, trop satisfaite d'abord de son triomphe pour en abuser, se réveilla bientôt de cette inertie. Lyon, Nantes, Brest, Lorient s'étaient déclarés en faveur de la Gironde. Laujuinais, Péthion et Barbaroux enflammaient du sentiment de leur vengeance les campagnes de la Normandie ; et un intérêt puissant, celui d'arrêter les fermens d'une guerre civile, était plus que suffisant pour motiver toutes les fureurs de la Montagne contre un parti qui ne lui opposait que ses talens et la justice de sa cause. La fuite de quelques députés servit de prétexte pour surveiller de plus près ceux qui s'étaient confiés à la sauvegarde du peuple de Paris. Ils furent successivement, comme l'avait prédit Louvet, arrêtés et conduits en prison ; et bien plus : soixante-treize de leurs partisans furent atteints par une condamnation nouvelle!

Un matin, un peu avant le jour, il se présenta à la porte de Grangeneuve quatre hommes de la section. C'étaient des sans-culottes de bonne volonté, armés de toutes pièces, et que précédait un commissaire en bonnet rouge. Un sabre et une écharpe lui bardaient la conscience. En homme adroit, le commissaire frappa d'abord aux vitres du concierge ; il fit réveiller le brigadier de gendarmerie, qui n'aurait pas dû dormir, disait-il, depuis les trois semaines que durait sa faction.

— Ne sais-tu pas bien, Fabricius, que depuis décadi dernier, Guadet, Buzot et Henry Larivierre ont encore séduit ou trompé leurs gardiens? Les yeux de la Montagne ne doivent jamais se fermer.

— Soyez quiet, mon commissaire, répliqua en bâillant Pascal Benatru, dit Fabricius. Le député qui est là-haut, voyez-vous, se garde tout seul. Pauvre cher homme! il ne songe guère à éviter le tribunal, celui-là ; et il est si sûr de son innocence qu'il m'en a quasi convaincu moi-même un peu... jusqu'à nouvel ordre, s'entend!

— Ne t'y fie pas, toi. Tu perdrais ta place ; et l'appétit vient plus vite que l'argent. Tu ne sais donc pas que tous les ennemis de la chose s'entendent? Les royalistes offrent à ceux-ci des asiles, ils ont pour eux les riches, les gens à breloques, et jusqu'aux calotins, à ce qu'on assure ;

parce que, depuis qu'ils ne votent plus à la Convention, on ne *messe* plus, et on fait fermer toutes les boutiques à prêtres. Montons un peu.

Adeline, qui, seule dans l'appartement contigu à celui de Grangeneuve, dormait peu depuis que son sommeil était respecté, entendit une partie de cette conversation : et sa sollicitude devina le reste. Elle avait, dans les premiers jours de la réclusion de Henry, supplié en vain le député de fuir, et de permettre qu'elle s'attachât à son sort. Elle craignit en ce moment qu'il ne fût bien tard de prendre ce parti ! mais elle se hâta, pour aller l'avertir, de franchir un passage secret, ménagé en des temps plus heureux dans la double épaisseur d'une armoire.

C'est en de pareils momens que toute fierté oubliée, ou mauvaise conscience vaincue, on ne se souvient guère si l'autre boude, s'il est justement blessé, ou inexplicable.

Le commissaire et ses hommes avaient gravi l'escalier à pas de loups. Ils trouvèrent, à leur grand étonnement, la première, puis la seconde, puis toutes les portes de l'appartement légèrement appuyées sur leurs serrures ; aucune n'était fermée. Ils entrent : une femme éperdue se présente seule à leurs regards ; et la première question qui s'élève, c'est elle qui la leur adresse.

— Où est M. Grangeneuve ? au nom du ciel !

— Citoyenne, nous le cherchons ; et vous nous aiderez sans doute à le représenter devant l'autorité compétente. Il n'y a point, s'il vous plaît, de comédie à jouer ici.

— Ah ! malheureuse ! je suis abandonnée, se dit Adeline avec un accent de voix étouffée.

L'armoire, cependant, était encore entr'ouverte : Fabricius consterné découvrit le passage, et les hommes qui l'escortaient se précipitèrent avec lui dans l'appartement de la jeune femme. Rien ne fut ménagé dans leurs recherches. Un de ces furieux, le même peut-être qui, dans les journées d'octobre, avait percé de coups de poignard le lit encore chaud de la reine, bouleversa la couche d'Adeline ; mais, le cœur plein d'un seul regret et les yeux voilés de larmes, elle ne s'aperçut pas même de l'outrage.

Après des perquisitions, qui ne s'arrêtèrent que dans les caves les plus ténébreuses de la maison, le commissaire remonta auprès d'Adeline et lui signifia l'ordre de le suivre.

— Où ? demanda résolument l'infortunée.

— Devant un des secrétaires du substitut du procureur-syndic de la commune, qui nous envoie ici, le citoyen Lacombe.

Adeline fit un mouvement en arrière. Mais incapable de perdre toute présence d'esprit :

— Voyons le mandat, dit-elle, qui vous investit du droit de m'arrêter ?

— Mon droit ! c'est que vous avez été trouvée au domicile du traître. Vous êtes sa femme ou sa complice ; et vous aurez à répondre devant Lacombe de votre connivence avec l'émigré.

— Oui, citoyenne ! dit Fabricius Benatru, indigné d'avoir vu sa niaiserie dupée : vous avez été prise en *fringant* délit, marchez.

Adeline se résigna, ou plutôt se laissa conduire, avec quelque espérance ; car elle pouvait trouver des renseignemens précieux jusque dans la bouche des ennemis mêmes du fugitif.

— Eh bien ? dit Lacombe en reconnaissant quelle capture ses agens venaient de faire, est-ce que nous n'en aurons que la plus belle moitié ?

Un coup d'œil d'Adeline le fit hésiter dans sa gaîté cynique ; et le secrétaire d'Hébert, tout en félicitant la troupe, renvoya tout le monde pour interroger, disait-il, la prévenue sur d'importans secrets.

Adeline ne songeait point qu'elle était prisonnière ; elle n'avait qu'une seule pensée : l'espoir que la police saurait au moins quelque chose de la

fuite de Henry, et qu'elle pourrait apprendre quelles conjectures formait là-dessus Lacombe lui-même.

Lacombe était à peine demeuré seul avec elle, qu'il lui parla de son amour. Et tel était le malheur et la poignante inquiétude de madame Gravier, qu'elle n'osa témoigner tout son mépris. Elle se ménageait une ressource pour arriver à découvrir des traces perdues.

Elle hasarda une question dont le municipal devina la portée; mais affectant l'indifférence la plus désintéressée :

— Mon Dieu, dit-il, les hommes qui comme nous sont chargés d'intérêts graves, ne s'informent pas de si petites choses. Il ne peut nous échapper tôt ou tard. L'important n'était pas qu'il perdît sa liberté un peu plus tôt, à Paris ou à Caen... peut-être ; mais bien qu'il vous rendît la vôtre. J'espère que vous ne regretterez pas le voyageur ! un esprit mécontent, un jaloux, qui ne vous avait pas adressé une parole depuis cinq jours...

— Comment savez-vous cela ? dit Adeline en reculant de surprise, et dévorant du regard le Jacobin triomphant.

— Est-ce que je puis ignorer le moindre détail sur ce qui vous touche ? dit-il d'un air caressant et faux. Vous ne me rendez pas justice ; je pense à vous avant toute chose, et je vous surveille à votre insu. Ne vous dois-je pas plus de reconnaissance que vous ne croyez ? C'est vous, méchante, qui m'avez fait, malgré vous, ce que je suis. Vous avez été ma providence. Certains bijoux offerts à l'Amour sont tombés en offrande aux pieds de la Fortune, et je vous demande de partager ma destinée. Elle ne s'arrêtera pas au poste que j'occupe. On organise en ce moment des tribunaux révolutionnaires dans toutes les grandes villes de la France. J'ai la promesse d'être nommé président dans la localité qui me conviendra le mieux. Où voulez-vous régner, Adeline ? Est-ce à Lyon, à Rouen, à Marseille, à Bordeaux même, la patrie de mes premières amours? Vous n'avez qu'à parler : je mettrai à vos pieds toute la ville.

— Lacombe ! dit gravement la jeune femme, dans les temps où nous voilà, les hommes comme vous peuvent beaucoup, et je ne doute nullement que vous n'ayez le crédit de me faire retenir en prison. Mais prenez garde ! je ne vous conseille point d'user de violence. Le pouvoir qui crée peut détruire, et la main qui vous a élevé peut arracher le masque qui vous couvre. Quand une femme y veut sacrifier sa vie, elle peut toujours perdre son ennemi avant de succomber.

— Je ne serai jamais le vôtre, ingrate, dit le futur président, soit crainte, soit espoir de la fléchir par la douceur.

Son chagrin est trop nouveau, pensait-il, pour admettre encore des consolations, mais on se calmera. Laissons pleurer la veuve d'une journée ; l'ennui viendra à mon aide, la misère peut-être ; et, en attendant, je ne perdrai pas de vue ce trésor.

— Huissier, dit-il, après avoir fait retentir une énorme sonnette qui décorait son bureau, ordonnez au factionnaire de laisser passer librement madame ; et vous-même, offrez-lui votre bras pour la reconduire à son domicile, si elle veut bien le permettre. C'est une bonne citoyenne ; elle n'est point fédéraliste. Allez ; et vive la nation !

Grangeneuve était sorti de Paris par la barrière du Maine. Aucune précaution, aucun déguisement n'assurait sa route. Sa sécurité la plus grande était dans cette absence même de tout mystère. Mais qui dira ce qui s'était passé dans son âme au moment où, la main posée sur la dernière porte qu'il fallait soulever tout doucement, il allait franchir le seuil de la maison où il laissait Adeline ? Tous les déchiremens du cœur, toute l'amertume de la vie se résument ainsi en quelques minutes. Sans l'image de sa mère et de sa sœur, accourue pour le retenir, s'il avait pu se résoudre à mourir sans embrasser ces deux êtres si chers et pourtant depuis si long-temps étrangers à son existence, le transfuge se fût avec

joie enfoncé un couteau dans la poitrine. Quelle est donc la puissance de ce délire qui brise ou détend tout autre lien, vous isole, et fait commencer et finir le monde à l'objet qui vous occupe? Un voyageur qui a péniblement accompli le tour du globe, un prisonnier arrivant de Sibérie, sont moins séparés des relations sociales que la victime ayant subi deux mois seulement l'exil absolu que le premier des tyrans commande.

Grangeneuve, cependant, avait des soins à prendre encore relativement à sa fortune menacée par le décret de proscription. Il lui fallait échanger plusieurs renseignemens avec son avocat. Il résolut de s'arrêter en quelque gîte prochain, du moins pour une nuit ou deux. Afin de déguiser sa marche et faire perdre ses traces aux surveillans qui auraient pu l'explorer, il coupa la plaine de Mont-Rouge par ce diagonal sentier qui gagne les hauteurs de Châtillon, et à travers des champs labourés que fertilisent tous les débris du luxe de la capitale. Là, vous verriez le fumier cacher des lambeaux d'étoffes, des porcelaines brisées, l'écorce du cédrat lointain, les coquilles de l'huître océanique. Les deux mondes concourent à féconder cette moisson du paysan de la banlieue, homme le plus corrompu et le plus ignorant à la fois; le moins intelligent, le moins hospitalier des animaux. Soumis à toute la dureté des caprices du riche, c'est à celui-là qu'on peut faire oublier, pour quelques sous, sa femelle et ses petits, et l'envoyer, égorgeant les citadins à domicile, commencer la guerre intestine au profit de toutes les polices.

Henry passa non loin des carrières profondes qui devaient, quelques jours plus tard, refuser un asile à Condorcet. Lui-même, il éprouva la dureté d'un accueil équivoque dans la maison assez voisine d'un de ces hobereaux sans caractère, autrefois son ami; mais qui déjà deserteur à cette époque des intérêts et des périls de sa caste, était destiné à subir les enthousiasmes successifs de tous les partis vainqueurs. Parmi ces girouettes, tel se dit impartial qui n'a jamais été que médiocre; il est quelquefois bien plat de n'être strictement qu'un honnête homme. Et qui ne connaît, dans la noblesse, cette catégorie toujours prête à repousser les hommes qui réfléchissent et à se faire protecteur de la canaille?

Alors le fugitif se ressouvint de la retraite de Bosc. Il fit, comme disent les chasseurs, un crochet dans sa marche commencée; il passa la Seine à Ivry, et chemina assez rapidement à travers les campagnes de Charonne et de Villetaneuse.

XVI

L'Affût.

George Dagron s'en revenait un soir de l'Ile-Adam à Montmorency. C'était un soir d'octobre; il marchait aussi vite que pouvaient le lui permettre ses blessures, autrefois gagnées au siége de Gertruydenberg, et la bise qui, soufflant déjà du nord-est, le prenait en profil comme pour opposer une résistance à la direction de ses pas.

Arrivé à la hauteur d'Andilly, le vieux sergent se reposa. Il voyait presque à ses pieds le but de sa course: une maison isolée. Elle paraissait solitaire au milieu de la solitude, abandonnée dans le désert.

Dagron, qui avait porté assez péniblement un objet lourd, caché sous les pans de sa lévite, taillée sur le patron de l'uniforme des invalides, déposa cet objet sur la mousse du rocher où il s'était assis. Il se donna le temps de reprendre haleine avant d'achever sa commission: une commission qui lui avait déjà fait faire cinq lieues avant de penser à rentrer à son domicile par un temps rigoureux.

Ces pauvres gens! pensa-t-il; il n'y a pas une apparence de fumée au dessus du toit. Toutes les persiennes sont closes. Ils n'ont là-dedans ni feu ni clarté!

Et pendant la route, il n'avait cessé de se dire: — Pourvu qu'ils n'aillent pas, les imprudens, s'aviser de brûler les fagots qui sont dans la cour! et d'ouvrir le moindre contrevent sous prétexte de lire ou d'écrire!

Il les plaignait de leur résignation; et il se fût plaint de leur désobéissance. Honnête Dagron! Tout ce qui sortait de cette humeur inquiète, soit pitié, soit prohibition, avait sa source dans la bonté de son naturel. Pourquoi fallait-il qu'il manquât de quelque intelligence!

Comme il se levait avec effort pour reprendre sa charge, descendre la colline et se présenter avec solennité devant ceux qui l'attendaient; car vous avez remarqué que rien n'ôte de l'importance à un personnage et de la gravité à une démarche, comme l'air essoufflé, l'haleine courte, et les soulèvemens convulsifs de la poitrine; il crut, lui Dagron, apercevoir, et il vit en effet un homme appuyé sur un long fusil à un coup, derrière un châtaignier qui dominait la côte, laquelle côte dominait l'enclos de la maison où il se rendait.

Il reconnut le fusil. C'était une de ces canardières employées avec succès pour atteindre les sarcelles et les oies sauvages, qui descendent ordinairement vers cette époque de l'année sur l'étang voisin de Saint-Gratien. Cette arme sortait de la vénerie de l'ex-monseigneur duc de Bourbon, prince de Condé, suzerain des châteaux et bois environnans, lequel prince était pour le quart d'heure occupé, aux environs de Coblentz, à exercer aux manœuvres quelques bons émigrés qui menaçaient la France. La canardière, hélas! avait été long-temps dans les mains de Dagron. Thérèse Moreau, la femme d'un garde-chasse, la lui avait prêtée dans sa jeunesse et à l'insu de son mari, quand Dagron braconnait encore. Depuis ce temps, le fusil avait été vendu en fraude; mais l'acquéreur illicite était devenu maire d'une commune voisine; et soit par discrétion pour la mémoire de Thérèse, soit par une crainte assez fondée du nouveau municipal, Dagron n'avait pas osé confronter publiquement la canardière avec ses souvenirs.

— A qui diable, se dit-il, le citoyen Sénégal peut-il avoir prêté son fusil? car ce n'est pas là Sénégal; il est petit et gros, et l'individu qui est là-bas me paraît maigre et fluet comme un peuplier d'Italie.

Dagron s'avançait avec précaution; et quand il ne fut qu'à quelques pas du personnage, qu'il supposait être mystérieux, il s'arrêta à le considérer. Celui-ci n'avait pas entendu venir l'invalide. Est-ce que Dagron, contrairement à ses habitudes, marchait légèrement, par hasard, sur les feuilles mortes? est-ce que la bise, glissant de l'inconnu vers le soldat, emportait l'écho des souliers ferrés? était-ce, enfin, que le chasseur fût assez préoccupé de la proie qu'il convoitait, pour être devenu inaccessible à toute distraction?

Quoi qu'il en soit, le soldat voulut savoir ce que faisait là cet homme; et il l'aborda brusquement.

— Tiens! fit-il, quand ils se trouvèrent face à face, toi, citoyen Gabriel?

Gabriel, à qui on ne connaissait que ce prénom dans le village, était venu, depuis deux ans, habiter la vallée. Présenté d'abord au curé comme un pauvre séminariste chassé de son asile par les décrets de l'Assemblée législative, il avait fait honteusement renvoyer la servante de son protecteur. Ensuite, il s'était emparé de l'école, dès que les frères ignorantins avaient été chassés; et enfin il avait renoncé, depuis quelques mois, à cet emploi de son temps, qu'on avait jugé son unique ressource. Il faisait de fréquens voyages à Paris, et beaucoup de motions aux clubs de Saint-Denis et de Montmorency, sans qu'on fût informé encore des nouveaux moyens de son existence, qui paraissait améliorée.

Gabriel fut un peu troublé à l'aspect de Dagron; mais la conscience de

sa supériorité sur l'esprit de l'honnête homme le rassura en peu de secondes. Quelqu'un même qui eût été dans le secret de ses pensées intimes n'eût peut-être pas tardé à démêler que le jeune homme n'était pas fâché de cette rencontre imprévue.

— Qu'est-ce que vous faites donc par là ? dit Dagron.

Gabriel ne répondit point.

— Depuis quand donc savez-vous manier un fusil, vous?

— Depuis mon enfance, dit l'ancien séminariste. Ignorez-vous que je suis des montagnes du Roussillon ? Là, tout le monde porte une escopette, et nous savons faire descendre les ramiers et les aigles du haut des nuages où ils vont percher.

— Oh! il n'y a guère que des lapins chez nous, dit Dagron ; et encore depuis que le prince de Condé les laisse tranquilles. Mais ce n'est pas dans ces carrefours-là qu'ils se tiennent. Tu es encore un fin braconnier, monsieur Gabriel!

— Je ne sais pas bien même où je suis exactement, répondit Gabriel ; car je ne sors presque jamais. N'est-ce pas là l'ancien Ermitage?

— Ça? la maison de M. Jean-Jacques? Vous n'y êtes pas du tout : c'est dans le fond à gauche.

— A qui donc est ce pavillon isolé?

— Ah ! je ne sais pas. Ils sont un tas de bourgeois qui se repassent, les uns après les autres, toutes ces bicoques-là, comme si c'étaient des bagues au doigt.

Mais l'invalide avait pris, pour faire cette réponse, un air de discrétion ou de finesse si équivoque, que son interlocuteur faillit sourire. Il s'en garda bien toutefois ; et pour amener Dagron à quelque confiance il passa, sans transition, à un sujet de conversation différent.

— Nous avons des nouvelles récentes de votre fils Charles, dit-il.

— Bah? depuis la dernière lettre que vous avez bien voulu me lire de lui?

— Certainement. Le général de la brigade où il sert a écrit au maire de la commune... Il est dans la quatorzième demi-brigade, n'est-ce pas?

— Oui, brave homme.

— Qu'est-ce que c'est donc que vous portez si bien caché sous votre redingote?

— Ah! c'est du linge, un petit paquet. Et il lui a écrit...

— Qu'il était fort content du bègue. C'est bien votre enfant, je crois.

— Hélas ! oui, le pauvre garçon. Ça l'empêchera-t-il d'avancer, cette maudite langue rétive?

— Non, non ; surtout si vous savez parler pour lui, vous.

— Parler? à qui? au maire, n'est-ce pas, monsieur Gabriel?

— Oh ! à tous les amis donc, franchement. Mais il est bien dur le linge que vous portez, Dagron ? on vous l'aura empesé sans doute.

— Possible, dit Dagron. Et vous, quel gibier guettez-vous donc là? Ah! je vois : c'est peut-être ce grand oiseau qui plane si haut, si haut làbas, que c'est à peine si on le distingue dans les airs?

— Juste! dit Gabriel vivement. J'ai besoin de ses plumes pour dessiner...

Et il porta les yeux à droite, tandis que le gibier déployait son vol dans la direction opposée.

— Par là donc ! dit naïvement Dagron, sans interpréter la méprise.

— C'est un milan royal, dit Gabriel apercevant l'oiseau pour la première fois. Tenez, il a la vue meilleure que la nôtre, et je gagerais que du haut des régions où il s'élève, il aperçoit distinctement à terre quelque proie sur laquelle il s'apprête à tomber.

— Que voulez-vous qu'il découvre ici? dit Dagron, quelque pauvre grenouille du ruisseau, si elle ose sortir de son trou par le froid qu'il fait.

— Quelque poussin de la basse-cour, dit Gabriel en regardant l'enclos où le soldat avait déjà surpris ses yeux si fixement attachés.

— Oh ! il n'y a là, dit Dagron, qu'une vieille poule presque aussi respectable que la mère Ragot, et qu'elle conserve, je crois, par souvenir de sa jeunesse. il n'y a ni chrétien ni milan capable de la manger, tant elle doit être coriace. Elle est plus coriace que la mère Ragot.

— Vous disiez que vous ne saviez pas à qui était ce pavillon?

Ah ! je vas vous dire, répondit Dagron décontenancé : je ne sais pas à qui il est pour le quart d'heure, c'est vrai ; mais la mère Ragot est toujours concierge ; elle demeure là depuis vingt ans, toute seule comme une chouette. Il y a au moins... oh oui! il y a au moins vingt ans qu'elle et son chat, et je crois bien sa poule aussi, ont vu passer trente-six maîtres, qui se sont ruinés tous les uns après les autres.

— Mais enfin le dernier propriétaire, comment s'appelle-t-il, Dagron ?

— Ah! vous dites que ces milans c'est bon à dessiner? répondit le sergent qui affectait la niaiserie.

Gabriel fronça le sourcil.

— Ne serait-ce pas du pain que vous portez là, Dagron ? dit-il. Vous savez que c'est défendu depuis la loi du *Maximum*; prenez garde d'être dénoncé comme accapareur. Depuis qu'il se cache dans nos environs des gens suspects, on ne doit se procurer du pain que pour soi, et à son propre domicile. Vous le savez?

— Ah ça ! pas de bêtise au moins, citoyen Gabriel ! N'allez pas croire...

— Moi ! je crois que les plumes de milan sont très fines et très fermes. C'est un oiseau remarquable au moins! Il n'a guère que vingt-six pouces de la tête à la queue ; mais son envergure est de près de cinq pieds. Il habite toujours quelques lieux semblables à celui-ci : le pied des collines giboyeuses. Il passe sa vie dans l'air, il parcourt dans une seule journée des espaces immenses. Le vol est son état habituel. Il reste quelquefois suspendu et immobile sans qu'on puisse apercevoir le mouvement de ses ailes. Ensuite il glisse comme sur un plan incliné, et tombe aussi rapide que la foudre, tantôt sur une couleuvre qu'il emporte dans ses serres, tantôt sur quelque poule, quand même elle serait à la mère Ragot.

— Eh bien ! oui, c'est du pain, dit Dagron effrayé, et qui avait écouté assez mal ce lambeau d'histoire naturelle. Vous n'êtes pas un homme à me dénoncer, que diable !

— Les parties supérieures sont brunes, ajouta le séminariste, le bord des plumes est roux ; celles de la tête sont blanchâtres et strillées de brun ; les plus précieuses sont celles de la queue qui est fourchue, le bec est brun, les pieds sont jaunes.

— Il faut que vous ou moi nous nous en allions bien vite, dit Dagron en pressant ses paroles : j'ai affaire dans cette maison, citoyen.

— A qui est-elle?

— Elle est... à M. Bosc, un honnête homme s'il en fût jamais! On a besoin de moi là-dedans.

— Bosc ? un proscrit ? un partisan des Girondins, un ancien ami de La Réveillère de la femme Rolland?

— Je crois qu'oui.

— Mais vous vous exposez beaucoup, mon pauvre ami Dagron ; il est fort heureux que vous m'ayez fait cette confidence. Et... ils sont donc tous dans ce pavillon ?

— Je ne sais pas combien ils sont au juste ; pour ma part, je n'en connais que deux ; mais ce que je n'ignore point, c'est qu'ils meurent de faim, monsieur Gabriel ; et que ce pain, c'est pour M. Bosc.

Le milan descendait en ce moment comme la flèche, ainsi que Gabriel l'avait annoncé ; et Gabriel, par un mouvement irréfléchi, le coucha en oue. Le coup de feu vint partager en deux la dernière parole de Dagron.

— Qu'avez-vous donc fait? dit celui-ci.

— Je n'ai pas tué l'oiseau, reprit étourdiment le jeune homme; mais je l'ai blessé, ou si terriblement effrayé, qu'il a laissé sa proie : entendez-vous les cris plaintifs de la poule! il n'aura pas pu s'arrêter dans sa chute; mais à peine la terre touchée et sa victime atteinte, il reprend son vol tout effarouché. Le coup serait singulier : allez voir.

On entendit quelques voix d'hommes; et des pas retentirent vers la basse-cour.

— C'est assez, dit Gabriel: prenez ce fusil : si on vous demande là-dedans qui a tiré, dites que c'est vous. Il ne faut pas effrayer inutilement ces braves gens. Je vous laisse en paix achever votre bonne action. Adieu, Dagron.

Et Gabriel s'éloigna en prenant beaucoup de précautions pour n'être pas aperçu.

— Qu'est-ce que c'est donc? disait un des proscrits en s'avançant intrépidement dans le jardin, où la bourre du fusil fumait encore.

— Mon bon ami, dit le maître de la maison, ouvrant à demi un petit contrevent d'œil-de-bœuf, qui devait éclairer, dans un temps meilleur, un cabinet du rez-de-chaussée; c'est peut-être un signal des gendarmes qui vous cherchent. Ils est fort imprudent de se montrer en dehors; rentrez, au nom de notre salut commun!

— Ah! mon Dieu! s'écria un autre personnage, futur membre du Directoire exécutif, ils ont tué ma nourrice.

Et en disant ces paroles, il prenait par la tête et soulevait avec attendrissement une créature sanglante et noire qui semblait répondre à ses plaintes par un dernier gémissement. Voyez ce qu'ils ont fait de ma providence! Coquotte se meurt, Coquotte est morte! Adieu ses œufs, quand elle en daignait seulement faire un par jour, pour composer mes quatre repas.

Il faut, pour l'intelligence de ce qui peut suivre, savoir quels étaient les membres de cette colonie de proscrits réfugiés dans une maisonnette de Montmorency. Ils n'étaient encore que quatre; mais ils appartenaient tous à cette catégorie de patriotes que la Montagne avait mis hors la loi.

C'était d'abord le maître du logis, Augustin Bosc, que l'affection de madame Roland eût suffi pour honorer; qui fut le dépositaire de ses écrits, et l'ami de sa mémoire comme il l'avait été de sa personne.

C'était ensuite un homme de solitude et de botanique, que la révolution avait surpris au milieu des plantes de son beau jardin d'Angers. Celui-là, comme législateur, avait fait écrire sur les drapeaux de la France cette légende si bien justifiée : LIBERTÉ OU LA MORT! C'était lui qui avait demandé la mise en accusation de Marat, le 12 avril, et s'était écrié au 31 mai : Nous partagerons les fers de nos collègues! Ce fondateur d'une religion cherchait là un abri pour ses jours mortels. Futur roi de France pour un cinquième, destiné à régler un jour la guerre ou la paix et à traiter fastueusement tous les ambassadeurs de l'Europe, il se désolait pour une poule étouffée. Tour à tour il mêlait dans son langage la fougue de Thyrtée et l'ingénieuse raillerie d'Ésope : deux poètes bossus dont sa taille rappelait un peu les disgrâces.

Après lui, c'était le procureur de la commune de Paris, ramené à des sentimens généreux depuis qu'il avait vu s'accomplir septembre; c'était lui qui avait dit de ces massacres : « C'est la Saint-Barthélemi du peuple; ce jour-là il s'est montré aussi méchant qu'un roi! » Hélas! il allait bientôt, cet éditeur des lettres de Mirabeau écrites au donjon de Vincennes, être assassiné deux fois : d'abord par les Jacobins de Montargis, ses compatriotes; et enfin par un arrêt du tribunal révolutionnaire. Le mois qui devait servir à dater sa mort était déjà commencé.

Notre ami, comme on l'a prévu, était le quatrième.

Enfin on attendait un cinquième condamné; et en changeant ce jour-là

même de retraite, ce dernier ne se doutait guère que son futur asile fût déjà un poste où la police envoyait ses chasseurs à l'affût. Ce proscrit était membre de la plus ancienne noblesse; un capitaine de vaisseau de la marine royale, mais dévoué à la cause de la liberté avant 89. C'était ce gentilhomme qui, le premier, proposa de remplacer la garde suisse, et qui avait accusé Louis XVI de n'avoir pas déclaré la guerre à la Sardaigne. Il demandait la déchéance. Puis, après avoir eu le courage de refuser son vote à la mort du roi, l'officier avait dépouillé son inviolabilité de conventionnel, pour éviter, disait-il, un crime aux assassins. Réduit à être le collègue des panégyristes de septembre, je veux au moins, avait-il écrit au président, défendre ma mémoire du reproche d'avoir été leur complice.

— Mais qui donc a tué notre poule? répétait La Réveillère-Lépaux, en retournant la maigre victime. J'ai bien entendu un coup de fusil; mais plus j'examine cette pauvre bête, et moins j'y vois les traces du plomb. Le sang ne lui sort que du bec. Voyons donc, monsieur Grangeneuve.

— Consolons-nous, interrompit le procureur de la commune de Paris, accouru à son tour. Ce n'était pas la poule aux œufs d'or!

— C'était bien plus! reprit le valétudinaire député de Maine-et-Loire : c'était la poule aux œufs frais! Vous m'aviez, messieurs, dédié ses productions, comme au plus souffreteux de la bande; que voulez-vous que je mange, à présent, s'il vous plaît?

— Ce n'est pas l'embarras des mets qui peut vous arrêter, toujours! Si votre estomac y peut suffire, vous avez le choix entre des patates gelées et des racines d'althœa.

— La poule aux œufs d'or! reprit le désolé La Réveillère; et qu'en ferions-nous, mon bon ami? Ma peine et votre comparaison me rappellent le désespoir de ce naufragé qui croyait, dans les débris de son navire, avoir retrouvé des noisettes, quand il découvrit, en ouvrant le petit sac, qu'il ne contenait, hélas! que des diamans.

Cependant Manuel avait levé la tête au bruit d'une petite porte qui s'ouvrait dans le mur du jardin, entre les espaliers; et ses narines s'étaient subitement élargies à l'odeur encore vague, mais appétissante, du pain chaud.

C'était Dagron qui rentrait entre ce parfum-là et celui de la poudre. Il faillit à s'engager une lutte entre le pourvoyeur et l'affamé.

— Citoyen, citoyen, ne mangez pas tout: il n'y en a que douze livres! et il en faut garder un peu pour les autres.

On distribua, en effet, une ration à peu près égale à chaque prisonnier, et l'on attendit le nouveau compagnon d'infortune avec une sorte de confiance orgueilleuse dans cette hospitalité qu'on pourrait lui offrir.

— Mais c'est donc toi, mon vieux camarade, qui a fait ce bruit inutile? dit M. Bosc à Dagron, en lui voyant un fusil que celui-ci aurait bien voulu cacher derrière la porte.

— C'est moi..., dit le soldat, c'est censé moi... Je sais d'où il vient le bruit; il ne faut pas que ça vous inquiète.

— Il vient de ce fusil-là, dit Manuel en ouvrant le bassinet, qu'il fit signe à Dagron d'essuyer.

— Mais où l'as-tu pris, et pourquoi tires-tu?

— Allons, allons! dit La Réveillère, ne voyez-vous pas qu'il est honteux d'avoir manqué son coup. Est-ce que nous aurions le courage de gronder notre père nourricier qui voulait peut-être nous donner quelque chose à mettre sur notre pain? Il aura tiré un merle, et notre poule en est morte de peur; car elle n'a ni balle, ni cendrée dans les ailes, au moins. Est-ce que c'est la poule, Dagron, que tu tirais?

— C'était un milan qui fondait dessus, qu'on a voulu tuer. Excusez, messieurs; mais n'ayez pas peur, je réponds de tout.

Et il rechargea son fusil.

— Peur? dit Bosc, que veux-tu dire?

— Le milan n'est donc pas tombé ? demanda La Réveillère.

— Il est blessé, dà ! reprit Dagron.

— Retrouve-le donc, mon vieux : on en ferait un bouillon.

— Un potage digne de Véry ! s'écria Manuel.

— Et pourquoi nous dis-tu de n'avoir pas peur ? reprit le maître de la maison.

Dagron ne répondit plus. Mais son maître, ou plutôt son ancien bienfaiteur, accoutumé au caractère du bonhomme, et très exercé à juger son humeur, devina qu'il cachait un secret. Il l'emmena sous un prétexte futile dans sa chambre ; et là, il résolut de lui faire avouer toute la vérité.

Mais on entendait un mendiant nasillard psalmodier un noël à la porte fermée de la cour. C'était le signal convenu avec le nouvel arrivant. L'ancien procureur de la commune et le futur président du Directoire ne purent se refuser, en l'absence de Bosc, au périlleux plaisir d'aller lui ouvrir eux-mêmes et de le recevoir : Grangeneuve les avait devancés.

Ce mendiant pouvait être déjà, toutefois, un émissaire de Sénégal, mis en campagne sur le rapport de Gabriel ; mais les proscrits n'eurent aucune appréhension à la première vue du personnage. C'était bien leur collègue, sans déguisement aucun ; dans les mêmes habits, dans la tenue exacte où ils l'avaient toujours abordé durant les deux assemblées dont ils avaient été membres en même temps que lui.

— Quelle imprudence ! dit à voix basse La Réveillère.

— Citoyens, répondit hautement et cérémonieusement le mendiant prétendu : j'ai l'honneur de vous présenter, en ma personne exténuée, Armand Gui, ex-comte de Kersaint, ex-capitaine de vaisseau, ex-riche, ex beaucoup d'autres choses ; mais toujours prêt à vous servir s'il en était capable. — J'espère que vous n'avez pas dîné ?

Les trois hôtes ne purent entre eux échanger un regard sans sourire ; car ils se rappelèrent à la fois, sur cette question si abrupte, que le comte de Kersaint avait mérité la réputation du plus fin gastronome et du plus difficile gourmand qui fût dans tout Paris.

— Nous attendions vos conseils, dit Manuel, sur la façon de jeter un peu de variété et de piquant sur les divers services que nous aurons à vous offrir.

— Oh ! je savais que Bosc, dit l'officier de marine, a toujours aimé à bien dîner !

— Et il se passa, en disant ces paroles, sur des lèvres un peu hâlées par le vent, une langue de dégustateur exercé, et de convive à qui l'appétit commence à venir.

— Passons par la cuisine, dit-il, pour arriver au salon.

— Il faut attendre ici un moment, dit La Réveillère, en introduisant le comte dans une petite salle basse éclairée par des jours de souffrance, Bosc et son maître d'hôtel, Dagron.

— Messieurs, reprit le capitaine de navire s'asseyant sans remarquer l'absence du feu, et comme un homme tout occupé de sa pensée favorite : il ne faut pas médire d'un bon dîner ! J'en ai donné quelques uns en ma vie ; et bien que j'espère vivre dans le souvenir de mes camarades de l'amirauté par l'exemple de mes bons services et de quelque mal fait à l'ennemi sous leurs yeux, je ne désespère pas non plus d'avoir laissé dans leur mémoire l'image succulente de quelques gueuletons recommandables ! La reconnaissance qui revient à table a des chances pour être longue, et le cœur est plus près qu'on ne croit de l'estomac. Le dernier festin dont je fis les honneurs, je l'ai offert en rade de Brest aux deux états-majors de la *Jeune Adèle* et du *Jean-Bart*. Quatre services, messieurs, en vaisselle plate ! Tous les vins de la terre, tous les fruits des deux mondes. Quels potages ! quels entremets ! Des faisans qui se rencontraient avec des poissons du tropique ! Des ragoûts d'ortolans à la Soubise et des crèmes à la Condé ? Les gelées, les aspics, les suprêmes ! Et des sauces,

non pas à manger son père, comme dirait Grimod de La Reynière, ce serait immoral; mais à manger son oncle avec ces sauces-là!

— Au fait, dit Manuel, l'eau en vient à la bouche.

Quand Bosc rejoignit ses compagnons, il avait la figure bouleversée. Il était évident que le vieux soldat lui avait appris, par ses confidences, plus qu'il n'avait lui-même deviné. Mais en homme de résolution et de tête, Bosc avait déjà adopté un plan décisif; et jusqu'au moment de l'exécuter, il ne jugea pas à propos d'intimider ses hôtes.

— Eh bien! dit le noble capitaine en le voyant entrer, ce n'est donc pas assez d'offrir un château à vos amis, vous voulez encore les régaler, à ce que disent ces messieurs?

— Oui, mon pauvre comte, dit Bosc. Aujourd'hui vous êtes deux fois le bien-venu : hier nous aurions été embarrassés de vous recevoir : mais ce matin nous sommes pourvus.

— Ah! ah! Qu'est-ce que vous me donnerez? dit M. de Kersaint. J'aime assez, moi, comme tous les gens qui savent vivre, à repaître mon esprit avec mon corps; à me préparer aux bonnes choses. C'est dîner deux fois que d'en parler avant que le service ne commence.

— Nous avons du pain, dit Bosc.

— Quoi?...

— Du pain.

— Ah ça! pas de mauvaises plaisanteries! messieurs.

— Mais ce n'est pas tout! dit La Réveillère.

— A la bonne heure.

— Nous avons aussi une poule : et qui s'est laissée mourir exprès pour vous faire honneur.

— Est-elle mortifiée, au moins?

— Il n'y a que nous dans ce cas-là, dit Manuel. Mais il nous reste des carottes pour la faire valoir.

— Et puis?...

Dagron entra sur la question.

— Et puis, voilà le milan! dit-il. Je l'ai retrouvé dans les broussailles. Il a fallu me battre avec lui. Il n'était que démonté, et ne voulait pas mourir, le misérable! Oh! qu'il a la vie dure!

— Et la chair donc! dit Manuel.

— Ainsi, dit le comte de Kersaint, voilà sérieusement le problème à résoudre : Du pain, une poule et un milan étant donnés, faire dîner cinq honorables personnes? Je m'en charge.

L'apprenti amiral savait exécuter presque aussi bien que commander cet autre genre de manœuvre. En un instant il eut quitté son habit, passé une serviette autour de ses reins, et il alluma trois fourneaux pendant que Dagron plumait laborieusement les deux étiques volatiles.

Le milan fut mis à la crapaudine; les abattis de la poule en salmis, et son vénérable corps à la broche.

Quelle odeur se répandit dans la maisonnette abandonnée! Depuis l'arrivée des fugitifs on n'avait rien respiré de pareil.

— Voyez comme elle prend couleur! disait M. de Kersaint, en étendant son bras sur la lèchefrite, avec un geste de commandement. Voilà une carcasse qui me fera honneur! Si nos ennemis voyaient ce luxe, messieurs, ils s'en mordraient les doigts : et vous allez lécher les vôtres!

La gaîté devint communicative.

— On frappe à la grande porte, monsieur! vint dire Dagron à son maître, avec une physionomie renversée.

— Quelque friand! dit Kersaint, par l'odeur alléché.

— Amis! il n'y a pas une minute à perdre, s'écria rapidement le pauvre Bosc. Notre retraite est découverte et la police est sur nos traces. Je le sais depuis un quart d'heure; mes précautions étaient prises pour notre évasion à la tombée de la nuit; mais j'espérais, je l'avoue, que les

agens de Robespierre nous laisseraient le temps de faire honneur à ce bon repas.

— Allons, allons! dit La Réveillère, ma foi, la liberté vaut encore mieux qu'un milan à la crapaudine. Gagnons l'issue secrète, et prenons par pointe la vallée de Montmorency.

— Moi! dit le capitaine de vaisseau, que je laisse tout le butin à ces corsaires? J'aimerais mieux y perdre mon nom. Monsieur Manuel, prenez la poule, je mets le milan dans ma poche; emporte la sauce qui pourra!

Dagron avança son chapeau.

— Dagron! dit monsieur Bosc, il ne s'agit pas de cela, mon brave: il faut envoyer la mère Ragot au devant de ceux qui frappent.

— Et s'ils ne reculent pas? dit le troupier; qu'est-ce que nous ferons?

— Tu parlementeras. Tu feras durer le siége aussi long-temps que possible; et quand tu seras à peu près sûr que nous aurons gagné les taillis de Saint-Brice, tu te rendras avec les honneurs de la guerre. Eclaire le passage qui va nous servir.

Dagron gagna la porte secrète, et madame Ragot la grande porte.

Aussitôt les proscrits longèrent, en se courbant, le mur du potager. Ils entrèrent dans la prairie à gauche, dont ils suivirent la haie trop dépouillée alors de ses feuilles pour leur sécurité absolue; et au moment d'entrer dans les bois, prévoyant bien que les incidens de la fuite pourraient les séparer, ils s'embrassèrent comme des amis qui ne sont pas sûrs de se revoir.

Une védette, placée sur la colline, les découvrit.

— Essaierons-nous de prendre une direction nouvelle? dit Grangeneuve, ou rentrerons-nous dans la maison?

La védette se replia sur le corps de gendarmerie, en annonçant que l'ennemi regagnait la citadelle.

Cependant Dagron, assis sur un mur de clôture, observait les manœuvres de la mère Ragot. Lorsqu'elle ouvrit un petit guichet grillé à la manière des couvens, et qu'elle avança son menton, déjà lui-même un peu avancé, pour demander qui est-ce qui est là? il y eut un moment d'hésitation parmi la troupe municipale. Mais Sénégal harangua ses hommes, et toutes les terreurs supertitieuses disparurent. On se disposa à enfoncer la porte.

— Attendez! attendez! citoyen Sénégal. C'est vous! dit Dagron du haut de son observatoire: qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Au nom du comité de salut public, répondit le maire, ouvrez!

— Ah! c'est votre fusil que vous voulez? je vois bien ça. On va vous le rendre monsieur le maire.

Gabriel, à qui on avait prêté cette arme, crut de son honneur de la reprendre. Il courut vers Dagron d'un air menaçant; mais il ne put saisir la canardière que par l'extrémité du canon.

— Laissez ça, chasseur de milans! cria le vieux soldat d'un air terrible. Ça ne vous connaît guère; et je veux rendre moi-même à César ce qui appartient à Sénégal.

L'ex-séminariste ne tint compte de l'arvertissement.

— Imprudent! s'écria le maire, cessez donc. Vous pouvez faire rencontrer la détente sous les doigts de cet homme qui se défend. Cessez; il ne fait nulle difficulté de me rendre à moi mon arme.

Gabriel, par un entêtement vaniteux, donna une dernière secousse à la canardière, et, soit hasard ou vengeance du vieux soldat qu'il avait si malheureusement fait parler, la décharge partit et alla effleurer sa poitrine.

— S'il y avait une justice là-haut! se dit Dagron.

On ouvrit la maison de Bosc: aucune perquisition n'y fit trouver un seul habitant.

XVII

Les deux partis.

Adeline, après vingt jours d'inquiétudes poignantes, reçut enfin une lettre. Elle arrivait par la petite poste de Paris, et elle était datée d'un hameau inconnu, dont elle n'osa demander la situation à personne. Ce hameau se nommait Izeure. Ce ne fut pas sans peine, et sans feuilleter beaucoup de livres, qu'elle parvint à reconnaître, à peu près, la province éloignée à laquelle il pouvait appartenir. Mais le fugitif n'avait dû séjourner là que quelques momens. Un autre avait donc à Paris sa confiance avant elle. Si c'était madame Duvillars !

« Adieu, disait la lettre. Vous êtes encore, Adeline, la personne que j'affectionne le plus au monde; mais aucune illusion ni confiance ne m'est restée, toute explication devenait stérile. Dieu sait bien que le seul sentiment de l'égoïsme ne m'a pas toujours enchaîné à vous. J'espérais devenir utile à votre sort ; j'espérais vous ramener, par quelque emploi du temps, à une condition plus digne de votre esprit et de la fierté de votre caractère. Je n'ai jamais eu apparemment la prétention d'un grave moraliste ; je n'ai point affecté la mission de convertir une âme; mais c'est accomplir encore un devoir d'honnête homme, que d'exciter au repentir, et d'encourager à l'honneur. Pauvre femme ! je ne vous en veux pas de tant de résistances, et de l'impuissance de mes efforts. Il n'y a que l'amour qui persuade et qui puisse ramener à la vertu : il fallait me faire aimer !

» Au lieu de ce résultat, nous n'avons obtenu qu'orages, déchiremens de cœur, et existence troublée. Pardonnez-moi le mal que j'ai pu vous faire en faveur du bien que j'avais rêvé pour vous. Amis, liberté, considération, j'avais tout sacrifié. J'avais espéré que vous me laisseriez vous estimer jusqu'à la fin; moi, du moins, un seul être au milieu de l'opinion qui vous entoure! J'avais cru qu'une personne légère, mais libre, pouvait pratiquer encore la droiture, et changer d'affections sans s'avilir par le mensonge.

» Tout ce que je laisse à Paris vous appartient. La moitié de ce qui me restait à mon départ a été déposé dans le tiroir de votre console. A une heure plus solennelle vous saurez, Adeline, que j'ai encore une fois pensé à vous. Adieu : nous étions liés trop peu pour recommencer une vie nouvelle; mais assez pour tourmenter celle que nous partagions. Ne murmurons pas toutefois. Chacun de nous a peut-être vengé sur son compagnon les torts du passé; Dieu nous avait associés sans doute afin de nous punir l'un par l'autre. »

Adeline pleura de rage; mais la résolution de son dévoûment fut bientôt prise, et sans hésiter.

Pour Grangeneuve, il poursuivit sa route à travers des périls qu'il soupçonnait à peine et dont il s'inquiétait peu. Il jouissait, depuis qu'il avait fait le projet de mourir, d'une sorte de tranquillité qu'il prenait pour la paix durable. Mais les fatigues du corps commençaient, néanmoins, à lui peser. Il n'avait osé, sans passeport, se confier à une voiture publique. Des occasions incertaines, des chevaux de retour, beaucoup de marches forcées pendant la nuit, faute de pouvoir calculer les distances, avaient épuisé ses forces. Il fut donc obligé de s'arrêter quelques jours; car il fallait se ménager la possibilité d'atteindre le but. Il choisit pour prendre le repos nécessaire un lieu presque ignoré à l'extrémité de la Touraine, et qui ne se recommande qu'au souvenir de quelques valétudinaires, à

cause de l'efficacité de ses eaux minérales. Ce grand village s'appelle La Roche-Posay : là quelques convalescens, de conditions et d'opinions bien diverses, oubliaient tous les intérêts du monde pour celui de leur santé. Il y avait trève de discordes. Cette colonie de quinze malades ne se trouvait sur le passage d'aucune grande route, et nul voyageur ne pouvait être soupçonné d'aborder ce désert que pour se faire buveur d'eau. Grangeneuve se soumit au régime et alla s'asseoir à la table d'hôte. Il était jaloux de n'éveiller l'attention de personne.

Mais il arrivait. Les questions ne lui furent pas épargnées, soit par la curiosité oisive, soit par les intérêts politiques.

— Monsieur, dit une ci-devant marquise qui, depuis que son mari et son fils étaient à l'armée de Condé, se conduisait en veuve de vingt ans, pourriez-vous nous apprendre si on porte toujours à Paris des spencers de velours nacarat? et si les cheveux se séparent encore sur le front, pour former le chemin de Coblentz?

— Je viens de Lyon, citoyenne; dit Grangeneuve. — Voudriez-vous, s'il vous plaît, me passer les truites qui sont devant vous : on les dit excellentes ici, pêchées dans la Gartempe.

Les mots de *Lyon* et de *citoyenne* déconsidérèrent à l'instant même le voyageur aux yeux de la marquise. Elle ne supposait pas qu'on pût arriver d'un autre lieu que de Paris; et pour supprimer son titre de marquise il fallait n'être pas né. Elle fit signe à la fille servante de prendre les poissons, et tourna la tête du côté opposé à ce grossier personnage.

— Si tu viens de Lyon, citoyen, dit une manière de fournisseur qui avait gagné des rhumatismes au bivouac et payé de quelques fraîcheurs le million et demi qu'il cachait dans son portefeuille, tu dois savoir ce que fait l'armée patriote? On a dit que Précy s'était déclaré pour la Gironde; mais il doit être cerné à l'heure qu'il est. Est-il vrai que Barbaroux et Louvet, qui se rendaient près de lui, ont été arrêtés?

— Précy se défend encore bien, dit Grangeneuve. — Quelques olives, s'il vous plaît. — Mais je n'ai pas entendu parler jusqu'ici de l'arrestation des députés.

— Ah! elle est immanquable, reprit un muscadin empesté d'ambre et qui portait constamment des bésicles d'or qui l'avaient fait exempter de la réquisition. Eux et tous les fuyards de la Convention ne peuvent échapper au décret que Tallien vient de faire rendre contre eux.

— Quel décret? demanda Grangeneuve, sans cesser de s'occuper de son assiette.

— Pardieu! un décret sur les représentans qui se sont soustraits au mandat d'arrêt lancé contre eux! Ils sont déclarés traîtres à la patrie, et mis hors la loi.

— Ah! ah! dit Grangeneuve.

— Mon Dieu, tout le monde peut courir sus, ajouta le fournisseur : il suffit de reconnaître l'identité pour les envoyer à la lanterne partout où ils seront trouvés.

— La liste est dans le journal d'Indre-et-Loire, déposé sur le clavecin, à côté de mon mouchoir, dit avec intention la marquise, en adressant au muscadin une œillade assassine.

Le muscadin se leva et alla chercher la batiste brodée, où se trouvait, dans un coin et en toutes lettres, le nom d'Evélina.

— Je voudrais bien un peu de café, dit Grangeneuve à la servante.

— Je le défends! cria le médecin de l'établissement : il ne faut pas d'agitation factice dans l'état de santé où vous êtes.

Le docteur rigide tenait pour son compte la table d'hôte dont ses malades étaient pensionnaires.

On passa dans le salon : Grangeneuve demanda au moins le journal et, par un instinct fort naturel, le premier des noms qu'il y rencontra fut le sien.

Il partit dès le lendemain, au risque d'éveiller des soupçons sur sa brusque retraite; mais il avait calculé que le temps lui manquerait peut-être pour atteindre Bordeaux avant que son signalement ne fût répandu dans les provinces. Obligé de continuer à voyager à petites journées pour déguiser l'empressement même qu'il avait de franchir les distances, il ne voulut pas perdre une nuit de plus. Ses pieds encore endoloris auraient refusé de le seconder, s'il avait pu ressentir autre chose que l'éternelle angoisse dont il avait le cœur étreint comme par une main d'acier.

Il écrivit à Dumeyril : il lui annonçait qu'ils allaient se revoir. Il essaya dabord de lui déguiser l'état de son âme, en lui parlant des détails de son pélerinage et des objets qui composaient sa vie extérieure.

Il s'est retrouvé des fragmens de ce journal, évidemment tracé dans l'espoir de tromper lui-même son chagrin, et de chercher dans le calme de la nature un peu de repos pour son esprit.

Glénis, 29 octobre.

« Me voilà dans cette province qu'on appelait autrefois la Marche. C'est un pays désert, semé de grands bois, de roches grisâtres, et en tout d'un aspect assez en rapport avec les pensées d'un proscrit. Je foule aux pieds beaucoup de ruines, de pauvres champs de seigle ou de blé noir ; je passe sous de hautes châtaigneraies silencieuses. Ce pays, coupé du nord au sud par une seule grande route, la route de Toulouse, n'offre sur le reste de son étendue que des chemins à peine praticables. Nul commerce, aucune navigation, point de voitures possibles. Ce serait un vrai champ d'asile pour qui voudrait échapper à la mort. Déguisé maintenant, et cheminant d'un soleil à l'autre, je m'ouvre des passages de contrebandier. La seule direction qui m'oriente est le cours d'une rivière à qui la profondeur du lit où elle coule a fait donner le nom de la Creuse. La Creuse est mon guide et mon seul compagnon de voyage. Je m'avance chaque jour vers sa source, afin de gagner de là, par des régions toujours sauvages, les landes du Périgord, les sables de la Corrèze, et arriver enfin, s'il se peut, jusqu'à notre patrie ; la revoir et m'y laisser mourir.

» La contrée où je suis est empreinte au loin des restes d'une domination tantôt gauloise et tantôt romaine. Ce nom de Marche, qui veut dire frontière, désignait ces terrains neutres qui s'étendaient jadis entre les domaines de deux populations rivales. Ces sortes de pays étaient consacrés aux Dieux. C'était là que, loin du vulgaire, le prêtre allumait des signaux pour convoquer les adeptes à de mystérieuses assemblées. Çà et là mes yeux rencontrent encore les pierres levées du druide, les roches d'Epnell en équilibre, les cirques, les thermes de César, les nobles camps de Vercingétorix et les nombreux moutiers de la primitive Eglise, assis au bord des voies consulaires. Le grain nourricier qui couvre ici le plus abondamment les collines de ses teintes pourprées, s'appelle sarrazin, du nom des soldats d'Abdérame, qui le laissèrent dans ces guérêts avec leurs ossemens pour le féconder. Puis se lève après eux le souvenir des Anglais, encore vivant sur tous ces remparts ébréchés. Ce fut là toute la France au temps de Charles VI. Cette ceinture de forteresses qui hérissent les hauteurs que voilà, composait un dernier système de défense : plus de patrie, si ces vieux murs qui tombent n'eussent pas en ce temps-là résisté.

» Ce qui me frappe, moi proscrit, dans le caractère de cette province si inconnue aujourd'hui, c'est la sécurité de ses solitudes, la beauté de ses forêts, le calme éloquent de ses paysages. Vous parcourriez ces brandes pendant de longs jours à travers les genévriers et les fougères, sans apercevoir à peine un chasseur, sans rencontrer ce qu'on appelle une âme. Si quelque bruit lointain vient dominer le gémissement de cette rivière presque souterraine, ce ne peut être que l'aigre cri des oiseaux sauvages : ce sera l'épervier planant sur quelque donjon qui chancelle; ce sera quel-

que héron féodal qui voyage d'un étang silencieux à un autre étang de ses domaines. Si la voix de l'homme arrive jusqu'à vous, c'est la chanson du laboureur, qui, du haut d'une roche escarpée, vous apparaîtra tout à coup dominant la Creuse avec son attelage de bœufs fauves et effrayés. Un bataillon de grues vient-il à traverser les airs ? le superstitieux laboureur s'arrête. Il observe la direction de ces oiseaux de l'hiver et admire leur vol dont l'ordre triangulaire imite en sa forme le fer de sa charrue. Le soc aérien des oiseaux s'allonge en effet en un angle, pour ouvrir le nuage à la manière dont le bouvier lui-même déchire la terre. Quand la troupe ailée vole à gauche, le paysan chante à ces voyageurs des paroles de crédulité antique : « Grue, tourne ta charrue ! » Et si l'essaim obéit à ses prières, il en tire de bons augures pour sa pauvre moisson de marsèche, ou de blé sarrazin.

» L'objet qui vient rompre pour vos yeux la monotonie de ce doux paysage, ne peut être que la fumée bleue d'un toit, dans quelque métairie écartée, ou la colonne de flammes et de vapeurs qui s'élancent d'un monceau d'herbes brûlées pour féconder la chenevière de la pauvre femme, ou bien encore la file de mulets qui traverse la brande et se rend aux forges d'Abloux ou de Crozon. Cette armée silencieuse ne se compose pas quelquefois de moins de cent cinquante laborieux animaux. Vous la verriez poser avec adresse ses pieds non ferrés sur le serpolet glissant, entre les buis, le houx, les roches brisées qui tapissent la pente du précipice. Ces pèlerins marchent un par un à la suite l'un de l'autre, par l'habitude des sentiers étroits. Un guide, un indigent pourvoyeur de minerai, conduit quelquefois, tout seul, l'interminable caravane. Il chante au bruit sourd des clochettes, assis, les pieds balans, sur le plus ancien serviteur de la troupe, lequel est ordinairement gris, réfléchi et bourru comme un corbeau qui a cent ans. Au moment où l'escadron traverse la Creuse, il faut en voir une partie faire jaillir sous ses pieds les franges argentées de la rivière, tandis que l'arrière-garde descend encore la rive, et que la tête remonte déjà la côte opposée, en tournoyant le long des créneaux d'un manoir autrefois royal.

» Je la suis, cette rivière poétique, comme un être animé qui porte la vie et le souvenir sur son passage. Elle a ses caprices, sa grâce, sa colère, ses alanguissemens. Je me surprends à m'intéresser parfois à quelques voyageurs qui remontent comme moi le courant tortueux. Ce sont les poissons de la mer, qui, entrés d'abord dans la Loire, puis de la Vienne dans ce torrent, cherchent les eaux douces aux temps de leurs amours. Que de difficultés, de luttes, de hasards dans l'entreprise ! L'alose et la plie triomphent des résistances les plus fortes et parviennent à surmonter les digues fort élevées de quelques écluses. Fatiguée de sa navigation, voyez une lamproie qui s'attache contre une roche, avec cette force d'adhérence qui lui a été donnée dans la partie supérieure de la tête. On la découvre au milieu des ondes, laissant, durant de longues heures, flotter son corps comme une herbe fluviale. On la prendrait pour une couleuvre endormie, si l'eau, jaillissant par les sept trous de cette anguille de mer, ne la faisait bientôt reconnaître. Puis, son corps se dresse : elle a pris son élan, et d'un saut elle est allée s'établir dans le bassin supérieur. Les enfans du meunier tendent à ces naturels de l'Océan des piéges assez naïvement grossiers. C'est un filet, lancé au hasard du haut d'une barque qui dérive ; c'est le plus souvent une corbeille d'osier cachée sous l'eau. L'orifice resserré ne permet plus d'issue à la proie dès qu'elle y est entrée ; et on l'a forcée à venir, en barrant tout autre passage avec des quartiers de rocs entre lesquels mugit la Creuse.

» En remontant toujours vers le pays où cette rivière prend sa source, le poisson qui se joue au milieu de tant de périls, accomplit le but de son voyage providentiel : nourrir le pauvre riverain de la Creuse. Je reconnais l'alose, dont les flancs sont si vivement argentés, et qui en ouvrant

ses ouïes laisse découvrir un carmin si éclatant. Elle recherche les cressons qui poussent à l'embouchure des ruisseaux. La lamproie dépose ses œufs sur le sable le plus fin du rivage, à côtés de ces nids du martin-pêcheur, qui sont balancés sur des herbes que les habitans de ce pays appellent des PAVOIS. Chaque espèce a, selon sa force ou son habileté à nager, des latitudes qu'elle peut ou ne peut pas franchir. Ainsi les saumons, par exemple, sont arrivés de tout temps jusqu'au pied de ces vieilles citadelles où languissaient d'inutiles chevaliers de Rhodes, comme pour leur donner quelques nouvelles de la mer; tandis que les plies, friand régal de carême, ne parviennent jamais que jusqu'à l'abbaye de Fongombault.

» Quand le soleil de mai atteint les poissons étrangers, ils dépérissent dans des eaux devenues tièdes. Les truites se rassemblent et se pressent à l'embouchure des affluens : elles sont là, haletantes et dardant leurs têtes vers le ruisseau glacé. On vient, près des ruines de Lurais, dans les prés charmans qui entourent le village de Lisigny, les prendre par centaines, à peu près comme on ramasse, dans l'île de Malte, les cailles fatiguées, au moment où elles essaient de passer d'Afrique en Europe.

» Ici, par une prévoyance de celui qui envoie les émigrés du golfe de Gascogne aux terres de la Marche, le soleil qui les frappe, fond en même temps les neiges sur les hauteurs de Saint-Vaury. Les inondations qui surviennent arrachent du sable les œufs du poisson de mer, pour les remmener dans le seul élément qui peut les faire éclore. Cet effort des eaux nettoie la Creuse des corps flottans qui pourraient vicier l'air. Il en coûte quelquefois au métayer ses foins déjà coupés qui séchaient sur la rive prochaine : le martin-pêcheur voit tout à coup sa maison emportée; il la suit avec inquiétude, il plane long-temps au dessus de son pauvre nid, poussant des cris plaintifs; mais la prairie est fécondée de nouveau en peu de semaines par le limon généreux des débordemens; et l'oublieux oiseau, revenu à son rocher, caché sous les branches de son érable, se console de sa première postérité perdue, dans les joies d'un nouvel amour.

» A la Saint-Jean, tous ces phénomènes ont disparu. Tout reprend son aspect ordinaire : c'est le fleuve courant sur des cailloux bruns, et l'aspect de ses eaux est olivâtre et mélancolique. Tantôt la Creuse écume et bouillonne au pied des monumens gothiques, sous des profondeurs inconnues; et tantôt, entre les prés qu'elle divise, elle se fraie un chemin droit, uni, et si parallèlement bordé de grands arbres, qu'on dirait l'allée d'un parc royal. Est-elle un moment comme enchaînée et recueillie tout entière dans une écluse? elle monte, elle en dépasse les digues de quelques lignes, puis elle s'épanche doucement sur le versant facile. C'est un lit peu profond où germent les lothus, où s'épanouissent des menthes sauvages. La nappe des eaux est si légère et transparente, qu'on croirait voir une prairie en fleur sous un cristal.

» Ainsi, détaché que je suis de toutes les espérances du monde et des intérêts de la vie, échappé aux événemens qui bouillonnent, et n'appartenant plus au souvenir de mes frères que par leur sentence qui me condamne à mort, je prends encore intérêt à ces aspects. Je suis bien dispensé d'agir : il n'y a plus d'avenir pour moi. Ma vie est conséquente et ma paresse à son aise. Mais, mon Dieu! je ne suis pas hors de la loi de ta bonté et de tes œuvres : que ne puis-je me réfugier dans ton sein! »

Vers la fin d'une journée brumeuse, à l'heure où l'horizon des prés s'enveloppait, pour le voyageur, de ces nuées blanches qui s'élèvent au dessus de la rivière, et en dessinent dans l'air tous les capricieux détours, Grangeneuve vit passer, à cheval, une femme qui traversait la brande. Elle était suivie d'un guide. Il fut frappé, même à la distance où il était, de la taille élégante et de la rapidité de la marche de l'amazone.

Croyez-vous qu'il lui vint à l'idée que c'était là quelque châtelaine du

voisinage? une dame du bourg prochain allant visiter sa parente, ou revenant de quelque cérémonie d'église, et qui n'était pas, par exception aux habitudes du pays, montée en croupe derrière son fermier? Nullement. Il imagina reconnaître Adeline : il crut la retrouver dans ce désert comme autrefois. Il la voyait partout à Paris devant ses pas, sous les chapeaux bleus ou roses et les châles bigarrés qui attiraient ses regards, soit que cette image passât furtivement à l'angle d'une rue, soit qu'elle s'enfonçât sous les arbres touffus d'une promenade. Chacune de ces méprises lui avait agité le cœur. Il y a des dispositions d'esprit et telle monomanie de la pensée, où tout ce qui frappe les sens se rapporte à la fois à ce qu'on aime. L'inconnue qu'un de vos amis a remarquée hier au spectacle, c'était elle. La robe verte qu'on a vue monter mystérieusement en calèche à côté d'un jeune homme, c'était elle : elle a une robe verte! La voix qui caressait d'un adieu si doux un cavalier fuyant le bois de Boulogne, n'avait-elle pas un accent du midi, comme la sienne?

La voyageuse passa. Cette apparition s'évanouit comme celle d'un fantôme; mais telle était la crainte ou l'espérance irréfléchie du solitaire, qu'il calcula sur-le-champ qu'à l'approche de la nuit, cette voyageuse ne pouvait guère aller, ce soir-là, que jusqu'à la Celle-Dunoise, dont il se croyait lui-même à peu de distance; et il doubla le pas pour la retrouver au gîte. Une jeune femme en effet était venue; mais elle n'avait fait que changer son cheval. Elle était escortée d'une espèce d'ordonnance, et s'était dite l'épouse d'un officier qu'elle allait rejoindre à Chollet, sur la route de la Vendée.

Grangeneuve alors, et par un retour sur lui-même de réflexions amères et de poignans souvenirs, approfondit tout son abandon. Il se jugea séparé de l'univers et étranger peut-être à toute inquiétude affectueuse. Il ne se doutait guère qu'on pût s'occuper de lui, même à la Roche-Posay! Et cependant son départ subit avait éveillé là bien des conjectures et des suspicions. Dans la venue d'une dame arrivée deux jours après ce départ, dans les questions qu'elle avait faites, dans les renseignemens que son compagnon avait cherché très secrètement à prendre sur le séjour possible d'un étranger de telle taille, on avait cru saisir des rapports immédiats avec la brusque disparition du Lyonnais.

Le pélerin avait déjà laissé derrière lui, depuis *le Bec des deux Eaux*, c'est-à-dire le confluent de la Vienne et de la Creuse, bien des sites remarquables et des pays dignes de l'attention du voyageur : c'était la Guerche, un vénérable château d'Agnès Sorel, où, par réaction contre les démolisseurs d'autels et de statues, les habitans d'aujourd'hui ont porté dans leur église l'image de la belle des belles. Ils l'adorent comme une vierge, sans s'inquiéter de l'épigramme adressée au galant Charles VII.

C'était La Haye, patrie de Descartes, où son nom est inconnu, et où les rochers sont creusés pour abriter une colonie de tisserands moins industrieusement logés que les renards leurs voisins.

Puis l'imposante abbaye de Fontgombault, Longefonds, Rommefort; Châteaubrun, où les vents déchaînés murmurent, entre des murailles ouvertes, contre l'industrie qui a découronné ces cimes et brisé les vaillans écussons.

C'était la forêt de Faisceaux, où il avait trouvé l'hospitalité. Là, il fut reçu chez un charbonnier déjà initié aux mystères d'une association qui depuis a porté, on ne sait pourquoi, un nom italien. Là, le carbonaro, ou mieux comme il s'appelait lui-même, le bon coupeur-charbonnier, l'accueillit avec la cordialité des apôtres. En partant, il lui remit cinq sols pliés dans une feuille de fougère, afin de l'aider à continuer sa route.

— Tels sont les statuts de l'ordre, lui dit-il en patois. Nous devons aussi, avec le passant qui serait dans le besoin, partager la soupe aux choux, le sac de copeaux, la cabane, et lui donner la moitié de notre journée, quand elle est gagnée. Nos pères, qui remontent aux disciples

de Jésus, se retirèrent dans les forêts pour baptiser, et se firent coupeurs et fendeurs sur le Liban. Saint Thiébaud, notre patron, rendit le fer malléable. Nous savons lancer la hache. Un coupeur attaqué par un traître, ou guêpier, doit se défendre avec la hache seulement. Il ne doit frapper l'ennemi qu'à quinze pas, sur le front, entre les deux yeux; et s'il fuit, entre les deux épaules. Camarade, ajouta le bûcheron en pressant vigoureusement la main du député, je regrette qu'au lieu d'être en octobre, nous ne soyons pas au mois de mai; je vous aurais régalé d'un mets friand de nos bois : c'est une omelette composée de nos champignons et de mille petits œufs de nos oiseaux.

Grangeneuve garda les cinq sols de l'hospitalité rustique, et laissa furtivement à la place, sur la table de chêne, un papier de soie dont le charbonnier ne soupçonna pas même la valeur.

De là, le fugitif gagna Crozant, forteresse immense que les rois visigoths ont bâtie; masse imposante, solidité romaine, paysage digne de Salvator Rosa. Que de souvenirs militaires et religieux environnent de tous côtés cette résidence, qui fut celle de Louis-le-Débonnaire! Ici la forêt du Temple; là les champs Sanglards. Puis, en remontant le cours de la Sédelle, un torrent qui bondit sur des roches brunes et s'ombrage de distance en distance sous le panache ondoyant des bois, Grangeneuve rencontra la plus déserte thébaïde qu'il eût encore traversée.

Il revenait sur ses pas depuis la Celle-Dunoise; car la déception qu'il avait subie dans cette localité l'avait décidé à couper le pays vers sa droite, et à essayer de gagner la Charente par la Souterraine et Ruffec.

Tout à coup, au milieu d'une nature sauvage, derrière des forêts et des landes que nul chemin ne sillonnait, dans un lieu où l'on eût dit que les habitans avaient intérêt à ne communiquer avec personne, il se développa sous ses yeux de nobles lignes architecturales. Là, avec ses tours, ses donjons armoriés, ses ponts-levis, ses riches escaliers, ses belles terrasses, ses fossés pleins d'eaux vives et des orangeries étonnées d'y fleurir, un château parut sortir du désert comme par la puissance d'une baguette de fée. C'était Saint-Germain-Beau-Pré, ainsi nommé à cause de ses opulentes prairies. C'était le royal exil où vint Louise de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, expier le courage d'avoir fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes de Louis XIV. C'est là, qu'avant de consumer sa vie dans l'amour malheureux qu'elle devait ressentir pour Lauzun, elle occupait ses loisirs à préparer les Mémoires qui nous restent d'elle. Voilà le balcon dominant les étangs, où chaque jour, et à la même heure, l'impérieuse duchesse venait jeter aux poissons apprivoisés un peu de pain de sa main royale. Elle les appelait au son d'une choche; et les carpes séculaires, les tanches qui, suivant la tradition du pays, avaient de la mousse aux écailles, accouraient, dociles comme des courtisans qui auraient entendu parler de faveur.

Là, le proscrit demanda refuge : et, dans la famille de gentilshommes qui possédait ce manoir, il rencontra toute l'affable hospitalité et la discrétion généreuse qui s'y conservait depuis des siècles. Dans toute autre disposition de son cœur, Grangeneuve eût admiré à loisir les futaies druidiques qui, à cent pas des créneaux, venaient mirer leur tête dans les étangs profonds, sillonnés de poules d'eau, étoilés de nénuphars; il eût voulu étudier les tapisseries de l'Orient et les peintures d'une chambre où Henri IV avait couché. Là figurent les portraits de tous les compagnons de cet aventurier, qui n'était encore que roi de Navarre. Le voyageur se fût intéressé aux détails des fêtes et des dépenses occasionnées pendant dix jours par la présence du Béarnais et de sa cour. Il se fût étonné que cinquante personnes, ébergées splendidement, n'eussent coûté au châtelain, qui a laissé d'exacts registres, que la somme de soixante-dix livres tournois.

Mais il avait des préoccupations plus vivantes. Il s'informa avec anxiété

des nouvelles publiques et du sort de ses amis, dont il était séparé depuis si long-temps.

— Monsieur, dit le marquis de Persan, son hôte, notre patrie est livrée à la colère de Dieu. Le *Maximum* et la Terreur commandent. Les hommes d'une opinion même pareille ne peuvent plus s'entendre ; ils s'égorgent. Les Montagnards ont renversé les Girondins ; les Cordeliers tueront les Montagnards. Le traître comte de Mirabeau avait raison de dire : — « La révolution se suicidera ; le monstre dévorera ses enfans. »

— Je sais, répondit Grangeneuve, que les fils de la même mère se haïssent en effet quelquefois. Dieu en a permis l'exemple depuis les premiers jours du monde. Je sais que des matelots qu'un même navire emporte, se disputent souvent pendant l'orage, au lieu de réunir leurs efforts; mais au bout du temps le vaisseau marche : il abordera aux terres de l'avenir ; il apportera ses fruits à nos enfans sans qu'ils aient à s'inquiéter s'il a péri des hommes de l'équipage pendant la traversée. Quand nous savourons les fruits d'un autre hémisphère, nous informons-nous, monsieur, de ce qu'ils ont coûté de peine, de sueurs et de larmes ? Nous en jouissons. Ici nous plantons l'arbre que nous ne verrons pas fleurir; nous l'arroserons peut-être de notre sang; mais l'arbre pousse, et comme dit le philosophique La Fontaine : — « Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage. »

— Mais que de travail ingrat et odieusement payé !

— Parce que les ronces renaissent dans le champ de nos pères, dit le voyageur, faut-il cesser de le cultiver ?

— Mais le sang, monsieur, dont la patrie s'inonde?

— La rend plus chère encore. C'est la robe de Joseph : et pour avoir été trempée dans le sang, devint-elle moins précieuse à sa tribu? Toutes ces calamités finiront, monsieur ; c'est un orage qui épure l'air. Malheur à qui se trouvera, sans doute, devant ses coups ; mais l'avenir sera beau. C'est l'opinion de Vergniaud, de Valazé...

— Ils sont morts! monsieur, ces hommes d'erreur et de talent, dit le vieillard.

— Grand Dieu ! s'écria leur collègue ; et Ducos, Brissot, Lehardi, Fonfrède ?

— Ils sont morts.

— Et Marat vit peut-être?

— Non, monsieur ; une femme en a fait justice.

— Son nom ?

— Charlotte Corday.

Le proscrit découvrit sa tête.

— Elle descendait de Corneille, dit M. de Persan.

— Les vertus peuvent donc être héréditaires chez les roturiers ? remarqua Grangeneuve.

Puis il essuya ses yeux, resta pensif, et ajouta, après quelques instans de silence :

— Ce coup, bien porté, s'est adressé mal. C'était à Robespierre...

Il s'arrêta.

— N'importe, reprit-il : le vaisseau dont nous parlions tout à l'heure avance. Il trouvera peut-être encore sous lui des écueils de rois; on pourra régner encore sur ce peuple par l'épée, puis par la superstition des caduques idoles; peut-être un moment par l'égoïsme et la peur... mais l'avenir est infaillible. Les lâches d'aujourd'hui deviendront nos alliés un jour.

— En attendant, que de misère aura coûté la perfectibilité impossible !

— La liberté est comme l'enfance, monsieur, dit Grangeneuve ; il lui faut passer par les cris et les pleurs avant de grandir. Vous espérez le retour de l'ancien régime ; moi, je ne le crains nullement. Je vois bien que demain est loin encore... mais hier ne reviendra plus.

— Et que deviendront les nobles opprimés? objecta le marquis.

— Opprimés ! dit en souriant le représentant du peuple, opprimés qui regrettent tous un peu l'oppression! Je suis comme vous effrayé des malheurs publics : mais quand le règne du fléau aura cessé, vous compterez les victimes. N'oubliez pas d'y joindre le voyageur ignoré qui vous parle en ce moment, et vous verrez qu'il n'est pas une misérable querelle de princes qui n'ait coûté plus de sanglans sacrifices que la fondation de la liberté. Si ces Montagnards, qui sont votre effroi, ont compris la nécessité des moyens violens, ce n'est pas haine, je l'espère, mais génie politique. Le salut d'un état est quelquefois impitoyable. S'ils épargnent à la France le sort de la Pologne, je leur pardonne. Sous un roi, cette France serait déjà vaincue par la coalition des rois. Tout mal a ses profits. C'est à la guerre civile peut-être, c'est à la Vendée qu'on doit le respect des étrangers; on n'ose attaquer une nation qui s'attaque elle-même; et la guerre civile a de mâles avantages pour retremper les cœurs... Vous frémissez! monsieur? eh bien! si la cause des dynasties vous amène quelque jour une invasion, vous comparerez les deux époques.

— Ces Jacobins que vous vantez, monsieur, dit enfin le marquis de Persan, incapable de déguiser plus long-temps son indignation, ils ont donc disposé de votre sort personne ?

— Oui, monsieur.

— Ce parti préconisé vous a donné sans doute une mission à accomplir?

— Oui, monsieur.

— Et il vous envoie...

— A la mort, dit tranquillement Grangeneuve.

— Quoi? vous seriez...

— Un de ces Girondins que vous condamniez tout à l'heure. Oui, mon hôte, vous avez donné asile à un homme que l'échafaud de ses amis réclame. La nuit tombe; laissez-le partir à la hâte, car ce bienfait pourrait vous coûter la vie.

Le vieux noble voulut le retenir, mais ce fut en vain; ils n'avaient plus à échanger qu'une étreinte de leurs mains loyales.

— Quel destin ! dit M. de Persan en voyant s'éloigner le proscrit.

— C'est un temps de sacrifices pour les amis de la liberté, répondit Grangeneuve en se retournant encore. Ne nous plaignons pas. Nos frères meurent aux armées, fusillés dans les ténèbres pour la même cause ; et nous, devant la nation. l'Europe entière et la postérité; notre mort ne peut être que glorieuse et belle. Ne méritons pas le reproche que faisait Brutus aux Romains : « Vous craignez trop l'exil, la pauvreté et la mort. » Tenez, monsieur, ce Camille Desmoulins, qui a été primitivement contre nous, me disait encore, la veille du jour même où j'ai quitté Paris : — « Qu'est-ce qu'un échafaud ? le piédestal de Sydney ; et le fer de la guillotine? un coup de sabre, et le plus glorieux qu'on puisse aujourd'hui recevoir. »

XVIII

Un Enfant.

Adeline avait deviné, par l'instinct de son affection et la connaissance qu'elle avait du cœur de Henry, que ce n'était pas à Caen qu'il se rendrait. Il avait, devant elle, jugé en effet stériles et les intrigues secrètes et même les généreux efforts des dissidens. Elle pressentit qu'il irait embrasser sa mère; et ce fut sur la route de Bordeaux qu'elle courut le cher-

cher. Et puis, n'avait-elle pas reçu un billet daté du hameau d'Izeure? Or, ce nom existait sur la carte du département de la Vienne, et bien qu'il fût approprié à quelques autres localités de la France, elle se confia à son pressentiment. Dans la crainte d'être surveillée par Lacombe, elle avait fait retenir à la diligence une place sous un autre nom que le sien, et elle était partie dès la nuit même qui avait suivi la réception de la lettre de Henry.

Quand elle arriva, après deux jours de marche, aux Ormes, relai de poste où il fallait quitter la grande route pour s'enfoncer, seule, au milieu d'une traverse inconnue, elle avait déjà réfléchi qu'une femme, sans moyens de transport assurés et sans domestique, serait souvent arrêtée ou retardée dans sa course; et elle venait de former le projet de s'improviser un compagnon. Il y avait, sur l'impériale même de cette voiture qui l'emportait, un pauvre jeune réquisitionnaire qui paraissait blessé, et dont elle avait remarqué la figure intelligente, au premier moment qu'elle l'avait rencontré à Paris, dans la cour des messageries, à l'instant de leur double départ. Ce garçon se nommait Gabriel. Il montrait volontiers son passeport pour disposer à la bienveillance, dont il avait besoin partout; car il était pauvre, disait-il, et sa difficulté de marcher, qu'il attribuait à une récente maladie, allait lui coûter, pour se faire conduire dans sa famille, plus que ne lui accordait son indemnité de route. Le passeport établissait le nom et le signalement, assez exact, de Gabriel Treuilh, fourrier dans la quatrième demi-brigade.

Adeline, au moment de monter en voiture à Paris, errant dans la cour au milieu de tant d'indifférens et le cœur serré, avait rencontré le regard de ce soldat, vivement attaché sur elle. La finesse presque caressante de son humilité l'avait disposée en sa faveur. Chaque fois que le long de la route la voiture s'arrêtait un moment, Gabriel se trouvait, sans affectation, aux côtés d'Adeline. Il offrait de se charger tantôt d'un petit paquet, tantôt d'une commission dans l'auberge. Il prêtait son épaule pour s'élancer du marche-pied; et en montant quelques collines, la jeune femme n'avait pas dédaigné de lui adresser plus d'une question, et de lui ouvrir quelquefois sa bourse.

Enfin elle lui dit, pendant que la carrossée déjeûnait aux Ormes, pendant qu'on attelait des chevaux frais et tout en faisant descendre ses paquets que Gabriel lui-même aidait à transporter d'un air assez soucieux :

— Écoutez, mon garçon ; vous m'avez dit, je crois, que vous alliez jusqu'à Bayonne et que vous étiez un peu embarrassé de fournir aux frais du voyage. Voulez-vous me donner une douzaine de vos journées? je ne serai point ingrate, et je vous mettrai à même de retrouver plus joyeusement votre famille.

La satisfaction la plus étrange éclata dans tous les traits du blessé. Mais, par un singulier contraste :

— Je voudrais, dit-il, pouvoir obliger madame; mais que faut-il faire? je ne suis guère ingambe... on m'attend chez nous...

— N'en parlons plus, mon ami: je ne vous prierai pas moins d'accepter ce faible secours. Vous m'inspiriez de la confiance et je croyais que vous consentiriez à m'accompagner, d'autant mieux que mon chemin, pour se détourner un peu, n'en est pas moins le vôtre et vous conduisait jusqu'à Bordeaux.

— Eh bien! je ferai, dit Gabriel comme avec résignation, ce qu'il plaira à madame.

— Du tout, reprit Adeline; du moment que mes projets contrarient trop les vôtres...

Et elle lui tendait quelque argent. Mais le soldat avait disparu avec une vitesse qui témoignait assez bien en faveur de sa guérison prochaine. La voiture s'éloigna.

Demeurée seule, Adeline éprouva un peu d'embarras pour s'équiper et

commencer ses recherches. L'hôte, à qui elle avait demandé deux chevaux et un guide, ne lui avait pas caché que tout était difficile dans ce coin de la province, et qu'il ne se flattait guère de pouvoir la contenter sur-le-champ. Enfin elle sentait le découragement glacer sa résolution, et des pleurs de colère et de tristesse s'amassaient déjà au bord de ses yeux, lorsqu'un peu de bruit dans la cour de l'auberge lui fit mettre la tête à la fenêtre de sa chambre. Elle vit Gabriel, qui, déjà monté sur un mulet, et son porte-manteau attaché, tenait en laisse un cheval dont l'allure vive et la bonne selle de velours promettait une monture docile et un voyage agréable.

Adeline se précipita au devant de sa providence. Elle eût volontiers donné sa main à baiser à l'écuyer intelligent; et payant tout sans compter, elle s'était élancée dans la campagne sans emporter d'autre indication que celle qu'elle devait puiser dans une carte de Cassini. Elle la donna à Gabriel, et celui-ci l'enferma soigneusement dans la coiffe de son chapeau à trois cornes.

Les voilà partis. Les deux premières journées ils s'égarèrent plus d'une fois, à cause de l'impatience d'Adeline qui prétendait toujours abréger les routes en marchant à vol d'oiseau. Ces journées ne produisirent aucun résultat; les voyageurs ne découvrirent aucun indice. Enfin ils arrivèrent à Izeure; et de là à la Roche-Posay. Gabriel regardait tout sur la route avec une attention scrupuleuse; et cependant ils perdirent le fugitif après avoir passé à cinq cents pas de lui. Leurs routes se divisèrent; et après quatre jours de fatigues extrêmes, l'intrépide jeune femme et son serviteur arrivèrent à Barbezieux, sans espoir de retrouver les traces de Grangeneuve, avant d'avoir touché Bordeaux; une ville où tant de périls les attendaient.

Obligée de consentir à se reposer pendant quelques heures, Adeline réfléchissait tristement, assise sur un banc, au fond du petit jardin d'une auberge.

— Me voilà sur la grande route, se disait-elle; mais quelle apparence qu'un malheureux mis hors la loi suive la grande route? Il évite au contraire la rencontre des hommes; et il est évident qu'il marche la nuit par des sentiers solitaires. Mais où adresser mes recherches? que devenir?

Elle avait, pour user de l'unique et ordinaire ressource des personnes dépaysées, fait demander un journal afin de voir si rien ne transpirait de la fuite des Girondins, et si elle n'aurait pas le bonheur, ou le malheur plutôt, d'apprendre ainsi quelques nouvelles de Grangeneuve. Mais la maîtresse de la maison était presque seule dans son auberge, et les soins de son enfant malade la préoccupaient si exclusivement, que la voyageuse vit bien qu'il n'y avait qu'un moyen de l'intéresser : c'était de prendre part à sa peine et de lui offrir de veiller sur la petite créature pendant qu'elle s'absenterait quelques minutes.

Elle la détermina à cet arrangement en lui vantant la beauté de son fils; et Adeline, assise à côté du malade apaisé dans ses cris par la diversion d'une figure étrangère, ne tarda pas à lui adresser quelques douces paroles pour se concilier sa belle humeur.

— Tu souffres donc beaucoup, mon pauvre ami? lui dit-elle. Que t'est-il arrivé?

C'était un petit garçon de quatre ans, à la peau noire, mais aux yeux de même couleur; et si singulièrement vif dans ses mouvemens, qu'il se causait à lui-même de fréquentes douleurs, à force de s'agiter dans son lit.

A la question d'Adeline, le marmot tira son bras endolori et le montra pour toute réponse.

— Tu es blessé! Est-ce que tu serais tombé d'un arbre, ou t'aurait-on poussé en jouant, dans quelque fossé?

— Non pas, dit l'étourdi : c'est que, voyez-vous, madame, le meunier

avait attaché son cheval à notre porte, j'ai monté sur notre banc, et puis sur son cheval...

— Je crois ce ligament trop pressé : donne petit, que je le desserre. Et puis, mon enfant?...

— Et puis le cheval a senti les talons de mes sabots, madame ; et puis il a galopé, et puis je suis tombé sur la grande route. C'est un marin qui m'a ramassé.

Adeline, qui avait délicatement délié tous les langes autour du bras de l'enfant, venait de jeter un cri de surprise et de joie qu'elle eût voulu retenir. Mais elle avait, dans le premier bandage apposé, reconnu la moitie d'un foulard déchiré, et dans l'angle de ce morceau il restait les deux initiales des noms de Grangeneuve.

— Madame ! dit-elle à la mère qui rentrait, et tout en cherchant à cacher son trouble, comment appelez-vous le chirurgien qui a posé le premier appareil à votre enfant ?

— Je n'ai pu trouver le journal.

— N'importe. Ce chirurgien, où est-il ?

— C'en est peut-être un, comme vous dites, car il s'est montré bien adroit ; mais il n'a rien pris pour ses peines.

— Où est-il ? au nom de Dieu !

— Mais, c'était un voyageur qui s'est trouvé là, au moment de l'accident. Il m'avait l'air d'un sous-officier de marine. Le pauvre cher homme ! Il m'avait rapporté mon Jules, il l'a pansé lui-même, et il est reparti sans vouloir accepter même un verre de vin.

— Il m'a donné aussi ce flacon pour jouer, dit l'enfant, pendant qu'il m'entortillait ; et il ne m'a pas fait mal ! Je l'aimerais bien, moi, ce monsieur-là ; il viendra me revoir, donc !

— Comment ? demanda Adeline haletante d'intérêt.

— Laissez donc ! Il a dit cela pour calmer Jules, prononça la mère à voix basse ; mais il m'a confié à moi qu'il était attendu à Niort pour aller s'embarquer.

Adeline hésita. Ce renseignement, contraire aux idées qu'elle s'était fait, pensa la jeter à la hâte dans une direction nouvelle ; mais elle comprit rapidement que le fugitif avait dû donner le change sur ses projets, et qu'il n'avait pas pris le chemin de Niort, précisément parce qu'il l'annonçait.

— Y a-t-il long-temps, poursuivit-elle, comme si elle n'eût été curieuse que de savoir l'époque du malheur qui occupait la pauvre mère, y a-t-il long-temps que votre enfant est tombé ?

— D'avant-hier, madame, répondit l'enfant lui-même ; et je n'ai pas mangé depuis ce temps-là.

Et dix minutes après, Gabriel, précédé d'Adeline, reprenait la route qui conduisait à Bordeaux.

Ainsi, dans la même direction, à quinze lieues de distance peut-être, se suivaient deux êtres attirés l'un vers l'autre, et qu'un hasard naturel pouvait à chaque instant rapprocher ou désunir.

Grangeneuve, surpris au milieu d'une nuit de marche par un de ces orages qui sont terribles à l'équinoxe d'automne dans nos provinces du midi, s'était réfugié vers le point du jour dans une maison de poste ; et là, sous le prétexte d'attendre une voiture qui viendrait par la route d'embranchement voisine, il s'était fait donner une chambre, du thé, du feu dont il avait grand besoin ; et pour un moment reposé dans une situation de bien-être depuis long-temps étrangère à sa condition de voyageur, il en jouissait avec complaisance. Mais telle est notre infirmité humaine, que si les peines de l'âme s'affaiblissent par les souffrances du corps, les inquiétudes physiques et les fatigues, elles recommencent à régner avec tyrannie dès que les besoins matériels sont assoupis. Henry, appuyé sur une table qu'il avait approchée de l'âtre, ne s'apercevait pas que des

pleurs s'échappaient entre ses doigts avec abondance, et qu'il oubliait d'écrire à Dumeyril, comme il en avait formé le projet depuis un quart d'heure.

« Ami, lui dit-il enfin, dès qu'il eut saisi la plume, si je n'ai pas consenti à ce que vous vinssiez au devant de moi, vous en savez la raison. C'était prudence pour moi-même et surtout pour vous. Mais j'approche du but, je le sens à l'intérêt que m'inspirent les aspects connus de tout ce qui m'entoure. Si je ne vous ai rien laissé ignorer des misérables tortures de ma route, il faut bien que je vous le confie, mon cœur de compatriote commence à bondir à la vue de nos horizons, devant la forme de ces toits qui rappellent la maison de nos pères, à la senteur encore lointaine et vague des pins qui couvrent nos landes. Oh! si les coteaux chéris de Saint-Émilion, si nos vertes *aubarèdes* pouvaient cacher un baume qui guérisse, une fontaine où le passé s'oublie! — Toujours la même pensée, mon pauvre Dumeyril! toujours le même ennui dévorant!— Concevez-vous cet emploi de la vie, cette vocation stérile et poignante, cette consommation du temps, l'ennui? Ne pourrai-je donc jamais sortir de cet amour qui s'exile avec moi? Je ne devrais plus vous écrire, ami; mon histoire devient monotone comme la vie. Vous savez comme on descend la montagne pas à pas; comme on sort de l'ivresse heure par heure; comme l'été s'en va feuille à feuille. Je me méprise et je me hais.

» Et pas un péril ne m'a encore approché sur la route! Le malheureux est le dernier atteint par la mort. Si j'étais heureux, je serais déjà suivi, arrêté, condamné. Louvet, qui chérissait une femme dont il était aimé, a peut-être déjà suivi le sort de Vergniaud.

» Quand je pense que je l'aimais sans conserver d'illusions sur elle! que j'avais besoin de la voir et besoin de la quitter, que je craignais de lui survivre! Elle était demeurée obstinément dans ses défauts natifs, et tantôt je l'excitais à en sortir, tantôt j'étais son complice. — Repose-toi, lui disais-je, puisque tu hais le travail; va respirer l'air des champs', va écouter la musique italienne, je pourvoirai à tout, je veillerai sur tout. C'étaient là les jours où je l'aimais le moins; mais découragé de ne vaincre ni elle ni moi, je me disais que la vie pourrait bien ainsi aller. Je me résignais à estimer peu et à aimer aveuglément, pourvu que l'orage ne revînt plus gronder sur deux plantes brisées. Elle sera coupable, mais du moins elle sera heureuse. Elle ne se plaindra plus. J'aurai sacrifié ma vie à la sienne; elle me bénira. Ainsi, j'étais héroïque par lassitude de nos renaissantes querelles. Mais d'autres fois je lui criais : — Le monde te regarde et te condamne; évite cette boue qui rejaillira sur tous deux. Sois l'artisan de ta fortune et ce monde te rendra l'estime. Veux-tu perdre aussi la mienne? —Que tu es injuste et fantasque, répondait-elle; tu me berces sur tes genoux, et puis tout à coup tu m'éveilles en me frappant. Je dormais, endormie par toi; et voilà que tu me jettes sur la pierre froide pour me réveiller. —Hélas! la malheureuse ne comprenait pas qu'elle ne devait pas s'endormir, même quand je chnatais pour cela! ou si elle le comprenait, que croire? elle ne le faisait pas moins; car j'ai des lettres d'elle sublimes d'ardeur, de remords, de malédictions sur elle-même; et jamais elle n'a pu passer deux heures occupées.

» C'était la prose unie à la poésie; le vice dans son ingénuité, l'amour dans sa dangereuse influence. Il me semblait quelquefois la voir sourire à mon abaissement. Plus je me dégradais pour elle, et plus elle semblait fière. Au lieu de m'élever, ce sacrifice absolu m'anéantissait. Et elle appelait cela de l'amour : « se mépriser avec passion! » Tout cela était dégoûtant et affreux, dites-vous? j'en suis sûr; et vous avez raison. Eh bien! je ne voudrais pas subir une année de la vie humaine, si elle n'avait pour compensation aux jours de la sagesse quelques unes de ces déceptions-là.

» Ah! Dumeyril, ces jours trempés de mes larmes, ces jours où je me

nourrissais de fiel, êtes-vous bien sûr que ce n'étaient pas là mes beaux jours? êtes-vous bien sûr que tous ces maux n'étaient pas des biens? Quel charme dans un seul regard! que j'étais heureux d'être auprès d'elle! son souffle, c'était l'air qu'il me fallait pour vivre. J'étais averti de son approche, et avant de la voir un vague désir me brûlait. Et sa voix pénétrante! elle était à elle, rien qu'à elle, comme un parfum est exclusif à la fleur. Si je la quittais, je rêvais à elle tout le jour, je cachais le soir son souvenir sous la cendre; elle accourait à mon réveil. J'ai revu les lieux que nous avions parcourus ensemble, je les ai trouvés déserts. Je suis entré au théâtre dans l'espoir de suspendre un moment ma peine; et à certains passages du drame, quand le rire de tous applaudissait Molière, je me suis senti pleurer, parce qu'Adeline avait autrefois ri à ce passage.

» Mon ami, n'ai-je pas été bien sévère envers elle et envers moi-même? Absurdité que de se refuser à vivre! triste économie que celle de l'âme! Cette langueur qui me remplit les sens, d'autres et de plus haut placés ne l'ont-ils pas subie avant moi? Antoine, un noble soldat, n'a-t-il pas déserté la gloire et abandonné le sceptre du monde pour suivre sa maîtresse? Ce temple que voilà, à qui est-il dédié? à la créature repentante à qui le Christ lui-même a pardonné ses faiblesses. Il m'est tombé récemment dans les mains, un soir, en un de ces pauvres gîtes où j'ai été forcé d'entrer, un livre de l'abbé Prévôt, que certainement vous avez lu! Pourquoi l'héroïne, cent fois au dessous de la femme que j'ai aimée, n'est-elle avilie aux yeux d'aucun lecteur? — par la seule raison qu'elle aime.

» Mais elle aime! Et voilà ma condamnation prononcée. Moi, on m'abandonne; ai-je reçu une marque de sa sollicitude? sais-je si ma pensée même a traversé seulement son souvenir? Non; abattu de douleur et terrassé de honte, il ne me reste plus qu'à vous embrasser, à presser sur mon sein encore une fois ma sœur, ma mère, et à mourir. Mais cette mort que je demande, je la subis vingt fois par jour! Je vis juste assez pour sentir que je meurs. Mon Dieu, délivrez-moi donc du mal et arrachez de mon cœur ce poison qui le tue. Je lui ai pardonné mes souffrances, j'ai oublié ses injures, mes jours perdus, déshonorés, mes insomnies amères; et je ne peux effacer l'image d'une félicité fugitive. Pourquoi le bonheur ne peut-il donc s'oublier comme la peine? Ami, si vous venez jamais à la découvrir, cachez-lui bien mon état, cachez-le à tout le monde, comme si j'avais commis une mauvaise action, un meurtre, une bassesse. Qu'elle ne se doute pas de ce que je souffre; qu'elle ne suppose point que je meurs pour elle. Qu'elle me croie consolé, occupé seulement de ma religion politique, et qu'elle sache enfin que je ne l'ai pas jugée digne de recevoir mon dernier adieu. »

Et pendant que l'infortuné traçait ces lignes vingt fois interrompues, pendant qu'il accusait de dureté et d'oubli une faible femme, il ne se doutait guère qu'elle était là; qu'Adeline, au seuil même de cette chambre, derrière une frêle porte qui tremblait au vent, moins qu'aux pulsations de son cœur, Adeline épiait ses soupirs, observait son maintien par une étroite ouverture, et que la crainte de blesser sa colère autant que celle de trahir un proscrit, l'avait seule retenue et empêchée de voler dans ses bras.

Adeline s'éloigna: elle en eut la force. Elle résolut de préparer Grangeneuve à l'incident d'une pareille rencontre, soit qu'elle lui fît parler par Gabriel, soit qu'elle chargeât son compagnon assidu de lui remettre un billet écrit de sa main, daté d'une résidence voisine.

Elle chercha Gabriel assez long-temps et inutilement dans toute la maison. Le sergent novice n'avait qu'un défaut; mais il le portait à l'excès le plus condamnable. Il en avait si bien lui-même la conscience, qu'il s'enfermait ordinairement pour boire, comme un autre pour commettre la plus honteuse action. Adeline avait cru s'apercevoir déjà une fois de cette infirmité si précoce; mais, grâce aux précautions du buveur

et au soin qu'il avait de ne se livrer à sa passion que pendant les nuits ou les stations prolongées qu'il savait la voyageuse obligée de faire, cette vérité n'était pour elle qu'un soupçon.

A force de chercher, on découvrit le soldat dans une mansarde. Il s'était enfermé, et il ne fut trahi que par son bruyant sommeil. Mais Adeline, qui avait tant d'intérêt à ménager le dévoûment de cet homme, et une si grande hâte de profiter de ses services, fit ouvrir discrètement sa retraite et y pénétra seule avec précaution.

Le plus complet désordre régnait autour du dormeur. Un ou deux flacons de liqueurs fortes étaient renversés à ses pieds; il avait jeté au loin son habit comme un poids dont la chaleur l'avait apparemment accablé. On voyait qu'il s'était débattu long-temps sur le lit où il gisait encore; et l'argent que lui avait confié Adeline pour acquitter les dépenses de leur voyage était avec des papiers de formes différentes et de différentes grandeurs, épars et dispersé sur le carreau.

La jeune femme, un peu intimidée d'un tel aspect, se consultait pour savoir comment elle devait agir. Cette conjoncture nouvelle était si contraire à son impatience! Ses yeux erraient avec indécision çà et là, quand tout à coup ils rencontrèrent, à terre, et à ses pieds même, un papier dont elle crut reconnaître l'écriture. Elle se baissa vivement; elle ne s'était point trompée: c'était l'écriture de Lacombe. Elle prit résolument cette lettre, et vit que, dans une instruction assez longue et astucieusement détaillée, Lacombe donnait à un jeune homme qui paraissait en possession de sa confiance, les plus minutieux détails pour arriver à découvrir Grangeneuve, et à le livrer à la gendarmerie.

En effet, Lacombe, avec la perspicacité d'un homme de police, avait estimé que, pour s'emparer de son ennemi, déjà échappé une fois à ses piéges, Adeline était la personne la plus propre à le mettre sur la voie. Il l'avait fait explorer; bien sûr que si quelqu'un retrouvait les traces du proscrit, ce serait sa compagne abandonnée. Il s'en était fié à l'amour comme au plus clairvoyant et au plus ingénieux des observateurs; et il avait attaché aux pas de la trop confiante Adeline un fourbe que sa bonté lui fit accueillir comme nous l'avons vu. Le premier piége où elle tomba, en effet, fut la pitié généreuse, et même avant le besoin d'un appui sur lequel, cependant, avait spéculé Lacombe.

La malheureuse Adeline se souvint alors, en essuyant sur son front la sueur froide, qu'elle avait annoncé à son compagnon, il n'y avait pas une heure, que la journée ne se passerait pas sans qu'ils rejoignissent le fugitif; car elle en avait suivi les traces dans plusieurs réponses amenées par ses questions aux voituriers de la route, depuis cette auberge où Henry avait pris soin d'un enfant.

Que devenir? Si elle fuit, l'infâme espion sera bientôt sur de doubles traces; si elle se contraint assez pour le laisser vivre auprès d'elle, elle ne pourra approcher de Grangeneuve! L'idée d'empêcher Gabriel de se réveiller jamais lui traversa la pensée. Elle eut enfin assez de force ou d'amour pour dissimuler. Elle laissa tomber le papier à sa place, sortit à pas légers, et fit croire dans l'auberge que son domestique étant tombé malade, elle ne pourrait que repartir le lendemain. Elle alla s'enfermer dans une chambre haute dont la fenêtre dominait toute la route. De là, il était impossible que tout voyageur arrivant ou partant ne fût pas distinctement aperçu. A la nuit tombante, elle vit, sous des habits grossiers, et un bâton de houx à la main, s'acheminer vers le midi un piéton modeste. Elle laissa échapper une plainte involontaire, étendit les bras vers lui, et quand il fut à une distance un peu plus grande, elle ne put s'empêcher d'ouvrir la fenêtre comme pour se rapprocher de lui.

Quand elle se retourna, Gabriel était debout derrière elle.

— Je fais peur à madame? dit en souriant le prétendu soldat.

Lui, il était calme, et ne conservait de l'état dont il sortait qu'une cer-

taine pâleur bleuâtre qu'Adeline avait remarquée plusieurs fois, sans en soupçonner la cause.

— Madame observait là-bas quelqu'un : ce personnage qui s'éloigne, peut-être? Auriez-vous des renseignemens nouveaux? Voulez-vous que je coure après le pèlerin?

— Je remarquais, dit Adeline avec une précision stoïque et une assurance dans la voix dont elle fut étonnée elle-même, je remarquais que le soleil vient de se coucher là-bas dans des nuages de pourpre et de feu. Il fera beau cette nuit. Je serais d'avis de repartir.

Le séminariste, qui craignait beaucoup que quelque servante ou garçon d'écurie ne se fût aperçu de sa sieste un peu longue, n'était pas fâché de quitter la maison de poste; et ses préparatifs furent achevés en un peu moins de temps que ne l'avait désiré Adeline.

Adeline voulait attendre une obscurité plus complète, afin de rencontrer impunément Grangeneuve. Car la sollicitude de Gabriel était grande, ainsi qu'elle l'avait remarqué plus d'une fois pour en faire honneur à son dévoûment pour elle! Il possédait, dans l'instruction donnée par Lacombe, un signalement exact et dont il avait dû faire une profonde étude. Adeline, dans l'impossibilité d'aborder le proscrit en compagnie de son délateur, venait aussi de s'arrêter au projet de devancer désormais Grangeneuve, avec le même soin qu'elle avait mis jusqu'ici à le suivre. Elle pourrait ainsi prévenir les dangers qui arriveraient de Bordeaux au devant de lui, et surtout mettre en défaut la vigilance de Gabriel qui n'était guère moins attentif qu'elle-même à tous les incidens du voyage.

Elle trouva facilement le prétexte de différer le départ ; mais quand vint le moment pour les deux cavaliers de croiser, sur la route, un sous-officier de marine, bien que les ténèbres dussent empêcher toute reconnaissance, Adeline fit parler son compagnon à qui elle venait d'adresser une question sur ses premières campagnes; et elle donna en même temps à son propre cheval un coup de cravache, afin d'obliger ainsi, à cause de la distance, son écuyer à élever beaucoup la voix.

Grangeneuve, à l'approche des deux voyageurs qu'il entendait, s'était jeté, mais un peu tard, derrière une haie qui bordait la route; car, à son pas ralenti et à sa tête baissée, Adeline avait compris qu'il était pensif. Il demeura là immobile un moment.

— Pauvre ami! se dit tout bas l'amazone en passant, faut-il que ce soit moi que tu redoutes, et toi devant qui je passe sans m'arrêter! Que Dieu veille sur tes jours et que la vertu te protége!

— Madame! madame! cria Gabriel en s'avançant rapidement, n'avez-vous pas entendu là certain bruit à travers les feuilles? Je parierais qu'il y a ici quelque garnement qui se cache. Attendez : je vais y aller voir.

— Non! dit convulsivement Adeline, restez près de moi; j'ai peur.

Et l'accent de sa voix ne démentait point en ce moment un sentiment assez étranger à sa nature ordinaire.

— Je m'en vais bien le faire déguerpir! ajouta Gabriel. Et sans rien consulter que sa méchanceté instinctive, avant même qu'Adeline eût compris son intention, le mouchard avait saisi un des pistolets qu'il avait fait acheter en traversant Poitiers, et avait adressé le coup au milieu du buisson même où le bruit s'était fait entendre.

Adeline s'élança sur Gabriel comme une lionne blessée. Elle lui arracha le second pistolet, et c'en était fait de l'infâme, si elle n'eût entendu au même moment s'éloigner le voyageur, assez vite pour indiquer qu'il n'avait reçu aucune atteinte. Le rire de l'assassin sur la prestesse de cette course contribua aussi à la rassurer.

— Tudieu! mais la peur vous rend folle, madame! dit le faux sergent en redemandant son arme.

— C'est vrai, répondit Adeline. Mais je vous en avais prévenu, misérable. Pourquoi cette lâche action?

— Elle a été fort innocente, au contraire ; le camarade est déjà loin du côté des bois. — Mon pistolet, s'il vous plaît, madame.

— Non, dit Adeline sèchement : j'en ferai peut-être meilleur usage.

Et son intention en ce moment était de brûler la cervelle à son guide plutôt que de lui laisser mettre une seconde fois la vie de Grangeneuve en péril.

XIX

La Maison déserte.

Adeline, en suivant cette route hasardeuse, était occupée de mille soins qui se rapportaient à son ami. Elle essayait de deviner les gîtes où il viendrait se reposer ; elle eût voulu faire préparer le lit où il dormirait, recommander le marin fatigué aux soins des domestiques. Elle sentait bien l'inanité de ses suppositions, et le danger même qu'il y aurait à annoncer le voyageur, parvînt-elle à se cacher de Gabriel; mais cette sollicitude sans profit occupait encore et charmait le voyage. En plusieurs lieux elle laissa volontairement pour lui quelques traces de son passage. Ici c'était la boucle connue d'une ceinture, et là des inscriptions crayonnées sur le parquet d'une glace. Elle eût volontiers, dans sa tendresse enfantine, dispersé les miettes de son pain pour attirer Henry sur ses pas.

Henry ne rencontra aucun de ces indices, si ce n'est une écriture, demi-effacée, contenant le proverbe espagnol que l'auteur des *Templiers* a depuis traduit chez nous par un seul vers : « Les dieux ont un olympe, et nous une patrie. » Encore devina-t-il plutôt qu'il ne lut ces paroles; car la pudeur maratiste d'un commis marchand avait déjà effacé du pouce les deux premiers mots mal sonnans : *les dieux*. Le reste des caractères écrasés ne donna à Henry qu'une suspicion passagère, écartée bientôt avec un soupir.

Pendant ce temps, sur le bord d'un fossé, entre Cavignac et la Dordogne, à une forte journée encore de Bordeaux, Adeline avait rencontré un homme qui semblait n'attendre, pour succomber, que la présence d'un chrétien et la certitude qu'on prendrait soin de ses restes. Il avait le visage tourné vers le soleil, et les mains jointes sur sa poitrine. Il ne murmurait pas, il priait. Adeline, toujours bonne, sentit en ce moment s'exalter encore sa charité ; et cette pensée : si Grangeneuve était jamais dans un tel abandon ! la décida à voler au secours de l'inconnu. Elle souleva sa tête, et lui fit respirer un flacon de sels. Elle avait hâte, elle avait ferveur de mériter, par son zèle, la protection de Dieu et des hommes en faveur du proscrit qu'elle aimait.

Elle envoya aussitôt Gabriel au prochain village demander des porteurs, un brancard, une voiture, ce qu'on pourrait se procurer, et elle resta seule avec le malade. Ils l'avaient pourtant, elle et son étrange serviteur, transporté à quelque distance, sous la hutte abandonnée d'un berger. Gabriel, incapable de comprendre une philantropie si désintéressée, avait rôdé plusieurs fois, avant de partir, autour de l'inconnu; mais sûr enfin que cet homme, dont les cheveux commençaient à blanchir, ne pouvait répondre à l'âge de trente-deux ans que portait le signalement de Grangeneuve, il s'était résigné à obéir à ce qu'il appelait un caprice.

L'inconnu reprit ses sens, ranimé par les soins et la voix si douce de l'ange qui lui était envoyé.

— Merci! ma sœur, furent les premiers mots qu'il prononça.

— Prenez courage et confiance, monsieur, répondit Adeline, en souriant du bon succès de ses premières peines. J'ai envoyé vous chercher des secours, et si vous en avez la force, nous serons ce soir même, ou demain de très bonne heure, à Bordeaux.

— Bordeaux! reprit avec un sentiment d'effroi le malade. Ah! laissez-moi mourir ici, madame; je ne veux plus revoir cette ville : elle est si peu hospitalière, si peu miséricordieuse!

Adeline ne saisit pas bien le sens de ces mots, et le blessé sembla regretter de les avoir dits. Tous deux s'observaient en silence. Il y avait défiance et anxiété de part et d'autre. Telle était la terreur alors si universellement répandue, que toute sympathie était combattue comme un piége. La charité et la reconnaissance se défiaient l'une de l'autre. Enfin Adeline, avec cette étourderie généreuse qui était le fond de son caractère :

— Monsieur, je ne vous demande ni le récit de vos peines, ni le secret de vos opinions. Mais en deux mots vous saurez ma pensée, afin de vous confier ensuite ou de pouvoir feindre. Dans tous les cas votre malheur est sacré. Ce qui m'occupe, moi, ajouta-t-elle, est le soin de retrouver un ami; et les vœux que je forme pour notre France sont de voir triompher le parti qu'on appelle de la Gironde.

Le blessé serra doucement la main de la jeune femme.

— Et moi je suis royaliste, dit-il; mais la conformité de nos revers et de notre exil m'a fourni l'occasion de connaître vos amis. Hélas! je viens d'en voir périr deux... et je m'accuserai toute la vie de n'avoir pu donner mon sang pour les défendre.

— Savez-vous leurs noms? dit Adeline, pâle et les lèvres déjà tremblantes.

— Hélas! oui, madame.

— L'un deux ne se nommait-il pas?...

Elle allait peut-être dire Grangeneuve; la crainte de le trahir l'arrêta.

— Les deux victimes, rejetées par leurs frères, madame, et livrées cette nuit même aux tortures, s'appelaient Buzot et Péthion.

— Péthion! répéta Adeline stupéfaite.

— Oui; le maire de Paris, l'homme qui fut désigné pour être instituteur du prince royal. Des loups affamés... sous mes yeux!...

Adeline s'assit de faiblesse sur le gazon.

— Ah! madame, n'allons pas à Bordeaux, reprit le prêtre.

Car le blessé était un prêtre. Il avait été condamné à Paris par le tribunal révolutionnaire : et, parvenu à s'échapper des prisons de l'Abbaye, il cherchait à gagner la frontière pour se réfugier en Espagne. Il avait été obligé de sortir des murs de Bordeaux, après y avoir passé quelques jours de persécution. Il se nommait Paul Blondel.

— Madame, dit-il après avoir calmé un peu son émotion, et pour répondre à un regard de sa bienfaitrice qui sollicitait timidement sa confiance : c'est bien à tort que les Girondins s'étaient flattés de trouver asile et protection à Bordeaux. Le noble et trop confiant Guadet les avait pour ainsi dire attirés ici, en les flattant du dévoûment de ses compatriotes. — Nous sommes sauvés, leur avait-il dit, dès qu'arrivés au Bec d'Ambès ils eurent échappé aux dangers de la mer. Vous allez connaître mes amis; c'est ici la noble Gironde; la France entière peut fléchir, mais Bordeaux nous sauvera.

Vaine promesse! déception d'un cœur généreux! Le hasard me les fit rencontrer, ces proscrits, et les mêmes intérêts nous lièrent. J'ai pu méditer sur d'affreux exemples d'égoïsme et de dureté. J'ai vu Louvet, madame, prêt à mourir à la porte d'une femme parente et autrefois amie de Guadet. On lui a refusé d'ouvrir. — Une chambre et du feu pour lui seul et deux heures seulement! criait douloureusement à travers la ser-

rure l'ancien ami. — Impossible! — Un peu de vinaigre, un verre d'eau, ne fût-ce que par la croisée! — Impossible!

Barbaroux s'est frappé d'un coup de pistolet devant nous. Et enfin, dans la vue de nous rapprocher de la mer, avec l'espérance de pouvoir nous embarquer, hier, Péthion, Buzot et moi, nous nous sommes jetés dans les grands bois qui s'étendent ici vers la droite. A minuit, mes deux compagnons, accablés de fatigue, ont refusé d'aller plus loin. Ils se sont imprudemment couchés au pied d'un arbre; j'avais gravi sur la cime, en les engageant à imiter mon exemple. Au lever du jour, réveillé par la cloche d'un village qui doit être Estissac, j'ai vu tout à coup s'avancer sous le feuillage deux couples d'animaux féroces. Ils avaient la gueule ouverte et les yeux sanglans. J'ai crié, j'ai cassé autour de moi des branches pour avertir mes compagnons, effrayer, repousser leurs ennemis : vains efforts! les loups se sont élancés comme la flèche. Buzot, le plus heureux peut-être, a été étouffé dans son sommeil; mais j'ai vu disperser les pauvres membres de Péthion. Descendu à leur aide, mais arrivé sans armes et trop tard, j'ai été assailli à mon tour, et poursuivi dans les taillis. L'appât, sans doute, et la certitude d'une autre proie, a pu faire abandonner ma poursuite. Une blessure à la poitrine, madame, et ces lambeaux de chair qu'il faudra, vous le voyez, séparer du bras gauche, sont la morsure des furieux animaux. Quel spectacle doit offrir la clairière où sont demeurés les restes des deux martyrs!

— Robespierre, dit Adeline, a trouvé des bourreaux dignes de lui!

Cependant Grangeneuve avançait aussi sur cette route semée de tant d'écueils et déjà arrosée de sang. Il avançait, pendant que la jeune femme avait fini elle-même par vaincre la résistance de l'abbé Blondel à revenir à Bordeaux. Elle lui faisait remarquer assez judicieusement que, quels que fussent les dangers que présentait la ville, les campagnes étaient moins sûres encore, toujours parcourues par d'impitoyables séides. Elles n'offraient aucun asile stable, tandis qu'à Bordeaux elle-même aurait des ressources à lui offrir pour se créer une retraite.

— D'ailleurs, dit-elle, si vous deviez succomber, vos derniers momens ne seraient ici utiles à personne; là-bas, votre exemple, votre saint ministère, votre dévoûment peut-être peut encore consoler ou sauver un frère.

Cette considération parut décider l'abbé Blondel.

Grangeneuve arriva dans la nuit. Il rencontra, comme il l'avait demandé, son cher Dumeyril sous le porche ténébreux de l'église de Saint-Bruno. Dumeyril le reconnut à peine. Il conduisit le voyageur dans un quartier fort éloigné de celui qu'il habitait lui-même. Il avait pensé avec raison que si on savait le conventionnel de retour, on le chercherait chez ses amis plutôt qu'ailleurs. Notre avocat était un de ces caractères que l'emportement de l'amitié ne pouvait jamais égarer, mais qui savent offrir un commerce sûr et loyal à ceux que ne glacent pas eux-mêmes un certain manque de chaleur.

Toutefois, Dumeyril remarquait en marchant les changemens qui s'étaient faits dans les traits de Grangeneuve, et quelles traces ineffaçables y avaient laissé les passions.

La maison devant laquelle s'arrêtèrent les amis était fermée de toutes parts, et paraissait depuis long-temps inhabitée.

— Voilà, dit Dumeyril, le logis d'un émigré dont vous pouvez disposer comme du vôtre. Je suis chargé de ses affaires, j'ai la libre disposition des biens, que je n'ai voulu administrer qu'à titre gratuit, et je suis assuré qu'il approuverait l'usage que je fais de son hôtel désert. Pourvu que vous n'ouvriez jamais les fenêtres et leurs persiennes; que vous vous absteniez de descendre au jardin le jour, et de faire le moindre feu dont la fumée au dessus des cheminées pourrait vous trahir, disposez et usez, mon cher camarade, de ce vaste manoir comme s'il était le vôtre.

Grangeneuve ne put s'empêcher de sourire. Il se ressouvenait de recommandations à peu près pareilles faites à Montmorency. Mais une fois entré dans sa résidence nouvelle, à la faveur d'une porte imperceptiblement pratiquée dans un mur élevé, il trouva partout les traces d'une prévenance hospitalière et d'une bonté affectueuse que ne semblait nullement promettre la sévérité de son froid protecteur.

Comment Adeline avait trouvé le moyen de savoir, avant l'arrivée même de Henry, quel serait le lieu de son refuge; et de pénétrer avant lui dans cette espèce de forteresse si bien fermée, afin de s'assurer que rien ne manquerait à son bien-être; et de savoir, même avant une mère et une sœur, qu'il avait enfin touché le port, c'est un mystère que personne, et pas même Gabriel, ne sut pénétrer. Pour Gabriel, au grand étonnement de la jeune femme, il avait demandé son congé dès le lendemain de leur arrivée à Bordeaux. Adeline n'avait osé ni le retenir, ni lui faire savoir qu'elle le connaissait. Elle fut tentée de se réjouir quand il annonça qu'il allait poursuivre sa route vers Bayonne. Mais le surlendemain de ce départ, elle vit à l'une des promenades de Bordeaux, sous les allées de Tourny, un personnage de petit-maître qui ressemblait singulièrement à Gabriel.

Henry, après s'être reposé un jour seulement, sentit l'impérieux désir d'aller embrasser sa mère. Il attendit le soir avec impatience, pour approcher de la maison où s'était écoulée son enfance. Madame et mademoiselle Grangeneuve ne partageaient point, comme nous l'avons annoncé ailleurs, les opinions politiques du député. Ce n'est pas qu'elles eussent des convictions fortes et surtout raisonnées, mais la tradition des familles parlementaires, et l'autorité ecclésiastique sur l'esprit de deux femmes vouées à la retraite et aux pratiques pieuses, les avaient maintenues dans le respect des choses royales et dans l'éloignement des idées du siècle. La mère savait que son fils était beau et plein de talent; la sœur estimait dans son frère l'honneur et la probité même; c'était assez : ni l'une ni l'autre ne s'informait du reste, et surtout pour contester. Le monde et la retraite avaient partagé cette famille en deux parts; mais une indulgence mutuelle et une tolérance complète régnaient entre eux. Quand ces dames entendaient parler des succès de Grangeneuve à la tribune, elles en étaient toutes fières et heureuses pendant un jour; mais l'intérêt de leur curiosité, de leur vanité, la confiance en leur propre jugement, n'allaient jamais jusqu'à se procurer le *Moniteur*, afin d'apprécier elles-mêmes l'éloquence de leur idole. La sœur, qui avait renoncé au mariage, regardait Henry comme un mari absent. Elle administrait les biens communs dans un système d'économie et d'ordre qui se rapportait toutefois à l'établissement futur de son frère. Elle aurait bien voulu qu'il prît une compagne, et surtout la lui choisir elle-même parmi ses bonnes amies de Bordeaux, peu nombreuses et déjà dans l'âge de discrétion; mais elle n'aurait pas décidé nettement à quelle opinion dans l'Assemblée appartenait l'homme qu'elle regardait comme un maître chéri.

Quand, à la clarté du réverbère demi-éteint, Henry reconnut l'humble façade de la maison paternelle, il s'arrêta : d'émotion d'abord, et puis d'étonnement, tant il trouvait cette maison petite. Il tira l'ancienne chaînette de fer, et le timbre un peu grave de la cloche remua ses souvenirs d'enfance. Il s'attendait à voir paraître Magdeleine ou François, un des deux domestiques, dont la première était dans la maison plus ancienne que lui-même; mais on lui avait laissé ignorer que la pauvre bonne était morte; et le factotum était allé recueillir une succession dans son petit village de Languedoc. L'homme qui le reçut ne démêla sur cette figure aucun trait qui fût pareil à ceux de la sœur, bien que la ressemblance fût assez remarquable; et quand l'inconnu demanda madame Grangeneuve, le domestique le pria d'attendre et de s'asseoir dans la salle du rez-de-chaussée.

— Monsieur aurait-il des nouvelles de notre maître? demanda l'officieux successeur de François. Nos maîtresses en sont fort inquiètes : elles sont à l'office du soir; elles ne tarderont pas à revenir.

— Oui, dit Henry, je les tirerais peut-être d'inquiétude, pour un moment.

— Tout n'est donc pas désespéré, citoyen? reprit le nouveau serviteur, —car il ne savait pas à quelle espèce d'homme il avait affaire. — Croyez-vous que M. Henry revienne jamais à Bordeaux?

— J'ai des raisons pour en être sûr. Mais laissez-moi me réchauffer un peu au feu de votre cuisine. Vous faites à tort des cérémonies avec moi ; je serai mieux là que dans cette salle assez froide où ces dames ne descendent plus, à ce qu'il paraît.

Au lieu de répondre, le gardien de la maison s'émerveillait à voir l'étranger sortir de la pièce où il l'avait introduit, prendre à tâtons un passage assez sombre à côté de l'escalier, ouvrir une porte difficile, et s'installer sans embarras devant un âtre riant où il avait tant de fois passé de joyeuses veillées avec sa sœur et Magdeleine.

— Vous connaissez la maison, monsieur; vous y êtes déjà venu, peut-être?

Et il n'articulait déjà plus le mot de citoyen.

— Oui, mon ami, dit Grangeneuve avec complaisance. Mais voilà une chose que je n'y avais jamais vue, par exemple : c'est une gazette. C'est vous certainement qui vous donnez ce passe-temps-là?

— Mon Dieu non! dit le pauvre diable qui ne savait pas lire. Ce sont ces dames qui, dans leur chagrin de ne pas recevoir aujourd'hui des nouvelles de Paris, se sont imaginé qu'elles trouveraient là dedans quelque chose. Je viens d'aller chercher ça chez M. le vicaire, et on m'a bien dit de le rapporter exactement demain matin.

Grangeneuve s'empara nonchalamment de la gazette, car ses yeux et son attention erraient sur tous les objets qui l'environnaient. Le moindre meuble avait de l'intérêt pour lui. l'exactitude avec laquelle chaque chose était conservée à la même place lui semblait une sorte de religion domestique. Il comprit là le culte des anciens pour les dieux d'argile qui gardaient l'approche du foyer; et il se promit dans son cœur de ne plus quitter la maison de sa mère.

— Monsieur, voulez-vous monter dans la chambre de madame? dit d'une voix toujours plus confiante le domestique.

Henry ne l'écoutait plus; il avait ouvert cette feuille. On y racontait avec jubilation les derniers momens de quelques uns de ses amis. L'assurance des condamnés à l'heure suprême, leurs cris patriotiques étaient bassement traités d'insolence. Ducos avait chanté! Le noble maintien de madame Rolland, en quittant son époux et sa fille, était expliqué par l'insensibilité de son cœur et une effronterie indigne de son sexe!

— Ah! égorgez-nous, dit à demi-voix Grangeneuve; mais ne nous calomniez pas.

Puis, en tournant la page sanglante, il vit les dispositions d'un décret nouveau. Il ne pensait guère à le lire; il avait tant fait, tant vu faire de lois! Il était si las d'un despotisme dont il avait exercé sa part, qu'il allait remettre le papier à sa place, lorsqu'une ligne, lue des yeux, comme il arrive quelquefois à votre insu et sans qu'on se rendre compte de la signification des mots, revint présenter un sens effrayant à sa réflexion éveillée. Il reprit le décret : c'était celui qui, rendu contre les Girondins eux-mêmes, confondait dans leur prétendu complot et dans leur peine toute personne qui leur prêterait un asile. « Quiconque, disait le texte, aura recélé un de ces condamnés, sera, comme lui, passible de mort. La loi assimile aux *traîtres* ceux qui leur donnent asile. »

Au même moment la sonnette de la porte d'entrée retentit. Grangeneuve frissonna de se sentir chez sa mère. Si on venait l'arrêter?

— Voilà nos dames : dit l'empressé serviteur.

Et il courut ouvrir. Pendant ce temps, Grangeneuve s'était placé sous le péristyle, dans un angle obscur ; et quand sa mère, en effet, eut passé bien près de lui, quand il eut senti battre son cœur à l'accent de voix si affectueux de sa sœur, il rouvrit doucement cette porte et s'enfuit inconnu comme il était entré.

Dans cette maison si tranquille, la présence du fils eût apporté la mort à toute la famille.

Henry en sortant se crut observé. A quelques pas il se crut suivi. Il ne rentra dans sa retraite écartée qu'après de longs détours ; mais le découragement qui l'avait saisi après cette connaissance nouvelle de la haine dont ses ennemis entouraient sa proscription, le fit penser à des résolutions funestes. Pourquoi, se dit-il, compromettre des êtres qui me sont chers, et garder la vie qu'une éternelle pensée empoisonne ? Cette vie, si amère pour moi, si périlleuse pour les autres, qu'est-ce que j'attends pour en disposer ? Il joignit quelques notes supplémentaires à ses dispositions déjà écrites, et plaça ses pistolets armés sur un meuble auprès de son lit.

Le lendemain les pistolets n'y étaient plus.

Au lever du jour, il les chercha vainement. Il ne put se ressouvenir que d'un bruit confus et léger qu'il avait cru saisir sous ses pieds, à l'étage inférieur. Mais une heure après, il reconnut distinctement des pas réguliers autour de sa demeure, et il entendit se poser sur le pavé de la cour la crosse retentissante des fusils.

— La maison est cernée, dit Adeline en ouvrant avec véhémence une porte inaperçue jusque alors. Voilà vos armes! Si l'on pouvait découvrir cette cachette pratiquée là, dans l'épaisseur du mur, par la prévoyance, il serait temps alors de faire usage de cette ressource.

Elle disparut.

Grangeneuve, étonné, demeura indécis; et telle fut la diversité de ses émotions rapides, qu'à peine enfermé dans la mystérieuse retraite, il regretta d'avoir cédé à ce premier mouvement de conservation instinctive. Il n'était plus temps. Les émissaires du tribunal révolutionnaire de Bordeaux emplissaient déjà les appartemens de l'hôtel ; et à leur tête était un homme jeune qui paraissait avoir le précoce génie de l'investigation, et une ardeur de sang digne du saint-office. C'était Gabriel.

On chercha long-temps sans rien découvrir. On tira plusieurs coups de feu dans les cheminées, on sonda les murs avec des léviers en fer ; tout fut inutile. Gabriel, abattu de fatigue et de découragement, s'était jeté sur un fauteuil, laissant aux subalternes épuiser leurs derniers efforts, lorsqu'enfin on lui amena une femme trouvée dans cette maison.

Adeline ne s'était point dérobée aux recherches; peut-être même avait-elle pensé que sa présence ferait diversion, et qu'elle pourrait tromper l'ennemi par ses paroles.

Son ancien serviteur et elle échangèrent un regard qui n'intimida que l'espion. Ils jugèrent tous deux les explications fort inutiles; et la jeune femme eut la dédaigneuse supériorité de ne pas sembler reconnaître son adversaire.

— Votre présence, lui dit celui-ci, est un indice de plus de la présence du traître. Cherchez bien, vous autres! Nous devrions faire arrêter sur-le-champ sa complice, si nous n'avions pas pour vous, ajouta-t-il, madame, des considérations particulières, le citoyen président et moi-même...

Adeline haussa les épaules.

— Personne ne nie, répondit-elle, que celui que vous cherchez n'ait passé à Bordeaux. Il se peut qu'il se soit reposé quelques heures dans cette maison: mais vous êtes coquins avec bien peu de talent et de perspicacité, si vous ne savez pas, messieurs, qu'il a gagné le large depuis vingt-quatre heures. Faites monter à cheval vos gendarmes : rendez-vous avec eux sur le rivage de Blaye; et allez prendre la corvette qui

l'emmène avec votre cavalerie. Ce sera la parodie d'un exploit récent du général Brune.

— S'il fallait que vous eussiez raison! dit Gabriel, nous nous vengerions sur la bicoque de l'aristocrate; et plutôt que de ne laisser trace ici de la justice républicaine, nous mettrions le feu à ce repaire d'émigrés et de Girondins.

Il observait en disant cela la physionomie d'Adeline; il lui sembla la voir pâlir.

— Allons, mes amis, reprit-il avec plus de colère, apportez ici une pipe, une botte de paille, et nous danserons autour du feu de joie. Aussi bien, ajouta-t-il en procédant, comme il le disait, aux préparatifs de l'incendie, c'est ajourd'hui le 16 décembre, il fait froid : c'est la fête de saint Salsifis, qui a remplacé les Quatre-Temps. Il vente, il neige, il fait les quatre temps! Les pauvres se chaufferont un peu; et on semera du sel après, sur l'emplacement des aristocrates.

On apporta une torche. Gabriel, qui se trouvait dans un des momens de son ivresse délirante, la saisit; et par un hasard trop souvent funeste à ceux que persécute déjà la fortune, il la plaça au pied même de la boiserie qui cachait l'entrée de la dernière retraite de Grangeneuve.

Adeline poussa un cri perçant et se précipita sur les flammes pour les éteindre sous ses pieds, au risque d'enflammer ses vêtemens et de périr elle-même.

— Ah! ah! dit le chef de police triomphant, il est donc là, le renard! Nous avons donc trouvé et enfumé la tanière? Brisez ces paneaux à coups de hache, mes amis; et laissez-moi faire ensuite. J'épargnerai au bourreau de la besogne. Dès qu'il se présente, celui-là, je lui passe mon épée vierge à travers le corps. La porte secrète s'ouvrit d'elle-même. Henry tenait ses pistolets; mais il était calme et résigné. Le furieux Gabriel se précipita sur lui, la pointe de son fer en avant. La main de Henry fut levée, le coup partit, et l'espion tomba. Trente hommes se ruèrent aussitôt sur le député, et il fut traîné en prison avant qu'Adeline elle-même eût repris connaissance.

De la maison où il avait été découvert, le proscrit ne fit qu'un pas au tribunal révolutionnaire, pour être interrogé par le président.

— C'est un bon patriote que le président, disait à son camarade un des gardes nationaux qui escortaient le prisonnier.

— Nous le connaissons assez, reprit l'autre; il n'a pas toujours été si fier et si riche; quand il n'était que maître d'école, on ne parlait pas de sa probité.

— Mais c'est un bon patriote!

— Il est heureux d'avoir rencontré à Paris le citoyen Hébert, qui avait fait de son côté le même état que lui. De pédagogue à pédagogue il n'y a que la main. Sans ce protecteur-là, il avait exercé tant de métiers suspects...

— Oui! mais c'est un bon patriote, ajouta encore le garde national.

Grangeneuve réfléchissait, pendant ce temps-là, à la singularité de la présence d'Adeline dans la maison qui lui avait servi de retraite. Il s'étonnait de son arrivée à Bordeaux; et telle était la défiance dont toutes ses pensées étaient alors envenimées contre elle, qu'il tira d'un tel événement la conséquence qu'elle était en rapport avec ses ennemis; non pour le faire périr, mais en intelligence de galanterie ancienne ou nouvelle, et il eut horreur de l'idée qu'elle voudrait peut-être employer cette espèce de crédit en sa faveur.

Il entra plein de cette idée au tribunal; et l'homme qu'il vit siégeant à la première place, le front couvert de plumes et les reins cerclés par quinze tours d'une écharpe tricolore, c'était Lacombe.

Quelle joie insolente dans l'œil de cet homme! Quel maintien de brigand parvenu! Un contentement trivial dominait dans toute l'expression

de sa personne. C'était un paonage féroce, un orgueil gonflé comme le foie de ces oiseaux qu'on engraisse, les pattes clouées sur une planche ; Lacombe paraissait cloué aussi à son tribunal qui faisait partie de sa dignité.

— Dis ton nom, ton âge, ton pays et ta qualité ? dit-il au prisonnier : Qui es-tu ?

— Un homme libre qui vous méprise, répondit Grangeneuve. Faites votre métier sans user le temps et ma patience. Il ne s'agit que d'une identité à reconnaître. Or, vous savez ce qu'il faut écrire pour la constater. Faites préparer le procès-verbal et je signerai.

— Il suffit, dit le président à ses acolytes et en se levant de son siége. On le représentera demain.

— Mais, citoyen ! s'écria une voix dans l'auditoire, tu ne peux te dispenser de donner, fût-ce d'office, un défenseur au prévenu : sa déclaration ne suffit pas pour constater l'identité.

— L'intérêt que tu y prends, Dumeyril, la constate aux yeux de tout le monde, dit Lacombe, cette identité. Pour son procès, il est fait et jugé. On lui lira, dans son cachot, le décret du 7 frimaire.

Grangeneuve adressa à Dumeyril un regard où se peignait une reconnaissance bien désintéressée ; et il se laissa conduire au fort du Hâ.

Madame Grangeneuve avait été avertie, par le billet d'une main étrangère, de la situation où était tombé son fils. Elle ne comprenait rien à cette arrestation ; elle alla trouver le sanguinaire président avec une sécurité touchante.

Lacombe abusa de la candeur de la mère. Quand la pauvre femme offrit sa fortune, il fit le désintéressé, éconduisit ses sollicitations à la faveur de paroles équivoques, d'assurances dérisoires et la congédia en répétant avec un affreux sourire : — Votre fils sortira bientôt.

Le lendemain, au point du jour, Lacombe recevait un billet ainsi conçu :

« On vous demande un quart d'heure d'entretien secret. Indiquez l'heure précise à la personne qui vous remettra ces deux lignes. »

Le président reconnut l'écriture. Il était déjà informé depuis plusieurs jours de la présence d'Adeline à Bordeaux ; il n'avait même jamais entièrement perdu ses traces, et sa passion pour elle, jointe à sa haine contre Grangeneuve, n'avait pas peu contribué à lui faire choisir, parmi plusieurs autres emplois, la présidence du tribunal révolutionnaire de Bordeaux.

— Petite, dit-il à Quenotte, qui était l'intermédiaire et l'ambassadeur de cette mission délicate...

Car cette fille toujours dévouée était accourue de Paris à la première instance que lui avait faite Adeline, résolue qu'elle était de se consacrer en ce moment à la servir avec plus de zèle que jamais.

— ... Vous direz qu'on vienne sans délai ; car cette matinée n'est pas à perdre ! Après mon déjeûner, j'aurai des décisions à prendre.

Sur la réponse apportée par sa compagne, Adeline, après des conventions bien concertées et bien arrêtées entre elles deux, passa, sans avoir dit quelle était son intention, une demi-heure au domicile de l'abbé Blondel. Puis elle se rendit de là chez le juge, ce terrible et insolent proconsul qui, investi d'un pouvoir illimité, tenait dans ses mains la vie de Grangeneuve, et tout Bordeaux sous le joug.

— Que voulez-vous donc de nous, ma chère ? dit-il à la jeune femme, en affectant une froideur et une distraction hypocrites.

— La vie d'un innocent.

— Voulez-vous prendre une tasse de chocolat avec moi ?

Adeline eut quelque peine à se retenir pour ne pas lui cracher à la face.

Lacombe, étendu sur un sofa, était dans un négligé magnifique. Il avait copié, sur Fabre d'Églantine et Tallien, le goût récent d'un luxe dans le

genre espagnol. C'étaient des bas de soie, des souliers de satin, une chevelure parfumée, et sans s'embarrasser des contrastes, le bonnet rouge par dessus l'ignoble *rouppe* des cordeliers, richement doublée de taffetas bleu et de peluche chatoyante.

Il fit, sans se déranger, signe à Adeline de prendre place à côté de lui.

Adeline, sans s'arrêter à s'apercevoir de tant de barbarie et de lâcheté, resta debout, et demanda avec instance la liberté du prisonnier.

— Vous pouvez, et vous devez faire cette action, dit-elle. Il a été dans une constante opposition avec vous : cette conduite de votre part est digne de votre générosité. Manuel et Danton ont sauvé leurs ennemis personnels, et se sont honorés. Celui pour lequel je réclame n'est pas pour la Montagne un ennemi dangereux. Une retraite profonde sous un nom supposé, ou son départ pour l'Amérique, voilà tout ce que ses amis demandent. Et pour moi, je vous en aurai une reconnaissance sans limite.

Le maître d'école ne daigna pas répondre tout de suite. Il découpait avec beaucoup de soin un ananas, et paraissait absorbé dans cette occupation sérieuse. Enfin, il laissa tomber avec lenteur et un détachement absolu ces paroles :

— Il y a eu un temps, ma pauvre Adeline, où je n'avais rien à refuser à vos beaux yeux ; mais je suis devenu autre au milieu des grandeurs. Le temps calme les idées, les caprices passent ; et l'on est tout étonné de revoir sans émotion une femme qui vous a fait tourner la tête. Vous me retrouvez impartial et incorruptible.

— Je n'en doute pas, dit Adeline ; mais les temps peuvent changer encore. Votre parti pourrait être vaincu à son tour ; et en révolution il est noble et prudent de ménager ses adversaires.

— J'ai promis à Robespierre de boire avec lui la ciguë. Nous ne survivrions pas à cette république que voulaient diviser, fédéraliser vos Girondins. Nos vaisseaux sont brûlés ; point de lendemain pour nous ! Mais je vous connais, enfant. Il n'y a pas ici de pacte à faire ; car si je me confiais à vous, vous trahiriez vos promesses.

— Quand je me suis conduite autrement que vous ne l'espériez, dit Adeline, que vous avais-je promis ?

— Rien de bouche ; mais pourquoi aviez-vous alors, et pourquoi avez-vous toujours des yeux si doux ?

— Est-il juste de me reprocher un ancien moment de dépit devenu, comme vous l'avez reconnu vous-même, l'origine d'une haute fortune.

Lacombe la contempla avec idolâtrie.

— Je serais fière, ajouta-t-elle, si je pouvais, comme vous, exercer la toute-puissance, dispenser d'un mot la vie et l'espoir, répandre autour de moi le bonheur !

— Vous le pouvez mieux que personne, reprit Lacombe, avec une chaleur contenue et s'approchant de la cheminée où madame Gravier s'appuyait légèrement. Ne vous souvenez-vous plus de ce qu'implorait d'Adeline « l'épouvantail ? le tentateur ? »

En répétant ces mots lui-même, l'amertume avait remplacé sur ses lèvres un sourire ébauché. Il se détourna brusquement de la solliciteuse et lui fit partager un découragement qui s'emparait de lui.

— Vous avez bien, eut-elle le courage de dire, modifié vos sentimens envers moi ; d'où vient donc que le même événement ne serait pas deux fois accompli. Est-ce toujours la sincérité qu'on récompense ? et n'attend-on pas trop souvent, pour accorder le bon vouloir d'un retour, que l'objet qui le demandait s'en soit rendu indigne ?

Lacombe, étonné, enivré d'orgueil, d'espoir, de luxure, laissa gonfler ses narines et étinceler ses yeux.

— Citoyen président ! on t'attend à la commune, interrompit une espèce d'huissier qui servait de garde-du-corps au maratiste et l'escortait d'ordinaire, un gourdin énorme à la main.

— C'est bon ! dit Lacombe impatienté : je sonnerai si j'ai besoin de toi.
— L'heure presse, ajouta-t-il en se tournant vers la postulante confuse et rouge : vous le voyez ! ma belle Adeline.

— Eh bien !... dit-elle.

— Eh bien ? dit-il, ne ferez-vous rien de bonne grâce, pour vos amis ? pour en favoriser deux à la fois ? Voulez-vous couronner ma faiblesse ? Je me sacrifie à vous.

— Que feriez-vous ?

— Tout, si vous m'appartenez !

— Je le promets, dit-elle. Délivrez Grangeneuve, et je vous abandonne ma vie pour la sienne.

Adeline était venue dans cette résolution extrême ; elle portait des armes, elle avait tout avoué à l'abbé Blondel.

— Votre vie ? reprit Lacombe en haussant les épaules et grimaçant un rire moitié de bourreau et moitié d'homme à bonne fortune. Qui est-ce qui demande si peu de chose ! Il s'agit bien de cela ! mais si j'avais une fois sauvé le Girondin, vous ne voudriez plus peut-être reconnaître le contrat.

— Je suis honnête homme ! dit la jeune femme avec dignité.

— Eh bien ! venez me lier par l'accomplissement de cette promesse. Enchaînez-moi d'avance à l'impossibilité de me dédire : Venez, ange du ciel !

Et il avançait, les bras ouverts, l'œil émérillonné. Adeline eut la force de déguiser encore le dégoût que la brutalité inspire ; et prenant, par un dernier effort, un air presque caressant de doute et de finesse :

— Mais vous, qui vous défiez de moi, dit-elle, me donnez-vous l'exemple d'un entier abandon ? Si j'avais consenti à écouter vos vœux, qui me répondrait aussi de l'exécution de vos promesses ? Et comment les réaliseriez-vous ? Par quels moyens sauriez-vous arriver là sans vous perdre ?

— Est-ce que je ne puis pas tout ce que je veux ? dit le proconsul arrogant ; est-ce qu'il n'y a plus de geôliers infidèles, plus d'échelles de cordes, de murs franchissables ? Mais vous avez raison, madame, il y a trop de défiance entre nous ; tout rapprochement est impossible. Gardez votre vertu, et laissez à la république sa vengeance. Sortons ! sortons ! ajouta-t-il avec un dépit sanguinaire : je crois avoir entendu qu'on m'appelle encore, et j'ai promis de donner, pour ce soir, des ordres irrévocables.

— Ecoutez, cria Adeline à demi morte, et respirant fortement des sels cachés sous son mouchoir : je vais vous offrir un arrangement tout à votre avantage. Je consens à demeurer en votre pouvoir. Je ne céderai point à vos instances avant la délivrance du prisonnier ; mais une fois en liberté, une fois la preuve acquise qu'il a échappé à tous les périls, qu'il est parvenu en lieu de sûreté, et sain et sauf, disposez de la pauvre Adeline. Je n'attendrai qu'une certitude écrite de sa main.

— Quoi ! dit Lacombe, vous seriez mon otage ? Vous consentiriez...

— A être enfermée dans votre demeure, dit-elle ; à n'en sortir qu'avec le nom qu'il vous plaira de me laisser.

— Eh bien donc ! dit Lacombe, vous qui croyez en Dieu, jurez.

Adeline posa la main sur sa poitrine. Elle toucha, comme pour pactiser avec lui, le fer aigu qu'elle y cachait, et qui lui répondait d'elle à elle-même.

Lacombe se flatta qu'elle attestait son cœur ; ce serment de volupté n'était fait que sur un poignard ; et si la malheureuse devait se livrer au monstre pour racheter une vie plus chère que la sienne, elle ne lui abandonnerait qu'un cadavre.

XX

L'Abbé Blondel.

Pendant ce temps-là, Grangeneuve avait reçu dans sa prison un homme qu'il ne connaissait point, et qu'il n'avait point demandé à voir. C'était un médecin de figure douce et résignée, déjà avancé en âge, et dont tout l'extérieur modeste semblait contraster avec la mission sèche et prétendue philantropique qu'il était chargé de remplir.

— Je n'ai besoin d'aucun secours, avait dit le proscrit. Je ne suis pas condamné aux entretiens qu'il peut plaire à chacun de me faire subir, et aux visites que voudront m'amener les geoliers.

— Monsieur, avait répondu l'étranger, protégé évidemment par quelque influence secrète, ne rejetez pas ma visite. Ceux que vous aimez ne me sont peut-être pas inconnus.

— Ma mère? ma sœur? s'écria le captif. Ah! venez-vous me donner de leurs nouvelles? Pourront-elles supporter le sort qui m'attend? N'avez-vous point de leur part quelque breuvage qui me sauve et leur épargne le deuil infamant d'un supplice?

— Je ne me serais pas, dit l'inconnu avec humilité, chargé de cette mission.

— Et qui donc êtes-vous, homme insensible et dur? reprit Grangeneuve. Un médecin, dites-vous? Viendriez-vous, comme j'ai entendu dire que cela se pratiquait depuis que les consolations religieuses sont proscrites, viendriez-vous remplacer, par quelque assistance matérielle et des précautions injurieuses, l'aide et l'appui que le pasteur pouvait nous offrir autrefois? Rassurez-vous, docteur, et rassurez aussi les bourreaux qui vous envoient. Je n'aurai nul besoin qu'on fortifie la victime et qu'on veille à conserver la proie de l'échafaud. Je vous promets de me porter à merveille pour l'heure que je vous prie seulement d'avancer. Et maintenant, laissez-moi tranquille.

L'étranger ne se blessa point des paroles de cette exaspération passagère. Son oreille sembla, au contraire, s'ouvrir avec complaisance à quelques unes de ces vives expressions. Il regardait le Girondin avec affabilité; il lui laissa, au fond de ses propres yeux que celui-ci avait enfin consenti à rencontrer, bien lire tout le dévoûment d'un frère; et puis il s'assit sur la moitié du banc de pierre qui décorait la ténébreuse cellule.

— Oui, monsieur, reprit-il; c'est dans l'espoir que je m'occuperai des intérêts du corps, et que je pourrais enrichir leur vaine science de quelques expériences physiologiques, qu'ils m'ont permis de pénétrer dans les cachots. Mais que Dieu qui nous entend me pardonne, si j'ai pu recourir à la feinte pour exercer un autre ministère. J'ai menti par humanité, afin de faire parvenir ici une voix miséricordieuse. Moi, un docteur! Je ne suis qu'un pauvre proscrit comme vous l'êtes; vous, pour votre religion, moi pour la mienne. C'est avec un arrêt de mort aussi sur le front que je descends dans ce séjour; et si (comme nous l'avons désiré ensemble) nous eussions pu fuir la France, nous nous serions rencontrés sans doute dans une meilleure patrie.

— Je n'en sais qu'une, dit Grangeneuve en cherchant à retrouver des yeux, et par l'étroite ouverture de sa prison, le ciel.

Mais vous aviez raison, ajouta-t-il, la liberté est une religion nouvelle, le Christ en est aussi le prêtre et un des apôtres sublimes.

— Je me nomme Paul Blondel, se hâta d'ajouter le confesseur. Je viens vous offrir les consolations qui sont en moi. N'avez-vous rien à confier à Dieu? N'avez-vous rien à faire savoir aux hommes?

— J'apprécie, dit le prisonnier, cette charité qui se dévoue ; j'admire le mourant qui vient assister l'autre, et qui descend dans un tombeau où il est lui-même réclamé ; mais je ne crois pas qu'il ait été donné à la parole d'un homme d'en réconcilier un autre avec Dieu. C'est une belle chose que la foi, monsieur : c'est une noble pensée que celle qui va jusqu'à espérer qu'à l'instar des priviléges de l'amitié, une faute épanchée peut s'adoucir encore et se purifier dans le sein d'un étranger : mais trop d'abus, profitant à la tyrannie, ont déshonoré cette institution à mes yeux. Les assassins et les mauvais rois n'ont presque jamais entrepris leurs crimes sans s'être fortifiés par ce sacrement. Quand je puis montrer au père de tous mes blessures ; quand je puis avouer mes faiblesses à celui qui ne me les reproche pas, sa miséricorde me suffit.

— Vous pourriez, ajouta l'abbé, me faire avouer encore que c'est à Dieu qu'on parle toujours ; et me dire comme le Lacédémonien de Plutarque, à l'hiérophante : Retire-toi, homme ! Je ne pourrais murmurer ; je pourrais seulement vous plaindre. Mais, poursuivit-il, cette indulgence que vous avez demandée à Dieu, vous-même la réservez-vous à tout ce qui vous a offensé, à tout ce que vous croyez vous avoir offensé sur la terre ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que les apparences sont trompeuses. Tel peut sembler votre ennemi qui brûle de vous servir ; et tel vous paraît un traître, qui mourra dans la fidélité de ses sermens, fussent-ils coupables.

Henry pâlissait. Le guichetier reparut et fit sortir en toute hâte le prétendu médecin, malgré la protection que lui accordaient, en secret, deux membres de la municipalité. Il s'agissait d'une translation du prisonnier devant ses juges pour la seconde fois : et l'ordre de le faire comparaître était pressant.

Toutefois, avant de sortir, Henry avait dit à l'abbé Blondel : — Nous reverrons-nous ? Et celui-ci n'avait osé répondre.

Au lieu d'être conduit à l'audience publique, Henry fut amené par plusieurs détours du Palais-de-Justice jusqu'au fond du cabinet réservé aux instructions secrètes. Là, laissé seul et les mains libres, il ne trouva en face de lui que l'immobile Lacombe.

Quand deux hommes se haïssent et se combattent, il y en a toujours un qui à leur rencontre fait baisser les yeux de l'autre. Non que celui qui cède soit le moins intrépide ou le moins vindicatif ; mais celui des deux qui a le plus de probité est averti de sa supériorité morale ; et il prend sur l'autre toute cette domination de maintien que Dieu a donnée à l'homme sur le reste des animaux. Ce fut Lacombe qui baissa les yeux.

Il prit cependant le premier la parole, mais il croyait trouver son ennemi furieux : il était calme. Le Montagnard sembla déconcerté.

— Tu me crois, dit-il, un plus mauvais camarade que je ne le suis, n'est-ce pas ? Tu me supposes altéré de vengeance ! Autre chose est un magistrat en public, autre chose un homme en particulier. J'ai voulu te voir seul à seul, et te parler tête-à-tête. Si je puis quelque chose pour toi, dis-le.

Grangeneuve était absorbé dans l'interprétation des derniers mots que lui avait adressés l'abbé Blondel.

Cependant il répondit avec simplicité :

— Je n'ai rien à demander et rien à dire. Le parti qui triomphe inspire la haine de vivre. La mort est mon refuge. Les esclaves (et nous le sommes tous de bien odieux maîtres) ont d'eux-mêmes un penchant au suicide. Je ne m'étonne pas si les Français se laissent tuer. Mon dernier moment, je le désire au lieu de le craindre. Il peut, même après le sacrifice de tant de victimes illustres, servir encore à éclairer le peuple... Je n'ai jamais eu que cette ambition-là.

— Il sera d'autant plus difficile de te sauver, poursuivit Lacombe, que

tout le monde ici te connaît. La population est exaspérée. Et puis tu as tué hier...

— Je me suis défendu.

— Un homme.

— Un mouchard. Mais qui vous demande grâce ou sursis? Pourquoi suis-je devant vous? qu'est-ce qui suspend l'usage que vous avez coutume de faire de la victoire?

— L'idée de ta mère, peut-être.

— Laissez-moi recevoir ses adieux.

— Si l'on t'offrait davantage! Il n'y a qu'un magistrat au monde dont le crédit soit assez fort pour faire fléchir tes gardiens, et engager là sa responsabilité. Te sentirais-tu bien de la reconnaissance pour lui?

— Je n'accepte rien que de ceux que j'estime.

— Allons! point de fausse grandeur d'âme, Henry. Demande-moi ta grâce, et tu l'obtiendras.

— J'ai déjà imploré, dit Grangeneuve avec amertume : j'ai demandé à revoir ma mère.

— Auparavant, profite de ma clémence. Tiens, arrangeons, si tu le veux, et ensemble, les moyens de ton évasion. Y avais-tu compté?

— J'y compte si bien encore, dit le prisonnier, que mes préparatifs sont faits. Le col de ma chemise est coupé ; et voilà des cheveux que je prierai quelqu'un de remettre à ma sœur.

— Tu refuses de moi la liberté, la vie?

— Je refuse.

— Insolent! Voilà comme vous êtes, vous autres Girondins de malheur! Dis-moi donc qui vous a rendus si fiers? Vous étiez un tas d'avocats, beaux parleurs, probes si l'on veut, mais d'une portée mesquine; sans vocation ni talent pour les affaires; sans résolutions viriles. Vous croyez qu'on mène le monde par la vertu! Vous manquiez de vouloir et d'ensemble. Incapables de vous élever jusqu'à l'ambition, vous deviez périr, et vous avez péri. C'est au plus habile à régner.

— Dis au plus scélérat. Mais je m'étonne, Lacombe, ajouta-t-il avec un sourire, je m'étonne que vous n'ayez pas même retenu de vos anciennes humanités l'esprit d'une fable de La Fontaine, qui s'appelle je crois : « Le lion devenu vieux. » *Ne insultes miseris*. Je voulais mourir; mais c'est mourir...

— Deux fois, cria le pédagogue : dans ton parti déjà éteint, et dans ta personne elle-même.

— Ajoutez sans regret, dit Grangeneuve. Si l'on voulait dégoûter de la république, on ne pouvait guère mieux s'y prendre. J'ai bien entendu dire qu'il avait été jeté des serpens dans le berceau d'Hercule, mais non pas d'autres ignobles reptiles.

— Ceux-là siégent dans le Marais, et non sur la Montagne, dit arrogamment Lacombe.

— Est-ce que vous auriez, vous autres agens subalternes, reprit l'ami de Vergniaud, la prétention de posséder les vices énergiques, et de reproduire les mâles forfaits de Danton? Vous vous calomniez : vous n'en avez pas l'étoffe. Vous êtes la scorie du volcan et la partie honteuse de la statue. Après les brigands les voleurs; et dans les champs où planait l'aigle, d'autres ne verront brouter après nous que des zèbres à raies tricolores. Il pouvait de 91 sortir quelque chose de grand : des événemens et des hommes de 93 il ne sortira rien. Votre corruption est le dernier période de l'existence politique. On bouillonnait, et vous croupissiez. Le meurtre peut avoir son innocence, l'infamie ne l'a pas.

Oui! oui! dit Lacombe écumant de colère, faites-vous les innocens de la révolution, vous autres qui l'avez commencée. Vous avez renversé la royauté que j'ai aimée long-temps.

— Nous n'avons jamais voulu la mort du roi.

— Vous avez fait le 10 août.

— Nous n'avons pas fait le 2 septembre.

— Vous serez sans doute immortels !

— Et vous aussi ; nous l'espérons bien pour notre vengeance.

Lacombe ne savait plus par où sortir d'une conversation engagée si loin des voies où il la voulait contenir. Il rugissait du besoin de frapper son ennemi. Il eût voulu inventer des tortures jusque alors inconnues. Mais resté maître, au moins, du secret de tenailler son cœur, il résolut d'en profiter en lâche ; et obligé, malgré lui, de le sauver, il brûlait de lui dire à quel prix. Réduit à le délivrer de ses propres mains, il voulait empoisonner les restes d'une vie qu'il allait être obligé de lui rendre.

— Je sais, dit-il, ce qui t'emporte à mourir ? un ridicule dépit amoureux. Voilà bien nos héros ! regardez-les de près, ce ne sont que de petits hommes ! Eh bien ! ta princesse n'en vaut pas la peine. Veux-tu m'écouter et t'en rapporter à ma parole !

— Tu ne crois pas en Dieu, misérable ! comment veux-tu que je croie en toi ?

— Parce que, moi, je suis visible et palpable, dit Lacombe insolent. Ton Adeline est à Bordeaux. Nous nous entendons ensemble : et l'intrigue dure depuis Paris. C'est elle qui s'intéresse à toi, ton sort lui fait pitié ; et elle veut faire quelque chose pour un ancien souvenir. Elle m'a fait consentir à te délivrer. Va-t'en !

— Vraiment ? dit Grangeneuve en sentant pénétrer jusqu'au fond de son cœur cette dernière flèche avec sa pointe barbelée.

— Oui, mon cher ; elle a eu cette idée. Elle l'a eue dans un moment de bonne humeur, par un caprice de sultane. Oh ! elle est quelquefois très bonne enfant. Adeline ! Elle est à moi, à moi tout entière à mon tour. Eh ! ne faut-il pas que la beauté soit libre ? la Gironde coule pour tout le monde. Elle m'aime ! elle est à moi ; dans ma maison, dans mon appartement, et voilà la clé. Regarde !

Et l'infâme avait mis dans l'expression de sa joie, moitié féroce et moitié lubrique, un tel cachet de vérité, que la victime ne pouvait douter de ses paroles.

— Allons donc, allons ! dit-il, décide-toi. Il n'y a pas une seconde à perdre. Je vais te faire conduire au tribunal. Là, tu refuseras de reconnaître les pièces qui t'accusent et les témoins qui déposent. Tu déclineras l'identité ; tu parleras d'un frère (je ne sais si tu en as un) ou d'un parent pour lequel on te prendrait. On ne te croira pas ; mais je ferai surseoir au jugement ; et, reconduit au cachot, nous aurons du temps. Pendant cet intervalle, on pourvoira à ta fuite. Allons, laisse-moi faire, et exécute ces instructions de point en point.

Grangeneuve ne contredit nullement. Il était resté plongé dans un abattement immobile. Puis, quand on vint le prendre et le conduire entre deux files de soldats jusqu'aux pieds de son libérateur, il parut rayonner enfin de cette joie qui illumine le front de l'affranchi, à l'heure où sa chaîne est brisée.

— Etes-vous bien, dit le president, celui que nous avons fait écrouer sous la prévention qui vous a été appliquée hier ?

— Je suis, répondit le prisonnier d'un accent de voix élevé et calme, je suis Henry Grangeneuve, né à Bordeaux, deputé de cette ville à l'Assemblée législative et à la Convention ; ami de Vergniaud ; et m'honorant de partager toutes les opinions de la Gironde. Je reconnais avoir été mis hors la loi par un décret du 7 frimaire an II. — Marchons.

Les six juges se levèrent. Lacombe seul resta comme frappé de stupeur à sa place ; puis enfin il fut obligé de signer la sentence. En sortant, il se disait :

— Tant mieux ! Si je n'ai pu vaincre sa résistance, est-ce ma faute ? J'ai rempli mes engagemens ; j'ai fidèlement acquitté mes dangereuses

promesses, et je saurai bien pour quelques jours abuser la crédule captive. Après, qu'il advienne ce qu'il pourra. L'un aura succombé comme je l'avais prédit, et je posséderai l'autre.

On a dit que l'œil offusqué de larmes décompose les objets ; que chaque douleur a vingt fantômes qui lui ressemblent. La vérité de cette remarque, Adeline en faisait l'expérience au fond de la chambre retirée où elle s'était laissé conduire. Là, tout avait pris autour d'elle un caractère sinistre ; les moindres bruits du dehors ne pouvaient monter indifférens jusqu'à elle. Elle avait laissé fermés les rideaux de cette vaste pièce ; la nuit tombait, et les ombres larges et vacillantes de ces rideaux étaient emportées de droite à gauche par la bise de décembre, comme le balancier géant d'une horloge.

— Enfin, pensait-elle, il ne doutera peut-être plus de mon cœur! Si cette preuve ne doit lui arriver que quand je ne serai plus, il me regrettera. Mon sacrifice aura été doux. Lui ou moi ! sa vie ou la mienne! Hélas ! il eût été plus juste que l'existence nous eût été réservée et dispensée encore à tous deux. Je n'ai que vingt-deux ans. Mais entre lui et moi pouvait-il y avoir à chosir? Ingrat! il suspectait ma fidélité! Il est donc bien vrai que l'honneur des femmes est cette île dont ils parlent toujours, et qu'une fois désertée on ne peut plus atteindre. Je l'aimais jusqu'au milieu des fêtes et des brillans hommages. Je l'aimais quand j'étais parée ! Je suis le seul être qui le connaisse bien ; il est le seul aussi qui m'évalue, à part ses injustices et ses préjugés trop explicables. Absens l'un de l'autre, nous sommes expatriés.

Et puis quand elle venait à réfléchir au marché conclu avec Lacombe, elle frémissait. Sans doute elle comptait sur les chances de quelque merveilleux hasard, sur quelque secours providentiel, pour s'affranchir; car elle était enveloppée dans un cercle où tout était menaçant pour elle, depuis l'événement le plus favorable jusqu'à la farouche improbité de Lacombe. Mais elle s'était dit résolument : Qu'il rende la liberté à Henry, et je demeurerai, s'il le faut, en sa possession. Je n'ai pas promis plus que la mort ne peut tenir. Je ne crains pas de rencontrer mon créancier dans un monde meilleur. Et puis le compagnon de sa captivité reposait toujours secrètement près d'elle ; elle avait passé le poignard dans sa jarretière : l'action de le sentir là, incessamment, composait sa sécurité.

En regardant autour d'elle ces murs désolés, elle se disait :

— Me voilà donc en prison comme lui! Si c'était là mon dernier asile! Que cette grande chambre est laide et triste! il me semble que quelqu'un a déjà dû y mourir. Je suis sûre qu'il y a des chauve-souris derrière ces volets dorés qui ne se sont pas ouverts depuis un siècle. Et ce vaste lit de damas rouge! serait-ce donc là, mon Dieu, qu'on doit me trouver demain étendue? J'ai peur! Je me représente le moment où l'acheteur accourra empressé pour s'emparer de sa proie ; il la trouvera inondée de sang. J'écrirai quelques lignes : je percerai le papier du poignard avant de me frapper moi-même, de manière à fixer ce papier entre le fer et ma poitrine ; et puis il y aura sur ce papier : « Prends ta victime ; la voilà. »

Mon dévoûment, toutefois, ne sera pas aussi beau que celui de Charlotte Corday ! il ne sera pas si désintéressé surtout ! Et mademoiselle de Sombreuil, qui, pour sauver aussi un captif, a bu un verre de sang! Elle en est restée pâle toute sa vie. Ah ! j'aime encore mieux avoir le mien à répandre.

Elle approcha de la porte : fermée! Elle sourit. Comme s'il ne restait pas ici, dit-elle, deux croisées. Il se juge défendu par la hauteur où elles sont du sol. Que les geoliers sont bêtes ! — Mon pauvre Henry ! que fait-il en ce moment? a-t-il le pressentiment de mes angoisses pour lui? comprend-il ma pensée pour lui? S'il devait succomber ! Ah! l'avenir m'inquiéterait peu. Avec lui tout finit ; le coup qui l'atteindra me frappe. J'en suis aussi assurée que je le suis d'échapper à Lacombe, si Henry m'ap-

pelle et m'attend sur une terre étrangère, dans cette belle Amérique que j'ai tant d'envie de voir, à côté de lui. — Mais s'il devait mourir sans être désabusé sur mon compte? Oh! non, je me suis confiée à l'abbé Blondel; il a eu pitié de mes peines; c'est comme si Dieu s'était chargé de me justifier lui-même. J'ai vaincu péniblement ses répugnances; mais j'ai touché ce cœur d'homme sous l'habit du prêtre. Il ne lui laissera pas emporter en mourant une erreur qui deviendrait mon enfer à moi pour l'éternité. Il me l'a promis!

Et puis la pauvre jeune femme arrêtait à chaque instant ses pas au milieu de l'appartement, afin de prêter l'oreille au moindre bruit qui pouvait s'élever du fond de cette rue étroite où donnaient ses fenêtres. Cette rue s'ouvrait en face d'une plus large et plus fréquentée, qu'elle coupait à angle droit. Là-bas, dans la voie éclairée, on eût pu entrevoir circuler rapidement une population nombreuse; tandis que l'impasse où s'élevaient les derrières de l'hôtel prêté à Lacombe était toujours obscur et désert.

Mais la nuit était déjà venue partout, et Bordeaux s'enveloppait tout entier de froides et épaisses ténèbres. Adeline écoutait donc : car il avait été convenu entre elle et sa fidèle Louise qu'elles communiqueraient au moyen de signaux transmis par des sons. Elles avaient ingénieusement multiplié ces sortes de ressources, du moins de la part de Louise parlant à la prisonnière, et la musique était le plus éloquent de leurs langages. Deux nouvelles surtout devaient se communiquer nettement sur l'orgue de Barbarie : la fuite de Grangeneuve, ou son danger subit. Sa fuite serait annoncée sous les fenêtres d'Adeline par l'air alors nouveau : le *Chant du départ*; et du danger survenu à l'improviste, par la plaintive mélodie du *Pauvre Jacques*.

Adeline entendit ouvrir brusquement sa porte vers sept heures du soir. C'était Lacombe. Il venait la chercher pour dîner. Il était affranchi des soins de sa place pour le reste du jour, et il avait besoin de s'étourdir.

— Venez, dit-il, mon cher ange; on nous a préparé bonne chère; il faut narguer la mélancolie.

— Grangeneuve?... dit Adeline.

— Il n'est pas encore délivré; mais tout se prépare pour une prompte issue. Venez faire les honneurs de ma table.

— Je vous prie de m'en dispenser pour aujourd'hui, dit Adeline avec calme. Vous a-t-il parlé de moi?

— Beaucoup.

— Sait-il où je suis?

— Je n'en sais rien.

— Vous ne le lui avez point dit?

— Je ne m'en souviens plus. Allons, la capricieuse, vous ne pouvez demeurer ici sans prendre d'alimens; donnez-moi la main et descendons.

— A-t-il déjà paru devant les juges?

— Aimez-vous mieux que je fasse dresser un modeste couvert? là, dans votre chambre et plus mystérieusement?

— Il ne vous a chargé d'aucune parole pour moi?

— Eh! mon Dieu, si!

— Dites donc.

— Je ne n'y pensais ma foi plus. Tenez, il m'a donné ceci pour vous; il a voulu, par un caprice d'amoureux, que ses cheveux vous fussent remis. Je ne suis point jaloux, moi. Les voilà.

Adeline poussa un cri d'émotion; elle ne put méconnaître ce précieux objet : elle y vit un gage de réconciliation prononcée. Puis, après y avoir porté ses lèvres, un pressentiment sinistre se glissa dans toutes ses veines. Elle regarda Lacombe; mais le président du tribunal révolutionnaire n'avait point changé de visage.

— Ainsi, dit Adeline, il sera bientôt libre?

— Bientôt. Et vous, la belle, êtes-vous disposée à tenir joyeusement vos promesses?

— Je tiendrai tout ce qui a été stipulé, quand j'aurai la preuve de la fidèle exécution du pacte.

— Vous êtes à moi à la vie et à la mort! s'écria le radieux Lacombe.

— A la mort! répéta Adeline.

— Allons, ma jolie boudeuse, commençons, par notre réunion à table, l'intelligence qui doit s'établir entre nous pour toujours. Les convives peu nombreux que j'ai choisis ce soir ne sont pas faits pour vous effaroucher...

Adeline avait dressé la tête, et passé ses deux mains sur son front, et écarté ses cheveux derrière ses oreilles attentives; l'orgue de Babarie montait jusqu'à elle.

Lacombe ne s'aperçut point qu'elle était chancelante, et qu'elle faisait en avançant vers la porte des efforts pour le congédier. Elle avait reconnu le chant plaintif qui signalait un danger.

Elle eut la force de dissimuler. Pendant ce temps, on heurtait à sa propre porte, et on demandait Lacombe à grands cris. C'était son garde-du-corps qui voulait absolument lui parler.

— On vous appelle, dit Adeline. Je ne me sens pas bien; laissez-moi seule. Une autre fois je répondrai à vos invitations.

Elle essaya même de sourire; et le brutal adorateur s'encouragea à lui toucher la main et à prolonger ses galantes instances. Pendant ce temps, et à travers les coups de la porte, l'air avait recommencé. Il était joué cette fois avec un mouvement plus vif encore. De minute en minute, le mouvement pressé de cette romance acquérait l'expression contrastée d'un chant gai; puis la folle rapidité de l'allegro; puis la déraison du désespoir.

Adeline avait enfin poussé Lacombe, qui, assez occupé de ses idées cyniques, n'avait été frappé ni de sa contenance ni du bruit lointain qu'il aurait pu aussi entendre. Adeline, après avoir discrètement, et malgré son trouble, entr'ouvert une croisée, avait reconnu Louise arrêtée au bas du mur. Louise faisait plusieurs signes, et montrait un papier qu'elle eût voulu faire parvenir.

Adeline prit un parti rapide. Dans l'irritation de son inquiétude, elle s'élança sur une haute console. De là, elle détacha en un clin d'œil les longs rideaux, les déchira en larges bandes, en fortes lanières qu'elle attacha énergiquement les unes aux autres. Et pendant que Louise, distinguant ce cordon fixé au balcon de fer, croyait comprendre qu'elle allait avoir un moyen d'y suspendre sa lettre, et d'informer ainsi sa maîtresse, Adeline se confiait elle-même à ce périlleux moyen de descendre. A dix pieds du sol, ses mains quittèrent les nœuds pour voler plus vite au secours de Henry.

Mais Henry, ramené encore dans sa prison pour quelques instans, avait eu le loisir d'écrire une dernière fois à sa mère. Les préparatifs de son dernier moment s'achevaient.

Le supplice devait être solennel pour contenter l'exaspération de cette foule qui est toujours, et avant tout examen, du parti de ceux qui égorgent. Elle ne peut jamais offrir à un chef dont elle inaugure la puissance qu'une seule occasion de témoigner devant lui un plus servile enthousiasme, c'est le jour où il sera conduit à la mort.

Nul ne s'attendait à une décision aussi prompte que celle qui venait d'être amenée par la déclaration de Grangeneuve et sa signature au bas de l'instruction. L'appareil de mort n'était pas prêt; mais l'impatiente ardeur de la populace était telle qu'il fallut penser à la satisfaire. On préparait l'exécution aux flambeaux.

Le plus impatient de tous était la victime. Le fils, le frère affectueux avait calculé que plus le sacrifice serait prompt, moins il resterait de

chance à l'affreuse nouvelle pour pénétrer sous le toit de sa mère. Quand la foudre a frappé, on se résigne. Le plus intolérable des coups est celui qu'on attend. Suspendu, il fait à chaque seconde une blessure ; il est le pire des supplices. Grangeneuve avait comme hâte d'être pleuré mort, et d'épargner à ceux qui devaient lui survivre son agonie. L'idée d'Adeline lui faisait aussi désirer la mort.

Les rues qu'il devait traverser sur son passage étaient presque toutes illuminées à demi. Bien que détruites, les confréries des pénitens bleus et noirs s'étaient, par habitude ou curiosité, spontanément réunies ; et, sans ordre et sans costume, elles formaient encore un immense cortége. Tantôt les torches errantes se réfléchissaient en passant dans les eaux du fleuve, tantôt elles éclairaient des curieux timides ou des spectateurs au cœur d'homme, qui refermaient brusquement leurs croisées pour s'épargner le spectacle odieux de cette lâcheté de tous contre un seul.

Grangeneuve, fidèle aux habitudes rêveuses de toute sa vie, était livré en ce moment suprême à des méditations sans amertume. Appuyé, dans le préau de la maison d'arrêt, contre un pilier qui soutenait une clarté douteuse, il pensait au glorieux trépas de tant d'autres républicains. Il s'était dit souvent dans le cours de sa vie, que cette destinée pourrait bien être la sienne, et il y trouvait moins d'angoisse et de solennité qu'il ne l'avait cru. La mort serait-elle comme les bâtons flottans de Phèdre ? de loin quelque chose et de près rien. Il n'était pas même insensible au hasard (presque heureux dans ses idées) qui lui retirait la vie à une époque triste de l'année, dans une saison qu'il appelait froide et maudite. Périr en présence des violettes, aux doux gazouillement des hirondelles, ou bien encore quand les jeunes filles rient là-bas dans les prés, et que les enfans reviennent, le soir, des vignes le visage peint des couleurs du mûrier ! mais quand le givre tombe, quand la bise passe sur les champs sans rien rencontrer qu'elle fasse ondoyer : lorsqu'il n'y a plus aux églantiers quelques baies rougeâtres suspendues pour rappeler des idées riantes, alors l'exil est possible, et le sommeil désirable.

Il y a pourtant, se disait-il, des hommes insensibles aux objets extérieurs, des âmes fermées à l'intelligence de cette nature. Pour ceux-là, les vallées ne se tapissent ni de frimas ni de verdure : janvier n'a point de deuil, avril point de fêtes ; ils ne cherchent le mystère des bois que pour se mettre comme la brute sauvage à l'abri du soleil.

Allons mourir ! J'ai déjà pitié de ma vie achevée. Je vais la résigner avec joie entre les mains qui me l'avaient confiée comme un don inutile, comme un trésor dont j'ai mal usé. Quand je songe que je me suis sacrifié à la future félicité des hommes comme s'ils l'avaient mérité ? Nous avons été les précurseurs inutiles. Quand les temps nouveaux vont venir, ils envoient préparer leurs idées ; au lieu de les accueillir en nous et de nous laisser faire leurs logemens, on nous exile : et puis, quand l'heure sera venue, rien ne sera prêt ; il y aura perturbation. Au lieu d'ordonner l'édifice, il faudra le détruire.

Quand je songe que mon bonheur, à moi, je l'ai assis sur le sourire d'une femme ; que j'ai passé le temps à interroger un regard, à consulter un air ou menaçant ou serein, avec cette inquiétude que met le passager d'un navire à étudier l'état du ciel et l'approche de l'orage ! Ce feu, par qui tout se purifie, il n'était donc pas dans son cœur !

Il sortit de la première porte de sa prison.

— A la guillotine ! cria l'effroyable populace.

— Vive la France républicaine ! répondit Grangeneuve avec calme.

Puis il pensa : Heureux Camille Desmoulins ! il a pu écrire à Lucile, en un pareil moment : « Mes bras croisés te serrent, mes mains liées t'embrassent, ma tête séparée repose sur toi. »

Quand la charrette des criminels approcha, Henry chercha des yeux l'abbé Blondel : personne ! Il ne découvrit personne dans ce désert d'hom-

mes mouvant qui l'environnait; il monta avec résignation. Un seul compagnon l'escortait; et il ne tarda pas à s'apercevoir avec angoisse que le pas du cheval qui les entraînait et la foule qui obstruait les passages ne leur permettaient à tous deux que d'arriver lentement au but.

Il rencontra sur la route un ami d'enfance. Ils s'étaient promis, aux jours du collége, que l'un viendrait voir passer l'autre sur le chemin de l'échafaud politique. C'était le fils d'un Vendéen. Grangeneuve le remercia d'un sourire; et son loyal ennemi lui jeta une fleur.

C'était toute une branche de laurier-rose. Elle avait été curieusement développée au fond d'une serre et semblait venir d'éclore pour ce jour. Grangeneuve la prit et chercha long-temps, au milieu de ses riches corolles, l'insaisissable parfum qui leur a été refusé. — C'est la vie, pensa-t-il; belle et trompeuse.

Les fleurs ne vous semblent-elles pas recéler quelque chose de pur et de religieux? « Les paquerettes, dit l'Évangile, grimpent par le sentier de la gazelle jusqu'aux sommets du Liban pour se rapprocher du Seigneur. »

Mais tout à coup des cris ont déchiré l'air; la foule se sépare : un sentier s'ouvre entre les flots du peuple, et une femme est tombée entre les roues de la fatale voiture.

— Adeline! s'écria Grangeneuve en étendant les bras vers elle.

Puis, par un mouvement presque soudain, il se détourna avec horreur et mépris. L'amer souvenir venait de traverser sa pensée. Il avait repris la vie, et aperçu du même coup d'œil Lacombe, accouru derrière elle et la soutenant dans ses bras.

Le peuple hébété regardait sans comprendre. Mais la charrette avançait toujours, poussée sous les exhortations du peuple. Adeline ne fut qu'un moment évanouie : elle avait compris toute l'inutilité de ses efforts, l'absurdité d'une lutte tardive contre l'irréparable. Bien plus, elle s'éleva à la résignation de son sort, à la pudeur de tant d'infortunes et à l'irrévocable parti de mourir. Elle suivit le char. Elle ne chercha plus à obtenir de Grangeneuve qu'un regard, et le sourire d'une séparation qui ne devait pas être longue.

Grangeneuve refusa de les donner.

La malheureuse devança alors le cortége. Elle se posa à genoux sur le pavé du chemin, dans l'eau bourbeuse du ruisseau : la vengeance du mourant fut implacable.

Adeline éleva la main une fois encore, pour implorer, du moins, la fleur que Grangeneuve balançait toujours. Celui-ci crut deviner cette demande. Loin d'y satisfaire, il s'irrita d'une présomption qu'il jugeait insolente; et par une dureté étrangère à son cœur, par un mouvement que le seul délire explique, il se tourna vers le bourreau et lui fit accepter cette fleur.

Alors un cri, un seul s'éleva. Adeline cessa de suivre le char; le peuple s'amassa derrière elle; et l'abbé Blondel, qui avait rejoint le patient, obtint, comme médecin recommandé aux prisons, de monter interroger le pouls de la victime.

— Qu'avez-vous fait, malheureux! dit-il en s'asseyant aux côtés de Grangeneuve et lui étreignant la main fortement.

— Mon devoir, dit le mourant.

— Cette femme pécheresse n'était coupable que devant Dieu, non devant vous. Les instans passent, monsieur; la solennité des aveux et des momens excuseront l'intervention de mon ministère. Hélas! et ne l'ai-je pas promis, d'ailleurs, au repentir et aux larmes! Dieu a eu pitié de la femme adultère. Celle-ci était pour vous innocente. Du jour où elle vous a aimé, la souillure n'a jamais approché d'elle. J'ai reçu sa confession, monsieur; et j'ai promis d'attester auprès de vous la pureté de cette âme nouvelle.

— O mon père, dit Henry d'une voix sourde et troublée de bonheur, c'est le ciel que vous m'ouvrez déjà. Et moi qui craignais de lui laisser un dernier gage de tendresse, un fragile rameau qui durera plus que moi. Tenez, dit-il en s'élançant à l'autre côté de la voiture pour se rapprocher d'un vieux mur dont elle effleurait les parois, donnez-lui ceci de ma part, et encore mon âme, et encore mes adieux.

Il y avait quelque chose d'insensé et de touchant à voir l'action de cet homme qui, n'ayant plus rien au monde, pas même un quart d'heure à vivre, n'était séparé du couteau sanglant que par deux tours de roue, s'attachait aux pierres séculaires de l'ancien couvent des Chartreux, pour en arracher une herbe stérile.

— Donnez-lui ce qu'elle a demandé!

C'était une pauvre branche de la giroflée des murs, la moitié d'un violier battu des vents, et dépouillé déjà à demi de ses feuilles. L'abbé Blondel bénit le condamné au péril de sa propre vie, et pour l'action qu'il venait de faire, et pour le trépas qu'il allait subir.

Grangeneuve monta sur l'échafaud.

Ainsi, l'un avait donné le pardon, et l'autre s'était chargé de le transmettre, sans se douter, ni l'un ni l'autre, que ce pardon arriverait trop tard.

Le cri qu'on avait entendu sur la route, c'était le dernier soupir d'Adeline.

H. DE LATOUCHE.

FIN.

LE PAPE

ET

LES VOLEURS

PAR

H. DE LATOUCHE.

I.

— Enfin nous voilà mariés! s'écria le riche fermier Otto, en s'élançant du péristyle Sainte-Marie-Majeure dans la caratella qui devait l'emporter lui et sa jeune épouse.

Il s'agissait de gagner la vigne d'Egli Olivetti, située à quelques minutes de Rome. C'était là que devait se célébrer le repas des noces.

— Vous êtes toute à moi, Agnetta! s'écria l'époux, en passant assez grossièrement son bras autour de la taille de la jeune fille, dès qu'il fut installé dans la frêle voiture que conduisait un cocher placé derrière, comme le sont en France nos laquais. Les longues rênes passaient par dessus la capote de cuir : un fouet immense, voltigeant devant les yeux du couple assis fort à l'étroit, allait réveiller l'ardeur de certaine rosse qu'on eût eu grand'peine à reconnaître pour un barbe autrefois vainqueur dans cet espace qui s'étend, dans le Corso, de la porte du Peuple au palais de Venise.

— A moi seul au monde vos rondes joues, vos yeux noirs, et toute votre personne, acheva Otto avec un rire de satisfaction niaise et fanfaronne.

Agnès poussa un léger soupir.

— Ils nous suivent, les autres, n'est-ce pas? ajouta nonchalamment Otto. Ils viennent par derrière : qui en carrosse, qui à cheval. Le cardi-

nal dans sa litière et M. Pasteca en chaise à porteurs. Savez-vous que je croyais bien que ce serait votre oncle lui-même qui nous conférerait le sacrement et dirait la messe du mariage?

— Mon oncle! fit Agnetta avec un sentiment de pudeur et de modestie choquée. N'est-il pas déjà assez bon pour nous? Il a voulu se charger des noces, c'est à sa vigne que se rendent les convives, et lui-même viendra tantôt faire les honneurs du festin. Mais pouvait-il déroger à sa dignité en faveur de petits particuliers comme nous? consentir, comme un simple prêtre, à nous assister à l'autel? Est-ce qu'un pape dit communément la messe, monsieur? D'ailleurs, il avait ce matin autre chose à faire; n'est-ce pas aujourd'hui qu'il lui a fallu donner audience aux ambassadeurs d'un roi de France appelé, je crois, Henri IV?

— Oui, oui, Sa Sainteté n'est pas fière, reprit le fermier. Ce que je dis là, ce n'est pas pour lui reprocher sa morgue. Il a bien donné une preuve de son bon naturel, en m'accordant la préférence à moi, pour en faire son neveu, sur les marquis, ducs et même princes romains, qui se disputaient l'honneur de lui appartenir en épousant sa petite Agnès. Il est vrai qu'il sait bien que mon père ne m'a pas laissé sans ressources; que je possède quelques métairies, des bois, des fermes, de bonnes rizières, et plus d'un troupeau de buffles dans les Marais-Pontins. Il sait bien aussi que je n'étais pas indifférent à Mlle Perretti, n'est-ce pas? et que c'était combler ton bonheur, sournoise, que de te donner un mari comme nous.

Agnès ne répondit point.

— Qu'avez-vous donc, madame, à regarder souvent du côté des montagnes? dit Otto. On dirait que vous n'écoutez pas ce que je vous dis. Vous devinez bien cependant ce qui me donne un peu d'humeur contre le cher oncle.

— Nullement, dit la jeune femme.

—Eh! mon Dieu, c'est sa fantaisie de nous attirer dans sa petite villa, sa chère vigne d'egli Olivetti, plutôt que de nous laisser gagner tout de suite Roncano, notre résidence à nous, ma maison à moi, la vôtre, Agnetta. Il me semble que là vous serez plus à moi, plus complétement ma femme. Mais j'espère bien qu'on ne nous retiendra à banqueter que jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois heures après l'*Ave Maria*; et que nous pourrons encore, au clair de la lune, regagner tantôt le toit conjugal. C'est là que le bonheur commencera, mon cher paradis, ma vierge bien aimée!

Agnès regardait quelquefois, en effet, vers les hauteurs qui couronnent l'Anio. Nous ne savons ce qui attirait là presque instinctivement ses regards, mais nous savons seulement qu'elle ne l'aurait pas dit: soit qu'elle l'ignorât peut-être elle-même, soit qu'elle fût avertie de la nécessité de cette discrétion.

Otto n'avait rien remarqué durant la route, si ce n'est un contadin cheminant sur une mule le long des versans du coteau prochain, et escortant la marche du convoi nuptial sur une ligne à peu près parallèle à la route que celui-ci suivait dans la vallée. Ce paysan n'avait qu'une selle fort elevée, un chapeau pointu et une plume de coq. Rien ne paraissait devoir attirer l'attention, exciter en lui l'intérêt; aussi le marié ne s'expliqua-t-il pas l'émotion de sa femme, sa rougeur, et un petit cri qu'elle retint à peine lorsqu'à un gué qu'il fallut franchir, se rencontrèrent tout à coup la caratella et le cavalier.

L voyageur fut fort poli; il ôta obséquieusement son chapeau pointu, qui laissa entrevoir une figure résolue et de beaux cheveux noirs; puis, tirant brusquement à gauche, il augura une bonne nuit au couple nouvellement marié: *Felicissima notte, signor!*

— Elle sera heureuse sans tes bons souhaits, dit à demi-voix le riche fermier. — N'est-ce pas, ma mignonne?

Enfin, on arriva à la villa papale. C'était un modeste enclos, mais plein de bon goût, et pourvu artistement de tout ce qui compose le bien-être. Agnès alla se promener de la fontaine au verger, et du verger au vaste quinconce des pins en parasol, en attendant l'arrivée de l'oncle qui lui avait servi de père et l'avait fait élever dans une retraite noble et modeste. Elle était pleine de reconnaissance pour lui. Les mauvaises langues disaient bien que le pape était un peu plus que son oncle; mais dans quel pays croit-on les mauvaises langues?

Dès que Sa Sainteté fut descendue de litière, on se mit à table; et, si nous exceptons de toute cette société la timide épousée, que la solennité de son état nouveau rendait sans doute pensive et inquiète, tout le monde entra en belle humeur. Le cardinal de Médicis eut bientôt la trogne aussi rouge que son chapeau, et recommença les habituelles flatteries qui avaient fait sa fortune auprès du pape, qui aimait à se souvenir, dans un juste sentiment d'orgueil, d'où il était parti pour ceindre la triple couronne.

— Mais, disait Son Eminence, votre famille, saint père, est d'origine noble. Forcée de quitter la Dalmatie, envahie par Amurat II, elle vint s'établir dans la Marche d'Ancône et habiter le riche château de Montalte.

— Cela peut être, dit le successeur de Saint-Pierre; mais je ne me rappelle, moi, que du pauvre village des Grottes, au bord de la mer Adriatique; et les plus belles matinées de mon enfance se passaient à jeter des pierres dans les châtaigniers, pour en faire tomber les fruits épineux que mon troupeau me disputait. Car, Eminence, c'était, sauf votre respect, des pourceaux que gardait le futur pape, et ces pourceaux n'étaient pas même à mon père. Il avait été complétement ruiné.

Ne t'étonne donc pas, ma petite Agnès, ajoute-t-il, si j'ai préféré pour ton époux un bon et honnête cultivateur à tous les freluquets de noblesse qui se sont offerts à m'épouser dans ta personne, dès que j'ai pu disposer des places et des honneurs de la cour romaine.

— Mais, dit le cardinal de Médicis, le frère Félix, une fois novice aux Cordeliers, fut bientôt remarqué parmi ses confrères par sa haute intelligence, sa finesse et son instruction. Il a occupé avec honneur les plus éloquentes chaires d'Italie, et excité une jalousie si hostilement honorable de la part du sénat de Venise, qu'il fut obligé d'opérer de cette ville une fuite un peu précipitée.

— Parbleu, dit le saint père, je ne crus pas devoir me faire pendre à Venise, puisque j'avais fait vœu d'être pape à Rome.

— Et vous aviez à suivre une série non interrompue d'honneurs insignes. Coadjuteur de don Compagno, légat en Espagne, puis fait cardinal par Pie V, vous sûtes triompher de bien des obstacles!

— L'animal le plus féroce que j'aie vaincu, dit le pape, ce fut mon amour-propre, vois-tu. Qu'il m'a donné de peine à dompter! J'étais né avec une humeur aigre et sévère, le caractère le plus incommode, et si je parvins à me faire doux, honnête et complaisant, ce fut la disgrâce où je tombai sous Grégoire XIII qui servit le plus à mes vues secrètement ambitieuses. On me vit tout à coup m'éloigner du tourbillon du monde, moi qui avais été confesseur de la défunte Sainteté, et me confiner dans la retraite, en annonçant que je ne voulais désormais travailler qu'à mon salut.

— Ce fut alors, mon digne oncle, dit Otto, que vous parûtes succomber sous le poids des années et des infirmités. Votre Sainteté ne paraissait plus en public qu'appuyée sur un bâton, la tête penchée sur les épaules. Vous ne parliez que d'une voix entrecoupée avec une toux qui semblait à chaque minute vous menacer de votre fin. Je me souviens que c'est ainsi que je vous vis la première fois que vous vous fîtes conduire à Roncano, près du couvent où était élevée votre nièce. Je crus alors que

vous aviez cent ans, et que vous ne passeriez pas les prochaines vendanges.

— A ta santé! mon beau neveu, dit le pape en élevant un immense gobelet de vermeil tout pétillant de vin de Montefiascone. Et puisse la vertu ne te pas plus manquer qu'à moi!

— Quand il s'est agi de donner un successeur à Grégoire XIII, il fallait vous voir, dit le cardinal de Médicis, redoubler tous les signes d'une caducité complète. Si l'on vous faisait entrevoir que l'élection pouvait vous regarder, oh! vous rejetiez la proposition avec des termes propres à confirmer l'idée que votre état donnait de votre mort prochaine et de l'impossibilité où vous seriez de vaquer par vous-même aux affaires.

— Il n'en fallut pas davantage, poursuivit le pape, pour réunir en ma faveur toutes les factions qui divisaient le conclave, dans l'espoir qu'un pontificat faible et de peu de durée laisserait à chacune d'elles le temps et leur fournirait les moyens de se mieux concerter pour parvenir plus sûrement à leur but. Je fus élu sans contradiction.

— Et je n'oublierai jamais, dit Jean de Médicis, la stupéfaction profonde et la risible déconvenue de tous nos confrères, lorsque les suffrages à peine recueillis et constatés, vous sortîtes des bancs, jetâtes votre bâton, relevâtes une tête pleine de domination, de volonté énergique, et entonnâtes le *Te Deum* avec une voix qui aurait fait honneur à la première basse-taille de la chapelle qui devait un jour porter le nom de Sixtine.

— Le peuple, dit le ci-devant gardeur de pourceaux, ne voulait pas reconnaître dans l'homme qui lui distribuait ses bénédictions avec quelque grâce et quelque assurance, le vieillard qu'il plaignait encore la veille, affaissé sous le poids d'un corps maladif.

— Omodeï ne vous fit pas, je crois, son compliment, saint-père, sur cet heureux changement?

— N'en soyez par surpris, mon fils, lui dis-je. Je cherchais hier les clés du paradis, et pour les mieux trouver, je me courbais; je baissais la tête. Depuis que je les ai trouvées, je ne regarde plus que le ciel, n'ayant plus besoin des choses de la terre.

— Et que de belles entreprises vous aurez poursuivies! ajouta Médicis, à qui la bonne chair déliait de plus en plus la langue. Les marais de Terracine assainis sur les plans de Léon X, la coupole de Saint-Pierre, dessinée par Michel-Ange et exécutée par Bruneleschi!

— Trève à la louange, interrompit le ci-devant cardinal de Montalte. Occupons-nous de ces jeunes gens dont nous venons consacrer le bonheur. Enfans, vous passerez la première nuit de miel sous mon toit.

— Mais, cher oncle, objecta le fermier, si....

— Mais, Sainteté poursuivit le flatteur, cet obélisque que Caligula avait fait transporter d'Egypte et que Jules II ne put faire mouvoir...

— Permettez-nous d'aborder ce soir même à Roncano, cher oncle : il n'y a pas si loin de cette maison à la nôtre; et il n'est point si petit chez soi qui ne soit préférable à l'hospitalité d'un monarque.

— Le premier, n'avez-vous pas triomphé de toutes les résistances humaines par votre seul mérite, mon digne chef?

— Adrien VI et Nicolas V étaient nés plus obscurs encore que moi, dit le pape; et Jean XXII, qui a ajouté un troisième cercle à la tiare, était fils d'un raccommodeur de souliers à Cahors.

— Nous gênerions Votre Sainteté en acceptant cet asile provisoire dans votre maison bénite.

— Votre félicité lui portera bonheur, au contraire.

— Et les bandits donc, reprit Médicis; ce sont vos sages lois et l'habileté de votre police qui ont débarrassé la campagne de Rome.

— Il y en a encore quelques uns, répondit le pape, à voix humble.

— Vous avez dompté Sciarra et réprimé à jamais cette race de vo-

leurs qui formaient une association organisée. Par elle, on traitait jadis, suivant certaines conventions, pour faire assassiner, ou du moins enlever et mettre en rançon un ennemi, dévaster le champ d'un rival et désoler toutes nos villas.

— Le temps fera le reste de cette besogne, toujours difficile, soupira le pape. Mais, mes chers neveux, ne pensez pas ce soir à regagner votre ferme. Il n'y a pas moins de trois milles à parcourir, et des bois assez épais à traverser.

— Belle chose que tout cela ! dit Otto ; laissez-nous partir. Je ne serai bien que sur mon propre terrain ; et ma pauvre mère, paralytique, qui n'a pu assister ni ce matin à la messe, ni tantôt à l'honneur du repas que vous avez bien voulu nous donner, saint père, ne me pardonnerait pas de manquer à lui faire donner sa bénédiction à sa bru, avant qu'Agnès prît toutes les qualités qui la lieront inviolablement à notre famille.

— Eh bien! entêté, dit le pape, que ne te prives-tu, pour vingt-quatre heures encore de tous les avantages que t'a donnés ce matin l'Eglise? Il y a des sacrifices qui sont agréables à Dieu. Qui t'empêche de concilier tout ce caprice de possesseur avec la sécurité de ta femme, qu'il ne faut point exposer dans les champs au milieu de la nuit ?

— Sacrifice impossible ! dit Otto avec fatuité. Mon confesseur m'a remis toutes mes fautes, et je me sens dans un état de grâce à ne rien différer.

— Adieu donc, ma petite Agnès, dit l'oncle débonnaire en pressant l'enfant sur son cœur. Il est dit dans les saintes Ecritures, vois-tu, que l'épouse doit quitter la famille pour suivre l'époux. Je te donne ma bénédiction suprême. Tu ne me reprocheras jamais, ma fille, de t'avoir unie à ce brave fermier; il est plein d'ardeur pour toi, et d'innocence. C'est un homme de bonne volonté. Soyez heureux; multipliez, mes enfans. J'aurais pu faire de toi une marquise de Torricelli, mais tu serais morte sans postérité, ma fille. Que regretterais-tu aujourd'hui? Est-ce le prince de Miraflor, qui voulait être colonel de mes gardes? Il t'aurait donné pour rivale sa macaque. D'ailleurs, tu n'as pas les goûts aristocratiques, toi. Ce ne peut pas être même ton ci-devant compagnon d'enfance, Pasquale Bartolomeo, car si celui-là était de ton village et avait témoigné de l'ambition jusqu'à seize ans, il a fait une mauvaise fin. On ne sait même, à cette heure-ci, ce qu'il est devenu, le misérable.

Agnès baissa la tête.

— Ne détourne pas tes yeux, mon enfant, ajouta le pape; je ne dis pas cela pour t'affliger. Prie donc plutôt pour le salut de son âme, à Bartolomeo. Si jamais, quelque méchant hasard, que je ne souhaite pas, le fait tomber dans les mains de notre justice, je n'oublierai point qu'il t'a sauvé la vie. Ne t'a-t-il pas retirée un beau soir du Taverone, où tu t'étais laissée choir en cueillant des marguerites?

Agnès pleura.

— Adieu, enfans. Eh! bien, on n'amène qu'une seule mule pour deux? Est-ce que tu veux emporter ta femme en croupe, Otto?

— Certainement, Votre Sainteté, dit l'amoureux fermier. Nous pourrons ainsi traverser les montagnes et abréger d'une heure le trajet. J'ai déjà envoyé mon monde par la grande route avec les sedioles, dimanche prochain nous irons vous rendre visite au Vatican.

Mais le pape s'obtina à vouloir que le couple fût escorté. Il fit monter sur-le-champ à cheval deux de ses cameriers armés d'escopettes, pour servir d'arrière-garde à sa chère nièce, et il les lança sur ses traces avec le plus de promptitude qu'il pût mettre à faire exécuter son ordre.

Alors, il rentra se coucher pacifiquement dans sa petite maison d'egli Olivetti. Il la préférait à toutes les villas pontificales, sans en excepter Albano, Lariccia, ni même Castel-Gandalphe.

Il se retraça alors, non sans une vague inquiétude, l'air attristé d'Agnès: il crut voir plus de résignation que de contentement dans le maintien de l'épouse si brusquement enlevée; mais il connaissait assez les femmes pour espérer que cette mélancolie ne serait que transitoire.

Une demi-heure après, comme il allait entrer dans le lit, — et la longueur du festin en avait fait un besoin à presque tous les convives, particulièrement au cardinal de Médicis, on vint dire au pape qu'on avait entendu deux coups de feu dans la direction des montagnes que les mariés avaient suivie.

— Ce qui prouve, répondit l'infaillible pontife, que j'ai bien fait de faire escorter la mule par mes domestiques. Ce sont mes deux estafiers, armés, qui éclairent la route. Ils sont plus honnêtes et plus braves que tous les sbires!

Et il ferma les yeux jusqu'à l'aurore, qui se leva assez paresseusement ce jour-là. C'était le 22 septembre de l'année de grâce 1586.

II.

Aux premiers rayons du matin, un homme était assis sur le thym un peu mouillé et les myrtes nains et fleuris qui couvrent les rochers de Fossombrone. Il voyait au loin la silhouette de Rome se découper dans l'azur un peu trop foncé du ciel, et jamais la ville éternelle ne lui avait semblé si majestueuse. Jamais la lumière violacée du côté de l'Orient n'avait eu de reflet si doux pour lui; jamais l'air n'était entré si pur dans sa poitrine qui s'agrandissait.—Pourquoi?

Il était seul dans ce désert écarté et sauvage à goûter cette ineffable satisfaction. Je dis seul, dans son bonheur; car plus d'un compagnon partageait sa retraite et sa vie périlleuse. Les uns, surpris par le sommeil au milieu d'une veillée bachique, étaient étendus sur le roc nu dans des poses à tenter le crayon de Salvator; les autres avaient déjà une jambe passée dans le précipice, et l'aurore versait complaisamment ses teintes de rose et de feu sur le désordre du camp improvisé.

Bartolomeo, assis, légèrement pâle et le sourire sur les lèvres; des cris sourds sortant par intervalle d'une grotte qu'un rocher gigantesque fermait sur un prisonnier, les mouvemens de tête d'une védette posée sur le point culminant de ces crêtes de granit, et enfin quelques sanglots étouffés sous le coutil d'une tente recueillie à l'écart à l'abri d'un chêne vert, composaient tous les signes d'existence qui se manifestaient à cette heure sur ces rochers.

Bartolomeo rentra bientôt sous l'abri de toile qui protégeait une captive éplorée, et, prenant à ses côtés une place humble, une expression de tendresse profonde, puis dans ses deux mains nerveuses et un peu velues la plus frêle et la plus blanche des mains de nonnette:

— Agnès, dit-il, pourquoi mon bonheur vous afflige-t-il?

— Hélas! je ne pourrai plus vous aimer, dit la jeune fille. Votre souvenir est changé pour moi en un remords. Je vous voyais dans mes songes sous la forme de l'ange Gabriel; vous ne vous y représenterez plus que comme un loup dévorant. Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée dans le Taverone, quand il était débordé par les neiges?

— Vous m'appartenez devant Dieu, dit l'ancien compagnon de son enfance: les hommes n'ont pas droit de désunir les pauvres âmes qui se sont cherchées dès le berceau. Je reprends mon bien avec plus de justice que les hommes n'en ont eu à me dépouiller de l'héritage de mon père; et Otto, qui fait moissonner maintenant à son profit le champ que j'ai labouré dès que j'en ai eu la force, est plus injustement spoliateur que moi. Si les riches et les usuriers ont lâchement volé le pauvre, s'ils l'ont jeté entre les angoisses de la faim et les terreurs de la potence, la vengeance est permise, et les représailles ne sont qu'équité.

— Ainsi, dit Agnès, toutes les idées de religion, tous les respects dus à votre saint patron sont effacés de votre souvenir.

Bartolomeo découvrit sa poitrine, et sous la place même où reposait son poignard, il montra à la jeune femme une image de sainte Agnès qu'elle lui avait autrefois donnée, et le chapelet à grains de corail qui ne le quittait ni le jour ni la nuit.

La pauvre captive s'élança instinctivement vers ces objets sacrés, comme pour y poser ses lèvres et recommander le bandit à l'efficacité de leur influence. Bartolomeo la reçut dans ses bras, l'enleva à la terre, et malgré l'expression de sa féminine terreur et les efforts bien sincères de sa nouvelle défense, il la retint long-temps enlacée sur son cœur.

Vers midi, Agnès osa lui demander ce qu'il avait résolu de l'avenir d'Otto et du sien.

— Je ne veux que vous, dit le bandit. Il fallait vous reconquérir avant que la profanation fût accomplie ; mais si j'en avais été le maître, la liberté de cet homme n'eût pas été un moment compromise. J'ai des associés qui m'ont prêté leur secours ; il leur faut une part dans le résultat de l'entreprise. Mon lieutenant surtout, Fra Paolo, est jaloux et cupide ; il a déjà envoyé à l'intendant d'Otto, qu'il fait tenir étroitement enfermé, un ordre de compter mille écus d'or pour la rançon de son maître.

— Et moi, dit la pauvre Agnès, ne se servira-t-on pas du hasard qui me lie par la parenté au plus puissant seigneur de la chrétienté, pour exiger quelque exorbitant tribut ?

— Je ne le souffrirai pas, dit Bartolomeo. Bien que j'aie abandonné tout commandement à mon second, depuis que vous êtes ici, je ne veux tenir de vous que vous-même, n'avoir de toi que ta personne. Tu redeviendras demain la maîtresse de disposer de ton avenir.

— J'appartiens devant l'autel à l'époux qui m'a été donné, dit Agnès.

— Ne répétez jamais ces paroles si vous voulez que la vie de cet homme lui soit laissée ! Ne vois-tu pas que ta liberté ne peut jamais me coûter trop cher ?

En ce moment, le chef des voleurs fut rejoint par son lieutenant, lequel demandait à conférer avec lui.

— Capitaine, dit l'ex-capucin Fra Paolo, depuis que l'*Angelus* a été sonné à Frascati, on voit rôder quelques sbires autour de nos cantonnemens. Ils n'osent guère s'approcher, et j'ai vérifié que leur commandant est ce Cardini, vous savez, qui ferme assez volontiers les yeux sur nos résidences, quand on lui fait passer sa part du butin. De sbires à nous il n'y a que la main ; mais encore faudrait-il se mettre en mesure de faire passer une bourse un peu ronde à Cardini, car il sait bien que la recette sera bonne, puisque nous tenons en notre sérail la propre nièce du pape.

— Et comment le saurait-il ? demanda impérativement Bartolomeo.

— Peut-être par Sa Sainteté elle-même.

— Sa Sainteté l'ignore.

— Pardonnez-moi, capitaine, on le lui a fait savoir tantôt.

— Qui ?

— Moi.

— Sans mon ordre ? et pour quelle raison ?

— Je commande à votre place depuis dix-huit heures, si je sais bien compter ; et quant à la raison, vous me faites rire, capitaine : est-ce qu'il nous revient quelque chose, à nous, sur les beaux yeux de la pucelle amenée ici ? Chacun son genre de récompense, camarade. Un pape a peut-être le moyen de défrayer sa famille, lui qui délivre bien les prisonniers de Maroc. Nous ne sommes pas des mécréans, nous autres ; et les écus du saint siége sont moins compromis dans nos mains qu'en celles des infidèles. Ils viendront à propos : nous manquons de beaucoup de choses, et tout particulièrement de vin un peu potable.

— Misérable !

—Ne nous fâchons pas. J'ai dû vous faire mon rapport sur l'ambassade que j'ai dépêchée au saint père. Je ne doute pas de sa sollicitude pour l'epouse immaculée du seigneur Otto, et de l'éloquence de mes chiffres s'il se décide à faire honneur à la traite vraiment royale que j'ai tirée sur lui ; mais je le connais aussi pour un rusé et têtu veillard, et je crains, de la part du vieux singe, ou la diplomatie ou la force ouverte. Tenons-nous sur nos gardes. J'ai déjà distribué toutes nos cartouches à l'intention de messieurs les sbires.

Bartolomeo sentit bien qu'il fallait se résigner à suivre les intentions de ses subordonnés. Il fit porter des vivres au mari d'Agnès, et plaça lui-même des sentinelles pour être averti de la première apparition des troupes, contre lesquelles il se résolut à combattre.

Le lendemain, au coucher du soleil, on n'avait encore rien vu apparaître à l'horizon, et la troupe de Bartolomeo se préparait à faire la prière avant de se coucher, le gosier un peu brûlant, quand la dernière védette, en se repliant, annonça nonchalamment qu'il descendait par le lit à sec du torrent de Budo, un vieux charretier en blouse, espèce de contrebandier sans doute, qui conduisait une barrique sur un traîneau.

— Ils sont trois, dit-il, un autre mendiant qui a l'air de suivre le charretier ou plutôt la barrique pour en humer quelques gouttes si elle se défonce, et un âne qui traîne la chose, avec la queue basse et entre les jambes.

— Il nous faut amener ça, dit le lieutenant Fra Paolo, qui avait fait au séminaire quelques études classiques; c'est peut-être du vin *mareoticum*. Nous ne sommes pas loin des celliers d'Horace, et j'ai appris de lui à écrire au-dessous de toutes les phases du cadran solaire : « C'est à présent l'heure de boire (1). »

— Allez, Agnès, dit tout bas Bartolomeo à la plaintive jeune femme : retirez-vous; enfermez-vous dans le seul asile que je puisse vous offrir. Je veillerai sur vous à toute heure. Tâchez, loin du tumulte et de la présence de ces vautours, de retrouver quelque paix et un peu de sommeil !

— Je n'ai d'appui que vous, dit Agnès en rougissant, ne m'abandonnez pas. Je ne dormirai point ; je prierai pour deux coupables.

On amena le charretier.

— Mes petits agneaux du bon Dieu, disait le caduque vieillard en se laissant porter plutôt que conduire par les bandits qui avaient intercepté lui et sa barrique; ceci n'est pas digne de vos palais de connaisseurs. Ce n'est, voyez-vous, que de la piquette. Je menais ça à un métayer de l'autre côté de la montagne, et vous ferez plus tort à un pauvre voiturier comme moi en le retenant, lui et ce chétif colis, que de plaisir à vos excellences.

— Et pourquoi avoir, en effet, retenu ce vieux podagre dit Bartolomeo, et même son compagnon de route, qui semble mourir de peur dans sa peau jaune ? N'était-ce pas assez de les avoir débarrassés de leur lettre de voiture ?

— C'est juste, dit le charretier ; que ferez-vous de vos inutiles serviteurs. Voilà trois ânes qui ne vous demandent que la clé des champs.

— Viens-tu de Rome, pleurard? demanda Fra Paolo.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! tu dois savoir des nouvelles. N'y a-t-il pas le long des murs du Corso quelques affiches de police ? Sais-tu si le pape est informé que sa nièce, d'autres disent sa fille, a déjà convolé à d'autres noces ?

— Comment voulez-vous que je sache cela, moi? J'ai seulement entendu dire que le serviteur des serviteurs de Dieu était bien triste, et

(1) *Nunc est bibendum.*

qu'il faisait réciter les prières de quarante heures; mais je n'en sais pas la cause, mes maîtres.

— Je vais te l'apprendre, moi, dit un bandit; c'est qu'on en veut à sa bourse pour le quart d'heure; et il occupe toutes les églises à faire intercéder Dieu en faveur de ses écus.

— Ce n'est pas l'embarras, dit le vieillard, il est avare, le pape!

— Allons, confie ce que tu sais, insista Fra Paolo; il ne te sera fait aucun mal.

— Vous me feriez plutôt un plaisir, si vous vouliez, dit en grimaçant un sourire le conducteur cassé et paraissant écrasé de fatigue.

— Et lequel!

— Eh parbleu! soupira le sournois, puisque vous êtes résolu à vous emparer de mon pauvre vin, je veux dire du vin de messire Bernabo, passez-m'en une tasse. Ça redonne aux barbons un peu de force et de mémoire, qu'on dit.

— Tu prétends qu'il ne vaut rien!

— Peut-être. On me l'a signifié ainsi à moi; mais les maîtres sont très menteurs : qui sait si ce n'était pas pour nous empêcher d'y toucher, mon compagnon et moi.

— Canaille! dit un des voleurs; tu as lu les fables de Phèdre, toi; tu sais l'histoire du chien qui prend part au dîner de son maître, voyant qu'il ne le peut plus défendre.

— Je ne sais pas lire, moi, dit le bonhomme.

— Ton poignard, Léo, cria le lieutenant.

A cette parole, la frayeur de l'acolyte du charretier fit sourire toute la bande joyeuse.

— Mon poignard ne fait couler que du sang, dit le brigand calabrais. Prends le stylet de Rinaldi.

Le stylet enfonça la douve la plus basse de la barrique, et l'on vit s'élancer un serpent doré qui alla heurter les jambes des plus prochains convives, en répandant un parfum d'ambroisie dans toute la caverne.

— Sang du diable! cria Fra Paolo, mais c'est du Montefiascone tout pur! Je le reconnais, et du plus vieux, et du plus digne de la cave des conclavistes. Vieux coquin, tu nous trompais donc? Qui t'a confié ce précieux dépôt?

— Hélas! le cardinal de Médicis, dit le charretier. On ne peut pas vous en faire accroire, à vous autres gens d'esprit; et il l'envoyait à sa filleule, la princesse Antonina.

— Tu voulais nous voler, Dieu me pardonne!

— Et je vous en ai demandé le premier, moi-même.

— Va-t'en. Il n'est pas fait pour ton museau de renard; il serait digne du réveillon d'une mariée.

— Mais vous n'avez point de femme ici, dit le conducteur, de la barrique.

— Qui t'a dit cela? demanda Léo.

— Chut! interrompit le capitaine. Buvez, mes amis, ajouta-t-il; buvez en paix, mais ne laissons repartir ces deux hommes que demain, après le soleil. Il est inutile que leur bavardage ou leurs plaintes aillent porter quelque éveil autour de cette retraite.

On hissa le baril sur deux tréteaux, on alluma deux torches fumeuses de grossière résine, et l'on réunit autour de l'échafaudage tout ce qu'on put ramasser de verres, de pots, de casseroles et même de bottes vides autour des parois de la caverne.

En une heure toute la bande fut ivre, excepté toutefois le capitaine et les deux voyageurs. Il est vrai que ceux-ci on ne les avait laissés qu'un peu tard approcher de la curée. Et encore, l'un d'eux, celui qui ne semblait que la doublure et le Pylade de l'autre, avait peu profité da la générosité repue des bandits, tant il paraissait agité d'un tremblement à

courtes intermittences, et était absorbé par son attention à prêter l'oreille au moindre bruit venant du dehors.

Bartolomeo se laissa entraîner à boire, malgré son habitude de tempérance; mais il avait besoin de s'endormir sur son sort, sur l'abandon qu'il prévoyait déjà de la part d'Agnès. Car comment dérober longtemps une telle captive aux recherches de sa puissante famille, et quels dédommagemens pourrait-il avoir à lui offrir à elle-même pour le sacrifice constant de sa liberté, de sa considération dans le monde.

Le charretier, devenu jovial, remarquait la croissante mélancolie du capitaine, et le capitaine commençait à remarquer l'insistance du vieillard pour l'exciter à boire. Il faisait alors comme les honneurs de ses propres dépouilles. Les expressions de son langage devenaient quelquefois pittoresques, choisies; et plus d'une fois Bartolomeo crut surprendre des regards d'intelligence entre les deux compagnons qui avaient été arrêtés en passant la montagne.

Enfin, le vieux et bachique conducteur du tonneau vint à demander au bandit s'il n'avait pas quelque dame, une épouse légitime dans cette demeure, et un éclair de soupçon traversa l'esprit du ravisseur d'Agnès. Tout chancelant qu'il était, il se leva comme par une inspiration prophétique, et posant sur ses lèvres un doigt qui recommandait impérieusement le silence, après avoir promené autour de lui un regard qui s'assurait si tout était livré à la profonde distraction du sommeil, il dit en promenant la main sur ses armes :

— Je vous reconnais, intrépide prêtre! Voilà un miracle d'audace et un dévoûment digne d'être paternel. Vous n'êtes pas un octogénaire débile, vous êtes un généreux fou, vous êtes un des puissans de cette terre.

— C'est peut-être vrai, répondit avec sérénité le faux charretier, malgré le cri étouffé de son compagnon qui venait de tomber évanoui de terreur. Si j'étais votre souverain, si j'étais.....

— Oui, vous êtes le pape. Et quel pape! reprit avec enthousiasme Bartolomeo; celui qui fait trembler dans ces châteaux le plus puissant de nos seigneurs italiens, Orsini; celui sous la main de qui l'absolue reine d'Angleterre Elisabeth sent chanceler son trône : Sixte-Quint.

— Dites plutôt l'oncle inquiet de la pauvre Agnès, répondit affectueusement Félix Peretti : le parent résolu à tout tenter pour sa délivrance, et qui vient traiter avec vous de sa rançon et de la sienne propre. Vous avez deviné juste, mon fils. Point de bruit, point d'éclat devant vos compagnons. Je ne décline nullement la responsabilité de ma présence ici, et les conséquences de votre capture ; mais il est de vos associés qui m'en veulent. Il y en a dont j'ai fait pendre les frères et les ancêtres, ne me dénoncez pas devant eux. Mettez un large prix à ma liberté et à celle de ma nièce. Votre fortune et celle de votre troupe est faite. Mais je sais bien que vous n'êtes pas un assassin, vous, jeune homme qui portez, je le sais, dans votre cœur un sentiment tendre. L'amour et le crime ne logent pas de compagnie, et nous pouvons nous concerter ensemble. N'est-ce pas, mon brave ?

— Si bien, balbutia le chef de voleurs que l'ivresse envahissait de plus en plus, parce que le triomphe et les folles espérances fermentaient à la fois dans sa tête plus énergiquement que le vin; si bien que je me sens déjà votre plus dévoué serviteur. Que ne pouvez-vous pas avec votre anneau évangélique? Vous avez le droit de lier et de délier sur cette terre ; vous romprez le mariage d'Agnès avec ce spoliateur d'Otto, dont le père a réduit le mien à la misère, n'est-ce pas? Vous me marierez avec votre nièce. Je jure dans vos mains de mériter les grâces, les pardons, toutes les indulgences de l'Eglise apostolique et romaine; et demain, Saint-Père, vous sortirez d'ici sans rançon ni égratignure.

— Laissez-nous au moins le temps de réfléchir, dit le rusé président du saint collége, et buvez au succès de vos édifiantes résolutions.

Le jeune homme n'osa pas refuser de faire honneur à la rasade que lui versa le saint vieillard en trinquant avec lui, et quant il eut tari son verre, le conquérant tomba sous la table.

— A présent, dit le pape, en faisant revenir le sous-diacre, qui l'avait accompagné, portez cette torche sur le rocher qui s'élève à gauche. C'est le signal pour faire approcher ma troupe.

Le sous-diacre sortit avec toute la promptitude que donne la peur.

Mais, ô mobilité des chances humaines, un brigand avec deux pistolets armés s'avança alors sur le pape. Qui était-ce? le lieutenant Fra Paolo, qui s'était caché pour tout observer, tout entendre et tout voir.

— Un moment, saint père, dit-il; vous avez su gagner Bartolomeo, il s'agit maintenant de compter avec moi.

III.

— Mettez ses habits les plus splendides, la longue soutane blanche en laine de Ségovie, la croix d'or et la ceinture de pourpre. Il choisira lui-même dans son écrin l'anneau du pécheur qu'il veut faire baiser aux représentans du roi hérétique.

— Tout est préparé, monseigneur, dit au majordome le camérien en chef, dans la salle d'audience. Les tapisseries d'Orient sont placées : sous le dais magnifique, les douze encensoirs et les pages sont à leur poste, avec leurs éventails en plumes de paon. La tiare est sur un coussin de velours étincelant comme elle de mille pierreries; mais Sa Sainteté, monseigneur, où est-elle? Depuis avant-hier, aucun de ses serviteurs n'a pu lui parler ni la voir.

— Notre devoir ne s'étend pas à nous informer de ces choses, abbé; il suffit que nous fassions honneur au saint pontife et aussi au roi de France, qui n'a rien négligé pour se concilier ici les bonnes grâces du sacré collége. M. le duc de Nevers est un seigneur magnifique, ajouta Son Eminence, en caressant de l'œil un diamant de grand prix qu'il portait à l'index de la main gauche; et plus sa réception à Rome a été difficile, plus il a redoublé de bonnes manières. — Qu'avez-vous donc, abbé?

— Je crois entendre quelqu'un venir par cet escalier dérobé.

Une porte que masquait un tableau de Raphael tourna, en effet, en ce moment sur ses gonds; et, dans le costume assez délabré d'un voyageur, un homme entra, qui jeta sur le premier fauteuil venu un manteau fangeux.

— Sortez, dit Sixte-Quint. Qu'on congédie la garde pontificale, que tous les cierges soient éteints, et que les deux Français à qui j'avais accordé une audience secrète soient amenés ici par les jardins et sur l'heure.

— Ah! saint père, s'écria le sous-diacre, qui se traînait à sa suite, ai-je pu vous abandonner dans un semblable moment!

— Tu exécutais mes ordres, mon pauvre Egidius. Tu portais sur le rocher la torche qui devait faire avancer nos sbires. Je n'ai que des actions de grâce à te rendre. Tout s'est exécuté selon mes vœux, et nous ramenons la bande, à peu près entière, dument liée et garrottée sur trois charrettes. Elle doit entrer à cette heure dans les souterrains du château Saint-Ange.

— Mais cette double détonation que j'ai entendue quand les gardes ont pénétré jusqu'à vous dans la caverne?

— Eh bien! c'étaient les pistolets du capucin Fra Paolo. J'ai essuyé le feu du bandit, mais le seigneur est grand et plein de miséricorde; les balles n'ont déchiré que ma blouse de charretier. L'apostat est tombé sous les sabres de nos gens, et, moi, me voilà prêt à écouter les soumissions du Béarnais Henri IV, qui demande à se réconcilier avec l'Église. Laisse-nous; voilà déjà M. de Nevers et son acolyte officiel.

— Vous êtes bien beau, monsieur le duc! dit l'affable vieillard en s'a-

vançant jusqu'à l'ambassadeur, dont les habits étaient de drap d'or. Vous vous attendiez sans doute à une réception pontificale. Je ne puis vous accorder cette faveur. Ce n'est pas même l'envoyé du huguenot qui n'a point abjuré encore que je reçois ici, mais bien le prince d'Italie. Vous ne resterez que deux jours à Rome, n'y recevrez aucune visite et n'en rendrez point aux cardinaux. Mais j'estime votre maître; dites-lui que je ne soutiendrai jamais Mayenne; que je hais les Espagnols plus que les protestans, que je ne donnerai point d'argent pour lui nuire; mais je l'engage à ne plus différer le grand acte qu'il prépare.

— Le roi m'a envoyé savoir près de Votre Sainteté, dit le duc, si elle aurait la mansuétude de le recevoir dans le giron de la sainte Eglise.

— Je l'y recevrai. Le giron des pères est toujours prêt à laisser asseoir les enfans; seulement qu'il se dépêche. Je ne puis traiter avec lui que l'abjuration ne soit publique, que l'amende honorable n'ait été faite devant le portique de Notre-Dame de Paris; mais assurez-le que je serai moins difficile qu'un autre. Qu'il ne laisse point mourir Sixte-Quint pendant son impénitence. Je suis déjà bien vieux, et mon successeur lui proposera des conditions humiliantes; par exemple, la bastonnade par procuration.

Le duc de Nevers releva fièrement la tête.

— Encore une fois, j'aime le bon vivant, le franc Gascon : Paris vaut qu'on l'achète. La messe qu'il entendra est méritoire et de très bonne politique. Adieu. Repartez demain; moi, j'ai d'autres soins à prendre aujourd'hui.

— Le roi mon maître, ajouta le duc en se retirant, a coutume de dire de Votre Sainteté : C'est un grand pape! Je veux me convertir, quand ce ne serait que pour être commandé par un tel chef.

— Dieu le maintienne dans ces dispositions! ce sera avoir sapé la ligue dans ses fondemens.

Le pape, resté seul, s'assit devant un modeste déjeûner dont il commençait à avoir grand besoin; sa nièce vint prendre place timidement à ses côtés.

Pourquoi pleures-tu, enfant, dit-il avec tendresse. Nous avons triomphé de tous les périls : te voilà rendue à la liberté, la fortune te sourit, et le bonheur t'attend. Où est Otto?

— Je ne sais pas, dit Agnès; il me fuit depuis que nous avons été réunis au sortir de la funeste caverne.

— Je crois qu'il a eu grand'peur, dit le pape, et qu'il nous boude tous un peu à cause de la nuit désagréable qu'il a passée; mais il en a été quitte pour la peur.

Agnetta pâlit.

— Sers-toi donc d'une de ces grives et prends un peu de brocoli strachinati, dit le pape, ma chère petite.

La nièce s'efforça de sourire et avança la main comme pour se soumettre à l'invitation; mais au milieu de l'action même, elle oublia ce qu'elle voulait faire, et cette main retomba sur ses genoux.

— Et qu'est-ce que la justice du tribunal, mon oncle; qu'est-ce que votre volonté, saint père, réserve aux infortunés qui ont été pris les armes à la main?

— Oh! moi, dit le pape, je serai très magnanime. Il suffit qu'ils aient menacé ma vie et que j'aie eu la satisfaction de réussir où les sbires auraient échoué, je commuerai leur peine s'ils sont envoyés à la hart, et je les reléguerai tous à Civitta-Vecchia pour faire manœuvrer nos galères. Je n'ai d'inquiétude que pour leur chef : il faut un exemple, mon enfant!

Agnès s'évanouit, et son époux entra au même moment.

Pendant que le fermier s'approchait du pape sans voir ou vouloir remarquer que la timide jeune femme était confiée aux soins du vieil

Egidius, lequel soutenait ses pas et la guidait dans la chambre voisine, pendant que son oncle la suivait d'un œil attendri, il cria d'une voix de fausset tout éraillée par la colère :

— Je viens prévenir Sa Sainteté qu'il y a un grand concours de peuple sur la place de Saint-Pierre, et qu'on demande sans délai, sans rémission, sans confession, le supplice du chef des voleurs.

— Sans confession! dit le prince de l'Eglise. les dignes chrétiens que voilà! Eh bien! s'ils sont sur la place de Saint-Pierre, ces Romains dignes de Caton, qu'ils en profitent pour admirer les jets d'eau qu'y a su faire bondir l'architecte Fontana. Toutes les richesses des sources de Trévi ne suffiraient pas à laver leur souillures, à eux, ces innocens qui demandent la mort de leur frère en Jésus-Christ.

— Le bandit n'est pas de notre communion, dit l'époux exaspéré.

— Est-il juif comme le fut ton père dans sa conduite avec son père exproprié?

— Est-ce que vous allez soutenir, saint père, celui qui a fait prisonnière toute votre famille?

— Est-ce que tu vas offenser, toi, celui qui a opéré ta délivrance?

— Vous ne savez donc point, vous ne soupçonnez donc pas tout ce que vous et moi avons de griefs contre ce drôle? quelle vengeance personnelle il nous faut exercer sans délai contre ce damné? Il y va de notre honneur à tous deux de l'envoyer sans intermédiaire à l'enfer.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a gardé à sa disposition tout exclusive votre nièce pendant trente-deux heures d'horloge, entendez-vous bien?

— Son mari n'était-il pas là?

— Au fond d'une grotte fermée, en compagnie des chauve-souris et des couleuvres.

— Mais t'en a-t-il coûté un cheveu de la tête?

— Je crois qu'il m'en a coûté davantage.

— Vision!

— Mon très cher oncle, il l'aimait!

— Raison de plus pour qu'il la respectât, mon très cher neveu.

— Un brigand!

— Mais Agnès est une sainte.

— Elle avait les mains liées.

— Je ne crois pas. Mais j'atteste que sa volonté n'a jamais été complice d'aucun attentat.

— On ne dit pas dans Rome qu'il ait violé sa volonté.

— Que dit-on donc?

— Je ne veux pas le savoir! Je dis moi que si Bartolomeo ne paraît pas d'ici à une heure à la potence, je ne réponds plus, d'abord d'une émeute qui menacera votre propre vie, et que je me déclare à jamais devant les tribunaux, étranger à l'épouse que vous m'avez donnée...

— Et que je voulais retenir sous mon toit pendant la nuit qui t'inspire aujourd'hui des suspicions si hérétiques. Qui me donnait, à moi, la sollicitude que tu as méprisée? l'influence de Dieu, mon commerce catholique avec Marie sa mère. Je sais par elle tout ce qui s'est accompli, et tout ce qui s'accomplira. Si Agnès avait fait des fautes, n'ai-je pas le pouvoir de les lui remettre? Je puis la porter aussi pure en tes mains que l'enfant qui vient de naître. Mais je déclare que je n'ai nul besoin, ici, du privilége que je tiens du chef des apôtres et de celui dont je suis le vicaire. Agnès est vierge.

— A d'autres!

— Celui qui te le dit n'est-il pas infaillible?

— Je consentirai à vous croire, quand le bandit sera huché à la hauteur de l'obélisque.

— Veux-tu tâter de l'inquisition, misérable?

— Je veux voir dresser la potence.

— Et il sortit.

— Allez, dit une demi-heure après Sixte-Quint au secrétaire de ses commandemens, et sur quelques réflexions dont il avait rapidement mûri la sagesse ; assemblez une commission spéciale et que le sort des prisonniers que j'ai moi-même amenés ce matin soit décidé dans les vingt-quatre heures.

Personne ne doutait dans Rome de l'issue de cette épreuve judiciaire, et dès qu'on fut averti que les cinq commissaires étaient assemblés et délibéraient, Agnès retrouva la force de revenir se jeter aux pieds du souverain pontife.

— Oh! sauvez-le, sauvez-le par pitié pour moi, mon pauvre oncle, dit-elle en couvrant les pieds du vieillard de ses cheveux noirs que n'avait pu retenir une longue flèche d'or à la frascatane.

— Est-ce seulement sa vie que tu me demandes?

— C'est aussi la mienne. S'il périt cette nuit aux flambeaux, demain vous n'aurez plus de nièce.

— Tu l'aimes donc bien!

— Je crois que je ne l'aime plus : car il a préféré cette vie à l'autre, et nous a séparés pour l'éternité peut-être. Mais votre Agnès, il l'a délivrée des flots dans son passage sur cette terre. Si vous la tenez dans vos bras, si vous êtes maître d'essuyer ses larmes, c'est à cet homme que vous le devez. Rendez-lui un bienfait pour un bienfait, une existence pour une existence. Acquittez-vous envers lui, vous qui êtes si puissant, vous qui êtes l'image du Sauveur, vous qui m'inspirez autant de confiance qu'on en a dans un père.

— Ecoute, dit le pape, ton mari est le plus grand obstacle au salut de Bartolomeo : il demande son supplice avec plus d'instance que tous les désœuvrés ensemble, qui ont soif d'un pareil spectacle, et je te préviens qu'il fonde son ressentiment féroce sur la passion qu'il suppose au bandit pour toi, et une injure qu'il en aurait reçue quand tu étais sa captive et pouvais devenir sa victime. Règle ta conduite sur cette connaissance des dispositions de son esprit; fléchis-le ou détrompe-le sur une telle croyance. Non seulement les jours de l'accusé sont dans les mains d'Otto, mais ton avenir à toi-même dépend du succès que tu obtiendras sur lui. Va, mon enfant.

Agnès reçut la bénédiction pontificale et se rendit seule auprès de son époux. On ne sait point quels argumens elle employa pour le vaincre, de quelle magie usa sa puissance féminine. A peine acquit-on la certitude, plus tard, qu'elle avait fait en ses mains l'abandon entier de la fortune qu'elle tenait de son oncle; mais le fermier fut désarmé de tout point. Sa confiance renaquit, son amour revint plus empressé, plus impatient que jamais, et si l'on remit l'accomplissement de ses vœux, par une délicatesse qui le toucha tout en le contrariant, après la mise en liberté du captif, c'était, à ce qu'il crut, pour que son crédit fût employé immédiatement à briser les fers du bandit.

En effet, il se rendit devant Sixte-Quint, et se montra solliciteur plus empressé à obtenir une grâce, qu'il ne l'avait été à faire rendre un arrêt capital.

Bartolomeo fut déclaré coupable par les juges, mais le pape, usant de son droit sacré de faire grâce, fit comprendre à ses conseillers intimes que là ne devait pas s'arrêter sa politique. Oter un chef à une bande dangereuse, c'était anéantir son existence et couper un mal dans sa racine. Il voulut bien plus : il voulut tourner contre les futurs malfaiteurs l'habileté d'un capitaine dont il avait, depuis plusieurs années, apprécié les ressources stratégiques, l'habileté, la rare audace. En conséquence, il réhabilita Bartolomeo, le nomma colonel de ses gardes, et lui fit avancer quelques années des émolumens de sa place, pour lui aider à rache-

ter des mains d'Otto la petite ferme paternelle dont la perte l'avait mené à mal faire et jeter en dehors de la société.

Ces deux hommes, l'époux et l'amant, ouvrirent en même temps leurs âmes à l'espérance. Pour tous deux l'avenir se colora de rose, et le séjour de Rome leur parut le paradis anticipé.

Erreur! quand Otto, pour reprendre Agnès et la réintégrer dans tous les priviléges et honneurs de la plus digne épouse, se présenta au Vatican, elle n'y était plus.

— Mon fils, lui dit Sixte-Quint, j'ai reçu moi-même la confession absolue et inviolable d'Agnès Peretti, notre nièce bien-aimée. J'ai accueilli sa supplique, jugé sa requête, et, usant du droit que j'ai de lier et de délier sur cette terre pour rendre nul le mariage qui vous unissait, je lui ai permis d'entrer en religion. Les grilles du couvent de Sainte-Claire se sont fermées sur elle pour le court espace de cette vie.

H. DE LATOUCHE.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



